ACADEMIA DE ŞTIINŢE SOCIALE ŞI POLITICE
A REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

ANUARUL

INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE „A. D. XENOPOL"

XXIV

1987

*

IAŞI

UNIVERSITATEA „AL. I. CUZA"

INSTITUTUL DE ISTORIE
„A. D. XENOPOL"
BIBLIOTECA
P-124

COLEGIUL DE REDACȚIE

M. PETRESCU-DÎMBOVIȚA
ION AGRIGOROAIEI, CONST. C. ANGELESCU, GH. BUZATU, I. CAPROȘU, C. CIHODARU, V. CRISTIAN, ȘTEFAN S. GOROVEI, AUREL LOGHIN, ECATERINA NEGRUȚI, GH. PLATON, LEON ȘIMANSCHI, DAN TEODOR, D. VITCU, AL. ZUB

COMITETUL DE REDACȚIE

LEON ȘIMANSCHI (redactor responsabil)

ION AGRIGOROAIEI, GABRIEL BĂDĂRĂU, L. BOICU, GH. BUZATU, ȘTEFAN LEMNY, I. SAIZU, D. ȘANDRU

ȘTEFAN S. GOROVEI (secretar științific de redacție)

Adresa redacției :

Institutul de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol"
Bd. Karl Marx nr. 15
Iași

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ACADÉMIE
DES SCIENCES SOCIALES
ET POLITIQUES
DE LA RÉPUBLIQUE
SOCIALISTE DE ROUMANIE

ANNUAIRE
DE L'INSTITUT D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE
„A. D. XENOPOL"

INSTITUTUL DE ISTORIE
„A. D. XENOPOL"
BIBLIOTECA
Nr. vol. 1398

Tome XXIV, 1987
*

SOMMAIRE

C. CIHODARU, L'inscription de l'anneau de Ezerovo. Une nouvelle interprétation 1
VASILE NEAMȚU, Hutte et demi-hutte. Un problème de terminologie . . 9
M. MEHDI ILHAN (Ankara), The Process of Ottoman Cadastral Surveys During the Second Half of Sixteenth Century : A Study Based on the Documents from Muhimme Defters 17
GH. PLATON, Les Principautés Roumaines dans les relations internationales à l'époque du Réglement Organique (1830—1853) . . . 27
VALERIU FLORIN DOBRINESCU, I. I. C. Brătianu, le diplomate . . . 47

HÉRALDIQUE ET HISTOIRE

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, La signification historique d'une enseigne héraldique : le blason du „roi de Blaquie" de l'armorial Wijnbergen 59
CONSTANTIN REZACHEVICI, Les armoiries aux „têtes de nègres" : l'élimination d'une légende de l'héraldique roumaine nord-danubienne 71
LIA BĂTRÎNA, ADRIAN BĂTRÎNA, Quelques considérations sur les armoiries dynastiques de la Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand 99

*

SILVIU SANIE, De l'histoire de la religion des géto-daces (II). La Colonne Trajanne — source pour la connaissance de la spiritualité dace 115
PAUL PĂLTĂNEA, Informations concernant l'évolution démographique et du territoire de la ville de Galatzi jusqu'à 1918 (I) . . . 125
ION I. SOLCANU, Motivations éthiques et idéologiques des fondations religieuses d'Etienne le Grand 137
EUGEN DENIZE, Relations roumano-espagnoles pendant la seconde moitié du XVI-e siècle 155
GABRIEL BĂDĂRĂU, Les rapports politiques roumano-autrichiens (III) . 171
IULIU C. CIUBOTARU, N. A. URSU, Un projet roumain de république au XVIII-e siècle 181
ANGHEL POPA, L'évolution de l'armée moderne en Moldavie 1849—1856 197
GH. SIBECHI, 1907. Aspects de la solidarité de l'armée avec les paysans révoltés 207
VALENTIN CIORBEA, La situation de la Dobroudja à la fin de la première guerre mondiale 221
VASILE PUȘCAȘ, Conceptions et modèles universitaires européens (fin du XIX-e siècle — début du XX-e siècle) 237

INSTITUTUL DE ISTORIE
„A. D. XENOPOL"
BIBLIOTECA
Cota P-121

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

I. SAIZU, La dispute entre libéralisme et dirigisme pour moderniser la Roumanie pendant l'entre-deux-guerres 251
D. ŞANDRU, La coopération roumaine de consommation dans l'entredeux-guerres 265
NICOLAE DASCĂLU, La coopération roumano-tchéchoslovaque dans le domaine de la propagande anti-revisionniste dans l'entredeux-guerres 279

*

CONST. A. STOIDE, Iancu Sasul. Son origine et les années avant l'avènemnt au trône. Entre réalité et bruits calomnieux 295
PAUL BINDER, Marcu vodă, l'associé au trône de Michel le Brave, prétendent au trône de Moldavie et ses domaines en Transylvanie . . 303
PAUL CERNOVODEANU, La campagne de Mathieu Bassarabe pour monter sur lé trône de la Valachie (août-septembre 1632) 311
ŞTEFAN ANDREESCU, Un voyageur-étranger en Moldavie et une scène de la peinture de l'église des Trois Hiérarques 319
FILOFTEIA RÎNZIŞ, Contributions à la connaissance des sceaux des grands dignitaires (Valachie, XVII-e siècle) 325
ALEXANDRU MAREŞ, De l'histoire de la cryptographie roumaine : le chiffre de la chancellerie du prince Constantin Brancovan pour la correspondance en langue polone 335
NIKOS GAIDAGIS (Athènes), Un manuscrit et une variante inconnus de la *Marseillaise* grecque 343
ION DEJAN (Novi Sad, Jugoslavie), Quelques notes concernant l'attitude des Roumains vis-à-vis de la lutte de la Serbie pour l'indépendance 355
GHEORGHE I. FLORESCU, DONALD E. BAIN (Rochester, N.Y., Etats-Unis), Jassy et la Grande Union des Roumains de 1918 359
PAUL E. MICHELSON (Huntington College, Etats-Unis), Le processus du développement national roumain. La contribution de Ştefan Zeletin 365

PAGES D'HISTOIRE LOCALE

V. DIACON, Aspects de la vie social-politique dans le bassin Suha de la Bucovine 375

DOCUMENTS

VALERIU STAN, Deux mémoires de l'époque des combats pour l'Union des Principautés Roumaines 385
ALEXANDRU ANDRONIC, GABRIEL BĂDĂRĂU, Documents inédits de Ion Ionescu de la Brad 399
ŞTEFAN LEMNY, Lettres inédites de V. Pârvan à Traian Bratu . . . 411

*

PAUL MIHAIL, Contributions documentaires à l'histoire de la ville de Jassy (I) 415

DISCUSSIONS

PETRE DIACONU, Où se trouvait la ville de Theodoroupolis ? 479
ILIE DAN, L'origine du nom de Siret 485
VASILE CHIRICA, Une *Addenda et corrigenda* incomplète et incorrecte . 489

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

COMPTES-RENDUS

HISTOIRE DES ROUMAINS

stoire de l'Université de Jassy; L'Université de Jassy 1860—1985. Le développement de la science, sous la réd. de GH. PLATON et V. CRISTIAN (Gabriel Bădărău) 493

CRISTTTIAN, L'histoire à l'Université de Jassy (Lucian Nastasă) 496

IGORRRE GĂNEȚ, IOAN GÎRNEAȚĂ, Du trésor des archives de Vaslui. Catalogue de documents (1399—1877) (Adrian Macovei) . . 501

ccompplplissement de l'unité nationale et d'état du peuple roumain. Sa reconnaissance internationale. 1918. Documents internes et étrangers, vol. III—VI (Gh. I. Florescu) 503

MITRRRU MĂRTINIȘ, L'origine des „ceangăi" de Moldavie (Costin Merișca) 507

EORGGGHE PLATON, L'histoire moderne de la Roumanie (Gabriel Bădărău) 513

ONID BOICU, Les Principautés Roumaines dans les rapports politiques internationaux (XVIII-e siècle) (Gheorghe Cliveti) 515

N BEEERINDEI, La culture nationale roumaine moderne (Al. Zub) . . 517

E DUUUMITRESCU-BUȘULENGA, Eminescu et le romantisme allemand (Al. Zub) 519

RCEA PĂCURARIU, La politique de l'État hongrois vis-à-vis de l'Eglise roumaine de Transylvanie dans la période du dualisme. 1867—1918 (Al. Zub) 520

LERIUUU FLORIN DOBRINESCU, Relations roumano-britaniques (1914—1933) (I. Saizu) 522

IL IOOOAN EMANDI, Le musée d'histoire de Suceava (Mihai Iacobescu) 524

RCEA PĂCURARIU, L'histoire du monastère de Prislop (Adrian Andrei Rusu) 527

HISTOIRE UNIVERSELLE

ILIPPPPE ARIÈS, Le Temps de l'Histoire (Alexandru-Florin Platon) . . 529

I. V. I I BRĂTESCU, La sorcellerie à travers le temps (Alexandru-Florin Platon) 530

NNISSS ASLANIS, Kastanas. Ausgräbungen in einem Siedlungshügel der Bronze- und Eisenzeit Makedoniens. 1975—1979. Die frühbronzezeitlichen Funde und Befunde (A. László) 533

heologgigüčeskie izučenija pamjatnikov v Čechii 1975—1985 gg. (Alexandru Andronic, Rodica Popovici) 535

RRE CCCHAUNU, Le temps des Réformes. Histoire religieuse et système de civilisation. I—II (Alexandru-Florin Palton) 538

CQUESSS LE GOFF, Pour un autre Moyen Âge (version roumaine) I—II (Alexandru-Florin Platon) 539

MAS I.I.I. PAPADOPOULOS, Ελληνική Βιβλιογραφία (1466 ci. — 1800). Τομος Προτος: Αλφαβητική καί Χρονολογική ἀνακατάταξις (Elena Gaidagis, Nikos Gaidagis) 541

AN DEEELORME, Les grandes dates du XIX-e siècle, de 1789 à 1914 (Liviu Burlec) 544

RALD HEPPNER, Österreich und die Donaufürstentümer (1774—1812) (Gabriel Bădărău) 546

U BUTTTTINO, MARK HARE, The Remaking of a City: Rochester, New York, 1964—1984 (Gh. I. Florescu) 547

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

HISTOIRE DES ROUMAINS

Existence, pensée, histoire, coord. : CRIZANTEMA JOJA, CĂLIN CANDIESCU (Al. Zub) 551

Études d'historiographie. Sous la direction de LUCIAN BOIA (Ștefan Lemny) 551

V. CRISTIAN, *La contribution de l'historiographie à la préparation idéologique de la révolution roumaine de 1848* (Alexandru-Florin Platon) 552

LUCIAN BOIA, *Problèmes de géographie historique* (Al. Zub) 553

AL. ZUB, *Connaissance de soi et intégration* (I. Saizu) 555

TAHSIN GEMIL, *Çağdaş Roman tarihçiliğinde eski Türk kaynaklarinin değerlendirilmesi* (Nagy Pienaru) 556

*

MARIANNE MESNIL, *Les héros d'une fête. Le beau, la bête et le tzigane* (Al. Zub) 556

C. KARNOOUH, *Le rite et le discours. Introduction a la lecture de la versification populaire* (Al. Zub) 557

*

Bibliographie roumaine moderne. 1831—1918, II (Ștefan Lemny) . . . 558

*

Le registre de chancellerie du prince Constantin Mavrocordato, I, éd. CORNELIU ISTRATI (Gabriel Bădărău) 559

Sources de démographie historique, I. *XVIII-e siècle, Transylvanie*, éd. COSTIN FENEȘAN (Ecaterina Negruți) 559

Sources concernant la révolte de Horea, sous la direction du prof. ȘTEFAN PASCU. Série A. *Diplomataria*, II, III, IV ; Série B. *Sources naratives*, II, III (Ștefan Lemny) 560

MUSTAFA A. MEHMED, *Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie*, III. *1791—1812* (Gabriel Bădărău) 561

Documents concernant l'histoire militaire du peuple roumain. Janvier 1848 — décembre 1856, éd. : CONSTANTIN CĂZĂNIȘTEANU, MARIA GEORGE, DORINA N. RUSU (Leonid Boicu) 561

*

IOAN B. MUREȘIANU, *Le livre roumain ancien en Banat* (Al. Zub) . . 562

Le livre roumain ancien dans les bibliothèques documentaires des Archives de l'État. Catalogue (Ștefan Lemny) 562

FLORIAN DUDAȘ, *Les manuscrits roumains des églises de Bihor. Les commencements de l'écriture en roumain dans le Pays des Criș* (Iacob Mârza) 563

G. I. IONNESCU-GION, *Portraits et évocations historiques* (Ștefan Lemny) 564

TITU MAIORESCU, *Journal et épistolaire*, VI (Lucian Nastasă) 564

Siècle ancien, siècle nouveau. Grigore V. Maniu dans le journalisme. Correspondance. Mémorial de famille, éd. ȘTEFAN I. NICULESCU, préface par VALERIU RĂPEANU (Lucian Nastasă) . . . 565

GEORGE CĂLINESCU, *Près de la Grèce. Repères pour une possible axiologie*, éd. GEO ȘERBAN (Lucian Nastasă) 565

*

Histoire militaire du peuple roumain, I—II (Viorel M. Butnariu) . . . 566

Le Transylvanie dans l'histoire et la conscience des Roumains, sous la direction de C. GH. MARINESCU (Elena Filimon) 567

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La Transylvanie dans l'histoire du peuple roumain (Débats historiographiques, V). Coord. : V. CRISTIAN, I. AGRIGOROAIEI, M. COJOCARU (Alexandru-Florin Platon) 568
MARIANO BAFFI, *La Romania alla dicerca di Roma* (Al. Zub) . . . 569

*

NICOLAE CORNEANU, *Études patristiques. Aspects de l'ancienne littérature chrétienne* (Al. Zub) 570
NESTOR VORNICESCU, *Un philosophe proto-roumain de Histria (Dobroudja). Aethicus Histricus, l'auteur d'une cosmographie et d'un alphabète (IV-e — V-e siècles)* (Al. Zub) 570
NICOLAE STOICESCU, *Age-old Factors of Romanian Unity* (Marius Cristian) 571
VASILE DRĂGUȚ, *Un ensemble de sculpture décorative de l'époque d'Alexandre le Bon* (Ștefan Andreescu) 572
D. PRODAN, *Le servage en Transylvanie*, I. *Les serfs* (Leon Șimanschi) . 572
ȘTEFAN LEMNY, *L'origine et la cristallisation de l'idée de patrie dans la culture roumaine* (Gh. Platon) 573
La culture roumaine à l'époque des Lumières, II. Coord. : ROMUL MUNTEANU (Ștefan Lemny) 574
SERAFIM DUICU, *Sur les traces de Samuil Micu-Clain* (Ștefan Lemny) . 575
NICOLAE BOCȘAN, *Contributions à l'histoire de l'époque des Lumières chez les Roumains* (Ștefan Lemny) 576
LADISLAU GYÉMÁNT, *Le mouvement national des Roumains de Transylvanie entre 1790 et 1848* (Gh. Platon) 577
MIRCEA ANGHELESCU, *Ion Heliade Rădulescu. Une biographie de l'homme et de l'oeuvre* (Al. Zub) 578
PAUL CERNOVODEANU, *Les relations commerciales roumano-britanniques dans le contexte de la politique orientale de la Grande Bretagne (1803—1878)* (Dumitru Vitcu) 579
MIODRAG MILIN, *Les relations politiques roumano-serbes à l'époque moderne (1848—1878)* (L. Boicu) 580
N. ADĂNILOAIE, *L'indépendance nationale de la Roumanie* (L. Boicu) . 581
ANTONIE PLĂMĂDEALĂ, *Les Roumains de Transylvanie sous la terreur du dualisme austro-hongrois (1867—1918). D'après des documents, actes et correspondance hérités de Elie Miron Cristea* (Al. Zub) 582
EMILIA ȘT. MILICESCU, *Sur les traces de Delavrancea* (Mihai Vatavu) . 583
MIRCEA MUȘAT, ION ARDELEANU, *La Roumanie après la Grande Union*, II, I-re partie (I. Saizu) 584
M. TODOSIA, I. SAIZU, *Culture et économie. Points de vue dans l'entre-deux-guerres* (Ștefan Lemny) 585
IOAN OPRIȘ, *La protection du patrimoine culturel* (Doina Petrache-Lemny) 586
G. T. Kirileanu ou la vie comme un livre. Témoignages inédits, coord. : C. BOSTAN (Ștefan Lemny) 587
GHEORGHE BUZATU, *La guerre des grands espions*, I (Ștefan Lemny) . 587
C. GH. MARINESCU, *La nation et la conscience nationale dans le monde contemporain* (Ioan Căpreanu) 587

*

GHEORGHE COSMA, *La peinture historique roumaine* (Doina Petrache-Lemny) 588
Rétrospectives médicales. Études, notes et documents, sous la réd. de G. BRĂTESCU (Ștefan Lemny) 589
GABRIEL MIHĂESCU, EUGEN FRUCHTER, *La cour princière de Târgoviste* (I. Asăvoaie) 590

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

HISTOIRE UNIVERSELLE

Spoleczna funkoja historii a współczesność, pod redakcja ZYGMUNTA MANKOWSKIEGO i JANA POMORSKIEGO (Veniamin Ciobanu) 591

FULVIO TESSITORE, *Teoria del Verstehen ed idea della Weltgeschichte in Ranke* (Al. Zub) 592

GIUSEPPE DI COSTANZO, *Tragicità e senso della storia: Meinecke tra Ranke e Burckhardt* (Al. Zub) 592

CESARE BRANDI, *Théorie générale de la critique*, version roumaine : MIHAIL B. CONSTANTIN (Ştefan Lemny) 593

ALEX MUCCHIELLI, *Les mentalités* (Alexandru-Florin Platon) . . . 593

L'image de l'autre. Etrangers-Minoritaires-Marginaux, sous la direction d'HÉLÈNE AHRWEILER, I—II (Alevandru-Florin Platon) . 594

*

LEOPOLD VON RANKE, *The Theory and Practice of History*, ed. GEORG G. IGGERS and KONRAD VON MOLTKE (Al. Zub) . . . 596

LEOPOLD RANKE, *Lutero e l'idea di storia universale*, a cura di FRANCESCO DONADIO e FULVIO TESSITORE (Al. Zub) . . 596

*

DIETHER RAFF, *Deutsche Geschichte vom Alten Reich zur Zweiten Republik* (D. Agache) 597

GEORGE OPRESCU, *Manuel d'histoire de l'art. Le Moyen Âge. La Renaissance. Le Baroque. Le XVIII-e siècle. Le classicisme — le romantisme. Le réalisme — l'impressionisme. Le post-impressionisme* (7 volumes) (Doina Petrache-Lemny) 598

*

EUGEN CIZEK, *Séquence romaine. Au milieu du I-er siècle de n.è.* (Maria Căvăşan) 598

ISMAIL AKA, *Timur'un Ankara sqvasi (1402) fetihnâmesi* (Tahsin Gemil) 599

JEAN-NOËL BIRABEN, NOËL BONNEUIL, *Population et économie en Pays de Caux aux XVI-e et XVII-e siècles* (Ecaterina Negruţi) . . 600

JEAN-NOËL BIRABEN, *Rabelais démographe et utopiste de la population* (Ecaterina Negruţi) 600

ROBERT E. JONES, *Opposition to War and Expansion in Late Eighteenth Century Russia* (Ştefan Lemny) 601

JÁN TIBENSKY, *Veľká ozdoba uhroska (Magnum decus Hungariae). Dielo, život a doba Mateja Bela* (Eva Mârza, Iacob Mârza) . . . 601

JÁN TIBENSKY, *Slovensky Sokrates. Život a dielo Adama Františka Kollára* (Eva Mârza, Iacob Mârza) 602

GHEORGHE EMINESCU, *Napoleon Bonaparte* (Lucian Nastasă) . . . 602

*

LEOPOLD SEDAR SENGHOR, *De la négritude à la civilisation de l'universel*, version roumaine : RADU CÂRNECI et MIRCEA TRAIAN BIJU (Lucian Nastasă) 603

HAKIM MOHAMMED SAID (éd.), *Voice of Morality* (Al. Zub) . . . 603

FRED MAHLER, *La Jeunesse dans le temps et dans l'espace* (Ştefan Lemny) 604

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

REVUE DES REVUES

PÉRIODIQUES ROUMAINS

„Acta Musei Porolissensis", Zalău, IX, 1985 (Viorel M. Butnariu) . . . 605
„Annuaire de l'Institut d'Histoire et d'Archéologie Cluj-Napoca", XXVI, 1983—1984 (Gabriel Bădărău) 606
„Cahiers Bălcescu", Bălcești pe Topolog, IX—X, 1984 ; XI—XII, 1986 (Ștefan Lemny) 608
„Crisia", Oradea, XIV, 1984 (Ștefan Lemny) 609
„Revue des Archives", Bucarest, LXIII année, vol. XLVIII, 1986, 1—4 (D. Agache) 610
„Revue d'histoire et théorie littéraire", Bucarest, XXXIII, 1985, 1—2 (Lucian Nastasă) 611
„Revue des musées et des monuments — Monuments historiques et d'art", XVII, 1986, 1—2 (Stela Cheptea) 612
„Revue des études sud-est européennes", XXIV, 1986, 1—4 (Ștefan Lemny) 614
„Studia Universitatis Babeș-Bolyai", Historia, Cluj-Napoca, 1985 ; 1986 (Alexandru-Florin Platon) 615
„Synthesis", Bucarest, XII, 1985 ; XIII, 1986 (Al. Zub) 616

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

„Balkan Studies". *Index to volumes 1—20 (1960—1979)*, Thessaloniki, 1984 (Lucian Nastasă) 617
„Canadian Review of Studies in Nationalism" „Revue canadienne des études sur le nationalisme", XVIII, 1986, No. 1 (Ștefan Lemny) . . 617
„Civilisations de l'Europe Centrale et du sud-est", Paris, 2, 1984 ; 3, 1985 ; 4, 1986 (Al. Zub) 618
„Hispania. Revista española de historia", XLV—XLVI, 1985—1986, nos. 159—163 (Lucian Nastasă) 619
„Histoire, économie et société", IV, 1985, 1—4 (Lucian Nastasă) . . . 620
„Miorița. A Journal of Romanian Studies", IX, 1985, 1—2 ; X, 1986 (Ștefan Lemny) 621
„Philosophy and History". Review of German-Language Research. Contributions on Philosophy, History and Cultural Developments. German Studies, XVIII, 1985, 1—2 ; XIX, 1986, 1—2 (Ștefan Lemny) 622
„The Slavonic and East European Review", vol. 64, 1986, 1—4 (Lucian Nastasă) 622
„Storia della storiografia. Histoire de l'historiographie. History of historiography. Geschichte der Geschichtsschreibung", Milano, 1985, 7—8 ; 1986, 9—10 (Al. Zub) 623
„Südost-Forschungen", München, XLIII, 1984 ; XLIV, 1985 (Ștefan Lemny) 626
„Zapiski Historyczne", Toruń, LI, 1936, 1—4 (Veniamin Ciobanu) . . . 627

LA VIE SCIENTIFIQUE

La vie scientifique de l'Institut d'Histoire et d'Archéologie „A. D. Xenopol" en 1985—1986 (Ștefan Lemny) 629
I. D. Ștefănescu : symposium à un siècle depuis sa naissance (Al. Zub) . . 643
Voyage d'études en Grande Bretagne (Ștefan Lemny) 644
Le deuxième Congrès International de bulgaristique (Mircea Petrescu-Dîmbovița) 646
Voyages d'études en France et en Allemagne Fédérale (Al. Zub) . . . 647
Le Congrès International „Les faux au Moyen Âge" (Victor Spinei) . . 649
Renate Möhlenkamp (Ștefan S. Gorovei) 651

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

L'INSCRIPTION DE L'ANNEAU D'EZEROVO. UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION

PAR

C. CIHODARU

Découvert le 12 avril 1912, pendant des fouilles accidentelles dans un tumulus du territoire du village Ezerovo, près de la ville Borisovgrad (aujourd'hui Pervomaisk, République Populaire de Bulgarie), un anneau en or de l'inventaire du tombeau, dérangé à cette occasion, a donné du fil à retordre aux archéologues et aux liguistes qui se sont occupés du déchiffrement de l'inscription qui y était gravée. Le texte de celle-ci, comprenant 61 lettres, a été disposé en sept rangs sur la petite plaque ovale qui réunissait les deux bouts du chaînon en forme de fer à cheval du bijou. Le huitième, ne pouvant avoir de la place sur la face de la petite plaque, a été gravé en marge. On a utilisé l'alphabet grec, à lettres caractéristiques pour l'écriture ionienne du Ve siècle, les mots n'étant séparés entre eux par aucun signe (scriptio continua). Puisqu'il est beaucoup plus grand qu'un autre habituel, on voit que l'anneau n'a été fait ni pour être porté, ni pour être offert à l'occasion du mariage ou des fiançailles. Il avait un caractère funéraire et a été confectionné exprès pour l'enterrement. Un ornements semblable, mais sans petite plaque, a été découvert à Trebeniște en Macédonie [1]. L'inventaire du tombeau comprenait aussi d'autres objets, à savoir : un diadème en or, une cuiller en argent doré, deux plaques triangulaires en or, un fragment de vase en bronze brisé, un miroir rond en bronze et un bracelet du même métal, également brisés [2]. D'après l'inventaire, le tombeau peut être celui d'un homme ou d'une femme. On verra par la suite à qui on peut l'attribuer.

La lecture de l'inscription ne comporte pas de difficulté, l'écriture restant inaltéré. Pourtant, son sens est resté inconnu, parce qu'on n'indique par aucun signe la séparation des mots, ne pouvant identifier aucun d'eux dans cet enchaînement de signes graphiques. C'est ainsi que le contenu du texte est resté énigmatique et a mis à l'épreuve la patience des historiens et des linguistes qui ont essayé à le comprendre et à contribuer de la sorte à la connaissance de la langue et du peuple thrace [3]. Quand on a fait le bilan de tous ces efforts [4] on a prouvé qu'ils

[1] Vl. Georgiev, *Trakiiskijat ezik*, Sofia, 1957, p. 18.

[2] B. Filov, *Zlaten prašten s trakiiski nadpis*, dans „Izvestija na bălgarskato arheologicesko družestvo", III (1913), p. 202—203.

[3] I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, II-e ed., București, 1967, p. 39—40, 42 ; Idem, *Etnogeneza românilor*, București, 1981, p. 79.

[4] Une liste des auteurs, qui ont essayé d'interpréter cette inscription, dans D. Detschew, *Die Thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 566—582.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sont restés jusqu'à présent inutiles et vains. Uniquement quelques éléments lexicaux comme *raze* considéré comme le résultat d'une dérivation de i. e. **reg* — et équivalent avec le lat. *reg* —, ainsi que *lezu* de i. e. **leg* — (?) ont été pris en considération [5]. On verra par la suité combien fallacieuse peut être l'identification de certains termes de la sorte.

Dans ces derniers temps, les thracologues se sont contentés d'offrir seulement les solutions proposées par d'autres chercheurs plus anciens [6] ou de rappeler la riche littérature existante concernant cette inscription [7]. D'autres ont essayé de disposer les 61 lettres en syllabes, mais ils ont hésité de passer à la séparation du texte en paroles, considérant qu'il n'y a pas d'éléments suffisants qui puissent donner une indication décisive, les variantes possibles n'étant pas départagées par un critère tranchant [8].

On a encore remarqué, d'autre part, que le texte de l'inscription a été disposé en quatre vers, le premier jusqu'au mot *nerenea,* inclusivement ; le deuxième jusqu'après le mot *razea ;* le troisiéme dépasse *zupta* [9]. On verra par la suite qu'aucun des mots cités ici n'existe sous cette forme dans le texte respectif. Il est vrai que celui-ci a été versifié, à savoir en vers trochaique, mais sa disposition en vers, sans une juste division préalable en paroles, ne reste pas valable. Cela va sans dire aussi que sa traduction en roumain ne peut pas être acceptée. Conformément à cette traduction, Nerea, fille d'un certain Tiltea, aurait été la femma de Rolistene et aurait offert à celui-ci l'anneau comme don de mariage [10]. On verra plus bas comment l'histoire peut être dépourvue de telles nominations.

Dans leur majorité les archéologues et les linguistes qui se sont occupés de l'intérpretation de l'inscription mentionnée sont partis de l'hypothèse de travail juste, à savoir qu'elle aurait été faite dans un idiome thrace, donc indo-européen, qui permettrait des rapprochements étymologiques avec d'autres langues indo-européennes déjà connues. On a encore pris en considération le fait qu'elle a été rédigée d'après un formulaire emprunté, comme l'alphabet, aux inscriptions grecques similaires. Dans la plupart des cas on n'a pas tenu compte du fait que la langue thrace a fait partie du groupe oriental des langues indo-européennes, ayant beaucoups de ressemblances avec les langues baltiques, le vieux slave et l'iranien et on a essayé le déchiffrement de l'énigme de l'anneau à l'aide d'une seule langue, de glosses thraces, insuffisantes pour donner un sens clair au texte pris dans son ensemble, d'inscrip-

---

[5] v. I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, p. 41.

[6] Ivan Duridanov, *Ezikăt na trakite*, Sofia, 1976. Il donne seulement les traduction et les interprétations des archéologues bulgares, Detschew et Georgiev

[7] Ariton Vraciu, *Limba daco-geților*, Timișoara, 1980, p. 180.

[8] Dan Slușanschi, *Observations sur l'interprétation des inscriptions d'Ezerovo et de Kjolmen*, dans *Thracia*, II, Sofia, 1974.

[9] Sorin Nicolescu, *Un mesaj tracic. Secretul unui inel*, dans „Magazin istoric" București, VII, (1973), nr. 5, p. 86—87.

[10] Les brefs résumés des travaux qui se sont occupés de l'inscription en cause dans D. Detschew, *op. cit.*, p. 566—592. Leur liste a été présenté aussi par I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, p. 39—46 et Ariton Vraciu, *op. cit.*, p. 180.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tions lydiennes ou de certains radicaux indo-européens hypothétiques. Dans de nombreuses places, certains des linguistes qui se sont occupés de ce problème difficile n'ont pas reussi à grouper en syllabes les signes graphiques gravés sur la petite plaque et ensuite en mots avec un sens précis et en étroite liaison avec ceux voisins avec eux. Pour sortir d'embarras, ils ont considéré en de tels cas qu'ils avaient affaire à des noms propres [11]. C'est ainsi que l'histoire du monde thrace a été enrichie d'une longue file de noms comme Nerenea, Tiltea [12], Tilezupta [13], Arazea [14], Esko [15] ou Elta [16]. De l'ampleur d'un tel inventaire on peut constater combien nombreuses ont été les difficultés pour ceux qui ont essayé de pénétrer le mystère de l'anneau discuté. À vrai dire, l'inscription ne contient rien d'autre qu'un seul nom placé au commencement, le nom d'un chef thrace, Rolistene [17].

Pour une meilleure compréhension de la discussion qui suit on donne ici par la suite le texte gravé sur l'anneau, dans sept rangs sur la petite plaque et le huitième en marge :

ΡΟΛΙΣΤΕΝΕΑΣΝ
ΕΡΕΝΕΑΤΙΑ
ΤΕΑΝΕΣΚΟΑ
ΡΑΖΕΑΔΟΜ
ΕΑΝΤΙΑΕΖΥ
ΠΤΑΜΙΗΕ
ΡΑΖ
ΗΑΤΑ

Pour montrer le sens qu'ont les mots qui se cachent derrière ces simples signes graphiques, l'auteur de cette étude est parti de la conception que la langue parlée par les Thraces avait suffisamment d'éléments communs avec les autres langues indo-européennes et surtout avec celles de leur groupe oriental rappelé ci-dessus. On a retenu surtout le fait que les langues baltiques ont prouvé avoir un caractère très conservateur et comme dans beaucoup de cas elles ont gardé des formes

---

[11] Le premir, qui, sans éssayer de déchiffrer l'inscription, a remarqué la présence des noms propres dans son texte, fut l'archéologue roumain Vasile Pârvan, v. „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale", Bucureşti, I (1924), p. 127.

[12] Noms de femmes. Le deuxième, sous la forme *tiltean* a été rapporté au nom de la tribu des τιλταῖοι.

[13] Interpreté comme nom de femme ou de localité.

[14] Famille régnante.

[15] Le nom de la rivière d'Oescus (Isker, dans la Bulgarie).

[16] Le nom présumé du graveur.

[17] C'est un nom composé de deux termes. Le premier est *Rolis*, „vautour" (cf. le lit. *erelys*, sl. орлъ „aigle") et le deuxième est le sufix — θεν , emprunté aux grecs. Ajouté aux noms, pronoms ou aux adverbes montre la direction d'où provient quelque chose (par ex. οἴκοθεν „de la maison"). Par rapport au non du propriétaire de l'anneau, le suffixe lui donne le sens de „celui qui descend de Rolis". On peut découvrir le suffixe en cause ajouté à des noms grecs, comme Clisthène, Sosthène, Calisthène, Boristhène, Demosthène etc. On ne peut admettre la manière dans laquelle I. I. Russu décompose ce nom en Roli-stene, la dernière partie ayant le sens de „force, puvoir". V. *Limba traco-dacilor*, p. 68.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

qu'elles avaient depuis les premiers siècles avant notre ère. D'autre part il a pris en considération le fait que certains mots du fond lexical thrace de la langue roumaine ont des correspondants non seulement en albanais, mais aussi en langue baltiques, et d'autre part que beaucoup de hydronymes et de toponymes hérités des Thraces ont un sens dans ces idiomes et peuvent s'expliquer par eux [18].

On n'a négligé, de même, ni le fait que les Thraces ont habité dans l'antiquité des régions situées à l'est et au nord de Dniester, qu'ils ont été voisins avec les Slaves et qu'ils parlaient une langue semblable à celle parlée par eux. D'autre part, les Thraces ont été voisins avec les Grecs aussi et ceux-ci ont pu influencer leur langue.

Pour la découverte des mots qui entrent dans la composition de l'inscription on a fait appel, par l'auteur de cette communication, en une large mesure, au dictionnaire de la langue lituanienne [19]. Celle-ci a occupé une place importante dans l'établisement du sens des mots thraces du texte analysé. Voilà pourquoi il doit montrer ici que sur cette voie l'ont précédé les linguistes J. Basanqvicius et Adalbert Srba. Ils ont considéré que l'inscription en discussion aurait été rédigée en leur langue par les Lituaniens qui, au commencement de notre ère auraient habité dans la Péninsule Balcanique. Pressés par la domination romaine, ils l'ont quittée et se sont retirés vers la mer Baltique.

Dès le commencement les deux chercheurs ont fait fausse dans leur travail de déchiffrement de l'énigme. Au lieu de *Rolistene as* comme il serait corect, ils ont lu *Rolis teneas*. Le premier terme de cette expression est évidemment le nom *Rolis* qui entre dans la composition du patronimique porté par le chef thrace qui a disposé qu'on grave l'inscription. Le suivant mot *teneas* n'existe pas dans les dictionnaires et il est traduit par eux avec toute une périphrase : „une place dans un fleuve ou, mieux, au rivage qui n'est pas déplacé par le courant" [20]. Par la suite, ils ont réussi à plusieurs reprises à découvrir, en forçant l'association, des syllabes, des mots lituaniens, mais qui ne se lient pas d'une manière logique et cohérente entre eux pour donner au texte tout entier un sens acceptable. Celui-ci a été divisé en mots comme il s'ensuit (Je les reproduis avec des caractères latins) :

Rolis teneas nerenea tilte an Esko
A razeado meatile zuptamie Elta.

On voit que le texte comprend deux hexamètres. Pour la mesure ils ont lu le premier mot comme *Roolis* au lieu de Rolis.

La traduction faite par les deux linguistes aux vers précédents est la suivante : „Rolis a choisi pour un pont une place à la rive (ou aux

---

[18] v. par ex. Ivan Duridanov, *Thrakisch-dakische Studien. Erster Teil. Die thrakisch — und dakisch — baltischen Sprachbeziehungen*, Sofia, 1969 ; Idem, *Ezikăt na trakité*, p. 86 et suiv.

[19] A. Lyberis, *Lietuvių rusu kalbų žodynas*, (Dictionnaire lituanien-russe), Vilnius, 1962.

[20] Dans „Lietuvių Tauta", Vilnius, 1925, p. 1—23.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rivages) du fleuve Esko sans danger à cause du courant, mais vois la maxime de l'anneau. Elta à Zuptamis a gravé" [21].

La manière dont a été traduit le texte de l'inscription par les deux linguistes permet aux lecteurs de se poser de nombreuses questions. Tout d'abord pourquoi elle a été gravée au moment du choix de la place pour le pont et non après la fin de sa construction. Ensuite, s'il était le cas d'être vue par les passants, pourquoi elle a été gravée sur un anneau et non sur une pierre située dans la proximité du pont en discussion. Il reste incompréhensible quelle maxime pouvait être vue dans le texte cité et qui étaient ceux invités à la voir. Incertains restent, de même, la place où l'on a gravé, Zuptamie et aussi Elta, le nom du graveur [22]. Il n'existait aucune certitude que durant le drenier siècle du premier millénaire n. e. les chefs thraces de la Peninsule Balkanique aient construit des ponts sur des rivières. Tout cela nous fait douter en ce qui concerne la manière dont les deux linguistes ont interprété le texte de l'inscription. D'ici découle la nécessité que la recherche soit reprise.

Dans le présent travail on a suivi la même voie mais avec plus de soin. On a accordé la place convenable à la langue lituanienne, apparentée avec la langue thrace, ensuite au vieux slave et à la langue greque. À l'aide des dictionnaires et des grammaires on a identifié, après plusieurs tentatives, dans le texte de l'inscription des mots semblables avec certains mots de ces langues. Ils ont donné la possibilité de séparer les mots de l'inscription. On la rend transcrite avec des caractères latins de la manière suivante : *Rolistene, as nere ne atilte, a nes ko araz ea dome antile zu ptami je razelta.*

Après la division du texte en mots existant dans les langues indo-européennes plus proches de la langue thrace et après la détermination

---

[21] D. Detschew, *op. cit.*, p. 572—573.

[22] Les remarquables thracologues bulgares, D. Detschew et Vl. Georgiev, aussi comme l'historien grec, Apostolides, ont decouvrit, à leur tour, de nombreux noms propres dans le texte de l'inscription. La lecture du premier a pris la forme suivante : *Rolisteneas Nerenea tiltean esko arazea domean tilezupta mie erazelta.* Traduit dans la langue française ce text a le sens : *Je suis Rolisteneas descendent (drageon) du Nerenea. Tilezupta selon son origine (patrie) m'a donné à la terre (m'a enterré)*, v. *Charakteristik der thrakische sprache*, Sofia, 1952, p. 88.

Vl. Georgiev, dans *Trakiiskijat ezuk*, p. 17—19, donne la suivante transcription de ce texte : *Rolistene ! as Nerenea Tiltea nesko arazea do mean tilezuptam ie eraz elta.* Voici la traduction dans la langue française : *Rolistene ! moi. Nerenea Tiltea, meurs apaisée (paisible) à (?) toi, mon heureux défunct.* Conforme à cette interpretation le texte fût gravée à la suite d'une disposition de Nerenea Tiltea, la plus aimée des femmes du Rolistene, sacrifiée à l'enterrement de celui-ci.

Apostolides (v. Detschew, *Die thrakischen sprachreste*, p. 573—574) nous a laissé une transcription en tout différente. Le voici : *Rolisteneas Nerenea Tilteane sko (ou Tiltean esko) Arazea domean Tilezupta mi iera zelta.* En français, ce texte aurait le suivant contenu : *Rolisteneas (fils) de Nerenes, je suis tiltean (membre de la tribu des tilteai). La sainte Tilezupta, Arazerine d'après sa famille, m'a admiré (apprecié).* Dans le cas où le nom Rolisteneas serait lu Rolistenias, il s'agissait de la fille et non du fils de Nereneas. v. Detschew, *op. cit.*, p. 571 şi urm.

Dans l'entier texte de l'inscription, l'archéplogue français Seure a trouvé seulement trois noms propres chacun d'eux ayant un prénom, un patronymique et un gentilice. V. „Revue des études anciennes", XXII, 1, p. 1—21.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de leur sens en français on peut réaliser la traduction suivante allant d'un mot à l'autre :

Rolistene, je descends non au repos, mais comme le vautour je me laisse voler avec les ailes déployées.

Pour obtenir un texte correct grammaticalement il est nécessaire de faire une inversion de quelques mots : *Rolistene, je descends non au repos, mais comme le vautour avec ses ailles étendues je me laisse voler.*

On voit que dans son contenu l'inscription se rapporte métaphoriquement à la mort et à l'immortalité à laquelle croyaient tous les Thraces. Le fait que ce contenu nous est parvenu versifié nous fait croire que c'est un fragment d'un chant funèbre.

En dehors de la constatation de l'existence d'un roi ou d'un chef thrace au nom de Rolistene, la découverte de l'inscription n'apporte pas une autre contribuation à la connaissance de l'historie des Thraces et non plus à la connaissance de la famille du chef cité, car le nom de sa soi-disante femme, Nerenea, et les autres de ses parents, comme Tiltea, et Telezupta, disparaissent[23], mais l'apport à la connaissance de

L'anneau d'Ezerovo

[23] Plusieurs noms propres decouvre aussi, dans le texte de cette inscription, le linguiste italien Fr. Ribezzo *(La prima inscrizione tracia*, in „Rivista indo-greco-italia di filologia, lingua e antichita", I, Napoli, 1917, p. 55—63). Voir aussi Iuliu Valaori, *Elemente de lingvistică indo-europeană*, Bucureşti, 1924, p. 112—115.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la langue thrace peut être considéré comme substantiel après son investigation par les linguistes.

A la suite de la comparaison des termes séparés de l'inscription, dans l'ordre de leur succession dans le texte, j'ai obtenu le résultat suivant :

Mots dans la langue thrace traduits en français	Mots correspondant dans les langues lituanienne, vieux slave, ou grecque traduit.
1	2
Rolistene, nom d'un roi ou d'un chef thrace.	
as, „je, moi".	lit. *as* sl. „je, moi"
nere „je descend"	lit. *neré* [24] „descend" (nerti, nena, nere
ne [25] „non" (neg.)	lit. *ne* „sl. *ne* „non"
atiltis „repos" (au cas locativ *atilte* „au repos")	lit. *atilsis* „repos" (au cas loc. *atilsje* „au repos")
a (conj.) „mais"	sl. *a* „mais"
nes (adv.) „ainsi"	lit. *nès* „ainsi"
ko (adv.) „comme, pareil"	gr. *kai* [26] „et, comme, pareil"
araz (n.) „vautour"	lit. *aras* „vautour"
ea dome (v.) „je me donne"	sl. *dati* (pr. damŭ), gr. διδομί „donner"
antile (antkle) (n) „vol"	lit. *antlekis* „vol"
zu (prep.) „avec"	lit. *su* „avec"
pta (n) „aile" (au cas instr. pl. *ptami (zu ptami* „avec les ailes"	gr. πτέρυξ „aile"
jis „lui" ; je (au cas gen.)	lit. *jis, je.* „lui"
razuti (v. „deployer" (part. pr. *razeltami* [27] „étendus"	lit. *razuti* „etendre, deployer"

En conclusion, comme nous nous sommes rapportés plusieurs fois à l'existence d'un texte versifié, il est nécessaire de montrer comment est divisée l'inscription de ce point de vue. Voici, donc, les cinque vers :

Rolistene as
Nere, ne atilte
A nes ko araz
Ea dom' antile
Zu pta mi je razelta

[24] Dans la langue lituanienne le verbe *nérti* a des sens multiples. Pour notre traduction les plus convenables sont „descendre, se laisser en bas". Il s'agit d'un entrrement.

[25] L'accent de la négation *ne* este posé sur „repos", c'est pourquoi elle est située après le verbe.

[26] On l'utilisait en grec avec le sens de „comme", quand on faisait la liaison entre deux substantifs synonimes. Dans notre cas *erelys* (Rolis) „aigle" et *araz* „vautour", cf. aussi let. *kā* avec le même sens.

[27] La terminaison *-mi* a été probablement suprimée a fin que le vers ne dépasse pas la mesure. On tenait aussi compte du fait que le participe *razelta* formait une sorte d'assonance avec le mot *atilte*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

On voit ainsi que chaque vers est composé de trochées comme les vers de *Mioritza* ou de *Maître Manole*. Il est le moment de rappeler que ce trochée „espiègle" a été mis en rapport par Aristotèle dans la *Rhétorique, III,* 8, avec les Thraces de Lydie[28]. On peut tirer la conclusion que la versification était connue par les autres aussi, parmi lesqueles, certains comme les Agathrises, par exemple, chantaient leurs lois pour les fixer mieux dans la mémoire. Pour la culture spirituelle des Thraces, l'existence de créations littéraires a assez d'importance.

[28] Mihai Bordeianu, *Versificația românească*, Iași, 1973, p. 73—74.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

HUTTE ET DEMI-HUTTE. UN PROBLÈME DE TERMINOLOGIE

PAR

VASILE NEAMȚU

L'archéologie a facilité une meilleure connaissance et la résolution de certains problèmes liés à l'évolution de la société sur le territoire de la Roumanie non seulement de l'époque antique mais aussi de l'époque médiévale. Les contributions de cette discipline à l'étude des habitats ruraux et urbains, à la connaissance de la culture matérielle des autochtones — mais également des certaines populations de passage ou établies dans l'espace carpato-danubien-pontique — sont, pour certaines étapes, remarcables dès maintenant.

Une recherche interdisciplinaire s'est imposée pour certains aspects et c'est dans cette perspective qu'il est devenu possible d'approfondir des questions extrêmement importantes. Le contact avec quelques sciences, comme la linguistique et l'ethnographie, a été pourtant discontinu, fait qui a généré, parfois, des conclusions erronées.

Le dictionnaire d'histoire ancienne de la Roumanie, paru en 1976, qui inclut aussi les premièrs siècles du moyen âge roumain, explique le contenu de beaucoup des notions avec lesquelles opèrent les archéologues, mais ignore celles de *locuință* (habitation), *casă* (maison), *bordei* (hutte) et *semibordei* (demi-hutte), qui ont été fréquemment utilisées dans les rapports de fouilles, dans diverses études et monographies, mais, souvent, sans une réflexion préalable sur leur contenu exact.

Les habitats humains mis au jour à l'occasion des fouilles archéologiques ont été généralement appelés tout d'abord *locuințe* (habitations) et notées par les chercheurs avec la sigle L ; ultérieurement, dans les travaux à publier ils sont nommés parfois aussi *case* (maisons), *bordeie* (huttes) et *semibordeie* (demi-huttes).

Le terme de *casă* (maison), sur lequel nous n'avons pas l'intention d'insister ici, a été utilisé, à quelques exceptions prets, pour les habitations de surface. Le contenu de cette notion a évolué durant les siècles. Si en latin *casa* avait uniquement le sens de chaumière, cabane [1], le mot est monté, petit à petit, sur „l'échelle des valeurs", en remplacant *domus*, qui ne s'est pas perdu complètement dans les lanques néolatines [2].

---

[1] L. Quincherat et A. Develuy, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1922, s.v. ; W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1924, s.v.

[2] Avec le même sens, mais aussi avec beaucoup de dérivés, il apparît dans les langues néolatines. Le terme *dom* a été gardé avec son sens initial, de maison,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Dans les documents médiévaux moldaves écrits en slavon, pour indiquer les habitations des paysans et des citadins, ainsi que celles des boyards et même des princes régnants, on utilisait le mot домъ [3]; dans les documents de la Valachie, en dehors de домъ [4], il y avait aussi кѣкїа [5]. En revanche, les habitations des esclaves Tziganes et des Tatares de Moldavie ont été désignées, d'habitude, par le terme хижа, traduit par *bordei* (hutte) [6]. Si хижа avait seulement l'acception de hutte, alors les actes princiers et d'autres sources écrites pourraient nous aider à établir, pour certaines étapes, l'aire de diffusion de ce type d'habitation. Malheureusement, le terme est équivoque [7], étant appliqué en Valachie — ainsi que домъ et кѣкїа — également aux habitations des paysans, des citadins et même des boyards et des princes [8]. Dans cette situation, le terme хижа ne peut nous être trop utile à définir la hutte de la Valachie et de la Moldavie.

Chez nous, ainsi que dans d'autres espaces européens [9], la hutte faissait partie des habitats humains. Les problèmes liés à l'origine du terme *bordei* ont été analysés par nos spécialistes, dont la conclusion est qu'il représenterait un héritage des Géto-Daces [10].

Les préoccupations concernant la définition de ce type d'habitation n'ont pas manqué non plus. Les ambiguités sont fréquentes [11]. Certains

---

aussi chez les peuples slaves (Fr. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Wien, 1886, s.v.; M. Fasmer, *Etimologhiceskii slovar' russkojazika*, I, Moskva, 1963, s.v. En allemand, on a gardé *Dom* uniquement avec le sens de cathédrale, coupole, calotte *(Dicționar german-român*, sous la réd. de M. Isbășescu, București, 1958, s.v.).

[3] *DRH*, A. Moldova, I, p. 34, 52, 76, 93, 101, 132, 154; Idem, II, p. 4, 5, 27, 217, 230; Idem, III, p. 475, 484—485; Idem, XXII, p. 4, 12, 101 etc.

[4] I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească în sec. XV—XVI*, București, 1905, p. 95, 250, 286, 295.

[5] *DRH*, B, Țara Românească, XXI, p. 170; I. Bogdan, *op. cit.*, p. 165.

[6] *DRH*, A, I, p. 109—110, 229—230.

[7] Fr. Miklosich, *Lexicon paleoslovenico-greco-latinum*, Vindobonae, 1862—1865, s.v.; M. Fasmer, *op. cit.*, IV, s.v.

[8] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 61, 126, 167, 242, 270, 395.

[9] La présence de *Hütte et Erdhütte* en allemand et de *hutte en français* prouve l'utilisation de la hutte dans l'Europe occidentale aussi. Le terme slave хижа a pu avoir, initialement, toujours le sens de hutte (G. Wahring, *Deutsches-wörterbuch*, éd. Bertelsmann Lexikonverlag, Berlin-München-Wien, 1973, s.v.). En français le terme représente un emprunt de l'allemand *(Petit Larousse*, 1967, s.v.).

[10] B. P. Hașdeu, *Istoria critică a românilor*, I, București, 1984, p. 368—369; I. I. Russu, *Elemente autohtone în terminologia așezărilor și gospodăriei*, în „Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei", Cluj, 1966, p. 78—80; Idem, *Etnogeneza românilor*, București, 1981, p. 116, 138, 213, 266. Le terme *bordei* (hutte) apparaît, sous diverses formes, chez les Bulgares, les Serbes, les Ruthènes et les Hongrois, représentant un emprunt des Roumains (Idem, *Elemente autohtone...*, p. 79; Idem, *Etnogeneza românilor*, p. 138; Al. Ciorănescu, *Diccionario etimológico Rumano*, fasc. I., A — CERB, Laguna, 1958, s.v.

[11] À ce qu'il paraît, sous le nom de *bordei* (hutte), Dr. Gh. Crăiniceanu a inclus, sans distinction, tant les habitations légèrement implantées que celles profondément enfoncées dans le sol. Gh. Focșa définit le *bordei* (hutte) comme une „habitation entièrement ou à moitié creusée en terre [...] couverte de chaume et de terre — *subterrana casa (Elemente decorative la bordeiele din sudul regiunii Craiova*, București, 1958, p. 3). Corina Nicolescu critique le fait que „les archéologues ont appellé l'habitation creusée [...] improprement *bordei*" (hutte), mais, d'une manière surprenante, elle appelle *bordeie* (huttes) les autres creusées dans le sol

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

chercheurs, en s'appuyant sur les sources écrites, se sont pourtant rapprochés, parfois, de son interprétation correcte [12], mais ces résultats ont été ignorés par d'autres spécialistes, dont des archéologues aussi, et on est arrivé ainsi à dénaturer les réalités.

On sait que, dès le Moyen Age, différents étrangers qui avaient bien connu nos provinces ont laissé des témoignages précieux sur les villes et les villages roumains. Certains d'entre eux attestent la présence de la hutte et nous offrent des données très intéressantes sur les caractéristiques de ce type d'habitation. À la fin du XVII-e siècle, Philippe Avril écrivait qu'il avait vu en Moldavie des paysans *„habitant sous terre"* [13]. Plus tard, au commencement de 1712, Erasmus Heinrich Schneider von Weismantel était hébergé, la nuit, dans un village situé entre le Prut et la Jijia, „dans *des maisons sous terre*" [14] ; Anton-Maria del Chiaro, bon connaisseur de la Valachie, mentionait lui aussi la présence des huttes [15].

Nous devons au fin observateur qu'a été le Ragusain Ștefan Raichevich l'une des descriptions les plus claires et les plus détaillés de la hutte médiévale de chez nous. En se rapportant aux villages de plaine, qu'il trouve fort malheureux, en comparaison de ceux de la zone de montagne, il écrit que les habitations „qui pourraient être appelées plutôt des tanières, se trouvent *sous terre* et sont nommées *bordei* (des huttes). De loin, on n'en observe que le fumée sortir de l'âtre, et de près le toit qui émerge de la terre et est formé de perches recouvertes de terre, de sorte que l'herbe pousse dessus" [16].

À l'exception d'Anton-Maria del Chiaro, tous les voyageurs étrangers auxquels nous nous sommes rapporté insistent sur le fait que les

seulement entre 60 et 100 cm *(Case, conace și palate vechi românești,* București, 1979, p. 20—21).

[12] Bogdan Petriceicu Hașdeu, qui utilise aussi des sources écrites, comprend par *bordei* (hutte) une habitation rudimentaire, „sous terre" *(op. cit.*, p. 362 et suiv.), point de vue partagé également par C. S. Nicolăescu-Plopșor, qui utilise encore des sources ethnographiques *(Bordeiul în Oltenia — schiță antropogeografică*, „Buletinul Societății Române Regale de Geografie", XLI, 1922, p. 119 et suiv.). Il a le mérite d'avoir attiré aussi l'attention sur les églises-huttes *(Biserici — bordei din Oltenia*, „Oltenia", I, 1940, p. 11 et suiv.). Paul Petrescu définit *bordeiul* (la hutte) comme une „habitation creusée profondément dans le sol, construite, d'habitude, sur une côte de colline ou sur une dénivellation accentuée du terrain" et il attire l'attention sur le fait qu'elle ne doit pas être confondue avec les chaumières ou les maison *„pe jumătate îngropate"* (à demi enterrées) *(Arhitectură țărănească de lemn din România*, București, 1974, p. 11). La hutte n'est pas suffisamment définie par Ion Vlăduțiu, celui qui nous a offert une précieuse synthèse d'ethnographie roumaine *(Etnografia românească*, București, 1973, p. 157—158). Sans insister sur ce problème, Valer Butură établit pourtant la distinction entre *„bordeiul simplu îngropat"* la hutte simplement enterrée) et *„locuința semiîngropată"* (l'habitation à moitié enterrée) *(Etnografia poporului român*, Cluj-Napoca, 1978, p. 81).

[13] *Călători străini despre Țările Române*, VIII, București, 1983, p. 104.

[14] *Ibidem*, p. 323.

[15] *Ibidem*, p. 379.

[16] „Le case, che più tosto dir si potrebbero tane, sono sotto terra e le chiamano *Bordei*. De lontano non si scopre che il fumo che esse dali camini, e di vicino il tetto che e poca rializato da terra, e formato di pertiche ricoperte, tanto che l'erba vi cresce di sopra" *(Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, Napoli, 1768, p. 228).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

huttes sont des habitations „sous terre", „couvertes de terre", Ștefan Raichevich les caractérisant suggestivement de „tanières". Mais il paraît que de tous ces étrangers seul Erasmus Heinrich Schneider de Weismantel ait fait halte dans une telle habitation et, comme tel, il aurait pu nous offrir d'autres détails aussi, surtout sur les intérieurs ; mais il n'y insiste malheureusement pas.

Certaines habitations médiévales de ce type ont été mises au jour par nos archéologues. C'est en quelque sorte surprenant qu'une telle construction ait pu être découverte à Suceava, ville de résidence des princes régnants de la Moldavie. Le plancher de l'habitation à laquelle nous nous rapportons se trouvait à 2,50 m sous le niveau contemporain de sa construction [17]. Quoique nous ne disposons pas d'autres détails significatifs aussi, nous sommes en droit d'admettre que cette habitation ne se distinguait pas trop de celles décrites par les voyageurs étrangers déjà mentionnés. Sans doute, seul le toit, probablement doublé d'une couche de terre, émergeait-il du sol.

Les données archéologiques et les relations des voyageurs étrangers offrent évidemment d'importents points d'appui pour la définition des principales caractéristiques de la hutte dans l'espace géographique roumain. Ce type d'habitation s'est maintenu jusqu'aux XIX-e et XX-e siècles, quand il attira l'attention des hommes de culture de chez nous ; certains d'entre eux nous ont fourni des informations précieuses sur la manière même dont il était construit [18].

La description de Ion Ionescu de Brad nous semble particulièrement intéressante et c'est pourquoi nous devons nous y arrêter. Le savant révolutionnaire de 1848 écrivait, entre autres, que le fossé d'une hutte pouvait être creusé par huit hommes en une seul journée. Une poutre, appuyée sur deux fourches, ainsi que les bords du fossé avaient pour rôle de soutenir les chevrons, sur lesquels on posait un treillage de verges et aussi de la paille destinés à retenir une couche de terre d'au moins la largeur de la main. L'entrée, recouverte elle aussi de la même manière, était exécutée en forme de toboggan [19].

Les relations de Ion Ionescu de Brad aurait été encore plus précieuses si elles avaient fourni des renseignements sur le plancher, les murs, le système de chauffage et le mobilier de la hutte. Il n'est pour-

[17] I. Nestor et colab., *Șantierul arheologic Suceava. Raport preliminar asupra săpăturilor din campania anului 1955*, in „Materiale", IV, 1957, p. 252.

[18] Bogdan Petriceicu Hașdeu, *op. cit.*, p. 368 et suiv. ; Gh. Crăiniceanu, *op. cit.*, p. 43 et suiv. ; Ion Ionescu, *Agricultura română din județul Mehedinți*, București, 1868, p. 51—52 ; Plopșor, *Bordeiul în Oltenia*, p. 123 et suiv.

[19] „En général *bordeiele* (les huttes) ont deux pièces ; une chambre appellée *odaie* (pièce) et un vestibule appellé *cuhne* (cuisine). La hutte a 2 1/2 toises en longeur. Ce fossé est fait en un jour par huit hommes. Pour le toit de la hutte on fixe en terre deux fourches, d'une à un bout et l'autre à l'autre bout. Sur ces fourches on met une poutre le long de la hutte. La poutre doit être grosse. Sur la poutre, qui a une moitié de toise en dehors de la terre, on met des *martaci* (chevrons) avec un bout sur le poutre et l'autre sur la terre de la marge de la hutte. Sur les chevrons on met une claie, sur laquelle on pose du chaume et au-dessus de celui-ci de la terre, de la largeur de la main et plus encore. L'entrée dans la hutte se fait par une *gîrlici* (toboggan), couverte comme la hutte, par lequel on descend et on sorte de la hutte" (Ion Ionescu, *op. cit.*, p. 51—53).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tant pas difficile à remarquer que les détails supplémentaires qu'il nous offre n'annulent aucune des données archéologiques ou documentaires que nous avons rappelées.

Sans doute, la hutte — telle qu'elle apparaît à la lumière de toutes les données mentionnées — était-elle une construction élevée à la hâte, dans un délai très court, par des gens nullement spécialisés dans le domaine de la charpenterie [20]. À première vue, il est surprenant que nous retrouvions ses traits essentiels aux caves dans lesquelles certains habitants de nos villages gardent encore des réserves de nurriture pour l'hiver (pommes de terre, betterave, radis, chou, légumes saumurés etc.). Nous considérons qu'il est parfaitement possible que, dans certaines régions, la hutte ait obtenu, à la longue, de telles fonctions.

Le principal élément qui définit la hutte est constitué, donc, par son implantation *profonde* dans le sol, jusqu'au toit, recouvert lui aussi d'une couche de terre. On a soutenu que la hutte a également eu une évolution ascendente, jusqu'aux habitations moins profondes et ensuite à celles de surface [21] ; on a cependant objecté que, durant des millénaires, ces types d'habitation n'ont cessé de coexister [22] et, en conséquence, la thèse manque d'un support sérieux.

Les recherches archéologiques des dernières décennies conduisirent à la découverte d'un grand nombre *d'habitation moins implantées dans le sol que les huttes*. Dans certains cas, le plancher des habitations auxquelles nous nous rapportons descend seulement de 20—40 cm sous le niveau contemporain de leur construction, mais, fréquement, à des profondeurs qui s'arrêtent à 1 mètre environ.

Il est facile à comprendre que de telles habitations réclamaient une structure en bois différente de celle de la hutte. Le toit ne pouvait s'appuyer, par l'intermédiaire des chevrons, sur les marges des fossés et sur les poutres soutennues par des fourches parce que la hauteur des habitations aurait été, dans cette situation, insuffisante pour permettre une circulation normale des hommes à l'intérieur et il est difficile à admettre que ce toit était doublé par une couche isolente de terre. Il s'imposait donc de construire, en partant du plancher, des parois qui devaient monter, plus ou moins — en fonction de la profondeur du fossé — au-dessus du niveau contemporain de leur construction.

Des portions de la structure inférieure de ces parois réalisés suivant différentes techniques, ont été découvertes et examinées par nos chercheurs, mais nous ne disposons par d'éléments nécesaires pour reconstituer en toute certitude leur partie supérieure aussi. Dans certains cas, les parois pouvaient s'élever d'un mètre seulement, d'autres fois — pour les habitations peu profondes — de 1,50 — 1,80 m et davantage

---

[20] Ion Ionescu de la Brad montre qu'une hutte coûtait uniquement 147 lei. Les escavations durant 8 jours coûtait 36 lei, les fourches 9 lei, la poutre 5 lei, le toit 12 lei, la chaume 45 lei, la porte et les planches 40 lei (*Ibidem*, p. 52). De toute façon, si on avait fait appel à des charpentiers pour ces opérations, ils auraient dû recevoir un peu plus que le coût du chaume...

[21] [C. S. Nicolăescu-]Plopşor, *op. cit.*, p. 125 et suiv.

[22] I. Vlăduţiu, *op. cit.*, p. 157—158.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

même, au-dessus du niveau contemporain de leur construction ; ils étaient transpercés de fenêtres, dont on a parfois découvert les fermetures à l'interieur des habitations détruites par quelque incendie.

L'accès dans de telles habitations, fréquemment prévues d'un plancher en argile, se faisait, d'habitude, à l'aide de marches, mais parfois par un toboggan couvert.

Si nous acceptons l'idée que sur le toit de ces habitations — parfois, comme à Suceava et à Baia, fait en échandoles — il n'y avait aucune couche de terre isolante, alors, compte tenu des rigueurs de nos hivers, il faudra admettre aussi la présence du plafond doublé d'une couche d'argile. À partir surtout de la deuxième moitié du XIV-e siècle, dans les habitats urbains nous retrouvons souvent des poêles réalisés à l'aide des carreaux de poêle, ce qui dénote un soin particulier pour garder la chaleur à l'intérieur.

Tout en esquissant les caractéristiques de ces habitations et en soulignant les traits qui les distinguent des huttes „classiques", il ne faut pas perdre de vue les éléments connexes. Le plus important — souvent le seul — consiste dans le fait que les deux types d'habitations sont implantés dans la terre, évidement à des cotes différentes.

Probablement depuis le XIX-e siècle, commencerent à paraître des habitations „sous terre" à plusieurs pièces, comme celles de Drăghiceni et de Castranova, à la construction desquelles on avait utilisé une importante quantité de bois de chêne[23]. La hutte montait ainsi sur „l'échelle des valeurs", mais sans perdre pour autant ses traits caractéristiques.

En ignorant pourtant les disparités *essentielles*, l'utilisation du terme *bordei* (hutte) est devenue possible aussi pour les habitations moins enfoncées dans le sol. En d'autres mots, le contenu de la notion, longtemps fort précis, a perdu cette qualité, en designant, improprement, des habitations à particularités différentes. Sans doute, ce fait n'aurait pas acquis une importence particulière si le terme, dont le contenu s'est trouvé „enrichi", n'avait pas pénétré dans le langage des spécialistes.

Dans bon nombre des traveaux des archéologues la notion de *bordei (hutte) n'est pas attribué seulement aux habitations situées* „sous terre", mais aussi à celles peu enfoncées, qui ont eu les parois plus ou moins élevés au-dessus du niveau contemporain de leur construction. Dans le désir d'atteindre au maximum de précision, ils ont mis en circulation aussi le terme hybride de *semibordei* (demi-hutte), pour les habitations creusées dans le sol uniquement de 30—40 cm. Evidement, cette limite est absolument arbitraire, mais, si nous l'acceptons dans le sens exact du mot, cela signifie que toutes les habitations dont le plancher descend d'au moins 60 cm sous le niveau contemporain de leur construction doivent être considérées comme des *bordeie* (huttes), ce qui n'a pas, d'ailleurs, manqué de se produire. Si nous avons en vue la

[23] Gh. Focșa, *op. cit.*, p. 3 et suiv. ; P. Petrescu, P. Stahl, A. Dimboianu, ***Arhitectura din Muzeul satului***, **București**, 1956, p. 32—33 ; I. Vlăduțiu, *op. cit.*, p. 158—159.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

large diffusion dans l'espace roumain des habitations peu enfoncées dans le sol, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque moderne, alors il n'est pas difficile à comprendre les graves implications que peut avoir, pour la compréhension des problèmes liés à l'évolution de l'architecture laique roumaine, l'utilisation d'une terminologie inadéquate.

En saisissant les carences de cette terminologie, les ethnographes l'ont remise en cause, en partant tant de l'examen des données archéologiques que de celles qui étaient propres à leur domaine de recherche. Il y a eu pourtant des cas où, à l'instar de certains archéologues, ceux-là ont inclus dans le contenu de la notion de *bordei* (hutte) tant les habitations „entièrement" creusées que celles qui n'étaient enfoncées qu'„à moitié [...] dans la terre" [24]. Mais, dans certains travaux, les ethnographes parlent d'habitations *„îngropate"* (enterrées) qu'ils incluent dans le contenu de la notion de *bordei* (hutte) et de celles *„pe jumătate îngropate"* (à moitié enterrées) ou *„semi îngropate"* (demi-enterrées), qui forment une catégorie à part [25], assez répandu aussi au XIX-e siècle [26].

En interpretant avec exactitude cette nouvelle terminologie, nous allons affronter pourtant de sérieuses difficultés, parce qu'une habitation enfoncée de seulement 30—40 cm en égard au niveau contemporain de sa construction suppose l'existence d'autres habitations *„îngropate"* (enterrées), c'est-à-dire de certaines *bordeie* (huttes) dont les hauteurs varient uniquement de 60 à 80 cm, ce qui est difficile à admettre.

Les habitations construites „sous terre" ou „enterrées", conues sous le nom de *bordeie* (huttes) peuvent garder cette appellation — et il est bien qu'elles la gardent — parce que l'ancienneté du terme atteste leur persistence le long des millénaires. Celles qui ont eu les parois surhausées au niveau contemporain de leur construction et qui n'ont pas été recouvertes de terre ne réunissent pas les caractéristiques de la hutte et, par conséquant, pour elles, il faut utiliser un autre nom. Celui, hybride, de *semibordei* (demi-hutte), ainsi que ceux de *locuință semiîngropată* (habitation demientérrée), ou *pe jumătate îngropată* (à demi entérré) ne refletent pas fidèlement les réalités.

Sans doute, le terme *casă* (maison) doit-il être pris en considération, mais, dans des situations particulières, il peut conduire à des confusions, étant donné que dans l'antiquité il eut l'acception de hutte, cabane ; il est difficile à préciser le moment où son sens évolua vers celui d'abri durable des hommes, habitation par excellence. Dans cette situation, on pourrait opter pour le mot *locuință* (habitation) ; mais il ne faut pas oublier que, la sphère de sa signification s'étant élargie, il est devenu impropre, réclament, en occurence, des précisions supplémentaires.

Par opposition à la hutte, qui est une habitation „sous terre", on pourrait nommer les constructions en discussion *locuințe puțin adîncite în pămînt* (des habitations peu enfoncées dans la terre) ou *locuințe*

[24] Gh. Focșa, *op. cit.*, p. 3 et suiv.
[25] Paul Petrescu, *op. cit.*, p. 11 ; I. Vlăduțiu, *op. cit.*, p. 158 ; V. Butură, *op. cit.*, p. 81.
[26] Gh. Crăiniceanu, *op. cit.*, p. 43 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

adîncite în pămînt (des habitations enfoncées dans la terre) ; cette dénomination devrait être complété par des données concernant les cotes jusqu'aux-quelles descend le plancher par rapport au niveau contemporain de leur construction.

En abaissant leur plancher de peu sous le niveau contemporain de leur construction, ces habitations sont nanties, chaque fois, d'une *prispă naturală continuă* (terasse en terre naturelle contenue), bénéficiant, en même temps, d'une meilleure protection contre le froid et de la lumière qui pouvait se glisser à travers les fenêtres. On pourrait les appeler donc *locuințe cu prispă naturală continuă* (des habitations à terrasse en terre naturelle continue) pour les distinguer aussi de celles de surface, prévues d'une *prispă construită* (terrasse construite) par ceux qui l'élevaient.

Quel que soit notre choix vis-à-vis des termes proposés, nous aurons la possibilité de faire sortir de la tutelle de *bordei* (hutte) les habitations moins enfoncées dans le sol, supérieures du point de vue qualitatif, qui, dans certaines étapes historiques et certaines zones géographiques, constituèrent le principal héritage architectonique des villages médiévales. C'est ainsi qu'on pourra rétablir la concordence avec le nom initial de *locuințe* (habitations), marquées par la sigle L, dont elles sont accompagnées d'habitude dans les carnets des archéologues.

Version française : *E. Belicov*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

THE PROCESS OF OTTOMAN CADASTRAL SURVEYS DURING THE SECOND HALF OF SIXTEENTH CENTURY: A STUDY BASED ON THE DOCUMENTS FROM MUHIMME DEFTERS

BY

M. MEHDI ILHAN

(Ankara)

The process of a cadastral survey [1] in the Ottoman Empire although not as compex as appeared to be, raquired the involvement of a number of hight officials [2]. It was in no way meant to be a census of population; it was a census of the revenues upon which the survival of most of the institutions of the Empire depended [3]. Therefore the main purpose in carrying out cadastral survey was to record the sources of income of the Empire. As for a new survey the purpose was to disclose new surplusses *(zevâ'id)* in the state revenues and adjust any wrong that might have been done during the period of time which had elapsed since the last survey [4].

---

[1] The question of how a registrar went about carrying out a cadastral survey can, clearly, be seen in an Imperial decree of the reign of Sultan Süleyman, the Legislator, that can be found on page 82 of a law treatise preserved in Revan Köşkü Library at Topkapı Sarayı Museum numbered 1935. A transcription of this Imperial decree and notes on this matter can be found in Ö. L. Barkan, "Imparatorluk Devirlerinin büyük nüfus ve arazi tahrirleri — I and II", in Iktisat Fakultesi Mecmuası, vol. II, nu. 1, pp. 39—44 and vol. II, nu. 2, pp. 221—228. Another two Imperial decrees of the same type on the surveys of Eastern Anatolia and Kirşehir, dated 963 (1555—1556) were discovered by Halil Inalcık in the British Museum (Munşeat, Rieu, or. 9503, folios 38—41, 46—51) and studied in his *Hicri 835 Tarihli Suret-i Defter-i Sancak-i Arnavid*, Ankara, 1954, pp. XIX—XXI. J. Kaldy Nagy in his "The Administration of the Sanjaq Registration in Hungary", in *Acta Orientalia*, XXI, 1968, pp. 189—219 making references to both Barkan and Inalcık plus some Muhimme *hukms* gives more details on the question of how a survey was carried out.

This article will, mostly, be based on the documents from *Muhimme defters* in the Başbakanlık Archives, Istanbul. Here after referred to as MD. The numbers following represent the volume, series numbers and page. The date in brackets is in A. D.

[2] Halil Inalcık claims that the process of surveying during the time of Sultan Süleyman, the Magnificient, was in no way different from that of the time of Sultan Mehmed, the Conqueror, see H. Inalcık "1431 tarihli Timar defterine göre Fatih devrinden önce timar sistemi" in the *proceedings of IVth Turkish Congress of History*, Ankara, 1952, p. 133.

[3] For a comprehensive study of how these institutions worked see Yaşar Yücel "Osmanlı Imparatorluğunda Desentralizasyona (Adem-i merkeziyet) Dair Genel Gözlemler", in *Belleten*, 42, 1974, pp. 657—708.

[4] MD 10.29.23 (6 June 1571); cf. Ö. L. Barkan, "Turkiye' de Imparatorluk Devrinin büyük nüfus ve arazi tahrirleri (I)", in Istanbul Üniversitesi *Iktisat Fakultesi Mecmuası*, vol. 2, 1940—41, pp. 24, 35—38; also cf. Ö. L. Barkan, "Daftar-i Khakani" in EI_2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Before the start of a survey, a decree would be sent out to the *beylerbeyi* (governor-general) of the *vilâyet* (province) or *bey* of the *sancak* where the surveying was to take place. The *beylerbeyi* or the *bey* would either be asked to get someone trustworthy to carry out the survey of his province or *sancak*[5], or to assist the census-takers appointed by the Central Government for the job. So far as is understood from the documents in the *muhimme defters,* the beylerbeyi was responsible for the operation of taking the very beginning to the end. He was to watch over the census-takers to see that no corruption took place and that no one, other than the commissioners specifically appointed for the survey, participated in carrying it out, lest it might lead to corruption[6]. It was also the *beylerbeyi*'s duty to investigate the improprieties and transgressions of the census takers, and if found guilty, either to punish them, or report to the Central Government[7]. It is important to note here, as an indicatioin of the extent of the *beylerbeyi*'s responsibility over a survey, when *za'im* Mehmed died while carrying out the survey of the *sancak* of Kilis the *beylerbeyi* kept the *defters* (registers) in the citadel, while reporting the situation to the Central Government, who appointed Kâtib Ali as registrar. As soon as Kâtib Ali arrived the governor-general handed him the defters[8]. A *beylerbeyi* also had to assist a registrar with military forces to carry out the survey[9].

In a *hukm* dated 22 Safer 987 it is stated that Hüseyin was appointed to carry out the survey of the sancak of Bosnia, for he was a *defterdâr*[10]. It is clear from this statement that the registrars were preferably chosen from among the *defterdârs.* In fact the majority of persons charged with this duty, according to the documents in the *muhimme defters,* appear to have been *defterdârs.* However a *sancak-beyi, kadı, kadı na'ibi, kâtib* (clerk), *(za'im (zi'âmet*-holder), and *alay-beyi* could also be appointed as one of the census-takers *(emins* and *katibs)* to carry out cadastral surveys[11]. The census-takers, of course, had to be reliable and trustworthy.

Both the *icmal* (synoptic) and *mufassal* (detailed) defters of the previous surveys — of a province where a new census was to take place — would be handed over to the commissioners charged with carrying it

---

[5] MD 3.1385.464 (31 July 1560) ; MD 3.1386.464 (31 July 1560).

[6] MD 6.187.91 (1564—1565).

[7] MD 49.157.46 (5 May 1583) ; MD 53.219.80 (2 July 1584).

[8] MD 58.24.7 (9 April 1585) ; on the extent of a *beylerbeyi*'s responsibilities see Anon (ed.), "Osmanlı Kanunnâmeleri (Kanunnâme-i Sultani)" in *Milli Tetebbular Mecmuası,* vol. I, 1331, p. 528.

[9] MD 5.647.253 (10 December 1565).

[10] MD 40.79.38 (21 April 1579).

[11] See the table at the end of this article. This choice of censustakers from a wide variety of officials would indicate that they were acquainted with the Ottoman practice of law and its codes as administrators but — contrary to Barkan's claim — in no way law makers for it would mean that the law making in the Ottoman Empire was a casual job ; cf. Ö. L. Barkan, "Osmanlı Imparatorluğu Teşkilat ve Müesseselerinin Şer'iliği Meselesi I", in Istanbul Universitesi *Hukuk Fakultesi Mecmuası,* vol. XI, nu. 3—4, 1945, pp. 219 ff.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

out [12]. Although it would be the primary concern of the census-takers to guard the interest of the Treasury without causing any injustice to the re'aya [13], they would have had to carry out survey in accordance with these *defters* of previous surveys [14]. Even the disputes were settled in accordance with these *defters* [15]. Although there are no *defters* of any kind pertaining to a survey carried out in any area before the Ottoman conquest, available for comparison it is clear enough from the Ottoman *defters* that the Ottomans — like the Great Seljukids, Seljukids of Anatolia, and Ayyubids of Egypt [16] — in no way ignored the practices of the preceeding period and had the survey of a newly conquered area carried out accordingly. This was the case, for instance, with the surveys carried out in the provinces conquered by Yavuz Sultan Selim [17].

A registrar would be expected to carry out the survey, he is charged with, within a reasonable time. If he exceeded far beyond a reasonable time he would have received the warning decrees and might even have found himself faced with a severe punishment [18]. Suleyman Çelebi, the registrar of the *sancak* of Silistre was asked to return to Istanbul with all the *defters* for he had not been able to finish the survey, despite the fact that he had been charged with it seven years previously and had constantly been warned to complete it [19]. Then we understand that someone else was appointed in his place. On the 5-th of December, that is three months later, the second registrar was warned to complete it within a short time which he most probably did [20]. However under normal circumstances a complete cadastral survey could not take less than a year [21]. I have, for instance, worked out that the first cadastral survey of the *sancak* of Amid had begun sometime in May-June 1517 and completed in September 1518 [22]. Likewise the documents in *muhimme defters* lead us to the same conclusion. When we glance through the table at the end of this article we can see that the cadastral surveys

---

[12] MD 5.46.17 (4 August 1565) ; MD 5.648.253 (10 December 1565) ; MD 5.625.244 (12 December 1565).

[13] MD 5.778.300 (1 January 1566).

[14] See Halil Inalcık, *Hicri 835 Narihli Suret-i Defter-i Sancak-ı Arnavid*, Ankara, 1954, p. XIX.

[15] MD 7.278.106 (27 September 1567) : in this document Mehmed Bey, the registrar of Tameşvar and recipient of the decree, was ordered upon the complaint made by Stephen, the King of Transylvania, not to trespass upon the boundaries of Transylvania but only to register the villages recorded in the old *defters*.

[16] See B. Lewis, „Daftar" in EI_2.

[17] I. Miroğlu, "XVI. Yüzyılın başlarında Erzincan Şehri (1516—1530)", in *Tarih Dergisi*, Istanbul, 1975, p. 80 ; M. Hehdi Ilhan, *The 1518 Ottoman Cadastral Survey of the Sancak of Amid*, (Ph. D. thesis presented to the University of Manchester, 1977), vol. I. pp. 15—16 ; Y. Halaçoğlu, "Tapu-tahrir defterlerine göre XVI. yüzyılın ilk yarısında Sis (= Kozan) Sancağı" in *Tarih Dergisi*, I. H. Uzunçarşılı Hatıra sayısı, Istanbul, 1979, p. 824.

[18] MD 7.649.234 (2 January 1568) ; MD 7.1597.567 (23 June 1568).

[19] MD 53.410.142 (30 August 1584).

[20] MD 55.110.61 (5 December 1584).

[21] For example the register of Szigetvar dated October 1570 took a year to complete, see M. Aktepe, "Szigetvar livası kanunnamesi", in *Kanuni Armağanı*, Ankara, 1970, pp. 187—202.

[22] M. Mehdi Ilhan, *op. cit.*, p. 16.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

for the *sancaks* of Bosnia, Izvornik, Kilis, Semendire, Silistre, and the *vilâyet* (province) of Budin lasted at least a year if not more. During this span of time surveys could change due to various reasons, such as death or corruption of a registrar. In such cases the second registrar appointed would continue from where the former had left and of course adjust whatever wrongs he might have done [23].

As soon as the decree was issued for the census-taking of a *sancak* or province, order would be sent out to the *bey* of that *sancak* or the *beylebey* of that province asking him to summon *sipâhis* and *timâr*-holders to hand in their *yaftas* and renew their *berâts* [24]. These *sipâhis* and *timâr*-holders then had to bring their *berâts* and *re'âyâ* into the presence of the census-taker to get them registered. Each *sipâhi* and *timâr*-holder had also had to bring an inventory note-book *(müfredât defteri)* showing the account of their revenue for three years. However there were some *sipâhis* and *re'âyâ* who refused to respond to these demands. Such *sipâhis* and *re'âyâ* were punished and the holdings of *sipâhis* were seized, only to be entered in the register as Imperial *hâs* [25]. The *re'âyâ*, if for one reason or another could not be brought into the presence of the registrar, would be registred according to the old *defter* [26]. However strong actions were also taken against any obstacles preventing the *re'âyâ* from appearing before the registrar. For instance from a letter addressed to the King of Transylvania we understand that the King was asked to punish those captains who had not only prevented their *re'âyâ* from going for the *tahrir* (survey) but also fought and killed those officials who came to call them [27].

There were also some census-takers who inadvertently missed out some of the *re'âyâ* or deliberately did not record some others, simply by acquiring money from them. For instance the *emin* (commissioner)

---

[23] MD 5.647.253 (10 December 1565); MD 5.648.253 (10 December 1565): in this decree Musa Bey, the registrar of Diyar-ı Bekr, was asked to hand over the *defters* to the newly appointed registrar and return to take up his former post as *sancak-bey*; MD 5.625.244 (12 December 1565); MD 5.1230.458 (12 March 1566): in this decree Ahmed, the newly appointed registrar of Diyar-ı Bekr, was told not to touch any *timars* (fiefs) registered and distributed by the former registrar but rather continue from where he had left; MD 5.778.300 (1 January 1566): in this decree Ömer Bey was ordered to take over the survey of Erzurum province as *emin* from Mustafa, about whom the re'aya had made complaints and the latter was ordered to continue with the survey as kâtib (clerk); MD 67.275.103 (9 March 1591); Ömer, the registrar of Budin province, was aked to return the *defters* because the Central Government wanted the census for the province of Budin to be undertaken by several census-takers in order to speed it up.

[24] MD 34.64.32 (23 March 1578); MD 34.368.174 (2 May 1578).

[25] MD 7.435.166 (11 November 1567); cf. H. Inalcık, *Suret-i Defter-i Sancak-i Arnavid*, Ankara, 1954, pp. XIX—XX.

[26] MD 7.537.198 (20 December 1567).

[27] MD 7.428.164 (10 November 1567); the same fact was emphasised in a decree sent to the Beylerbey of Tameşvar: MD 7.432.165 (11 November 1567). Kadı Muslihiddin and his clerk Mehmed, the census-takers of Bozok, and Hersekzade Ahmed Paşa's son Mustafa Bey, the governor *(bey)* of Bozok were killed by the brigands (most probably by the rebels) in August 1527. The brigands (rather rebels) pillaged and plundered villages. Many re'aya fled and villages became deserted: see Celâlzâde Mustafa (Koca Nişanci), *Tabakat ul-Memâlik ve Derecât ul-Mesâlik*, pub. Petra Kappert, Wiesbaden, 1981, fol. 159 a-b.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

of the *nâhiye* of Dügne in the *sancak* of Hersek had acquired a great deal of money from the re'aya in return for not recording them in the register [28]. Likewise it was reported that the *cizye* (poll-tax) actually due for collection in the province of Diyar-ı Bekr should in fact have been far beyond the amount of *cizye* already collected owing to the fact that the registrar of the last cadastral survey had not recorded most of the non-muslims either inadvertently or deliberately. Therefore the *Defterdâr* (Treasurer) of Diyar-ı Bekr to whom the decree was addressed was told to register the whole province of Diyar-ı Bekr with the exception of Bitlis and collect all the *cizye* due [29]. Sometimes a whole village or a *mezre'a* (pasture-land) could also be left out either of the original survey, that is during the actual process of registration, or of the *mufassal* (detailed) or *icmal* (synoptic) copy later made in Istambul [30]. The *re'âyâ* and lands left out the register as such were called *haric-i ez defter* (surpluses).

The Central Government could at any time ask the local authorities, usually issuing an order to the *beylerbeyi*, to get such surpluses registered in a seperate *defter* and send it to The Porte [31]. It was also the registrar's duty to record extra land illegally by the *musellems* and timaroits, and mills, gardens, orchards, etc. with no *vakifnâmes* and report them to The Porte [32].

The registrar occasionally received instructions from the Central Government regarding who and what to be entered in the register [33]. As a result requests or complaints to the Central Government decrees were sent to the census-takers on specific entries such as recording a *vakf* or a *zaviye* in the new register, in accordance with the old one [34], increasing a previous tax or imposing a new one [35], or registering some villagers as *derbendcis* (pass-guards) [36]. The boundaries between two fief-holdings, *vakifs*, villages, *sancaks* or even provinces *(vilâyets)* had to be settled by the registrar [37].

---

[28] MD 9.146.55 (16 March 1570).

[29] MD 14.1168.806 (13 January 1571).

[30] MD 18.48.22 (8 February 1572): in this decree which was addressed both to the *Beylerbey* of Budin and the *Defterdâr* (Treasurer), the latter was told to check the *defter* (register) against the copy sent from Istanbul and correct accordingly.

[31] MD 4.1023.347 (23 April 1560).

[32] MD 7.937.326 (29 February 1568); MD 7.957.333 (1 March 1568); MD 7.950.331 (29 February 1568).

[33] MD. 9.106.40 (6 March 1570); MD 10.130.84 (4 January 1572).

[34] MD. 6.1442.657 (22 July 1565).

[35] MD 5.10.4 (30 July 1565): Mûsa Bey and Kâtib (clerk) Arif, the census-takers of Diyar-ı Bekr, are ordered to register the *harâcgüzârs* (tributaries) in the new *defter* as from now on liable to a payment of five *akçes* more than the muslim *çift*-holders; MD 40.334.152 (12 October 1579): Behram, the registrar of Pojiga is ordered to impose a firewood and hay tax *(odun ve otluk resmi)* of one *akçe* per house-hold according to the custom of Segedin and Sirem.

[36] MD 14.1209.833 (25 December 1570): Bali Efendi, the registrar of Semendire was sent an order to register the villages situated along the road passing through Hararteste mountain as *derbendcis* (pass-guards).

[37] MD 52.125.57 (6 October 1583): Süleyman Çelebi, the surveyor of Silistre, is asked to mark the bounderies of the *vakfs* of Valide Sultan in Silistre; MD

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

The registrar had to control the title-deeds *(temessüks) of müsellems, yörüks* and of any other classes rendering services in lieu of tax payment [38]. In doing all these he had to be just and righteous. Otherwise he would give rise to complaints agaist him [39]. So far as is clear the registrar was kept under constant control both by the central and local authorities. However he most probably felt responsibility towards only the central authorities for it was to there that he finally had to take the register after completing the survey.

It appears from the *hükms* in *mühimme defters* that the distribution was either done in the province where the survey was carried out or in Istambul. Whether the distribution was to be done at the province or at Istambul, certain rules had to be obeyed. The distribution had to be done in accordance with the new survey carried out [40]. No distribution should be done until the surplus of the region *(ifrâz)* and the amount of it suitable for the *hâss-fiefs* of Sultan [41] and those of Beylerbeyi [42] were fixed. Furthermore it must be noted here that no completion *(tekmil)* and addition *(terakki)* should be made to anyone's fief before the distribution to the *za'ims* and timaroits of the *sancak* was complete [43].

The distributions to the *ze'âmet* and *timâr*-holders were done according to their placards *(yaftas)* and diplomas *(berâts)* which they must have had already produced and probably handed over to the registrar, who must have had them put down in the *defter* during the process of carrying out the survey [44]. All the placards and diplomas, whether old or new, were either sent or personally taken to the Porte to be rati-

---

10.110.73 (4 July 1571): The Beylerbey of Budin is asked to fix the bounderies between the villages registered in the new *defter* and the villages belonging to the King of Hungary.

[38] MD 7.1090.380 (16 March 1568).

[39] MD 7.1605.570 (26 June 1568): The Bey of Kefe is ordered, upon a complaint, to investigate whether the registrar of Kefe had taken any money from people illegally; MD 7.237.95 (9 January 1580): the Beylerbey of Budin is asked, upon complaints made against the registrar of the *livâ* of Pojiga, to compare the new and old *defter* in order to find out whether any injustice was done.

[40] MD 10.1177.810 (17 January 1571); MD 3.696.243 (15 January 1560).

[41] MD 7.561.205 (29 December 1567); MD 7.1607.571 (8 July 1567): in this *hükm* sent to Mevlana..., the registrar of the *sancaks* of Avlonya and Delvine, and his clerk Mehmed it was stated that as the survey was completed they could start distributing fiefs, after setting apart those suitable for *Havass-ı Hümâyûn* (Imperial *Hâs*), to the *sancak-beys, za'ims*, timaroits and fortress guards in justice and equity. Any of the most productive lands, even holdings of viziers and *beylerbeys* could be seized for the Imperial *hâs*, see Cengiz Orhonlu, "Khâss", in EI_2.

[42] MD 46.152.82 (25 September 1581): in a reply to the registrar of Alacahisar and Vulcetrin who had reported to The Porte the surpluses after completing the survey, it was stated that the *hass*-fiefs of Sultan and of Beylerbey should be procured before those of *za'ims* and timaroits were rectified.

It appears that during a survey the newly settled villages were either registered for the Imperial *has* or *Beylerbeyi's has*, see Yuzo Nagata, "16. yzyılda Manisa köyleri: 1531 tarihli Saruhan Sancağına ait bir tahrir defterini inceleme denemesi", in *Tarih Dergisi*, I. H. Uzunçarşılı Hatira sayisi, Istanbul, 1979, p. 743.

[43] MD 7.794.280 (2 February 1568).

[44] A registrar would check a *sipahi's* holding against this *berât* and seize, from him any apparent surplus, eee Ö. L. Barkan, "Feodal Düzen ve Osmanlı Timarı", in *Türkiye Iktisat Tarihi Semineri*, Ankara, 1975, p. 17.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

fied [45]. It must also be pointed out here that those who disagreed with the fief-portion allotted to them would be sent together with their inventory note-books *müfredât defteri)*, in which they were supposed to enter details on their holdings, to the Porte where their problem would presumably be sorted out [46]. It was only after the fiefs were distributed to all the previous fief-holders that new holdings could be given out in from the Porte [47]. No doubt placards and diplomas would be drawn up for this newly distributed fiefs. For each drawn up placard one gold-piece for the *beylerbeyi* and twelve *akces* for the *defterdâr* would be collected [48].

So far as is clear from the documents in the *mühimme defters* the registrar could be granted permission by the Central Government to distribute the fief-holding personally at the province. However due to complaints, distributions by the registrar [49] could sometimes be cancelled. In such a case the Central Gouvernment would either bid the registrar to redistribute the fiefs in the presence of the *beylerbey* or order him simply to give the fiefs of those *sipâhies* with diplomas *(berâts)* and send the *defters* to the Porte [50].

If the distribution was to be done in Istanbul then the registrar would either send, or take personally the *mufassal* and *icmal* defters of the province of which he had carried out the survey [51]. In such a case the registrar or the *sancak beyi* had to ask the fief-holder to go to Istanbul to collect their diplomas *(berâts)* [52] and in most cases the registrar himself had to go to the Porte in order to distribute the fief-holdings since he must have had a better acquaintance with fiefs and fief-holders of the region of which he had carried out the survey [53].

A LIST OF CADASTRAL SURVEYS FROM THE DOCUMENTS OF MÜHIME DEFTERS [54]

Place	*Date* [55]	*Registrars and their clercks* [56]
Alacahisar	25.9.1581	— —
Avlonya	8.7.1567	Mevlana..., the Kadı of Manastır.
Avlonya	29.7.1582	Ali.

[45] MD 35.295.116 (4 August 1578); MD 6.633.296 (21 January 1565); MD 46.204.108 (8 October 1581); MD 3.957 and 958.327 (10 April 1560).

[46] MD 48.121.43 (15 August 1582); cf. Ü. L. Barkan, "Feodal Düzen ve Osmanlı Timarı", in *Türkiye Iktisat Tarihi Semineri*, 8—10 June 1973, pp. 17, 20—24.

[47] MD 70.308.157 (21 March 1593).

[48] MD. 7.926.322 (27 February 1568).

[49] MD 5.1617.586 (15 May 1566).

[50] MD 46.327.156 (4 November 1581); MD 10.701.346 (27 June 1571).

[51] MD 3.434.160 (7 September 1560); MD 67.28.16 (15 October 1590).

[52] MD 46.284.140 (24 October 1581).

[53] MD 7.944.329 (29 February 1568); MD 14.1428.964 (18 April 1571).

[54] This list is not complete. It is only made to show some pointers made in the article.

[55] The dates given here, unless marked with an asterisk, are neither starting nor finishing dates for the registers.

[56] The names of clerks are put in brackets.

[57] The dates in brackets are of those documents with the latest date for a survey.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Place	*Date*	*Registrars and their clerks*
Bağdat	1564—65/972 (22.7.1565) [57]	Mustafa, the bey of Dertenek, (Timâr Defterdarı Uveys).
Bağdat	14.3. 1571	Celil Çelebi.
Bosna	12.1. 1557	Mustafa, the Bey of Sirem.
Bosna	21.4. 1579 (4.11. 1581) *	Defterdar Huseyin.
Budin	3.6. 1571	Mehmed.
Budin	21.8. 1591 (23.11. 1592)	— —
Çemişgezek	4.8. 1565	Musa, the Bey of Akşehir (Arif).
Çirmen	28.2. 1568	Mehmed.
Delvine	8.7. 1567 (20.12. 1567)	Mevlana..., the Kadı of Manastır.
Delvine	29.7. 1582	Ali.
Derne	17.5. 1566	— —
Dertenek	17.5. 1566	— —
Diyar-ı Bekr	18.7. 1565 (15.5. 1566)	Musa, the Bey of Aksehir (Arif); Ahmed, the former *defterdâr* of Diyar-ı Bekr.
Diyar-ı Bekr (a *tahrir* for *cizye)*	13.1. 1571	The Defterdar of Diyar-ı Bekr.
Dukakin	19.12. 1565 (2.1. 1568)	Kasım, the Bey of Dukakin (Hızır, a clerck of Divan-ı Humayun; Ali, a clerck of Defter-i Hakani).
Dulkadiriye	5.10. 1564 (2.11. 1564)	Arab Defterdarı.
Ebu Tahir	28.4. 1566	Ahmed, the former defterdar of Bagdat.
Erzurum	1.1. 1566	Ömer, the Bey of Mamervan (Mustafa Bey).
Filek	25.12. 1559	Derviş, the Bey of Segedin.
Filek	9.3. 1591 *	Ömer, the former Alay beyi.
Geren	17.5. 1566	— —
Hatvan	25.12. 1559	Derviş, the Bey of Segedin.
Hatvan	9.3. 1591 *	Ömer, the former Alay beyi.
Hersek	6.3. 1570 (1.5. 1571)	Muteferrika Geyvan; Za'im Mustafa.
Hersek	26.9. 1582	Mehmed, the Timar defterdâri in Bosnia.
Iskenderiye	19.12. 1565	Kasım, the Bey of Dukakin, (Hızır, a clerck of Divan-ı Humayun; Ali, a clerck of Defter-i Hakani).
Izvornik	27.11. 1581 (15.8. 1582) *	Mehmed; Za'im Ömer.
Kefe	26.6. 1568	— —
Kığı	29.12. 1567	Sadık Çelebi.
Kilis	1.5. 1571	Za'im Mustafa.
Kilis	2.7. 1584 (9.4. 1585)	Mehmed; Kâtib Ali
Kırım	18.11. 1554	Bayram, the Bey of Semendire.
Kırka	2.7. 1584	Mehmed.
Koban	1.12. 1579	Za'im Hasan.
Köstendil [1]	17.1. 1571	— —
Kuzucan	29.12. 1567	Sadık Çelebi.
Livana	9.9. 1567	Sadık Çelebi, the former Defterdar of Tameşvar.
Lipova	31.7. 1560	— —
Lofça	17.3. 1578	— —
Manastır	10.10. 1567	Mehmed, the Kadı of Manastır.
Mohaç	13.2. 1565	Za'im Kasım.
Nemçe	10.11. 1567	Muharrem Çelebi.
Niğbolu	17.3. 1578 (23.3. 1578)	— —
Novigrad	25.12. 1559	Derviş, the Bey of Segedin.
Novigrad	9.3. 1591 *	Ömer, the former Alay beyi.
Peçuy	21.5. 1579	— —

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Place	*Date*	*Registrars and their clerks*
Pilevne	17.3.1578	— —
Pojiga	12.10.1579 (9.1.1580)	Behram.
Rahova	17.3.1578	— —
Rumeli	2.1.1568 (16.3.1568)	Mehmed, the Defterdar of Tameşvar.
Seçen	25.12.1559	Derviş, the Bey of Segedin.
Seçen	9.3.1591 *	Ümer, the former Alay beyi.
Seçkuy	13.2.1565	Za'im Kasım.
Segedin	25.6.1578	Ahmed, the Kadı of Segedin.
Segedin	9.3.1591 *	Ümer, the former Alay beyi.
Semendire	6.7.1560	Bölük kâtibi Ferhad.
Semendire	25.12.1570 (8.2.1572)	Bali, the Kadı of Belgrad (Derviş Çelebi).
Semendire	21.5.1579	— —
Silistre	23.6.1568	The Kadı of Silistre.
Silistre	10.4.1582 (5.12.1584)	Suleyman Çelebi, a clerck of Divân-ı Hümâyûn.
Sirem	7.9.1560	Bayram, the Bey of Sirem.
Sirem	4.8.1578	— —
Sirem	9.3.1591 *	Ümer, the former Alay beyi.
Solnok	9.3.1591 *	Ümer, the former Alay beyi.
Simonturna	13.2.1565	Za'im Kasım.
Şevşat	13.5.1571	some one called Hoca.
Tameşvar [2]	25.1.1556	Halil, the Bey of Lipova.
Tameşvar	31.7.1560	— —
Tameşvar	27.9.1567 (26.2.1568)	Muharrem, the Timar-defterdâr of Tameşvar.
Tameşvar	14.2.1592 (7.11.1592)	Halil.
Tırnova	17.3.1578	— —
Van	2.8.1559	— —
Vidin	End of April 1583	Muhammed, a clerck of Defter-i Hakani.
Vulçitrin	25.9.1581 (24.4.1582)	— —
Yanya	(24.10.1581) *	— —
Zağra-i Eskihisar	28.2.1568	Mehmed.
Zigetvar [3]	21.5.1579	— —

[1] Constanța
[2] Timişoara.
[3] Sighet

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES À L'ÉPOQUE DU RÉGLEMENT ORGANIQUE (1830—1853)

PAR

GH. PLATON

„...Les Valaques et les Moldaves, au jeu de la politique Européenne, depuis la mort d'Etienne le Grand et de Michel le Brave, ne jouent qu'avec des cartes malheureuses, sans cependant perdre espoir ni patience... La lecture de leur désastreuse histoire prouve qu'ils ont toujours été, non seulement la proie, mais la monnaie de billon des vainqueurs".

Adolph Billecocq [1]

Situé dans une aire géographique où se rencontrent d'importantes voies de communications, maritimes, fluviales et terrestres où ont interféré des cultures et des civilisations et, en même temps, de multiples et importantes intérêts économiques, politiques ou stratégiques, le sol roumain a été une véritable *aire de convergence* [2]. Ce fait a influencé et marqué fortement la civilisation et l'histoire de ces lieux, a facilité à ses habitants une ouverture continuelle sur le monde extérieur et leur a permis de réaliser cette synthèse qui caractérise les Roumains dans le monde. Mais, en même temps, cette position de carrefour, „sur la voie des malheurs", selon l'expression du chroniqueur [3], a déterminé — par une longue confrontation avec la violence et l'inhumain [4] — certains traits qui définissent et distinguent le peuple roumain.

Les tendances expansionistes des grands états féodaux ou des empires (Hongrie, Pologne, Autriche, Empire ottoman) orientées vers des régions de grande valeur économique ou stratégique, situées sur le cours inférieur du Danube, non loin de la Mer Noire, ont eu de multiples conséquences politiques sur l'histoire des Roumains ; elles ont empêcher la création de bonne heure d'un état unitaire, elles ont imposé

---

[1] Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 785 (Billecocq à Thiers, 24 octobre, 1840).

[2] *L'Europe de l'Est, aire de convergence des civilisations*, Rapporteurs généraux Em. A. Condurachi et Răzvan Teodorescu, Comité international des sciences historiques, XV-e Congrès international des sciences historiques, Bucarest, 10—17 août 1980, *Rapports* I, *Grands thèmes et méthodologie*, Bucureşti, 1980, p. 9—87.

[3] Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1951, p. 61—62.

[4] Const. Ciopraga, *Personalitatea literaturii române*, Iaşi, 1973, p. 16.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la domination étrangère sur certaines régions roumaines (sur la Transylvanie au XIII-e siècle, sur la Dobroudja, au XV-e siècle) et c'est à cause de ces tendances que la *lutte pour l'indépendance* est devenue un *trait constant* de l'histoire des Roumains. La création des deux états indépendants, la Valachie (1330) et la Moldavie (1359) s'intègre dans cette lutte. Les deux pays roumains, se trouvant en rapport de vassalité avec les pays et les empires qui l'entouraient — dans le réseau compliqué de l'équilibre des forces du Moyen Âge (XIV-e—XVII-e siècles) — ont réussi à maintenir leur autonomie et leur existence comme état.

L'acte de 1600, qui, sous le sceptre du prince valaque Mihai Viteazul (Michel le Brave), unissait les trois pays roumains dans le cadre d'un seul organisme politique, a été accueilli avec hostilité. La réaction des puissances et le caractère éphemère du nouvel état prouvent l'importance géopolitique des territoires habités par les Roumains.

Le nouveau rapport de forces sur lequel s'est établi l'équilibre européan au XVIII-e siècle et dans les premiéres décennies du XIX-e siècle, sous l'incidence de l'évolution du „Problème oriental" et des guerres de la Révolution et de l'Empire, ont eu également d'importantes conséquences pour les Roumains. Situés au point d'interférence où se heurtaient les intérêts de trois grands empires (dont deux-celui des tsars et celui des Habsbourg se trouvaient en plein développement et expansion et le troisième — l'Empire ottoman — en déclin et sur la défensive) les pays roumains ont été le théâtre de la lutte [5], l'objet de compensation des vainqueurs, inclus en permanence dans de nombreuses combinaisons diplomatiques ou dans des projets de partage, élaborés par les empires voisins ou par les puissances européennes engagées ou ayant des intérêts dans le „Problème oriental" [6]. Durant cette période, temporairement ou définitivement, dans le cadre de la politique de compensation, des parties des territoires roumains ont été annexées aux empires limitrophes (La Transylvanie — devenue Principauté autonome après la chute de la Hongrie, en 1541, — en 1699, la Bucovine (partie du nord de la Moldavie), en 1775 et, temporairement l'Oltenie (1718—1739) annexées à l'Empire des Habsbourg, la Bessarabie (partie du l'est de la Moldavie) en 1812, à l'Empire des tsars); les deux Principautés tout en gardant leur autonomie, ont été assimilées au ré-

[5] Dans ce sens, Jacques Poumay, consul général de Belgique à Bucarest faisait les observations suivantes, significatives, sur les Principautés : „Terre fertile et inépuisable, la Valachie et la Moldavie sont depuis Catherine II le quartier général de toutes les invasions Russes contre la Turquie, le sens et le but de toutes les aggressions. Les Principautés représentent un grenier d'abondance des troupes Impériales trop heureuses de trouver à vil prix dans cette terre promise des czars, le pain, le sel, pour les hommes et le fourrage pour la nombreuse cavalerie Russe". Archives du Ministère des Affaires Etrangères et du Commerce Extérieur de la Belgique, *Correspondance politique, Legations, Roumanie*, 1-er vol. (1852—1856), nr. 172 (27 août 1855). Le diplomat français Bois le Comte faisait les mêmes observations en 1834 : „...Avant et après 1828, la Russie a consideré les Principautés en temps de paix comme un moyen d'intervention et d'éxtension de son influence sur les territoires étant sous la domination de la Porte, et en temps de guerre comme nn grenier pour ses armés..." Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 384.

[6] T. G. Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie 1281—1913*, Paris, 1914.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

gime administratif de la Turquie par l'intermédiaire du *système politique phanariote* qui se caractérisait par une extorcation fiscale sans précédent [7] (le règime phanariote a été institué en Moldavie en 1711 et en Valachie en 1716).

La décadence progressive et, ensuite, la disparition de la Pologne, l'avance continuelle de la Russie et de l'Autriche ont déterminé la France et l'Angleterre à considérer les deux pays roumains comme „le dernier bastion de l'Empire ottoman vers le nord-est" [8]. Le *Droit de protection* et le *droit d'intervention,* que la Russie s'arrogeait à la suite des guerres victorieuses contre la Turquie, après la paix de Kuciuk-Kainargi (1774) surtout, ont aggravé la situation des Principautés en rendant permanente leur situation d'objet de litige russo-turc, dans le cadre d'un conflit permanent, où s'impliquent, peu à peu les autres puissances [9].

Dans les conditions où l'Angleterre, lésée dans ses intérêts politiques par l'avance continuelle de la Russie, a compris que „l'Inde se défend sur le Bosphor" [10], les Principautés deviennent „la pierre de touche principale du système de relations entre les grandes puissances interessées" [11], une sorte de plaque tournante des projets qui visaient le sud-est de l'Europe, des postes d'observation [12] et des objets d'echange [13]. Leur importance stratégique est soulignée clairement par la constatation attribuée à Talleyrand, selon laquelle „le centre de gravité du monde se trouve sur le Danube" [14], fleuve qui représente „la base strategique de l'équilibre politique en Orient" [15]. Un *Problème roumain* se détache et se différencie dans le contenu plus large du *Problème oriental.*

---

[7] Sont représentatives en ce sens les données insérées dans l'ouvrage *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol, 30 VIII 1741 — XII 1742. Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat,* edition soignée par Ariadna Camariano-Cioran, București, 1985.

[8] A. Oțetea, *Influența Moldovei și a Țării Românești asupra politicii Porții,* „Revista Arhivelor", nr. 1, 1960, p. 49 et Leonid Boicu, *Geneza „chestiunii române" ca problemă internațională,* Iași, 1975.

[9] Leonid Boicu, *op. cit.,* p. 41 et suivantes. Voir aussi *Coordonate politice europene în secolul al XVIII-lea. Interferențe românești,* in *AIIAI,* XXIII, 1986, p. 263—270.

[10] *Histoire des relations internationales,* publié sous la direction de Pierre Renouvin, IV, Paris, 1954, p. 17. Pour l'Angleterre, ainsi qu'on l'a justement considéré „les Principautés représentaient l'un des prix dont elle était prête à payer de la bourse d'autrui les alliances". Leonid Boicu, *op. cit.,* p. 68.

[11] N. Iorga, *Acte și fragmente,* II, p. 56—57 și Leonid Boicu, *op. cit.,* p. 31—32.

[12] Dans les instruction données à Legrand, ambassadeur à Constantinople, Richelieu, premier ministre de France recommandait : „sous le rapport politique la Valachie et la Moldavie doivent vous forurnir une source d'observations plus ample. La situation de ces provinces aux frontières des trois empires, leurs relations tout à fait particulières, aussi bien avec la Porte qu'avec les puissances limitrophes sont la source d'une grande agitation d'esprit. On répand une foule de bruits, on forme une foule de conjectures dont vous aurez soin d'informer très exactement...". Hurmuzaki, *Documente,* XVI, p. 1025 (22 août 1818). Voir aussi, Veniamin Ciobanu, *La granița a trei imperii,* Iași, 1985.

[13] Leonid Boicu, *op. cit.,* p. 57, A. Oțetea, *loc. cit.*

[14] *Acte și documente relative la istoria renașterii României,* VIII, p. 251.

[15] H. Geffcken, *La question du Danube,* Berlin, 1883, p. 8.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Il ne faut cependant pas croire que la naissance du „Problème roumain" ait été un résultat exclusif des conditions internationales, des relations entre les puissances. Dans la période dont nous nous occupons, dans le processus général de développement de la société européenne, sous l'influence bienfaisante des *lumières*, se sont produites, dans l'espace roumain des transformation décisives : l'économie se développe, la population s'accroît et se différencie, le nombre des villes et des bourgs augmente, la modernisation devien une préocupation constante ; les relations entre les provinces roumaines, basées sur des traditions séculaires et solides, se multiplient et se renforcent sans cesse. Une *nation roumaine* naît et s'affirme, unique et pareille, sur les deux versants des Carpathes, la *conscience nationale* se cristallise, la lutte politique devient une realité, se manifestant d'une façon particulière en Transylvanie, où l'accent est mis sur le facteur interne, sur la reconnaissance de la nation roumaine comme entité politique et dans les Principautés où le poids des actions nationales tombe sur l'élément externe, représenté par le statut juridique international.

Dans l'ensemble de ce vaste processus, les deux provinces roumaines s'intègrent toujours plus profondément, dans la vie économique, la vie politique et dans la spiritualité européenne, en devenant partie intégrante du monde de cette époque. Les forces nationales, en accord avec les réalités, établissent une stratégie politique pouvant être appliquée et réalisée dans le contexte existant. L'objectif principal de ce contexte c'est la formation d'un état tampon neutre, placé sous la garantie européenne, ce qui signifie faire passer le „Problème roumain" du cadre restreint de l'intérêt de zone dans le cadre plus vaste des relations internationales. En 1772, à l'occasion des tratatives préliminaires de Focşani, les Roumains ont exprimé ces revendications sur lesquelles ils reviendront sans cesse dans de nombreux mémoires et projets, envoyés aux puissances européennes [16].

Le développement de la société roumaine, les efforts repétés des cercles politiques nationaux, les grands mouvements sociaux et nationaux, comme par exemple l'insurrection de 1784, le mouvement du *Supplex* et l'action importante de *l'Ecole transylvaine* [17], puis la révolution de 1821, les agitations spirituelles du monde roumain, tout cela, d'une certain façon a contribué à situer le „Problème roumain", dès le début de la troisième décennie du XIX-e siècle, en *„ligne droite"* de sa reconnaissance comme problème international [18].

C'est ainsi que la délimitation du „Problème roumain" dans l'ensemble du „Problème oriental", sa *reconnaissance*, d'abord *tacite* et ensuite sa *reconnaissance formelle*, son intégration dans les problèmes internationaux par le Congrès de Paris, en 1856, n'a pas été seulement

[16] Valeriu Şotropa, *Proiectele de constituţie, programele de reformă şi petiţiile de drepturi din ţările române în secolul al XVIII-lea şi în prima jumătate a secolului* al XIX-lea, Bucureşti, 1976.

[17] Pour la lutte nationale des Roumains à cette époque sont indispensables les travaux de David Prodan : *Răscoala lui Horea*, I—II, et *Supplex Libellus Valachorum*, III-e éd., Bucureşti, 1984, 1985.

[18] L'éxpression appartient à Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 85.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

le résultat d'un simple processus évolutif des relations internationales. Les Roumains, eux-mêmes, par des actions persévérantes et durables ont agi sur le contexte dans lequel se développait leur propre histoire, en le modelant en influençant les décisions, en posant le „Problème roumain", le problème de leur devenir, de leur indépendance et de la modernisation de la société roumaine, en l'élevant au rang de problème indépendant ayant un contenu et une valeur propres.

Nous ne pouvons évidemment pas suivre ici (et cela n'est pas nécessaire) la façon dont se sont développées les relations internationales et les conséquences générale qui en ont résulté pour l'ordre et la stabilité de l'Europe. Ce qui nous intéresse, en premier lieu, c'est de dégager la nature de ces conséquences sur les réalités roumaines, et dans quel mesure l'histoire des Roumains a été marquée par l'évolution et la nature des réalités politiques du continent. Mettre en evidence quelques traits essentiels de ces réalités nous aidera à dégager de façon plus précise le rapport entre les facteurs internes et les facteurs externes dans le développement de l'histoire de la Roumanie moderne, la manière selon laquelle de la relation et de l'interaction de ces facteurs s'est modelé sans cesse le cadre où est apparu, s'est affirmé et s'est développé le mouvement politique national des Roumains.

Le Congrès de Vienne (1814—1815) a remanié la carte de l'Europe, selon la conception de l'état qui dominait au XVII-e siècle, et qui ignorait tout à fait l'aspect national. Le *légitimisme* — restauration de l'ancien Régime politique — était dirigé aussi bien contre l'impérialisme français que contre les idées de la Révolution [19]. Le cadre nouvellement créé s'est avéré favorable à le croissance de l'influence et de l'expansion de la Russie tzariste. La rivalité entre l'Angleterre et la Russie — les deux grandes bénéficiaires de la victoire des Aliés [20] — devient un élément essentiel de la politique continentale.

Le *légitimisme,* spécialement le légitimisme monarchique, reconnu dans ses fonctions conservatrices, qui consistent à maintenir les formes et les structures anciennes, défendu par la Sainte-Alliance — miné par les forces profondes de mouvements nationaux — est, peut être, moins important pour le problème qui nous intéresse. Riche de conséquences sur le terrain des relations internationales a été surtout le *consensus* où sont arrivés les partenaires afin d'accepter et de garder les structures internationales existentes. Les explications fournies par Henry Kissinger, quant aux problèmes de la periode comprise entre 1812—1822 [21] sont importantes et significatives, en même temps, pour le problème sur lequel nous insistons. Selon le célèbre homme politique la stabilité instituée par le Congrès de Vienne, qui a duré, en général, jusqu'en 1914, n'a pas découlé d'une recherche délibérée de la paix, mais justement de ce *consensus* général, unanime et tacitement respecté, qu'il

[19] *Histoire des relations internationale,* t. V-e, Paris, 1954, p. 7.
[20] *Ibidem,* p. 2.
[21] Henry Kissinger, *Castlereagh and Metternich. A World Restored 1812—1822.* L'oeuvre est traduite en française avec le titre *Le chemin de la paix 1812—1822.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nomme *légitimité*[22]. Sous le signe de cette légitimité se sont développées les relations diplomatiques dans la période qui nous preocupe, sous l'incidence de laquelle se trouvaient les Principautés roumaines. Il est certain, ainsi que nous l'avons constaté, que les deux pays roumains, places sous la *suzeraineté* de la Porte et sous le *Protectorat* de la Russie, qui s'était arrogé le *droit d'intervenir* en leur faveur, ne bénéficiaient pas de la capacité juridique nécessaire pour entretenir des relations internationales. Mais, pour les raisons sur lesquelles nous avons insisté, leur sort preoccupait, toujours davantage, la diplomatie européenne. Les Roumains, eux-mêmes, par des actions diverses cultivaient cet intérêt en le développant.

Des notations succintes formulées ci-dessus se dégage clairement la situation où se trouvaient les Principautés : situées à la confluence où se heurtaient les intérêts contraires de la Russie, de la Turquie et de l'Autriche, empires qui détenaient certaines parties du territoire national roumain, et suivaient avec attention les mouvements nationaux, — elles étaient contrôlées strictement par l'intermédiaire du régime phanariote. Ce régime, expression politique de la suzeraineté ottomane, servait, en même temps, les intérêts de la puissance protectrice. Si, au contrôle des puissances de la zone, on ajoute la politique de défense de l'intégrité de l'empire ottoman, promue par l'Angleterre, surtout, ainsi que le *legitimisme* de la Sainte Alliance, l'acceptation, expresse ou tacite, des intérêts de chacun des Alliés, si l'on considère, encore, les contradictions entre les puissances et leur manière particulière de les exprimer, on peut mieux comprendre les limites étroites où pouvait se manifester le mouvement national roumain. Après 1815, la Russie intervient encore plus fortement dans le système de gouvernement des Principautés et dans leurs relations avec la Porte. Pourtant, et le fait doit être signalé, en même temps que l'intérêt particulier de la Russie, s'affirme toujours davantage l'intérêt collectif des puissances.

La Révolution de 1821 met en évidence l'étroite interdépendance entre les réalités roumaines et les relations internationales. Le mouvement roumain en faveur *du droit et de la liberté* a dû dès le début se situer sur la ligne de la légalité antérieure des capitulations et des privilèges, inscrits dans les traités de la Russie avec la Porte et reconnus par les deux puissances. La révolution n'a pas contesté le régime juridique imposé aux Principautés ; elle a affirmé qu'elle s'élevait contre

[22] „«...La stabilité — celle découlant des travaux du Congrès de Vienne et du siècle de paix relative qui suivit — ne résultait point d'une recherche de la paix mais d'une légitimité reconnue telle par tous»". Cette *légitimité*, continuait l'homme politique, «n'est pas système de justice ; il s'agit uniquement d'un *consensus* international portant sur la définition d'accords functionnels, et aussi sur les règles du jeu diplomatique, qu'il s'agisse des moyens ou des fins». Ceci implique «que l'ensemble des grandes puissances acceptent les structures internationales existantes». La légitimité n'exclut pas les conflits armés ; mais après ceux-ci, déclanchés au nom des structures existantes, la paix qui suivra représentera une meilleure formule du consensus. La diplomatie, cette „arme du possible", «ne peut s'exercer que dans le contexte d'un ordre nternational reconnu legitime». Apud Maurice Ferro, *Kissinger et Brzezinski. Destinées et pensées parallèles*, Paris, 1978, p. 19, 22.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

le régime de spoliation des Phanariotes, en maintenant les normes internationales existantes et en respectant *les droits* des autres puissances, y compris ceux qui découlent du régime de suzeraineté. Le désaccord entre les objectifs réels de la révolution et les limites restreintes où elle était forcée de les affirmer et de se manifester est une conséquence de cette situation particulière des Principautés dans le cadre complexe des relations internationales, il est provoqué par la difficulté d'associer l'intérêt national des Roumains à la *légitimité* qui découlait des intérêts des grandes puissances voisines.

Comme la soulèvement de 1784, la révolution de 1821, outre les restrictions imposées par les realités internationales, a affirmé avec fermeté l'élément national et les options des roumains en inaugurant l'ère nouvelle de la renaissance nationale.

La suppression du régime phanariote, l'institution des règnes nationaux dans les Principautés et l'internationalisation — encore non-officielle — du „Problème roumain" sont des conséquences directes de la révolution de 1821. Les deux révolutions — celle des Grecs et celle des Roumains — ont porté un coup violet à la Sainte Alliance. Les transformations politiques qui ont suivi [23] ont eu des conséquences très importantes pour les Roumains. La Russie tzariste a renforcé son ascendant sur la Moldavie et la Valachie [24], la séparation du „Problème grec" du „Problème roumain", en fonction des intérêts méditerranéens ou balcaniques des puissances, a consacré le partage des zones d'influence ; la question des Principautés a été jugée comme exclusivement russe et la question grecque — exclusivement européenne [25]. Dans le cas des Principautés, la Convention d'Akerman (1826) a consacré cet état de choses. Mais par rapport au passé, dans l'ensemble des relations internationales, la situation de ces dernières se modifié sensiblement. L'Angleterre, et ensuite l'Autriche, dans le but de contrecarrer les actions de la Russie, au lieu de s'opposer *aux droits* qu'elle avait acquis se sont associées avec elle. Les deux puissances, notait Metternich, en commentant la ligne politique du Cabinet britanique, „doivent adopter une attitude commune, non *contre* la Russie mais *à ses côtés*" [26].

De cette façon, après 1821, par la force des choses, sous le rapport de l'intégrité territoriale, les Principautés ont été situées dans le cadre *d'une garantie européenne sui generis*. Le légitimisme même et l'esprit de la Sainte Alliance, ainsi que *l'esprit du siècle*, les force profondes, nationales, s'opposaient à l'expansion territoriale et aux annexions [27].

---

[23] Pour les détails, voir Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 76 et suivantes et *România în relaţiile internaţionale*, sous la rédaction de L. Boicu, V. Cristian, Gh. Platon, Iaşi, 1980. Le chapitre concernant la période de 1815—1853 est rédigée par nous, p. 68—135.

[24] En instituant effectivement le droit de protectorat, la Russie devient, selon l'opinion des contemporains, une puissance „presque souveraine". Hurmuzaki, *Documente*, X, pp. 409—411 (Kreuchely à von Miltitz, 28 février, 1827).

[25] Basile Lungu, *Les grandes puissances et les Principautés Roumaines, de 1821 à 1826*, Paris, 1935, p. 62.

[26] Metternich, *Mémoires*, t. III (1816—1848), Paris, 1881 (13 juillet 1825).

[27] On connaît surtout l'opposition ferme de l'Autriche contre les plans expansionnistes de la Russie tzariste. Cf. Metternich, *op. cit.*, IV, passim., Hurmu-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Dans cette nouvelle ambiance, les gouvernants de la Russie — en dépit de l'opposition de certains cercles qui se prononçaient en faveur de l'annexion des Principautés [28] — ont éliminé de leur politique les anciens projets, si nombreux, de créer un état (empire) grec au Sud-Est de l'Europe, en préférant la voie de la réorganisation statale dans cette partie du continent [29], en creant certains états autonomes placés sous la tutelle directe de Pétersbourg. La guerre de 1828—1829, menée pratiquement sous le mandat de l'Europe, avec l'engagement formel de la Russie de ne pas procéder à des annexions, s'est terminée par le Traité d'Andrinople, de septembre 1829, qui consecrait ainsi officiellement le *protectorat* de la Russie tzariste sur les Principautés. Ce traité confère une nouvelle orientation à la politique des cercles dirigeants de Pétersbourg, qui optaient pour maintenir un empire ottoman faible plutôt que des états nouveaux nationaux, viables, qui se seraient édifiés sur les ruines de ce dernier [30]. En élargissant l'autonomie et en renforçant l'influence de la Russie dans les Etats se trouvant sous le régime de la suzeraineté ainsi que le droit d'intervention en faveur des populations chrétiennes de l'Empire, on a pu atteindre cet objectif en facilitant à la Russie de se mêler aux affaires internes de la Turquie. Le Réglement organique a représenté la loi selon les dispositions de laquelle s'est réalisé le processus de modernisation des structures des deux Principautés, dans les limtes compatibles avec les objectifs politiques du protectorat de la Russie tzariste.

Nous avons jugé nécessaire une *introduction* aussi étendue, étant donné que l'époque du Réglement organique ne peut être appréciée en

---

zaki, *Documente*, supl. I, vol. II, p. 436—438. Voir aussi *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie pour servir à l'histoire politique européenne (1813—1828), publié par le Comte Prokesch-Osten fils*, III, Paris, 1876, p. 31—32.

[28] Kisselev, par exemple, qui *avait gouverné* les deux Principautés au nom de la Russie dans la période de l'occupation militaire, considérait comme naturel de rendre permanente cette occupation, à laquelle l'Europe s'était habituée, et détendre les frontières de la Russie jusqu'aux limites naturelles, c'est-à-dire jusqu'au Danube. Nesselrode montrait les difficultés qui en découlerait pour la Russie et les complications internationales graves. Le traité, affirmait l'homme *politique, a plus de valeur qu'une annexion ou que l'émancipation des états balcaniques*. Garder les Principautés pourrait éveiller la susceptibilité de l'occident ; le simulacre d'indépendance qu'on leur accorde permet à la Russie de les contrôler effectivement sans rien dépenser. Hurmuzaki, *Documente*, supl. I, vol. IV, p. 378—381, 387—389, 418—426. Voir aussi I. C. Filitti, *Corespondența consulilor englezi din Principate 1828—1836*, in *ARMSI*, 2-e série, XXXVIII, Bucureşti, 1916, p. 7—8, et Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, Paris, 1855, p. 181—182.

[29] Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 83.

[30] En écrivant au Grand Duc Constantin, Nesselrode définissait aussi les lignes essentielles de la politique impériale : „Dans l'opinion de l'Empereur, cette monarchie réduite à n'exister que sous la protection de la Russie et à n'exécuter désormais que ses désirs, convenait mieux à nos intérêts politique et commerciaux que toute combinaison nouvelle qui nous aurait forcés à trop etendre nos domaines, par des conquêts, soit à substituer à l'Empire ottoman des Etats qui n'auraient pas tardé à rivaliser avec nous de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesse ; c'est sur ce principe de SMI que se règlent aujourd'hui nos rapport avec le Divan" (12 février 1830). Apud Emile de Girardin, *Situation de la Question d'Orient*, 3-e éd., Paris, 1854, p. 13—14.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

elle-même. Elle n'a pas signifié un *début* dans le processus de la modernisation interne, même pas pour situer les Principautés dans l'ensemble des relations internationales. On voit se développer alors des processus et des phénomènes plus anciens entrés dans une nouvelle étape historique, dominée par *l'esprit du siècle,* par la force de la renaissance nationale. La politique européenne et les relations internationales sont sensiblement influencées par cette nouvelle *grande puissance* [31].

Le mouvement national des Roumains, circonscrit dans ce cadre défavorable, hostile même, s'adaptera aux réalités, les utilisera en soutenant des options essentiellement roumaines. Dans le processus de transformations du *Problème roumain* en problème international — processus réalisé à l'époque du Réglement organique — la contribution des Roumains a été d'un grand poids, en influençent les décision politique et l'opinion publique internationale, qui exerçait une pression efficiente sur les relations internationales.

Nous ne pouvons préciser ici dans quelle mesure le Réglement organique a contribué au progrès en favorisant, dans les limites indiquées le processus de modernisation des deux Principautés. Par l'intermédiaire des *instructions* de Pétersbourg, sur la base desquelles a été établie la législation la Russie l-a transformé en une véritable *„charte du protectorat proconsulaire"* [32] ; les deux pays roumaines sont devenues de véritables provinces (gubernii) de l'Empire, administrées au nom du tsar par des agents de Iași et de Bucarest, qui contrôlaient strictement l'administration des deux princes [33]. La suzeraineté de la Porte devient purement nominale.

Après 1829, la Russie a considéré les Principautés comme l'objectif exclusif de ses relations avec la Porte, en repoussant toute intervention étrangère. En contribuant à renforcer l'autonomie des Principautés par rapport à la Turquie — mais seulement par rapport à elle — et en modernisant leur administration, la tzarisme a cherché a entraver l'émancipation sociale et nationale complète des Roumains, en se montrant toujours prêt à couper „le mal à sa racine" [34].

Même dans les conditions de l'existence d'une garantie internationale, indirecte accordée aux Principautés, dans l'ensemble des garanties générales concernant l'integrité de l'Empire ottoman et de la reconnaissance du contenu national de la question roumaine [35], le contrôle de la Russie tzariste sur les Principautés n'a aucunement été contesté par les puissances. Au contraire, il a été accepté, et même renforcé, par l'évolution des rapports internationaux de la période qui va

[31] Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 83.

[32] L'expression appartient à N. Iorga, *Histoire des relations Russo-Roumaines,* Iassy, 1917, p. 279.

[33] Huber, le consul de France à Iași, considérait que le Réglement „est une véritable pomme de discorde, jetée dans les deux Principauéts pour donner à la cour protectrice l'occasion de s'immiscer dans toutes les affaires administratives, et d'y susciter des mécontentements", Hurmuzaki, *Documente,* XVII, p. 696 (Huber à Molé, 6 avril 1838).

[34] Georges Bibesco, *Règne de Bibesco. Correspondance et documents 1843—1856,* I, Paris, 1893, p. 231.

[35] Leonid *Boicu, op. cit.*, p. 92.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

jusqu'au moment du Traité de paix de Paris (1856). L'augmentation du conservatorisme sur le continent, sous la pression des mouvements nationaux et du système de *légitimité*, qui tendait à éviter une conflagration générale, ont eu pour conséquence de situer les deux Principautés roumaines dans la sphère d'influence exclusive de la Russie tzariste.

La crise révolutionnaire de 1830—1831, avec des conséquences si importantes sur l'équilibre européen [36] a influencé négativement la situation des Principautés. La Révolution française a accentué et souligné l'identité d'intérêts entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. L'insurrection de la Pologne, à son tour, si elle a contribué a écarter le danger d'une guerre générale, déterminée par l'intervention de la Russie, et a permis de régler la problème belge en accord avec les intérêts des puissances maritimes, en assurant à l'Europe „les bienfaits de la paix" [37], a augmenté la valeur stratégique des Principautés, et la conséquence en a été l'intensification du contrôle politique et militaire de la Russie.

La Russie elle-mêne adopte la *politique d'association* initiée dans la décennie précédente par l'Angleterre et l'Autriche. Avec prudence, elle n'a pas poussé jusqu'à leurs dernières conséquences les avantages qui auraient pu découler du Traité d'Unkiar-Iskelessi (juillet 1833), elle s'est associé l'Autriche comme garante de l'Empire ottoman par la convention de Münchengraetz (Mnichovo-Hradişte) en septembre 1833, et ensuite torpillant l'Entente cordiale, dans sa première phase, a adhéré au traité de Londres (1840) qui, pratiquement, instituait la garantie collective sur l'Empire ottoman. Ainsi, l'existence politique de ce dernier est devenue internationale [38]. D'une certaine manière, dans les conditions où les Principautés étaient considérées comme faisant partie de l'Empire ottoman, les garanties les concernaient aussi. Mais, cela n'a pas empêché le maintien et la consolidation du contrôle politique de la Russie.

L'ascendent des puissances autocrates, conservatrices — qui agissaient en commun — et l'incapacité des puissances libérales, constitutionelles (L'Angleterre et la France) d'opposer un front commun (le concert européen s'était séparé en deux blocs idéologiques) a mené à une délimitation plus nette des sphères d'influence [39]. Les Principautés sont restées sous l'autorité exclusive de la Russie. La France et la Grande Bretagne, la verité a été dite [40], au nom de la doctrine de non-intervention, ont protégé l'indépendance de la Belgique, mais au nom de la même doctrine, on permis que *l'ordre* soit instauré à Varsovie par la Russie tzariste, à Modène, Parme et dans les états de l'Église par l'Autriche [41]. Une intervention armée dans les Principautés, effectuée par la puissance protectrice au nom du même *ordre* ou *légitimité*, ne pouvait se heurter à aucune opposition sérieuse.

[36] Ştefan Kieniewicz, *1830 — Révolutions et Réformes en Europe*, Comité International des sciences historiques, XV-e Congrès international, *Rapports*, II, Section chronologiques, p. 453—462.
[37] *Ibidem*, p. 455—457.
[38] Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 93.
[39] Ştefan Kieniewicz, *op. cit.*, p. 460.
[40] *Ibidem*, p. 457.
[41] *Ibidem.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Des faits relatés ci-dessus, se dégage clairement, d'après nous, le cadre restreint où pouvait se manifester la politique roumaine, privée de l'appui nécessaire. Les représentants des deux puissances libérales dans les Principautés — de l'Angleterre et de la France — ont suivi avec attention et même avec sympathie le mouvement national des Roumains, l'ont encouragé, dans certains cas, sans dépasser la ligne officielle de considérer le „Problème des Principautés" seulement sous son rapport indissoluble avec le problème de l'intégrité de l'Empire ottoman. Tout le poids des actions et toute la responsabilité ont été mis sur le compte des Roumains.

En agissant dans l'ensemble de la *légalité réglementaire*, les forces nationales ont posé les bases de la culture nationale en cultivant et en définissant l'esprit ethnique. La *nation roumaine* s'affirme comme une entité, sur tout l'espace roumain, au-delà des frontières politiques. Les relations entre les provinces roumaines se multiplient, leur intégration dans le circuit économique et dans la spiritualité européenne s'accomplit, la modernisation de la société accélère son rythme. En même temps, le programme politique national est affirmé par l'intermédiaire d'un large mouvement subversif, qui accompagne et légitime le processus de développement économique, de formation et d'affirmation de la culture. Un *„Problème roumain"*, dans son sens précis, national, se détache toujours plus clairement dans la conscience et l'opinion européenne [42], dans le langage, et dans l'activité diplomatique. Les barrières imposées par les réglementations politiques qui concernaient l'équilibre européen, tendent à disparaître. La *Sainte Alliance des peuples* mine sensiblement la *Sainte Alliance des monarchies* en mettant en doute le légitimisme.

Il serait injuste de minimiser la contribution apportée par les consuls des puissances libérales à l'organisation et à la consolidation du mouvement national roumain. Sans être substantielle, dans les limites sus-indiquées elle a eu son importance. R. Colquhoun qui remplacé Blutte, en 1834, étant nommé directement par le Foreign Office, a fait tout ce qui a été en son pouvoir pour défendre les intérêts des Roumains, pour affermir l'opposition interne et contrecarrer l'influence de la Russie, pour établir des relations entre les représentants des Roumains et les chefs de la diplomatie anglaise et orienter l'opinion publique sur les réalités roumaines. Mais il ne s'est jamais écarté du cadre rigide de la politique qu'il représentait. En défendant la cause des Roumains, il avait en vue, en premier lieu, l'intégrité de l'Empire ottoman, en rétablissant la *souveraineté* de la Porte sur les Principautés [43].

Sans dépasser les limites imposées par la politique de la défense de l'intégrité de l'Empire ottoman, avec la prudence exigée par la situation spéciale où elle se trouvait, la France a exercé une politique plus

---

[42] Voir dans ce sens Vasile V. Hanes, *Formarea opiniunii franceze asupra României în secolul al XIX-lea*, vol. I—II, Craiova, 1929.

[43] Radu R. N. Florescu, *The Struggle against Russia in the Romanian Principalities 1821—1854*, „Acta Historica", tomus II, „Societatea Academică Română", Roma, Monachii, 1962, p. 164.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

active dans les Principautés. A la différence des représentants de l'Angleterre, investis seulement d'attribution consulaires, à ceux de la France on a accordé aussi certaines prérogatives politiques [44]. Ils considèrent le „Problème roumaine" dans l'ensemble plus large du mouvement général de l'Europe. L'activité de A. Billecocq (consul général), surtout, et celle de Huber (consul à Iași), l'action d'appuyer les négociation initiées par I. Cîmpineanu pour l'union des deux Principautés et l'obtention de l'appui politique des puissances européennes (1839—1841) sont significatives dans ce sens [45]. Le consul général de Russie à Bucarest, Dașcov, ne cachait pas le fait que sa charge était devenue beaucoup plus difficile „avec un consul de France placé courageusement sur le terrain politique et qui comprend que le problème danubienne est un problème européen" [46].

Billecocq avait la certitude que le poste qu'il occupait était du point de vue politique „l'un des plus difficiles de l'Europe" [47]. Quoi qu'il en soit, ni lui, ni Huber, n'ont pu dépasser les instructions, et n'ont pu faire „une politique roumaine" [48]. Les *droits* obtenus par la Russie devaient être respectés ; les milieux officiels anglais, au moins, les reconnaissaient ouvertement, sans équivoque [49]. Selon l'opinion des facteurs politiques autorisés des deux puissances libérales, le seul moyen de „sauver" les Principautés, et en même temps de servir les intérêts de l'Europe était „de contrebalancer le Protectorat russe par la Suzeraineté Ottomane en renforçant celle-ci des clauses à insérer dans la sanction Moldo-Valaque en faveur du maintien des traités de la Porte avec les autres puissances..." [50].

En mai 1838, à la sollicitation de l'Assemblée valaque d'être appuyée dans sa tentative de s'opposer à l'introductoion de *l'article additionnel,* les représentants de l'Angleterre et de la France, Colquhoun et Châteaugiron, n'ont rien pu réaliser. „— Nous n'avons pu, notait en ce sens l'agent français, que leur présenter l'espoir d'un avenir plus heureux et les exhorter pour le moment à la patience, triste consolation pour des malheureux, mais la seule qu'il nous soit permis de leur offrir...". Depuis longtemps, continue le diplomate, on a communiqué aux hommes politiques roumains *„que le lien qui les attachait encore à la Porte, était leur seule ancre de miséricorde, et que s'il était rompu ils de-*

[44] Elias Regnault, *op. cit.*, p. 196.
[45] *România în relațiile internaționale*, p. 103 et suiv.
[46] Elias Regnault, *op. cit.*, p. 203, et Hurmuzaki, *Documente*, X, p. LXXVIII.
[47] Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 899 (Billecocq à Guizot, 1 octobre, 1842).
[48] *Ibidem*, p. 902—903 (Bourqueney à Billecocq, 18, 20 octobre 1842).
[49] Le 25 Juin 1848, en répondant à une interpellation au Parlement britanique, après avoir repoussé la demande de médiation du gouvernement révolutionnaire de Bucarest, Palmerston faisait la déclaration suivante, significative : *„La Russie a dans les Principautés en sa qualité de puissance protectrice des rapports bien définis et autorisés par les traités.* Ce qu'elle a fait ne doit pas être consideré comme l'intervention illégale d'un pays dans les affaires d'un autre pays" (c'est nous qui soulignons Gh. P.), *Anul 1848 în Principatele Române*, II, p. 91.
[50] Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 304—305 (Lagan à Broglie 3 novembre 1833).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

venaient probablement la proie de la Russie, et que si les capitulations n'étaient plus reconnues dans les Principautés, aucun lien politique ne les rattachait à l'Europe..." [51] (c'est nous qui soulignons Gh. P.).

Les objectifs sont clairement formulés : *attendre* en respectant strictement la suzeraineté et les obligations qui découlaient pour les Principautés des capitulations (traités commerciaux) conclus avec la Porte, et gagner l'opinion de l'Europe par une action insistante de popularisation des réalités et des options politiques roumaines [52].

Favorisées par le régime juridique international appliqué aux principautés, les puissances européennes ont acquis une situation privilégiée ; elles se sont assuré des positions économiques et politiques à la consolidation et à la défense desquelles elles ont constamment veillé. *Les intérêts* des puissances étaient naturellement contraires aux intérêts des Roumains. C'est pourquoi la lutte pour l'indépendance était dirigée aussi, dans une mesure égale, contre le régime d'exception dont jouissaient dans les Principautés les sujets étrangers.

Ainsi qu'on peut le constater, la *défense* de l'intégrité de l'Empire ottoman et l'intégration des Principautés dans l'ensemble de cette politique provenaient aussi d'autres intérêts que de ceux qui visaient à réaliser l'équilibre européen. Cela permet de mieux comprendre combien la situation des Roumains était compliquée, quelles étaient les limités entre lesquelles pouvait se produire le mouvement national pour l'unité et l'indépendance. Dirigé contre le régime juridique de la suzeraineté et du protectorat, ce mouvement avait aussi comme but d'abolir la juridiction consulaire, c'est-à-dire d'annuler les *intérêts* multiples que possédaient et défendaient les puissances en Moldavie et en Valachie [52bis].

---

[51] *Ibidem*, p. 703—704 (Chateaugiron à Molé, 11 mai 1838). Une recommandation en termes identiques est faite par De Nion, le consul de France à Bucarest à Gh. Bibesco. Cf. Gh. Bibescu, *România de la Adrianopol la Balta-Liman (1829—1849). Domnia lui Bibescu. Corespondență și documente 1843—1856*, t. I, Bucureşti, 1893, p. 289—294.

[52] Bois le Comte, diplomate française venu en mission politique dans les Principautés en 1834, faisait, dans ce sens, les observations suivantes dans ses discussions avec les hommes politiques de Bucarest : „Aussi longtemps que la paix générale et l'état actuel des choses subsisteront en Europe, une nécessité plus forte que les volontés des hommes me paraît livrer ce pays à l'influence absolue de la Russie... Vos soins doivent se borner, d'ici à quelques années, à tempérer l'influence russe et à l'empêcher de trop abuser. Vous y réussirez, en vous appliquant à vous faire de plus en plus connaître à l'Europe, à attirer ses regards sur ce qui se passe chez vous. Tous ce qui fera parler de vous, rentrera sous ce rapport, dans votre véritable politique. Faites donc écrire dans nos journaux. Mettez-y, si vous voulez, en discussion l'idée si répandue parmi vous, de faire des Principautés un grand Duché de Dacie, ou une confédération danubienne. Tâchez de nous accoutumer avec vos noms, avec vos productions, avec vos magnifique paysage des Carpathes, avec votre histoire, avec les particularités de vos moeurs et de votre existence. Continuez à envoyer vos enfants étudier chez nous, a vous servir d'une langue qui vous associe de plus en plus au mouvement intellectuel de l'époque, que l'Europe s'accoutume à l'idée qu'il existe une nation valaque, que l'on connaisse l'importance de cette nation... Créez-vous ainsi dans les esprits cette force d'opinion, cette existence morale qui doit précéder dans les nations, l'existence politique...". Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 398—399.

[52bis] Une image probante en ce sens nous est oferte par l'intéressant travail de Stela Mărieș, *Supușii străini din Moldova în perioada 1781—1862*, Iași, 1985.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La jeune génération, formée dans le „vacarme des idées nouvelles“ [53] qui, après 1838, était à la tête de la lutte politique dans les Principautés a vu dans le tzarisme le principal ennemi de l'unité et de l'indépendance roumaines [54]. Mais, elle a aussi compris que les objectifs nationaux ne pouvaient être réalisés avec l'aide de la Porte. Peu réceptifs aux réalités du monde où ils vivaient, les hommes politiques ottomans ne voulaient admettre aucune solution qui êut pu rompre les liens des Principautés avec la Porte. Les Roumains ne pouvaient pas réaliser leurs aspirations nationales tout en repoussant le *protectorat* et en acceptant la *suzeraineté ;* ils ne pouvaient s'appuyer sur l'un au détriment de l'autre. Ces deux formes de la domination étrangère, malgré toutes les différences qui les séparaient [55], étaient incompatibles avec celles-ci [56]. Déjà, à partir de 1834, le diplomate Bois le Comte, au cours de sa visite officielle dans les Principautés, signalait le désir des Roumains „de se débarrasser en même temps du suzerain et du protecteur“ [57].

Les espérances en une éventuelle action positive de l'Autriche n'étaient pas non plus une alternative. La monarchie des Habsbourg n'était pas capable d'appuyer les options nationales des Roumains des Principautés. Cela aurait signifier souscrire à son propre démembrement [58]. Le *Problème roumain* — la constitution d'un état roumain unitaire et indépendant, organisé sur des bases modernes soit limité aux deux Principautés, soit considéré dans son intégralité et étandu à la totalité des Roumains, était en contradiction avec les velleités impériaux, avec l'intégrité des territoires et des intérêts des puissances mentionnées, qui entouraient les territoires roumains. Le „Problème rou-

---

[53] A. Russo, *Opere complete*, București, 1942, p. 107.

[54] Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 94.

[55] Dans ce sens, M. Fabre, consul de France à Iași, notait le 14 decembre 1849 : „la suzeraineté Turque n'apporte aucun danger pour les nationalites. Elles ne peuvent jamais être absorbées dans un Turquisme qui n'existe pas. La suzeraineté turque est pour elle une égide, une lave qui les a conservées sans les altére durant quatre et cinq siècles. La province de Bassarabie au pouvoir de la Russie depuis 1812, a été dès lors absolument coupée du reste de la race et est déjà, en partie assimilée...“. Arh. Stat. București, Microfilmes, France, Rola 279, cadre 617—634. Voir aussi les considérations de I. Ghica (I. Ghica, *Opere*, IV, București, 1985, p. 650—654. I. Ghica à N. Bălcescu, 4 Août 1850) et de M. Kogălniceanu. (Cf. N. Iorga, *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea — de la 1821 înainte*, I, București, 1983, p. 218).

[56] Un boyard Moldave communiquait l'opinion suivante à l'agent de la France à Iași : „... La Moldavie ne peut jamais être une province Turque, mais notre malheur a été de nous trouver sur la rive gauche du Danube, et la Turquie nous garde pour lui servir de bouclier contre la Russie. Nous ne pouvons rien contre la Russie et en attendant, tirés en sens invers, au nord et au sud par les deux puissances rivales, il nous est impossible de rien faire, de rien changer, de rien améliorer. De là l'état misérable dans laquel nous nous trouvons. Mais cet état ne peut pas durer, et un jour au l'autre il faudra bien en sortir à tout prix...“. *Ibidem*, cadre 687—691.

[57] Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 395.

[58] Les idées de quelques-uns des diplomates qui intrevoyaient qu'on pourrait opposer l'Autriche à la Russie afin de combattre le panslavisme et de soutenir les Roumains étaient sans aucune valeur pratique. En ce sens les plans bien documentés et argumentés de M. Fabre sont intéressants. *Loc. cit.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

main" ne pouvait être résolu que contre les intérêts imperialistes des trois grandes puissances.

Il est naturel que l'unité et l'indépendance des Roumains ne pouvaient être réalisées par des combats armés, pas plus que par la bienveillance et l'appui des puissances [59]. Elles devaient être préparées par les Roumains eux-mêmes. En s'organisant à l'intérieur, en développant leur culture nationale et en préparant les esprits pour les options fondamentales, les cercles politiques roumains agissant par toutes les voies possibles — tout le mouvement d'affirmation nationale ayant un caractère politique manifeste — en réduisant leurs efforts aux limites permises par la nature des relations internationales, ont essayé eux-mêmes de déterminer la modification du statut juridique des deux Principautés [60]. Dès le début de la période du Règlement, M. Sturdza, le prince régnant de la Moldavie, a tenté la première démarche formelle auprès des cercles politiques anglais, en vue d'obtenir les garanties anglo-française en faveur des deux pays roumains [61]. Les tentatives de remplacer le protectorat unique de la Russie par un régime de garantie collective ont continué durant toute la période qui a précédé la révolution de 1848. On a formulé des propositions en vue d'assumer les dettes de guerre de la Turquie envers la Russie en échange de l'union, de l'indépendance totale „garantie et contrôlée par les grandes puissances" [62].

Parmi ces démarches, ayant comme but objectif l'union des deux Principautés et l'obtention d'un statut juridique international analogue à celui de la Belgique, la démarche entreprise par I. Cîmpineanu, en 1839, avec l'appui de M. Sturdza et des agents de la France dans les Principautés, a été le plus importante. Tandis que la crise de l'Empire Ottoman, provoquée par la révolte de Mehmet Ali, était à son apogée, l'homme politique roumaine, „ambassadeur des intérêts nationaux", entreprend une téméraire tournée diplomatique, à Constantinople, Paris et Londres, en vue d'obtenir l'appui nécessaire pour résoudre le „Pro-

[59] Aussitôt après les evénements de 1848, le même Fabre, en analysant la situation où se trouvaient les Roumains et remarquant que ceux-ci, ne peuvent plus invoquer les anciens traités, étant donné qu'ils ont aliéné leur indépendance en faveur de la Russie, note qu'ils ne peuvent ni édifier leur espoir en une libération sur des conventions politiques ou des actes diplomatiques, ni adopter la voie de la lutte armée contre le protectorat et la suzeraineté. Les deux voies les jeteraient dans les bras de la Russie. Ni la violence, ni l'invocation du droit, ni les protocoles ne peut sauver leur nationalité. „Il faut, sans bruit, sans éclat, sans précipitation, la conserver, d'abord la raviver, ensuite, pour lui ouvrir un avenir plus grand peut-être. Et pour cela, il faut deux choses : 1. Maintenir et raffermir le lien qui attache les Principautés à la Porte. 2. Pousser un tiers entre la Russie et la Turquie et exciter les craintes, voir même les ambitions de l'Autriche. L'intérêt de la nationalité Roumaine est identique à celui de l'Europe qui est de poser ses barrières aux alluvions Moscovites et, par conséquent, de développer les nationalités étrangères et ennemis de la race Slavo-Russe...". L'expérience de l'année 1848 ne paraît pas admettre d'autre solution. Le diplomate montre encore la valeur stratégique et politique des Principautés pour contrecarrer les projets ambitieux du panslavisme.

[60] Developpé dans la *România în relațiile internaționale*, p. 100 et suiv.

[61] Radu R. N. Florescu, *op. cit.*, p. 172.

[62] Hurmuzaki, *Documente*. XVII, p. 303—305 (Lagan à Broglie, 23 août, 23 novembre 1833), p. 306—307 (Mimaut à Broglie, 30 novembre 1833).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

blème roumain" dans un sens national. Malgré son échec, la tentative diplomatique entreprise par l'homme politique roumain a eu un profond retentissement, faisant mieux connaître les données essentielles du „Probleme roumain" [63].

Parallèlement à ces démarches directes, avec l'affirmation ouverte de la décision de lutter pour obtenir l'indépendance [64], on a initié des actions méthodiques en vue de gagner l'opinion publique européennes. Les réalisation dans ce sens sont particulièrement importantes. Les travaux de J. A. Vaillant, ancien professeur à Saint Sava, participant actif au mouvement culturel et politique roumain *(La Romanie*, 3 vol., Paris, 1845), ou de F. Colson, qui a secondé I. Cîmpineanu dans ses actions *(De l'état présent et de l'avenir des Principautés danubiennes* et *Précis des droits Moldo-Valaques*, Paris, 1839), pour ne citer que ceux-là, ont éveillé un large écho et se sont avérés très utiles. Le journal „Le National" surtout après 1835 est considéré comme un „défenseur constant des droits des Roumains". La presse européenne, surtout la présse française, accorde une large place au „Problème roumain" en lui conférant une importante valeur politique [65]. On y exprime l'espérance qu'aussi bien la Turquie, pour sa propre sécurité, que l'Angleterre et la France „dans l'intérêt de la civilisation et du commerce, appliqueront le projet d'un royaume moldo-valaque, compatible avec leurs intérêts, leur dignité et leur honneur et avec la paix de l'Orient" [66].

A la veille de la Révolution de 1848, le *Problème roumain* avait fait d'importants progrès dans la voie de l'officialisation, de sa transformation en problème international. Mais le cadre existant ne pouvant être modifié, les efforts des Roumains n'ont pu que l'influencer. L'intérêt des puissances de maintenir l'équilibre européen — l'intégrité de l'Empire Ottoman en représentait la *pierre d'angle* — s'est avéré plus puissant que les options nationales roumaines.

L'expérience des deux décennies qui ont précédé l'année 1848 a mis clairement en évidence que, dans l'ensemble des forces existantes, le „Probleme roumain" n'avait aucune chance d'être résolu. La Révolution — c'est à dire „la fin du respect de l'ordre établi à l'intérieur aussi bien que dans les affaires externes" [67] — semblait ouvrir une époque nouvelle de nature à imprimer un cours nouveau à l'évolution et aux possibilités de résoudre le „Problème roumain". Le triomphe de la Révolution, d'abord en France puis dans l'Empire des Habsbourg, les

[63] Developpé par Radu R. N. Florescu, *op. cit*,

[64] *România în relaţiile internaţionale*, p. 100 et suiv.

[65] Huber communiquait à ce propos : „Les journaux de Paris, de Londres et d'Allemagne s'occupent si activement de ces deux provinces moldo-valaques qu'ils contribuent à donner aux peuples de ces deux Principautés une valeur dont ils n'avaient pas autrefois le sentiment et qui donne à leur existence politique un essor tout nouveau". Hurmuzaki, *Documente*, XVII, p. 720—721 (Huber à Molé, 10 décembrie 1838). P. 696, dépêche du 6 avril. Voir aussi Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 77—92, et *România în relaţiile internaţionale*, p. 121 et suiv.

[66] Les arguments sont extraite de la brochure ecrite par I. Ghica, *Poids de la Moldo-Valachie dans la question d'Orient*..., éditée à Paris en 1838. Cf. Vasile V. Haneş, *op. cit.*, II, p. 119—120 et passim.

[67] A. J. Taylor, *The Struggle for Mastery in Europe 1848—1918*, Oxford, Paperboocks, 1971, p. XXII.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

évènements survenus dans les états allemands etc., ont crée l'espoir que la Russie, isolée, ne pourra pas intervenir. Les deux Principautés, la Moldavie et la Valachie, entraînées dans le turbillon de la révolution sont devenues „les derniers avant-postes européennes" de celle-ci [68].

En accord avec les objectifs et les perspectives de la révolution européenne, l'importance politique et stratégique des deux Principautés a considérablement augmenté. Ayant en vue l'avance de la Russie en Europe et les intérêts des puissances, le Pruth — qui formait la frontière entre les Principautés et l'Empire tsariste — est considéré comme „le Rubicon de l'histoire contemporaine" [69], et le Danube un futur Mississipi pour les intérêts allemand — „le noeud de la guerre européenne" [70]. L'union des deux principautés, entrevue comme une solution d'intérêt européen — pour barrer l'accès de la Russie vers l'Occident et pour assurer la sécurité de l'Empire Ottoman — dans ses diverses variantes, est largement discuté. Des centaines d'articles et de brochures, un matériel varié inseré dans les publications européennes de large circulation [71], analyse le „Problème roumain" sous tous ses aspects. Les représentants des Roumains, eux-mêmes, ont exercé une large activité diplomatique [72] (à Constantinople, au Parlament de Francfort, á Budapest, Vienne, Paris, au Londres) en exposant dans des nombreux documents les dimensions et les implications du „Problème roumain". Ils proposaient de le résoudre par la voie nationale, de l'internationaliser et de placer les Roumains sous la protection des grandes puissances. Comme conséquence, durant les deux années d'activité révolutionnaire, on a parlé et on a écrit en Europe sur les Principautés plus qu'on ne l'avait fait pendant de nombreuses décennies [73]. Les années de la Révolution ont contribué a insérer les Roumains et leurs problèmes dans le „calendrier du mond" selon l'expression de J. Michelet [74].

Le contexte politique où s'est produite la révolution des Roumains, sur laquelle a plané, dès le début, la menace de l'intervention armée — lui a impose un caractère spécifique. Comme en 1821, en proclamant, dés le début, le respect de la suzeraineté de la Porte, du protectorat de la Russie ainsi que des „droits" de l'empereur de Vienne, devenu monarque constitutionnel, les Roumains ont inséré leurs exigences dans la légalité des capitulations dans les Principautés et dans la légalité constitutionnelle en Transylvanie. La révolution des Roumains des Prin-

[68] L'opinion appartient à Fr. Engels. Cf. K. Marx, Fr. Engels, *Opere*, IX, Bucureşti, 1959, p. 35.

[69] *Anul 1848 în Principatele Române*, III, p. 180 („La Réforme").

[70] *Ibidem*, II, p. 237, III, p. 45, 258, Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 101 et suiv.

[71] Seulement dans les six volumes consacrés à la révolution roumaine de 1848 (*Anul 1848 în Principatele Române*, vol. I—VI, Bucureşti, 1902—1910) sont insérées 220 articles et materiaux la plupart provenant de „La Nation", „Le Siècle", „Le Constitutionnel", „Le Journal des Débats" et „d'Augsburger Allgemeine Zeitung". Pour ce dernier journal, voir aussi Carla Braun von Stum, *Die Wiederhall der Vereinigung der Donaufürstentümer in der Deutschen publizistik*, „Acta Historica", X, Monachii, 1972, p. 7—80.

[72] Dan Berindei, *Din începuturile diplomaţiei româneşti moderne*, Bucureşti, 1965.

[73] Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 104.

[74] C. A. Rosetti, *Note intime 1844—1859*, III, *1848—1849*, Bucureşti, 1903, p. 23.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cipautés sans se déclarer ouvertement contre la domination étrangère affirmait fermement le droit d'autonomie reconnu aux Principautés et inséré dans le Traité de paix d'Andrinople. Les réformes internes etaient motivées en vertu de cette autonomie. Tout le poids de l'action, ainsi que l'ont remarqué les contemporains a été placé sur le plan diplomatique [75].

Mais, en realité, les trois empires se sont sentis menacés dans leurs *droits*, leurs *intérêts* et leur *sécurité ;* par conséquent ils n'ont pas considéré la révolution des Roumains dans les limites du programme affirmé, mais en accord avec les implications et les conséquences nationales qui auraient pu dériver du déroulement des évènements. Cette fois encore, les conséquence nationales roumaines qui découlaient, implicitement, de la révolution, étaient en contradiction avec les intérêts et l'intégrité des trois empires qui dominaient les provinces (les parties) du territoire national roumain.

L'appui de l'opinion publique, bien qu'important n'a pas suffi à modifier la position et la situation des deux Principautés roumaines dans l'ensemble des relations internationales.

Bien que défini de façon précise, le „Problème roumain" n'a pas été rendu officiel ; il ne s'est pas détaché du contexte des problèmes généraux nationaux qui agitaient l'Europe de l'année 1848. L'inquiètude des puissances quant aux conséquences qui auraient pu découler pour *l'équilibre européen* de la chute des deux empires (habsbourgeois et ottoman) des conséquences du triomph de la révolution en Allemagne, Pologne etc., a donné gain de cause au consérvatorisme et à la réaction. La Russie a de nouveau reçu le mandat tacite des puissances de rétablir *l'ordre légal* dans l'Europe de l'est. L'occupation des deux Principautés devait préparer l'intervention en Autriche. Ainsi, le sort de la révolution roumaine était sans espoir. Le document tzariste du 19/31 juillet 1848 [76] qui a justifié et a préparé l'intervention militaire en Moldavie et en Valachie ne met pas seulement en évidence le cynisme de la diplomatie des tzars. Il reflète aussi *l'ésprit* dans laquel a réagi l'Europe conservatrice à l'énergique affirmation des nationalités, qui fu le *printamps des peuples.*

La Révolution européenne a fortifié la conviction des hommes politiques roumains que „la solution de la question roumain dépend de

---

[75] Hyppolite Desprez, *La révolution dans l'Europe Orientale*, Paris, 1848, p. 13.

[76] „Leur projet (celui des révolutionnaires de la Valachie) — souligne-t-on dans le document officiel tzariste qui exprime l'inquiétude général des puissances responsables du sort de l'Europe — est celui de restaurer leur antique nationalité, c'est-à-dire de cesser d'être province et de constituer sous le nom de Royaume daco-roumain, un nouvel état séparé et indépendant, à la formation duquel ils convient leurs frères de Moldavie, de Bukovine, de Transylvanie et de Bessarabie. La réalisation d'un pareil plan... aménérait des conséquences sérieuses... Il s'en suivre ou un démembrement de l'Empire ottoman, ou, du moins, dans tout l'Orient, une série de complications inextricables". Outre le fait que sont menacées l'intégrité de l'Empire Ottoman et la sécurité de l'Empire tzariste, sont mis en danger „tous nos rapports internationaux. Il y a donc pour nous tout à la fois question de droit, question d'honneur, question d'intérêts politiques...". *Anul 1848 în Principatele Române*, III, p. 609—614.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

situation de l'Europe" [77]. Mais durant l'année 1848, le „Problème roumain" a fait un pas décisif vers l'individualisation. Son internationalisation officielle ne pouvait se réaliser que dans l'ensemble d'un autre rapport de forces et d'un autre équilibre européen. Ce nouvel équilibre s'est constitué en même temps que la résolution de la nouvelle crise orientale déclanchée en 1853, à la suite du Traité de paix de Paris (1856). Des circonstances favorables ont été créés qui ont permis aux *forces profondes* qui agissaient au sein de la société roumaine — de la nation roumaine — de constituer l'état national en 1859.

L'Union de 1859, dans les conditions instaurées par le nouveau rapport de forces de la période qui a succédé à la guerre de Crimée, ne pourrait être imaginée sans les expériences accumulées et la force interne qui a permis au „Problème roumain" de s'individualiser et de s'affirmer comme un élément important des relations internationales. La nation roumaine s'intégrait ainsi dans les réalités politiques de l'Europe en surmontant les contraintes politiques et juridiques imposées non par le *droit de la force*, auquel elle ne pouvait recourir, mais par la force et l'unanimité dont elle a fait preuve pour exprimer ce sentiment national.

[77] Ion Ghica, ***Amintiri din pribegia după 1848***, éd. Olimpiu Boitoș, vol. III, Craiova, s.a., p. 167 et passim.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

I. I. C. BRĂTIANU, LE DIPLOMATE

PAR

VALERIU FLORIN DOBRINESCU

La fin de la première conflagration mondiale et l'achèvement du système des traités de paix de Paris (1919—1920) a signifié, pour les pays petits et moyens, le commencement d'un processus avec des implications amples pour la démocratisation des rapport internationaux : l'affirmation de ces Etats dans la vie diplomatique, constante du XX-e siècle. Le triomphe du principe des nationalités à l'achèvement du forum de la paix dans la capitale de la France a sans doute eu sa part de contribution à la délimitation d'un tel processus. La Conférence de la Paix de Paris a offert aux diplomates des petits et moyens Etats la possibilité d'exposer les options de leurs pays où la *reconnaissance de l'accomplissement de l'unité nationale et d'Etat, la formation d'Etats nationaux et la défense de l'indépendence et de l'intégrité territoriale ont constitué des questions essentielles.* Parmi ces diplomates s'est imposé, sans doute, le Roumain I. I. C. Brătianu, personalité remarquable de notre vie politique des trois premières décennies du XX-e siècle.

L'historiographie roumaine [1] et étrangère [2], consacrée a l'activité de I. I. C. Brătianu, quoique pas très riche, a surpris les qualités, mais aussi certaines limites du bien connu homme d'Etat. Mais on a moins mis en évidence le rôle de I. I. C. Brătianu dans l'établissement des grands principes de politique extérieure de l'Etat roumain moderne, directions qu'aucun des bien connus diplomates de plus tard — I. G. Duca, N. Titulescu, Grigore Gafencu — n'ont abandonnées mais, au contraire, ont continuées et amplifiées. Notre étude a en vue le rôle de I. I. C. Brătianu dans l'établissement des directions de base de la politique extérieure de la Roumanie agrandie, tout spécialement les élé-

---

[1] N. Bănescu, *I. I. C. Brătianu*, Craiova, 1931 ; Sterie Diamandi, *Galeria oamenilor politici*, Bucureşti, s.a., p. 33 et suiv. ; I. G. Duca, *Portrete şi amintiri*, IV-e édition, Bucarest, 1934, p. 23—64 ; Gh. Brătianu, *Acţiunea politică şi militară a României în lumina corespondenţei diplomatice a lui I. I. C. Brătianu*, I-e édition, 1939, II-e édition, 1940 ; idem, *Intransigenţă şi tranzacţie în politica externă a României*, Bucarest, 1932 ; I. Bodunescu, *Diplomaţia românească în slujba independenţei*, t. 2, Jassy, 1982, p. 182—192.

[2] Sherman David Spector, *Rumania at the Paris Peace Conference (A Study of the Diplomacy of Ioan I. C. Brătianu)*, New York, 1962 ; C. Michel Durandin, *La Roumanie et ses avocats au Congrès de la Paix (1919)*, in „Ethnopsychologie", 4, 1973, p. 407—423.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ments de modernité qui ont fait de lui un précurseur et un diplomate d'envergure européenne [3].

„De la plus tendre enfance — appréciait un contemporain — il avait eu devant ses yeux l'image de la Grande Roumanie. Les dernières années surtout, c'était l'obsession de sa vie. Maintes fois il avait vécu en imagination la scène de la liberation. Etant sous son charme, il s'est décidé à déclarer la guerre, à assumer la responsabilité des situations les plus difficiles, à affronter avec courage toutes les adversités, à ne pas se décourager malgré les plus démoralisantes apparences" [4]. En effet, ses partisans et aussi ses adversaires politiques, les observateurs de l'époque et les historiens, alors ou plus tard, ont mis en valeur le rôle et les significations de ses actions pour la réalisation de la Grande Roumanie. En consensus avec les réalités historiques, on a observé que les interventions personnelles du renommé homme d'Etat ont correspondu aux nécessité du développement de la société roumaine dans l'époque en question, comme aussi aux intérêts du groupement politique et économique qu'il représentait — le Parti National-Libéral [5] Pratiquement, le rôle de I. I. C. Brătianu s'est illustré en trois moments essentiels pour l'histoire du peuple roumain : 1) la période de la neutralité (1914—1916) ; 2) l'étape de la participation de la Roumanie à la première conflagration mondiale et de la présence de nos diplomates au forum de la paix (1919—1920) ; 3) la période de la consolidation, par des réformes démocratiques, de la Grande Roumanie, qui a visé aussi un renforcement de la position internationale de notre Etat. Dans notre travail, nous insisterons sur les deux premiers aspects.

Durant la période de la neutralité, I. I. C. Brătianu a eu une *influence déterminante* dans le déclenchement de certaines actions qui ont précédé la réalisation de l'idéal séculaire, comme aussi dans les décisions concernant la politique extérieure de la Roumanie. Le désir sincère du peuple roumain a été d'édifier l'Etat national unitaire pas par la voie de la guerre ; cette position a été exprimée par de nombreux hommes politiques, inclusivement par I. I. C. Brătianu, mais ce qui ne signifiait pas que la Roumanie ne devait pas bénéficier de la chance offerte par la conjoncture internationale. Autrement dit, dans la perspective historique, la première guerre mondiale devait constituer non la cause, mais l'occasion de la réalisation de l'idéal séculaire de l'unité nationale de tous les Roumains.

La Résolution du Conseil de Couronne de Sinaia [6], du 3 août 1914, qui a décidé la neutralité de la Roumanie, avec la défence des frontiè-

[3] I. I. C. Brătianu a été le chef de la diplomatie de Bucarest dans les périodes : 18 juillet 1902 — 12 décembre 1904, 11 décembre 1916 — 28 janvier 1918, 6 juillet 1919 — 26 septembre 1919, 22 juin 1927 — 5 juillet 1927 et ad-interim, dans les périodes 9 janvier 1902 — 17 octobre 1902, 27 décembre 1908 — 3 mars 1909, 4 mars 1909 — 31 octobre 1909 *(R.A.*, XLVII, 2, 1970, p. 437, 439, 441, 446, 438 ; *Anuar diplomatic şi consular*, Bucarest, 1942, p. 165—166).

[4] *Aspecte ale luptei pentru unitate naţională, Iaşi 1600—1859—1918* (Coord. Gh. Buzatu, A. Karetchi, D. Vitcu), Jassy, 1983, p. 333.

[5] *Ibidem.*

[6] B.C.S., fonds Al. St. Georges, Archives Victor Antonescu, PC/4—2, sans pag. ; B.A.R., Archives Titu Maiorescu, III, Msse., f. 3—6.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

res, a été l'expression de toute la politique de I. I. C. Brătianu de réalisation de l'unité nationale de l'Etat qui coincidait avec les aspirations séculaires du peuple. A cette occasion-là, le chef du gouvernement roumain avait déclare que les Puissances Centrales „ne peuvent nous imposer une décision quand elles ne nous ont pas consultés auparavant", parce que „la conscience nationale est dirigée contre une guerre à côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie" [7]. Le vote du Conseil de Couronne posait — appréciait dans ses notations I. G. Duca — la pierre fondamentale de l'unité nationale de tous les Roumains" [8], ce vote étant le résultat d'une appréciation objective de la situation internationale de notre pays.

Dans les années 1914—1916, la préoccupation essentielle qui a dominé le gouvernement de Bucarest et son chef a été de ne pas entraîner prématurément la Roumanie dans la grande conflagration, en sacrifiant son avenir national, d'où aussi l'impératif de l'alliance, en fin de compte, avec l'Entente. Dans la multitude de faits nous nous arrêtons à deux seulement. Dans une interview parue le premier juin 1915 dans le „Journal de Genève", I. I. C. Brătianu soulignait : „La Roumanie ne demande, en fait, qu'une *restitutio in integrum,* elle n'a pas l'ambition de faire des conquêtes ailleurs. La Roumanie s'élève uniquement pour libérer ses frères qui ont toujours été unis avec elle par les liens les plus étroits [...] *Pour la paix future de l'Europe, pour l'établissement du nouvel ordre, il est donc nécessaire que le principe des nationalités triomphe pour tous les Etats européens intéressés, donc pour la Roumanie aussi. Une Roumanie réunissant autour d'elle tous ses fils que les vicissitudes des temps lui ont ravis, une Roumanie puissante sera un garant de la paix et de l'entente en Orient*" [9]. Cette interview est révélatrice de la manière dont I. I. C. Brătianu voyait l'avenir du continent européen ; le nouvel ordre, qui devait succéder à la paix, ne pouvait s'instaurer sans *la victoire du principe des nationalités.* Voilà donc I. I. C. Brătianu situé parmi les plus avancés hommes politiques de sa génération ; il prouvait une remarquable vision sur ce que devait signifier le monde de l'après — guerre, où devait triompher la force du droit sur le droit de la force.

Les pourparlers avec l'*Entente,* dirigés personnellement par Brătianu, nous revèlent le diplomate préoccupé, jusqu'aux moindres détails, par les *intérêts nationaux.* Adepte du postulat que „nous sommes les meilleurs juges de nos intérêts", il a constamment poursuivi le gain de trois choses essentielles : 1) la reconnaissance des droits territoriaux de la Roumanie sur ses contrées historiques ; 2) l'entrée dans la conflagration au moment désiré par nous ; 3) le traitment, de pair à égal, au futur forum de la paix [10]. D'après l'opinion de I. I. C. Brătianu, l'entrée de la Roumanie dans la première guerre mondiale était subordonnée à un seul but : *la libération de la Transylvanie, de la Bucovine et du Ba-*

[7] B.C.S., fonds Al. St. Georges, Archives Victor Antonescu, PC/4—2, sans pag.
[8] I. G. Duca, *Amintiri politice,* I, München, 1981, p. 63.
[9] M. Muşat, I. Ardeleanu, *De la statul geto-dac la statul român unitar,* Bucarest, 1983, p. 478.
[10] I. Bulei, *Arcul aşteptării, 1914—1915—1916,* Bucarest, 1981, p. 237.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nat. En saissant cette position, Saint Aulaire, le ministre de la France dans la capitale de la Roumanie, informait le *Quai d'Orsay* que : *„La volonté de Brătianu est de rendre à la guerre un caractèr national* et de se rallier l'unanimité de l'opinion publique" (c'est nous qui soulignons) [11]. A son tour, Sir George Barclay, le ministre de l'Angleterre, est arrivé à la conclusion que Brătianu, dans les négociations avec *l'Entente,* était de bonne foi et que ses demandes étaient des *nécessités nationales* [12]. I. I. C. Brătianu sollicitait la reconnaissance formelle et sous la garantie de tous les Alliés des revendications nationales, sans laquelle il ne pouvait pas s'agir de l'intervention de la Roumanie dans la guerre. Le 20 mai 1915, il communiquait à Blondel que les revendications „répondent non seulement aux aspirations nationales que la Roumanie a formulées de tous temps, mais encore aux nécessités de prévenir d'une manière efficace, par l'établissement de frontières naturelles et sérieuses, des conflits entre nationalités [...] *Je considère que je ne peux engager mon pays dans le combat sans garantir d'avance son avenir*" (c'est nous qui soulignons) [13]. Les pourparlers avec *l'Entente,* alourdis par l'attitude de la Russie [14] et de l'Angleterre [15] concernant la configuration future des frontières à l'ouest, ont révélé la capacité de Brătianu de défendre avec ténacité une permanence du peuple roumain" ; à savoir celle de la *réalisation de l'Etat national intégral.* L'intransigeance de l'homme politique roumain ne signifiait pas esprit commercial, mais soin vis-à-vis de la réalisation d'un idéal à multiples conséquences pour l'avenir du pays. Ainsi, les conventions secrètes du 4 août 1916 signées avec *l'Entente* portent pleinement l'empreinte de la volonté de la Roumanie exprimée par I. I. C. Brătianu. Il acceptait l'engagement du pays dans la conflagration, mais prétendait des garanties qu'un petit Etat, avec une douloureuse expérience historique, ne pouvait ne pas demander. Malgré certaines difficultés temporaires, I. I. C. Brătianu avait la certitude que la principal conséquence de la guerre serait *l'accomplissement historique des peuples.* En même temps, il repoussait l'opportunisme en politique. Le 8 août 1916, il avait déclaré que ce dernier „est souvent un moyen. Au-delà des oscillations d'une politique opportuniste *il faut qu'il y ait quelque chose de plus haut, de plus noble, il faut un but, un idéal. Nous ne savons pas comment se déroulera* la guerre, nous pouvons être vainqueurs, nous pouvons avoir la destinée de la Serbie, *mais nous aurons confirmé, d'une manière imprescriptible, nos droits sur notre terre*" (c'est nous qui soulignons) [16]. Ainsi, I. I. C. Brătianu, en tenant compte de la tradition d'intransigeance de la génération précédente, considérait les grands problèmes du pays *sub specie aeternitatis,* au-delà des soucis et des besoins immédiats. Il indiquait, au-delà des circonstances passagères, une directive politique à la

[11] Archives de l'Etat Bucarest, Collection Microfilms français, bobine 107, c. 70.
[12] V. F. Dobrinescu, *Relații româno-engleze, 1914—1933,* Jassy, 1986, p. 20.
[13] I. Bulei, *L'Arc...,* p. 197.
[14] B.C.S., fonds Al. St. Georges, Archives N. Filodor, CCCXXVI/8 (télégrame no. 1 907, 21 avril/4 mai 1915).
[15] *Ibidem* (télégramme du 1/14 mai 1915, I. I. C. Brătianu à N. Mișu).
[16] N. Bănescu, *op. cit.,* p. 150—151.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

hauteur d'un principe constant dans la direction de l'Etat national [17]. La déclaration de guerre de la Roumanie était — d'après l'opinion de I. G. Duca — „une exposition des revendications roumaines nationales, formulée avec décision et écrite avec toute la mesure et la dignité demandées par le protocole international" [18]. Le premier ministre I. I. C. Brătianu déclarait dans le Conseil de Couronne de Cotroceni du 14 août 1916 : „Dans un tourbillon comme celui de l'actuelle guerre, où la carte du monde se transforme, un pays comme le nôtre, un pays à *aspirations nationales*, ne peut rester neutre jusqu'au bout, sans compromettre définitivement tout son avenir". Par conséquent, continuait Brătianu, „il s'impose que nous sortions de la neutralité, mais, d'autre part, *ayant comme idéal l'unité nationale, nous sommes obligés de poursuivre sa réalisation, car qui sait si le long des siècles nous trouverons une occasion aussi favorable que celle d'aujourd'hui? Voilà pourquoi nous ne pouvons aller qu'à côté des Alliés et contre les Puissances Centrales*" (c'est nous qui soulignons) [19]. Le chef du Gouvernement de Bucarest constatait que, par les conventions avec *l'Entente*, on avait obtenu „la garantie des intérêts roumains" [20], de l'accomplissement de l'unité nationale et de l'Etat roumain.

L'activité de I. I. C. Brătianu dans la période de la neutralité a été dominée par le sens puissant et profond de la dignité nationale. L'homme politique roumain a défendu non seulement les droits materiels du pays, mais il a cherché à garder intact son prestige moral. Les diplomates de *l'Entente* avaient été convaincus que pour Brătianu n'avaient compté ni l'intimidation ni les humilations qu'ils lui avaient fait subir. Ils préféraient une tête courbée, et de leur point de vue la situation personelle de Brătianu a eu a souffrir à la suite de cette manière de conduire la politique extérieure de la Roumanie. L'histoire doit reconnaitre sa supériorité sur les autres hommes politiques roumains de l'époque. Sans doute, dans les années 1914—1916, Brătianu a commis aussi certaines fautes ou il a manifesté certaines faiblesses. Mais celles-ci ne peuvent estomper l'accroissement du prestige de la Roumanie durant la période où il a dirigé le Ministère des Affaires Etrangères de Bucarest ; à la fin de la première conflagration mondiale, il laissait aussi au pays une glorieuse tradition diplomatique.

Par la convention militaire d'août 1916, l'action de la Roumanie devait faire partie d'un ensemble d'operations bien coordonnées dans le temps et dans l'espace. Le lendemain même, la Roumanie est restée, sous le rapport militaire, complètement isolée et sans appui. Les dirigeants de la Roumanie, parmi lesquels il y avait aussi I. I. C. Brătianu, n'avaient point ignoré l'hypothèse que les Alliés n'honoreraient pas intégralement les engagements pris en août 1916 [20]. Non soutenue suffisamment du point de vue militaire et n'étant pas assez préparée, la

[17] Gh. I. Brătianu, *Intransigență și tranzacție în politica externă a României* dans „L'Idée liberale", Bucarest, 1932, p. 14.
[18] I. G. Duca, *Amintiri politice*, I. p. 263.
[19] *Ibidem*, p. 274.
[20] C. Botoran, I. Calafeteanu, El. Campus, V. Moisuc, *România și Conferința de pace de la Paris, 1918—1920*, Cluj-Napoca, 1983, p. 93—94.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Roumanie subira, comme on le sait, des défaites provisoires durant la première étape de la guerre et sera, par conséquent, contrainte à de grands sacrifices.

La situation militaire de la Roumanie à la fin de 1917, où le ravitaillement en matériel de guerre [21] et la coopération avec l'armée russe ont représenté des facteurs essentiels, a menée à fin, à l'engagement des négociations avec le Commandement Militaire des Puissances Centrales en vue de la conclusion d'un armistice. L'armistice de Focșani, conclu par les Roumains, a eu un caractère purement militaire, en excluant toutes questions politiques [22]. Celui-ci a été suivi par le traité de Bucarest conclu avec l'Allemagne et ses alliés, résultat non seulement d'une préparation insuffisante de la Roumanie, mais représentant surtout, la conséquence du renversement des fronts qui s'est produit dans le sud-est et l'est de l'Europe, avec la fin de 1917 [23]. Les craintes de Brătianu s'étaient avérées malheureusement fondées et toute la prudence dont il avait fait preuve dans la négociation de l'entrée de la Roumanie dans la guerre était devenue inutile. L'impossibilité de Sarrail avait permis l'ouverture d'un nouveau front au sud, en forçant une armée déjà peu nombreuse à mener une guerre sur deux fronts au lieu de lui permettre de continuer son offensive victorieuse contre les Puissances Centrales en Transylvanie. La prétendue offensive générale russe vers la Hongrie ne s'était pas réalisée, permettant ainsi aux Puissances Centrales de concentrer toutes leurs forces contre la Roumanie. L'aide militaire russe en Dobroudja a été inexistante, et les quantités d'armes et de munitions promises ne sont jamais arrivées à destination. Dans de telles conditions, la destinée de la Roumanie était scellée. Dans les nouvelles conditions internationales, le cabinet Brătianu cédait la place à un gouvernment Averescu, qui hésitait à son tour à accepter les conditions imposées par les Puissances Centrales. Mais le général Averescu aussi, sous la direction duquel ont été signés les préliminaires de Buftea, s'est tenu à l'écart. La tâche ingrate de signer le traité, dans la nouvelle situation créée par la conclusion de la paix de Bucarest et par la marche en avant des troupes allemandes-autrichiennes-hongroises dans l'Ukraine du Sud, a été accomplie par Al. Marghiloman, avec le prix du sacrifice de sa future carrière politique [24]. Il y a des moments dans la vie d'une nation où l'on doit tirer, sous le rapport politique, les conclusions, en cherchant à garder, pour une éventualité ou une conjoncture future, l'Etat, avec son appareil militaire, économique et administratif. C'est ainsi que cela est arrivé en 1918 avec le gouvernment Al. Marghiloman qui a accepté ces *faits politiques, imposés par la nécesité* [25]. En ce qui concerne la position de I. I. C. Brătianu, nous considérons que les événements, quoiqu'ils se soient déroulés

[21] Archives du M.A.E., fonds 71, Londres, dossier 90, 1914, f. 5.

[22] Archives de l'Etat Bucarest, fonds la Maison Royale-Ferdinand, dossier 77, 1918, f. 1 ; idem, dossier 91, 1918, f. 6—11.

[23] Archives du Ministère de la Défense Nationale, fonds 3 831, dossier 19, 1917, Position 871, f. 1 (télégramme no. 5 310, 27 novembre 1917, vers Les Armées I et II, signé Prezan).

[24] C. C. Giurescu, *Amintiri*, I, Bucarest, 1976, p. 122.

[25] *Ibidem*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

contrairement à sa volonté, ont eu en sa nouvelle position son consentement et son adhésion tacite, fait qui confirme, dans une perspective historique, le génie de l'homme politique roumain [26].

La fin de la première guerre mondiale trouve de nouveau la Roumanie à côté des Puissances de l'Entente. I. I. C. Brătianu redevient chef du gouvernement de Bucarest et, en cette qualité, il représentera la Roumanie à la première phase du forum de paix dans la capitale de la France. À Paris, Brătianu prouvera de nouveau des qualités remarquables de diplomate. Là, les représentants de la Roumanie sont allés présenter à la confirmation et à la reconnaissance internationales, devant les Grandes Puissances et le forum de la paix, les *Décisions plébiscitaires d'Union* des 27 mars, 15 novembre et du premier décembre 1918. Nous n'insistons pas ici sur les difficultés que la délégation de la Roumanie a rencontrées à Paris, ce qui détermine un contemporain à apprécier que pour nous ceci a été un veritable „calvaire de la paix". Nous soulignons uniquement que la position adoptée à Paris par I. I. C. Brătianu et par les autres représentants de la Roumanie a eu en vue, en premier lieu, *la défense des intérêts nationaux* [27], l'attitude des officiels de Bucarest révélant aussi la nécessité d'établir de nouveaux rapports entre Etats.

Le chef de la délégation roumaine a soutenu le respect intégral des obligations assumées par l'Entente conformément aux conventions d'août 1916. Nous croyons que l'intrasigeance de Brătianu avait tout d'abord une valeur de principe. Si un traité signé avec la Triple Entente n'était pas respecté *ad litteram*, comment aurait-on pu demander à l'Allemagne et aux autres vaincus de la Première Guerre mondiale de l'honorer à l'avenir ? Ensuite, si on admettait dés le début la possibilité de certaines concessions ou transactions en matière territoriale ou si on se soumettait à l'arbitrage, qui pouvait se confondre facilement avec l'arbitraire, on mettait en danger par une telle attitude le succès obtenu en droit et en fait aux autres frontières [28].

Comme on l'a démontré récemment, sans la politique *de résistance* [29] initiée par I. I. C. Brătianu et continuée en quelque sorte par les autres représentants de la Roumanie les revendications nationales roumaines auraient dû être préjudiciables à la Conférence de Paris. *Il est vrai que le forum de la paix a validé le principe des nationalités, basé sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes* [30]. Ce qu'il faut reprocher aux Grandes Puissances, c'est leur tendence à mettre à profit la conférence

---

[26] La question vaut, croyons-nous, que nos rechercheurs lui accordent une plus grande attention.

[27] V. F. Dobrinescu, *Betrachtungen über die Aussenpolitik Rumäniens (1919—1940)*, in *AIIAI*, XVII, 1980, p. 95.

[28] Gh. I. Brătianu, *Intransigență...*, p. 11.

[29] V. F. Dobrinescu, *Probleme ale politicii externe a României oglindite în Memoriile lui N. Iorga* (Problèmes de la politique extérieure de la Roumanie reflétés dans les „Mémoires" de N. Iorga), in „Hierasus", Annuaire '80, III, 1981, Botoșani, p. 85 ; idem, *Considerații privind politica externă a României (1918—1940)*, in „Hierasus", Annuaire '79, Botoșani, p. 16.

[30] J. B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, 1971, p. 10.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pour maintenir et élargir leurs sphères d'influence économique et politique [31].

Avant de partir pour Paris, I. I. C. Brătianu avouait à I. G. Duca : „Sachez que je me battrai à Paris pour l'application intégrale du Traité. Je suis presque sûr que les Alliés ne me donneront pas tout le Banat. Mais peu m'en chaut, je n'y vais pas pour des succès provisoires, je veux, quelques soient les décisions d'aujourd'hui, maintenir intacte pour l'avenir, au moins par une solennelle protestation, l'intégralité des droits ethniques roumains. Ce qu'a fait mon père avec la Bessarabie à Berlin je le ferai maintenant à Paris avec les revendications roumaines du côté de l'Occident. Même si le pays ne me comprend pas et ne m'approuve pas aujourd'hui, je crois que plus tard il donnera raison à mon attitude" [32]. En connaissant les „intentions" des Grands Alliés vis-à-vis de la Roumanie, ainsi que les engagements" dans un sens transaction" [33] pris par Take Ionescu à Paris, Duca notait dans ses souvenirs que : „une fois lancé sur la voie de l'intransigeance, Brătianu a forcé volotairement parfois la note et il était logique de le faire ainsi" [34]. L'homme politique bien connu a vu dans la position de I. I. C. Brătianu „une attitude de *dignité et* des résultats qu'on ne peut obtenir sur le coup" (c'est nous qui soulignons) [35].

L'analyse des documents internes et extérieurs pour ce problème nous permet d'affirmer qu'à Paris I. I. C. Brătianu a parlé *„au nom du droit à l'unité nationale de la Roumanie"* [36]. Là, le chef de la délégation roumaine a souligné le fait que les nouvelles provinces historiques, qui s'unissaient avec le pays, dans leur intégrité, ne pouvaient être mises en question sous qu'on attente aux „conditions essentielles du développement de la Roumanie" [37]. Il a refusé l'inclusion de la Roumanie dans la catégorie discriminnatoire d'Etat à intérêts limités" [38] et s'est prononcé pour le principe de l'égalité de tous les Etats, grands on petits [39]. Les observations de la délégation de la Roumanie ont eu en vue, surtout, certaines clauses du traité de St. Germain, parmi lesquelles celle des minorités et les tâches financières du traite avec l'Autriche. Dans son exposé, I. I. C. Brătianu a montré que le forum de la paix n'avait pas tenu compte des objections justes de Bucarest, le pays roumain figurant dans le traité uniquement pour se voir *„imposer des conditions qui blessaient son indépendance politique et compromettaient gravement sa*

[31] Gh. Buzatu, *România și trusturile petroliere internaționale pînă la 1929*, Jassy, 1981, p. 111—126 ; Archives M.A.E., fonds 71, Conférence de la Paix, 1919, dossier 181, f. 175.
[32] I. G. Duca, *Amintiri politice*, III, p. 158.
[33] *Ibidem*, p. 150.
[34] *Ibidem*, p. 183.
[35] *Ibidem*, p. 187.
[36] Archives M.A.E., fonds 71, Conférence de la Paix, 1919, dossier 222, f. 82—83 (télégramme de Paris, 31 janvier, 1919).
[37] *Ibidem*, f. 138—146 ; *Documents British Foreign Policy*, First Series, vol. I, 1919, p. 7—11.
[38] Archives M.A.E., fonds 71, Conférence de la Paix, 1919, dossier 57, f. 180.
[39] *Ibidem*, f. 68.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

liberté économique" (c'est nous qui soulignons)[40]. La conviction du chef de la délégation roumaine était qu'on ne peut en aucun cas accepter de telles conditions „puisque nous avons hérité d'un pays indépendant et, pour élargir ses frontières, nous ne pouvons pas sacrifier sa liberté"[41].

Face à l'attitude négative de la Conférence dans le problème du Traité avec l'Autriche, I. I. C. Brătianu a décidé de quitter Paris en considérant que la Roumanie est „un pays souverain auquel personne n'a contesté l'indépendance". La position de la Roumanie dans la question du traité de St. Germain a été favorablement appréciée par la presse française et par certains députés de ce pays, tandis que les Etats Unis et l'Angleterre se faisaient remarquer „comme auteurs de la politique agressive de la Conférence contre la Roumanie"[42].

La défense de l'indépendance et de la souveraineté nationale a été le but assentiel qui a guidé l'activité de la délégation roumaine à Paris. Malheureusement, les Grandes Puissances n'ont pas tenu compte de ces desiderata. Considérant que „personne n'aime les clauses du Traité avec l'Autriche"[43] et que „l'indignation de l'opinion publique est grande"[44], N. Iorga notait avec amertune que „les Alliés n'ont été ni justes ni même aimables"[45] et „dans le Parlement roumain il y a un véritable procès fait aux Alliés qui, évidemment, ont commis eux aussi des fautes envers le pays"[46].

A la Conference de Paix, les Grandes Puissances ont soutenu en général les revendications nationales de la Roumanie mais, à certains moments, ont conditionné la reconnaissance des *Décisions d'Union* de 1918 par la réalisation de certains problèmes économiques, surtout le pétrole, et la reconnaissance des clauses des minorités dans le Traité avec l'Autriche. La délégation roumaine, dirigée durant le premier stade de la Conférence par le premier ministre I. I. C. Brătianu, a adopté une *position d'intransigeance* vis-à-vis de l'attitude des Grandes Puissances qui, par la manière dont elles voulaient résoudre divers problèmes politico-territoriaux, économiques, financiers, navals, etc. portaient atteinte à la souveraineté et à l'indépendance des petits pays. Pendant les travaux de la Conférence, les délégués de la Roumanie se sont prononcés pour le principe de l'égalité des Etats grands et petits, leur attitude ayant en vue, en premier lieu, les commandements supérieurs du pays : *Intégrité territoriale, Indépendence, Non ingérence dans les affaires internes, Egalité devant les lois internationales.* Pourtant, certaine contemporains ont condamné la *politique de résistance*[47] adoptée par I. I. C. Brătianu à la Conférence de la Paix, en l'accusant d'intransigeance et de dégradation des rapports avec les Grandes Puissances. Iorga écrivait,

---

[40] Idem, dossier 222, f. 182—183 (télégramme de Paris, 2 juin 1919, I. I. C. Brătianu à M. Pherekyde).
[41] *Ibidem.*
[42] Idem, dossier 224, f. 243.
[43] N. Iorga, *Memorii* (Mémoires), vol. II, p. 273.
[44] *Ibidem*, p. 281.
[45] *Ibidem*, p. 283.
[46] *Ibidem*, p. 294.
[47] N. Iorga, *O îndreptățire a „politicii de rezistență" în 1919*, Bucarest, 1940

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

par exemple, que I. I. C. Brătianu n'avait pas obtenu les résultats espérés peut-être aussi pour la raison qui „il n'avait pas su trouver de la sympathie à cause de sa nature dictatoriale" et il n'avait pas eu le courage d'attaquer les grands problèmes" [48]. On a comparé l'attitude du chef du gouvernement roumain avec celle d'une politique de „transactions" qui, selon notre opinion, doivent toujours être condamnées parce que, dans les problèmes d'intérêt national on ne peut pas admettre des concessions. „Dans les questions importantes, dans celles d'ordre moral — disait I. I. C. Brătianu — qui dominent l'avenir d'un peuple, auxquelles sont liés ses intérêts suprémes d'honneur et de nationalité, il n'y a pas de marchandage, de raisons d'opportunité, pour se décider à les compromettre, en s'abaissant du haut et du domaine des principes. Quelles que soient les vicissitudes des journées et des années, quelle que soit leur durée, l'heure de la récompense doit venir [49]. En effet, *la résistance de I. I. C. Brătianu à Paris a été une nécessité de la politique roumaine*. Elle a représenté une manifestation nécessaire de la conscience nationale qui a dû s'affirmer dans un moment difficile pour la destinée du peuple roumain.

L'activite internationale de la Roumanie d'après 1920 a eu en vue trois directions : le renforcement des liens avec les grandes puissances alliées pendant la guerre, le maintien de bons rapports avec les voisins et le développement des relations avec tous les pays, tant neutres qu'anciens ennemis. Şi, dans la période de la première direction aux travaux de la Conférence de Pais de Paris la lutte de la diplomatie roumaine s'est manifestée pour qu'on obtienne et on reconnaisse le droit à l'unité nationale d'Etat, après la réalisation de ce but et la signature des traités de paix, la politique extérieure de la Roumanie a eu comme objectif d'imposer le principe de „l'egalité souveraine" des pays ainsi que d'adopter pour les différends restés insolubles des principes du droit international. La Roumanie apposera à la politique extérieure menée par les Grandes Puissances, une activité diplomatique vive, ayant comme objectif central de maintenir la paix, de conserver intégralement les traités de paix.

En même temps, à cause de la conjoncture internationale, la Roumanie a adopté le régionalisme comme doctrine politique dans les relations extérieures, action qui consistait *en l'appui pour la création de* liens entre les diverses nations d'une certaine zone géographique. La matérialisation de tels objectifs a été poursuivie avec constance par I. I. C. Brătianu, surtout dans la période 1922—1926. Mais les problèmes de cette période étant extrêmement complexes et incitants, nous ne sous proposons pas de les aborder par le temps qui court. De toute façon, I. I. C. Brătianu, soutenu par I. G. Duca et N. Titulescu, a fait des efforts pour que la Roumanie déploie une politique extérieure indépendante et il a le mérite d'avoir inauguré la file des diplomates roumains d'envergure européenne. Dans la période 1922—1927 il s'est situés sur une position correcte de défense de l'integrité territoriale de l'Etat roumain,

[48] Idem, *Memorii*, II, p. 193.

[49] I. I. C. Brătianu, *România şi chestiunea Orientului. Conferinţă în ciclul Războiul neatîrnării*, publicate de Universitatea liberă, Bucarest, 1927, p. 111.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de respect du principe de l'égalité des Etats grands et petits, d'établissement de nouvelles normes dans les rapports économiques internationaux.

En conclusion, I. I. C. Brătianu a joué un rôle *essentiel* dans la réalisation de la *Grande Union*, son activité diplomatique étant caractérisée par le patriotisme et la clairvoyance. La dignité de son attitude, comme résultat de la tradition diplomatique antérieure, n'a pas échappé aux contemporains et à l'historiographie roumaine et universelle. C'est sans doute le plus important artisan de la politique extérieure „par nous-mêmes" de la Roumanie de la troisième décennie de notre siècle. Quant à son activité des années suivantes, elle est subordonnée à un large courant d'opinion qui a dominé la vie politique du pays après la *Grande Union* et qui sollicitait surtout *la defense de l'intégrité territoriale* en excluant l'intervention des Grandes Puissances dans les affaires internes des petits Etats.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

SEMNIFICAȚIA ISTORICĂ A UNUI ÎNSEMN HERALDIC: STEMA „REGELUI VLAHIEI" DIN ARMORIALUL WIJNBERGEN

DE

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Cel mai vechi rol de arme european cunoscut pînă astăzi, armorialul francez numit, după ultimul său posesor, Wijnbergen, cuprinde în capitolul său final, alcătuit pare-se între anii 1270 și 1285 și intitulat *Ce sont tous roys*, între alte blazoane ale unor suverani creștini și păgîni din întreaga lume, două steme atribuite „regelui Vlahiei" — în original, „roi de Blaquie" (nr. 1289) și „roi de Blanq(u)e" (nr. 1307). Foarte asemănătoare, ele pot fi considerate variante ale unuia și aceluiași însemn heraldic: scut triunghiular încărcat de smalțurile alternate, de aur și roșu, a zece burele (nr. 1307), peste care se încrucișează două labe negre de leu (nr. 1289)[1]. Varianta „cu labe de leu" a stemei „regelui Vlahiei" a mai fost semnalată și în alte două armoriale engleze: unul, din vremea regelui Henric VI (1421—1471) și altul, în care ea apare cu culori în parte schimbate, de la începutul secolului XIV[2].

Cercetătorii care s-au ocupat de aceste steme cred că ele pot arunca mai multă lumină asupra începuturilor heraldicii dinastice a Basarabilor și chiar asupra istoriei politice a Țării Românești în secolul XIII[3]. Cei mai mulți dintre ei socotesc că stema „cu labe de leu" ar fi aparținut unuia dintre suveranii din dinastia de origine românească a Asăneștilor, recunoscuți oficial de lumea europeană contemporană, după încoronarea lui Ioniță de către trimisul papei Inocențiu III, în 1204, drept „regi ai Bulgariei și ai Vlahiei". Stema „fără labe de leu" ar fi fost însemnul heraldic al celui mai de seamă dintre înaintașii Basarabilor, voievodul Litovoi, conducător de *Vlahie*, de *țară românească*, în dreapta Oltului;

---

* Comunicare prezentată la 22 aprilie 1986 în cadrul Institutului de Studii Sud-Est Europene din București.

[1] Paul Adam-Even et Léon Jéquier, *Un armorial français du XIII-e siècle: l'Armorial Wijnbergen*, extras din „Archives Héraldiques Suisses", 1951—1954; L. Jéquier, *Tables héraldiques de dix-neuf armoriaux du Moyen Age*, în „Cahiers d'héraldique du C.N.R.S.", I, 1973, p. XXXIV—XLII și 1—147, *apud* D. Cernovodeanu, *L'armorial de Wijnbergen et l'héraldique dynastique valaque*, în „Buletinul Bibliotecii Române", Freiburg, VII (XI), 1979, p. 211—232 și *Les armes attribuées à la Valachie et à la Moldavie par les armoriaux ouest et centro-européens (XIII-e—XVI-e siècles)*, în același periodic, XII (XVI), 1985, p. 177—194, cu planșe folosite și aici. Nu am putut încă să consult în original ediția citată a armorialului și considerațiile dintr-însa asupra istoriei alcătuirii lui.

[2] Cf. D. Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 65—66, n. 83. Al doilea armorial englez a fost prezentat de I. N. Mănescu, care s-a ocupat cel dintîi și de precedentul, într-o comunicare făcută la Comisia de heraldică, genealogie și sigilografie de pe lîngă Institutul de istorie „N. Iorga", în aprilie 1986.

[3] Din bibliografia problemei citățm, pe lîngă lucrările amintite mai sus, M. Sturza-Săucești, *Anciens blasons roumains du XIII-e siècle*, comunicare rezumată în *XIII-th International Congress of Genealogical and Heraldic Sciences, 31 August — 7 September 1976, Proceedings*, Londra, 1979, p. 52—53; Maria Dogaru, *Stema voievodului Litovoi*, în „Magazin istoric", XIX, 10, 1985, p. 6—7; R. Șt. Ciobanu, *Les chroniqueurs français de la IV-e Croisade et les Roumains de l'aire de la latinité orientale*, în „Nouvelles Etudes d'Histoire", VII, București, 1985, p. 157—176.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

el ar fi dobîndit-o pe cale de concesiune heraldică de la suzeranii săi, Asăneştii, ţari la Tărnovo sau ar fi adoptat-o liber, imitînd stema acestora, pentru a-şi marca astfel propria suveranitate. Nu a fost exclusă nici posibilitatea ca însăşi stema „cu labe de leu" să fi fost preluată de voievozii Ţării Româneşti, ca însemn dinastic, după stingerea descendenţei în linie bărbătească a lui Asan, în a doua jumătate a secolului XIII, în virtutea vechilor legături feudale ale înaintaşilor lor cu ţarii sud-dunăreni, poate şi a unor legături de familie cu aceştia, din dorinţa de a-şi afirma o dată mai mult independenţa. Pentru unii cercetători [4], stema „cu labe de leu" ar fi aparţinut în chip cert lui Litovoi, iar înscrierea ei într-un armorial european ca stemă regală ar însemna recunoaşterea statutului său de suveran. Originea labelor de leu, singura mobilă a scutului „regelui Vlahiei", a fost căutată fie în animalul heraldic întreg, socotit emblemă de familie a Asăneştilor şi perpetuat în heraldica bulgară, fie în leul ce apare pe stema Cumaniei, constituite pe teritoriul locuit de români la nord de Dunăre şi intrat ulterior în componenţa Ţării Româneşti. Modelul pieselor onorabile ale scutului, burelele alternînd aur cu roşu, a fost identificat în fasciile ce alternează argint cu roşu de pe stema regelui Ungariei, reprezentată şi ea, de două ori, în armorialul Wijnbergen (nr. 594 şi nr. 1305); prin înlocuirea argintului cu aur, metal superior, fie Asăneştii, fie Litovoi ar fi căutat să-şi marcheze independenţa faţă de coroana ungară. A fost evocată chiar posibilitatea ca Litovoi să fi primit pe cale de concesiune heraldică scutul burelat în culorile regelui Ungariei, ca vasal al acestuia, pentru ca mai tîrziu, în semn de emancipare, să fi procedat la substituirea argintului cu aur, în vreme ce Asăneştii ar fi imitat numai armele vecinului lor ungar, obţinînd acelaşi rezultat. Toţi cercetătorii care s-au ocupat de stema „regelui Vlahiei" afirmă că elemente ale acesteia au supravieţuit, într-o formă sau alta (leul sigilar al lui Mircea cel Bătrîn, fasciile de pe scutul Basarabilor), în heraldica dinastică a Ţării Româneşti.

Din mulţimea consideraţiilor şi ipotezelor formulate în legătura cu stema „regelui Vlahiei" din armorialul Wijnbergen şi a căror varietate e numai sugerată în rîndurile de mai sus, se desprinde ideea că originile îndepărtate ale heraldicii dinastice din Ţara Românească trebuie căutate în aceea a ţaratului Asăneştilor, recunoscut o vreme, pe plan european, ca „regat al Bulgariei şi al Vlahiei", ţarat de care au fost mai mult sau mai puţin dependente primele înjghebări de stat româneşti din nordul Dunării. Cercetarea heraldică duce aşadar la reabilitarea tezei de mult contestate a lui Dimitrie Onciul privitoare la desprinderea Ţării Româneşti din ţaratul româno-bulgar din care ar fi făcut iniţial parte [5], iar armorialul Wijnbergen devine documentul hotărîtor în sprijinul acestei reabilitări istoriografice [6].

---

[4] Maria Dogaru, *loc. cit.*

[5] Teza lui D. Onciul, expusă şi argumentată începînd din 1884 şi pînă la sfîrşitul vieţii acestui istoric, în 1923, în diferite lucrări, dar mai ales în *Radu-Negru şi originile principatului Ţării Româneşti*, în *Scrieri istorice*, ed. Sacerdoţeanu, I, Bucureşti, 1968, p. 326—428 şi în *Originile principatelor române*, în aceeaşi ediţie, I, p. 560—713, a fost combătută viguros de B. P. Hasdeu, *Negru Vodă*, în *Etymologicum Magnum Daco-Romaniae*, IV, Bucureşti, 1898, p. L şi de A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia traiană*, ed. I. Vlădescu, II, p. 231—256 şi III, p. 223—230. Izvoarele invocate de D. Onciul în sprijinul tezei sale s-au vădit fie neautentice, fie greşit interpretate, astfel încît posibila suzeranitate a ţaratului din Tărnovo asupra ţinuturilor româneşti de la nordul Dunării nu şi-a găsit confirmarea documentară sigură. Pentru bibliografia chestiunii v. St. Brezeanu, *„Imperator Bulgariae et Vlachiae". În jurul genezei şi semnificaţiei termenului „Vlahia" din titulatura lui Ioniţă Asan*, în *RdI*, 33, 1980, 4, p. 651—674 şi N. S. Tanaşoca, *Din nou despre geneza şi caracterul statului Asăneştilor*, în *RdI*, 34, 1981, 7, p. 1297—1305.

[6] D. Cernovodeanu, *L'armorial Wijnbergen.....*, nu ţine seama de criticile formulate la adresa tezei lui D. Onciul şi continuă să afirme în chip eronat, pe urmele acestuia, că, în relatarea de călătorie a lui Guillaume de Rubrouck (1253), Vlahia lui Asan este situată la nordul Dunării. Textul izvorului arată limpede însă tocmai contrariul: „Ab orificio Tanais versus occidentem, usque

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Dar este oare armorialul Wijnbergen un asemenea document? Aparține stema „regelui Vlahiei" care figurează într-însul, fie și numai într-una din cele două variante ale sale, unei formațiuni statale românești nord-dunărene, în speță Vlahiei lui Litovoi? Faptul mi se pare cu totul improbabil, iar ipoteza heraldiștilor care îl susțin — o simplă speculație, cu nimic dovedită, oricît de seducătoare ar părea considerațiile *deduse* din această premiză. Nu mi se pare verosimil ca un armorial occidental din secolul XIII să acorde titlul de rege lui Litovoi sau altui voievod stăpînitor peste o formație românească din nordul Dunării. Spațiul extracarpatic locuit de români intra, potrivit opticii lumii catolice angajate în cruciadă în această vreme, în sfera de dominație și expansiune a regatului Ungariei. A atribui unui voievod român din acest spațiu, fie el cît de puternic și de ilustru, cum a fost Litovoi, titlul de rege însemna a contesta implicit legitimitatea veleității de suzeranitate asupra sa la care regii Ungariei nu s-au gîndit nici un moment să renunțe. De ce ar fi făcut un asemenea lucru anonimul sau anonimii autori francezi ai armorialului Wijnbergen? Lumea căreia ei îi aparțineau nu avea nici legături deosebite cu spațiul românesc nord-dunărean, nici interese proprii aici. E greu de crezut chiar ca această lume să fi avut cunoștințe directe despre românii din nordul Dunării; cele pe care le va fi avut este de presupus că proveneau din informații ungurești și că erau comunicate în spiritul intereselor coroanei sfîntului Ștefan.

Este în schimb foarte plauzibil ca stema „regelui Vlahiei", cu ambele sale variante, să aparțină unuia dintre reprezentanții dinastiei de origine românească, vlahă, a Asăneștilor. Începînd cu Ioniță-Caloian (1197—1207), încoronat în numele papei Inocențiu III de către cardinalul Leon de Santa-Croce, Asăneștii au purtat titlul de regi, „regi ai Bulgariei și ai Vlahiei", „ai bulgarilor și ai vlahilor". Mai mult decît atît, acest titlu le-a fost impus de papă, capul văzut al creștinătății, pentru a le limita aspirațiile imperiale și nu numai pentru a le consacra suveranitatea, așa cum reiese limpede din corespondența între Ioniță și Inocențiu III [7]. Sursele de proveniență occidentală dovedesc, cum era și firesc, larga răspîndire a cunoștințelor despre statul Asăneștilor și despre regalitatea lor în lumea catolică în care ei se încadraseră și cu care întrețineau relații multiple și directe [8]. Amintirea regatului vlahilor și al bulgarilor s-a păstrat, prin tradiție literară și, poate, din consecvență ideologică, în spiritul unei concepții legitimiste de organizare politică a lumii, pînă foarte tîrziu în istoriografia occidentală, supraviețuind transformării definitive a regatului vlahilor și bulgarilor în țaratul bulgar al lui Ioan Asan II (1218—1241) și al succesorilor săi, care abandonează odată cu catolicismul roman și titlul regal acordat de papă, revenind la tradiția imperială bulgară [9]. Față de titlul oficial „rex Bulgariae et Blachiae", „roi de Blaquie et de Bougrie" care ne întîmpină la tot pasul în documente și cronici, forma prescurtată a acestuia „roi de Blaquie" nu apare

---

ad Danubium, totum est subditum. Etiam ultra Danubium, versus Constantinopolim. Valachia, quae est terra Assani, et minor Bulgaria, usque in Solonomam omnes soluunt eis (i.e. Tartaris) tributum" (Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 265—266).

[7] Cf. Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 1—50.

[8] V. în acest sens: Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, ed. Ed. Faral, Paris, 1938—1939, par. 202, 273, 276, 333, 371, 386 etc. („Johannis li rois de Blaquie et de Bougrie"), Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, ed. Ph. Lauer, Paris, 1924, p. 65 („Jehans li Blakis... si envoia a Rome pour se corone, et li apostoiles y envoia un cardounal pour lui coroner: si fu coronés a roi"), p. 108 („Chus Burus — i.e. Boril — si fu après rois de Blakie"), Robertus canonicus S. Mariani Autissiodorensis, *Chronicon*, ed. Pertz, M.G.H., S.S., XXVI, s. a. 1205 („Rex enim Blacorum et Bulgarorum — i.e. Iohanicius — cum Cumanis, Grecis et Turcis adversus eos pugnantes, Domino permittente, vicerunt").

[9] Cf., de pildă, Laurentii de Monacis Veneti Cretae Cancellarii *Chronicon de rebus Venetis*, Veneția, 1758 (scrierea datează din sec. XV), p. 141: „Janucius rex Ulachiae unitus cum rege Bulgarorum".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

numai în armorialul Wijnbergen, ci şi în numeroase alte izvoare occidentale [10]. Acelaşi lucru se poate spune şi despre coruptela „Blanq(u)e" din armorial a termenului de uz curent „Blaquie", frecventă şi ea, între altele, în sursele narative şi diplomatice ale vremii [11]. Înscrierea stemei Asăneştilor într-un armorial occidental din secolul XIII este în deplin acord cu informaţiile sigure ale altor izvoare scrise potrivit cărora ei au adoptat simbolica occidentală a puterii regale şi, desigur, limbajul heraldic european, atunci în plină înflorire : la încoronare, în 1204, Ioniţă a primit din partea papei Inocenţiu III sceptru, diademă şi bandieră [12]. În sfîrşit, faptul că în armorialul Wijnbergen stema „regelui Vlahiei" apare de două ori nu trebuie să ne facă să credem că e vorba de două Vlahii deosebite, întrucît, în chip într-adevăr ciudat, datorită probabil împrejurărilor în care a fost redactat manuscrisul acestui rol de arme, şi stema regelui Ungariei este figurată într-însul de două ori. Dacă mobila leonină nu a dispărut de pe al doilea scut heraldic din neglijenţa autorului armorialului, se poate presupune că variantele însemnului înfăţişează două faze din evoluţia lui [13].

Armorialul Wijnbergen nu pare să fie, aşadar, un document util pentru cunoaşterea originilor heraldicii dinastice din Ţara Românească. Coroborat cu celelalte izvoare diplomatice şi narative ale vremii, el atestă, în schimb, şi pe planul heraldicii, cît de adînc a intrat în conştiinţa lumii europene ţaratul Asăneştilor ca o creaţie politică a vlahilor, a românilor sud-dunăreni, ca un regat al Vlahiei şi al Bulgariei şi nu numai ca un al doilea ţarat bulgar. Ca document despre romanitatea dinastiei tărnovitane şi despre însemnătatea rolului jucat de românii balcanici în restaurarea ţaratului bulgar, el se rosteşte în perfect acord cu cronicile franceze ale lui Geoffroy de Villehardouin, Robert de Clari şi Henri de Valenciennes, ca să ne limităm numai la cîteva din cele ce provin din acelaşi mediu şi reflectă aceeaşi mentalitate şi atitudine.

Interpretat în lumina unui izvor narativ încă nefolosit de heraldişti, armorialul Wijnbergen pare, însă, apt să ne dezvăluie şi alte date de natură heraldică şi istorică privitoare la ţaratul Asăneştilor. Este vorba de o cronică anonimă flamandă, cunoscută sub titlul *Balduinus Constantinopolitanus* şi care face parte din compilaţia *Chronicon comitum Flandrensium*, elaborată în secolul XV [14]. Ea

---

[10] V. Villehardouin, *op. cit.*, par. 311, 345, 352, 354 („Johannis li rois de Blaquie"), par. 371, 374 („rois de Blaquie" în unele msse., „rois de Blaquie et de Bougrie" în altele), Robert de Clari, *op. cit.*, p. 108 („Burus.... rois de Blakie", „li roiaumes de Blakie").

[11] Aşa, de pildă, „a Iohannicio Blancorum rege" la Iohannes de Columpna, M.G.H., S.S., XXIV, p. 280, „Iohannicius Bulgariae et Blackariae dominus" la Albericus Trium Fontium, M.G.H., S.S., XXIII, s.a. 1205, „a Iohanne domino Blactorum" la Iohannes Longus de Ypra, M.G.H., S.S., XXV, p. 824, „Blachentium Cumanorumque victoria" în *Lectiones Longipratenses*, la Riant, *Exuviae*, II, p. 13, „a Blacciis captus" la *Salimbene de Adamo*, M.G.H., S.S., XXXII, s.a. 1205. Variante ale termenului „Blaquie" în cronica lui Villehardouin, potrivit ediţiei critice Ed. Faral : „Blacquie" (par. 442), „Blasquie" (par. 345, 404), „Blakie" (par. 374), „Blakie" (par. 386), „Plaquie" (par. 414), „Blachie" (par. 374, 404, 416).

[12] Hurmuzaki, I. 1, p. 38—39 : „preter Regie dignitatis insignia... que tui serenitati dirigimus... vexillum... tibi duximus destinandum" ; steagul trimis de papă este însă un steag de cruciadă purtînd nu armele dinastului, ci crucea şi cheile sfîntului Petru. Cf. şi Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 19.

[13] Ediţia comentată a armorialului Wijnbergen fiindu-mi inaccesibilă, nu am putut afla despre modul alcătuirii lui şi despre izvoarele sale decît cele comunicate în lucrările citate mai sus, n. 1. Armorialul, de caracter informativ şi nu normativ, a fost redactat în etape : o primă parte, cuprinzînd armele vasalilor sfîntului Ludovic, între anii 1265 şi 1270, o a doua, cuprinzînd arme ale seniorilor din Franţa de nord, din Ţările de Jos şi Germania, ca şi anexa *Ce sont tous roys*, între anii 1270 şi 1285, în vremea lui Filip al III-lea. În principiu, cred că trebuie să se acorde mai multă atenţie istoriei armorialelor, atunci cînd ele sînt folosite ca documente în istoriografie.

[14] Editată de J. J. De Smet, *Corpus Chronicorum Flandriae*, Collection de Chroniques Belges inédites, Bruxelles, 1837, I. p. 130—140. Am putut consulta

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cuprinde biografia, întreţesută cu elemente legendare, a primului împărat latin din Constantinopol, Balduin conte de Flandra şi Hainaut (1204—1205). Privită de unii istorici cu multă neîncredere, din pricina evidentelor inexactităţi şi a relaţiunilor fanteziste pe care le încorporează [15], cronica este totuşi apreciată şi folosită de alţii ca un izvor vrednic de atenţie, transmiţător de ştiri plauzibile, absente din alte izvoare [16]. *Balduinus Constantinopolitanus* nu se recomandă, desigur, nici prin erudiţia, nici prin spiritul critic al celui care a conceput-o. E mai curînd o naraţiune naivă şi pitorească, reflectînd evenimentele din punctul de vedere al unui om obişnuit, sensibil la zvonuri şi exagerări, lipsit de scrupulul situării exacte în timp şi spaţiu a celor povestite. În această privinţă, ea se aseamănă cu alte opere narative legate de a patra cruciadă, cum ar fi, de pildă, cronica lui Robert de Clari sau chiar cea a lui Alberic de Trois Fontaines. Faţă de acestea, ea are în plus şi dezavantajul elaborării tîrzii, prin compilaţie. Ea nu poate fi privită, totuşi, ca operă de pură ficţiune, presupunînd valorificarea unor naraţiuni preexistente, în parte cunoscute, a unor cronici contemporane şi a unor tradiţii născute chiar în secolul XIII. O dovadă în acest sens este faptul că, asemenea tuturor cronicilor occidentale contemporane restaurării ţaratului, ea vorbeşte despre Ioniţă ca despre un rege al Vlahiei şi despre români, despre vlahi, ca despre un factor important în afirmarea statului creat de Asăneşti. Nu numai cronicile franceze mai sus citate, dar întreaga tradiţie istoriografică flamandă, cu rădăcinile în primul cerc al curţii imperiale latine constantinopolitane, cel al cavalerilor aflaţi sub directa oblăduire a lui Balduin, implicaţi direct şi profund în conflictul acestuia cu Ioniţă, se exprimă în acelaşi sens în privinţa romanităţii dinastiei din Tărnovo şi a rolului românilor în istoria statului condus de aceasta [17]. Ca toate izvoarele de acest gen, ea se vădeşte utilă cercetătorului modern, numai dacă e folosită cu prudenţă.

Vorbind despre organizarea Imperiului latin de către Balduin, după cucerirea Constantinopolului, cronica relatează că, îndată după încoronare, în a doua jumătate a lunii septembrie 1204, noul împărat a convocat în capitala sa pe toţi nobilii din vechile provincii ale Imperiului bizantin în vederea prestării omagiului feudal, în cadrul unor festivităţi care au durat 30 de zile. În prima zi a lunii octombrie, a douăsprezecea a sărbătorilor şi ospeţelor, Balduin crecază peste 600 de cavaleri, oferind unora dintre ei domenii sau slujbe din al căror venit să-şi poată întreţine statutul social şi să-şi ducă astfel la bun sfîrşit îndatoririle militare. Împăratul dă nobililor săi sfaturi în privinţa corectei aplicări a legilor şi cutumelor în spiritul respectării privilegiilor feudale şi este înfăţişat de cronică drept un adevărat restaurator al libertăţilor şi datinilor vechilor atenieni şi greci, încălcate de tirania bizantină! Toţi aceşti noi cavaleri primesc de asemenea din partea împăratului latin „o livrea onorifică", piesă vestimentară cu valoare heraldică: este vorba, după cum reiese din text, de jambiere sau pantaloni de culori şi cu desene diferite pentru fiecare picior, anume pentru dreptul — de culoare neagră şi cu broderii figurînd labe de leu aurii, pentru stîngul — de două culori: de la genunchi în jos de culoare albă cu broderii figurînd labe de leu negre, de la genunchi în sus de culoare neagră cu broderii

---

acest volum numai în timpul unei călătorii în Franţa pe care o datorez regretatului Profesor Fredy Thiriet şi Universităţii din Strasbourg.

[15] Cf. R. L. Wolff, *Baldwin of Flanders and Hainaut, First Latin Emperor of Constantinople: His Life, Death and Resurrection, 1172—1225*, în „Speculum", XXVII, 1952, p. 321—322, n. 167.

[16] Cf. G. Prinzing, *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204—1219...*, München, 1972, p. 13, n. 6 şi A. Carile, *Per una storia dell'Impero Latino di Constantinopoli (1204—1261)*, Bologna, 1978, p. 10—11.

[17] Cf. *Chronicon Flandriae* scriptum ab Adriano de Budt monacho Duneasi sub finem saeculi decimi quarti, în Smet, *op. cit.*, I, p. 293 („rex Bulgarorum et Blaquorum cum Romanis, Graecis ac Turcis... Balduinum cepit"), *Rymkronyk van Vlaenderen* naer het Comburgsche Handschrift, în Smet, *op. cit.*, IV, p. 744 („Eneghe seiden in ware saken, / Dattene vinc eer Jan Blake").

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

figurînd labe de leu aurii[18]. După încheierea tuturor ceremoniilor, Balduin porneşte în călătorie prin imperiu, pentru a primi omagiul oraşelor sale.

Chiar dacă această naraţiune relatează, în mare măsură, fapte de domeniul fanteziei literare, esenţa ei este cît se poate de adevărată. Cronica consemnează o realitate istorică incontestabilă: restructurarea în spiritul feudalismului apusean a raporturilor sociale şi politice din lumea bizantină supusă de latini, crearea de către noul Împărat constantinopolitan a unei ierarhii feudale şi, o dată cu aceasta, implantarea artei heraldice în teritoriile bizantine cucerite. Amănuntul privitor la folosirea labelor de leu ca mobilă heraldică menită să indice dependenţa feudală a arhonţilor din vechiul Bizanţ, deveniţi baroni ai Imperiului latin, de Balduin de Flandra şi Hainaut pare foarte verosimil: leul era doar animalul heraldic al casei conţilor de Flandra. Rămîne ca viitoare cercetări, pe care nu le-am putut întreprinde, să stabilească dacă celelalte date heraldice transmise de cronică cu privire la „livreaua onorifică" însăşi şi la culorile ei sînt în acord cu uzul secolului XIII sau constituie un anacronism, proiecţia în trecut a unor realităţi ceva mai noi[19].

Folosită cu toată prudenţa ştiinţifică, cronica despre *Balduinus Constantinopalitanus* oferă cercetătorului stemei „regelui Vlahiei" din armorialul Wijnbergen măcar două sugestii utile: cea dintîi, de ordin mai general, este de a căuta originile şi semnificaţia heraldicii asenide în raporturile pe care lumea vlaho-bulgară le-a avut cu oamenii cruciadei a patra; cea de a doua, de natură mai particulară, este de a interpreta labele negre de leu de pe această stemă ca semn heraldic al intrării regatului Vlahiei şi Bulgariei în sfera de influenţă, dacă nu chiar sub suzeranitatea politică, a Imperiului latin din Constantinopol.

Pare neîndoios, aşa cum s-a afirmat, că piesele onorabile de pe scutul heraldic al „regelui Vlahiei", cele zece burele care alternează aur cu roşu, sînt inspirate de fasciile, în număr de opt, alternînd argint cu roşu, de pe stema regelui Ungariei. Se poate pune întrebarea dacă nu cumva asemănarea celor două steme nu este rezultatul unei concesiuni de arme din partea regelui Ungariei către „regele Vlahiei". Pe urmele lui D. Onciul, L. Tăutu[20] a încercat să identifice Vlahia Asăneştilor într-o regiune care se întinde de-a dreapta şi de-a stînga Dunării, cuprinzînd vechiul Sirmium, Severinul, Oltenia. Această regiune, veche posesiune bizantină, cucerită de unguri, a fost multă vreme un obiect de litigiu între Bizanţ şi Ungaria. Disputa ar fi fost rezolvată în 1185, cînd Vlahia a fost dată ca zestre Margaretei, fiica regelui ungar Bela III, căsătorită atunci cu împăratul bizantin Isaac II Anghelos. După răzvrătirea fraţilor Petru şi Asan şi constituirea noului stat balcanic, româno-bulgar, stăpînirea asupra acestui teritoriu a devenit pricina conflictului dintre Asăneşti şi Ungaria. Dacă aşa ar sta lucrurile, ar fi îngăduită presupunerea că regii Ungariei ar fi concedat familiei Asăneştilor, fruntaşi în această Vlahie, scutul burelat de zece piese, alternînd însă argint cu roşu; multiplicarea pieselor heraldice ale seniorului pe scutul vasalului său — în cazul de faţă, cele opt fascii devin zece burele — este obişnuită în heraldică. Ulterior, vrînd să-şi marcheze pe scut emanciparea, ieşirea din condiţia de vasali, Asăneştii ar fi înlocuit argintul cu aurul, metal superior,

[18] *Balduinus Constantinopolitanus*, în Smet, *op. cit.*, I, p. 136: „Balduinus imperator, statim post coronationem suam, honorificam dedit omnibus nobilibus suis liberatam de caligis dextram nigram insertam aureis pedibus leonum, sinistram divisam in colorem, subtus albam pedibus leoninis nigris, mixtam a genubus et supra nigri coloris cum pedibus leoninis aureis".

[19] Relatarea ceremoniilor şi a omagiului feudal, în *Balduinus Constantinopolitanus*, la De Smet, *op. cit.*, I, p. 137—138. Heraldistul Ioan Mănescu vede în „livreaua onorifică" pantaloni bicolori de un tip care a fost introdus tîrziu după secolul XIII. Îi mulţumesc şi pe această cale pentru preţioasa observaţie. Anacronismul acestui detaliu, deloc surprinzător într-o asemenea cronică, nu afectează însă, cred, esenţa informaţiei transmise de ea: Balduin a concedat nobililor săi însemne pe care autorul compilaţiei le înfăţişează în spiritul vremii sale, actualizînd lucrurile.

[20] L. Tăutu, *Le conflict entre Johanitsa Asen et Emeric roi de Hongrie (1202—1204)*, în „Mélanges E. Tisserant", III, Vatican, 1964, p. 367—393.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pentru a-şi sublinia independenţa. Dar pînă acum ipoteza lui L. Tăutu nu a fost confirmată, iar argumentele mai vech ale lui D. Onciul, la care el apelează, au fost înlăturate de cercetarea critică a izvoarelor, Vlahia Asăneştilor fiind situată de istorici numai la sud de Dunăre şi în afara autorităţii Ungariei[21]. Nu se poate, deci, susţine cu argumente temeinice ipoteza unei concesiuni de arme — şi altfel greu de admis la această dată — din partea regelui Ungariei către „regele Vlahiei".

Nu se poate spune nici cînd, nici cum au fost adoptate, după model ungar, piesele onorabile ce încarcă scutul „regelui Vlahiei". Singurul lucru care poate fi desluşit cu un grad mai mare de probabilitate este semnificaţia substituirii argintului de pe stema ungară cu aur, simbol de suveranitate. Se ştie că, de-a lungul întregului secol XIII, Ungaria, putere de prim ordin a frontului catolic în Europa răsăriteană şi de sud-est, a manifestat tendinţa de a-şi extinde dominaţia asupra Peninsulei Balcanice, încercînd să pună în serviciul ţelurilor ei cruciada însăşi. În virtutea acestei tendinţe, regele Emeric al Ungariei (1196—1204) nu a şovăit să recurgă la forţă pentru a-l opri din drumul său către Târnovo, unde urma să procedeze la încoronarea lui Ioniţă în numele papei Inocenţiu III, pe cardinalul Leon de Santa-Croce şi a împiedica astfel stabilirea unei legături directe, nu mijlocite de el, între Roma şi noul regat balcanic. A fost nevoie de toată energia şi severitatea suveranului pontif pentru ca această tentativă de acaparare a misiunii apostolice în sud-estul Europei să fie zădărnicită şi regatul vlahilor şi al bulgarilor consacrat, ca o formaţiune politică echivalentă celui ungar, menită să contribuie la asigurarea în zonă a unui echilibru de forţe controlat strict de papalitate[22]. Aurul burelelor de pe scutul „regelui Vlahiei" afirmă aşadar, în limbaj heraldic, suveranitatea deplină a acestuia şi contestă pretenţia regelui Ungariei la suzeranitate asupra sa, iar admiterea blazonului într-un rol de arme occidental exprimă recunoaşterea independenţei regatului Bulgariei şi Vlahiei de lumea feudală europeană. Dacă ipoteza mai sus dezvoltată este corectă, atunci stema „fără labe de leu" a „regelui Vlahiei" poate să fi aparţinut lui Ioniţă însuşi ca prim însemn dinastic al Asăneştilor.

Nu-i nici mai lesne, nici mai sigur de spus cine dintre Asăneşti a fost „regele Vlahiei" care şi-a încărcat scutul cu labele negre de leu desprinse de pe stema familială a conţilor de Flandra. În lumina sugestiei pe care am reţinut-o din *Balduinus Constantinopolitanus*, apariţia acestei mobile heraldice ar marca vasalizarea regatului Bulgariei şi Vlahiei faţă de Imperiul latin constantinopolitan. Este adevărat că, încă de la începuturile sale, Imperiul latin şi-a formulat răspicat pretenţia la suzeranitate asupra tuturor centrelor de putere din spaţiul dominat cîndva de Imperiul bizantin. Erijîndu-se în moştenitor legitim al acestuia, el a înţeles să revendice întreg patrimoniul imperial „grecesc" pe care, preluîndu-l, să-l remodeleze în spiritul concepţiei sale de organizare politică a lumii. Potrivit acestui program, latinii au desfăşurat, îndată după cucerirea Constantinopolului, mari eforturi diplomatice şi militare pentru a-şi supune regatul vlahilor şi al bulgarilor[23]. Contracarînd această tentativă, Asăneştii au reactualizat, la rîndul lor, vechiul program imperial bulgar, al cărui obiectiv maximal

---

[21] Cf. C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneştilor*, în „Lucrările Institutului de Geografie al Universităţii din Cluj", IV, 1931, p. 109—124.

[22] Cf. G. I. Brătianu, *Asăneştii*, în *Tradiţia istorică despre întemeierea statelor româneşti*, Bucureşti, 1945, p. 53—82, James Ross Sweeney, *Innocent III, Hungary and the Bulgarian Coronation : A Study in Medieval Papal Diplomacy*, în „Church History", 42, 1973, p. 320—334.

[23] Cf. *Innocentii III Papae Gesta*, CVIII, în *Izvori za bălgarskata istorija*, XII, Sofia, 1965, p. 378 : „Praefatus vero Ioannitius, sive Caloioannes, rex Bulgarorum et Blacorum, respondit, quod ipse audita captione regiae civitatis, miserat nuntios et litteras ad Latinos, ut cum eis pacem haberet) ; sed ipsi ei superbissime responderunt, dicentes, quod pacem non haberent cum illo, nisi redderet terram ad Constantinopolitanum imperium pertinentem quam ipse invaserit violenter etc.". Cf. R. L. Wolff, *The Latin Empire of Constantinople*, în *A History of the Crusades*, II, Madison, University of Wisconsin Press, 1969[2], p. 187—233.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

era cucerirea Constantinopolului şi substituirea Bizanţului, odinioară grecesc, acum latin, prin propriul lor ţarat. Rivalitatea dintre latini, pe de o parte, vlahi şi bulgari, susţinuţi de cumani, pe de alta, a fost una din permanenţele istoriei balcanice în secolul XIII. Cunoaştem din izvoarele narative de toate proveniențele momente de aprigă înfruntare între cele două puteri : răsunătoarea înfrîngere a latinilor, la Adrianopol, la 14 aprilie 1205, de către Ioniţă care-l capturează pe Balduin de Flandra însuşi, zdrobirea lui Boril, la Filipopol, de către latinii lui Henric de Hainaut, la 1 august 1208 şi altele. Nici un izvor scris nu a păstrat, însă, amintirea unui contract de vasalitate încheiat între un rege al Vlahiei şi Bulgariei şi un împărat latin din Constantinopol şi este cert că o asemenea legătură feudală nu putea să existe între Balduin de Flandra şi Ioniţă, angajaţi într-un conflict ireductibil, sfîrşit cu moartea celui dintîi. Mărturia armorialului Wijnbergen, citit în lumina informaţiei din cronica flandreză, fiind vagă şi îndoielnică, se impune concluzia că nu există temeiuri documentare certe pentru interpretarea mobilei leonine de pe scutul „regelui Vlahiei" ca un semn de vasalitate faţă de împăratul latin din Constantinopol.

Este totuşi cu putinţă, cred, ca leul flandrez să-şi fi lăsat urma pe scutul heraldic asenid într-un eventual moment de strînsă apropiere între regele Bulgariei şi Vlahiei şi Imperiul latin. Asemenea momente au existat, iar papalitatea a îndemnat statornic atît pe vlahi şi bulgari, cît şi pe latini, să cultive bunele relaţii între ei, opunîndu-se veleităţilor lor de expansiune imperială, din acelaşi scrupul de păstrare a echilibrului de forţe în formula de ea concepută, care i-a dictat şi atitudinea faţă de conflictul vlaho-bulgaro-ungar [24].

Dintre toţi suveranii Vlahiei şi Bulgariei, acela care s-a situat cel mai statornic alături de latini şi a legat cele mai strînse raporturi cu ei a fost Boril (1207—1218), succesorul lui Ioniţă. După ce a încercat să urmeze linia politică ofensivă faţă de noul Imperiu a predecesorului său şi să dea chiar statut imperial autorităţii sale, în spiritul tradiţiei primului ţarat bulgar, înfrînt la Filipopol, la 1 august 1208, de Henric de Hainaut (1206—1216), fratele şi urmaşul lui Balduin pe tronul constantinopolitan, Boril a optat definitiv pentru alianţa cu lumea catolică. În 1210, el înăbuşă, cu ajutorul militar al regelui Ungariei Andrei II (1205—1235), răscoala supuşilor săi din Vidin ; în 1211, întruneşte sinodul antibogomil, înscriindu-se în campania împotriva ereziilor dualiste iniţiată de papalitate ; în 1213, îşi căsătoreşte fiica, pe Maria, cu împăratul Henric însuşi [25], iar în 1214, probabil, îşi încredinţează altă fiică drept soţie nevîrstnicului fiu al regelui ungar, viitorului Bela IV [26]. Pînă la detronarea sa, în 1218, de către Ioan Asan II, venit cu sprijin cuman şi rusesc, Boril va rămîne credincios alianţei cu latinii. Politica externă a lui Boril era, pînă nu de mult, puţin cunoscută şi relaţiile sale strînse cu lumea catolică au fost puse în lumină numai de ultimele cercetări. Nu e imposibil, dar pare improbabil ca viitorul să aducă revelaţia vasalităţii, de la un moment dat, a lui Boril faţă de Imperiul latin, îngăduind presupunerea că labele de leu sînt totuşi semnul acestei vasalităţi şi că armele *figurate în armorialul Wijnbergen* i-au fost lui concedate de împăratul Henric Oricum, alianţa lui Boril cu Henric şi înrudirea cu el pot explica, deşi normele stricte ale heraldicii nu o impun, adoptarea de către acest „rege al Vlahiei" a mobilei de obîrşie flandreză ce-i împodobeşte scutul [27]. I s-ar putea atribui deci lui Boril stema nr. 1289 din armorialul francez.

---

[24] Cf. Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 54—56 (scrisori ale papei Inocenţiu III către Ioniţă şi Henric, invitîndu-i să facă pace între dînşii).

[25] După unele izvoare, Maria era chiar fiica lui Boril, după altele, mai plauzibile, ea era fiica lui Ioniţă şi devenise, prin căsătoria văduvei acestuia cu Boril, fiica vitregă a celui din urmă, cf. I. Božilov, *Familijata na Asenevci. Genealogija i prosopografija*, Sofia, 1985, p. 93—94.

[26] Cf. Géza Erszegi, *Eine neue Quelle zur Geschichte der bulgarisch-ungarischen Beziehungen während der Herrschaft Borils*, în „Bulgarian Historical Review", 1975, 2, p. 91—97.

[27] Rămîne desigur de cercetat soarta leului flandrez în armele succesorilor lui Balduin pe tronul constantinopolitan. E drept că, făcînd portretul lui Henric, atunci cînd descrie lupta de la Filipopol, Henri de Valenciennes, *Histoire*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Un alt membru al familiei Asăneștilor, Alexie Slav — *Alexios Sthlavos* în izvoarele bizantine, *Esclas* în cele franceze — merită să fie luat în considerare și el ca deținător al însemnului heraldic al „regelui Vlahiei" din armorialul Wijnbergen. Nepot de fiică al bătrînului Asan, văr primar deci cu Boril, Slav, desemnat ca vlah de izvoare bizantine contemporane, era, probabil, conducătorul unei Vlahii din munții Rodope, avîndu-și cartierul general la Melnic. După moartea lui Ioniță și urcarea pe tron a lui Boril, Slav a intrat în conflict cu acesta din urmă și, îndată după lupta de la Filipopol, în august 1208, el a prestat omagiul feudal față de Henric, devenindu-i nu numai vasal, ci și ginere : a primit mîna unei fiice naturale a împăratului latin. Totodată, Henric i-a făgăduit lui Slav senioria Vlahiei Mari — după alte manuscrise ale cronicii lui Henri de Valenciennes, de la care deținem informația, chiar „regatul Vlahiei"[28]. Slav a fost un vasal credincios al Imperiului latin. Oricît ar fi de ispititor să i se atribuie lui însemnul heraldic din armorialul Wijnbergen, argumente puternice se opun totuși acestui lucru. Dacă în textul francez e vorba de Vlahia Mare tesalică, cum e mai probabil, e greu de crezut ca Henric să fi ridicat guvernămîntul acestei provincii la rangul de regat ; dat fiind că Slav e numit în unele izvoare și despot, titlu ce i-ar fi fost acordat de împăratul latin[29], corespunzător întru totul, potrivit tradiției bizantine, poziției sale în familia imperială, e de presupus că i s-a promis o funcție corespunzătoare, la rîndul ei, acestui titlu, adică tocmai conducerea Vlahiei Mari tesalice, cîrmuită în mai multe rînduri, în cursul istoriei, de despoți[30]. Dacă însă în cronică e vorba de regatul Vlahiei și Bulgariei, încă necucerit de latini, dacă i s-a făgăduit adică lui Slav tronul lui Boril, ceea ce e mai puțin probabil, această promisiune nu s-a împlinit niciodată și rapida ameliorare a raporturilor dintre Constantinopol și Tărnovo ar fi împiedicat, numai ea, admiterea presupuselor arme de pretenție și concesiune totodată ale lui Slav într-un armorial francez[31].

Al treilea și cel mai ilustru asenid căruia i s-ar putea atribui stema „regelui Vlahiei" este Ioan Asan II (1218—1241)[32]. Deși lui i se datorează ruptura cu Roma și cu Imperiul latin și, împreună cu revenirea la ortodoxia bizantină, reactualizarea în forme impresionante și definitive a tradiției imperiale bulgare, Ioan Asan II a fost ultimul cîrmuitor din dinastia Asăneștilor care a purtat efectiv titlul de rege al bulgarilor și al vlahilor, numindu-se și fiind numit astfel în corespondența oficială cu Sfîntul Scaun[33]. El a întreținut multă vreme strînse relații cu Imperiul latin, a fost căsătorit chiar cu Maria, fiica regelui Ungariei, Andrei II și a Yolandei de Courtenay, aceasta din urmă, la rîndul ei, născută din căsătoria împăratului latin Pierre de Courtenay (1217)

---

de l'empereur Henri, în *La conquête de Constatinople* par Geoffroi de Ville-Hardouin avec la continuation de Henri de Valenciennes, ediția Natalis de Wailly, Paris, 1872, p. 328, îi atribuie alte însemne heraldice : „et por se reconnisanche il ot vestu une cote de vermel samit à petites croisetes d'or ; et tout d'autretel maniere estoit li hyaumes ke il avoit ou chief... et fist devant lui porter s'oriflambe, de tels desconnissanches menues com vous avez oï". E vorba deci de cruciulițe de aur presărate pe un cîmp roșu, elemente heraldice din armele de stat ale Imperiului latin, cunoscute și pe alte căi ; emblema familială a casei de Flandra rămîne totuși leul negru asociat lor pe stema imperială a lui Balduin.

[28] Henri de Valenciennes, *op. cit.*, p. 332 : „Et si vous octroi avec, Blakie-le-Grant, dont je vous ferai segnour, se Dieu plaist et jou vif", în manuscrisul G : „et li dist que il li donroit le roiaume de Blaquie se il le pooit conquerre".

[29] Pentru discuția în jurul titlului de despot al lui Slav, titlu acordat de Henric, după unii cercetători, de Ioniță însuși, după alții, v. Božilov, *op. cit.*, p. 96—97.

[30] Cf. G. C. Soulis, *The Tessalian Vlachia*, în „Zbornik Radova Vizantološkog Instituta", VIII, 1, Belgrad, 1963, p. 271—273.

[31] Despre Slav, v. Božilov, *op. cit.*, p. 95—98.

[32] Pentru viața și cariera sa, v. Božilov, *op. cit.*, p. 77—92 cu bibliografie.

[33] Cf. Hurmuzaki, *Documente*, I, 1, p. 159, 164, 165.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

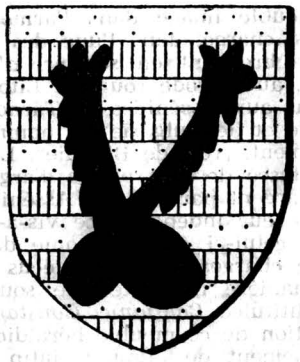
cu Yolanda, sora lui Balduin I de Flandra şi Hainaut. Ioan Asan II era aşadar înrudit prin alianţă cu Balduin II al Constantinopolului (1228—1261), ultimul împărat latin, fratele soacrei sale, Yolanda a Ungariei. Profitînd de minoratul lui Balduin II şi de criza Imperiului latin, el a încercat să devină protectorul Constantinopolului latin şi tutorele suveranului, logodindu-şi fiica, pe Elena, cu acesta din urmă. Reacţia opoziţiei latine a zădărnicit proiectul şi a contribuit la ruptura lui cu oamenii cruciadei apropiindu-l de Imperiul niceean. După ruptură, Ioan Asan II a fost supus celui mai aspru tratament din partea papalităţii : ţara sa a fost „dată în pradă", împotriva lui a fost lansată cruciada, regele Ungariei a fost autorizat să-şi însuşească titlul rîvnit de rege al Bulgariei şi să-şi subordoneze politic şi ecleziastic posesiunile Asăneştilor[34]. Nu este imposibil ca, prin căsătoria cu o descendentă a casei de Flandra, Ioan Asan II să fi putut adopta mobila heraldică figurînd labele negre de leu pentru propriile-i arme. El s-a afirmat totuşi prea viguros ca zelator al ideii imperiale bulgare şi criza pe care a declanşat-o în raporturile sale cu lumea catolică a fost prea adîncă pentru ca aceste realităţi istorice să nu fi avut un ecou în activitatea heralzilor francezi. Mi se pare, de aceea, mai puţin probabil ca stema din armorialul Wijnbergen să-i aparţină.

Urmaşii direcţi ai lui Ioan Asan II, Căliman I Asan (1241—1246) şi Mihail II Asan (1246—1256) — ultimul născut de altfel dintr-o soţie greacă, epirota Irina — nu au arborat titlul de „regi ai Vlahiei". Nu este deci de crezut ca lor sau altor coboritori, prin femei, din aceeaşi dinastie să le aparţină însemnul discutat.

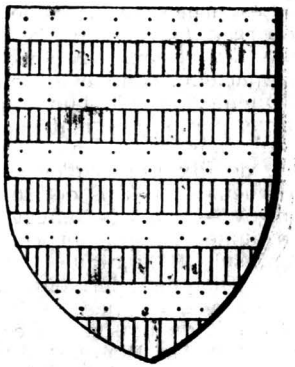
Considerînd, în lumina sugestiei cronicii flandreze *Balduinus Constantinopolitanus*, că mobila heraldică de obîrşie flandreză, labele negre de leu de pe scutul „regelui Vlahiei" din armorialul Wijnbergen marchează strînsa apropiere dintre posesorul acestor arme şi un împărat latin constantinopolitan din casa de Flandra, dacă nu chiar un raport de vasalitate, mi se pare aşadar cea mai probabilă ipoteza ca stema în discuţie să fi aparţinut lui Boril. Ea reflectă situaţia politică a regatului Bulgariei şi Vlahiei în lumea sud-est europeană din al doilea deceniu al secolului XIII, dominată atunci de Imperiul latin din Constantinopol, cîrmuit de Henric de Hainaut. Armorialul Wijnbergen, asemenea celor engleze mai noi şi unor izvoare literare, nu oglindeşte deci realităţi strict contemporane, ci consemnează, aş spune, o tradiţie şi trebuie folosit, din această pricină, cu mai multă prudenţă ştiinţifică decît s-a făcut îndeobşte. Armorialul nu poate fi invocat ca un document privitor la heraldica Ţării Româneşti, el nu se referă nici la Litovoi, nici la un alt voievod, conducător de Vlahie, de ţară românească, din nordul Dunării, ci priveşte numai armele Asăneştilor, „regi ai Vlahiei" şi „Bulgariei" la sud de fluviu, încadraţi în lumea catolică a cărei ierarhie au acceptat-o şi al cărei limbaj heraldic l-au adoptat. Alături de celelalte izvoare cunoscute, armorialul Wijnbergen dovedeşte cît de adînc a pătruns în conştiinţa contemporanilor statul Asăneştilor ca o creaţie politică a românilor, a „vlahilor" şi confirmă astfel, dacă mai era necesar, şi la nivelul heraldicii, romanitatea dinastiei care a restaurat ţaratul bulgar.

[34] *Ibidem*, p. 166—168, 168—169, 169—170, 170, 173, 175—176, 177.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

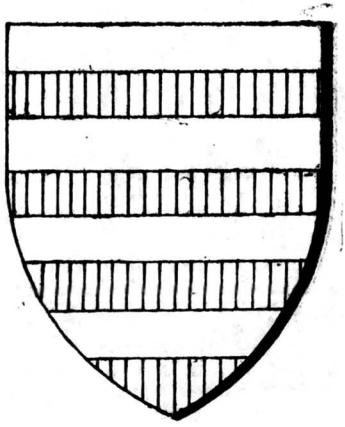


WIJNBERGEN 1289
„ROI DE BLAQUIE"



WIJNBERGEN 1307
„ROI DE BLAQE"

ARMORIAL ENGLEZ (SEC XV)
„ROY DE BLAQUI"



WIJNBERGEN 594 SI 1305
„ROI DE HONGRIE"

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE D'UNE ENSEIGNE HÉRALDIQUE : LE BLASON DU „ROI DE BLAQUIE" DE L'ARMORIAL WIJNBERGEN

RÉSUMÉ

Les armes du „roi de Blaquie" figurées en double image dans l'armorial Wijnbergen (burelé de dix pièces d'or et de gueules, chargé, dans l'une des variantes du blason, de deux pattes de lion de sable brochant en sautoir) n'ont pas appartenu, comme le pensent certains chercheurs, au voïvode roumain Litovoi de l'Olténie, qui n'a jamais porté le titre de roi, mais aux Asséniides de Tărnovo, reconnus par la chrétienté occidentale „rois de Blaquie et de Bulgarie" et nommés souvent dans les chroniques de l'époque, tout simplement, „rois de Blaquie". Leur burelé de dix pièces d'or et de gueules imite l'écu fascé de huit pièces d'argent et de gueules des rois de Hongrie ; en y remplaçant l'argent par l'or, les Asséniides affirment — dans le langage des armes parlantes — leur indépendance vis-à-vis du royaume hongrois et contestent la prétention de celui-ci à l'hégémonie dans la Péninsule Balkanique. Les pattes de lion de sable chargeant l'un des écus du „roi de Blaquie" dérivent, ainsi que l'atteste de manière indirecte une source narrative négligée par les héraldistes, la chronique intitulée *Balduinus Constantinopolitanus*, du blason des comtes de Flandre. L'adoption de ce meuble héraldique par un „roi de Blaquie" est l'effet de son rapprochement de l'Empire latin de Constantinople, fondé par Baudouin I-er de Flandre et Hainaut. Elle est dûe, très probablement, à Boril (1207—1218), allié fidèle des croisés et, depuis 1213, beau-père d'Henri de Hainaut, frère et successeur de Baudouin.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

STEMA CU „CAPETE DE NEGRI" : ÎNLĂTURAREA UNEI LEGENDE DIN HERALDICA ROMÂNEASCĂ NORD-DUNĂREANĂ *

DE

CONSTANTIN REZACHEVICI

În heraldica românească, stema cu cele „trei capete de negri", sau mai bine zis de *negri „saraceni"* (sarazini), adică musulmani, după terminologia (neheraldică) levantino-raguzană de la sfîrșitul secolului XIV și începutul celui următor [1], ocupă un loc cu totul aparte. S-a observat dintru început că ea dublează stemele tradiționale ale Țării Românești și Moldovei : acvila cruciată, respectiv capul de bour, astfel că interpretarea ei a devenit, putem spune, o *piatră de încercare pentru heraldiștii preocupați de spațiul românesc*, din a doua jumătate a secolului XIX și pînă în zilele noastre. Cu timpul, a ajuns în heraldica românească o adevărată legendă. Explicațiile sofisticate ale unor adevărați heraldiști ca și cele de-a dreptul fantastice ale unor diletanți au contribuit din plin la aceasta. În fond, de vreme ce istoriografia științifică își are „legendele" ei, de felul „Pohtei ce-am puhtit" a lui Mihai Viteazul, sau „Sobieski și plăieșii", greu de înlăturat din conștiința istoricilor, ca să nu mai vorbim de cea a altor categorii, chiar după o temeinică tratare științifică a temelor respective [2], tenacitatea cu care heraldica a păstrat și a amplificat legenda stemei cu „capetele de negri" pînă în ultimele publicații nu ne mai miră.

E însă greu de crezut cît de mult s-a scris despre aceasta începînd din secolul trecut. Faptul este explicabil. Asupra acestei steme și-a îndreptat atenția chiar de la începutul intrării ei în atenția heraldicii autoritatea de necontestat pe atunci a istoriografiei romantice, B. P. Hasdeu, ale cărui păreri au fost acceptate și răspîndite de A. D. Xenopol, iar tratarea ei s-a făcut de către cel dintîi în cadrul unei teme de mare interes pentru istoria românească, cea privitoare la familia „Basarabilor". O dată acest cadru trasat, el n-a mai fost în general părăsit, ci doar amplificat pînă în zilele noastre.

De la început, trebuie să precizăm că, în timp, explicarea semnificației stemei cu „capetele de negri" cuprinde două etape. Cea dintîi se referă la anii 1861—1893/1894, cînd originea sa din secolul XV nu era cunoscută, reproducerea ei fiind făcută după publicații apărute începînd de la sfîrșitul veacului

---

* Comunicare prezentată la 7 noiembrie 1986 în cadrul Comisiei de genealogie, heraldică și sigilografie, de pe lîngă Institutul de Istorie „N. Iorga".

[1] La 19 aprilie 1399 un căpitan de corabie din Raguza remite unui raguzan un sclav negru saracen : *„Barchi Saracenum nigrum"*, cumpărat din însărcinarea acestuia la Damietta, în Egipt. O vînzare de sclav sarazin negru la Raguza, înregistrată la 10 aprilie 1400 ; o alta, de sclav sarazin, în același loc, la 25 iunie 1409 (B. Krekić *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen Âge*, Paris, La Haye, 1961, p. 245, 246, 257).

[2] Cf. în legătură cu exemplele date, Constantin Rezachevici, *Cunoscuta însemnare a lui Mihai Viteazul privind stăpînirea țărilor române și semnificația ei reală*, în „Apulum", XIII, 1975, p. 341—351 ; idem, *Cele două idei ale însemnării Viteazului*, în „Magazin istoric", XI, 10/1975, p. 13—15 ; idem, *Asediul Cetății Neamțului de către Jan Sobieski (1691) : de la Dimitrie Cantemir și Costache Negruzzi la realitatea istorică*, Comunicare, 1980, în *Relații culturale româno-polone*, București, 1982, p. 23—35 ; Ilie Corfus, *Asediul Cetății Neamțului din 1691. Sfîrșitul unei legende*, în *AIIAI*, XIX, 1982, p. 549—552.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

XVI; etapă cînd, alături de ea, au fost atribuite Țării Românești și Moldovei și alte două steme cu „negri" (două capete aflate în vîrfurile a două crengi heraldice încrucișate, respectiv doi negri goi în atitudine de dans spate în spate). Cea de-a doua etapă cuprinde perioada din 1893/1894 și pînă în zilele noastre, cînd deși locul primei publicări a acestor steme a fost identificat, influența interpretării lui Hasdeu, trecută din autor în autor și sporită cu noi date, și apoi lecturile fără sens ale explicației autentice care însoțea în publicația originală stema cu „capetele de negri" (la celelalte două în general s-a renunțat) ale lui Constantin I. Karadja, au menținut-o temeinic pînă în vremea noastră în cadrul heraldicii „statale" românești, de obicei obiectul discuțiilor fiind atribuirea ei Țării Românești sau Moldovei. Aceasta în ciuda faptului că totul putea fi lămurit încă din 1893, odată cu prezentarea explicației originale care însoțea amintita stemă. Dar, cum se întîmplă adesea cu lucrurile prea vizibile, explicația respectivă a trecut neobservată, mai precis neluată în seamă, datorită desigur insuficientei cunoașteri a topografiei și istoriei balcanice, mediul din care provine stema la care se referă, cum vom vedea.

Așadar, anticipînd pentru ușurarea înțelegerii, stema cu „cele trei capete de negri" a apărut în prima jumătate a secolului XV, a intrat *inițial* în legendă spre sfîrșitul veacului XVI, fiind atribuită „Valahiei" prin eroarea unor autori europeni de mîna a doua, de la care, după 1861, a pătruns în istoriografia și heraldica românească, unde s-a menținut pînă în prezent. Drumul ei de peste un secol, în cadrul acesteia din urmă, constituie fără îndoială o adevărată „aventură a cunoașterii", din nefericire a celei pseudoștiințifice, deși în limitele cunoștințelor fiecăruia, buna credință a autorilor respectivi nu poate fi pusă la îndoială.

*

În fapt, cel dintîi care a pus în circulație la noi cele trei steme cu „negri" amintite a fost Cesar Bolliac, care, fără a indica sursa reprezentărilor, le-a înfățișat grafic la 1861 drept: „Herbul imperiului româno-bulgar" (nr. XX: două capete de negri în vîrfurile unor crengi heraldice roșii, încrucișate), „Herbul Valahiei Mari, înainte de Negru" (nr. XXII: doi negri goi în poziție de dans, spate în spate), și „Herbul Valahiei Mici", adică al Moldovei (!) (nr. XXIII: cele trei capete de negri [3]).

Aceste reprezentări ale lui Bolliac au intrat în atenția mărturisită a lui B. P. Hasdeu, care în 1873 și-a publicat în volum propria teorie asupra stemei cu „capetele de negri", sub titlul *Rebusul eraldic al Basarabilor*, în *Istoria critică a românilor*, I, lucrare care mai apăruse de fapt în coloanele periodicului „Columna lui Traian" în 1871—1873. Hasdeu credea a fi identificat sursa *originală* a stemelor publicate de Bolliac în *Chronologia* belgianului Levinus Hulsius, citînd ediția din 1597[4], în care stema Munteniei e înfățișată sub forma celor trei capete de negri, în vreme ce cea a Moldovei e reprezentată de către două capete de negri aflate în vîrfurile a două crengi încrucișate [5]. Explicațiile care urmau se bazau de fapt pe un silogism logic. Hasdeu socotea că „eleganta stemă pe care Levin Hulsius o atribuie Munteniei și Moldovei nu aparține nicidecum acestor țări, ci exclusivamente neamului Basarabilor, din care Mușatești formau o simplă ramură, transplantată de la Severin la Suceava" [6].

---

[3] Cesar Bolliac, *Daco-Romane (tablou archeologic)*, București, <1861> (Academia R.S.R., Cabinetul de stampe, nr. 650). Despre preocupările heraldice ale lui Cesar Bolliac, cf. D. Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 22—24.

[4] B. P. Hasdeu, *Istoria critică a românilor*, ed. Grigore Brâncuș, București, 1984, p. 136, 252, nota 1. V. A. Urechia, *Schițe de sigilografie românească*, București, 1891, p. 9, menționează ediția lucrării lui Levinus Hulsius Gandensem tipărită la Nürnberg în „1596" care se afla în Biblioteca Arhivelor Statului din București.

[5] Reprezentările respective la D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 213, nr. 1, p. 255, nr. 4.

[6] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 137. Menționează că stema cu „cele trei capete de negri" a fost reprodusă și în *Die Donau, der Fürst aller Europäischen Flüsse*,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Premiza silogismului era în linii mari corectă : „...în toată Europa un *cap negru* servea în epoca feudală ca rebus eraldic cel mai potrivit pentru acele familii sau localităţi în numele cărora se putea observa ceva *arabesc* sau *moresc*", pe baza echivalenţei (greşită în fond, dar răspîndită) între maur — arab — negru. Cum numele Basarab cuprindea termenul „arab", în chip firesc i s-a atribuit stema cu „cele trei capete de negri". „Muşatinii" din Moldova fiind, după părerea sa, o ramură a Basarabilor, şi cum „crengele sau ramurele în graiul simbolic al eraldicii denotă *derivaţiune*", li se potriveau de asemenea capetele de negri puse în vîrfurile a două crengi încrucişate. Tot astfel, cum după părerea lui Hasdeu „Asanii, ca şi Muşateştii, derivau din tulpina Basarabilor", era firesc să li se atribuie şi lor de către genealogistul sîrb din secolul XVII, Paul Ritter[7], şi de către Bolliac, aceeaşi stemă cu capetele de negri în vîrfurile crengilor încrucişate.

În sprijinul acestei teorii, după care sîmburele comun tuturor variantelor rebusului heraldic al Basarabilor era *„negreaţa de arab"*, şi a cărei caracteristică era că „străinii, confundînd familia principiară cu însăşi ţara, puneau acele *arabităţi*, proprii neamului *basarabesc*, în locul vulturului muntean şi al zîmbrului moldovean", Hasdeu aduce şi un alt argument straniu. O monedă cu efigia, chipurile, a lui Vladislav Basarab (Vlaicu) : un *cap negru*, bătută de Ludovic I, regele Ungariei, pe la 1368 (!) „de bucurie" că voievodul amintit ar fi recunoscut suzeranitatea coroanei maghiare, care monedă s-ar fi păstrat doar în două exemplare : una în posesia sa şi alta în Ungaria[8].

Hasdeu a insistat şi mai departe asupra „arabizării", adică a prezentării românilor de către alte popoare în asociere cu culoarea *neagră (kara, black)*, neuitînd nici pe Negru-Vodă, el socotind că „românii au păţit-o din cauza *Basarabilor*", altfel spus, crezînd că această asociere ar veni de la numele Basarab (Basarabia)[9]. El merge pînă acolo încît alcătuieşte o hartă schematică — „mapa epică a *Arabiei* dunărene" — figurînd cele trei capete de negri, cîte unul în dreptul Ţării Româneşti, respectiv a Moldovei şi Bulgariei[10], unde după părerea sa ar fi domnit dinastia Basarabilor.

Şi-a păstrat părerile şi mai tîrziu, în articolul *Basarabă* din volumul III al lui *Etymologicum Magnum Romaniae*, apărut la Bucureşti în 1893, unde în capitolul intitulat *Capul negru este emblema eraldică a Basarabilor* reia argumentele de mai sus, prezentînd chiar mai multe monede ale lui „Ludovic I" cu capul de negru, însoţite de desene, negînd însă că ar fi „marca Siciliei". Observă însă că stema cu cele două capete de negri în vîrfurile ramurilor încrucişate a fost atribuită în secolele XVI—XVIII Bosniei, admiţînd că ar putea fi „marca" acesteia. Dar, mai presus de toate, Hasdeu stabileşte o imposibilă „evoluţiunea mărcii *Basarabilor*" în chip de „armes parlantes" de la „un singur cap negru ca pe monetele regelui Ludovic", „pînă la figura sfinţilor Constantin şi Elena", care ar proveni din... cele trei capete de negri, ce şi-ar fi pierdut „tipul negritean", „capul al treilea <fiind> transformat într-o ramură înflorită între celelalte două capete". Este interesant că Hasdeu a cunoscut comunicarea *făcută de prietenul său Dimitrie Sturdza la Academia Română chiar în 1893*, despre cronica lui Ulrich von Richental (în ediţia din 1536), unde apare stema cu „capetele de negri", dar într-un post-scriptum la capitolul amintit al dicţionarului său el consideră în chip ciudat că prin aceasta „cercetarea noastră despre blasonul *Basarabilor* primeşte o nouă strălucită confirmaţiune, printr-un document autentic"[11].

Nürnberg, 1688, tabel B. 9, lucrare aflată tot la Biblioteca Arhivelor Statului din Bucureşti (p. 252, nota 7).

[7] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 253, nota 12, citează Paul Ritter, *Stemmatografia sive armorum Illyricorum delineatio*, s.l. et a., şi o ediţie sîrbească, Viena, 1714.

[8] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 136—138. Cf. şi p. 189.

[9] *Ibidem*, p. 139 şi urm.

[10] *Ibidem*, p. 217.

[11] B. Petriceicu-Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, III, ed. Grigore Brâncuş, Bucureşti, 1976, p. 232—238 ; şi în vol. IV, *ed. cit.*, p. 682. Cf. şi idem, *Basarabii. Cine ? De unde ? De cînd ?*, Bucureşti, 1894, p. 13—16.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Desigur, afirmațiile amintite ale lui B. P. Hasdeu au fost de mult invalidate de critica istorică. Vechea dinastie a Țării Românești din secolele XIV—XVII n-a purtat numele *Basarab*, care a devenit numele de familie abia de la Radu Șerban, odată cu urcarea în scaunul muntean a acestui reprezentant de frunte al Craioveștilor, la începutul secolului XVII, care încerca astfel să facă legătura cu vechea dinastie, adoptînd numele domnesc al lui Neagoe *(Basarab)*, cu care se înrudea[12]. „Mușatinii", mai precis urmașii lui Bogdan I din Moldova, nu proveneau din neamul lui Basarab I din Oltenia (?), ci dintr-un voievod al Maramureșului. Numele cuman (türcic) Basarab înseamnă „tată dominator"[13] și nu are decît o asemănare fonetică cu arabii lui Hasdeu, iar calificativul „negru" *(kara)* are în limbile türce vechi sensul de supus sau cel de indicator geografic[14]. În sfîrșit, stema cu cele două capete încoronate, așa-zisa „Nova Plantatio", apărută în 1403, are o cu totul altă explicație și evoluție[15].

În ciuda acestui evident eșec al teoriei lui Hasdeu, stemei cu „cele trei capete de negri" a continuat, în chip paradoxal, să i se acorde încredere în heraldica românească pînă în vremea noastră. A contribuit la aceasta faptul că aproape două decenii după lansare ea nu a fost contestată, ca și adoptarea concluziilor lui Hasdeu de către A. D. Xenopol, care afirma în edițiile monumentalei sale sinteze : „Marca de familie a Băsărabeștilor *era trei capete de Arab*, provenită fără îndoială din finala numelui de Bas-*arab* (arap, în popor înseamnă om negru), iar aceea a Mușătești lor care nu mai avea același temeiu de a purta în ea asemenea figuri, era cu toate acestea *două capete de Arap*"[16].

De abia în 1891, V. A. Urechia, un glas cu autoritate în epocă, se declară de altă părere față de B. P. Hasdeu. El prezintă lucrarea lui Levinus Hulsius, se ridică împotriva stemei cu „capete de negri" înfățișată aici și a „lungii disertațiuni" a lui Hasdeu, care pornește de la aceasta, afirmînd categoric : „N-au avut Basarabii sau Mușătești (dacă aceștia sunt rude cu Basarabii) n-au avut ei, nici trei, nici două capete de arabi, ori de negri în stemele lor, și nici au fost aceste capete în herbul Munteniei și al Moldovei, ci au existat numai sub penelul ori condeiul ignorantului desemnator, ori și mai ignorantului scriitor străin"[17].

În continuare însă, V. A. Urechia plătește și el tribut istoriografiei romantice, admițînd că Hulsius ar fi putut vedea „un vechi portulan italian, din secolul V, care reprezintă litoralul Mării Negre și asupra localităților de la Dunărea-de-Jos, este desemnat un scut cu trei capete" (nu se arată dacă erau de negri), „țara" (sic) respectivă fiind numită „Magna Hunia". De unde și concluzia sa insolită : „Va să zică, dacă cînd-va a avut o parte a Daciei un scut cu trei capete, aceasta a fost pe timpul hunilor" (!) Desigur, la Biblioteca regală din Madrid unde s-ar fi aflat așa-zisul portulan din veacul V[18],

---

[12] Cf. Constantin Rezachevici, *Cînd apare „familia domnească a Basarabilor"?*, comunicare prezentată la 15 octombrie 1982 la Comisia de genealogie heraldică și sigilografie. Institutul de Istorie „N. Iorga" ; idem, *Politica internă și externă a țărilor române în primele trei decenii ale secolului al XVII-lea* (I), în *RdI*, XXXVIII, 1/1985, p. 5.

[13] „El este constituit din *Basar* + *Aba*, primul termen fiind aoristul *basar* al verbului *basmak*, „a presa, domina, imprima", iar al doilea corespondentul numelui „tată" (Aurel Decei, în *Relații româno-orientale. Culegere de studii*, București, 1978, p. 196. Cf. și Nicolae Stoicescu, *„Descălecat" sau întemeiere ? O veche preocupare a istoriografiei românești. Legendă și adevăr istoric*, în *Constituirea statelor feudale românești*, București, 1980, p. 160—164.

[14] Aurel Decei, *op. cit.*, p. 204 ; Idem, *Istoria Imperiului otoman pînă la 1656*, București, 1978, p. 69, nota 3, p. 118, nota. 1.

[15] Cf. D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 53—59.

[16] A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, III, ed. II, București, 1914, p. 152, reproducînd și cele două steme, cu explicația : „Rebusul heraldic a) Al Basarabilor, b) Al Mușătești lor". Cf. și II, ed. I, Iași, 1889, p. 141 ; ed. a IV-a, II, București, 1986, p. 125.

[17] V. A. Urechia, *Schițe de sigilografie românească*, București, 1891, p. 9.

[18] Citează „secțiunea manuscriptelor LXII B" *(ibidem)*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Urechia va fi văzut o hartă italiană din secolul XV sau din cele următoare. El nu cunoștea cronica lui Richental despre Conciliul de la Constanța (1414 — 1418), izvorul tuturor reprezentărilor stemei cu cele trei capete de negri, încercînd să demonstreze că „Hulsius a citit rău armoariile muntene, din cauza prostului desemn al lor", ajungînd în cele din urmă, la capătul unei teorii lungi și confuze, tot la stema denumită chiar de el „Nova Plantatio", amintită mai sus [19].

În anul următor, 1892, prudent, dar departe de o atitudine științifică, generalul P. V. Năsturel afirma într-o lucrare fundamentală la vremea ei: „Nu vom intra în discusiunea *«celor trei capete de negri»* despre care desbat eruditii noștri istorici d-nii Hasdeu și Urechia: această cestiune îi privește pe d-lor și eraldica n-are ce căuta acolo" [20]. Însă lucrurile n-aveau să rămînă astfel.

În ședința Academiei din 12 noiembrie 1893, sub președinția lui V. A. Urechia, și cu participarea lui B. P. Hasdeu, D. A. Sturdza prezintă comunicarea despre *Chronica lui Ulric de Richenthal asupra conciliului de la Constanța [1414—1418]. Relațiune analitică*, publicată în anul următor [21]. El prezintă de fapt ediția a doua a cronicii lui Richental, tipărită la Augsburg în 1536, cu unele inexactități chiar în ceea ce privește stemele care ne interesează [22]. Astfel, după D. A. Sturdza, sub numele principelui Țării Românești a cărui delegație era condusă de Dobromir, se înfățișează stema cu cei doi negri goi, în picioare, așezați spate în spate în poziție de dans [23], care în realitate, observăm la rîndul nostru, în ediția întîia, Anton Sorg, din 1483, f. 109 v., necunoscută lui Sturdza, aparține unui „duce" din Grecia și se află *alături* de cea a principelui Țării Românești [24].

D. A. Sturdza înregistrează între stemele care ne interesează și pe cea a *„Der hochgeborn Hertzog von Ascholott hinder der Walachie"*: „Această stemă ne arată, sub o pălărie ducală, trei capete de arapi întoarse spre dreapta, diademate cu legături albe și așezate sus două jos una" [25]. Fără alte comentarii. Astfel, Sturdza a trecut cu ușurință și fără să-și dea seama, pe lîngă indicația clară și reală a posesorului stemei cu „cele trei capete de negri": *„Ilustrul duce de Ascholott dincolo de Valahia"*, pe care nici nu s-a gîndit să-l identifice. Dacă ar fi făcut-o corect, problema atribuirii acestei steme ar fi fost încheiată încă din 1893/1894. Dar D. A. Sturdza se afla, cum afirmă în încheierea comunicării sale, sub influența „amicului și colegului" său B. P. Hasdeu, a cărui lucrare despre „«Bassaraba» din Marele Etimologic", pe care o cunoștea desigur în manuscris, de vreme ce, cum am văzut, a fost tipărită abia după comunicarea sa, i-a insuflat dorința de a dobîndi amintita cronică, despre existența căreia aflase dintr-un periodic german de specialitate din 1866 [26]. În acest fel, părerile lui Hasdeu despre originea stemei cu „capetele de negri" au continuat să domine autoritar pînă după mijlocul deceniului trei al secolului nostru, făcînd chiar prozeliți în rîndul diletanților, care au căutat în general să-și depășească maestrul [27].

---

[19] *Ibidem*, p. 9—11.

[20] P. V. Năsturel, *Stema României*, București, 1892, p. 83.

[21] În *AAR*, S. II, t. XVI, Partea administrativă și dezbaterile, 1894, p. 31, 97—106.

[22] Cf. și Constantin I. Karadja, *Delegații din țara noastră la conciliul din Constanța (în Baden) în anul 1415*, în *ARMSI*, s. III, t. VII, 1927, p. 59, nota 2

[23] D. A. Sturdza, *Chronica lui Ulric de Richenthal*, p. 101.

[24] Cf. reproducerea f. 109 v, din ed. Anton Sorg, Augsburg, 1483, ediție anastatică, Müller et Co., Potsdam, f.a., la Constantin Rezachevici, în *RA*, LXIII, 1/1986, coperta I-a.

[25] D. A. Sturdza, *loc. cit.*

[26] *Ibidem*, p. 98, 105.

[27] Constantin V. Obedeanu, *Aga Constantin Bălăcianu în politica Țării Românești cu împărăția germanică (veacul al <X> VII-lea)*, București, 1904, p. 11, pornind de la scrierile lui Hasdeu ajunge la raționamente fanteziste și afirmații de felul: „pe stindardul lor (? — C.R.), oltenii trebuie să fi avut un cap-negru, o parte din marca eraldică a Basarabilor, care aveau trei capete negre".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Astfel, un anume D. C. Petrescu a încercat în 1925 și 1929 nu numai să reia teoria lui Hasdeu privind „Figurarea capetelor de arapi în stema Basarabilor", despre veridicitatea căreia nici nu se îndoia, dar să o și întărească chipurile „prin legile eraldice cari, raportîndu-se sau mai bine zis, agățîndu-se de „arabă" a doua parte a numelui Basarabă, face din însemnarea acestui cuvînt arme cuvîntătoare (armes parlantes) sau figuri paranomastice și așa, pune unul sau mai multe capete de arapi în stema acestei familii"[28]. Fantezia debordantă, *à la Hasdeu* a acestui autor își depășește însă modelul, căci plecînd de la dacii cu „tiară" („Sarabi Tiarei"), ajunge să „tragă pe Basarabi din împărații romani și din „Arabia"[29].

Nu e de mirare că în anul 1926 un oarecare G. M. Ionescu împinge absurdul și mai departe, publicînd chiar o lucrare despre „etiopienii pelasgi" în Dacia preistorică (neolitică), despre care nici măcar „Nicolae Densușanu" și „B. P. Hasdeu" „nu știau nimic", căci „le lipsea (sic) elementele științifice"[30]. Interesant este că acest autor nu face, între altele, doar afirmații de felul: „Ori cine a studia heraldica Basarabilor, a putut constata capetele de negri, ca pecete a Basarabilor" (?), care nu mai necesită comentarii, ci într-un paragraf: „Reprezentanții României oficiale (sic), la conciliul din Constanța (Marele ducat de Baden)", prezintă grafic — citînd însă pe Dimitrie Sturdza — cele două steme ale „Basarabilor" din ediția a doua a cronicii lui Richental („Reichental"), cea cu trei capete de negri și cea cu doi negri goi, dansînd adosați, considerînd că: „În acest mod, cercetarea noastră [de fapt, a lui Hasdeu din care copiază adesea fraze întregi — n.n.] despre blazonul Basarabilor, primește o nouă și strălucită confirmațiune, printr-un document autentic din epoca lui Mircea cel Mare și Alexandru cel Bun, dovedindu-se totodată că atît numărul capetelor precum și proporțiunile corpului erau supuse la variațiuni, chiar în sînul dinastiei în totalitatea casei Basarabilor"[31]. Mai mult, Basarabii, luîndu-și „ca rebus heraldic aceste trei capete de negrii" s-ar fi inspirat „din realitatea faptelor, întrucît Etiopienii au existat aici [adică în țările române — n.n.] și din existența lor reală s-au făurit acel rebus heraldic conform modei din Europa occidentală și feudală" (!)[32].

Lucrurile ajunseseră prea departe! Tocmai acum, însă, în 1927, Constantin I. Karadja, un cercetător serios al incunabulelor, publică prima sa cercetare asupra cronicii lui Ulrich von Richental. El cunoaște și se referă la șase manuscrise ale acesteia, redactate în secolul XV, și trei imprimate în 1483, 1536 și 1575[33], luînd ca bază în prezentarea sa incunabulul editat de Anton Sorg la Augsburg în 1483. Ca atare, avînd în față însăși izvorul stemelor cu negri și capete de negri, el înlătură explicit stema atribuită Moldovei de Levinus Hulsius și de cei care l-au urmat: „cele două capete de negri puse pe vîrfuri a două ramuri încrucișate", ca fiind a Bosniei (de fapt, observăm la rîndul nostru, a unui „duce" din Bosnia) și arată că stema Țării Românești — un leu rampant încoronat, pe care-l reproduce (și care era în realitate, cum amintim mai jos, emblema personală a lui Mircea cel Bătrîn) — era diferită de cea înfățișată de Sturdza după ediția din 1536 a cronicii[34] (referirea fiind deci la stema cu cei

[28] D. C. Petrescu, *Rostul capetelor de Arapi în stema Băsărăbeștilor*, în *CvL*, LVII, 10/1925, p. 783.

[29] *Ibidem*, p. 783—789. „...Basarabii au fost tot o castă nobilă din care se alegeau Domnii țării ca și Sarabii terei sub Daci și putem zice că Voievozii Băsărăbești sunt urmași direcți ai lui Filip Arabul, Regilian, Galeriu și Liciniu, toți Sarabi" (p. 789). Reia, amplificînd această afirmație în *Etymologii*, București, 1929, Partea II, unde republică (p. 38—48) articolul din „Convorbiri literare" cu unele adăugiri: „Putem dar zice că voievozii Băsărăbești sunt urmași direcți ai lui Burivista (sic) și Decebal, ai lui Filip Arabul, Regilian, Galeriu și Liciniu" (p. 48).

[30] G. M. Ionescu, *Etiopienii în Dacia preistorică*, București, 1926, p. 16.

[31] *Ibidem*, p. 48—50, fig. 4, 5.

[32] *Ibidem*, p. 52.

[33] Constantin I. Karadja, *Delegații din țara noastră la conciliul din Constanța (în Baden)*, p. 60—62.

[34] *Ibidem*, p. 68.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

doi negri goi, aşezaţi spate în spate, care într-adevăr aparţinea unui „duce" din Grecia [35]). Drept urmare, ambele aceste steme cu negri nu vor mai fi atribuite în ţara noastră armorialului românesc, decît cel mult de către ignoranţi sau fantezişti.

În schimb, Constantin I. Karadja insistă asupra stemei cu „cele trei capete de negri", înţelegînd că în cronica lui Richental a dat chiar de izvorul acesteia, şi străduindu-se prin interpretarea chinuită şi eronată a inscripţiei care o însoţeşte (referindu-se doar la cuvintele *„die hindern Walachy")* să o atribuie Moldovei [36], de vreme ce stema cu cele două capete de negri în vîrfurile crengilor încrucişate aparţinea „Bosniei" şi nu Moldovei, cum se crezuse pînă atunci (după Hulsius). Karadja n-a observat însă că „stema Moldovei" nu apare la conciliul de la Constanţa (cronica lui Richental reproduce doar stemele individuale ale unor delegaţi din Moldova), deoarece — menţionăm la rîndul nostru — în virtutea relaţiilor feudale ale lui Alexandru cel Bun cu regele Poloniei, Vladislav Jagiello, solia moldoveană era cuprinsă în cea a uniunii polono-lituane. În timp ce stema lui Mircea voievodul Ţării Româneşti e figurată, deoarece aparţinea unui domn neatîrnat [37].

Din nou, în chip paradoxal, la peste trei decenii după Dimitrie Sturdza, deşi a publicat două variante ale însemnării explicative de deasupra stemei cu „cele trei capete de negri " din cronica lui Richental, care indică foarte clar pe posesorul ei : *„Ducele de Aschalott dincolo de Valahia"* [38], Karadja a trecut cu uşurinţă, ca şi predecesorul său, pe lîngă rezolvarea problemei, continuînd să atribuie amintita stemă unei ţări româneşti nord-dunărene. Ba mai mult, neizbutind, în chip ciudat pentru un diplomat cunoscător al limbii germane, nici măcar să descifreze corect însemnarea, necum să o interpreteze, el a descurajat şi pe viitorii cercetători, declarînd că aceasta e „foarte obscură" : „Textul este absolut sucit aci, nu numai în ediţia lui Anton Sorg ci şi în manuscrisele existente. *«aschol(e ?)tt ' hinder d'walachie»*. Credem că este posibil ca literele *«tt hinder»* să fie o greşală de copiere pentru «minder» — într-acest caz este vorba probabil de Moldova" [39], autorul crezînd că prin „minder" (?) s-ar desemna aşadar Valahia „mică", adică Moldova, prilej de consideraţii inutile despre numirile Valahiilor nord-dunărene [40].

În realitate, însemnarea de deasupra stemei cu „capetele de negri" este foarte clară, indicînd pe posesorul ei, atît în ediţia Anton Sorg, 1483, pe care o foloseşte, cît şi în textul aproape identic din manuscrisul datat 1433—1450 pe care de asemenea îl citează ; topicul „Aschalett", aşa cum arată chiar facsimilul publicat de Karadja (pl. VII), trebuind însă scris într-un cuvînt, litera *e* fiind doar îngustată uşor în procesul imprimării [41].

Ulterior, în 1943/1944, fără a renunţa la părerea amintită, Constantin I. Karadja a reprodus stema cu „capetele de negri" după alte două manuscrise ale cronicii lui Richental (Codex Aulendorf şi Codex Praga) [42], insistînd că „deşi stema cu cele trei capete de negri n-a fost niciodată folosită în Principatele Române, armoariile date de cronicar nu sînt închipuite, fiind aşezate de fapt

---

[35] Este vorba de „herczog von Zaltaygen in Kriechen", a cărui emblemă se afla în ediţia Anton Sorg din 1483 a cronicii lui Richental la dreapta stemei lui Mircea cel Bătrîn — leul rampant (f. 109 r., de curînd reprodusă color în întregime, cf. nota 24).

[36] Constantin I. Karadja, *op. cit.*, p. 67, reproducere cu explicaţia autorului, pl. VII.

[37] Cf. Constantin Rezachevici, *Marele voievod Mircea şi ţările române în cadrul politic internaţional* (în pregătire pentru tipar).

[38] Constantin I. Karadja, *op. cit.*, Texte, p. 80—81.

[39] *Ibidem*, p. 67.

[40] *Ibidem*, p. 65—66.

[41] Constantin Rezachevici, *„Despotla" lui Mircea cel Bătrîn — o problemă de titulatură : între realitate şi ficţiune*, în *RA*, LXIII, 1/1986, p. 23, şi nota 70.

[42] Constantin I. Karadja, *Portretul şi stema lui Grigorie Ţamblac şi misiunea sa la conciliul din Constanţa*, în *ARMSI*, s. III, t. XXVI, 1944, pl. VII, X.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ca semn de recunoaștere pe casele unde erau găzduiți delegații noștri în timpul consiliului (sic)" [43].

În ciuda faptului că și Constantin I. Karadja a trecut pe lîngă rezolvarea problemei aparteneței stemei cu „capetele de negri", totuși, după apariția primei sale comunicări din 1927 s-a renunțat în sfîrșit, cu unele excepții, cum vom vedea, la teoria „arabilor"-negri ai lui Hasdeu ca stemă a Basarabilor.

Paralel cu Karadja, și ca atare fără a-l cita, deși lucrarea sa a apărut doar în 1929, arhivistul Mihail Popescu a întreprins și el o cercetare a două manuscrise și a ediției din 1536 a cronicii lui Richental, nemulțumit de reluarea de către D. C. Petrescu, în 1925, a teoriei lui Hasdeu [44]. El pune în circulație și alte tipărituri din secolul XVI și manuscrise germane heraldice aflate la biblioteca națională din Viena, care prezintă stemele cu „negri" atribuite țărilor române [45], arătînd că Hulsius este cel care folosind o variantă a cronicii lui Richental a atribuit stema cu „cele trei capete de negri" Țării Românești și pe cea cu două capete de negri în vîrfurile crengilor încrucișate Moldovei [46].

Spre deosebire însă de Karadja, Mihail Popescu a încercat pentru întîia oară să identifice pe ducele de Aschalot, căruia cronica lui Richental îi atribuie stema cu „cele trei capete de negri". El credea că „Herzogul de Aschalott este reprezentantul republicei creștine ce a existat în secolul XIV și începutul celui de al XV-lea la golful Anchialos: azi golful Mesemvria, la Marea Neagră, în Bulgaria. Exact în urma Walachiei", considerînd apoi că Hulsius negăsind în vreun atlas „Aschalott hinder der Walachei" și fiind contemporan cu victoriile lui Mihai Viteazul — care, după el, „se răsculase împotriva turcilor ajungînd stăpîn pînă în Balcani, unde se afla acel Aschalott" — a atribuit Țării Românești stema cu capetele de negri a amintitului duce [47].

Dacă în ceea ce-l privește pe Hulsius părerea amintită ar putea fi acceptată, în privința Anhialosului lucrurile stau cu totul altfel. Oraș și teritoriu bizantin în unele perioade din secolul XIV (1331 etc.), revenit sub stăpînirea țarului bulgar [48], sediul unei arhiepiscopii în același secol (azi Pomorie, în R. P. Bulgaria), pe malul golfului Burgas, așezat la nord de localitatea Burgas și la sud de Mesembria (azi Nesebăr), aici n-a existat nici o „republică creștină", și încă condusă de un „duce", în vremea conciliului de Constanța (1414—1418). Sub Murad I, după 1368, sigur sub Baiazid I, din 1389, Anhialosul (turc. Ahyolu) a fost cucerit de turci. Cedat lui Manuel II Paleologul prin tratatul din 1403 de emirul Suleiman Celebi, fiul lui Baiazid, după prăbușirea Imperiului otoman în bătălia de la Ankara (1402), împreună cu întreaga fațadă maritimă pînă la hotarul Țării Românești (care atunci cuprindea și Țara Carvonei, pînă la nord de Varna), el va reveni sub Mehmed I, după 1413, în stăpînirea otomană, sub care s-a aflat foarte probabil în timpul conciliului de la Constanța și după aceea [49]. „Aschalot" nu s-a aflat la Anchialos (Anhialos), lîngă care n-a existat vreo

---

[43] *Ibidem*, p. 141.

[44] Mihail Popescu, *Capetele de arabi din stema Basarabilor*, în *RA*, II, 4—5/1927—1929, p. 150—155.

[45] *Ibidem*, p. 153—154.

[46] *Ibidem*, p. 155.

[47] *Ibidem*, p. 153, nota 1, p. 155.

[48] Populația regiunii era predominant grecească (Andrei Pippidi, *De l'utopie à la géographie: une «Roumanie» au XIV-e siècle ?*, în *RRH*, XXV, 1—2/1986, p. 73).

[49] Cf. Donald Edgar Pitcher, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leiden, 1972, p. 43, 47, 64; hărțile X, XIII, XVI; *Atlas po bălgarska istoriia*, Sofia, 1963, p. 19, 21. Cf. și *Fontes historiae Daco-Romanae*, IV, București, 1982, p. 213, 215, 221 (în *Indice*, p. 569, printr-o inadvertență Anhialosul e indicat la sud de Burgas; în realitate situarea localităților fiind inversă); Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, ed. Vasile Grecu, București, 1958, p. 110—112, 180 (proiectul de tratat al lui Mustafa Celebi cu Bizanțul, în 1421; cu alt prilej numește greșit Anhialosul „Aheloon", p. 321—322); G. T. Dennis, *The byzantine-turkish treaty of 1403*, în „Orientalia Christiana Periodica", XXX, 1967, p. 77—80.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Valahie și nici măcar români autohtoni[50], după cum nici Mihai Viteazul nu și-a întins stăpînirea pînă aibi. De altfel, ipoteza respectivă nici n-a fost receptată vreodată în istoriografia ulterioară a problemei.

În general, istoricii deceniului al patrulea au respins stema cu „capete de negri", referindu-se la ipoteza Hasdeu[51]. O excepție notabilă face Ioan C. Filitti, care, reluînd o părere mai veche, vede în stema cu „capete de negri" atribuită Țării Românești de Richental și Hulsius un simbol de origine maghiară, acceptat în Apus, al „Țării Negre" eliberată de regii Ungariei și de voievozii români în secolul XIV de „Negrii Tătari"[52], explicație cu totul anacronică. În deceniul următor, P. P. Panaitescu considera că de altfel „celebra stemă cu capete de negri" ar „corespunde" în cronica lui Richental „cu Moldova, nu cu Muntenia", influențat de identificarea de către Karadja a acesteia din urmă cu leul rampant încoronat[53], care în realitate era stema personală (sau de familie) a lui Mircea cel Bătrîn[54]. Ca o curiozitate, amintim că doar patru ani mai tîrziu, în 1948, René Guénon atribuia „capetelor de negri" un sen esoteric[55].

Deși în 1960 Emil Vîrtosu, după *„cercetarea tuturor sigiliilor domnești"*, respingea odată mai mult părerea lui Hasdeu despre stema cu cele trei capete de arabi, arătînd hotărît că „acest simbol n-a fost niciodată prezent, sub nici o formă, nici în stema Basarabilor, nici în stema țării ; astfel că stema amintită, înregistrată întîi de Ulrich von Richental (1418), apoi de Hulsius (1597) și de alții, n-a aparținut, niciodată, nici Țării Românești, nici Moldovei și nici Basarabilor, nici la datele arătate și nici la alte date"[56], în același an Stelian Metzulescu relua discuția asupra amintitei steme, cît și asupra acelei cu capete de negri în vîrfurile crengilor încrucișate, căutîndu-le o nouă acreditare.

De data aceasta, autorul amintit încerca să descopere „de ce s-a făcut în acea vreme în Occidentul European apropierea între Țările Românești și stema «capetelor de negri»"[57]. În esență, el urmărește să demonstreze că stemele cu „capete de negri", răspîndite în întreaga Europă, au fost un simbol al luptei împotriva musulmanilor, o amintire a cruciadelor, ceea ce la unele exemple citate se potrivește[58]. El aplică însă acest șablon și Țărilor Române, arătînd că „Mircea cel Bătrîn este un cavaler cruciat", care a luat parte la cruciada și la bătălia de la Nicopole (1396) și, ca atare, în cronica lui Richental stema cu capetele de negri a fost atribuită Țării Românești în vremea conciliului de la Constanța „deoarece această țară și nu Moldova se afla pe atunci în luptă cu

---

[50] Silviu Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu*, București, 1959, p. 166.

[51] Gh. I. Brătianu, *Originile stemelor Moldovei și Țării Românești*, în *RIR*, I, 1931, p. 51 ; Andrei Veres, *Originile stemelor țărilor române*, în *RIR*, I, 1931, p. 225.

[52] Ioan C. Filitti, *Despre primele steme ale principatelor române*, în *Cercetări și documente privitoare la istoria principatelor române*, București, 1935, p. 3.

[53] P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, București, 1944, p. 173 ; Constantin I. Karadja, *Delegații din țara noastră la conciliul din Costanța (în Baden)*, pl. VII.

[54] Cf. D. Cernovodeanu, *L'armorial Wijnbergen et l'héraldique dynastique valaque*, în „Buletinul Bibliotecii Române", Freiburg, Serie nouă, VII (XI), 1979, p. 219—220, 232, fig. 3, 4 ; și în studiul aceluiași autor citat în nota următoare, p. 185—186. Jean N. Mănescu, *Cu privire la originea stemei Țării Românești*, în „Cercetări numismatice", V, 1983, p. 185—189.

[55] René Guénon, *Les „têtes noires"*, în „Etudes traditionelles", XIX, 265/1948, p. 23—26, apud D. Cernovodeanu, *Les armes attribuées à la Valachie et à la Moldavie par les armoriaux ouest et centro-européens (XIII-e — XVI-e siècles)*, în „Buletinul Bibliotecii Române", Freiburg, Serie nouă, XII (XVI), 1985, p. 191, nota 32.

[56] Emil Vîrtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova pînă în secolul al XVI-lea*, București, 1960, p. 240—241.

[57] Stelian Metzulescu, *Un document heraldic*, în *GB*, XIX, 1—2/1960, p. 130.

[58] *Ibidem*, p. 136—140 ; idem, *Crucea Sf. Andrei simbol heraldic*, în *GB*, XIX, 11—12/1960, p. 1035—1037.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

turcii". „Inversarea", de fapt trecerea acestei steme pe seama Moldovei, ar fi avut loc în vremea luptelor antiotomane ale lui Ştefan cel Mare, cînd cronica lui Richental a fost reprodusă în manuscrise sau tipărituri, rămînînd alipită acesteia pînă în timpul lui Ion vodă cel Cumplit, ducele de Ascholott fiind, se înţelege, domnul Moldovei, iar *„Ascholott, probabil Iaşi"* [59]! Ultima atribuire a stemei, de data aceasta Ţării Româneşti, s-ar fi datorat lui Levinus Hulsius în 1597, inspirat de luptele lui Mihai Viteazul cu turcii [60], ceea ce susţinuse şi Mihail Popescu.

Cît despre stema cu cele două crengi sau chei heraldice încrucişate (crucea Sf. Andrei) avînd în vîrfuri cîte un cap de negru, acelaşi autor crede că a fost atribuită Bosniei, Imperiului româno-bulgar al Asăneştilor (?) şi Moldovei în epoci diferite, chipurile ca simbol al luptei împotriva unui invadator comun: tătarii [61], evident, simplă fantezie.

Oricît ar părea de ciudat astfel de păreri n-au trecut însă fără a lăsa urme. D. Cernovodeanu le-a preluat mărturisit, aproape în totalitate şi chiar le-a sporit documentarea, în sinteza dedicată heraldicii în România, lucrare interesantă în legătură cu problema studiată prin menţionarea tuturor armorialelor străine care de la sfîrşitul secolului al XVI-lea atribuie Ţării Româneşti sau Moldovei amintitele steme cu „capete de negri" [62]. Mai nou, autorul şi-a nuanţat părerile, reţinînd „cu toate rezervele" doar stema cu „cele trei capete de mauri" ca aparţinînd „la origine Moldovei", pe baza lecturii explicaţiei care o însoţeşte efectuată de Constantin I. Karadja, lectură eronată însă, cum aminteam mai sus, considerînd că „ne constituind un simbol heraldic autohton", a fost atribuit ţărilor române de popoarele vecine, iar în concepţia heraldiştilor străini ea a simbolizat luptele victorioase ale românilor împotriva turcilor; pentru ca în cele din urmă să vorbească de „atribuirile fictive" ale ei ţărilor române [63].

În ultimul timp, I. N. Mănescu a prezentat „micul atlas heraldic", *Stemmatographia*, publicat în 1701 la Viena de Paul Ritter-Vitezović, cunoscut şi lui Hasdeu, mai precis ediţia sîrbească a acestuia din 1741, în care stema cu „cele trei capete de negri" este atribuită, *cu totul ieşit din comun*, Basarabiei. Aceasta însă — observăm la rîndul nostru — nu „prin aceeaşi asociaţie de idei, dar gîndind geografic", ca în cazul teoriei ulterioare a lui Hasdeu, cum crede autorul [64], ci pentru că Ritter identifica, aşa cum se obişnuia în tot veacul XVIII şi la începutul celui următor, Bugeacul stăpînit în vremea sa de „împăratul tătărăsc negru la chip asemeni demonului", cum menţionează în explicaţie cu „Basarabia" [65].

---

[59] Idem, *Un document heraldic*, p. 134, 140.

[60] *Ibidem*, p. 140—141.

[61] Idem, *Crucea Sf. Andrei simbol heraldic*, p. 1023—1034.

[62] D. Cernovodeanu, *Ştiinţa şi arta heraldică în România*, p. 77—81, 125—128.

[63] Idem, *Les armes atribuées à la Valachie et à la Moldavie*, p. 182—183, 187, 191, nota 32; idem, *Les armoiries des souverains du sud-est européen dans les rôles d'armes français, anglais et allemands du XIII-e au XV-e siècles*, Comunicare la Congresul internaţional de genealogie şi heraldică, Lisabona, septembrie 1986, p. 12.

[64] I. N. Mănescu, *Ideea „Daciei" în stematografia ilirică*, în *Documente noi descoperite şi informaţii arheologice*, Bucureşti, 1980, p. 47, 50—51, fig. 4. Reproducerea paginii cu stema „Basarabiei" sub forma „celor trei capete de negri" după ediţia din 1741, Viena, a *Stematografiei*, la Mihail-Dimitri Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, p. 8.

[65] „În cursul secolului al XVIII-lea — menţionează Ion I. Nistor — în actele politice şi diplomatice europene se făcea regulat distincţia între *Muntenia, Moldova şi Basarabia*, ca ţări distincte una de alta. Sub Basarabia se înţelegea mereu Bugeacul tătărăsc împreună cu raialele Akkerman, Chilia şi Ismail, ca o regiune supusă Porţii, cîtă vreme Muntenia şi Moldova erau privite ca ţări autonome, vasale turcilor" *(Localizarea numelui Basarabia în Moldova Transpruteană*, în *ARMSI*, S. III, t. XXVI, 1944, p. 22). La 1 noiembrie 1811 turcii menţionau „întreg Bugeacul, care se numeşte Basarabia" (Mustafa A. Mehmed, *Documente tur-*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

¶ Der hochgeboren hertzog Philipp vñ hertzog Michel-
sein sun geboren von troy in kriechen warent beyd zů co
stentz vñ waren zů herberg zů der täschē an pauls gassen
dise schribent dē keiser vō constantinopel als da vor stat.

¶ Der hochgeborn hertzo
ge von ascholter hinder d̄
walachie.

¶ Der durchleüchtig hoch
geboren paulůs künig tzů
angello in kriechen land

Fila 109 v. din cronica lui Ulrich von Richental (ed. Anton Sorg, Augsburg 1483) cu stema cu capete de negri a lui Mauriciu Sguru Spata și cea cu leul rampant a lui Paul Spata.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mai recent, I. N. Mănescu, referindu-se la „stema cu trei capete de harapi" afirmă că armorialele germane anterioare *Chronologiei* lui Levinus Hulsius (care însă nu e din 1595, ci din 1596/1597) nu o atribuie „ducelui Valahiei", „ci unui enigmatic „duce de Ascholott de dincolo de Valahia". Nu știm ce poate însemna nici „Ascholott", nici „dincolo de Valahia". Poate fi vorba de-o realitate românească dinainte de 1290, cum credeam mai demult, dar și de țara lui Dobrotici sau a vreunui principe tătar. Ultima eventualitate ni se pare astăzi cea mai probabilă"[66]. Influența lui Paul Ritter este evidentă în această din urmă afirmație.

Una din ultimile explicații ale stemei cu „capete de negri" afirmă insolit că „sursele de informare" ale lui Ulrich de Richental... „aveau girul Imperiului otoman" (!), „La cronicarii turci trebuie căutată sursa de informație a lui Richental, deoarece ceilalți străini, germani, italieni etc. ne numeau întotdeauna Valahia (sic)", în vreme ce turcii foloseau pentru țările române cuvîntul *kara*, cu înțelesul de negru, singurul cunoscut de autorul stemelor[67]. Pe lîngă absurdul acestei afirmații, care în plus face din Richental un adevărat savant „orientalist", în 1981 Aneta Boiangiu nu pare să știe că „cronicile turcești" la care se referă nici măcar nu erau redactate în vremea cînd și-a scris Richental cronica, și apoi nu vedem cum cronicarul german, local, al unui conciliu bisericesc care avea, între altele, menirea de a pregăti o cruciadă antiotomană, ar putea avea „girul Imperiului otoman", măcar sub aspect logic !

În sfîrșit, autorul acestor rînduri a prezentat de curînd pe scurt unele teze ale cercetării de față[68]. Pînă aici e legenda stemei cu „cele trei capete de negri" apărută în 1596/1597 o dată cu lucrarea lui Levinus Hulsius, căci cu adevărat legendă poate fi socotită această neașteptat de tenace dăinuire a acestei steme în heraldica românească. Care este însă realitatea, cui a aparținut ea într-adevăr ?

•

Cronicarul conciliului de la Constanța, Ulrich von Richental (?—1437) pare să fi fost depășit de sarcina asumată. Vreme de aproape patru ani (1414—1418), micul orășel imperial Constanța, de pe malul lacului cu același nume (numit și Bodensee), a devenit o adevărată capitală universală a lumii creștine, locul unde s-a ținut un conciliu fără precedent[69], de fapt cea dintîi și cea mai lungă întrunire internațională de pînă atunci, sediul curții imperiale și a lui Sigismund de Luxemburg, reședința temporară a doi papi și trei patriarhi, a sute de cardinali, arhiepiscopi, episcopi și abați, a aproape 600 de doctori în teologie și în drept, a peste 5000 de magiștri și studenți, a doi regi, cinci principi și peste 100 de duci și conți de tot felul, a 2400 de cavaleri, cîteva mii de nobili, 116 trimiși ai orașelor etc. În acest „Babilon" medieval, străbătut de cortegii laice și religioase, sediul disputelor de tot felul, al turnirelor cavalerești, dar și al arderii lui Jan Hus, s-a desfășurat o viață medievală fastuoasă cu participarea

---

cești privind istoria României, III, București, 1986, p. 293). Cf. și B. P. Hasdeu, *Istoria critică a românilor*, p. 106 ; N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, București, 1899, p. 76 ; P. P. Panaitescu, *Rusia, Polonia și Renașterea națională a românilor*, Facultatea de litere și filozofie București, Curs, București, 1934, p. 103 (La 1812, „prin „Basarabia" încă se înțelege numai Bugeacul, părțile basarabene din sud").

[66] Jean N. Mănescu, *Cu privire la originea stemei Țării Românești*, p. 190.

[67] Aneta Boiangiu, *De ce capete de negri în stemele țărilor române, la 1417*, în *Curs special de heraldică. Probleme controversate ale heraldicii românești*, București, 1981, p. 80—89, îndeosebi p. 87—98. Pentru calitatea acestei lucrări cf. Ștefan S. Gorovei, în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 547—550.

[68] Constantin Rezachevici, *„Despotia" lui Mircea cel Bătrîn*, p. 23—24. Menționăm că în cronica lui Richental, alături de stema cu „capete de negri" nu se află cea a unui „despot din familia Anghelilor", cum crezusem în aceea etapă a cercetării (p. 24), ci cea a despotului aromân Paul Buia Spata, cum rezultă din studiul de față. Alte două inadvertențe (schimbări în înțelesul unor fraze, p. 18 și 20) aparțin însă redacției (!), care nu a mai publicat o *corrigenda* după observația noastră.

[69] Joseph Gill, *Constance et Bâle-Florence*, Paris, 1965, p. 41 și urm.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în timp a peste o sută de mii de oameni [70]. Cei nobili aveau blazoane şi le afişau pe zidurile locuinţelor [71]. În felul acesta, Richental şi ilustratorul său Gebhard Dacher (?—1472) au reprodus circa 1 100 de steme [72] — cronica conciliului de la Constanţa fiind astfel, în limbajul disciplinei heraldice, un adevărat „armorial marginal" [73] —, fără ca cei doi să ştie întotdeauna exact cui au aparţinut, ca în cazul lui Mircea cel Bătrîn, domnul Ţării Româneşti, al cărui nume Richental nu l-a aflat, iar titlul i l-a reprodus după cel al despotului sîrb Ştefan Lazarevici [74]. Ca atare, aceste steme, multe din ele ocazionale, atribuite sau adoptate în vremea conciliului [75], se împart, cum vom vedea, în trei : cele reale, cele doar cu unele elemente reale, şi cele în întregime fanteziste.

Deşi Richental a făcut multe erori geografice, ulterior amplificate şi de traducătorii, copiştii şi editorii săi [76], deşi textele sale sînt uneori greu de înţeles, iar între stemele reale a introdus, după obiceiul vremii, şi multe absolut imaginare, precum cea a marelui han mongol, a unor personaje biblice, împăraţi romani, figuri mitologice din antichitate [77], în ceea ce priveşte atribuirea stemei cu „cele trei capete de negri" e sigur că nici el nici traducătorii sau copiştii săi nu au vreo vină. *Nu Richental a atribuit-o Ţării Româneşti sau Moldovei, cum au afirmat majoritatea cercetătorilor problemei, ci chiar aceştia, începînd temeinic cu însuşi Constantin I. Karadja.*

În chip ciudat, inscripţia explicativă a acestei steme fie că nu a fost înţeleasă, fie că a fost parţial şi greşit interpretată, fie că *cel mai adesea nici nu a fost luată în seamă.* În realitate, cea consemnată în cel mai vechi manuscris păstrat al cronicii lui Richental, datat 1433—1450, arată limpede că stema cu „cele trei capete de negri" aparţinea „Ducelui de Aschalott dincolo de Valahia" *(Der herzog von Aschalott hinder der Walachy)* [78], sau în ediţia Anton Sorg, Augsburg, 1483 : „Ilustrului duce de Aschalott dincolo de Valahia" *(Der hochgeborn herczoge von aschalott hinder d'walachie)* [79]. Nu rezultă de nicăieri că această „Valahie" ar fi Ţara Românească sau Moldova, *cum s-a afirmat aproape fără excepţie pînă acum,* şi oricum inscripţia arată fără posibilitatea altei interpretări *tocmai faptul că stema nu era a acestei Valahii, care slujea în cadrul inscripţiei doar ca indicator geografic de orientare* [80]. Chiar şi aşa, *în mod sigur* Valahia amintită nu era Ţara Românească, căci în explicaţia stemei lui Mircea cel Bătrîn din aceeaşi cronică, cum observam nu demult pentru întîia oară, ţara acestuia era numită „Valahia de (lîngă) Mare" *(d'mere walachie)* [81], şi cu atît mai puţin Moldova. De altfel, la începutul secolului XV

---

[70] Cf. *ibidem,* p. 41—42 ; Ernest Denis, *Huss et le guerre des Hussites,* Paris, 1930, p. 141—142 ; Mihail Dan, *Sub flamura Taborului,* ed. II, Bucureşti, 1964, p. 78—79 ; Egon Frhr von Berchem, *Heraldische nachwort mit dem Namenverzeichnis der Wappen usw.,* anexă la Ulrich von Richental, *Conciliumbuch,* Augsburg, Anton Sorg, 1483, Müller et Co., Verlag, Potsdam, f.a., p. 4—5.

[71] Constantin I. Karadja, *op. cit.,* p. 65. Acest obicei era foarte răspîndit pînă în secolul al XVI-lea, cînd îl consemnează şi Montaigne.

[72] Ernst Voullieme, anexă la Ulrich von Richental, *op. cit.,* ed. cit., p. 3.

[73] Cf. Michel Pastoureau, *Les armoiries,* Turnhout, 1976, p. 41.

[74] Constantin Rezachevici, *op. cit.,* p. 22.

[75] Michel Pastoureau, *op. cit.,* p. 39.

[76] Constantin Rezachevici, *op. cit.,* p. 21.

[77] *Ibidem,* p. 22 ; Egon Frhr von Berchem, *op. cit.,* p. 6.

[78] Constantin I. Karadja, *op. cit.,* p. 81.

[79] *Ibidem,* p. 80 ; pl. VII ; Ulrich von Richental, *Conciliumbuch,* ed. Anton Sorg, Augsburg, 1483, f. 109 v. (ediţie anastatică, Müller et Co., Potsdam, f.a., considerată de Constantin I. Karadja, *op. cit.,* p. 60 : „de o execuţie perfectă, fiind identică cu originalul"; o folosim în acest studiu).

[80] Constantin Rezachevici, *op. cit.,* p. 24.

[81] *Ibidem,* p. 21. Explicaţia lui Constantin I. Karadja, *op. cit.,* p. 66 : „Cuvîntul «meren» poate fi «mereren»" nu are nici un înţeles. Chiar dacă acceptăm, la rîndul nostru, că în germana veche *meren* poate avea sens adjectival („mare"), aceasta nu are vreo legătură cu posesorul stemei cu „capetele de negri", care oricum nu era stăpînitorul unei Valahii, fie ea „mare" sau mică.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ioan arhiepiscopul de Sultanieh, tot un occidental, socotea ambele țări românești nord-dunărene ca o singură Valahie „numită cea Mare și cea Mică" și așezată „lîngă Marea cea Mare sau Pontică"[82], în spiritul afirmației lui Richental.

Ca atare, acea Valahie destul de însemnată pentru a sluji drept indicator de orientare pentru localizarea mai puțin cunoscutului „Aschalot", trebuie căutată în sudul Dunării. Peninsula Balcanică e plină în evul mediu de vlahi, străveche populație autohtonă din fostul Imperiu Roman de Răsărit și apoi bizantin, și de „Vlahiile" lor. De-a lungul vremii, izvoarele îi menționează împreună cu „țările" lor nu numai în partea nordică și pe litoralul adriatic[83], ci și în Albania, în Tesalia și Epir, în Pind, în Acarnania, Ahaia etc.[84]. Cum la pagina respectivă a cronicii lui Richental (ed. Anton Sorg, Augsburg, 1483, f. 109 v.) stema „ducelui de Aschalott" cu cele trei capete de negri purtînd banderole galbene pe fond albastru, se află în compania stemelor unor dinaști din „Grecia" — „ducii" Filip și Mihail de „Troi" sau „Tropaw", aflați în legătură cu împăratul din Bizanț și socotiți Paleologi[85], înfățișînd acvile bicefale galbene în scut roșu, și cea a unui „rege" Faulus din „Angello" (în Epir, cum vom vedea) — desigur că e vorba de Vlahia Mare din Tesalia și Pind, cea mai însemnată ca întindere, cum o arată și numele. Documentată încă din veacul XII, ea era bine cunoscută lumii occidentale îndeosebi după cruciada a patra, fiind amintită, între alții, de cronicari francezi ca Robert de Clary și Geoffroy de Villehardouin, sau de spaniolul Ramon Muntaner, ca să nu mai vorbim, în Răsărit, de cei bizantini[86].

„Dincolo", adică la apus de Vlahia Mare, care în secolul XIV împrumută numele său întregii Tesalii, se afla despotatul de Acheloos (Ahelon) și Angelocastro (grec. Angelokastron) rezultat — după cronica Ioaninei — din împărțirea în două pe la 1359/1360 a despotatului Epirului, partea nord-vestică a acestuia rămînînd cu Arta și Rogoi[87]. Topicul străvechi Acheloos (grec. *Akhelôios, Akhelôos, Achelous)* numește astfel cu alt termen „orașul, rîul și provincia românească Aspropotam", delimitată prin munții Pindului de Vlahia Mare a Tesaliei, referindu-se la jumătatea sud-estică a fostului despotat. Localitatea Acheloos era destul de însemnată încă la începutul secolului XIII, de vreme ce stăpînirea sa a fost pretinsă de venețieni după cruciada a patra, iar în vremea despotatului aici s-a aflat sediul unui sufragan. Cît despre rîul cu același nume care izvorăște din Pind, cel mai însemnat din Epir (avînd lungimea de 220 km), despărțind Etolia de Acarnania, el și-a păstrat denumirea de Acheloos încă din antichitate, cînd era divinizat sub acest nume ca zeu-fluviu (fiu al

---

[82] *Călători străini despre țările române*, I, București, 1958, p. 39.

[83] Cf. Silviu Dragomir, *Vlahii din nordul Pensisulei Balcanice*, *passim* ; idem, *Vlahii și morlacii. Studiu din istoria românismului balcanic*, Cluj, 1924.

[84] I. Caragiani, *Studii istorice asupra românilor din Peninsula Balcanică*, I, 1929, *passim* ; Ion I. Nistor, *Originea românilor din Balcani și Vlahiile din Tesalia și Epir*, în *ARMSI*, s. III, t. XXVI, 1944, p. 167—187 ; P. Ș. Năsturel, *Les Valaques Balcaniques aux X-e—XIII-e siècles (Mouvements de population et colonisation dans la Romanie grecque et latine)*, în „Byzantinische Forschungen", VII, 1979, p. 109 ; Th. Capidan, *Meglenoromânii*, I, București, 1925, p. 5—7, 54—65 ; idem, *Românii nomazi. Studiu din viața românilor din sudul Peninsulei Balcanice*, Cluj, 1926, p. 21—78 ; idem, *Fărșeroții. Studiu lingvistic asupra românilor din Albania*, București, 1931 ; idem, *Macedoromânii. Etnografie, istorie, limbă*, București, 1942, p. 12—21, 130—159 ; George Murnu, *Istoria românilor din Pind. Vlahia Mare (980 — 1259)*, București, 1913.

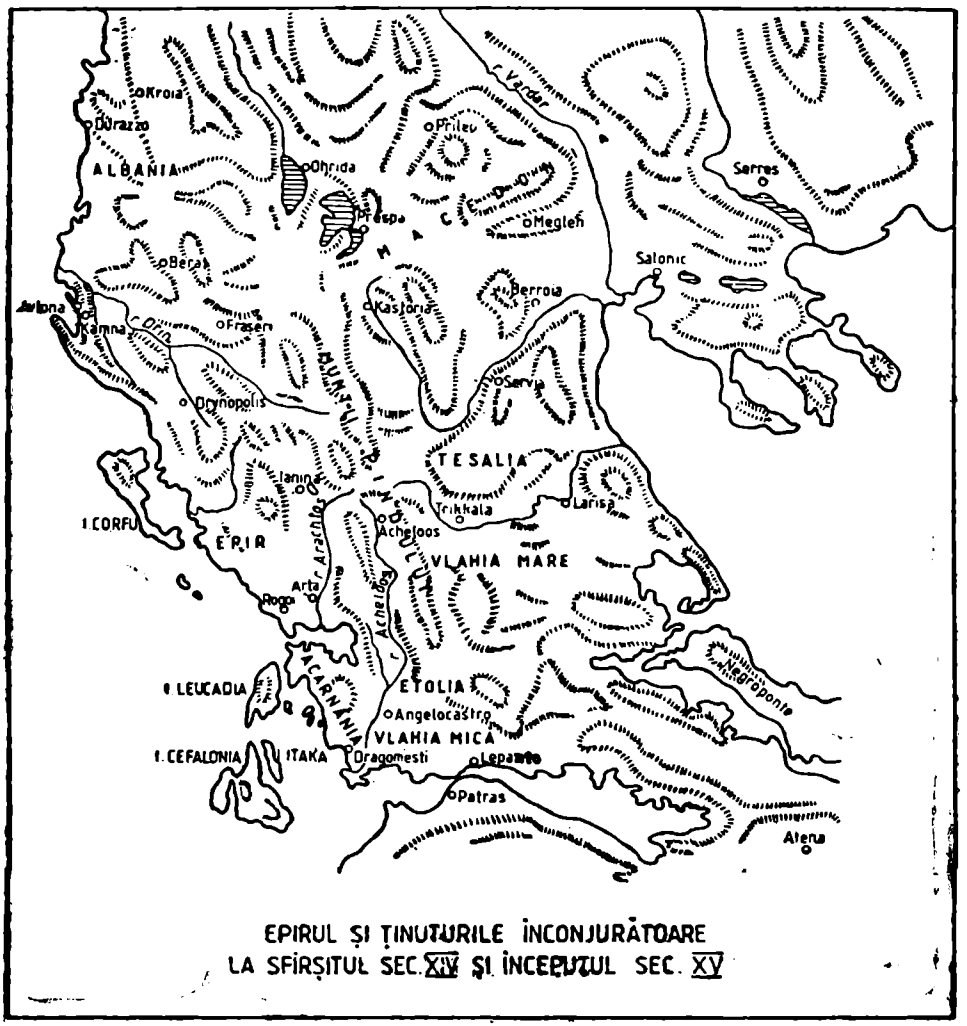
[85] „Despoții Filip și Mihail Paleologul", la D. Cernovodeanu, *Contribution à l'étude des origines lointaines de l'héraldique (Moyen Orient) et son développement du XII-e au XV-e siècles à Byzance et dans le sud-est européen*, în *Genealogica & Heraldica Copenhagen 1980*, Copenhaga, 1982, p. 346.

[86] Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 177—180, 186 ; Tache Papahagi, *La românii din Albania*, București, 1920, p. 70—71 ; Th. Capidan, *Macedoromânii*, p. 156—157.

[87] Cf. M. Ruffini, *Ghinu Buia Spata și luptele aromânilor pentru cucerirea Ioaninei (1360—1400) în Historia Basilissae Mariae atque Thomàs et Esaù, despoton Joanninae*, în „Studii", XV, 5/1962 ; p. 1129 ; *Fontes*, IV, p. 347.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lui Téthys şi al lui Okéanos, tatăl Sirenelor, învins de Hercule), personificare a tuturor rîurilor, menţionat de Homer şi Hesiod. În timp ce Angelocastro (grec. biz. *Anghelopolicni)* se afla la răsărit de rîul Acheloos şi la sud-est de localitatea cu acelaşi nume, în Vlahia Mică, aparţinînd aceleiaşi jumătăţi sud-estice a fostului despotat al Epirului [68].



EPIRUL ŞI ŢINUTURILE ÎNCONJURĂTOARE
LA SFÎRŞITUL SEC. XIV ŞI ÎNCEPUTUL SEC. XV

[68] I. Caragiani, *op. cit.*, p. 6, nota 9; Mihail-Dimitrie Sturdza, *op. cit.*, p. 234; Donald M. Nicol, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 17, 222, şi harta anexă. Cf. şi hărţile nr. 1—2, la M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1151—1152; harta anexă la Božidar Ferjančić, *Tesalija u XIII i XIV veku* (Tesalia în secolele XIII şi XIV), Belgrad, 1974; hărţile XII—XIII, la Donald Edgar Pitcher, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leiden, 1972. *Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, Milano, Roma, 1929, I, p. 305, IV, p. 978.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cercetarea istoriei Epirului, atît de puțin cunoscută în România, deși „este regiunea în care romanitatea balcanică a rezistat cel mai bine"[89], arată că cei doi dinaști ale căror steme au fost alăturate în jumătatea inferioară a f. 109 v. din ediția Anton Sorg, Augsburg, 1483, a cronicii lui Richental: ducele de „Aschalott" — „Ascholett", în formele corupte ale cronicii germane, adică, după expresia grecească (respectiv slavă), de Acheloos (Ahelon), avînd stema cu „cele trei capete de negri", și „Prealuminatul ilustru Paulus rege de Angelo în țara grecească" *(Der durchleüchung hochgeboren Paulus künig czu Angello in kriechen land)*, avînd drept stemă un leu rampant galben cu coroană și ghiare roșii în scut negru, timbrat de o coroană ducală verde, erau rude apropiate, unchi și nepot, cum vom vedea, fiind bine reprezentați în cadrul conflictelor din Epir de la începutul secolului XV. Unul din ei *amintit chiar pe nume* — „regele" (echivalentul termenului *despot*) Paulus de Angelocastro — este fără îndoială Paul Spata, celălalt, „ducele" de Acheloos, este, după izvoarele grecești, Mauriciu (Murices) Spata, poreclit „Sguru" (transcrierea grecească a cuvîntului aromân fărșerot *dzgîru*) care înseamnă *Crețul*[90].

În cazul lui Mauriciu Sguru Spata, rebusul heraldic este extrem de evident. Nici nu se putea alege, poate chiar *ad-hoc* în vremea conciliului de la Constanța, *după obiceiul heraldic al vremii*, o „stemă vorbitoare" *(armes parlantes)*[91] mai semnificativă pentru un personaj numit *Mauriciu* (NEGRU) și poreclit CREȚUL decît „cele trei capete de negri". Prin tradiție, sfîntul Mauriciu avea chipul unui negru, după reprezentarea adusă de cruciați din Nubia creștină, așa cum e înfățișat în straie de cavaler „apusean" în catedrala din Magdenburg; și în secolul XVI încă, celebrul tablou al lui Grünewald, *Sfinții Erasm și Mauriciu*, îl zugrăvește pe ultimul sub înfățișarea unui cavaler occidental în armură completă, avînd însă capul de negru african, cum apare și pe panoul altar al lui Hans Baldung-Grien[92].

Ținînd totodată seama de *transpunerea cel mai adesea extrem de coruptă a topicelor în cronica lui Richental* (la origine latină, tradusă și copiată în diferite dialecte germane), redarea grecescului Acheloos (în limbile slave *Ahelon;* nu știm însă cum va fi sunat în aromână) prin „Aschalott", „Ascholett" în textul german al cronicii amintite este explicabilă, cu atît mai mult cu cît alte topice din aceeași lucrare sînt cu mult mai deformate[93]. Este de asemenea ipotetic posibil, ca forma transpusă de cronicarul german, sau poate de traducătorii și copiștii acestora, să fi fost influiențată de topicul „Ascalon", localitate binecunoscută în Europa centrală și apuseană, din fostul regat creștin al Ierusalimului, sau poate chiar de numele propriu Aschelon (Ascalon), răspîndit încă din secolul XIII pînă în Italia[94].

Cei doi stăpînitori din Acheloos (Ahelon), respectiv Angelocastro, făceau parte dintr-o cunoscută familie aromână fărșerotă, *Buia* (numele ca atare e atestat la 10 iunie 1415 și în Țara Românească[95]), menționată de la începutul

---

[89] Victor Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Epir*, în „Balcania", I, 1938, extras, p. 1.

[90] I. Caragiani, *op. cit.*, p. 11; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1146.

[91] Michel Pastoureau, *Les armoiries*, p. 39, 72—73.

[92] Tabloul lui Grünewald a fost pictat între 1517—1523, cf. Marcel Petruț, *Grünewald*, București, 1985, pl. 56; detaliu: capul de negru al sf. Mauriciu (pl. 55). Panoul lui Hans Baldung-Grien (c. 1480—1545), în *Alte deutsche Meister*, Leipzig, f.a., p. 2.

[93] Menționăm astfel zeci de exemple din spațiul românesc nord-dunărean (cf. textele cronicii lui Richental, la Constantin I. Karadja, *op. cit.*, p. 82—83, 91; și p. 69—71).

[94] Este numele unui cavaler cu care se luptă Ywain, cavaler al mesei rotunde — frescă din secolul XIII în castelul Rodengo din Alto Adige, Italia de nord (Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *Insegni e simboli. Araldica publica e privata medievale e moderna*, Roma, 1983, p. 23).

[95] Doi „boirenași" cu numele Buia primesc localitățile Beala și Prislopul din județul Motru *(DRH*, B, I, p. 80—82). Și I. Caragiani, *op. cit.*, p. 18, observa că „numele Buiu și Buia se află de mult la români atît la cei din România cît și la cei din Peninsula Balcanică".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

secolului XIV și sub numele de *Spata*[96] (<lat. *spatha*, grec. *spathe* = spadă, aluzie desigur la caracterul ei războinic). Cronicile grecești ale vremii, la care ne vom referi mai jos, și o bună parte din istoriografie, îndeosebi cea greacă, dar și cea apuseană sau chiar românească, o socotesc albaneză[97]. În realitate, familia Buia-Spata, documentată încă din 1304[98], conducătoare a tribului Buieștilor, făcea parte din ramura aromânilor fărșeroți, originari din munții Gramostei și ai Pindului, stabiliți în regiunea Frașeri din sudul Albaniei, de unde și numele de „arvanitovlahi", adică vlahi din Albania[99], dat uneori acestor aromâni[100]. Încă din prima jumătate a secolului XIV, Buieștii sînt amintiți și în Epir, unde, ca și în Vlahia Mare vecină, se aflau un număr mare de aromâni, reprezentanții lor situîndu-se în fruntea unor formațiuni politice aflate din 1350 sub stăpînirea țarului sîrb Ștefan Dușan[101].

Astfel, Petru Buia stăpînea în 1354 Angelocastro[102]. La 1359—1360, după cronica grecească a Ioaninei, cînd fostul despot (onorific) al Epirului, Simeon Uroš Paleologul, fratele vitreg al lui Ștefan Dușan, a împărțit provincia în două despotate, fiul lui Petru Buia, Ghinu Buia Spata *„a primit în stăpînire Acheloos și împrejurimile, împreună cu Arghirocastron"*, adică aproximativ partea sud-estică a Epirului, în vreme ce Petru Liușia, din ramura Frățeștilor a neamului Buia, a primit jumătatea nord-vestică cu orașele Arta și Rogoi, ambii fiind investiți și cu titlul de despot[103]. Cronica Ioaninei apreciază că *„întreaga Etolie* (Epirul) *a căzut în mîna albanezilor* (adică a aromânilor)"[104]. În fapt însă, cetatea Ioaninei cu împrejurimile, inima însăși a fostului despotat epirot a rămas sub suzeranitatea sîrbească, fără a fi supusă efectiv unuia din cei doi dinaști aromâni, ale căror stăpîniri o încadrau. Aceasta a dus la nesfîrșite lupte pentru cucerirea Ioaninei, în a doua jumătate a secolului XIV, ai căror eroi au fost pentru scurt timp Petru Liușia, despotul din Arta, care însă a murit în 1373—1374, și fiul acestuia Ghinu Frate (1374—1375), conducătorul neamului aromân al Mălăcașilor din Pind, iar mai apoi, pentru o lungă perioadă, Ghinu Buia Spata, despotul din Acheloos (1359/1360—1400). Acesta, după moartea lui Liușia și a fiului acestuia în 1375, a preluat și despotatul de Arta

---

[96] I. Caragiani, *op. cit.*, p. 11 ; Charles Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, p. 531, tabelul XI, B. Cf. și G. Schirò, *La genealogia degli Spata tra il XIV e XV sec. e due Bua sconosciuti*, în „Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici" (n.s.), 8—9, Roma, 1971—1972, p. 67—85.

[97] Exemple la I. Caragiani, *op. cit.*, p. 5—14 și M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1128. Cf. și Božidar Ferjančić, *op. cit.*, p. 200, etc. ; Alain Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Age*, Salonic, 1981, p. 487, 646. Confuzia apare și în istoriografia românească (Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 209), iar mai nou la Mihail-Dimitri Sturdza, *loc. cit.*, (familia aromână Buia e prezentată drept albaneză, sub numele *Bua*). Pentru sensul cuvîntului aromân *spátă* = spadă, dar și *spátă* = spatulă, în legătură cu țesutul firelor (cf. și arom. *spătár* = care face și care vinde spate (spatule) pentru țesut), cf. Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, ed. II, București, 1974, p. 1104—1105.

[98] M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1130, nota 2 ; Charles Hopf, *loc. cit.*

[99] Th. Capidan, *Românii nomazi*, p. 42 ; idem, *Fărșeroții*, p. 145—148 ; I. Caragiani, *op. cit.*, p. 3—5.

[100] „Prin *aromâni* — amintea Tache Papahagi, *La românii din Albania*, p. 69 — înțelegem toți românii care locuiesc în Pind, Tesalia, Macedonia și Albania".

[101] I. Caragiani, *op. cit.*, p. 11 ; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 205.

[102] M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1128, 1130.

[103] *Fontes*, IV, p. 347 ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1129 ; Božidar Ferjančić, *op. cit.*, p. 243 ; idem, *Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama* (Despoții în Bizanț și în ținuturile sud-slave), Belgrad, 1960, p. 168 ; Alain Ducellier, *op. cit.*, p. 487 ; Donald M. Nicol, *The Rock Monasteries of Thessaly*, Londra, 1975, p. 63 ; Mihail-Dimitri Sturdza, *loc. cit.* Ghinu, Ginu etc. sînt forme aromâne ale numelui Ion, iar Liușia e abrevierea lui Tuliușia (<Tuliu <Apostoli) (I. Caragiani, *op. cit.*, p. 11, 25 ; Th. Capidan, *Macedoromânii*, p. 64).

[104] *Fontes*, IV, *loc. cit.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

acțiune amintită și de cronicarul bizantin Laonic Chalcocondil [105], ajungînd stăpînul întregului Epir, cu excepția Ianinei [106].

Ghinu Buia Spata se remarcase încă din 1359, cînd a înfrînt în bătălia de la Acheloos pe despotul Epirului Nikifor II Orsini, ginerele împăratului bizantin Ioan VI Cantacuzino, care și-a pierdut viața în luptă [107]. În răstimpul a patru decenii care au urmat pînă la moartea sa în 1400, Ghinu Buia Spata a purtat lupte sau a dus tratative cu stăpînitorii sîrbi ai Ianinei — despotul Toma Preljubović (1367—1384) și soția sa Maria Anghelina, fiica lui Simeon Uroš Paleologul, și cu cel de-al doilea soț a acesteia, florentinul Esaù de Buondelmonti Acciaiuoli, despot al Epirului (1385 — post 1408) — fără a putea cuceri Ianina, acțiuni prezentate pe larg în cronica acesteia [108]. Între altele, el a capturat în 1378 pe însuși marele maestru al ordinului cavalerilor Ioaniți, Juan Fernández de Heredia, care încercase să cucerească Arta, între prizonieri fiind și Esaù de Buondelmonti Acciaiuoli [109].

Ulterior, cum am amintit, Esaù a devenit despot și stăpîn al Ianinei prin căsătoria cu Maria Anghelina, văduva lui Toma Preljubović (31 ianuarie 1385), primind și însemnele despotale de la Ioan V Paleologul, iar după moartea soției, în 1396 s-a căsătorit cu Irina, o fiică a lui Ghinu Buia Spata [110]. În 1400, anul morții socrului său, el era, după cronica Ianinei, în relații bune cu fratele acestuia Mauriciu Sguru Spata [111].

Perioada care urmează e în parte mai puțin cunoscută datorită încheierii cronicii Ianinei. Aceasta apucă, însă, să mai amintească faptul că, după moartea lui Ghinu Buia Spata, fratele acestuia, Mauriciu Sguru Spata, a luat în stăpînire Arta (1400), avînd însă de înfruntat curînd pretențiile unui alt conducător aromân din Pind, Bagùa, stăpînitor al Zardariei, care l-a îndepărtat un timp [112]. Bagùa însă nu l-a putut înlătura cu totul pe Mauriciu, cum s-a crezut [113], și nici nu trebuie identificat cu Paul Buia Spata de Angelocastro, fiul lui Ghinu [114], cel a cărui stemă e reprezentată, cum am văzut, în cronica lui Richental, alături de cea cu „capetele de negri" a unchiului său Mauriciu. La rîndul său, Bagùa a fost alungat repede de către Mauriciu Sguru Spata [115] care a reușit să păstreze moștenirea fratelui său.

---

[105] Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, ed. Vasile Grecu, București, 1958, p. 134.

[106] M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1130—1131, care reproduce în greceşte pasaje din cronica Ianinei, pe care le rezumă în traducere. Desigur, „venind Petru Lioșia în 6882 (1373—1374)" trebuie citit „murind...". Cf. și p. 1133. Charles Hopf, *op. cit.*, p. 531, tabelul XI, nr. 5, A, B.

[107] Božidar Ferjančić, *Tesalija*, p. 240—241 ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1130, nota 7 ; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 204—206, cu corecturile care se impun. Cf. și Wertner Mór, *A középkori délszláv uralkodók genealogiai története* (Istoria genealogică a domnitorilor slavilor de sud în evul mediu), Timișoara 1891, tabelul XII ; Charles Hopf, *op. cit.*, p. 529, tabelul XI, nr. 2.

[108] Cf. M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1131 și urm. ; *Fontes*, IV, p. 349 ; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 206—209 ; Donald M. Nicol, *op. cit.*, p. 188—189, tabelul genealogic ; Charles Hopf, *op. cit.*, p. 530, tabelul XI, nr. 3 ; Wertner Mór, *op. cit.*, p. 94 — 96, tabelul I. Stema familiei Acciaiuoli, un leu rampant, la Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *op. cit.*, p. 155.

[109] Laonic Chalcocondil, *loc. cit.* ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1134.

[110] M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1140—1143 ; Charles Hopf, *loc. cit.* ; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 209, plasează căsătoria cu Irina în 1395.

[111] M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1145—1147.

[112] *Fontes*, IV, p. 349. Pentru neamul lui Bagùa (Vongo), cf. Charles Hopf, *op. cit.*, tabelul XI, nr. 5, D.

[113] Cum afirmă I. Caragiani, *op. cit.*, p. 14—17 ; dar în același timp menționează că ar fi fost stăpînitorul Ianinei între 1403—1418 (p. 12).

[114] Cum presupune M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1148.

[115] Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 210 ; Djordje Sp. Radojičić *«Bulgaralbanitoblahos»* et *«Serbalbanitobulgaroblahos» deux caractéristiques ethniques du sud-est européen du XIV-e et XV-e siècles*, în „Romanoslavica", XIII, 1965, p. 77.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mai mult chiar, în urma morții lui Esau de Buondelmonti Acciaiuoli, după martie 1408[116], Mauriciu a încercat — după o cronică din Cefalonia — să cucerească Ianina, respingînd propunerea conducerii cetății de a-și căsători fiica cu un fiu al lui Esaù și al Evdochiei Balšić, ce-a de-a treia soție a fostei sale rude prin alianță[117]. În aceste condiții, cucerirea Ianinei, alungînd pe Evdochia cu fii ei în Serbia, a chemat în fruntea despotatului pe Carlo I Tocco seniorul de Cefalonia, Zante și Leucadia (1381—1429), insule aflate în vecinătatea fațadei maritime a Epirului[118].

---

[116] Giuseppe Schirò, *Manuele II Paleologo incorona Carlo Tocco despota di Gianina*, în „Byzantion", XXIX—XXX, 1959—1960, p. 212 ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1147.

[117] Giuseppe Schirò, *op. cit.*, p. 213—214 ; idem, *Evdokia Balšić vasilissa di Gianina*, în „Zbornik Radova", Belgrad, VIII[2], 1964, p. 383—391 ; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 209—210, credea că Irina, fiica lui Ghinu Buia Spata ar fi fost văduva lui Esaù (din 1403 !), și ea i-ar fi încredințat conducerea Ianinei *„fratelui ei vitreg Morikios Bua Squaras"*, care era de fapt unchiul ei. Și Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234, afirmă că Irina, văduvă din 1403 (!), ar fi fost refuzată de principele Moreei Centurione Zaccaria (?).

[118] Giuseppe Schirò, *op. cit.*, p. 214.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Noul stăpîn al Ioaninei, provenind dintr-o familie napolitană după tată și florentină după mamă, era fiul lui Leonardo I Tocco de Cefalonia (1359—1381) și al Maddalenei Buondelmonti Acciaiuoli, sora lui Esaù (căruia îi era deci nepot), fiind înrudit cu Antonio Acciaiuoli, ducele Atenei (1402—1435), cu a cărei soră vitregă, Francesca Acciaiuoli, s-a și căsătorit de altfel[119]. În 1415, Manuel II Paleologul i-a acordat coroana de despot[120], consolidîndu-i astfel stăpînirea asupra Ioaninei. Laonic Chalcocondil afirmă că începînd nu mult după obținerea noii stăpîniri Carlo Tocco s-a străduit să cucerească *„pe încetul și Acarnania"*. Va reuși în cele din urmă să ocupe și un ținut *„de la Ahelou"* ca și *„Anghelopolichni"* (Angelocastro)[121], dar aceasta — observăm la rîndul nostru — s-a petrecut după mijlocul lui 1417, în urma morții rivalului său, Mauriciu Sguru Spata.

Pînă acum, se credea că Mauriciu a murit în 1418 sau 1419 și s-a aflat în permanent conflict cu Carlo I Tocco, cu care și-a împărțit Epirul[122], cronica grecească a ducilor Tocco din Cefalonia acuzîndu-l chiar că s-a aliat cu beii turci care din 1393 cuceriseră Tesalia, sau Vlahia Mare cum era numită în acea perioadă[123]. În realitate, ambii rivali au avut legături variabile, îndeosebi cu Veneția, care își instalase stăpînirea în Corfu, dar și cu turcii care băteau la porțile Epirului și ale Moreei, noile forțe care se impuneau în regiune, înlocuind vechile influențe sîrbești și bizantine.

Documente venețiene precis datate, necunoscute în trecut și neutilizate ulterior, arată că Mauriciu Sguru Spata — ducele de „Aschalott" — „Ascholett" din cronica lui Richental, adică de Acheloos (Ahelon), după numele unei mai vechi stăpîniri de familie — a rămas senior de Arta (1400—1417), adică practic stăpînul întregului Epir, cu excepția Ioaninei și a regiunii înconjurătoare, pînă la moartea sa, petrecută înainte de 8 iunie 1417, cînd scrisori din Corfu anunțau la Veneția că ducele Cefaloniei, Carlo I Tocco, „a obținut stăpînirea țării Artei" *(qui obtinuit dominium terre Arte)*[124]. Ulterior, acesta „s-a intitulat Carol despot al romanilor" *(qui se intitulat Karolum dispotum Romeorum)*[125], aluzie desigur la vechiul titlu al despoților bizantini ai Epirului, care îngloba și pe acelea de „principe al Vlahiei" (Mari) și *„conte de Acheloos și Lepanto"*[126]. Veneția, de altfel, a mijlocit în 1410 relațiile pașnice dintre Mauriciu Spata, seniorul Artei, pe care a hotărît să-l ajute în apărarea pămînturilor sale împotriva turcilor, și ducele Cefaloniei[127], „credincios cetățean al Republicii", și fiu preferat al acesteia, pe care-l proteja de multă vreme, astfel că Mauriciu nu s-a alăturat

---

[119] *Ibidem*, p. 213, nota 3; Charles Hopf, *op. cit.*, p. 530, tabelul XI, nr. 4; Charles Diehl ș.a., *Histoire du Moyen Age*, IX[1], Paris, 1945, p. 567—569, 577; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 1146; Laonic Chalcocondil, *op. cit.*, p. 133—134; Freddy Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Paris, 1959, p. 358.

[120] Giuseppe Schirò, *op. cit.*, p. 214 și urm. Cf. și *Breve memoria de li discendenti de nostra casa Musachi*, la Charles Hopf, *op. cit.*, p. 326.

[121] Laonic Chalcocondil, *op. cit.*, p. 133, 135.

[122] Cf. I. Caragiani, *op. cit.*, p. 12; Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 120, afirma eronat că *„Morikios Bua Squaras* se menținu cu tărie în nordul Epirului, cîtă vreme sudul rămase în stăpînirea lui *Carlos I Tocco"*. Mai recent, Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234, crede că „Mauriciu Bua Sguros" a fost „despot" de Arta între 1401—1418, iar după 1403 (?) și de Ianina (?), fiind trimis la moarte (?) de Carlo Tocco în 1418, afirmații preluate desigur de la Charles Hopf, *op. cit.*, p. 531, tabelul XI, nr. 5, B.

[123] *Fontes*, IV, p. 353. Pentru cucerirea Tesaliei de către turci în 1393, cf. Božidar Ferjančić, *Tesalija*, p. 281.

[124] F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, II, Paris, La Haye, 1959, p. 156.

[125] *Ibidem*, p. 164. Relatare venețiană din 24 mai 1418.

[126] Ion I. Nistor, *op. cit.*, p. 198, la 1313.

[127] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 90, 94. Solii și tratative amintite la Veneția la 15 martie și 27 septembrie 1410.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în 1413 coaliției ostile acestuia condusă de principele Ahaiei, Centurione Zaccaria [128].

Cu excepția unei fiice (?), nu se cunosc cu certitudine alți urmași ai lui Mauriciu, astfel că stema sa *personală* cu „cele trei capete de negri" figurată în cronica lui Ulrich von Richental, corespunzător perioadei cînd a fost stăpînitor al unei bune părți a Epirului, n-a fost transmisă, rămînînd ca unică mărturie în amintita cronică.

Cît despre Paul Spata, fiul (se pare natural — „bastard" [129]) al lui Ghinu Buia Spata și nepotul lui Mauriciu, „rege" (despot) la „Angelo" (Angelocastro), avînd drept stemă, după prima ediție a lucrării lui Richental, cum aminteam, un leu rampant galben încoronat în scut negru, cronica ducilor Tocco din Cefalonia, rivalii neamului său, îl acuză și pe el de legături cu beii turci din Tesalia, cărora le-ar fi predat cetatea Angelocastro. Faptul e însă improbabil, de vreme ce respectiva cetate a căzut în mîna otomanilor abia în a doua jumătate a secolului XV, deși după 1393 turcii din Tesalia sau dinspre mare atacau într-adevăr Epirul și însuși Carlo I Tocco încheiase „pace și prietenie strînsă" cu Iusuf beiul Vlahiei tesaliote [130].

Documentele venețiene arată însă că cel puțin între 1402 și 1407 Paul Spata a fost senior de Lepanto, în sudul Epirului (Vlahia Mică), pe malul nordic al golfului Pátrai, la sud-est de cetatea Angelocastro, regiunea făcînd parte din jumătatea despotatului epirot atribuită tatălui său la împărțirea din 1359/1360, și pe care unchiul său Mauriciu i-a lăsat-o în stăpînire, desigur sub suzeranitatea sa. Amenințat pe mare de turci, Paul Spata a vîndut Veneției în cele din urmă castelul Lepanto după lungi tratative, între 13 septembrie 1407 și 15 noiembrie 1408 [131]. A păstrat însă probabil titlul de despot al Angelocastrului, cel puțin pînă în vremea conciliului de la Constanța, cum o dovedește însemnarea explicativă asupra stemei sale din cronica lui Richental, căci nu mult înainte de 26 martie 1409, sub presiune otomană, el a cedat și această cetate Veneției [132].

Cronica lui Richental nu înregistrează, însă, ultima mențiune a lui Paul Spata. Neputînd rezista atacurilor turcești în stăpînirile care îi vor fi rămas în Vlahia Mică după moartea unchiului său Mauriciu, și neobținînd probabil ajutor din partea venețienilor — care de altfel au favorizat întotdeauna familia Tocco — fiul lui Ghinu Buia Spata s-a refugiat tocmai în Anglia, la curtea lui Henric VI. Acesta l-a primit, i-a recunoscut oficial, la 8 iulie 1427, titlul de „comite de Valahia" (Mică) din Grecia și „l-a tratat ca pe un comite de sînge nobil, înfrînt și urmărit de dușmanii lui Dumnezeu, turcii și sarazinii". Paul Spata este așadar acel „Paul comite de Valahia în părțile Greciei" *(Paulo Comiti de Valache in partibus Grecie)* care a fost fantezist (sau, mai bine zis, *n-a fost)* identificat în realitate pînă acum [133] și căruia la 13 octombrie același

---

[128] *Ibidem*, p. 71, 116, 125. Relatări venețiene din 25 iulie 1407, 28 iulie și 11 august 1413 și 12 iulie 1414.

[129] Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234 ; Charles Hopf, *loc. cit.*

[130] *Fontes*, IV, p. 351. Donald Edgar Pitcher, *op. cit.*, p. 86 și hărțile XIII — XIV.

[131] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 26, 69, 73—74, 81. Acte venețiene din 20 aprilie 1402, 27 mai și 13 septembrie 1407, 15 noiembrie 1408. Asupra castelului și regiunii Lepanto, ca făcînd parte din despotatul de Arta, ridica pretenții și Carlo I Tocco, îndeosebi după 1412 (p. 105, 199, 201, 219). Cf. și Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234.

[132] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 85. Instrucțiunile solului venețian, din 26 martie 1409, trimis să-l calmeze pe Suleiman, în legătură cu ocuparea de către Veneția a Lepantului, Patrasului și Angelocastronului. Este eronată afirmația lui I. Caragiani, *loc. cit.*, despre pierderea ultimei localități de către Paul Spata „la 1405 în luptă cu Tocco".

[133] B. P. Hasdeu în „Archiva istorică a României", I [1] (1865), nr. 11, p. 88, afirmă că ar fi vorba de „emigrantul român Radu banu de Craiova, fugit din causa păgînilor" ; N. Iorga, *Les premières relations entre l'Angleterre et les pays roumains du Danube (1427 à 1611)*, în *Mélanges d'histoire offerts à M. Charles*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

an Henric VI i-a acordat prin scrisori patente și cu avizul consiliului său un ajutor anual de 40 de mărci, plătit în două rate egale, neavînd altfel „unde să trăiască și neputînd să-și păstreze starea nici din contribuția bunurilor creștinilor" (se înțelege, din stăpînirile pe care le părăsise) [134]. El mai trăia încă în Anglia la 10 mai 1434, cînd i se încuviința de către consilierii regali primirea ajutorului amintit [135]. Desigur, Paul Spata n-a vrut să recunoască suzeranitatea otomană, așa cum făcuse Carlo I Tocco, despotul Ianinei, înainte de 13 august 1423 [136], ceea ce explică afirmația lui Henric VI că a fost „înfrînt și urmărit de dușmanii lui Dumnezeu, turcii și sarazinii".

În afara unei fiice al cărui nume nu s-a păstrat, care în 1402 stăpînea localitatea aromână Dragomesti din Acarnania, căsătorită cu nobilul venețian Francesco Foscari, și care a murit înainte de 1427, Paul Spata pare să mai fi avut un fiu, refugiat în Moreea, unde în secolul XV și la începutul celui următor se întîlnesc și alții urmași ai acestuia sau ai fiicei sale, sub numele de Buia (Bua), mai întîi ca „despoți" sau „baroni", apoi ca „stradioți" (mercenari socotiți albanezi) în slujba Veneției. Între aceștia, un loc însemnat l-a ocupat Mercurio Buia, ajuns la începutul secolului XVI în serviciul împăratului Maximilian de Habsburg, care l-a primit în rîndul conților imperiului. Complicata stemă care i-a fost acordată și care stă la baza celei cunoscute a familiei Buia (Bua) din secolul XVI, are în cimier patru capete de lei [137], însemn heraldic care ar putea fi eventual și o amintire a stemei personale a înaintașului Paul Spata (leul galben), așa cum am văzut că e înfățișată în cronica lui Richental. În sfîrșit, amintim că după unele păreri care circulă de mai bine de un veac, dintr-o familie originară din Peloponez (Moreea) — „Spatar" (?), „Spata" — s-ar trage și cunoscutul învățat și diplomat Nicolae *spătarul*, cunoscut în istoriografie și sub numele de Milescu [138], familie pe care Corneliu Bărbulescu o identifica în ultimile decenii cu cea de „viță princiară" (?) „Buia-Spata" [139], simplă ipoteză fără vreo bază documentară, de vreme ce cu adevărat *„nu se*

Bémont, Paris, 1913, p. 561 (crede că ar fi fost un „Raoul *(Raulus)*, comite al Valahiei tesaliene", la fel în *Histoire des relations anglo-roumaines*, Iași, 1917, p. 6); idem, *A History of Anglo-Romanian Relations*, București, 1931, p. 6 („un comite al Valahiei tesaliene"); Paul Cernovodeanu, *The remotest anglo-romanian historical contacts (14th — 16th centuries)*, în *RRH*, XIV, 2/1975, p. 318, nota 11 (dar „părțile Greciei" de unde ar fi „comitele Paul" nu pot fi însă identificate cu „Vlahia tesaliană", cum crezuse și N. Iorga, ci cu *Vlahia Mică* din sudul Epirului, unde, am arătat la rîndul nostru, că se aflau stăpînirile lui Paul Spata).

[134] E. D. Tappe, *Documents concerning Rumanian history (1427—1601) collected from Britisch Archives*, Londra, Paris, 1964, p. 17 (actul din 13 octombrie 1427); B. P. Hasdeu, *loc. cit.*; și în „Lumina", I, 1863, p. 7 (actul din 8 iulie 1427).

[135] B. P. Hasdeu, *loc. cit.* (actul din 10 mai 1434). Charles Hopf, *op. cit.*, p. 531, tabelul XI, nr. 5, B, crede că Paul Spata a murit după 1408, necunoscînd, la rîndul său, documentele engleze amintite mai sus.

[136] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 208—209. În 1430 turcii cuceresc Ianina chemați în ajutor de Ercole, fiul natural al lui Carlo I, împotriva lui Carlo II Tocco (p. 275).

[137] Charles Hopf, *loc. cit.*; Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234 (descrie și reproduce stema familiei Buia (Bua) din secolul XVI).

[138] Cf. Émile Picot, *Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu ambasadeur du Tsar Alexis Mihajlovič en Chine*, Paris, 1883, p. 2—3 (Familia lui Milescu „pare a fi originară din Laconia"; „Numele de Spatar era adevăratul său nume patronimic..."); P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu (1636—1708)*, extras din „Mélanges de l'Ecole Roumaine en France", 1925, I-e Partie, p. 40; Pandele Olteanu, în Nicolae Milescu, *Aritmologhia, etica și originalele lor latine*, București, 1982, p. 33 („Se trăgea din familia macedoromână Gavrilă Spată, originar din regiunea Laconia-Peloponez. De aceea s-ar numi Spătarul — nu pentru că a ocupat și demnitatea de spătar în Țara Românească și Moldova").

[139] Corneliu Bărbulescu, în Nicolae Spătaru Milescu, *Descrierea Chinei*, București, 1975, p. XXX—XXXI; cf. și *idem*, în Nicolae Milescu Spătaru, *Jurnal de călătorie în China*, București, 1962, p. V—VI.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

știe nimic despre înaintașii săi [ai lui Nicolae spătarul — *n.n.*], *nici măcar numele exact al familiei*", care era însă de origine grecească" [140].

•

În această lume epirotă *„de hotar"* de la începutul secolului XV, populată îndeosebi de aromâni, în care se amestecă, însă, cum am văzut, la propriu Apusul cu Răsăritul într-un mod specific medieval, titluri și stăpîniri occidentale și bizantine, familii napolitane și florentine, stăpînirea Veneției și cea otomană, dinaști apuseni și conducători aromâni, marele maestru al ordinului cavalerilor ioaniți și bei turci [141], nu e de mirare că cei doi stăpînitori ai Epirului, Mauriciu și Paul Buia Spata — fratele și, respectiv, fiul faimosului Ghinu Buia Spata — erau personaje cunoscute în Europa Centrală în primele decenii ale veacului XV și că armele lor figurau între cele peste o mie de steme reproduse în cronica lui Richental dedicată conciliului de la Constanța, desfășurat în vremea stăpînirii lor.

În cazul stemei cu „capetele de negri", avem de-a face cu o *emblemă personală*, nu de familie, din categoria tipică a „armelor vorbitoare", *„care au* [...] *legătură cu numele persoanelor care le poartă"* [142], în cadrul unui rebus heraldic evident, creată pentru a reprezenta un personaj cu numele Mauriciu *(Negru)* și cu porecla Sguru *(Crețul)* [143], pentru că altfel, ținînd seama de numele de familie Spata, ar fi trebuit pentru o stemă „de familie" ca aceasta să reprezinte una sau două spate, ca în cazul familiei italiene Spada [144]. În ciuda părerilor curente, libera adopțiune a emblemelor era frecventă și în Occident, și se aplica în diferite ocazii, între care se numărau chiar conciliile [145], cu atît mai mult aceasta se practica în aria geografică din care făceau parte stăpînirile lui Mauriciu, în care alcătuirea unei steme „n-a fost niciodată supusă legilor stricte ale blazonului occidental" [146] — de altfel, în lumina ultimelor cercetări, și acestea mai puțin stricte decît se credea pînă acum. Este însă posibil ca culoarea neagră, destul de rară ca fond al stemei, să fi trecut de la „capetele de negri" ale unchiului și pe scutul nepotului, înfățișat alături în cronica lui Ulrich von Richental, în ediția Anton Sorg, Augsburg, 1483.

Stema cu „capetele de negri" ca atare (nu ne referim la cea cu crengi sau chei încrucișate), de la unul la trei *(mai ales)* și chiar patru (în cazul armelor Aragonului), stemă simplă, alcătuită „fără gust heraldic", cum se apreciază [147], este atît de răspîndită în armorialul occidental, începînd mai cu seamă din secolul XIV, marcînd fie un rebus heraldic legat de un nume sau topic, fie amintirea unor lupte cu necredincioșii de orice neam, *simbolizați* prin capete de negri, fiind uneori atribuită exclusiv de către apuseni, în același sens, chiar acestor necredincioși [148], încît *am putea* să o socotim mai degrabă un *simbol comun* decît o stemă propriu-zisă. Sînt cunoscute, astfel, armele din această categorie ale Aragonului, Sardiniei (preluate în veacul XIX și de Casa de Savoia), Corsicei, reprezentarea unui cap de negru pe monede ale lui Ludovic I de Anjou, stemele a *destul de numeroase familii nobiliare din Italia, Franța, Spania, Germania, Polonia,*

---

[140] Cf. Ștefan S. Gorovei, *Nicolae (Milescu) spătarul. Contribuții biografice*, în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 181—185 (cu bibliografia problemei).

[141] De altfel, însăși Peninsula Balcanică prezintă, după observația lui Victor Papacostea, o „compoziție etnică de o varietate fără egal în Europa și chiar în restul lumii" *(La Péninsule Balcanique et le problème des études comparées*, în *Civilizație românească și civilizație balcanică*, București, 1983, p. 347).

[142] Definiție în *Supléments à l'Atlas historique* (vol. VII), Amsterdam, 1720, pl. 39.

[143] Cf. și Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *Insegni e simboli*, p. 201 : „Bruno o Bruni col cimiero del moro... *Moreno, con tre negri o mori*".

[144] *Ibidem*, p. 199—201.

[145] Michel Pastoureau, *Les armoiries*, p. 36—37, 39.

[146] D. Cernovodeanu, *Contributions à l'étude des origines lointaines de l'heraldique (Moyen Orient)*, p. 344.

[147] Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *op. cit.*, p. 201.

[148] Cf. B. Petriceicu-Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, IV, *ed. cit.*, p. 682.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ungaria, Anglia, stemele portugheze „Algarve" și „Vstoc" (mai puțin cunoscute [149]), și chiar cea a unui oraș din Belgia [150]. Menționăm chiar o stemă figurată pe un document al lui Sigismund de Luxemburg din 24 martie 1415, tocmai din perioada conciliului de la Constanța, care a scăpat atenției heraldiștilor, reprezentînd într-un scut înclinat un cap de negru, care timbrează de altfel și coiful [151].

Fiind vorba de o stemă simplă, cea cu „trei capete de negri" le înfățișează adesea pe acestea identic (2+1) în profil de la stînga la dreapta, aproape întotdeauna legate cu o banderolă. Astfel, la fel cu stema lui Mauriciu Sguru Spata sînt cele franțuzești Clauvet și Le Noir de la Cochetière și Negri din Genova [152]— pentru a da doar cîteva exemple frapante. Oricum, stema lui Mauriciu din cronica lui Richental este, cel puțin ca reprezentare cunoscută, cea mai veche dintre ele.

De altfel, cronica amintită, în ediția Anton Sorg din 1483, înfățișează nu mai puțin de 15 steme care prezintă exclusiv sau au în compunere negri ori capete de negri. Pentru unele, rebusul heraldic sau semnificația sînt evidente. Astfel sînt cele atribuite unor personaje legendare din mediul asiatic sau african, referire simbolică clară privind apartenența lor la lumea păgînă: cea a „marelui rege Melchior din Saba" — un negru gol cu lancie și scut roșu (f. 102 r.), cea a „marelui han" — un bust de negru înveșmîntat în roșu, capul avînd o diademă galbenă (f. 113 r.), cea atribuită „regelui Antiopiei [Etiopiei? — *n.n.*], unul din cei ai marelui han" — două crengi pornind de la o bază comună, fiecare avînd în vîrf un cap de negru cu banderolă (diademă) roșie (f. 113 v.), avînd alături o stemă cu trei busturi de negri înveșmîntate în roșu (2+1), cu capetele fără banderolă, atribuită „regelui Mozotist, unul din cei ai marelui han" (f. 113 v.). Reproducerea unor astfel de steme ale unor personaje legendare era de altfel preluată din armoriale „generale" sau „universale", larg răspîndite în secolele XIV—XV [153].

Alte steme cu „negri", aparținînd unor personaje reale de această dată, pot fi explicate fie pe baza rebusului heraldic, fie al unui simbol specific. Este cazul stemei cu „cele trei capete de negri" atribuită lui Mauriciu Sguru Spata, al cărui rebus se referă la numele acestuia, sau al celor trei steme ale lui Vitold, ca mare cneaz al Lituaniei ori ca duce al Samogiției (Zmudz în regiunea baltică). Acestea din urmă sînt asemănătoare, înfățișînd în scut două cartiere în diagonală cu tradiționalul „cavaler lituan" și alte două cu negri în picioare, cu scut și sabie persană sau spadă (f. 109 r., 110 r., 177 r.); prezența negrilor fiind o referire la credința păgînă a lituanilor, care începuseră să se creștineze de puțin timp în raport cu perioada conciliului de la Constanța.

Celelalte steme cu „negri" își păstrează, în parte, taina. E greu de explicat astăzi de ce „principele rege în Ybernia, care este în Scoția" are drept stemă în cronica lui Richental un copil negru în picioare, înveșmîntat și cu pălăria în mînă (f. 101 r.). La fel de ce s-a atribuit „contelui de Anthoniss (?) și duce în Grecia" un bust de negru, încoronat, în jumătatea superioară a scutului (f. 108 v.), „ducelui de Zaltaygen (?) în Grecia" o pereche de negri goi, adosați (f. 109 r.), stemă pe care am văzut că în 1893/1894 Dimitrie Sturdza o atribuise domnului Țării Românești (Mircea cel Bătrîn), și chiar de ce armele stăpînitorului Bosniei, „ducele de Possen în Turcia" (sic), sînt reprezentate sub forma crengilor heraldice încrucișate purtînd în vîrfuri două capete de negri (f. 111 v.), stemă care într-un timp, cum am văzut, fusese atribuită eronat Moldovei. Un rebus heraldic simplu trebuie să fi stat la baza atribuirii unor steme cu „negri" unor... clerici: Iacob episcop de Freisingen — un bust de negru, cu cap bărbos, încoronat (f. 140

[149] Reprezentate în *Supplément a l'Atlas historique* (vol. VII), pl. 8a, 20, 39.

[150] Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *op. cit.*, p. 58, 77, 82, 280, 477, 609, 738, 739, 740; Jiři Louda, Michael Maclagan, *Les dynasties d'Europe. Héraldique et généalogie des familles impériales et royales*, Paris, 1984, p. 239—240, tb. 120—121; Stelian Metzulescu, *Un document heraldic*, p. 136—140; idem, *Crucea Sf. Andrei*, p. 1035—1037.

[151] Reprezentarea după *Die österreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild. Ungarn*, I, Viena, f.a., p. 105.

[152] Stelian Metzulescu, *Un document heraldic*, p. 139—140, fig. 25, 26 bis, 29.

[153] Michel Pastoureau, *op. cit.*, p. 40.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

v.), sau Buckhart călugăr din Basel — un călugăr negru cu o măciucă roșie (f. 201 v.). La care se adaugă curioasa stemă a contelui Eberhart von Kirchberg — o femeie neagră încoronată, în mîna dreaptă cu o mitră episcopală (f. 187 r.).

•

Așadar, la data primei sale apariții — cunoscută — în cronica lui Ulrich von Richental stema cu „cele trei capete de negri" a lui Mauriciu Sguru Spata se încadra perfect, în baza unui rebus heraldic simplu, în larga categorie a stemelor cu „negri", destul de răspîndită încă la începutul secolului XV. Am văzut cum s-a ajuns la atribuirea ei eronată Țării Românești sau Moldovei: mai întîi după publicația lui Levinus Hulsius, *Chronologia* (foaia de titlu) din 1596/1597 (trei ediții), întărită cu autoritatea „originalei" teorii a lui B. P. Hasdeu, apoi din 1893/1894 și mai ales din 1927, cînd edițiile a II-a, respectiv I-a și alte manuscrise ale cronicii lui Ulrich von Richental au devenit cunoscute la noi, prin neglijarea sau interpretarea eronată a explicației înscrisă deasupra stemei, scoțîndu-se topicul „Valahia" din contextul acesteia, unde era în realitate doar un determinativ geografic, referitor la Vlahia Mare din Tesalia, iar nu la spațiul nord-dunărean, eroare pe care de altfel o făcuse într-un anume fel și Hulsius, și care în chip ciudat n-a fost corectată pînă în prezent. La aceasta a contribuit și puținătatea cunoștințelor istoriografiei românești asupra istoriei Epirului, de unde provenea posesorul, în fond aromân, al stemei cu „cele trei capete de negri", cît și apropierea în spațiul paginal a acesteia din urmă de stema personală a lui Mircea cel Bătrîn, leul rampant. Astfel, în ediția din 1483 a cronicii lui Richental stema cu „cele trei capete de negri" este așezată pe verso, f. 109, în aceeași poziție (stînga jos) în care pe fața aceluiași folio se află stema lui Mircea [154], iar în alte manuscrise ale aceleiași cronici (codexurile *Aulendorf*, *Praga* etc.) cele două steme sînt așezate chiar una sub alta sau alături [155]. În vreme ce stema trimisului lui Mircea la conciliul de la Constanța, „Dobromir din Valahia" *(Thebmur auss d'Walachei)*, foarte probabil o rudă a domnului, căci i se atribuie aceeași stemă de familie: leul rampant încoronat, însoțit de semiluna și steaua în șase colțuri luate din sigiliul mare heraldic al Țării Românești [156], apare în ediția din 1483 a cronicii lui Richental la f. 182 r., dar în *codex Praga* e așezată chiar sub cea cu „capetele de negri" [157].

Ca atare, după ce vreme de aproape 400 de ani stema cu „cele trei capete de negri" a fost atribuită, îndeosebi în exterior, Țării Românești sau Moldovei, dublînd inutil și eronat stemele tradiționale ale acestora, stîrnind nedumeriri și nesfîrșite comentarii, este în cele din urmă cazul să o înlăturăm definitiv din armorialul românesc nord-dunărean, restituind-o însă totodată celui aromân epirot de la începutul secolului XV [158].

---

[154] F. 109 r. cuprinde patru steme: a „ducelui de Basam în Grecia" (armele familiei italiene Trabattoni, cf. Giacomo C. Bascapè, Marcello del Piazzo, *op. cit.*, p. 183) și cea a lui Vitold cneazul Lituaniei, descrisă mai sus, în rîndul întîi, și stema personală a lui Mircea cel Bătrîn alături de cea a „ducelui de Zaitaygen" și ea descrisă mai înainte, în rîndul al doilea (reproducere color, la Constantin Rezachevici, în *RA*, LXIII, 1/1986, coperta I-a). F. 109 v. cuprinde în rîndul de sus stemele identice (acvile bicefale) ale „ducilor" Filip și Mihail de „Troy" (sau „Tropaw", la f. 175 v.), „în Grecia", trimiși de împăratul de la Constantinopol, iar în cel de jos cele cu capetele de negri și cu leul rampant galben pe fond negru ale lui Mauriciu, respectiv Paul Buia Spata.

[155] Cf. Constantin I. Karadja, *Portretul și stema lui Grigoric Țamblac*, pl. VII, X.

[156] Observăm că steaua și semiluna din stema lui Dobromir sînt *specifice acesteia*, fiind evident luate din armele Țării Românești, căci nu se mai întîlnesc la niciuna din cele aproape 40 de steme înfățișînd exclusiv leul rampant din cronica lui Richental.

[157] Cf. și reproducerile stemei lui Dobromir, la Constantin I. Karadja, *op. cit.*, pl. X; idem, *Delegații din țara noastră la conciliul din Constanța*, pl. IX.

[158] Subliniem (cf. nota 137) că stema cunoscută a familiei Buia (Bua), aflată în secolul XVI în Moreea și grecizată sau albanizată, a fost confecționată în același veac după cea acordată de împăratul Maximilian faimosului comandant de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

LES ARMOIRIES AUX „TÊTES DE NÈGRES" : L'ÉLIMINATION D'UNE LÉGENDE DE L'HÉRALDIQUE ROUMAINE NORD-DANUBIENNE

RÉSUMÉ

La communication porte sur l'apparition et l'évolution dans l'héraldique roumaine du nord du Danube des armoiries aux „trois têtes de nègres", fort répandues dans l'armorial occidental à partir du XIV-e siècle, marquant soit un rébus héraldique qui se rattache à un nom ou à un topique, soit le souvenir de combats avec les païens de toute origine, son interprétation constituant jusqu'à présent une véritable pierre de touche pour tous les héraldistes préoccupés de l'espace roumain. Elles ont été attribuées de manière erronée par Levinus Hulsius en 1598/1597 à la Valachie, le même auteur attribuant de manière fantaisiste à la Moldavie les armoiries aux deux têtes de nègres placées aux bouts de deux branches croisées („la croix Saint André). Bien que doublant inutilement les armoiries réelles, bien connues, de la Valachie et de la Moldavie : l'aigle croisé et respectivement la tête d'aurochs, les armoiries aux „têtes de nègres" ont continué d'être attribuées à l'étranger à l'un ou à l'autre des deux pays roumains, et ça jusqu'à nos jours.

Dans l'héraldique roumaine elles ont été introduites par Cesar Bolliac en 1861. Les armoiries aux „trois têtes de nègres" ont été ensuite considérées en 1873 par B. P. Hasdeu, savant roumain d'une grande autorité à l'époque, en tant qu'emblème héraldique de la dynastie princière des Basarabes, sur la base d'une fausse théorie (dans ce cas) du rébus héraldique, mis en évidence par l'existence du mot „arabe" (ayant la signification de maure, nègre) dans le nom de Basarab (Hasdeu ne sachant pas que la dynastie princière de Valachie n'a jamais porté ce nom durant son existence réelle — XVI-e siècles — début du XVII-e). Cette théorie s'est maintenue d'abord incontestée et puis a influé sur les opinions des héraldistes et historiens jus'qu'à la troisième décennie du XX-e siècle, bien que dès 1893/1894, Démètre Sturdza ait signalé l'endroit de la première reproduction des armoiries „aux trois têtes de nègres", à savoir la Chronique du Concile de Constance (1414—1418) due à Ulrich von Richental (? — 1437), et publié l'inscription originale qu'il attribuait à „l'Illustre duc d'Aschalott au-delà de la Valachie". Ni Sturdza, ni d'autres héraldistes qui lui ont suivi — l'auteur de la communication présentant les opinions de ceux-ci jusqu'à l'heure actuelle — n'ont attaché de l'importance à cette inscription qui indique le réel posseseur des armoiries respectives. Et les essais d'identification de „Aschalot" avec „Anchialos" de Bulgarie (Mihail Popescu, 1929) ou avec Jassi de Moldavie (Stelian Metzulescu, 1960) sont évidemment erronés. En plus, les lectures et les interprétations dénuées de sens de l'inscription figurant dans la chronique de Richental dues au spécialiste de l'étude des incunabules Constantin I. Karadja (1927), ont détourné l'attention des chercheurs de celle-ci, les armoiries aux „trois têtes de nègres" demeurant par conséquent fermement ancrées dans l'héraldique roumaine jusqu'à présent, l'objet des débats étant en général constitué par leur attribution à la Valachie ou à la Moldavie, sous cet aspect étant véhiculées les théories les plus fantaisistes.

L'étude attentive de la chronique d'Ulrich von Richental et de l'histoire de la Péninsule Balkanique de la seconde moitié du XIV-e siècle, entreprise par l'auteur a révélé que l'inscription explicative des armoiries aux „trois têtes de nègres" ne les attribue pas au prince d'une „Valachie" (erreur qui commence depuis Hulsius et se poursuit jusqu'à ce jour) topique qui n'était en réalité qu'un déterminatif géographique („au-delà de la Valachie") concernant la Grande Vlachie de Tessalie et non point l'espace nord-danubien. „Au-delà", c'est-à-dire à l'ouest de la Grande Vlachie où se trouvait le despotate d'Acheloos (Ahelon) et d'Angelo-

---

stradioți Mercurio Buia (descriere și reproducere la Mihail-Dimitri Sturdza, *op. cit.*, p. 234) și nu are nici o legătură cu *stema personală* a lui Mauriciu Buia Spata („cele trei capete de negri").

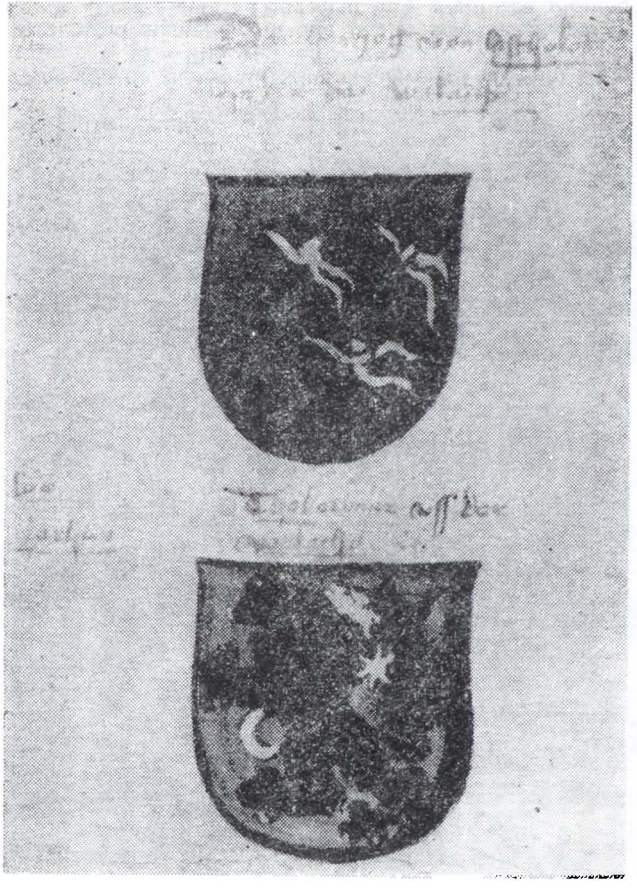
https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

castro, résulté de la division en 1359/1360 du despotate d'Epire. La chronique d'Ulrich von Richental, édition d'Anton Sorg, Augsburg, 1483, f. 109 v., représente les armoiries de deux dynastes aroumains apparentés : celles du duc d'Acheloos (en grec) ou Ahelon (en slavon) — „Aschalott", „Aschalett" etc., sous les formes corrompues du chroniqueur allemand et celles du „Trop éclairé illustre Paulus le roi d'Angelo du pays grec", c'est-à-dire, despote d'Angelocastro (en grec Angelokastron) (un lion rampant jaune sur écu noir).

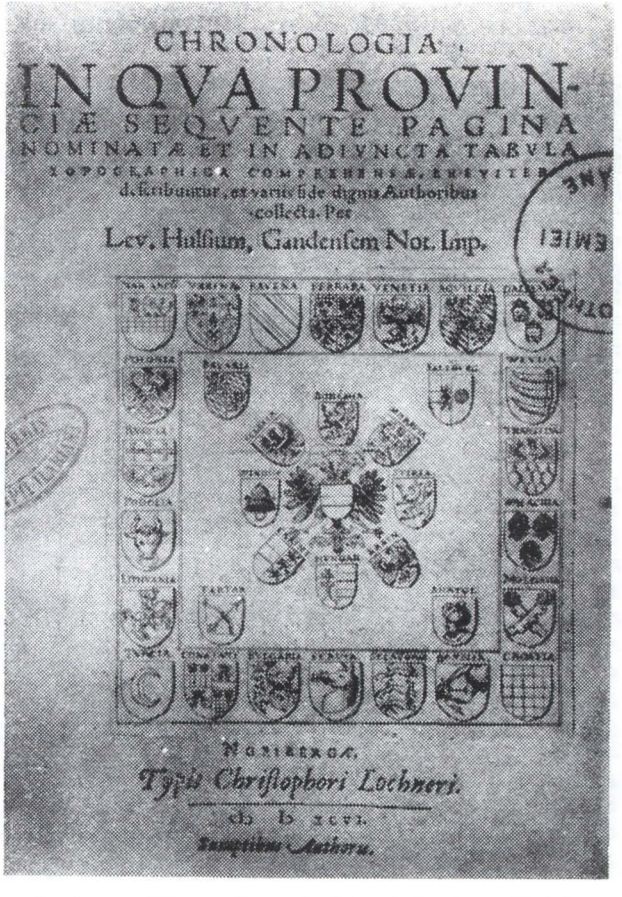
Les deux dynastes apparentés, oncle, respectivement neveu, faisaient partie de la famille aroumaine bien connue Buia-Spata, originaire des monts du Gramoste et du Pind, établie au sud de l'Albanie d'où elle est passée en Epir. Les sources greques les identifient comme Maurice Spata, surnommé Sguru (Le Crépu) en aroumain, et Paul Spata. En cas de Maurice le rébus héraldique sur la base duquel on lui a attribué dans la chronique de Richental les armoiries aux „trois têtes de nègres" de la catégorie „armes parlantes" est évident pour un personnage dénommé Maurice *(Nègre)* et surnommé *Le Crépu*. Ensuite, l'auteur reconstitue en s'appuyant sur les sources grecques, vénitiennes et anglaises, l'histoire de ces personnages dans le cadre de celle de l'Epire, Maurice étant le frère et Paul le fils du fameux Ghinu Buia Spata, despote d'Acheloos (1359/1360 — 1400), maître de l'Epire Oriental. Maurice (1400—1417) disputant Janina au despote Carlo I-er Tocco de Céphalonie et attaqué constamment par les Turcs, est mort en 1417, son représentant participant à coup sûr au Concile de Constance. Paul Spata, menacé notamment du côté de la mer par les Turcs, a vendu à Venise le château de Lepanto (1407—1408) et la cité d'Angelocastro (1409), tout en conservant le titre de despote de ce dernier sous lequel il est mentionné dans la chronique de Richental, pour s'établir ensuite en Angleterre, où en 1427 Henri VI lui accorda une pension.

A la lumière de ces constatations, les armoiries aux „trois têtes de nègres" qui durant quatre cent années environ ont été attribuées de façon erronée à la Valachie et même à la Moldavie, dont les armoiries traditionnelles étaient complètement différentes, doivent être définitivement éliminées de l'armorial roumain nord-danubien et restituées à celui aroumain épirote.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



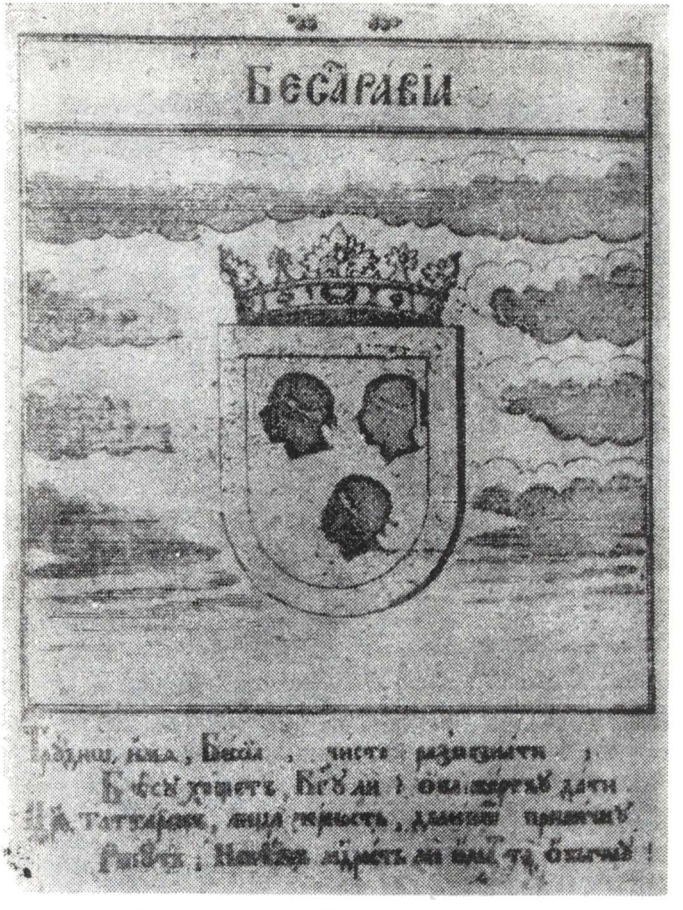
Detaliu din cronica lui Richental — codexul Praga : stema ducelui de „Ascholot" (sus) și a lui Dobromir din Valahia (jos) (după Constantin I. Karadja).



Foaia de titlu a *Cronologiei* lui Levinus Hulsius (Gand, Nürnberg, 1596 : în dreapta stemele țărilor române.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Gruparea de steme din *Stemmatographia* lui Paul Ritter-Vitezović, în ediția Hristofor Jefarović, Viena, 1741, reprezentînd stemele reale ale țărilor române și cea atribuită „Besarabiei" (=Bugeacul sub stăpînirea otomană) cu capete de negri (după M. D. Sturdza).



Detaliu cu stema „Besarabiei" (Bugeacul stăpînit de turci) din Paul Ritter-Vitezović, *Stemmatographia*, ed. Hristofor Jefarović, Viena, 1741 (după I. N. Mănescu).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

UNELE CONSIDERAȚII CU PRIVIRE LA STEMA DINASTICĂ A MOLDOVEI ÎN VREMEA LUI ȘTEFAN CEL MARE

DE

LIA BĂTRÎNA și ADRIAN BĂTRÎNA

Armoariile Moldovei, în varianta lor simplă — capul de bour — ce ilustrează armele de stat, sau în cea completă, dezvoltată [1] — scut, timbru, cimier și elemente anexe — ce semnifică armele dinastice [2], considerate fie separat, individual, fie ca un complex unic, alcătuind ansamblul unui patrimoniu comun al statului și al dinastiei [3], au constituit subiectul a numeroase și fructuoase lucrări datorate istoricilor, heraldiștilor și arheologilor [4]. Originea, momentul apariției, evoluția uneia sau a alteia dintre piesele sau mobilele componente ale stemei, modul lor de asociere, în diferite variante, plină în momentul realizării, spre sfîrșitul domniei lui Ștefan cel Mare, a ceea ce a fost atît de inspirat denumit „marea sinteză heraldică" [5], au fost principalele direcții urmărite în cercetare. În ultimul timp, o atenție sporită a fost acordată, pe bună dreptate, semnificațiilor politice ale numeroaselor remanieri pe care le-a cunoscut stema Moldovei în diferitele etape ale evoluției sale, și mai ales în vremea lui Ștefan cel Mare.

Dat fiind faptul că de foarte multe ori discuțiile se poartă în sfera atît de ademenitoare a ipotezelor, apariția oricărui nou izvor este binevenită și impune chiar, pentru introducerea lui într-un sistem de multe ori aparent structurat definitiv, reluarea unor mai vechi discuții.

Intervenția de față ne-a fost prilejuită de descoperirea unor piese ceramice decorate cu variante inedite ale stemei Moldovei. Este vorba despre două tipuri de teracote — cahle — ce provin dintr-o locuință, prevăzută cu o sobă de factură gotică [6], descoperită la Baia (jud. Suceava). Încadrarea cronologică extrem de exactă a complexului de locuire, și implicit a materialelor ce au constituit inventarul său, susține calitatea de documente cu valoare probatorie a pieselor ce ne propunem să le prezentăm.

Locuința în discuție (Lv), realizată din lemn, se află plasată pe latura de nord a pieții ce înconjura edificiul catolic din centrul orașului. Ea face parte dintr-o suită de complexe arheologice (Liii, Liv, Lv) ce se succed nemijlocit într-o anumită suprafață.

---

[1] Mihai Berza, *Stema Moldovei în timpul lui Ștefan cel Mare*, în *SCIA*, 1—2, 1955, p. 69.

[2] Ștefan Gorovei, *Les armoiries de la Moldavie et de ses princes régnants (XIV-e—XVI-e siècle)*, în „Recueil du 11-e Congrès International des Sciences Généalogiques et Héraldiques. Liège, 29 mai—2 juin 1972", Braga, Portugal, 1973, p. 263; D. Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 92—93.

[3] I. N. Mănescu, *Considérations sur les armes de la Moldavie aux XIV-e et XV-e siècles*, în „Recueil d'Études Généalogiques et Héraldiques Roumaines", București, 1981, p. 52.

[4] Bibliografia de bază a problemei la D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 533 și urm. Lucrările apărute după 1977 se vor regăsi în notele de mai jos.

[5] I. N. Mănescu, *Stema Moldovei*, în „Magazin istoric", VI, 1972, 5, p. 39.

[6] Cahlele au fost restaurate în cadrul Laboratorului de restaurare al Muzeului județean Suceava de către Elena Drîmbei, căreia îi mulțumim și cu acest prilej.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Prima dintre acestea, LIII, a fost dezafectată în contextul marii înfruntări moldo-maghiare din anul 1467, iar cea de a doua, LIV, a ars, de această dată, ca urmare a evenimentelor legate de campania lui Mohamed II din anul 1476[7].

Locuința LV, o locuință de tipul celor cu pivniță, de dimensiuni apreciabile pentru vremea în care a funcționat, suprapune parțial și în mod nemijlocit urmele incendiate, abia nivelate ale locuinței LIV [8]. Această constatare arheologică precum și nevoile stringente de adăpost ale locuitorilor recent distrusei locuințe LIV pentru iarna 1476—1477, ne îndreptățește *să plasăm momentul edificării sale (a lui* LV) *imediat după evenimentele petrecute în vara lui 1476, adică în toamna aceluiași an.*

Inventarul numismatic aflat în LV susține și el funcționarea complexului în ultimul sfert al secolului XV[9]. La nivelul podelei pivniței, acolo unde au fost descoperite și resturile prăbușite ale sobei — aflată inițial la nivelul parterului —, a fost identificată o piesă de o jumătate de gros, emisă de Ștefan cel Mare în a doua parte a domniei sale. Provenind tot din umplutura pivniței, semnalăm și o jumătate de gros bătut în intervalul dintre anii 1457—1476 precum și doi dinari ungurești, unul emis de Ludovic V Postumul (1453—1457) și un al doilea de Matei Corvin (1458—1490).

Edificarea locuinței LV, foarte probabil în a doua jumătate a anului 1476, impune, cum am sugerat mai sus, aceeași datare și pentru soba cu care a fost înzestrată. Aceasta din urmă constituie, astfel, cea mai veche sobă gotică alcătuită din cahle cu motive decorative, ce a fost descoperită și reconstituită, pînă în momentul de față, în Moldova. Deși repertoriul decorativ ce împodobește teracotele sale este de o mare varietate tematică, el nu se va regăsi decît într-o foarte redusă măsură mai tîrziu. În comparație cu acesta, monumentala sobă ce a funcționat între anii 1480—1497 în Casa Domniei de la Suceava[10], se dovedește a fi un adevărat prototip pentru întreaga „industrie" moldovenească a cahlelor de la sfîrșitul secolului XV.

Piesele asupra cărora ne vom opri acum sînt decorate, așa cum am mai menționat deja, cu o variantă inedită, cel puțin pe cahle, a stemei dezvoltate, sau mai bine spus, a stemei dinastice a Moldovei.

Exemplarele descoperite se încadrează în două tipuri : stema însoțită de „tenanți" și stema prevăzută cu lambrechini.

Stema dinastică însoțită de „tenanți" [11] este prezentă pe cahle cu fața plină sau traforată. Cadrul dreptunghiular al cahlei, cu un îngust chenar marginal, dispune la extremitatea superioară de un motiv crenelat, element de o deosebită importanță pentru stabilirea locului ocupat de acest gen de piese în arhitectura sobei. Urmează apoi un registru de muluri gotice, traforate sau nu, ce redau motivul

---

[7] C. Esarcu, *O relațiune contimporană inedită despre Ștefan cel Mare, 1476*, în „Columna lui Traian", 1876, p. 376.

[8] LIV, locuință a cărei funcționare se plasează între anii 1467—1476, a fost la rîndul său prevăzută cu o sobă din cahle. Decorul acestora, de o mare varietate și de o deosebită valoare plastică, este reprezentat, între altele, de stema Huniazilor, într-o redactare aparținînd epocii lui Matei Corvin (Cf. Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *Elemente decorative în ceramica monumentală de la Baia (jud. Suceava)*, în *„Suceava.* Anuarul Muzeului Județean", XI—XII, 1984—1985, p. 147—172).

[9] Identificarea materialului numismatic o datorăm Elenei Isăcescu, căreia îi mulțumim și cu acest prilej.

[10] Radu Popa, Monica Mărgineanu-Cîrstoiu, *Mărturii de civilizație medievală românească. O casă a domniei și o sobă monumentală de la Suceava din vremea lui Ștefan cel Mare*, București, 1979, p. 27.

[11] Cunoscută fiind împrejurarea că tenanții susțin în mod obișnuit scutul și nu cimierul unei steme, s-a propus, pe bună dreptate, adoptarea termenului de „pseudotenanți" pentru desemnarea celor două personaje ce încadrează stema Moldovei. În redactările de pe cahle și chiar de pe discurile ceramice ce împodobesc fațadele unor lăcașuri de cult, amplasarea celor două personaje în jumătatea superioară a suprafeței destinată stemei credem că poate fi pusă, mai degrabă, pe seama unor considerente de ordin estetic. Această abatere de la principiile heraldicii conduce, însă, la realizarea unui echilibru compozițional.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

trilobului. Pe lîngă un rol decorativ, acest elemente îl are şi pe acela de a reduce cadrul dreptunghiular al cahlei la unul pătrat în care se încadrează stema. Elementul principal al acesteia, scutul, de formă triunghiulară, se află plasat oblic — în bară — într-o poziţie foarte înclinată, la limita inferioară a piesei. *Despicat, el are primul cîmp mobilat de 10 flori de crin, iar cel de-al doilea, fasciat de 6 piese.* Scutul este timbrat de o cască de tip francez, cu vizorul bine marcat, din profil, spre stînga. În cimier este plasat capul de bour, redat din faţă, cu gît masiv, spre dreapta. Părul bourului, abundent, este reprezentat buclat. Suprafaţa dintre gît şi coif este decorată cu incizii fine ce ilustrează motivul brăduţului. Între coarne, bourul are o stea cu şase raze. La dextra capului de bour sînt plasate o semilună şi o stea cu şase raze, ambele în poziţie răsturnată. Cimierul este flancat în ambele părţi de cîte un înger, cu privirea frontală, înveşmîntat cu o tunică lungă, bogat plisată şi strînsă în talie cu o centură. Genunchii sînt uşor flexaţi, iar braţele susţin, cu o gestică proprie tenanţilor, capul şi gîtul bourului. Din spatele celor doi îngeri se desprinde cîte o pereche de aripi corect modelate (fig. 1 şi $3/II_2$).

Stema dinastică prevăzută cu lambrechini este redată de asemenea atît pe cahle cu faţa plină cît şi pe cele traforate. Întreaga suprafaţă dreptunghiulară a plăcii, mărginită de un chenar îngust, este ocupată de această dată de stemă. Scutul dinastic domină jumătatea inferioară a piesei. Triunghiular, uşor înclinat — în bară — şi despicat, *el este mobilat în cîmpul dextru de 7 flori de crin iar în cel senestru este fasciat de 6 piese.* În extremitatea inferioară este flancat de două animale patrupede, cu capul întors spre interior, mai dificil de identificat din cauza avansatei stări de degradare a pieselor. Prin amplasament şi, oarecum, prin atitudine, amintitele vietăţi pot fi asimilate unor tenanţi [12]. Casca, tot de tip francez, ce timbrează scutul, redată în profil spre stînga şi prevăzută cu vizor, este împodobită cu acelaşi cimier : capul şi gîtul de bour, acesta din urmă spre dreapta, ambele într-o redactare extrem de izbutită. Din gît şi coif pornesc lambrechini bogaţi ce ocupă, sub forma unor vrejuri înfrunzite, o parte din spaţiul rămas neornamentat al plăcii. (fig. 2 şi $3/II_3$).

Ţinînd cont de împrejurarea că însemnele heraldice de pe plăcile de teracotă de la Baia ilustrează o stemă completă (scut, coif, cimier, „tenanţi", sau lambrechini), ele constituie, în special datorită armelor reprezentate în scut, cît şi încadrării lor cronologice exacte, un important reper în urmărirea evoluţiei stemei dinastice a Moldovei din vremea lui Ştefan cel Mare. Pentru a putea integra mărturiile heraldice nou descoperite în acest cadru evolutiv, şi totodată pentru a conferi o bază concretă de discuţie, considerăm necesar să reamintim, pe scurt, şi pe cît posibil într-o ordine cronologică, documentele ce au conservat, în diferite forme şi pe diferite materiale, stema dinastică a Moldovei în vremea marelui domnitor.

Cea mai veche mărturie cunoscută este reprezentată de *primul tip monetar emis de Ştefan cel Mare în intervalul dintre anii 1457—1476* [13]. Pe avers este redată stema statului : capul de bour însoţit de accesoriile obişnuite. Armele dinastice, plasate pe revers, sînt ilustrate printr-un scut, fără linia de despicare trasată, ce conţine la dextra o cruce simplă [14] şi o roză, aşezate în pal, iar la senestra, 7 fascii [15] (fig. $3/I_1$).

Pentru stema Moldovei din anul 1467 dispunem de mărturia cronicii lui Ioan de Thuróczi, ediţia 1488. În această lucrare, ne apare *gonfalonul, flamura de luptă*

---

[12] Această interpretare ne este sugerată şi de modul de redactare a stemei de pe fîntîna mănăstirii Slatina, din 1561 (v. Mihai Berza, *Stema Moldovei în veacul al XVI-lea*, în *SCIA*, 1—2, 1956, p. 109—110 şi fig. 14) în care două leoaice-„tenanţi" flanchează un scut imaginar într-o atitudine similară cu cea întîlnită pe cahlele de la Baia.

[13] Octavian Iliescu, *Emisiunile monetare ale Moldovei în timpul domniei lui Ştefan cel Mare*, în „Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare", Bucureşti, 1964, p. 189—199.

[14] O formulare mai confuză la Ştefan S. Gorovei (*op. cit.*, p. 267) care ne lasă să înţelegem că atît pe monede cît şi pe cădelniţa de la Putna crucea reprezentată ar fi cea potenţată.

[15] Mihai Berza, *Stema Moldovei în timpul lui Ştefan cel Mare*, p. 70

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

purtată de Ştefan cel Mare în bătălia de la Baia. El se prezenta sub forma unor fascii alternate, peste care broşează capul de bour [16] (fig. $3/I_3$).

Cădelniţa dăruită de Ştefan cel Mare mănăstirii Putna în anul 1470 [17] conţine, ca şi monedele, atît capul de bour cît şi scutul dinastic. Pe unul dintre lobii piciorului acestei frumoase opere de ofrevrărie [18] figurează capul de bour, înscris într-un scut triunghiular. Pe un altul, scutul, de acelaşi format, dar despicat, este mobilat în primul cîmp de o cruce potenţată şi de o roză aşezate în pal, iar în cel de al doilea de 7 fascii (fig. $3/I_2$). Ambele scuturi sînt susţinute pe piept de cîte un înger într-o redactare renascentistă, a cărui siluetă se desfăşoară pe piciorul propriu-zis al piesei.

Pe mînerul unei săbii moldoveneşti aflată în muzeul Topkapî din Constantinopol [19], întîlnim mobile întrucîtva asemănătoare cu cele ilustrate pe monede şi pe cădelniţă : pe o faţă ne apare capul de bour, iar pe cealaltă, un scut despicat avînd primul cîmp mobilat de o cruce cu capetele lăţite (croix pattée) ce asupreşte un crai nou întors, iar cel de al doilea, fasciat de 7 piese (fig. $3/I_4$).

Cele două inscripţii încastrate în zidurile Cetăţii Albe în anii 1476 şi 1479, cu prilejul unor importante lucrări de construcţie, sînt prevăzute cu cîte o stemă [20] ce ocupă o suprafaţă mai întinsă sau mai restrînsă. Prima conţine ca element esenţial un scut înclinat — în bandă — despicat şi mobilat în primul cîmp de 3 flori de crin, iar în cel secund, de 8 fascii. (fig. $3/II_1$). Se remarcă forma particulară, ce acuză o reală fineţe a concepţiei desenului, sub care sînt redate coiful, cimierul, precum şi bogaţii lambrechini care, sub aspectul unor vreji, acoperă întregul cîmp rămas liber al piesei. Cea de a doua stemă, descompusă, are în dreapta capul de bour cu accesoriile sale, iar în stînga, scutul mobilat în acelaşi chip : 3 flori de crin în primul cîmp şi 8 fascii în cel de al doilea (fig. $3/II_1$).

Un alt monument, de primă importanţă în înţelegerea evoluţiei stemei dinastice a Moldovei în vremea lui Ştefan cel Mare, a fost în mod inexplicabil neglijat de către cercetătorii problemei [21]. Este vorba despre *stema cu pisanie, descoperită în anul 1971 la Cetatea de Scaun a Sucevei* [22]. Textul incripţiei o datează fără echivoc în anul 1477 [23]. Încastrarea ei în zidul cetăţii a fost prilejuită de terminarea unor ample lucrări de construcţie şi de fortificare începute în anul 1475, întrerupte de marea campanie otomană din 1476 şi încheiate în 1477 [24]. Deşi starea de conservare a piesei este destul de precară, motiv pentru care inscripţia nu a fost descifrată în totalitate, componentele stemei pot fi citite cu destulă exactitate. Aceasta se află înscrisă într-un cvadrilob alungit, mărginit de o bandă în relief ce cuprinde şi inscripţia. Capul de bour şi gîtul, supradimensionate, ocupă cea mai mare parte a suprafeţei astfel delimitate. Între coarnele bourului figurează o stea şi o semilună culcată. La limita inferioară a piesei este plasat, în poziţie verticală, scutul dinastic, de tip polonez, fără linie de despicare marcată. El este mobilat în cîmpul dextru de o cruce dublă, ce pare a proveni mai degrabă din suprapunerea a două cruci simple cu capetele lăţite, iar în cel senestru de o floare de crin dublă (fig. $3/III_1$). Aceasta rezultă din unirea la bază a două flori de crin orientate în sens opus. Remarcăm exactitatea şi eleganţa desenului mobilelor heraldice. Comparînd alcătuirea heraldică a stemei cu pisanie de la Suceava cu *cea datată în 1481 de la Putna* [25], a cărei autenticitate a fost uneori pusă la îndoială [26],

[16] I. N. Mănescu, *op.cit.*, p. 38—41.

[17] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 70.

[18] Corina Nicolescu, *Arta metalelor preţioase în România*, Bucureşti, 1973, p. 30, cat. 31, fig. 33.

[19] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 81.

[20] *Ibidem*, p. 74.

[21] O aluzie la această importantă mărturie găsim doar la Ştefan S. Gorovei, *1473 — Un an cheie al domniei lui Ştefan cel Mare*, în *AIIAI*, XV, 1979, p. 148.

[22] M. D. Matei, *O nouă stemă cu pisanie de la Ştefan cel Mare descoperită la Cetatea de Scaun a Sucevei*, în *SCIV*, 2, 1973, p. 323—331.

[23] *Ibidem*, p. 325.

[24] *Ibidem*, p. 326

[25] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 76 ; Crucea dublă din stema de la Putna rezultă din suprapunerea a două cruci simple şi nicidecum potenţate, aşa după cum apreciază Ştefan Gorovei *(Les armoiries de la Moldavie...*, p. 268).

[26] Mihai Berza, *op. cit.*, nota 1 ; D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 98, nota 55.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

constatăm, dacă nu identitatea, cel puțin evidenta asemănare dintre ele. Forma scutului cît și armele și dispunerea lor în scut sînt similare. (fig. 3/III$_2$). Absența coifului din stema de la Suceava este cauzată, fără îndoială, de deteriorarea accentuată a piesei tocmai în stînga scutului, acolo unde, conform stemei din 1481, ar fi trebuit să fie plasat. Insistînd încă o dată asupra importanței stemei de la Suceava din anul 1477, nu putem să nu reținem și certificatul de autenticitate pe care ea îl conferă celei din anul 1481 de la Putna.

O categorie de izvoare de o deosebită importanță o constituie *plăcile de teracotă*. Cercetările arheologice au adus de mai multă vreme în discuție numeroase piese care se încadrează din punct de vedere cronologic în ultimele două decenii ale secolului al XV-lea. Cel mai important și în același timp cel mai răspîndit tip este cel care apare semnalat pentru prima dată în jurul anilor 1480—1481 decorînd soba din Casa Domniei de la Suceava[27]. Respectivele piese conțin o stemă completă : scutul despicat, foarte înclinat spre stînga, aproape culcat, este mobilat în prima partiție de o cruce dublă, asuprită de o roză, iar în cea de a doua de o floare de crin dublă și de o roză, dispuse în pal[28]. (fig. 3/III$_4$). Coiful ce-l timbrează, de un tip particular, seamănă mai degrabă cu o bonetă frigiană. Cimierul, capul de bour văzut din față și gîtul voinic orientat spre stînga, este flancat de doi îngeri — „tenanți" ce poartă pe spate cîte o pereche de aripi. Capul de bour este însoțit de anexele sale : o stea cu șase raze între coarne, o alta de același fel în stînga și o semilună cu chip antropomorf în dreapta. Această formulă „prototip" în care apare stema dinastică pe cahlele din Casa Domniei de la Suceava, va fi reluată, în forme ușor modificate, dar care *nu afectează niciodată armele din* scut, ci doar aspectul îngerilor-„tenanți", în numeroase exemplare ce vor împodobi în tot cursul deceniului nouă — în special după anul 1485 — și în ultimul deceniu al secolului al XV-lea, sobele unor importante edificii ale vremii. Astfel de reprezentări apar cu predilecție în cadrul unor construcții rezidențiale cu caracter domnescu ca cele de la Hîrlău[29], Iași[30], Suceava[31], Piatra Neamț[32], Cotnari[33], Bacău[34], Vaslui[35], dar și boieresc de la Șipote[36], în ansamblul curților lui Luca Arbore.

Alte variante, ce ilustrează armele dinastice pe cahle, sînt cele reprezentate pe o serie de piese din cadrul amintitei sobe din Casa Domniei de la Suceava.

---

[27] Radu Popa, Monica Mărgineanu-Cîrstoiu, *op. cit.*, p. 46.

[28] *Ibidem*.

[29] O inițială citire eronată, cauzată de starea de avansată deteriorare a emblemei de pe cahla descoperită la Hîrlău (cf. Gh. I. Brătianu, *Originile stemelor Moldovei și Țării Românești*, în *RIR*, I, 1931, p. 54—55) a produs deseori confuzii în literatura de specialitate (v. Mihai Berza, *op. cit.*, p. 82 ; D. Cernovodeanu. *Les reflêts des armes royales de Hongrie sur les armes dinastiques des princes de Moldavie (XIV-e—XVI-e siècles)*, în „XV Congreso Internacional de las ciencias genealogica y heraldica", Madrid, 19—25 septembrie 1982, p. 419), deși încă din 1964 Octavian Iliescu *(op. cit.*, p. 198, *nota 4*), a atras atenția asupra acestei erori. Corecția a fost consemnată și de Ștefan Gorovei *(op. cit.*, p. 269).

[30] Alexandru Andronic, Eugenia Neamțu, Dinu Marin, *Săpăturile arheologice de la Curtea domnească din Iași*, în *AM*, V, 1967, p. 245, fig. 49/3, 50—51.

[31] K. A. Romstorfer, *Cetatea Sucevei descrisă pe temeiul propriilor cercetări făcute între 1895 și 1904*, București, 1913, pl. VI.

[32] Piese aflate în expoziția Muzeului județean din Piatra Neamț.

[33] Barbu Slătineanu, *Ceramica de la Cotnari*, I, în *RFR*, 10, 1938, p. 4, 9 și fig. 1.

[34] Iulian Antonescu, *Curtea domnească din Bacău*, în „Carpica", 1, Bacău, 1969, p. 336 și fig. 11/3; 12/1, 2, 4.

[35] Rica Popescu, *Cahle și plăci decorative descoperite la Curtea domnească din Vaslui*, în *RMM. MIA*, p. 63—65 și fig. 3/1—2.

[36] I. Mihail, *Curțile lui Luca Arbore din Șipote—Iași*, în *BCMI*, XXII, 1929, p. 141. Prezența cahlelor decorate cu stema dinastică în cuprinsul unor locuințe boierești sau ale unor orășeni (cum este cazul celor de la Baia) infirmă opinia conform căreia locuințele ce conțineau piese cu astfel de reprezentări aparțineau în exclusivitate domniei (v. Alexandru Andronic și Rica Popescu, *Vaslui — reședință voievodală în secolele XV—XVI*, în *AIIAI*, XVII, 1980, p. 587).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ele beneficiază deci de aceeași datare certă, în jurul anilor 1480—1481. Este vorba despre o serie de reprezentări, deseori stilizate, cu caracter de unicat[37], al căror înțeles heraldic, din cauza avansatei stări de deteriorare a pieselor, este greu de descifrat. Un singur exemplar este suficient de bine păstrat, pentru a i se putea interpreta stema : scutul dinastic, înclinat, în bandă, timbrat de o cască — asemănătoare celorlalte prezente în epocă pe cahle — din care se desprind lambrechini, este mobilat în prima secțiune de o cruce dublă cu capetele ușor lățite, iar în cea de-a doua cu o floare de crin simplă, într-o redactare specifică. De remarcat că suprafața din dreapta piciorului prelung al crucii este în întregime ocupată de fascii[38] (fig. 3/III$_5$).

Stema aflată pe cel de al doilea tip monetar al lui Ștefan cel Mare, socotit a fi fost emis între anii 1481—1504[39], constituie la rîndul său un alt moment în evoluția însemnelor heraldice ale Moldovei. În timp ce aversul monedelor prezintă aceeași imagine heraldică a capului de bour și a accesoriilor sale, pe revers, figurează scutul a cărui unică mobilă este, în mod neobișnuit pentru armele dinastice, doar crucea dublă „ancrée" [40] (fig. 3/III$_3$).

De o deosebită importanță în heraldica epocii ștefaniene este, fără îndoială, *stema cu pisanie descoperită în anul 1953 la Cetatea de Scaun a Sucevei*. Încadrarea sa cronologică inițială în intervalul dintre anii 1500—1502[41] a fost corectată ulterior, în urma reanalizării textului pisaniei și al armelor ce o mobilează și plasată în anul 1492[42]. Scutul scartelat, fără liniile de împărțire, este mobilat în primul cartier de floarea de crin dublă, așezată în pal, în al doilea de 6 fascii, în al treilea de 3 roze plasate în bandă, iar în al patrulea — de o cruce dublă treflată, dispusă în bară[43]. (fig. 3/IV$_1$). Starea de avansată degradare a piesei nu a permis decît o reconstituire grafică, destul de schematică, a ansamblului stemei. Coiful este abia bănuit, la fel și cimierul, al cărui cap este prezentat din profil spre dreapta, iar gîtul, întors spre stînga.

Ultimele documente heraldice de care dispunem din vremea lui Ștefan cel Mare, aparțin unui tip întîlnit pe o serie de piese ce pot fi încadrate între anii 1493—1504. Toate stemele păstrate din această vreme — pe *cahla de la Suceava*[44] (fig. 3/V$_1$), datată mai recent, în 1493[45], pe *clopotul de la mănăstirea Bistrița*[46] (fig. 3/V$_2$) sau pe *Tetraevangheliarul din 1502*[47] (fig. 3/V$_3$) — au același reprezentări armoriate. Scutul scartelat conținînd în primul cartier crucea dublă treflată așezată în pal, în cel de al doilea, 6 sau 7 (pe clopotul de la Bistrița) fascii, în cel de al treilea 3 roze așezate în bandă, iar în ultimul floarea de crin dublă în bară. Un soare de amiază broșează „chef-"-ul ultimelor două cartiere din stemele de la Bistrița din 1494 și din Tetraevangheliarul din 1502. Această stabilitate lesne sesizabilă constituie dovada încheierii procesului evolutiv al stemei dinastice din vremea lui Ștefan cel Mare, în această formă ea reprezentînd „marea sinteză heraldică a epocii.

În aceeași categorie de mărturii pare a se include și stema, extrem de fragmentară, descoperită la Cetatea de Scaun a Sucevei, în anul 1977. Crucea dublă treflată, ce împodobește unul dintre cele 3 fragmente păstrate, indică apartenența sa la intervalul de timp ulterior anilor 1489—1490. Analiza contextului istoric al ultimului deceniu al secolului XV a condus la datarea acestei steme într-o peri-

---

[37] Radu Popa, Monica Mărgineanu-Cîrstoiu, *op. cit.*, p. 64, fig. 44, p. 72, fig. 54 și p. 81, fig. 68.

[38] *Ibidem*, p. 73, fig. 55.

[39] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 198—200.

[40] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 70, fig. 1.

[41] C. Bălan și Șt. Olteanu, *Stema cu pisanie din vremea lui Ștefan cel Mare descoperită la Cetatea de Scaun a Sucevei*, în *BMI*, 1, 1970, p. 61.

[42] Cf. Ștefan Gorovei, *op. cit.*, p. 269.

[43] C. Bălan și Șt. Olteanu, *op. cit.*, p. 58.

[44] K. A. Romstorfer, *op. cit.*, pl. VI ; Mihai Berza, *op. cit.*, fig. 15.

[45] Ștefan Gorovei, *op. cit.*, loc. cit.

[46] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 77, fig. 8.

[47] *Ibidem*, fig. 17.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

oadă imediat ulterioară atacului din 1497, încastrarea sa în zidul cetății marcînd sfîrșitul lucrărilor de refacere a incintei, grav afectată de asediul polonez [48].

Izvoarelor mai sus menționate credem că li se poate alătura un alt document socotit, în lipsa unor elemente certe de datare, a fi fost realizat în anul 1480 [49]. Este vorba de *lespedea de mormînt*, decorată cu însemne heraldice caracterizate printr-o deosebită finețe și exactitate a desenului, *ce a acoperit, la Putna, mormintele fiilor lui Ștefan cel Mare, Bogdan și Petru*, decedați în anii 1479 și 1480 [50]. Nimic însă nu ne obligă să admitem că anul morții lui Petru este și anul în care s-a cioplit lespedea funerară. Se cunosc suficiente exemple în care mormintele unor reprezentanți de seamă ai feudalității sînt acoperite cu lespezi la cîțiva ani după înmormîntarea lor [51]. Pe de altă parte, absența mobilelor din scut, apreciată ca fiind justificată la 1480 [52], într-un moment de remaniere a stemei, nu poate fi susținută, avînd în vedere constatarea că stema din 1481 era aceeași cu cea din 1477. În ceea ce ne privește, din analiza atentă a detaliilor tehnice și artistice ale lespezii în ansamblul lor, a modalităților de redare a scutului (fig. 3/V_4), cît și a cimierului, constatăm apartenența, din punct de vedere stilistic, a reprezentării heraldice de pe lespedea de la Putna, la seria emblemelor ilustrate pe cahla de la Suceava din 1493, pe clopotul de la Bistrița din 1494 și pe Tetraevangheliarul din 1502. Astfel înțelegînd lucrurile, zestrea reprezentărilor armoriate din ultima etapă de evoluție a stemei dinastice a Moldovei, chiar în condițiile în care mobilele din scut lipsesc, poate fi îmbogățită cu această frumoasă operă de pietrărie de la Putna, a cărei datare trebuie făcută, oricum, după anul 1493.

Din parcurgerea, chiar și succintă, a documentelor heraldice păstrate din vremea domniei lui Ștefan cel Mare, ce se adaugă celor din perioada precedentă, s-a putut trage concluzia că Moldova, deși nu a ignorat arta heraldică, nu i-a practicat regulile ei stricte [53]. Un studiu recent [54], atrăgînd din nou atenția asupra caracterului de liberă adopțiune a heraldicii țărilor române în general și a Moldovei în special, vine să ofere pertinente justificări de natură politică numeroaselor remanieri pe care le suportă stema Moldovei în intervalul cuprins între momentul constituirii statului feudal și secolul XVI, cu aplecare specială asupra domniei lui Ștefan cel Mare. Tot aici se abordează problemele legate de evoluția stemei Moldovei în strînsă corelație cu situația ei internațională, în funcție de diferitele fluctuații în orientarea sa politică și diplomatică.

Nu ni se pare necesar a mai reveni aici asupra problemelor privitoare la originea și împrejurările în care scutul despicat, mobilat cu flori de crin și fascii, ajunge să figureze drept stemă dinastică a Mușatinilor [55]. Ceea ce trebuie însă subliniat este faptul că simbolul heraldic ce se degajă din analiza acestor arme, în primul secol de existență a statului feudal independent al Moldovei, este legat de raporturile politice, atît de fluctuante ale Moldovei cu Ungaria. Ilustrative în acest sens sînt mai ales remanierile ce intervin în armele dinastice în timpul lui Roman II și Petru II. Doar ținînd cont de resentimentele primului față de regatul maghiar — care îl susținea pe cel de al doilea — și evident de simpatia acestuia din urmă față de același regat, se poate explica îndepărtarea florilor de crin din scutul dinastic și înlocuirea lor cu însuși simbolul țării — capul de bour — de către Roman II, și mai apoi reintroducerea lor — pentru prima dată sub forma florii de

---

[48] Paraschiva Victoria Batariuc, *O stemă cu pisanie descoperită la Cetatea de Scaun de la Suceava*, în „*Suceava*. Anuarul Muzeului Județean", VI, 1979, p. 573—576.

[49] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 75 ; Ștefan Gorovei, *op. cit.*, p. 268.

[50] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 75 și fig. 5.

[51] Este suficient să amintim doar binecunoscutul caz al necropolei de la Rădăuți, unde Ștefan cel Mare așază, între anii 1479—1480, lespezi funerare în memoria iluștrilor săi înaintași.

[52] Ștefan Gorovei, *op. cit.*, p. 268.

[53] Mihai Berza, *op. cit.*, p. 87.

[54] D. Cernovodeanu, *Les reflèts des armes royales de Hongrie...*, p. 391—428.

[55] În această privință ne menținem punctele de vedere exprimate cu un alt prilej (Cf. Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *Mărturii heraldice cu privire la începuturile statului feudal independent Moldova*, în „Constituirea statelor feudale românești", București, 1980, p. 206—207).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

crin duble — la loc de onoare, în primul cîmp al scutului despicat, de către Petru II. Acest exemplu constituie cea mai evidentă dovadă că pînă în epoca lui Ştefan cel Mare remanierile produse în armele dinastice, departe de a fi de neînţeles, sînt determinate de relaţiile existente între Moldova şi regatul maghiar. Prin extensie, putem conchide că orice remaniere heraldică ce afectează în mod nemijlocit florile de crin din scutul dinastic, ilustrează „barometrul" raporturilor politico-diplomatice dintre Moldova şi regalitatea maghiară. În această viziune, florile de crin nu pot fi în nici un caz socotite drept „o amintire întîrziată" [56] a unei suzeranităţi trecute, ci o mobilă vie. Ea va simboliza, atît timp cît Ungaria va ridica pretenţii de suzeranitate asupra teritoriului est-carpatic, *sorgintea angevină a primei suzeranităţi maghiare*, şi în cele din urmă chiar statul maghiar. Este de altfel singura explicaţie ce poate justifica prezenţa florii de crin în stema Moldovei într-o vreme în care dinastia angevină se stinsese, iar stema Ungariei nu mai cunoştea această mobilă.

Situaţia este şi mai evidentă în timpul domniei lui Ştefan cel Mare. Numeroasele izvoare heraldice păstrate, de cele mai multe ori beneficiind de o datare exactă, fac posibilă urmărirea modificărilor cunoscute de stema dinastică în raport cu situaţia politică a ţării, pînă în momentul găsirii formulei heraldice celei mai sugestive şi adecvate pentru poziţia internă şi internaţională a Moldovei, sub forma „marii sinteze heraldice".

Cu privire la evoluţia însemnelor heraldice din această vreme, au fost sesizate două mari perioade distincte: prima fiind cuprinsă între anii 1457—1491 şi marcată de prezenţa scutului despicat, iar cea de a doua între anii 1492—1504, caracterizată prin apariţia scutului scartelat şi crearea „marii sinteze heraldice".

În ceea ce ne priveşte, pornind de la observaţia că remanierile stemei sînt determinate de anumite realităţi politice, precum şi de la o evaluare mai nuanţată a tuturor documentelor heraldice ale vremii, optăm mai degrabă pentru o etapizare care are la bază o *permanentă corelare între momentul apariţiei unor anumite mobile în scut şi conjunctura politică ce determină adoptarea, menţinerea sau îndepărtarea lor*. Astfel privite lucrurile, pot fi remarcate în evoluţia stemei Moldovei din vremea lui Ştefan cel Mare, un număr de cinci etape distincte. În primele trei se constată prezenţa scutului despicat, iar în ultimele două, a celui scartelat.

I. *În intervalul cuprins între anii 1457 şi 1475* întîlnim scutul despicat, mobilat în primul cartier de crucea simplă, roza sau semiluna, iar în cel de al doilea de 7 fascii, pe o serie de piese, de felul monedelor din prima serie de emisiuni a lui Ştefan cel Mare, a cădelniţei din anul 1470, sau a săbiei de la Topkapî. La acestea se adaugă gonfalonul din Cronica lui Thuróczi ce redă un scut fasciat peste care broşează capul de bour (fig. $3/I_{1-4}$).

Semnificaţia politică a reprezentărilor armoriate de pe aceste mărturii poate fi lesne înţeleasă din analiza poziţiei internaţionale a Moldovei în această vreme [57]. Perioada este marcată de relaţii încordate mai ales pînă în 1470 cu Ungaria, de o politică de cooperare, chiar foarte strînsă, începînd cu anul 1462, cu Polonia şi, spre finalul ei, de declanşarea luptei antiotomane [58], încununată de victoria de la Vaslui din 4 ianuarie 1475.

Este evident că relaţiile duşmănoase cu Ungaria îşi găsesc un firesc ecou în lipsa florilor de crin din cîmpul scutului heraldic, în toate reprezentările acestei etape. Pe aceleaşi însemne găsim, însă, în mod constant fasciile. S-ar putea pune însă întrebarea: de ce florile de crin ar simboliza mai mult Ungaria decît fasciile?

---

[56] Gh. I. Brătianu, *În jurul originei stemelor Principatelor române*, în *RIR*, I, 1931, p. 237. Aprecierea este preluată de Ştefan S. Gorovei în *Poziţia internaţională a Moldovei în a doua jumătate a veacului al XIV-lea*, în *AIIAI*, XVI, 1979, p. 199.

[57] O sinteză cu privire la relaţiile politice ale Moldovei în timpul lui Ştefan cel Mare găsim la Şerban Papacostea, *Relaţiile internaţionale ale Moldovei în vremea lui Ştefan cel Mare*, în *RdI*, 5—6, 1982, p. 607—639; de asemeni şi la Nicolae Grigoraş, *Moldova lui Ştefan cel Mare*, Iaşi, 1982, p. 44—273; Veniamin Ciobanu, *Ţările române şi Polonia în secolele XIV—XVI*, Bucureşti, 1985, p. 64 şi urm.

[58] Ştefan S. Gorovei, *1473 — un an cheie...*, p. 145—151.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

De ce acestea din urmă se păstrează în cîmpul senestru al scutului, în timp ce florile de crin sînt îndepărtate? Răspunsul ni se pare simplu: florile de crin simbolizau, așa cum s-a arătat, nu numai Ungaria, ci și suzeranitatea impusă la un moment dat Moldovei de către un rege angevin. În schimb, Ștefan cel Mare va păstra, ca și Roman II, fasciile, nu ca un însemn exterior al unor afinități față de regatul vecin, ci ca pe niște piese onorabile de prim ordin. Privite din acest unghi, credem că ele simbolizau în acest context chiar o politică de „neangajare" a Moldovei față de Ungaria. Și pentru a nu exista îndoieli, în anumite momente (în vremea domniei lui Roman II sau în bătălia lui Ștefan cel Mare împotriva ungurilor de la Baia) lor li se asociază însăși stema statului, capul de bour. Broșarea acestuia, în special, peste fasciile gonfalonului din 1467 ni se pare a fi extrem de sugestivă pentru semnificația politică a simbolului heraldic din acest moment.

Crucea, în diferitele sale ipostaze (simplă, cu capetele lățite sau potențată), prezentă în toate documentele heraldice ale vremii, credem că poate semnifica poziția de continuatori și apărători ai ortodoxiei pe care Ștefan cel Mare și Moldova, în condițiile dispariției Imperiului Bizantin, și-o asumau în această parte a Europei.

Cît privește roza, semnalată atît pe monede cît și pe cădelnița de la Putna, ar fi foarte posibil să simbolizeze, așa cum s-a sugerat deja, țara însăși sau dinastia, fiind în acest caz o veche emblemă teritorială sau familială [59].

În legătură cu unele documente armoriate ale acestei epoci, se mai impun cîteva observații. În ceea ce privește cădelnița din anul 1470 de la Putna, atenția ne este reținută în special de prezența îngerilor tenanți ce susțin pe piept cele două scuturi. Realizarea lor artistică, precum și poziția lor, se încadrează din punct de vedere stilistic în aria central-europeană și în special în teritoriul stăpînit de regatul maghiar. Aici găsim, de altfel, redactări extrem de asemănătoare pe cahle [60], pe capacul sarcofagului lui Ștefan Zapolya [61], pe fildeșuri datînd chiar din prima jumătate a secolului XV, cum este cel din muzeul mănăstirii din Neuburger [62], sau chiar pe reversul bulei sigilare a lui Matei Corvin din 1475 [63]. Piesa în discuție, fără îndoială o comandă specială a domnitorului adresată, eventual, chiar atelierelor de orfevrărie de la Buda, poate constitui una dintre dovezile reluării unor legături mai destinse între Moldova și Ungaria, începînd cu anul 1470.

Cît privește spada de la Topkapî, componentele stemei de pe mîner exclud realizarea ei la o dată ulterioară anului 1475, întrucît, după cum vom vedea, anul 1476 va cunoaște deja alte armoarii. Nu ni se pare imposibil ca această sabie să constituie singurul martor păstrat, dintr-un lot mai mare de asemenea arme, pe care domnul le va fi comandat pentru echiparea curtenilor săi cei mai apropiați în fața unei iminente înfruntări cu Imperiul Otoman. Însăși prezența în armele scutului a semilunei, asuprită de o cruce cu brațele lățite, poate fi înțeleasă prin prisma unei dorite victorii a creștinilor împotriva necredincioșilor purtători ai semilunei. Este de altfel o practică frecventă, dacă nu chiar obligatorie, ca vasalii să poarte însemnele suzeranului în timpul luptelor [64], și atîta timp cît știm că sabia

---

[59] I. N. Mănescu, *(op. cit.*, p. 39) consideră roza drept un însemn de familie al lui Petru I.

[60] Cserey Eva, *Adatok a besztercebányai (Banska—Bystrica) kályhacsempékhez*, în „Folia Archaeologica" (=FA), XXV, 1974, p. 205. Redactări asemănătoare cu cea de pe cahla de la Banska Bystrica se semnalează și pe unele cahle de la Suceava, piese pe care scutul apare mobilat de capul de bour și este susținut pe piept de un înger tenant (v. K. A. Romstorfer, *op. cit.*, pl. VI; Marioara Nicorescu, *Noi descoperiri de ceramică ornamentală din secolele XV—XVI la Suceava*, în *AM*, IV, 1966, p. 321 și fig. 411.

[61] *Magyarország története képekben*, Budapest, 1973, p. 114, fig. 2.

[62] János Eisler, *Zu den Fragen der Beinsättel des Ungarischen National museums*, II, în *FA*, XXX, 1979, p. 241 și fig. 25/3.

[63] Giorgio Pray, *Syntagma Historicum de Sigillis regnum et regionarum Hungariae*, Budae, 1805, tab. XV.

[64] Pentru spațiul românesc, reamintim un binecunoscut caz: stema familiei Corvineștilor de pe arcul arbaletei ce făcea parte din arsenalul gărzii personale a lui Iancu de Hunedoara (Cf. Cristian Vlădescu, Carol König, Dan Popa, *Arme în muzeele din România*, București, 1973, p. 141).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sau sabiile voievodului erau prevăzute cu însuşi numele său[65], este exclus ca cea în discuţie să-i fi aparţinut.

În legătură cu împrejurările în care această sabie a ajuns să figureze în patrimoniul istoric turcesc, se acceptă, în general, că ele se leagă de expediţia lui Soliman Magnificul la Suceava din 1538 şi de jefuirea, cu acest prilej, a tezaurului domnesc[66]. Considerăm, însă, că trebuie avută în vedere şi posibilitatea ca această armă să fi căzut în mîinile turcilor la o dată mult anterioară, fie în timpul luptei de la Vaslui, fie mai degrabă, a celei de la Valea Albă. Altfel, ni se pare puţin probabil ca o sabie lucrată în 1473—1474 să se fi păstrat mai bine de o jumătate de veac în tezaurul Sucevei, din moment ce ea nu avea o valoare intrinsecă deosebită şi nici una de ordin istoric, ca în cazul în care ar fi aparţinut lui Ştefan cel Mare.

II. *Noi arme dinastice*, ilustrate de scutul despicat mobilat de florile de crin în prima partiţie şi de fascii în cea de a doua, *apar din anul 1476, poate chiar din a doua jumătate a celui anterior.* Celor două steme de la Cetatea Albă, datate, prima în 1476 şi cea de a doua în 1479, li s-au adăugat acum cele prezente pe cahlele de la Baia (fig. 3/II$_1$—$_3$). Se realizează astfel o mai bună acoperire a teritoriului Moldovei cu o categorie de însemne care păreau la prima vedere a nu se regăsi decît în extremitatea sud-estică a ţării.

Remanierea armelor dinastice în anii 1475—1476 în direcţia introducerii florilor de crin, a fost în mod firesc pusă pe seama noilor relaţii existente între Moldova şi Ungaria. În situaţia în care se afla Moldova după lupta de la Vaslui, ameninţată de o nouă invazie otomană, reconcilierea relaţiilor cu regatul maghiar apărea drept imperios necesară. Acestei idei i se subscrie recunoaşterea de către Ştefan cel Mare a suzeranităţii maghiare la 12 iulie 1475 la Iaşi şi la 15 iulie 1475 la Buda, de către Matei Corvin[67]. Tratatul, ce stipula colaborarea expresă între cele două state în lupta antiotomană, a fost „parafat" de către Ştefan cel Mare şi pe plan emblematic, prin readoptarea, după un destul de îndelungat interval de timp, a vechilor arme angevine ce simbolizau din punct de vedere heraldic suzeranitatea maghiară.

Între cele două categorii de izvoare din această vreme — stemele ilustrate pe inscripţiile de la Cetatea Albă şi cele redate pe cahlele de la Baia — diferenţele sînt notabile doar în privinţa numărului florilor de crin din scut: 3 se află pe pietrele cu inscripţii, iar 7 şi respectiv 10 pe cahle. Deşi aceste deosebiri nu trebuie neglijate, deocamdată nu le putem surprinde semnificaţia heraldică.

De asemenea trebuie subliniată şi constatarea că *în această vreme apare pentru prima dată stema dinastică în redactarea sa completă, dezvoltată, cu scut, timbru, cimier, tenanţi" şi lambrechini.* Existenţa sa este surprinsă în două variante. Prima, ce redă cimierul într-o manieră elegantă, modelată pe piatra cu inscripţie din 1476 de la Cetatea Albă şi pe cahlele cu lambrechini de la Baia, se va dovedi neviabilă, nemaiîntîlnindu-se replici, din ceea ce cunoaştem pînă acum, în perioada ulterioară. Cea de a doua variantă, în care gîtul şi capul bourului sînt masive şi susţinute de îngeri „tenanţi" prezentă pe celălalt tip de cahle de la Baia, va constitui o premieră ce va fi reluată de acum încolo în numeroase variante, atît pe cahle cît şi pe alte categorii de piese.

Cît priveşte stema de la Cetatea Albă, din anul 1479, care are scutul mobilat în acelaşi chip cu cel al stemei din 1476, se impune o precizare. Cunoscînd împrejurarea că începînd cu anul 1477 armoariile dinastice vor cunoaşte o nouă înfăţişare, persistenţa la Cetatea Albă a însemnelor din 1476, ieşite din uz în 1479, constituie menţinerea unei formule depăşite, ce poate fi deocamdată explicată cel mult doar prin folosirea de către meşterul pietrar ca sursă de inspiraţie pentru stema din 1479, a însemnelor din 1476.

III. Armele adoptate spre sfîrşitul anului 1475 şi păstrate în tot cursul anului 1476 vor cunoaşte o *nouă remaniere odată cu anul 1477.* În formula adoptată acum (scutul despicat, mobilat în primul cîmp de crucea dublă şi în cel secund de

---

[65] Romeo Creţu, *Prezenţe româneşti la Istambul*, Bucureşti, 1973, p. 36—37.
[66] *Ibidem.*
[67] Şerban Papacostea, *op. cit.*, p. 620.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

floarea de crin dublă), şi nicidecum mai devreme, după cum s-a presupus[68], stema dinastică va cunoaşte o mai îndelungată existenţă, pînă spre ultimul deceniu al secolului XV. Din rîndul mărturiilor heraldice privitoare la evoluţia stemei dinastice din această etapă, ne reţin atenţia : stema cu pisanie de la Cetatea de Scaun a Sucevei din 1477, stema cu pisanie de de la Putna din 1481, precum şi stemele ce decorează numeroasele cahle datate în ultimele două decenii ale secolului XV (fig. $3/III_1$—$_5$).

Amintita stabilitate heraldică a stemei din această epocă, semnifică, din punct de vedere politic, menţinerea de către Moldova a unor relaţii de echilibru cu cele două regate vecine, Ungaria şi Polonia. Cele două mobile principale ale scutului dinastic, departe de a putea avea semnificaţia sugerată cîndva[69], reflectă o reală situaţie politică : „simbolul lor se limitează la reprezentarea a două concesii de arme, poloneze şi ungureşti, concedate lui Ştefan cel Mare în timpul repetatelor sale prestări de omagiu către Cazimir IV Jaggello (în 1459, 1468, 1485) şi către Matei Corvin (în 1475 şi 1489)"[70].

Rapida remaniere a armelor dinastice în anul 1477 se datoreşte, fără îndoială, unei politici de abilă diplomaţie dusă de către domnitor. Tratatul încheiat cu Matei Corvin în 1475 putea nemulţumi pe Cazimir IV, şi aşa destul de suspicios faţă de reticenţa lui Ştefan cel Mare de a-i presta personal omagiul de vasalitate. În aceste condiţii, stema adoptată în 1477 ne apare drept o stemă cu un profund caracter diplomatic. Amplasarea crucii duble iagelonice în primul cîmp al scutului, pe lîngă încercarea de a satisface orgoliul întrucîtva rănit în 1475 al regelui de la hotarul nordic al Moldovei, supraliciteză şi alianţa antiotomană cu o Polonie tot mai înclinată spre o conciliere cu Poarta.

Conflictul dintre Moldova şi Polonia din anul 1478[71], purtîndu-se în limitele unei tensiuni surde, nu se va materializa şi prin schimbări în domeniul stemei dinastice a Moldovei. Aceasta ar fi echivalat cu o recunoaştere publică a divergenţelor, fapt ce în mod cert nu ar fi servit intereselor lui Ştefan cel Mare.

Odată cu prestarea omagiului la Colomeea, în 15 septembrie 1485, prezenţa crucii duble în armele dinastice ale Moldovei va căpăta, prin încorporarea lui Ştefan cel Mare în herbul Jagello, o justificare „legală".

În legătură cu documentele heraldice ale acestei perioade (1477—1490) din evoluţia armoariilor dinastice ale Moldovei, se impun cîteva observaţii. S-a arătat de mai multă vreme că cel de al doilea tip al monedelor lui Ştefan cel Mare a fost emis în intervalul dintre anii 1481—1504[72]. Această precizare a avut la bază constatarea că în mărturiile heraldice ale vremii, crucea dublă[73] nu era semnalată în reprezentări armoriate la o dată anterioară anului 1481 (stema cu pisanie de la Putna). În aceste condiţii, perioada cuprinsă între anii 1476—1481 (încetarea primei emisiuni monetare şi debutul celei de a doua) era lipsită în mod inexplicabil de vreo emisiune monetară. Descoperirea în anii din urmă a stemei cu pisanie de la Cetatea de Scaun a Sucevei, mărturie heraldică a cărei importanţă nu a fost subliniată şi valorificată îndeajuns, constituie dovada certă a prezenţei crucii duble

---

[68] Plasarea momentului apariţiei acestor însemne în anul 1473 (Cf. Ştefan S. Gorovei, *op. cit.*, p.148) este imposibil de acceptat întrucît am văzut că la această dată stema dinastică avea o cu totul altă înfăţişare care, la rîndul ei, va mai suferi o remaniere — cea din anii 1475—1476.

[69] Ştefan S. Gorovei, *op. cit.*, p. 148.

[70] Dan Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 417.

[71] Şerban Papacostea, *La guerre ajournée : les relations polono-moldaves en 1478. Reflexions en marge d'un texte de Filippo Buonaccorsi Callimachus*, în *RRH*, XI, 1, 1972, p. 3—23.

[72] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 198—199.

[73] În interpretarea semnificaţiei crucii duble, cu capetele modelate în formă de ancoră (ancrée), de pe acest tip monetar — ce a fost considerată drept mobilă personală a domnitorului (v. D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 10) — nu trebuie scăpată din vedere posibila influenţă ce o va fi exercitat asupra monedei moldoveneşti modul de redactare a crucii în monetăria maghiară a epocii. Simplă sau dublă, crucea de pe monedele ungureşti, încă de la sfîrşitul secolului XIV şi în tot cursul celui următor, este cu predilecţie „ancrată" (v. Huszár Lajos, *Münzkatalog Ungarn*, München, 1979, p. 88 şi urm.).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în armele dinastice începînd cu *anul 1477* și *atestă existența celui de al doilea tip monetar* încă din acest an, continuînd în mod nemijlocit, fără vreun hiatus, prima serie monetară din anii 1457—1476.

În ceea ce privește cele două steme cu pisanie din anii 1477 și 1481, la o cercetare mai atentă a lor din punct de vedere stilistic și compozițional, se constată o filiație între ele. Dacă în cazul celei dintîi, așa cum am menționat deja, ne apare vizibilă modalitatea de a realiza crucea dublă din primul cîmp prin suprapunerea a două cruci simple cu brațele lățite, la cea de a doua, crucea dublă este redată elegant și corect. Este dovada că această mobilă cunoscuse deja, pînă la această dată, o stabilă carieră în armele dinastice ale țării.

O precizare se impune în legătură cu stemele prezente pe cahlele datate începînd cu anii 1480—1481. În raport cu stemele în piatră ale aceleiași epoci, aici se observă adoptarea, din nou, în scut a rozei, amplasată atît în primul cît și în al doilea cîmp, mobilă heraldică de veche tradiție, legată, după cum am amintit deja, de un teritoriu sau de o familie locală[74]. Am consemnat la momentul potrivit că această categorie de cahle a fost descoperită în numeroase complexe arheologice, în special în cele cu caracter rezidențial datate în ultimele două decenii ale secolului XV. Persistența lor și după anii 1489—1490, cînd stema dinastică va căpăta o altă înfățișare[75], se explică lesne dacă avem în vedere faptul că în materie de producție ceramică unele ateliere continuau să utilizeze și după această dată o parte din vechile tipare. Împrejurarea că unele ateliere și-au „actualizat" însă producția ceramică, confecționînd cahle decorate cu stema „en titre" după 1490, cum este cazul celei descoperite la Cetatea de Scaun a Sucevei și datată în 1493, contrazice propunerea de datare mai tîrzie a matrițelor unora dintre ele, fie în 1497[76], fie în vremea domniei lui Petru Rareș[77]. O tratare aparte a stemei se întîlnește pe una dintre cahlele Casei Domnești de la Suceava[78]. Mobilele (o cruce dublă, fasciile și floarea de crin) din scutul de pe această piesă au condus la opinia, ce se cere a fi revizuită, că ne aflăm în fața reproducerii stemei Ungariei[79]. Ținînd cont de însești aceste armoarii cît și de faptul că stema Ungariei, prezentă chiar și pe cahle[80], are în această vreme un cu totul alt aspect, avem convingerea că în cazul de față avem de a face cu o tratare liberă, într-o redactare cu evidente accente stilizate, a însăși stemei dinastice a Moldovei. Prin asocierea florii de crin, a crucii duble și a fasciilor, într-un ansamblu mai puțin conform cu toate normele heraldice, ea prefigurează stema dinastică în formula „marii sinteze heraldice" care se va definitiva aproape un deceniu mai tîrziu.

Ultimele două etape (1490—1492 și 1493—1504) din evoluția armelor dinastice ale Moldovei, sînt caracterizate prin prezența scutului scartelat, mobilat în cele patru cartiere, în diferite poziții, de crucea dublă treflată, de floarea de crin dublă, de fasciculul de 6 sau 7 piese și de cele 3 roze așezate în bandă. Izvoarele luate în dis-

[74] Vezi *supra*, nota 59.

[75] Ștefan Gorovei (în *Les armoiries des princes regnants...*, p. 268), remarca, pe bună dreptate, imposibilitatea datării acestor cahle la o dată ulterioară anului 1490.

[76] Rica Popescu, *op. cit.*, p. 64 și fig. 3. Pe unele dintre cahlele descoperite la Vaslui, decorate cu stema Moldovei, cele două litere din zona coarnelor bourului au fost citite drept Λ și Μ și traduse, în consecință, prin *leat 40* (anul 40 al domniei lui Ștefan=1497). În ceea ce ne privește, optăm pentru o lectură întrucîtva diferită a celor două semne și anume Λ — Λ. În acest caz referirea se face la anul 30 al domniei lui Ștefan (adică 1487), dată conformă cu realitățile heraldice ale epocii.

[77] Eugenia Neamțu, *Contribuții la cunoașterea stemei dezvoltate a Moldovei în epoca lui Ștefan cel Mare*, în *AM*, VI, 1969, p. 334. Pentru corectarea încadrării pieselor în vremea lui Petru Rareș, vezi Ștefan Gorovei, *op. cit.*, p. 268.

[78] Radu Popa, Monica Mărgineanu-Cîrstoiu, *op. cit.*, p. 73, fig. 55.

[79] Dan Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 418, nota 45.

[80] Imre Holl — Nandor Parádi, *Das mittelalterliche Dorf Sarvaly*, Budapesta, 1982, pl. 167/1. Cahle decorate cu stema Ungariei din vremea lui Matei Corvin s-au descoperit și în cursul cercetărilor arheologice efectuate la Ansamblul Șugălete din Bistrița — jud. Bistrița Năsăud (Cercetări: Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna). Toate aceste steme au scutul scartelat mobilat de leu, fascii, crucea dublă și corb, dar niciodată nu apare floarea de crin.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cuție pentru ilustrarea acestei faze finale din evoluția blazonului dinastic am văzut că sînt : stema cu pisanie de la Cetatea de Scaun a Sucevei (1492) (fig. 3/IV$_1$), cahla descoperită de către Romstorfer tot aici și datată în anul 1493, clopotul de la mănăstirea Bistrița din 1494, stema cu pisanie de la Suceava, datată în anul 1497, tetraevangheliarul călugărului Filip din 1502 și, în ceea ce ne privește, piatra de mormînt de la Putna a fiilor lui Ștefan cel Mare, Bogdan și Petru (fig. 3/V$_1$—$_4$).

IV. Deși prima dintre aceste mărturii, pisania de la Cetatea de Scaun a Sucevei, datează abia din 1492, credem că *remanierea stemei în această formă s-a produs ceva mai devreme și anume în anul 1490.* La această dată, conflictul cu Polonia atinge o nouă intensitate, ca urmare atît a noului tratat încheiat de Ștefan cel Mare cu Matei Corvin în 1489, a tratatului de alianță turco-polon din același an, dar și a opțiunii domnului Moldovei de a sprijini la tronul Ungariei, după moartea în 1490, a lui Matei Corvin, a regelui Boemiei, Vladislav Jagello [81]. Această orientare a lui Ștefan, de altfel absolut justificată, a fost determinată în primul rînd de pericolul pe care l-ar fi constituit pentru Moldova urcarea pe tronul Ungariei a urmașului lui Cazimir al IV-lea, Ioan Albert, și implicit reunirea, într-un viitor apropiat, sub aceeași coroană, a Ungariei și Poloniei [82]. Pe de altă parte, Vladislav, deși un Jagellon, garantează reconfirmarea clauzelor tratatului încheiat de Ștefan cel Mare cu Matei Corvin în 1489 și în plus politica independentă a regatului maghiar față de Polonia [83]. În acest context, stema adoptată de Ștefan cel Mare în 1490 reflecta, așa cum s-a mai arătat, poziția Moldovei la această dată față de cele două regate vecine. Scoaterea din stemă a crucii duble iagelonice, ce amintea prea mult lui Ștefan cel Mare de foștii aliați ce îl trădaseră, corespunde deci, pe plan politic și diplomatic, stării de ascendent conflict, ce va ajunge la apogeu în 1497, cu regatul polon. În paralel, la început în ultimul cartier, așezată în bară, și mai apoi (în ultima etapă), în primul cartier, în pal, va fi introdusă crucea dublă treflată. Această nouă apariție, ce a fost considerată a sugera într-o oarecare măsură crucea dublă din stema Ungariei, a fost pusă, și credem că pe bună dreptate, în legătură cu bunele raporturi întreținute de Moldova cu Ungaria, în această vreme [84]. Ba chiar mai mult, avem în vedere posibilitatea ca apariția crucii duble treflate să se refere chiar la personalitatea lui Vladislav II [85].

V. Linia ascendentă a raporturilor lui Ștefan cel Mare cu regele Ungariei ar putea explica, în contextul amintit, însăși mutarea mobilei în discuție din ultimul cartier al scutului scartelat în cel de onoare, *începînd cu anul 1493.* Atitudinea de loialitate a lui Vladislav II, evident că interesată, față de Ștefan cel Mare și Moldova, atît în 1494, în cadrul discuțiilor purtate la Congresul de la Lewocza [86], dar și cu ocazia pregătirii expediției lui Ioan Albert și a fraților săi, Alexandru și Sigismund Jagello, din 1497 [87], constituie suportul politic care justifică menținerea stemei dinastice în forma cunoscută în ultimul deceniu al domniei lui Ștefan cel Mare.

O remarcă specială în privința stemei dinastice din această ultimă etapă (1493—1504), se impune în legătură cu soarele „de amiază" ce broșează peste „chef"-ul ultimelor două cartiere în cazul blazoanelor de pe clopotul mănăstirii Bistrița și de pe Tetraevangheliarul din 1502. (fig. 3/V$_2$—$_3$). Subscriem întru totul semnificației ce a fost acordată acestui însemn, și anume cea de arme personale ale domnitorului [88]. Persistența lui în stema de pe turnul de lîngă biserica Sf. Dumitru din Suceava [89] din timpul lui Alexandru Lăpușneanu, în cadrul unei redactări extrem de asemănătoare celor din epoca ștefaniană, este perfect explicabilă prin „inspirarea sa de la un tip mai vechi" [90].

În ceea ce privește momentul adoptării acestui însmn personal, credem că poate fi emisă ipoteza asocierii lui cu eșecul conferinței iagelonice de la Lewocza

[81] Șerban Papacostea, *Relațiile internaționale ale Moldovei...*, p. 629—631.
[82] *Ibidem.*
[83] *Ibidem.*
[84] Șerban Papacostea, *op. cit.*, p. 630.
[85] Crucea treflată apare în heraldica maghiară a epocii lui Vladislav II.
[86] Veniamin Ciobanu, *op. cit.*, p. 85.
[87] *Ibidem*, p. 88.
[88] I. N. Mănescu, *op. cit.*, p. 40 ; D. Cernovodeanu, *op. cit.*, p. 421 și nota 51.
[89] Mihai Berza, *Stema Moldovei în veacul al XVI-lea*, p. 112 și fig. 16.
[90] *Ibidem.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

din aprilie 1494[91]. Spulberarea iluziilor lui Ioan Albert cu privire la înlăturarea lui Ştefan cel Mare de pe tronul Moldovei şi la instalarea fratelui său mai mic, Sigismund Jagello, ca duce al teritoriului est-carpatic, a fost însoţită de o consolidare corespunzătoare a poziţiei interne şi internaţionale a domnitorului. În acest context credem că va fi luată hotărîrea introducerii în stema dinastică a unui însemn personal, iniţiativă imediat concretizată în blazonul imprimat pe clopotul dăruit mănăstirii Bistriţa în acelaşi an.

Prin persistenţa sa în timp, pînă la sfîrşitul domniei lui Ştefan cel Mare, şi chiar în vremea unora dintre urmaşii săi, stema dinastică adoptată în 1490—1493 se dovedeşte a fi formula heraldică ideală, care răspundea în mod optim situaţiei interne şi internaţionale a Moldovei. Ea este expresia armoriată a „statutului internaţional al ţării la sfîrşitul domniei lui Ştefan cel Mare"[92], aşa după cum tratatul încheiat de către acesta cu Polonia în anul 1499, care confirma un statut de egalitate între cele două state, va constitui ilustrarea sa diplomatică.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES ARMOIRIES DYNASTIQUES DE LA MOLDAVIE À L'ÉPOQUE D'ETIENNE LE GRAND

RÉSUMÉ

La découverte récente d'une nouvelle source héraldique de l'époque d'Etienne le Grand donne aux auteurs l'occasion d'aborder le problème de l'évolution des armoiries dynastiques de la Moldavie à cette époque. Il s'agit notamment de deux variantes des mêmes armoiries figurant sur quelques plaques de terre cuite provenant d'un poêle et mises au jour dans les vestiges d'une habitation bourgeoise de la ville de Baia (district de Suceava), datant de 1476.

Les deux variantes montrent un blason complet, avec écu et timbre : l'écu est parti, à 10 (voire 7) fleurs de lys au 1-er, fascé au 2e ; le casque est cimé d'une tête et col d'aurochs ; la première variante a encore des anges comme tentants.

Pour déterminer la place de ces nouvelles sources dans l'évolution des armoiries dynastiques de la Moldavie, les auteurs procèdent à une revue de toutes les sources héraldiques moldaves datant de la seconde moitié du XV-e siècle, en ordre chronologique.

Il ressort, d'une analyse scrupuleuse des moments où l'un ou l'autre des meubles de l'écu dynastique est adopté, maintenu, éliminé ou même repris, en corrélation permanente avec la situation politique et diplomatique de la Moldavie, que les nombreux changements que subissent les armoiries dynastiques de cette principauté ne sont pas fortuits, mais suivent de près, en les illustrant dans le plan héraldique, les relations, tendues ou cordiales, entre la Moldavie et ses voisins, notamment la Hongrie et la Pologne.

Sous ce jour, on peut déterminer dans l'évolution des armoiries dynastiques de la Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand cinq étapes distinctes :

— première étape (1457—1475) : écu parti, croix simple et rose (ou croissant tourné) en 1-er, fasces au 2-e, illustrant des relations tendues, avec la Hongrie, une politique de collaboration avec la Pologne et, vers la fin de l'intervalle, les guerres contre la Porte ottomane ;

— seconde étape (1475—1476) : introduction dans l'écu de la fleur de lys, correspondant à une réconciliation entre la Moldavie et la Hongrie, Etienne le Grand reconnaissant la suzeraineté du roi de Hongrie ;

— troisième étape (1477—1490) : fleur de lys angevine et croix double des Jagellons dans le même écu, suggérant des relations équilibrées avec les deux royaumes voisins, Hongrie et Pologne ;

— quatrième et cinquième étapes (1490—1493 et 1493—1504) : écu écartelé, fleur de lys, fasces, trois roses en bande et croix double tréflée, puis changement de positions entre la croix et la fleur de lys. Ce dernier changement a été interprété comme représentant la ligne ascendante des rapports entre Etienne le Grand et le nouveau roi de Hongrie, Vladislav II.

La composition finale des armoiries dynastiques de la Moldavie, adoptée en 1493 s'avérera être la formule idéale, correspondant parfaitement au statut interne et international du pays. Ainsi s'explique aussi la persistance de cette composition héraldique longtemps après la fin du règne d'Etienne le Grand.

[91] Şerban Papacostea, *op. cit.*, p. 633 ; Veniamin Ciobanu, *op. cit.*, p. 98.
[92] Şerban Papacostea, *op. cit.*, p. 636.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Fig. 1

Fig. 2

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

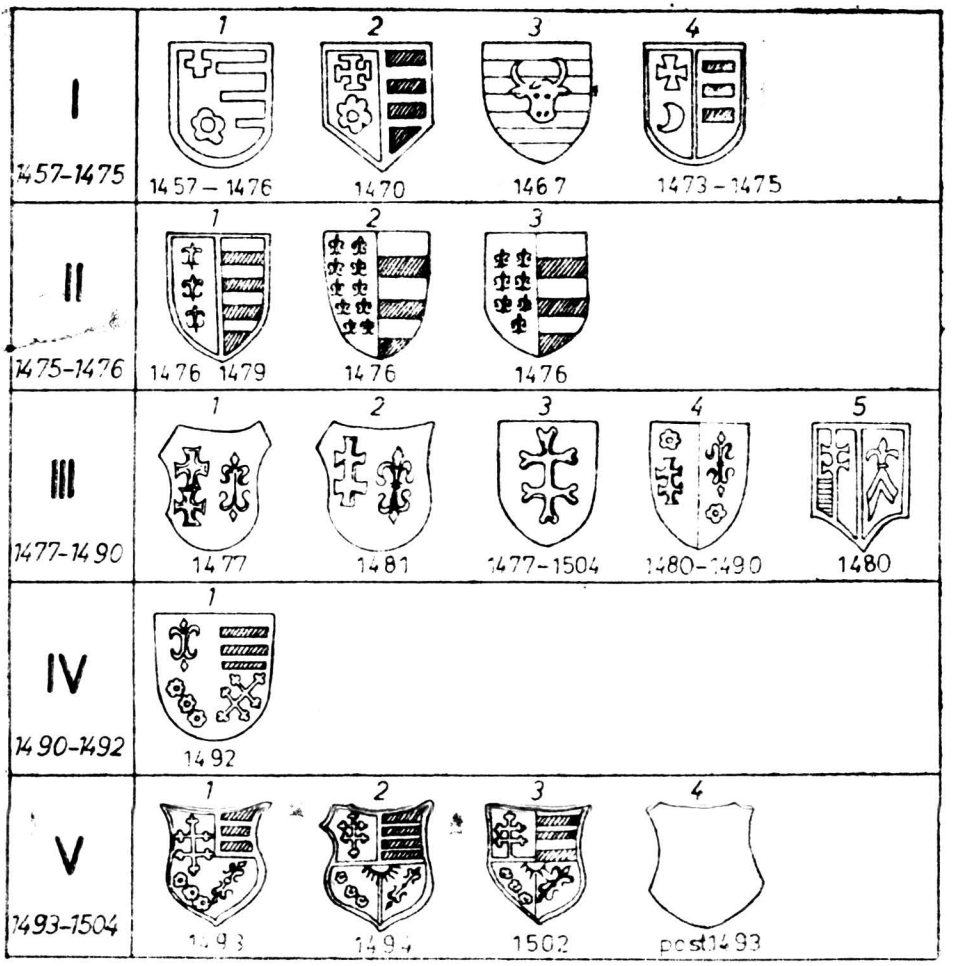


Fig. 3

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DIN ISTORIA RELIGIEI GETO-DACICE (II)

B2a. COLUMNA TRAIANĂ CA SURSĂ DE CUNOAȘTERE A SPIRITUALITĂȚII DACICE

DE

SILVIU SANIE

În cercetarea istorică, Columna traiană a fost invocată mai ales cu prilejul încercărilor de reconstituire a desfășurării celor două războaie, unii savanți afirmînd că reliefurile care imortalizează marea confruntare daco-romană de la începutul secolului II e.n. nu ar înfățișa complexe de cult dacice[1]. Utilitatea cercetării imaginilor Columnei în scopul întregirii știrilor despre cultura spirituală geto-dacică era, așadar, apreciată ca minimă.

Prestigiul principalilor interpreți ai Columnei, mari istorici ai Romei și artei romane (W. Froehner, C. Cichorius, Th. Birt, K. Lehmann-Hartleben ș.a.) a determinat, de multe ori, acceptarea fără rezerve a tălmăcirilor pe care ei le-au propus. Prin Gr. G. Tocilescu, Teohari Antonescu, Radu Vulpe, Constantin Daicoviciu și Hadrian Daicoviciu istoriografia noastră, grație, îndeosebi, cunoașterii depline a realităților topografice și descoperirilor arheologice, a contribuit la descifrarea integrală a multor scene.

Imaginile de pe Columnă, care oglindesc cultura spirituală a geto-dacilor, sînt puține și de valoare inegală. Dacă religia geto-dacilor i-a impresionat pe Herodot, Strabon și pe atîția alții, care au cunoscut-o îndeosebi intermediat, era greu de crezut că ea n-a captat interesul și atenția istoricilor și a altor învățați care însoțeau armata imperială, personalități care au intrat în contact direct cu realitățile Daciei. Ponderea însemnărilor despre religie în *Comentarii de bello Gallico* — modelul ipotetic al lui Traian în redactarea acelor *Comentarii* care se presupune că au stat la baza transpunerii plastice înfăptuită sub conducerea lui Apollodor din Damasc — ne-a determinat să excludem posibilitatea ca *Optimus Princeps* să nu fi evidențiat elementele particulare, originale, ale poporului care înfrunta Roma.

Într-un studiu despre plastica dacică, au fost formulate și următoarele afirmații: a) a existat un „cult al capului" și la geto-daci; b) pe Columnă sînt înfățișate și sanctuare; c) apar obiecte de cult și simboluri care pot fi utile mărturii despre unele culte și credințe[2].

*Reliefu*l cu scena XXV (în numerotarea lui C. Cichorius) are multe imagini culturale (Pl. I/1,3). În fața zidurilor cetății dacice, se pot distinge două incinte rectangulare, care încadrează cîte două „obeliscuri" de formă conică. În preajma lor, patru coloane înalte par a delimita, deasemeni, un spațiu cu destinație specială. În exegeza multiseculară asupra Columnei, reprezentările au primit interpretări foarte diferite. După W. Froehner, ele ar fi mai degrabă „posibile monumente religioase decît stele sepulcrale"[3]; după C. Cichorius — „capcane pentru lupi, precum la cetățile celtice"[4]; iar C. și H. Daicoviciu mărturiseau dificultatea găsirii sau acceptării vreunei interpretări sigure[5].

---

[1] C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Columna lui Traian*, București, 1966, p. 18—19: „Ciudată e absența de pe Columnă a unor construcții dacice impunătoare și semnificative care erau sanctuarele circulare și patrulatere".

[2] S. Sanie, în *Studii dacice* (sub red. H. Daicoviciu), Cluj-Napoca 1981, p. 183.

[3] W. Froehner, *La Colonne Trajane*, Paris 1865, p. 93.

[4] C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, II, Berlin 1896, p. 122—129.

[5] C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *op. cit.*, din textul explicației la fig. 15: „...E greu de spus ce reprezintă stîlpii și „obeliscurile" vizibile în fața cetății dace".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În cercetarea religiei geto-dacice, analiza acestei părți din scena XXV atrage după sine necesitatea definirii, clasificării sau completării datelor despre următoarele trei probleme: a) spațiul sacru la geto-daci; b) tipurile sanctuarelor; c) idolii betilici. Ultimii — dacă au existat într-adevăr și figurarea lor pe Columnă nu este rodul fanteziei sculptorilor romani, care au transferat realități din alte spații ale Imperiului roman.

a) Incintele sacre, fără a se reduce la temple, se puteau uneori confunda cu vîrful muntelui, spațiile din preajma puțurilor rituale sau a unor „arbori sacri", altare în aer liber înconjurate de *Xoana*, figuri ale divinităților în lemn sau piatră. Bogăția materialelor cultuale de lemn din teritoriile celtice și germanice[6] ne determină să sperăm că și în spațiul getic vor fi cîndva descoperiți idoli de lemn, așa cum s-au păstrat ghizdurile puțului de la Ciolănești din Deal. Spațiul sacru, considerat a fi rezervat uneia sau mai multor divinități, era marcat și avea probabil regimul unei incinte inviolabile, cu o destinație apropiată de cea a sanctuarului — loc de sacrificiu și rugă.

Locul destinat incintelor sacre depindea, evident, și de zona geografică în care se aflau așezările. Varietatea reliefului din întinsul spațiu getic a determinat foarte probabil situarea acestora pe platformele înalte sau vîrful unui munte, lîngă unele izvoare tămăduitoare, pe vîrful unor dealuri, în luminișuri, în preajma vreunui arbore lovit de trăsnet etc.

b) Imaginea de pe reversul monedei de la Byblos[7] (Pl. I/2) considerăm că exclude orice dubiu asupra interpretării drept sanctuar cu idoli betilici a reprezentării de pe scena XXV a Columnei. Sanctuare rectangulare au fost descoperite în numeroase cetăți și așezări dacice[8]; betilii au rămas, deocamdată, între elementele neatestate.

Dacă acropolele includeau, de regulă, *temenosul*, se impune a stabili semnificația celor două incinte cu cîte doi idoli betilici. Două sanctuare în preajma limitei acropolei, pe terasa sud-estică, lîngă presupusul loc de poartă a cetății, au fost descoperite, de exemplu, la Bîtca Doamnei — Piatra Neamț, dar sanctuare cu cîte *28* tamburi nu cu betili.

c) Cultul înălțimilor, al munților sau doar al vîrfurilor de munte, a cunoscut o mare răspîndire în antichitate. Știri literare și epigrafice ne atestă cultul lui *Baal Liban, Baal Hermon* sau *Zeus Casios* în Orient[9], după cum sînt bine cunoscute în lumea indoeuropenilor, în general și la germani, în special[10], și nu avem motive să respingem existența acestui cult la daci[11].

Piatra conică se admite, în general, că reproduce vîrful ascuțit al munților — munții, înălțimile, fiind, conform celor mai răspîndite mitologii, sejurul preferat al unor zei. Semnificațiile phallice atribuite betilului se dovedesc a fi mai puțin fondate, căci betilul apare și ca simbol al unor zeițe.

Altarele, la început pietre pe care se oficiau sacrificiile, au tins a se confunda treptat cu zeul, a deveni pietre sacre. Forma conică, ce s-a desprins de altar și piatra sacră, imita vîrful unui munte care „leagă pămîntul și cerul". Numele în sine — *Beth'êl* în limbile vest-semitice — se poate traduce prin „casa zeului". Etimologia fiind prea clară, a stîrnit și opoziții, mai ales în ceea ce privește preluarea termenilor în limba greacă.

---

[6] R. Marton, *Sculptures en bois découvertes aux sources de la Seine*, RAECE, XIV, 1963, 1—2—3, p. 7—35; D. Plank, *Eine neuendeckte Keltische Viereckschanze in Fellbach-Schmiden Reims-Murr-Kreis*. Germania, 60, 1982, I, p. 105 și urm., cf. Abb. 21—24.

[7] M.-J. Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, Paris 1905, p. 188.

[8] Dinu Antonescu, *Introducere în arhitectura dacilor*, București, 1984, p. 51 și urm.

[9] M.-J. Lagrange, *op. cit.*, p. 190.

[10] J. de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte*, I, Berlin 1970, p. 344 și urm., § 245.

[11] Cf. I. Gh. Coman, *Elemente de continuitate spirituală geto-daco-romană și creștină în regiunea riului Mousaios—Buzău după mărturii patristice și arheologice*, în *Spiritualitate și istorie la Întorsura Carpaților* (ed. Dr. A. Plămădeală), Buzău, 1983, p. 254.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La început, ideia sugerată nu era cea a unei pietre animate — „lithos empsichos" — betilul marca doar locul zeului și-l reprezenta; cu timpul, se putea grefa amintirea legendară a unei teofanii. Temple cu idoli betilici sînt descrise de numeroși istorici, între care Tacit [12] și Herodian [13].

De remarcat că idolii betilici au cunoscut „o viață" foarte îndelungată, din mileniul III [14] fiind atestați pînă în mithraismul epocii romane [15], adorați doar în măsura în care marcau o prezență divină, semnul și emblema zeului, considerați receptacolul forței sale.

Faptul că nu au fost deocamdată descoperiți betili s-ar putea datora distrugerilor intenționate sau întîmplătoare, refolosirii, după cum am putea presupune că au fost în unele zone și betili de lemn, o situație similară cu a tamburilor, sau imitați în argilă arsă, care s-a putut totuși risipi.

Fiind considerați receptacole universale, pentru divinități atît htonice cît și uranice, zei și zeițe, imaginea cu cei doi betili nu poate fi utilă încercării de a răspunde la întrebările privind caracterul divinităților, oferind doar posibilitatea de a remarca existența unor cupluri în fiecare din cele două sanctuare apropiate.

Stindardul. Imaginea stindardului dacic — un cap de lup, continuat cu trup fusiform cu sinuozități ca de șarpe, avînd, în apropierea locului unde era fixat pe un suport, fîșii rectangulare — a captat de secole atenția cercetătorilor. Pe Columnă, dragonul poate fi văzut în scene cu ilustrarea unor momente de luptă, a zonei sanctuarelor sau cu zeița *Victoria* între două trofee [16].

Dragonul apare cu anumite deosebiri în scenele amintite, căci capul de lup cu gura deschisă lăsînd loc vîntului să pătrundă în trupul serpentiform îl aduce la orizontalitate sau într-o poziție apropiată celei orizontale, atunci cînd există mișcarea oamenilor sau aerului.

În istoriografia noastră, cercetările asupra stindardului, datorate unor istorici români sau comentariile asupra ipotezelor unor savanți străini, au fost supuse, de către V. Pârvan [17] și D. Tudor [18] la distanță de jumătate de secol, unor amănunțite exegeze.

V. Pârvan aprecia că dragonul *(draco)* înfățișează un demon al aerului, că este imaginea mitică a „zeului care străbate văzduhul înfuriat de furtună..." [19], subliniind în toate ocaziile că acest *draco* trebuie corelat unui cult al cerului și nu al lumii subpămîntene, cum ar putea sugera trupul serpentiform. Marele savant vedea în acest *signum* un simbol religios și de apărare, un απο τρόπαιο o formă de superstiție, simbol utilitar împotriva răului. Locul ce l-ar fi putut deține în cultele și credințele getice îi apărea comparabil cu cel al mistrețului la celți. V. Pârvan gîndea că spațiul de origine al stindardului s-ar fi situat în Asia anterioară, unde prototipul unui astfel de dragon apare la sfîrșitul mileniului

---

[12] Tacitus, *Historiae*, II, 78 (trad. N. Lascu) în *Opere*, II, București 1963, p. 170): „Între Iudeea și Siria se afla Carmelus: așa se numește și muntele, și zeul lui. Iar zeul nu are chip, nici templu (astfel s-a pomenit din străbuni) ci numai un altar și cinstea ce i se arată".

[13] Herodiani, *Ab excessu Divi Marci*, V, 3 *(Istoria Imperiului Roman după moartea lui Marcu Aureliu*, (trad. R. Alexandrescu) București, 1960, p. 118: „Însă templul nu conține nici o statuie cu chipul zeității — ca la eleni și romani — făcută de mînă omenească; în schimb adăpostește o piatră foarte mare, cu baza circulară adunîndu-se într-un vîrf, așadar de formă conică și de culoare neagră. Ei spun că această piatră ar fi căzut din cer... că... ar fi un chip al lui Helios nefăcut de mînă omenească pe care ei îl recunosc ca atare".

[14] Benziger, art. *Bethel*, RE, III, Stuttgart 1897, col. 363.

[15] L. A. Campbell, *Mithraic Iconography and Ideology*, Leyda, 1968, p. 277.

[16] C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXXI, 74—75; XLI, 144, 159; XLVIII, 170; LV, 198 etc.

[17] V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, București, 1926 (=ed. R. Florescu), București, 1982, p. 293—294 (= 518—519).

[18] D. Tudor, CMRED, II, p. 114—115.

[19] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 109 (=p. 161, n. 1).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

II î.e.n. și căuta apoi să identifice posibilii vehiculatori ai acestui *draco* înspre teritoriul geto-dacic.

Autorul *Geticelor* aprecia că acest stindard, simbol național, este singura „reprezentare plastică cu caracter religios în *La Tène*-ul getic că... reprezintă fără îndoială o idee religioasă“ [20]. În sfîrșit, punea pe seama unor daco-geți iranizați apariția între *signa militaria* romane a acestui *draco*, apreciat ca similar celui de pe Columnă sau de pe plăcuțele Cavalerilor danubieni [21].

Interesantele ipoteze ale savantului, exprimate în paginile monumentalei sale opere, uneori se completează, alteori se contrazic iar aserțiunea că stindardul ar constitui unica reprezentare cu caracter religios a *La Tène*-ului getic putea fi dezmințită și de materialele existente la vremea sa.

Lăsînd la o parte cezurile între descrierea, stabilirea semnificației, funcției și originii, a prezenței în epoci ulterioare, e de reținut faptul că, în esență, V. Pârvan a apreciat că stindardul a fost simbol național, religios și de apărare, elemente care stau la baza oricăror cercetări ulterioare.

În importanta sinteză asupra Cavalerilor danubieni în Imperiul roman, regretatul D. Tudor a analizat și prezența stindardului cu șarpele suspendat, așa cum apare pe reliefurile cultuale. Remarcînd că pentru daci dragonul putea fi o imagine simbolică a victoriei, simbol important în viața militară și religioasă a dacilor, D. Tudor sublinia faptul că stindardele de pe plăcuțele cu reliefurile Cavalerilor danubieni, cu șarpele suspendat, fără a avea însă nimic atașat, *sînt diferite* de cele ilustrate pe Columnă [22].

D. Tudor opina, deasemeni, că prezența acestui stindard pe reliefurile Cavalerilor danubieni nu s-ar datora lumii scitice sau dacice — cum au presupus A. J. Reinach, V. Pârvan ș.a. — că o constatăm doar la jumătatea secolului III, cînd dragonul poate fi văzut între *signa* ale armatei romane purtate de un *draconarius* [23].

În studiul *Dacii și lupul*, savantul Mircea Eliade se oprește în puține rînduri asupra stindardului [24].

Dacă nu este *unica* reprezentare religioasă a *La Tène*-ului geto-dacic, cum afirma la un moment dat V. Pârvan, „balaurul dacic“ este, indiscutabil, *una dintre cele mai importante* și se impune descifrarea semnificației elementelor componente și a ansamblului. Capul de lup ar putea sugera mediul terestru, trupul de șarpe pe cel subpămîntean iar acele fîșii disparate, atașate, care filfîie la bătaia vîntului, pot fi eventual apropiate de aspectul penelor, simbol al mediului atmosferic.

Lupul ar putea avea și alte semnificații apropiate de atributele lui *Apollo Lykios* [25]. Figurarea protomelor de lup pe friza Trofeului de la Adamclisi ar constitui o altă mărturie sculpturală a locului deosebit al acestui animal în zoologia mitică dacică, cu probabilitatea de a fi însăși sursa etnonimului.

Cu excepția piesei de la Cîrlomănești, jud. Buzău [26], contestată ca atribuire *și toreutica* [27], *plastica a confirmat deocamdată prin puține materiale răspîndirea* acestui simbol.

---

[20] *Ibidem*, p. 349 (=639—640).
[21] *Ibidem*, p. 295 (=521).
[22] D. Tudor, CMRED, II, p. 115.
[23] *Ibidem*, p. 113—114.
[24] M. Eliade, *De la Zalmoxis la Gengis-Han*, București 1980, p. 28—30.
[25] Wernicke, art. *Apollon*, RE, II, Stuttgart 1895, col. 58—60.
[26] M. Babeș, *Statuetele geto-dacice de la Cîrlomănești, jud. Buzău*, în *SCIV*, 280, 3, 1977, p. 321—325, fig. 1, 2.
[27] I. Venedikov, *Les trésors d'art des terres bulgares*, Sofia, 1983, tezaurul de la *Letnița*, pl. „Cavalerul și lupul“, pl. „Lup atacînd o căprioară“. O descoperire relativ recentă este fibula de argint cu arcul în forma unei protome de lup de la Cîndești. Cf. V. Bobi, *Două fibule din colecțiile Muzeului vrîncean*, Vrancea, IV, 1981, p. 507, fig. 1/2 ; A. Florescu, M. Florescu, *Aspecte ale civilizației traco-getice în zona de curbură a Carpaților*, Studia antiqua et archaeologica, I, 1983. p. 85, fig. 5/3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Revenind la ansamblu, putem presupune că stindardul grupează simboluri comparabile cu cele întîlnite în lumea scitică, unde apar asociate : protoma de mistreț, trupul de pește și coada de pasăre, ca pe enemida de la Stînceşti pe teritoriul țării noastre, sugerînd o divinitate care cumula atribute în cele trei medii — terestru, acvatic și atmosferic. Imaginea inițiată pe vasul de la Budurească, jud. Prahova, pare a ilustra aceleași triple domenii de exercitare a puterii.

În afara semnificației simbolice, departe de a fi doar un „drapel de luptă", noi considerăm că religia dacică, la fel ca religiile altor popoare din lumea indoeuropeană sau semitică, a cunoscut un *cult al stindardului*. Acest *draco* suspendat a putut constitui ilustrarea domeniilor stăpînite de zeul suprem getic, figurînd uneori și ca substitut divin în sanctuare, purtat în procesiunile de cult sau pe cîmpul de luptă ca alte *signa* [28].

Într-un important studiu despre cultul stindardului, J. Przyluski [29] menționează numeroase surse care atestă faptul că, în India, dintr-o epocă foarte veche, exista obiceiul de a edifica stîlpi de piatră suprapuși de o roată sau de un animal divin, coloane corelate credinței cu axa cosmică, cu marele stîlp mitic care susținea bolta cerească. O coloană de acest tip, avînd în vîrf o Garuda (pasăre mitică), a fost ridicată la Besnagar la începutul secolului I î.e.n. și ea poartă o inscripție în textul căreia este numită *Garudadhvaja* — „stindard lui Garuda". O coloană fixă este numită *dhvaja*, cuvînt care designează în general un stindard mobil. J. Przyluski remarca faptul că prin coloana de la Besnagar este atestată contaminarea reciprocă a două noțiuni religioase : coloana fixă purtînd o emblemă sacră și stindardul mobil purtînd o emblemă analogă.

Cartea *De dea Syria* atribuită lui Lucian conține și descrierea vestitului templu de la Hierapolis, unde, între cele două statui reprezentînd pe Hera *(Atargatis)* și pe Zeus *(Hadad)*, autorul menționează un alt idol (ξόανον) tot de aur, care nu se aseamănă cu statuile celor două divinități. El este numit de syrieni stindard (σημήιον) fără a-i atașa un nume particular.

Stindardul, cu simbolurile celor două divinități, avea la partea superioară și un porumbel de aur. La Hierapolis, a fost descoperit și un altar portativ dedicat stindardului. Reprezentări ale acestui *semeion* au fost descoperite și la Dura Europos și în alte locuri în care s-a răspîndit cultul zeiței syriene.

Din *De dea Syria* § 33, aflăm că, de două ori pe an, stindardul era coborît și purtat în procesiune în căutarea apei.

La sciți, în vîrful stîlpului era montat un *akinakes* de fier care ținea loc de simulacru al lui *Mars* [30]. Ei ofereau anual acestui vechi pumnal sacrificii de cai, păsări și prizonieri de război. În cultul stindardului la sciți, se constată că „zeul" era mobil și războinic — caracteristici perfect adaptate comportamentului sciților, belicoși și nomazi.

Cultul stindardului, al multiplelor simboluri divine, era atestat, cu milenii înainte de a fi cunoscut în lumea getică, la egipteni [31].

Ipoteza că drapelul dacic a putut forma obiectul unui cult, ca zeu sau doar ca substitut divin mobil, ne apare, așadar, verosimilă, cunoscînd existența unor culte asemănătoare din lumea Asiei anterioare, din cea indică sau mai apropiată, scitică. (Pl. II).

Suspendarea simulacrelor, cum s-a menționat, a putut fi observată atît cu prilejul prezentării figurinelor antropomorfe cît și la unele figurine zoomorfe [32]. Solul trimis la zeul suprem era, într-un moment al desfășurării ritului, un personaj suspendat pe lănci.

Care putea fi scopul fixării pe un suport și ce însemna în gîndirea acelei epoci un simulacru suspendat ? Funcțional — simbolul devenea vizibil de la

---

[28] Cf. P. Merlat, *Jupiter Dolichenus. Essai d'interprétation et de synthèse*, Paris 1950, p. 170—172.

[29] J. Przyluski, *Le culte de l'étendard chez Scythes et dans l'Inde*, în Zalmoxis, I, 1938, p. 13 și urm.

[30] *Ibidem*, p. 18.

[31] G. Jequiér, *Considérations sur les religions égyptiennes*, Paris 1946, p. 137 și urm.

[32] S. Sanie, *op. cit.*, p. 172, 185.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

distanță mai mare, era deasupra mulțimii, domina. Simbolic — putea semnifica și desprinderea de pămînt, uneori accentuarea valențelor uraniene.

Faptul că într-un moment al bătăliei *signifer*[33] este un *tarabostes*, posibil unul dintre preoții zeului suprem, poate fi elocvent pentru însemnătatea stindardului.

Mai mult, considerăm că scena în care zeița *Victoria* între cele două trofee consemnează etnia învinsă are o semnificație mai complexă. Dacă dispunerea pieselor este obișnuită pentru un trofeu, se poate observa că, atîta vreme cît „substitutul divin" privește spre coif, „personajul" înveșmîntat cu *sagum* pe trofeul din dreapta sau cu o *lorica squamata* pe cel din stînga, armele de atac și apărare, posibile obiecte de cult, *vexilla* toate se aflau la locul lor. (Pl. III/).

Cînd *dracones* nu mai au capetele întoarse spre coif, toate sînt prăbușite în dezordine[34]. (Pl. III/2).

Foarte posibil ca în sanctuarele dacice zeul suprem să fi fost flancat de două stindarde, ca în scena cu trofeele. Ipoteza noastră se sprijină și pe unele descoperiri recente și reconstituiri verosimile din mediul germanic[35] (Pl. IV).

Stindardul dacic are, așadar, multiple semnificații, întrunind atribute ale divinității supreme, beneficiind de un cult, fiind „zeu mobil" sau cu loc stabil, cum este înfățișat pe Columnă.

Lumea dacică a contribuit la perpetuarea simbolului în epoca romană, prezența pe plăcuțele Cavalerilor danubieni, fie și cu un hiatus de peste un secol, cu toate acele indiscutabile diferențe de aspect. În Dacia nu există deocamdată inscripții către *Dracones* cu diferite epitete ca la Roma[36], în Africa (Thugga, Caesarea, Krenschela)[37] sau, mai aproape, în Moesia Superioară, la Scupi[38]. Totuși, din textul unei interesante inscripții de pe coloana votivă descoperită la Apulum[39] — posibil dolicheniană[40] — aflăm că dedicanții au salvat un vultur în luptă cu trei șerpi. Între multiplele variante interpretative ale metaforei, generate de bogata simbolistică a șarpelui și vulturului, se numără și aceea că cei trei *dracones* de care se vorbește puteau reprezenta daci care încearcă să ucidă vulturul, *numen* iovian, simbol al romanilor.

Imaginile stindardului dacic, fidele sau depărtate de modelul de pe Columnă, continuă prin acele *signa* ale militarilor romani de la granița Imperiului.

---

[33] C. Cichorius, *op. cit.*
[34] *Ibidem.*
[35] D. Flanek, *op. cit.*, pl. 21—24.
[36] CIL, VI, 143.
[37] CIL, VIII : 15247, 15378, 9236 etc.
[38] CIL, III, 8838.
[39] CIL, III, 7756.
[40] S. Sanie, *Cultele orientale în Dacia romană*, 1, București, 1981, p. 65—66 și 166—166—167.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Pl. I. — Scene de pe Columna lui Traian (1, 3) și moneda de la Byblos (2).

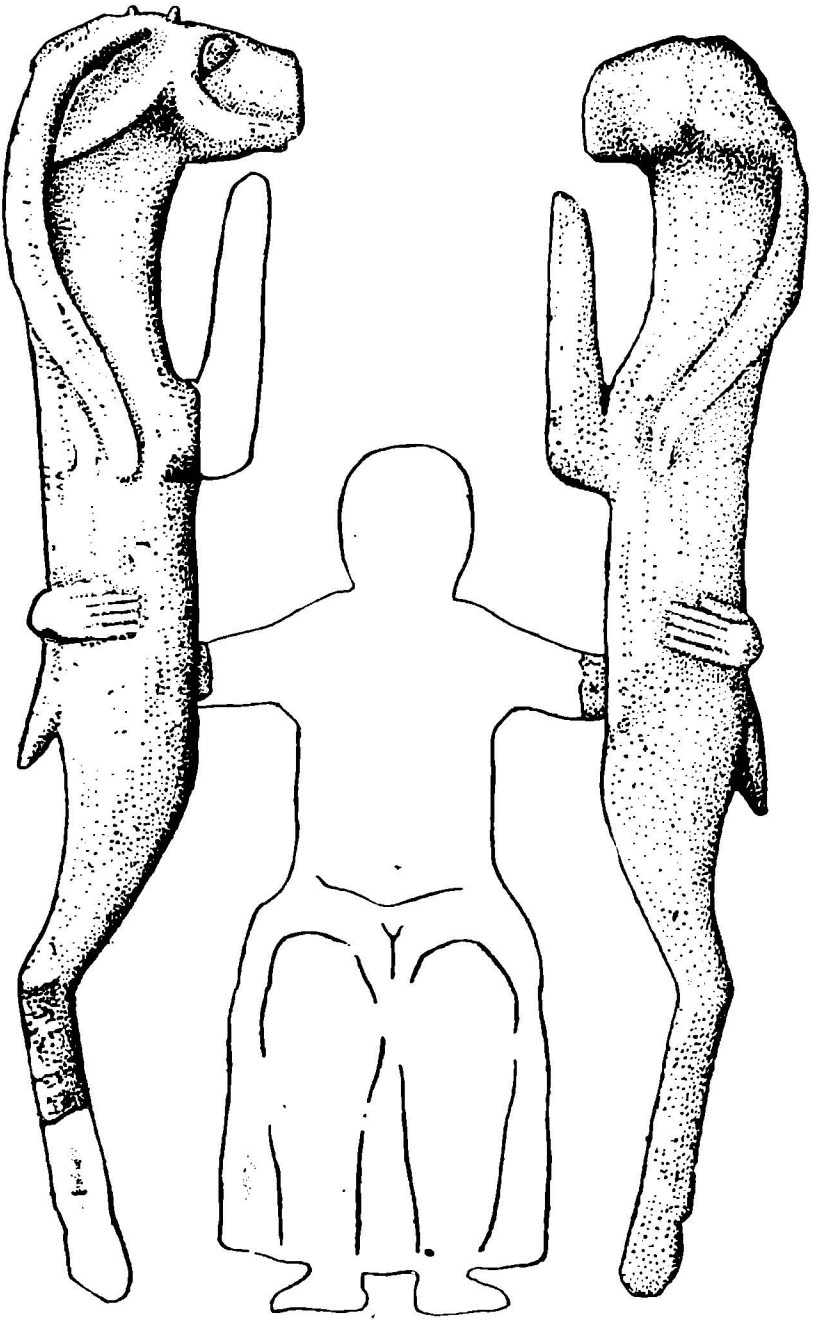
https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Pl. II. — Scenă de pe Columna lui Traian.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Pl. III. — Scene de pe Columna lui Traian.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Pl. IV. — Încercare de reconstituire a unor piese de lemn celtice descoperite în puțul votiv de la Schmiden, Felbach (Kr. Rems-Murr, R. F. Germania).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

INFORMAȚII DESPRE EVOLUȚIA DEMOGRAFICĂ ȘI A TERITORIULUI ORAȘULUI GALAȚI PÎNĂ LA 1918 (I)

DE

PAUL PĂLTĂNEA

Ipotezele formulate cu privire la originea grecească sau genoveză a orașului Galați nu mai rezistă criticii istorice[1].

Așezarea rurală de la Galați formată în jurul vadului de la Dunăre, s-a transformat în tîrg datorită creării unui „portus" în sensul definiției date de P. Pirenne[2], sau „emporium" comercial[3]. Stadiul actual al cercetărilor nu ne permite să fixăm momentul în care ia ființă acest „portus", la a cărui apariție au concurat următorii factori: poziția geografică a viitorului tîrg, „vad" și port la Dunăre, bogăția de pește și influența economică a Dinogeției, ajunsă în secolul XI la o înflorire remarcabilă[4].

Așezarea de la Galați face parte din acele rare aglomerări urbane apărute în jurul unui „emporium" deschis[5], care păstrează și caracteristicile satului medieval românesc[6], pe direcția marelui drum internațional nord-sud. În condiții asemănătoare s-a format și Brăila[7], dar nu și Cetatea Albă, Chilia, unde au fost descoperite componentele principale ale tîrgului: „castrum" și „suburbium".

Cercetările arheologice din ultimul deceniu dezmint părerea lui H. Pirenne că „portus" era numai o „aglomerare de negustori"[8], prezența meșteșugarilor fiind dovedită nu numai într-o serie de „portus" din apusul Europei[9], dar chiar și la cele din țara noastră. Ne mărginim să amintim învecinata Dinogeția, unde unele meșteșuguri ajung la un grad înaintat de dezvoltare.

Cu ocazia cercetărilor arheologice întreprinse de Muzeul județean de istorie Galați pe terasa inferioară a Dunării, în jurul bisericii „Precista", a fost descoperită, în nivelele de depunere ulterioară de deasupra unei locuințe din secolul

---

[1] Pentru acestea vezi Paul Păltănea, *Citeva date privind începuturile orașului Galați*, în *AIIAI*, VI, 1969, p. 141.

[2] Henri Pirenne, *Les villes du Moyen-Âge*, Bruxelles, 1927, p. 127. M. D. Matei socotește că în Moldova au existat „portus" numai la Cetatea Albă și Chilia (*Considerații pe marginea unor aspecte sociale ale istoriei orașelor medievale românești*, în *SCIV*, 18, 1967, 1, p. 51).

[3] Witold Hensel, *Remarques sur les origines des villes slaves*, în „Archeologia polona", VII, 1964, p. 15; M. D. Matei, *Studii de istorie orășenească medievală (Moldova, sec. XIV—XVI)*, Suceava, 1970, p. 75.

[4] *Dinogetia*, I, București, 1967, p. 378, cap. redactat de Gh. Ștefan.

[5] W. Hensel, *Esquisse protohistorique, partie IV-ème*, în *SA*, X, 1963, p. 143.

[6] Amintim aci opinia, întru totul îndreptățită a lui M. D. Matei, că „tipul de oraș cel mai bine reprezentat în Moldova este acela al așezărilor la baza cărora stă satul medieval" (*Studii de istorie orășenească*, p. 57).

[7] Constantin C. Giurescu, *Istoricul orașului Brăila. Din cele mai vechi timpuri pînă astăzi*, București, 1968, p. 35. Constantin Șerban trece Galații printre orașele care provin din porturi fluviale (*Geneza orașelor medievale românești*, în *SAI*, XIV, 1969, p. 66).

[8] H. Pirenne, *op. cit.*, p. 129.

[9] W. Hensel, *Remarques*, p. 156.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

XVII, ceramică de tradiție bizantină din secolele XIV—XV [10], care probează existența meșteșugarilor și negustorilor, primele elemente sociale ce compun nucleul viitorului tîrg, dar și noi etape de manifestare ale permanenței bizantine care, prin influența ce-o exercită asupra structurii economice a societății românești din această zonă nord-dunăreană [11], contribuie la evoluția așezării de la Galați spre faza ei pre-urbană. Această ultimă descoperire arheologică confirmă afirmația noastră că tîrgul s-a format la malul Dunării, în jurul unui vad, numit mai tîrziu „Vadul lui Rașcu" [12].

Corelația stabilită de K. Marx între densitatea populației și creșterea producției și diviziunii sociale a muncii [13] este valabilă și pentru zona Galaților, cu o populație relativ densă, unde o parte din producția agricolă se strîngea în așezarea de la Dunăre pentru schimb de mărfuri [14].

Evaluarea dimensiunilor acestui proces, ca și a relațiilor economice ce existau între satele din această zonă și așezarea de la Galați, pînă la constituirea tîrgului, este, deocamdată, foarte dificilă, atît din lipsa cercetărilor arheologice [15], cît și a documentelor. Nici chiar din documentele de mai tîrziu, din secolele XVI și XVII, nu se pot delimita hotarele ocolului domnesc al Galaților a cărui existență nu poate fi contestată. La 3 aprilie 1588 domnitorul Petru Șchiopu vinde satul Șivița (comuna Tulucești), din apropierea Galaților, „ce au fost domnesc" [16], care, ca orice sat domnesc, făcea parte dintr-un ocol.

Nu încape îndoială că limitele influenței economice a așezării de la Galați, asupra celorlalte așezări rurale, depășea satul Șivița, mai ales că majoritatea văilor ce străbat actualul județ Galați, pînă în partea lui nordică (linia Jeravăț — Horincea), au direcția nord-sud [17]. Cum așezările sătești din partea de nord, și

[10] M. D. Matei, Aneta Anghel, Dan Basarab Nanu, *Cercetări în necropola medievală Precista.* Comunicare la a XVIII-a sesiune anuală de rapoarte privind rezultatele cercetărilor arheologice din anul 1983, Alba Iulia, 1984. Mulțumim și pe această cale autorilor că ne-au oferit manuscrisul comunicării spre consultare. Multe din etapele de transformare ale așezării rurale în tîrg nu vor mai putea fi surprinse de viitoarele cercetări arheologice, deoarece mare parte din terasa pe care s-a constituit tîrgul a fost năruită de apele Dunării. Într-un hrisov din 1841 se vorbește de locul „mîncat de către ape din vreme în vreme" (N. Iorga, *Contribuții la istoria modernă a Galaților*, în *ARMSI*, s. III, tom. XII, 1932, p. 242.

[11] M. D. Matei, *Producția și schimbul de mărfuri în faza de cristalizare a vieții urbane medievale din Țara Românească și Moldova (secolele XIII—XIV)*, în *SCIV*, 27, 1976, 3, p. 369—370. Pentru începuturile permanenței bizantine la Galați, vezi Irimia Dimian, *Cîteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P.R.*, în *SCN*, I, 1957, p. 196—197.

[12] P. Păltănea, *Cîteva date*, p. 147. Într-un document din 31 octombrie 1799 întîlnim mărturia unui om bătrîn care „au apucat tîrgu Galațiului tot strîns în gura vadului" (ASB., *M-rea Mavromol*, III/3). „Vadul lui Rașcu", cu prelungirea lui spre oraș „Vadul Sacalelor", a fost în spatele blocului P. 11, str. Republicii nr. 1. Numărul vadului este, probabil, de la acel „chir Rașcu" care, în anii 1835—1839 dăruiește cîteva icoane mănăstirii Sf. Gheorghe, construită în 1664 în vecinătatea vadului (V. Brătulescu, *Inscripții și însemnări din biserici*, în *GB*, XXV, 1966, 7—8, p. 640.

[13] Karl Marx, *Capitalul*, I, 1, ediția a IV-a, București, 1960, p. 370.

[14] Pentru evoluția raporturilor tîrgului cu satele din „hinterlandul apropiat", vezi M. D. Matei, *Observații în legătură cu raporturile economice dintre orașele medievale și satele situate în împrejurimile acestora*, în *SCIV*, 29, 1978, 3, p. 372.

[15] Cu excepția săpăturilor de salvare de la Vînători, unde s-au cercetat două bordeie din secolul XVI (M. Brudiu, *Cercetări arheologice de salvare la Vînători, județul Galați (1980)*. Raport la a XV-a sesiune de rapoarte de săpături, Brașov, 1981. Mulțumim și pe această cale autorului, pentru că ne-a pus la dispoziție textul raportului), nu s-au întreprins în județul Galați săpături arheologice pe teritoriul nici unui sat amintit documentar în secolul al XV-lea.

[16] *DIR*, XVI, A, III, p. 78—79; D. Ciurea, *Organizarea administrativă a statului feudal Moldova (sec. XIV—XVII)*, în *AIIAI*, II, 1965, p. 232.

[17] Victor Sficlea, *Podișul Covurlui*, în *Cercetări în geografia României*, București, 1980, p. 239. Să sperăm că viitoarele cercetări arheologice vor justifica pre-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

chiar cele din centrul județului, erau mult mai apropiate de tîrgurile Tecuci și Bîrlad (preferință manifestată și astăzi), apreciem că „hinterlandul" Galaților se întindea aproximativ pînă la Tîrgul Bujor. În această zonă sînt atestate documentar, în secolul XV, următoarele sate: Comănești (astăzi inclus în orașul Tg. Bujor), seliștea Scheilor, seliștea lui Filfoi, seliștea lui Radul, seliștea lui Radici (la Fîrțănești și în împrejurimi), Fîntîna lui Balea (Băleni), Fîntîna lui Cucu (Cuca), Fărești (la sud-est de Folțești), 15 iulie 1448; Vorovești (lîngă Băneasa), 3 septembrie 1459; Piscu, 11 ianuarie 1495; Ciofrești, (între Piscu și Vameș), 24 ianuarie 1496; Țăpești (la Lozova, com. Braniștea), 14 noiembrie 1499 [18].

Nu avem încă dovada pătrunderii pe piața satelor din această zonă a produselor meșteșugărești create la Galați, în schimb este atestată o activitate comercială cu produse de import. La Cuca, M. Brudiu a descoperit, cu ocazia unei periegheze, fragmente de ceramică bizantină din secolele XIV—XV [19]. Desigur că pătrunderea produselor de import a fost ușurată de existența, pe direcția sud-nord, a celor două drumuri, de pe valea Bîrladului, numit și „drumul Galaților", și cel de pe valea Prutului.

Prezența negustorilor lioveni la Galați, amintiți în documentul din 22 martie 1445 [20], este un indiciu sigur că la această dată tîrgul era constituit. Aceasta ne îndreptățește să afirmăm că procesul de urbanizare a început către sfîrșitul secolului XIV sau la începutul celui următor. M. D. Matei admite că „abia de la mijlocul secolului al XIV-lea se poate vorbi de o viață orășenească constituită pe teritoriul statelor feudale Țara Românească și Moldova" [21], concluzie valabilă, desigur, și pentru Galați.

După cucerirea de către turci a celor două cetăți-porturi, Cetatea Albă și Chilia (1484), Galații rămîn principalul port al Moldovei, ajungînd destul de repede la o prosperitate deosebită. Domnitorul Iancu Sasul dăruiește lui Bartolomeu Brutti, în 1580, „venitul unui port", care nu era altul decît Galați. Peste cîțiva ani, în 1585—1586, domnitorul Petru Șchiopul își achită unele datorii prin „administrațiunea de Galați" de la care Moise, „fiul răposatului Eliazer", încasează 8 000 de aspri [22].

Nu avem nici un fel de informații sigure despre populația și întinderea tîrgului pînă în secolul XVII. Dacă biserica catolică amintită în relația lui Francesco Pastis di Candia probabil din anii 1595—1596 [23], a fost pe locul celei de mai tîrziu, adică lîngă biserica Sf. Dumitru-Domnesc, cititoria lui Vasile Lupu [24],

---

supunerea că în secolul al XV-lea Galații au avut rolul acelor „tîrguri de văi" amintite de N. Iorga (*Studii și documente*, XVIII, București, 1908, p. 21). Vezi și M. D. Matei, *Observații*, p. 371—372.

[18] *DRH*, A, I, p. 397—398; Idem, II, p. 124—125; Idem, III, p. 289—290, 356—357, 424.

[19] M. Brudiu, *Cercetări arheologice în zona valului lui Athanaric*, în „Danubius", VIII—IX, 1979, p. 159.

[20] P. Păltănea, *Știri despre economia orașului Galați în secolele al XV-lea și al XVI-lea*, în „Danubius", V, 1971, p. 106. I. T. Dragomir a folosit această informație, dar a datat-o greșit, 1434. De altfel documentul nici nu a fost publicat de E. Kaluzniacki, *Documenta moldawskie i multanskie z archivum Lwowa, Lwowie*, 1878 pe care îl citează *(Descoperiri arheologice pe actualul teritoriu al Galațiului din cele mai vechi timpuri și pînă la întemeierea orașului*, în „Danubius", I, 1967, p. 192).

[21] M. D. Matei, *Producția și schimbul de mărfuri*, p. 376.

[22] P. Păltănea, *Știri despre economia orașului Galați*, p. 110—111. R. Manolescu (*L'Environnement social des villes portuaires roumaines du Bas Danube aux XV-ème—XVI-ème*, în *AUB*, Istorie, XXIX, 1980, p. 79—83) nu include Galații în discuție.

[23] N. Iorga, *Studii și documente*, I—II, București, 1901, p. 416; *Călători străini despre Țările Române*, III, 1971, p. 638—639.

[24] Vezi relatarea misionarului catolic Petru Bakšić (Deodato) la Gh. Vinulescu, *Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia, (1641)*, în *DI*, IV, 1939, p. 106; *Călători străini, V, 1973, p. 227*. Biserica Sf. Dumitru a fost la răsărit de blocul P 10, str. Republicii nr. 4.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

putem admite că tîrgul era masat un „gura vadului", în dreapta și stînga drumului ce venea din lăuntrul țării. În a doua jumătate a secolului XVII, marginea de nord a tîrgului trecuse de locul unde este astăzi biserica Mavromol, căci biserica armenească amintită de Luigi Maria Pidou, în 1669 [25], era ceva mai departe. Pe lîngă această biserică trebuie să fi fost și mahalaua armenească. De altfel, chiar zidirea bisericii Mavromol, începută de domnitorul Gheorghe Duca și terminată de Constantin Duca în 1702 [26], indică o locuire a cartierului respectiv. O ctitorie domnească nu putea fi chiar la periferia tîrgului. Spre răsărit, tîrgul se întindea pînă la marginea rîpii, partea din vale fiind, probabil, puțin locuită. Aici erau, poate, unele magazii și atelierele pentru construcția corăbiilor [27]. Spre apus, casele nu treceau cu mult dincolo de biserica Precista, pe lîngă strada Roșiori, unde era „rîpa".

Știrile despre populația tîrgului nu sînt prea numeroase și uneori contradictorii. După Bandini, în 1647—1648, Galații aveau 15 000 de locuitori și 5 000 de case [28], cifre de-a dreptul exagerate. Mai apropiate de realitate ni se par datele lui Petru Bakšič (Deodato), însă numai în ceea ce privește populația : „sînt 100 de familii de români sau moldoveni cu peste 2 600 de suflete", la care s-ar mai adăuga 43 de catolici și alți locuitori străini [29]. Numărul caselor, 100, este mult prea mic față de cel al populației. Media de 26 persoane la o familie nu poate fi admisă. Un alt misionar catolic Bartholomeo Basetti apreciază în 1643, populația la 1 300 de locuitori și 3 000 de case [30]. Numărul caselor este, fără îndoială, exagerat, fiind vorba, probabil, de 300 de case, cum estimează misionarul catolic Antonio Giorgini într-un raport din 1688 [31]. Paolo Bonici notează că tîrgul avea „500 de case dacă nu mai multe" [32] cifră prea mare, totuși, pentru sfîrșitul anului 1631. De aceea credem că la mijlocul secolului XVII, Galații aveau aproximativ 3 000 de locuitori și 300 de case.

Desigur că populația tîrgului, ca și numărul caselor, ar fi putut fi cu mult mai mare, dacă acesta nu ar fi fost pustiit, în repetate rînduri, de armatele turcești și tătărești. Tătarii conduși de Cantemir bei, veniți să-l ajute pe Ștefan Tomșa împotriva lui Constantin Movilă, jefuiesc tîrgul în toamna anului 1612 [33]. În primele luni ale anului 1672 turcii se năpustesc asupra tîrgului și-l prădă [34]. Solul polon Ioan Gninski însemnă, în jurnalul călătoriei sale din anii 1677—1678, că a stat la Galați „în căsuțe pustiite de turcii care treceau fluviul, iar locuitorii erau alungați" [35]. Misionarul catolic Antonio Angelini consemnează într-un raport din 12 iunie 1682 că unii locuitori au părăsit orașul „din cauza marilor asupriri din partea păgînilor" [36]. La sfîrșitul domniei lui Dumitrașcu Cantacuzino, înainte

---

[25] Al. Papadopol Calimach, *Notiță istorică despre orașul Botoșani*, în *ARMSI*, s. II, tom. VIII, 1887, p. 105 ; N. Iorga, *Studii și documente*, I—II, p. 430.

[26] P. Păltănea, *Informații inedite despre biserica Mavromol din Galați*, în *BMI*, XXXIX, 1970, 4, p. 62.

[27] În aceste ateliere erau construite „bărcile" „che și fabricono in Moldavia" (N. Iorga, *Studii și documente*, XX, 1911, p. 179) și cu care se transportau unele mărfuri pînă la Belgrad și Buda.

[28] V. A. Urechia, *Codex Bandinus*, în *ARMSI*, s. II-a, tom. XVI, 1895, p. 203. Vezi și D. Ciurea, *Noi considerații privind orașele și tîrgurile din Moldova*, în *AIIAI*, VII, 1970, p. 33—35.

[29] Gh. Vinulescu, *op. cit.*, p. 106 ; *Călători străini*, V, p. 227.

[30] G. Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, în *DI*, II, 1930, p. 345 ; *Călători străini*, V, p. 180. Editorii volumului cred că este vorba de 300 de case.

[31] Viorica Lascu, *Documente inedite privitoare la situația Țărilor Române la sfîrșitul secolului XVII*, în *AIIAC*, XII, 1969, p. 256.

[32] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 333 ; *Călători străini*, V, p. 21.

[33] N. Iorga, *Călători, ambasadori și misionari în țările noastre*, București, 1899, p. 11 ; *Călători străini*, IV, p. 360.

[34] Hurmuzaki, *Documente*, XVI, 1912, p. 13, XXX.

[35] P. P. Panaitescu, *Călători poloni în Țările Române*, București, 1930, p. 67 ; *Călători străini*, VII, p. 350.

[36] *Călători străini*, VII, p. 338.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de 15 mai 1685, tătarii pradă din nou orașul. Misionarul catolic Battista del Monte pierde, acum, tot ce adunase în cei 15 ani petrecuți în Moldova [37]. Orașul a avut mult de suferit și în vremea războiului polono-turc din anii 1686—1688. Mare parte din populație a fugit pentru a scăpa de devastările turcilor [38]. La aceste nenorociri s-a mai adăugat și mortalitatea ridicată în timpul epidemiilor de ciumă, cum au fost cele din octombrie 1652 și iunie 1681 [39].

Marea majoritate a populației tîrgului era formată din români „bine înstăriți și foarte bogați în bani, datorită negoțului" [40]. Cîțiva din acești fruntași ai negustorimii gălățene sînt amintiți în documentele vremii : Prohor cupeț, Constantin sin Tudor cupeț și Ilie cupeț sînt martori, în 1623, la cumpărarea satului Tulucești de către Ghenghea logofătul. Constantin cupeț scrie la 26 ianuarie 1646 un act de danie pentru mănăstirea Sf. Dumitru-Domnesc [41]. O evaluare a numărului meșteșugarilor este foarte greu de făcut, mențiunile documentare fiind sporadice. Într-un catastif de dajdii din 1683 sînt trecuți : Dima herariu, Mihai cofariul, Simion cizmarul [42]. Un Marco heraru călăraș este martor la facerea unui act din 9 ianuarie 1686 [43]. Existau, desigur, pitari (brutari), morari, rachieri, brăhari, berari, căci Robert Bargrave laudă pîinea și berea cu care s-a ospătat la Galați [44], ca și meșteri constructori, zugravi. Patriarhul Atanasie Patelarios, găzduit de domnitorul Vasile Lupu la mănăstirea Sf. Nicolae din Galați, cere țarului Alexei Mihailovici, la 22 decembrie 1653, 3 000 foi de aur „pentru zugrăvirea pereților acei biserici" [45].

În 1688, după informațiile misionarului Antonio Giorgini, erau în tîrg 12 case de boieri [46], din care cunoaștem pe Dediul spătarul [47], boier de frunte în domniile lui Constantin Cantemir și Mihai Racoviță, Dimache din Galați fost mare clucer [48], și Dracea pitarul [49], probabil, totuna cu Dumitrache Drăcea, pîrcălab de Galați în aprilie 1665 [50]. După N. Iorga, Gheorghe hatmanul, fratele lui Vasile Lupu, a avut case în Galați, pe locul dat de doamna Maria Movilă lui Andronache Pană paharnic [51]. Aceste case erau însă în Iași, lîngă „feredeul vechi" [52].

În inima tîrgului, în afară de casele boierilor, mai erau cele ale marilor negustori, destul de numeroase, și poate ale unor meșteri mai înstăriți și negustori de mîna a doua. În mahalale, obișnuita lume de mici negustori, precupeți,

---

[37] G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII*, în *DI*, I, p. 63.

[38] *Ibidem*, p. 10, 140.

[39] Franz Babinger, *Robert Bargrave, un voyageur anglais dans les Pays Roumains du temps de Basile Lupu (1652)*, în *ARMSI*, s. III, tom. XVIII, 1936, p. 180 ; Giovanni Batista de Burgo, *Viaggio di cinque anni in Africa, Asia et Europa*, III, Milano, 1686, p. 157—158 ; *Călători străini*, V, p. 486 ; Idem, VII, p. 570.

[40] V. Lascu, *Documente*, p. 256.

[41] Alte documente la P. Păltănea, *Informații privind comerțul orașului Galați în secolul al XVII-lea*, în *AIIAI*, IX, 1972, p. 248—249.

[42] N. Iorga, *Studii și documente*, I—II, p. 83 ; XVI, 1909, p. 223—224 ; Gh. Ghibănescu, *Surete și izvoade*, XXII, Iași, 1929, p. 31—32 ; Șt. Olteanu, C. Șerban, *Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în evul mediu*, București, 1969, p. 111, 242.

[43] ASB, *Doc. ist.*, CLXVIII/182e ; N. Iorga, *Marturi gălățeni*, în *RI*, II, 1916, p. 89.

[44] Fr. Babinger, *op, cit.*, p. 180.

[45] Al. Papadopol Calimach, *Despre Atanasie Patelarie patriarh ecumenic*, în *Cvl*, XXIII, 1889, p. 32.

[46] V. Lascu, *Documente inedite*, p. 256.

[47] Nu a purtat și numele de Codreanu, cum afirmă N. Stoicescu *(Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova sec. XIV—XVII*, București, 1971, p. 394). A fost fiul lui Șerbu Brăileanu și a Fesei (C. Solomon, C. A. Stoide, *Documente tecucene*, I, Bîrlad, 1938, p. 32—33 ; ASB, *Doc. ist.*, CXLIV/81).

[48] ASB, ms. 573, f. 125.

[49] Idem, *Episcopia Roman*, XI/5.

[50] Idem, *M-rea Brazi*, XXV/9.

[51] N. Iorga, *Studii și documente*, XXIX, p. 68.

[52] Gh. Ghibănescu, *Surete*, IV, p. 206.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

meseriaşi, ţărani şi diferite slugi. În catastiful de dajdie, pe care l-am mai menţionat, sînt trecute unele din categoriile sociale amintite mai sus : tîrgoveţii, slugile pîrcălabului, călăraşii de Galaţi, „menzilgii ot Gălaţi" şi „slobozia ot Gălaţi" cu două gospodării[53], care, poate, este totuna cu Vadul Ungurului.

Pe lîngă români mai trăiau evrei, armeni[54], unguri, turci[55], greci, sîrbi, bulgari, majoritatea negustori şi meşteşugari. Ştiri mai bogate avem despre catolicii unguri şi italieni. Bakšić vorbeşte de 51 de suflete. Dintre unguri puţini mai ştiau ungureşte, majoritatea vorbind româneşte[56]. Bandini indică 12 case cu 70 de locuitori[57]. Prin 1661 erau 126 de suflete[58], dar în 1688 numărul lor scade la 30 de suflete[59].

Vertiginoasa dezvoltare a pieţei interne şi externe gălăţene după 1711, determinată, în primul rînd de existenţa portului, care asigura un debuşeu sigur mărfurilor aduse dn restul ţării[60], ca şi apariţia şi dezvoltarea manufacturilor gălăţene, mai ales din a doua jumătate a secolului XVIII, au influenţat creşterea masivă a populaţiei şi extinderea oraşului.

Spre nord oraşul trecea dincolo de biserica Vovidenia, terminată în 1790, şi în jurul căreia, la 1821, era mahalaua Vovidenia. De remarcat este şi faptul că tîrgoveţii se jeluiau domnului, la 25 ianuarie 1800, că nu au „unde să-şi facă case di aşezare(a) lor i grădini pentru hrana lor, cum şi pentru păşunatul vacilor", cerînd locul domnesc dăruit în 1756 lui Costache Caragea vel postelnic. Domnitorul Constantin Ipsilanti dă satisfacţie orăşenilor dăruindu-le locul cerut, care era în spre Vadul Ungurului, ca „să se mai mărească tîrgul, fiind tîrgu acesta trebuitor ţării"[61]. Spre răsărit locuinţele se întind şi dincolo de marginea rîpii, fără a se ajunge însă la Prut, cum indică planul ce însoţeşte raportul lui Merkelius, consulul Austriei la Bucureşti, din 26 decembrie 1793[62]. Negustorul german Jenne notează, în jurnalul său de călătorie, că locuinţele orăşenilor de pe malul Dunării ajungeau pînă la locul şantierului[63], care a fost între schelă şi gîrla

---

[53] N. Iorga, *Studii şi documente*, XVI, p. 223—224, 228 ; Gh. Ghibănescu, *Surete*, XXII, p. 31—32.

[54] ASB, *Doc. ist.*, CCLXXX/3 ; *Alcuni missionari*, p. 105 ; G. Battista de Burgo, *Viaggio*, p. 154.

[55] N. Iorga, *Actele moşiei Ţigăneşti (Tutova)*, în *RI*, II, p. 261.

[56] Gh. Vinulescu, *op. cit.*, p. 106.

[57] V. A. Urechia, *Codex Bandinus*, p. 203 ; N. Iorga, *Acte şi fragmente*, I, p. 79.

[58] R. Cândea, *Catolicismul în Moldova în secolul al XVII-lea*, Sibiu, 1917, p. 51.

[59] I. Bianu, *Vito Pilutio. Documente inedite din arhivul Propagandei*, în *Columna lui Traian*, IV, 1883, p. 260. Alte date la G. Călinescu, *Alcuni missionari*, p. 105, 153 ; Idem, *Altre notizie*, p. 330—331, 337, 345, 404 ; I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului*, I, Bucureşti, 1914, p. 101 ; R. Cândea, *op. cit.*, p. 63 ; I. Bianu, *op. cit.*, p. 153, 201 ; Fr. Pall, *Le controverse tra i Minori conventuali e i Gesuiti nelle missioni di Moldavia*, în *DI*, p. 259.

[60] Amănunte la P. Păltănea, *Unele ştiri despre economia oraşului Galaţi din a doua jumătate a secolului al XVIII-lea*, în *CI*, IV, 1973, p. 161—173 ; Idem, *Comerţul Moldovei cu Apusul Europei prin Galaţi în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea*, în „Danubius", IV, 1970, p. 197—218.

[61] ASI, *Secretariat de stat*, dos., 325, f. 2—4 v. Despre aspectul caselor, Markos Katsaitis, care trece prin oraş în toamna anului 1742, notează că sînt „joase, toate la nivelul pămîntului, şi toate, după obiceiul din Moldova, acoperite cu şindrilă, dar atît de împreunată, încît este mai bună decît ţiglele" (Markos Antonios Katsaitis, *Călătorie de la Constantinopol la Iaşi şi de la Iaşi la Bucureşti în anul 1742*. Îngrijirea ediţiei Elena Moisuc şi Dumitru Limona, în *Saeculum*, Iaşi, 1977, p. 65.

[62] Hurmuzaki, *Documente*, XIX, 1, p. 684, DLXXXIX ; D. I. Vancea, *Grupurea urbană Galaţi — Brăila*, Bucureşti, 1973, p. 47. Cheltuieli pentru ridicarea unui plan al oraşului s-au făcut şi în 1814 (N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, II, Bucureşti, 1903, p. 147.)

[63] Jenne's, *Reisen nach dem Archipelagus der europäischen Türkei, Moldau, Walachei, Siebenbürgen und Slavonien*, II, Frankfurt und Leipzig, 1790, p. 178—179.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Repedea, deci cam tot în apropierea locului unde sînt și astăzi [64]. În legenda planului lui Merkelius este trecută și „Platz der Unternstadt sammt stehenden Häusern" (Piața orașului de jos cu casele existente). În februarie 1820, locuitorii orașului, referindu-se la această zonă, cer domnitorului „să se lasă slobode drumurile vechi ci au fost pentru magazali, care cu nedreptate s-au fost cuprinse de binale" [65]. Către apus, casele treceau dincolo de biserica Sf. Spiridon terminată în 1817.

După părerea călătorului englez Aubry de la Mottraye, Galații erau la începutul secolului XVIII un oraș mare, clădit foarte neregulat și cu o populație nu prea numeroasă [66]. După 50 de ani, în 1768, Kleemann apreciază că orașul este „mare" [67]. Aceeași impresie o au Raicevich, consulul Austriei la București [68], și Jenne [69]. Deosebită este părerea lui Adam Neale, „Galați este un mic oraș, destul de înfloritor" [70]. În schimb, contele Moriolles susține, în 1809, că Galații sînt „un mare oraș" [71]. Rudolf Jenny notează, în 1822—1823, că este un „oraș sănătos", dar rău construit [72]. După alte știri, în această vreme, orașul avea 400 de case [73].

Pe planul lui Merkelius sînt însemnate trei uliți al căror nume nu-l cunoaștem. „Drumul vămii care se coboară la vale" este menționat într-un zapis din 1 martie 1733 [74]. Un loc al visternicului Toader Paladi se mărginea, în septembrie 1745, cu „ulița care vine de la cafene(a)" [75]. Una din dughenele supusului rus Nicolae Bardaca era, în decembrie 1792, lîngă „ulița veche" [76]. „Ulița bogasierilor" este amintită într-o poruncă a Visteriei din septembrie 1817 [77].

Străzile erau podite cu bîrne, iar mai toate casele erau făcute din lemn [78]. Erau și case cu etaj, ca cea a lui Uzum Enachi, care avea „două rînduri de odăi" [79]. Johann Struve, trecînd prin Galați în 1794, laudă curățenia caselor în care este găzduit [80].

---

[64] Pe acest loc le indică hărțile ofițerilor austrieci Lauterer și Mihanovici (N. Docan, *Explorațiuni austriece pe Dunăre la sfîrșitul secolului al XVIII-lea*, București, 1914, p. 136).

[65] ASI, Tr. 166, op. 184/6, f. 56 ; *Documente privind istoria economiei României. Orașe și tîrguri, 1776—1861, Moldova*, A, II, București, 1960, p. 461.

[66] Paul Cernovodeanu, *Țările Române în viziunea călătorilor englezi (a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele decenii ale celui de al XVIII-lea)*, în *SMIM*, VI, 1973, p. 120.

[67] Nicolas Ernest Kleemann, *Voyage de Vienne à Belgrad et Kilia Nova*, Neuchâtel, 1780, p. 30. Părerea lui N. Iorga, că Galații erau un tîrgușor în vremea trecerii lordului Baltimore, 1764, trebuie privită cu cuvenitele rezerve (*Histoire des relations anglo-roumaines*, Iassy, 1917, p. 60).

[68] Hurmuzachi, *Documente*, XIX, 1, p. 101, XC.

[69] Jenne's, *Reisen*, p. 179.

[70] Adam Neale, *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie*, II, Paris, 1818, p. 52.

[71] *Le voyage en Moldavie du comte Moriolles*, București, 1903, p. 65 ; D. Ciurea, *Noi considerații*, p. 36.

[72] Rudolph von Jenny, *Handbuch für Reisende in dem osterreichischen Kaiserstaate*. Zweite Auflage von Adolf Smidl, II, Wien, 1835, p. 437.

[73] H. Dj. Sirouni, *Mărturii armenești despre români. Valachia și Moldova*, în *ARMSI*, s. III, tom. IX, 1929, p. 288.

[74] ASB, ms. 629, f. 521—522.

[75] ASI, ms. 1885, f. 15 v ; ASB, ms. 628, I, f. 291.

[76] ASI, Tr. 757, op. 853, dos. 119, f. 3—3 v.

[77] BARSR, ms. rom., 887, f. 121 v.

[78] C. I. Karadja, *O călă de croitor prin țara noastră în 1817*, în *RI*, XIV, 1928, p. 358. Într-un articol publicat în presa vieneză există precizarea, puțin exagerată, că, în 1821, erau în Galați numai case din lemn (*Der Wanderer*, nr. 213, 1 august 1821).

[79] BARSR, ms. rom., 5377, f. 33.

[80] G. G. Bezviconi, *Călători ruși în Moldova și Muntenia*, București, 1947, p. 138.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mahalalele erau formate, de obicei, în jurul bisericilor al căror nume îl purtau. O hotarnică a moșiei tîrgului, din 26 noiembrie 1786, amintește de „mahalaua surugiilor", care era la apus de „vadul Durbachii"[81]. Nu putem identifica acest vad, dar „mahalaua surugiilor" a fost prin vecinătatea bisericii Vovidenia, unde era și „mahalaua Poștei". În schele, în spatele magaziilor, erau, de asemenea, două mahalale[82].

Informațiile despre populația orașului sînt destul de puține. Catagrafia din 1774 înregistrează numai o parte din familiile birnice: 648 în Galați și 14 la Vadul Ungurului, în total 662 de familii, deci o populație aproximativă de 3 300 de suflete[83]. Din aceștia sînt 198 case de tîrgoveți trecuți „la orînduială mai ușor", fiind prădați „din vălet 1771". Printre ei mulți meșteșugari: Gavril olar, Paraschiv cojocar, Chirică săpunar, Sandul butnar, Ioniță tăbăcar, Neacșul blănar, Dumitru săbier, Manea croitor, și cîțiva negustori, Arhip bacal, Gheorghe casap. Au mai fost înregistrați 24 „neguțători de Galați ce au fost mai înainte cu dajde la Cămară și acum la havalele dau cu tărgoveții", 10 „arnăuți și calafatcii a D(umi)sale comendantului de Galați pentru paza tărgului și pentru tocmitul șăicilor ce poartă proviant pe Dunăre", 72 de scutelnici și 330 „oameni de peste Dunăre" care nu erau „supărați nici cu o havalele". Unii sînt meseriași: Radul cojocar, Andrei dulgher, Gheorghiță ciobotar; alții negustori: Trifan brăgar, Andrei casap, și năvodari. Mai erau ciobanii, văcari și herghelegi, salahori. Majoritatea sînt români, dar sînt și cîțiva sîrbi[84]. Printre aceștia, ca și printre „tîrgoveți", erau și mulți brăileni, dovada permanentelor legături ce existau cu orașul vecin de peste Siret.

Afluxul populației din satele județului Covurlui continuă. Nu-i cunoaștem proporțiile reale, pentru că în această catagrafie nu sînt înregistrați, printre „tîrgoveți", decît Neagul de la Mușatul[85], împreună cu Dumitru și Șerban de la Măxineni. Erau însă și „tîrgoveți", unii meseriași, care ședeau prin sate: Sandul croitor la Băleni, Lazăr Ghiță la Crăiești, Toader Ghiță la Zmulți[86].

Îndeletnicirea de seamă a populației rămîne tot neguțătoria și diferitele meșteșuguri, căci într-o însemnare rusească din 1770 se arată că „tîrgul" este „vestit de neguțătorie, lîngă apa Dunării, din care moldovenii trimit multe feliuri de mărfuri de neguțătorie, prin Marea Neagră, la Țarigrad și aiurea"[87]. Ruggiero Boscovich, care ajunge la Galați la 23 iunie 1762, notează că erau „multe prăvălii, în general de mărunțișuri, deși sînt și magazine de tot felul"[88]. Numărul negustorilor români este în creștere, printre ei aflîndu-se numeroși transilvăneni, mai ales brașoveni[89].

Existența unor manufacturi ca zalhanalele lui Ioniță Chirică, a lui Franțois Linchou sau a armenilor Muses și Ovanez Cărăcaș, „fabrica" de paste făinoase

---

[81] ASI, *Epitropia g-rală Sf. Spiridon*, Doc. 20/25. O catagrafie probabil, din 1816 mai amintește „mahalaua din vale i mahalaua din sus" și „mahalaua ot ripii" (Corneliu Istrati, *Condica Visteriei Moldovei din anul 1816*, Iași, 1970, p. 54).

[82] ASI, *Secretariatul de stat*, dos., 325, f. 8—9 v.

[83] G. M. Dăscălescu, *O catagrafie necunoscută a ținutului Covurlui din 1774*, în *RA*, VIII, 1965, 1, p. 208; F. G. Dmitriev, *Recensămintele populației Moldovei din anii 1772 și 1774, în Moldova în epoca feudalismului*, VII, 2, Chișinău, 1975, p. 85. Vezi și observațiile lui Gh. Platon, *Populație orașului Iași de la jumătatea secolului al XVIII-lea pînă la 1859*, în *Populație și Societate*, I, Cluj-Napoca, 1972, p. 268. Ecaterina Negruți, precizează că la data recensămîntului 51% dintre contribuabili erau imigranți (*Factorul demografic urban și dezvoltarea social-economică a Moldovei în prima jumătate a secolului al XIX-lea*, în *RdI*, 28, 1975, 8, p. 1186).

[84] P. G. Dmitriev, *op. cit.*, p. 78, 80—85.

[85] Satul a fost pe lîngă com. Piscu.

[86] P. G. Dmitriev, *op. cit.*, p. 79—80.

[87] *AR*, II, 1862, ediția a II-a, p. 246.

[88] Ruggiero Boscovich, *Giornale di un viaggio da Costantinopoli in Polonia*, Bassano, 1784, p. 98.

[89] Ștefan Meteș, *Emigrări românești din Transilvania în secolele XIII—XX*, București, 1971, p. 162.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a lui Gheorghe Alexiu din 1811 și șantierele navale au influențat, în mod simțitor, creșterea numărului de meșteșugari și accentuarea procesului de diviziunea muncii[90]. În septembrie 1786 lucrau în șantiere 95 de lucrători : 51 de marangozi, 11 burghieri, 19 beșchigii (tăietori cu beșchia), 12 bărdași, 2 teslari și 38 de salahori[91]. Numărul celorlalte categorii de meșteșugari este de asemenea în creștere. Ne limităm doar la un singur exemplu : pe la 1757, pe „locul domnesc ce iaste în vale, din josul Galaților, la schele", erau trei tăbăcării[92].

Nu ar fi, deci, exclus ca, în 1774, întreaga populație a orașului să se apropie de evaluările făcute de militari austrieci în 1789 : 6 000 de locuitori[93].

Alături de populația românească întîlnim mulți greci și evrei, care-și aveau cartierul lor[94], armeni[95], turci[96], unguri și italieni[97]. Toți acești „străini" nu erau amestecați cu „cisla" orășenilor. Scarlat pîrcălabul primea poruncă, de la domn, la 5 mai 1742, ca Nasca sîrbul și Barba Eni să-și plătească „numai pecețile lor" și să-i scoată din „cisla cu tîrgoveții"[98].

„Sama" anului 1819 indică pentru tot ținutul Covurlui 6 218 familii. Presupunem că jumătate din acest număr constituia populația Galaților (3 109×5=15 545 locuitori), care, la această dată, era cu puțin mai mică decît cea a Iașilor, 3 411 familii[99].

Procesul de dezvoltare demografică și extindere a orașului a fost stagnat, în secolul XVIII și în primele decenii ale celui următor, în cîteva rînduri, de războaie și de alte calamități. Despre „stricăciunea" făcută tîrgului de turci, în 1711, în timpul războiului ruso-turc, cronica vremii notează că „de cîndu-i țara Moldovei și cîte răscoale au fost pe țară, n-au pățit Galații așa, de au rămas

---

[90] P. Păltănea, *Comerțul Moldovei*, p. 202, 205 ; Const. C. Giurescu, *Construcții navale în Principatele române în secolul al XVII-lea și al XVIII-lea*, în *Omagiu lui Petre Constantinescu-Iași*, București, 1975, p. 317—329 ; I. Toderașcu, *Construcții navale la șantierul din Galați în ultimul sfert al secolului al XVIII-lea*, în „Danubius", II—III, 1969, p. 95—110 ; Idem, *Informații noi privind șantierul naval din Galați*, în *AIIAI*, IX, 1972, p. 205—220.

[91] ASI, Tr. 1768, op. II, 2018/4, f. 35 v. 38 ; I. Toderașcu, *Construcții navale* p. 107.

[92] ASI, *Epitropia generală Sf. Spiridon*, Doc., 20/25. Katsaitis înseamnă în jurnalul său că „aici locuiesc mulți evrei care vînd rachiu, vin, tutun, și fac și alte negustorii" (*op. cit.*, p. 65). Este exagerată afirmația unui călător din anul 1817, care pretinde că evreii din oraș erau „toți meseriași, românii rezervîndu-și în mod exclusiv negustoria" (C. I. Karadja, *O călă*, p. 359).

[93] I. I. Nistor, *O descriere a Principatelor Române în 1822*, în *ARMSI*, s. III, tom. XXV, 1942—1943, p. 376—377.

[94] William Hunters, *Reisen durch Frankreich, die Türkei und Ungarn bis Wien*, Leipzig, p. 169 ; C. I. Karadja, *Un călător englez prin Țările Române*, în *VR*, 1923, vol. LIX, p. 193.

[95] La sfîrșitul anului 1809 erau 22 familii, un preot și trei dascăli (Leonid C. Popovici, *O statistică a armenilor din Țările Române în 1809*, în *AB*, II, 1930, p. 296).

[96] Katsaitis vede la Galați „mulți turci" veniți „pentru negoțul lor, acesta fiind, după Iași, locul cel mai bun de trafic din Moldova" (*op. cit.*, p. 65). P. Zöld notează în însemnările sale că turcilor din Galați, Bîrlad și cetatea Bender (Tighina) le este îngăduit „să-și reție femeile lor" (*Reise nach der Moldau*, în *Ungrischer Magazin*, III, Presburg, 1783, p. 98). Desigur că la Galați numărul lor era cu mult mai mare, căci aici era reședința unui serdar turc (P. Păltănea, *Organizarea administrativă a orașului Galați pînă la Regulamentul organic*, în *AIIAI*, XVII, 1980, p. 315—316).

[97] Fr. Pall, *Raportul călugărului Onufrie din Liov despre misiunile catolice din Moldova, 1748*, în *Fraților Alexandru și Ion I. Lăpedatu*, București, 1936, p. 616, 20 de familii în 1743, Idem, *Le controverse*, p. 334, 50 de familii în 1744, G. Călinescu, *Alcuni missionari*, p. 167, 11 familii în 1745 (ibidem, p. 185).

[98] BARSR, ms. rom., 4216, f. 103 v—104.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

monastirile numai peatră" [99]. În septembrie 1737, în timpul războiului turco-rusо-austriac, povestește cronicarul Ion Neculce „că era de la Gălați pân la Bîrladu tot tătari cu 2 soltani, di-au șădzut toată vara di-au mîncatu pre beții oameni, di-au rămas numai cu sufletele". Trupele turcești, care au fost cantonate mai jos de Galați, au dat foc orașului [101].

Orașul a fost distrus aproape în întregime în timpul bătăliilor care au avut loc între ruși și turci, în noiembrie 1769—ianuarie 1770. Amintirea acestei noi pustiiri se păstrează multă vreme. În 1780, cînd trece, prin oraș, Chrazanowschi, agentul Poloniei la Constantinopol, se mai vedeau încă urmele prăpădului săvîrșit de turci [102]. Trupele turcești mai jefuiesc și ard orașul după izbucnirea noului război ruso-turc, 24 august 1787 [103]. În vara anului 1821, cînd turcii invadează orașul, pentru a distruge rezistența eteristă, este pîrjolit „de n-au rămas o colibă în vie măcar [104]. Orașul a mai fost distrus, în mare parte, în această vreme, de două incendii. Unul îl amintește călătorul englez Hunters, celălalt izbucnește după doi ani, în decembrie 1794. Mahalalele din valea orașului mai erau devastate și de inundațiile Dunării. Negustorul Jenne a fost informat de ravagiile făcute de apele Dunării [105].

Populația orașului a fost decimată și de numeroase epidemii de ciumă, care au bîntuit în răstimpul 1711—1821 [106]. Se știe, de pildă, că în epidemia din toamna anului 1759 au murit 1 200 de persoane [107]. Mari ravagii a făcut printre locuitori și epidemia din vara anului 1814 [108].

Nu încape îndoială că sporul mare de populație, care se înregistrează în perioada fanariotă, 1711—1821, cu toate bîntuirile suferite, se datorește strămutării spre oraș a populației țărănești pentru a scăpa de exploatarea feudală, care se accentuează din momentul în care proprietatea feudală [109] capătă un pronunțat caracter comercial. Chiar dacă, deocamdată, existența acestui flux de populație este atestat de puține mărturii documentare, trebuie să-l admitem, pentru că nu credem că forța de muncă salariată folosită în port, la încărcatul uriașelor cantități de zaherele expediate Porții [110], sau în manufacturi și atelierele meșteșugărești provenea numai din oraș.

Pînă la aplicarea regimului de porto-franc, 1 iunie 1837, din cauza distrugerilor provocate în 1821 și a războiului ruso-turc din 1828—1829, orașul nu se

[99] Pseudo Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei*, în *Cronicele României sau Letopisețele Moldaviei și Valahiei*, II, ed. II, București, 1872, p. 110.

[101] Ion Neculce, *Opere*, ed. Gabriel Strempel, București, 1982, p. 792 ; G. Călinescu, *Alcuni missionari*, p. 15, 175—176.

[102] P. Păltănea, *Povestirea rimată „Istorie de patima Galaților" și războiul ruso-turc din 1768—1774*, în *Danubius*, I, 1967, p. 213—221 ; P. P. Panaitescu, *Călători poloni în Țările Române*, București, 1930, p. 238—239.

[103] Hurmuzaki, *Documente*, X, p. 34—35, XXXIV ; Ibidem, XIX, 1, p. 313, CCLXXIV ; p. 357, CCXCVIII.

[104] R. Caracaș, *O cronică gălățeană de acum o sută de ani*, în *Prietenii istoriei literare*, I, 1931, p. 383. Mai vezi ASI, Tr. 757, op. 853, dos. 17, f. 1 ; R. Lindau, *Die Walachei, und Moldau, Dresden und Leipzig, 1820, p. 75—76.*

[105] W. Hunters, *Reisen*, p. 166 ; Hurmuzaki, *Documente*, XIX, 1, p. 720, DCXXII ; Jenne's, *Reisen*, p. 178.

[106] Amănunte la Pompei Samarian, *Din epidemiologia trecutului românesc. Ciuma*, București, 1939, p. 74, 107, 137, 216, 328, 332—333, 348 ; Gh. Z. Petresco. *Les dernières épidémies de peste dans les Pays Roumains au XVIII-e et au XIX-e siècle*, Bucarest, p. 77—78, 114, 116, 160, 163, 167 ; P. Păltănea, *Informations inédites concernant les epidemies de peste de Moldavie dans la première moitie du XIX-è siècle*, în *XXII-e Congres internationale d'histoire de la médecine*, Bucarest, 1970, p. 455—456.

[107] N. Iorga, *Călători, ambasadori*, p. 50 ; Idem, *Documente Callimachi*, p. CXIX.

[108] Hurmuzaki, *Documente*, XVI, p. 978, MCMXV ; N. Iorga, *Documente Callimachi*, I, p. 360.

[109] Pentru proprietatea feudală din județul Galați, vezi, de pildă, ASB, *Doc. ist.*, CLVIII/153, 178, 186, 187, 189 ; CLX/26, 27, 28 ; CLXVI/2, 3, 4 ; CCV/42 ; *Uricariul*, X, 1888, p. 77—78.

[110] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turcești*, II, București, 1965, p. 387, nr. 1366.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

extinde prea mult. Se îndesesc, în schimb, mahalalele din valea orașului, și în special cea de pe moșia Spiridoniei. Mulți locuitori, mai ales țărani veniți de prin sate, se așează pe această moșie, „din gios de zalhana", adică dincolo de str. Cereș de astăzi. Găsind locuri „deșarte", își fac case, fără a se învoi cu vechilul mănăstirii. Socotindu-să nedreptățită, Epitropia mănăstirii cere domnitorului Ioniță Sandu Sturdza, la 8 august 1827, să poruncească Pîrcălăbiei „să zapciuiască numaidecît deșărtarea acelor locuri" [111]. După constatările lui Charles Guébhardt valea orașului era locuită de cei ce se ocupau cu contrabanda, de pescari, meseriași și de cei care lucrau în port [112].

În mahalaua din dreptul schelei, casele locuitorilor cuprind și lățimea de 40 stînjeni prevăzută „să rămîie liber pentru descărcarea și încărcarea corăbiilor". Pîrcălăbia primea dispoziții, la 28 septembrie 1835, să strice gardurile și casele făcute pe acest loc [113].

[111] ASI, *Epitropia generală Sf. Spiridon*, 1826, dos. 12, f. 12—12v.

[112] P. Păltănea, *O nouă descriere a Moldovei de botanistul Charles Guébbardt*, în *CI*, IX—X, 1978—1979, p. 607.

[113] ASI, Tr. 485, op. IV, 528, dos. 109, f. 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

MOTIVAȚII ETICE ȘI IDEOLOGICE ALE ACTULUI CTITORICESC LA ȘTEFAN CEL MARE

DE

ION I. SOLCANU

Memoriei eroilor anonimi
de la Războieni — Valea Albă

La 530 de ani de la urcarea pe tronul țării Moldovei și la peste 480 de ani de la moartea marelui voievod personalitatea sa rămîne, de departe, cea mai complexă și cuprinzătoare, cercetările aducînd mereu sub fascicolul lor de lumină noi și ascunse unghere ale faptelor sale, redimensionîndu-le și, totodată, relevînd alte și nebănuite, altădată, înțelesuri.

Pentru istoricul de artă, și nu numai pentru el, programul constructiv laic sau religios al voievodului ascunde încă multe semne de întrebare și toate de o gravitate particulară. De ce, spre exemplu, atenția deosebită acordată de voievod programului constructiv laic, în prima parte a domniei și, în consecință, neglijarea construcțiilor religioase ? De ce amploarea fără precedent a ctitoririi edificiilor religioase după 1487 ? Dar, mai ales, în directă legătură cu ctitoriile voievodului, stăruitoare și insidioasă se strecoară întrebarea privind suporturile intime, determinante în actul de patronaj cultural. Să fi fost el determinat, și ne referim aici la edificiile de cult, numai de sentimentul religios al domnului sau îndărătul actului ctitoricesc au stat alte suporturi morale și politice iar dacă da, care sînt acestea ? În încercarea de a răspunde acestor întrebări se impune să plecăm de la ceea ce istoriografia de azi consideră ca un bun cîștigat și unanim recunoscut. Or, în acest sens, documentele contemporane voievodului, din piatră, lemn sau pergament arată clar că în primele trei decenii ale domniei lui, Ștefan cel Mare a acordat o atenție minoră edificiilor de cult. Potrivit pisaniilor, în timpul domniei sale Ștefan cel Mare a ridicat 19 biserici, dintre care 18 se păstrează și azi, fie în forma inițială, fie refăcute ulterior[1] ; altele trei au fost semnalate de recentele cercetări arheologice și datate cert pentru vremea

---

[1] *Sf. Născătoare de Dumnezeu* — Putna, iulie 1466 — sfințită în 1470 ; 2. *Sf. Procopie* — Milișăuți, 8 iunie 1487 — 13 noiembrie 1487 ; 3. *Sf. Cruce* — Pătrăuți, terminată la 13 iunie 1487 ; 4. *Sf. Ilie* — Suceava, 1 mai 1488 — 15 octombrie 1488 ; 5. *Sf. Gheorghe* — Voroneț, 26 mai 1488 — 14 septembrie 1488 ; 6. *Tăierea capului Sf. Ioan Botezătorul* — Vaslui, 27 aprilie 1490 — 20 septembrie 1490 ; 7. *Sf. Neculae — Iași, iunie 1491* — 10 august 1492 ; 8. *Sf. Gheorghe* — Hîrlău, 30 mai 1492 — 28 octombrie 1492 ; 9. *Adormirea Maicii Domnului* — Borzești, 9 iulie 1493 — 12 octombrie 1494 ; 10. *Sf. Neculae* — Dorohoi, terminată la 18 octombrie 1495 ; 11. *Sf. apostoli Petru și Pavel* — Huși, terminată la 30 noiembrie 1495 ; 12. *Sf. Neculae* — Popăuți, Botoșani, terminată la 30 septembrie 1496 ; 13. *Arhistrategul Mihail* — Războieni, terminată la 18 noiembrie 1496 ; 14. *Nașterea Maicii Domnului* — Tazlău, 4 iulie 1496 — 8 noiembrie 1497 ; 15. *Înălțarea Domnului* — Neamț, terminată la 14 noiembrie 1497 ; 16. *Nașterea Sf. Ioan Botezătorul* — Piatra Neamț, 15 iulie 1497 — 11 noiembrie 1498 ; 17. *Înălțarea Sf. Cruci* — Volovăț, 1500 — 14 septembrie 1502 ; 18. *Coborîrea Sf. Duh* — Dobrovăț, 27 aprilie 1503 — 1504 ; 19. *Tăierea capului Sf. Ioan — Botezătorul* — Reuseni, 8 septembrie 1503 — 18 septembrie 1504. Inscripțiile pisaniilor originale în : *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1958.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

domniei lui[2]; iar șapte sînt atribuite aceluiași voievod doar de tradiție[3]. Acestora li se adaugă și două biserici paraclise, una în turnul mănăstirii Bistrița, cu hramul Sf. Ioan cel Nou de la Suceava, datorată în chip sigur lui Ștefan cel Mare conform pisaniei[4], iar paternitatea ștefaniană a celei de a doua, din cetatea de la Hotin, este probabilă[5].

Dintre toate aceste edificii de cult doar două — Probota I și Putna — datează cert înainte de 1487, an în care voievodul își începe vastul său program constructiv de edificii religioase, dar nu excludem posibilitatea ca și alte biserici dintre cele atribuite de tradiție marelui voievod să fi fost ridicate tot pînă la 1487. Chiar și așa însă înseamnă că Ștefan cel Mare a ctitorit cert, în temeiul informațiilor actuale, între 1487 și 1504, cel puțin 17 biserici, iar incert, 25. Este firesc să ne întrebăm, mai întîi de toate, de ce pînă la 1487 voievodul a ridicat doar două biserici — Probota I și Putna — și de ce pe acestea?

Răspunsul la prima parte a acestei întrebări trebuie căutat în complexitatea vieții politice a Moldovei de după înscăunarea sa, în țelurile tînărului voievod care rezultă, în ultimă instanță, din măsurile întreprinse după preluarea tronului Moldovei. Or, apare evident, iar faptul a fost remarcat mai de mult, că problema centrală căreia i s-au subordonat toate celelalte și, implicit, acțiunile politice, militare ale voievodului, după cum și cele culturale, era consolidarea domniei atît în interior, cît și în exterior. Sugestivă în acest sens este una dintre primele măsuri întreprinse de noul și tînărul voievod imediat după înscăunarea sa, măsură destinată tocmai consolidării domniei. Cronicarul notează că „Ștefan vodă gătindu-se de mari lucruri să facă, nu cerca să așeze țara, ci de războaie se gătiia că au împărțitu oștii sale steaguri și-au pus hotnogi și căpitani carile toate cu noroc i-au venit"[6]. Acțiunea era, desigur, îndreptată împotriva forțelor potrivnice din interior care se puteau ralia în jurul unor potențiali pretendenți, îndeosebi a domnului înlăturat și adăpostit în țările vecine, forțe pe care Ștefan cel Mare le-a anihilat fie prin atragerea de partea sa, prin includerea în sfatul domnesc a unor boieri cu sau fără dregătorii, prin danii și confirmări de proprietăți ale acestora, fie în mod violent, prin decapitare: „tăie Ștefan vodă pre Isaia vornicul și pre Negrilă paharnicul și pre Alexa stolnicul în tîrgul Vasluiului la 6979 (1471), ghenarie 16 zile"[7].

Forțele potrivnice externe erau reprezentate, în principal, de puterile vecine: Poarta Otomană, Ungaria și Polonia, dar și de pericolul ce-l reprezenta Petru Aron și susținătorii acestuia transfugi în Polonia și Ungaria, ceea ce a și determinat incursiunile lui Ștefan cel Mare în aceste teritorii.

---

[2] Săpăturile arheologice de la Probota, efectuate de Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna în deceniul trecut, au pus în evidență fundațiile bisericilor Probota I, ridicată ante 1465 și Probota II, refăcută integral pe fundațiile bisericii Probota I după 1490, cînd aceasta a fost distrusă de alunecările de pămînt. Din aceleași motive nici biserica Probota II nu a rezistat mai mult, ceea ce îl va determina pe Petru Rareș să edifice o alta, în 1530, la cca. 500 m mai sus, Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *O primă ctitorie și necropola voievodală datorată lui Ștefan cel Mare: mănăstirea Probota*, în *SCIA*, seria Artă Plastică, tom 24, 1977, p. 205—230. Biserica *Sf. Dumitru* de pe platoul din fața cetății de scaun a Moldovei a fost identificată de săpăturile arheologice din anii 1952—1953, vezi *SCIV*, nr. 3—4, 1955, p. 777—779 apud *Repertoriul*, p. 213.

[3] Este vorba de bisericile: *Sf. Gheorghe* — Baia, (cunoscută și sub numele de Biserica Albă); *Sf. Parascheva* — Cotnari; *Sf. Parascheva* — Ștefănești; *Sf. Mihail și Gavril* — Scînteia (Iași); *Sf. Parascheva* — *Feleac* (jud. Cluj); Vad, (jud. Cluj) *Sf. Parascheva* — Rîmnicul Sărat, *Repertoriul*, p. 198—201, 201—204, 209—211, 314—215. Pisaniile bisericilor *Sf. Mihail și Gavril* din Scînteia și *Sf. Parascheva* — Rîmnicul Sărat, puse la 13 noiembrie 1846 și, respectiv, 1 septembrie 1704 atribuie edificiile inițiale lui Ștefan cel Mare, *Repertoriul*, p. 209. Pentru bisericile de la Feleac și Vad vezi, Marius Porumb, *Bisericile din Feleac și Vad. Două ctitorii moldovenești din Transilvania*, București, 1968, p. 5—18.

[4] *Repertoriul*, p. 155—159.

[5] Idem, p. 207—208.

[6] Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, P. P. Panaitescu, 1955, p. 83.

[7] *Ibidem*, p. 88.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Consolidarea domniei presupunea deci, în primul rînd, întărirea sistemului de apărare a țării, fapt ce poate fi constatat atît în organizarea oștirii, măsură pe care voievodul a întreprins-o imediat după înscăunare, cît și în întărirea sistemului defensiv constituit, atunci, din cetăți. În acest sens voievodul a dispus modernizarea vechilor cetăți Suceava, Neamț, Cetatea Albă, Hotin și construirea altora noi la Chilia, Orhei, Soroca, Bîrlad, Roman, ultima suportînd ample lucrări de consolidare la 1493[8]. Atît pentru modernizarea vechilor cetăți, prin ridicarea de noi curtine prevăzute cu bastioane exterioare de forma segmentului de cerc, întărite cu șanțuri adînci și umplute cu apă, cît și pentru construirea de noi cetăți, au fost necesare ample eforturi materiale, tehnice, morale precum și concentrarea unor impresionante forțe umane. După informația cronicarului, la lucrările de la cetatea Chiliei din vara anului 1479 (22 iunie — 16 iulie) au fost concentrați 800 meșteri și 17 000 salahori[9].

Evident că în aceste condiții de ample construcții militare, de eforturi economice pentru dotarea cetăților și a oștirii cu tehnică de luptă și de apărare cerută de noile descoperiri și datorită nesfîrșitelor războaie, îndeosebi de pînă la 1485, domnul și țara nu au avut răgazul material și moral disponibil ridicării edificiilor religioase *corespunzătoare* și *necesare*. Spunem și necesare deoarece în cei 30 de ani de domnie, dintre 1457 și 1487, au fost ridicate numai două biserici — Probota I și Putna — deci cu mult mai puțin decît în oricare 30 de ani de existență statală românească de la est de Carpați de după 1375, cînd a fost înscăunat Petru I și de cînd, atît domnia, cît și marii feudali au ctitorit biserici de zid cu mult mai multe decît se considera pînă recent[10]. Dar dacă, așa cum s-a văzut pînă aici, Ștefan cel Mare a fost nevoit să-și limiteze programul constructiv religios de pînă la 1487, ce anume l-a determinat pe voievod să le ctitorească pe acestea două, Probota I și Putna și nu altele?

I. *Motivații etico-religioase*

Prima biserică datorată cert lui Ștefan cel Mare, în lumina mărturiilor cunoscute pînă azi, este Probota I, construcție încheiată înainte de 1465, de vreme ce, la acel an erau depuse în camera funerară a acestei biserici osemintele doamnei Oltea-Maria. Subscriem opiniei după care ridicarea monumentului a fost determinată de nevoia adăpostirii osemintelor tatălui său, Bogdan II, ucis la Reuseni în 1451 și îngropat probabil la vechea biserică a Probotei, datată la sfîrșitul secolului XIV[10a]. În sprijinul acestei ipoteze sînt aduse, în principal, două argumente

[8] Lucian Chițescu, *Fortificațiile Moldovei în secolele XIV—XVI — cetăți voievodale și fortificații orășenești*. Rezumatul tezei de doctorat, București, 1972, p. 22.

[9] Grigore Ureche, *op. cit.*, loc. cit.

[10] Biserica *Sf. Neculae* — Rădăuți a fost ridicată peste o alta din lemn, de Petru I (Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *Lațcu vodă*, în „Magazin istoric", 2/1986, p. 20—22), iar la Volovăț, Vornicenii Mari și Giulești (jud. Suceava) și la Netezi — Neamț, marii feudali aveau pe lîngă curțile lor și biserici de zid (Lia Bătrîna, Octav Monoranu și Adrian Bătrîna, *Cercetările arheologice din cuprinsul reședinței feudale de la Giulești, com. Boroaia, jud. Suceava*, în „Cercetări istorice, MIRSR", VII, 1984, p. 153—163; Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *Reședința feudală de la Netezi (jud. Neamț)*, în *SCIVA*, 4, 1985, p. 298—315; Mircea D. Matei și Em. I. Emandi, *O ctitorie din secolul al XIV-lea a vornicului Oană de la Tulova*, în *SCIA*, AP., 1985, p. 3—12). O altă asemenea construcție era presupusă la punctul Temelie, pe stînga Moldovei, între Fălticeni și comuna Boroaia, la curtea feudală a boierului Giulea, pe la 1384; vezi, Gh. Diaconu, *Despre rolul curților boierești în organizarea militară a Moldovei în veacurile XIV—XV*, în „Stud. și ref. privind ist. României", 1954, p. 551—571. Rezultatele recentelor săpături la: Lia Bătrîna, Octav Monoranu, Adrian Bătrîna, *Cercetările arheologice de la Fîntîna Mare, com. Vadul Moldovei, jud. Suceava*, în „Cercetări arheologice, MIRSR", VII, 1984, p. 165—174 și, Idem, *Cercetările arheologice din zona Fîntîna Mare — Spătărești, com. Vadul Moldovei, jud. Suceava* în *CI.MIRSR*, VIII, 1986, p. 85—100.

[10a] D. Constantinescu, *Unde a fost înmormîntat Bogdan al II-lea voievod*, în „Carpica", 1971, p. 315—322; discuție reluată de Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna în *O primă ctitorie și necropolă*, p. 214—215.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

și ambele convingătoare. Primul este acela că biserica a fost prevăzută cu un spațiu funerar special amenajat, *gropnița*, fiind a doua, după aceea de la Bistrița, aparținînd lui Alexandru cel Bun, dotată cu această încăpere[10] ; al doilea îl constituie documentul din 9 iulie 1463 prin care voievodul dăruia mănăstirii Probota numeroase danii „pentru mîntuirea sfîntrăposatului nostru bunic Alexandru voievod cel bătrîn, și *pentru sufletul și pentru mîntuirea sfîntrăposatului părintelui nostru Bogdan voievod, și pentru sufletul și mîntuirea mamei noastre Maria*" (subl. ns.), cît și pentru sănătatea voievodului ctitor, a soției sale „Ovdotia", a fiilor Alexandru și Olena[11].

Nu trebuie omis nici faptul că gropnița primei biserici de la Probota avusese două morminte, ambele însă dezafectate cu precauție iar osemintele și întregul inventar mutate, în locuri neștiute încă, în momentul în care construcția a fost periclitată de alunecarea de teren. Existența în gropniță numai a celor două cripte și documentul din 15 februarie 1469 prin care mitropolia Sucevei primea anume danii „pentru pomenirea) răposatei noastre soții Evdochia, al cărui loc de odihnă este acolo"[11a] pune sub semnul întrebării atît opinia conform căreia Evdochia ar fi fost îngropată la Probota[12], cît și pe aceea a înhumării osemintelor lui Bogdan și ale Mariei — Oltea într-un singur mormînt[13].

Cea de a doua ctitorie, biserica mănăstirii Putna, a fost începută la 10 iulie 1466 și avea să fie sfințită abia în septembrie 1470. Dacă în cazul bisericii de la Probota I nu știm cît a durat construirea ei, edificarea monumentului putnean se întinde de-a lungul a patru ani, fapt cu totul excepțional în programul constructiv al domniei de după 1487 cînd ridicarea unei biserici se efectua, de regulă, de la trei-patru luni pînă la un an. Numai construirea bisericii de la Volovăț a avut o durată de aproape trei ani. Înălțarea bisericii Putna pe parcursul a patru ani vine să confirme, odată mai mult, observația că numărul redus al ctitoriilor religioase de pînă la 1487 a fost determinat de concentrarea forțelor umane și materiale spre modernizarea și amplificarea sistemului defensiv al țării, iar voievodul a fost preocupat, în principal, de consolidardea domniei.

Dar care puteau fi căile și mijloacele unei atari consolidări ? Neîndoielnic, direcțiile principale au fost cele militare, politice și economice. Mijloacele consolidării militare ale domniei și țării au preocupat pe cercetători, iar noi am subliniat doar latura constructivă-militară defensivă ale acestei direcții. De asemenea, între mijloacele consolidării politice ale domniei, studii mai vechi sau mai noi au relevat măsurile întreprinse de voievod pentru înlăturarea pretendentului Petru Aron, pentru anihilarea forțelor potrivnice și de a atrage de partea sa pe cele neutre. Dar oare activitatea culturală a domniei, și în principal ctitorirea celor două (biserici Probota I și Putna, nu a urmărit același scop ? Lăsînd detalierea răspunsului pentru mai tîrziu să observăm mai întîi caracterul celui de-al doilea edificiu religios ctitorit de Ștefan cel Mare imediat după Probota I, cel de la Putna. Se știe azi că în biserică au fost îngropați, cu începere din 1477, Maria de Mangop, a doua soție a ctitorului, mitropolitul Teoctist (1478), Bogdan și Petru, fii voievodului, decedați în 1479 și 1480 și acoperiți de aceeași piatră funerară, Ștefan cel Mare (1504), Maria Voichița etc. Fără a putea preciza dacă Ștefan cel Mare a avut intenția încă din momentul punerii pietrei de fundație ca biserica Putna să-i fie și lui loc de veșnică odihnă, unele elemente hotărîtoare probează destinația de necropolă a edificiului chiar din faza zidirii. Acest fapt este de netăgăduit de vreme ce, asemenea zidirii de la Probota I, și biserica Putna a fost prevăzută cu gropniță. Dintre monumentele de zid cu-

[10b] Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *op. cit.*, p. 218—219.

[11] *DRH, A, Moldova*, vol. II, doc. 138, p. 196—198.

[11a] *Ibidem*, doc. 157, p. 232—234 inclusiv comentariul datorat lui Leon Șimanschi.

[12] Lia Bătrîna, Adrian Bătrîna, *op. cit.*, p. 218. Într-o recentă contribuție, Leon Șimanschi, plecînd de la faptul că o variantă a *Cronicii lui Ștefan cel Mare* indică ziua de 25 noiembrie 1467 ca dată a morții Evdochiei, consideră că piatra de mormînt de la Probota, care conține data de 4 septembrie 1467, trebuie să aparțină altcuiva și, în consecință, Evdochia a fost înhumată la biserica mitropolitană a Mirăuților (Leon Șimanschi, *Începutul elaborării cronicii lui Ștefan cel Mare*, în *Profesorului C. Cihodaru la a 75-a aniversare*, Iași, p. 46, nota 25.

[13] Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *op. cit.*, p. 218.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

noscute, după Bistrița și Probota I, biserica de la Putna este cea de a treia înzestrată cu o cameră funerară.

În acest punct al demersului nostru este firesc să ne întrebăm de ce Ștefan cel Mare a ctitorit două biserici necropole și ambele ridicate la numai cîțiva ani una de alta? Cercetările care au descoperit biserica Probota I au relevat că spre sfîrșitul secolului XV biserica a fost refăcută datorită distrugerilor provocate de alunecările de teren. Nu este exclus ca simptome ale instabilității solului, ca fisuri de zidărie, să fi apărut chiar imediat după terminarea construcției. Fie din acest motiv, fie dintr-altul pe care-l vom sugera la locul potrivit, voievodul a dispus începerea lucrărilor bisericii Putna la 10 iulie 1466 *destinată a fi necropolă*. Notînd ca o primă încheiere *destinația funerară, de necropole a celor dintîi biserici ștefaniene, le încadrăm motivației etice, de nuanță religioasă* care, neîndoielnic, trebuie să fi fost prioritară în determinarea ctitoririi acestor două lăcașuri deși, după cum vom vedea, nu a fost singura.

În aprecierea acestei motivații trebuie să avem în vedere observația demult făcută, încît ar părea superfluă, că fenomenul pe care-l judecăm, acel de ctitorire a bisericilor de către Ștefan cel Mare se petrecea în secolul XV, deci în plină societate feudală, cînd întreaga ideologie era dominată de religie și subordonată acesteia. Nu numai gîndirea filosofică, juridică, istorică, politică etc. dar și cea artistică era marcată de religie[14]. Deci nimic mai firesc în atitudinea oricui, și-n primul rînd a domnului, *domn prin grația divină*, cum amintea orice act de cancelarie, decît *de a invoca tocmai grația divină prin actul pios de ctitorire de biserici*. Atunci invocarea grației divine a fost una dintîile „rațiuni" ale actului ctitoricesc voievodal. Sensul acesta era atît de firesc în actul de ctitorire a unui lăcaș de cult încît nici nu mai trebuia mărturisit în mod explicit. Și totuși, uneori, îl întîlnim explicitat în modalitățile specifice limbajului epocii. Pisaniile, toate, fără excepție, încep cu formula „Io Ștefan voievod, prin mila lui Dumnezeu domn al țării Moldovei..." și continuă „a binevoit a zidi această casă...", casă care nu putea fi decît „a lui Dumnezeu", caz în care invocarea grației divine este presupusă. Atunci cînd monumentele poartă și podoaba picturală *invocarea grației divine* este cuprinsă în tabloul votiv în care domnul susține modelul bisericii pe care *îl închină* lui Iisus, întotdeauna prin intercesiunea unui sfînt patron. În aceste cazuri invocarea grației divine este „mută" dar neechivocă, imaginea exprimînd cu claritate ceea ce alteori se exprimă prin cuvinte. Același sens neechivoc, mărturisit de imagine, îl întîlnim pentru prima dată în anii de domnie ai lui Ștefan cel Mare în Tetraevangheliarul de la Humor, dăruit mănăstirii de voievod la 1473 și realizat de călugărul Nicodim. Voievodul, îngenuncheat în fața tronului pe care se află Fecioara cu pruncul Iisus în poale, închină cu smerenie și rugă Tetraevangheliarul „întru pomană, pentru sufletul său și pentru părinții săi și copiii lui și celui ce era egumen atunci, popa Gherondie" cum se arată în textul epilogului[15]. Imaginea și textul sînt pe deplin grăitoare întru invocarea grației divine, iar dacă textul ar fi lipsit, imaginea ar fi fost suficientă pentru a-i înțelege sensul invocator. De altfel, aceeași invocare a grației divine, care stă la baza actului ctitoricesc feudal de pretutindeni, la noi de sorginte bizantină[16], însoțește și actele de danie prin care voievodul își înzestra ctitoriile sale. Invocarea grației divine pentru sine, de „mîntuire", „sănătate trupească", și pentru ai săi — părinți răposați, bunici și străbunici, copii și soție — este frecvent mărturisită de pisaniile bisericilor și de actele de danie.

Un alt aspect al motivației etico-religioasă, determinant în actul ctitoricesc al lui Ștefan cel Mare, a fost acela al *gratitudinii față de divinitate pentru biruințele în diferitele lupte cu „păgînii" sau chiar cu creștinii*. După cronica lui Grigore Ureche cel puțin patru monumente au fost ctitorite de voievod *spre a ridica rugă de mulțumire lui Dumnezeu* pentru biruințele sale de la Podul Înalt, Rîmnic, Cătlăbuga și Codrii Cosminului.

---

[14] Karl Marx, Fr. Engels, *Opere alese în două volume*, 1955, vol. I, p. 162.

[15] *Repertoriul*, p. 388.

[16] Gheorghe Cronț, *Dreptul de ctitorie în Țara Românească și Moldova. Constituirea și natura juridică a fundațiilor în evul mediu*, în *SMIM*, IV, 1960, p. 79 și urm.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Luptei victorioase de la Podul Înalt i-a urmat zidirea bisericii *Sf. Ioan Botezătorul* din tîrgul Vasluiului „Și într-aceea laudă și bucurie au ziditu în tîrgu Vaslui, dîndu laudă lui Dumnezeu de biruința ce au făcutu“ [17]; după lupta de la Rîmnic (1481) cu Țepeluș vodă „au zidit biserica pre numele sfîntului mucenic Procopie în sat Bădeuți“ [18]; biruința de la Çătlăbuga, din noiembrie 1485, împotriva turcilor, a fost urmată de zidirea bisericii „pre numele sfîntului Nicolae în tîrgul Iașilor“ [19] pentru ca izbinda de la Codrii Cosminului, dintr-o joi, 26 octombrie 1497, împotriva polonilor, să fie glorificată prin zidirea bisericii „pre numele sfîntului mucenic Dimitrie, în tîrgu la Suceava, care trăiește și pînă astăzi“ [20].

Sînt toate acestea interpretări ale cronicarului, consemnări ale unei tradiții sau reflexe ale unor realități istorice determinate, firește, de mentalitatea epocii? De observat că în mai toate cazurile menționate monumentele sînt închinate unor sfinți patroni în ale căror zile sau în a căror imediată vecinătate s-au purtat luptele și s-au obținut biruințele militare iar voievodul, supus mentalității epocii, le exprimă gratitudinea sa închinîndu-le lăcașuri de cult. Astfel, lupta de la Podul Înalt a avut loc la 10 ianuarie 1475, la numai trei zile de la sărbătorirea Sf. Ioan Botezătorul căruia i se închina biserica de la Vaslui; cea de la Rîmnic, din 8 iulie 1481, s-a desfășurat în chiar ziua sfîntului militar Procopie, al cărui nume îl primea biserica de la Bădeuți (Milișăuți), iar lupta de la Codrii Cosminului s-a purtat în ziua de 26 octombrie, a sfîntului Dimitrie, căruia i se închina biserica din orașul Suceava.

Cronicarul plasează zidirea monumentelor imediat după aceste lupte dar, de fapt, edificarea lor s-a produs mai tîrziu, chiar și la 15 ani după consumarea evenimentelor (*Sf. Ioan* — Vaslui, între 27 aprilie 1490 — 20 sept. 1490), sau doar la 6—7 ani (*Sf. Nicolae* — Iași, iunie 1491 — 10 august 1492 și *Sf. Procopie — Bădeuți—Milișăuți*, 8 iunie 1487 — 13 noiembrie 1487) și la mai puțin de șase ani în cazul bisericii *Sf. Dimitrie* de la Suceava, a cărei dată de începere a construcției nu este însă cunoscută dar, presupunînd ca veridică relatarea cronicarului, care o pune în legătură cu biruința de la Codrii Cosminului din octombrie 1497, a fost ridicată după acest an, biserică identificată cu ruinele descoperite pe platoul cetății de scaun din Suceava [21].

Că informațiile lui Grigore Ureche au avut un temei istoric și nu sînt rodul fabulației sale sau al tradiției, dincolo de cele mai sus sugerate, revelatoare este pisania bisericii de la Bădeuți — Milișăuți. „În anul 6989 (1481), luna iulie 8, în ziua marelui mucenic Procopie, spune pisania bisericii de la Bădeuți—Milișăuți, Io Ștefan Voievod... a făcut război la Rîmnic cu Basarab voievod cel Tînăr, Domn al Țării Românești, poreclit Țapaluș. Și a ajutat Dumnezeu pe Ștefan voievod și a biruit pe Basarab voievod; și a făcut pieire «cădere» foarte mare printre Basarabi. *De aceea Ștefan voievod a binevoit, cu a sa bunăvoință și cu gînd bun, a zidi casa aceasta întru numele sfîntului mare mucenic Procopie, în anul 6995 (1487)*“ [22] (subl. ns.). Prin prisma faptului că dintre toate aceste biruințe singura aceea de la Rîmnic a fost obținută împotriva ortodocșilor, a românilor de aceeași lege, din acest document reține atenția, îndeosebi, precizarea „Și a ajutat Dumnezeu pe Ștefan voievod și a biruit pe Basarab voievod; și a făcut pieire «cădere» foarte mare printre Basarabi“. Se poate presupune că biserica de la Bădeuți era etitorită nu numai ca act gratulatoriu al biruinței ci și pentru a-l absolvi pe voievodul biruitor de păcatele făcute prin „pieirea foarte mare“ «produsă» printre Basarabi, deci printre acei de aceeași lege și de același neam.

Tradiția consemnată mai tîrziu de Ioan Neculce atribuie zidirea bisericii de la Voroneț făgăduinței făcute lui Daniil Sihastrul de către Ștefan cel Mare după înfrîngerea de la Pîrîul Alb, cînd voievodul ar fi aflat la înțeleptul sihastru sfat de încurajare. Nu este aici locul de a desfășura argumentele privitoare la veridicitatea parțială a acestui episod, aceea care se referă la existența *legendarului Sihastru cu numele de Daniil*. Amintim doar că cercetări istorice mai vechi au

[17] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 93.
[18] *Ibidem*, p. 97.
[19] Ibidem, p. 99.
[20] *Ibidem*, p. 104 și 106.
[21] Supra 3.
[22] *Repertoriul*, p. 57—58.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

probat viețuirea la Voroneț a lui Daniil pe lîngă care și-a făcut ucenicia în ale monahismului viitorul mitropolit Grigore Roșca, care dăruia mănăstirii Voroneț, la 1556, un Tetraevanghеliar, pe a cărui ferecătură de argint se afla imortalizat chipul Sihastrului, iar o însemnare autobiografică a mitropolitului donator mărturisea că „din fragedă copilărie m-am făgăduit lui Dumnezeu cu rugăciunile sfînt părintelui nostru Daniil cel nou și aici [la Voroneț — *n. ns.*] am primit schima îngerească" [23]. Așadar de ce n-am admite ca adevăr istoric și cea de a doua parte a episodului consemnat de tradiție, cea privitoare la ridicarea bisericii de piatră de la Voroneț ca mulțumire a biruinței finale împotriva turcilor în 1476. Aceasta cu atît mai mult cu cît și cronica lui Grigore Ureche și tradiția culeasă de Ioan Neculce mărturisesc biruința lui Ștefan cel Mare asupra turcilor înainte de trecerea Dunării.

În privința patronimelor date de voievod ctitoriilor sale, să mai amintim că Ștefan cel Mare a fost cel dintîi care a închinat Sf. Ioan cel Nou de la Suceava un lăcaș, chiar dacă acesta era un modest paraclis. Faptul este important și el demonstrează că spre sfîrșitul domniei marelui voievod se crease deja o aureolă în jurul martirului de la Cetatea Albă, aureolă care îi conferea o poziție privilegiată în rîndul personajelor calendarului creștin ortodox, aceea de sfînt patron al țării. Era un privilegiu care se va consolida treptat, dar constant, și care, către mijlocul secolului următor, al XVI-lea, va deveni precumpănitor față de cel al sfîntului militar Gheorghe.

Tradiția orală atribuie ridicarea bisericilor de la Baia *(Sf. Gheorghe*, zisă Albă) și Rîmnicul Sărat, tot lui Ștefan cel Mare, fiind puse în legătură cu războaiele și biruințele respective [24]. Victoria de la Baia împotriva trupelor lui Mateia Corvinul a avut loc în decembrie 1466. Edificiul de aici, pe care tradiția îl consideră ca fiind dedicat biruinței, este boltit prin intermediul pandantivilor și arcelor piezișe, sistem de boltire identificat pentru prima dată la bisericile de la Bădeuți—Milișăuți și Pătrăuți, ambele datînd din 1487, an după care poate fi plasată și construcția de la Baia.

O altă motivație care a determinat ctitorirea unor biserici de către Ștefan cel Mare este aceea *a comemorării* diverselor acțiuni, semnificație pe care o încadrăm aceleiași categorii etico-religioasă. Vom vedea din cele ce urmează că această motivație a *comemorării* nu poate fi suprapusă celei discutate anterior care, *deși comemorează anumite biruințe, are particularitatea definitorie a actului gratulatoriu*, pe cîtă vreme monumentele de la Borzești *(Adormirea Maicii Domnului*, 9 iulie 1493 — 12 octombrie 1494), Războieni *(Sf. Mihail arhistrategul*, 18 noiembrie 1496) și Reuseni *(Tăierea capului Sf. Ioan Botezătorul*, 8 septembrie 1503 — 18 septembrie 1504) sînt dedicate fie „pomenirii răposaților înaintași", cazul bisericii din Borzești, fie unor momente tragice din istoria Moldovei și a familiei sale. Cum asupra semnificației ctitoririi bisericii din Borzești vom stărui în altă parte, să identificăm în cele ce urmează motivele determinante în ctitorirea edificiilor de la Războieni și Reuseni.

Destinația comemorativă a acestor două monumente este dincolo de orice îndoială, date fiind argumentele arheologice, epigrafice și informațiile cronicărești. Biserica de la Războieni a fost destinată de voievod comemorării «dreptcredincioșilor creștini» căzuți în lupta de la Pîriul Alb, unde oastea Moldovei a fost, după

---

[23] În legătură cu această tradiție, C. C. Giurescu, *Valoarea istorică a tradițiilor consemnate de Ion Neculce*, în *Studii de folclor și literatură*, București, 1967, p. 465 ; Oreste Luția, *Legenda Sf. Ioan cel Nou de la Suceava în frescurile de la Voroneț*, în „Codrii Cosminului", an I, 1924, p. 291—294 ; C. Turcu, *Daniil Sihastrul, figură istorică, legendară și bisericească*, Iași, 1947 ;

În baza informației că la 1471, la schitul de lemn de la Voroneț era stareț Misail, se aprecia de către Al. Gonța că Daniil Sihastrul a murit cu mult înainte de chiar anul 1476, an în care a avut loc lupta de la Războieni și la care eveniment se referă legenda, vezi Alexandru Gonța, *Domeniile feudale și privilegiile mănăstirilor moldovenești în timpul domniei lui Ștefan cel Mare*, în *BOR*, 5/1975, p. 451—452. Nu este exclus însă ca ajuns la bătrînețe și îmbrățișînd pustnicia, cum indică și epitetul pe care i l-au atribuit urmașii, Daniil să fi fost doar retras de la conducerea obștii monahale de la Voroneț.

[24] C. C. Giurescu, *op. cit.*, loc. cit. ; *Repertoriul*, p. 198—209.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cum plastic scrie cronicarul, „stropșită de mulțimea turcească și au rămas dobîndа la turci. Și atîta de ai noștri au pierit cît au înălbit poiana cu trupurile de a celor pieriți... Și mulți din boierii cei mari au pieritu și vitejii cei buni au pieritu“ [25].

Caracterul comemorativ al acestei ctitorii ștefaniene îl enunța încă Grigore Ureche atunci cînd nota lapidar: „Mai apoi, după ieșirea neprietenilor și a vrăjmașilor din țară, *dacă au strins Ștefan vodă trupurile morților, movilă de cei morți au făcutu și pre urmă ș-au ziditu deasupra oasilor o biserică*, unde trăiește și astăzi întru pomenirea sufletelor“ [26] (subl. ns.).

Săpăturile arheologice efectuate în interiorul bisericii au identificat o groapă comună dispusă în mijlocul naosului și altarului, pe axa principală est-vest, în care au fost reînhumate, înaintea ridicării edificiului, numeroase oseminte, evidențiindu-se caracterul comemorativ al edificiului și confirmînd, totodată, informația cronicarului.

Particularitatea tuturor osemintelor descoperite aici o constituie lipsa craniilor, despre care autorul săpăturilor crede că „probabil au fost depuse într-o zonă neatinsă de săpături, eventual în dreptul mesei altarului sau la est de aceasta“ [27]. Dat fiind locul de reînhumare a osemintelor în biserică „în altar și partea mediană a naosului, care reprezintă în orice caz un loc de excepție pentru înmormîntări, în care doar în anumite cazuri se puteau depune osemintele unor figuri ecleziastice mai venerate“, ne pare plauzibilă opinia aceluiași autor după care „ridicarea bisericii din Războieni deasupra osemintelor depuse în altar și naos reprezintă o continuare a obiceiului existent încă în perioada paleocreștină a edificării altarului unor lăcașuri de cult deasupra unor cripte care adăposteau mormintele unor martiri; probabil în concepția lui Ștefan cel Mare cei care își dăduseră viața luptînd împotriva păgînilor erau asemuiți martirilor din perioada de început a creștinismului“ [28].

Acestei opinii îi aducem totuși o amendare și anume: este greu de admis că, exhumînd pe eroii de la Valea Albă, la 20 de ani după moartea lor pe cîmpul de luptă, s-a purces la o selectare, la o despărțire a capetelor, a craniilor, de restul trupurilor spre a fi reînhumate, de veci, în chip separat. Considerăm că, mai curînd, cei reînhumați sub corpul bisericii sînt oștenii lui Ștefan cel Mare prinși de vii de turci și decapitați de aceștia după ce, mai înainte, fie că fuseseră schingiuiți, fie că li s-a cerut să-și abjure credința, ceea ceei nu au acceptat. Firește, este și aceasta o ipoteză întemeiată pe recentele cercetări ale profesorului Paul Stahl de la Sorbona care relevă, între altele, preferința anumitor oșteni din armata otomană de a lua ca trofee scalpul luptătorilor învinși. Dar ceea ce este mai presus de orice îndoială este *caracterul comemorativ* al acestei biserici, mărturisit de însăși pisania pusă de voievod, pisanie care constituie un unic și cutremurător document săpat în piatră al luptei românilor pentru neatîrnarea țării. După ce descrie momentul și condițiile vitrege ale luptei în care „au fost înfrînți creștinii de păgîni. Și au căzut acolo mulțime mare de ostași ai Moldovei“, textul continuă: „De aceea, a binevoit Io Ștefan voievod, cu buna sa voință, a zidi această casă în numele arhistrategului Mihail și întru rugă sieși și doamnei sale Maria și fiilor săi Alexandru și Bogdan și *pentru amintirea și pentru pomenirea tuturor dreptcredincioșilor creștini care s-au prăpădit aici*“ [29] (subl. ns.). Corelarea constatării arheologice a reînhumării osemintelor în groapa din mijlocul altarului și a naosului, lipsa craniilor, cu formularea din pisanie privitoare la motivarea înălțării bisericii, specificarea expresă „pentru amintirea și pentru pomenirea tuturor dreptcredincioșilor care s-au prăpădit aici“ care vine după aceea cu caracter general că „au căzut acolo mulțime mare de ostași ai Moldovei“ nuanțează și particularizează destinația bisericii de la Războieni de *necropolă a martirilor* Moldovei întru apărarea pămîntului ei, a credinței, a ființei neamului românesc.

Celălalt monument cu *caracter comemorativ* este cel de la Reuseni, început de Ștefan cel Mare la 8 septembrie 1503 și terminat la mai puțin de trei luni de la moartea sa, la 18 septembrie 1504, de fiul său Bogdan. Dintru început reține atenția momentul cînd se așeza piatra de fundație a construcției, luna septembrie, deci în acea parte a anului cînd, de fapt, voievodul își termina edificiile. Întreză-

[25] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 95. [26] *Ibidem.*

[27] Gh. I. Cantacuzino, *Biserica lui Ștefan cel Mare din Războieni — monument comemorativ*, în *MemAnt*, IV—V, 1972—1973, p. 231—235.

[28] *Ibidem.* [29] *Repertoriul*, p. 143.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rim în acest tîrziu început de construcție o grabă a voievodului determinată, poate, de presimțirea propriului sfîrșit. Biserica urma să comemoreze moartea năprasnică a tatălui voievodului, Bogdan II, iar pisania stă mărturie în acest sens. „În anul 7011 (1503) septembrie 8, se spune în document, Io Ștefan voievod a binevoit și a început să zidească casa aceasta întru numele Tăierii cinstitului cap al cinstitului și slăvitului prooroc înainte mergător, Ioan Botezătorul, pe acest loc unde a fost tăiat capul tatălui său Bogdan voievod“ [30].

Formularea din pisanie privitoare la *Tăierea cinstitului cap al cinstitului... prooroc* sugerează, comparativ, moartea nedreaptă a lui Bogdan încît, atît hramul bisericii, cît și mențiunea expresă că biserica a fost ridicată „pe acest loc unde a fost tăiat capul tatălui său“ mărturisesc fără echivoc motivația comemorativă a ctitoriei de la Reuseni. Zidirea bisericii de aici stătea, probabil, de multă vreme în atenția voievodului, ca un angajament moral față de memoria tatălui său, dar tîrzia sa înălțare poate fi explicată și scuzată de atîtea și atîtea evenimente neprevăzute. Pe de altă parte, întîrzierea acestei construcții mai poate fi explicată și prin aceea că voievodul ctitorise alte două biserici *și în memoria tatălui său*: prima, aceea de la Probota I, pentru înhumarea și a osemintelor lui Bogdan II; a doua, cea de la Borzești, tot comemorativă, *întru pomenirea răposaților înaintașilor și părinților lor* [31]. Biserica de la Reuseni era însă dedicată în mod expres *morții violente* a lui Bogdan II.

II. *Motivația ideologică*

Se nota mai sus, ca un fapt unanim recunoscut, dominanta teologică în ideologia feudală de pretutindeni, subordonarea artei, istoriei, jurisprudenței și a politicii de către religie în variate forme. Îmbrăcarea hainei religioase, teologice, de diversele compartimente aparținătoare sferei ideologice asigurau, mai întotdeauna, receptarea mesajului acestora. Fără a mai insista asupra acestui raport dintre religie și ideologia feudală în care rolul principal îl avea termenul dintîi, vom conchide că îndărătul a ceea ce apare în evul mediu ca fiind numai religie se ascund, cel mai adesea, aspecte sociale și politice. Ctitorirea unei biserici de către Ștefan cel Mare a avut, neîndoielnic, o motivație etico-religioasă, dar aceasta nu a fost niciodată singura, chiar dacă uneori a predominat. Chiar cele dintîi biserici ale voievodului — Probota I și Putna — a căror semnificație etico-religioasă am relevat-o, au stat și sub semnul ideologicului, în speță al politicului, *întru sublinierea prestigiului public singular al domnului*. Firește, dintotdeauna fundațiile au sporit prestigiul public al ctitorilor, le-au consolidat poziția socială și, implicit, cea politică [32]. În cazul lui Ștefan cel Mare nu numai aceste prime două ctitorii i-au consolidat poziția socială și politică ci, indiscutabil, și toate celelalte, dar Probota I și Putna erau „cele dintîi“. Pentru a marca poziția socială de excepție, *unică*, a voievodului în societatea românească de la est de Carpați în acei primi zece ani de după urcarea sa pe tron nu era îndeajunsă doar construirea unei simple biserici, căci asemenea lăcașuri fuseseră anterior ctitorite și de marii feudali ai țării la Volovăț, Netezi (Neamț), Giulești, Dolhești (Suceava), ci ele trebuiau să aibă atribute proprii domniei. Iar acest atribut, care particulariza primele două ctitorii ale lui Ștefan cel Mare, era *gropnița*, compartiment cu care fuseseră înzestrate ambele biserici. Dacă înzestrarea bisericii de la Probota I cu gropniță s-a datorat unor *nevoi imediate* de înhumare a osemintelor tatălui său, ridicarea celei de a doua biserici, aceea de la Putna și dotarea ei cu un compartiment asemănător în condițiile existenței deja a uneia, ne apare și mai evident ca un reflex al sublinierii prestigiului său social, al poziției sale singulare în societate, știut fiind că toate celelalte ctitorii de pînă la acestea prevăzute cu compartimente special amenajate pentru înmormîntări — *Sf. Neculae* — Rădăuți și Bistrița — erau voievodale. Înzestrarea monumentului cu gropniță apare astfel ca un apanaj exclusiv al domniei, atribut care se va menține neștirbit în societatea feudală românească de la est de Carpați și pentru întreg secolul XVI.

[30] *Ibidem*, p. 196.
[31] *Ibidem*, p. 109.
[32] Gh. Cronț, *op. cit.*, p. 78.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Interesant de remarcat că Ştefan cel Mare a uzitat de acest atribut al domniei şi atunci cînd nevoile de înhumare ale familiei sale domnitoare erau acoperite de bisericile amintite. Totuşi, voievodul dispune ridicarea bisericilor de la Neamţ *(Înălţarea Domnului,* terminată la 14 noiembrie 1497) şi Dobrovăţ *(Coborîrea Sf. Duh,* 27 aprilie 1503—1504), ambele prevăzute cu gropniţă.

Înălţarea bisericii de la Neamţ şi înzestrarea ei cu gropniţă s-ar mai putea explica şi prin alte două cauze. Prima ţine de starea precară a bisericii de la Probota I care, după cum au demonstrat săpăturile arheologice, a trebuit refăcută integral tocmai în acest ultim deceniu al secolului XV şi numită de cercetătorii de azi Probota II, dar a cărei durabilitate rămînea sub semnul incertitudinii. Cea de a doua cauză a ctitoririi bisericii de la Neamţ şi înzestrarea ei cu gropniţă poate fi pusă în legătură şi cu prezenţa în vechea biserică de aici a osemintelor voievodului Ştefan, fiul lui Alexandru cel Bun, ucis de fratele său Iliaş în 1447. Rămăşiţele pămînteşti ale unchiului lui Ştefan cel Mare — Ştefan II — au fost reînhumate în gropniţa anume construită şi deasupra căreia ctitorul aşeza o lespede funerară [33].

Dacă ridicarea bisericii *Înălţarea* — Neamţ şi înzestrarea ei cu gropniţă s-ar justifica prin aceste două motive, ele nu sînt singurele, fie şi pentru faptul că memoria unchiului său nu putea prevala faţă de aceea a tatălui său, căruia îi dedica biserica de la Reuseni abia peste şase ani ; iar faptul că aceasta din urmă este lipsită de gropniţă constituie un argument în plus al caracterului ei comemorativ şi al faptului că osemintele lui Bogdan II au fost reînhumate de Ştefan cel Mare în alt loc, iniţial într-o biserică cu gropniţă care nu putea fi decît Probota I.

La 27 aprilie 1503, deci la 15 zile după împlinirea a 46 de ani de la lupta cu Petru Aron, Ştefan cel Mare dispunea zidirea bisericii de la Dobrovăţ, prevăzută şi aceasta cu gropniţă. Înălţarea tîrzie a celor două biserici, de la Neamţ şi Dobrovăţ, şi înzestrarea lor cu gropniţe credem că stau, prin prisma celor de mai sus, şi sub semnul privilegiului voievodal şi al sublinierii, încă o dată, a poziţiei sale singulare în stat. Că astfel trebuie interpretate ctitorirea de către Ştefan a celor două monumente prevăzute cu gropniţe este şi faptul că cei mai mari feudali ai Moldovei de după voievod, deţinători de înalte funcţii în stat, şi anume Luca Arbure, portar de Suceavva, şi logofătul Ioan Tăutu, ridicau exact în această perioadă ctitoriile lor de la Arbure şi Bălineşti, avînd doar pronaos, naos şi altar. Luca Arbure abia îşi îngăduia ca în biserica ctitorită de el între 2 aprilie — 29 august 1503, la trei ani după cea a logofătului Ioan Tăutu, să zidească pentru înhumarea sa o nişă, un arcosolium practicat în grosimea peretelui de sud al pronaosului.

S-a remarcat mai sus că bisericile de la Milişăuţi, Vaslui şi Suceava au fost închinate sfinţilor patroni în zilele cărora voievodul obţinea victoriile sale de la Rîmnic, Podul Înalt şi Codrii Cosminului în semn de gratitudine faţă de aceşti sfinţi patronimici şi divinitate. Chiar ctitoria lor numai pentru aceasta ar fi fost de natură să mulţumească masele de oşteni ai voievodului care vedeau în el, *tocmai datorită acestor acte ale sale, pe conducătorul de oşti şi de ţară temător* de Dumnezeu şi păstrător al credinţei creştine. Pe această cale domnul îşi asigura adeziunea maselor de ţărani, deci de oşteni, la programul său militar de apărare a ţării. Firesc că această adeziune era asigurată atunci, mai întîi, prin existenţa unei largi pături a ţărănimii libere răzeşeşti interesată în apărarea proprietăţii, dar voievodul a stimulat această adeziune şi printr-o serie de măsuri sociale proprii numai lui, ridicînd la rangul de viteji pe cei merituoşi pe cîmpul de luptă.

S-ar putea obiecta că o atare interpretare a motivaţiei ctitoririi amintitelor biserici este forţată, deoarece înălţarea lor a urmat tîrziu după luptele pe care acestea le evocau. Nimic mai adevărat, dar există ştiri care probează că imediat după anumite biruinţe voievodul a întreprins o serie de acţiuni care, privite azi în perspectiva istorică, au avut tocmai menirea de a cîştiga adeziunea ţării, a tuturor categoriilor sociale la politica sa de apărare a Moldovei. Potrivit relatării cronicarului Martin Bielski, după biruinţa de la Podul Înalt domnul, desculţ, îm-

[33] *Repertoriul,* p. 147—153 şi 273—274 ; Diacon Ioan Ivan şi Pr. Scarlat Porcescu, *Mănăstirea Neamţ,* Iaşi, 1981, p. 62—64.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

preună cu oștenii au făcut un pelerinaj la locul luptei. Desigur că, potrivit obiceiurilor vremii, pelerinajul a fost însoțit de slujbe religioase și rugi întru pomenirea celor căzuți, prilej cu care voievodul a juruit și înălțarea de biserici întru memoria lor și de mulțumire divinității. Tot atunci Ștefan cel Mare „ar fi dat un mare ospăț *vitejilor săi de la mare pînă la mic* (subl. ns.) și multe daruri a împărțit atunci oștirii întregi" [34]. Ospățul urma unui post de patru zile, numai cu pîine și apă, poruncit oștirii de chiar voievod. Și înscrierea boierilor căzuți în luptă — stolnicul Toma, Petru Mărgelat, Sima Hrană, Roman Coșuleanu, Stanciul Nemeșul, Cristea Brae, Petru Iezereanul, Ivan Ciocîrlie, Jurj Tudor — în marele pomelnic al mănăstirii Bistrița trebuie considerată și prin prisma asigurării adeziunii pe mai departe a boierimii la politica militară a domniei [35].

Într-un chip asemănător, relatează o altă cronică, avea să procedeze Ștefan cel Mare și mai tîrziu, la peste 20 de ani după Podul Înalt, în urma luptei de la Codrii Cosminului. Informația datorată lui Grigore Ureche relata că „După aceea au datu cuvîntu Ștefan vodă a toată oastea să se stringă la Hîrlău, la zioa lui sfeti Nicolae. Și așa s-au adunatu cu toții la Hîrlău într-aceea zi și acolo Ștefan vodă au făcut ospăț mare tuturor boiarilor și tuturor vitejilor săi și cu daruri scumpe i-au dăruit pre ei" [36].

Cele două informații amintite, ale lui Bielski și Grigore Ureche, se sprijină reciproc și permit presupunerea că într-un chip similar — pelerinaj la locul luptei, cu domnul în frunte, post de cîteva zile doar cu pîine și apă, slujbe și rugi de pomenire a celor căzuți și de mulțumire divinității, urmate de mese comune cu întreaga oștire — a procedat Ștefan cel Mare și în alte cazuri de biruințe. Faptul este cu atît mai plauzibil cu cît Ștefan cel Mare a însoțit cu astfel de procedee și eșecurile sale militare. Ilustrul exemplu este cel de la Războieni. Înălțarea monumentului de aici a fost precedată, abia „după ieșirea neprietenilor și a vrăjmașilor din țară", de adunarea morților „movilă de cei morți au făcutu" [37]. Întrezărim în această acțiune pomenită de cronicar tot un pelerinaj la locul luptei însoțit, neîndoielnic, de tot ceea ce tradiția creștină presupunea în asemenea momente de îngropăciune colectivă, ca semn de prețuire a celor ce-și sacrificaseră viața în lupta cu dușmanii țării. Amploarea acțiunii, dar mai ales simbolul acesteia erau potențate de faptul că cei cu care se luptaseră oștenii lui Ștefan au fost turcii, „păginii" prin prisma religiei creștine. Să încercăm să ne imaginăm un asemenea pelerinaj în poiana de la Fîrîul Alb, cu participarea domnului și a fiului său Alexandru, a marilor boieri din sfat, a boierimii mijlocii și mici și a unei impresionante mulțimi de țărani și tîrgoveți, rude cu cei uciși acolo, iar *Te deum*-ul săvîrșit de un sobor de preoți avînd în frunte pe chiar mitropolitul și ierarhiii Bisericii Moldovei ; să ne imaginăm puternica impresie produsă participanților și întregii țări. Firește că amploarea unui asemenea pelerinaj făptuit acum 510 ani la Fîrîul Alb putea fi mai mică sau poate chiar mai mare decît am încercat a o sugera noi, dar un atare pelerinaj a existat neîndoielnic, o mărturisește cronica în chipul lapidar de a fi „strînsu Ștefan vodă trupurile morților, movilă de cei morți au făcutu" informație confirmată tîrziu și indirect de săpăturile arheologice din interiorul bisericii Războieni, care au evidențiat groapa comună și reînhumarea numeroaselor osemințe, reînhumare care presupune că, anterior, osemintele fuseseră înhumate tot într-o groapă comună, aceea indicată de cronicar.

Toate aceste acțiuni ale voievodului întreprinse atît după biruințele, cît și după înfrîngerile sale, au avut darul de a suda marea colectivitate a țării, de a spori încrederea celor mai diferite categorii sociale în voievodul care, atunci cînd răgazul i-a îngăduit, a ridicat bisericile „pentru amintirea și pentru pomenirea dreptcredincioșilor creștini care au căzut aici" cum precizează pisania de la Războieni ca semn de suprem omagiu. Astfel privite lucrurile în succesiunea lor istorică — mai întîi omagierea eroilor atunci, imediat și la locul de luptă unde

[34] *Istoria moldovenească din Kronika polska a lui Bielski*, traducere de G. Năstase, în *CI*, I, 1925, p. 123.

[35] Damian P. Bogdan, *Pomelnicul mănăstirii Bistrița*, București, 1941, p. 38 și nota 3 ; vezi și N. Grigoraș, *Moldova lui Ștefan cel Mare*, Iași, Ed. Junimea, 1982, p. 131.

[36] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 106.

[37] *Ibidem*, p. 95.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

au și murit, iar apoi pomenirea lor an de an și, în cele din urmă, ca o firească continuare a acestora și ca îndeplinirea unor vechi jurămite, înălțarea bisericilor amintite — apare mai evidentă intenția voievodului de a ctitori aceste lăcașuri și ca mijloc de a suda colectivitatea atît de neomogenă social și mental dar receptivă, în totalitatea sa, la mesajul religios. Era o cale de a spori încrederea și adeziunea tuturor categoriilor sociale în lupta pentru neatîrnarea țării, cale care, o dată intuită sau înțeleasă de voievod, a fost amplu folosită.

Ar fi eronat să întrevedem o demarcație netă între destinația de gratitudine față de divinitate, de omagiere a oștenilor căzuți și sporire a adeziunii țării la politica militară a voievodului, a diverselor ctitorii ale lui Ștefan cel Mare. Mulțumind divinității pentru biruințele în lupte, voievodul o făcea, firește, mai întîi în numele său, dar și în numele tuturor oștenilor lui care au luptat, fie ei căzuți pe cîmpul de luptă, fie ei rămași în viață. Tocmai de aceea, o parte dintre bisericile lui Ștefan cel Mare, cinci dintre ele — *Sf. Gheorghe* — Voroneț, *Sf. Gheorghe* — Hîrlău, *Sf. Dumitru* — Suceava, *Sf. Procopie* — Milișăuți și *Sf. Mihail, arhistrategul oștilor cerești* — Războieni — au drept hram pe sfinții militari sau cu atribute militare. Patru dintre acestea, exceptînd biserica de la Hîrlău, au fost ridicate, conform știrilor de cronică sau celor de pisanie, tocmai pentru a gratula divinitatea pentru biruințe sau pentru a comemora înfrîngerea de la Războieni.

Cele expuse mai sus au menirea de a sugera tocmai complexitatea și întrepătrunderea diverselor motivații care au determinat actul ctitoricesc al domului și voievodului Ștefan cel Mare, complexitate atît de specifică sferei mentalului, unde nu se poate opera cu demarcații și granițe nete.

O altă motivație a actului ctitoricesc la Ștefan cel Mare și tot de natură ideologică *a fost determinată de afirmarea genealogiei dinastice.* Stă aceasta în directă legătură cu originea sa voievodală, ca descendent al domnului Bogdan II, dar insistența cu care amintea contemporaneității de ascendenții săi princiari de dincolo de tatăl său — unchi, bunici și străbunici — viza afirmarea unei genealogii dinastice a cărei vechime se întindea spre întemeietorii de țară. Prin această afirmare a descendenței sale voievodul își legitima însăși dreptul său la tronul Moldovei, acțiune în care întrezărim o anumită gradare care merge *de la afirmarea descendenței sale voievodale la întronarea și respectarea genealogiei dinastice pentru sine și urmașii săi.*

De la început domnul pare interesat să amintească contemporanilor legitimitatea sa la tronul Moldovei, afirmîndu-și descendența voievodală. Chiar de la înscăunare această intenție a îmbrăcat forme diverse. În acest sens trebuie privite întăririle de danii făcute diferitelor așezăminte monahale de tatăl său și de Alexandru cel Bun, pe acesta din urmă numindu-l „bunicul nostru". S-a remarcat chiar că vizita lui Ștefan cel Mare, imediat după urcarea sa pe tron, la mănăstirea Bistrița, unde era înhumat bunicul său, *a avut o semnificație politică majoră*[38] care nu poate fi decît aceea a reamintirii străvechei dinastii căreia îi aparținea prin mijlocirea bunicului său, Alexandru cel Bun.

O primă ctitorie destinată și acestui scop a fost chiar cea dintîi biserică ridicată, Probota I, menită a adăposti domnești osemintele tatălui său. Or, tocmai acest fapt era de natură să sublinieze *public, la nivelul întregii țări, dar și trainic, prin însăși durabilitatea monumentului de piatră,* descendența sa domnească și respectul față de înaintași. La scurtă vreme după terminarea bisericii, faptul era amintit și printr-un document de înzestrare a mănăstirii Probota I prin formula „pentru sufletul și pentru mîntuirea sfîntrăposatului părintelui nostru Bogdan voievod", dar numai după ce Alexandru cel Bun era numit „sfîntrăposatul nostru bunic"[39].

Grija pentru *descendența sa dinastică,* fără a fi părăsită, capătă, odată cu 1479, o nuanțare în sensul *reafirmării genealogiei dinastice,* de care a fost preocupat în primii ani ai domniei, și *respectării ei.* Această preocupare a voievodului reiese chiar din *patronajul cultural, din actul ctitoricesc al voievodului.* În

[38] Leon Simanschi, *O cumpănă a copilăriei lui Ștefan cel Mare: Reuseni, 15 octombrie 1451,* în *AIIAI,* XIX, 1982, p. 187, nota 40.

[39] *DRH, A. Moldova,* vol. II, p. 196—198.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

acest sens, notam cu alt prilej[40], în perioada 15 decembrie 1479 — 20 mai 1480, pe parcursul a cinci luni, voievodul va „împodobi" mormintele „străbunicului" său Bogdan I, ale „strămoșilor" săi Lațcu, Roman I și Ștefan I și pe cel al „bunicului" și „unchiului" său, adică Bogdan, fratele lui Alexandru cel Bun și, respectiv, Bogdan, fiul lui Alexandru cel Bun, toate din biserica *Sf. Neculae* din Rădăuți[41]. La biserica de la Bistrița împodobește mormîntul doamnei Ana, soția lui Alexandru cel Bun și mama lui Ilie voievod, acțiune contemporană, probabil, celei din necropola rădăuțeană dată fiind asemănarea decorului central a pietrei tombale pusă la Bistrița cu cel de pe lespedea așezată de voievod pe mormîntul lui Bogdan I[42]; la mănăstirea Neamț așeza o piatră de mormînt pentru „unchiul său, Ștefan voievod, fiul bătrînului Alexandru voievod"[43], într-un mic arcosolium din stînga gropniței[44]. Nu putem ști cu siguranță cînd Ștefan cel Mare a dispus realizarea acestei pietre funerare dar bănuim că faptul a fost împlinit în 1497, atunci cînd s-a înălțat biserica de la Neamț și cînd, în același an, Ștefan cel Mare împodobea și mormîntul „străbunicii sale" al Anastasiei, fiica „strămoșului" său Lațcu voievod, înhumată în biserica rădăuțeană.

Între înfrumusețarea mormintelor înaintașilor săi de la biserica din Rădăuți și pînă la 1497, cînd împodobea mormîntul Anastasiei și încheia zidirea bisericii *Înălțarea* — Neamț, unde așeza și piatra pe osemintele unchiului său Ștefan, trecuseră 17 ani în care Ștefan cel Mare nu încetase să-și afirme genealogia dinastică. Reținatenția în acest sens pisaniile a două biserici, în ordine cronologică *Sf. Neculae* din Iași și *Adormirea Maicii Domnului* din Borzești, ridicate între iunie 1491 — 10 august 1492 și, respectiv, 9 iulie 1493 — 12 octombrie 1494. Ambele pisanii, și singurele dealtfel, poartă precizarea că au fost zidite „pentru pomenirea celor adormiți... părinți și înaintașilor noștri". Pisania bisericii din Borzești arată că a fost înălțată de „Ștefan voievod și cu preaiubitul său fiu Alexandru" caz singular de asociere a fiului la ctitorirea de biserici, dar explicabil dacă avem în vedere prerogativele politice ale fiului său Alexandru în Țara de Jos a Moldovei, prerogative pe care Ștefan nu voia *să le submineze ci, dimpotrivă, să le sublinieze*. Că interpretarea este corectă o probează și biserica cu același hram din Bacău care a fost zidită de „Io Alexandru voievod, fiul lui Ștefan voievod, domn al țării Moldovei"[45]. Faptul că Alexandru voievod ctitorea de unul singur biserica din Bacău, terminînd-o la 1 ianuarie 1491 și era asociat în perioada imediat următoare (iunie 1491 — 10 august 1492) la ctitorirea celei de la Borzești probează și pe această cale a patronajului cultural prerogativele acordate de domn fiului său în vederea pregătirii succesiunii lui la tronul Moldovei.

Revenind la monumentul de la Borzești, aceasta era înălțat pentru „rugă sieși și întru pomenirea răposaților «înaintașilor» și părinților lor". Spre deosebire de biserica din Iași și de toate celelalte care i-au urmat, toate fiind zidite și „pentru ruga doamnei noastre Maria și a copiilor noștri" pisania bisericii din Borzești îi *exclude*. De ce? Coroborînd această observație cu precizarea din pisania amintită mai sus, privitoare la „pomenirea răsposaților înaintași și părinților lor", *dispunem, credem, de un argument hotărîtor al legăturii ctitorului principal, Ștefan* cel Mare, și numai a sa, cu Borzeștii și zona Trotușului cum spune tradiția confirmată acum[45a]. De altfel și într-o altă lucrare se avansa ipoteza că ridicarea bisericii din Borzești de către Ștefan cel Mare „ar fi o posibilă indicație că valea Trotușului este regiunea în care se găseau proprietățile înaintașilor săi direcți"[46]. Prin prisma acestora biserica de la Borzești apare ca un *monument comemorativ*,

---

[40] Ion I. Solcanu, *Noi contribuții privind biserica de lemn de la Putna*, în *MMS*, anul LI (1875), nr. 1—2, p. 121—122.

[41] *Repertoriul*, p. 249—255.

[42] *Ibidem*, p. 272.

[43] *Ibidem*, p. 274.

[44] Diacon Ioan Ivan și Pr. Scarlat Porcescu, *op. cit.*, p. 64.

[45] *Repertoriul*, p. 90—94.

[45a] Despre tradiția populară cu privire la copilăria lui Ștefan cel Mare pe valea Trotușului, la Borzești, și biserica ridicată acolo de voievod la 1493—1494, vezi și Leon Șimanschi, *Formarea personalității lui Ștefan cel Mare*, în *RA*, an. LII, vol. XXXVII, nr. 1, p. 33.

[46] N. Grigoraș, *op. cit.*, p. 25 și 27.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ridicat în amintirea rudelor sale apropiate și a strămoșilor lor, deci și ai cititorului, *Ștefan cel Mare îndeplinind astfel o obligație morală față de toți acești înaintași de pe valea Trotușului* și amintind astfel contemporanilor o serie de evenimente care, desigur, nouă ne scapă astăzi, dar care trebuie să fi avut o importanță particulară. În această acțiune și-l asociază pe Alexandru tocmai spre a-i sublinia poziția privilegiată în stat, desemnat a-i succeda la tron.

După 1496, voievodul este și mai preocupat de evidențierea *genealogiei* și *dinastiei sale*. Începînd cu pisania bisericii din Războieni și continuînd cu ale celorlalte, a căror înălțare s-a terminat în timpul vieții sale — Tazlău, *Înălțarea* — Neamț, biserica-paraclis *Sf. Ioan cel Nou* din turnul mănăstirii Bistrița, *Sf. Ioan* — Piatra Neamț, *Sf. Cruce* — Volovăț —, toate amintesc de „copiii" de „fiii" lor Alexandru și Bogdan apoi, după moartea lui Alexandru în 1496, de „fiul lor Bogdan", de „preaiubitul lor fiu Bogdan", iar numai uneori, la *Înălțarea* — Neamț și la paraclisul-biserică de la Bistrița, și de „ceilalți copii ai lor".

Sublinierea descendenței sale voievodale și *genealogiei dinastice, în sensul includerii urmașilor săi*, este realizată într-o manieră complexă la biserica *Sf. Neculae* — Rădăuți. De reținut, de la bun început, că nu întîmplător Ștefan cel Mare s-a oprit asupra acestei biserici. Edificiul rădăuțean era unul dintre cele mai vechi monumente de zid din Moldova datorat, după ultimele cercetări, lui Petru I [47]; era însă, mai ales, locul de odihnă al celor mai mulți dintre înaintașii săi voievodali. Oprindu-și atenția asupra acestui lăcaș în ideea sublinierii descendenței sale domnești și a genealogiei dinastice în sensul arătat, Ștefan cel Mare a făcut-o mai întîi, după cum am văzut, în 1479—1480, prin așezarea de lespezi funerare pe mormintele înaintașilor săi pe linie bărbătească, acțiune reluată în 1497, cînd dispunea așezarea pietrei tombale „străbunicei sale" Anastasia. Tot atunci inițiia pictarea parțială a lăcașului. Asemănarea stilistică a celor patru scene din altar — *Împărtășirea cu pîine*, *Împărtășirea cu vin*, *Cina cea de taină* și *Spălarea picioarelor* — cu aceleași scene din pictura bisericii Voroneț, realizată imediat după 1496, asemănare care în cazul scenei *Cina cea de taină*, merge pînă la identitate, ambele prezentînd singulara particularitate în Moldova a dispunerii lui Iisus la masa semiovală, nu în mijloc sau în partea dreaptă (la stînga privitorului), care sînt locurile de cinste, ci în extremitatea stîngă a mesei (în dreapta privitorului), *in cornu sinistro*, în vreme ce Petru este plasat *in cornu dextro*, probează că pictura din necropola rădăuțeană este contemporană sau cu puțin anterioară celei voronețene [48]. Tabloul votiv din biserica *Sf. Neculae* — Rădăuți îl prezintă pe Ștefan cel Mare urmînd după ctitorul dintîi al lăcașului (azi se știe că e vorba de Petru I) și succedat de doi băieți nenominalizați dar care nu pot fi decît Alexandru și Bogdan-Vlad și o fetiță, care precede mamei sale, doamna Maria. Anterioritatea tabloului votiv rădăuțean față de cel voronețean este probată de prezența celor doi feciori amintiți mai sus; or, după iulie 1496, Alexandru nu mai apare în documente.

Tablourile votive de la bisericile Voroneț și Pătrăuți, singurele contemporane marelui voievod și realizate după moartea lui Alexandru, subliniază succesiunea lui Bogdan la tronul Moldovei, incluzîndu-l, fie imediat după Ștefan, la Pătrăuți, fie după mama sa, la Voroneț [49].

Dacă pentru prima parte a domniei lui Ștefan cel Mare întărirea legitimității și autorității prin sublinierea genealogiei și descendenței sale dinastice trebuia să-i asigure aderenți pentru înlăturarea pretendentului Petru Aron și înfăptuirea planurilor de politică independentă a Moldovei acum, spre sfîrșitul domniei, ajuns la bătrînețe, Ștefan era preocupat să-și asigure continuarea acestei politici și după dispariția sa, prin urmașii săi direcți. Astfel se explică deci insistența cu care amintea contemporanilor că fiii săi aparțin unei ilustre dinastii domnitoare și că ei sînt urmașii legitimi ai tronului acestei dinastii.

[47] Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, *Lațcu vodă*, în „Magazin istoric" nr. 2, 1986, p. 20—22.

[48] Virgil Vătășianu, *Istoria artelor feudale în Țările române*, București, 1959, p. 309; Sorin Ulea, *Pictura*, în *Istoria artelor plastice în România*, vol. I, p. 349. Privitor la semnificația acestor scene, Ion I. Solcanu, Pr. Costache Buzdugan, *Biserica Voroneț*, Iași, 1984, p. 19.

[49] Ion I. Solcanu, *Portretul lui Ștefan cel Mare în pictura epocii sale*, în *CI* (s.n.), VI, 1975, p. 11 și urm.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Persuasiunea cu care amintea această realitate în ultimii săi ani de domnie se explică, pe de o parte, prin înaintarea sa în vîrstă, iar mai apoi prin pierderea fiului Alexandru, pe care-l pregătise îndelung spre a-i succeda la tron, iar pe de altă parte, prin prezența în Polonia a fiului lui Petru Aron, care constituia un rival potențial primejdios al moștenitorului său Bogdan. Firește că Ștefan cel Mare dorea în primul rînd să asigure tronul pentru fiul său Bogdan și, în al doilea rînd, să evite prin aceasta luptele interne care ar fi dezbinat țara, voievodul avînd tragica experiență a copilăriei lui cînd, între 1447 și octombrie 1455, au fost asasinați Ștefan, Roman, Bogdan și Alexandrel. De aceea, în paralel cu pregătirea „opiniei publice" interne, din țară, privind drepturile de succesiune ale fiului său Bogdan *și prin mai sus amintitele sale acte de patronaj cultural*, drepturi legitimate de descendența sa din întemeietorii de țară, Ștefan cel Mare a întreprins și acțiuni politice externe obținînd decapitarea lui Ilie, fiul ucigașului lui Bogdan II, la Czichow, la 1501 [50].

Un ultim aspect pe care îl luăm în discuție privește motivația patronajului cultural al marelui voievod dincolo de hotarele țării Moldovei, la Muntele Athos și în Transilvania. Se știe azi, dar încă insuficient, despre dimensiunea ajutoarelor acordate de Ștefan cel Mare mănăstirilor de la Muntele Athos. Atenția voievodului s-a îndreptat îndeosebi asupra bisericii „Sf. Gheorghe" a mănăstirii Zografu, deci asupra aceleiași căreia Alexandru cel Bun, în 1429, și urmașul său Ștefan, în 1442 mai 26, îi acordau diverse danii. Munificiențele lui Ștefan cel Mare către această mănăstire sînt diverse, cuprinzătoare și se întind de-a lungul întregii sale domnii. În 1463 îi trimitea un splendid exemplar din *Actele Apostolilor*; trei ani mai tîrziu, printr-un document datat 10 mai 1466, îi acorda un venit anual de 100 ducați ungurești; la 13 septembrie 1471 garanta bolniței aceleiași mănăstiri un venit anual de 500 aspri; patru ani mai tîrziu, în 1475, construia un turn pentru corăbii, iar în 1495 un refectoriu. Se mai cunosc ca fiind danii ștefaniene un manuscris misceleaneu, două icoane „făcătoare de minuni" ale sfîntului Gheorghe, două drapele brodate cu imaginea aceluiași sfînt, un evangheliar din 1502 [51].

La Vatoped amenaja, în 1496, un turn de piatră pentru corăbii; dipticile mănăstirii Protaton îl pomenesc printre donatori, iar în 1489, Isaiia de la Hilandar îl atestă ca binefăcător al acestei mănăstiri [52].

Neîndoielnic că aceste acte de patronaj au avut mai întîi o motivație etico-religioasă, fiind întreprinse pentru „mîntuirea mea sufletească..., pentru sănătatea mea trupească..., pentru sufletul părinților mei" iar obligațiile statuate de document călugărilor mănăstirii, unele pentru cît va fi în viață donatorul, altele după moartea sa [53], probează fără tăgadă tocmai această destinație a ajutoarelor sale. Dar cum atunci Muntele Athos constituia o insulă a creștinismului în cadrul imperiului otoman, stăpînitorii fiind „păginii", insulă spre care își îndreptau privirile popoarele asuprite din sud-estul Europei, ajutoarele trimise mănăstirilor athonite de voievozii țărilor române și, implicit, de Ștefan cel Mare aveau, neîndoielnic, și o semnificație politică. Susținînd moralmente și materialicește creștinismul athonit, se asigura existența acestuia și, prin el, se întărea rezistența popoarelor împotriva cotropitorilor.

Tradiția atribuie voievodului Moldovei și bisericile transilvănene de la Feleac și Vad. Construcția de la Feleac are o navă formată din două travee, boltite în cruce pe ogive și un altar poligonal, toate specifice bisericilor gotice. Biserica folosește două portaluri de tip diferit, în arc frînt pentru intrarea în pronaos și dreptunghiular, cu baghete, la intrarea în naos. Acest gen de portal este întîlnit și la monumentele din Transilvania (Cisăndie, Biertan, Ațel, Mojna) dar și în Moldova la Pătrăuți, Voroneț, Borzești, Războieni, Neamț [54]. A atribui biserica de la Feleac lui Ștefan cel Mare numai pe temeiul prezenței celor două portaluri întîl-

[50] Leon Simanschi, *op. cit.*, p. 189 și nota 52.

[51] Damian P. Bogdan, *Quelques témoignages des liens roumano-grecs sous le règne d'Etienne le Grand, prince de Moldavie*, în *AIESEE*, V, 1—2, 1967, p. 120—128.

[52] *Ibidem*; Teodor Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din sfîntul Munte*, Sibiu, 1940, p. 82, 116, 153, 177, 215, 218 și nota 2.

[53] *DRH, A. Moldova*, II, doc. 135.

[54] Marius Porumb, *op. cit.*, p. 5—18.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nite, ca dispunere, și în Moldova, este neconvingător. În plus, inscripția unui tetraevangheliar din 1488 consideră drept ctitor pe episcopul Daniil[55]. Există, însă, indicii care conduc la ideea unei legături între biserica din Feleac și domnul Moldovei. Am amintit cele două portaluri, iar la 1498 vistierul lui Ștefan cel Mare — Isac — fereca amintitul tetraevangheliar specificînd și destinația expresă „pentru mitropolia din Feleac"[56]. Să fie oare această ferecătură prilejuită de slobozirea de către vistier, la porunca domnului, a unor fonduri către biserica din Feleac, care era și sediul mitropoliei, atunci sau mai înainte ori, poate, este expresia unor legături personale ale vistierului cu acea mitropolie ?

Biserica din Vad este de asemenea, presupusă ctitorie a marelui voievod. Edificiul de aici are însă mai multe indicii aparținătoare constructorilor moldoveni. În primul rînd este de plan triconc, avînd altar pentagonal, asemănător bisericilor gotice și ortodoxe din Maramureș[57], dar și celor moldovenești de la Dolheștii-Mari și Bălinești. Bolțile inițiale par să fi fost gotice, în cruce pe ogive. Întîlnim în schimb, și aici, aceleași tipuri de portaluri, cu aceeași dispoziție, precum la mai sus amintitele biserici ștefaniene din Moldova. În plus, biserica de la Vad, a fost construită pe domeniul Ciceiului pe care Ștefan cel Mare îl dobîndea de la Matei Corvinul odată cu Cetatea de Baltă și cu domeniul adiacent și, fapt cu totul semnificativ, ambele biserici, atît de la Feleac, cît și cea de la Vad, devin sedii episcopale chiar în vremea lui Ștefan cel Mare cu puțin înaintea morții regelui maghiar și în vremea guvernatorului Bartolomeu Dragfi (1493—1499), fost voievod maramureșean, cînd relațiile moldo-transilvane au fost deosebit de strînse. Mai mult decît orice însă, la sfîrșitul domniei lui Ștefan cel Mare, episcopii de Vad erau hirotonisiți la Suceava, deci depindeau direct de Mitropolia Moldovei. Este de presupus deci că toate acestea decurgeau din situația de ctitorie ștefaniană a bisericii de la Vad și a ajutorului material, cel puțin, în cazul celei de la Feleac. Ctitorindu-le sau contribuind la ridicarea lor și luîndu-le sub patronajul său, Ștefan cel Mare a dorit să sprijine biserica ortodoxă a românilor transilvăneni prigoniți în religia lor de către biserica oficială a Transilvaniei. *măsură în care trebuie să întrevedem mai mult decît o atitudine religioasă, una politică.* Natura politică a acțiunilor de patronaj cultural ale voievodului Moldovei reiese din însăși situația politică a românilor transilvăneni de aceeași „lege", religie cu românii de la est de Carpați, situație de care Ștefan cel Mare trebuie să fi fost pe deplin conștient.

Patronajul moldovenesc asupra bisericilor și episcopiilor de la Feleac și, îndeosebi, de la Vad a fost continuat de urmașii direcți ai lui Ștefan cel Mare la tronul Moldovei și acesta trebuie considerat ca un *testament* al marelui voievod. În vremea lui Petru Rareș biserica de la Vad va fi înzestrată de acesta cu două posesiuni : Bogata de Sus și Bogata de Jos, precum și cu obiecte de cult. Firește, atitudinea lui Petru Rareș, decurgea și din sprijinul pe care episcopul de Vad, Atanasie, îl acorda voievodului în timpul campaniilor lui în Transilvania[58], dar la fel de bine acest sprijin putea fi reflexul unor obligații morale ale episcopiei față de statul român de la est de Carpați, ceea ce pare mai firesc.

Cercetarea cauzelor determinante ale actului ctitoricesc și patronajului cultural athonit și transilvan contribuie la o mai deplină cunoaștere a personalității lui Ștefan cel Mare și a societății românești de la est de Carpați în cea de a doua jumătate a secolului XV și la începutul celui următor. Înțelegînd importanța Bisericii ca instituție, dar și rolul religiei în societate, voievodul, el însuși adept și păstrător al preceptelor religiei creștine, al normelor și tradițiilor care decurgeau de aici, a acționat în consens cu acestea și cu epoca, ctitorind un număr impresionant de lăcașuri de cult *a căror motivație etico-religioasă (de destinație funerară, de invocare a grației divine, de gratitudine și de comemorare) se întrepătrunde cu motivația ideologică (de afirmare a unui prestigiu public particular, unic, pentru coalizarea tuturor categoriilor sociale în lupta de neatîrnare a țării, pentru sublinierea genealogiei sale voievodale și afirmarea dinastiei, pentru protejarea ortodoxismului și a populației române din Transilvania) sprijinindu-se și poten-*

[55] *Ibidem.*
[56] *Ibidem.*
[57] Radu Popa, *Țara Maramureșului în veacul al XIV-lea*, București, 1970, p. 224—226.
[58] Marius Porumb, *op. cit.*, p. 21

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ținându-se reciproc. În relevarea cauzelor și semnificațiilor actului ctitoresc este însă dificil, dacă nu chiar imposibil, să stabilim limite și granițe între diferitele motivații, dificultate dată de complexitatea acestora, dar și de specificitatea sferei mentalului căruia, în parte, aceste motivații îi aparțin și unde nu se pot opera demarcații nete.

MOTIVATIONS ÉTHIQUES ET IDÉOLOGIQUES DES FONDATIONS RELIGIEUSES D'ETIENNE LE GRAND

RÉSUMÉ

Les documents et les recherches arhéologiques prouvent qu'Etienne le Grand, prince de Moldavie (1457—1504), a fondé 22 églises ; sept autres sont attribuées au même prince par les traditions, confirmées, en certains cas, par d'autres informations. La fondation de cet impressionnant nombre de saintes demeures a été déterminée, principalement, par une motivation éthico-religieuse et une autre d'ordre idéologique.

Toutes les églises fondées par Etienne le Grand ont constitué une *invocation de la grâce divine*, mais ont eu à la fois d'autres motivations. Par exemple, certaines d'entre elles, Probota I et Poutna, *portent l'empreinte du caractère funéraire*, étant destinées à l'inhumations des membres de la famille princière ; d'autres — *St. Jean* — Vaslui, *St. Procope* — Milișăuți — Bădeuți, *St. Nicolas* — Iași, *St. Dimitrios* — Suceava — *ont été fondées pour remercier la divinité pour les victoires de Vaslui — Podul Înalt (1475), Rîmnic (1481), Cătlăbuga (1485) et Codrii Cozminului (1497), ainsi que pour la glorification de celles-ci*. Les mêmes motivations existent pour les églises *St. Georges* — Baia („Biserica Albă"), *St. Georges* — Voroneț et *Ste. Parascève* — Rîmnicul Sărat.

Les églises de Războieni, Borzești et Reuseni ont *une motivation commémorative*. La corroboration des informations tirées des chroniques avec les inscriptions votives et les résultats des recherches archéologiques — qui ont identifié dans la nef de l'église de Războieni une fosse commune contenant de nombreux squelettes humains acéphales — mène à la conclusion que cette église de Războieni a été fondée par Etienne le Grand pour commémorer le combat et glorifier les combattants chrétiens de Moldavie morts dans la lutte de Pîrîul Alb (Valea Albă, Războieni) en juillet 1476. L'église de Borzești a été vouée à la mémoire de ses ancêtres, originaires — selon la tradition — de cette zone de la vallée du Trotuș, et l'église de Reuseni commémore la mort tragique de son père, Bogdan II, décapité là dans la nuit du 15 au 16 octombre 1451.

En même temps, la fondation de ces églises et de bien d'autres a eu aussi une motivation idéologique. Pareil à l'acte de fondation de partout, celui d'Etienne le Grand a poursuivi l'affirmation du prestige public du prince ; c'est la motivation de toutes les églises dues à ce prince, mais celles douées de chambre funéraire rendent plus particulière et plus nuancée cette motivation, parce qu'en Moldavie les saintes demeures avec ce compartiment constituaient une marque du pouvoir princier. Or, les premières églises fondées par Etienne le Grand — Probota I et Poutna — ont été douées de chambre funéraire.

Les églises fondées pour glorifier les victoires et celles dédiées à la commémoration des héros tombés dans les combats pour la défense du pays ont eu, à la fois, la mission (à côté d'autres actions du prince) *d'aggrandir l'adhésion de toutes les catégories sociales à la politique d'indépendance de la Moldavie*.

Certains actes de patronage culturel initiés par le prince (poser des plaques funéraires sur les tombeaux de ses ancêtres dans l'église épiscopale St. Nicolas de Rădăuți et dans des les églises des monastères de Neamț et Bistrița ; décorer avec des fresques la même vieille nécropole princière de Rădăuți) associés à la fondation des églises Probota I—II, Poutna, Borzești, Neamț, Reuseni, Dobrovăț etc., *ont tâché de mettre en évidence la légitimité de ses droits au trône de la Moldavie, l'affirmation de la généalogie dymastique pour soi-même et ses héritiers*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Enfin, l'aide accordée aux couvents du Mont Athos et aux Roumains orthodoxes de Transylvanie par des dons ou par la fondation des églises de Feleac et de Vad a été déterminée également par des intérêts politiques.

Vu la compléxite et la specificité de la sphère du mental, á laquelle se circonscrit également l'acte de fondation, il est difficile d'établir des limites entre les différentes motivation qui ont déterminé la fondation de nombreux édifices religieux. Le plus souvent, ces motivations se sont influenceés réciproquement. Les dénicher, représente une contribution à la meilleure connaissance de la personalité d'Etienne le Grand et de la société de son temps.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

RELAȚII ROMÂNO-SPANIOLE ÎN A DOUA JUMĂTATE A SECOLULUI XVI

DE

EUGEN DENIZE

Secolul XVI este o perioadă deosebit de complexă și de frămîntată sub toate aspectele, o perioadă în care lupta dintre vechi și nou se ascute pe toate planurile, generînd crize profunde în toate tipurile de relații interumane, dar mai ales în relațiile internaționale.

O scurtă privire asupra situației politice internaționale din acest secol ne arată faptul că atît în apus, cît și în răsărit, balanța puterii realizată în perioadele anterioare tinde, tot mai mult, să fie ruptă de două uriașe blocuri politico-militare, Imperiul habsburgic și Imperiul otoman, ajunse, tocmai acum, la apogeul puterii și întinderii lor teritoriale. Dacă Imperiul otoman avea o mare coeziune politică, ceea ce îi permitea să aibă și o putere militară considerabilă, în schimb Imperiul habsburgic se prezenta ca un mare conglomerat de state (Spania, Germania, posesiunile ereditare ale Habsburgilor, Țările de Jos, posesiunile din Italia etc.) cu o slabă coeziune politică, ceea ce se răsfrîngea negativ asupra capacității sale militare, mai ales în confruntările cu otomanii. Mai mult decît atît, odată cu abdicarea lui Carol Quintul în 1556, cel care purtase 17 coroane și întruchipase principiul unității tuturor teritoriilor habsburgice, acest uriaș conglomerat politic își pierde definitiv fragila unitate, împărțindu-se între două blocuri de state cu interese, de multe ori, divergente.

Important de remarcat, din punctul nostru de vedere, este faptul că în cadrul grupării de state conduse de Habsburgi, mai ales în prima jumătate a secolului XVI, dar și în cea de-a doua, rolul principal a revenit Spaniei[1], care era statul cu cea mai puternică autoritate centrală, cu armata cea mai bună din Europa apuseană și cu resursele economice cele mai mari, datorate, în măsură considerabilă, vastului său imperiu colonial din Lumea Nouă.

Între Spania și Imperiul romano-german, unul dintre cele mai importante elemente de legătură l-a constituit, fără îndoială, lupta împotriva Imperiului otoman, luptă care a însemnat de fapt ciocnirea, atît în Europa centrală, cît și în zona Mediteranei, a două tendințe expansioniste, ciocnire din care au rezultat numeroase războaie și stări de tensiune. În această confruntare fiecare dintre părți și-a căutat aliați capabili să atragă pe alte teatre de luptă forțe cît mai numeroase ale adversarului, foarte cunoscute, în acest sens, fiind alianța dintre Imperiul otoman și Franța, manifestată încă înainte de 1526, dar și legăturile pe care Carol Quintul le-a avut cu Persia. Tot în acest context se plasează și relațiile dintre Spania și țările române în perioada avută în vedere, relații care au avut la bază lupta antiotomană și care s-au realizat uneori și prin intermediul Habsburgilor austrieci.

---

[1] Interesantă în acest sens este însăși gîndirea politică a lui Carol Quintul și hispanizarea sa rapidă (Aurelio Viñas, *Sobre la españolización de Carlos* V. Jena und Leipzig, 1936, 19 p.; Ramón Menéndez Pidal, *Formación del fundamental pensamiento politico de Carlos V*, în *Karl V. Der Kaiser und seine Zeit*, Köln-Graz, 1960, p. 144—160; Hugo Hantsch, *Le problème de la lutte contre l'invasion turque dans l'idée politique générale de Charles Quint*, în *Charles Quint et son temps*, Paris, 1959, p. 55; Florentina Căzan, *Gîndirea politică a lui Carol Quintul*, în AUB, istorie, XXII, nr. 2, 1973, p. 7—23).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În ceea ce privește Spania, aceasta ajunge în secolul XVI principala putere a Europei apusene și începe să ducă o politică vizînd dominația mondială și avînd trei direcții principale: lupta împotriva Franței, lupta împotriva ereticilor și pentru menținerea unității religioase a Occidentului și, ca o completare a acesteia, lupta împotriva islamului aflat într-o viguroasă ofensivă sub conducerea turcilor otomani. În aceste condiții, pentru regalitatea spaniolă orice focar de luptă antiotomană, cum era și cazul țărilor române, căpăta o însemnătate aparte, dar, în același timp, dispersarea permanentă a forțelor, datorată urmăririi unor obiective divergente, a împiedicat Spania, în mod sistematic, să ducă pînă la ultimele consecințe lupta antiotomană, la fel ca și lupta de pe celelalte fronturi ale sale.

Cu totul alta era situația pentru țările române. Ele se vedeau obligate să continue lupta pentru apărarea propriei existențe, dar în condiții mult mai grele decît în trecut ca urmare a modificărilor survenite în relațiile politice și în raporturile de putere din Europa. Politica dusă de domnitorii români în secolul precedent s-a bazat, în principal, pe echilibrul de putere realizat în răsăritul și sud-estul Europei între Imperiul otoman, Polonia și Ungaria și, în ultimă instanță, mai exista și posibilitatea apelului la ajutorul puterilor apusene pentru care unitatea lumii creștine păstra încă o oarecare valoare. În secolul XVI echilibrul de putere existent în jurul țărilor române se rupe prin prăbușirea statului feudal maghiar sub loviturile armatelor otomane, prin politica de permanentă înțelegere dusă de Polonia față de Poartă, ca reflex la pericolul reprezentat de expansionismul habsburgic, și prin transformarea statului otoman într-un element de bază al sistemului politic european. În această situație lupta românilor pentru independență a avut de întîmpinat obstacole tot mai mari, dar a reușit să-și atingă obiectivele principale, păstrarea ființei statale și autonomia internă, ceea ce a conferit țărilor române o poziție importantă și în contextul politicii generale europene.

Avînd în vedere toate aceste considerente putem spune că la baza relațiilor româno-spaniole în întregul secol XVI a stat dorința comună de luptă antiotomană, dar mobilurile și obiectivele ei erau deosebite. Dacă pentru români ea izvora din însăși necesitatea stringentă de perpetuare a ființei statale și a neatîrnării și avea, prin urmare, un caracter pur defensiv, pentru spanioli ea era rezultatul unei politici expansioniste care viza, practic, toate continentele cunoscute la acea dată și avea un caracter ofensiv, de cucerire. Acest aspect contradictoriu s-a făcut simțit mai ales în momentele de vîrf ale relațiilor româno-spaniole, reprezentate de domniile lui Petru Rareș[2] și Mihai Viteazul[3], dar a caracterizat și perioada dintre ele care constituie tocmai subiectul studiului nostru.

După eșecul suferit de liga creștină în anii 1538—1540, dar mai ales după catastrofalul sfîrșit al expediției împotriva Algerului din 1541, Carol Quintul a încercat să realizeze, mult mai stăruitor decît în trecut, o înțelegere cu otomanii. Deși în prima parte a anului 1542 el era încă hotărît să continue lupta cu otomanii și, la 10 mai, scria fratelui său Ferdinand că va veni în Ungaria cu importante forțe spaniole și italiene[4], declanșarea simultană a unor puternice ofensive franceze în direcția Țărilor de Jos, a Navarrei și a Perpignan-ului l-a împiedicat să-și realizeze această intenție și l-a pus din nou față în față cu blocul franco-otoman, ceea ce l-a convins și mai puternic de necesitatea realizării unui acord cu Poarta. Dar abia după încheierea păcii de la Crépy (1544), care a produs dezamăgire la Constantinopol, otomanii au fost dispuși să accepte propunerile avansate de Carol. În felul acesta ei au încheiat un armistițiu în 1545, iar la 19 iunie 1547 un tratat de pace pe cinci ani, prin care Ferdinand se obliga să plătească Porții un tribut anual de 30 000 de ducați drept răscumpărare pentru părțile din Ungaria pe care le stăpînea[5].

---

[2] Al. Ciorănescu, *Petru Rareș și politica orientală a lui Carol Quintul*, în *ARMSI*, s. III, t. XVII, 1935—1936, p. 241—256.

[3] Idem, *Michel le Brave et la politique espagnole*, în *Trois Mémoires sur Michel le Brave (Études Roumaines, I)*, Paris—Bucarest, 1938, p. 5—19.

[4] C. Brandi, *Charles Quint. 1500—1558*, Paris, 1939, p. 475.

[5] A. Decei, *Istoria Imperiului otoman pînă la 1656*, București, 1978, p. 193.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În această situație, între Carol Quintul, preocupat tot mai mult de disputele religioase din Germania, și fratele său, aflat sub permanenta amenințare a otomanilor, s-a adîncit diferența de opinii cu privire la oportunitatea unei ofensive majore în Ungaria și Transilvania, punctul culminant al disputei dintre cei doi fiind atins la dieta din 1550 [6], cînd Ferdinand a cerut ajutor militar și subsidii pentru lupta antiotomană, dar Carol l-a refuzat, deoarece în acel moment se afla angajat cu toate forțele împotriva protestanților [7].

Ferdinand, prea slab pentru a accepta o ruptură definitivă cu fratele său, a continuat să insiste pentru ajutor și, la 14 decembrie 1550, i-a trimis o scrisoare în care încerca să-l convingă de temeinicia motivelor luptei pentru cucerirea Transilvaniei. În scrisoare îi spunea că această țară „...interesează regatul Ungariei și întreaga creștinătate, și este mult mai ușor să cucerești regatul [Ungariei — n.n.] din Transilvania, decît Transilvania din regat. De asemenea, am arătat maiestății voastre cu altă ocazie, marile beneficii și veniturile care se pot obține aici, din argint, aur, sare și alte metale, care la un loc alcătuiesc mai mult decît veniturile întregii Ungarii... De asemenea, are un mare număr de cai. Dacă turcii o vor cuceri împotriva noastră, eu voi merita condamnarea sufletului meu..." [8].

În aceeași perioadă, situația politică internă din Transilvania era foarte complicată ca urmare a intensificării rivalităților dintre diferitele grupări nobiliare, fiecare căutînd să-și realizeze interesele prin apeluri adresate marilor imperii vecine și facilitînd astfel amestecul acestora în treburile interne ale principatului.

Profitînd de această situație și mai ales de politica duplicitară a lui Martinuzzi, care i-a promis închinarea țării [9], Ferdinand a căpătat convingerea că Transilvania poate fi ușor cucerită și și-a intensificat cererile de ajutor adresate fratelui său. Pe lîngă aceasta, Carol Quintul a primit și o scrisoare de la Martinuzzi, în care i se demonstra, cu argumente solide, faptul că Ungaria poate fi mai ușor cucerită din Transilvania decît invers, și că poziția Transilvaniei este atît de importantă, încît de soarta ei depinde și cea a Moldovei, a Țării Românești, a Poloniei, Moraviei și Sileziei [10].

În fața acestor insistențe, care lăsau să se întrevadă un succes facil, și conștient de faptul că reluarea ostilităților cu otomanii și cu francezii nu va întîrzia prea mult, Carol Quintul a fost de acord cu realizarea unei expediții de cucerire a Transilvaniei. În acest scop el a trimis lui Ferdinand trupe de mercenari spanioli, italieni și germani, precum și pe cel care urma să le conducă, generalul napolitan Giannbatista Castaldo, marchiz de Cassano și conte de Piadena, unul dintre cei mai experimentați oameni de arme aflați în serviciul său [11].

Expediția condusă de Castaldo în Transilvania, care făcea parte dintr-un vast plan de operațiuni militare îndreptat împotriva alianței franco-otomane [12], a marcat deschiderea unei noi etape în relațiile româno-spaniole din secolul XVI, dar, din păcate, prezența mercenarilor spanioli pe pămîntul țării noastre nu s-a datorat unor intenții de ajutor în lupta antiotomană, ci a fost urmarea tendințelor expansioniste manifestate de Habsburgi, tendințe cu care Spania s-a identificat aproape total în această perioadă. Ca urmare, prezența trupelor spaniole în Transilvania, alături de ceilalți mercenari, a avut consecințe negative pentru

---

[6] Fl. Căzan, *Divergența de păreri dintre Ferdinand de Austria și Carol Quintul privind Transilvania, în AUB*, istorie, XX, nr. 1, 1974, p. 19.

[7] C. Brandi, *op. cit.*, p. 606—607.

[8] E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, tome II, Paris, 1850, p. 132.

[9] Ștefan Pascu, *Transilvania în epoca principatului. Timpul suzeranității turcești, 1541—1691*, Cluj, 1948, p. 44—45; *Istoria României*, vol. II, București, 1962, p. 935.

[10] Hurmuzaki, *Documente*, II, 4, p. 533—534, nr. CCCXXXI.

[11] Ascanio Centorio de gli Hortensii, *Comentarii della guerra di Transilvania*, Veneția, MDLXVI (1566), p. 58—59; Antonio Possevino, *Transilvania (1584)*, în *Fontes rerum Transylvanicarum*, ed. A. Veress, tom III, Budapesta, 1913, p. 78.

[12] E. Lavisse, A. Rambaud, *Histoire générale du IV-e siècle à nos jours*, tome IV, Paris, 1894, p. 740—741.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

toate cele trei țări românești, provocînd o reacție imediată din partea Porții, ceea ce a atras după sine lupte crîncene, numeroase pierderi de vieți omenești, amputarea teritoriului Transilvaniei, distrugerea multor valori materiale și spirituale. Din această cauză, Castaldo și armata sa nu s-au bucurat niciodată de sprijinul populației locale, ci dimpotrivă. Singurii care l-au sprijinit, datorită unor interese înguste, de clasă, au fost anumite categorii ale nobilimii transilvane și ale patriciatului săsesc, precum și unii boieri din Țara Românească și Moldova.

În rîndurile care urmează ne vom referi numai la aspectele care au implicat participarea spaniolilor la această expediție, la principalele acțiuni care au marcat prezența lor în Transilvania, dar și dincolo de Carpați.

La 26 mai 1551, Cataldo a plecat din Agria (Eger), cu o armată de 7 sau 8 000 de mercenari și cu o artilerie formată din 11 tunuri și două culevrine [13]. Nucleul principal al armatei era format din mercenarii spanioli, al căror număr era, probabil, între 1 200 [14] și 3 000 [15] de infanteriști veterani, conduși de generalul Bernardo de Aldana, foști membri ai faimoaselor „tercios", la acea dată invincibili, încă, în Europa.

La Debrețin, Castaldo a fost întîmpinat de Andrei Báthory și Toma Nádasdy, fruntași ai grupării nobiliare prohabsburgice și, după ce a lăsat o garnizoană de 50 de spanioli la Solnoc [16], a pătruns în Transilvania unde, la începutul lui iunie, și-a așezat tabăra lîngă Cluj. Cu sprijinul lui Martinuzzi și al propriilor mercenari, Castaldo a obligat-o pe Isabela și pe nevîrstnicul ei fiu, Ioan II Sigismund, să abdice în favoarea lui Ferdinand și, pînă la sfîrșitul lui iulie, a devenit adevăratul stăpîn al țării, putînd să-l asigure pe regele romanilor că, în curînd, și domnii Moldovei și Țării Românești se vor ralia la cauza sa [17].

În prima fază a expediției din Transilvania, grosul forțelor spaniole l-au însoțit pe Castaldo, doar o mică parte a lor fiind detașate pentru paza anumitor puncte mai importante. Astfel, Bernardo de Aldana și căpitanul Rodrigo Villandrando, împreună cu 300 de spanioli, au fost trimiși să apere Timișoara și Lipova, pe care le-au și fortificat [18], iar puțin mai tîrziu Aldana a fost mutat în garnizoană la Lugoj [19].

Pentru Castaldo și armata sa greul a început însă odată cu declanșarea, în toamna lui 1551, a contraofensivei otomane condusă de Beilerbeiul Rumeliei, Sokollu Mehmet, care a cucerit foarte repede Becse, Becicherec, Cenad, Felnac, Arad și Lipova (8 octombrie) [20], dar a fost obligat să se retragă din fața Timișoarei, datorită rezistenței îndîrjite opusă de garnizoana din care făcea parte și un contingent de spanioli condus de Alfonso Pérez de Saavedra [21]. În această situație, pentru taberele aflate în conflict punctul strategic cel mai important devenea Lipova, poziție care putea închide sau deschide accesul spre interiorul arcului carpatic și, de aceea, Castaldo și Martinuzzi și-au concentrat aici principalul lor efort.

La 31 octombrie armatele celor doi au ajuns în fața Lipovei, iar la 2 noiembrie au fost executate acțiuni de recunoaștere de către trei detașamente de spanioli conduse de Juan de Ulloa, Villandrando și Andres López [22]. Luptele care

---

[13] A. Bechet, *Histoire du ministère du cardinal Martinusius, Archevêque de Strigonie, Primat et Régent du Royaume de Hongrie. Avec l'origine des Guerres de ce Royaume et de celle de la Transilvanie*, Paris, 1715, p. 280—281 ; Wolffgang de Bethlen, *Historia de rebus Transilvanicis*, vol. I, Cibinii, 1782, p. 483.

[14] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 66.

[15] Alexander Randa, *Pro Republica Christiana. Die Walachei in Langen Türkenkrieg der Katolischen universalmächte (1593—1606)* München, 1964, p. 30.

[16] Centorio de gli Hortensii, *op. cit., p. 69.*

[17] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. I, București, 1929, p. 51—52, nr. 52.

[18] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 93—94, 99.

[19] W. de Bethlen, *op. cit.*, p. 497.

[20] A. Decei, *op. cit., p. 193—194.*

[21] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 106.

[22] L. A. Maggiorotti, F. Banfi, *Le fortezze di Temesvar e di Lippa in Transilvania*, extras din „Atti dell'Istituto di Architettura Militare", Roma, f. a., p. 24—25.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

au urmat au fost deosebit de crîncene, spaniolii conduși de Aldana, Villandrando, Julio Carleval, Pedro de Avila, Diego Vélez și alții, aflîndu-se permanent în primele rînduri și constituind principalul element de șoc al armatei creștine[23]. După cucerirea Lipovei (5 decembrie 1551), ca o recunoaștere a rolului pe care l-au avut trupele spaniole, apărarea acestei importante poziții le-a fost încredințată lor, iar comandant a fost numit Bernardo de Aldana[24].

Dar odată cu încheierea luptelor din anul 1551, care au scos în evidență vitejia și calitățile militare ale spaniolilor, urmează, putem afirma, o a doua perioadă a prezenței lor în Transilvania, perioadă care se caracterizează prin violențe, jafuri, trădări și asasinate.

Astfel, la 17 decembrie 1551, asasinarea lui Martinuzzi pusă la cale de Castaldo, din ordinul lui Ferdinand, a fost înfăptuită de un grup de 24 de archebuzieri conduși de Andres López, lovitura de grație fiind dată de un anume Campo[25]. Dar moartea lui Martinuzzi, acuzat de trădare, nu a ușurat cu nimic situația lui Castaldo și a armatei sale din Transilvania, ci a îngreunat-o chiar, făcîndu-i pe mulți dintre cei care se situaseră la început de partea sa să-și retragă sprijinul și să devină ostili față de ocupația habsburgică. La aceasta s-a adăugat imposibilitatea în care se afla Carol Quintul de a trimite noi ajutoare, toate forțele sale fiind concentrate împotriva Franței și a protestanților germani, precum și lipsa tot mai acută a banilor care, în ultimă instanță, va duce la dezagregarea armatei lui Castaldo.

În această situație, cînd ajutoarele nu mai veneau de nicăieri iar amenințarea otomană se contura tot mai clar, spaniolii, la fel ca și ceilalți mercenari, au început să devină tot mai turbulenți și să comită acte de insubordonare fățișă care vor culmina cu rebeliunea din februarie 1553.

La începutul lui iunie 1552, comandantul Timișoarei, Ștefan Losonczi, îi scria arhiducelui Maximilian că spaniolii din garnizoana sa, și așa redusă ca număr[26], dau dovadă de indisciplină și sînt nesiguri în fața iminentului atac otoman[27]. Puțin mai tîrziu, în iulie, Castaldo a fost confruntat cu o puternică răscoală a mercenarilor, doi spanioli ucigînd în Cluj, chiar în fața sa, niște negustori care au refuzat să le vîndă pește la prețul dorit de ei[28] iar în aceeași lună, după ce turcii au ocupat Timișoara (26 iulie)[28] bis, Aldana, comandantul Lipovei, înspăimîntat de puterea acestora, a ordonat în mod laș evacuarea și incendierea pozițiilor încredințate spre apărare, ușurîndu-le astfel înaintarea[29].

Iată, așadar, cum în fața dificultăților tot mai mari pe care le aveau de înfruntat, spaniolii, care așa după cum ne spune o cronică „...nu au fost apărători, ci petrecăreți"[30], au devenit o adevărată amenințare pentru Transilvania și pen-

---

[23] Centorio di gli Hortensii, *op. cit.*, p. 124.

[24] *Ibidem*, p. 140 ; A. Bechet, *op. cit.*, p. 381 ; W. de Bethlen, *op. cit.*, p. 508.

[25] A. Possevino, *op. cit.*, p. 81.

[26] Centorio de gli Hortensii apreciază numărul total al garnizoanei Timișoarei la *1600 soldați*, dintre care *300* erau spanioli *(op. cit., p. 175)*.

[27] Victor Motogna, *Relațiile dintre Moldova și Ardeal în secolul al XVI-lea*. Dej, 1928, p. 68—69.

[28] Idem, *Contribuții la relațiile dintre urmașii lui Petru Rareș și Ungaria (Ilie 1546—1551, Ștefan 1551—1552)*, în *RI*, X, 1—3, 1924, p. 17.

[28] bis Timișoara a fost totuși apărată cu vitejie de trupele spaniole comandate de Alfonso Pérez, care a și murit în luptă. Despre aceasta cronicarul turc Mustafa Gelalzade ne spune că : „Afurisitul de răufăcător care era seraschcrul craiului Spaniei a pierit prin lovituri de sabie" (M. Gelalzade, *Tabakat al-memalik ve daradjat al-mesalik* (Păturile sociale și slujbele în Imperiul otoman) în *Cronici turcești privind țările române*, extrase, vol. I, *Sec. XV — mijlocul sec. XVII*, ed. Mihail Guboglu și Mustafa Mehmed, București, 1966, p. 285. De asemenea Ibrahim Pecevi în *Tarih-i Pecevi* (Cronica lui Pecevi) arată că la Timișoara au luptat „...vreo 300—400 de pușcași spanioli..." în *ibidem*, I, p. 486).

[29] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 194—196.

[30] „...qui non defensores, sed comestores fuerunt" *(Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum sive Annales hungarici et transylvanici...*, ed. Josephus Trausch, pars I *(990—1630)*, Kronstadt, 1847, p. 57).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tru locuitorii ei. Forța lor combativă scade foarte mult, iar prezența lor în armata pe care Castaldo a încercat să o opună domnului Moldovei, Ștefan Rareș [31], nu a avut nici o urmare concretă. Norocul lui Castaldo și al mercenarilor săi turbulenți a fost că atît domnul Moldovei, cît și cel al Țării Românești, Mircea Ciobanul, nu au dat ascultare pînă la capăt ordinelor Porții, intervenția lor în Transilvania avînd un caracter mai mult formal [32].

Cu toate acestea, generalul imperial a refuzat să ia în considerare toate tentativele de apropiere, venite mai ales din partea lui Ștefan Rareș și a trecut la acțiunea de subordonare a Moldovei și a Țării Românești, cu scopul de a-și consolida stăpînirea în Transilvania și în încercarea de a reconstitui unitatea Daciei romane [33]. Despre această încercare Nicolae Iorga spunea că „...aceiași nevoie instinctivă a unității după tradiții seculare, milenare, a adus o altă formă : cea habsburgică, ferdinandistă, tinzînd a realiza, prin Ardealul lui Martinuzzi cu garnizoana spaniolă a lui Castaldo, altă Dacie, cu același centru în Ardeal, iar la aripi cu domni impuși de căpetenia soldaților trimiși de regele austriac al Ungariei" [34]. Dar încercarea era, de la început, sortită eșecului, deoarece nu provenea dintr-o nevoie profund lăuntrică, românească, ci era expresia unei politici cuceritoare prin care se urmărea subordonarea poporului român față de Imperiul habsburgic. De aceea, succesele lui Castaldo, șîngeroase și nedrepte, nu au avut viabilitate, prăbușindu-se la fel de repede cum au și fost obținute.

Prima direcție de acțiune a generalului imperial a fost Moldova. Aici intrigile sale, care s-au adăugat altora inițiate atît în interior, cît și în afara hotarelor țării, în Polonia, de către boierimea nemulțumită, au contribuit, în mod indiscutabil, la asasinarea lui Ștefan Rareș în seara zilei de 1 septembrie 1552, la Țuțora, pe Prut [35]. Dar rezultatul pentru imperiali a fost nul, deoarece noul domn al țării, Alexandru Lăpușneanu, deși la început a declarat că pune la dispoziția împăratului serviciile sale în lupta contra turcilor [36], foarte repede și-a schimbat atitudinea, ceea ce l-a făcut pe Castaldo să-l caracterizeze lui Ferdinand ca fiind „...o creatură a regelui Poloniei" [37]. Deși afirmația nu este exactă în ceea ce privește raporturile dintre poloni și noul domn al Moldovei, ea redă totuși corect opțiunile de politică externă ale lui Lăpușneanu, care și-a dat seama foarte repede că orice încercare de a ieși din axa de interese polono-otomană îi punea sub semnul întrebării domnia, politica prohabsburgică neputînd să-i ofere în acel moment, sub nici o formă, mijloacele necesare menținerii sale în scaun.

Dacă în Moldova uneltirile lui Castaldo au eșuat foarte repede, cu totul alta a fost situația în Țara Românească, unde s-a folosit o altă metodă, mai eficientă, aceea a sprijinului militar direct oferit pretendentului Radu Ilie, care se afla refugiat în Transilvania împreună cu un număr de boieri potrivnici lui Mircea Ciobanul [38]. În toamna lui 1552 Radu Ilie a primit 1 500 de pedestrași și 700 de că-

---

[31] Motogna, *Relațiile dintre Moldova și Ardeal...*, p. 159.

[32] *Ibidem*, p. 70 ; N. Iorga, *Istoria armatei românești*, ed. a II-a, București, 1970, p. 180 ; Georgeta Ignat, Dumitru Agache, *Contribuții privind politica urmașilor lui Petru Rareș (1546—1552)*, în *AIIAI*, XV, 1978, p. 171.

[33] Într-o scrisoare trimisă la 22 iulie 1552 către un om de încredere de la curtea lui Ferdinand, Castado își prezintă acțiunea ca pe o reeditare a cuceririi romane a Daciei (V. Motogna, *Relațiile dintre Moldova și Ardeal...*, p. 151—152). Semnificativă în acest sens este și moneda pe care a bătut-o și în al cărui text se autointitulează *Subactae Daciae restitutor optimus* (A. Veress, *Izabella Királyne (1519—1559)*, Budapesta, 1901, p. 407 și fig. 124).

[34] N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. V, București, 1937, p. 20.

[35] A. Veress, *Documente*, I, p. 102—103, nr. 130 ; p. 105, nr. 134 ; p. 107, nr. 137 ; Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 215—218 ; N. C. Bejenaru, *Castaldo, polonii și omorîrea lui Ștefăniță Rareș*, în „Revista critică", VIII, nr. 2—3, 1934, p. 102—110, G. Ignat, D. Agache, *art. cit.*, p. 171.

[36] Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 288, nr. CCLXIV ; A. Veress, *Documente*, I, p. 104, nr. 132.

[37] A. Veress, *Documente*, I, p. 106, nr. 136.

[38] Esența conflictului dintre Mircea Ciobanul și boieri a fost foarte bine pusă în evidență de Ștefan Andreescu. Ea consta în concepțiile diferite cu privire la relațiile cu Poarta, boierimea dorind realizarea unui echilibru între otomani și

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lăreți spanioli și germani[39], care au constituit principala forță de șoc a armatei sale și au asigurat obținerea victoriei în bătălia de la Mănești (16 noiembrie)[40] bătălie care, iată, i-a adus pe mercenarii spanioli și în Țara Românească. Din păcate nu avem însă nici o informație care să ne arate ce s-a întîmplat cu ei după obținerea victoriei și bănuim că au fost retrași foarte repede, deoarece forțele lui Castaldo din Transilvania erau reduse și el nu-și putea permite să se lipsească de o parte însemnată din ele.

Retrăgîndu-și sprijinul militar pe care i-l oferise, Castaldo a încercat să-l mențină pe Radu Ilie în credința față de imperiali apelînd la sprijinul moral al împăratului Carol Quintul. La 23 noiembrie 1552 el îi trimite lui Carol Quintul din Alba Iulia o scrisoare în limba spaniolă în care îl roagă stăruitor să trimită noului domn al Țării Românești o scrisoare de încurajare prin intermediul căreia să-l poată împiedica de a căuta recunoașterea sa din partea turcilor[41]. Dar, la fel ca și în vremea lui Petru Rareș, stăruințele pe lîngă împărat au rămas fără nici un răspuns concret, complicațiile politice și militare din apus concentrîndu-i întreaga atenție și împiedicîndu-l să ducă pînă la capăt acțiunea din Transilvania și de dincolo de Carpați.

Lipsa oricăror noi ajutoare, ostilitatea mereu crescîndă a populației locale și permanenta amenințare otomano-poloană au dus la o rapidă destrămare a armatei și a guvernării lui Castaldo din Transilvania. Mai ales lipsa banilor a provocat o nemulțumire generală a mercenarilor care nu au mai putut fi stăpîniți la începutul anului 1553. Cei care au dat semnalul răscoalei și al dezertării în masă au fost tocmai spaniolii care, în februarie, refuzînd să se mai supună ofițerilor și lui Castaldo au părăsit Transilvania îndreptîndu-se spre Austria[42]. Drumul retragerii lor a fost, peste tot, presărat cu suferințe și nenorociri pentru cei întîlniți în cale[43], astfel încît amintirea pe care locuitorii Transilvaniei o vor păstra despre prezența și faptele spaniolilor pe pămîntul lor va fi una neplăcută și întristătoare, la fel ca amintirea oricărei dominații străine.

Plecarea precipitată a spaniolilor a atras după sine și plecarea celorlalte grupuri de mercenari, inclusiv a lui Castaldo care, în mai 1553, se afla deja la Viena[44] și a însemnat eșecul încercării Habsburgilor de a cuceri Transilvania. Deși în următorii trei ani, pînă în 1556, voievozii Ștefan Dobó și Francisc Kendy au guvernat principatul în numele lui Ferdinand, pretențiile acestuia asupra Transilvaniei erau mai mult nominale, deoarece fiind lipsite de o bază militară adecvată, ele se sprijineau numai pe o anumită fracțiune a nobilimii locale care încerca să penduleze între otomani și imperiali. Ele se vor prăbuși definitiv de îndată ce sultanul, eliberat de conflictul cu Persia[45], va acționa cu toată hotărîrea pentru a-și restabili suzeranitatea asupra Transilvaniei și, simptomatic, exact în anul în care, prin abdicarea lui Carol Quintul, unitatea dinastică a blocului habsburgic se rupe, Ferdinand pierzînd în măsură considerabilă sprijinul Spaniei și al armatelor sale.

În ansamblu, noi considerăm că expediția de cucerire a principatului transilvan, deși a fost făcută în numele lui Ferdinand de Habsburg, a fost, în ultimă instanță, o expresie a politicii mondiale desfășurată de Carol Quintul, politică axată, în primul rînd pe Spania și pe resursele ei materiale și umane. Expediția

---

creștini, iar domnul o subordonare mai mare față de primii care să poată salva existența statului (Ștefan Andreescu, *La politique de Mircea la Pâtre*, în *RESEE*, X, 1, 1972, p. 115—122). Deci înlocuirea lui Mircea Ciobanul cu Radu Ilie a depășit cu mult semnificațiile unui simplu episod al luptei pentru domnie și s-a înscris în cadrul, mult mai larg, al confruntării dintre Habsburgi și otomani.

[39] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 232.

[40] Hurmuzaki, *Documente*, II, 2, p. 299; *Istoria Țării Românești, 1290—1690. Letopisețul cantacuzinescu*, ed. C. Grécescu și D. Simonescu, București, 1960, p. 49; Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor*, vol. II, 1, ed. a III-a, București, 1940, p. 214; *Istoria României*, vol. II, București, 1962, p. 910.

[41] A. Veress, *Documente*, I, p. 115, nr. 147.

[42] *Ibidem*, p. 127, nr. 166; Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 240.

[43] W. de Bethlen, *op. cit.*, p. 563—564.

[44] Centorio de gli Hortensii, *op. cit.*, p. 250.

[45] A. Decei, *op. cit.*, p. 195—196.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lui Castaldo a fost întreprinsă cu acordul direct și cu sprijinul efectiv al împăratului, iar elementul spaniol a jucat un rol de cea mai mare importanță în cadrul armatei de mercenari care a invadat Transilvania și chiar Țara Românească. Ea s-a declanșat aproape simultan cu ostilitățile de pe alte teatre de luptă europene și nord-africane fiind o parte integrantă a luptei pentru supremație în Europa și zona Mediteranei desfășurată în acea perioadă între blocul habsburgic, având în centru Spania, și blocul franco-otoman. Eșecul ei a fost cauzat de puternica rezistență întîlnită din partea populației locale, de anacronismul și inconsecvența politicii lui Carol Quintul, de permanenta dispersare de forțe care a împiedicat sistematic și peste tot obținerea unor succese solide, cauze care, în ultimă instanță, au provocat și eșecul final al întregii politici a împăratului.

Încheierea domniei lui Carol Quintul nu a însemnat însă și modificarea politicii de supremație mondială inițiată de acesta și acceptată de clasele dominante spaniole care s-au identificat cu ea în detrimentul intereselor de perspectivă ale poporului spaniol. Sub Filip II (1556—1598), care nu a mai beneficiat de aureola titlului imperial, apărarea creștinătății a degenerat într-un adevărat imperialism, un imperialism spaniol, în măsura în care orice progres al ereziei devenea o înfrîngere pentru Spania și orice victorie a Spaniei antrena automat un regres al protestantismului. Dacă în timpul lui Carol Quintul s-a urmărit dominația mondială în numele ideii imperiale, Filip II a urmărit același lucru, dar în numele Spaniei și al catolicismului [46]. Cu toate acestea, așa cum consideră F. Braudel, imperiul lui Filip II, spre deosebire de cel al înaintașului său, detașat de masa germană, a apăsat mai greu asupra Mediteranei, cel puțin pînă în primii ani de după bătălia de la Lepanto [47], dar, deși conjunctura internațională ar fi permis Spaniei să-și concentreze principalele eforturi în direcția luptei antiotomane, Filip II nu a făcut acest lucru și a continuat să ducă o politică oscilantă la adresa Porții.

Oricum, rivalitatea turco-spaniolă din Mediterana, deși într-o măsură mai mică decît cea turco-imperială din centrul Europei, a influențat în anumite împrejurări și situația țărilor române. Astfel, un prim contact al țărilor române cu Spania lui Filip II s-a realizat în timpul domniei în Moldova a lui Despot Vodă (1561—1563), un aventurier crescut la școala Renașterii care a încercat să-și realizeze visurile pe pămîntul românesc.

În numeroasele sale rătăciri din tinerețe, Despot a ajuns, se pare, și în Spania, însoțit fiind de Diassorinos, autorul mai multor manuscrise grecești de la Escurial [48], iar după puțin timp a trecut în sudul Franței, unde influența spaniolă era foarte puternică și, în 1548, s-a înscris ca student în medicină la Montpellier [49]. Complicații neprevăzute l-au obligat însă să părăsească Franța și să se înroleze în armatele lui Carol Quintul din Flandra [50]. Datorită vitejiei pe care a arătat-o în mai multe bătălii și erudiției de care a dat dovadă, a căpătat încrederea și prețuirea acestuia care, la 22 octombrie 1555, i-a dat la Bruxelles o diplomă imperială de privilegii. Prin această diplomă Despot era primit în rîndurile nobilimii imperiale și căpăta dreptul de a investi notari, tabelari și judecători publici, iar în fiecare an, în orice universitate, putea să promoveze un doctor, un licențiat, un magistru, un bacalaureat în litere și un poet laureat [51].

Diploma, confirmată de Ferdinand la 9 aprilie 1560 [52], a deschis lui Despot numeroase porți și, mai ales, speranța ocupării tronului Moldovei. Obținînd un sprijin important din partea împăratului [53], el s-a încumetat să cucerească acest tron,

---

[46] Joseph Pérez, *L'Espagne du XVI-e siècle*, Paris, 1973, p. 73—77.

[47] Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, tome II, Paris, 1966, p. 253.

[48] N. Iorga, *Încă o precizare asupra lui Despot Vodă student în medicină la Montpellier*, în *RI*, XVII, nr. 1—3, 1931, p. 36.

[49] Idem, *Inscrierea ca student a lui Despot Vodă*, în *RI*, XVII, nr. 1—3, 1931, p. 25.

[50] *Ibidem*, p. 23—24 ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 193.

[51] A. Veress, *Documente*, I, p. 151—158, nr. 200.

[52] Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 376, nr. CCCLI.

[53] *Ibidem*, II, 5, pp. 476—478, nr. CCVIII ; A. Veress, *Documente*, I, p. 177, nr. 226 ; Adina Berciu-Drăghicescu, *Aspects de la politique extérieure de la Moldavie entre 1561—1563*, în *AUB*, istorie, XXIX, 1980, p. 48.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

acțiunea sa fiind o încercare a blocului austro-spaniol, care continua să funcționeze și după abdicarea lui Carol Quintul, de a scoate Moldova de sub influența otomană și a o transforma într-un vîrf de lance îndreptat împotriva turcilor. Preluarea tronului Moldovei de către Despot Vodă a fost un act care se integra în planurile de cruciadă antiotomană[54] vehiculate la curțile austriacă și spaniolă și aceasta reiese clar din proclamația adresată de el moldovenilor în decembrie 1561. Planurile sale antiotomane, așa cum apar ele în această proclamație, nu vizau numai țările române. El preconiza alungarea otomanilor din Europa și restaurarea Imperiului bizantin printr-o puternică ofensivă combinată, pe mare și pe uscat, sprijinită de împăratul Ferdinand și de alți principi creștini[55].

Oricum, numai dacă acceptăm că sprijinul exterior de care s-a bucurat Despot a fost rezultatul unui consens între curțile de la Viena și de la Madrid, putem înțelege de ce în armata cu care el l-a înfrînt pe Lăpușneanu la Verbia (17—18 noiembrie 1561) s-a aflat și un număr de mercenari spanioli. Prezența lor în armata lui Despot este confirmată de un document contemporan, și anume scrisoarea pe care principele Transilvaniei, Ioan II Sigismund, a trimis-o la 1 ianuarie 1562, din Alba Iulia, regelui polon Sigismund al II-lea August, în care se arată că intervenția archebuzierilor spanioli a decis soarta bătăliei[56], precum și de *Letopisețul* lui Ureche care ne spune că „... iară mai apoi Dispot de iznoavă mai bine s-au gătit... și au intrat în țară cu nemții, cu șvezii și cu *spanioli*“[57] (subl. n.).

N. Iorga consideră că la Verbia numărul spaniolilor și al celor proveniți din teritorii stăpînite de Spania a fost de numai 80 de mercenari, iar mai tîrziu au fost aduși din Italia alți 300 archebuzieri călări[58], printre care, credem noi, erau și mulți spanioli. Oricum, prezența mercenarilor spanioli în Moldova a fost permanentă în timpul domniei lui Despot[59], punîndu-i-se capăt abia în 1563, atunci cînd grosul armatei de mercenari a fost distrusă în capcana pregătită de boierii complotiști în frunte cu Tomșa[60].

Dar legăturile domnului Moldovei cu Spania nu s-au limitat doar la prezența unor mercenari iberici în armata sa. Avînd dorința arzătoare de a elibera țara de stăpînirea turcilor, Despot s-a pregătit intens pentru o confruntare deschisă cu aceștia și, în acest scop, a trimis într-o lungă călătorie prin Europa, pentru ajutoare și furnituri de arme, pe Roussel, unul dintre apropiații săi, care a ajuns pînă în Spania[61]. Despre lucrurile discutate la curtea spaniolă și despre rezultatele acestei misiuni nu avem nici o știre, dar se pare că relațiile cu Spania au rămas bune, deoarece Despot se gîndea să invite la nunta sa și pe Filip II[62].

Politica oscilantă a Habsburgilor, care au încheiat un armistițiu cu turcii în 1562[63], a împiedicat însă, la fel ca și în alte situații din trecut, declanșarea unei acțiuni comune cu domnul Moldovei, iar atunci cînd acesta și-a pierdut tronul și viața, aliații săi apuseni nu au schițat nici un gest de ajutor.

În ciuda acestor ezitări și nehotărîri deceniile șapte și opt din secolul XVI au avut o mare importanță în privința relațiilor Habsburgilor cu Poarta, dar mai ales în privința conflictului turco-spaniol din Mediterana. Pentru cîțiva ani, de pe la 1560 și pînă la 1574, Spania, eliberată temporar de presiunile din alte zone ale

---

[54] A. Berciu-Drăghicescu, *art. cit.*, p. 49.

[55] Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 415—416, nr. CCCLXXXVI.

[56] A. Veress, *Documente*, I, p. 205—206, nr. 255.

[57] Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, ed. P. P. Panaitescu, București, 1958, p. 173.

[58] N. Iorga, *Istoria armatei românești*, vol. I, p. 263, n. 4; idem, *Nouveaux materiaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilicos*, București, 1900, p. 9.

[59] Deși Despot pentru a obține recunoașterea din partea sultanului a promis, pe lîngă mărirea tributului de la 30 la 50 000 de ducați, și dizolvarea armatei sale de mercenari (A. Veress, *Documente*, I, p. 207), el nu a făcut acest lucru niciodată.

[60] *Cronica lui Azarie*, în *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ioan Bogdan*, ed. revăzută și completată de P. P. Panaitescu, București, 1959 p. 143—144.

[61] N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. V, p. 77; A. Randa, *op. cit.*, p. 41.

[62] A. Randa, *op. cit.*, p. 41.

[63] Théophile Lavallés, *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1855, p. 245.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Europei care, deşi continuau să existe, nu mai erau atît de acute ca în trecut, a putut să-şi concentreze în mai mare măsură atenţia şi eforturile asupra Mediteranei şi a luptelor cu turcii. Principalele succese spaniole din această perioadă au fost victoria din Malta (1565) şi încheierea unei Ligi Sfinte, între septembrie 1570 şi mai 1571, cu participarea Veneţiei şi a papalităţii, puteri care acţionînd unit au reuşit să obţină marea victorie de la Lepanto (7 octombrie 1571).

În acest complex favorabil de împrejurări relaţiile româno-spaniole au cunoscut o nouă încercare de reluare, dar destul de timidă şi repede abandonată. Este vorba de o scrisoare pe care domnul Ţării Româneşti, Alexandru II Mircea (1568—1577) a trimis-o în vara lui 1571, cu puţin timp înainte de bătălia de la Lepanto, prin intermediul episcopului de Almissa, la Veneţia, cu scopul de a fi înfăţişată unui reprezentant al Regelui Catolic, dar, în lipsa acestuia, a fost adusă la cunoştinţa Senioriei [64]. În scrisoare domnul român se oferea să sprijine Liga Sfîntă, promiţînd să răscoale împotriva turcilor nu numai ţara sa, ci şi Moldova, Podolia, Transilvania, Bulgaria, Serbia şi Bosnia. Se pare că existase o înţelegere anterioară în acest sens între el şi Liga Sfîntă, deoarece declanşarea acţiunii fusese prevăzută pentru martie 1571, dar aşa cum arată domnul, moartea principelui Transilvaniei, Ioan II Sigismund, a mărit vigilenţa turcilor în acele părţi şi l-a împiedicat să-şi realizeze intenţiile. Toate aceste lucruri conţinute în scrisoare, au fost comunicate verbal de episcopul Almissei şi ambasadorului spaniol, don Guzmán de Silva, care la rîndul său le-a transmis regelui Filip II [65].

Din păcate şi această ofertă, ca şi altele din trecut, a rămas fără nici un răspuns din partea Spaniei, care era interesată mai mult de problemele Mediteranei şi ale Africii de Nord decît de cele ale Peninsulei Balcanice, unde refuza să ia în considerare chiar propunerile care vizau trecerea în stăpînirea ei directă a unor teritorii destul de întinse [66].

Cu toate acestea, reprezentanţii popoarelor balcanice au continuat să facă propuneri de luptă antiotomană Spaniei, uneori printre ei aflîndu-se şi români. Astfel, în timpul negocierilor purtate la Neapole şi Madrid, în 1573—1574, de către arhiepiscopul de Ohrida, în vederea unei răscoale antiotomane în Epir, se întîlneşte un personaj cu numele scris în trei feluri: Panesternicos, Panos Kaistolikos şi Panos Estolnicos. Este vorba de un Pano stolnicul, unul dintre boierii domnului Ţării Româneşti, Petru cel Tînăr (1559—1568), care ţinuse dregătoria între aprilie 1563 şi iunie 1568 [67].

Luptele turco-spaniole din Mediterana, deşi nu au implicat direct ţările române au avut, totuşi, o influenţă destul de importantă asupra lor, la fel cum şi situaţia lor a influenţat într-o oarecare măsură desfăşurarea ostilităţilor. Rolul zaherelei moldo-muntene în aprovizionarea capitalei Imperiului otoman şi a armatelor otomane a crescut mai ales în deceniul opt al secolului XVI, cînd înfrîngerea de la Lepanto a dus la întetirea atacurilor corsarilor creştini în Mediterana răsăriteană asupra vaselor cu provizii egiptene. În a doua jumătate a secolului XVI apar primele interdicţii asupra exportului ţărilor române, iar pentru a completa marile goluri provocate de înfrîngerea de la Lepanto, Poarta a luat din Moldova şi Ţara Românească, numai în 1572, 3 000 de cîntare (170 t.) de seu, a făcut mari comenzi de in, cînepă şi cîlţi (200 de care), a poruncit lui Alexandru II Mircea să-i

---

[64] Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din Arhivele din Simancas*, Bucureşti, 1940, p. 53, nr. LXXXV (În continuare se va cita Al. Ciorănescu, *Documente Simancas).*

[65] *Ibidem.*

[66] A se vedea în acest sens propunerea făcută Regelui Catolic, în 1571, de către Pedro Chincharo, care viza cucerirea Albaniei (R. Magdalena Redondo, *Catálogo general del Archivo de Simancas, Papeles de Estado — Milán y Saboya*, Milano, 1969, pp. 86, 108, 115—116, 122, 215). Bineînţeles că astfel de propuneri erau lipsite de realism, ceea ce explică respingerea lor, dar ele arată că lupta antiotomană dusă de Spania era consecinţa unor tendinţe expansioniste şi nicidecum a solidarităţii creştine.

[67] Andrei Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucureşti, Paris, 1980, p. 36.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pună la dispoziție 20 000 de vîslași [68], iar beilerbeiului și defterdarului de Timișoara sultanul Selim II le-a poruncit, în repetate rînduri, să trimită cantități cît mai mari de silitră și de praf de pușcă [69].

Dar consecințele resimțite de țările române nu au fost numai de natură economică, ci au afectat și viața politică. În acest sens putem considera că una din cauzele care au dus la declanșarea puternicei răscoale antiotomane condusă de Ion Vodă cel Viteaz (1572—1574), a fost pretenția formulată de Poartă, care pregătea cu febrilitate o mare ofensivă antispaniolă în Africa de Nord, ca tributul Moldovei să fie dublat de la 35 000 la 70 000 de galbeni [70].

Luptele crîncene din vara anului 1574 și jaful la care tătarii au supus Moldova au micșorat mult cantitatea de cereale care a luat drumul Istambulului, astfel încît, la 10 septembrie 1575, don Guzmán de Silva, ambasadorul spaniol de la Veneția, putea să-l informeze pe Filip II că, din această cauză, turcii nu vor fi capabili să-și scoată flota în anul următor și deci spaniolii vor fi eliberați de presiunea din Mediterana [71].

Pînă la Mihai Viteazul legăturile țărilor române cu Spania au mai cunoscut un moment semnificativ în timpul domniei lui Ștefan Báthory, principe al Transilvaniei și rege al Poloniei (1571, 1575—1586). Alegerea lui Báthory, care era catolic, ca principe al Transilvaniei a provocat o reacție de satisfacție la curtea imperială, reacție imediat comunicată de ambasadorul spaniol, contele de Montagudo, lui Filip II la Madrid [72]. Răspunsul Regelui Catolic, dat la 7 septembrie 1571, exprima mulțumirea pentru această alegere și speranța că lupta antiotomană va avea numai de cîștigat [73]. Aceste speranțe au fost întărite în noiembrie același an, de posibilitatea realizării unei alianțe antiotomane între curtea din Viena, Polonia, Báthory și Bogdan Lăpușneanu, domnul Moldovei [74] precum și de cererea adresată de Báthory la 14 decembrie de a i se trimite iezuiți pentru a înființa un colegiu la Cluj [75].

Dar, foarte curînd, principele transilvan și-a dat seama că nu poate conta prea mult pe sprijinul Habsburgilor și că singura putere din zonă de care trebuie să țină cu adevărat seama este Imperiul otoman. De aceea, relațiile sale cu Habsburgii s-au răcit treptat și au devenit chiar ostile, după 1575, atunci cînd el a fost ales rege al Poloniei cu sprijinul turcilor. Cu toate acestea relațiile sale cu Spania au continuat, deși limitate doar la două probleme de importanță redusă, și anume la demersurile întreprinse pentru obținerea moștenirii reginei Bona Sforza din viceregatul napolitan [76] și la cumpărările de cai spanioli făcute prin intermediul lui

---

[68] N. Iorga, *Românii și lupta de la Lepanto*, în *RI*, X, nr. 4—6, 1924, pp. 106—107; Mihai Maxim, *Regimul economic al dominației otomane în Moldova și Țara Românească în a doua jumătate a sec. XVI*, în *RdI*, XXXII, nr. 9, 1979, p. 1753—1754. Cifra de 20 000 de vîslași pe care o dau izvoarele ni se parte, evident, exagerată, dar ea reflectă exact presiunea economică crescîndă la care erau supuse țările române.

[69] Mustafa Ali Mehmed, *Documente turcești privind istoria României*, vol. I, *1455—1774*, București, 1976, p. 91, nr. 95; p. 109, nr. 114; p. 116—117, nr. 124; p. 117, nr. 125 și p. 118, nr. 126.

[70] Dinu C. Giurescu, *Ion Vodă cel Viteaz*, București, 1974, p. 79; Nicolae Grigoraș, *Politica externă a Moldovei în timpul domniei lui Ion Vodă cel Viteaz (1572—1574)*, în *Coordonate culturale vrîncene*, București, 1974, p. 83.

[71] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 69, nr. CXXXIII.

[72] *Elementea ad fontium editiones*, vol. VIII, *Documenta Polonica ex Archivo Generali Hispaniae in Simancas*, I pars, ed. Valerianus Meysztowicz, Romae, 1963, p. 176, nr. 138.

[73] *Ibidem*, vol. XII, III pars, Romae, 1964, pp. 3—4, nr. 2.

[74] *Ibidem*, vol. VIII, p. 181—182, nr. 143.

[75] *Ibidem*, p. 186, nr. 146.

[76] Vezi în acest sens scrisorile lui Ștefan Báthory către Filip II din 1 februarie 1578, 1 aprilie și 28 iunie 1580, și acreditarea solului Stanislav Fogelveder la 8 februarie 1578, precum și răspunsurile lui Filip II adresate, la 12 mai 1579, lui Báthory și soției sale, regina Ana (*Ibidem*, vol. XV, IV pars, Romae, 1966, p. 102—105, 109—110, 117—118, nr. 84, 86, 87, 92, 99, 100. Cf. Edouard Kuntze, *Les rapports*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Daniele Moretto[77]. Deși aceste probleme priveau mai mult regatul polon decît Transilvania, faptul că în toate scrisorile adresate lui Filip II, Báthory se intitula și principe al Transilvaniei ne îndreptățește să le socotim ca făcînd parte din ansamblul relațiilor țărilor române cu Spania, țara românească a Transilvaniei căpătînd astfel o mai mare importanță și considerație atît pentru regele Filip al II-lea, cît și pentru întreaga curte de la Madrid.

În afara acestor relații, pe care am putea să le numim oficiale, de la stat la stat, au existat și altfel de legături româno-spaniole, neoficiale, stabilite mai ales prin intermediul unor pretendenți la tronurile țărilor române care, în peregrinările lor prin lume, au ajuns și pe pămîntul Spaniei sau în teritorii aflate sub dominație și influență spaniolă.

În același timp sau puțin după trecerea lui Despot Vodă prin Spania, viitorul voievod al Transilvaniei, Cristofor Báthory (1530—1581), a ajuns și el în această țară, în cadrul unei călătorii pe care a întreprins-o în mai multe țări ale Apusului[78]. Nu cunoaștem amănunte despre această călătorie, dar știm precis că el și-a făcut ucenicia armelor în anii 1546—1547 ca *Berciter der Kaiserlichen Pferde* în armata lui Carol Quintul[79].

Una din cele mai interesante figuri de aventurieri din această vreme a fost Ioan Gheorghe Heracleu Basilic Despot, care se considera descendent „...din neamul împăraților Flavi Augusti de la Roma, și apoi de la Constantinopol, prin mila lui Dumnezeu restaurator și mare maestru al Cavalerilor Sf. Gheorghe, moștenitor al Greciei întregi, rege al Peloponezului, Moldovei, Valahiei, domn al Răsăritului etc."[80]. Acesta, deși nu a ajuns în Spania, a stat o vreme în Lombardia și la Genova[81] iar în 1567 se afla la Neapole unde se bucura de favorurile viceregelui spaniol și ale robilimii locale[82]. Constatăm deci că speranțele sale de a dobîndi unul din tronurile țărilor române, care nu se vor împlini niciodată, se bazau mai ales pe ajutorul Regelui Catolic, avînd în vedere că toate aceste teritorii se aflau fie sub dominația directă, fie sub influența sa.

Alt pretendent la un tron românesc, care a rătăcit prin multe țări ale Europei, ajungînd și în Spania, a fost Nicolae Basarab. În 1569 el se afla la Segovia, unde era ajutat cu bani de Hans Heher, fapt pentru care l-a răsplătit acordîndu-i titlul de „marchiz de Ialomița"[83]. Din scrisoarea pe care secretarul regal Pfinzig a adresat-o, în același an, superiorului său Zayas, aflăm că Nicolae Basarab luptase în serviciul Spaniei în Malta, Ungaria și la Granada, că se bucura de protecția ambasadorului Poloniei la Madrid, care garanta autenticitatea descendenței sale, și că cerea de la regele Spaniei o scrisoare de recomandare pentru împăratul Maximilian II (1564—1576) și o mică sumă de bani, în afară de ce primise pînă atunci pentru serviciile sale. De asemenea aflăm că el primise deja o scrisoare de recomandare pentru viceregele spaniol din Neapole, dar că nu dorea să plece pînă cînd nu i-ar fi fost satisfăcute și celelalte cereri și promitea că, odată ajuns pe tronul Țării Românești, va ști cum să-și arate recunoștința pentru ajutorul

---

de la Pologne avec le Saint-Siège a l'époque d'Etienne Báthory, în volumul *Etienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transilvanie*, Cracovie, 1935, p. 159).

[77] *Elementa ad fontium*, vol. XI, II pars, Romae, 1964, p. 249—250, nr. 201 și vol. XV, p. 103, nr. 85 ; Cf. Antoine Knot, *La cour, la vie privé et la mort d'Etienne Báthory*, în vol. *Etienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transylvanie*, p. 414.

[78] Antoine Aldásy, *La généalogie de la famille Báthory*, în vol. *Etienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transylvanie*, p. 8.

[79] A. Veress, *Documente*, II, București, 1930, p. 249, nr. 231 ; Iulian Marțian, *Magyarok V Károly császár udvartartá sában (1546—1547)*, în „Erdélyi Muzeum", XVII, nr. 1, 1910, p. 53—54.

[80] Hurmuzaki, *Documente*, VIII, p. 158, nr. CCXXVII.

[81] N. Iorga, *Pretendenți domnești în secolul al XVI-lea*, în *ARMSI*, s. II, t. XIX, 1898, p. 226 ; Virginia Sacerdoțeanu, *Ceva cu privire la pretendentul Gheorghe, Despot*, în *RI*, XX, nr. 1—3, 1934, p. 3—7.

[82] Al. Cioränescu, *Documente Simancas*, p. 46—48, nr. LXXV ; Arhivele Statului București, microfilme Spania, r. 3, c. 60—63.

[83] N. Iorga, *Pretendenți domnești...*, p. 228—229 ; A. Veress, *Vechi istorici unguri și sași despre istoria românilor (1760—1787)*, extras din *ARMSI*, s. III, t. IV, București, 1928, p. 54—55.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

primit[84]. Nu știm dacă aceste cereri au fost sau nu satisfăcute pînă la urmă, dar sigur este că Nicolae Basarab nu a reușit niciodată să-și vadă îndeplinit visul de domnie.

Un pretendent mai nororos decît ceilalți, singurul care s-a adresat Spaniei și a reușit să obțină tronul mult dorit, dar fără sprijinul acesteia și chiar împotriva dorinței ei, a fost Petru Cercel, domn al Țării Românești între 1583 și 1585.

Ajuns în Franța, în ianuarie 1579, și avînd sprijinul integral al lui Henric III (1574—1589) și al reginei mame, Caterina de Medicis[85], el a considerat însă necesar să obțină și bunăvoința altor monarhi apuseni și, cu acest scop, a trimis în Anglia pe S. Bonnet, iar în Spania pe cavalerul Robert Lins de Dorandoff[86].

În scrisoarea pe care a trimis-o, la 16 decembrie 1579 din Paris, lui Filip II, Petru Cercel cerea ajutor pentru a căpăta tronul Țării Românești, arăta suferințele pe care le-a îndurat din partea turcilor și recomanda pe trimisul său, cavalerul de Dorandoff[87].

Ajuns foarte repede la Madrid, Dorandoff a fost primit în audiență, la 25 decembrie, de către cardinalul de Granvela, vicerege al Neapolelui, care în aceeași zi a înaintat un raport despre această întîlnire lui Filip II. În raport cardinalul își exprima serioase îndoieli în legătură cu persoana trimisului și cu cele ce i-au fost comunicate, încheind cu recomandarea ca cererile formulate să fie respinse categoric, deoarece sprijinindu-le Spania nu va putea trage nici un folos căci „...țara Valahiei este foarte departe pentru ca în momentul de față Maiestatea Sa să poată obține ceva de acolo, și cu atît mai puțin prin intermediul acestuia care nici măcar nu o stăpînește, și dacă ar intra în ea cu ajutorul regelui Franței (ceea ce nu cred) nu știu cîtă încredere am putea avea în el"[88].

Spania cunoștea foarte bine sprijinul pe care Petru Cercel îl avea din partea Franței și se temea ca cererile acestuia să nu fie o intrigă a curții de la Paris, iar în eventualitatea în care el ar fi obținut tronul dorit cu ajutor francez, automat trebuia să devină nu supus credincios al Porții și deci orice posibilitate de colaborare antiotomană era exclusă. La aceste considerente se adăuga faptul că, tocmai în acea perioadă, curtea de la Madrid căuta realizarea unei păci sau cel puțin a unui armistițiu cu turcii[89], care putea să-i aducă liniștea necesară în Mediterana pentru a-și concentra eforturile în alte direcții, și de aceea dorea să evite orice complicații nepreväzute.

Deși a refuzat categoric să-l sprijine pe Petru Cercel, Spania a urmărit cu multă atenție evoluția sa ulterioară, pînă aproape către sfîrșitul tragic pe care soarta i l-a rezervat, temîndu-se că, prin intermediul prezenței sale pe unul din tronurile țărilor românești, alianța franco-otomană s-ar putea consolida în detrimentul ei. Astfel,ambasadorul de la Veneția, don Cristobal de Salazar, raporta lui Filip II, în martie 1581, despre sosirea pretendentului în acest oraș și despre sprijinul pe care-l avea din partea Franței și a Senioriei, care i-a pus la dispoziție 1 000 de taleri și o corabie pentru Raguza[90]. Din Constantinopol, informatorul Bartolomeo Pusterla a ținut la curent curtea de la Madrid, din aprilie 1581 pînă în iulie 1582, cu lupta pentru tronul Țării Românești dusă de Petru Cercel, luptă pentru care în acea perioadă nu se întrevedeau prea mulți sorți de izbîndă[91]. Următoarele informații, provenite tot din capitala Imperiului otoman, se referă la numirea în domnie și la mazilirea și fuga sa în Tronsilvania[92], iar după un interval de trei ani, don Juan de Carnoza informa, din Veneția, pe Filip II despre noile speranțe ale lui Petru Cercel de a redobîndi domnia[93]. În sfîrșit, ultimele

---

[84] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 51—52, nr. LXXXII.

[85] Ștefan Pascu, *Petru Cercel și Țara Românească la sfîrșitul sec. XVI*, Sibiu, 1944, p. 22—23.

[86] *Ibidem*, p. 24.

[87] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 78—79, nr. CLV.

[88] *Ibidem*, p. 80—81, nr. CLVII.

[89] F. Braudel, *op. cit.*, p. 432—450 ; Marqués de Lozoya, *Historia de España*, tomo IV, Barcelona, 1977, p. 222.

[90] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 84—85, nr. CLXI—CLXIV.

[91] *Ibidem*, p. 85—87, nr. CLXV—CLXIX și CLXXII.

[92] *Ibidem*, p. 89—90, nr. CLXXXII—CLXXXIV.

[93] *Ibidem*, p. 91—92, nr. CLXXXIX—CXCI.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ştiri cu privire la situaţia sa, cunoscute nouă, care au ajuns în Spania, datează din 1589 şi 1590 şi vorbesc despre arestarea lui la Constantinopol şi intenţiile turcilor de a-l surghiuni în insula Rodos[94].

Această atenţie pe care diplomaţia spaniolă a acordat-o, mai mulţi ani la rînd, persoanei unui pretendent rătăcitor şi domn efemer se explică nu atît prin importanţa pe care ar fi avut-o Petru Cercel în vastele planuri politice ale monarhiei spaniole, cît prin importanţa pe care, incontestabil, o aveau ţările române în cadrul relaţiilor politice internaţionale din secolul XVI, şi de care erau conştiente toate marile puteri ale vremii.

Spre sfîrşitul secolului XVI şi alţi pretendenţi la domnia ţărilor române au ajuns în Spania. Un astfel de personaj, al cărui nume nu îl cunoaştem şi care se intitula „principele Valahiei" se stabilise în 1584 la Genova. Trecuse la catolicism, obţinînd astfel sprijinul papei care-i pusese la dispoziţie trei mii de scuzi, şi era căsătorit cu o femeie frumoasă numită Veneţiana, probabil italiancă, care avea o deosebită trecere pe lîngă genovezi. În acelaşi an, el a părăsit Genova şi a plecat în Spania cu speranţa obţinerii unor noi ajutoare[95], dar urma să se piardă pentru noi.

Contemporan cu acest anonim a fost un un oarecare „Yanoda Bayboda, principe de Moldavia", probabil un fiu al lui Iancu Sasul (Iancula), stabilit în acea perioadă la Toledo[96] şi despre care nu avem nici un fel de alte date concrete.

Ultimul pretendent domnesc ajuns pe pămîntul Spaniei în acest secol a fost viitorul domn al Moldovei, Ştefan II Tomşa (1611—1615; 1621—1623). Acesta a fost unul din numeroşii aventurieri care cutreierau Europa la sfîrşitul secolului XVI şi începutul celui următor în căutarea unui stăpîn războinic care să-l conducă spre glorie şi bogăţie. Ajun în Franţa, Tomşa s-a înrolat în armatele lui Henric IV. (1589—1610) şi a participat la asediul oraşului spaniol Jaca (1590), dar, fiind lipsit de noroc, a căzut prizonier[97].

Dacă numărul pretendenţilor domneşti care au ajuns în Spania a fost, aşa după cum am văzut, destul de mare, un fenomen similar, dar în sens invers, a avut loc şi în ceea ce priveşte pătrunderea unor spanioli în ţările române, bineînţeles nu ca pretendenţi la tronul ţării lor, ci ca mercenari şi aventurieri plecaţi să cutreiere lumea.

Am văzut că mercenarii spanioli au constituit nucleul principal ar armatei comandate de Castaldo, care a invadat Transilvania în 1551, iar puţin mai tîrziu şi Ţara Românească, şi tot ei au fost prezenţi în Moldova de-a lungul întregii domnii a lui Despot Vodă. În afara acestor acţiuni organizate şi destul de mari ca amploare, mercenari şi cavaleri spanioli trebuie să fi ajuns la noi, în diferite împrejurări, şi în mod întîmplător. Ne bazăm, atunci cînd facem această afirmaţie, pe un singur document anterior domniei lui Mihai Viteazul, datat la 13 februarie 1583 din Sofia, în care se vorbeşte despre un cavaler spaniol ce luptase împotriva turcilor în Persia şi în Moldova[98], dar credem că numărul unor

---

[94] *Ibidem*, p. 95—96, nr. CXCVIII şi CCII.

[95] Virginia Vasiliu, *Miscellanea di piccole notizie riguardanti la storia romena dei secoli XVI e XVII*, în „Diplomatarium italicum", I (1925), p. 230—231; George Lăzărescu, Nicolae Stoicescu, *Ţările române şi Italia pînă la 1600*, Bucureşti, 1972, p. 115.

[96] Gregorio Marañón, *El Greco şi Toledo*. Bucureşti, 1977, p. 98; A. Pippidi, *Imagini spaniole ale Transilvaniei: Lope de Vega şi Duque de Estrada*, în culegerea de studii *Stat, societate, naţiune. Interpretări istorice*, Cluj-Napoca, 1982, p. 177.

[97] Raportul lui Harley, ambasadorul Franţei la Constantinopol, către regina mamă, Maria de Medicis, din decembrie 1611, conţine următoarele despre Tomşa: „El a fost în Franţa şi mi-a spus că a fost făcut prizonier la Jaca, care este o fortăreaţă a Spaniei din Pirinei" (Hurmuzaki, *Documente*, Supl. I, 1, p. 140, nr. CCXVII). Cf. N. Iorga, *Pretendenţi domneşti...*, p. 258; idem, *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, în *RHSEE*, XIII, nr. 4—6, 1936, p. 126; Gh. I. Brătianu, *O oaste moldovenească acum trei veacuri*, în *RI*, II, nr. 3—6, 1916, p. 56.

[98] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 89, nr. CLXXX.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

astfel de aventurieri a fost mai mare, deoarece ei vor fi atestați și mai tîrziu, în timpul lui Mihai Viteazul[99] și în prima jumătate a secolului XVII[100].

Un ultim element de legătură între Spania și țările române în perioada pe care o avem în vedere, este adevărat că destul de subțire, l-a constituit, totuși, viața plină de peripeții a aventurierului Bartolomeo Brutti.

Albanez italienizat, originar din părțile stăpînite de Veneția și nepot al arhiepiscopului de Antivari, Giovanni Brutti (1551—1571)[101], Bartolomeo se afla în 1575 în slujba turcilor care l-au trimis la Raguza, Veneția și Roma pentru un schimb de prizonieri[102]. Apoi a intrat în serviciile regelui Spaniei și, în 1577, l-a însoțit pe Marigliano la Constantinopol, care avea misiunea de a purta tratative cu Poarta în vederea încheierii unui armistițiu[103], dar în 1579 a fost arestat pentru intrigi[104]. În acest interval de timp, continuînd să fie agent al Spaniei, Bartolomeo Brutti a intrat și în serviciul lui Iancu Sasul, pe care l-a ajutat să devină domn al Moldovei în 1579[105] și la chemarea acestuia a venit în țara noastră în anul următor[106].

Nu cunoaștem nici un amănunt legat de activitatea sa din această perioadă care să ne lămurească în ce măsură Brutti a contribuit la stabilirea unor legături între Spania și Moldova, dar în scrisoarea pe care i-o trimitea lui Filip II, la 25 ianuarie 1580 din Constantinopol, el arăta că este chemat de domnul Moldovei, Iancu Sasul, subliniind că: „...o voi putea servi pe Maiestatea Voastră în legătură cu lucruri de mare importanță în Moldova, căci în acel regat sînt multe ocazii de a vă putea servi. Nu voi uita să amintesc Maiestății Voastre că am stat în aceste țări [Imperiul otoman — *n.n.*] trei ani pentru a o servi și întotdeauna pe cheltuiala mea..."[107]. Iată deci o dovadă clară că Brutti s-a aflat în același timp și în serviciul lui Iancu Sasul, dar și în acela al regelui Spaniei.

Venit în Moldova, el a îndeplinit, între 1580 și 1591, dregătoriile de mare postelnic, mare cămăraș și căpitan de Soroca, fiind în cele din urmă ucis din ordinul lui Aron Vodă, în aprilie 1592[108]. Singurul amănunt al activității sale care ar putea indica păstrarea anumitor legături cu Spania este sprijinul pe care l-a acordat propagării catolicismului în Moldova[109].

În concluzie, putem afirma că în cea de a doua jumătate a secolului XVI relațiile româno-spaniole se mențin la un nivel destul de ridicat, marcînd o continuitate semnificativă între cele două momente de vîrf ale lor din acest secol, reprezentate de domniile lui Petru Rareș și Mihai Viteazul. Aceste relații au reprezentat reluarea, pe o treaptă superioară și în alt context istoric, a unei

---

[99] În bătălia de la Gurăslău (3/13 august 1601). Mercenarii spanioli au luptat împotriva lui Sigismund Báthory atît în armata lui Mihai Viteazul (A. Veress, *Documente*, VI, p. 360, nr. 340; A. Randa, *op. cit.*, p. 289), cît și în cea a lui Basta („Arhiva Someșană", 1972, p. 117; Nicolae Stoicescu, *Oastea lui Mihai Viteazul*, în culegerea de studii *Mihai Viteazul*, București, 1975, p. 108).

[100] Este vorba de Duque de Estrada (A. Pippidi, *Imagini spaniole ale Transilvaniei...*, p. 177—186).

[101] *Călători străini despre țările române*, vol. II, București, 1970, p. 525; Virgil Apostolescu, *Un aventurier apusean la curtea lui Petru Șchiopul: Bartolomeo Brutti*, în *AIIAI*, XVIII, 1981, p. 567.

[102] Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. XLVI și p. 91, nr. CXLV; A. Pippidi, *Hommes et idées...*, pp. 137—145; V. Apostolescu, *art. cit.*, p. 567.

[103] „Arhiva istorică a României", I, 1865, p. 1 și p. 174, nr. 256; Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 602, apendice I, nr. 31; V. Apostolescu, *art. cit.*, p. 567.

[104] Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 637—638, apendice I, nr. LXVIII; Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 74—76, nr. CXLVIII și p. 77—78, nr. CLI.

[105] Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. XLVI.

[106] Șt. Pascu, I. Ionașcu, C. Cihodaru, Gh. Georgescu-Buzău, *Istoria medie a României*, vol. I, București, 1966, p. 326; V. Apostolescu, *art. cit.*, p. 568.

[107] Al. Ciorănescu, *Documente Simancas*, p. 82, nr. CLVIII.

[108] N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII*, București, 1971, p. 296.

[109] *Ibidem*; V. Apostolescu, *art. cit.*, p. 569—571.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tradiții stabilite încă din vremea lui Iancu de Hunedoara și Alfons V de Aragon [110], și au avut la bază interesul comun al luptei antiotomane.

Pentru țările române situația politică internațională devenise deosebit de gravă, independența și existența statală fiinu-le amenințate ca niciodată în trecut. În condițiile prăbușirii statului feudal ungar, a alianței franco-otomane și a tratatelor succesive polono-otomane (1554, 1568, 1577, 1583), pentru ele unicul sprijin extern, este adevărat că îndepărtat și foarte puțin sigur, rămăsese doar Imperiul habsburgic, strîns legat de Spania. Pe această cale s-au putut stabili contacte româno-spaniole, dar toate speranțele în ajutorul care putea veni din îndepărtata Peninsulă Iberică s-au dovedit a fi iluzii deșarte. Atunci cînd armatele spaniole au ajuns în țările române, ele nu erau împinse de dorința unui sprijin creștinesc în lupta antiotomană, ci doar de ambițiile unor capete încoronate dornice să-și mărească întinsele stăpîniri cu noi teritorii.

Pentru Spania, lupta antiotomană nu era o luptă pentru existență, ci o luptă pentru dominația mondială. Din această cauză ea a urmărit cu mare atenție orice focar de rezistență care putea să-i slăbească adversarul, țările române fiind, la acea dată, unicul element de rezistență autentică antiotomană din Europa de sud-est pe care se putea baza blocul habsburgic. Cu toate acestea Spania și Austria nu s-au gîndit niciodată la o veritabilă colaborare antiotomană cu țările române, căutînd mereu să le arunce pe acestea în luptă pentru a micșora pe această cale presiunile la care ele însele erau supuse.

Oricum, indiferent de considerentele pe care curtea de la Madrid le-a pus la baza relațiilor sale cu țările române, existența însăși a unor astfel de relații ne dovedește rolul deosebit de important pe care ele au continuat să-l joace și în cea de a doua jumătate a secolului XVI în viața politică a Europei, în ciuda presiunii extraordinare la care erau supuse din partea Imperiului otomar. Aceasta demonstrează încă o dată trăinicia statelor feudale românești și marea putere de rezistență de care a dat dovadă poporul nostru în fața tuturor vicisitudinilor istoriei.

RELATIONS ROUMANO-ESPAGNOLES PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XVI-e SIÈCLE

RÉSUMÉ

Les relations roumano-espagnoles ont été fondées, pendant la seconde moitié du XVI-e siècle, sur l'intérêt commun de la lutte anti-ottomane, mais les objectifs poursuivis par les deux parties étaient bien divergents. Pour les Pays Roumains, il s'agissait d'une lutte défensive, pour sauvegarder l'indépendance et l'existence même de l'Etat, tandis que pour l'Espagne les actions antiottomanes constituaient seulement une partie de sa vaste politique expansionniste qui visait la suprématie pluricontinentale. A cause de cette divergence, seulement quelques contact roumano-espagnoles ont pu avoir une finalité conforme aux désirs des deux parties ; l'exemple typique en est l'expédition du général Castaldo en Transylvanie : en dépit de son caractère nettement antiottoman, en fait, elle visait le remplacement d'une domination (ottomane) par une autre (celle des Habsbourgs), ce qui a déterminé, finalement, son échec.

Quoique les relations roumano-espagnoles de cette étape aient été, en fait, une longue série de tentatives échouées, elles démontrent avec force le rôle des Pays Roumains dans l'arène politique européenne, et tant qu'élément qui pouvait et devait être considéré, même par un grand pouvoir, tel que l'Espagne, en dépit des différences et des divergences politiques, idéologiques et religieuses.

[110] Pentru relațiile dintre Iancu de Hunedoara și Alfons V de Aragón vezi studiul nostru *Relațiile lui Iancu de Hunedoara cu Alfons al V-lea de Aragón și lupta antiotomană la mijlocul secolului al XV-lea*, în *RdI*, tomul 38, nr. 8, 1985, p. 782—795.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

RAPORTURILE POLITICE ROMÂNO-AUSTRIECE ÎNTRE 1683 ŞI 1718 (III) *

DE

GABRIEL BĂDĂRĂU

5. *Interese habsburgice şi româneşti în cadrul tratativelor şi tratatului de pace de la Passarowitz*

Perspectiva încheierii păcii între principalele puteri beligerante — Imperiul habsburgic şi cel otoman — din războiul pe sfîrşite, determina pe fruntaşii boierimii române, înclinaţi însă spre o colaborare cu austriecii, să-şi facă cunoscute interesele, într-un adevărat „program" politic. Contîndu-se pe sprijinul reprezentanţilor autorităţilor imperiale, se urmărea negocierea, în cadrul tratativelor de pace, a unor prevederi ce să dea urmare, cît de cît, acestor interese şi înscrierea lor în tratatul ce se va semna.

Astfel, într-o nouă adresă a deputaţilor boierimii muntene către Carol V, din iunie 1718, se arăta iarăşi că „biata Ţară Românească" pentru a nu mai continua a fi „sub dominaţia tiranică a păgînilor" se închină „Majestăţii Imperiale şi Catolice" şi că „noi deputaţii, reverenţioşi şi umili servitori, implorăm în numele clerului şi stărilor provinciei" ca în tratatul de pace ce se va încheia cu turcii să fie anexate următoarele capitole „pentru alinarea patriei noastre" :

1. Domnii să fie aleşi în viitor de Poarta otomană numai dintre români, nu dintre greci sau alţi străini, pentru că „domnul, fiind pămînean, va avea întotdeauna grijă de patria sa, şi se va preocupa să trăiască în pace cu vecinii", domnul ţării să nu mai poată fi depus prin forţă, fără reclamaţia comună a boierilor ;

2. Tributul să fie fixat ca odinioară, fără alte impuneri extraordinare, cum a trebuit să fie ridicat prin forţă în timpul voievodului Constantin Brâncoveanu ; pe viitor, ordinele Porţii să fie trimise prin boierii români rezidenţi la Constantinopol şi nu prin funcţionari turci, ceea ce prilejuia „dări nedrepte, ca un tribut ordinar" ;

3. Toţi acei boieri care, pentru proasta conducere a voievodului Nicolae Mavrocordat, se găsesc în afara patriei, în statele împăratului, să nu fie acuzaţi de felonie, fugă lor să fie atribuită conducerii proaste a zisului voievod şi să fie liberi a se întoarce în patria lor şi să-şi stăpînească în pace moşiile ;

4. Boierii care vor să rămînă în statele împăratului să fie liberi s-o facă şi să-şi poată deţine posesiunile din Ţara Românească, aşa cum în trecut unii munteni au deţinut moşii în Transilvania, deşi erau sub dominaţia otomană [1]. Cu excepţia celor de la pct. 1 şi 2, erau cereri ce exprimau interese de grup ale acelei părţi a boierimii implicate mai mult în colaborarea cu imperialii pe timpul războiului. În rîndul aceleiaşi boierimi se mai menţine încă o orientare mai „radicală", mai hotărîtă spre supunerea ţării austriecilor, orientare ce nu ţinea cont de mersul exact al tratativelor de pace, perseverînd, nerealist, în propunerile iniţiale. Astfel, tot în iunie 1718, într-o altă petiţie a deputaţilor boierimii muntene prezentată împăratului habsburg, se afirma că poporul „cu lacrimi" imploră ca, la încheierea păcii, după războiul ce continuă, să „binevoiască Majestatea sa Impe-

---

* Vezi AIIAI, XXII (1985) şi XXIII (1986).

[1] Hurmuzaki, *Documente*, VI, p. 230—231.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rială și catolică să ordone ca în orice fel să fie cucerită (achiziționată) întreaga provincie a Țării Românești" pentru a se satisface rugămințile prezentate și de deputațiunile anterioare, de a se scoate patria de sub jugul „barbar" și s-o ia sub domnia „dulce" și „justă" a sa. Reluîndu-se o mai veche cerință, se solicita să fie pus domn Gheorghe Cantacuzino, care se afla deja la Brașov; „de a ratifica și restabili demnitatea de voievod destinată odată umilului și fidelului vasal Gheorghe Cantacuzino" — dorință făcută cunoscută și de delegații e precedente ca „primul și principalul punct". Pentru a folosi ca dovadă, este amintit și tratatul de vasalitate (supunere) încheiat între Șerban Cantacuzino și Leopold I, nepus în aplicare datorită morții domnului muntean. Și, ca într-un adevărat leit-motiv, se repetă rugămintea de a fi recunoscute și întărite toate acele libertăți, demnități, privilegii și prerogative ale țării prezentate și în alte rînduri și să fie concedate prin decret imperial, iar eventualele modificări să se facă cu consultarea stărilor provinciei. Din prudență, se cerea ca, dacă totuși, după încheierea păcii țara va rămîne sub „jugul tiranic al barbarilor", Majestatea Sa Catolică să „comande" ca cele patru capitole din anexa B (care urmăreau „ușurarea" situației Țării Românești) să fie trecute în tratatul de pace ce se va încheia, iar Gheorghe Cantacuzino și boierii săi să aibă voie să rămînă în Transilvania, în calitate de „perpetui vasali fideli și servi ai Majestății Sale împărătești și catolice", dacă nu vor avea posibilitatea să se întoarcă în patrie[2]. Documentul este semnat, de această dată, numai de Radu Golescu, Ilie Știrbei și „Geovanni Abrami, aulico predicatore".

La rîndu-i, domnul Ioan Mavrocordat, deși participă la tratative ca plenipotențiar otoman, nu-și uită propriile interese și pe cele ale țării. Astfel, va mai face promisiuni de supunere austriecilor, în secret — el „a mulțumit cu supunere și a promis că dacă se încheie pacea sau continuă războiul, el vrea să slujească pe împăratul Austriei, trimițînd informații în taină și orice s-ar întîmpla să-i rămînă credincios [...]" — dar se va preocupa, în același timp, să promoveze cauza otomană și, pe cît posibil, să evite înrăutățirea situației țării sale. Va folosi, pentru aceasta, toate mijloacele avute la îndemînă: relații, promisiuni, mituire etc. — ceea ce va alimenta suspiciunea reprezentanților imperialilor. În acest sens, plenipotențiarul austriac, contele Virmont (însărcinat, la 4 iunie 1718, de Carol VI să negocieze cu Ioan Mavrocordat) scria lui Öttel, raportînd, în același timp, și împăratului, la 20 iunie, despre neîncrederea sa în atitudinea domnului Țării Românești, despre purtarea sa suspicioasă și încercările de a mitui pe unii dintre membrii conferinței de pace: „[...] acest domn, care-mi displace, vrea să mă ospăteze totdeauna, mi-a oferit deja un inel mediocru; i l-am înapoiat spunîndu-i că nu am ce face cu darurile lui că eu servesc pe cel mai mare prinț din lume, care-mi poate da ceea ce am nevoie, că nu-i pretind alt cadou, că fidelitatea față de stăpînul meu este singurul cadou pe care mi-l doresc [...]". Și diplomatul austriac repetă că „omul îmi pare suspect" și că el crede că „va trage cît poate" în favoarea sa, intenționînd să scrie „mulțumiri Majestății Sale imperiale", nutrind speranța că va locui, poate, în țările Austriei, cu voia împăratului, dacă împrejurările o vor impune[3]. S-au impus însă, în tratatul ce se va semna peste o lună, înțelegerile dintre „cei mari", reprezentînd interesele austriece și otomane, dar preocupările domnului Ioan Mavrocordat nu au rămas fără efect. Unul dintre acestea a fost și renunțarea turcilor la ideea de a avea un pașă la București, „așa cum avuseră la Timișoara", sau cum făcuseră în Moldova, cu Hotinul. Oricum, domnul muntean a reușit să-și păstreze tronul, încrederea din partea otomanilor și să nu-i îndepărteze pe imperiali ca dușmani personali. Însă, și la rîndu-le, austriecii i-au „forțat" oarecum, colaborarea domnului muntean în preliminariile încheierii tratatului de pace, lansînd zvonul că va fi „reclamat" la Poartă că nu s-a dovedit egalul lui Mihail Racoviță — domnul Moldovei, care respinsese o intervenție austriacă în Moldova, în ianuarie 1717, asemănătoare cu cea din 14 noiembrie 1716, de la București, soldată cu luarea în captivitate a lui Nicolae Mavrocordat (vezi mai jos) — în a respinge incursiunile austriecilor în țară[4].

[2] *Ibidem*, p. 232—234.
[3] *Ibidem*, p. 227—228.
[4] *Ibidem*, p. 225—227.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cu privire la Moldova și Țara Românească, în tratativele de pace austriecii cereau recunoașterea stăpînirii lor asupra Brețcului cu cea mai mare parte din ținuturile Bacău și Putna, pasurile dinspre Rodna și Bistrița, deci Dorna și Cîmpulungul, cetatea Neamțului, Cașin-ul, Tg. Ocna, Vrancea, Tazlău ș.a., respectiv, în primul rînd, „Valahia Cisalutană". Ioan Mavrocordat va fi cel care îi va înștiința pe imperiali că turcii sînt dispuși să cedeze, să le recunoască noile pretenții teritoriale în Țara Românească, cu granița pe Olt[5], „soluție" asupra căreia se convenise și reciproc și „plătită", încă în anul precedent, de domnul muntean cu 100 de pungi. Această hotărîre, deja prefigurată, era întrevăzută și sprijinită și de fruntașii nobilimii oltene care, cu numai două zile înainte de semnarea tratatului de pace de la Passarowitz, la 19 iulie 1718, se adresează din nou lui Eugeniu de Savoia, încredințîndu-l de supunerea lor și cerînd ca în tratatul de pace să se stipuleze alipirea Olteniei, dacă nu se poate a întregii Țări Românești, la Austria, pentru a fi, astfel „eliberați de stăpînirea păgînilor". Între semnătările de pe document, le găsim pe cele ale episcopului de Rîmnic, chir Damaschin; Șerban Bujoreanu, fost mare vornic; Vintilă Bușcanu, fost mare căpitan; Constantin Brăiloiu, clucer; Barbu Brăiloiu, fost mare serdar; Matei Brăiloiu, postelnic; Tudor Căpitan, Preda Boreanu; Matei Zătreanu, căpitan; Ilie Oteteleșeanu, căpitan; Matei Poenaru; Anania, egumen la Cozia; Nicodim, egumen la Bistrița, Constantin Fărcășanu; Iordache Fărcășanu; Dumitrașcu Căpitan; Drăghici Onescu; Fota Băicescu; Vasile Argetoianu; Milko Postelnic; Gheorghe paharnic de la Baia de Aramă[6], pe unii dintre aceștia îi vom întîlni implicați în administrația austriacă a provinciei. Dar, peste două zile, la 21 iulie 1718, datorită complicării situației interne și externe a principalilor combatanți, austriecii și otomanii, plenipotențiarii acreditați la Passarowitz semnau tratatele ce trebuiau să aducă pacea în această zonă a Europei. Articolul I al tratatului otomano-austriac stipula că Moldova și Țara Românească își păstrau vechile lor granițe. Se excepta partea Țării Românești de peste Olt, care, împreună cu Banatul Timișoarei, rămîneau în stăpînirea habsburgilor. Sava, Drina și Oltul marcau o nouă graniță efemeră între cele două imperii. Supușii catolici din Imperiul otoman reciștigau vechile privilegii, ceea ce le vor permite dese intervenții în treburile interne ale statului turc, mai ales că habsburgii căpătau și posibilitatea de a-și trimite consuli oriunde în Imperiul otoman, acolo unde alte Puteri obțineau acest drept. Imperialii, „în mod virtual" au abandonat Veneția, permițînd turcilor să rămînă în Moreea, în timp ce Veneția păstra numai Dalmația, insulele Ioniene și forturile capturate în Hertegovina și Perveze[7]. Otomanii, suferind un important „recul", nu se vor mai anterna într-un nou război pentru un anumit interval.

Anul 1718 marca, totodată, și o dată de cezură în istoria relațiilor româno-austriece, începutul unei noi etape în care prezența foștilor subiecți nu va mai fi la fel de animată, iar aspirațiile spre eliberarea țării ale boierimii noastre nu se vor mai sprijini, la fel de mult, pe concursul Vienei, ci pe ideea unei „colaborări" cu Rusia.

Așa cum s-a mai menționat, raporturile moldovenilor cu austriecii au fost mai puțin susținute decît cele ale domnilor și boierimii muntene, pînă la încheierea păcii de la Passarowitz. În ceea ce-l privește pe domnul Moldovei, Mihail Racoviță, relațiile acestuia cu imperialii s-au redus, de fapt, la reacțiile de respingere a acțiunilor ordonate de generalii austrieci împotriva țării, centrelor fortificate sau îndreptate contra sa. Nu pot fi dovedite, ca în cazul celor doi Mavrocordați din Țara Românească, nici măcar contacte secrete, inițiative personale în direcția unei colaborări ferită de ochii turcilor. Pe de altă parte, nici în rîndul boierimii nu se constituie o „partidă austrofilă", puternică, dinamică, ca în țara soră, deși unele inițiative de colaborare nu au lipsit. Ele au aparținut unor

---

[5] *Ibidem*, p. 213—216; 226—229.

[6] *Ibidem*, p. 236—237.

[7] D. A. Sturdza, C. Colescu-Vartic, *Acte și documente relative la istoria renașterii României*, vol. I, București, 1900, p. 33—34; *România în relațiile internaționale 1699—1939*, Iași, 1980, p. 26; Stanford J. Show, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, vol. I, *Empire of the Gazis. Rise and decline of the Ottoman Empire 1280—1808*, Cambridge—London, 1977, p. 232.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

fruntaşi ai boierimii din ţinuturile dintre Siret şi munţi, dar nu în direcţia realizării unui plan politic coerent şi concret, aşa cum au avut muntenii. Evident, ideea sprijinului creştin, vienez, pentru eliberarea de sub dominaţia otomană a fost una ce a animat speranţa şi în Moldova, dar nu s-a mai concretizat nici măcar sub forma unor proiecte de „închinare", de „supunere" a ţării împăratului, ca în 1691, şi, în cele din urmă, va fi părăsită. Cel mai adesea, iniţiatorii amintitei colaborări cu austriecii au fost „mînaţi fiecare de alte duşmănii şi de ambiţii proprii" sau de dorinţa „revanşării" pentru că au fost nedreptăţiţi de domn, cu atît mai mult cu cît, prin actele şi comportarea lor, „cătanele" vor dezamăgi, punînd într-o lumină mai favorabilă chiar regimul de dominaţie otomană faţă de cel, de scurtă durată, al creştinilor.

În urmărirea realizării tendinţelor de expansiune caracteristice politicii austriece în secolul XVIII, folosind orice mijloace şi, prin excelenţă, colaborarea cu elementele politicii interne favorabile lor, imperialii vor folosi şi faptul că în Moldova se aflau mulţi fruntaşi ai opoziţiei antihabsburgice maghiare: contele Eszterhazy, Csáky, Papay, Horváth, Beresenyi, Forgach, Talabă (român făgărăşan)[8] care, sprijiniţi de paşa de Hotin, făureau irealizabile planuri de intervenţie în Transilvania, ceea ce era în măsură să alimenteze suspiciunile habsburgilor şi să le motiveze, în unele cazuri, acţiunile intervenţioniste.

După reuşita incursiunii din Ţara Românească (14 noiembrie 1716) ce a fost urmată de capturarea domnului, un plan asemănător fu formulat, cu colaborarea unor elemente boiereşti moldoveneşti, cu o aceeaşi finalitate — de a prinde pe domnul ţării ostil austriecilor — cum va fi confirmat chiar de ofiţerul însărcinat cu executarea lui, francezul François Ernaut (Francisc de Lorena, la N. Iorga; Ferencz, Ferentz, ungureşte; Frenţ, româneşte, la I. Neculce etc.), dar fără succes. Înainte de aceasta, austriecii iau în stăpînire, după începerea războiului cu turcii, unele centre fortificate de la graniţa dintre Moldova şi Transilvania. Astfel, la 8 octombrie 1716, generalul Karl Tige comunica Consiliului de război vienez ocuparea mănăstirii Caşin, cu sprijin intern moldovenesc. Ceva mai tîrziu, la 1 noiembrie, informa acelaşi Consiliu că boierii moldoveni îndeamnă şi la ocuparea cetăţii şi mănăstirii Neamţului[9], aşa încît, în scurt timp, „mii de cătane intrase în ţară şi pe la Caşin, pe la Neamţ şi pe la Cîmpulungul din Bucovina; aşa că ţara dintre Siret şi munţi se dăduse cu cătanele, iar Mihai vodă (Racoviţă — n.n.) să stăpînească numai pe lîngă Iaşi şi Orhei [...]"[10], conchidea cronicarul contemporan cu evenimentele. După „experienţa" muntenească, „nemţii, văzînd că expediţia lor a mers bine, că au prădat mult în Ţara Românească, luînd atît din lucrurile domnului cît şi din ale oamenilor lui, şi-au pus în gînd să facă la fel şi cu Mihai vodă, *căci au găsit şi aici în ţară astfel de mijlocitori şi de părtaşi*, care îi îndrumau şi le făgăduiau că le vor preda pe domn şi vor supune Ţara Moldovei împăratului Germaniei"[11]. Cum vom vedea, aceşti „mijlocitori" şi „părtaşi" ai austriecilor formau un grup restrîns, „un fenomen local, cuprinzînd multă boierime mică, neprimită la Curte, cu deosebire acei mazili care au fost nemulţumiţi de multele dări *ale acestei domnii împovărate*", — deci **nu** se constituise o „partidă" boierească, austrofilă, puternică ca în Ţara Românească şi, în consecinţă, nici nu aveau un plan de aderenţă mai generală, ci „arondat" unor interese proprii, imediate. Acest mic grup de „ambiţioşi" era format „tot de boieri de către munte, din părţile unde se ridicase odată Gheorghe Ştefan [...]. Trăia nepotul fostului domn, Vasile Ceaurul, mazil cu titlul de stolnic, care nu uitase că o rudă, fata lui Dumitraşcu Ceaurul, fusese doamna lui Antioh Cantemir şi ar fi vînat însuşi domnia. Se adăugiră un Gheorghe Velişcu, un Aslan, un Nicolae Şoldan, după cum se pare mai mult elemente ostăşeşti [...], care nu formau un partid, nu puteau determina o pribegie organizată şi nu s-au înţeles niciodată cu muntenii doritori de domnie

[8] N. Iorga, *Istoria românilor*, VII, *Reformatorii*, Bucureşti, 1938, p. 43.

[9] C. Giurescu, *Material pentru istoria Olteniei sub austrieci*, vol. I, (1716—1725), Bucureşti, 1913, p. 42—43, 45.

[10] Gh. Ghibănescu, *Iaşii sub Mihai Vodă Racoviţă întru cea de a treia a lui domnie (1716—febr. 24—1727, sept. 25)*, în *IN*, VIII, 1929, p. 176.

[11] *Cronica Ghiculeştilor, Istoria Moldovei între anii 1695—1754*, ed. Nestor Camariano şi Ariadna Camariano-Cioran, Bucureşti, 1965, p. 195.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nemțească, dar ei aveau legături, pe care nu le cunoaștem, cu francezul care poruncea în Ardeal, Steinville [12]. Acești boieri, dintre care Vasile Ceaurul avea și titlul de „grof împărătesc" (D. Cantemir atribuia rudei acestuia, fostul domn Gheorghe Ștefan, o înaltă origine ungurească) luptaseră alături de Ioan Sobieski și apoi, în 1711, alături de ruși pentru a scăpa de ascultarea otomană [13], aveau deci o oarecare „tradiție" opozițională. Împrejurările noului război austro-turc le prilejuiră noi acțiuni și cauzele imediate ale orientării lor spre imperiali sînt relevate de cronicari : „În această domnie, Mihai vodă nu s-a arătat bun și blajin, ca în prima și în a doua domnie, ci îndată ce a venit și-a schimbat purtarea și a dat mai toate boieriile rudelor sale, trecînd cu vederea pe unii, care se cădea să aibă și ei boierie și care erau batjocoriți de rudele lui. Această supărare a îndemnat pe unii să unelteaască împotriva lui și să atragă și pe alții de partea lor. Și, profitînd de starea de război, s-au dus la generalul Brașovului și s-au înțeles cu el să le dea o seamă de oaste ca să vină în Moldova, să prindă pe domn [...] Generalul i-a primit și a raportat despre această pricină generalului mai mare, care era la Sibiu; acesta se numea Steinville, iar cel de la Brașov, baron Dettine. Din poruncă împărătească, li s-a dat o seamă de oaste, cam 300 de unguri și 100 de nemți ; au mai luat și pe cîțiva din tîlharii țării și cu această oaste au venit în Moldova [...]" [14]. Va urma repetarea acțiunii de la munteni, dar fără aceeași finalitate.

Fiind informat de cele plănuite și cunoscînd ce se petrecuse în Țara Românească, domnul Moldovei, Vodă Mihai, „de teamă, mai mult dormea în Cetățuie și în fiecare sară în alte case, că se temea de boierii săi haini" [15] și, desigur, „cătanele" prezente dincolo de Siret. Pentru a preveni orice primejdie, domnul face cunoscută situația Porții, care îi dă voie să angajeze unități militare „cu cheltuiala împărăției" și, totodată, trimite pe banul D. Macri și vistiernicul C. Costachi la tătari, pentru ajutor [16]. În teritoriile ocupate, dincolo de Siret și pînă în nordul Moldovei, la Cîmpulung, austriecii, cu colaborarea unor boieri localnici, trec la acte de forță și de administrație. „Ei au prins pe toți oamenii lui Mihai Vodă pe care i-au găsit în ținut strîngînd sferturile și le-au luat banii domnești, adică au prins pe Ilie Catargi, mare logofăt, pe Antonie al treilea comis, pe Mihalache medelnicerul, pe Iordachi Rahtivan și pe Lorengi ce i-au închis [...]. Au reparat părțile stricate ale cetății, au strîns zaherea din ținut, au deschis puțul cel vechi și adînc al cetății [Neamțului — *n.n.*] și aveau de toate cele trebuincioase. De acolo ieșeau și prădau pe negustorii de la Roman și de la Adjud și unde auzeau de turci, mergeau de-i luau robi și jefuiau avutul lor. Pe alții i-au trimis la Focșani, de au ocupat mănăstirea de acolo. Pînă la Bîrlad ajungeau cu prădăciunile lor ; răpea pe turci, dar jefuiau și pe creștini" [17]. Prezența și acțiunile austriecilor din vestul și sud-vestul țării au fost susținute din interior și de o mișcare a populației, începută prin atacuri asupra negustorilor otomani aflați în țară ca și împotriva unor reprezentanți ai „partidei politice turcești constantinopolitane" cum era Iordache Ruset și, de aceea, cînd vor ajunge în capitală, „cătanele" vor găsi temnițele pline de „simpatizanți".

Poarta, cunoscînd evenimentele din Moldova, „a dat poruncă să se pregătească el [Mihail Racoviță — *n.n.*] și după ce-i va da și oaste tătărască și turcească să meargă asupra lor să-i izgonească" [18], ceea ce se va realiza abia în vara anului următor. La sfîrșitul anului 1716, domnul Moldovei, conform ordinelor de la Poartă și după cum se înțelesese cu hanul tătarilor, se pregătea să pornească împotriva austriecilor din centrele fortificate de dincolo de Siret, dar pentru o acțiune de surpriză și de teama eventualilor informatori ai impe-

[12] N. Iorga, *op. cit.*, p. 44—45.

[13] Cf. Ștefana Simionescu, *Moldova și Țara Românească în politica habsburgică între anii 1716—1774*, în *RdI*, 31, nr. 9, 1978, p. 1612.

[14] *Cronica Ghiculeștilor...*, p. 197.

[15] Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 176.

[16] *Cronica Ghiculeștilor*, p. 199 ; Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 176—177.

[17] *Cronica Ghiculeștilor*, p. 199.

[18] Ștefana Simionescu, *op. cit.*, p. 1612.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rialilor, „ținea ascunsă calea pe care avea s-o urmeze". Dar austriecii i-o vor lua înainte.

Informați despre pregătirile și programul domnului, dar neștiind că are în sprijin importante forțe tătărăști (3 000, la care se adăugau 600 de oșteni de țară, 700 de cazaci zaporojeni și cîteva steaguri de lipcani de la pașa de Hotin)[19] austriecii din Cetatea Neamțului, sub conducerea lui „Frenț căpitanul", avînd în ajutor și pe comandantul unităților din Cîmpulung — un total de aproape 800 de oameni — în dimineața zilei de 9 ianuarie 1717, „au ieșit din Neamț și potrivit cu știrea pe care o aveau de la cei de aceeași părere și părtașii lor au apucat drumul Iașilor ca să vină aici ziua, cînd domnul se odihnea după masă, să se năpustească asupra lui și să-l prindă [...] Cu gîndul de mai sus, cătanele au sosit la orele 9 seara la Dumbrava Roșie și au rămas acolo. Unii spuneau că merg la Hotin, iar alții că merg asupra lui Mustafa Pașa, despre care se spunea atunci că era să meargă de la Brăila la Hotin (erau, desigur, urmare a unor măsuri luate de austrieci pentru a ascunde scopul acțiunii lor). De această sosire a cătanelor îi trimisese domnului veste de cu seară Sandul Sturza (pe care, pe urmă, l-au făcut mare ban), care veste a sosit la miezul nopții, dar domnul se îndoia, deoarece el pusese 10 ostași de strajă la Tîrgul Frumos și de la ei nu venise nici o știre. Domnul nu știa că dușmanii îi atacase pe aceștia și-i uciseseră. Iar în dimineața zilei de 10 ianuarie a sosit și altă scrisoare de la zisul boier, cum că dușmanii au apucat fără îndoială drumul Iașilor" — detaliază bine informatul cronicar al Ghiculeștilor. Prevenit, domnul încearcă totuși să iasă în întîmpinarea unităților austriece „cu toată curtea sa și cu 600 de călăreți moldoveni pînă la Copou, ca să vadă dacă într-adevăr vin cătanele, fiind gata de luptă. Dar nu se vedea nimic și nici nu a venit nimeni să-i dea de știre unde se aflau dușmanii. De aceea, după ce a stat două ceasuri pe cîmp, nemaiputînd suporta gerul ce era într-acea zi „s-a înapoiat și s-a dus la curte cu boierii care erau atunci împreună cu el [...]". Și în aceste condiții, austriecii realizează surpriza, „cătanele" năvălind în oraș către seară la „ceasul opt din zi", cînd domnul se odihnea după masa de prînz (la care i-a avut ca oaspeți pe boierii însoțitori și mai mulți negustori turci, aflați la Iași) fiind alarmat de aga Conachi, care intenționase să meargă spre casă, dar se reîntoarse cînd populația începu să strige și să fugă în mănăstiri. Domnul și boierii se retrag la Cetățuia. Marele vistiernic, banul și negustorul Hagi Osman Oglu sînt trimiși la tătarii care se găseau la Aron Vodă, lîngă capitală „să le spună să vină cît mai în grabă la Iași, că nu mai este nevoie să meargă la Neamț, deoarece cătanele au venit la Iași ca să răpească pe domn. Austriecii năvălesc direct la curte. Stoian Sîrbul, „baș-bulucbașa", lăsat să apere curtea cu 200 de seimeni, le-a deschis porțile fără împotrivire (va fi surghiunit, ulterior, la Soroca). După ce au eliberat pe toți „tălharii" din temnițe („și pe cei vinovați de moarte și pe cei haini", pe mulți dintre cei închiși după înfrîngerea de la Stănilești etc.), austriecii iau cu asalt Cetățuia[20]. Domnul primește ajutorul tătărăsc și al oștenilor săi. „Cătanele" încercuite, vor căuta, în prima parte a nopții 10/11 ianuarie, să se retragă spre Hlincea dar, în ripele de sub Cetățuia, cei mai mulți vor fi prinși, printre care și comandantul lor „Frenț". Cu toată superioritatea lor în armament — austriecii dispuneau de arme de foc, pe cînd unitățile tătărăști erau înzestrate „tradițional" — cătanele și sprijinitorii lor au fost înfrînți. A doua zi, 11 ianuarie 1717, domnul coboară la curte, judecîndu-i pe cei prinși. Comandantul austriac (răscumpărat cu 200 de lei de la tătari), interogat, a răspuns că „așa a avut poruncă de la cei mari, să vină să-l ia; *dacă l-ar fi luat l-ar fi dus la general cu cinste, ca pe un domn*" — deci, întocmai ca în Țara Românească. A fost decapitat și mulți dintre însoțitorii săi spînzurați. La fel, marele spătar Dumitrașcu Cuza, pentru colaborarea sa și a fiilor lui cu austriecii[21]. Astfel, incursiunea în Moldova cu scopul de a-l captura pe Mihail Racoviță se încheia cu un insucces pentru imperiali. Lipsiți de colaborarea largă internă ca cea din Țara Românească, scopul lor n-a putut fi atins și deci influența lor în Moldova, în loc să se consolideze, va slăbi tot mai mult.

[19] Cf. Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 177.
[20] *Cronica Ghiculeștilor*, p. 201.
[21] Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 181.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La 12 ianuarie 1717, domnul țării și tătarii lui Cantemir Mîrza se îndreptară spre cetatea Neamțului, pentru a desăvîrși înfrîngerea austriecilor și eliberarea ținuturilor ocupate. După eșecul de la Iași, „cătanele" se retrag precipitat, fiind în scurt timp scoase și din mănăstirile fortificate Mira și Cașin. Ca „răsplată" pentru că l-au salvat pe domn, tătarii prădă cumplit țara între Carpați și Siret, rămînînd o tîrzie amintire înfricoșătoare.

Se pare că, pînă la ajungerea veștii despre înfrîngerea austriecilor la Iași la Poartă, însuși domnul Moldovei fusese suspectat de turci de înțelegere cu imperialii, poate datorită menținerii și extinderii stăpînirii acestora în vestul și nord-vestul țării sau unor „reclamații" din țară și ale diplomaților străini. Aceasta rezultă dintr-un document a lui Mihail Racoviță, din decembrie 1717, prin care domnul dădea vistiernicului C. Costachi satul Spinoasa de la Hîrlău, iar Hălăuceștii de la Suceava lui Darie Donici, vel vornic, și Buciuleștii de la Neamț lui Dumitrașco Racoviță, hatman, foste, unele, ale lui Vasile Ceaurul biv vel stolnic care „a închinat țara noastră nemților" și în care document se arată că, după înfrîngerea" cătanelor" sub Cetățuia *„atunci și noi am ieșit dintr-acel presupus de către stăpînii numai după izbînda ce-am făcut, pornindu-ne cu tătarii ca să-i spargem cuibul din Cetatea Neamțului*, măcar că l-am spart cu ajutorul lui Dumnezeu [...][22]. Aceeași atitudine potrivnică austriecilor o va dovedi Mihail Racoviță și după încheierea păcii de la Passarowitz.

În august 1717, domnul Moldovei participă la incursiunea turcilor și tătarilor în Transilvania, pe la Cîmpulung și Dorna. Scopul incursiunii, la care au participat și renegați unguri, pe lîngă cel de represalii împotriva austriecilor care au stăpînit în Moldova, era să îndemne pe transilvăneni și maghiari să se răscoale împotriva imperialilor. După ce ard Rodna (unde comandantul era un român) și prădă regiunea, unitățile de intervenție se îndreaptă către Bistrița. Comandantul cetății anunță pe generalul austriac din Brașov, mulțumindu-i pentru veștile bune în legătură cu succesul imperialilor la asediul Belgradului, cerîndu-i ajutor. Scrisoarea este interceptată de oamenii domnului Moldovei, ceea ce determină retragerea rapidă, cu multe pierderi, prin trecătorile din Bucovina, mai ales pentru tătari. În iarna anului 1717—1718, cantonează în țară mulți refugiați unguri, în frunte cu generalul Esterhazy, cu 200 de ostași, cu întreținerea zilnică de la doma. Generalul ungur contribuie la înrăutățirea relațiilor dintre domn și austrieci, deoarece trimitea incursiuni în Transilvania pentru „ai ispiti" pe unguri să se răscoale împotriva habsburgilor. Fiind începute tratativele de pace, austriecii s-au plîns la Poartă și generalul Esterhazy cu oamenii săi este multat la Bender și, apoi, în Rumelia[23]. Pentru atitudinea și acțiunile sale hotărîte împotriva austriecilor, în 1718, după încheierea păcii, turcii conferă titlul de „erou" lui Mihai Racoviță, cerîndu-i să execute o nouă diversiune în Transilvania, contra imperialilor, împreună cu Francisc Rákoczy. Cu toate eforturile lor din timpul tratativelor de la Passarowitz, diplomații austrieci nu vor reuși să obțină înlocuirea energicului domn[24]. Totuși, după amintita incursiune în Transilvania, Mihail Racoviță „încearcă, nu fără succes, o negociație, care să-l asigure, cu generalul de la Sibiu", care era cunoscutul, deja, *Steinville*. *Acestuia, Eugeniu de Savoia îi ordonase*, la 24 septembrie 1717, să pregătească o incursiune de pedeapsă împotriva domnului moldovean, ca răspuns la acțiunea sa din Ardeal[25].

După încheierea dezastruoasă a intervenției austriecilor în Moldova, o parte din boierii, „prieteni ai nemților", emigrară în Transilvania, apoi în Țara Românească, fără să mai aibă posibilitatea să revină în patrie. În felul acesta, pozițiile imperialilor în Moldova vor fi lipsite de o bază de sprijin cît de cît mai solidă. Numai viitoare evoluții favorabile în campaniile anti-otomane îi vor aduce pe austrieci în situația de a se amesteca sau influența viața politică a țării.

Acțiunile lui Mihail Racoviță, cu sprijin turco-tătar, împotriva austriecilor, din vara și toamna anului 1717, au dus la un *alt rezultat important. Țara a fost*

---

[22] *Cronica Ghiculeștilor*, p. 219—223 ; 225.

[23] Nu are dreptate Ștefana Simionescu cînd afirmă contrariul (de fapt, Mihail Racoviță va fi înlocuit abia la 25 septembrie 1726), *op. cit.*, p. 1613.

[24] N. Iorga, *op. cit.*, p. 47 ; Hurmuzaki, *Documente*, VI, p. 200—201.

[25] Eudoxiu Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, vol. IV, București, 1885, p. 219.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

eliberată în întregime de sub cotropirea „cătanelor", așa că, în cursul tratativelor de pace, în virtutea aplicării principiului „uti possidetis", austriecii nu au putut persista în a reclama recunoașterea stăpînirii lor asupra vreunui teritoriu moldovenesc (deși inițial, după cum am văzut, revindecau întinse zone din vestul și nord-vestul țării).

După cum este cunoscut, tratatul de pace de la Passarowitz a fost urmat, la o săptămînă, de semnarea unui tratat comercial turco-austriac („traducerea în plan economic a victoriilor lui Eugeniu de Savoia"), deosebit de avantajos pentru imperiali. Același domn, Mihail Racoviță, pînă la înlocuirea sa în tronul țării, se va opune și extinderii comerțului austriac în Moldova, motivînd prin sărăcirea țării în urma jafurilor „cătanelor" și ale tătarilor în întinse regiuni, ceea ce era, desigur, întru-totul adevărat. În etapa următoare, pînă la noul război ce va opune cele trei imperii vecine — habsburgic, otoman și țarist — raporturile moldo-austriece vor fi la fel de sporadice, „experiența" anilor 1716—1718 îi va face pe români tot mai neîncrezători în viitorul oferit de o eventuală colaborare sau stăpînire habsburgică.

DIE RUMÄNISCH-ÖSTERREICHISCHEN POLITISCHEN BEZIEHUNGEN 1683—1718

ZUSAMMENFASSUNG

Die Befreiung des belagerten Wiens (1683) und der Friedensvertrag von Passarowitz (1718) sind „Grenzsteine", die eine besondere Etappe in der Entwicklung der südosteuropäischen politischen Beziehungen markieren, eine Etappe, die den Beginn des irreversiblen Rückzugs des Ottomanischen Reiches aus Europa und gleichzeitig die aussergewöhnliche territorielle Expansion des Habsburgischen Reiches zu Ungunsten der Türken und der rumänischen Fürstentümer, in erster Linie (Transsylvanien, das Banat und Oltenien geraten unter die Herrschaft Wiens, das letztere für 21 Jahre) beinhaltet. Die Aussenpolitik der benachbarten Reiche geht innerhalb dieser Grenzen selbstverständlich die alten, allgemeinen Wege in eine „natürliche" letztendlich feudale Richtung hin, ohne Anerkennung der gegenwärtigen Völkerschaften oder Nationen, wobei das prinzipielle Fundament all dessen in der „Staatsräson" gründete. Die militärischen und politischen Aktionen waren den höchsten Reichs- und keineswegs des „Sonder"-Interessen der kleineren Völkerschaften oder der sich heranbildenden Nationen untergeordnet. Die Interessen der letzteren waren natürlich auch in den bei Beendigung der militärischen Kampagnen abgeschlossenen Friedensverträgen (Karlowitz, 1699 und Passarowitz) nicht wiederzufinden, obwohl sie darin auch impliziert gewesen waren. Es ist in erster Linie der „Fall" der Rumänen, „Streit"-Objekt und Opfer der akuten Interessenkonfrontationen zwischen den benachbarten Grossmächten. Innerhalb dieser hatten die rumänischen Fürstentümer allerdings eine eigene, aktive, kluge, konsequente und entschiedene Aussenpolitik, deren Urheber noch die „bodenständigen" Herrscher und die Grossbojaren waren. Dieu nmittelbare Nachbarschaft des Habsburgischen Reiches verlieh den bilateralen rumänisch-habsburgischen Beziehungen ein Plus an Dynamik. Diese Beziehungen entwickelten sich natürlich ebenfalls innerhalb der bekannten rumänischen aussenpolitischen Koordonaten, erhielten aber, der neuen Etappe entsprechend, neuen Inhalt und neue Ziele.

Die Untersuchung hat als Zielsetzung gerade die Individualisierung dieser bilateralen Beziehungen, mit ihren Eigenheiten und ihrem Inhalt, den österreichisch-ottomanischen „Rahmen"-Beziehungen gegenüber, wie diese gewöhnlich betrachtet wurden, wobei man von dem politisch-juristischen Statut der Fürstentümer ausging, das nicht immer korrekt verstanden worden ist. Es soll von Anfang an klargelegt werden, dass die Darstellung der rumänisch-österreichischen politischen Beziehungen, wie so oft geschehen (vor allem durch die fremde Geschichtsschreibung), innerhalb des hier abgesteckten Intervalls als „Rand"-Beziehungen einem vorgefassten Bild folgt und eine unwissenschaftliche und abfertigende Behandlungsweise diesen Problematik beweist. Vielleicht dass din habsburgische

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Politik den Rumänen und jene der letzteren den Habsburgern gegenüber, wenn überhaupt, von anssen betrachtet den dynamischen Verlauf der Ereignisse, die Ziele und die Details beinhaltet, die ja den eigentlichen Inhalt eines intensiven selbstständigen Wirkens ausmache. Denn innerhalb des oben erwähnten Zwischenspiels hatten die Rumänen einen selbstständigen Zusammenarbeitsplan mit der Grossmacht, zahlreiche Eigeninitiativen und Ziele, wobei sie gemeinsame Aktionen planten, die den türkischen Interessen grösstenteils zuwidergingen. Die Österreicher selbst haben dies auch wiederholt anerkannt.

Die der Türkei ungünstige Ereignisfolge nach 1683 sowie die Tatsache, dass die ottomanischen Verhältnisse von innen her verstanden wurden, führten zu der rumänischen Uberzeugung, dass es mit der lehnsherrlihen Grossmacht erstmals abwärts ging und dass in ihrem Zusammenbruch die zwei benachbarten Mächte, Österreich und Russland, eine entscheidende Rolle spielen würden. Nach der Zerschlagung des türkischen Heeres unter den Mauern Wiens hofften die Rumänen auf ihre Befreiung mit der Hilfe Habsburgs. Die Erwartungen wurden aber nicht erfüllt und ihre Hoffnungen mussten dem Misstrauen Platz machen, das nach der Annexion Transsylvaniens und der harten Politik in den von den Österreichern besetzten rumänischen Gebieten aufkam, und dem folgte eine umfassende Kampagne katholischen oder griechisch-katholischen Bekehrungseifers sowie der Inhalt der türkisch-habsburgischen Friedensverträge — alles zusammen eindeutige Beweise dafür, dass die expansiver Ziele der Österreicher auch die anderen beiden Fürstentümer ins Auge fassten.

Obwohl im höchsten Grade an der Wiederherstellung der habsburgischen Reichsintegrität und der völligen Unabhängigkeit interessiert, kennzeichneten sich die aussenpolitischen Initiativen der Fürstentümer auch nach 1683 durch eine aussergewöhnliche politische Vorsicht, die etwas explizit aber gleichzeitig realistisch war. Das Zögern Şerban Cantacuzinos, des walachischen Fürsten, z.B. in seinen Verhandlungen mit den Österreichern, die unbeugbare Haltung Brâncoveanus sowie Constantin Cantemirs, des moldavischen Herrschers, die die Allianz mit jedwelcher benachbarten Macht in erster Linie von der Garantie der Befreiung ihres Landes abhängig machten, die Zurückhaltung der späteren Fürsten usw. — beweisen ein weitgehendes Verständnis der internationalen Konjunktur auf Seiten der rumänischen Staatsmänner, die den Abstand zwischen den grosszügigen Proklamationen der Grossmächte und den durch ihre nächstliegenden territorial-politischen Interessen bedingten Grenzen erkannten.

Dadurch dass die rumänischen Fürstentümer meist alleine dastanden zwischen der Gefahr einer ernsten Überschreitung ihrer Autonomie durch die Pforte und jener ihrer endgültigen Eroberung durch die benachbarten Mächte, mussten sie als einzige realistische Lösung in ihren aussenpolitischen Entscheidungen und Zielsetzungen eine Politik des Gleichgewichts führen. Die Akzeptierung einer eventuellen Intervention oder „Unterwerfung" den Österreichern gegenüber wurde hier für die gesamte Zeitspanne als Gemeinplatz betrachtet, die, bloss als eine Alternative hin zur Unabhängigkeit, durch die entscheidende Besiegung der Türken und die Garantierung — für die Moldau und die Walachei — der alten Rechte und Freiheiten, der Erleichterung der wirtschaftlichen oder jedwelcher Leistungen bedingt waren. Rumänische Appelle oder Zustimmungen österreichische Eingriffe in verschiedenen Augenblicken betreffend sollten nie eine Substitution der Herrschaft gewährleisten, denn sie waren in erster Linie Versuch „einige Chancen" hin zu nationaler Emanzipation, zu politischer Unabhängigkeit wahrzunehmen. So kommt es, mit der aussergewöhnlichen territorialen Expansion des Habsburgischen Reiches als historischer Hintergrund, nach langen Verhandlungen sogar zum Abschluss der bekannten walachisch-österreichischen (1689) und moldauisch-österreichischen (1690) „Unterwerfungs"-Abkommen. Die Nichtberücksichtigung der durch die Fürstentümer für eine offene Zusammenarbeit verlangten Bedingungen, die Existenz der Gefahr einer drückenderen Vorherrschaft als die türkische, das Weiterbestehen eines türkischen militärischen Unterdrückungspotentials usw, erklären hinreichend die Vorsicht rumänischer Handlungen oder das Hinziehen der „Beugung" der rumänischen Herscher dem Kaiser in Wien gegenüber. Gleichzeitig verhinderten innenpolitische Entwicklungen in den benachbarten Staaten sowie die von ihnen unterzeichneten internationalen Abkommen wiederholt die Gewährung der versprochenen Hilfe.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Die österreichischen Behörden, einschliesslich der Kaiser waren bereit zu verhandeln — von der Position einer christlichen grosszügigen" Grossmacht, die „bietet", die viele der von den Rumänen verlangten Freiheiten, Hilfen, Privilegien, Erleichterungen „verspricht", — all dies aber zum Tausch für Leistungen, die jene den „Ungläubigen" gegenüber übertrafen. Die Österricher verfolgten in ihren direkten Beziehungen mit den Rumänen eigene unmittelbare Ziele : Fussfassung in neuen Gebieten, Sicherung von Vorräten oder geldlicher Einkommen, Unterbindung der den ungarischen Rebellen zukommenden Unterstützungen, Erleichterung der diplomatischen Korrespondenz usw. — so dass die Hauptanliegen das Schicksal der Rumänen und jenes ihrer Länder betreffend schliesslich auf dem Wege bi- oder multilateraler Abkommen, über den Kopf der Rumänen hinweg und unter Missachtung ihrer Interessen, mit dem ottomanischen oder dem zaristischen Reich gelöst wurden, als unmittelbare Folge der Zeitereignisse innerhalb der antiottomanischen Kampagne. In diesen Momenten wurden die rumänischen Fürstentümer in der Regel als „türkische Territorien" behandelt, und die früheren Appelle, Bündnisse und Anerbieten, die Versprechungen aus direkten rumänisch-österreichisch Abkommen wurden vergessen. Deshalb waren Inhalt und Dynamik der rumänisch-österreichischen Beziehungen auch mit der Entwicklung dieser Elemente, mit dem Inhalt der internationalen von den bei ihrem Abshluss durch die Beteiligten unterzeichneten Akten eng verbunden. Der Friedensvertrag von Passarowitz, durch das innerhalb nur einer Woche nach Abschluss des ersteren unterzeichneten österreichisch-türkische Handelsabkommen „in kaufmännische Sprache übersetzt", ermöglichte gleichzeitig die Einbeziehung der Fürstentümer in den östrreichischen Osthandel, dem nach diesem Datum weite Möglichkeiten offenstanden.

Innerhalb der gesamten Zeitspanne nach der Belagerung Wiens fand die Aussenpolitik der Fürstentümer in jener Habsburgs ihre Entsprechung allein in der Notwendigkeit des antiottomanischen Kampfes und der Erlangung der Unabhängigkeit durch die Rumänen, wohingegen die meisten Fragen die drei Länder auf gegensätzliche Positionen stellte. Die Eroberung und dann die Lage der Rumänen in Transsylvanien, die mehr und mehr erkennbaren Tendenzen zur Unterwerfung der Moldau und der Walachei, die unterschiedlichen Ziele im Kampf gegen die Türken, usw. waren gleichzeitig Anliegen von grösster Wichtigkeit, die die Pläne einiger gemeinsamer politischer Aktionen bis zu ihrer Nichtverwirklichung voneinander trennten. Deshalb gab es diskontinuierliche, ungleiche politische Beziehungen, in denen die rumänischen und österreichischen Interessen einander selten begegneten. Das Habsburgische Reich kannte in dieser Zeitspanne kein „rumänisches Problem" sondern nur „türkische" Fürstentümer, bzw. die Moldau und die Walachei, als Teile einer ottomanischen Erbfolgemasse, die vor vor den Ferien zu stehen schien.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

UN PROIECT ROMÂNESC DE REPUBLICĂ DIN SECOLUL XVIII *

DE

IULIU C. CIUBOTARU și N. A. URSU

I. Proiectul este elaborat de un muntean la sfîrșitul secolului XVIII.

În anul 1857, Teodor Codrescu publica, sub titlul *Plan sau o formă de obláduire republicană*, un proiect de organizare a statului, fără dată, al cărui autor ar fi fost logofătul moldovean Dimitrie Sturza. Potrivit mențiunii editorului, de la sfîrșitul textului imprimat, documentul îi fusese pus la dispoziție de nepotul autorului, D. A. Sturza [1].

Proiectul acesta a mai fost tipărit de două ori, de Emil Vîrtosu, sub titlul *Plan sau o formă dă oblăduire republicească artisto-dimocraticească*, între anexele unui studiu pe care i-l consacră, prima dată în revista „Viața românească" (1946), apoi într-o ediție nouă a studiului, revăzută și adăugită, în anul 1947 [2].

Dacă, în general, paternitatea nu i-a fost contestată, iar de faptul că este un proiect moldovean nu s-a îndoit nimeni, cercetătorii istoriei moderne care au studiat încercările de reorganizare a statului i-au consacrat comentarii și au căutat să-i fixeze data și împrejurările elaborării. Era și firesc, mai ales pentru un proiect neobișnuit chiar între cele ce preconizau un regim republican, aici organizarea puterii implicînd și unele trăsături democratice.

O examinare succintă a lucrărilor relevă că *Planul* a fost plasat la date diferite, într-o perioadă care începe cu primii ani ai secolului XIX și sfîrșește la mijlocul deceniului trei al aceluiași secol.

Andrei Vizanti (1881) îl lega de demersurile pe care le-ar fi făcut la Napoleon Bonaparte unii boieri munteni și moldoveni, la o dată neprecizată de autor, dar care se situa, după cum reiese din sursa folosită (Elias Regnault), în primii ani ai secolului. Citînd pe Regnault pentru adresa colectivă trimisă, prin care se cerea ajutorul Franței și autorizația ca cele două provincii să se constituie în republici, între inițiatorii adresei numiți de publicistul francez fiind și un boier moldovean Sturza [3], Vizanti completa : „Sus-numiții deputați trimiși în Franța duceau cu dînșii și un proiect de constituțiune, alcătuit pe baze adevărat democratice de către unul din ei, anume logofătul Dim. Sturza. Originalul aflat pintre hîrtiile rămase de la dînsul se află în pastrarea familiei sale. D. T. Codrescu l-a reprodus în prețioasa colecțiune de documente publicată sub numele de *Uricarul*, anume în t. IV" [4].

---

* Prima parte a studiului aparține lui Iuliu C. Ciubotaru, iar partea a doua lui N. A. Ursu.

[1] Teodor Codrescu, *Uricarul*, vol. IV, Iași, 1857, p. 281—300.

[2] Emil Vîrtosu, *Napoleon Bonaparte și proiectul unei „republici aristo-democraticești" în Moldova la 1802*, în „Viața românească", XXXIII (1946), nr. 6—7, p. 89—118 ; cu același titlu, ediția a II-a, revăzută și adăugită, București, 1947, p. 32—39 ; în continuare ne vom referi numai la ediția a II-a.

[3] Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Danubiennes*, Paris, 1855, p. 102.

[4] Andrei Vizanti, *Veniamin Costaki, mitropolit Moldovei și Sucevei. Epoca, viața și operele sale (1768—1846)*, Iași, 1881, p. 99—100.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Potrivit lui Pompiliu Eliade, proiectul ar fi fost de la sfîrșitul domniilor fanariote[5], fără să încerce să-i fixeze o dată. Al. A. C. Sturdza însă îl plasează în anul 1802, cînd aceeași delegație de boieri moldoveni și munteni la care se referea Vizanti, după Regnault, l-ar fi prezentat primului consul al Franței[6]. Radu Rosetti, în schimb, credea că documentul de care ne ocupăm a fost alcătuit „pe la 1816", nu după Eterie, cînd Dimitrie Sturza, aflat în emigrație, împărtășea părerile celorlalți mari boieri cu care se găsea împreună în Bucovina[7]. Datarea aceasta s-ar putea să-i fi fost sugerată de o scriere a lui Alecu Russo unde se menționau „republicanii" ca Dimitrie Sturza, în legătură cu zvonul că în 1817 în Moldova se organiza o armată[8].

Pe de altă parte, mai mulți cercetători l-au datat imediat *după* Eterie. Pentru A. D. Xenopol, *Planul* lui Dimitrie Sturza ar fi fost redactat cam în aceeași vreme cu acel memoriu către Poartă în care boierii refugiați în Bucovina cereau o conducere provizorie a statului, alcătuită, în locul domniei, din cîțiva mari boieri[9]. D. V. Barnoschi socotea, de asemenea, că proiectul nu putea fi decît din vremea căimăcămiei (1821—1822), fiindcă „un proiect republican sub o domnie așezată ar fi fost un act revoluționar, ceea ce însă nu-i caracterul «planului»". După Barnoschi, Dimitrie Sturza ar fi fost un „cărvunar" care înțelegea superioritatea instituțiilor engleze[10]. I. C. Filitti îl plasa în aprilie-iulie 1822, situîndu-l, dimpotrivă, între proiectele făurite de boierimea mare spre a fi opuse proiectului de constituție al „cărvunarilor"[11]. În sfîrșit, N. Iorga era de părere că „planul" ar fi anterior condiției pe care Poarta o punea Principatelor Române pentru evacuarea trupelor otomane, anume de a se da asigurări că va fi păstrată liniștea internă și după înfăptuirea acestei operațiuni[12]. Cererea de chezășie era din mai 1824[13].

---

[5] Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1898, p. 366—367 ; vezi și p. 358, pentru perioada în care plasează proiectul: sfîrșitul domniilor fanariote. Emil Vîrtosu *(op. cit.*, p. 16) crede însă că Eliade îl datează 1822.

[6] Al. A. C. Sturdza, *Règne de Michel Sturdza*, Paris, 1907, p. 23—24.

[7] Radu Rosetti, *Amintiri*, vol. I : *Ce am auzit de la alții*, Iași, [1922], p. 93.

[8] Alexandru Russo, *Scrieri*, publ. de Petre V. Haneș, București, 1908, p. 171.

[9] A. D. Xenopol, *Istoria partidelor politice în România*, București, 1910, p. 78, nota ; idem, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, ed. a. III-a, vol. XI, p. 26, nota.

[10] D. V. Barnoschi, *Originele democrației române. „Cărvunarii". Constituția Moldovei de la 1822*, Iași, 1922, p. 96. Același publicase în „Viața românească", XIII (1921), nr. 8, p. 201—207, sub titlul *„Republica aristodimocraticească"*, „adaptarea" unui capitol din viitoarea lucrare.

[11] I. C. Filitti, *Frămîntările politice și sociale în principatele române de la 1821 la 1828*, București, 1932, p. 108—109.

[12] N. Iorga, *Istoria românilor*, VIII, București, 1938, p. 303—304 : „Mai dinainte un alt membru al familiei Sturdza, un văr al domnului, logofătul Dumitrachi, care se întorsese în țară [...], redactă astfel un proiect de organizare republican [...] Cum, ceva mai tîrziu, era vornic, trebuie să se admită că proiectul e înainte de anul marii schimbări, cu sfîrșitul experienței lui Ioan Sandu Voevod, 1828" (p. 303). „Orice alte planuri constituționale trebuie să fie așezate în același moment, *înainte de acelea care porniră de la garanția pretinsă de turci*" (p. 304). Este de observat însă că rangul de vornic nu era superior, în Moldova, celui de logofăt, cum pare să creadă Iorga. În afară de aceasta, sursa menționată, un legămînt semnat de mai mulți boieri moldoveni, fără dată (Hurmuzaki, *Documente*, *X*, p. 610—611) este datat de editor (Iorga) „înainte de 1828", în pagină, și ca foarte probabil din vremea Eteriei, în notă. Construcția aceasta însă nu se poate încerca și pentru că cercetarea originalului atestă că un vornic Dimitrie Sturza nu semnează în acest act, fiind vorba de o lectură greșită a editorului. Vezi și observațiile lui Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p. 17 ; acesta însă nu remarcă datarea anterioară lunii mai 1824, într-un text care, este drept, nu excelează aici și prin claritate. Relativ la datare, nici părerea lui Vîrtosu, potrivit căreia din lista documentelor dată de Codrescu la vol. IV al *Uricarului* s-ar putea

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Plasarea în anii 1821—1822, susținută de Xenopol, Barnoschi și Filitti, a fost adoptată și de autori care s-au ocupat ulterior de proiect[14], unii chiar și după ce Vîrtosu și-a publicat studiul în care pleda pentru o dată mai veche.

Emil Vîrtosu era de părere că proiectul de organizare republicană datează din anul 1802 și că a fost prezentat lui Napoleon Bonaparte[15]. O spusese, după cum s-a văzut, și Al. A. C. Sturdza înaintea lui; Andrei Vizanti așeza proiectul în același context politic; Pompiliu Eliade îl considera din timpul ultimelor domnii fanariote. Vîrtosu se socotește însă a fi cel dintîi cercetător ce susține o datare mai veche, fiindcă pe ultimul dintre cei menționați mai sus nu îl citează, următorul este trecut în categoria posibilelor surse de familie, iar despre ultimul crede că ar plasa proiectul în anul 1822.

Deși respingea toate celelalte datări cu argumentul că atmosfera creată de Sfînta Alianță în Europa nu era propice făuririi unor planuri republicane, Vîrtosu nu aducea însă, în sprijinul noii date, dovezi convingătoare. Acestea s-ar rezuma la o informație, din toamna anului 1802, potrivit căreia cîțiva boieri moldoveni erau bănuiți de a avea ideea alcătuirii unei republici[16], la care se adaugă știrea, mult mai tîrzie, dată de Vaillant și reluată de Elias Regnault, despre un demers al unor boieri munteni și moldoveni la primul consul al Franței, cu cerere de sprijin și aprobare pentru a se constitui în republică[17]. După ce își exprima însă părerea că relatarea din urmă este imprecisă, deoarece adună într-un singur tot episoade diferite, desfășurate într-un interval de mai mulți ani, Vîrtosu aducea în sprijinul părerii că lui Bonaparte i-ar fi fost prezentat chiar proiectul lui Dimitrie Sturza cele spuse de Andrei Vizanti în același sens, citate de noi mai sus, concluzînd: „Cu aceasta, informația iese din făgașul afirmațiilor și capătă un punct de sprijin serios" (p. 15—16).

---

deduce data 1822 a proiectului, nu este îndreptățită, deoarece sub ultimul regest datat, al unui document din 1822, urmează altul pentru un document din secolul XVIII, după care încă trei, unul fiind proiectul.

[13] Hurmuzaki, *Documente*, X, p. 591. Era vorba, de fapt, de retragerea unei jumătăți din efectivul trupelor otomane.

[14] Ion G. Vîntu, *Primele proiecte de organizare în Principatele Române*, extras din „Analele Facultății de Drept" din București, an. III, nr. 1—3 din 1941, București, 1941, p. 88—90; după părerea autorului, proiectul, inspirat poate de instituțiile engleze și de ideile revoluției franceze, ar amplifica și coordona normele de organizare propuse de boierii pribegi din Bucovina și Basarabia; Dionisie Ionescu, Gheorghe Tuțui, Gheorghe Matei, *Dezvoltarea constituțională a statului român*, București, 1957, p. 59; Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, București, 1972, p. 643—644, care contestă valabilitatea argumentelor aduse de Emil Vîrtosu; *Istoria parlamentului și a vieții parlamentare din România pînă la 1918* (coordonatori: Paraschiva Cîncea, Mircea Iosa, Apostol Stan), București, 1983, p. 20; *Istoria dreptului românesc*, vol. II, partea întîi (responsabili de volum: Dumitriu Firoiu și Liviu P. Marcu), p. 52—53, 362.

[15] Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p. 12—21.

[16] *Ibidem*, p. 12. Știrea este dată de Radu Rosetti [*Arhiva Senatorilor din Chișinău și ocupația rusă de la 1806—1812*, în *ARMSI*, s. II, tom. XXXI (1908 — 1909), București, 1909, p. 378—379] după hîrtiile unui corespondent anonim din Iași. Informația citată se află într-un „brulion de corespondență" de la sfîrșitul lui octombrie (1802), spune Rosetti. De fapt, este raportul agentului consular austriac la Iași, Timoni, din 19 noiembrie 1802 (stil nou), publicat în Hurmuzaki, *Documente*, XIX/2, p. 152—153. „Hîrtiile slobode" pe care Rosetti le cumpărase din Basarabia (*op. cit.*, p. 395) erau deci rapoarte consulare.

[17] J. A. Vaillant, *La Romanie*, vol. II, Paris, 1844, p. 273—274; Elias Regnault, *op. cit.*, p. 102. Vizanti, Al. A. C. Sturdza și Emil Vîrtosu, plecînd de la acești autori, vorbesc chiar despre o delegație de boieri trimisă la Napoleon Bonaparte, ceea ce nu este exact. Publiciștii francezi menționați se referă numai la un demers, la o adresă ce ar fi fost trimisă: „font demander à Bonaparte" (Vaillant); „transmettent au premier Consul une adresse collective" (Regnault). În altă lucrare (*L'Empire c'est la paix*, 1855, p. 121), Vaillant spune că aceștia au trimis la Viena adresa colectivă către primul consul.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Este însă de observat, pe de o parte, că Vizanti se referă tocmai la acel grup de boieri a căror participare comună o pusese Emil Vîrtosu la îndoială; pe de altă parte, legătura pe care o face Vizanti între acest demers și proiectul amintit nu este altceva decît tot o simplă afirmație. Admițînd, în cele din urmă, că știrile acestea despre existența unei „mișcări pro-republicane" și demersul la primul consul sînt insuficiente și unele dintre ele tîrzii, Vîrtosu era de părere, totuși, că proiectul atribuit lui Dimitrie Sturza ar putea fi considerat „temei și verificare a acestor afirmații". Pentru a-și susține părerea, autorul se arăta convins că proiectul nu era o „lucrare de cabinet, o preocupare de cărturar, fără nici un fel de legătură cu planul actualității politice" și că o astfel de lucrare, preconizînd un regim republican, trebuia să plece de la „un exemplu viu și nemijlocit de realizare", aflat „undeva în funcțiune, aplicat în vreo țară vestită din Europa sau exemplificat de o personalitate deosebită, necontestată și universal cunoscută, care să-i susțină și să-i lumineze aplicarea". De aceea, după cum i se părea normal ca mișcarea pro-republicană din Moldova să existe numai în legătură cu Republica Franceză, tot atît de firesc era și ca „logofătul Dimitrie Sturza să propună un sistem republican în Moldova *numai* pentru că în Franța lui Napoleon Bonaparte sistemul de guvernămînt era cel republican, iar Napoleon Bonaparte, ca prim consul, era personalitatea impresionantă care dădea strălucire, credit și justificare sistemului acestuia republican". Și autorul concluda: „alcătuirea proiectului trebuie pusă, neîndoios, în legătură cu această perioadă din istoria napoleoniană"; „proiectul de constituție republicană al logofătului Dimitrie I. Sturza trebuie atribuit anului 1802" (p. 19—21).

Concluzia aceasta, bazată pe argumente specioase, se dovedește însă eronată, fiind contrazisă chiar de proiectul pe care Vîrtosu l-a discutat și l-a și publicat. O examinare fie și sumară a acestuia demonstrează că proiectul nu a fost elaborat de Dimitrie Sturza[18] și că nu a putut fi prezentat lui Napoleon Bonaparte. În adevăr, particularități dialectale și termeni indicînd elemente de organizare administrativă atestă în chip neîndoielnic că *lucrarea este opera unui om politic muntean*. Pe lîngă aceasta, faptul că în cuprinsul lui este lăudată Anglia, „țară slobodă, vrednică de a lua paradigmă [= exemplu, model] de la dînsa", face cu neputință de admis că proiectul putea fi destinat primului consul al Franței, chiar dacă intervenția s-ar fi produs după încheierea păcii de la Amiens (martie 1802) între cele două puteri beligerante. Boierii nu puteau da dovadă de o asemenea lipsă de elementar tact diplomatic, încît să laude în fața personajului de la care ar fi așteptat soluționarea deziderateloi lor tocmai țara care era o veche rivală a Franței, trecînd în același timp sub tăcere înfăptuirile Republicii Franceze.

Așadar, chiar dacă boierii din cele două principate se vor fi adresat lui Bonaparte pentru a cere un regim republican (ceea ce însă rămîne să se dovedească prin informații mai sigure decît cele existente) și, cu acel prilej, îi vor fi prezentat și un proiect de organizare republicană (nefiind, de altfel, neapărat necesar să o facă), trebuie exclusă, din motivele arătate, chiar și *ipoteza* că acel proiect ar fi fost tocmai *Planul* atribuit lui Dimitrie Sturza.

Datarea susținută de Emil Vîrtosu a fost acceptată în majoritatea lucrărilor apărute ulterior[19].

---

[18] Paternitate contestată și de Valerian Popovici *(Cu privire la opoziția marii boierimi moldovene împotriva lui Ioan Sandu Sturdza „domnul cărvunarilor"*, în *SCȘI*, istorie, an. VIII, fasc. 1, 1957, p. 91—92, nota), care, admițînd că proiectul nu aparține anilor 1821—1822, este de părere că autorul nu poate fi Dimitrie Sturza, fiindcă acesta era atașat legilor, instituțiilor și obiceiurilor țării sale și, în plus, nu ar fi cunoscut nici o limbă străină. Informația, preluată de autor din memoriile lui N. Suțu, este însă eronată în privința limbilor străine, căci Dimitrie Sturza cunoaștea greaca și franceza; în afară de aceasta, referirile se fac la o perioadă cînd Dimitrie Sturza se afla la vîrsta senectuții. Proiectul fiind însă mai vechi, nu se poate exclude eventualitatea ca în tinerețe acesta să fi nutrit alte convingeri.

[19] Germaine Lebel, *La France et les Principautés Danubiennes (du XVI-e siècle à la chute de Napoléon 1-er)*, Paris, 1955, p. 305—306 („M. Vîrtosu, pour-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Proiectul de organizare republicană se păstrează în două manuscrise de la Biblioteca Academiei R.S.R. (= BAR), ms. nr. 409, f. 1—19 și ms. nr. 7, f. 31—39, ambele provenind de la descendenții lui Dimitrie Sturza[20]. A treia copie, incompletă, cuprinzînd numai primul capitol, se află în arhiva D. A. Sturza de la aceeași bibliotecă[21].

Copia din ms. nr. 409, nesemnată și nedatată, este făcută de Dimitrie Sturza pe la sfîrșitul secolului XVIII. Dovada o aduc scrisori autografe ale acestuia, din 1802—1803[22], care atestă identitatea scrisului dar și o evoluție a lui, fapt ce pledează pentru o dată a copiei eventual mai veche decît ultimii ani ai secolului.

Examinarea acestei copii arată că avem a face cu un manuscris ce prezintă numeroase particularități dialectale muntenești, ca: *dă, pă, dăspre, pin* „prin", *din* „din", *dîntre, verce, verice* „orce", „orice", *fiteșce, fiteșcare, fiteșcine, după* „de pe", alături de forme moldovenești *(di, pin* „prin", *dispre, fieștecare, fieștece* ș.a.), cu care alternează cîteodată în aceeași frază: *„di pin* plăși, care făcînd așăzare banilor *pă* plăși", *„dăspre* parte lor [...] *fiteșcare dispre* parte sa", *„fieștece* vină [...] *fiteșce* pricină".

De asemenea, construcția rezultată din antepunerea substantivului față de numeralul cardinal *(zile unsprezece, zile cinsprezece* ș.a.) este caracteristică textelor din Țara Românească[23].

Alte elemente de atribuire sînt cuvintele *județ* și *plasă*, constituind denumiri ale împărțirilor teritorial-administrative proprii Țării Românești, nu și Moldovei, unde, după cum bine se știe, se foloseau pentru aceleași diviziuni termenii *ținut* și *ocol*. La acestea, se adaugă termenul *seaun* (al județului), cu

---

des raisons qui nous semblent fort valables, le place [...] en 1802"); A. Oțetea, în *Istoria României*, vol. III, București, 1964, p. 604—605; *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines. 1769—1830*, Bucarest, 1970, p. 12—13, nr. 49; *Ideile politice și iluminismul în principatele române*, București, 1972, p. 115—116; Valentin Al. Georgescu, *Les assemblées d'états en Valachie et en Moldavie: Sfatul de obște (1750—1831?)*, în „Revue roumaine d'histoire", nr. 3/1972, p. 385—386 („Sa date exacte et. la portée de ce texte ont été établies par E. Vîrtosu en 1946—1947"); Constantin Șerban, *Evoluția concepțiilor despre republică în conștiința poporului român (secolele XVI—XIX)*, în „Studii" nr. 6/1972, p. 1163—1164; Gh. Ghimeș, *Ideea de republică la români*, București, 1972, p. 31—32; Aron Petric, Traian Caraciuc, Ștefan Lache, Nicolae Petreanu, *Pentru republică în România*, București, 1972, p. 19—20; *Istoria României, Compendiu*, ed. a III-a, sub redacția acad. prof. univ. Ștefan Pascu, București, 1974, p. 213; Valeriu Șotropa, *Proiectele de constituție, programele de reforme și petițiile de drepturi din țările române în secolul al XVIII-lea și prima jumătate a secolului al XIX-lea*, București, 1976, p. 41—44 (Emil Vîrtosu a dovedit „pe baza unor probe de mai multe categorii, că acest act a fost întocmit la începutul secolului al XIX-lea" (1802), p. 41).

[20] Ms. nr. 409 a fost dăruit bibliotecii de D. A. Sturza, nepotul său. Celălalt manuscris (nr. 7) a aparținut fiului său Constantin; are o ștampilă în limba latină (ex libris Constantini Demetrii Sturza") (f. 11) și este transcris, hîrtia avînd monograma lui, în timbru sec, probabil după primul manuscris; păstrează o parte din particularitățile dialectale muntenești; după grafie, copia pare să fi fost făcută spre mijlocul secolului XIX (vezi și Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p. 15).

[21] Biblioteca Academiei R.S.R., Arhiva D. A. Sturza, I ms. 40. Copia s-a făcut după ms. nr. 409, marcîndu-se în text, cu bare oblice, sfîrșitul paginilor. Scriere de tranziție, se pare a lui D. A. Sturza.

[22] Arh. St. București, Doc. ist., pachet CXI, nr. 101 (scrisoare către fratele său Sandu Sturza paharnic, 13 febr. 1802); *loc cit.*, Doc. ist., pachet XLVII, nr. 164 (scrisoare către ginerele Gh. Buhuș căminar și Smaranda Buhuș, 14 iunie 1802); *loc cit.*, M-rea Doljești, pachet V, nr. 55 (către egumenul m-rii Doljești, 31 iulie 1803).

[23] *Pravilniceasca condică. 1780*, ediție critică, București, 1957, p. 82, 84, 92, 102, 118, 173, 185; Gh. Cront, Alexandru Constantinescu, Anicuța Popescu, Theodora Rădulescu, Constantin Tegăneanu, *Acte judiciare din Țara Românească. 1775—1781*, București, 1973, p. 865, 866.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

înțeles de „localitate de reședință a organelor administrative (și judiciare) ale unui județ", neuzitat în Moldova pentru denumirea sediului isprăvniciilor de ținuturi („hotărîrea cea făcută de judecătorii lor la scaonul județului"; „vor merge cei trei aleș din fiteșce plasă la scaunul județului")[24].

O parte din elementele definitorii semnalate au fost păstrate încă în ediția dată de Teodor Codrescu *(verce, fiteșce, fiteșcine, fiteșcare,* scrise: *feteșce, fetcșcine, feteșcare;* antepunerea substantivului față de numeralul cardinal; *județ* și *plasă; scaunul județului),* indicații suficiente pentru proveniența muntenească a proiectului.

În ediția dată de Emil Vîrtosu, chiar dacă sînt unele abateri de la manuscris, figurează toate particularitățile relevate mai sus, începînd chiar cu titlul proiectului: *Plan sau o formă dă oblăduire...".*

Așa stînd lucrurile, ar fi trebuit să fie evident pentru oricine citea atent acest proiect de organizare că e vorba de lucrarea unui muntean. Cu toate acestea, în istoriografie s-a acreditat și s-a menținut, cu o uimitoare consecvență, părerea că proiectul este opera unui moldovean, neformulîndu-se nici măcar cea mai neinsemnată rezervă în această privință. Chiar și într-o lucrare consacrată vechii organizări administrative a principatelor, autorul ei, deși se referă la diviziunile administrative din Moldova și Țara Românească *(ținuturi* și *ocoale, județe* și *plăși),* nu observă, atunci cînd prezintă organizarea propusă prin acest important proiect, nepotrivirea cu situația din Moldova a termenilor respectivi[25].

O prezentare a cuprinsului „planului" va releva însemnătatea lui în cadrul istoriei proiectelor de reformă a statului apărute în principate în ultimele decenii ale secolului XVIII și în primele decenii ale secolului următor. Această prezentare se impune cu atît mai mult cu cît în unele lucrări s-au strecurat și aprecieri rezultate din neînțelegerea anumitor prevederi.

După cum reiese chiar din titlu și se afirmă și în preambulul proiectului, forma de organizare viitoare a statului urma să fie o republică „aristo-dimocraticească", îmbinare neobișnuită de termeni cu înțeles numai aparent incompatibil, trădînd concepția că la conducerea statului s-ar putea asocia aristocrației și elemente considerate, în limitele gîndirii timpului, drept democratice. Formula o găsim, pentru regimul monarhic, încă de la începutul secolului XVII (1611), cînd apărea în Franța o carte cu titlul *La monarchie aristo-démocratique*[26] precum și mai tîrziu, la noi, în *Țiganiada* (forma de guvernămînt „demo-aristo-monarhicească")[27]. În ceea ce privește republica, formula apare într-o apreciere făcută, în anul 1734, de un raport asupra constituției Genevei: prin forma de guvernămînt, Geneva era orepublică mixtă, „une aristo-démocratie"[28].

În sistemul politic preconizat de proiectul muntean, puterea centrală era reprezentată de trei divane independente: Divanul cel Mare, Divanul Pravilnicesc (de judecată) și Divanul de Jos.

---

[24] Comp. cu: „Ioniță logofătu scaunului isprăvnicesc de acolo de la Rîmnic", *la 1779 (Gh. Cront și colab., op. cit., p. 799);* „cinstiți boieri ispravnici ai scaunului Caracalului" (jud. Romanați), 1781 (V. Mihordea, Ș. Papacostea, Fl. Constantiniu, *Documente privind relațiile agrare în veacul al XVIII-lea,* vol. I, Țara Românească, București, (1961), p. 677; ispravnicii să umble prin județe, „iar să nu șază amîndoi la scaun", 1790 *(Pravilniccasca condică. 1780,* p. 200).

[25] Ioan C. Filitti, *Despre vechea organizare administrativă a principatelor române,* București, 1935, p. 58.

[26] Jacques-Charles Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* cinquième édition, tome sixième, Paris, 1865, col. 205 (autor: Louis Mayern-Turquet). Considerată de Richelieu, care dă titlul incomplet: *De la monarchie aristocratique,* o carte sedițioasă pentru acel timp; autorul susținea, între altele, că femeile nu trebuiau admise la conducerea statului, drept care Maria de Medicis, regentă în timpul minoratului lui Ludovic al XIII-lea, a pus să fie confiscate toate exemplarele *(Mémoires du Cardinal de Richelieu sur le règne de Louis XIII, depuis 1610 jusqu'à 1619,* publ. de Petitot (Cl. B.), *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France,* seconde série, vol. XXI-bis, Paris, 1823, p. 108).

[27] I. Budai Deleanu, *Țiganiada,* cîntecul XI, strofa 70.

[28] *Ideile ppolitice și iluminismul...,* p. 115, nota.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Divanul cel Mare reprezintă puterea executivă centrală, dar, singur, are și inițiativa legislativă și, împreună cu Divanul Pravilnicesc, atribuții legislative; prin prerogativa de a examina sentințele capitale, cu drept de comutare, i se conferea și atribuții judecătorești [29].

În componența acestui divan intră 15 boieri numiți „veliți". Durata funcției este, de regulă, pe viață, dar putea înceta și din alte cauze: „multă neputință" sau „altă întîmplare". În caz de vacanță, locul liber se ocupă prin alegerea altui membru de către ceilalți boieri din divan, „din parte neamurilor boierești din țară". Apartenența la clasa boierească era deci necesară, fără să se fixeze însă vreo condiție de avere sau rang, ci numai de calități morale și intelectuale (cinste, înțelepciune, iubire de patrie) și de vîrstă — minimum 30 de ani [30].

Activitatea acestui divan se desfășoară pe departamente și în plen. Departamentele [31], formate din cîte trei membri ai divanului, deci cinci în total, își împart funcțiile executive pe domenii. Un departament se ocupă de învățămînt și educația tinerilor, băieți și fete. Îngrijindu-se să existe suficiente școli pentru ei, căci prin învățămînt, se spune în proiect, se vor pregăti „lăcuitori buni republicii". Copiii ai căror părinți neglijează buna lor creștere vor fi puși sub epitropie, măsură la care se asociază și membrii departamentului bunelor moravuri. Între atribuțiile departamentului intră și preocupările pentru progresul agriculturii. Păstrarea „năravurilor bune", teatrele și alte manifestări publice intră în grija departamentului deja menționat, de care țin și spitalele, casele de copii orfani și, în general, chestiunile privind sănătatea. Alt departament are atribuții fiscale, cu obligația de a prezenta trimestrial divanului socotelile, iar la sfîrșit de semestru proiectul de buget. Relațiile externe constituie atribuțiile unui departament distinct. Proiectul menționează însă cu grijă că activitatea aceasta se desfășoară numai conform cu normele stabilite de divan în plenul său și că nu se poate întreprinde nimic nou fără asentimentul acestui organism. La fiecare șase luni, un membru al departamentului este înlocuit cu alt membru din divan, ieșit prin tragere la sorți. În sfîrșit, ultimul departament are în supraveghere oștirea. Și aici, un membru este înlocuit după șase luni, urmîndu-se aceeași procedură ca și în cazul precedent [32]. De asemenea, „poruncile cele extraordinare" trebuie să fie aprobate în prealabil în plenul divanului. Așadar, conducerea relațiilor externe și a armatei, deși încredințată unor departamente, rămîne, în activitățile esențiale, sub supravegherea întregului divan. Mai este de observat că membrii acestor două departamente sînt schimbați pe rînd, la intervale scurte, în timp ce funcțiile în divan puteau fi pe viață, ceea ce pare să sugereze preocuparea de a se evita posibilitatea acaparării, de către grupuri restrînse, a puterii.

Dacă inițiativa legislativă aparține Divanului cel Mare, proiectele de legi sînt elaborate de o comisie mixtă, formată dintr-un număr egal de membri ai acestui divan și ai Divanului Pravilnicesc, adoptarea legilor făcîndu-se, cu majoritate de voturi, în ședințe comune ale celor două divane.

---

[29] O formulare neclară pare să indice că acest divan judecă în recurs și alte litigii, putînd să reducă din pedeapsă, dar să nu o mărească (vezi și Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p 26). Virgil Șotropa *(op. cit.*, p. 43) crede că formularea se referă la Divanul Pravilnicesc. Acesta însă, dimpotrivă, trebuie să hotărască fără „adaos sau scădere" față de pravile.

[30] După Valeriu Șotropa *(op. cit.*, p. 43) vîrsta minimă ar fi fost de 50 ani, de unde și deducția eronată că se tindea, prin această condiție, să se asigure „conservatorismul organului suprem".

[31] Denumirea se întîlnește și în organizarea centrală introdusă de ocupația rusă dintre anii 1769—1774, cînd, pe lîngă departamentele de judecată, funcționau și departamente cu rol administrativ (al vistieriei, al spătăriei) — Al. Vianu, *Considerații asupra caracterului activității ruse în țările române (1769—1774)*, în *SMIM*, I, 1956, p. 238.

[32] D. V. Barnoschi *(op. cit.*, p. 101) se întreabă însă, fără temei, dacă noul ales nu își păstrează locul și în departamentului lui. De asemenea, crede că măsurile extraordinare despre care este vorba la atribuțiile departamentului oștirii ar putea fi numai cele impuse de violarea granițelor sau de război (p. 101). La fel înțelege și Valeriu Șotropa *(op. cit.*, p. 43).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Divanul Pravilnicesc este format, de asemenea, din 15 boieri, fără însă a se mai menționa calitatea de „veliți"[33], aleși pe viață, în vîrstă de cel puțin 25 de ani și competenți în domeniu („deplină știință dă parte prăvelnicească"). Locurile devenite vacante se completează prin alegerea de către cei rămași a unui nou membru, desigur tot dintre boieri. Atribuția principală a divanului este cea judecătorească; el poate chema la judecată pe orice pîrît, „de la cel mai mare pînă la cel mai mic". Arestul preventiv se aplică — după dovedirea vinei de trei membri ai săi (care nu participă apoi și la judecată) împreună cu cîte trei împuterniciți ai părților — numai în cazurile „prea delicate" și dacă inculpatul nu aduce chezași. Flagrantul delict duce la arestarea imediată. Hotărîrile vor fi conforme cu prevederile legii („tocmai după pontul pravilii la ace pricină"; „tocmai cum este scris în pravilă, fără de nici un adaos sau scădere"), prevedere existentă și în condica lui Alexandru Ipsilanti (1780)[34]. În județe, cîte trei judecători, aleși dintre boierii localnici, împart dreptatea după aceeași procedură. Partea nemulțumită poate face apel la Divanul Pravilnicesc, însă numai pentru procesele în care obiectul litigiului este superior unei anumite sume, nespecificată[35].

În componența *Divanului de Jos* intră cîte trei deputați din fiecare județ, boieri sau neboieri. Instituirea lui decurge din principiul, exprimat limpede, conform căruia „fiește-care republicanet, din starea lui cea firească și cea politicească, nu poate fi silit să dea o sumă cerută de la dînsul, pentru trebuința cheltuielii patriei sale, fără a nu fi încredințat că această somă este adevărat trebuincioasă republicii". Fiind reprezentanții voinței lor, impozitele acceptate de deputați devin obligatorii pentru toți contribuabilii, și aceasta în așa măsură, încît cea mai mică nesupunere urmează să fie socotită drept cea mai mare vină.

Alegerea deputaților se face la fiecare șase luni, cînd trebuie votate impozitele, după următoarea procedură: sătenii trimit cîte un delegat la plasă; delegații aceștia vor „însămna" (desemna), cu majoritate de voturi, cîte trei persoane, care trebuie să fie gospodari localnici. Deputații din fiecare plasă, întruniți în localitatea de reședință a județului, aleg deputații care vor intra în Divanul de Jos; condițiile pentru a fi ales sînt: să fie drept, cu iubire de patrie, gospodar în județul respectiv, a cărui stare trebuie să o cunoască. Pot fi aleși boieri sau „și din celelalte stări".

Divanul de Jos examinează, la fiecare șase luni, proiectul de buget, pe capitole, prezentat de un membru al Divanului cel Mare, „întocmai cum să obicinuiește și la Englitera, țară slobodă, vrednică de a lua paradigmă de la dînsa". Prin majoritate de voturi, poate adopta sau respinge bugetul; dacă este adoptat, sumele sînt repartizate pe județe de deputații ai acestui divan, proporțional cu posibilitățile de plată, după care se comunică județelor de către Divanul cel Mare. Deputații din fiecare plasă vor defalca apoi sumele pe sate. Impozitul va fi plătit după sistemul mai vechi al cislei, deci pe măsura averii contribuabilului. Se stipulează că orice alte contribuții se suprimă.

Divanul cel Mare poate convoca Divanul de Jos, la nevoie, și înainte de termen[36], după cum îi poate prelungi sesiunea cu încă 15 zile peste durata obișnuită, ce urma să fie fixată.

Proiectul reglementează și chestiuni privitoare la cler, plecînd de la constatarea că în orice stat starea ecleziastică este parte componentă a stării civile. Sinodul duhovnicesc, alcătuit din mitropolit, cei doi episcopi și alte șase „fețe duhovnicești", este competent să judece numai pricinile canonice, dar și acestea după ce îi vor fi fost repartizate de Divanul Pravilnicesc.

---

[33] După I. C. Filitti *(Despre vechea organizare administrativă...,* p. 58), I. G. Vîntu *(op. cit.,* p. 89) și alții, în acest divan ar fi intrat numai boieri mari.

[34] *Pavilniceasca condică. 1780,* p. 56—58.

[35] D. V. Barnoschi *(op. cit.,* p. 102) crede că acest divan este numai instanță de apel; I. G. Vîntu *(op. cit.,* p. 89) înțelege că numărul de zece voturi, prevăzut în proiect pentru Divanul cel Mare în cazurile de pedeapsă capitală, se cere la Divanul Pravilnicesc pentru orice hotărîre.

[36] D. V. Barnoschi *(op. cit.,* p. 98) înțelege greșit acest pasaj, cînd spune că „independența Divanului de Jos merge pînă la dreptul de a se întruni de la sine".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mitropolitul participă la activitatea acelui departament al Divanului cel Mare în ale cărui atribuții intră paza bunelor moravuri. La același departament, însă cu sarcini privind spitalele și casele de copii orfani, ia parte și episcopul Țării de Jos. Celălalt episcop, al Țării de Sus, are în grijă îndrumarea școlilor, luînd deci parte la activitatea departamentului respectiv. Sînt prevăzute și atribuții pentru cele șase fețe bisericești: păstrarea arhivelor de stat, conducerea școlii confesionale, secretariatul sinodului duhovnicesc. Deosebit de stricte sînt condițiile pentru consultarea de către cele trei divane a documentelor din arhive: deplasarea unei delegații de trei deputați ai divanului respectiv la mitropolie, întrunirea sinodului, eliberarea și apoi restituirea actului.

În sfîrșit, se reglementează ordinea succesiunii în funcțiile arhierești: în caz de vacanță a scaunului metropolitan, episcopul Țării de Sus îi succede, locul lui fiind ocupat de episcopul Țării de Jos. Astfel, alegerea se face numai pentru acest ultim post, dintre cele șase „fețe duhovnicești" din sinod, de către un colegiu în care intră cei doi ierarhi și cîte trei deputați din primele două divane. Majoritatea de voturi decide și aici.

Aceste ultime dispoziții, în care este vorba de „cei doi episcopi ai țării" și de ordinea succesiunii, oferă posibilitatea unei datări aproximative a proiectului. Fiind opera unui muntean și referindu-se la Țara Românească, după cum o atestă cu prisosință dovezile prezentate ceva mai sus, rezultă că *planul republican este anterior datei la care s-a înființat a treia episcopie, a Argeșului (18 octombrie 1793)*[37]. Cele două episcopii existente sînt deci episcopia de Rîmnic și episcopia de Buzău, iar faptul că nu sînt denumite astfel în proiect nu poate înlătura certitudinea că la ele se referă autorul atunci cînd le desemnează cu denumirea, nefolosită decît în administrația laică[38], de episcopii ale *Țării de Sus* și *Țării de Jos*. Preeminența episcopului de Rîmnic, menționată și în proiect ca o regulă ce trebuie să se aplice, chiar dacă în practica succesiunii la scaunul metropolitan nu se respectase, este atestată direct de o relatare a vremii: „L'évêque de *Rimnik* est ordinairement de droit le plus proche de cette dignité"[39], precum și indirect, de actul de înființare a episcopiei de Argeș, citat mai sus, prin care se stabilește că noua episcopie va avea rînd după episcopia Buzăului[40].

Proiectul pune, după cum afirmă chiar autorul lui, doar „temeliile cele întîi trebuincioasă a să așăza pentru începire oblăduirii republicii aristo-dimocraticești". Dispoziții de adoptat ulterior de cele trei divane erau prevăzute; aceste dispoziții trebuiau să dezvolte prevederile generale de aici, cu condiția de a nu se denatura forma republicană „aristo-dimocratică" preconizată. Condiția, enunțată încă din preambul și repetată în cuprins, atestă preocuparea autorului de a nu fi schimbat caracterul organizării proiectate.

Cu toate acestea, s-ar fi cerut ca unele chestiuni să fi fost puse chiar în acest *Plan*. Rolul orașelor și tîrgurilor în alegerea deputaților Divanului de Jos este ignorat. Proiectul menționează numai plasa ca subdiviziune a județului, nu și plaiurile, existente în zona muntoasă. Nu se înțelege deci dacă este o simplă omisiune, ca în cazul orașelor și tîrgurilor, sau dacă formularea aceasta nu presupune și intenția unei noi împărțiri administrative. Categoriile impozabile nu sînt amintite, încît o apreciere asupra acestui important aspect nu se poate face. Dacă nu s-a intenționat să se introducă un impozit general, cum este de presupus, desființarea dărilor pe avere însemna o înlesnire făcută categoriilor sociale infe-

---

[37] V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. V, București, 1893, p. 37—38 (anaforaua din 18 octombrie 1793 — întărită în aceeași zi de domn — cu propunerea de înființare a episcopiei de Argeș).

[38] Dublarea vorniciei în Vornicia Țării de Sus și Vornicia Țării de Jos s-a făcut în 1761 (I. C. Filitti, *Despre vechea organizare administrativă*..., p. 42). Acestea își împărțeau județele din stînga Oltului. Logofeția Țării de Sus avea, în schimb, județele din Oltenia, pe lîngă unele din stînga Oltului (V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. I, București, 1891, p. 317—319).

[39] (Bauer), *Mémoires sur la Valachie*, în vol. *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, de Carra, Neuchatel, 1781, p. 261; vezi și Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei*, trad. de George Sion, vol. III, București, 1859, p. 185.

[40] Vezi nota 37.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rioare, dar și o imunitate fiscală extinsă pentru cei care mai înainte erau impuși doar la unele contribuții pe avere (rusumaturi), dar scutiți de darea personală [41].

Cu toate neajunsurile menționate, la care s-ar mai putea adăuga și altele, proiectul acesta, prin unele din prevederile ce le cuprinde, reprezintă, fără îndoială, unul din cele mai importante planuri de reformă, nu numai de la începuturile istoriei moderne a României, dar și față de cele ce i-au urmat în deceniile următoare. Atenția pe care o acordă învățămîntului și includerea fetelor în acest proces, unele precizări privind supravegherea școlilor, spitalelor și caselor de copii orfani, garantarea libertății individuale, impozitul unic și, îndeosebi, modul de adoptare a lui, sînt părți neîndoielnic pozitive ale proiectului. Deși precumpănitor aristocratic prin rolul rezervat primelor două divane, prezența unui al treilea divan, format din reprezentanți care puteau să nu fie boieri și aleși, deși indirect, ai locuitorilor, conferă proiectului și un anumit caracter democratic; acest caracter este mai pronunțat chiar decît în alte proiecte ce preconizau, de asemenea, participarea unor deputați ai județelor, elaborate în anii 1821—1822 [42].

O observație, în sfîrșit, în legătură cu relativa lipsă a elementelor specifice care să permită o localizare în realitățile românești ale vremii. S-a presupus, în legătură cu aceasta, că proiectul nu ar fi altceva decît rezultatul adaptării unui model străin. Ipoteza nu poate fi, desigur, înlăturată, după cum nu pot fi contestate influențe străine, engleze desigur, fiindcă sînt chiar recunoscute în legătură cu o procedură parlamentară, dar și franceze și, în general, occidentale, venite din literatura luminilor. Caracterul de generalitate al proiectului îngăduie însă și o altă presupunere, sugerată de prezența unei copii a lui în arhiva boierului moldovean Dimitrie Sturza: *Planul* nu era destinat unei puteri străine, oricare ar fi fost ea, ci constituia, poate, o transpunere pe hîrtie făcută numai pentru uzul unui grup restrîns de persoane, părtașe de idei. Dimitrie Sturza, considerat pînă acum a fi chiar autorul scrierii, va fi împărtășit pe atunci ideile politice ale cărturarului muntean; iar dacă nu a fost mai tîrziu cunoscut ca republican, apărînd, dimpotrivă, mai curînd drept un conservator, faptul s-ar putea explica prin renunțarea la o concepție pe care va fi socotit-o între „păcatele tinereților" lui [43], cînd a nutrit poate și gîndul că ar putea fi introdus și în Moldova un regim republican.

II. Autorul proiectului este spătarul Ioan Cantacuzino.

Așa cum s-a demonstrat în prima parte a acestui studiu, textul de care ne ocupăm este, fără îndoială, opera unui om politic din Țara Românească și a fost elaborat înainte de anul 1793. Faptul că Dimitrie Sturza, copistul textului, a păstrat în mare măsură particularitățile dialectale muntenești ale originalului, precum și unele fapte de limbă și stil care, în faza ipotezelor, au putut fi considerate elemente individualizatoare, cum s-au și dovedit a fi, ne-a permis identificarea autorului în persoana spătarului Ioan Cantacuzino. Înainte de a prezenta rezultatele cercetării filologice care ne-a dus la concluzia că acest proiect de republică este opera lui Ioan Cantacuzino, să vedem însă cine a fost și ce rol a jucat acest personaj deosebit de interesant pe scena politică a Țării Românești și a Moldovei în timpul războiului ruso-austro-turc din anii 1787—1792.

Viața lui Ioan Cantacuzino și activitatea sa politică și literară sînt astăzi relativ bine cunoscute. Folosind informații aflate în *Istoria Moldovei și a Munteniei* a lui Engel, în *Istoria Daciei* a lui Dionisie Fotino, în *Genealogia familiei Cantacuzino* a banului Mihai Cantacuzino și, mai ales, în *memoriile* lui Ioan

---

[41] Vezi Ioan C. Filitti, *Considerații generale despre vechea organizare fiscală a principatelor române pînă la Regulamentul organic*, București, 1935, p. 47—51.

[42] Emil Vîrtosu, *1821. Date și fapte noi*, București, 1932, p. 135, 166, 208 — 209; *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, vol. III, București, 1960, p. 236. Vezi și Valeriu Șotropa, *op. cit.*, p. 43.

[43] Dimitrie Sturza s-a născut în anul 1755, fiindcă într-o scrisoare a lui către Mihai Sturza, din 9 august 1844, menționează slujbele aduse țării în 89 ani (BAR, ms. 597, f. 17). Moare în aprilie 1846 (Arh. St. Iași, Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1270, f. 39 v., 52 r.).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cantacuzino, scrise în rusește și rămase în manuscris, care i-au fost puse la dispoziție de nepoții acestuia, rezidenți în Rusia, Nicolae Bălcescu a alcătuit, cu căldura cuvenită, dar și cu spiritul critic al istoricului, o admirabilă biografie a spătarului, pe care a publicat-o în anul 1845, în primul volum al „Magazinului istoric pentru Dacia" (p. 187—205). Prezentăm în continuare datele mai importante ale acestei biografii.

Ioan Cantacuzino s-a născut la 20 ianuarie 1757, la Constantinopole, unde se aflau atunci părinții săi, Răducanu Cantacuzino și domnița Ecaterina, fiica lui Ioan Mavrocordat, fostul domn al Moldovei. În anul 1759, părinții lui se stabilesc în București, unde, atît el cît și fratele său mai mic, Nicolae, vor primi educația potrivită categoriei sociale și familiei din care făceau parte.

Intrat de timpuriu în politică, Ioan Cantacuzino a luptat cu perseverență, ca și tatăl său, pentru eliberarea țărilor române de sub jugul otoman. În timpul războiului ruso-turc din anii 1768—1774, Răducanu Cantacuzino obține învoirea comandamentului rusesc de a organiza, cu a sa cheltuială, un regiment de voluntari români, care, sub comanda lui, a repurtat o strălucită victorie la luarea Silistrei, în anul 1773, iar pentru fiul său Ioan a obținut favoarea ca, deși minor, să se înroleze, în 1771, deci la vîrsta de numai 15 ani, cu gradul de praporgic într-un regiment rusesc de grenadieri. În 1773, pentru merite deosebite în lupte, va fi avansat la gradul de locotenent. Murind însă Răducanu Cantacuzino, în anul 1774, Ioan și fratele său Nicolae rămîn sub epitropia unchiului lor, banul Mihai Cantacuzino, care, după pacea de la Kuciuk-Kainargi, este nevoit să emigreze, împreună cu nepoții săi, în Rusia, unde cei doi tineri își vor îmbogăți educația și cultura, în școli militare și prin contactul cu viața mondenă rusească și cu literatura franceză, care se bucura de un mare prestigiu în saloanele nobilimii ruse din acea epocă

În anul 1783 frații Ioan și Nicolae Cantacuzino se decid să se întoarcă în patrie și, cu voia împărătesei Ecaterina II, pleacă spre țară. Se opresc însă cîtva timp în Galiția, la ruda lor, contesa O'Donnel, fata lui Radu Cantacuzino, fiul lui Ștefan, domnul muntean asasinat în 1716, unde așteaptă învoirea Porții de a intra în Țara Românească, pe care o obțin abia în 1784. În timpul ședерii lor în Galiția, cei doi tineri refuză propunerea care li se face de a intra în serviciul Austriei.

Ajunși în Țara Românească, Ioan și Nicolae Cantacuzino sînt bine primiți de domnitorul de atunci, Mihai Suțu. În septembrie 1785, Ioan Cantacuzino este atestat cumpărînd la mezat moșia Filipeștii de Pădure, fostă proprietate a banului Mihai Cantacuzino, pentru a o transfera verilor săi, frații Slătineanu[44]. După mazilirea lui Mihai Suțu, în martie 1786 vine domn al Țării Românești Nicolae Mavrogheni, care îi acordă lui Ioan Cantacuzino rangul de agă, iar lui Nicolae pe cel de armaș. Peste cîteva luni însă cei doi frați pleacă în Moldova, unde domnea atunci unchiul lor de pe mamă, Alexandru Mavrocordat-Firaris (1785 — 1786). Sosirea lui Ioan Cantacuzino în Moldova, în vara anului 1786, fapt deosebit de important pentru o posibilă explicație a prezenței la Iași a proiectului său de republică, în copia de epocă a lui Dimitrie Sturza, prietenul arhidiaconului Gherasim, traducătorul *Tainei francmasonilor*, și al altor patrioți din cercul politic și cultural al lui Leon Gheuca, fostul episcop de Roman, ales în martie 1786 mitropolit al Moldovei, este confirmată documentar de următoarea mențiune aflată în sama a doua a Vistieriei Moldovei pe anul 1786, la capitolul de cheltuieli intitulat *La obrază de cinste*: 1000 de lei „dum. Ioan Cant. biv vel agă, nepot gospod, pentru cheltuiala drumului", plătiți la 14 iulie 1786, și 500 de lei „dar dum. Necolai Cant., nepot gospod", plătiți la 18 iulie 1786[45]. Așadar, unchiul domnitor decontează cheltuielile de deplasare nepoților săi abia sosiți la Iași și le face daruri din vistieria țării.

După cît se pare, Alexandru Mavrocordat l-a amestecat pe Ioan Cantacuzino, căruia îi acordă rangul de spătar, în politica internă a Moldovei. Ca urmare, după mazilirea și plecarea în Rusia a unchiului său, în toamna anului 1786, spătarul Ioan Cantacuzino este arestat, împreună cu cîțiva boieri moldoveni, în

[44] Vezi I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, București, 1919, p. 104—105.

[45] Arhivele Statului Iași, tr. 1768, op. II 2018, nr. 4, f. 34r. Această prețioasă indicație a fost descoperită recent de colegul Iuliu Ciubotaru.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

timpul interregnului. Noul domn al Moldovei, Alexandru Ipsilanti (1786—1788), îl eliberează și îl măgulește, probabil cu intenția de a-l folosi în uneltirile sale pentru redobîndirea domniei Țării Românești.

La începutul anului 1787, frații Ioan și Nicolae Cantacuzino se întorc în Țara Românească, dar domnitorul Nicolae Mavrogheni nu-i mai primește cu aceeași simpatie. Ca atare, Ioan Cantacuzino este nevoit să ducă acum o viață mai retrasă.

În august 1787 izbucnește însă un nou război ruso-turc, iar Mavrogheni primește ordin de la Poartă să-și apere țara împotriva rușilor. În acest scop, el organizează în pripă o armată, numind în diferite posturi de comandă 25 de tineri boieri, între care și Ioan Cantacuzino, pe care-l silește să accepte sub cuvînt că știe tactica rusească. În februarie 1788 intră în război și Austria, alături de Rusia. Mavrogheni, în fruntea armtei sale, se îndreaptă spre hotarul Austriei, dar, aproape de Ploiești, Ioan Cantacuzino și Scarlat Cîmpineanu părăresc comenzile încredințate și fug pe ascuns în Transilvania, la Sibiu, unde sînt bine primiți de austrieci. Fuga acestor boieri a avut un mare răsunet în Țara Românească. Exemplul lor este urmat de alți boieri și de unii clerici, fapt care obligă pe Mavrogheni să ia măsuri de siguranță, obținînd un firman de exilare a unor mari boieri la Athos și în insula Cipru. Pe Nicolae Cantacuzino îl arestează, dar este eliberat cu condiția de a se înrola într-un corp turcesc de ienicери, fără a-și schimba religia.

Pentru a nu periclita viața fratelui său aflat în mîna turcilor, Ioan Cantacuzino se îndepărtează un timp de hotarele Țării Românești, plecînd la Hotin, unde se prezintă prințului de Coburg. Aici îl întîlnește pe vistierul moldovean Matei Cantacuzino, împreună cu care merge să se prezinte și contelui Rumianțev. Peste cîteva luni, Rumianțev ocupă Iașii, iar prințul de Coburg, Romanul. Ioan Cantacuzino se află mereu în ambele tabere.

În anul 1789, prințul de Coburg primește ordin să ocupe Țara Românească și să formeze acolo divanul cîrmuitor, după legile țării. Iosif II numește personal în viitorul guvern pe Ioan Cantacuzino spătar și pe Scarlat Cîmpineanu agă, lăsînd numirile în celelalte posturi la dispoziția prințului de Coburg. Trupele turcești sînt înfrînte, Nicolae Mavrogheni este obligat să se retragă în Bulgaria, iar la 10 noiembrie 1789 prințul de Coburg intră în București și alcătuiește noul guvern, asupra căruia Ioan Cantacuzino exercită o mare influență. El impune respect chiar și ocupanților austrieci. Folosindu-se în mod abil de această influență, Ioan Cantacuzino întreprinde, în anii 1789—1791, o serie de acțiuni politice și diplomatice importante, relatate pe larg în studiul lui Bălcescu, care aveau drept scop apărarea demnității Țării Românești și eliberarea ei de sub stăpînirea turcească. Visa chiar la eliberarea tuturor popoarelor europene care se aflau atunci sub stăpînire turcească și la posibilitatea de a le uni astfel într-un stat creștin mare și puternic. Acest vis politic al lui Ioan Cantacuzino, relatat de Bălcescu după memoriile sale, a fost în mod denaturat interpretat de N. Iorga, iar după el de Xenopol și de alți istorici, pînă în zilele noastre, drept o intenție a sa de a uni Moldova cu Țara Românească, într-un „stat creștin mare și puternic", căruia, eventual, să-i fie ales el însuși domnitor[46].

Pacea de la Șistov însă, din 4 august 1791, în urma căreia Țara Românească reintră sub stăpînirea turcilor și administrația grecilor fanarioți, „sfărîmă cea din urmă a sa speranță", cum spune Bălcescu. Dezamăgit, Ioan Cantacuzino este nevoit să emigreze din nou. Se oprește puțin timp la Iași, pentru a-l revedea pe feldmareșalul Potemkin, pe care-l găsește agonizînd (va muri cîteva zile mai tîrziu, la 5 octombrie 1791). Avînd de ales între a merge în Austria, în Rusia ori a rămîne în Moldova (s-a gîndit o clipă și la posibilitatea unei plecări la Constantinopol, spre a mijloci ca să obțină cu vremea domnia Țării Românești, „vină" pe care i-o scuză Bălcescu), în cele din urmă Ioan Cantacuzino este determinat de contele Bezborodko să plece în Rusia, unde va fi primit în armată cu gradul de colonel de cavalerie ușoară. La retragerea sa din armată,

[46] Vezi N. Iorga, *Ceva despre ocupațiunea austriacă din anii 1789—1791*, în *ARMSI*, s. II, t. XXXIII, 1910—1911, p. 225, și *Istoria românilor*, VIII, București, 1938, p. 64—65.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în anul 1796, împărăteasa Ecaterina II îi dăruiește o moșie în Rusia Nouă, pe malul drept al Bugului, în gubernia Hersonului, unde, împreună cu fratele său Nicolae, care l-a întovărășit și de data aceasta în emigrație, întemeiază tîrgul Kantakuzinka. Probabil că tot atunci primește și titlul nobiliar de cneaz. După ce locuiește cîțiva ani la Petersburg, apoi la Odesa, în 1818 se retrage definitiv la moșia sa, unde moare la 3 iulie 1828.

În anii tinereții, dar mai ales după plecarea sa definitivă în Rusia, Ioan Cantacuzino a avut și remarcabile preocupări literare, concretizate, după cîte știm pînă acum, în alcătuirea unui volum de poezii și în efectuarea cîtorva traduceri din limba franceză. Datorită faptului că majoritatea lucrărilor sale literare, semnate doar cu inițialele *I. C.*, au rămas în manuscris și au fost cunoscute abia în secolul nostru, identificarea lui ca autor al scrierilor respective s-a făcut prin mijloace filologice, acum cîteva decenii.

În anul 1937, Al. Ciorănescu a semnalat și a comentat o veche traducere românească a unei comedii a lui J. J. Rousseau, pe care a aflat-o în ms. *3099* de la BAR (copie din anul 1803), alături de alte două traduceri în proză, din François-Thomas-Marie de Baculard d'Arnaud și din Montesquieu, toate trei datate 1794 și semnate cu inițiatele *I. C.*, fără să știe că inițialele respective ascund numele lui Ioan Cantacuzino[47]. Tot fără să știe că este opera lui Ioan Cantacuzino, prof. G. Ivănescu a prezentat și comentat, în anul 1953, prețiosul volum intitulat *Poézii noo alcătuite dă I... (C...)*, tipărit între anii 1792—1796, la Dubăsari ori la Movilău, în tipografia lui Mihail Strelbițki, primul volum de poezii publicat în literatura română[48]. Abia în anul 1959, G. Ivănescu și N. A. Ursu au stabilit, prin intermediul traducerii românești a romanului *Numa Pompilius* al lui Florian aflată în ms. *1550* de la BAR, care este *autograful* lui Ioan Cantacuzino, datat 1796, că volumul de poezii și traducerile semnate *I. C.* sînt rodul preocupărilor literare ale omului politic pe care îl scosese din uitare, încă din anul 1845, Nicolae Bălcescu[49]. În anul 1962, a fost achiziționat de către BAR manuscrisul aflat sub cota *6002* (copie nedatată), intitulat *Cercarea asupra omului de Alexandru Pop, scrisă și tălmăcită dupe franțozește de C. Ioan C., la anul 1807, la Odesa*, care s-a dovedit a fi traducerea de către Ioan Cantacuzino a cunoscutului poem *Essay on man* al scriitorului englez Alexander Pope, după versiunea franceză în proză a lui Silhouette. Numele lui Ioan Cantacuzino a putut fi astfel înscris la locul cuvenit în istoria noastră literară. N. A. Ursu i-a consacrat un mic capitol în volumul al doilea al tratatului de *Istoria literaturii române*, București, 1968, p. 180—183, iar Florin Faifer un articol în *Dicționarul literaturii române de la origini pînă la 1900*, București, 1978, p. 147—148. În anul 1967, Al. Alexianu a publicat un studiu consacrat vieții și activității literare a lui Ioan Cantacuzino, despre care afirmă că îl elaborase în anul 1946 (revendicîndu-și astfel prioritatea identificării lui Ioan Cantacuzino ca autor al scrierilor menționate mai sus), dar nu l-a putut tipări între timp. El aduce unele completări utile informațiilor adunate de Bălcescu, face cîteva supoziții plauzibile privitoare la geneza unor poezii ale lui Ioan Cantacuzino, dar îi scapă și unele confuzii de date și persoane, care pot induce în eroare pe cititorul neavizat[50].

---

[47] Vezi Al. Ciorănescu, *O veche traducere din J. J. Rousseau*, în *RFR*, IV, 1937, nr. 6, p. 659—665.

[48] Vezi Gheorghe Ivănescu, *Un poet român necunoscut, din a doua jumătate a secolului XVIII*, în „Iașul nou", V, 1953, p. 219—232. Singurul exemplar cunoscut din acest volum se află în posesia prof. G. Ivănescu.

[49] Vezi G. Ivănescu și N. A. Ursu, *Un scriitor muntean de la sfîrșitul secolului al XVIII-lea : Ioan Cantacuzino*, în *SCȘI*, filologie, X, 1959, fasc. 1—2, p. 135—140.

[50] Vezi Al. Alexianu, *Din cărțile vechii mitropolii din București. Cîteva date privitoare la viața și opera fostului mare spătar Ioan Cantacuzino*, în „Glasul Bisericii", XXVI, 1967, nr. 5—6, p. 609—639.

În anul 1970, Mircea Anghelescu i-a atribuit lui Ioan Cantacuzino traducerea în românește a romanului pastoral *Întîmplările lui Ismin și Ismeniei* al scriitorului bizantin Evmathios Macremvolitis, după versiunea franceză a lui P. Fr. de Beauchamps. Această traducere s-a dovedit însă a fi fost făcută de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Paternitatea lui Ioan Cantacuzino asupra proiectului de republică pe care i-l atribuim este dovedită de prezența în acest text anonim a unor particularități lingvistice semnificative care se întîlnesc și în scrierile sale literare cunoscute. Alături de particularitățile dialectale muntenești ale textului, invocate mai sus pentru a dovedi faptul că autorul acestui proiect de republică este un muntean, cum sînt prepozițiile *dă* „de", *dăspre, dîn, dîntre, după* „de pe", *pă* „pe", *pin* „prin", *pîntre* sau pronumele (și adjectivele pronominale) nehotărîte *fițeșcare, fițește, fițeșcine, ver(i)ce,* care apar frecvent și în scrierile cunoscute ale lui Ioan Cantacuzino, dar și în scrisul altor munteni, în textul de care ne ocupăm se întîlnesc următoarele cuvinte și forme gramaticale care, luate împreună, particularizează scrisul lui Ioan Cantacuzino [51]:

1. Verbul *hărțuí*, cu sensul neobișnuit de „a exersa, a practica". În *PR* [52]: „acesta va sirgui pentru creștire sau *hărțuire* spre bine a mladen[e]ților" (f. 1v); în *NP*: „obișnuită fiind din mica sa copilărie la sunetul armelor [...], ea petrece *hărțuind* Palasii, cu coif pă cap, cu langea în mînă" (f. 18r), „arătară ei o *nehărțuire* care deșteptă foarte ciudă lui Romulus" (f. 31v), „nelăsînd niciodată armele jos, *hărțuindu*-vă de apururea la știința vitejiii" (f. 70v).

2. Forma neobișnuită *înmări* a verbului *mări*. În *PR*: „ei vor avea totdeauna putere a mai dămoli acea strășnicie a pravelii, iar a mai o *înmări* nu vor putea-o" (f. 3r); în *NP*: „el nu *înmărește*, nici întărește sufletul nostru" (f. 64v), „iartă-ne dar pripirea împlinirii fericirii noastre și *înmărește*-o noo acuș întărind-o" (f. 125r).

În scrierile lui Ioan Cantacuzino apar și alte forme similare: *înauri* (C, f. 18v), *înfericá (C,* f. 15v), *înzidări (C,* f. 14v).

3. Adverbul *potrivă* „egal; potrivit, proporțional". În *PR*: „de să va întîmpla să fie asupra unui sau doao ipochimene glasurile priimirii *potrivă*, atunci..." (f. 3v), „un venit cît va fi dă îndestul pentru creștire sa cea bună, întocmai *potrivă* după avere sa" (f. 5r), „cînd vor fi la doao sau trei ipochimene glasurile *potrivă* (f. 13v); în *NP*: „cinstea și iubea pă dînșii mai *potrivă*" (f. 36 r), „vitejia voastră este *potrivă*" (f. 36v), „potrivind ca vîrfurile lor cele mai ascuțite să vie *potrivă* cu fața pămîntului" (f. 49v), „cum și eu, *potrivă* lor, grozăvii am făcut" (f. 68v), „putința mea este mai asemenea *potrivă* mulțumirii mele" (f. 94v); în *C*: „ființa sa este *potrivă* stării mele" (f. 4r), „în natură cele peste

---

Al. Beldiman. Vezi N. A. Ursu, *Traduceri necunoscute din tinerețea lui Alecu Beldiman*, în „Limba română", XXXV, 1986, nr. 2, p. 122.

În articolul *Dunaiskie kneajestva v russkoi publițistike konța XVIII i naceala XIX veka*, apărut în „Revue roumaine d'histoire", XX, 1981, nr. 1, cercetătorul sovietic I. S. Dostian menționează (la p. 36) un articol despre Țara Românească publicat în revista „Vestnik Evropî", 1810, g. 52, nr. 14, p. 144—151, semnat de un *K. Kantakuzin*, care era stabilit la Odesa. Autorul vorbește acolo despre condițiile naturale prielnice ale Țării Românești, în care însă populația duce o viață grea, datorită nu numai turcilor, ci și regimului fanariot, care a adus această țară „în starea cea mai de plîns". Numai o „cîrmuire binefăcătoare" ar putea scoate țara din starea de mizerie în care se află, conchide autorul. Inițiala *K.* din semnătura autorului acestui articol ar putea însemna și „Cneazul", nu numai „Constantin". În această eventualitate, autorul articolului ar fi cneazul Ioan Cantacuzino, aflat atunci la Odesa, care cunoștea bine starea politică ,economică și socială a Țării Românești și care era nu numai turcofob, ci și un înverșunat antifanariot. Supoziția aparține colegului Iuliu Ciubotaru.

[51] Mulțumim colegei Eugenia Dima, care studiază limba traducerilor românești laice efectuate în Țara Românească în a doua jumătate a secolului XVIII, în vederea elaborării unei teze de doctorat, pentru unele informații privitoare la prezența acestor particularități lingvistice în traducerile lui Ioan Cantacuzino, pe care cu deosebită amabilitate ni le-a pus la dispoziție.

[52] Folosim în demonstrație următoarele sigle: *C=Cercarea asupra omului*, ms. *6002* de la BAR; *NP=Numa Pompilius*, ms. *1550* de la BAR; *P=Poézii noo*, [Dubăsari sau Movilău, 1792—1796 ?]; *PR=Plan sau formă dă oblăduire republicească*, ms. *409* de la BAR, f. 1—19; *T* = traducerile lui Ioan Cantacuzino aflate în ms. *3099* de la BAR.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

măsură nasc sfîrşituri *potrivă*" (f. 16v), „nici neamul, nici starea nu poate fi pricina fericirii. Ea poate fi *potrivă* în parte şi la supus şi la crai" (f. 33r).

4. Articularea neobişnuită, în genitiv-dativ, atît a adjectivului *toată* „fiecare, oricare; întreagă", antepus, cît şi a substantivelor determinate. În *PR:* „purtare de grijă a *toatei părţii* ostăşeşti", „fiind cîrmaci *toate obladuirii* republicii", „vor fi şi sirguitorii *toatii formii* stăpînirii" (f. 2r), „sumei ce de obşte a *toatii cheltuielii* republicii" (. 5v), „deputaţii lăcuitorilor *toatei republicii* (f. 12r); în *NP:* „asupra *toatii slavii* lui Romulus" (f. 19r), „luăm asupra noastră a învăţa *toatelor noroadelor* lumii cum trebuie să să iubească craii cei buni" (f. 28r), „aceasta este cea mai bună zi a *toatii vieţii* mele (f. 95r), „pacea şi eleferia a *toatii Italiii*" (f. 170v); în *T:* „să fii supusă *toatii soartei* mele" (f. 28r), „să adusără doao căpitenii a *toatei pricinii* rebeliii" (f. 86r); în *C:* „priceperea ta este pricina *toatei* ţării şi *stăpînirii* tale (f. 8v), „fac tăria şi frumoasa faţă a *toatii vieţii*" (f. 14r), „pricina *toatii trudii şi grijii* sale" (f. 21v), „dorirea şi ţintirea *toatii fiinţii* noastre" (f. 31r), „din învoirea de obşte a *toatelor lucrurilor*" (f. 30r), „scoposul cel dezmetec a *toatii vieţii* lor" (f. 38r).

5. Adverbul *şi* „îndată, imediat". În *PR:* „comisarii cei orînduiţi pentru aceasta, care, primind ţidula, *şi* vor vesti..." (f. 7r), „cînd greşala cu care vor vinovăţi pă vreun ipochimen va fi pre delicată, atunci acela *şi* va fi silit, îndată ce s-o vedé în prepus, să-ş puie chezaş" (f. 10v); în *NP:* „aci grozava mînia herii dă loc blîndeţii, ea *şi* merge la leuşorii săi" (f. 5v), curund *şi* le are toate pă dînsul" (f. 27r); în *C:* „măreaţă de izbîndele ce numai sînt prepuse, ea *şi* înfericá micile patimi sufleteşti" (f. 15v).

6. Locuţiunea adverbială *de îndestul* „suficient". În *PR:* „ca creştire tinerilor [...] să poată fi *de îndestul* pentru a săvîrşi la toate", „un venit cît va fi *dă îndestul* pentru creştire sa cea bună" (f. 4v); în *NP:* „socotea că tot n-au făcut *de îndăstul*" (f. 1v), „dar tăcerea sa şi aerul său [...] vedeşc *de îndăstul* turburarea sa" (f. 2v), „singur acest nume sfînt şi pilda ce o dă el lor fură *dă îndăstul* să popreascâ..." (f. 6v), „eu am trăit *de îndăstul*" (f. 36v).

Comune proiectului de republică şi scrierilor cunoscute ale lui Ioan Cantacuzino sînt şi alte cuvinte şi forme, care, cu toate că apar şi la alţi scriitori contemporani, contribuie, alături de cele cu caracter particular evident, menţionate mai sus, la recunoaşterea limbii sale şi în textul anonim pe care i-l atribuim. Dintre acestea citâm substantivele *icoană* „imagine", *mijlocire* „intermediu", *nărav* „morav", *obraz* „persoană", adjectivul (şi adverbul) *necurmat* şi locuţiunea adverbială *fără curmare* „continuu", verbele *dămoli* „a diminua, a tempera", *spînzura* „a depinde", *vinovăţi* „a acuza", prepoziţia *drept* „pentru".

Sub aspect neologic, textul proiectului de republică prezintă, ca şi scrierile cunoscute ale lui Ioan Cantacuzino, un interesant amestec de cuvinte de proveniență latino-romanică (îndeosebi franceză), neogreacă şi rusă. Caracteristice pentru limba lui Cantacuzino, care stătuse în tinereţe nouă ani în Rusia, sînt mai ales neologismele de proveniență rusă, pentru că acestea erau rar întîlnite în limba română literară de la sfîrşitul secolului al XVIII-lea. De exemplu, în *PR: cinóvnic* „funcţionar (f. 15v, 17v, 18v, 19r), *mladénţ* „copil" (f. 1v, 16v), *republicáneţ* „republican" (f. 12r, 12v); în *NP: arhisvescénic* „arhiereu" (f. 1r, 3r, 9v, 69r, 152 v), *gherói* „erou" (f. 14r, 24r, 30v, 57r, 103r), *sfeşcénic* „preot" (f. 30), *trofei* „trofeu" (f. 23r), *vnuc* „nepot" (f. 7r, 30r); în *P: poézie* (f.t.); în *C: indiáneţ* „indian", *providénie* „providenţă", *svescénic* (f. 26v, 35r).

Particularităţile lingvistice menţionate mai sus constituie dovezi suficiente pentru a conchide că autorul proiectului de republică aflat în ms. *409* de la BAR este, fără îndoială, spătarul Ioan Cantacuzino. Cercetătorul interesat se poate convinge cu uşurinţă de faptul că limba proiectului este identică cu limba scrierilor cunoscute ale lui Ioan Cantacuzino, prin lectura paralelă şi atentă a textelor respective.

---

[53] Cu privire la cercul literar şi politic din Moldova cu care Ioan Cantacuzino a putut fi atunci în contact, vezi şi N. A. Ursu, *Cine este Gherasim, traducătorul lui Voltaire (la 1792)?*, în „Cronica", XXI, 1986, nr. 1, p. 6, şi *Un scriitor român necunoscut din secolul al XVIII-lea*, în AIIAI, XXIII/1, 1986, p. 251—254. Cf. şi Ştefan S. Gorovei, *Un cărturar uitat: logofătul Grigoraş*, în *AIIAI*, XXIII/2, 1986, p. 691—693.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cînd a putut elabora Ioan Cantacuzino acest proiect de republică? Desigur, înainte de 4 august 1791, data păcii de la Şistov. Dacă Dimitrie Sturza[53] a primit textul direct de la autor (căci copia din ms. 409 pare a fi făcută după original), acest lucru putea să se producă atît în anii 1786—1787, cînd Ioan Cantacuzino a stat mai mult timp în Moldova, cît şi în anii 1789—1791, cînd, cu diferite prilejuri, el a fost în trecere pe aici. Dat fiind însă faptul că proiectul respectiv nu răspundea unei necesităţi politice imediate (căci, în circumstanţele cunoscute, nici una dintre marile puteri care îşi disputau stăpînirea Ţării Româneşti şi a Moldovei nu putea propune sau accepta ca aceste principate să devină republici), probabil că el nu a putut fi alcătuit în viitoarea evenimentelor din anii 1788 — 1791, cînd Ioan Cantacuzino, în scurta sa emigraţie şi apoi ca membru al guvernului instalat la Bucureşti de austrieci, era prea ocupat cu problemele politice şi diplomatice la ordinea zilei. Ca atare, considerăm mai probabilă alcătuirea proiectului fie în anii 1784—1786, în Ţara Românească, fie în 1786—1787, în Moldova, cînd Ioan Cantacuzino, mai puţin ocupat şi neputînd prevedea evenimentele care se vor declanşa în vara anului 1787, avea mediul politic prielnic şi răgazul necesar să mediteze la posibilitatea eliberării ţării sale de sub stăpînirea otomană şi la reorganizarea formei ei de guvernămînt. Proiectul său de republică, fie şi „*aristo*-dimocraticească", este expresia gîndirii politice avansate a unui om cultivat şi întreprinzător, însufleţit de ideile liberale şi umanitare pe care le propaga literatura franceză a secolului XVIII.

UN PROJET ROUMAIN DE RÉPUBLIQUE AU XVIII-e SIÈCLE

RÉSUMÉ

Dans la première partie de cette étude, on présente les points de vue de l'historiographie sur la date et les circonstances dans lesquelles on a pu concevoir un projet d'organisation républicaine „aristo-démocratique", attribué au boyard moldave Dimitrie Sturza. On croyait que ce projet avait été élaboré, soit durant la période des derniers Phanariotes, soit en 1802, lorsqu'il aurait été présenté à Bonaparte, soit en 1816, soit après 1821, comme conséquence des nouvelles espérances issues de la perspective d'éloigner les Phanariotes du gouvernement de la Moldavie et de la Valachie, à la suite du mouvement insurrectionnel des Grecs de cette année-là.

L'auteur prouve qu'au contraire le projet n'est pas dû à un Moldave mais qu'il a été rédigé par un Valaque et qu'il serait plus ancien, c'est-à-dire de la fin du XVIII-e siècle.

On présente ensuite les dispositions du projet en mettant en évidence la place qu'il occupe dans les plans roumains d'organisation de l'Etat, établis depuis la fin du XVIII-e siècle jusqu'aux premières décennies du siècle suivant.

Dans la seconde partie de l'étude, l'auteur de ce projet est reconnu comme étant le „spătar" Ioan Cantacuzino (1757—1828), homme politique bien connu de la Valachie, qui a milité surtout durant les années de la guerre entre la Russie, l'Autriche et la Turquie (1787—1792) et l'occupation autrichienne de la Valachie (1789—1791), dans le but de défendre la dignité de sa patrie et pour la libérer du joug ottoman. Il a eu également une remarquable activité littéraire, étant l'auteur d'un volume de poésies, imprimé dans les années 1792—1796, et de certaines traductions roumaines de Montesquieu, J. J. Rousseau, Baculard d'Arnaud, Florian et Alexander Pope (d'après une version française), restées en manuscrit. La paternité de Ioan Cantacuzino quant au projet de république que nous lui attribuons est prouvée par la présence dans ce texte anonyme de certaines particularités linguistiques significatives qu'on rencontre aussi dans ses écrits littéraires.

Sans avoir un but pratique immédiat, ce projet de république est l'expression de la pensée politique d'un homme cultivé et actif, animé par les idées libérales et humanitaires que propageait la littérature française du XVIII-e siècle. Ce projet a été élaboré probablement dans les années 1784—1787, soit en Valachie, soit durant le bref séjour de Ioan Cantacuzino en Moldavie (1786—1787).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

EVOLUȚIA ARMATEI MODERNE DIN MOLDOVA ÎN PERIOADA 1849—1856

DE

ANGHEL POPA

Dezorganizată de forțele de ocupație ale celor două imperii, armata va cunoaște în perioada de după 1848, transformări ce vor purta amprenta evidentă, chiar dacă nu în mod absolut, a prevederilor militare sintetizate în proiectele și documentele programatice ale revoluției patruzecioptiste[1]. Eforturile depuse de elementele progresiste ale vremii — angajate în lupta pentru Unire — vizau crearea unui organism militar care să corespundă marelui ideal. Noua domnie a lui Gr. Al. Ghica[2] în Moldova avea să constituie un sprijin eficient în acest sens, cu toate oscilațiile domnitorului pe plan politic.

Continuînd eforturile anterioare, în perioada analizată s-a realizat o structură pe arme și mai evidentă, prin organizarea de noi unități sau printr-o justă distribuire a celor existente. Referitor la infanterie, aceasta era organizată în două batalioane[3]. Cu prilejul fondării cazarmei de la Copou, în 1850[4], domnitorul Gr. Al. Ghica a înmînat și batalionului II, creat în 1845, drapelul[5]. Probabil, pînă la această dată, au fost date drapele noi și celorlalte unități moldovene[6]. Cavaleria, avînd un efectiv de două escadroane, începînd cu anul 1850, s-a constituit într-o unitate distinctă și a primit denumirea de divizion de lăncieri[7]. În cadrul acestor transformări, autoritățile militare au acordat o atenție deosebită necesității organizării artileriei ca armă. Prilejul a fost oferit de vizita întreprinsă de către domnitor la Constantinopol, pentru investitură, cînd sultanul dăruiește Moldovei 5 tunuri, care, împreună cu cel existent din 1834, au constituit prima baterie de artilerie[8]. Chesoanele au fost construite la Școala de arte și meserii din Iași[9] iar încadrarea s-a făcut cu personal specializat în Rusia, căruia i s-au adăugat militari pregătiți în țară, totalizînd 60 de oameni și 26 de cai. Comandantul acestei

---

[1] Constantin Căzănișteanu, *Probleme militare în revoluția română de la 1848*, în *Revoluția de la 1848 din Țările Române*, București, 1974, p. 132—133.

[2] Leonid Boicu, *Adevărul despre un destin politic. Domnitorul Gr. Al. Ghica (1849—1856)*, Iași, 1973.

[3] Ioan Popovici, *Organisarea armatei române*, vol. I, partea I—a, Roman, 1900, p. 107.

[4] *Infra.*

[5] Drapelul era pregătit din 1849, așteptîndu-se doar un eveniment pentru ceremonia înmînării acestuia („Buletin. Foaie oficială", Iași, anul XVIII, nr. 55, din 13 iulie 1850, p. 219—220). Descrierea drapelelor, la Elena Popescu, *Drapele înmînate unităților oștirii din Moldova în perioada 1834—1858, existente în colecția Muzeului militar central*, în *SMMIM*, nr. 2—3, 1969—1970, p. 302.

[6] Elena Popescu, *op. cit.*, în *loc. cit.*, p. 299, 300—301.

[7] Ioan Popovici, *op. cit.*, p. 108.

[8] Cu prilejul primirii tunurilor, s-a organizat în șesul Frumoasei, la 18 august 1849, o serbare militară („Albina românească", Iași, anul XXI, nr. 66, din 21 august 1849, p. 281). Vezi și ordinul de zi pe oștire, nr. 7, al domnitorului Gr. Al. Ghica („Buletin. Foaie oficială", Iași, anul XVII, nr. 67, din 25 august 1849, p. 275—276).

[9] *Istoria artileriei române*, București, 1977, p. 64.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

prime baterii moldovene a fost căpitanul Lazăr Liubobradovici [10]. Întregul proces de instrucție a revenit cadrelor specializate în artileria altor armate și unor instructori străini, angajați în armata Moldovei [11]. Muniția era pregătită în ateliere proprii de către artificieri, existînd în acest sens o fabrică de pulbere la Piatra Neamț, iar la Iași s-a organizat un depozit, avînd și rolul de reparare a armamentului [12]. Bateria a fost desființată prin capturarea pieselor de către ruși, în 1854, cu prilejul retragerii din Moldova [13].

În cadrul acestor eforturi, vizînd o structură organizatorică a oștirii cît mai completă, capabilă să cuprindă toate armele existente în orice armată modernă din epocă, menționăm acțiuni similare privind modernizarea flotilei militare. Fără a atinge complexitatea celor menționate, sînt demne de reținut. Vechiul obiectiv al autorităților militare de a construi vasele necesare flotilei în șantierul de la Galați [14], prin posibilități autohtone, a fost concretizat în 1851, de lansarea la apă a vasului numit „Natalia" [15]. Noul vas a primit misiunea de a asigura paza pe Dunăre. Concomitent au fost construite și două șalupe canoniere — „Ana" și „Moldavia" — care îndeplineau o misiune similară pentru zonele de la vărsarea Prutului și Siretului [16]. Odată cu evenimentele generate de războiul Crimeii, flotila militară moldoveană avea să-și înceteze existența pînă la 1856 [17].

Organizarea artileriei și creșterea efectivelor flotilei [18] au dus, evident, la o majorare sub raport numeric a oștirii, situație ce determină autoritățile militare să găsească noi căi și posibilități privind recrutarea. Greutățile întîmpinate în acest sens, consecință a deselor eludări a legilor în vigoare [19], au determinat con-

---

[10] *Ibidem.*

[11] Privind desfășurarea procesului de instrucție la artileriști, vezi Marcel Mihăilescu, *Un secol de instrucție în artilerie*, extras din „Revista artileriei", nr. 11—12, noiembrie—decembrie, Pitești, 1943 ; Dumitru Fotescu și alții, *125 de ani de instrucție în artilerie*, în „Buletinul artileriei", nr. 3, 1968, p. 133—135.

[12] Nicolae Negulescu și alții, *Dezvoltarea tehnicii de artilerie în țara noastră*, în „Buletinul artileriei", nr. 3, 1968, p. 54—55.

[13] „Foiletonul Zimbrului", Iași, anul I, nr. 40, din 22 octombrie 1855, p. 318. Abia în 1857, au fost achiziționate tunuri din Imperiul austriac (*Istoricul armatei române. Administrația. Comandamentele, Corpurile de trupă și Serviciile*, București, 1902, p. 157), constituindu-se o baterie de artilerie călărească, formată din 8 piese (P. V. Năsturel, *Contribuțiuni la istoria artileriei române*, București, 1907, p. 38), avînd comandant pe colonelul Gh. Filipescu („Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXIX, nr. 22, din 18 martie 1857, p. 86).

[14] Cf. I. Toderașcu, *Marina Țării Moldovei pînă la unirea Principatelor române*, extras din *AIIAI*, XIV, 1977, p. 16.

[15] C. Ciuchi, *Istoria marinei române în curs de 18 secole*, Constanța, 1906, p. 93.

[16] *Ibidem.* La începutul lunii august 1851, cînd domnitorul Gr. Al. Ghica a inspectat garnizoana din Galați, șalupele nu erau terminate („Gazeta de Moldavia", *Iași, anul XXIII, nr. 69, din 30 august 1851, p. 275*).

[17] Confiscate de armatele de ocupație și folosite în luptele cu turcii, navele flotilei moldovene au fost retrocedate în parte, Moldovei, dar într-o stare care le punea în imposibilitatea de a mai putea fi folosite (Nicolae Bîrdeanu, Dan Nicolaescu, *Contribuții la istoria marinei române*, vol. I, București, 1979, p. 137—138). Refacerea flotilei militare se impunea cu atît mai mult, cu cît Congresul de pace de la Paris hotărăște retrocedarea sudului Basarabiei, Moldovei, cu porturile de la Reni, Ismail și Chilia, situație ce presupunea și o majorare a efectivelor flotilei militare. În porturile menționate au fost aduse, pentru început, „ranguri de gios cu bărci". A fost elaborat și un proiect pentru organizarea unei flotile pe Dunăre („Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXIX, nr. 35, din 6 mai 1857, p. 137). Totodată, prin ordinul de zi pe oștire, nr. 44, din 22 mai 1857 a caimacamului N. Vogoride, colonelul Nicolae Steriade era numit în funcția de comandant al flotilei militare moldovene (ibidem, nr. 41, din 27 mai 1857, p. 163).

[18] Arh. St. Iași, fond Ministerul de Interne, tr. 1772, op. 2020, dosar 25553, f. 41.

[19] Recruții, în majoritatea cazurilor, nu aparțineau satelor care îi dădeau la oaste, fiind „alcătuiți cu hacuri bănești din a căror sumă cea mai mare parte o și primesc de la sate înainte (...)". Alții erau recrutați din categoriile ce erau scutite

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ducerea armatei să intervină în cursul anilor, prin circulare adresate dregătorilor de ţinuturi, cum a fost cazul la 1848 şi 1850[20]. În noua conjunctură, hatmanul N. Mavrocordat a elaborat un proiect de recrutare în ianuarie 1851[21]. Date fiind necesităţile armatei sub raportul efectivelor, proiectul prevedea de a fi supuse recrutării noi categorii sociale: negustorii, evreii, mazilo-ruptaşii şi privilegheţii[22]. Se urmărea în acest mod să fie supuşi recrutării toţi contribuabilii, nu numai cei din lumea satelor. Proiectul, analizat în şedinţa Sfatului Administrativ Extraordinar din mai 1851[23], a fost înaintat Divanului Obştesc, care, la 20 iunie acelaşi an, îl aprobă, cu următoarele modificări: erau scutiţi de recrutări negustorii, meşterii patentari moldoveni şi privilegheţii, fiind supuşi acestei obligaţii doar „băjenarii crisovolfţi“[24]. Conform noii legi de recrutare, la 71,5 familii era dat un recrut[25]. Pentru a evita noi confuzii în viitor, Sfatul Administrativ solicita domnitorului în 1852 aprobarea ca la un număr de 70 de familii să fie dat un recrut[26].

Deşi noua lege extindea recrutarea asupra unei noi categorii de contribuabili — ceea ce ducea, evident, la realizarea efectivelor necesare pentru armată — în anii ce au urmat, acestea nu au fost totdeauna complete[27]. Greutăţile întîmpinate din acest punct de vedere determină să numească 4 subofiţeri, spre a colabora cu isprăvniciile „întru istovirea... rămăşiţei de recruţi după anume listă ce li s-au încredinţat“[28]. Problema nu şi-a găsit o rezolvare eficientă în anii ce au urmat, deoarece isprăvniciile au fost lipsite de operativitate, după cum confirmă corespondenţa dintre Hătmănie şi Departamentul din Lăuntru[29].

Printre iniţiativele luate de conducerea armatei privind majorarea efectivelor militare, se înscriu ca un factor deosebit de important, pe linia unor preocupări anterioare, acţiunile vizînd militarizarea formaţiunilor teritoriale, în cazul Moldovei, corpul de slujitori. Existenţa acestui organism cu caracter semimilitar, în paralel cu oştirea, contribuia, într-o largă măsură, la consolidarea armatei ca instituţie. Reorganizaţi în perioada precedentă printr-o viziune militară, slujitorii vor cunoaşte o nouă restructurare în această direcţie. La 12 martie 1850[30], Diva-

---

de această obligaţie: fiii de văduve sau inapţii medical („Foaie sătească“, Iaşi, anul XII, adaos la nr. 43, din 26 noiembrie 1850, p. 277).

[20] *Ibidem.*

[21] *APR*, t. XVI, partea a II-a, p. 421—424.

[22] În perioada anterioară dezbaterii proiectului, Sfatul Administrativ Extraordinar, sub preşedinţia domnitorului, a hotărît să fie supuşi recrutării şi ţiganii (*ibidem*, p. 423).

[23] Arh. St. Iaşi, fond Ministerul de Interne, tr. 1772, op. 2020, dosar 1720, f. 14 verso.

[24] *APR*, cit., p. 421, 423.

[25] Arh. St. Iaşi, fond Ministerul de Interne, tr. 1772, op. 2020, dosar 25553, f. 41.

[26] Vezi adresa Sfatului Administrativ, nr. 2410, din 5 august 1852, către domnitor. La 7 august, cererea era aprobată (*ibidem*).

[27] Cf. raportul hatmanului N. Mavrocordat, nr. 787, din februarie 1852, către Departamentul din Lăuntru, privind lipsa efectivelor din garnizoana Galaţi, unde din efectivul complet lipseau 110 oameni (*ibidem*, f. 4).

[28] Cf. adresa hatmanului N. Mavrocordat, nr. 2166, din 7 iunie 1852, către Departamentul din Lăuntru (*ibidem*, f. 22).

[29] *Ibidem*, f. 51, 103—103 verso.

[30] Reorganizarea slujitorilor în Moldova sub domnia lui Gr. Al. Ghica, prin transformarea lor în jandarmi, are loc la 1850, şi nu la 1852, cum susţin o parte din cercetătorii contemporani (cf. Constantin Căzănişteanu, *Cu privire la dezvoltarea armatei române moderne în perioada 1830—1859*, în *File din istoria militară a poporului român. Studii*, vol. IV, Bucureşti, 1977, p. 70; Ion Suţa, *Infanteria română. Contribuţii la istoricul armei*, vol. I, Bucureşti, 1977, p. 165; Dorina N. Rusu, *Ţările Române şi forţele lor militare în ajunul şi în timpul războiului Crimeii*, în *File din istoria militară a poporului român. Studii*, vol. 7, Bucureşti, 1980, p. 47; Gheorghe Romanescu, Gheorghe Tudor, Mihai Cucu, Ioan Popescu, *Istoria infanteriei române*, vol. I, Bucureşti, 1985, p. 272.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nul Obștesc a votat reforma corpului de slujitori[31], care, sancționată de către domnitor, la 22 martie[32], devine lege. Conform noii legi, corpul de slujitori era organizat într-un regiment de jandarmi, avînd două divizioane cu 14 companii[33], subordonat, din punct de vedere administrativ, Ministerului din Lăuntru, iar hatmanului „ca General inspector a tuturor puterilor înarmate, în tot ce va privi organizația militară, desțiplina, înformarea, înarmarea și ținerea în bună stare. Acești jandarmi se vor bucura de toate drepturile hărăzite Miliției"[34]. „Un element deosebit de important, ce impune pînă la evidență militarizarea corpului de jandarmi, constă în faptul că acesta urma să fie alcătuit, aproape în totalitate, din cadre care au servit sau continuau să servească în armata permanentă[35]. Deși a preluat în totalitate atribuțiile armatei cu caracter administrativ[36], prin prezența acestor cadre, avea să se contribuie într-o largă măsură la o permanentă radicalizare a procesului de instrucție, finalizat prin militarizarea acestora[37]. Legea din 1850 a reprezentat un pas înainte în cadrul eforturilor depuse de autoritățile militare moldovene, vizînd transformarea acestor formațiuni teritoriale în trupe combatante, dar totodată, a exonerat oștirea permanentă de atribuțiile cu un vădit caracter administrativ, ce le avea în sarcină.

Progresele realizate în structura oștirii, eforturile depuse privind majorarea efectivelor și militarizarea corpului de slujitori, au fost completate, ca o dovadă tot mai evidentă a modernizării, printr-o instruire corespunzătoare a cadrelor. În acest sens, o atenție deosebită a fost acordată în continuare procesului de învățămînt militar autohton, ale cărui baze au fost puse în Moldova încă din 1838[38], cît și pregătirii practice prin organizarea taberelor și manevrelor militare. Întregul proces de instrucție a fost urmărit îndeaproape de către domnitorul Gr. Al. Ghica, prin intermediul inspecțiilor întreprinse, fie în tabăra de la Copou[39], fie în cadrul garnizoanei de la Galați[40]. În taberele de vară, barăcile au fost înlocuite în totalitate cu corturi, situație evidențiată cu prilejul inspecției efectuate de domnitor, la 27 iulie 1852, trupelor din garnizoana Iașului aflate în tabăra de la Copou[41].

---

[31] Vezi „Legiuirea pentru reformarea corpului slujitoresc", în „Foaie sătească", Iași, anul XII, adaos extraordinar la nr. 10 și 11, din 17 septembrie 1850, p. 19—30 ; *Manualul administrativ al Principatului Moldovei...*, t. I, Iași, 1855, p. 92—99 ; „Pravilă pentru reformarea corpului slujitoresc", în *APR*, cit., p. 168—174 ; Gh. Fluture, *„22 martie 1850". Cum a luat ființă corpul jandarmilor (anaforaua domnească, legiuirea, instrucțiuni și ordine pe baza cărora s-a transformat corpul de slujitori în jandarmi)*, Galați, 1936, 58 p.

[32] *APR, cit.*, p. 81, 103—104.

[33] *Ibidem*, p. 168. Cele 14 companii de jandarmi, cu un efectiv de 1 433 oameni (*Manualul administrativ al Principatului Moldovei...*, t. I, p. 103—105), erau repartizate astfel : una la Iași și celelalte, cîte una în fiecare din cele 13 ținuturi ale Moldovei (*APR*, cit., p. 169).

[34] *Ibidem*, p. 168.

[35] *Ibidem*, p. 169.

[36] Spre exemplificare, vezi „Stroivoi zapisă pentru împărțirea rangurilor de gios, jandarmi, din compania a 13-a a ținutului Eșii. 1852, luna decembrie" (Arh. St. Iași, fond Miliția pămîntească, tr. 1760, op. 2009, dosar 964, f. 7). Pentru compania a III-a din ținutul Suceava, pe anul 1855 (*ibidem*, dosar 216, f. 520), compania a VII-a din ținutul Vaslui, pe anul 1855 (*ibidem*, f. 297). Vezi și „Instrucțiile comandirilor de companie a regimentului de jandarmi aflători pe la ținuturi, pentru împlinirea slujbei administrative", în *Manualul administrativ al Principatului Moldovei...*, t. I, p. 99—100, 107—110.

[37] Constantin Căzănișteanu, *op. cit.*, în *loc. cit.*, p. 70—71.

[38] Cf. D. Atanasiu, V. Atanasiu, Gh. Eftimescu, N. Niculae, *Contribuții la istoria învățămîntului militar din România. Perioada 1830—1900*, vol. I, București, 1972, p. 13—17.

[39] „Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXIII, nr. 58, din 23 iulie 1851, p. 235 ; *ibidem*, anul XXIV, nr. 59, din 4 august 1852, p. 131.

[40] *Ibidem*, anul XXIII, nr. 69, din 30 august 1851, p. 275.

[41] *Ibidem*, anul XXIV, nr. 57, din 28 iulie 1852, p. 123.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ca un element novator, menționăm că procesul de instrucție urmărea cu precădere realizarea unei cooperări între toate armele : infanterie, cavalerie și artilerie. Un exemplu elocvent al cooperării dintre arme îl oferă manevrele trupelor din garnizoana Iașului, desfășurate în septembrie 1851, la Copou[42]. În general, toate manevrele se desfășurau în prezența unui numeros public și erau completate de un program muzical, prezentat de fanfara militară[43], condusă de maiorul Joseph Herffner, care a avut un rol important în cadrul mișcării artistice românești din epocă[44].

Transformările pe care le cunoaște armata în această perioadă au fost însoțite și completate de înnoiri corespunzătoare în ce privește evoluția serviciilor. Aprovizionarea armatei cu hrană a continuat să fie realizată, în primii ani ai noii domnii[45], prin încheierea de contracte cu persoane particulare, făcîndu-se un pas înainte prin organizarea administrației militare pentru aprovizionare[46], care a constituit începutul organizării serviciului de intendență militar.

Problema construirii unei cazarme noi a fost reluată în decembrie 1849, cînd Dejurstva Miliției hotărăște „ca locul trebuitoriu pentru asămine zidire să se prindă din marginea grădinii publice, din sus înainte, partea despre apus, fațada, în întindere de 120 stînjăni domnești, pînă unde se vor împlini, iar adîncimea spre Bahlui 200 stînjăni"[47]. Propunerea a fost aprobată, Departamentul Lucrărilor Publice încredințînd elaborarea planurilor arhitectului Alecu Costinescu[48]. La 22 iunie 1850[49], are loc desfășurarea solemnității fondării cazarmei de la Copou. Ceremonia s-a desfășurat în prezența domnitorului, miniștrilor și a înaltului cler. Cu acest prilej, maiorul Mihail Kogălniceanu, șeful Departamentului Lucrărilor Publice, a înmînat domnitorului planul cazarmei „și documentul ce are a se depune în piatra temeliei, pregătită spre aceasta", scris pe o placă de plumb[50]. Au fost trase 21 de salve de tun. Cu acest prilej, batalionului II i s-a înmînat drapelul. Ceremonia s-a încheiat prin defilarea trupelor din garnizoana Iașului[51]. Viitoarea cazarmă din Copou, conform planului, era destinată pentru efectivele a șase companii de infanterie, un escadron de lăncieri și o baterie de artilerie[52]. Se adăugau încăperi destinate Școlii pentru iuncări, Școlii de scrimă, Școlii muzicanților, pentru croitorie, cizmărie, rotărie, lăcătușerie, menaj, grajduri, hambare, magazii, spălătorie, baie, bucătărie și brutărie[53]. Un local corespunzător și la nivelul epocii care urma să asigure tot necesarul garnizoanei din Iași. În ce privește cazarma garnizoanei din Galați, erau continuate lucrările de construcție necesare îmbunătățirii acesteia. Pînă în 1851, a fost cheltuită, în acest sens, suma de 119 088,108 lei[54].

---

[42] Generalul Herkt, *Cîteva pagini din istoricul armatei noastre (Amintirile unui veteran din timpul serviciului)*, extras din „Revista Armatei", București, 1902, p. 17—18.

[43] „Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXIV, nr. 67, din 1 septembrie 1852, p. 163.

[44] Viorel Cosma, *Primul dirijor de muzică militară*, în „Viața Militară", anul XXXIII, nr. 3, din 1981, p. 31.

[45] Cf. „Foaie sătească", Iași, anul XII, nr. 30, din 23 iulie 1850, p. 177.

[46] „Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXVII, nr. 8, din 27 ianuarie 1855, p. 29.

[47] Vezi adresa Dejurstvei Miliției, din 20 ianuarie 1850, către comandantul regimentului, colonelul Singurov (Arh. St. Iași, fond Miliția pămînteană, tr. 1710, op. 1942, dosar 509, f. 16).

[48] *Ibidem.*

[49] Vezi „Programa punerii petrii de temelie la cazarma de infanterie de la Copou și sfințirii steagului batalionului al doile de infanterie, în 22 iunie 1850" (*ibidem*, f. 38—38 verso și 40).

[50] *Ibidem*, f. 38. Mistria și ciocanul de argint, cu stema Moldovei, folosite de domnitorul Gr. Al. Ghica cu acest prilej, se află la Muzeul de istorie din Iași.

[51] *Ibidem*, f. 38 verso și 40.

[52] Cf. „Programa încăperilor pentru oameni și a gospodăriei la cazarma miliției, ce se proiectează la Copou, pentru șase companii de infanterie, un escadron de lăncieri și o baterie de artilerie, din 7 septembrie 1851" (*ibidem*, f. 82—82 verso și 87—87 verso).

[53] *Ibidem*, f. 82 verso, 87.

[54] *Ibidem*, fond Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1720, f. 14 verso și 16.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Pentru definitivarea lucrărilor, Hătmănia, prin adresa nr. 543 și Departamentul Lucrărilor Publice, prin adresa nr. 357, solicitau Sfatului Administrativ, în mai 1851, suma de 34 422,60 lei [55].

Spitalele militare, în această perioadă, s-au bucurat de o atenție deosebită, fiind dealtfel singurile instituții în domeniul sanitar, înființate și întreținute de către stat [56]. Capacitatea redusă a spitalelor, comparativ cu efectivele armatei, determină pe hatmanul N. Mavrocordat [57], sprijinit de medicul șef al armatei, colonelul I. Cihac, de a iniția, în 1851, măsuri având drept obiectiv majorarea locurilor la spitalele din Iași și Galați [58]. Sporirea capacității celor două spitale — la Iași, la 124 locuri și la Galați la 42 locuri — a fost posibilă și datorită sumei de 53 485,105 lei, ce a fost repartizată serviciului sanitar militar, pe anul 1851 [59]. Noua situație a permis o mai bună îngrijire a celor internați și a dus, implicit, la o scădere a mortalității. Astfel, din 2 784 de bolnavi internați la spitalul din Iași, în cursul anului 1851, au fost doar 61 de cazuri mortale [60]. În raportul menționat, medicul I. Cihac considera situația deosebit de bună, comparînd-o cu mortalitatea din spitalele militare europene, care aveau un procent de 6% [61]. În anii ce au urmat, spitalele militare au cunoscut noi transformări, prin sporirea capacității [62], prin dotare și angajarea unor cadre medicale specializate, pentru ca, odată cu mutațiile pe care armata le va cunoaște în anii din preajma Unirii, să fie inițiate măsuri vizînd o nouă structură a serviciului sanitar militar [63], la nivelul situației existente pe plan european în perioada respectivă.

Măsurile inițiate în timpul domniei lui Gr. Al. Ghica, privind modernizarea armatei, au fost stagnate ca urmare a izbucnirii războiului Crimeii din 1853, ce a angajat în conflict nu numai Imperiile rus și otoman, dar și Anglia, Franța și Sardinia [64]. Deschizînd conflictul, oștile rusești, comandate de generalul-aghiotant Gorceakov, pătrund în Principate, care au trăit din nou drama ocupației militare [65]. Cu toate asigurările date [66], oștile rusești aduceau „cu dînsele aceleași obiceiuri

---

[55] *Ibidem.*

[56] Emil Gheorghiu, *Proiectul dr. Gh. Cuciureanu pentru așezămîntul medical al Moldovei,* în *RA,* anul LII, vol. XXXVII, nr. 3, București, 1975, p. 299, 303,

[57] Vornicul N. Mavrocordat a fost numit în funcția de hatman înlocuindu-l pe T. Balș, prin ordinul de zi pe oștire, nr. 8, din ianuarie 1850, dat de domnitorul Gr. Al. Ghica („Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXII, nr. 2, din 12 ianuarie 1850, p. 5).

[58] Referitor la situația spitalelor militare din Moldova, în cursul anului 1851, vezi raportul medicului șef I. Cihac, din 22 ianuarie 1852 *(ibidem,* anul XXIV, nr. 7, din 31 ianuarie 1852, p. 25—26).

[59] *Ibidem,* p. 25.

[60] Cf. „Tablo general a bolnavilor militari căutați în ospitalul militar din Iași, pe anul 1851. Numărul bolnavilor" (*ibidem,* p. 26).

[61] *Ibidem.*

[62] În 1855, spitalul din Iași era mărit cu șase camere („Buletin. Foaie oficială", *Iași, anul XXIII, nr. 74, din 18 septembrie* 1855, p. 293).

[63] Din inițiativa hatmanului Gh. Ghica, medicul șef al armatei, I. Cihac era însărcinat de a studia starea serviciilor sanitare militare europene, în conformitate cu care urma să se treacă și în Moldova la o reorganizare totală și în acest domeniu („Buletin. Foaie oficială", Iași, anul XXVI, nr. 18, din 2 martie 1858, p. 69).

[64] Cf. E. Jouve, *Guerre d'Orient. Voyage à la suite ddes armées alliées en Turquie, en Valachie et en Crimée,* Paris, 1855 E. Tarlé, *Războiul Crimeii,* vol. I—II, București, 1952.

[65] După cum reiese dintr-un raport din 17/29 mai 1853, al consulului Belgiei la București, Jacques Poumay, ocupația militară a Principatelor a fost pusă deschis de ruși în tratativele purtate cu Constantinopolul, în primăvara anului 1853, motivînd-o din necesitatea de a „înăbuși spiritul revoluționar pe care Cabinetul din Petersburg îl vede acolo născînd" (Archives du Ministère des Affaires Etrangères et du Commerce Extérieur de Belgique. Correspondance politique, Légations Roumanie, vol. I, 1852—1856, doc. 9).

[66] Vezi Proclamația generalului-aghiotant Gorceakov, adresată locuitorilor din cele două Principate, la 1 iulie 1852 (D. A. Sturdza, *Acte și documente relative la istoria renașterii României,* vol. II, București, 1889, p. 149—150).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de pradă în aprovizionări, de apăsare a oamenilor de rînd, prefăcuți în cărăuși fără plată, de jignire a boierimii și a celorlalți fruntași ai țerii și în sfîrșit, de ignorare desăvîrșită a oricărui simț și drept național..."[67]. Protestele românilor împotriva ocupației militare a Principatelor[68] nu au dus la o schimbare a situației acestora. În schimb, războiul devenea o realitate prin declarația adresată Petersburgului, de Imperiul otoman, la 4 octombrie 1853. În aceste condiții, domnitorul Gr. Al. Ghica, la 18 octombrie, ceda conducerea țării Sfatului Administrativ Extraordinar, părăsind Moldova la 21 octombrie[69]. Țarul aproba demisia domnitorului Moldovei, ca dealtfel și al Munteniei[70], încredințînd conducerea Principatelor generalului-locotenent Budberg[71].

Perioada ce a urmat a fost deosebit de grea pentru țară sub toate raporturile. În ce privește armata, unitățile acesteia au fost subordonate în totalitate diverselor servicii ale trupelor de ocupație și apoi folosite în luptele cu turcii[72]. Operațiunile militare fiindu-i defavorabile, în primăvara anului 1854 Rusia a fost forțată să evacueze Principatele. Cu acest prilej, generalul-locotenent Budberg a ordonat ca unitățile militare moldovene să urmeze armata rusească, părăsindu-și țara. Ordinul a întîmpinat o puternică și semnificativă opoziție. Elocventă a fost poziția unei subunități din garnizoana Iașului. Descris de unul din participanți[73], evenimentul poate fi întregit cu noi aspecte, oferite de presa vremii în articolul *Luarea armelor oștirei în ograda Curței (Fragment din O istorie inedită a ocupației din urmă)*[74]. Conform sursei, la 18 august 1854, o subunitate de aproximativ 70 de soldați și ofițeri (cavaleriști și artileriști), sub amenințarea armelor a 2 000 de ruși, au fost forțați să meargă în Rusia. Deși erau îndemnați și de ofițerul Cafengi[75], în totalitate, trupa și ceilalți ofițeri au refuzat să execute ordinul. Dezarmată, unitatea a fost îndreptată, sub escortă, spre Cucuteni, unde timp de 10 zile o comisie rusească a făcut cercetări, somînd oștenii români de a declara pe cel care i-a îndemnat să se opună ordinului. Pentru ca oștenii să fie eliberați, căpitanul Gh. Filipescu a luat asupra sa întreaga „vină" fiind reținut și trecut

---

[67] N. Iorga, *Unirea Principatelor (1859) povestită românilor cu prilejul împlinirii a cincizeci de ani de la întemeierea statului român*, Vălenii de Munte, 1909, p. 43. În raportul din 23 iunie/5 iulie 1853, consulul Jacques Poumay sublinia că ocupația militară a Principatelor a dus la o dezorganizare a acestora, sub toate raporturile (Archives du Ministère des Affaires Etrangères et du Commerce Extérieur de Belgique. Correspondance politique, Légations Roumanie, vol. I, 1852 — 1856, doc. 12).

[68] La 12 iulie 1853, aflați în capitala Franței, Cezar Bolliac, C. A. Rosetti, Ștefan Golescu și arhimandritul Ioasaf adresau un protest împotriva ocupației militare a Principatelor : „Rusia tocmai a ocupat provinciile danubiene Moldova și Valahia. Aceste provincii sînt patria noastră. Noi am ales exilul pentru libertatea ei... Rusia ne invadează. Cu ce drept ? Ea a avut pretenția să ne cucerească de fiecare dată cînd a făcut război cu Turcia... Rusia este de două ori injustă și violentă : *odată față de Turcia, prin cerințele sale, a doua oară față de noi, prin* invazia unei țări străine... Țara noastră este oprimată. Dreptul oamenilor violat. Noi cerem ajutor, însă sîntem gata să ne ajutăm singuri și istoria a dovedit că noi nu sîntem neputincioși" (Archives du Ministère des Affaires Etrangères, France. Mémoires et documents, Moldavie et Valachie 1828—1855, vol. 48, f. 275—276).

[69] „Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXV, nr. 84, din 22 octombrie 1853, p. 333.

[70] D. A. Sturdza, *op. cit.*, p. 284.

[71] Vezi ordinul din 13 noiembrie 1853, dat din București de generalul-aghiotant Gorceakov și publicat de Secretariatul de Stat al Moldovei, prin adresa nr. 3299 („Gazeta de Moldavia", Iași, anul XXV, nr. 91, din 16 noiembrie 1853, p. 361).

[72] Despre evoluția armatei din ambele Principate pentru întreaga perioadă a războiului Crimeii, vezi Dorina N. Rusu, *op. cit.*, p. 44—59.

[73] Generalul Herkt, *op. cit.*, p. 29—30.

[74] „Foiletonul Zimbrului", Iași, anul I, nr. 39, din 16 octombrie 1855, p. 305—309 ; *ibidem*, nr. 40, din 22 octombrie 1855, p. 313—318.

[75] Prin atitudinea sa, ofițerul Cafengi a comis un act de înaltă trădare, fiind, evident, în slujba armatelor de ocupație. Dealtfel, împreună cu familia sa, va părăsi Moldova, trecînd în Rusia (*ibidem*, nr. 40, din 22 octombrie 1855, p. 318).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în Rusia[76]. Retragerea a constituit pentru armata rusă prilejul de a captura piesele bateriei de artilerie şi vasele flotilei militare din Moldova[77].

În conformitate cu Convenţia austro-otomană de la Boyadjyköy, din 2/14 iunie 1854, Principatele cunosc o nouă ocupaţie militară, de această dată, austriacă[78]. Între 4—6 septembrie 1854, trupele austriece pătrund în Moldova, în patru coloane: pe la Fălticeni, Tulghiş, Oituz şi Focşani. Sfatul Administrativ al Moldovei trimite 4 ofiţeri superiori spre a fixa, de comun acord cu comandamentul austriac, traseul pe care trebuiau să-l urmeze trupele de ocupaţie[79]. Prezenţa trupelor austriece — a căror întreţinere revenea în totalitate ţării — a creat condiţii pentru reîntoarcerea în Moldova a domnitorului Gr. Al. Ghica.

În noua situaţie, domnitorul depune eforturi privind întărirea armatei, în care îşi punea noi şi mari speranţe[80]. În această direcţie a întîmpinat numeroase greutăţi, generate de atitudinea Imperiului austriac, care considera ocupaţia un moment oportun pentru transformarea armatei autohtone într-un instrument al politicii sale anexioniste. Ca urmare, întregul proces de refacere al oştirii trebuia să se desfăşoare sub directa conducere a Vienei. În acest sens, instrucţiunile Cancelariei imperiale erau elocvente[81]: instructori austrieci pentru pregătirea oştirii, dotare, instrucţie şi regulamente după modelul armatei austriece. Din dorinţa de a deţine un control strict şi direct în armata Moldovei, autorităţile de ocupaţie au impus domnitorului Gr. Al. Ghica numirea, în funcţia de hatman, a lui Iordache Boldur Lăţescu[82], date fiind sentimentele sale filoaustriece. În acelaşi timp, au solicitat, cu scopul de a se substitui în totalitate puterii protectoare, înlăturarea din oştirea Moldovei a elementelor ruseşti. Domnitorul a căutat să manevreze cu abilitate în faţa acestor cereri, promovînd, în măsura posibilităţilor, interesele reale ale oştirii şi ale ţării.

Firesc, în noile condiţii, s-a impus cu necesitate refacerea unităţilor moldovene. Totodată, au fost luate măsuri pentru majorarea efectivelor oştirii, constituindu-se batalionul III infanterie[83]. La propunerea prinţului Iancu Ghica, fiul domnitorului, I. Lecca, absolvent al Şcolii Politehnice din Paris, a elaborat un proiect privind organizarea unei şcoli militare de ofiţeri pentru toate armele. Pentru organizarea şi conducerea şcolii, s-a apelat la locotenentul Gh. Adrian[84]. Toate aceste măsuri au fost completate în vara anului 1855, de anularea tuturor avansărilor în funcţiile militare, ce au fost făcute în timpul ocupaţiei ruseşti, de generalul-locotenent Budberg[85]. Dar desfăşurarea războiului Crimeii, cu implicaţii

---

[76] Căpitanul Gh. Filipescu, după o perioadă de prizonierat de 2 ani, se reîntoarce în ţară, la 18 mai 1856 („Zimbrul", Iaşi, anul IV, nr. 107, din 18 mai 1856, p. 1). Prin ordin de zi pe oştire, din 19 mai 1855, domnitorul Gr. Al. Ghica, pentru fapta de înalt patriotism a ofiţerului Filipescu, îl avansează la gradul de maior şi îl recompensa cu 800 de galbeni („Gazeta de Moldavia", Iaşi, anul XXVIII, nr. 50, din 25 iunie 1856, p. 197).

[77] „Foiletonul Zimbrului", Iaşi, anul I, nr. 40, din 22 octombrie 1855, p. 318.

[78] *Cf.* **Leonid Boicu**, *Austria şi Principatele române în vremea războiului Crimeii (1853—1856)*, Bucureşti, 1972, p. 119—429.

[79] „Gazeta de Moldavia", Iaşi, anul XXVI, nr. 71, din 9 septembrie 1854, p. 281.

[80] Cf. ordinul de zi pe oştire, nr. 5, al domnitorului Gr. Al. Ghica, din 3 noiembrie 1854 (*ibidem*, nr. 87, din 4 noiembrie 1854, p. 345).

[81] I. Nistor, *Corespondenţa lui Coronini din Principate. Acte şi rapoarte din iunie 1854—martie 1857*, Chişinău, 1938, p. 647—648.

[82] Vezi ordinul de zi pe oştire, din 4 noiembrie 1854 („Buletin. Foaie oficială", Iaşi, anul XXII, nr. 91, din 18 noiembrie 1854, p. 421; cf. „Gazeta de Moldavia", Iaşi, anul XXVI, nr. 89, din 11 noiembrie 1854, p. 353).

[83] Ioan Popovici, *op. cit.*, p. 108; D. I. Georgescu, *Istoria armatei române şi a războaielor poporului românesc*, partea I, Bucureşti, ediţia a II-a (f.a.), p. 87; V. Nădejde, *Centenarul renaşterii armatei române (1830—1930)*, Iaşi, 1930, p. 86.

[84] „Steaua Dunării", Iaşi, anul I, nr. 2, din 4 octombrie 1855, p. 8; *ibidem*, nr. 4, din 8 octombrie, p. 16; *ibidem*, nr. 6, din 13 octombrie, p. 24; „Buletin. Foaie oficială", Iaşi, anul XXIV, supliment la nr. 27 şi 28, din 1 aprilie 1855, p. 53—54.

[85] „Zimbrul", Iaşi, anul III, nr. 113, din 6 iunie 1855, p. 452.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pentru Principate, a întrerupt inițiativele domnitorului și ale colaboratorilor săi militari.

Căderea Sevastopolului, la 8 septembrie 1855, a adus marile puteri la masa tratativelor. Istoricul tratativelor preliminare încheierii păcii fiind cunoscute[86], nu vom insista asupra acestora, menționînd doar deschiderea la Paris, la 25 februarie 1856, a lucrărilor Congresului[87], în cadrul căruia, la 30 martie, s-a semnat tratatul de pace cu clauze ce priveau viitorul Principatelor[88]. După destituirea celor doi domnitori români și numirea caimacanilor[89], Imperiul austriac a fost forțat, în primăvara lui 1857, să părăsească Principatele, „renunțînd pentru cea din urmă oară la un vis pe care îl hrăniseră veacuri întregi“[90].

În noua conjunctură politică, evoluția armatei din Moldova va cunoaște profunde mutații, în conformitate cu aspirațiile națiunii române către Unire : „Puterea armată națională — se stipula în hotărîrea comună a celor două Adunări ad-hoc, de la Iași și București[91] — se va organiza în privința neutralității și a sistemului de apărare a Principatelor Unite și, ca în caz de năvală, să poată cu înlesnire înfățișa o putere îndestulătoare“. În cadrul Conferinței de la Paris, la 19 august 1858, s-a încheiat convenția privind organizarea definitivă a Principatelor[92], care, prin articolul 42, conferea armatei o „organizare identică pentru a putea la nevoie să se unească și să formeze o armată unică“[93]. Realizarea Unirii din 1859, prin voința poporului român, avea să ducă și la închegarea unui puternic organism militar[94], capabil de a sprijini înfăptuirea marilor deziderate naționale, independența și desăvîrșirea unirii.

L'ÉVOLUTION DE L'ARMÉE MODERNE EN MOLDAVIE 1849—1856

RÉSUMÉ

Durant la période 1849—1856 — qui représente, en Moldavie, le règne du prince Gregoire Al. Ghica — on a fait de grands efforts pour réorganiser la jeune armée nationale après les coups portés en 1848 par les forces d'occupation russe et ottomane. En Moldavie, on a réalisé une meilleure structure selon les armes (infanterie, artillerie, cavalerie, flotille militaire). Pour aggrandir les effectifs, on a donné une nouvelle loi du recrutement et, en même temps, on a transformé les anciennes formations territoriales à caractère demi-militaire (les soi-disant „slujitori“/=servants) en compagnies de gendarmes.

---

[86] La 11 februarie 1856, se încheia Conferința de la Constantinopol, cu implicații și pentru viitorul Principatelor (D. A. Sturdza, *op. cit.*, p. 917—921).

[87] Cf. F. Teulescu, *Congresul din Paris*, (f. l.), 1856. Domnitorul Gr. Al. Ghica a trimis Congresului de la Paris un memoriu (D. A. Sturdza, *op. cit.*, p. 966—994), cu o serie de observații referitoare la hotărîrile Conferinței de la Constantinopol, subliniind, în privința armatei : „Este de dorit ca apărarea frontierei să rămînă pentru totdeauna și în exclusivitate încredințată forței armate autohtone (...)“ (*ibidem*, p. 970).

[88] Tratatul de pace conține 34 de articole și anexe. Articolele referitoare la Principate erau XXII—XXVII (D. A. Sturdza, *op. cit.*, p. 1075—1088).

[89] La 7/19 iulie 1856, marele vizir îi făcea cunoscut domnitorului Gr. Al. Ghica demiterea, numind caimacam pe T. Balș („Gazeta de Moldavia“, Iași, anul XXVIII, supliment extraordinar din 7/19 iulie 1856, p. 1).

[90] N. Iorga, *op. cit.*, p. 46.

[91] Hurmuzaki, *Documente*, supliment I, vol. VI, p. 125.

[92] Precedată de protocoalele încheiate între marile puteri, între 22 mai—19 august 1858, privind Principatele (D. A. Sturdza, *op. cit.*, vol. VII, p. 266—306), convenția din 19 august conține 50 de articole (*ibidem*, p. 307—314).

[93] *Ibidem*, p. 312—313.

[94] Cf. G. Adrian, *Mémoire sur l'organisation de la force armée des deux Principautés roumaines réunies*, București, 1858 ; P. Schelitti, *Cvestia armatei române*, Iași, 1860 ; N. Adăniloaie, *Dezvoltarea și modernizarea armatei în anii formării statului național român*, în *RdI*, t. 34, nr. 10, 1981, p. 1847—1861.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Toujours soucieux de renforcer, de compléter, d'améliorer l'armée du pays, le prince Gr. Al. Ghica a suivi de près l'instruction de ses troupes, en participant aux manoeuvres. Le 22 juin 1850, il a posé solennellement la pierre fondamentale de la caserne destinée à la garnison de Jassy (encore en fonction de nos jours). On a aussi amélioré la situation des hôpitaux militaires.

Le commencement de la guerre de Crimée, en 1853, a mis fin — pour un certain temps — à ce processus. Les troupes russes ont occupé la Moldavie en octobre 1853 ; à leur retraite, en été 1854, elles ont essayé de désorganiser l'armée moldave, en demandant aux unités de celle-ci de les suivre en Russie et en capturant l'armement de la baterie d'artillerie et de la flotille militaire. La nouvelle occupation de la Moldavie, par les troupes autrichiennes (1854—1857), a permis, dans une certaine mesure, au prince Gr. Al. Ghica (revenu sur le trône de la Moldavie après le départ des troupes russes) de continuer ses efforts à l'égard de l'armée du pays, jusqu'à la fin de son règne (juillet 1856). Les mesures prévues par la Convention de Paris visaient l'organisation identique des armées de la Moldavie et de la Valachie, afin qu'elles puissent former, un jour, une seule armée. C'est ce qu'on a réalisé après l'Union des Principautés Roumaines (1859).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1907. ASPECTE ALE SOLIDARIZĂRII MILITARILOR CU RĂSCULAȚII

DE

GH. SIBECHI

Ridicarea la luptă a țărănimii din România, în anul 1907, exasperată de condițiile inumane în care trăia, a fost amplu investigată în ultimele decenii[1], reconstituindu-se multiplele aspecte ale confruntării de clasă de acum opt decenii. În mai mică măsură au fost relevate pozițiile forțelor coercitive învestite de oficialități cu reprimarea răscoalei. Bunăoară, armata, care la solicitarea guvernului a fost în miezul evenimentelor, impunîndu-i-se rolul nefast de „pacificare" a răscoalelor, a fost obiect de studiu doar într-un articol[2] în cuprinsul căruia deseori s-au preferat afirmațiile în detrimentul argumentării.

La o sumară analiză a faptelor, se remarcă în atitudinea armatei[3] pe timpul marei răscoale din 1907 două etape oarecum distincte : a) de la declanșarea răscoalelor și pînă la 12 martie și b) de la venirea la cîrma țării a liberalilor (12 martie) și pînă la reprimarea completă a luptei țărănimii.

În ambele etape se pot delimita, după opinia noastră cîteva direcții distincte : I — exces de zel, II — executare a ordinelor și dispozițiilor primite de la superiori și III — de solidarizare, camuflat sau fățiș, cu răsculații. Materialul faptic îngăduie să se concluzioneze că tendințele de solidarizare a militarilor cu răsculații sînt mai frecvente în prima etapă de reprimare a răscoalelor, în timp ce ex-

---

[1] Bibliografii selective în *Bibliografia istorică a României*, I, 1944—1969, București, 1970, p. 193—195 ; *Bibliografia istorică a României*, IV, 1969—1974, București, 1975, p. 251—254.

[2] Coralia Rădulescu, *Atitudinea armatei în timpul răscoalelor țărănești din 1907* în *SMIMd*, I, 1957, p. 351—368.

[3] În preajma răscoalelor, armata română avea următoarea organizare (o redăm din nou deoarece Coralia Rădulescu în *op. cit.*, p. 353 a prezentat-o incomplet și uneori eronat). Efectivele : ofițeri 3544, trupă permanentă=64.000, trupă cu schimbul=72.000 oameni (*Cf.* „Revista armatei", an. XXV, nr. 2, 1907, p. 110 ; „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 276 (an. VI, nr. 1253), din 15 aprilie 1907, p. 2). Comandamente : 4 de corpuri de armată, 9 de divizie, 17 de brigadă de infanterie, 7 de brigadă de cavalerie, 4 de brigadă de artilerie („Revista armatei", *loc. cit.*, p. 111 ; Acțiunea conservatoare, *loc. cit.*). Infanteria cuprindea : 9 batalioane vînători (193 ofițeri, 4831 trupă), 34 regimente infanterie (fiecare cu 2 batalioane permanente, 1 batalion cu schimbul și plutonul afară din rînduri) totalizînd 1448 ofițeri, 28677 trupă ; 2 companii de jandarmi pedeștri (6 ofițeri, 368 trupă), 1 batalion grăniceri (46 ofițeri, 2023 trupă). (Cf. „Revista armatei", *nr. cit.*, p. 112). Cavaleria avea : 11 regimente călărași (din care 2 permanente) și 6 regimente roșiori (total 458 ofițeri, 8055 trupă), 2 escadroane jandarmi călare (21 ofițeri, 368 trupă), 5 escadroane tren (10 ofițeri, 486 trupă) *(ibidem*, p. 113). Artileria : 12 regimente artilerie (371 ofițeri, 8 488 trupă), 2 regimente artilerie de cetate (101 ofițeri, 2 210 trupă), pirotehnia armatei (15 ofițeri, 133 trupă), arsenalul de construcții (14 ofițeri, 136 trupă). *(ibidem*, p. 114). Geniu : 2 regimente (fiecare cu 3 batalioane) număr3nd 85 ofițeri, 2 353 trupă ; 1 batalion geniu de cetate (16 ofițeri, 526 trupă) etc. (ibidem p. 115). Marina 2 divizii, una de Dunăre, alta de mare (102 ofițeri, 2 212 trupă *(ibidem)*. Pompierii : 2 corpuri și 13 secții (23 ofițeri, 960 trupă), *(ibidem*, p. 117). Jandarmii rurali : 32 companii (38 ofițeri, peste 1500 trupă) *(ibidem)*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cesul de zel devine marcat în etapa a II-a concretizat fiind prin arestări arbitrare, împuşcarea fără judecată a unor răsculaţi prinşi, maltratarea arestaţilor etc.

Dintre toate acestea ne propunem a prezenta doar aspectele de solidarizare a militarilor cu răsculaţii[4], în măsura în care s-au manifestat şi au fost surprinse de informaţiile documentare păstrate. Evidenţierea acestor aspecte, dincolo de faptul că dau contur unor situaţii mai puţin cunoscute, întregind imaginea răscoalelor, aduc în prim plan noi aspecte progresiste din trecutul armatei române. Concomitent, aceste „defecţiuni" în intervenţia armatei subliniază şi alte faţete ale stării de spirit a trupei, uneori chiar şi a ofiţerilor, infirmînd parţial unele aprecieri de epocă, precum că armata şi-a îndeplinit „fără şovăire" dureroasa misiune încredinţată[5]. Căci, dincolo de cele 11.000 victime (nu toate bineînţeles datorate armatei) dincolo de aprecierile oficiale, mulţi militari au şovăit în executarea cumplitelor ordine, creind probleme ce au neliniştit oficialităţile şi chiar conducerea armatei. În realitate, intervenţia armatei n-a fost fără cusur, unele date ce au apărut chiar atunci în presa vremii relevînd o întreagă gamă de „defecţiuni" în executarea sinistrei opere de pacificare.

Incontestabil, a existat un complex de factori — şi rezultatele se cunosc —, care au determinat pe majoritatea militarilor să execute dispoziţiile de reprimare a răscoalelor. Jurămîntul de credinţă prestat atît de corpul de cadre cît şi de trupă[6] coroborat cu educaţia făcută spre a-l respecta cu sfinţenie a determinat masa de militari să îndeplinească fără crîcnire ordinele primite. De altfel, respectarea jurămîntului militar şi executarea ordinelor — in extenso: disciplina militară — constituie temelia unei armate, garanţia îndeplinirii misiunilor ei. De aici situaţia dramatică, contradictorie, cînd una au gîndit mulţi militari şi cu totul alta. contrar voinţei lor, au trebuit să facă. Originea socială a corpului ofiţeresc asigura poate în totalitate aderenţa cadrelor de comandă la cauza claselor exploatatoare. Nu trebuie de asmenea omis că, la data respectivă partidul clasei muncitoare fiind în faza de reorganizare nu putea încă influenţa în măsura necesară armata, atrăgînd ofiţerii cu vederi progresiste. Aceeaşi problemă se punea şi pentru trupă ce putea mai lesne să se alăture forţelor progresiste, întrucît era constituită în marea majoritate din fii de ţărani, fapt dedus din compoziţia socială a ţării: circa 81,2% din populaţia României trăia în mediul rural[7]. Un alt factor a fost sesizat de N. Iorga în articolul „Dumnezeu să-i ierte" şi enunţat lapidar: „frica poruncii"[8]. În adevăr, teama de consecinţele extrem de nefaste paraliza, în cele mai frecvente cazuri, orice tendinţă de nesupunere, determinînd executarea orbeşte a ordinelor. În caz contrar, măsurile coercitive erau draconice: „Codul justiţiei militare — scria un ziar al vremii — prevede una şi singură pedeapsă pentru soldaţii care, aflîndu-se sub arme, nu se supun ordinelor comandanţilor lor şi acea pedeapsă e munca silnică pe viaţă"[9]. Or, ca să ignore chiar şi parţial o asemenea perspectivă sumbră, militarul în cauză trebuia să dispună nu numai de un nemaipomenit curaj, ci de o temeinică orientare şi clarificare ideologică, menită să-i ghideze întregu-i comportament şi totodată să-i asigure suportul moral al acţiunilor sale.

Trebuie, de asemenea, avute în vedere prevenirile ideologice — al căror efect nu poate fi contestat — exercitate asupra trupei într-o gamă variată, de la lămurire pînă la ameninţările grave. Ştim că, în judeţul Buzău, dar cu certitudine şi-n alte locuri, ofiţerilor li s-a impus să vorbească ostaşilor despre pericolul ce

---

[4] Unele aspecte sînt şi la Coralia Rădulescu, *op. cit.*, p. 366—368; *Marea răscoală a ţăranilor din 1907*, Bucureşti, 1967, *passim*.

[5] Monitorul oastei, nr. 15, din 3 aprilie 1907.

[6] Spre a avea garanţia respectării, legiuitorul a încorporat în conţinutul jurămîntului şi elemente religioase, dîndu-i următoarea formulare: „În numele lui Dumnezeu atotputernicul, eu... jur credinţă regelui Carol I, supunere legilor şi îndatoririlor militare în toate ocaziunile, în timp de pace ca şi în război, aşa să-mi ajute Dumnezeu" („Monitorul oficial al României", nr. 191, din 21 nov. (3 dec.) 1882).

[7] „Opinia", an. IV, nr. 98, din 16 martie 1907, p. 2.

[8] „Neamul românesc", an. I., nr. 87, din 1907; „Liberalul", Iaşi, an. VIII, nr. 9, din 10 martie 1907, p. 2.

[9] „Dimineaţa", an. IV, nr. 1 231, din 18 iulie 1907, p. 2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„amenința patria“ [10], și implicit, care trebuia să fie atitudinea lor față de răscoale. În luna septembrie 1907, comandantul Regimentului VII Racova nr. 25 asigura superiorii că „vom avea grijă ca, cu ocazia concentrării, prin conferințe patriotice să arătăm trupei îndatoririle lor de ostași chemați sub drapel“ [11]. Așadar, practica de influențare ideologică era familiară ofițerilor, fiind utilizată pentru determinarea militarilor la îndeplinirea corespunzătoare a unor misiuni de amploare. Dacă asemenea metode au fost întrebuințate pentru reușita obișnuitelor manevre de toamnă, existau toate motivele să admitem că a fost practicată pe scară largă și-n primăvară, când misiunile militarilor au fost incomparabil mai dificile și ingrate. Atunci când lămurirea nu dădea rezultatele scontate, tonul se schimba, făcîndu-și loc intimidarea, amenințarea cu uzul de armă. Spre exemplu, un comandant, înainte de a pleca în județul Vlașca avertiza ostașii că va inspecta personal armamentul după executarea comenzii „foc“ iar glonțul netras îl va utiliza împotriva celui nesupus [12]. În același spirit erau concepute și ordinele emise de Ministerul de război. Spre exemplu, în ordinul 151 se arăta că „se va pune în vedere și trupei și ofițerilor că măsurile contra celor ce se fac vinovați de abaterile [menționate [13] — *n.n.*] vor atinge maximum de severitate, neadmițîndu-se nici o împrejurare ușurătoare“ [14]. Observăm că însăși conducerea armatei, preocupată de îndeplinirea ordinelor cu privire la înăbușirea răscoalei, avertiza în termeni categorici întregul personal că va lua măsuri drastice împotriva celor care îndrăzneau să se abată de la ordinele date.

Desigur, toți acești factori, coroborați, au avut ca rezultantă angrenarea majorității militarilor în reprimarea răscoalei și totodată, au generat acele abominabile cazuri de exces de zel.

Pe de altă parte, alți factori au încercat să anihileze influența primilor, exercitînd o înrîurire pozitivă asupra unor militari, determinîndu-i să înfrunte toate riscurile și, în forme variate, să-și exprime adeziunea lor la cauza țărănimii.

Considerentele umanitare, omenia, specifică de altfel poporului nostru, factorul conștiință, a cărui acțiune nu poate fi ignorată, existența printre răsculați a unor rude sau cunoscuți, au generat, nu odată în rîndurile ostașilor ezitări în utilizarea armamentului. Întrebarea ce și-o punea ostașul rămas anonim; din Regimentul nr. 16 Suceava „cum să trag în săteni printre ei rude“ [15] a fost cu certitudine, dacă nu rostită în forme asemănătoare, cel puțin gîndită de zeci și zeci de militari, de vreme ce și consulul francez de la Iași relata în corespondența sa asemenea dileme în rîndul trupei [16].

Faptul că marea masă a ostașilor cunoștea traiul mizer al țărănimii exploatate de arendași și moșieri, trai ce aveau să-l îndure în continuare după plecarea din armată a determinat pe unii militari să aprobe tacit lupta dreaptă a țărănimii și în consecință, cînd împrejurările au fost favorabile, au adoptat o atitudine de solidaritate cu cei impilați. De altfel chiar și unii ofițeri recunoșteau situația jalnică a țărănimii cum a fost cazul căpitanului Bălăceanu care a avut

---

[10] Gh. Ceaușel, D. Ionescu, *Răscoala țăranilor din 1907 în județul Buzău*, în *SAI*, III, 1961, p. 375.

[11] *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. I, p. 326.

[12] „Țara“, din 12 august 1907. Alt caz. Bănuindu-se că ostașii Regimentului 33 Tulcea refuză să se îmbarce petnru a participa la reprimarea răscoalelor a fost trimis batalionul 9 vînători cu ordinul de a împușca pe cei ce nu se vor supune. După ce regimentul s-a îmbarcat, a fost urmat de alte 3 vase care aveau dispoziție să tragă cu tunul dacă militarii vor dovedi nesupunere (Cf. „Dimineața“, an. IV, nr. 1 130. din 4 apr. 1907).

[13] Erau considerate abateri: „parlamentarea“ cu răsculații, neefectuarea somațiilor la scurte intervale precum și dacă nu se trăgea imediat după a treia somație (Cf. Arhiva Ministerului Apărării Naționale, fond Corpul IV armată, dosar nr. 8 din 1907, f. 2).

[14] ibidem.

[15] *Marea răscoală a țăranilor din 1907*, București 1967, p. 216.

[16] „Quoi ! disent-ils, pourait-on me forcer a tirer sur mon père ou mon frère“ (Gh. Ungureanu, *Documente inedite privitoare la răscoalele țărănești din 1907 aflate în arhivele din Paris și Bruxelles* în „Revista arhivelor“, an. X, nr. 1, 1967, p. 270).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

țurajul să noteze într-un memoriu că „țăranul român e în cea mai completă mizerie“ [17]. Recunoașterea acestei realități amare poate să însemne dacă nu aprobarea ridicării la luptă cel puțin justificarea actului acela de disperare și de aici și pînă la ezitarea de a se comanda „foc“ distanța nu e prea mare.

În fine, trebuie relevate acțiunile de influențare a militarilor de către diferite persoane situate pe poziții înaintate, progresiste. Provenind din clase și categorii sociale diferite, aceștia au apelat la forța cuvîntului — scris sau rostit — determinați fiind de compasiunea nutrită față de țărănimea obidită, spre a-i îndemna pe ostași să nu tragă în frații lor. Aceste îndemnuri au avut ecou în rîndul militarilor mai ales pînă la 12 martie 1907 cînd, datorită și ordinelor limitative ale Ministerului de război, intervenția armată nu avea brutalitatea ce i-au impus-o liberalii după venirea la putere. S-a utilizat în acest scop cuvîntul tipărit, ce putea avea o largă sferă de cuprindere și eficiență în măsura în care ajungea la subunitățile dispersate în îndeplinirea misiunilor ordonate. Menționăm în acest sens pledoaria apărută în „Neamul românesc“ : „nădăjduim că nici între funcționari, nici între soldați nu se vor găsi ucigași ai acelor sărmani și nedreptățiți ce pier de foame în țara lor“ [18].

Mai radical, Mihail Gh. Bujor, student în drept la Universitatea ieșeană, a publicat în „România muncitoare“ apelul „Către concediați [19] și rezerviști“ [20] în care îi îndemna „dacă va fi nevoie și dacă va fi cu putință dați-vă de partea răsculaților [...] niciodată gloanțele voastre în pieptul țăranilor asupriți“. Intuind că fraternitatea deschisă cu răsculații nu era lesne de înfăptuit, apelul scria : „trageți în vînt“ [21]. Dacă întîiul apel prezintă doar o dorință vagă și se oprește fără a jalona căile de materializare a acesteia — explicabil deoarece emana din umanism, autorul nefiind un revoluționar — cel de-al doilea, vrînd să meargă mai departe, dovedește lipsă de maturitate revoluționară. Întîi — întotdeauna de-a lungul istoriei confruntărilor de clasă, pentru triumful acestora a fost nevoie ca măcar parțial forțele represive să se alăture celor obidiți, dar din nefericire acest deziderat nu s-a realizat. În acest caz condiționarea e complet nejustificată. În al doilea rînd și acel „dacă va fi cu putință“ e inoportun deoarece niciodată comandanții detașamentelor respective n-au creat condiții ca subalternii lor să se alăture claselor exploatate. Apoi nu putem omite faptul că apelul „României muncitoare“ a apărut cu întîrziere, cînd deja militarii erau răspîndți prin localitățile revoltate. Cu toate acestea, apelul a fost receptat de unii cărora le era adresat [22].

Este cert că mișcarea muncitorească avea în perimetrul activității sale și militarii, mai ales pe rezerviști cu care se puteau mai lesne stabili anumite contacte fiindcă trăiau în afara cazărmilor. Unul din obiectivele urmărite era și lămurirea acestora de a nu deveni simple unelte ale claselor exploatatoare. Astfel, operîndu-se arestări în județul Dolj, asupra unor rezerviști s-a găsit broșura „Cartea lucrătorului“ în cuprinsul căreia, la întrebarea : „care e datoria ta cînd

---

[17] M. Stănoiu, *Unele documente privind sîngeroasa represiune a răscoalelor țărănești din 1907* în „Anale“, an. III, nr. 6, 1956, p. 132.

[18] „Neamul românesc“, nr. 86, din 4 martie 1907.

[19] Concediații erau tinerii ce-și satisfăceau stagiul militar în alternanță : o săptămînă la cazarmă iar trei săptămîni în concediu la domiciliu (cf. *Documente privind istoria militară a poporului român, iulie 1891 — decembrie 1894*, București, 1976, p. 514).

[20] Rezerviștii erau cetățenii țării ce satisfăcuseră stagiul militar și rămîneau în rezerva armatei pînă la vîrsta de 30 de ani împliniți („Monitorul oficial al României“, nr. 191, din 21 nov. (8 dec.) 1882, p. 2 779—2 780).

[21] „România muncitoare“, din 11—18 martie 1907.

[22] Spre exemplu, soldatul Constantin Ilie a fost condamnat la 3 luni închisoare pentru că asupra lui s-a găsit un manifest al „României muncitoare“. („Opinia“, an. IV, nr. 186, din 5 iulie 1907, p. 3). La un soldat cu schimbul din Regimentul nr. 32 s-a găsit „un manifest revoluționar“ pentru care a fost supus la cercetări *(Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. I, p. 841). Poliția a arestat în Obor mai mulți cetățeni ce împărțeau manifeste rezerviștilor veniți la concentrare („Voința Națională“, an. XXIV, nr. 6 539, din 11 (24) martie 1907, p. 3), ziarul „Times“ scria că manifeste sînt vîrîte „pînă și în buzunarul soldaților“ („Conservatorul Brăilei“, an. V, nr. 683, din 22 martie 1907, p. 3).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ești chemat ca soldat? se răspundea: datoria mea este de a nu a trage în frații mei"[23]. Reținem deci preocuparea mișcării muncitorești de a stabili care să fie atitudinea rezerviștilor, în general a ostașilor, în eventualitatea unor confruntări de clasă de anvergură. Dar nici în acest caz nu se dovedea consecvență în sensul că nu era precizată clar poziția ce trebuia în concret s-o adopte rezerviștii, precum și căile de înfăptuire a acestuia. În pofida tuturor restricțiilor, unele materiale editate de mișcarea muncitorească reușeau să ajungă în cazărmi[24].

Inițiative pentru a influența comportamentul ostașilor față de răsculați au manifestat spontan diferite grupuri de cetățeni. Chiar presa conservatoare recunoștea că pretutindeni rezerviștii erau îndemnați să nu se ducă la concentrare, fiind atenționați că înregimentarea lor avea ca scop să-și omoare frații și părinții[25]. Spre exemplu, au îndemnat ostașii să nu tragă în țărani mai mulți cetățeni aflați în gara Iași la plecarea unui tren cu militari[26], vreo 200 de țărani aflați în gara Beuca[27], grupuri de săteni din județul Teleorman[28], mai mulți cetățeni din Alexandria[29], sătenii din Băilești[30], un grup de studenți ieșeni[31] etc.

Apeluri către trupe, uneori pline de patetism, au făcut și răsculații la Bădeni (Iași)[32] sau țăranii ce-au intrat în Buhuși[33].

În afară de aceste acțiuni de grup, din informațiile vremii rezultă că diferite persoane, ocupînd diverse poziții sociale, înfruntînd riscul arestării au încercat să determine ostașii să nu-și descarce armele în răsculați. Așa au procedat Anton Văcărescu, Traian Enescu și Ștefan S. Mîndreanu la Alexandria[34], Marin Constantinescu, șeful gării din Strejești[35], învățătorul I. Petrescu din Țigănași[36], sergentul major Voinea Mitruș din Regimentul II Romanați nr. 19[37], sergentul de oraș Ion Munteanu[38], un cizmar din București și un alunar „om cu avere, din Ploiești"[39], doctorul N. Lupu în gara Crasna[40], călugărul Gheorghe Gherman

---

[23] „Opinia", an. IV, nr. 104, din 23 martie 1907, p. 3.

[24] Într-o notă informativă către poliția capitalei se menționa că la fortul Jilava a fost găsit un soldat care citea „niște broșuri socialiste" (cf. D. Hurezeanu, *Răscoala din 1907 în documente în RdI*, nr. 2, 1977, p. 262).

[25] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 246 (an. VI, nr. 1 223), din 11 martie 1907, p. 3.

[26] „Epoca" din 28 feb. 1907.

[27] „Dimineața", an. IV, nr. 1 120, din 25 martie 1907.

[28] „Adevărul", an. XIX, nr. 6 300, din 8 martie 1907.

[29] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 246 (an. VI, nr. 1 223) din 11 martie 1907, p. 3.

[30] „Cronica", an. VII, nr. 1 677, din 13 martie 1907, p. 3.

[31] „Dimineața", an. IV, nr. 1 096, din 1 martie 1907.

[32] *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, Vol. III, p. 44.

[33] Arh. St. P. Neamț, fond Tribunalul județean Neamț, dosar nr. 53/1907, f. 33.

[34] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 247 (an. VI, nr. 1 224) din 13 martie 1907, p. 2.

[35] „Dimineața", an. IV, nr. 1 118, din 23 martie 1907; nr. 1 127, din 1 aprilie 1907; „Voința Națională", an. XXIV, nr. 6 549 din 23 martie (5 aprilie) 1907, p. 3; „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 252, (an. VI, nr. 1 229) din 18 martie 1907; „Evenimentul", an. XV, nr. 31, din 20 martie 1907, p. 3.

[36] Arh. St. Buc., fond Ministerul Cultelor și Instrucțiunii publice, dosar nr. 825 din 1907, f. 46.

[37] „Dimineața", an. IV, nr. 1 120, din 25 martie 1907; „Conservatorul Brăilei", an. VI, nr. 686, din 25 martie 1907, p. 3.

[38] „Voința Națională", an. XXIV, nr. 6 549, din 23 martie (5 aprilie) 1907, p. 3; „Dimineața", an. IV, nr. 1 118, din 23 martie 1907; „Cronica", an. VII, nr. 1 682, din 18 martie 1907, p. 3; „Conservatorul Brăilei", an. VI, nr. 680, din 18 martie 1907, p. 3.

[39] „Opinia", an. IV, nr. 105, din 24 martie 1907, p. 3; nr. 107, din 27 martie 1907, p. 2; nr. 108, din 28 martie 1907, p. 2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Rusu[41], preotul Voicu Ionescu din Ialomița[42] și alții[43]. Aceste acțiuni s-au dovedit eficace, dacă nu toate cel puțin unele dintre ele. Presa a subliniat faptul că la Pașcani avocatul At. At. Gheorghiu adresîndu-se soldaților a anihilat intenția prefectului Bonachi de a se face uz de arme și prin aceasta a fost evitată „o îngrozitoare vărsare de sînge"[44].

Din cele menționate, rezultă că mai mulți factori au influențat pozitiv starea de spirit a militarilor, îndeosebi a rezerviștilor, determinînd incertitudinea în rîndurile cercurilor guvernante referitor la utilizarea în scop represiv a unităților militare. Întrebarea la ordinea zilei „dacă soldații-și vor face datoria"[45], teama de eventualele fraternizări a militarilor cu răsculații, au dus la măsura de a se concentra în Moldova trupe de peste Milcov[46] cele din această zonă a țării fiind trimise spre „pacificare" în Muntenia și Oltenia.

Materialul informativ al epocii dezvăluie că, aproape pe toată durata răscoalelor, diferite autorități civile și militare nu s-au sfiit să-și arate neîncrederea în forțele militare locale și în consecință au solicitat, deseori cu insistență, să li se pună la dispoziție forțe din alte localități ce li se păreau mai sigure. Această optică o aveau între alții prefecții Văsescu de la Botoșani[47], Bonachi de la Suceava[48], Vasiliu de la Tutova[49], Ghica de la Vlașca[50], Miclescu de la Vaslui[51], procurorul tribunalului Bacău, Mezincescu[52], directorul penitenciarului Slatina[53]. S-ar putea replica ideea că temerile exprimate de aceste persoane erau nejustificate, întrucît nu trăiau efectiv în mediul militar și deci nu cunoșteau în intimitate starea de spirit a ostașilor. Convingerile lor erau însă conforme cu realitatea, opinii similare avînd și unii ofițeri între care maiorul Popovici de la Vaslui[54], comandanții forțelor respective de la Negrești[55] și Costești[56], și chiar generalul Beller[57]. Surprinzînd această stare de spirit prefectul Culcer de la Tg. Jiu nota: „coloneii n-au încredere în trupa locală"[58]. Ministerul, comandanții marilor unități au luat în considerare aceste temeri și spre a preîntîmpina cazurile de fraternizare deschisă a trupelor cu răsculații, dat fiind că serviciul militar se satisfăcea pe plan local, a dispus manevrarea forțelor militare dintr-o zonă a țării în alta. Măsura creată, elementară de altfel, n-a eliminat complet, cum probabil s-a estimat, orice fenomen de solidarizare a militarilor cu răsculații.

Rezerviștii și concediații, în marea lor majoritate țărani, erau confruntați materialicește cu greutăți inerente începutului vieții de familie, pentru cei căsătoriți sau cu lipsurile de care se loveau cei aflați în pragul întemeierii unui cămin. Totodată aceștia resimțeau în cea mai mare măsură lipsa de pămînt ca urmare a divizării proprietății părintești și așa insuficientă. Dacă la acestea adăugăm și faptul, deloc neglijabil, că rezerviștii erau în plenitudinea forțelor fizice, observăm că ei puteau fi sufletul și forța principală a răscoalelor. Sesizînd

---

41 *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. II, p. 72—73 ; 110.
42 *ibidem*, vol. III, p. 73.
43 *ibidem*, vol. II, p. 375 ; „Opinia", an. IV, nr. 247, din 20 septembrie 1907, p. 3.
44 „Liberalul", Iași, an. VIII, nr. 5, din 6 martie 1907, p. 3.
45 „Săptămîna", an. VII, nr. 20, din 17 martie 1907.
46 „Liberalul", Iași, an. VIII, nr. 6, din 7 martie 1907, p. 1.
47 *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. I, p. 13.
48 *ibidem*, p. 174—175.
49 *ibidem*, p. 287.
50 *ibidem*, p. 366.
51 Biblioteca Muzeului Militar Central (în continuare se va cita B.M.M.C.), Documente, fond diverse, vol. III, dosar 52, c.f. 72.
52 *ibidem*, dosar 52 c.f. 52.
53 D. Hurezeanu, *Răscoala din 1907 în documente*, p. 257.
54 B.M.M.C., Documente, fond diverse, vol. III, dosar 52 a, f. 67.
55 *Marea răscoală...*, p. 255 ; B.M.M.C., documente, fond diverse, vol. III, dosar 52 a, f. 94.
56 *Marea răscoală...*, p. 265.
57 B.M.M.C., documente, fond diverse, vol. III, dosar 52 e, f. 88.
58 *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. I, p. 698.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

aceasta, cercurile conducătoare, prin mobilizarea lor, au urmărit, concentrîndu-i în cazărmi, să diminueze potențialul răscoalei, de elementul cel mai dinamic. Nădăjduind să-și amelioreze condițiile de viață prin participarea efectivă la luptă unii rezerviști, la primirea ordinului de concentrare s-au văzut practic loviți în interesele lor vitale. De aici au decurs diverse acțiuni ce constituie modalități de solidarizare cu răsculații.

Din știrile depistate remarcăm ca o formă de adeziune la cauza răsculaților protestul împotriva concentrării, protest ce s-a exteriorizat cu diverse intensități. La Bîrlad, spre exemplu, în ziua de 6 martie, vreo 350 de rezerviști au manifestat zgomotos pe străzile principale ale orașului încît forțele de ordine au operat unele arestări [59]. Protestul rezerviștilor și concediaților din Regimentul 7 Prahova a fost mai eficace. După ce au fost adunați cu mare greutate, aflînd că urmează a fi trimiși în Moldova au început să cînte Internaționala și Marsilieza. Comandantul regimentului, colonelul Cocea, neputînd potoli starea lor de nemulțumire, s-a văzut nevoit să le dea drumul [60]. În schimb la Galați protestul rezerviștilor din contingentele 1901 și 1902 din Brăila a mers pînă la nesupunere. După ce au fost aduși cu debarcaderul la Galați, au refuzat să intre în oraș încît s-a făcut uz de armă împotriva lor, fiind 6 morți și 15 răniți ce au fost internați apoi în spitalul Elisabeta doamna [61]. Așadar, în unele locuri, nemulțumiți că au fost înregimentați rezerviștii au utilizat diferite moduri de a protesta la care s-a răspuns fie cu metode coercitive (arestarea, uzul de armă), fie că pur și simplu s-a renunțat la utilizarea lor.

O altă modalitate de solidarizare a rezerviștilor cu răsculații a fost neprezentarea unora dintre ei la concentrare. Presa vremii nu ezita să-și exprime temerile că rezerviștii din localitățile răsculate nu se vor supune ordinelor de concentrare [62], fiindcă unii dintre ei erau „elemente turbulente în mijlocul țăranilor" [63]. Aceste presupuneri n-au fost lipsite de temei. La Iași spre exemplu, în ziua de 13 martie, au fost depuși la arestul militar „numeroși rezerviști și concediați care n-au răspuns ordinelor de chemare" [64]. Nu numai în Moldova s-au produs asemenea acte. Din rapoartele înaintate la Ministerul de război, rezulta că și în județele Vlașca și Teleorman „n-au venit mulți rezerviști la concentrare" [65]. În fața unor asemenea manifestări care nu mai erau izolate s-a decis darea în judecată a celor în cauză [66].

Similar au procedat și unii ofițeri de rezervă care, prin neprezentarea la concentrări, făceau dovada înțelegerii și adeziunii lor la lupta țărănimii obidite. Și în aceste cazuri conducerea armatei avea să ia măsurile de rigoare. Pentru intimidare, dar și ca asemenea fenomene să nu se reediteze, colonelul Prezan, mareșalul de mai tîrziu, solicita să se aplice 60 de zile închisoare la forturi tuturor ofițerilor de rezervă care nu s-au prezentat nemotivat la concentrări [67]. Chiar dacă nu s-a aplicat această sugestie, cei găsiți vinovați au fost pedepsiți pe diverse termene [68] stigmatizînd pe cei ce, găsind diverse pretexte, s-au eschivat de a participa la teribila misiune de pacificare a răscoalelor.

---

[59] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 243 (an. VI, nr. 1 220) din 8 martie 1907, p. 3; „Cronica israelită", an. VII, nr. 10, din 10 martie 1907, p. 3; „Conservatorul Brăilei", an. VI, nr. 673, din 9 martie 1907, p. 3.

[60] „Liberalul" Iași, an. VIII, nr. 9, din 10 martie 1907, p. 3.

[61] „Cronica", an. VII, nr. 1 683, din 20 martie 1907, p. 3.

[62] „Liberalul", Iași, an. VII, nr. 284, din 28 februarie 1907, p. 2.

[63] *ibidem*, an. VIII nr. 7, din 8 martie 1907, p. 3.

[64] *ibidem*, nr. 11, din 13 martie 1907, p. 2.

[65] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 253 (an. VI, nr. 1 233) din 23 martie 1907, p. 3.

[66] „Liberalul", Iași, an. VIII, nr. 11, din 13 martie 1907, p. 2.

[67] „Voința națională", an. XXIV, nr. 6 554, din 29 martie (11 aprilie) 1907, p. 3.

[68] Pentru „infracțiuni de la regulamentul de mobilizare" Consiliul de război al Corpului 2 armată a pedepsit cu 15 zile închisoare rezerviștii, sublocotenent Georgescu Ștefan din Regimentul 6 Vlașca, sublocotenent Vălsănescu M. Grigore din Regimentul de artilerie cetate, locotenentul veterinar Manolescu Gheorghe de la Divizia a IV-a și la 2 luni închisoare pe locotenentul medic Simionescu Florea din Regimentul nr. 1 Dolj („Evenimentul", an. XV, nr. 52, din 13 aprilie 1907.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din presa vremii se remarcă rolul jucat de unii rezerviști ca animatori ai ridicării țărănimii la luptă, alături de unii învățători, preoți[69] etc. În condițiile de confuzie ideologică, a vehiculării unor știri deformate (că regina susținea lupta țărănimii, ș.a.) s-a proliferat soluția ridicării la luptă ca modalitate legală de a obține pământ. Așa a procedat un rezervist din Regimentul 7 Călărași, îndemînd la luptă sătenii din Baba Ana, care i-au urmat sfatul[70]. Alteori, cînd contactul personal n-a fost posibil, s-a utilizat corespondența, prin intermediul scrisorilor lansîndu-se îndemnuri de a se cere îmbunătățirea condițiilor de viață. Au ales această cale fiul lui Nicolae Roșu din Budeștii Ghicăi[71] precum și dorobanții concediați Dobre Nicolae[72] și Petre Vellcu[73] ambii din Regimentul 6 Mihai Viteazul. Din datele culese de organele specializate, rezulta că în diferite localități din județul Dorohoi[74], Olt[75] și din alte părți[76] rezerviștii și-au asumat rolul de dinamizatori ai țărănimii la lupta pentru pământ și o legislație suportabilă.

Cazurile depistate au fost tratate cu deosebită severitate. Spre exemplu Consiliul de război al Corpului 3 Armată a judecat 23 de soldați și grade inferioare care „s-au făcut vinovați de grave infracțiuni de la disciplină și au îndemnat publicul la răscoală", aplicînd o drastică sentință : cinci militari au fost condamnați la doi ani muncă silnică, trei la 12 ani și 15 dintre ei la cîte 10 ani[77]. Pentru intimidarea celorlalți militari, la degradarea acestor rezerviști au fost aduse să asiste cîte o companie din regimentele 33 Tulcea, Roșiori, cetate, din Corpul flotilei și secția pompieri[78]. Totodată, alți rezerviști în conformitate cu acuzația de „agent provocator la atentat contra liniștii statului" au fost condamnați pe diferite termene[79].

Înglobarea țăranilor rezerviști în instrumentul coercitiv al statului n-a putut atenua contradicția individ-societate, unii rezerviști acționînd conform propriilor interese, gest netolerat de autorități, care le-au interpretat ca acțiuni împotriva statului (în realitate îndreptate împotriva moșierilor și arendașilor) spre a le sancționa cît mai sever.

---

p. 2 ; „Acțiunea Conservatoare", an. II, nr. 273 (an. VI, nr. 1 250) din 12 aprilie 1907, p. 3). Pentru insubordonare la mobilizare ofițerul rezervist Em. Socor, a fost ținut 29 de zile în arestul cazarmei Regimentului nr. 13 („Opinia", an. IV, nr. 113, din 3 aprilie 1907, p. 2 ; nr. 114, din 4 aprilie 1907, p. 3 ; nr. 129, din 21 aprilie 1907, p. 2 ; „Galații", an. XXVI, nr. 72 (7 313), din 31 martie 1907, p. 2—3). Au mai fost condamnați la 15 zile închisoare rezerviștii : sublocotenent Eliad I. Nicolae din Regimentul 4 Călărași, sublocotenent Ioanelli Ilie din Regimentul 6 artilerie („Monitorul oastei", nr. 41 din 4 septembrie 1907, p. 813), sublocotenent Ioanovici Iulian din Regimentul nr. 17 Mehedinți *(ididem*, p. 814) și la 2 luni închisoare căpitanul rezervist Racoviță Dumitru din Regimentul 5 Călărași *(ibidem)*.

[69] „Galați", an. XVI, nr. 96 (7 337) din 2 mai 1907, p. 1.

[70] „Voința Națională", an. XXIV, nr. 6 538, din 10 (23) martie 1907, p. 2 ; „Cronica", an. VII, nr. 1 675, din 10 martie 1907, p. 1 ; „Opinia", an. IV, nr. 91, din 9 martie 1907, p. 3 (aici greșită denumirea comunei).

[71] Arh. St. P. Neamț, fond Tribunalul județean, dosar nr. 230/1907 f. 30.

[72] D. Hurezeanu, *Răscoala din 1907, în documente*, cit., p. 254.

[73] *Documente noi în legătură cu marea răscoală a țăranilor din 1907* în „Anale", nr. 2, 1964, p. 121.

[74] *Răscoala țăranilor din 1907. Documente*, vol. I, p. 85.

[75] *ibidem*, vol. II, p. 392.

[76] *ibidem*, p. 453—454.

[77] „Cronica", an. VII, nr. 1 685, din 22 martie 1907, p. 3 ; „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 253 (an. VI, nr. 1 233), din 23 martie 1907, p. 1 ; „Voința liberală" an. XXIV, nr. 6 549 din 23 martie 1907, p. 3 ; „Liberalul", Iași, an. VIII, nr. 21 din 24 martie 1907, p. 3.

[78] „Galații", an. XXVI, nr. 66 (7 307) din 24 martie 1907, p. 2.

[79] Soldatul concediat Lungu Neagu din Regimentul nr. 5 Vlașca a fost condamnat la 2 luni închisoare („Monitorul oastei", nr. 37, din 7 sept. 1907, p. 815) iar soldatul concediat Pavel Petru din Regimentul nr. 28 Radu Negru la 3 luni închisoare *(ibidem*, nr. 50, din 13 nov. 1907, p. 905).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Apare de asemenea, ca o modalitate de solidalizare cu răsculații, tendința de nesupunere a unor rezerviști sau îndemnul la nesupunere adresat unor tovarăși de arme. Evident, o asemenea atitudine, în condițiile cînd ordinele se succedau cu repeziciune, spre a se înăbuși cît mai repede vîlvătăile răscoalei, nu putea decît să îngrijoreze conducerea armatei. De aceea, pentru a nu prolifera această tendință s-au făcut apel la justiția militară [80]. Trebuie subliniat că manifestări similare au existat și în rîndul unor ofițeri de rezervă. Astfel, locotenetul rezervist Papadopol C. Teodor din Regimenul VI Tecuci nr. 24 a fost condamnat în lipsă la 6 luni închisoare pentru nesupunere [81].

În unele împrejurări, chiar dacă nu s-a ajuns pînă la insubordine, au fost serios afectate relațiile inferior-superior. Spre exemplu, în ziua de 8 martie, soldatul rezervist Oprea Mihalache din Regimentul nr. 10 Putna în timp ce era la Dorohoi pentru înăbușirea răscoalelor, a ofensat prin cuvinte superiorul, fiind ulterior condamnat la 2 luni închisoare [82].

Socotim că lipsa de interes dovedită de unii rezerviști în îndeplinirea unor misiuni pe timpul răscoalelor a constituit o altă modalitate, indirectă, de solidarizare cu răsculații. Numiți în serviciul de gardă, de pază sau patrulare, la anumite puncte ce nu erau obiective militare, parte din aceștia, ieșind de sub observația directă a superiorilor, au părăsit pur și simplu „postul" încredințat, prin aceasta ușurînd considerabil acțiunea răsculaților de a-l ocupa. Și aceștia au fost dați în judecată [83].

Desigur, forma cea mai înaltă de solidarizare a rezerviștilor cu răsculații a constituit-o participarea efectivă a acestora la luptă. Deși e dificil de realizat o statistică, dată fiind dispersarea documentelor și uneori inaccesibilitatea la ele, se poate totuși trage concluzia că astfel de manifestări au fost numeroase. Astfel, ceea ce atrage în mod deosebit atenția este faptul că au luat parte la răscoale, împreună cu alte notabilități din mediul rural (primari, învățători, preoți și un număr de 16 șefi de garnizoană ignorînd „rostul lor politic și social" și ca atare n-au mai beneficiat de decretul de amnistie din august 1907 [84]. Fie individual, alăturîndu-se mulțimii, fie în grupuri mai mari sau mai mici, rezerviștii au luptat împreună cu țăranii răsculați. Astfel, la Botoșani, era între răsculați fruntașul concediat Dănilă Mihai din Regimentul nr. 16 Suceava [85], la Vaslui „au luat parte la dezordini" 3—4 rezerviști [86], iar la Drăgușeni, Crăești și Vîrlezi rezerviștii în număr mai mare au fost potoliți prin intervenția prmarului Petrache Sîrbu și a

---

[80] Pentru „provocațiune la insubordonanță" au fost condamnați următorii militari din Regimentul VI Tecuci nr. 24 : Trandafir Constantin, soldat cu schimbul la 10 ani, Pasenschi Ioan, soldat concediat la 15 ani muncă silnică, Luca Eftimie, soldat concediat, tot la 15 ani muncă silnică, („Monitorul oastei", nr. 27, din 12 iunie 1907, p. 611). În virtutea aceleiași acuzații au fost condamnați la cîte 2 ani închisoare soldații concediați Curcanu Ion și Pătrașcu Chiriță din Regimentul nr. 11 Siret *(ibidem)*.

[81] *ibidem*, nr. 37, din 7 august 1907, p. 772.

[82] Arh. St. Iași, fond Corpul IV Armată, dosar 1/1906—1907, vol. I, f. 79—80.

[83] Dintre aceștia amintim pe : caporalul concediat Boroianu Costache din Regimentul nr. 16 Suceava în gardă în gara Liteni („Opinia", an. IV, nr. 181, din 28 iunie 1907, p. 3 ; Arh. St. Iași, fond Corpul IV armată, dosar 1/1906—1907, vol. I, f. 144 ; „Monitorul Oastei", nr. 41, din 4 sept. 1907, p. 817) soldații concediați Sună Costache și Pandelea Vasile, din același regiment aflați în gardă la proprietatea din Liteni („Opinia", an. IV, nr. 181, din 28 iunie 1907, p. 3 ; Arh. St. Iași, fond Corpul IV Armată, dosar 1/1906—1907, vol. I, f. 144) ; soldatul concediat Drăgoi Vasile din regimentul nr. 10 Putna trimis în patrulare pe calea ferată din gara Ungureni (Arh. St. Iași, fond Corpul IV armată, dosar 1/1906—1907, vol. I, f. 106) ; soldații Faluta Șmil și Pădurariu Avram, din același regiment aflați în gardă la Casa proprietății din Dersca (ibidem, f. 106. „Opinia", nr. IV, nr. 182, din 29 iunie 1907, p. 1).

[84] „Aurora", Focșani, an. I, nr. 1, din 16 aug. 1907, p. 1 ; „Opinia", an. IV, nr. 217, din 12 aug. 1907, p. 1 ; „Conservatorul Brăilei", an. VI, nr. 792 din 12 aug. 1907, p. 2—3.

[85] Arh. St. Iași, fond Corpul IV Armată, dosar 1/1906—1907, vol. II, f. 109.

[86] B. M. M. C., Documente, fond diverse, vol. III, dosar 52 a, f. 67.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

unei companii de infanterie [87]. S-au operat de asemenea numeroase arestări, generalul Zossima ordonînd să li se facă urgent formele de dare în judecată și în cel mult 3 zile să fie condamnați [88]. Mașina justiției și-a dovedit și de data aceasta operativitatea, procesul terminîndu-se la 20 martie cînd, pentru acuzația de „jefuire în bandă armată și spargeri de porți", s-au pronunțat sentințe grele [89].

Temerară a fost acțiunea unor rezerviști ai Regimentului 20 Teleorman care, în drum spre cazarmă, ajungînd la Alexandria, au aprins aici flacăra răscoalei [90]. Împotriva lor au fost trimise două batalioane din același regiment precum și patrule de Călărași [91] care i-au izgonit afară din oraș [92]. Se pare că nu numai aici, dar și la Zimnicea rezerviștii au reușit să se unească cu țăranii [93]. Ulterior, împotriva a 80 dintre ei, toți rezerviști și concediați, s-a deschis acțiune prin căpitanul Poenaru Bordea [94]. Se conturează astfel și alt rol jucat aici de rezerviști: fiind împrăștiați au propagat flacăra răscoalei în întreg județul.

La Buzău, organele militare au chemat rezerviști și concediați în număr mult mai mare decît se prevedea la mobilizare [95]. Cei descazarmați au provocat „excese" unindu-se cu răsculații [96]. Părăsind orașul, fiind trimiși la vetre și aceștia au transmis vîlvătaia răscoalei în localitățile de baștină. Relevînd aportul rezerviștilor la întinderea răscoalelor, pretorul Georgescu, inspectorul plaiurilor Pîrscov-Slănic, raporta că acei chemați din greșeală la regimente și apoi eliberați au avut un rol deosebit în dezordinele de pe Valea Slănicului [97]. Reținem așadar că în zăpăceala existentă, birourile de mobilizare ale regimentelor comițînd unele erori, prin chemări inutile de rezerviști au concurat, indirect, la aprinderea răscoalelor.

Odată cu intrarea răscoalei în faza de reflux, ca urmare a reprimării sîngeroase, rezerviștii ce-au participat la luptă alături de țărănime, spre a-și ameliora situația s-au văzut obligați să se prezinte la unitățile de care aparțineau [98]. Adeziunea la răscoale a rezerviștilor practic se încheia, urmînd ca, fiind la discreția justiției, cei ce se solidarizaseră cu țărănimea obidită să primească nu pămînt, cum năzuiseră, ci ani de temniță.

Diverse forme de solidarizare cu răsculații au existat izolat și în rîndurile unor militari activi din detașamentele represive.

Cunoaștem cîteva cazuri de grade inferioare care n-au ezitat să adreseze îndemnuri de ridicare la luptă [99]. Mai mult, chiar și un ofițer, locotenent Radu Mateescu din Tecuci, a fost adus înaintea Consiliului de război, din Galați, fiind învinuit că a „instigat la răscoală" [100].

Apreciem că o altă formă de solidarizare — indirectă — cu răsculații a constituit-o lipsa de preocupare (mergînd pînă la pasivitate) în îndeplinirea unor misiuni, ce nu țineau de fapt de competența armatei. Interesant e că asemenea poziție au adoptat unii ofițeri și implicit că ea s-a transmis trupei. Într-un ordin

---

[87] „Galații", an. XXVI, nr. 64 (7305) din 22 martie 1907, p. 2.

[88] B.M.M.C., Documente, fond diverse, vol. III, dosar 160, f. 32.

[89] Ibidem.

[90] „Acțiunea Conservatoare", an. II, nr. 246 (an. VI, nr. 1223) din 11 martie 1907, p. 3.

[91] „Cronica", an. VII, nr. 1676, din 11 martie 1907, p. 2.

[92] „Opinia", an. IV, nr. 93, din 11 martie 1907, p. 3.

[93] „Liberalul", Iași, an. VIII, nr. 11, din 13 martie 1907.

[94] „Cronica", an. VII, nr. 1702, din 11 aprilie 1907, p. 3.

[95] „Liberalul", Buzău, an. XII, nr. 10 din 11 martie 1907, p. 2—4.

[96] „Opinia", an. IV, nr. 97, din 15 martie 1907, p. 3; „Cronica", an. VII, nr. 1677, din 13 martie 1907, p. 3.

[97] „Liberalul", Buzău, an. XII, nr. 11, din 18 martie 1907, p. 3.

[98] „Voința Națională", an. XXIV, nr. 6546, din 20 martie (2 aprilie) 1907, p. 2.

[99] Caporalul Voicu Constantin, din Regimentul nr 11 Siret, considerat provocator la rebeliune a fost condamnat la 2 ani închisoare („Monitorul oastei", nr. 27, din 12 iunie 1907, p. 612), iar pentru acuzația de „agent provocator la atentat contra liniștii statului", soldatul Constantin Ilie din batalionul 2 vînători a primit 3 luni închisoare iar soldatul Ștefan Nicolae din Regimentul III Dîmbovița nr. 22— 5 luni închisoare *(ibidem*, nr. 50, din 13 noiembrie 1907, p. 905).

[100] „Acțiunea conservatoare", an. II, nr. 269 (an. IV, nr. 1246) din 7 aprilie 1907, p. 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

elaborat atunci se recunoștea că „șefii trupelor puneau prea puțină hotărîre și energie în reprimarea răscoalelor“ [101]. Îngrijorate, vîrfurile armatei atenționau de asemenea comandanții corpurilor de armată și de divizii că „nu toți ofițerii se conformă ordinelor date cu punctualitatea și energia reclamată de împrejurările nemăsurat de grave prin care trecem“ [102]. Mai multe situații confirmă că neliniștea generalilor era justificată. Astfel, la Podu-Iloaie un căpitan și 160 soldați roșiori de la Tecuci „n-au prea contribuit la restabilirea liniștii“ [103], sublocotenentul Marinescu Victor din Batalionul 6 vînători trimis să patruleze în județul Ilfov și-a părăsit postul [104], la Ivești un căpitan, un locotenent și 60 de ostași n-au intervenit spre a împiedica devastările [105], iar la Rîmnicul Sărat armata n-a reprimat „actele de dezordine“ [106]. Neîndoielnic că ministerul de război, luînd cunoștință de lipsa de zel dovedită de unii ofițeri a hotărît să curme orice tendință de pasivitate. În consecință, la 17 martie s-a ordonat ca ofițerii „care vor arăta moliciune în urmărirea bandelor vor fi numaidecît desărcinați de comanda ce au și vor fi trimiși la corp, comunicîndu-se ministerului“ [107]. Acest ordin cît și altele similare au generat acele teribile excese de zel și totodată, pentru alți ofițeri, spre a nu-și compromite cariera, a însemnat îndeplinirea integrală a dispozițiilor și ordinelor eșaloanelor superioare.

Consemnăm că, în unele localități, detașamentele represive au stat în expectativă, neintervenind împotriva răsculaților. Așa s-a întîmplat la Băcești și la Drăgoești, unde soldații s-au lăsat dezarmați de către răsculați [109]. Acestea au fost posibile atît ca urmare a unor ordine limitative, date în prima parte a răscoalei de către conservatori, cît și a faptului că, în unele locuri, numărul militarilor era redus numericește.

Ezitarea întrebuințării focului apare de asemenea ca o modalitate de solidarizare cu răsculații. Pînă la 12 martie, observa un ziar al vremii, „armata de la sine șovăia“ [110]. Aceeași defecțiune o recunoștea și ministerul de război, într-un ordin: „În mai multe părți s-a semnalat din nenorocire că unii soldați ezită de a trage“ [111]. Asemenea rețineri s-au produs la Vaslui, unde cordonul trupelor a fost rupt [112], la Galați unde soldații „un moment stătură la îndoială“ și numai după ce locotenentul Antonescu s-a repezit la ei au descărcat puștile [113] și-n alte locuri. Din suita de ordine date pentru a se curma asemenea ezitări, reținem că generalul Tell scria într-un ordin de zi că „în nici un caz și sub nici o formă armata nu se va mai

---

[101] „Galații“, an. XXVI, nr. 59 (7300), din 16 martie 1907, p. 1.
[102] Arh. M.A.N., fond Corpul IV Armată, dosar 8/1907, f. 2.
[103] „Opinia“, an. IV, nr. 87, din 4 martie 1907.
[104] „Dimineața“, an. IV, nr. 1170, din 18 mai 1907.
[105] *Marea răscoală...*, p. 270.
[106] Au fost dați în judecată pentru atitudinea avută maiorii Gheorghiceanu și Drăgoescu, căpitanul Constantinescu și sergentul major Ionescu, iar comandantul regimentului, colonelul Atanasiu, obligat să-și dea demisia. Cazul a provocat vîlvă în presa vremii (vezi „Opinia“, an. IV, nr. 180, din 27 iunie 1907, p. 2; nr. 189, din 8 iunie 1907, p. 3; nr. 236, din 6 septembrie 1907, p. 3; „Voința Națională“, an. XXIV, nr. 6540, din 13 (26) martie 1907, p. 4; „Evenimentul“, an. XV, nr. 110, din 27 iunie 1907, p. 2; nr. 120, din 10 iulie 1907, p. 3; „Conservatorul Brăilei“, an. VI, nr. 756, din 27 iunie 1907, p. 2; „Galații“, an. XXVI, nr. 149 (7390) din 8 iulie 1907, p. 3; Arh. St. Iași, fond Parchetul Curții de Apel Iași, dosar nr. 67/1907, f. 777—778.
[107] Arh. M.A.N., fond Corpul IV Armată, dosar 8/1907, f. 4.
[108] Ion Nicoară, *Presa brașoveană despre răscoala țăranilor din anul 1907*, în *SAI*, III, 1961, p. 417.
[109] „Dmineața“, an. IV, nr. 1 169, din 17 mai 1907.
[110] *Ibidem*, nr. 1221, din 8 iulie 1907.
[111] Arh. M.A.N., fond Corpul IV Armată, dosar 8/1907, f. 2.
[112] B.M.M.C., Documente, fond diverse, vol. III, dosar 52, f. 130.
[113] „Galații“, an. XXVI, nr. 56 (7297) din 13 martie 1907, p. 2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

retrage înaintea celor revoltaţi", adăugînd că „după somaţiile legale se va da foc şi nici un soldat nu se va retrage" [114].

Materialul informativ relevă ca un important aspect de solidarizare cu răsculaţii descărcarea armelor în vînt de către unii militari din detaşamentele represive. Într-adevăr, analizînd îndeosebi confruntările din Moldova dintre armată şi răsculaţi, vom observa lesne că acestea s-au soldat cu un număr redus de morţi şi răniţi, în mai multe localităţi. Nu înseamnă că aici răscoalele n-au avut amploare ci faptul că dispoziţiile limitative au jucat un rol important. Spre exemplu, procurorilor Haralamb (la Podu-Iloaie) şi Scarlete (la Tg. Frumos) li se preciza să ia toate măsurile spre a evita vărsările de sînge [115]. La acestea trebuie adăugată descărcarea armelor în aer de mulţi militari. Ulterior asemenea atitudini s-au întîmplat la podul de peste Buzău, unde o companie din Regimentul 8 a tras mai multe salve în vînt [116] sau la Segarcea unde, deşi cei zece soldaţi au tras toate cartuşele, n-a căzut nici un răsculat [117].

Rezultatele se datorează nu unei slabe instruiri a ostaşilor, ci faptului că trăgeau aiurea. De altfel, chiar ministerul recunoştea că „în mai multe părţi s-a semnalat din nenorocire că unii soldaţi [...] trag pe deasupra" [118]. În consecinţă s-a ordonat ca ofiţerii să verifice personal, ieşind la flancuri, dacă soldaţii iau corect linia de ochire şi să dea comanda „foc" numai atunci cînd s-au convins că toţi ochesc regulamentar. Cu acelaşi prilej se preciza că ostaşii ce vor fi depistaţi că nu dau direcţia corectă armei să fie trimişi la cea mai apropiată cazarmă [119].

Pînă la data de 12 martie pe alocuri s-au făcut simţite şi tendinţe de fraternizare ale militarilor din detaşamentele represive cu răsculaţii cum s-a întîmplat spre exemplu, la Vaslui [120], Buhuşi [121], Galaţi [122] şi-n alte localităţi. Cel mai concludent caz de fraternizare deschisă, cu consecinţe deosebite, s-a consumat la 12 martie la Stăneşti unde dintr-o companie doar 8 militari au executat ordinele [123] ceilalţi trecînd de partea răsculaţilor [124]. Găsiţi vinovaţi, aceştia au fost daţi în judecată şi condamnaţi la ani grei [125], recursul lor fiind respins [126].

După reprimarea răscoalelor au fost de asemenea sancţionate alte abateri ale unor militari [127].

---

[114] „Cronica", an. VII, nr. 1676, din 11 martie 1907. p. 2; „Opinia", an. IV, nr. 95, din 13 martie 1907.

[115] Arh. St. Iaşi, fond Parchetul general Iaşi, dosar 75/1907, f. 19.

[116] Gh. Ceauşel, D. Ionescu, *op. cit.*, p. 372.

[117] *Răscoala ţăranilor, din 1907. Documente*, vol. I, p. 671.

[118] Arh. M.A.N., fond Corpul IV Armată, dosar 8/1907, f. 2.

[119] B.M.M.C., Documente, fond diverse, vol. III, dosar 160, f. 30 v.

[120] *ibidem*, dosar 50 c., f. 110; „Dimineaţa", an. IV, nr. 1 130, din 9 martie 1907, „Adevărul", an. XIX, nr. 6 500, din 8 martie 1907, „Opinia" an. IV, nr. 90 din 8 martie 1907.

[121] *Marea răscoală...*, p. 226.

[122] *Răscoala din 1907 şi acţiuni muncitoreşti*, în „Anale", an. IV, nr. 2, 1957, p. 16—17.

[123] „Dimineaţa", an. IV, nr. 1 225, din 12 iulie 1907.

[124] „Voinţa Naţională", an. XXIV, nr. 6 546 din 20 martie (2 aprilie) 1907, p. 3.

[125] 3 soldaţi concediaţi pentru că nu s-au prezentat la companie, unindu-se cu răsculaţii ce l-au omorît pe locotenentul Niţulescu au fost condamnaţi la cîte 20 de ani muncă silnică; 14 soldaţi care au luat parte la răscoală au fost condamnaţi la cîte 5 ani închisoare fiecare; 58 militari (2 sergenţi, 2 caporali şi 54 soldaţi) pentru insubordonare au fost condamnaţi la muncă silnică pe viaţă („Opinia", an. IV, nr. 1 229, din 16 iulie 1907; „Galaţii" an. XXVI, nr. 156 (7 397) din 17 iulie 1907, p. 3. Numele militarilor la Coralia Rădulescu, *op. cit.*, p. 367).

[126] „Dimineaţa", an. IV, nr. 1 253, din 9 august 1907, p. 3; nr. 1 254, din 10 august 1907, şi nr. 1 255 din 11 august 1907.

[127] Pentru insubordonare au fost condamnaţi: caporalul Pecheanu Gheorghe şi soldaţii Neagu Marin şi Popescu Ion din batalionul 3 vînători la cîte 2 ani închisoare („Monitorul oastei", nr. 27, din 12 iulie 1907, p. 611) şi la 6 luni

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Se știe că, după răscoale, Crucea Roșie a luat inițiativa de a ajuta familiile victimelor. Au răspuns și unii militari sau membri de familie ai acestora. Astfel, locotenent-colonelul Cernătescu a apelat la comercianții din Iași să dea în folosul răniților și orfanilor, haine și pînză [128]. Au colectat și oferit apoi secțiunii din Iași a Crucii Roșii diverse obiecte și medicamente soțiile locotenent-colonelului Cernătescu și ale maiorilor doctori Vicol și Gavrilescu [129]. De asemenea, colonelul Rascu a oferit Crucii Roșii 250 lei [130].

Din faptele prezentate rezultă că armata nu era în totalitate dispusă a „apăra o stare de lucruri răzimată pe o veche nedreptate" [131]. Totodată, deși s-au detașat militari care în pofida riscurilor și-au arătat adeziunea la cauza celor obidiți, armata în ansamblu nu era pregătită pentru a se alia cu forțele progresiste.

S-a demonstrat concomitent că în oștire erau elemente înaintate ce trebuiau atrase de partea forțelor progresiste în viitoarele lupte de eliberare socială.

1907. ASPECTS DE LA SOLIDARITÉ DE L'ARMÉE AVEC LES PAYSANS RÉVOLTÉS

RÉSUMÉ

La grande révolte paysanne de 1907 a été réprimée — on le sait — par la force armée et la „pacification" du pays a engendré, en certains cas, des abominables excès. En même temps, on a pu constater partout des cas où les militaires (soldats, sous-officiers, officiers) ont manifesté leur solidarité avec les révoltés. Pour mieux définir le rôle de l'armée, d'une part, et pour éclaircir les position que les militaires ont adopées envers la révolte et les révoltés, d'autre part, l'auteur de la présente étude a procédé à une analyse nuanée du statut de l'armée et des militaires.

Le serment militaire prévoyait la fidélité au Roi et l'obéissement aux tois et aux ordres des supérieures en toute occasion, en temps de paix et en temps de guerre. L'éducation militaire est toujours faite pour inculquer aux soldats le respect sans conditions du serment, des lois et des ordres des supérieures ; c'est-à-dire, la discipline militaire qui reste le fondement inattaquable et inchangeable d'une armée.

D'autre part, la grande masse des soldats tirait son origine du monde rural, ces soldats connaissaient donc très bien les difficultés de la vie des paysans ; ils avaient, même, parmi les révoltés qui se trouvaient en face d'eux, des parents ou des amis. En jugeant les événements de 1907, il convient de considérer aussi ce dilemme tragique.

Les ordres des autorités exigeant la répression ont été parfois annihilés à la suite de l'influence exercée par le mouvement ouvrier et socialiste ou de l'attitude adoptée par certaines personnalités de la vie sociale et culturelle roumaine. D'ailleurs, on a pu constater que la même influence ont exercé aussi des personnes de condition sociale plus modeste (instituteurs, prêtres, fonctionnaires etc.).

Presque partout, les réservistes — soldats, sous-officiers, officiers — concentrés ont protesté violemment et en certains cas ils ont même refusé de ré-

---

închisoare soldatul Năstăsoiu Marin, din regimentul 1 geniu *(ibidem p. 907)*. Pentru „provocațiune la insubordonare" soldații Baltag Nicolae și Gheorghe Necula din Batalionul 7 vînători au fost privați de libertate tot pe termen de 2 ani *(ibidem*, p. 910).

[128] „Opinia", an. IV, nr. 107, din 27 martie 1907, p. 3.

[129] „Evenimentul", an. XV, nr. 41 din 31 martie 1907, p. 2.

[130] „Voința Națională", an. XXIV, nr. 6 554, din 29 martie (11 aprilie) 1907, p. 3.

[131] N. Iorga, *Discursuri parlamentare*, I, p. 14.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pondre à l'ordre de concentration. Mais la forme la plus haute de manifester la solidarité avec les révoltés reste, sans doute, non seulement le refus d'ouvrir le feu contre les paysans, mais aussi la participation des militaires à la révolte, côte-à-côte avec les paysans. Il va sans dire que toutes ces formes de solidarité avec les révoltés ont été châtiées avec sévérité.

Il faut ajouter que beaucoup de familles des militaires ont manifesté, elles aussi, leur solidarité avec les paysans révoltés par leurs réponses aux initiatives de la Société de Croix Rouge pour aider les familles des victimes.

Les faits témoignent que l'armée roumaine n'a pas été, en 1907, en totalité, prête „a sauvegarder une situation fondée sur une vielle injustice" (N. Iorga).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ASPECTE ALE SITUAȚIEI DOBROGEI LA SFÎRȘITUL PRIMULUI RĂZBOI MONDIAL

DE

VALENTIN CIORBEA

Dintre toate regiunile românești devenite victime ale ostilităților militare, Dobrogea se prezenta la sfîrșitul primului război mondial, după mai bine de doi ani de ocupație, într-o situație de-a dreptul dezastruoasă, ca urmare a faptului că ea a fost „cea dintîi provincie călcată de dușman și tot ea a scăpat cea din urmă din mîna lui" [1].

Într-adevăr, încă din primele zile ale intrării României în război, efectele distructive ale conflagrației se vor abate cu putere și asupra teritoriului românesc din dreapta Dunării.

Crîncenele lupte dezlănțuite pe liniile de apărare, bombardamentele de artilerie, numeroasele atacuri aeriene declanșate de inamic [2] au produs în rîndul trupelor și populației civile numeroase victime. Totodată au fost avariate sau distruse complet multe edificii publice, locuințe iar viața economică a provinciei a fost serios afectată încă din primele luni de război. Distrugerile s-au înmulțit pe măsură ce linia frontului va înainta spre nord, cu toate că ostașii români, din care mulți erau locuitori ai Dobrogei, au luptat cu mult eroism în cadrul luptelor de apărare purtate pe acest front. Cu tot eroismul și efortul depus armata română a fost nevoită să se retragă, iar cea mai mare parte a teritoriului dintre Dunăre și mare a fost ocupat de armatele Puterilor Centrale.

A rămas sub controlul autorităților românești o porțiune a Deltei Dunării, fapt de o deosebită importanță și semnificație națională, întrucît, prin aceasta, se demonstra că „suzeranitatea imprescriptibilă a statului român, respectiv dreptul de stăpînire românească asupra Dobrogei, a fost păstrat neștirbit" [3].

Odată cu înaintarea trupelor inamice o bună parte a populației a fost nevoită, încă înainte de ocuparea localităților rurale și urbane ale străvechii provincii românești, să-și părăsească gospodăriile, să se refugieze în stînga Dunării, lăsînd pradă inamicului cea mai mare parte a avutului său. Situația aceasta a fost determinată de faptul că evacuarea în unele zone ale Dobrogei s-a făcut, datorită timpului scurt, în mare grabă [4].

Ocuparea Constanței și a unei părți a liniei ferate ce făcea legătura cu Cernavodă, a creat un avantaj moral și teritorial trupelor inamice, care, și în aceste condiții puteau fi recuperate dacă cele patru corpuri și cîteva divizii ruse ar fi

---

[1] „Farul" I (1919) nr. 1 din 1 mai.

[2] Ion Conea, *Luptele din Dobrogea în războiul pentru unitatea neamului*, în *Dobrogea 50 de ani de viață românească*, București, 1928, p. 359.

[3] „Lupta", XXVI (1936), nr. 49 din 6 decembrie.

[4] În județul Constanța aprobarea pentru părăsirea localităților a venit din partea generalului Zaioncicovsky, comandantul corpului rus, abia în dimineața zilei de 9 octombrie 1916, cu cîteva ore înainte de intrarea inamicului în orașul de reședință. Din această cauză „mulți dintre noi am plecat — după cum arăta O. Mumuianu, prefectul județului, într-un raport trimis la 11 octombrie 1916 din Hîrșova primului ministru, miniștrilor de externe și război, precum și Marelui cartier general — „luînd un mic geamantan, alții nici atît, deoarece ne-am îngrijit înainte de toate să evacuăm răniții, apoi actele secrete, arhivele consiliului și populația ce a vroit să plece" („Dobrogea jună"), XIV (1919), nr. 3 din 25 decembrie, *idem*, XIII (1918) nr. 4 din 9 decembrie).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sprijinit punctele de rezistenţă române şi nu s-ar fi retras în faţa cîtorva divizii inamice.

Pînă la 23 decembrie 1916/5 ianuarie 1917[5] s-au evacuat la nord de Dunăre, însoţite şi de populaţia demoralizată, ultimele unităţi din Dobrogea, astfel că cea mai mare parte a judeţului Tulcea[6] este ocupat de trupele bulgare.

Cu invadarea Dobrogei trupele inamice cotropeau două treimi din teritoriul românesc, pe care au instaurat administraţia militară ce s-a dovedit a fi „una din cele mai grele forme de dominaţie străină pe care le-a cunoscut vreodată poporul român"[7].

Regiunea din dreapta Dunării a fost izolată de restul teritoriului ocupat atît din punct de vedere al administraţiei, cît şi al exploatării economice. Provincia transdanubiană a fost mai întîi cîrmuită de bulgari, conducerea ei fiind încredinţată prefectului poliţiei din Sofia, care a fost numit prefect al Dobrogei cu sediul la Constanţa[8].

După ce a înlăturat vechea organizare românească, noua conducere a aplicat o serie de practici administrative ce depăşeau „imaginaţia cea mai sadică"[9], astfel că regimul instaurat de ocupanţi a fost „deosebit de crunt" după cum bine l-a caracterizat şi istoriografia mai nouă[10], dar care în multe privinţe s-a asemănat cu cel instaurat şi în restul teritoriului românesc ocupat.

Dat fiind că măsurile luate de administraţia bulgară se îndepărtau de interesele aliaţilor săi, curînd au început să se contureze în rîndul acestora păreri diferite în privinţa exploatării Dobrogei. Turcia se temea că va fi înlăturată de Bulgaria de la împărţirea prăzii luate din provincia românească transdanubiană, iar în rîndul cercurilor conducătoare germane se formase opinia că bulgarii „n-ar fi condus cum trebuie aprovizionarea"[11], motiv ce a determinat comandamentul german să insiste pentru introducerea unei administraţii militare proprii[12].

Operaţiunea de înlocuire a administraţiei bulgare, începută mai întîi la sate, s-a desfăşurat dificil „din cauza atitudinii ostile a prefectului de Constanţa care nu înţelegea să renunţe la privilegiile acordate de guvernul din Sofia"[13].

Pentru o mai eficientă exploatare, administraţia militară germană a creat în zona dobrogeană ce i-a revenit, cinci comandaturi de etapă cu sediile la Constanţa, Medgidia, Caraomer, Cuzgun şi Hîrşova şi două comandaturi economice cu sediile la Hăsancea şi Cogealac. Toate problemele economice erau însă rezolvate de statul major economic al Etapei[14], ce ataşase pe lîngă fiecare subcomandatură un referent economic.

---

[5] Victor Atanasiu (ş.a.), *România în timpul primului război mondial*, Bucureşti, 1979, p. 257.

[6] Prefectura s-a mutat la Chilia Veche unde a funcţionat pe tot timpul războiului („Lupta"), XXVI (1936), nr. 4 din 6 decembrie.

[7] Victor Atanasiu (ş.a.) *op. cit.*, p. 347.

[8] „Farul", *III (1922) nr. 168 din 3 februarie*; Constantin Kiriţescu, *Istoria războiului pentru întregirea României 1916—1918*, vol. 3, ed. a II-a, Bucureşti, 1925, p. 162.

[9] *Ibidem*, p. 135.

[10] Augustin Deac şi Ion Toacă, *Lupta poporului român împotriva cotropitorilor 1916—1918*, Bucureşti, 1978, p. 16.

[11] C. B., *De sub ocupaţia germană în Dobrogea*, în „Arhiva Dobrogei, vol. 2, 1919, p. 119.

[12] În urma unor discuţii, nu lipsite de aspirităţi, centrul Dobrogei pînă la linia Ostrov-Topolog-Slava-Rusă, Jurilovca, a fost încredinţat Etapei 262 germane (Deutsche Etappen Verwaitung in der Dobroudzcha) condus de o comandatură al cărui organ principal era statul major, iar nordul şi sudul provinciei au fost lăsate bulgarilor (Arh. st. Constanţa, fiind Primăria oraşului Constanţa, dosar 64/1919 p. 5, „Farul" III (1922), nr. 168 din 3 februarie; C. Brătianu, *Două statistici etnografice germane în Dobrogea 15 mai 1917, 15 februarie 1918*, în „Arhiva Dobrogei" vol. 2, 1919, nr. 1 p. 61).

[13] „Farul", III (1922), nr. 68 din 3 februarie.

[14] C.B., *De sub ocupaţia germană în Dobrogea, p. 117*, *„Farul"* III (1922), nr. 169.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Țelurile urmărite de administrația militară a etapelor germane în Dobrogea reies foarte clar din documentul intitulat „Referat asupra convorbirilor ce au avut loc între comandanții de etape și comandanții însărcinați cu exploatarea, ofițerii cu aprovizionarea și comandanții de regimente și batalioane", tipărit în limba germană la Constanța, la 17 iunie 1917, și pe care îl cunoștem astăzi numai din analiza ce i-a făcut-o profesorul Constantin Brătescu după război [15]. La această întrunire ce a avut loc probabil, la începutul anului 1917, și pe a cărei ordine de zi au figurat 16 puncte, s-a precizat că „scopul principal al prezenței trupelor germane în Dobrogea era procurarea de cereale și materii prime pentru industrie, mai ales pentru război" [16].

Întreaga organizare creată de armata germană, precum și fixarea obiectivului central al prezenței acesteia în Dobrogea exprimă cu limpezime intenția de a exploata intensiv și sub toate aspectele acest teritoriu. Se impune, însă, precizarea că, indiferent dacă au fost germane sau bulgare, prin măsurile adoptate, autoritățile de ocupație s-au preocupat în primul rînd de aprovizionarea propriilor trupe cu produse de calitate precum și de jefuirea și transportarea peste granță a tuturor bunurilor ce puteau fi folosite.

În urma unei astfel de politici viața economică a Dobrogei aflată în progres pînă la declanșarea ostilităților, a fost nu numai dezorganizată, dar în mod treptat secătuită. Din județul Tulcea trupele de ocupație au ridicat 4.000.000 hl. orz, 1.300.000 hl grîu, 760.000 hl porumb, 750.000 hl ovăz, 425.000 hl secară [17]. În orașul Constanța principalele unități productive, moara Murellis, fabrica de cărămidă, vărăria de la Canara (Ovidiu), brutăriile au fost preluate de comandantul german și puse în serviciul propriu, iar fabrica de mezeluri a fost rechiziționată și transformată în abator [18].

Diferitele mărfuri ce se găseau depozitate în magaziile din orașul și portul Constanța, ce aparțineau primăriei sau unor firme din localitate destinate aprovizionării orașului ori tranzacțiilor comerciale, au fost capturate și considerate pradă de război. În acest mod au fost ridicate următoarele cantități de cereale: 10.340 tone grîu, 80 tone secară, 4500 tone făină, 4750 tone porumb, 1.775 tone ovăz, 415 tone fasole, 500 tone tărîțe la care se adaugă cele 10 tone făină cumpărate din fondurile locuitorilor orașului Constanța pentru aprovizionare [19]. Potrivit unei statistici întocmite la sfîrșitul războiului de administrația portului, valoarea cerealelor din silozurile și magaziile sale se ridică în momentul pătrunderii inamicului în orașul Constanța la circa o jumătate milion lei iar a celor petroliere (160.000 t) la 64 de milioane lei [20]. Acestor pierderi portul constanța a adăugat rechiziționarea și distrugerea instalațiilor sale. Astfel, stația de petrol cu cele 14 rezervoare mari va fi după jefuire, distrusă prin incendiu. Magaziile cu silozuri au fost prădate de accesorii, farurile și sirenele au fost scoase din funcțiune. Vasele și celelalte instalații plutitoare au fost scufundate. Locuințele și clădirile portului au fost transformate în grajduri și cazărmi [21].

O comisie special constituită pentru stabilirea pagubelor produse portului evalua în 1920 pierderile la suma de 21.545.000 lei [22].

Conducta de petrol a statului a fost scoasă și montată spre Giurgiu, linia ferată Cernavodă—Constanța deteriorată în întregime, iar uzina electrică a ora-

---

[15] C.B. *op. cit.*, p. 116.

[16] *Ibidem*, p. 118.

[17] Victor Atanasiu (ș.a.) *op. cit.*, p. 358.

[18] Arh. st., Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 7/1918, f. 4; dosar 63/1919 f. 281.

[19] *Ipidem*, dosar 61/1919, f. 62 „Farul" III (1922), nr. 169 din 4 februarie.

[20] Arh. st. Constanța, fond Direcția Navigației Maritime (în continuare D.N.M.) dosar 7/1919, f. 5, 7, 39. Conform tratatului de la Sofia din 2 decembrie 1916 această pradă, care după alte surse se ridică la 202.000 tone, s-a împărțit între ocupanți. Germanii și-au însușit benzina și uleiurile speciale necesare avioanelor și submarinelor (C. B. *op. cit.*, p. 125).

[21] Valentin Ciorbea, *Contribuții la cunoașterea construcțiilor și instalațiilor portului Constanța în perioada interbelică*, în *AIIAI*, XV, 1978, p. 177—178.

[22] Arh. st. Constanța, fond D.N.M. dosar 8/1919 și 1920, f. 120, Valentin Ciorbea, *op. cit.*, p. 178.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

şului Constanţa a fost distrusă într-un aşa grad că după război autorităţilor române le vor trebui mai bine de patru ani pentru a o reface [23].

În şcoli, hoteluri, în imobilele publice şi clădirile particulare mai mari au fost instalate cazărmi, dispensare pentru soldaţi, provocînd degradarea acestora nu numai prin distrugerea mobilierului ci şi prin ridicarea pieselor valoroase care sînt expediate în Germania, Bulgaria ori Turcia. Arhivele unor instituţii, ce n-au mai putut fi evacuate, au fost utilizate de ocupanţi drept combustibil [24].

Cu o deosebită furie s-au năpustit ocupanţii asupra monumentelor oraşelor dobrogene. Statuia poetului Ovidiu din piaţa oraşului Constanţa, încă din primele zile de ocupaţie, a fost dărîmată iar ulterior transportată spre sud împreună cu piese din muzeul arheologic din Hîrşova, fiind recuperate abia în apropiere de graniţă. La sfîrşitul războiului se constata că peste 900 de clădiri din oraşul Constanţa au suferit grave avarii [25].

Într-o situaţie asemănătoare sînt şi alte oraşe ale Dobrogei. Hîrşova a suferit serioase pagube, atît în timpul bombardamentelor, cît şi a ocupării şi staţionării trupelor inamice. Centrul său comercial, şcoala primară, şi multe locuinţe au fost deteriorate ca urmare a luptelor purtate. Mobilierul, arhivele şi alte bunuri aflate în dotarea instituţiilor au fost distruse. La Cernavodă autorităţile militare au procedat la lichidarea forţată a cunoscutei fabrici de ciment, instalaţiile ei fiind vîndute societăţii „Granitoid" din Bulgaria [26].

Unei politici mult mai dure de jaf şi distrugere a fost supusă porţiunea judeţului Tulcea aflată sub directa administrare a autorităţilor militare bulgare. Frumoasele opere de sculptură ce împodobeau oraşul Tulcea, cum erau Monumentul independenţei şi Monumentul lui Mircea cel Bătrîn, au fost ridicate ca trofee, iar statuia lui Nenițescu, primul prefect român al judeţului, a fost aruncată în Dunăre. Tribunalul a fost transformat în grajd, prefectura şi alte clădiri oficiale au fost jefuite şi lăsate ruinei. Nici bisericile n-au fost scutite de astfel de acte. După unele date statistice 669 de case particulare din Tulcea, în special ale românilor, au fost distruse [27].

Satele dobrogene, multe cu gospodării înfloritoare înainte de război, au cunoscut din plin dezastrul, o parte din ele fiind transformate în ruine [28]. Bunăoară satul Casimcea a fost ars de Regimentul 73 infanterie din armata bulgară. Din 250 de case numai cîteva au scăpat dezastrului [29].

În zona etapelor germane, în anii 1916—1917 s-au cultivat din aproximativ 525.181 ha. numai 214.255 ha, din care arături de toamnă 5,19% iar de primăvara 35,61% [30]. Din cauza secetei de pe terenurile însămînţate s-au recoltat numai 64.466 t. cereale. Semănăturile din toamna anului 1918 au ocupat „suprafeţe foarte, foarte reduse, din cauza lipsei de braţe şi a animalelor de tracţiune" [31].

Tabloul măsurilor luate de inamic trebuie completat cu acelea ce au vizat obţinerea fondurilor băneşti. N-a fost trecută cu vederea nici o posibilitate, nici o sursă ce ar fi putut aduce venituri. S-au aplicat amenzi, s-a practicat vînzarea de bunuri care dealtfel nu aparţineau ocupanţilor, s-au ridicat sume de bani din casele comunale fără nici o justificare. Populaţiei i-au fost impuse impozite directe şi extraordinare, ce se încasau la trei luni. Aflăm dintr-un document păstrat în fondul de arhivă al Primăriei Tuzla că sătenii au fost obligaţi pe timpul ocupaţiei să plătească: 20 de lei la hectarul cultivabil, cinci lei la vita mare şi

---

[23] Arh. St. Constanţa, fond Primăria oraşului Constanţa, dosar 56/1919, f. 1; dosar 6/1919 f. 161; dosar 63/1919 f. 205; Arh. ist. centrală (în continuare A.I.C.) Bucureşti, fond Casa Regală dosar 71/1917, f. 2.

[24] Arh. st. Constanţa, fond Primăria oraşului Constanţa, dosar 9/1920, f. 2.

[25] *Ibidem*, dosar 61/1919, f. 353.

[26] *Ibidem*, fond Fabrica de ciment Cernavodă, dosar 33/1918, f. 1—4, 61, 62.

[27] Ionescu-Dobrogeanu (colonel) *Invazia barbară din 1917—1918 în judeţul Tulcea*, în „Arhiva Dobrogei", II (1919), p. 153.

[28] Arh. st. Constanţa, fond Primăria Sibioara, dosar 4/1920, fond Primăria Cogealac, dosar 2/1919; fond Primăria Gura Dobrogei dosar 8/1922, fond Primăria oraşului Constanţa, dosar 36/1919, f. 414.

[29] C. Ionescu-Dobrogeanu, *op. cit.*, p. 138.

[30] C. B. *op. cit.*, p. 32.

[31] „Farul", I (1919), nr. 162 din 13 octombrie.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

un leu la vita mică pentru păşunat, 10 lei pentru persoanele ce treceau de vîrsta de 16 ani. Orice deplasare în afara comunei era taxată cu 1 leu, plus 10 lei garanţie pentru întoarcere. Cei care tăiau vite fără autorizaţie erau amendaţi cu 100 lei şi confiscarea cărnii. Întreaga comună a fost impusă la suma de 20.000 lei [32]. Cu astfel de metode s-au încasat bunăoară din oraşul Tulcea sume ce s-au ridicat la 1.500.000 lei [33]. Asemenea practici au avut un efect dezastruos asupra finanţelor provinciei, ele fiind la sfîrşitul războiului practic epuizate.

Ca urmare a ridicării materialului rulant şi a combustibilului, transporturile au fost dezorganizate.

Cel mai dureros capitol a celor doi ani de ocupaţie este acela ce se referă la situaţia populaţiei ce nu se refugiase [34], la crimele, jafurile şi bătăile comise în scopul epuizării ei fizice. Autorităţile de ocupaţie, sprijinite şi de unii localnici [35], „a pornit o goană sălbatică după tot ceea ce era românesc" [36]. Bărbaţi, femei şi copii, fruntaşi ai localităţilor ocupate, au fost supuşi unui tratament sălbatic, fiind sub diverse motive „culcaţi în grajduri şi lăsaţi să sufere de foame" [37] ori obligaţi să cumpere cu bani cerealele pentru hrană, care de altfel le fuseseră ridicate fără plată. Pentru hrana populaţiei s-a folosit în cantităţi insuficiente numai porumbul şi peştele, carnea fiind destinată ocupanţilor.

Populaţia românească a fost pusă să efectueze munci peste puterile ei, iar cei ce refuzau să se supună ordinelor erau bătuţi pînă la sînge. Spre a grăbi epuizarea fizică a românilor, s-a introdus obligaţia de a efectua zilnic, fără deosebire de sex şi etată, un sanţ de 2 m lungime, 1 m lăţime şi 1,60 adîncime [38].

Totodată de la populaţie s-au ridicat tot felul de bunuri : vite de tracţiune, mijloace de transport, echipament de cazare şi îmbrăcăminte, obiecte din metal, în special aramă, motoare folosite în micile ateliere, unelte de muncă, materiale de lemnărie şi fierărie ş.a. Conform ordonanţelor elaborate de comandatura germană, populaţia trebuia să predea cantităţi stabilite din peşte, fructe, lînă, furaje, ouă şi găini [39]. Drept mijloc de constrîngere, pentru cei ce nu se supuneau, toate ordonanţele se încheiau invariabil cu pedepse începînd cu amenzi pînă la 10 000 de mărci şi terminînd cu închisoarea [40].

Paralel cu aceste măsuri administraţia militară bulgară a iniţiat o largă operă de „bulgarizare" a provinciei noastre transdanubiene „pentru ca pretenţiunile la anexarea Dobrogei să se poată sprijini pe un pretins caracter etnic al provinciei" [41]. Majoritatea actelor au fost scrise în limba bulgară ori germană care devin limbi oficiale. Toate firmele şi afişele româneşti au fost înlocuite, iar celor care îndrăzneau să folosească limba română li se refuza aprovizionarea cu alimente.

Soarta populaţiei dobrogene a devenit şi mai dramatică ca urmare a importantelor evenimente internaţionale de la sfîrşitul anului 1917, care, de altfel, au influenţat întreaga situaţie a României, cu toată victoria de la Mărăşti, Mărăşeşti şi Oituz. Înconjurată de forţe armate superioare ce ameninţau teritoriul ce rămăsese liber şi „fiind părăsită de aliaţii Antantei, cu care încheiase tratate,

[32] Arh. st. Constanţa, fond Primăria Tuzla, dosar 8/1919, f. 199.

[33] C. Ionescu-Dobrogeanu, *op. cit.*, p. 188.

[34] Cunoaşterea situaţiei demografice a Dobrogei în timpul ocupaţiei prezintă dificultăţi datorită lipsei documentelor. O imagine se poate totuşi forma asupra zonei etapelor germane. Din două recensăminte efectuate de administraţia germană situaţia este următoarea : după recensămîntul din 15 mai 1917, comparativ cu recensămîntul din 1913, populaţia a scăzut cu 28—29%. Cea mai mare diferenţă apare la români unde din 147.042 mai rămîn 87.990, adică o reducere cu 59.052, deci o pierdere de circa 40%. (C. Brătescu, *Două statistici etnografice germane în Dobrogea*, p. 64).

[35] Arh. st. Constanţa, fond Prefectura judeţului Constanţa, dosar 5/1938, f. 169 ; Constantin Kiriţescu ne informează că „comitete mixte, civilo-militare au organizat în chip metodic devastările". (Constantin Kiriţescu, *op. cit.*, p. 161).

[36] C. Ionescu Dobrogeanu *op. cit.*, p. 186.

[37] *Ibidem*, p. 183.

[38] *Ibidem*, p. 184.

[39] Arh. St. Constanţa, fond Prefectura Hîrşova, dosar 3/1918, f. 74.

[40] *Ibidem*, dosar 1/1920, f. 4 ; dosar 2/1921, f. 256.

[41] Constantin Kiriţescu, *op. cit.*, p. 161.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

România a fost pusă în imposibilitatea să facă altceva decît să trateze forțat cu inamicul" și să accepte tratatul preliminar de la Buftea din 20 februarie — 8 martie 1918 ce va sta la baza „tratatului imperialist de la Buftea—București din 24 aprilie/7 mai 1918" [42].

Încă din timpul discuțiilor preparative pe lîngă alte condiții ce vizau să transforme România într-o colonie, pretențiile cele mai insistente s-au concentrat asupra Dobrogei [43], ce juca în culisele diplomației Puterilor Centrale rolul „notei de plată pe care o pretindeau bulgarii și din a cărei satisfacere ei făceau o condiție a rămînerii lor în alianță" [44].

Pacea imperialistă ce răpea României, între alte teritorii și Dobrogea, împărțea regiunea din dreapta Dunării după cum urmează: sudul și porțiunea centrală a provinciei erau anexate Bulgariei, centrul intra sub condominiul celor patru puteri, iar României i se asigura ieșirea la mare prin fîșia Cernavodă — Constanța [45].

Hotărîrile „păcii" de la București au intensificat, pe de o parte exploatarea provinciei, iar pe de alta au dus la lărgirea campaniei propagandistice bulgare ce încerca să demonstreze, mai ales străinătății, că „Dobrogea nu este pămînt românesc" [46]. În acest context s-au înscris și cele două congrese „ale popoarelor din Dobrogea" ținute la Babadag în decembrie 1917 și iulie 1918, prin care, în numele principiului autodeterminării, se încerca a se înfățișa opiniei publice mondiale „dorința locuitorilor din dreapta Dunării de a se uni cu statul bulgar" [47]. Desigur, era vorba de o dorință restrînsă dacă avem în vedere că la primul congres din cei 270 de delegați participanți 245 erau bulgari, 10 purtau nume rusești iar 15 turcești [48]. Cu toate că românii constituiau majoritatea, *nici măcar un român n-a fost invitat să participe la aceste adunări.*

Sezisînd manevrele bulgarilor, „Journale de Génève" menționa în numărul său din 7 martie 1918 că ei „trag toate țițele în același timp, invocînd rînd pe rînd etnografia, istoria, strategia, să-și mascheze contradicțiile (în judecată) și să-și supraliciteze dreptul lor" [49].

Hotărîrile congresului de la Babadag au fost respinse nu numai de români dar și de patrioți musulmani dobrogeni. Astfel, Mustafa Hagi Abduraman, fost profesor la Seminarul musulman din Medgidia, semna un protest în numele populației mahomedane din Dobrogea, în care, după ce recunoștea politica realistă a României în problema națională condamna pe cei cîțiva participanți „inconștienți ori lași, care fie ademeniți fie sub amenințări, au putut semna memoriul bulgarilor la Babadag" [50].

Situația provinciei dintre Dunăre și Mare s-a înrăutățit considerabil în ultimele luni de ocupație. Populația Dobrogei suferea, așa după cum o probează unele documente de arhivă, tot mai mult datorită lipsei produselor alimentare [51]. Gravi-

---

[42] Ion Popescu-Puțuri, *Pentru o cauză dreaptă. Intrarea României în august 1916* (II), în „Anale", XXIV (1978) nr. 3, p. 11.

[43] *Atît cu ocazia întrunirii dintre generalul Averescu, noul șef al guvernului* român, din 11/25 februarie 1918 cît și în aceea cu regele Ferdinand din 14/27 februarie 1918, Czernin, ministrul de externe Austro-Ungariei, a pus sub formă de ultimatum cedarea Dobrogei (Victor Atanasiu, *op. cit.*, p. 324—325).

[44] Constantin Kiriței escu, *op. cit.*, p. 223—224; Bulgaria făcea presiuni insistente asupra aliaților săi. La Berlin, Rizov, ministru bulgar preciza că „numai cedarea Dobrogei va fi baza viitoarei înțelegeri cu Bulgaria" (Virgiliu N. Drăghiceanu, *707 zile sub cultura pumnului german*, București, 1920, p. 218.

[45] Ion Popescu-Puțuri, *op. cit.*, p. 3.

[46] Const. Moisil, *Lupta pentru apărarea drepturilor românești asupra Dobrogei*, în „Arhiva Dobrogei", vol. 3 (1919), p. 153.

[47] Constantin Kiriței escu, *op. cit.*, p. 245; I. N. Roman, *Iridenta bulgară în Dobrogea* (extras din „Analele Dobrogei", XVI (1935), p. 10.

[48] N. Petrescu-Comnen, *La Dobrogea (Dobroudja), Essai historique economique, ethnografique et politique*, Lausanne, 1918, p. 206.

[49] Constantin Botoran, Olimpiu Martichescu, *Documente străine despre lupta poporului român pentru făurirea statului național unitar*, Cluj-Napoca, 1980, p. 179.

[50] „Dobrogea jună" XIII (1918) nr. 3 din 30 noiembrie.

[51] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 2/1917, f. 33).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tatea condiţiilor în care se aflau locuitorii Dobrogei reiese şi din demersul lui Mackensen pe lîngă guvernul român, prin care solicita trimiterea de alimente locuitorilor din dreapta Dunării pentru a evita foametea şi încercările disperate ale românilor de a trece în stînga fluviului [52].

Cu toate greutăţile şi regimul deosebit de crunt la care au fost supuşi cei mai mulţi din locuitorii Dobrogei, a statquo-ului ce fusese creat acesteia de tratatul de la Buftea—Bucureşti, întocmai ca şi în celelalte teritorii cotropite, populaţia a înscris diverse acţiuni de rezistenţă în lupta împotriva vremelnicilor ocupanţi. Semnificativ de amintit este atitudinea demnă faţă de autorităţile militare instalate de trupele de ocupaţie, refuzul de a furniza informaţii, de a colabora. Cu riscuri mari românii dobrogeni au culeş date şi informaţii pe care le-au trimis în stînga Dunării. Sînt numeroase cazurile şi în Dobrogea cînd aceşti patrioţi au plătit cu viaţa hotărîrea de a se pune în slujba patriei. Ţăranii Tudor Ilie, Petre Gavrilă şi Andrei Puşcaşu din comuna Balbancea (jud. Tulcea) au fost împuşcaţi sub acuzaţia de spionaj. Din comuna Sarichioi au fost spînzuraţi Teohit Mihai şi Onofrei Leopat pe motivul că au trimis scrisori peste Dunăre [53]. Alţi locuitori au fost arestaţi şi ţinuţi în închisoare pe diferite termene, cum a fost cazul a 48 de cetăţeni români din Hîrşova şi comunele apropiate cărora li s-au dat 881 de zile de arest [54].

Alături de vitejii ostaşi şi localnici din teritoriile româneşti ocupate, care au luptat împotriva cotropitorilor, fie pe linia frontului, fie prin mijloacele rezistenţei, un capitol în lupta pentru integritatea teritorială a patriei l-au scris cărturarii ţării în rîndul cărora îi găsim prezenţi şi pe cei mai reprezentativi intelectuali ai Dobrogei. „Înarmaţi cu armele ştiinţei — după cum preciza Constantin Moisil — aceştia au trebuit să respingă rînd pe rînd toate învinuirile perfide [ale ocupanţilor — *n.n.*]... ce căutau să inducă în eroare opinia publică contemporană" [55]. Semnificative pe această linie sînt acţiunile întreprinse de oamenii politici şi de cultură dobrogeni grupaţi la Iaşi în jurul ziarului „Neamul Românesc" şi „Independenţa economică" în paginile cărora au protestat atît faţă de deschiderea şi hotărîrile „congreselor" de la Babadag, precum şi faţă de onerosul articol 10 al tratatului de la Bucureşti ce obliga România să cedeze Dobrogea.

Nu numai românii aflaţi în teritoriile libere au respins hotărîrile cuprinse în Tratat, dar şi cei din regiunile ocupate. Astfel, cîteva mii de bucureşteni constituiţi într-un impunător cortegiu au manifestat pe străzile capitalei „cu ocazia reintrunirii conferinţei româno-germane pentru pace, cerînd restituirea Dobrogei" [56]. În rezoluţiile şi moţiunile adoptate de organizaţiile socialiste şi sindicale din Moldova, cu ocazia congresului din 1 iulie 1918, se protesta „împotriva înstrăinării unei părţi din teritoriul României prin răşluirea munţilor şi anexarea Dobrogei" [57].

S-au respins, cu argumente ştiinţifice, acţiunile propagandistice iniţiate de cărturarii bulgari; Constantin Brătescu, plecînd de la elementele de toponimie, a publicat mai multe articole în ziarul „Neamul Românesc" referitoare la vechimea şi prezenţa românilor în Dobrogea de-a lungul mileniilor, iar geograful G. Vîslan s-a ocupat de drepturile locuitorilor dobrogeni [58]. Remarcabilă este, de asemenea, activitatea scriitorului şi omului politic I. N. Roman care, după cum ne semnalează Nicolae Iorga, „se pusese în fruntea rezistenţei dobrogene" [59]. Pe lîngă mai multe articole referitoare la trecutul Dobrogei pe care le-a publicat în acele zile, I. N. Roman este autorul amplului memoriu intitulat *Drepturile, sacrificiile şi munca noastră în Dobrogea faţă de pretenţiile bulgarilor*, ce a fost

---

[52] A.I.C. fond Casa Regală, dosar 71/1917, f. 8; dosar 11/1920, f. 4; fond Preşedinţia Consiliului de Miniştri, dosar 12/1918, f. 2.

[53] C. Ionescu Dobrogeanu, *op. cit.*, p. 196 şi 206.

[54] Arh. st. Constanţa, fond Primăria Hîrşova, dosar 3/1918, f. 42, 90.

[55] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 153.

[56] Arh. st. Constanţa, fond Primăria Hîrşova, dosar 1/1918, f. 16.

[57] *Documente din istoria mişcării muncitoreşti din România (1916—1921)*, Bucureşti, 1966, p. 97

[58] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 160.

[59] Nicolae Iorga, *Orizonturile mele. O viaţă aşa cum a fost*, Bucureşti, 1976, p. 532

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

înaintat guvernului Marghiloman şi reprezentanţilor diplomatici ai aliaţilor ce se aflau la Iaşi, ca protest împotriva cedării provinciei transdanubiene. Tipărit ulterior [60], importantul document cuprindea „toate argumentele ce pledau pentru drepturile româneşti asupra Dobrogei" [61]. Pe aceeaşi linie se înscrie şi iniţiativa cîtorva fruntaşi dobrogeni, care, îngrijoraţi de soarta îndrăgitei lor provincii retipăresc „Dobrogea jună" cu scopul de a acţiona în aşa fel „să se ştie că nu vom admite nici în ruptul capului ca petecul nostru de pămînt, să servească cumva sau cuiva obiect de tîrguială sau compensaţiune" [62].

Paralel cu aceste acţiuni desfăşurate în ţară, manifestări similare au avut loc şi pe plan internaţional, unde s-a desfăşurat o intensă propagandă atît pentru susţinerea cauzei unirii politice a tuturor românilor, cît şi pentru apărarea dreptului inalienabil al României asupra teritoriului dintre Dunăre şi Mare. Profesorul O. Tafrali a publicat un mare număr de articole în ziarul „La Roumanie" prin care a combătut cărţile, articolele şi moţiunile congreselor bulgăreşti ţinute la Babadag, precum şi memoriile trimise oficial de guvernul bulgar Conferinţei de pace de la Paris [63]. Activitatea omului de ştiinţă român n-a rămas fără ecou, articolele sale atrăgînd atenţia Ministerului Afacerilor Străine al Franţei. A sporit de asemenea interesul pentru Dobrogea a unor oameni de cultură şi ştiinţă elveţieni şi francezi [64], cum a fost cunoscutul geograf Em. de Martonne. Acesta a publicat în anul 1918 lucrarea „La Dobroudja" prin care a făcut, după cum aprecia Tafrali, „una din cele mai frumoase şi mai juste pledoarii ale drepturilor noastre asupra Dobrogei" [65]. Corespondentul ziarului „Le Matin" la Bucureşti publica, de asemenea, lucrarea *La Dobroudja, Esquisse historique géographique, etnographique et statistique*, în care, folosind argumente istorice şi demografice, demonstra legitimitatea drepturilor româneşti asupra Dobrogei, scoţînd totodată în relief „marile transformări care au avut loc în această provincie de cînd fusese realipită României" [66].

Acesteia i se vor adăuga alte lucrări publicate în ţară sau în străinătate, în limbi de circulaţie internaţională, prin care s-a făcut o bună şi utilă propagandă referitoare la Dobrogea. Astfel, O. Tafrali a mai publicat la Paris studiul *La Roumanie transdanubienne (La Dobroudja)*, pe care a expediat-o parlamentarilor şi oamenilor de ştiinţă francezi precum şi ambasadorilor Angliei, Italiei şi S.U.A. de la Paris [67]. El a purtat discuţii cu membri ai delegaţiilor Franţei şi Angliei la Conferinţa de pace influenţînd atitudinea acestora, care se vor pronunţa în favoarea României [68]. În capitala Franţei D. Drăghicescu publica în 30 000 de exemplare o broşură asupra Dobrogei. O altă lucrare care a servit mult propagandei româneşti a fost tipărită la Laussane de N. Petrescu-Comnen [69], în care a acordat şi Dobrogei o atenţie deosebită.

Asemenea acţiuni s-au desfăşurat şi în S. U. A. unde propaganda maghiară şi bulgară nu făcea „decît să îndepărteze opinia publică americană de adevăr, în ceea ce priveşte situaţia românilor aflaţi în Austro-Ungaria ci şi despre, respectiv, drepturile etnice şi istorice ale românilor asupra Dobrogei" [70]. Un rol deosebit de important l-a jucat în cadrul misiunii diplomatice din S.U.A. V. Stoica, care a acordat şi Dobrogei o atenţie deosebită. Contactul cu oamenii politici ame-

[60] I. N. Roman, *Drepturile, sacrificiile şi munca noastră în Dobrogea faţă de pretenţiile bulgarilor*, Iaşi, 1918.

[61] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 166.

[62] „Dobrogea jună", XIII (1918) nr. 1 din 17 noiembrie.

[63] O. Tafrali, *Propaganda românească în străinătate*, Editura Ramuri, Craiova, p. 31.

[64] Victor Atanasiu (ş. a.) *op. cit.*, p. 411.

[65] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 180.

[66] Victor Atanasiu, *op. cit.*, p. 412.

[67] Oreste Tafrali, *Apărarea României transdanubiene în străinătate*, tipografia „Victoria", G. I. Georgescu, Constanţa, 1921, p. 11.

[68] Ştefan Bujoreanu, *Despre activitatea lui Oreste Tafrali*, în *AIIAI*, XIII, 1976, p. 227.

[69] N. Petrescu-Comnen, *op. cit.*

[70] Fl. Constantiniu şi Ion Stanciu, *Sprijinul şi lupta românilor din străinătate pentru cauza unităţii româneşti*, în *RdI*, 12/29, 1976, p. 1878.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ricani, editarea unui număr apreciabil de broşuri într-o adevărată colecţie „The Roumanians and Their lands", între care una dedicată Dobrogei [71], a reuşit să intereseze opinia publică americană asupra problemelor româneşti.

În a doua jumătate a anului 1918, teatrele de luptă europene au cunoscut o serie de evenimente cu importante consecinţe şi pentru România. Străpungerea frontului din Balcani de către Armata din Orient a Antantei şi înaintarea trupelor acesteia spre Dunăre şi Adrianopol a determinat Bulgaria să semneze la 19 septembrie 1918, la Salonic, actul capitulării, iar Turciei să ceară armistiţiul la 1/14—2/15 octombrie, acelaşi an [72]. Conform unei înţelegeri cu Bulgaria aceasta se obliga să menţină în Dobrogea „în stare de luptă", două divizii. La 24 noiembrie 1918, comandamentul armatelor aliate a cerut retragerea trupelor bulgare din provincia transdanubiană românească, ea urmînd să fie ocupată numai de trupe engleze şi franceze, cele româneşti fiind excluse [73].

Apreciind just aceste modificări precum şi evoluţia frontului apusean, cercurile conducătoare româneşti au decretat la 28 octombrie/10 noiembrie 1918 remobilizarea armatei, adresînd totodată, trupelor germane ultimatumul de a părăsi ţara.

Pentru Dobrogea problema stringentă care se cerea rezolvată imediat era reinstalarea administraţiei şi trupelor române pentru a pune capăt jafurilor şi crimelor practicate de bulgari şi după ocuparea provinciei de către trupele aliate. Autorităţile de ocupaţie bulgare se grăbeau să jefuiască ceea ce mai rămăsese prin casele românilor refugiaţi, să distrugă liniile şi instalaţiile telegrafice şi telefonice, căile ferate ş.a.

Situaţia devenea şi mai îngrijorătoare în condiţiile în care comandamentul aliat a solicitat guvernului român să amîne prezentarea cererilor sale de evacuare a Dobrogei de către autorităţile militare şi civile bulgare pînă la încheierea armistiţiului general, semnat, după cum se ştie, la 29 octombrie/11 noiembrie 1918 la Compiégne. Intervenţiile făcute de I. I. C. Brătianu împotriva menţinerii administraţiei bulgare în Dobrogea, deşi au fost susţinute de ambasadorul Franţei la Bucureşti, care, într-o telegramă adresată la 23 noiembrie 1918 ministerului său de externe, specifica că interesele populaţiei impun „întoarcerea grabnică a administraţiei civile în întreaga provincie" acţiune la care trebuia să participe şi armata [74], au rămas fără rezultat.

Cîteva săptămîni mai tîrziu, premierul român trimetea delegaţiei Române la Paris o telegramă în care-i cerea să intervină pe lîngă guvernul Franţei pentru satisfacerea cererilor legitime ale României, menţionînd totodată că „oprirea trupelor române de a intra în Dobrogea, prejudiciază suveranitatea statului român a cărui integritate teritorială este garantată prin tratatul din august 1916". Pe de altă parte, se arăta în continuare în telegramă, „efectivul trupelor aliate este insuficient pentru a menţine ordinea care este mereu tulburată de bande bulgare înarmate cu puşti procurate în parte de către propriile autorităţi" [75].

Toată această situaţie creată Dobrogei, precum şi interdicţiile puse locuitorilor ei de a se întoarce pe meleagurile lor le-a creat o situaţie plină de amărăciune. Ziarul „Dobrogea Jună" preciza pe bună dreptate că populaţia dobrogeană „vede cu durere că lanţul suferinţelor sale este departe de a se sfîrşi" [76].

Imediat după încheierea ostilităţilor o delegaţie a locuitorilor dobrogeni refugiaţi, s-a prezentat la generalul Coandă, preşedintele Consiliului de miniştri, la reprezentanţii Franţei, Marii Britanii şi S.U.A. cu un memoriu în care după

---

[71] Vasile Stoica, *The Dobrogea*, New York, George H. Doran company 30 p.

[72] Victor Atanasiu (ş.a.) *op. cit.*, p. 418.

[73] Joseph Poppov, *La Dobroudja et les relations bulgaro-roumaines*, Imprimerie George Than, Liege, 1935, p. 25.

[74] M.A.E. Paris, Arhivele Diplomatice seria Europa, 1918—1919, România, vol. 31, f. 257—258 (Telegramă către ministerul Afacerilor Străine Paris, 23 noiembrie 1918). Această informaţie precum şi sursa ei ne-au fost puse la dispoziţie de dr. Constantin Botoran de la Institutul de istorie şi studii social-politice al P.C.R., pentru care îi mulţumim şi pe această cale.

[75] Arh. Institutului de studii istorice şi social-politice (I.S.I.S.P.), fond XIV, dosar 2719.

[76] „Dobrogea jună", XIII (1918) nr. 1 din 17 noiembrie.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

o succintă prezentare a situației grave a populației și provinciei transdanubiene, „se expuneau doleanțele și nevoile imediate ale locuitorilor ei" [77].

Demersul acestei delegații n-a rămas fără ecou, generalul Coandă a dat asigurări că guvernul se interesează îndeaproape de problema provinciei dintre Dunăre și Mare precizînd că „nici un deget de pămînt nu se va pierde din Dobrogea", însă își exprima părerea că în situația respectivă trebuie evitată lupta armată și vărsarea de sînge cu atît mai mult cu cît s-a obținut concursul trupelor aliate pentru înlăturarea armatei bulgare începînd cu 5 decembrie 1918. Primul ministru a precizat membrilor delegației că spera ca în 2—3 săptămîni să „punem posesiunea pe întreaga provincie de peste Dunăre" menționînd în continuare că în timpul acesta „nu e prudent ca cineva să încerce să treacă în Dobrogea deoarece scăpînd de refugiu riscă să fie masacrat" [78].

Ambasadorii marilor puteri aliate luînd cunoștință de conținutul memoriului, au făgăduit sprijinul lor atît în rezolvarea problemei Dobrogei, cît și aprovizionarea ei cu alimente [79].

Intervențiile românești au determinat puterile respective să consimtă la rezolvarea unora dintre chestiunile provinciei românești din dreapta Dunării. Astfel, într-o proclamație semnată de generalul Berthelot se făcea cunoscută hotărîrea consiliului interaliat ca „administrația bulgărească în Dobrogea să fie înlocuită prin administrație românească sub protecția controlului trupelor aliate" [80]. Totodată se cerea ca „familiile [dobrogene *n.n.*] istovite și înfometate" ce așteptau prin diferite gări [81] să se întoarcă la casele și proprietățile lor, numai 4 zile după instalarea administrației române adică: Tulcea la 29/12 decembrie 1918; Constanța 4/17 decembrie 1918; Durostor 9/22 decembrie și Caliacra 14/17 decembrie 1918" precizînd că trupele aliate „nu vor tolera nici un fel de agitații" [82].

Conturarea posibilităților retragerii administrației și trupelor Puterilor Centrale a determinat populația din localitățile vechii provincii transdanubiene să formeze comisii în scopul menținerii ordinii pînă la sosirea autorităților române.

În urma consimțămîntului primit, administrațiile dobrogene românești trec Dunărea spre a-și relua atribuțiileș Drumul parcurs de acestea spre reședința județelor oferă „la tot pasul o imagine dezolantă [83], ruinele dărîmăturile și deznădejdea învăluiseră străvechea provincie românească.

După un popas făcut la Cernavodă, în noaptea de 28 spre 29 noiembrie 1918, conducătorii instituțiilor județului ajung la Constanța la 30 noiembrie 1918. La capătul acestui drum se constată că însăși primăria nu avea local unde să funcționeze [84].

La 1 decembrie 1918, Prefectura Constanței lansa populației un apel ce reamintea mai întîi că provincia dintre Dunăre și Mare „intra în legile țării noastre după o încercare grea, în care nu s-a clintit convingerea în dreptatea cauzei că provincia va fi readusă la corpul țării" [85] pentru ca în final să solicite calm și încredere întrucît viața economică va fi refăcută.

La Tulcea comisia interimară a făcut, la 26 noiembrie 1918, împreună cu populația, autorităților orașului ce se întorceau cu vaporul „Vasile Lupu" „o pri-

---

[77] Se solicită aprobarea pentru revenirea populației care se retrăsese în fața inamicului la căminele lor. Totodată, se cerea ca evacuarea armatei să fie supravegheată pentru a mai salva o parte din bunuri, iar incendiile și degradările provocate de aceasta să nu rămînă lipsite de sancțiuni. Se cerea, de asemenea, ca Dobrogea să fie aprovizionată cu alimente, produse și inventar agricol, pentru a reîncepe o viață normală (*Ibidem*, nr. 2, din 24 noiembrie).

[78] *Ibidem*.

[79] *Ibidem*.

[80] *Ibidem*, XIII (1918) nr. 5 din 16 decembrie.

[81] *Ibidem*, XIII (1919), nr. 7, din 10 martie.

[82] *Ibidem*, XIII (1918) nr. 5 din 16 decembrie.

[83] A.I.C. Fond M.A.I. dosar 165/1920, f. 1; „Dobrogea jună", XIV (1920), nr. 22 din 6 mai; Ion Bitoleanu, *Situația economică a județului Constanța la sfîrșitul primului război mondial*, în „Studii și cercetări dobrogene" Constanța, 1971, p. 165.

[84] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 6/1918 f. 9.

[85] Idem, fond Primăria Hîrșova, dosar 29/1918, f. 103.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mire din cele mai entuziaste" [86]. Și aici instituțiile au fost nevoite să se instaleze prin case particulare, orașul fiind „o ruină" iar „edificiile publice au fost, de asemenea, distruse sau ruinate" [87]. Prefectul Gh. Șerban n-a consimțit să-și ia în primire funcția decît „după ce guvernul l-a asigurat de deosebită solicitudine pentru populația județului" [88].

Reinstalarea administrației românești în dreapta Dunării n-a fost urmată, după cum era firesc, și de revenirea trupelor române, și aceasta ca urmare a atitudinii aliaților de a se amesteca în treburile interne ale țării noastre. Situația a creat alte nemulțumiri atît cercurilor conducătoare cît și populației românești. Noi demersuri s-au făcut pe lîngă aliați pentru a rezolva problema. Astfel, într-o intervenție adresată la 7 ianuarie 1919 guvernului englez, se preciza pe bună dreptate că „țara se întreabă dacă Dobrogea a încetat de a mai fi românească și dacă ea a devenit o provincie bulgară" [89].

Între timp, din dreapta Dunării, soseau numeroase cereri adresate guvernului român pentru a ordona armatei să treacă fluviul. Primele regimente românești, formate din locuitori ai provinciei, au sosit în Dobrogea în luna mai 1919 iar ultimele trupe franceze vor părăsi regiunea în urma unor repetate note ale guvernului român la 3 decembrie același an [90]. Continuă totodată să sosească locuitorii refugiați care au fost nevoiți să-și încropească căminele în bordeie săpate între ruinele fostelor gospodării unde se îngrămădeau cîte 10—15 cunoscuți [91].

La Constanța, așa după cum reiese dintr-un raport al primăriei, înaintat Ministerului de Interne la 11 februarie 1919, populația găsită de autorități se ridica la circa 29.000 locuitori. Tendința, se arată în continuare, este de creștere atît cu cei veniți din refugiu cît și cu locuitorii satelor din împrejurimi care vin și se stabilesc în oraș, unde speră să găsească nu numai adăpost ci și hrană [92].

Problema prioritară pentru administrație devine asigurarea necesarului de alimente pentru populație, care, de altfel, se găsea din ce în ce mai greu. Puținele produse alimentare ce apăreau pe piață se vindeau cu prețuri de speculă ce depășeau cu mult infimele posibilități financiare ale majorității populației. Starea dramatică în care se zbătea populația reiese și din cererile adresate de locuitori autorităților, în care solcitau în primul rînd hrana, îmbrăcăminte și încălțăminte [93]. Cîteva delegații ale locuitorilor avertizau atît autoritățile locale cît și centrale asupra necesității procurării alimentelor „cel dintîi lucru de care vom avea nevoie" [94].

Pentru a rezolva cît de cît situația, Primăria Constanța s-a văzut nevoită să ia unele măsuri pentru asigurarea hranei populației. Astfel, văduvele și în special orfanii au fost repartizați pe lîngă trupele române dislocate în Dobrogea pentru a li se asigura o rație zilnică. S-au alcătuit delegații care au fost trimise în sudul provinciei unde situația era ceva mai bună, și chiar la Constantinopol, în scopul procurării „diferitelor articole de strictă necesitate pentru populația orașului nostru" [95].

În această situație complexă, un real sprijin a primit populația Dobrogei, îndeosebi copii orfani, de la cele trei misiuni americane care, pe baza fondurilor puse la dispoziție de Crucea Roșie a S.U.A., a acordat acestora alimente și îmbrăcăminte [96].

---

[86] „Dobrogea jună", XIII (1918) nr. 4 din 9 decembrie.
[87] *Ibidem*, XIII (1919) nr. 34 din 7/20 iulie.
[88] „Lupta" IX (1919), nr. 1 din 17 februarie.
[89] Arh. C.C. al P.C.R. fond 103, dosar 17 f. 188.
[90] „Farul" I (1919), nr. 8 din 9 mai.
[91] „Dobrogea jună", XIII (1919) nr. 4, din 1 ianuarie.
[92] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 27/1919, f. 29.
[93] *Ibidem*, dosar 22/1918, f. 42.
[94] „Dobrogea jună", XIII (1918) nr. 5 din 16 decembrie.
[95] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 2/1919, f. 1, 3, 17
[96] „Dobrogea jună", XIII (1919) nr. 26 din 12/25 mai; „Farul" I (1919), nr. 60, din 30 iunie.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Dificultăți serioase au apărut la Constanța și în aprovizionarea cu energie electrică și apă potabilă, instalațiile uzinelor nemaifuncționînd „regulat și în consecință nu se mai poate face față cerințelor publice" [97].

Condițiile mizerabile în care-și ducea viața populația au favorizat apariția unor boli grave, cum a fost febra tifoidă. „Am putea spune — raporta medicul primar al orașului Constanța la 28 februarie 1919 — că aproape zilnic apar cazuri noi în condițiile apei tulburi, a lipsei de hrană, a spitalului ce nu poate face față" [98]. O situație și mai dramatică se găsea și în alte așezări ale Dobrogei. La Medgidia, distrugerile provocate de război erau deosebit de mari. Palatul comunal se găsea într-o stare „încît nu poate fi locuit de primărie, judecătorie, poliție, administrația plasei și celelalte servicii" [99]. Majoritatea străzilor erau impracticabile ca urmare a bombardamentelor și tranșeelor făcute în timpul războiului. Bunurile populației au fost distruse în cea mai mare parte. Așa după cum se consemna într-un document din arhiva orașului nu existau „5% dintre români care pot nestingheriți să-și înjghebeze o afacere", numărul celor „fără nici un fel de avere" ridicîndu-se la aproximativ 400 [100]. La Hîrșova, autoritățile, ce fuseseră întîmpinate la 1 decembrie 1918 „cu urale de populația aflată în localitate" raportau că orașul „se găsește într-o stare de plîns" [101]. Cercetînd situația s-a constatat că pe lîngă edificiile publice ca școala și muzeul încă 335 construcții erau distruse. Populația rămasă sub ocupație, căreia i se adaugă încă 600 de locuitori întorși la casele lor, trăia „în cea mai neagră mizerie, lipsiți de îmbrăcăminte și hrană îndurînd greu timpul geros din care cauză epidemiile de gripă își fac ravagiile" [102].

La fel de grea era situația și în mediul rural. Multe sate distruse ofereau populației sătești condiții foarte grele de viață. Bunăoară în comunele Jijila, Tuzla ca dealtfel și în alte așezări, locuitorii trăiau în cea mai neagră mizerie și foamete, fiind lipsiți de resurse materiale și perspective întrucît nu aveau unde lucra [103].

Treptat lipsurile de primă necesitate s-au accentuat, atît la orașe, cît și la sate, „așa că astăzi putem înregistra cu durere numeroase cazuri mortale din cauza foamei", arăta la 10 februarie 1919 prefectul județului Constanța, unei delegații a băncilor populare [104].

Privită în ansamblu, situația populației dobrogene a fost în perioada ce a urmat revenirii administrației românești „într-adevăr disperată", după cum bine subliniază unul din cotidienele locale [105]. Dacă avem în vedere că podul peste Borcea era distrus, situația Dobrogei ne apare și mai complexă întrucît provincia era izolată de restul țării [106].

Iată de ce concluzia lui Constantin Kiriței referitoare la situația teritoriului românesc dintre Dunăre și Mare asupra căruia, preciza istoricul, războiul și „ocupația de 2 ani a dat înapoi cu mulți ani înfloritoarea provincie, semănînd pe toată întinderea ei pustiul și sărăcia" [107], este deplin justificată.

Una din preocupările imediate ale administrației dobrogene a constituit-o evaluarea pagubelor provocate de război. Pentru istoric înfățișarea acestora sub aspect financiar la nivelul întregii provincii transdanubiene constituie o întreprindere extrem de dificilă, pe de o parte, datorită unor date contradictorii ce apar în documentele de arhivă, iar pe de alta, *lipsei informațiilor* precum și a puternicei fluctuații monetare ce a existat în anii de după primul război mondial. O recentă lucrare colectivă dedicată situației României în timpul primului război mondial arăta că în județul Tulcea distrugerile și rechizițiile s-au ridicat la 343.114.827 lei [108]. Pri-

[97] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 6/1918, f. 13, 25
[98] *Ibidem*, dosar 5/1918, f. 23, 45, 52.
[99] *Idem*, fond Primăria Medgidia, dosar 1/1919, f. 3.
[100] *Ibidem*, f. 6.
[101] *Idem*, fond Primăria Hîrșova, dosar 29/1919, f. 25.
[102] *Ibidem*, f. 117.
[103] *Arh. st. Tulcea, fond Prefectura județului Tulcea*, dosar 99/1919, f. 78.
[104] „Dobrogea jună", XIII (1919) nr. 14. din 17 noiembrie.
[105] „Farul" I (1919) nr. 21 din 22 mai.
[106] A.I.C., fond Casa Regală, dosar 11/1920, f. 45.
[107] Const. Kiriței, *op. cit.*, p. 162.
[108] Victor Atanasiu (ș.a.) *op. cit.*, p. 358.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

măria Constanța prezenta ca daune de război suma de 74.000.000 lei în care erau incluse numai distrugerile provocate instituțiilor de stat, sistemului de alimentare cu apă și lumină, ateliere și imobile particulare [109]. O serie de calcule făcute de prefectura Constanța în anul 1923 arătau că valoarea pierderilor în șeptelul județului se ridicau la 173.731 lei [110]. Înfățișînd starea în care a fost adus orașul Hîrșova, primăria solicita în anul 1920 despăgubiri de război în valoare de 5 milioane lei, iar în comuna Tuzla o comisie specială, fără a include toate distrugerile, evalua pagubele la 32.750 lei [111].

Chiar și aceste sume cunoscute trebuie considerate mult mai mari dacă avem în vedere că distrugerile n-au putut fi evaluate în totalitate și în ele n-au putut fi incluse pierderile reieșite din stagnarea activității economice și comerciale.

Moștenirea lăsată de război a ridicat pentru Dobrogea, ca de altfel pentru toate teritoriile românești ce fuseseră sub ocupație, problema refacerii.

Aceasta a provocat un interes deosebit în rîndul dobrogenilor, care înțelegînd rolul ce trebuia să-l joace provincia lor în viața economică a României au cerut-o cu insistență „nu atît de dragul refacerii locale, cît mai ales pentru necesitatea de a se reface cît mai grabnic unica legătură a țării cu Occidentul" [112]. Soluționarea ei generală, deși „va cere, desigur, serii întregi de măsuri și nenumărate mijloace", după cum aprecia M. R. Opreanu, una din personalitățile proeminente ale provinciei [113], a fost văzută în principal în acordarea despăgubirilor de război „de care atîrnă în mod hotărît însăși putința restabilirii economice" [114].

În acest context, refacerea a făcut obiectul unor repetate intervenții atît din partea administrației cît și a diferitelor categorii sociale ale populației, care conștiente de drepturile lor „se mișcă și ministerele sînt zilnic asaltate de comisii și delegații" [115]. Astfel, la 10 februarie 1919, o delegație a băncilor populare din județul Constanța solicita autorităților, între altele, intervenția pe lîngă guvern pentru obținerea unui aconto de 25% din despăgubiri, emiterea bonurilor de rchiziție pentru ca titularii să poată căpăta valoarea lor, achitarea carnetelor de ajutoare [116]. Acestui demers i-a urmat memoriul, expediat telegrafic regelui Ferdinand la 9 martie 1919, care purta semnătura a 500 de dobrogeni. După prezentarea lipsurilor mari în care se zbătea provincia, a creșterii obligațiilor cărora nu li se putea face față, se preciza că „după cinci luni [de la revenirea administrației — n.n.]... nici o întreprindere" [117], adică nici o acțiune menită a rezolva problemele populației. Doleanțele proprietarilor din Techirghiol au fost expuse cîtorva miniștri în cursul lunii iunie 1919 cărora le-au cerut solicitudinea guvernului pentru încadrarea localității lor într-o categorie superioară ceea ce le-ar fi permis ridicarea plafonului despăgubirilor promise a fi acordate de 50.000 lei [118]. În cursul aceleiași luni o delegație a meseriașilor dobrogeni a înmînat lui Pherekide, președintele adinterim al Consiliului de Miniștri, o cerere semnată de cîteva sute de meseriași și mici antreprenori, în care arătau că „după 7 luni de la reocuparea Dobrogei nu avem nici unele din cele strict necesare" [119].

Că starea Dobrogei era aproape neschimbată după un an de la revenirea administrației românești în dreapta Dunării, ne-o demonstrează și raportul înaintat de Fr. Sachetti, prefectul Constanței, Ministerului de Interne, în care se preciza că

---

[109] Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Constanța, dosar 64/1919, f. 205; Ion Bitoleanu, *Situația economică și socială a orașului Constanța la sfîrșitul primului război mondial* (extras). Constanța, 1971, p. 165.

[110] N. Negulescu, *Județul Constanța între anii 1916 și 1922/1923. Expunere prezentată consiliului județean. Constanța*, 1924, p. 39.

[111] *Arh. st. Constanța, fond Primăria orașului Hîrșova, dosar 1/1920, f. 34. Idem, Primăria Tuzla, dosar 14/1921, f. 1.*

[112] „Dobrogea jună", XIV (1920), nr. 13 din 4 martie.

[113] „Farul" I (1919) nr. 26, din 2/mai.

[114] *Ibidem* nr. 1, din 1 mai.

[115] *Ibidem*, nr. 26, din 27 mai.

[116] „Dobrogea jună", XIII (1919) nr. 14 din 17 februarie.

[117] *Ibidem*, nr. 17, din 10 martie.

[118] *Ibidem* nr. 31, din 16/29 iunie.

[119] *Ibidem*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„în afară de repartițiile făcute la orașe, la unele imobile ale celor avuți, tot restul a rămas în aceeași stare dezolantă" [120].

La începutul lunii iulie 1919 se adresa regelui un nou memoriu în care se arăta că de la precedenta intervenție foarte puține lucruri au fost rezolvate, iar aconturile din ajutoarele acordate „sînt minime, putem să zicem ridicole" [121]. În februarie 1920, după mai multe consfătuiri și întruniri publice desfășurate la Constanța, s-a hotărît trimiterea la București a unei numeroase delegații cu sarcina de a solicita factorilor de conducere noi ajutoare în contul reparațiilor. Înștiințat de decizia dobrogenilor, Ministerul de Interne, care se confrunta cu accelerarea și diversificarea luptei de clasă, s-a grăbit să telegrafieze prefectului județului Constanța că problemele sînt pe cale de a se soluționa. Cu toată această intervenție, o delegație formată din 200 de persoane a plecat spre București unde a expus guvernului situația existentă în Dobrogea. Demersul l-a determinat pe generalul Averescu să ceară Ministerului Agriculturii și Domeniilor să întocmească un proiect de lege pentru acordarea sumei de 500 lei agricultorilor dobrogeni care era înscriși pe tabelele întocmite în vederea primirii despăgubirilor [122].

Confruntînd multiplele probleme care frămîntau Dobrogea cu rezultatele concrete ale acestor repetate intervenții adresate fie suveranului, fie guvernului sau unor personalități ale vieții publice, ele au avut după cum remarca un ziar local, „un slab răsunet și o palidă satisfacție" [123].

Problema acordării despăgubirilor, a refacerii vieții economice a provinciei a rămas în preocuparea oamenilor politici, precum și a opiniei publice dobrogene, mulți ani după primul război mondial, considerînd-o ca „una din cele mai importante care ar trebui să dea mult de gîndit conducătorilor noștri" [124].

Pe lîngă aceste priorități cu care se confrunta Dobrogea, și care făceau parte din problematica complexă internă care frămînta societatea românească după război, se vor mai adăuga stringente chestiuni diplomatice. În special anul 1919, s-a conturat pentru diplomația românească ca o perioadă de eforturi, care susținute cu o riguroasă acțiune militară au avut ca principal obiectiv impunerea spre recunoaștere pe plan internațional a dreptului inalienabil al poporului român de a trăi în fruntariile statului național desăvîrșit la 1 decembrie 1918.

În ceea ce privește Dobrogea normal și firesc ar fi fost ca numele acestei provincii românești să nu fi făcut obiectul nici unor discuții diplomatice după război, deoarece statu-quo-ul său fusese deja stabilit prin tratatele semnate de România la Berlin (1878) și București (1913). Conform prevederilor acestor tratate la data izbucnirii războiului Dobrogea făcea parte integrantă din România cu un statut ce nu comporta nici un fel de discuții pe plan internațional. De altfel în toate declarațiile și tratativele dintre guvernul român și guvernele Antantei, care au permis încheierea tratatului politic și a convenției militare din august 1916 dintre România și Antanta, Dobrogea nu a constituit obiect de discuții. Mai mult, tratatul semnat la 4/17 august 1916 garanta prin articolul I „integritatea teritorială a regatului României în toată întinderea fruntariilor sale actuale" [125].

Aducerea în dezbaterea Conferinței de Pace a problemei Dobrogei a venit din partea Bulgariei care, imediat după încheierea armistițiului cu Antanta, atît în perioada preliminariilor păcii, cît și în timpul dezbaterilor oficiale începute în ianuarie 1919 s-a străduit să obțină din partea forurilor conducătoare ale conferinței un tratament special și preferențial în raport cu celelalte state inamice învinse. Argumentul adesea invocat de delegația Bulgariei în obținerea unor avan-

[120] *Ibidem*, XIV (1920), nr. 22 din 6 mai.

[121] „Monitorul județului Constanța", XXXVIII (1919) nr. 136 din 24 septembrie.

[122] „Dobrogea jună", XIV (1920), nr. 10, din 12 februarie.

[123] „Farul" I (1919), nr. 44 din 14 iunie. Situația a rămas deosebit de gravă în mediul rural, unde așa cum se arăta într-un raport trimis în anul 1921 ministerului Lucrărilor Publice de C. Pariano, prefectul județului Constanța, „de la retragere și pînă astăzi 7—8.000 de plugari locuiesc sub cerul liber ori în gropi săpate împrejurul gospodăriilor ce li s-au devastat și distrus". *(Ibidem*, III (1921), nr. 34, din 20 august.

[124] „Dobrogea jună", XIV (1920) nr. 14, din 16 septembrie.

[125] N. Dașcovici, *Interesele și drepturile României în texte de drept internațional public*, Iași, 1936, p. 9.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

taje a constat în aceea că țara lor ar fi fost tîrîtă chipurile în război alături de Puterile Centrale împotriva dorinței ei și a poporului bulgar. Dorind să scape de responsabilitatea războiului oamenii politici bulgari au încercat prin insinuări să micșoreze gravitatea faptelor afirmînd că politica de neutralitate a României și Greciei a ajutat în mod indirect intrarea în război a Bulgariei în tabăra inamică a Antanei [126].

Bazat pe aceste false argumente a căror dezmințire categorică nu a întîrziat din partea guvernelor de la București și Atena, delegația bulgară a apelat la generozitatea marilor puteri, în special S.U.A., pentru a manifesta clemență față de Bulgaria și, mai mult, invocînd principiul naționalităților, așa cum fusese formulat de președintele Wilson a revendicat chiar drepturi teritoriale asupra unor zone din Dobrogea [127] și Macedonia. Iată cîteva din chestiunile legate de Dobrogea care au focalizat eforturile diplomației românești în toată perioada de la semnarea armistițiului cu Bulgaria pînă la încheierea tratatului de pace cu această țară.

Dintre marile puteri, îndeosebi S.U.A. acordînd o atenție mai mare zonei balcanice a încercat să susțină cererile teritoriale ale Bulgariei privitoare la Dobrogea și Macedonia, pronunțîndu-se încă înainte de deschiderea Conferinței de pace pentru efectuarea unor schimbări teritoriale în Balcani în favoarea Bulgariei. Era evident că S.U.A. dorea să transforme Bulgaria într-un centru de sprijin al politicii sale în zonă, să facă presiuni asupra celorlalte state din regiune, în special asupra României.

În memoriul adresat Conferinței la 29 septembrie 1919 de delegația României, se exprima părerea că cererile bulgare vor fi respinse deoarece „calitatea noastră de aliați și dreptul nostru anterior ne scutește de a intra în discuție cu un stat inamic în legătură cu frontierele noastre dinainet de 1914" [128].

Propunerea americană de a se ceda Bulgariei o parte din sudul Dobrogei a fost respinsă la 8 septembrie 1919 și de George Clemenceau, președintele Conferinței de pace, pe baza a două principii: mai întîi, că nu se poate lua un teritoriu de la un aliat și apoi, că Bulgaria ca țară învinsă nu trebuie să găsească în tratatele de pace o sporire a teritoriului său [129]. Astfel, în răspunsul la contrapropunerile bulgare chestiunea Dobrogei nu a mai fost amintită, iar tratatul de pace cu Bulgaria semnat la 27 septembrie 1919 în localitatea Neuilly sur Seine nu va cuprinde nimic referitor la teritoriile solicitate de aceasta.

Odată stabilită frontiera dintre România și Bulgaria generalul Berthelot a cerut armatei și autorităților bulgare să evacueze complet Dobrogea și să se retragă la sud de frontiera stabilită prin pacea de la București.

Succesul acesta este rezultatul atît al demersurilor diplomatice întreprinse cît și al intensificării acțiunilor desfășurate în țară și în străinătate pentru apărarea drepturilor de stăpînire asupra propriilor teritorii, după deschiderea lucrărilor Conferinței de pace. Îngrijorați de veștile ce veneau din străinătate, legate de soarta provinciei transdanubiene, numeroși locuitori ai Dobrogei (după informațiile presei locale peste 20.000) români, musulmani, greci și alții au organizat la 29 mai 1919 la Constanța un mare miting cu care prilej, în discursurile ținute s-a afirmat că „ne cutremurăm numai la gîndul că se mai poate discuta integritatea noastră teritorială" [130]. Documentul aprobat de această mare adunare a fost expediat miniștrilor Franței, Angliei, S.U.A. și Italiei din București. Lui George Clemenceau i s-a trimis, de asemenea, o telegramă în care se preciza că „marea majoritate a populației compusă din turci, tătari nu consimt la nici o trunchiere a acestui ținut stăpînit astăzi de România" [131].

Peste cîteva luni, mai precis la 21 iulie 1919, populația musulmană și-a manifestat din nou atașamentul față de dreptul României asupra întregii provincii

---

[126] *U. S. Departament of state foreign relations, the Paris peace conference 1919, vol. 2*, Washington, 1942, p. 246.

[127] Cf. Constantin Botoran, Olimpiu Matichescu, *op. cit.*, p. 235.

[128] Arh. M.A.E. fond 71/1914, E. 2, partea I, vol. 53 (Radiogramă din Paris semnată Victor Antonescu, 12 septembrie 1919).

[129] *Idem*

[130] „Farul" I (1919), nr. 31, din 1 iunie.

[131] *Idem*. Mitingul s-a încheiat printr-o manifestație organizată în fața sediului Crucii Roșii americane și a Consulatului Greciei, cu care prilej s-a afirmat din nou dreptul României asupra Dobrogei.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

dintre Dunăre și Mare. Astfel, cu ocazia congresului desfășurat la Constanța la care au participat reprezentanți din toate cele patru județe dobrogene s-a hotărît să se facă cunoscut regelui „voința lor nestrămutată de a rămîne pentru vecie nedespărțiți de patria românească", protestînd împotriva încercărilor de a răpi vreo ființă din sudul Dobrogei [132].

Începînd cu primăvara anului 1919 s-au continuat cu o și mai mare intensitate acțiunile desfășurate în străinătate în vederea apărării intangibilității teritoriului românesc în totalitatea sa. Întreaga activitate desfășurată în acest sens, în care o atenție deosebită s-a acordat și Dobrogei, a reușit „să cîștige atît delegații la congres cît și opinia publică" [133].

Se poate, astfel, afirma că dacă nici provincia dintre Dunăre și Mare n-a mai constituit o problemă pentru documentele Conferinței de pace, aceasta a fost în primul rînd rezultatul acțiunii dinamice a națiunii române, a aspirațiilor ei de a trăi liberă, unită și independentă în vatra strămoșească.

Odată cu realizarea statului național unitar român și consfințirea acestei realități în documentele Tratatelor de pace, România a intrat într-o etapă deosebit de importantă ce va avea efecte pozitive asupra progresului său. Desăvîrșirea procesului de formare a statului național unitar a dus la înmănuncherea tuturor energiilor și capacităților creatoare ale poporului român, astfel că întreaga viață economică, socială, politică și culturală va beneficia de condiții mai propice de dezvoltare.

Ca și alte regiuni ale țării, și Dobrogea, a cunoscut în anii care au urmat o dezvoltare mai accentuată sub toate aspectele. Totodată poziția geografică și rolul de fațadă maritimă a țării va face din provincia transdanubiană un factor de energie și vitalitate pentru întreaga economie a țării, de deschidere și contacte cu alte țări ale lumii.

LA SITUATION DE LA DOBROUDJA À LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

RÉSUMÉ

Vers la fin de 1916, la Dobroudja a été occupée par les forces militaires des Pouvoirs Centraux. Pendant presque deux années, cette région de la Roumanie a été dévastée, pillée, soumise à une terrible explotation économique. L'administration roumaine a été remplacée par une administration militaire (bulgare, d'abord, et puis allemande) qui a dirigé le pillage méthodique. On a détruit des bâtiments, des installations industrielles, des monuments. La population a été soumise à un traitement inhumain.

Le traité de Buftea—Bucarest (24 avril/7 mai 1918) a attribué la Dobroudja aux Pouvoirs Centraux et, par conséquent, la situation de cette région s'est considérablement aggravée. D'autre part, une propagande hostile aux Roumains tentait d'accréditer le soit-disant droit des „peuples" de la Dobroudja à l'auto-détermination. Le peuple roumain a protesté énergiquement contre cette tentative de tromper l'opinion publique mondiale.

La fin de la guerre (l'armistice de Compiègne, le 10 novembre 1918) n'a pas amené immédiatement la fin de cette situation dramatique. L'administration des Pouvoirs Centraux a été remplacée par l'administration roumaine sous la protection et le contrôle des Alliés à peine à partir de la fin du mois de novembre 1918 et c'est en mai 1919 que l'armée roumaine y est arrivée, en remplaçant les troupes françaises.

On a essayé de porter le problème de la Dobroudja dans les discussions de la Conférence de Paix, avec l'appui des États-Unis, quoique le statut de cette province eût été réglementé par les traités de Berlin (1878) et de Bucarest (1913) et que la Convention militaire conclue en août 1916 avec l'Entente garantît à la Roumanie l'intégrité territoriale. Mais la Conférence de Paix a repoussé cette tentative et le traité de paix roumano-bulgare a été conclu à Neuilly-sur-Seine, le 27 septembre 1919, sans que l'on discute encore ce problème.

Une énorme activité a eu pour but, les années suivantes, le redressement de la Dobroudja.

[132] *Ibidem*, I (1919), nr. 83, din 23 iunie.

[133] O. Tafrali, *Propaganda românească în străinătate*, p. 35.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CONCEPȚII ȘI MODELE UNIVERSITARE EUROPENE
(SFÎRȘITUL SECOLULUI XIX — ÎNCEPUTUL SECOLULUI XX)

DE

VASILE PUȘCAȘ

Opiniile despre universitate în epoca noastră, la nivelul omului mediu, sînt de cele mai multe ori simplificatoare. Totuși, convingerea că societatea trebuie susținută de cetățeni formați în spiritul științei este tot mai puternică în aceste ultime decenii. De aceea, Jean Fourastier, în *Faillite de l'Université*, definea Universitatea ca un „templu al științei"[1]. Desigur, el avea în vedere explozia științelor experimentale după al doilea război mondial și impactul acestora asupra dezvoltării economice, dar mai ales la nivelul mentalului comun. Ceea ce vroia el să sugereze este că fazele evoluției universității, de-a lungul multor secole, a imprimat acestei instituții caracteristici deosebit de complexe, atît în ceea ce privește activitatea sa internă cît și obiectivele în raport cu societatea.

În istoriografia universală există nenumărate încercări de periodizare a istoriei universității și de precizare a caracteristicilor acestora. În general se acceptă ideea tratării istoriei universității începînd cu tipurile de universități întemeiate în Europa în veacul XII[2]. Basil Fletcher stabilește patru etape în dezvoltarea universității: 1) începutul dezvoltării universității europene din secolul XII, prin cele două instituții italiene (Salerno și Bologna); 2) renașterea învățămîntului în Europa din secolul XV care a generat apariția a noi universități pe continent, prelungindu-se pînă în America; 3) de la mijlocul secolului XIX, are loc o nouă expansiune a universităților și altor instituții de învățămînt superior; 4) etapa prezentă, deschisă în anii de după cel de al doilea război mondial, cînd se înregistrează o deosebită dezvoltare a universității în cantitate, dar și calitate[3]. Acestor etape cronologice le corespund, în linii mari, anumite tipuri de universități. De fapt, se observă o mai frecventă opțiune pentru tipologizare decît pentru cronologizare strictă. Astfel, R. P. Wolff identifică trei „modele" de universități, în funcție de principala misiune îndeplinită de acestea: a) pentru învățare; b) ca loc de instrucție pentru profesii; c) ca instituție cu rol de „social service"[4]. Istoriografia franceză stabilește tot trei concepții generale despre universitate, în mare asociindu-se tipologiei anglo-saxone: 1) universitatea pentru studenți; 2) universitatea pentru știință; 3) universitatea pentru societate[5]. De foarte multe ori se întîlnește în istoriografie doar distincția între universitatea medievală (tradițională) și cea modernă (inclusiv cea din zilele noastre)[6]. Și, în sfîrșit, deoarece universitățile au devenit chiar obiect al orgoliului național, îndeosebi din a doua jumătate a secolului XIX, există și precizarea unor modele de universități — după caracteristicile țărilor de proveniență — german, englez, francez, american[7].

---

[1] Jean Fourastier, *Faillité de l'Université*, Paris, 1972, p. 106.

[2] Basil Fletcher, *Universities in the Modern World*, Pergamon Press, London, 1968, p. 11.

[3] *Ibidem*, p. 13—14.

[4] R. P. Wolff, *The Ideal of the University*, Boston, 1969, p. 3.

[5] Charles Fourrier, *Les institutions universitaires*, Paris, 1971, p. 22—25.

[6] Jean Fourastier, *op. cit.*, p. 107.

[7] Clasică pentru o asemenea prezentare a universităților a devenit lucrarea lui Abraham Flexner, *Universities. American. English, German*, Oxford University Press, New York, 1930.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Într-o asemenea diversitate a punctelor de vedere despre istoria universității, istoriografia contemporană a ajuns la un consens în ceea ce privește explicarea acestor multiple tipologizări și propuneri de cronologie. Anume, este vorba de condiționarea modelului, tipului de universitate de preocupările sociale, economice, politice și cultural-ideologice ale epocilor istorice. Astfel, spunea J. J. Chapman, „fiecare universitate este consecința vremii sale" [8]. De aceea, atunci cînd se încearcă reconstituirea istoriei universității ori a unui model, tip de universitate se pornește de la prezentarea „idealului de universitate", care cuprinde expunerea concepției despre rolul instituției, conținutul activității sale și mijloacele, metodele de realizare a idealului respectiv. Foarte sintetic, spre exemplu, se spune că universitatea în Anglia pregătea „gentleman"-ul, în Franța, „l'honnête homme", cea din Italia „Cortegiano"-ul, iar universitățile germane difuzau „filosophia aulica".

Odată cu dezvoltarea societății moderne, universitățile europene trebuiau să se acomodeze noilor solicitări venite dinspre principalele trasee ale evoluției. Începuturile industrializării, extinderea comerțului la scară intercontinentală și îndreptarea producției economice tot mai insistent către piață, progresul științelor naturale și procesul laicizării gîndirii și instituțiilor au găsit universitățile nepregătite. Pentru acest motiv științele naturii se refugiază tot mai mult în așa-numitele „academii" [9], după modelul celor italiene. Iar cînd revoluția industrială a impus începerea unui învățămînt tehnic foarte special și de grad superior, acesta s-a dezvoltat tot înafara universității (exemplu fiind École des Ponts et Chaussées — 1747, École Vétérinaire d'Alfort — 1766, École des Mines — 1783, etc.). La această „inadaptare profundă a universităților" [10] la necesitățile epocii făcea referire Jean Queniart cînd critica postura universităților europene în secolul XVIII. Pentru a elimina dezacordul între societate și universitate s-a declanșat o adevărată „mișcare universitară" în Europa și Statele Unite ale Americii, îndeosebi în a doua jumătate a secolului trecut și prima parte a veacului nostru. În unele cazuri se vorbește, referitor la această adaptare a universității la societate, despre înfăptuirea unei „revoluții radicale" [11] în concepția privind universitatea, care înseamnă o trecere de la valorile universității tradiționale la valorile științelor fundamentale și experimental-aplicative.

Reforma învățămîntului superior în Germania a produs o universitate care, în secolul XIX și pînă la 1914, a servit drept model pentru universitățile din Europa și S.U.A. Evoluția universităților europene a fost influențată, într-o mai mare sau mai mică măsură, de universitățile germane, atît sub aspect organizatoric, cît și în obiective, spirit. Europa a fost extrem de atentă la propunerile germane despre raportul universității față de învățămîntul secundar și față de învățămîntul tehnic.

Piatra unghiulară a sistemului de învățămînt german era învățămîntul elementar și secundar, care oferea populația studențească pentru universități. La începutul secolului al XX-lea se conturaseră deja trei tipuri de școli secundare: *Gymnasium* (cuprinzînd o orientare umanistă), *Oberrealschule* (dedicată disciplinelor științifice) și *Realgymnasium* (mergea pe o linie medie în raport cu primele două). Aceste trei tipuri dădeau o instrucție intelectuală prin intermediul unor profesori foarte competenți, oferind tinerilor posibilități cultural-științifice nu doar după dorințe și vocație, ci într-un sistem educațional organizat și controlat [12]. Programa de învățămînt era coerentă, solid alcătuită și completată la nivelul dezvoltării științelor.

Întemeierea Universității din Berlin (1809), de către Wilhelm von Humboldt, a fost evenimentul decisiv pentru orientarea universității germane. Desigur, fermentul ideii humboldtiene se află în influența concepțiilor lui Leibnitz, Kant, Goethe, dar ea a fost concretizată de un întreg grup intelectual, printre care și Hegel, Fichte, Schleiermacher. În acea vreme, ei exprimau un protest al spiritului

[8] J. J. Chapman, *New Horizons in American Life*, New York, 1932, p. 23.
[9] Michel Devèze, *Histoire contemporaine de l'Université*, Paris, 1976, p. 18.
[10] Jean Queniart, *Culture et société urbaines dans la France de l'Ouest au 18-ème siècle*, Tome I, Thèse, Lille, 1977, p. 440.
[11] Jean Fourastier, *op. cit.*, p. 107.
[12] A. Flexner, *Universities*, New York, 1930, p. 307.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

contra dominației forței brute. Principala idee a universității germane, care a dat și spiritul universitar humboldtian, era conținută în îmbinarea învățării cu cercetarea științifică [13]. Universitatea se situa în vîrful piramidei sistemului de învățămînt, ea furniza bazele cunoașterii. Se prevedea o anumită specializare, necesară pentru aprofundarea diferitelor domenii ale științei. Subzistă spiritul enciclopedic — *Universitas Scientiarum* — dar aceste diviziuni nu se adresează formării profesiilor și meseriilor în mod direct, în afară de profesiile liberale. Rolul universității era de a forma spiritul învățării și înțelegerii prin înaintarea științei (obiectivitate, spirit critic, analitic).

René Cruchet scria, în 1914, că măreția, prestigiul științei și universităților germane se datoresc, în principal, remarcabilelor metode de organizare a germanilor [14]. Din acest punct de vedere, universitățile din Germania erau instituții de stat. Universitatea era fondată de stat, finanțată dar și controlată de acesta. Spre deosebire, însă, de Franța, rectorul Universității germane nu era direct subordonat ministrului, ci el era ales și reprezenta, în primul rînd, corpul academic. Cel care făcea legătura între stat și universitate era *Kurator*-ul. Rectorul era ales pe durata unui an, avea o deosebită prestanță științifico-didactică și nu i se permitea activitate politică dintr-o asemenea demnitate. În această situație, autonomia universitară funcționa încă, îndeosebi în ceea ce privește problemele organizării interne și a activității științifice.

Universitatea germană, din secolul XIX și începutul veacului următor, a păstrat mai multe elemente din vechea organizare corporativă, cu atît mai mult cu cît mai deținea cîteva atribute ale autonomiei. Cele patru facultăți ale universității clasice formează structura activă a procesului instructiv, dintre acestea facultatea de filosofie deținînd primul loc (aceasta deoarece i se adăugaseră importante catedre din domeniul științelor). Facultățile erau ele însele instituții distincte, autonome, avînd o conducere proprie și proeminentă (consiliul și decanul). Tot în contrast cu modelul francez este faptul că facultățile se consolidează înăuntrul universităților germane, aceasta unindu-le prin spiritul academic și obiective [15]. Autoritatea universitară — rector, senat, decani — exercita o puternică influență în două importante compartimente care se referă la toate facultățile : 1) completarea catedrelor din rîndul celor cărora avea dreptul să le ofere titlul de doctor și să-i admită ca *Privatdocent ;* 2) înaintarea către guvern a propunerilor nominale pentru numirea în calitatea de profesori universitari. Se observă, așadar, că din punct de vedere instituțional organizarea universității germane nu înregistrează, pînă la primul război mondial, modificări substanțiale. Dimpotrivă, ea menține structurile de bază ale universității tradiționale.

Transformarea esențială a universității germane, inițiată la începutul secolului XIX și definitivată pînă la prima conflagrație mondială, a constat în precizarea unui ideal concordant cu aspirațiile societății, asocierea la acesta a unui spirit academic și a celor mai adecvate *metode* de activitate științifică și didactică. Toți istoricii universității germane acceptă concluzia că principala caracteristică a acestei instituții este unitatea dintre cercetarea științifică și instrucție.

Metodele fundamentale ale universității germane constau în a da o instrucție prin intermediul cursurilor și a realiza cercetare științifică. În ceea ce privește cercetarea, instrumentul principal, caracteristic și constructiv era semniarul. A. Flexner a descris trei forme ale cadrului îndeplinirii instruirii universitare : 1) cursurile prezentate unui grup mai mare de studenți ; 2) exerciții practice, la care asistentul cooperează ; 3) seminarul, în care sînt cuprinși studenți eminenți, selectați [16]. Uneori putea activa chiar un superseminar.

Cursul universitar, ca metodă de instruire, este diferit de sistemul tutorial englez ori de discuțiile, conferințele din universitățile americane. Aceasta pentru că, așa cum îl definea Friedrich Paulsen, obiectul lui era de a face o introducere în subiect, de a pune problemele esențiale și a prezenta concepțiile respectivei științe. Cursul nu dădea numai stadiul cunoașterii temei, ci și metodele achiziționării elementelor sale, iar în final realiza conexiuni cu întregul sistem al cunoaș-

---

[13] Friedrich Paulsen, *The German Universities*, New York, 1895, p. 5.
[14] René Cruchet, *Les Universités Allemandes au XX-e siècle*, Paris, 1914, p. 411.
[15] F. Paulsen, *op. cit.*, p. 5.
[16] A. Flexner, *op. cit.*, p. 318—319.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

terii, cu necesitățile și țelurile omenirii [17]. În felul acesta, cursul deschidea un interes activ pentru știință, dînd studentului posibilitatea înțelegerii independente. De multe ori conținutul cursului era expus sistematic într-un manual care avea rolul de a prezenta stadiul concluziilor științifice. În general, cursul era transmis de la catedră, în mod direct.

Seminarul era principalul instrument care crea cadrul și condițiile realizării cercetării științifice. Această metodă este rezultatul acelui *disputatio* din universitatea medievală și a iluminismului academic, menținută și perfecționată în secolul XIX. Într-o primă accepțiune, în seminar se instruia studentul în domeniul investigării independente a unei anumite probleme, se familiariza cu practica metodelor și instrumentelor științifice. Totodată, seminarul era considerat ca un proces preliminar, continuat de cursul care expunea întreg produsul științific. În majoritatea cazurilor, exercițiile practice erau foarte frecvente, transformînd seminarul într-o adevărată „pepinieră" a cercetării științifice [18]. Activitatea seminarului era condusă de un reputat specialist care dădea studenților probleme spre rezolvare, le urmărea activitatea, îi consilia, le iniția deprinderile investigării pînă cînd aceștia puteau desfășura singuri o muncă de cercetare științifică.

Profesorul american Clark Kerr aprecia că una dintre realizările cele mai importante ale universității moderne germane era dată de libertatea spiritului academic [19]. *Lehrfreiheit* și *Lernfreiheit* aveau sensul precizat încă de discursul lui Fichte (1811), în calitatea sa de rector. Evoluția celor două concepte — atitudini, la sfîrșitul secolului XIX și începutul secolului XX, este înregistrată aproape în toate universitățile moderne europene și americane. Accepțiunile diferite și bine definite ale celor doi termeni ai libertății universitare, pentru profesor și student, erau că cel dintîi avea dreptul „de a propune știința fără a i se impune de nimeni o anumită concepție sau fără a fi împiedicat de a expune rezultatele cercetărilor sale", iar studentul avea posibilitatea „de a-și conduce studiile cum crede dînsul mai bine și de a alege științele pe care le preferă" [20]. Aceste caracteristici ale universității germane s-au răsfrînt pozitiv asupra programelor de învățămînt care puteau fi sustrase controlului politic. În același timp îndreptau profesorii spre anumite domenii ale interesului științific și-i obligau la activitate de calitate pentru atragerea studenților. Pentru studenți libertatea academică nu se putea confunda cu sustragerea de la obligațiile universitare sau libertinajul. Dreptul lor la opțiune se traducea prin libertatea de a învăța și a realiza cercetări științifice după înclinații și preferințe.

Conceperea universității germane ca *Wissenschaft*, în care științele naturii și cele umaniste aveau o egală considerare, era trăsătura sa fundamentală. Profesorul universitar era profesor și, totodată, cercetător științific, fie în domeniul literaturii sau filosofiei, fie al matematicii ori medicinei. Astfel, se realiza o instruire strict științifică, ceea ce însemna o introducere a studentului spre pătrunderea în cercetarea științifică, iar nu pentru pregătirea în vederea practicării unei profesii [21]. Prin crearea unor institute de cercetare științifică încadrate în universitate, aceasta devine tot mai mult o instituție de instruire și cercetare, un asemenea *contur fiind definitivat la începutul secolului XX*.

Faptul că universitatea germană se preocupa, în primul rînd, de cercetarea științifică din toate domeniile nu însemna că era singura instituție de învățămînt superior. În Germania existau și alte *Hochschulen* care activau înafara universității (exemplu : *Hochschule für Leibesübungen* — pentru educația fizică, *Hochschule für Politik* — pentru instruirea în politică și relații internaționale etc.). De asemenea, nu erau cuprinse în universitate nici *Technische Hochschulen*. În legătură cu statutul acestora din urmă, între 1870—1914, s-au purtat nenumărate dezbateri, opiniile fiind foarte multe și divergente [22]. Pînă la urmă s-a recunoscut gradul

---

[17] Apud C. F. Thwing, *The American and the German University*, New York, 1928, p. 115.

[18] *Ibidem*, p. 120.

[19] Clark Kerr, *Métamorphoses de l'Université*, Paris, 1967, p. 20.

[20] Petre Andrei, *Sociologie generală*, Ediția a II-a, București, 1970, p. 50 ; Vezi și Clark Kerr, *op. cit.*, p. 22.

[21] F. Paulsen, *The German Universities*, New York, 1895, p. 6.

[22] Detalii în A. Flexner, *Universities*, New York, 1930, p. 331—332.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

universitar al facultăților tehnice, dar s-a apreciat că o includere a acestora în corpul universității ar pune în pericol spiritul academic.

Un motiv de ample discuții privind idealul de universitate, atît în Europa cît și în S.U.A., a fost dat de solicitarea tot mai insistentă a industriei ca Universitatea, institutele sale de cercetare să contribuie la soluționarea unor nevoi tehnico-practice. Universitatea germană a susținut multă vreme ideea neparticipării la rezolvarea necesităților cotidianului, pentru a păstra preceptul humboldtian și pentru a evita influențe și presiuni asupra orientărilor sale didactice și științifice. Totuși, odată cu intrarea Germaniei în circuitul competiției imperialiste, la sfîrșitul secolului XIX și începutul veacului următor, se observă o accentuare a sensului național al universității prin orientarea spre servirea marii industrii. Evitînd o claustrare în epoca imperială, institutele multor universități germane au început să lucreze pentru nevoile practice ale societății. Luînd atitudine față de fenomenele industriale, politice, juridice etc. imediate, ele au încercat să impună spiritul științific în aceste domenii, ceea ce a dus la o mai bună organizare și creșterea eficienței activităților social-economice și politice [23]. Concomitent, finanțarea universităților a fost tot mai substanțială, statutul lor și al profesorilor cunoscînd însemnate ascensiuni.

La începutul secolului XX, tot mai multe întreprinderi, firme își construiesc institute de cercetare și laboratoare. Statul încurajează asemenea activități prin crearea unor institute de cercetare înafara universității (exemplu, *Kaiser Wilhelm Gesellschaft*). Profesorii universitari au dreptul acum de a desfășura activitatea lor în universități, dar pot fi și conducători ai unor institute de cercetare științifică aparținînd chiar firmelor. În preajma primului război mondial și îndeosebi după sfîrșitul acestuia, ca reacție la antrenarea universității spre un pozitivism foarte îngust și participarea ei la succesele tehnologiei, s-au multiplicat criticile la adresa idealului de universitate german, nefiind vorba însă de modelul humoldtian. Noua atitudine a favorizat extremismul postbelic al tineretului academic, contribuind la agravarea fenomenelor social-politice din Germania interbelică.

Prezentarea concepției humboldtiene privind rolul și organizarea universității germane, evoluția acestui ideal de universitate în secolul XIX și pînă la primul război mondial, face mult mai inteligibilă desfășurarea „mișcării universitare" din celelalte țări europene și S.U.A., la sfîrșitul veacului trecut și începutul secolului nostru. Aceasta pentru că universitatea germană a realizat primele succese ale adaptării la ritmul și sensul dezvoltării societății moderne, ceea ce a făcut din ea un model pentru tentativele celorlalte universități de a se integra în specificul noii epoci.

Lui C. F. Thwing i se adaugă și alte nume care susțin că universitățile moderne s-au dezvoltat datorită complexității crescînde a structurilor civilizației, competiției sporite între diferite state și națiuni, accelerării preocupărilor de depozitare și prelucrare a resurselor naționale [24]. În a doua jumătate a secolului XIX, industria bazată pe abur și oțel s-a impus în atenția tuturor statelor europene occidentale. Mai mult, s-a creat o largă opinie despre creșterea prosperității unei țări *în funcție de raportul între industrie — comerț și instruirea științifică* și tehnică. Așadar, revoluția industrială a impulsionat și susținut revoluția științifică, iar acestea, alături de aspirațiile democratizării societății, au modificat foarte mult felul de a gîndi al omului, ca și detaliile vieții de fiecare zi [25]. Acestor elemente le corespunde și o expansiune a învățămîntului primar, ceea ce a făcut să crească necesitatea pregătirii unui mare număr de învățători și profesori, atît de școlile normale și colegii, dar și de universități. Din două puternice direcții — tehnologie și învățămînt — se realizează deci o neîncetată presiune (secolele XIX și XX) pentru pregătirea tinerilor în vederea profesiilor [26]. Universitățile au fost cel mai puternic marcate de aceste tendințe.

---

[23] *Ibidem*, p. 342.

[24] C. F. Thwing, *Universities of the World*, New York, 1911, p. XI.

[25] William Clyde DeVane, *The American University in the Twentieth Century*, Louisiana State University Press, 1957, p. 16.

[26] Basil Fletcher, *Universities in the Modern World*, Pergamon Press, London, 1968, p. 18.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Opiniile istoriografice care leagă dezvoltarea universității moderne de evoluția procesului industrializării sînt astăzi cele mai numeroase. Spre exemplu, Fritz K. Ringer împarte istoria educației Europei moderne în trei perioade tocmai pornind de la fenomenul industrializării : I. începutul fazei industriale, cu debuturi cronologice diferite ; II. faza dezvoltării industriale, pînă la sfîrșitul primului război mondial ; III. faza actuală (din perioada interbelică pînă în zilele noastre)[27]. Celei de a doua perioade a dezvoltării industriale (a doua jumătate a secolului XIX — primele două decenii ale veacului XX) îi corespunde cea mai frămîntată etapă a „mișcării universitare", caracterizată prin nenumărate căutări, experimente și propuneri. Astăzi se spune că universitățile societăților industrializate și-au precizat chiar atitudinea atît față de individ cît și față de societate prin înscrierea lor pe coordonatele „funcționalismului"[28]. Ceea ce însemna că au optat pentru cooperare în dezvoltarea materială și spirituală a societății.

Pînă a se ajunge la asemenea concluzii trebuie arătat că istoria universității moderne a înregistrat numeroase exprimări particulare care se datorau stadiului dezvoltării industriale și urbanisticii, condițiilor materiale și specificului cultural al națiunilor, precum și gradului de experiență universitară, tradițiilor învățămîntului superior și preocupărilor pentru cercetarea științifică. De aceea, modul și timpul cînd se ajunge la tipul de universitate modernă în Anglia, Franța, Italia, centrul și răsăritul european, S.U.A. sînt extrem de diferențiate. Putem consemna însă că avem de-a face cu un proces evolutiv care-și definitivează caracteristicile în preajma izbucnirii primului război mondial.

Principala misiune propusă de noul tip de universitate germană, aceea a cercetării științifice, a fost receptată de întreaga Europă și de S.U.A. la mijlocul veacului XIX. Atît universitățile vechi cît și propunerile întemeierii unor noi instituții universitare aveau în vedere locul și rolul științei în învățămîntul academic. După apariția Universității din Londra (1827) și a recunoașterii necesității științei de către cele două celebre universități engleze Oxford și Cambridge, cardinalul John Henry Newman putea să afirme că știința și cunoașterea pot fi considerate a fi foarte utile omenirii[29]. Oxonian fiind, Newman nu trecea însă de limitele secolului XVIII, prezentîndu-se ca prototip al gîndirii și atitudinii universitare de la Oxford și Cambridge. În vremea aceasta însă se înființează Owens College (Manchester, 1851) și se expun numeroase opinii, cum este și aceea a lui Herbert Spencer, despre necesitatea unei educații universitare care să dea tinerilor o pregătire completă pentru viață[30], la nivelul dezvoltării societății de atunci.

În istoria universității engleze moderne dualitatea acestor influențe, a religiei și revoluției industriale[31], a bisericii și filosofiei raționalist-utilitariste[32] a făcut din caracterul ei antinomic o premeditată dezbatere la nivelul opiniei publice, instituțiilor de învățămînt, industriei și guvernului, pînă la primul război mondial. Ceea ce a determinat și accelerat procesul constituirii universităților moderne este însă, așa cum demonstrează Michael Sanderson, creșterea intensității competiției externe a economiei britanice[33]. După succesele engleze la Expoziția Internațională din 1851 (Londra) a urmat traumatica experiență a Expoziției din 1867 (Paris), iar apoi lunga perioadă de depresiune din anii '70—'90 ai secolului trecut. Acestor caracteristici se mai adaugă modificările din structura industrială la sfîrșitul secolului XIX și începutul veacului XX. Asemenea sesizabile și marcante realități au presat puternic asupra solicitărilor din domeniul cercetării știin-

[27] Fritz K. Ringer, *Education and Society in Modern Europe*, Bloomington, 1979, p. 45.

[28] Charles Fourrier, *Les institutions universitaires*, Paris, 1971, p. 26.

[29] Michael Sanderson, *The Universities in the Nineteenth Century*, London, 1978, p. 123.

[30] *Ibidem*, p. 125.

[31] S. R. Dongerkery, *Universities in Britain*, Oxford University Press, London, 1953, p. 1.

[32] A. P. Newton, *The Universities and Educational Systems of the British Empire*, London, 1924, p. 17.

[33] Michael Sanderson, *The Universities and British Industry (1850—1970)*, London, 1972, p. 8.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

țifice, dar și pentru pregătirea unor specialiști ceruți de industrii. De aici a pornit urgentarea întemeierii universităților care să fie legate de industrie. Totodată, după modelul german, firmele britanice și-au manifestat interesul pentru cercetarea științifică prin crearea unor institute și laboratoare proprii. La sfîrșitul secolului XIX și începutul celui următor, opinia britanică era convinsă că o reînviorare a industriei engleze depindea, într-o mare măsură, de gradul în care universitățile pregăteau profesioniști pentru industrie, finanțe și comerț [34].

Într-un asemenea context apar noile universități engleze *(civic universities)*, multe dintre ele datorită inițiativelor industriei și municipalităților. „Civic universities" erau tot mai insistent orientate către industrie, iar la cumpăna celor două secole chiar Oxford și Cambridge își reconsideră multe dintre principiile privind misiunea universității. Astfel, după ce în 1850—1851 cele două vechi universități introduc în programele lor și științe ale naturii, în 1871 se înființează *Cavendish laboratory* (pentru fizică experimentală) la Cambridge, iar în următorul an *Clarendon laboratory*, la Oxford. Ambele universități au abolit, în 1877, restricțiile clericale. Dar, așa cum apreciază istoriografia engleză, perioada între 1851 (deschiderea Owens College) și 1957 (fondarea Universității din Leicester) este cea mai importantă din istoria educației britanice, deoarece a generat cele 12 „civic universities" [35]. Calitatea distinctivă a acestor universități consta în combinarea instruirii cu cercetarea științifică, precum și conștiința necesității legăturilor cu lumea extrauniversitară.

Un aspect aparte în evoluția universității moderne din Marea Britanie este dat de rolul și prestigiul universităților tradiționale, Oxford și Cambridge, cu o vechime medievală și o puternică susținere bisericească și a statului. Celebre pentru calitatea educației, Oxford și Cambridge excelau și prin conservatorism instituțional-organizatoric, dar și în domeniul programelor. Cu toate acestea, ele au constituit un adevărat standard academic pentru „civic universities", acestora generîndu-le o veritabilă anxietate, dar și imboldul de a se remarca prin reputație de centre științifice și tehnologice. Un efect pozitiv al competiției dintre cele două tipuri de universități s-a concretizat, de la sfîrșitul secolului XIX, în tendința sincronizării obiectivelor lor. Astfel, la Oxford și Cambridge, pe lîngă instruirea clasică — teologie, drept, medicină — se introduc și discipline de științe naturale și experimentale, care aveau o ascensiune în noile universități, pe cînd „civic universities" cuprind în *curriculum* tot mai multe discipline ale culturii și umanisticii [36]. Cu toate acestea, la începutul secolului XX, Oxford și Cambridge continuă a fi universități de tip tradițional, cu un pronunțat caracter elitar-aristocratic [37].

La sfîrșitul secolului XIX, vitalizarea spiritului academic englez de către modelul universității germane, avînd, desigur, ca bază de susținere propulsarea dinspre necesitățile industriei britanice, cunoaște o nouă perioadă de intensitate. Ca atare, în primul deceniu al veacului XX, au fost fondate cinci „civic universities" (Birmingham — 1900, Liverpool — 1903, Leeds — 1904, Sheffield — 1905, Bristol — 1909). Toate acestea, inspirate și de experiența universitară americană, și-au construit o personalitate proprie încă înainte de primul război mondial, deoarece, propunînd o educație intelectual-tehnică și culturală, au adus o valoroasă contribuție la dezvoltarea vieții naționale [38]. Deși rezultată din creații individuale

---

[34] *Ibidem*, p. 28 ; Michael Sanderson consideră, pe bază de statistici, că în această perioadă profesiile universitare tradiționale au crescut doar modest, în timp ce noile profesii științifice, industriale și pentru business au avut o ascensiune spectaculoasă. Iată statistica lui M. Sanderson, *op. cit.*, p. 29 (în mii) :

	1871	1911
Ocupații profesionale	204	413
Ocupații comerciale	212	739

[35] Sir James Mountford, *British Universities*, London, 1966, p. 18.

[36] S. R. Dongerkery, *Universities in Britain*, O.U.P., London, 1953, p. 3.

[37] V. H. H. Green, *British Institutions. The Universities*, Penguin Books Ltd., London, 1969, p. 124—125.

[38] S. R. Dongerkery, *op. cit.*, p. 7.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sau ale municipalităților, noua orientare universitară preconizată de „civic universities" a găsit apreciere în mediile guvernamentale, stîrnind interesul statului pentru constituirea unui sistem educativ britanic. Crearea lui *The University Grants Comittee* nu dăuna autonomiei universitare, ci avea funcția de intermediar între stat și universități. Începînd cu *The Education Act* (1902), dar mai ales cu *The Universities Act* (1904), care realiza o reorganizare a conducerii universităților, crește controlul și influența guvernului asupra universităților[39]. După 1907, datorită și naționalizărilor în industrie, sporește substanțial aportul statului în dotarea și echiparea laboratoarelor universităților, chiar și a celor „regionale"[40]. Tradiționala autonomie universitară a fost, însă, în continuare respectată de guvernul englez.

Deși S. C. Roberts susținea că este foarte greu a discerne anume caracteristici ale universității britanice moderne, aceasta datorită faptului că Oxford și Cambridge au avut o istorie paralelă și contururi bine precizate[41], credem că se pot enunța, totuși, trei direcții principale ale noilor universități, cele tradiționale urmîndu-le așișderea: 1) pregătirea cadrelor necesare pentru evoluția treptelor inferioare ale sistemului educațional englez; 2) devotarea pentru necesitățile social-economice ale societății („service"); 3) consacrarea activităților genuine ale universității.

Asemenea funcții puteau fi dezvoltate prin corecta apreciere a importanței învățămîntului secundar *(Colleges)* și judicioasa organizare a universității. Fiecare universitate conținea facultățile de arte, științe și medicină, iar facultățile de inginerie, științe aplicate și comerț existau variat. Senatul nu avea rol de conducere, el grupînd membrii corpului profesoral. Mai influent și cu atribuții reprezentative era *The Council*, care se întrunea de două ori pe lună și cuprindea patru profesori, membri ai firmelor, altor instituții, reprezentanți din *The Court* (avea atribuții financiare)[42]. *The Council* era organul de conducere efectivă a universității, avea funcții decizionale și executive, se asemăna în multe privințe cu *The Board of Trustees* a universităților americane. Oxford avea o conducere de tip arhaic — *Convocation*, *Congregation* și *Hebdomadal Council* — cu atribuții administrative, legislative și de învățămînt în virtutea autonomiei universitare. Funcțiile executive erau exercitate de *Chancellor* și *Vice-Chancellor* (pentru College).

Universitățile Oxford, Cambridge, dar și „civic universities" sau, cum li se mai spunea acestora, „provincial universities", își susțineau structura pe *Colleges*, care erau o verigă fundamentală a învățămîntului universitar. Altă componentă a universității engleze o reprezenta instituțiile speciale, pe lîngă colegii sau separat: biblioteci, institute de cercetare științifică, laboratoare, muzee.

Personalitatea distinctă a unei universități este dată de statutul ei autonom și dreptul de a conferi diplome și grade universitare. După cum se observă, universitatea modernă engleză a avut un fericit model organizatoric în vechile universități. Cu toate că Oxford și Cambridge își mențin autoritatea și la începutul secolului XX, era evident că sensul modernizării era dat nu atît de structuri instituționale, ci de spiritul înnoitor propulsat de dezvoltarea civilizației contemporane. Noile universități britanice au fost generate de necesitățile impuse de modernizarea de ansamblu a societății engleze, fiind foarte atente, cum de altfel vor proceda la începutul secolului XX și Oxford, Cambridge, și la evoluția și rezultatele construcțiilor universitare germane și americane. Astfel încît, în timpul primului război mondial și după sfîrșitul acestuia, universitatea modernă ajunge la un real și indiscutabil prestigiu în Marea Britanie.

Franța și Italia ar putea fi exemplul cel mai elocvent (dacă eliminăm Oxford și Cambridge) al „victimei" tradiției universitare în efortul spre modernizarea universității. Mai mult ca în oricare țară, universitatea era privită, în Franța, în primul rînd din punct de vedere instituțional. Dealtfel, chiar și astăzi, pentru Franța universitatea este „un ansamblu instituțional unde se realizează învăță-

[39] A. P. Newton, *The Universities and Educational Systems of the British Empire*, London, 1924, p. 79—80.

[40] Vezi detalii în *Ibidem*, p. 96, 114 și S. R. Dongerkery, *Universities in Britain*, London, 1953, p. 14.

[41] S. C. Roberts, *British Universities*, London, 1947, p. 41.

[42] A. Flexner, *The Universities*, New York, 1930, p. 250.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mîntul superior, deci faza următoare bacalaureatului și atinge limitele științei, literaturii, artei" [43]. În întreg secolul XIX, universitățile franceze și-au desfășurat activitatea pe traiectoria Revoluției și a reformei napoleoniene. În 1806 a fost constituită o „Universitate imperială" care diferea de sensul tradițional, dar și de caracteristicile pe care și le preciza, tot în acea vreme, universitatea germană. Termenul de „universitate", în reforma lui Napoleon, avea înțelesul de ansamblu al instituțiilor de învățămînt aparținătoare statului [44]. Din fostele universități rămăseseră doar facultățile, ca entități distincte (drept, medicină, litere, științe și eventual teologie). Acestea erau conduse de decani care erau în subordinea rectoratului Academiei, aceasta avînd semnificația unei circumscripții regionale de învățămînt. Programele facultăților au fost mult uniformizate și ele și-au pierdut o largă parte a autonomiei.

Concepția napoleoniană despre universitate a supraviețuit în Franța, cu toate spectaculoasele bulversări politice, pînă la sfîrșitul secolului XIX, unele elemente prelungindu-și acțiunea și în veacul care a urmat. Principala realizare a acestei reforme este că în locul bisericii, ca protector al facultăților a fost instituit statul. Raportul între facultăți și stat este principala cauză, după opinia istoriografiei franceze, care a determinat o atît de lungă perioadă de agonie universitară, nereușindu-se o cadențare la necesitățile epocii. Paul Gerbod susține că, deja la 1808, structurile universitare franceze erau docile puterii stabilite, pierzîndu-și și independența financiară [45]. Același autor arată că mult discutatul conservatorism al corpului profesoral, reținerea lui față de propunerile vizînd reforma universității, se datorează tocmai plenipotenței statului care, în funcție de anumite momente politice și de fluctuațiile deținătorilor puterii, proceda la frecvente epurări, cum au fost în anii 1815, 1822, 1830, 1840—1850, 1852, 1870, 1877, 1879.

Îndeosebi după 1871, criticismul la adresa sistemului de învățămînt superior de tip napoleonian este tot mai intens. Frecvent apar în dezbateri aprecieri elogioase sau eliminatoare privind modelul universităților germane. Și aici, presiunea industriei este resimțită, întîlnindu-se interesante propuneri care uneori se apropie de „civic universities" din Anglia sau de experiența universitară americană. Desigur, într-un asemenea cadru, dominat de menținerea relicvelor universitare, de pasiuni și prejudecăți politice, precum și de oferta modelelor germane, engleze și americane, mișcarea universitară în Franța a avut o evoluție aparte, pînă la sfîrșitul primului război mondial.

Una dintre cele mai importante acțiuni de reformare a învățămîntului universitar francez a fost inițiată de Théodor Ferneuil care, în 1879, înaintează o soluție de compromis în disputata problemă a distincției între învățămîntul clasic și cel special („clasiciști" și „moderniști"). El sugerează ca într-o primă etapă toți elevii să urmeze același studiu, iar în ciclul al doilea să se realizeze specializare în trei secții : școli guvernamentale, școli industriale și comerciale, secția clasică [46]. După cum se observă, principala critică se aducea chestiunii specializării care era respinsă atît pentru învățămîntul secundar, cît și pentru cel superior. Dezbaterea în jurul conceptului de „educație armonioasă" avea și un conținut real, dar era adesea folosit și pentru a-l contrapune modelului universitar german [47]. Abia noua generație de universitari, din deceniul al optulea, care va spori gruparea „progresiștilor", va imprima noi impulsuri acestei mișcări universitare. Crearea facultăților de științe a fost o inițiativă destul de tîrzie care a pretins la remedierea defectului principal al vechilor universități, dar în realitate ea a fost mai mult fictivă, o bună durată din veacul XIX, deoarece ele n-au fost înzestrate decît într-o mică măsură cu laboratoare și materialele necesare.

În ultimul deceniu al secolului trecut s-au înaintat numeroase proiecte de restructurare a învățămîntului superior francez. Avînd în vedere și importantele realizări universitare de pe continent și din S.U.A., în 1896 (10 iulie), a fost elabo-

[43] Apud Charles Fourrier, *Les institutions universitaires*, Paris, 1971, p. 5—6.
[44] Michel Devèze, *Histoire contemporaine de l'Université*, Paris, 1976, p. 21.
[45] Paul Gerbod, *La condition universitaire en France au XIX-e siècle*, Paris, 1965, p. 631.
[46] *Ibidem*, p. 607.
[47] Louis Liard, *L'Enseignement supérieur en France, 1789—1893*, Tome second, Paris, 1894, p. 357.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rată o nouă lege a învățămîntului superior care a dat numele de universitate corpului instituțional format din mai multe facultăți de stat (drept, litere, științe, medicină)[48]. Reunirea facultăților s-a făcut însă numai sub forma unui consiliu prezidat de rector, puterile acestuia fiind destul de restrînse. În felul acesta, universitatea continua să fie dezarticulată, cu o asemenea unitate precară funcționînd pînă la primul război mondial. Tocmai de aceea, mișcarea universitară a desfășurat alte acțiuni care urmăreau organizarea materială a universităților, iar din exemplul german era reținută necesitatea sporirii instrumentelor și metodelor de cercetare științifică[49]. În urma vizitei la mai multe universități din S.U.A. (1916), profesorul Maurice Caullery nota că probabil războiul, în care era atunci antrenată și Franța, va fi în măsură să convingă definitiv guvernul și opinia publică din țara sa despre stringenta necesitate a modernizării metodice și complete a tuturor institutelor de învățămînt superior, dînd atenția cuvenită și institutelor de cercetare științifică[50].

Într-o manieră similară s-a desfășurat și în Italia, la sfîrșitul secolului XIX — începutul veacului XX, o „criză universitară". Privită în contextul evoluției societății italiene de după realizarea statului național, această „criză" — după aprecierea lui Gabrio Lombardi — avea drept cauză principală pozițiile extrem de divergente în problema transformării universității de „elită" în universitate de „masă"[51]. În realitate, nu doar chestiunea democratizării universității a fost în atenția reformatorilor italieni. Constrînsă de percepțiile tradițiilor universitare italiene, „mișcarea universitară" de la sfîrșitul veacului trecut, urmărea, în egală măsură, să clarifice rolul și metodele științelor naturii, raportul între știință-tehnică-societate, să elimine demagogia și politicianismul, să precizeze statutul profesorilor și studenților, precum și structura, organizarea universității, relațiile ei cu statul etc.

Imensul prestigiu al universității germane declanșează și în Italia, începînd cu deceniul al optulea, o intensă campanie criticistă la adresa posturii contemporane a universităților. Avînd în vedere existența unor instituții universitare străvechi, Corrado Tommasi-Crudeli arăta că important era ca în acele universități să se schimbe concepțiile și spiritul de muncă, să se realizeze un învățămînt științific[52]. Ca atare, esențialul nu era ca universitatea să depindă sau nu de stat, căci, în ceea ce privește universitatea modernă, finanțarea de către stat dădea cea mai mare siguranță posibilității ei de subzistare și activitate creatoare[53].

În ultimul deceniu al secolului XIX și primul deceniu din secolul următor se multiplică propunerile de modernizare a universităților italiene. Este susținută opinia că universitățile trebuie să se armonizeze intereselor și exigențelor sociale. Se cerea tot mai insistent ca un „nou spirit" să pătrundă în universități, pentru că „evoluția lumii se va face prin universități"[54], acestea trebuind să devină promotoare a celei mai elevate culturi. Dînd numeroase exemple din evoluția universităților europene, Tullio Martello susținea ideea preluării modelului universitar german[55]. El critica faptul că în Italia, „patria clasică a Universității", statul nu acorda suficientă importanță acestei instituții. Receptîndu-se și experiența universitară germană și anglo-americană, se fac chiar propuneri de structurare prin constituirea unei „Universități de studii secundare" și a uneia de „studii superioare"[56], bazate pe liberalizarea și caracterul științific al instruirii și educației. Același autor face o pledoarie convingătoare pentru comuniunea dintre învățămîntul științific și cel profesional, deoarece nu se poate concepe profesia fără încărcătura științifică. Tentativele de reformare a universităților italiene au fost numeroase, în perioada la care ne referim, secolul XX fiind străbătut mereu de frec-

[48] Charles Fourrier, *op. cit.*, p. 7.
[49] René Cruchet, *Les Universités Allemandes au XX-e siècle*, Paris, 1914, p. 436.
[50] Maurice Caullery, *Les Universités et la vie scientifique aux Etats-Unis*, Paris, 1917, p. 293.
[51] Gabrio Lombardi, *Premessa* la vol. *L'Università, Oggi*, Bologna, 1965, p. 9.
[52] Corrado Tommasi-Crudelli, *Le Università in Italia*, Roma, 1876, p. 4.
[53] *Ibidem*, p. 23.
[54] Discursul deputatului Emanuele Gianturco, pronunțat în Camera Deputaților (16 martie 1899), în *Sull'Autonomia Universitaria*, Roma, 1899, p. 49.
[55] Tullio Martello, *La Decadenza dell'Università Italiana*, Bologna, 1890, p. 17.
[56] Giovanni Gorrini, *La riforma universitaria. Studi e proposi*, Roma, 1893, p. 3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

vente propuneri pentru acomodarea universității la idealul de universitate modernă[57], dar și la caracteristicile societății italiene contemporane.

La sfîrșitul veacului XIX și începutul secolului XX, în centrul și sud-estul Europei se manifestau însemnate tendințe de dezvoltare economică, socială, cultural-științifică și politică. Situația politică din această zonă a continentului, la care se adaugă unele specificități socio-economice, a făcut ca problema universitară să primească dimensiuni și semnificații de maximă importanță. Pe de o parte evoluția economică, pe de alta raportul dintre cultură și politică au solicitat universitățile ca factori de puternică dinamizare a vieții naționale[58]. Atît vechile universități (Praga, Cracovia, Viena, Budapesta), cît și cele înființate sau reînființate la sfîrșitul secolului XVIII și prima jumătate a veacului XIX (Moscova, Varșovia, Vilna) aveau o misiune nu numai creativă ci și normativă[59]. Ele trebuiau să pregătească funcționari necesari statului și să „cenzureze" inițiativele culturale ale națiunilor supuse curților imperiale.

Constituirea intelectualității naționale, precum și demersurile burgheziei popoarelor asuprite au impus tot mai mult o ierarhie a culturii care rivaliza cu stratificarea socială susținută de autoritatea statală[60]. Aceste medii, luînd seama și la „mișcarea universitară" pornită din Germania, cereau tot mai insistent crearea posibilităților de a se folosi limba națională în învățămîntul superior, iar de la mijlocul veacului XIX se exprimau pentru „universități naționale".

În această perioadă se remarcă rolul cultural-științific al universității din Viena. Aceasta era cel mai important centru științific și academic din zonă, unde studiau tineri din toate provinciile imperiului austriac. Organizată după principiile universității germane, universitatea din Viena a deținut, pînă la sfîrșitul secolului XIX, o poziție proeminentă în domeniul medicinei, științelor naturii și tehnico-aplicative. Din ultimele decenii ale secolului trecut, universitatea din Budapesta urmează tot mai mult modelul german, desigur și prin intermediul Vienei, propunînd opțiuni științifice și metodologice asemănătoare[61]. Aceste două universități din Austro-Ungaria au fost confruntate însă cu sistemul politico-social, cu deosebit de intensa presiune a fiecărei națiuni din cadrul imperiului de-a avea o instruire superioară proprie, ceea ce a făcut ca atmosfera academică din statul multinațional habsburgic să primească tonalități aparte[62].

Emanciparea politică, realizarea unității naționale și dobîndirea independenței statale au fost priorități necontestate ale popoarelor din centrul și sud-estul european pînă la primul război mondial. Aceste obiective ale națiunilor și statelor, într-un complex al paradoxurilor politice, au influențat opțiunea pentru anumite modele universitare. Nu în ultimul rînd, este demn de apreciat climatul cultural-științific în care s-a format elita economică și politică a acestor națiuni. Universitatea germană s-a impus prin forța exemplului său științific și misionarismul național, dar, în unele cazuri — vezi și România — și înrîurirea spiritualității franceze s-a făcut puternic simțită[63]. Dar, spre sfîrșitul secolului XIX și pînă la primul război mondial, modelul universității germane se impune. Reformele universitare au propus introducerea metodologiei moderne de cercetare științifică și instrumente de instruire corespunzătoare[64]. Universitățile din centrul și sud-estul

---

[57] Gabrio Lombardi, în *loc. cit.*, p. 7—38.

[58] Ed. Richard Georg Plashka und Karlheinz Mack, *Wegenetz Europäischen Geistes*, Verlag für Geschichte und Politik, Wien, 1983, p. 124.

[59] Daniel Beauvois, *Lumières et société. L'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'Empire Russe (1803—1832)*, Tome I, Thèse, Paris, 1977, p. 229.

[60] Jean Queniart, *Culture et société*, Tome I, Thèse, Lille, 1977, p. 439.

[61] Ed. Richard Georg Plashka und Karlheinz Mack, *Wegenetz Europäischen Geistes*, Wien, 1983, p. 76.

[62] *Ibidem*, p. 88—95.

[63] Vezi *Contribuții la istoria dezvoltării Universității din Iași*, București, 1960, p. 90—91; *Istoria Universității din București*, Red. resp. Ioan Ionașcu, București, 1977, p. 136—137.

[64] M. Kogălniceanu, *Opere*, IV (II), București, 1978, p. 283; *Operele lui Spiru Haret*, vol. I, București, f. a., p. 281; B. P. Hașdeu, *Scrieri literare, morale și politice*, București, 1937, p. 125; Ion Ghica, *Scrieri*, vol. III, București, 1914, p. 172;

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Europei au pornit pe calea modernizării raportîndu-se și la diferite modele universitare occidentale, dar au dezvoltat numai acele compartimente care erau permeabile stadiului dezvoltării civilizației din această zonă [65]. După primul război mondial, vechi și noi universități din statele naționale central-sud-est europene au desfășurat acțiuni de anvergură în sensul modernizării lor, reușind un prestigios dialog cultural-științific la nivelul contemporaneității.

A vorbi de evoluția universității moderne, de feluritele formule universitare europene la începutul secolului XX, obligă la o prezentare a specificului universității americane din aceeași vreme. Aceasta deoarece, în perioada la care ne referim, schimbul de idei între modelele universitare europene și americane era foarte frecvent, sinteza lor contribuind la conturarea cît mai completă a idealului universității moderne.

Procesul stabilirii instituțiilor de învățămînt superior în Statele Unite ale Americii a fost gradual și sporadic. „Higher Education" începe odată cu fondarea Harvard-ului (1636) care deschide etapa întemeierii colegiilor de inspirație engleză. Celelalte mari perioade ale învățămîntului superior, stabilite de istoriografia americană, sînt : 1776—1862 (experimentări și diversificare), 1862—1900 (dezvoltarea universităților), după 1900 (expansiunea universității) [66]. După aproape două secole de dominare a „colonial colleges", de la 1850 începe a crește numărul școlilor de științe aplicate, ca urmare a desfășurării programului de industrializare. *Land-Grant College Act* (1862) a încurajat înființarea învățămîntului agricol și mecanic [67], tot mai mult această orientare pătrunzînd și în *curriculum*-ul universităților și colegiilor particulare.

Odată cu suportul acordat de statele americane învățămîntului superior, îndeosebi după războiul civil, începe a se preciza opțiunile „Lumii Noi" pentru o universitate americană. *Land-Grant Colleges* încorporează, spre sfîrșitul secolului XIX, școli de educație, devenind instituții de învățămînt-instruire care prefigurează un specific al universității americane. Prin inițiativa de la John Hopkins University (1876), universitatea a fost ferm stabilită, de acum urmînd o rapidă sporire și dezvoltare a celorlalte universități. Universitatea germană fiind modelul cel mai frecvent de raportare, reformatorii americani aveau dificultăți în a fixa structura noilor instituții, adică relația dintre „colleges" și „graduate schools". Spre exemplu, președintele Gilman, de la John Hopkins University, opina pentru „graduate school of arts and sciences" ca structură aparte, pe cînd alții nu acceptau părăsirea colegiilor care erau considerate deja structuri tradiționale americane. Totodată, devotarea colegiilor pentru educație, după modelul englez, mai era extrem de apreciată.

„Higher Education" în S.U.A. a fost influențat de sistemul englez (nu numai în perioada colonială ci și în aceea a constituirii universităților moderne), de cel francez (în epoca post-colonială și mai ales în Middle West) și de universitatea germană, din a doua jumătate a secolului XIX [68]. Pentru dezvoltarea universității americane o mare importanță a fost experiența universitară germană. Heidelberg, Göttingen, Leipzig și Berlin reprezentau pentru fondatorii *universităților americane* prototipuri ale învățămîntului superior care erau transpuse cu maximă eficiență în mediul de peste Atlantic. N. M. Butler scria în prefața la cartea lui Friedrich Paulsen, că niciunde, în afara țărilor care vorbesc limba germană, universitățile germane nu erau atît de apreciate ca în S.U.A. [69]. Fără intenția epuizării vastei

---

Titu Maiorescu, *Discursuri parlamentare*, vol. I, București, 1915, p. 353 ; sînt deosebit de relevante, în ceea ce privește adoptarea modelului universitar german de către mediile academice românești, scrierile lui C. Rădulescu-Motru, *Organizarea rațională a Universităților*, în *Studii filosofice*, I, București, 1907 și D. Gusti, *Catedra și seminarul*, în *Opere*, III, București, 1970.

[65] C. F. Thwing, *Universities of the World*, New York, 1911, p. 182—183.

[66] Allan M. Cartter, *Higher Education in the United States*, Washington D.C., 1965, p. 19.

[67] Eldon L. Johnson, *Misconception About the Early Land-Grant Colleges*, în „Journal of Higher Education", 1981, Vol. 52, nr. 41, p. 333—351.

[68] Edward Bradby, *The University outside Europe*, London, 1939, p. 38.

[69] N. M. Butler, *The Relations of the German Universities to the Problems of Higher Education in the United States*, în Friedrich Paulsen, *The German Uni-*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

teme a interferențelor între diferitele modele universitare, vom remarca doar că explicația deosebitului prestigiu al universității germane pe continentul american se datorește următoarelor: 1) înaltei culturi intelectuale și morale a profesorilor și studenților ei; 2) dezvoltării cercetării științifice și filosofiei; 3) posturii de principal centru al științei și culturii dinspre care acestea se difuzau spre întreaga națiune[70]. Din aceste calități universitare, reformatorii americani și-au formulat propriile opinii, conform cărora idealul de universitate se bazează pe trei postulate: a) cercetarea științifică; b) instruirea axată pe rezultatele cercetării; c) aplicarea științelor la realitate și problemele vieții.

„The Wisconsin Idea" s-a impus la sfîrșitul secolului XIX, universitățile de stat americane stabilindu-și opțiunea pentru „social-service". „Knowledge is power"[71] spunea Charles Kendall Adams, președinte la University of Wisconsin — dar aceasta trebuia folosită spre binele societății. De aceea, el propunea ca în universitatea de stat americană să se realizeze *„informing studies"* și *„practical studies"*. La rîndul său, James H. Baker, președinte la University of Colorado, stabilea „la raison d'être" al universității în: 1) aplicarea idealului democrației la educația publică; 2) unitatea progresului conectată la diversitatea opiniilor și influența reciprocă între cunoașterea științifică și idealurile națiunii; 3) cooperarea tuturor elementelor eterogene ale statului în interesul susținerii învățămîntului superior[72].

Coincidența orientării spre „service" a universităților de stat și a celor particulare din S.U.A., cu epoca de „progressivism", de la sfîrșitul secolului XIX — începutul secolului XX, nu este întîmplătoare. De fapt, succesele economiei americane, datorate și contribuției universităților, au făcut ca inițiativele universitare din S.U.A. să fie privite favorabil în Europa dinaintea primului război mondial. Acest mod de asociere a științei și industriei, pe lîngă faptul că era suplu și practic, lui Maurice Caullery i se părea că putea stimula cercetarea științifică și evita cheltuieli exagerate[73]. Astfel, datorită permanentului dialog dintre universitățile europene și americane, la sfîrșitul secolului XIX — începutul veacului XX, s-au trasat principalele direcții ale procesului instituționalizării unei noi definiții și atitudini față de cunoașterea științifică și învățămîntul superior. Universitățile contemporane, ca principal produs al acestei „mișcări universitare" de modernizare, s-au dezvoltat prin perfecționarea continuă și adaptarea la idealul social. Și, nu în ultimul rînd, idealul universității moderne a fost și este în firească simbioză cu concepțiile despre om, cultură și civilizație.

EUROPEAN UNIVERSITY MODELS AND CONCEPTIONS (THE END OF THE 19th CENTURY AND THE BEGINNING OF THE 20th)

SUMMARY

A great variety of opinions on the same theme is typical for tthe historiography of the history of university.

By the end of the 19th century and the beginning of the 20th a strong "university movement" took place. Its main target was to analyse the different models and conceptions concerning university as well as to draw out a project of the "modern university" ideal. The presentation of this ideal includes the explanation of the conception about the role of the university, its activity and also the ways to carry it out. Contemporary historiography finds connections between the uni-

---

versities, New York, 1895, p. XI; C. F. Thwing, *The American and the German University*, New York, 1928, p. 10—11.

[70] James N. Barker, *American University Progress*, New York, 1916, p. 80.

[71] C. K. Adams, *University Ideals*, University of Illinois, 1894, p. 6.

[72] James H. Baker, *University Ideals*, University of Colorado, 1897, p. 8.

[73] Maurice Caullery, *Les Universités et la vie scientifique aux États-Unis*, Paris, 1917, p. 193.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

versity models and the social, economic, political and cultural concerns of the society in a certain historical period.

The author presents the main university models from the end of the 19th century and the beginning of the 20th — the German, French and English models. A special attention has been paid to the German university, due to its influence on the academic debates on the subject.

The concerns of other European coutries and of the U.S.A. to institutionalize a modern university can also be found in the paper. They are analysed by comparison. The paper also emphasises the mutual influences of the university models and conceptions.

The author thinks that the relation between the European and the American university models in the period investigated outlined the new directions of a process of institutionalizing the attitude towards the scientific knowledge of university education. The contemporary university as an outcome of the modernizing "university movement" (by the end of the 19th century and the beginning of the 20th) have developed by permanently adapting itself to the social ideal.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DISPUTA DINTRE LIBERALISM ŞI DIRIJISM PENTRU MODERNIZAREA ROMÂNIEI INTERBELICE

DE

I. SAIZU

Dirijismul era „singura alternativă practică, față de înlocuirea completă a economiei liberale cu o economie planificată de tip socialist".

V. N. Madgearu

Din capul locului, modernizarea cerea o opțiune deschisă pentru regimul sub care avea să fie realizată, chestiune pe larg dezbătută și în alte spații. Se știe prea bine că liberalismul economic, ca problemă politică majoră a tuturor statelor civilizate, a creat, pe baza celor mai importante judecăți, lumea modernă, devenind „inima ei ideologică" [1], că fără de liberalism sînt greu de imaginat soluțiile la comandamentele pe care le-a pus societatea epocii moderne. După terminarea primei conflagrații mondiale însă, regresul liberalismului, ivit încă din secolul trecut, s-a accentuat. Filosoful Oswald Spengler încercase chiar să demonstreze declinul Occidentului [2], iar economistul Sir George Paish căutase să convingă că Europa se afla în pragul bancrutei. Dacă primul privise scăpătarea Apusului sub impresia dezastrului Germaniei și a victoriei Revoluției din Octombrie, ca și prin prisma degringoladei financiare care amenințase edificiul Reich-ului, cel de-al doilea judecase întregul continent exclusiv după situația Marii Britanii și a celorlalte state industriale.

La noi, pesimismul lui Spengler și Paish a fost considerat ca nefondat, alarma dată fiind în exclusivitate expresia unei amenințări „ce nu poate fi adresată în altă formă țărilor care... au realizat independența lor politică" [3]. Era liberalismul român ferit de eroziunile timpului și de devalorizare în disputa cu ideologiile progresiste? Unii au apreciat că începutul declinului liberalismului s-a produs o dată cu declanșarea crizei economice din anii *1929—1933*. În fapt, încă spre sfîrșitul secolului trecut, doctrina respectivă, ca ideologie modernă, ca școală a energiei individuale semnificînd pe tărîm economic recunoașterea independenței activității private ca mod de organizare a societății și afirmarea în procesul de producție înaintate de toate a factorilor interni prin formula „patriotismului economic", nu mai echivala cu interesul general; liberalismul român a intrat în criză „puțin după oficializarea sa, prin intermediul monarhiei constituționale" [4]. În plus, datorită faptului că burghezia de la noi a apărut mai tîrziu în peisajul social-politic al țării, că a fost mai firavă și, deci, puternic concurată de capitalul apusean și central european, s-a manifestat de timpuriu o importantă înclinație spre intervenționalismul de stat în economie. Cu toate acestea, în cadrul aspirațiilor națio-

---

[1] S.-Chr. Kolm, *Le libéralisme moderne*, Paris, 1984, p. 7—8.

[2] Osw. Spengler, *Der Untergang des Abendlands*, München, 1923; Z. Ornea, *Tradiționalism și modernitate în deceniul al treilea*, București, 1980, p. 241—242.

[3] B. Diamand-Mentor, *Independența economică, garanția independenței politice*, București, 1927, p. 3.

[4] Gh. Platon, *Le libéralisme roumain au XIX-e siècle: émérgence, étapes, formes d'expression*, in *Culture and Society* (ed. Al. Zub), Iași, 1985, p. 84.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nale, burghezia a continuat să dețină o pondere importantă, atestînd încă valențe progresiste.

Deși nu și-a abandonat preceptele de început, în baza cărora a activat, liberalismul interbelic a devenit mai prudent și mai conservator pe plan intern în fața asaltului altor forțe, mai ales democratice. G. Strat, consemnînd procesul, a arătat că ideologia respectivă a rămas mereu în „defensivă față de atacurile tot mai furibunde ale doctrinelor revoluționare" [5]. Neputînd să se întoarcă la formele clasice, liberalismul și-a accentuat sau adăugat cîteva particularități. Spre deosebire de forma epocii moderne, cel al secolului nostru, îndeosebi de după prima conflagrație mondială, a cuprins: sporirea intervenționismului de stat în economie, sublinierea scopului de utilitate publică, organizarea producției industriale, comprimarea principiului individualismului în folosul statului capitalist, stabilirea unui regim de circulație și de distribuire a bunurilor apropiat de idealul de „dreptate" [6]. Adaptabilitatea la condițiile postbelice a fost impusă și de caracterul competitiv al economiilor naționale, fapt pe care-l putea asigura într-o anume măsură numai statul. V. Madgearu învederase tocmai în atare sens imposibilitatea revenirii la liberalismul antebelic în condițiile în care economia națională se îndrepta ireversibil spre o îndrumare de stat.

Concomitent, s-a făcut o largă expunere neoliberalismului în cadrul ciclului de prelegeri publice patronate de Institutul Social Român, ideologie considerată ca expresia intereselor „tuturor" claselor, ca o formă regenerată a liberalismului condiționînd „însăși vitalitatea sa în viitor, ca o nouă adaptare, fără de care n-ar putea să urmeze decît dispariția acestui sistem politic și a doctrinei care îl reprezintă" [7]. Neoliberalismul, în consecință, se caracteriza prin reprimenirea bagajului teoretic al liberalismului și renunțarea la unele teze; în atare mod, el semnifica: adaptarea teoriilor economice burgheze la cerințele apărării statului capitalist după încheierea primului război mondial; promovarea intervenției statului în economie într-un cadru limitat, sprijinind inițiativa privată și rezolvînd unele probleme legate de menținerea orînduirii, pe care aceasta nu le-a putut încă solutiona; susținerea valorificării bogățiilor solului și subsolului prin industrializare; respingerea ideii luptei de clasă, a revoluției și afirmarea tezei „armoniei" și „evoluționismului social", deci cu justificarea măsurilor represive îndreptate împotriva maselor. Neoliberalismul a fost pus în mare parte în slujba P.N.L., dar nu s-a confundat nici o clipă cu acesta. Ca doctrinar al unei burghezii plină de aspirații după făurirea statului național unitar, Șt. Zeletin preconizase un nou regim economic și politic, diferit de liberalismul clasic, anume neoliberalismul, al cărui act de naștere îl vedea în Constituția din 1923, unde s-au încorporat două principii esențiale ale acestei doctrine: intervenția puterii de stat și libertăți individuale ca „funcții sociale". Cartea sa *Neoliberalismul* venise să dovedească în esență că ideologia în discuție era expresia cea mai potrivită nevoilor momentului istoric postbelic. Asemenea lui, M. Manoilescu a ajuns la ideea exclusivistă că ridicarea prestigiului material și spiritual al țării nu putea avea loc decît prin neoliberalism care înlesnea valorificarea maximă a bogățiilor, încordarea puterilor, fără excluderea, știrbirea sau umbrirea energiilor. La el, întîlnim și teza că, dată fiind strînsa legătură între libertatea individuală și libertatea națională, liberalismul ar fi căpătat pentru neamul românesc înțelesul adevărat și deplin abia după actul istoric de la 1 Decembrie 1918. Neoliberalismul se dorea, deci, o doctrină aparținînd tuturor curentelor burgheze care vizau o înnoire a structurilor social-economice.

Nici nu se consolidase bine încrederea pe plan internațional și național în capacitatea de „autoperfecționare" a capitalismului prin liberalism, cînd criza din 1929—1933, dînd puternice lovituri principiilor inițiativei private, a ridicat un mare semn de întrebare asupra destinului orînduirii și aceasta pentru motivul de bază că modul de organizare a economiei pusese în evidență slăbiciunea sistemului. Catastrofa a scos-o atît de puternic de sub „busolă", încît unii contemporani, fără a fi fost înregimentați în partide socialiste sau comuniste, au apreciat, făcîndu-i bilanțul, că aceasta a ajuns la agonie, că i-a început declinul, decadența, falimen-

[5] G. Strat, *Curs de istoria doctrinelor economice*, I, Cluj, 1945, p. 349.
[6] *Doctrinele partidelor politice*, București, 1923, p. 92, 95, 96, 101.
[7] *Ibidem*, p. 141.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tul şi sfîrşitul [8]. Mărturisindu-şi impresia, N. Titulescu a apreciat în conferinţa rostită la 19 noiembrie 1930 la Universitatea din Cambridge că asista la naşterea altei lumi, fără a-i percepe complet conturul, că, mai mult ca oricînd, epoca respectivă reprezenta „un amestec de adevăruri vechi, destinate să moară, şi de adevăruri noi, încă neajuns de clare" [9]. Aidoma se consemnase şi de pe poziţiile de stînga. „Trăim — nota Lothar Rădăceanu — în plin haos al concepţiilor şi curentelor. O lume întreagă simte, plină de zbucium, că ceva trebuie să se schimbe în aşezarea societăţii omeneşti, ceva profund şi esenţial. Capitalismul în forma sa de azi şi-a trăit, în orice caz, traiul. Dar îi apar salvatori din toate părţile" [10].

Cînd impasul din 1929 a zguduit lumea capitalistă, nedumerirea avea să pună stăpînire chiar pe cele mai limpezi şi mai optimiste cugetări. Uluind pe economişti şi pe sociologi, criza — socotită o „veritabilă catastrofă" mai mult pentru economia mondială decît pentru aceea a diverselor state — a impus nu numai discuţia asupra viitorului capitalismului, ci şi — după cum observa I. Gigurtu [11] — revizuirea tuturor concepţiilor politice, economice, administrative şi culturale. De aici, o întreagă gamă de teorii asupra modului de organizare şi de repartiţie a producţiei, teorii care purtau pe frontispiciu nădejdea salvării. În acest mod, devenit „o putere anarhică în plină derută" [12], sistemul îşi căuta ieşirea din impas. În Germania, sociologul şi economistul W. Sombart prevăzuse trei soluţii : întoarcerea la economia liberală, individualistă ; rămînerea economiei în starea în care se afla ; îndreptarea către o economie dirijată [13]. Într-o formă simplificată, căile ieşirii din impas au preocupat adînc toată intelectualitatea lumii, partajînd-o fie pentru organizarea efortului în vederea combaterii crizei spre a se putea reveni la perioada ce a precedat-o, fie pentru intensificarea luptei cu scopul de a ajunge „într-o lume economică organizată pe alte baze decît cele din trecut", o organizare făcută în numele unor principii noi, de dirijare [14].

Criza convinsese pe mulţi, inclusiv pe Sombart, de imposibilitatea revenirii la trecut, mai cu seamă că în primul deceniu de după conflagraţie tentativa pentru restaurarea vechii economii liberale s-a încheiat cu un eşec. Deşi era îndeobşte cert că regimul capitalist se afla în stare de criză, pe care unii au apreciat-o de structură, iar alţii de conjunctură, fapt ce a determinat vehemente critici la adresa orînduirii, nu s-a dorit, în genere, înlocuirea sistemului, ci salvarea şi chiar întărirea lui prin abandonarea ideologiei liberale. Pentru cei mai mulţi, nu orînduirea era moartă, ci capitalismul aşa cum a rezultat din liberalism şi din individualism. Şi, cu toate acestea, s-a considerat că nici neocapitalismul experimentat în S.U.A. sub forma New Deal-ului, nici „colectivismul economic" de tip sovietic nu puteau să ofere avantaje mai mari societăţii decît liberalismul. De aici şi propunerea de înţelegere între state şi de colaborare leală prin noi directive, fără de care se luneca pe povîrnişul primejdios al autarhiei.

Şi la noi, atitudinea faţă de economia liberală mondială a fost contradictorie. Unii au stăruit pe ideea că disputa avea loc împotriva liberalismului individualist intrat în decadenţă, nu contra capitalismului în genere [15], că unica şi profunda

---

[8] W. Sombart, *L'Appogée du capitalisme*, Paris, 1932 ; G. Piron, *La crise du capitalisme*, Paris, 1936 ; P. Lucius, *Faillité du capitalisme.... ? Une explication de la crise mondiale*, Paris, 1932 ; F. Fried, *La fin du capitalisme*, Paris, 1932 ; D. Romier, *Si le capitalisme disparaissait*, Paris, 1933 ; B. Lavergne, *Essor et décadence du capitalisme*, Paris, 1938.

[9] N. Titulescu, *Documente diplomatice*, Bucureşti, 1967, p. 341.

[10] D. Rădăceanu, *Cuvînt introductiv*, la I. I. Mirescu, *Proletariatul şi economia dirijată*, Bucureşti, 1935, p. 3.

[11] I. Gigurtu, *Politicul şi economicul*, în *LEPSC*, I, 1933, 1, p. 5.

[12] I. I. Mirescu, *op. cit.*, p. 8.

[13] Apud Gh. N. Leon, *Economie politică şi politică economică*, Bucureşti, 1943, p. 50.

[14] M. Sanielevici, *Economia dirijată şi comerţul internaţional*, în *LEPSC*, III, 1935, 10, p. 146.

[15] G. Taşcă, *Către o nouă îndrumare economică şi socială*, Bucureşti, 1933, p. 15 ; St. J. Popescu, *Problemele unei economii dirijate în România*, Bucureşti, 1939, p. 29—32.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cauză care mîna și dezagrega vechile forme de guvernămînt și noile dictaturi nu era alta decît „criza finală a economiei liberale capitaliste", dezordonată și dezorganizată[16]. De asemenea, cauza crizei trebuia căutată — arăta în același sens V. Vâlcovici — în incapacitatea sistemului economic liberal de a reveni la „normal" dintr-o „abatere periculoasă"[17]. Alții erau încredințați că esența frămîntărilor exprima destinul capitalismului, însăși lupta dintre acțiunile de salvare și cele de răsturnare a orînduirii, pentru introducerea unei noi ordini economice și sociale „mai rațională și mai dreaptă"[18], că nu era vorba de o criză obișnuită, ci de una de structură[19], de ultima zvîrcolire a sistemului ajuns în agonie[20]. Cu alte cuvinte, parte din economiști s-au întrebat dacă nu cumva impasul liberalismului semnifica criza capitalismului ca sistem. Întrebarea a fost atît de șocantă, încît A.G.E.R. (Asociația Generală a Economiștilor din România) a organizat o largă dezbatere în timpul căreia P. H. Suciu a conchis că nu era nicicum vorba de un impas ce putea fi traversat în regimul economiei liberale, ci de o criză a însuși sistemului liberal, zdruncinat chiar din temelii.

Asemenea profeții au fost făcute nu numai de adversarii capitalismului, ci și de apologeții lui, îngroziți de durata, de dimensiunile și de consecințele fenomenului de criză. „Catastrofa economică — consemna organul teoretic al P.N.L. — depășește prevederile și puterile omenești"[21]. În același ton, N. N. Leon observase că pentru capitalismul din statele cu tradiție nu se deschidea nici un cîmp nou de activitate[22]. Se exprimase chiar părerea că sistemul capitalist a dispărut, fără ca socialismul să se fi dovedit pregătit să-i ia locul[23]. Mai mult, s-a afirmat că „în era gigantismului tehnic, capitalismul se năruie singur"[24], că a reușit, cum nu se poate mai bine, să se rănească cu propriile sale arme — autarhia și dictatura[25], că, în fine, tendința capitalismului de a include în sine germenii disoluți reprezenta „problema saturnală a sistemului"[26].

Salvatorii capitalismului aveau să se manifeste optimiști și la noi. În pofida eșecurilor, unii au afirmat că liberalismul era singurul capabil „să ducă mai departe popoarele civilizate pe drumul de progres pe care și l-au deschis de milenii"[27]. În ideea de a apăra structurile liberalismului român, ei s-au grăbit să convingă că impasul economic din 1929—1933 constituia un fenomen periodic cu caracter paradoxal datorat pretenției exagerate a capitalului de a fi bine „remunerat, fenomen ușor de depășit dacă se depuneau la timp eforturile necesare"[28], că manifestarea respectivă nu a reprezentat o criză de structură a orînduirii, ci, în mare parte, una de repercusiune, întrucît România a suferit în mod grav toate urmările impasului mondial[29]. N. Dașcovici avea să adauge că acei — destul de numeroși — care vorbeau de criza regimului capitalist ca de o catastrofă treceau ușor cu vederea că evoluția societății se desfășoară în etape. În fapt, arborînd con-

---

[16] D. Rădulescu, *Introduction à l'économie dirigée en sept leçon*, Paris, 1937, p. 10.

[17] V. Vâlcovici, *Tehnică și gospodărie*, în *RFR*, II, 1935, 1, p. 83.

[18] Gr. Mladenatz, *Evoluția economiei moderne*, în *IE*, XVII, 1934, 5, p. 143.

[19] V. N. Madgearu, *Evoluția economiei românești după războiul mondial*, București, 1940, p. 23.

[20] I. I. Mirescu, *op. cit.*, p. 13; G. Ciorogaru, *Protecționism sau libertate economică?* în *AB*, XV, 1935, 2, p. 19.

[21] M. Romniceanu, *Organizarea sărăciei*, în *D*, XX, 1932, 5, p. 24.

[22] N. N. Leon, *Problema declinului capitalismului*, București, 1929, p. 13.

[23] V. N. Madgearu, *Economia dirijată*, în *VR*, XXVI, 1934, 7, p. 17.

[24] B. Solacolu, *Despre nevoia unei concepții noi în economie*, București, 1938, p. 31.

[25] I. I. Mirescu, *op. cit.*, p. 12—13.

[26] B. Solacolu, *op. cit.*, p. 24.

[27] I. Constanțiu, *Economia dirijată și gîndirea contemporană*, în *LEPSC*, IV, 1936, 23, p. 364.

[28] „Dimineața", 2 decembrie 1930; „Argus", 17 decembrie 1931.

[29] D. Rottman, *Aspectele generale ale crizei românești în cadrul crizei mondiale*, în *Aspectele crizei românești în cadrul crizei mondiale*, București, 1937, p. 21.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

statarea că angrenajul producţiei mondiale nu trecea numai printr-o criză, ci şi printr-o perioadă de dezorientare a politicii economice, se ducea o adevărată campanie pentru sufocarea liberalismului şi îndrituirea dirijismului[30] chiar în partea răsăriteană a continentului unde forţa capitalismului era „departe de a fi ajuns la desăvîrşire"[31]. De aici s-a tras concluzia că progresul economic consta din alternanţa fazelor de prosperitate cu cele de criză sau de depresiune, că încercarea de a le îndepărta reprezenta o greşeală şi o imposibilitate[32].

Cum prima soluţie a lui Sombart a fost considerată depăşită iar a doua nu a putut influenţa pe nimeni în pofida faptului că, aşa cum am arătat mai sus, numeroşi intelectuali din lume au cerut concentrarea forţelor pentru depăşirea crizei, ultima soluţie, aceea a economiei dirijate, avea să fie plasată în centrul preocupărilor. Noţiunea a căpătat popularitate acum, în anii crizei, dar istoria ei a început a doua zi după încheierea primei conflagraţii mondiale printr-o serie de încercări de reconstrucţie economică şi socială. Didijismul, ca doctrină pigmentată de organizare ştiinţifică şi de raţionalizare putînd implica ideea de compromis şi de dozaj între libertate şi intervenţionismul excesiv, a preocupat lumea occidentală după Versailles, dar o dobîndit o largă accesibilitate mai cu seamă în anii impasului economic (1929—1933) şi perioada ce i-a urmat. Ca denumire, economia dirijată a fost lansată în 1923, la Paris, de către Henry de Man prin *Réflexions sur l'économie dirigée*, şi reluată de Bertrand Jouvenel, Werner Sombart şi alţii. Fundamentat doctrinar îndeosebi de J. M. Keynes, dirijismul avea la bază teza că economia capitalistă, ajunsă în faza complexă şi mereu ameninţată de crize, şomaj, inflaţie etc., nu mai putea fi lăsată la voia jocului liber al forţelor stihinice ale pieţii şi, ca urmare, statul trebuia să intervină prin investiţii, credite, subvenţii, reglementări în masa preţurilor şi a salariilor. Pe acest fond, şocul provocat de criză a condus la o „revoluţie" în concepţia economică, particularizată prin preferinţa şi indicarea dirijismului ca formă de organizare comprehensivă a economiilor naţionale pe bază de plan. Mai mult, Robert Mosse, profesor la Universitatea din Paris, avusese iluzia că, privită de aproape, economia dirijată, care trebuia să aibă prin excelenţă un scop uman, era datoare să lase un loc foarte important autonomiei individuale, oferind omului posibilitatea de a ajunge „în vîrful ierarhiei valorilor"[33]. De aceea, keynesismul, principala doctrină a economiei dirijate, a fost considerat de mulţi burghezi ca o „minunată izbăvire... din haosul echilibrului clasic care ignora problemele de bază ale folosirii braţelor de muncă şi veniturile şi factorii care le determină"[34]. Keynes şi adepţii lui — subliniază N. Ivanciu — considerau că viciile şi contradicţiile din societatea burgheză nu izvorau din natura capitalismului, ci din modul de organizare a economiei lui[35]. Sombart relevase tocmai în atare sens că ideea gospodăririi raţionale, lansată pe arena disputei, se afla, fără a se opune proprietăţii private, în contradicţie cu „economia haotică, dezordonată, fără plan şi fără inteligenţă"[36]. De aici şi marea speranţă că toate încercările de construire, chiar arbitrară şi abstractă, a unui „nou" sistem denumit „economie dirijată", „economie organizată" sau „planificată" decurgeau din „nevoia de a atenua pierderile, de a curma şomajul şi de a lichida pasivele pe care le-a dezlănţuit criza mondială"[37].

Aşadar, lupta pentru salvarea capitalismului a impus apelul la forme superioare de organizare. Din analiza situaţiei şi a consecinţelor impasului s-a tras imediat concluzia necesităţii menţinerii orînduirii, dar cu înlocuirea liberei con-

---

[30] Vl. Alexandrescu, *Între economia liberală şi economia dirijată*, Bucureşti, 1935, p. 19.

[31] „Argus", 28 august 1931.

[32] Th. Deleanu, *Între economia liberală şi economia dirijată*, în *LEPSC*, IV, 1936, 13—14, p. 205.

[33] R. Mosse, *Apărarea libertăţii individuale şi economia planificată*, în *E*, II, 1936, 78, p. 1.

[34] Apud, N. Ivanciu Văleanu, *Capitalismul în optica gîndirii economice burgheze contemporane*, în *Capitalismul contemporan*, Bucureşti, 1973, p. 223.

[35] *Ibidem*, p. 224.

[36] W. Sombart, *Socialismul german*, Bucureşti, 1942, p. 261.

[37] B. Solacolu, *Moneda şi economia dirijată*, Bucureşti, 1935, p. 5.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

curențe cu dirijismul și cu „reformarea" capitalismului, spre a realiza „armonia" între clase prin „egalizarea" indicelui de trai. Referindu-se la necesitatea economiei dirijate pe plan mondial, V. Madgearu arătase că, departe de a fi o „modă", dirijismul reprezenta „un sistem economic în devenire, aflat în curs de aplicare în cele mai însemnate părți ale lumii" [38], sistem apărut ca imperativ din nevoia de a construi fundamente puternice statului; în mod cert, deci, în economia dirijată trebuia să existe și un sector de stat. El era convins că libera concurență nu reprezenta regulatorul vieții economice, că se impunea ca aceasta să se întemeieze pe planuri naționale și internaționale, în care știința să-și găsească aplicații în toate domeniile [39].

În susținerea noii orientări, s-a dat curs liber exagerărilor. Astfel, spre a disculpa raționalizarea și mașinismul, acuzate pe nedrept ca autoare ale dezastrului economic din 1929—1933, partizanii dirijismului, spre a accentua caracterul hiperbolic al meritelor, s-au străduit să înrădăcineze ideea că acestea conduceau la impas numai într-un regim economic liberal, că ridicarea standardului muncitorilor în sistemul fordist „a nivelat" condițiile de viață între clasele sociale, metodele moderne de producție făcînd pentru omenire mult mai mult decît toți declamatorii politici. Exagerările s-au reflectat și în faptul că unii contemporani [40], luînd în considerare soluțiile preconizate în direcția economiei dirijate, au trăit senzația că se aflau în fața unor „schimbări fundamentale", asupra naturii și dimensiunilor neavînd încă claritate deplină din pricină că economia capitalistă ajunsese la un stadiu în care posibilitățile, puterea de rezistență și elasticitatea ei erau aproape imposibil de apreciat. Gr. Mladenatz [41] era încredințat că asista chiar „la o abandonare cvasigenerală a principiilor liberalismului economic", obligate să cedeze locul preceptelor organizării raționale, fapt reflectat și în modificarea concepției asupra rolul statului în viața economică. Nu e mai puțin adevărat că în mod manifest sau ascuns, statele moderne au trecut la o practică economică în regim dirijat, raționalizat sau normalizat, diferind numai, în raport de specificul fiecăruia, căile și mijloacele de desfășurare.

Economia dirijată a avut însă și foarte mulți adversari. Adversitatea a apărut din mai multe considerente, între care faptul că adepții ei, conștient sau nu, erau și partizanii dictaturii. Așa se face că în vreme ce unii au demonstrat compatibilitatea economiei dirijate cu principiile capitalismului, dar și incompatibilitatea ei cu democrația [42], alții au relevat că dictaturile întrețin în mulțimile flămînde *„iluzia justiției distributive a bunurilor prin chibzuieli de politică și demagogie* purtînd titulatura pompoasă de «economie dirijată»" [43], care împingea în ultimă instanță la dictatura economică și politică [44]. În numele libertăților și al drepturilor individuale, apărătorii economiei liberale s-au opus oricăror tentative dirijate, deoarece economia planificată etc., deci centralizată și disciplinată, implica „oprimarea" persoanei. Dar nu numai liberalii, ci și alte forțe burgheze au fost încredințate că gradul de dirijare, chiar limitat, conducea la suprimarea democrației și la înlocuirea ei cu un regim autoritar. În primul rînd autarhia, către care lunecaseră unele state, reclama o activitate dirijată, fără de care era anevoioasă, dacă nu imposibilă, îndrumarea resturilor economice. În statele respective, încercările în atare direcție s-au desfășurat, în fapt, într-o atmosferă de înăbușire a libertății, așa încît unii au luat-o drept argument pentru a dovedi incompatibilitatea economiei dirijate și necesitatea întoarcerii la liberalism. G. Strat apreciase chiar că, justificată în timp de război și nefastă în vreme de pace, economia dirijată se ivise spre paguba întregii omeniri și, asemenea calului troian, a pătruns deja în cetate. Ea era făcută res-

[38] V. N. Madgearu, *Economia dirijată*, în *E*, II, 1936, 90, p. 1—2.
[39] „Adevărul", 26 noiembrie 1930.
[40] G. I. Ciorogaru, *Greșelile politicii economice și situația economică*, în *AB*, XVI, 1934, 7—8, p. 133.
[41] Gr. Mladenatz, *Istoria gîndirii cooperative*, București, 1935, p. 199.
[42] Șt. J. Popescu, *op. cit.*, p. 23, 37—43.
[43] N. Daşcovici, *Separația politicului de economic*, București, 1934, p. 35.
[44] „Universul", 15 august 1934; vezi și I. Răducanu, Gr. Mladenatz, *Curente economice actuale*, București, 1934, p. 46.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ponsabilă nu numai de neputinţa de a înlătura dificultăţile, dar şi de a le fi mărit şi antrenat în mod fatal. Aşijderea lui, M. Sanielevici a considerat că, „cu cît economia devine mai dirijată, cu atîta ea este în fond mai anarhică“ [45], iar C. R. Mircea s-a arătat încredinţat că în condiţiile haosului ce a urmat primei conflagraţii, toate statele au căutat să ajungă la un echilibru economic care a devenit însă din ce în ce mai instabil pe măsură ce se aplicau principiile economiei dirijate. Datorită acesteia — acuza el în Senat — „nimeni nu mai vede clar, nimeni nu mai ştie în ce direcţie să-şi îndrepte privirile şi activitatea pentru a găsi şi o nouă orientare“ [46]. De aici şi aprecierea negativistă că în nici o manifestare a sa economia dirijată nu poate fi privită în toată goliciunea decît la conferinţele internaţionale, în care se oglindesc spasmele unui sistem hibrid preconizat, ţinut în viaţă în mod artificial. De aici formularea „verdictului“ că economia dirijată „nu poate fi un ideal“ [47], că în gîndirea contemporană „unitară, logică, creatoare“, ea „nu-şi poate avea locul“ [48], că înşişi admiratorii operei lui Roosevelt urmau să simtă dezamăgirea, întrucît entuziasmul în S.U.A. avea să dispară tot atît de repede pe cît a apărut. Cu alte cuvinte, departe de a reprezenta un ideal spre care să se îndrepte nădejdile de ameliorare economică, doctrina dirijismului era făcută răspunzătoare într-o largă măsură de întinderea neobişnuită şi de persistenţa descurajatoare a crizei tragice ce s-a abătut asupra tuturor popoarelor.

Economia dirijată se afla, în fapt, în opoziţie cu sistemul liberal în ceea ce priveşte regimul de producţie, dar şi cu cel socialist sub raportul proprietăţii private şi a consecinţelor ; ea, ca şi keynesismul şi neoliberalismul, ca variante, căuta în afara cauzelor esenţiale soluţiile pentru remedierea cusururilor orînduirii. Deşi adoptată şi aplicată în multe state ca „o formulă de succes“ în salvarea capitalismului, căpătîndu-şi un renume datorită dispoziţiilor intervenţioniste ale statelor asupra situaţiei create de criză, economia dirijată a fost cînd acceptată şi glorificată, cînd hulită şi combătută, cînd făcută răspunzătoare pentru orice dezechilibru. Nu e mai puţin adevărat că peste antinomiile exprimate într-o atmosferă încărcată de gravele consecinţe ale crizei din 1929—1933, ideea economiei dirijate, controlul schimburilor, reglarea producţiei, a repartiţiei, a circulaţiei şi a consumului au apărut ca excelente.

Tustrele soluţii propuse de Sombart au fost analizate la noi din punctul de vedere al intereselor României. Atitudinea faţă de liberalism şi economie dirijată n-a diferit însă prea mult ; fiecare doctrină a avut partizani sau adversari şi aceasta întrucît depăşirea efectelor crizei a fost intuită contradictoriu. Pentru unii, ieşirea din greul impas nu era cu putinţă decît prin restaurarea libertăţii în viaţa economică şi consolidarea dreptului de proprietate ca atribute ale liberalismului, integrate şi puse în valoare de capitalism [49]. Mai mult, s-a susţinut că forma clasică a doctrinei era, în România, departe de a-şi fi încheiat misiunea [50]. Gh. N. Leon căutase să demonstreze chiar că părăsirea liberalismului, care a fost „axa dezvoltării istorice“, însemna „o crimă“ faţă de propriul trecut, o iremediabilă eroare în dezvoltarea bogăţiilor şi a prosperităţii naţionale, un „atentat“ asupra rolului românilor în civilizaţie, că, mai curînd, viitorul indica drept necesitate „absolută“ întoarcerea întregului balast al economiei statului spre principiile activităţii private, fără de care însăşi neatîrnarea politică nu era cu putinţă. El îşi întemeiase convingerea pe credinţa că economia de factură liberală, bazată pe profit, interes şi răspundere, nu putea să dispară, că dirijismul, în înţelesul conducerii întreprinderilor individuale de către o centrală, nu se putea

---

[45] M. Sanielevici, *Libertăţile economice şi socialismul*, în *LEPSC*, I, 1933, 24, p. 374 ; G. Strat, *Capitalismul şi economia dirijată*, în idem, 4, p. 52.

[46] *Economia naţională în discuţiunea Parlamentului*, în *BUGIR*, XII, 1934, 11—12, p. 7.

[47] *Economie dirijată sau dictatură economică ?* în *B*, XXXIV, 1935, 1586, p. 467.

[48] I. Constanţiu, *Economie dirijată şi gîndirea contemporană*, în *LEPSC*, IV, 1936, 23, p. 364.

[49] I. N. Evian, *Încătuşarea capitalismului*, în *LEPSC*, I, 1933, 13—14, p. 217.

[50] Gh. I. Brătianu, *Liberalism şi democraţie*, Bucureşti, 1935, p. 22.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

menține din pricină că legile economice „se răzbună". Într-o logică asemănătoare, G. Strat considerase că însuși destinul statului se împletea și se confunda cu soarta burgheziei liberale, că slăbirea rolului ei semnifica diminuarea puterii centrale „în formele sale de viață", că forța și progresul statului sînt indisolubil legate „de puterea, de energia și strălucirea burgheziei românești" [51].

Căutînd să apere stindardul liberalismului, opozanții dirijismului au oferit „siguranța" că evoluția economiei contemporane „nu consideră capitalismul liberal terminat" [52], că viitorul era legat indisolubil de practicarea liberalismului voluntar, energic și perseverent, că, din toate regimurile economice viciate de „eterna imperfecțiune" a activității omenești, liberalismul este „cel mai logic, cel mai puțin primejdios și cel mai în măsură de a da maximum de avantaje, atît indivizilor, cît și colectivităților" [53]. Opus concepției mecaniciste pusă la baza economiei dirijate, care se potrivea, chipurile, doar „spiritului barbar" distructiv, trebuia — în viziunea apărătorilor liberalismului — așezată gîndirea economică liberalistă care lasă să funcționeze nestingherit conștientul particular, pentru ca, o dată cu aceasta, să reintre în instinctele societății „spiritul de economie, de ordine, de răspundere" [54]. În concepția lui D. Drăghicescu, la care întîlnim preocupări de a scoate capitalismul liberal de sub acuzația de a fi declanșat prin politica sa criza, principiile economiei liberale nu se puteau aplica în noile condiții decît „rectificînd" perturbările cărora le-a dat naștere în mod automat, adică diverselor aspecte ale intervenționismului de stat: dirijism, planism, corporatism, fascism, socialism. Sensul pledoariei era evident: economia liberală putea ajunge la o funcționalitate „normală" și folositoare numai dacă abaterile și dereglările apărute inevitabil din aplicarea principiilor ei puteau fi „corijate" și „rectificate" continuu, motiv pentru care însuși liberalismul „cere imperios o bună doză de intervenționism" [55]. În aceeași ordine, spre a disculpa capitalismul, în speță liberalismul, unii teoreticieni au pus criza pe seama incompetenței. G. Strat, de pildă, a căutat să înrădăcineze teza că impasul economic din 1929—1933 semnifica înainte de toate condamnarea tuturor sistemelor care „au nesocotit în funcționarea lor adevărurile indestructibile ale individualismului", că criza se datora falsificării și vicierii de către capitaliștii nevolnici a principiilor, fapt ce a determinat o economie „imorală în practicile sale și sterilă în rezultatele sale sociale", o „parodie a doctrinei individualiste și o flagrantă negațiune a regimului economic anterior" [56]. De unde și concluzia că viitorul capitalismului atîrnă într-o largă măsură de priceperea, voința și energia celor ce „comandă" în stat și în viața economică privată.

Peste aceste puncte de vedere, alții au făcut concesii orientărilor prodirijiste, acceptînd și pledînd pentru ideea necesității adoptării unor măsuri care să limiteze economia liberală în avantajul celei planificate. Aceasta s-a întîmplat mai ales în anii crizei, cînd, zguduit puternic sub raport teoretic și practic, liberalismul tradițional a trebuit să țină seama de criticile dirijiștilor și să se acomodeze cu noile realități și cerințe. În consecință, totul trebuia să se reducă la un program care, din punct de vedere financiar, să cuprindă buna gospodărire a banului public, desființarea cheltuielilor inutile, simplificarea raporturilor între contribuabili și fisc, iar sub raport economic să asigure îndrumarea rațională a agriculturii și a industriei prin coordonarea tuturor energiilor și prin canalizarea lor spre interesul colectivității [57]. Se încerca astfel să se conteste nu numai ideologia economiei dirijate, chiar ca soluție de „salvare" a capitalismului, ci

---

[51] G. Strat, *Destinul burgheziei românești*, în *LEPSC*, I, 1933, 1, p. 9; *Viitorul capitalismului*, în idem, I, 1933, 12, p. 180.

[52] Th. Deleanu, *Între economia liberală și economia dirijată*, în idem, IV, 1936, 15—16, p. 234.

[53] A. Strat, *Liberalismul și producțiunea*, în idem, I, 1933, 6, p. 89.

[54] I. Constanțiu, *Psihologia economiei dirijate*, în idem, III, 1935, 13—14, p. 204—205.

[55] D. Drăghicescu, *Economia liberală trebuiește nu dirijată, ci controlată și rectificată*, în idem, VI, 1938, 18, p. 389.

[56] G. Strat, *Curs de istoria doctrinelor economice*, I, București, 1946, p. 615.

[57] Gh. N. Leon, *Economia politică...*, p. 179.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

şi doctrina socialistă, una confundată voit cu cealaltă din dorinţa de a apăra cu orice preţ liberalismul.

Concesiile făcute n-au liniştit însă adversitatea faţă de liberalism. Alternativa teoretică a întoarcerii la economia capitalistă liberală era — în optica lui V. Madgearu — „un simplu deziderat platonic", cu adepţi numai „înlăuntrul şcolii economice liberale" [58]. În acelaşi spirit, I. Răducanu precizase că nicăieri principiile economiei liberale nu mai guvernau viaţa naţiunilor, că pretutindeni se observa o tendinţă tot mai puternică de structurare care impune economia organizată. Tendinţa era atît de evidentă, încît chiar unii partizani ai liberalismului au propagat în noile condiţii măsuri ştiinţifice de reglementare a activităţii individualiste, mai ales că problemele economice se arătau la noi, ca şi aiurea, deosebit de complexe.

Contradictorie a fost şi atitudinea faţă de economia dirijată ca soluţie de ieşire din criză. Existenţa întinsă a şomajului în condiţiile neutilizării întregii capacităţi de producţie a întreprinderilor a influenţat adînc conceptul intervenţionismului de stat în viaţa economică, îngăduind ca orientarea dirijată să cucerească puternice redute. Sugestivă a fost, în consecinţă, sporirea accelerată a circulaţiei ideilor în legătură cu creşterea rolului intervenţionist al puterii centrale în sectorul producţiei, ceea ce, aşa cum s-a subliniat în zilele noastre [59], reclama o paletă largă de atribute, de la forme moderate de intervenţionism, îngemănate cu elemente de liberalism, pînă la întocmirea unor planuri de ansamblu. Şi, cu adevărat, cei mai de seamă economişti, şi nu numai ei, s-au angajat prin studii să stabilească modalitatea adaptării dirijismului la structura şi la conţinutul economiei naţionale. „Leacul trebuie căutat — arăta unul dintre ei — într-o înţeleaptă intervenţie a statului în procesul de distribuire a muncii şi a bunurilor, precum şi în reglarea producţiei potrivit nevoilor reale" [60]; însăşi dirijismul a fost considerat de apărătorii capitalismului „de o puternică şi stăruitoare actualitate" [61], o necesitate evidentă şi ineluctabilă [62], fără de care economia naţională era ameninţată „în însăşi existenţa ei" [63]. După părerea lui V. Madgearu [64], economia dirijată reprezenta în statele agrare singura soluţie capabilă de a lichida pasivul crizei, de a asana viaţa economică şi de a o orienta în raport cu noua situaţie internaţională. În acest scop era nevoie de ajutorul puterii centrale exercitat prin organisme menite să studieze conjuncturile, să prevadă mersul afacerilor economice şi să preîntîmpine dezechilibrul creat de criză. El era convins — credinţa utopică — de posibilitatea de a întrezări în economia dirijată „începutul unei noi epoci, în care, în locul dezechilibrului ce caracterizează viaţa economică a capitalismului contemporan, tinde să se instaureze un echilibru economic, care are să fie piatra unghiulară a unei structuri economice rînduite metodic şi calculate în mişcările ei de mai înainte" [65].

Privind cu simpatie încercările făcute în Apus de a realiza o economie dirijată, prin programe unitare de redresare şi de reconstrucţie, Madgearu critica pe liberali care s-au speriat de noua orientare, continuînd să fluture „iluzia liberalismului economic". Critica era tendenţioasă de vreme ce România, chiar guvernată de liberali, a început, simultan cu statele mari, practica economiei dirijate prin corectarea politicii în sectorul comerţului exterior potrivit atitudinii manifestată de fiecare ţară faţă de importul românesc, ca şi prin rectificarea activităţii industriale şi a comerţului interior o dată cu aplicarea tarifelor şi a impozitelor fiscale [66]. Oportunitatea adoptării economiei dirijate a fost

[58] V. N. Madgearu, *Economia dirijată*, în *E*, II, 1936, 90, p. 1.

[59] N. N. Constantinescu, T. Postolache, Ivanciu Nicolae-Văleanu, I. Bulborea, *Istoria ştiinţelor în România. Ştiinţe economice*, Bucureşti, 1982, p. 129.

[60] V. Vâlcovici, *op. cit.*, p. 83.

[61] M. Constantinescu, *Cuvînt înainte*, la K. Englis, *Economia dirijată*, 1938, p. 9.

[62] D. Rădulescu, *op. cit.*, p. 127; Şt. J. Popescu, *op. cit.*, p. 7.

[63] St. J. Popescu, *op. cit.*, p. 20.

[64] V. N. Madgearu, *Economia dirijată*, în *VR*, XXVI, 1934, 7, p. 18.

[65] Idem, *Economia dirijată şi cooperaţia* în *IE*, XVII, 1934, 5, p. 129.

[66] M. Plătăreanu, *Necesitatea reorganizării ministerelor de industrie şi finanţe*, în *D*, XXIII, 1935. 5.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

motivată[67] de prezența cauzelor care o reclamau și anume necesitatea unor înfăptuiri pe baze planificate, „prevenirea și combaterea" depresiunilor, organizarea aparatului de producție. Necesitatea rezulta și din faptul că intervenționismul de stat, lipsit de unele criterii de bază, a dus un timp la rezultate contradictorii, inclusiv la disproporții între ramuri și la conflicte de interes în paguba factorului general. Faptul a impus nevoia unei politici dirijate sistematic, preconizîndu-se planul economic național pentru a cărui alcătuire a fost desemnat Consiliul Superior Economic. Dar, peste teorii și principii — remarcase I. Veverca[68] — România era silită, sub imperativul istoric și politic imediat și de perspectivă, ca și sub presiunea evenimentelor economice, să caute o nouă organizare, să dea o bază sănătoasă activității productive, de desfacere și de consum.

Sub raportul necesității economiei dirijate pentru întărirea orînduirii, cîteva opinii sînt cît se poate de sugestive. V. Madgearu, bunăoară, considerase că aceasta era, în criza de structură pe care o străbătea capitalismul, „singura alternativă practică, față de înlocuirea completă a economiei liberale cu o economie planificată de tip socialist"[69]. Un alt contemporan, P. I. Ivan, a subliniat că, oricare erau preocupările din care a izvorît ideea de economie dirijată, scopul se prezenta același: ca în regimul capitalist al proprietății să se procedeze la înlocuirea sistemului bazat pe „automatism" cu unul care să pună la adăpost producția, circulația și desfacerea de consecințele dezastruoase ale fluctuațiilor ciclice ce caracterizează economia liberală, dotînd-o astfel cu mai multă ordine și stabilitate. Altfel spus, echilibrarea producției cu consumul prin dirijarea ofertei și a cererii după un plan rațional prin moderarea primei și stimularea celei de a doua, obligînd întreprinderile să se supună unor norme de conducere fixate de puterile publice.

Ca și în alte cazuri, în justificarea necesității ei s-a tins să se dea credit și ideii de justiție socială care, în fapt, urmărea, pe de o parte, să facă din masele populare forțe aderente iar, pe de alta, să le trezească spiritul de revoltă și lupta de clasă. Pe aceeași linie, a fost pusă în circulație și teza că economia dirijată — ca expresie firească a legilor evoluției capitaliste — s-a născut și s-a format și din necesitatea de a „tempera" profitul într-o societate care îl exacerbata, deci de a limita excesele economiei capitaliste. Se căuta să se convingă că economia dirijată se baza nu pe principiul cîștigului infinit, caracteristic regimului liberal, ci pe acela al satisfacerii intereselor „generale"[70]. Tendința mărturisită deschis era de a „disciplina" forțele sociale „de jos", creîndu-le iluzia echității într-o societate capitalistă perfecționată. Cu alte cuvinte, în mare parte problemele economiei naționale au fost considerate ca teme de „etică socială", posibilă de atins printr-o tehnică perfectă de organizare. I. Răducanu învederase tocmai în atare sens că o economie organizată urmărea și o „dreaptă" repartizare a bunurilor, nu numai mărirea producției, că planul general de structurare trebuia să fie călăuzit de „etica socială". Se preconizase, de asemenea, ca economia dirijată să înlăture exploatarea țărănimii prin decalajul enorm dintre *prețurile scăzute ale produselor agricole* și cele ridicate ale articolelor industriale, fapt considerat posibil prin combaterea tuturor formelor de monopol[71].

În covîrșitoare măsură, prevederile și intențiile sociale ale economiei dirijate tindeau să eludeze pericolul ce venea „de jos în sus" într-o perioadă pe care O. Goga o caracterizase drept „prerevoluționară", C. D. Bușilă o definise „de revoluțiune latentă", iar N. Iorga o condensase în cuvintele „lumea se teme de revoluție"[72].

În fond, ce s-a înțeles la noi prin economia dirijată? În mare, s-a apreciat că dirijismul semnifica un nou regim economic în care, fără a afecta structura

---

[67] St. J. Popescu, *op. cit.*, p. 7.
[68] I. Veverca, *Naționalism economic*, București, 1941, p. 171.
[69] V. N. Madgearu, *Economia dirijată*, în *E*, II, 1936, 90, p. 1.
[70] C. I. Oprescu, *Cooperația și planul economic*, București, 1939, p. 68.
[71] *Programul P.N.Ț.*, București, 1935, p. 9; *E*, II, 1936, 54, p. 3.
[72] N. Iorga, *Memorii*, V, p. 391, 396; C. D. Bușilă, *Cu privire la situația economică*, Craiova, 1932, p. 65—66; O. Goga, *«Jurnal politic» 1931*, în *RITL*, 1985, 2, p. 157.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

politică şi proprietatea, conducerea şi orientarea aparatului de producţie, de circulaţie, de schimb şi de repartizare urma să se facă după un plan conştient întocmit pentru a obţine „ordinea" şi „echilibrul" vieţii economice. Adepţii noului sistem au tins să pună în evidenţă că, pe cînd politica economică făcea apel *numai* la programele partidelor, economia dirijată avea neapărată nevoie de un plan. Trebuie subliniat că, pentru început, în noua orientare, ştiinţa economică nu avea la îndemînă o terminologie sigură, unanim acceptată, fapt care a lărgit într-o măsură confuzia. Drept urmare, unii autori au folosit expresia „economie organizată" spre a caracteriza diferitele formule (economie ordonată, organizată, dirijată, planificată, programată, raţionalizată, corporativă, cooperatistă) ce se agitau în epocă. Comună le era teza destul de vagă de înlocuire a anarhiei prin organizare, care presupunea — aşa cum arătase Gr. Mladenatz — „atît existenţa unui sistem preconceput, cît şi ideea de dirijare şi de control permanent al funcţionării sistemului economic" [73].

În atare condiţii, o diversitate de sensuri au fost puse în sarcina economiei dirijate : fie echivalentul planului economic [74] ; fie „colectivism", prin „topirea" iniţiativei individuale şi sporirea utilităţii sociale a proprietăţii [75] ; fie o „modă" care a dobîndit neobişnuita popularitate a raţionalizării datorită planului cincinal sovietic şi dispoziţiilor intervenţioniste ale statelor [76] ; fie o noţiune improprie, întrucît era vorba de o metodă de intervenţie, nu de un sistem, care stă la îndemîna oricărei forme de stat pentru a organiza, pe baza unui plan raţional întocmit, activitatea societăţii prin economie [77] ; fie expresia goanei după cele mai noi formule lansate în străinătate, aruncată în dezbatere de acei care doreau „o reacţiune puternică împotriva dezordinelor economice şi sociale pe care le provoca regimul capitalist" [78] ; fie dreptul statului exprimat generic de a se amesteca organic, în forme simple sau complexe, în economia naţiunii, după un plan bine întocmit de oamenii care deţin puterea politică [79] ; fie mijloace „artificiale, trecătoare şi adaptate... în contra efectelor dăunătoare ale crizei economice" [80] ; fie o economie îndrumată care înlocuieşte dilentantismul atît de dăunător avuţiei naţionale [81], îndrumare operată de stat cu „socoteala", făcînd cu neputinţă producerea şi desfacerea mărfurilor altfel decît o cereau nevoile cuprinse în planul statului ; fie politica „de a înlătura prăpastia şi nedreptatea dintre preţurile produselor agricole şi preţurile articolelor pe care le dau fabricile" [82] ; fie o ideologie „de esenţă efemeră", sortită cu atît mai grabnic perimării, cu cît vor fi mai devastatoare piedicile pe care le crează dezvoltarea noastră ca stat modern [83] ; fie cel mai ingenios sistem de spoliere, cel mai iscusit mijloc de a trece averi în posesia unei categorii sociale, atunci cînd nu există un organ central de coordonare [84] ; fie o fază a economiei statului, „o mînă sincer şi integral întinsă unui naţionalism constructiv" [85] ; fie o tendinţă generală de a introduce o ordine superioară în organizarea economică, o reacţie contra liberalismului care nu a adus „echilibrul armonios", o formă de a „lămuri" neliniştea universală în

---

[73] Gr. Mladenatz, *Istoria gîndirii cooperatiste*..., p. 200—201.
[74] G. Strat, *Capitalismul şi economia dirijată*, în *LEPSC*, I, 1933, 4, p. 52.
[75] I. Diaconescu, *Moneda şi repartiţia în economia îndrumată*, în idem, I, 1933, 7, p. 104.
[76] I. Diamant, *Economia dirijată*, în *BIROM*, VII, 1933, ianuarie-februarie, p. 17.
[77] I. Răducanu, Gr. Mladenatz, *op. cit.*, p. 46, 50.
[78] L. Ionescu, *Economie dirijată sau politică economică ?* în *D*, XXIII, 1935, 9, p. 15.
[79] A. Gusti, *Economia dirijată*, în *LEPSC*, II, 1934, 18, p. 273.
[80] C. St. Stoicescu, *Economia dirijată şi controlul devizelor*, în *E*, I, 1935, 4, p. 3.
[81] Idem, II, 1936, 54. p. 3.
[82] *Programul P.N.Ţ.*, Bucureşti, 1936, p. 10—11.
[83] N. Angiulescu, *Aristocraţia agrară*, în *LEPSC*, V, 1937, 9, p. 167.
[84] *LEPSC*, V, 1937, 19, p. 350.
[85] V. Alboteanu, *Ideologie şi afaceri... a.b.c-ul economiei naţionale*, Bucureşti, 1939, p. 85.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

prezența unei crize prelungite ; fie, în fine, o stare care nu trebuia să treacă dincolo de măsurile de ordin general, ceea ce însemna ca statul să procedeze la îndrumare, fără însă a substitui inițiativa privată și fără a intra în amănunte.

Așadar, problema economiei dirijate era departe de a fi căpătat o definiție și un cuprins unanim acceptate de cei care vorbeau în numele ei. După părerea lui M. Manoilescu, ajuns președinte al Consiliului Superior Economic, termenul era folosit, totuși, „pînă la abuz", el însuși neavînd prea multă „simpatie" pentru cuvîntul respectiv, socotit prea „particular" și prea derivînd dintr-o concepție „incompatibilă" cu economia organizată [86]. Dar, chiar privită cu lipsă de simpatie, economia dirijată trebuia pusă la baza planului, mărturisea Manoilescu în *Prefața* la *Orientările generale pentru alcătuirea unui plan economic pe un termen mai lung ;* o examinare științifică, prin comparație, a diferitelor ramuri de producție era datoare să stabilească între factorii economici o adevărată ierarhie și să dirijeze politica statului spre favorizarea acelora care reprezentau maximum de contribuție la sporirea venitului național cu minimum de mijloace.

Drept consecință a înțelegerii foarte variate a conceptului de economie dirijată, și aria lui a fost intuită extrem de diferit. Tiparele burgheze, valabile pentru state capitaliste avansate — observă N. Ivanciu — nu se potriveau la noi, fapt care a obligat pe economiști să încerce a formula teorii cît mai apropiate de propriile realități, știut fiind că și România, întîrziată în dezvoltarea capitalistă, a fost afectată de criză [87]. De aceea, unii contemporani, plecînd de la adevărul că opera de refacere și structura socială difereau de a altor state, au pledat pentru remedii specifice României, care, prin intervenția statului, să ducă la încurajarea inițiativei particulare, la îmbunătățirea randamentului agricol și la completarea utilajului industrial [88]. Alții, denunțînd monopolul băncilor, au reclamat economia dirijată de stat pentru a le înfrînge puterea, considerînd că „supravegherea cantitativă", ca funcție limitativă a noului concept, avea o importanță secundară după lichidarea datoriilor rămase din prima conflagrație mondială. După alte opinii, economia dirijată, înțeleasă în esență ca o îndrumare a elementelor ce compun prețul, trebuia să aibă caracter de permanență în preocupările autorităților centrale, motiv pentru care era confundată cu însăși ființa statului, cu realizarea celor mai mari idealuri ale neamului ; ea semnifica, altfel spus, dreptul statului, exercitat în formele cele mai complexe, de a se amesteca organic în economia națiunii după un anume plan.

Desigur, cu asemenea optici s-a putut ajunge ușor la exagerări și la confuzii. La exagerări, întrucît conceptul de dirijism a fost considerat realmente „capabil" de a învinge criza, de a îmbogăți rapid și efectiv statul, de a reglementa venitul în folosul posesorului și al societății [89], organizarea producției în funcție de posibilitățile de desfacere și statornicirea unei repartiții rationale a producției [90]. La confuzii, deoarece, în concepția voit derutantă a unora, pentru dirijarea vieții economice pe bază de plan nu era necesar să se recurgă la intervenționismul de stat, sau la instaurarea ordinii socialiste, concentrarea capitalistă și organizarea profesională „creîndu-i" bazele necesare. De aici și afirmația greșită că economia dirijată e o formă de socialism. Confundarea dirijismului, de natură capitalistă, cu planificarea, de esență socialistă, avea să apară în gîndirea unor contemporani, precum Al. S. Penescu care a pus laolaltă, ca numitor comun al economiei dirijate, planul cincinal sovietic, „experiența Blum", programele corporatismului, ale hitlerismului, ale neosindicalismului și ale catolicismului social [91]. Confundînd semnificațiile, M. Sanielevici a ajuns să aprecieze că economia dirijată, bazîndu-se pe forța politică dată de adeziunea ma-

[86] M. Manoilescu, *Secolul corporatismului*, București, 1934, p. 37.
[87] N. Ivanciu, *Opinii cu privire la gîndirea economică...*, p. 112, 115.
[88] D. Iorgovici, *Munca organizată și economie dirijată în cadrul interesului național*, București, 1935, p. 3, 39.
[89] D. Rădulescu, *op. cit.*, p. 55, 127.
[90] G. T. Șușnea, *Planul industrial și raționalizarea*, București, 1937. p. 25.
[91] Al. S. Penescu, *Conceptul de progres în doctrinele economice*, București, 1940, p. 203.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

selor, avea sau afirma întotdeauna, în viziunea socialiştilor, tendinţe „egaliare", iar în a cartelurilor industriale, idealul „stabilităţii" [92].

O poziţie realistă faţă de asemenea exagerări şi confuzii n-a întîrziat să apară. Contemporani lucizi au apreciat că, la prima vedere, între cele două sisteme ar fi asemănări. În realitate, concepţiile se diferenţiau, întrucît socialismul „nu preconizează, pur şi simplu, o extindere a atribuţiilor puterilor centrale în viaţa economică, ci consideră ca inevitabilă schimbarea radicală a regimului proprietăţii" [93]. Socialismul — avea să se afirme cu justeţe — se deosebeşte de economia dirijată şi prin scop, deoarece urmăreşte schimbarea ordinii sociale prin ridicarea muncitorului pe prim plan, pe cînd economia dirijată nu tinde decît să evite o catastrofă, ale cărei urmări s-ar măsura, ca gravitate, „nu numai prin ruinarea unor ramuri de producţie, dar chiar prin prăbuşirea actualei ordini economice capitaliste" [94]. În chip identic, V. Madgearu remarcase cu obiectivitate că acţiunile de raţionalizare într-o industrie sau un grup de industrii nu puteau fi considerate ca economie dirijată, că era o nepotrivire ireductibilă între sistemul bazat pe proprietatea privată şi planificarea de tip socialist, care presupune stăpînirea mijloacelor de producţie.

Pe de alta, s-a demonstrat în stînga vieţii politice că dirijismul făcea parte din legile obiective ale dezvoltării capitalismului, că utilitatea lui nu era în funcţie nici de resentimentele faţă de orice intervenţionism de stat, nici de idealurile socialiste *„prin care se ajută propaganda în favoarea acestei noi metode economice"* [95]. Capitalismul, supus „necesităţilor de existenţă ale omenirii" printr-o economie internaţional dirijată, crea oarecum „preparative socializante", dureroase pentru el. Acceptarea economiei dirijate izvora însă nu din dragostea unor socialişti pentru ea, nici din dorinţa aplicării unei formule magice, ci fiindcă era expresia legilor evoluţiei capitaliste, care nu puteau fi, deci, ocolite. Din convingerea că, pentru muncitori, economia dirijată reprezenta unul din mijloacele necesare realizării ţelurilor „proprii", nu nu scop în sine, I. I. Mirescu calificase clasa în numele căreia vorbea drept „partizana" hotărîtă a intervenţionismului de stat şi legase realizarea unui plan de economie dirijată, „corespunzător" nevoilor maselor, de forma democratică a statelor. Cei ce chemau muncitorii să acţioneze în atare direcţie, interpretau economia dirijată ca o problemă politică, nu una simplă de organizare, a cărei rezolvare se afla în raport de „puterea" clasei muncitoare în stat. Potrivit acestui punct de vedere, proletariatul, deşi se manifestase ca adversar al metodelor şi al scopului preconizat de adepţii economiei dirijate, nu putea fi, în principiu, împotriva ideii şi normelor de organizare, chiar în regim capitalist, şi trebuia să sprijine formarea de mari unităţi productive (carteluri, monopoluri etc.), nu pentru profitul lor, ci ca forme de a „răspunde" consumului şi a „uşura" drumul către o politică economică sub dirijism. I. I. Mirescu recomandase cîteva măsuri în ramurile comerţ, cooperaţie, transporturi, repartiţie, agricultură, finanţe etc., considerate ca absolut necesare pentru crearea bazei unui început de economie dirijată. Măsurile preconizate aveau nu semnificaţia radicalismului soluţiilor socialismului, ci o valoare tranzitorie menită să asigure trecerea pe calea paşnică de la regimul întemeiat pe profit la unul dirijat, fondat pe principiul producţiei care acoperă consumul, sistem inspirat „exclusiv" din interesele colectivităţii. Noi — arăta autorul — proiectăm o economie dirijată „sub direcţiunea şi influenţa politică şi publică a claselor muncitoare care urmează să se îngrijească ele însele în acest caz de latura politicii sociale în această perioadă tranzitorie, cînd, în mod logic, în totalitatea ei, economia dirijată nu va fi altceva decît politica socială în adevăratul sens al cuvîntului" [96]. Aşadar, trecerea de la economia existentă la cea intuită de o parte a mişcării socialiste şi sindicale putea avea loc chiar în cadrul pro-

---

[92] M. Sanielevici, *Economia dirijată şi comerţul internaţional*, în *LEPSC*, III, 1935, 10, p. 146.

[93] P. I. Ivan, *Către o nouă ordine economică*, în *ALACI*, VI, 1935, 4—5, p. 35.

[94] *Ibidem*.

[95] I. I. Mirescu, *op. cit.*, p. 6.

[96] *Ibidem*, p. 100—101.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ducției capitaliste din acel moment, teză aflată în contradicție cu optica radicală a comuniștilor.

În fapt, prin măsuri de îndrumare și de conducere a economiei cu ajutorul statului, economia dirijată era și este un răspuns burghez la problemele ce apar prin adîncirea contradicțiilor capitalismului, purtînd, în consecință, un puternic caracter de clasă și exprimînd o manifestare a capitalismului monopolist de stat. Altfel spus, prin economie dirijată s-a înțeles un sistem în care statul capitalist își asuma rolul de a îndruma și a reglementa activitatea întreprinderilor private, orientînd-o în mod conștient într-un sens determinat, înlocuind mecanicismul spontan cu unul funcțional dirijat spre a evita haosul și crizele, a grăbi sfîrșitul depresiunii, a micșora proporțiile catastrofei și a asigura cel puțin un anumit grad de stabilitate dezvoltării aparatului de producție, de circulație, de desfacere și de consum.

Deși inițiativele n-au lipsit, economia dirijată s-a manifestat la noi ca „o activitate stingherită și încătușată în elanul ei de dezvoltare prin restricțiuni create de legi, regulamente și dispoziții administrative“ [97]. B.U.G.I.R. considerase greșit că aplicarea ei a avut „efecte dezastruoase“, motiv pentru care a reclamat încetarea intervenționismului de stat, acesta trebuind să se arate doar prin întocmirea unui program economic, bun de executat de guverne în înțelegere și în colaborare cu organizațiile profesionale cu caracter productiv [98]. Concluzia extrasă în epocă, anume că planurile economiei dirijate reprezentau o continuare a programelor partidelor politice, fără a însemna „ceva nou“, era eronată.

LA DISPUTE ENTRE LE LIBÉRALISME ET LE DIRIGISME POUR LA MODERNISATION DE LA ROUMANIE DE L'ENTRE DEUX — GUERRES

RÉSUMÉ

La modernisation de la Roumanie demandait une option claire pour le régime sous lequel elle allait être réalisée, question largement débattue ailleurs. D'ici la dispute entre le libéralisme et le dirigisme. L'auteur met en évidence le fait que le libéralisme de l'entre-deux-guerres est devenu plus prudent et plus conservateur sur le plan interne devant l'assaut d'autres forces, surtout démocratiques. Pour pouvoir conduire la modernisation de la Roumanie, le libéralisme, ne pouvant revenir aux formes classiques, a accentué ou ajouté quelques particularités : l'accroissement de l'interventionnisme d'état en économie, la soulignement du but d'utilité publique, l'organisation de la production industrielle, la compression du principe de l'individualisme dans l'intérêt de l'état capitaliste, l'établissement d'un régime de circulation et de distribution des biens proche de l'idéal de „justice“.

Au camp idéologique opposé se trouvait le dirigisme, considéré comme un système où l'Etat capitaliste assumait le rôle de diriger et de réglementer l'activité des entreprises particulières, en l'orientant consciemment dans un sens déterminé, en remplaçant le mécanisme spontanée avec un autre fonctionnel-dirigé pour „éviter“ le chaos et les crises, accelérer la fin de la dépression et assurer au moins un certain degré de stabilité du développement de l'appareil de production, de circulation et de consommation.

La balance de la victoire a penché petit à petit vers le dirigisme qui a déterminé aussi l'élaboration officiellement des orientations générales pour la constitution d'un plan économique à longue échéance. Le danger externe et le déclenchement de la seconde conflagration mondiale ont réduit l'*effort propre* dans la direction du triomphe du dirigisme par la planification.

[97] D. Mociorniță, *Economia dirijată*, în *D*, XXIII, 1935, 6—8, p. 39.
[98] *Economia națională în discuțiunea Parlamentului...*, p. 10.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

COOPERAȚIA ROMÂNEASCĂ DE CONSUM ÎNTRE CELE DOUĂ RĂZBOAIE MONDIALE

DE

D. ȘANDRU

Spre deosebire de alte tipuri de cooperație din România care au apărut în a doua jumătate a veacului trecut și s-au dezvoltat continuu în primele decenii ale secolului XX, mișcarea cooperației de consum nu a găsit un teren propice nici în mediul urban și nici la sate. Prima asociație cooperativă orășenească de consum, „Concordia", a fost fondată în 1873 la București, la numai trei ani după crearea celei dintîi cooperative românești[1]. Vreme de peste un deceniu nu a mai apărut nici o altă asociație cu profil similar. Abia după promulgarea Codului comercial din 1887, care reglementa, între altele, și normele de constituire și de lucru ale cooperativelor, mișcarea cooperației de consum a început să se dezvolte la orașe, dar într-un ritm destul de lent. În plus, aproape toate asociațiile create în acea perioadă au dispărut. În ultimul deceniu al veacului trecut au apărut cîteva cooperative urbane de consum mai viabile, între ele, în 1896, „Mercur" și, în 1898, „Viața Bucureștiului", ambele în capitală, și „Galați", la Galați[2]. Dar mișcarea cooperației urbane de consum din ultimele decenii ale veacului trecut nu a avut nici rezultate, nici ecou, soldîndu-se cu eșec[3]. Cea mai mare parte dintre cooperativele constituite atunci s-au transformat ulterior în societăți anonime, astfel că inițiativele în direcția creării cooperativelor urbane nu au reușit[4].

Chiar de la primele ei începuturi, legislația românească privitoare la cooperație a urmărit sprijinirea cu precădere a asociațiilor rurale, neglijîndu-le pe cele urbane[5]. Legile cooperației din perioada 1903—1912 au înscris și unele norme de lucru pentru cooperativele orășenești, dar au impus acestor asociații un caracter strict profesional, limitînd asocierea în mediul urban numai la categoriile agricultorilor și meseriașilor de orice fel, astfel că ele au constituit o frînă în calea dezvoltării cooperației orășenești[6].

Pe de altă parte, deși statul a încurajat cooperația de consum rurală, mișcarea nu a găsit un teren propice la sate din cauză că țăranul realiza atunci în propria-i exploatare o bună parte din produsele de care avea nevoie și pentru că băncile populare au îndeplinit, deși într-o măsură limitată, și rolul de cooperative de aprovizionare și desfacere[7]. Din aceste motive, prima cooperativă de consum rurală a apărut tîrziu, abia în 1902, în județul Argeș. Cooperația de con-

---

[1] Vezi Joseph Kamil, *La coopération en Roumanie*, Paris, 1932, p. 67 ; David Mitrany, *The Land and the Peasant in Rumania. The War and Agrarian Reform (1917—21)*, New York, 1968, p. 375.

[2] Alexandre M. Chabert, *La coopération en Roumanie*, Paris, 1940, p. 116.

[3] Raymond Polin et G. J. Charon, *Les coopératives rurales et l'état en Tchécoslovaquie et en Roumanie*, Paris, 1934, p. 104.

[4] Michel Mosandrei, *La coopération forestière en Roumanie*, Paris, 1926, p. 82—83.

[5] I. Fințescu, *Legislația cooperativă*, în *Enciclopedia României*, IV, p. 623.

[6] Vezi Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 105 ; Michel Mosandrei, *op. cit.*, p. 83 ; Virgil N. Madgearu și Gr. Mladenatz, *Reforma cooperației*, Cultura națională, p. 12 ; Gr. Mladenatz, *Politică cooperativă*, în *Enciclopedia României*, IV, p. 630.

[7] Lucrețiu Pătrășcanu, *Studii economice și social-politice, 1925—1945*, București, 1978, p. 117.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sum s-a dezvoltat foarte lent, comparativ cu băncile populare și cu obștile de arendare, fiind în mediul rural, în mod practic, aproape inexistentă [8], astfel că pînă la Unire nu se poate vorbi despre o asemenea mișcare, ci doar de apariții sporadice fără importanță. În 1908 ființau la sate 150 de cooperative, cu 5 904 membri, sau cu 39 membri în medie pe o cooperativă rurală, și o federală a asociațiilor de consum urbane și rurale, constituită în același an la București, care efectua operația desfacerii diferitelor produse prin membrele ei [9]. Patru ani mai tîrziu, în 1912, numărul lor a ajuns la 231, cu 10 960 membri, sau cu 47 asociați pe o cooperativă rurală [10]. În 1915 erau 412 cooperative sătești de consum, cu 20 000 membri și cu un capital social vărsat de 2 200 000 lei, dar pînă la sfîrșitul anului 144 dintre acestea au fost dizolvate, din diferite motive [11], astfel că, în realitate, totalul lor era de numai 268.

Legile din 22 martie și 23 aprilie 1916 au stabilit, pe lîngă măsuri de finanțare, modalitățile de desfacere în comun a produselor agricole țărănești de către cooperative și de organizare, prin Casa Centrală a Băncilor Populare Sătești, a asigurărilor agricole pe bază de mutualitate [12]. În perioada primului război mondial, pentru a le menține în stare de funcționare, statul le-a oferit mărfuri, în cea mai mare parte, pe credit și le-a angajat în operațiunea valorificării cerealelor, prin centrala cooperativelor, dat fiind faptul că statutele lor permiteau astfel de operații [13]. În pofida acestor măsuri, cooperația de consum rurală a avut o activitate slabă, căci aprovizionarea cu diferite produse a continuat să se facă în special prin intermediul băncilor populare. Rezultatul a fost acela că în cursul războiului multe unități au dispărut, astfel că la sfîrșitul marii conflagrații ele se aflau din nou ca la începutul mișcării [14].

În Transilvania, unde asociațiile s-au constituit pe principii naționale, ramura de consum cea mai dezvoltată, ale cărei baze fuseseră puse în 1898, aparținea minorității maghiare, care s-a bucurat în permanență de sprijinul financiar și moral al guvernului de la Budapesta. Concursul oficialităților maghiare a mers atît de departe încît Centrala cooperativelor de consum maghiare „Hangya" (Furnica), din Budapesta a putut înființa zeci de asemenea cooperative în diferite sate din Transilvania locuite în exclusivitate de români sau de germani [15]. Cooperativele de consum aparținînd sașilor și șvabilor au apărut mai tîrziu decît cele maghiare, cu începere din 1905, fără ca ele să joace pînă la Unire un rol important în viața economică a comunităților germane [16]. Datorită unor cauze de natură economică și politică, pînă la începutul veacului al XX-lea românii din Transilvania nu și-au putut crea nici o cooperativă de consum, deși o inițiativă în această direcție datează din 1890 [17]. În acel an s-a înființat la Blaj o societate de consum românească, dar ea avea puține caracteristici cooperatiste. Cele cîteva asociații constituite ulterior [18] au eșuat din cauza lipsei de interes manifestată de către societari și nerespectării principiilor cooperatiste [19].

În Bucovina, cooperativele de consum au fost organizate, ca și cele de credit, pe principii naționale, dar niciuna din asociațiile de acest tip nu s-a condus după normele Raiffeisiene, ci toate au adoptat o responsabilitate limitată la capi-

---

[8] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 105 ; Alexandre M. Chabert *op. cit.*, p. 116.

[9] Vezi Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 105 ; Constantin I. Opresc u, *Cooperația*, în *Aspecte ale economiei românești*, 1939, p. 515.

[10] Alexandre M. Chabert, *op. cit.*, p. 116.

[11] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 106.

[12] I. Fințescu, *op. cit.*, p. 623.

[13] Constantin I. Opresc u, *op. cit.*, p. 511.

[14] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 106.

[15] Constantin I. Opresc u, *op. cit.*, p. 512.

[16] Alexandre M. Chabert, *op. cit.*, p. 122.

[17] Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea V. Fienescu, *Întreprinderile cooperative*, în *Enciclopedia României*, IV, p. 665.

[18] Notăm apariția „Patriei", însoțire economică-comercială, creată în 1910, la Blaj, de către Mitropolia greco-catolică din acel oraș (cf. Nicolae N. Petra, *Băncile românești din Ardeal și Banat*, Sibiu, 1936, p. 54).

[19] Constantin I. Opresc u, *op. cit.*, p. 512.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

talul social subscris. Ele s-au dezvoltat mai lent decît însoțirile de credit, sporind de la 4 cooperative, în 1895, la 17, în 1905, și la 63, în 1914. Dintre ele, „Prăvălia românească", fondată în 1905 la Cernăuți, cu capital românesc, avea, în 1906, un număr de 740 de membri, care au sporit în cîțiva ani la 1 400. Ea a desfășurat o rodnică activitate economică și culturală, fiind lichidată, împreună cu toate celelalte 49 asociații românești de consum, către sfîrșitul primului război mondial [20].

În mediul cultivat de coloniștii francezi și germani din sudul Basarabiei a luat ființă, în 1898, prima cooperativă de consum, la Lichental, județul Cetatea Albă, dar mișcarea nu a progresat din cauza dezinteresului și a suspiciunii autorităților statului rus, astfel că pînă în 1904 s-au creat doar trei asemenea cooperative. Abia după revoluția din 1905 și odată cu acordarea unor libertăți publice, curentul favorabil cooperației de consum s-a putut înviora. Ca urmare, o intensă propagandă s-a efectuat în favoarea cooperației de consum, principalul animator în această direcție fiind românul M. V. Ghenzul, dar, ca și mai înainte, cooperația de consum a continuat să aibă o evoluție lentă [21]. Această stare s-a datorat faptului că mișcării i-au lipsit elemente de conducere destoinice și un centru de îndrumare. În același timp, mișcarea nu s-a bucurat de un sprijin special din partea statului și a zemstvelor, care și-au concentrat atenția spre cooperația de credit, neglijînd-o pe cea de consum. De altfel, abia în 1912 cooperativele de consum au reușit să obțină primele credite de la Zemstva din Chișinău. La sfîrșitul anului 1912 numărul asociațiilor era de 43, iar al membrilor lor de 4 200. Un an mai tîrziu ele s-au afiliat la „Uniunea basarabeană a societăților de consum", prima federală cooperativă apărută în Basarabia [22].

În perioda războiului mișcarea cooperației de consum a căpătat o importanță din ce în ce mai mare. După angrenarea Rusiei în marele conflict nevoile de aprovizionare au determinat o sporire numerică a cooperativelor de consum și au impus crearea și lărgirea relațiilor cu mișcările similare din alte regiuni ale imperiului [23]. În condițiile recunoașterii unor libertăți publice, sub imperiul revoluției burghezo-democratice din februarie 1917 și ca urmare a intrării în vigoare a așazisei legi Kerensky, din 20 martie 1917, numărul cooperativelor a sporit de la 209, în 1916, la 874, în 1920, dar multe dintre noile unități erau creații artificiale, izvorîte din cerințe de moment, ce efectuau aprovizionări cu articole monopolizate [24].

După primul război mondial monopolul aprovizionării populației cu alimente de către băncile populare a fost retras, ceea ce a dat un impuls constituirii cooperativelor de consum. La 10/23 februarie 1919 un decret-lege reglementa modalitățile de creare a cooperativelor de consum, de credit și economice urbane, permițîndu-le să-și recruteze membri din toate straturile populației orășenești, iar statul își asuma sarcina de a patrona mișcarea cooperației de consum atît la sate, cît și la orașe [25]. Sub presiunea lipsurilor de articole de primă necesitate de la sfîrșitul războiului, măsurile adoptate imediat după Unire pentru încurajarea cooperației de consum și furnizarea de către stat a unor mărfuri absolut necesare pentru aprovizionarea populației au impulsionat mișcarea, astfel că numai în 1919 au fost create în întreaga țară 230 noi cooperative de acest tip, cu 13 500 membri și cu 1 600 000 lei capital social vărsat [26]. Cooperația de consum urbană, favorizată de

---

[20] *Ibidem*, p. 515 ; Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 140—141. Detalii în Arh. St. Suceava, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 49/1938, f. 123.

[21] Michel Mosandrei, *op. cit.*, p. 93.

[22] Vezi detalii la Virgil N. Madgearu și Gr. Mladenatz, *op. cit.*, p. 14 ; Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 138.

[23] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 138.

[24] Constantin I. Opresçu, *op. cit.*, p. 514.

[25] Cooperația de consum urbană a rămas, împreună cu celelalte ramuri ale cooperației orășenești, cu o administrație și o conducere proprie, sub formă de Direcție generală specială creată la Ministerul Industriei și Comerțului, apoi la Ministerul Muncii, pînă la promulgarea legii pentru unificarea cooperației din 15 martie 1923, cînd a trecut, împreună cu cooperația rurală, sub îndrumarea Centralei Cooperativelor de Producție și Consum (Alexandru M. Chabert, *op. cit.*, p. 117).

[26] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 107.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

dispozițiile decretului-lege din 10/23 februarie 1919 și de conjunctura economică dată, s-a dezvoltat în perioada 1919—1921 mult mai rapid decît cea de la sate, ani în care au fost puse, de fapt, și temeliile ei[27]. La 31 decembrie 1919 existau 160 de cooperative de consum, majoritatea lor zdrobitoare fiind plasate în orașele din vechea Românie, cu 33 470 membri și cu 3 473 528 lei capital vărsat, care desfăcuseră în acel an mărfuri în valoare de circa 21 000 000 lei. La bilanțul din 1921 totalul unităților urbane a sporit la 360, ele avînd circa 100 000 membri și 15 000 000 lei capital social vărsat[28].

Curînd, acest proces a căpătat amploare și la sate, în toate teritoriile unite, intensitatea dezvoltării rețelei asociațiilor de consum atingînd într-o perioadă foarte scurtă, de numai cîțiva ani, proporții nemaiîntîlnite vreodată la nici un alt tip de cooperație din România[29]. La sfîrșitul anului 1920 existau 3 071 asemenea cooperative, din care numai circa 1 700 activau de fapt, cu 165 000 membri, 60 000 000 lei capital social subscris și 50 000 000 lei capital vărsat, care vînduseră în acel an mărfuri în valoare de 25 000 000 lei și obținuseră un beneficiu net de 15 000 000 lei[30]. Multe dintre ele erau creații pur artificiale, a căror apariție fusese favorizată de condițiile economice specifice perioadei imediat postbelice. Pe măsură ce viața economică revenea la un cadru de activitate normală, posibilitățile lor de lucru au devenit din ce în ce mai limitate, astfel că la sfîrșitul anului 1922 primele 350 de cooperative de consum au fost puse în lichidare[31].

Dar, în ciuda acestui fapt, mișcarea cooperației de consum a continuat, grație încurajării statului, să se dezvolte încă pe toate planurile vreme de cîțiva ani. Cel mai mare număr de unități, de 2 646, s-a înregistrat în 1924 ; în privința membrilor și a capitalului cotele maxime au fost atinse în 1926, cînd cele 2 522 cooperative de consum aveau 289 961 membri, 184 000 000 lei fonduri proprii, datorii de 412 000 000 lei și o cifră de afaceri de peste un miliard de lei[32]. Deși numărul asociațiilor de consum era mare, cel al membrilor lor rămînea mic, în medie de 110 persoane pe cooperativă, forțele financiare reduse, iar conducătorii nepregătiți[33]. Pe o asemenea stare de lucruri s-au grefat influențele negative ale politicii de partid, nerespectarea promisiunilor făcute de stat în legătură cu furnizarea anumitor mărfuri ce nu puteau fi procurate din alte surse și lipsa unui magazin central de aprovizionare bine înzestrat, care să satisfacă cerințele de bunuri ale societarilor. Toate acestea au constituit cauzele decăderii mișcării cooperației de consum de după 1926.

Încă din anii de avînt ai cooperației de consum asociațiile orășenești s-au resimțit de pe urma dispersării unităților, a slabei clientele, a puterii financiare reduse și a lipsei de sprijin material și moral din partea centralei, astfel că după 1922 multe dintre ele au lichidat. La 1 aprilie 1923, cînd cooperația urbană s-a unit cu cea rurală, mai existau doar 296 cooperative orășenești de consum, cu 82 621 membri și cu un capital social vărsat de aproape 13 000 000 lei[34]. După numai alți cîțiva ani asociațiile de consum urbane aproape că au dispărut complet[35]. Cooperația de consum rurală a avut o soartă oarecum similară, deși nu de proporțiile întîlnite la cea urbană. Pînă în 1927 activau în România mai multe cooperative decît îngăduiau atunci condițiile normale de existență. Din această cauză, majori-

[27] Virgil N. Madgearu și Gr. Mladenatz, *op. cit.*, p. 12.
[28] *Ibidem*, p. 13.
[29] Vezi Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea V. Pienescu, *op. cit.*, p. 636.
[30] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 107.
[31] *Ibidem*, p. 108.
[32] Detalii în Arh. St. București, fond Centrocoop, Oficiul Național al Cooperației, dosar 6/1930, f. 12—13 ; Mih. Georgescu, *Refacerea gospodăriilor țărănești prin cooperație*, în „Pagini agrare și sociale" ; IV, 1927, 5—6, p. 139 ; Alexandre M. Chabert, *op. cit.*, p. 117 ; Constantin I. Oprescu, *op. cit.*, p. 535.
[33] A. G. Galan, *La ce trebuințî economice are a răspunde cooperația agricolă în România*, în „Pagini agrare și sociale", I, 1924, 3, p. 50.
[34] Virgil N. Madgearu și Gr. Mladenatz, *op. cit.*, p. 14.
[35] *Ibidem*, p. 13—14 ; Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea V. Pienescu, *op. cit.*, p. 636.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tatea zdrobitoare a creațiilor primilor ani postbelici s-au dovedit neviabile și au lichidat. Astfel, perioada de avînt a cooperației de consum înceta în 1927.

Între anii 1919—1927 dezvoltarea cooperației de consum nu a fost uniformă pe teritoriul României întregîte, în ciuda faptului că în toate provinciile au apărut imediat după război asociații noi. Cel mai mare avînt l-a luat cooperația de consum în Vechiul regat, comparativ cu perioada antebelică și cu celelalte provincii ale țării. În Bucovina, cele 50 de cooperative de consum existente pînă în 1916 lichidaseră înainte de terminarea războiului, astfel că aici activitatea celor ce au apărut după Unire a fost reluată de la capăt, prin adoptarea modelului din vechea România[36]. În 1919 s-au creat cîteva cooperative urbane, cu un centru federal la Cernăuți[37], dar aproape toate au dispărut în cursul anului următor. Singura care a supraviețuit a fost „Asociația coperativă de consum a muncitorilor", din Cernăuți, devenită curînd cea mai mare din întreaga provincie și care s-a dezvoltat continuu, ajungînd să aibă în 1930 circa 5 000 de membri[38]. Ca urmare a măsurilor de încurajare luate de stat imediat după Unire, procesul de asociere s-a extins curînd și la sate. În 1921 funcționau 46 de cooperative, cu 15 500 membri, dintre care una singură, „Asociația cooperativă de consum a muncitorilor", din Cernăuți, mai era urbană[39]. În Basarabia găsim, în 1920, un număr de 874 de cooperative de consum, din care doar circa 700 activau, dar, ca și în alte părți, multe dintre acestea au fost produsul unor nevoi temporare, fapt ce a făcut ca numărul lor să scadă după numai cîțiva ani în mod considerabil. În primii ani postbelici are loc o descreștere însemnată a valorii operațiunilor de comercializare a bunurilor de larg consum, cooperativele basarabene făcînd aproape exclusiv operațiuni de aprovizionare cu unelte, îngrășăminte chimice, nutreturi și alte produse necesare exploatărilor agricole[40]. La finele anului 1926 mai existau 252 asociații de consum, iar la bilanțul din 31 decembrie 1928 funcționau 337, cu 36 887 membri, 15 412 635 lei capital social vărsat, care vînduseră mărfuri în valoare de 122 839 398 lei[41]. Pe ansamblu, în primii ani postbelici, cooperativele de aprovizionare și de consum din Basarabia aveau, în medie cam același număr de membri pe o asociație ca și cele din Vechiul regat, cu deosebirea că o cooperativă basarabeană deservea, de regulă, interesele mai multor comune, dar ele erau organizate pe baze mai trainice decît cele din vechea România[42]. În Transilvania fundațiile cooperației de consum cu capital românesc au fost puse abia după Unire. Tînăra mișcare a cunoscut, la început, o oarecare dezvoltare, apoi, după 1926, o perioadă de declin aproape continuu. În 1926 activau 326 cooperative, cu 43 444 membri, pentru ca trei ani mai tîrziu, în 1929, numărul lor să scadă la 166, iar al membrilor la 19 300[43].

Din cauză că prin anii 1926—1927 multe dintre organizațiile cooperative de consum nu-și mai dovedeau eficiența economică, cu prilejul discuțiilor purtate în prima parte a anului 1928 în legătură cu noul proiect al codului cooperației s-a evidențiat necesitatea lichidării formațiunilor hibride și stimularea creării unor întreprinderi viabile[44]. Ca urmare, după promulgarea codului cooperației din 12 iulie 1928 și, mai cu seamă, a legii cooperației din 28 martie 1929 s-a părăsit ideea creării cooperativelor de consum și s-au stimulat, în mod special, cooperativele de desfacere a produselor și de aprovizionare în comun a întreprinderilor agricole și meșteșugărești[45]. Prin statutele redactate în 1929 cooperativele de consum au fost unite cu cooperativele agricole ce fuseseră înființate după 1923 din îndemnul și sub controlul fostei Centrale a Obștilor și a Cooperativelor Agricole. Noul tip, rezultat din contopirea acestor cooperative, a fost denumit cooperativă agricolă de aprovizionare și desfacere în comun, rămînînd cooperative de consum

[36] Constantin I. Oprescu, *op. cit.*, p. 515.
[37] Michel Mosandrei, *op. cit.*, p. 98.
[38] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 141.
[39] *Ibidem.*
[40] Virgil N. Mtdgearu și Gr. Mladenatz, *op. cit.*, p. 16.
[41] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 138.
[42] *Ibidem*, p. 139.
[43] Constantin I. Oprescu, *op. cit.*, p. 512.
[44] Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea Pienescu, *op. cit.*, p. 666.
[45] *Ibidem.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

numai unităţile care înainte de această unificare avuseseră consumul drept principală activitate şi pentru care au fost redactate, tot în 1929, statute speciale[46].

Cooperativele agricole de aprovizionare, desfacere şi consum era destinate micilor producători — agricultori şi meseriaşi — spre a-şi procura în comun cele necesare şi a vinde produsele lor, cu eliminarea intermediarilor inutili. Activitatea lor era mixtă : 1) aprovizionarea asociaţiilor şi a zonei economice ce o deserveau cu cele necesare, îndeplinind astfel în bună parte funcţia cooperativelor de consum ; 2) desfacerea în comun a produselor zonei economice respective. Prin funcţia secundară, ele contribuiau la o mai bună valorificare a produselor agricole[47]. De la început, ele au asigurat sătenilor şi meseriaşilor de la oraşe o bună parte din produsele necesare lor, iar mai tîrziu au sprijinit vînzarea bunurilor agricole realizate pe exploatările ţărăneşti. Deşi o serie de cooperative de aprovizionare, desfacere şi consum au existat şi înainte de 1929, în primii ani postbelici ele au îndeplinit de fapt numai funcţia de consum, căci pînă în 1924 vînzări de produse agricole prin intermediul lor aproape că nu s-au efectuat[48].

Criza economică din 1929—1933 şi baza materială şi morală neconsolidată a cooperaţiei de consum a dus pretutindeni, dar mai ales în Transilvania şi în Basarabia[49], la lichidarea multor unităţi. Regresul cooperaţiei de consum, început în 1927, a continuat pînă în 1933 inclusiv, numărul unităţilor scăzînd de la 2 250 la 1 020, al membrilor de la 257 592 la 118 748, iar capitalul de la 162 530 000 lei la 101 369 000 lei[50]. Cooperativele agricole de aprovizionare, desfacere şi consum rezultate din transformarea vechilor asociaţii de consum s-au dovedit, datorită condiţiilor economice vitrege în care au activat, şi mai puţin viabile decît predecesoarele lor. Este adevărat că o parte dintre ele au participat la acţiunea de valorificare a cerealelor membrilor lor, în special a grîului, dar, din cauza lipsei de capitaluri, ele nu au putut achiziţiona toate cantităţile oferite de săteni. Pe de altă parte, operaţia de valorificare prin cooperativele neviabile ori cu mijloace financiare proprii modeste a fost sistematic descurajată de către centralele cooperative de resort, deşi ele aveau misiunea de a sprijini consolidarea tuturor asociaţiilor de consum. În perioada 1929—1935 Oficiul Naţional al Cooperaţiei Române, împreună cu Centrala Cooperativă de Import şi Export, a stimulat constituirea unor cooperative regionale pentru valorificarea produselor agricole : a cerealelor, ouălor, păsărilor, laptelui, fructelor etc., determinînd înfiinţarea a 16 cooperative de valorificare, prin intermediul cărora centrala a colaborat în mod prioritar la susţinerea preţului grîului[51].

Cooperaţia de aprovizionare, valorificare şi consum a avut, în afară de prevederile legale, cîteva însărcinări contractuale cu statul, precum aprovizionarea regiunilor lipsite de hrană cu cereale pentru consum şi cu seminţe şi valorificarea grîului. Acestea s-au efectuat într-o proporţie covîrşitoare prin sistemul operaţiilor de mandat. Totalul cerealelor manipulate prin instituţiile cooperative centrale între 1919 şi 1938 a fost de 3 255 397 tone, în valoare de 11 644 708 274 lei, sau, în medie anuală, de 162 770 tone, din care operaţiile de mandat s-au ridicat la 2 830 434 tone, în valoare de 10 218 600 221 lei, sau, în medie anuală, de 141 521 tone. Cooperativele au început apoi, în 1933, operaţia de valorificare a grîului, dirijată de stat în vederea menţinerii unui preţ remunerator pentru producătorii acestei cereale, care s-a continuat fără întrerupere şi în campaniile agricole următoare, exercitîndu-se intervenţia pe piaţa de cumpărare prin cooperaţia rurală. Cantitatea totală a fost de 972 190 de tone pentru anii 1933—1938, adică o medie

[46] Constantin I. Opresc u, *op. cit.*, p. 511.

[47] Mitiţă Constantinescu, *Politică economică aplicată*, vol. 2, Bucureşti, 1943, p. 45.

[48] Gr. Mladenatz, *Industrializarea şi comercializarea fructelor prin cooperaţie*, în „Economia naţională", XLVII, 1926, I, p. 11.

[49] Vezi Constantin I. Opresc u, *op. cit.*, p. 512 ; I. Gh. Ciurescu, *Spiritul cooperatist în Ardeal*, în „Viaţa cooperativă", Cluj, II, 1939, 2.

[50] Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos şi Mircea V. Pienescu, *op. cit.*, p. 666.

[51] *Ibidem.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

anuală de 16 203 tone [52]. La rîndul ei, cooperația a colectat și a valorificat pe bază de mandat, în folosul Centralei Cooperative de Import și Export, diferite animale, dar activitatea directă a unităților cooperative dezvoltată pe piața locală și relațiile dintre cooperative și federale, pe de o parte, și centrala amintită, pe de alta, în această direcție nu ne sînt cunoscute [53]. Cooperația și-a valorificat capacitățile și prin exportul organizat și practicat de la 1929 neîntrerupt pe aproape toate piețele Europei. Sarcina cooperației a fost ușurată și încurajată prin dispozițiile legii pentru organizarea cooperației din 28 martie 1929, modificată în martie 1933, care, prin art. 112 prevedea că toate aprovizionările publice de produse agricole trebuiau să se facă prin cooperativele de valorificare [54].

După 1935 acțiunea de stimulare a cooperației de consum a luat o nouă turnură prin modificarea legii pentru organizarea cooperației la 27 martie 1935 și prin crearea, în baza ei, a Centralei Cooperative de Consum, care îndeplinea, între altele, și funcția de magazin de gros [55]. Noua centrală a înfiripat un început de aprovizionare a cooperativelor cu bumbac, zahăr și articole coloniale, apoi cu produse manufacturate, alimente, articole de îmbrăcăminte și altele, acțiune ce a fost continuată după desființarea ei, la 23 iunie 1938, de către Diviziunea Economică a Institutului Național al Cooperației, care i-a preluat sarcinile [56].

Întrucît instituțiilor cooperative li se asigurau prin lege pe lîngă anumite scutiri de taxe și de impozite, și unele avantaje la procurarea anumitor mărfuri și, mai cu seamă, la colectarea și comercializarea produselor agricole, o parte din sindicatele agricole, viticole și pomicole, pentru a se bucura de un regim similar, și-au creat cooperative proprii în scopul valorificării recoltelor membrilor lor. Deși unele dintre ele au fost, la fel ca multe cooperative țărănești, neviabile, lichidînd după numai cîțiva ani [57], altele, precum „Bacăul", din Bacău [58], „Cooperativa agricultorilor", din Satu Mare [59], „Cooperativa regională agricolă-viticolă a Sindicatului viticol Iași [60], „Grîul de Sălaj", a Sindicatului agricol Sălaj, din Șimleul Silvaniei [61] și „Ajutorul agricol", a Sindicatului agricultorilor sași din județul Brașov s-au manifestat ca organizații comerciale extrem de active. Așa de pildă, în anii celui de-al doilea război mondial cooperativa agricolă federală „Ajutorul agricol" din Brașov, care și-a profilat activitatea în special pe achiziționarea de pe piața internă a porcilor și a boilor îngrășați în vederea exportării lor, făcea o concurență ruinătoare atît Sindicatului agricol românesc din județ, cît și cooperativelor ce urmăreau scopuri similare [62].

În ciuda faptului că legile cooperației din perioada interbelică au favorizat asociațiile de aprovizionare și consum în acțiunea de valorificare a diferitelor produse agricole, în practică activitatea lor a fost adeseori stînjenită, subminată, uneori chiar paralizată de firmele comerciale particulare ce urmăreau țeluri similare ori de organizațiile monopoliste ale marilor proprietari funciari rurali. În această privință apare concludentă concurența făcută cooperației de aprovizionare și de consum de către Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole din România la valorificarea lînii. *Sindicatelor agricole le era interzis prin legea de organizare din*

---

[52] I. I. Tatos, *Rolul federalelor de cooperative în valorificarea produselor agricole*, în „Independența economică" XXII, 1939, 6, p. 42—43.

[53] *Ibidem*, p. 43.

[54] Arh. St. București, fond Oficiul Central pentru Valorificarea Grîului, dosar 10/1933, f. 29.

[55] Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea V. Pienescu, *op. cit.*, p. 666.

[56] Constantin I. Oprescu, *op. cit.*, p. 512.

[57] Arh. St. București, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 308/1931—1943, f. 6—7.

[58] Idem, dosar 151/1943, f. 124 și 129.

[59] Idem, dosar 328/1927—1940, f. 6 și urm.; Arh. St. Satu Mare, fond Camera agricolă a județului Satu Mare, dosar 8/1930, f. 62.

[60] Arh. St. Iași, fond Federala Iași, dosar 17/1941, f. 14 și urm.

[61] Arh. St. București, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 222/1936—1945, f. 97, 113—114.

[62] Idem, dosar 225/1929—1943, f. 5.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

22 martie 1912 de a face comerţ şi de a întreprinde acţiuni cu caracter lucrativ, singurele operaţii comerciale ce le erau, totuşi, permise fiind importul sforii de Manila şi valorificarea lînii[63]. În practică însă, ele au valorificat nu numai lîna realizată în marile crescătorii de oi, ci şi cerealele şi animalele moşierilor. În privinţa lînii, sindicatele agricole judeţene şi-au asigurat, cu începere din anul 1924, graţie sprijinului binevoitor al statului şi a conducerii Băncii Naţionale a României, care le-a creditat cu generozitate, un adevărat monopol, obţinînd privilegiul de vînzător unic către fabricile de postav din ţară[64]. Prin decretul nr. 1 304, din 29 mai 1936[65], Uniunii Centrale a Sindicatelor Agricole i se rezerva privilegiul de a încheia contracte pentru vînzarea lînii de către crescătorii de oi asociaţi în sindicate cu întreprinderile de postav autohtone, care nu puteau efectua importuri de materii prime înainte de a fi absorbit toate cantităţile oferite de membrii acestor uniuni monopoliste[66].

Prin noul decret, membrii sindicatelor agricole obţineau avantaje evidente în dauna celuilalt colector : cooperaţia. Rezultatul acordării acestui din urmă privilegiu s-a răsfrînt asupra activităţii cooperaţiei de aprovizionare, care a mai putut valorifica după acest an cantităţi cu totul neînsemnate comparativ cu sindicatele. Astfel, în 1936 sindicatele au vîndut 1 842 000 kg de lînă, timp în care cooperativele au desfăcut numai 210 000 kg ; în 1937 cantităţile au fost de 1 865 000 kg şi, respectiv, 272 000 kg, iar, în 1938 de 2 719 999 şi, respectiv, 297 000 kg de lînă[67].

Faptul a determinat conducerea cooperaţiei să revendice, în mod insistent, dreptul de a colabora cu Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole din România la valorificarea lînii, pentru a beneficia şi ea de privilegiul încheierii contractelor cu fabricile de postav. În aprilie 1939, Consiliul de administraţie al Institutului Naţional al Cooperaţiei a solicitat, în Comisia lînii de pe lîngă Ministerul Agriculturii şi Domeniilor, prin dr. Voicu Niţescu, acest drept. Cererea a produs reacţia imediată şi violentă a Uniunii Centrale a Sindicatelor Agricole din România care, printr-un memoriu redactat de preşedintele ei, Const. Garoflid şi adresat regelui la 27 aprilie 1939, a insistat asupra respingerii ei[68]. O lună mai tîrziu, în Monitorul oficial din 26 mai 1939 un nou decret-lege pentru valorificarea lînii a fost promulgat, însărcinînd Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole să aprovizioneze fabricile de postav şi cu lînă pentru armată[69], astfel că privilegiile uniunii se consolidau, în detrimentul cooperaţiei. Numai în urma unor noi şi repetate cereri ale conducerii cooperaţiei mandatul de colectare a lînii a fost încredinţat, în 1941, unui număr de şapte federale şi şase cooperative situate în zonele în care creşterea oilor era mai dezvoltată, din care unele cooperative, precum „Cooperativa oierilor", din comuna Poiana, judeţul Sibiu, erau profilate în exclusivitate pe creşterea oilor[70].

Începînd cu statisticile din 1936 cooperativele de consum au fost separate de cele denumite acum de aprovizionare şi de vînzare. Aşa cum s-a menţionat, în anii crizei economice unităţile fără o bază solidă au fost puse în lichidare, ceea ce a determinat o scădere în numărul acestora cu 54,5% în 1933, faţă de 1928. După 1934 se constată un început de refacere a mişcării asociaţiilor de consum cu capital românesc, care durează pînă în 1937, fără a mai atinge măcar nivelul anului 1929,

---

[63] Idem, dosar 263/1927—1945, f. 55 ; idem, fond Casa regală Carol al II-lea, dosar 7/1939, f. 1—5.

[64] Idem, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 12/1927—1928, f. 10.

[65] „Monitorul oficial", nr. 122 din 29.V.1936.

[66] Arh. St. Suceava, fond Prefectura judeţului Rădăuţi, dosar 18/1936, f. 14.

[67] Arh. St. Bucureşti, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 89/1940, f. 24.

[68] Idem, fond Casa regală Carol al II-lea, dosar 7/1939, f. 3—5.

[69] Vezi „Monitorul oficial", nr. 120 din 26.V.1939 ; Arh. St. Bucureşti, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 83/1939, f. 67 şi 79.

[70] Arh. St. Bucureşti, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 104/1941, f. 2 şi urm.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

după care urmează o cădere bruscă, în 1939, așa cum rezultă din tabelul următor [71] :

Anul	Număr cooperative	Număr membri	Capital în mii de lei
1928	2 254	244 959	168 039
1929	1 653	185 151	160 317
1930	1 154	138 369	116 898
1933	1 026	118 748	101 369
1935	1 092	125 916	108 923
1936	1 171	127 468	111 265
1937	1 328	146 561	131 125
1938	1 144	154 735	143 529
1939	940	111 773	119 094

Analiza separată pe cele două ramuri a cooperației românești de aprovizionare și consum din anii 1936—1938, pentru care posedăm informații inedite detaliate evidențiază faptul că ramura de consum era mai dezvoltată și într-un progres evident, pe cînd la cea de aprovizionare și desfacere declinul continua în unele compartimente. Numărul cooperativelor de consum a fost la bilanțul din 31 decembrie 1936 de 817, din care 721 erau rurale, restul urbane, avînd împreună 88 676 membri, fonduri proprii în valoare de 159 800 000 lei, fonduri împrumutate de 172 200 000 lei și debitori pentru suma de 137 500 00 lei. La același bilanț existau 354 cooperative românești de aprovizionare și desfacere, cu 38 792 membri, 69 000 000 lei fonduri proprii, 98 500 000 lei fonduri străine, cu debitori pentru 83 000 000 lei, cu mărfuri în depozit de 15 600 000 lei și cu imobilizări de 34 400 000 lei [72]. La bilanțul anului următor, 1937, numărul cooperativelor românești de consum a sporit, al celor de aprovizionare și vînzare în comun s-a redus, dar la ambele categorii de asociații se înregistrează o creștere la numărul societarilor, astfel [73] :

Mediul	Număr cooperative de aprovizionare și vînzare	Număr membri	Media pe cooperativă
Urban	57	9 563	168
Rural	270	31 957	118
TOTAL	327	41 520	127

Mediul	Număr cooperative de consum	Număr membri	Media pe cooperativă
Urban	120	28 964	241
Rural	881	76 077	86
TOTAL	1 001	105 041	105

[71] Gr. Mladenatz, A. G. Galan, I. Tatos și Mircea Pienescu, *op. cit.*, p. 636 ; Institutul Național al Cooperației, *Raportul anual asupra situației generale a mișcării cooperative*, București, 1940, p. 9.

[72] Constantin I. Oprescu, *op. cit.*, p. 511.

[73] *Ibidem ;* Alexandre M. Chtbert, *op. cit.*, p. 118—119. I. I. Tatos, *op. cit.*, p. 52—53, indică alte cifre pentru cooperativele de aprovizionare și vînzare, astfel: 367 unități, cu 48 995 membri, 104 356 000 lei bilanț, cu 26 315 000 lei capital social vărsat și cu o cifră de afaceri de 236 412 000 lei.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Datele statistice din raportul Institutului Naţional al Cooperaţiei pentru anul 1938 sînt relativ confuze, dar raportul ne oferă cîteva indicaţii asupra evoluţiei celor două tipuri de asociaţii în comparaţie cu anul precedent. La bilanţul din 31 decembrie 1938 existau 611 cooperative de aprovizionare şi desfacere, din care 11 minoritare. Din cele 600 cooperative româneşti, numai 295 încheiaseră şi depuseseră bilanţul. Din rest, 125 nu încheiaseră bilanţul, iar 180 se aflau în stare de lichidare. Cele 295 cooperative cu bilanţ aveau 37 375 membri şi 251 000 000 lei capital, iar în depozit mărfuri în valoare de circa 74 000 000 lei. Faţă de 1937, unităţile cooperative de aprovizionare scăzuseră cu 32; în schimb, mijloacele lor financiare crescuseră cu suma de 64 000 000 lei [74]. La acelaşi bilanţ existau în total 2 180 cooperative de consum, din care 1 797 româneşti şi 383 minoritare. Dintre ele încheiaseră şi depuseseră bilanţul 1 514 (1 144 româneşti şi 370 minoritare); 280 nu încheiaseră bilanţul, iar 386 se aflau în stare de lichidare. Cele 1 144 cooperative româneşti aveau 117 360 societari şi dispuneau de 543 000 000 lei capital, posedînd mărfuri în depozit în valoare de 160 000 000 lei. Faţă de 1937, cooperativele de consum au sporit cu 143. Ele au marcat o îmbunătăţire în soarta lor, începînd din 1936. Astfel, mijloacele lor financiare s-au majorat în 1937 cu 63 00 000 lei, iar în 1938 sporul s-a ridicat la 112 000 000 lei [75].

Dar cooperaţia românească de consum continua să rămînă slab dezvoltată în întreaga ţară, iar în unele regiuni ale Transilvaniei aproape inexistentă. Fiind tînără şi încă neconsolidată, mişcarea cooperatistă de toate categoriile a românilor din Transilvania a fost lovită mai puternic de criza economică din 1929—1933 decît aceea din alte teritorii româneşti. În judeţul Cluj, de pildă, începuturile cooperaţiei de consum datau din 1921, ale celei de credit din 1923—1924, iar ale celei de producţie din 1928, dar toate cele cîteva asociaţii create atunci au dispărut după un număr mai mic sau mai mare de ani, astfel că în 1935 activau în judeţ doar trei asociaţii agricole create în baza legii din 22 iulie 1931, patru cooperative de cumpărare de pămînt, una agricolă, una regională pentru valorificarea cerealelor, una pentru valorificarea seminţelor de trifoi şi lucernă, una de valorificare a laptelui şi o alta forestieră, ultima constituită chiar în acel an [76]. În 1936, în cele 276 comune din Munţii Apuseni locuite de moţi, de pe raza judeţelor Alba, Arad, Bihor, Cluj, Hunedoara şi Turda, nu fiinţau decît cîteva modeste bănci populare, cooperaţia de producţie şi cea de consum fiind total necunoscute în acele teritorii. În centrele miniere activau cîteva cooperative de aprovizionare, dar accesul la ele era limitat la locuitorii ce lucrau în mine [77]. În 1938—1939 în judeţul Năsăud, la un număr de 111 comune, existau numai 18 asociaţii agricole profesionale pentru intensificarea agriculturii, una de comasare şi una de cumpărare şi exploatare a pămîntului [78], cooperaţia de consum fiind inexistentă aici. Numărul unităţilor cooperative din judeţ repartizat la totalul comunelor dădea o medie de 5,5 comune la o cooperativă, pe cînd media României era de două comune la o asociaţie. Cu toate că după marea depresiune unele ramuri ale cooperaţiei româneşti din Transilvania au intrat într-o fază de ascensiune, progresul lor era departe de a fi general, iar situaţia multora dintre unităţi, în special la acelea de consum şi de aprovizionare, atesta un cont deficitar îngrijorător [79].

Faţă de situaţia particulară în care se afla cooperaţia de consum din Munţii Apuseni, în decursul anilor autorităţile judeţene din această regiune au iniţiat

---

[74] Vezi Institutul Naţional al Cooperaţiei, *op. cit.*, p. 9—10; Arh. St. Iaşi, fond Federala Iaşi, dosar 27/1939, f. 5.

[75] Institutul Naţional al Cooperaţiei, *op. cit.*, p. 9.

[76] Vezi Arh. St. Cluj, fond Inspectoratul Agricol şi al Reformei Agrare Cluj, dosar 5/1935, f. 84.

[77] Cf. Dr. Ion L. Ciomac şi Valeriu Popa-Neeşa, *Munţii Apuseni. Cercetări asupra stărilor economice din Munţii Apuseni*, Bucureşti, 1936, p. 24 şi 240.

[78] Arh. St. Bucureşti, fond Camera agricolă a judeţului Năsăud, dosar 1117/1939, f. 1, 3, 13 şi 15; Arh. St. Bucureşti, fond Uniunea Centrală a Sindicatelor Agricole, dosar 6/1938, f. 308. Vezi şi situaţia cooperaţiei din judeţul Maramureş din anul 1935 (Arh. St. Cluj, fond Inspectoratul Agricol şi al Reformei Agrare Cluj, dosar 11/1935, f. 50).

[79] I. Gh. Ciurescu, *op. cit.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ample campanii de propagandă pentru înființarea unor unități de asemenea profil, dar de cele mai multe ori inițiativele lor s-au soldat cu eșec. Astfel, în urma campaniei din 1938 patronată de prefectura județului Cluj rezultatele înregistrate aici au fost cu totul nesemnificative. În comunele Feleacu și Borșa, deși mulți săteni și-au manifestat dorința de a se înscrie în cooperativă, nimeni nu a depus capitalul inițial pentru fondarea lor. Aproape pretutindeni experiențele anterioare nereușite au creat reticență în rîndurile sătenilor. La Borșa existase o asemenea cooperativă pînă în 1928, dar ea dăduse faliment în urma funcționării defectuoase și a concurenței celor doi comercianți locali, fapt ce a dus la scăderea elanului țăranilor [80]. În comuna Ciucea, unde cooperativa de consum, creată în 1921, fusese lichidată după șase ani de funcționare, sătenii motivau opoziția față de înscriere prin experiența nereușită a celei vechi, care, — argumentau ei — în timpurile acelea mai bune, cu o situație financiară mai favorabilă, nu putuse dăinui decît cîțiva ani, devenind falimentară [81]. Cele cîteva cooperative create în urma acestei propagande în comunele Mociu, Bălcești, Sărmașu și Almașu, județul Cluj, s-au născut ca formațiuni extrem de modeste. Astfel, numărul membrilor pe cooperativă era cuprins între 30 și 87, iar capitalul mic, cea din Almaș avînd 30 000 lei capital social subscris și numai 16 500 lei capital vărsat [82].

Dintre cooperativele aparținînd acestor categorii de asociații cîteva s-au detașat printr-o activitate mai fructuoasă. Cooperativa regională pentru aprovizionare, producție și desfacere „Beiușana", din Beiuș, județul Bihor, creată în iulie 1935, cu 96 membri, după multe obstacole determinate de propaganda efectuată de negustorii din localitate împotriva constituirii ei, întreținea, cu titlu de arendă în Beiuș, o prăvălie, o cafenea, hotelul și restaurantul, apoi a arendat, reparat și deschis, în 1938, cinematograful din localitate. Paralel, a deținut mandat din partea Centralei Cooperativelor de Producție, Aprovizionare și Valorificare Agricolă și a federalei „Bihorul", din Oradea, pentru valorificarea cerealelor și monopolul vînzării sării, benzinei și a băuturilor spirtoase. „Beiușana", îndeplinind funcția de cooperativă regională pentru localitățile din zona montană a județului Bihor, a aprovizionat în același timp cu diverse mărfuri alte unități de consum și pe micii proprietari rurali din satele din jur [83]. Rezultate satisfăcătoare constatăm și la cooperativa din Miroslava, județul Iași, creată în februarie 1936, grație acțiunilor conducătorilor școlii de agricultură din localitate [84]. Notăm apoi inițiativa din 1939 a conducerii cooperativei „Acțiunea", din Șimleul Silvaniei, județul Sălaj, și dusă în acel an la bun sfîrșit, de a lua în arendă cele circa 100 de cazane de țuică în folosul cooperativelor sătești și de a colecta întreaga producție de rachiu, de circa 300 de vagoane, pentru a nu fi speculată de comercianți [85].

Ca și alte categorii de asociații, cooperația de aprovizionare și de consum din România a avut o serie de elemente pozitive, dar și deficiențe. Joseph Kamil găsea, între multe caracteristici ce diferențiau cooperația românească de aceea din alte țări, drept cea mai originală pe aceea care păstra o relație de solidaritate între cooperația de consum și cea de producție, solidaritate impusă prin unirea celor două forme de asociații din România, care, de obicei, în alte părți se aflau în conflict. Această relație era chiar statuată prin legislația românească [86]. Drept urmare a relației de solidaritate dintre cooperația de producție și cea de consum, statutele cooperativelor prevedeau obligația vinderii către consumatori prin secțiile de consum a mărfurilor realizate în secțiile de producție la prețuri fixate de comun acord. Era un regim ce nu se întîlnea în nici o altă țară, căci, de obicei, în alte părți asociațiile posedau magazine de gros prin care se procurau mărfurile

---

[80] Arh. St. Cluj, fond Prefectura județului Cluj, dosar 111/1939, f. 12—13 și 21.
[81] *Ibidem*, f. 12 și 20.
[82] *Ibidem*, f. 3, 7, 10 și 16.
[83] Vezi Arh. St. Oradea, fond Cooperativa agricolă regională „Beiușana", Beiuș, județul Bihor, dosarele 3/1937, f. 3—18, 24—27 ; 47/1943, f. 10 și urm.
[84] Arh. St. Iași, fond Federala Iași, dosar 49/1936—1948, f. 24, 42 57.
[85] Arh. St. Zalău, fond Creditul Național Agricol, Sucursala Zalău, dosar 47/1939, f. 168. În acea perioadă județul Sălaj ocupa locul al cincilea pe țară în privința producției de prune.
[86] Joseph Kamil, *op. cit.*, p. 103.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

necesare consumatorilor. Din contra, în România debușeul cooperativelor de producție era asigurat, iar consumatorii găseau mărfurile la prețuri echitabile. Dar statisticile nu ofereau date precise care să fi arătat efectul acestei interesante experiențe [87].

Pe de altă parte însă, activitatea de ansamblu a acestor instituții a fost, în întreaga perioadă interbelică, destul de modestă. În general, numărul prea redus de membri al cooperației de consum din România nu i-a putut asigura o clientelă suficientă și operații dezvoltate. După aprecierile unei publicații de specialitate, principalele cauze ale slăbiciunii mișcării cooperației de consum din România ar fi fost : 1) numărul prea mic de societari : Anglia avea, în medie, 5 500 de asociați pe cooperativă, pe cînd România numai 53 ; 2) mijloace financiare reduse : capitalul social vărsat pe membru era în Anglia de 11 500 lei, iar în România de 332 lei, acest fapt rezultînd din părți sociale nevărsate la cele mai multe dintre ele ; 3) lipsă completă de propagandă, de vînzători instruiți ; 4) inexistența unui sistem organizat de aprovizionare, cooperativele procurîndu-și adeseori mărfurile de la comerciații privați [88]. Valoarea mică a fondurilor proprii ale cooperației de aprovizionare și consum a constituie unul din impedimentele cele mai serioase în calea desfășurării unei activități normale a acestor unități. La sfîrșitul anului 1937 fondurile lor proprii reprezentau doar 18% din totalul mijloacelor de lucru. Acoperind, așa-dar, peste 4/5 din mijloacele de lucru cu credite obținute de la centrale, cooperativele de consum au scumpit datorită dobînzilor plătite, prețurile mărfurilor pe care ele le vindeau asociaților lor [89].

LA COOPÉRATION ROUMAINE DE CONSOMMATION DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

RESUME

À la différence d'autres types de coopération en Roumanie qui ont apparu durant la deuxième moitié du siècle passé et se sont développées continuellement dans les premières décennies du XX-e siècle, la coopération de consommation n'a trouvé de domaine favorable ni dans le milieu urbain, ni à la campagne. La première association coopérative urbaine de consommation, „Concordia", a été fondée en 1873 à Bucarest, trois années seulement après la création de la première coopérative roumaine. Ce n'est qu'après la promulgation du Code commercial de 1887, qui réglementait, entre autres, les normes de fondation et de travail des coopératives également, que le mouvement de la coopération de consommation a commencé à se developer dans les villes, mais dans un rythme assez lent.

Dès ses commencements, la législation roumaine concernant la coopération a poursuivi l'appui avec préférence des associations rurales, en négligeant les urbaines. Quoique l'État ait encouragé la coopération de consommation rurale, le mouvement n'a pas trouvé de terrain favorable à la campagne parce que le paysan obtenait alors dans sa propre exploitation une bonne partie des produits dont il avait besoin et parce que les banques populaires ont accompli également, à vrai dire dans une mesure limitée, le rôle de coopératives d'approvisionnement et de vente. La coopération de consommation s'est développée très lentement, par rapport aux banques populaires et aux associations d'affermage, étant pratiquement presque inexistente dans le milieu rural.

Sous pression des manques d'articles de premières nécessite à la fin de la première guerre mondiale, les mesures adoptées immédiatement après l'Union pour encourager la coopération de consommation et fournir par l'état des marchandises absolument nécessaires pour le ravitaillement de la population ant incité

[87] *Ibidem*, p. 123.

[88] Vezi *Datoria conducătorilor cooperativelor de consum din Ardeal*, în „Viața cooperativă", Cluj, II, 1939, 2 ; Arh. St. Cluj, fond Prefectura județului Cluj, dosar 111/1939, f. 31.

[89] Cf. Mitiță Constantinescu, *op. cit.*, p. 55 și 59.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

le mouvement des centres urbains. Bientôt, ce processus, a pris de l'ampleur dans les villages aussi, dans les territoires unis, l'intesité du développement du réseau des associations de consommation atteignant dans un très bref délai, de quelques années, seulement, des proportions inacoutumées jusqui'alors à aucun type de coopération de la Roumanie.

Dès les années d'élan de la coopération de consommation, les associations urbaines ont souffert à la suite de la dispersion des unités, de la faible clientèle, du pouvoir financier réduit et du manque d'appui matériel el moral de la part de la centrale des coopératives. C'est ainsi qu'après 1922 beaucoup d'entre elles ont été liquidées. La coopération de consommation rurale a eu un sort en quelque sorte semblable, quoique non pas aux proportion de l'urbaine. Puisqu'approximativement en 1926—1927 beaucoup d'organisations coopératives de consomation ne prouvaient plus leur efficience économique, après la promulgation du code de la coopération du 12 juillet 1928 on a quitté l'idée de la création des coopératives de consommation et on a stimulé les coopératives de vente des produits et d'approvisionnement en commun des entreprises agricoles et artisanales. Ces coopératives se sont avérée, à cause des conditions économiques défavorables, encore moins viables que les précédentes.

Après 1935 l'action d'encouragement de la coopération de consommation a pris une nouvelle tournure par la modification de la loi pour l'organisation de la coopération de 27 mars 1935 et par la création, sur le base de celle-ci, de l Centrale Coopérative de Consommation, qui remplissait, entre autres, la fonction de magasin *de gros*. La nouvelle centrale a organisé un commencement d'approvisionement des coopératives avec du coton, du sucre et des denrées coloniales, ensuite avec des produits manufacturés, aliments et autres.

L'activité d'ensemble de ces institutions a été, durant toute la période de l'entre-deux-guerres, assez modeste. En général, le nombre trop réduit de membres de la coopération de consommation en Roumanie n'a pu lui assurer une clientèle suffisante et des opérations amples ; les moyens financiers des unités se sont trouvé d'opérations commerciales saines ; en plus, la coopération du consommation n'a pas disposé d'un système organisé d'approvisionnement, les unités procurant souvent les marchandises des commerçants privés. Mais la petite valeur des fonds propres de la coopération de ravitaillement et de consommation a constitué le plus sérieux obstacle dans la voie du développement d'une activité normale de ces associations.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

COOPERAREA ROMÂNO-CEHOSLOVACĂ ÎN DOMENIUL PROPAGANDEI ANTIREVIZIONISTE ÎN PERIOADA INTERBELICĂ (1919—1939)

DE

NICOLAE DASCĂLU

În optica realizatorilor ei, pacea care a urmat primului război mondial trebuia să fie o operă durabilă. Aceasta era și dorința opiniei publice internaționale, a marii majorități a cercurilor politice de pretutindeni, de toate tendințele. Unul dintre elementele nou apărute menit a sugera tendința de constituire a unei comunități internaționale de tip nou, avînd la bază principiile cooperării și ale menținerii păcii, a fost crearea Societății Națiunilor. Totodată, s-a consolidat valoarea principiului autodeterminării popoarelor, afirmat în faza finală a primului război mondial și aplicat prin voința popoarelor oprimate din imperiile multinaționale, inclus între criteriile de bază ale elaborării tratatelor de pace[1]. Acestea au consacrat astfel rezultatele luptei de eliberare națională și au consfințit existența noilor state naționale independente, Polonia, Cehoslovacia, Iugoslavia, Letonia, Lituania, Estonia și Finlanda, precum și desăvîrșirea unității statale a românilor[2].

O consecință logică a acestei situații a fost orientarea noilor state naționale pe linia Societății Națiunilor și a *statu-quo-ului*, a susținerii Societății care trebuia să asigure cooperarea tuturor statelor membre, independente și egale în drepturi, spre atingerea acelorași obiective. În acest sens au fost necesare eforturi morale și materiale deosebite deoarece consolidarea păcii și a *statu-quo*-ului a fost de la început subminată de apariția revizionismului care nu dorea altceva decît modificarea prevederilor tratatelor de pace din 1919—1920 sub aspect teritorial, politic și militar. Promotorii curentului revizionist au fost chiar statele învinse în primul război mondial, Germania, Ungaria și Bulgaria în primul rînd, la care s-a adăugat cu anumite cereri specifice și unul dintre marii învingători, Italia, mai ales după instaurarea fascismului la putere. Pentru statele din centrul Europei, pentru România și Cehoslovacia în primul rînd, mult timp revizionismul maghiar a constituit un real pericol. De la bun început Ungaria a adoptat o atitudine oficială de respingere a Tratatului de la Trianon sub lozinca revizionistă de neacceptare „Nem, nem, soha" („Nu, nu, niciodată")[3].

Revizionismul maghiar s-a organizat și a luat treptat amploare, fiind ridicat la rangul de politică oficială. Într-o primă fază acțiunea s-a limitat la regruparea internă în diverse asociații, între care pe primul loc se aflau *Liga revizionistă maghiară* și *Asociația fiilor Ardealului*. Ulterior s-au depășit frontierele maghiare și revizionismul a invadat practic întreaga lume. Iată cîteva exemple în acest sens. Pînă la sfîrșitul primului război mondial maghiarii erau practic necunoscuți în Spania. Dar după război ungurii au invadat Spania cu traduceri din cea mai

---

[1] V. I. Lenin, *Despre dreptul națiunilor la autodeterminare*, în *Opere complete*, ed. 2, vol. 25, București, 1964, p. 279—345 ; A. F. Frangulis, *Le principe des nationalites et le droit de libre disposition*, Paris, 1919, 242 p.

[2] G. Sofronie, *The Principle of Nationalism and the Treaties of Peace, 1919 — 1920*, București, 1937, 297 p ; F. L. Carsten *Revolution in Central Europe 1918 — 1919*, London, 360 p. ; *Afirmarea statelor naționale independente unitare din Centrul și Sud Estul Europei 1821—1923*, București, 1979, 274 p.

[3] Emile Hasas, *La révision du traité de Trianon et les dificultes suscités par la Hongrie en ce qui concerne son application*, Paris, 1928, p. 10.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

bună literatură ungurească, care au avut darul să schimbe pe nesimțite antipatia spaniolilor într-o largă simpatie pentru „Ungaria mutilată" și pentru trîmbițatele ei revendicări teritoriale[4]. S-a acționat intens și în S.U.A. cu scopul de a trezi „simpatii în publicul de aici pentru revizuirea Tratatului de la Trianon". Acțiunea revizionistă maghiară din Statele Unite s-a concentrat la New York, unde în anul 1928 s-a înființat World Federation of Overseas Hungarians. Această asociație „ține în agitare continuă chestia revizuirii Tratatului de la Trianon. Ea întrebuințează în acest scop diferite mijloace: distribuirea de cărți, hărți și publicațiuni redactate în limba engleză; plasarea de articole în diferite ziare și periodice americane; intervievarea unor personalități politice importante". *Federația din New York* era, de fapt, o agenție a *Ligii revizioniste de la Budapesta*, ca și *Camera de comerț maghiaro-americană*. Colonia maghiară din S.U.A. creată după 1848, juca un rol activ cultivat și de Comitetul american pentru apărarea minorităților religioase ce funcționa la Boston[5].

Un teren fertil pentru revizionismul maghiar a fost Marea Britanie, unde s-a desfășurat o acțiune sistematică și de proporții. Așa de exemplu, în ultimul trimestru al anului 1933 propaganda maghiară a declanșat o puternică ofensivă în Anglia, „bine pregătită și cu rezultate"[6]. Agenți indigeni ai revizionismului au pregătit din vreme turneul în Anglia, în noiembrie 1933, al contelui Bethlen, care a ajuns „la rezultate ce nu pot fi desconsiderate de noi". După turneu, 50 de deputați englezi au semnat o moțiune prin care invitau guvernul britanic să insiste la Societatea Națiunilor pentru revizuirea Tratatului de la Trianon[7]. Convingerea opiniei publice franceze asupra justeței programului revizionist maghiar a fost mult mai dificilă decît în Marea Britanie. Totuși, s-a ajuns la crearea unei grupări parlamentare franceze pentru Europa Centrală, cu o secție maghiară. Chiar și în presa franceză au început a apărea, spre sfîrșitul anului 1933, articole favorabile Ungariei și revizionismului[8]. De asemenea, în aceeași etapă s-a recurs la difuzarea de broșuri, organizarea de conferințe și publicarea unor declarații[9].

În Italia, revizionismul maghiar a acționat fără restricții și cu rezultate evidente. „Acțiunea de apropiere spirituală și de propagandă maghiară în Italia este în bună parte ajutată și oarecum reglementată prin acordul cultural italo-maghiar care constituie un cadru legal în vederea atingerii acestor scopuri, cît și un instrument"[10]. România avea în Italia 2 consilieri de presă, 5 profesori și lectori și 8 elevi la Academia Română din Roma (în 1940) pe cînd Ungaria avea 18 consilieri și corespondenți de presă, precum și cursuri de limba și istoria maghiară la Roma, Neapole, Florența, Genova și Torino. Oficiul de turism al Ungariei de la Roma, era, în fapt, o oficină a revizionismului. Doar doi dintre agenții revizioniști aveau statut diplomatic, ceilalți fiind corespondenți de presă răspîndiți în diverse centre politice și culturale ale Italiei. În acest fel se asigura o bună informare și o largă difuzare a știrilor și a materialelor. Era clar că propaganda revizionistă maghiară în Italia era bine organizată și cu rezultate pe măsură[11].

---

[4] Arhivele Statului, București, fond Ministerul Propagandei Naționale (mai departe M.P.N.), informații dosar 793, f. 52—54, Legația României, Madrid, 15 martie 1942, Raport nr. 59, A. Cotruș.

[5] *Ibidem*, presa externă, dosar 251, f. 1—14, Legația României, Washington, 20 ianuarie 1929, raport nr. 6, A. Popovici, *Referat în chestia propagandei maghiare în Statele Unite*.

[6] *Ibidem*, informații, dosar 402, f. 2, Legația României, Budapesta, 17 ianuarie 1934, raport nr. 337, A. Benche, *Propaganda revizionistă maghiară, de la 15 octombrie 1933 la 15 ianuarie 1934*.

[7] *Ibidem*.

[8] *Ibidem*, f. 5—6.

[9] *Ibidem*, f. 185—191, pentru activitatea revizionistă maghiară din anii 1930 — 1934 în diverse țări vezi și dosar 428, 56 f; *Ibidem*, presa externă, dosar 268, 99 f.

[10] Arhivele Statului București, fond M.P.N., informații dosar 793, f. 42, Legația României, Roma 18 decembrie 1940, Raport nr. 418, V. Ionescu.

[11] *Ibidem*, f. 43—44.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Marile state au fost cu predilecție teren de desfășurare a propagandei revizioniste, dar nu au fost neglijate nici țările mici. Fînă și în Japonia s-au înregistrat acțiuni specifice. Astfel, în noiembrie 1934 *Societatea japono-maghiară* din Tokio a organizat o serie de expoziții, a asigurat difuzarea unor filme și publicarea unor articole revizioniste în presa niponă [12]. Cu asemenea metode revizionismul maghiar a încercat a cîștiga teren și adepți în vederea revizuirii Tratatului de la Trianon și a refacerii „Ungariei milenare" [13]. Absurditatea unor asemenea pretenții, ca și agresivitatea crescîndă cu care erau susținute, au făcut ca revizionismul să devină un factor de perturbare a relațiilor internaționale, de subminare a operei de consolidare a Europei interbelice, a procesului păcii în sine [14].

În fața acestui pericol România și Cehoslovacia grație intereselor comune au făcut un front unit și au inițiat multiple acțiuni de combatere a revizionismului. Numitorul comun al intereselor celor două state l-a constituit un factor de maximă importanță : realizarea idealului național prin formarea Cehoslovaciei independente și a României Mari și consacrarea acestora în tratatele de pace, în cel de la Trianon mai ales. De aici și sprijinirea necondiționată de către cele două state a *statu-quo*-ului și a operei Societății Națiunilor. Ungaria pretindea revizuirea frontierelor sale atît cu România, cît și cu Cehoslovacia invocînd adesea și situația minorității maghiare din cele două țări.

Cehoslovacia avea în februarie 1921 o populație de 13,6 milioane locuitori dintre care 9,7 milioane (86,24%) erau cehi și slovaci iar ceilalți erau minorități între care 720 000 de maghiari (4,89%) [15]. Dată fiind această situație, guvernele cehoslovace au acordat o mare atenție problemei minoritare. Constituția Cehoslovaciei una dintre cele mai democratice din epocă garanta drepturi egale minorităților, care au putut beneficia practic de ele, fără nici o restricție [16]. Cu toate acestea propaganda revizionistă maghiară a atacat violent Cehoslovacia și din punctul de vedere al drepturilor minorității maghiare ceea ce evident a generat o reacție de respingere la Praga. România avea la sfîrșitul anului 1922 un număr de 16,5 milioane locuitori, dintre care 74% români, iar din 26% cît reprezentau minorități, 8% erau maghiari [17]. Transilvania, ținta principală a revizionismului maghiar, avea în *1910* 5,2 milioane locuitori, dintre care 53,8% erau români iar 31,6% unguri. În *1930*, proporția era de 57,8% români și 24,4% unguri ; diferența la procentajul populației maghiare provine și din faptul că în 1910 evreii din Transilvania au fost trecuți în statistică ca fiind... „unguri de religie mozaică" ! Or, în 1930, evreii formau 3,2% din populația Ardealului [18]. În cadrul României unite minoritarii, inclusiv maghiarii, s-au bucurat de largi drepturi, politice, economice și culturale fiind așezați prin lege și în practică pe picior de egalitate cu cetățenii de origine română [19].

---

[12] *Ibidem*, presa externă, dosar 58, f. 50—53, Legația României Tokio, 3 noiembrie 1934, raport nr. 1034, Stoicescu.

[13] A. Gociman, *România și revizionismul maghiar*, București, 1934, 434 p. ; C. M. Macartney, *Hungary and her Succesors, The Treaty of Trianon and its Consequences, 1919—1937*, Oxford, 1937, 504 p.

[14] C. Codarcea, *Front antirevizionist. O teză subredă revizionismul maghiar*, Cluj, 1933, 146 p. ; M. A. Antonescu, *Ce este și ce poate fi revizuirea tratatelor internaționale ? Revizionismul juridic*, București, 1937, 54 p. ; C. Cutcudache, *Revizuirea tratatelor sub regimul Societății Națiunilor*, București, 1929, 60 p.

[15] *Statistiches Jahrbuch der Cechoslovakischen Republic*, Prague, 1937, p. 9 ; Th. Ruyssen, *Les minorités nationales d'Europe et la guerre mondiale*, Paris, 1923, p. 305.

[16] *The Racial Minorities in Hungary and Czechoslovakia*, Prague, 1922, 66 p. ; Z. Fesky, *Narodni mensiny a Ceskoslovensku*, Praha, 1932, 116 p. ; *La politique tchécoslovaque et la minorités allemande. Declaration des membres du Cabinet*, Prague, 1937, 78 p.

[17] „Buletinul Statistic Român", 1923, nr. 2, p. 13 ; *Idem*, 1924, nr. 1, p. 51.

[18] Arhivele Statului, fond dr. Sabin Mănuilă, dosarele 77/14 și 78/14, cuprinzînd diverse statistici privind populația Transilvvaniei.

[19] Nicolae Dascălu, *Le statut des nationalites Cohabitantes de Roumanie, 1918 — 1940*, în *RRH*, 1978, no. 4, p. 709—727.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Care era însă situația etnică a Ungariei „nedreptățită" prin Tratatul de la Trianon ? Datele recensămîntului din 1920 arătau că Ungaria avea 7,9 milioane locuitori dintre care 7,1 milioane (89,9%) erau maghiari și numai 10% minoritari. Ori aceasta înseamnă că Ungaria interbelică a devenit în sfîrșit un stat național, limitat la frontierele sale etnice firești [20]. E drept că în statele vecine, devenite independente sau întregite, au rămas comunități destul de importante de maghiari dar aceștia s-au stabilit acolo de-a lungul secolelor, în urma expansiunii teritoriale a statului feudal maghiar. În ansamblu, aceste grupuri maghiare se pierdeau în masa mare a popoarelor respective pînă la 1918 asuprite. Revizionismul maghiar revendica violent drepturi pentru conaționalii din statele vecine dar în același timp minoritățile din Ungaria chiar așa reduse numeric, erau victimile unei politici de deznaționalizare, de maghiarizare forțată care nu făcea decît să continuie linia antebelică, deși la o scară redusă [21]. Ca urmare, era perfect acceptabilă aprecierea unui autor din epocă : „Noi combatem aici revizionismul ca argumente pe care însiși ungurii le-au creat prin felul cum ei s-au comportat în diferite împrejurări [22].

Așadar, la sfîrșitul primului război mondial popoarele ceh, slovac și român și-au împlinit idealul național prin crearea Cehoslovaciei independente și a României Mari. Existența acestora a fost consacrată prin tratatele de pace, prin cel de la Trianon în principal. Ungaria revizionistă ataca tot mai violent prevederile tratatului, așa încît unica consecință logică a fost asocierea Cehoslovaciei și a României în lupta antirevizionistă. La acest curs a contribuit decisiv și un alt element : apartenența celor două state vecine la acea alianță defensivă care a fost Mica Înțelegere. Aceasta a fost creată cu scopul declarat de a menține *statu-quo*-ul și pacea în bazinul dunărean, de unde și atacarea fățișă a alianței de către revizioniștii de la Budapesta. Pentru optica acestora este ilustrativ un comentariu al ziarului „Pesti Hirlap" din 28 octombrie 1932 : „Cu cehii, valahii și sîrbii nu putem avea nici o relație de prietenie... Ei sînt dușmanii noștri" [23].

În fapt, Mica Înțelegere a fost concepută ca un instrument de consolidare a păcii și a *statu-quo*-ului din Europa Centrală și de Sud-Est avînd un caracter *strict defensiv* de garanție suplimentară acelora oferite de tratatele de pace [24]. Alianța urmărea în primul rînd prevenirea și reprimarea agresiunii maghiare care viza pe fiecare din cei trei aliați. Dincolo de aceasta Mica Înțelegere a avut un rol pozitiv în menținerea și respectarea acordurilor internaționale, devenind un factor de echilibru și pace în Europa centrală [25]. Mica Înțelegere a fost și cadrul în care s-a realizat cooperarea antirevizionistă româno-cehoslovacă.

Drumul spre înfăptuirea frontului comun româno-cehoslovac a fost destul de lung, primele acțiuni fiind înregistrate abia în 1933, deci după reorganizarea Micii Înțelegeri la începutul aceluiași an. Ca urmare, între anii 1919 și 1932, România și Cehoslovacia au acționat separat în combaterea revizionismului. În acest sens, la București și la Praga au fost constituite organisme de stat speciale, integrate în Direcțiile de presă și informații ale celor două state. În Cehoslovacia, Direcția presei făcea parte din Ministerul de externe, avînd în componența sa șase secții : 1) generală ; 2) propaganda nepolitică ; 3) a informațiilor care realiza și propaganda politică ; 4) literară ; 5) redacțională și de traduceri și 6) arhiva. Un total de 54 funcționari specializați și 12 funcționari administrativi formau personalul Direcției. Acestora li se adăugau 19 atașați de presă ce erau parte integrantă din

[20] Emile Hasas, *op. cit.*, p. 9.

[21] A. Hevesy, *Nationalites in Hungary*, London, 1919, 247 p ; A. Gociman, *op. cit.*, p. 398—410 ; Petre Petrinca, *I Romeni di Ungheria 1919—1940*, București, 1940, 50 p.

[22] C. Codarcea, *op. cit.*, p. 3.

[23] Cf. *Ibidem*, p. 62.

[24] Nicolae Iordache, *La Petite Entente et l'Europe*, Geneva, 1977, p. 18 ; Eliza Campus, *Mica Înțelegere*, București, 1968, p. 19—64 ; Nicolae Iorga, *Les fondements geographiques et historiques de la Petite Entente*, în „Le Monde Slave", 1925, no. 3, p. 439—461.

[25] L. Wilden-Dumont, *Les roles de la Petite Entente*, în „Revue Bleu" 1924, 2 août, p. 529 ; Ed. Beneș, *La Petite Entente*, în „L'Esprit International", 1927, 1 er juin, no. 3, p. 300—310.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

personalul diplomatic al țării. În 1930 bugetul Direcției a fost de 30,3 milioane coroane, dintre care 5,7 milioane apăreau la rubrica colaborarea culturală cu străinătatea, iar 14 milioane ca fond special [26]. Direcția presei, prin secțiile sale specializate, avea și sarcina de a contracara propaganda revizionistă.

Atribuții complementare avea *Societatea cehoslovacă pentru studiul chestiunilor minoritare în interiorul țării*. Era un organism semi-oficial, creat din inițiativa guvernului, cu un program de lucru amplu, determinat de atacurile revizioniste la adresa statutului minorităților [27].

Direcția presei și informațiilor din România a aparținut succesiv Ministerului de externe sau Președinției Consiliului de Miniștri. Ea avea secțiile: politică, culturală, economică și turistică. În anul 1930 s-t înființat o secție specială însărcinată cu studiul problemelor minoritare. Iar în 1935 s-a constituit un serviciu antirevizionist condus de Corneliu Codarcea. Chiar dacă acesta însuma doar 6 funcționari, ei își desfășurau activitatea în strînsă legătură cu celelalte compartimente ale Direcției care aveau în jur de 100 funcționari în centrală și circa 20 de atașați de presă activi. Exista și grija pentru perfecționarea activității serviciului antirevizionist. Astfel, într-un referat din noiembrie 1936 șeful serviciului sublinia necesitatea reglementării mai precise a sarcinilor de lucru, asigurarea continuității informării asupra activității revizioniste (abonamente la ziare și reviste maghiare, achiziții de cărți, rapoarte speciale ale atașaților de presă pentru întocmirea unui fișier general etc.). De asemenea, se menționa importanța continuării cercetărilor în arhiva Ministerului de Interne ce conserva și dosarele Transilvaniei din vechea Ungarie, deoarece în acestea se găseau multe date privind oprimarea românilor, cea ce putea fi folosit în propaganda antirevizionistă [28].

În decembrie 1933 în România s-a constituit *Liga antirevizionistă* Română (L.A.R.) condusă de Stelian Popescu, directorul „Universului". L.A.R. trebuia să fie, în optica fondatorilor, un laborator de studiu, o sursă de documentare, de informare precisă care va servi la combaterea argumentelor revizioniste [29]. „L.A.R. — se afirma într-un articol special — este reacția poporului român din toate colțurile țării, împotriva uneltirilor revizioniștilor maghiari de a modifica hotarele României, Liga reunea înalți prelați, foști și actuali miniștri preoți, învățători, țărani, mici funcționari, uniți cu toții de aceeași idee, a apărării actualelor granițe ale țării" [30].

Lozinca L.A.R. era „Nici o brazdă de cedat". Exista și un organ de presă special „Gazeta antirevizionistă", săptămînal fondat la Arad în anul 1934 [31]. Liga edita și un Calendar anual desigur, care la Biblioteca Academiei este conservat cu edițiile pentru 1935—1938. Fiecare volum avea circa 150 p. din care o mică parte constituia calendarul propriu-zis, iar restul diverse articole scurte, scrise în stilul de popularizare, pe teme antirevizioniste. Iată cîteva exemple: *Ce vreau revizioniștii unguri?* (ediția 1935, p. 45—50); *Cum trăiesc țăranii maghiari din Ungaria față de țăranii din România* (1935, p. 59—64); *Sălbăticiile ungurilor împotriva românilor din Arad pe vremea stăpînirii maghiare* (1935, p. 64—79) ș.a. [32].

Factorii de decizie din Cehoslovacia și România au considerat pe drept cuvînt că o bună informare asupra acțiunilor revizioniste era în măsură să anticipeze

---

[26] Arhivele Statului București, fond M.P.N., propagandă, dosar 625, f. 61—65, *Organizarea Direcțiunii presei în Cehoslovacia*, nedatat, nesemnat.

[27] *Ibidem*, presa externă dosar 288, f. 68—85, Legația României, Serviciul presei, 14 noiembrie 1930, raport nr. 647, R. Atanasiu.

[28] *Ibidem*, personal, dosar 42, nepaginat. Propuneri pentru o mai bună organizare a Serviciului antirevizionist, 3 noiembrie 1936, C. Codarcea, 3 f.

[29] M. Bădescо, *La Petite Entente et la propagande révisioniste* în „L'Europe Orientale", 1936, nos. 2—4, p. 216—222; *Cine conduce Liga Antirevizionistă Română*, în „Calendarul Ligii Antirevizioniste Române [= LAR], pe anul 1935", p. 42—44.

[30] *Ce este Liga Antirevizionistă Română*, în „Calendarul LAR pe anul 1937", p. 54.

[31] „Gazeta Antirevizionistă", Arad, I, 1934 săptămînal (cu subtitlul: Organ de documentare).

[32] „Calendarul LAR pe anul 1935", 128 p.; 1936, 160 p.; 1937, 208 p.; 1938, 237 p.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

succesul activității de combatere. Deși datele de care dispunem se referă mai ales la România, există toate argumentele logice că metode similare erau folosite și de omologii din Direcția presei de la Praga.

O amplă și corectă informare asupra revizionismului a inclus între alte metode de lucru consemnarea în rapoarte cotidiene, reunite apoi în dosare speciale, a activității revizioniste ; întocmirea de sinteze, pentru diverse intervale de timp ; alcătuirea unor dosare speciale privitoare la liderii mișcării, precum și evidența cît mai completă a literaturii revizioniste. Iată cîteva detalii.

Atașații de presă români acreditați în diverse state, sau alte persoane din corpul diplomatic în absența lor, aveau ca sarcină de serviciu curentă întocmirea de rapoarte privind orice manifestare revizionistă din țara în care erau acreditați. Articole revizioniste, broșuri, conferințe, nume de suporteri, alte forme de acțiune revizionistă erau consemnate cu grijă în asemenea rapoarte[33]. Unele documente românești consemnau chiar acțiuni revizioniste ale minorității maghiare din Cehoslovacia[34]. Rapoartele curente erau apoi centralizate la *Direcția presei* din București, pe țări, după criteriul cronologic. Actuala organizare a fondului Ministerului Propagandei de la Arhivele Statului din București a preluat în parte vechea structură[35]. Nu lipseau, desigur, dosare speciale privind activitatea revizionistă din Ungaria însăși[36].

În baza informațiilor curente se alcătuiau sinteze. Cea pentru trimestru al doilea al anului 1934 consemna, în 94 file, valul de acțiuni revizioniste suscitate de dezbaterile antirevizioniste din aprilie 1934 în Parlamentul român[37]. Sinteza pentru primul trimestru al anului 1936 era mai voluminoasă în urma creșterii propagandei revizioniste în conjunctura specifică etapei. Sînt analizate acțiunile înregistrate în diverse țări și se dau extrase din articolele și discursurile mai importante[38].

Activitatea publică a liderilor revizioniști era consemnată în dosare speciale. Arhiva *Direcției presei* conservă, de exemplu, dosare ale contelui Bethlen sau ale lordului Rothermere[39]. Literatura revizionistă era îndeaproape urmărită și catalogată pentru mai exacta cunoaștere a argumentării folosite și replica potrivită[40].

Cunoașterea activității revizioniste a permis utilizarea unei game largi de acțiuni de combatere. Acestea au fost utilizate în funcție de conjunctură, cu o intensitate oscilantă.

Presa din Cehoslovacia și România informa constant opinia publică de acțiunile revizioniste atrăgînd atenția asupra pericolului ce-l implicau. În Cehoslovacia

---

[35] Arhivele Statului, fond M.P.N., presa externă, dosar 817, f. 41—45, Legația României, Paris, 16 iulie 1936, raport nr. 1583, indescifrabil (semnala un articol revizionist) ; *Ibidem*, dosar 251, f. 23—25, Legația României, Varșovia, 9 februarie 1931, raport, fără număr, Cotruș (listă cu suporterii revizionismului din Cracovia) ș.a.

[34] A.M.A.E., fond 71, Cehoslovacia, vol. 2, f. 111—113, Legația României, Praga, 5 decembrie 1933, raport nr. 2311, Emandi.

[35] Arhivele Statului București, fond M.P.N., presa externă, dosar 251, 357 f. (rapoarte din perioada 1929—1940, S.U.A., Polonia, Elveția, Anglia, Danemarca, Belgia) ; *Ibidem*, dosar 268, 102 f. (pentru anii 1930—1934) ; *Ibidem*, dosar 486 74 f. (1934, Anglia, Franța, Bulgaria) ; *Idem*, propagandă, dosar 1917, 138 f. (1936, S.U.A., Anglia, Elveția, Franța, Italia, Polonia, Japonia), ș.a.

[36] *Idem*, presa externă, dosar 811, 89 f. (1936) ; *Ibidem*, dosar 854, 304 f. (1937) ; *Ibidem*, dosar 963, 242 f. (1938) ; *Idem* informații dosar 512, nepaginat (1935) etc.

[37] *Idem*, studii și documente, dosar 53, 94 f., *Propaganda revizionistă maghiară de la 1 aprilie la 1 iulie 1934*, nedatat nesemnat.

[38] *Ibidem*, studii și documente, dosar 53, 94 f. *Propaganda revizionistă maghiară de la 1 ianuarie la 31 martie 1936*, București, 15 aprilie, 1936, Mihai A. Blenche, secretar de legație.

[39] *Idem*, presa externă, dosar 340, 49 f. (Ștefan Bethlen, 1933) ; *Ibidem*, dosar 428 (St. Bethlen, 1933—1936) ; *Ibidem*, dosar 163, 53 f. (Rothermere, 1928—1930).

[40] Arhivele Statului, fond M.P.N., presa internă, dosar 154, f. 4—8 (118 titluri) : *Ibidem*, dosar 919, f. 37—42 (109 titluri); *Idem*, propagandă, dosar 625, f. 11—16 (63 titluri); vezi și A. Gociman, *op. cit.*, p. 223—234.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

se remarca mai ales „Narodni Politika", în timp ce în țara noastră „Universul" era fără îndoială campionul mișcării antirevizioniste[41]. Prin condeiul lui Nicolae Iorga și „Neamul Românesc" a avut o constantă orientare antirevizionistă. În articolul *Ce reclamă Ungaria ?* de pildă, Iorga sublinia că ungurii nu pot ridica pretenții teritoriale, deoarece au sosit în diverse alte regiuni din afara Ungariei „cum i-a adus vîntul, ca o sămînță de păpădie". De asemenea, în alte regiuni decît Ungaria realizările materiale maghiare sînt minime : prinții maghiari nu au putut zidi nici măcar o capitală în Ardeal, constată Iorga[42].

Același Nicolae Iorga a rostit o serie de conferințe antirevizioniste la radio. În ziua de 8 decembrie 1936, de exemplu, a ridicat problema revizionismului maghiar arătînd zădărnicia acestuia sprijinit fiind revizionismul pe falsificare, apărut prin artificii și servit de calomnii[43].

Acordarea de subvenții de către *Direcția presei* era o cale de acțiune eficace. Dar acestea nu se acordau automat. Radu Cernea de pildă, autorul unei lucrări antirevizioniste, a solicitat o subvenție dar nu a primit-o, referenții *Direcției presei* considerînd că nivelul lucrării lasă de dorit[44]. În schimb a fost sprijinită apariția volumului semnat de Corneliu I. Codarcea care va fi șeful Serviciului antirevizionist[45]. Alte volume erau inițiate direct de *Direcția presei* și, după elaborare, editate în străinătate. Așa, de pildă, în 1934 a fost pregătit un volum referitor la regimul minorităților în Ungaria antebelică. Lucrarea a apărut la Londra[46].

Articole antirevizioniste au fost publicate în multe periodice internaționale. Unele erau inițiate și pregătite de *Direcția presei* iar altele doar difuzate prin intermediul ei. Astfel, articolul lui S. Rosenthal apărut în „Revue Universelle", Paris, iulie 1934, a fost transmis și atașamentului de presă de la Atena prin grija căruia un rezumat a apărut în „Le Messager d'Athènes", din 15 iulie 1934, sub titlul *Le courent contre la revision*"[47].

Se folosea adesea răspunsul direct la unele atacuri revizioniste. Kamil Krofta, de exemplu, a ținut un discurs public care a combătut afirmațiile contelui Bethlen făcute la Berlin în martie 1933[48]. Răspunsuri la articole revizioniste apărute în presa franceză a publicat, în Franța mai ales, Nicolae Tolu în anii 1931—1934. N. Tolu era corespondentul Agenției „Ager" din Paris și director al „Gazetei antirevizioniste" din Arad[49]. Un alt exemplu. Ion Filat publică în „Journal des Nations" un articol privind regimul școlar al minorităților din România ca răspuns la un memoriu al contelui E. Zichy adresat Societății Națiunilor[50].

Nu au lipsit dezbaterile parlamentare în chestiunea revizionismului. Se pot menționa unele discursuri ale lui Benés sau ședința Camerei române din 4 aprilie 1934. Încă un exemplu. În martie 1934, Comisia pentru probleme externe a Senatului cehoslovac a blamat declarația lui Mussolini că prin Trianon s-au luat teritorii pur maghiare din vechea Ungarie. Senatorii au subliniat în acest

---

[41] *Idem*, presa externă, dosar 288, f. 157—161 ; *Ibidem*, f. 92—93 ; *Ibidem*, f. 224 (rapoarte de presă de la Praga) ; *Idem*, presa internă, dosar 369, f. 2—6, copii articole din „Universul".

[42] Nicolae Iorga, *Ce reclamă Ungaria ?* în „Neamul Românesc", 1936, 29 martie, p. 1.

[43] *Problema revizionismului maghiar*, Conferință rostită la radio de dl. prof. N. Iorga, în „Universul", 1936, 10 decembrie, p. 3.

[44] Radu Cernea, *La Roumanie et la revisionisme*, Paris, 1931, 103, p.

[45] Corneliu I. Codarcea, *Le litige roumano-hongrois*, București, 1937, 184 p.

[46] Arhivele Statului, fond M.P.N., studii și documente dosar 57, 68 f. (mss. lucrării) ; *Idem*, presa externă, dosar 549, f. 24 (instrucțiunile adresate atașatului de presă de la Londra, Ciotori, pentru editare).

[47] *Idem*, studii și documente, dosar 77, 35 f. (copie articol) ; *Idem*, presa externă, dosar 534, f. 1—2, Legația României, Atena, 16 iulie 1934, raport nr 2015, Langa-Rășcanu.

[48] Kamil Krofta, *En quoi consiste le révisionisme hongrois*, Praga, 1933, 37 p.

[49] Arhivele Statului, fond M.P.N., presa externă, dosar 356. f. 14—22.

[50] Arhivele Statului, fond M.P.N., presa externă, dosar 356. f. 14—22.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

context necesitatea unei strînse colaborări între cehi și slovaci în vederea consolidării capacității de apărare a țării [51].

În funcție de împrejurări, s-a recurs și la alte metode. Cu prilejul Expoziției internaționale de la Paris, din 1937, de pildă, s-au luat măsuri pentru organizarea unei secții speciale în pavilionul românesc privitor la istoria poporului român, la vechimea lui în Transilvania [52].

Cadrul acțiunilor comune româno-cehoslovace l-a constituit, în chip logic, Mica Înțelegere. Începutul lor, deși relativ tîrziu (1933), este legat de procesul de reorganizare al alianței și a fost stimulat fără îndoială de intensificarea propagandei revizioniste pe fundalul marii depresiuni. Conferința Consiliului permament al Micii Înțelegeri, ce a avut loc la Geneva în martie 1933, a subliniat că e greșită opinia că revizuirea frontierelor e posibilă pe cale pașnică. Fiecare din statele alianței era decis a-și apăra frontierele. Cum ideea era agitată și de cercuri engleze, Titulescu a fost însărcinat cu expunerea acestei declarații la Londra [53].

Cooperarea antirevizionistă a celor două state a avut loc la nivelul directorilor de presă care, între altele, aveau și responsabilitatea combaterii propagandei ce viza modificarea *statu-quo*-ului. Problema cooperării celor doi oficiali nu era nouă. Bazele ei au fost puse cu ocazia conferințelor directorilor de presă, de la Copenhaga în 1932 și Madrid 1933, organizate de Societatea Națiunilor ca un mijloc de strîngere a raporturilor dintre state [54]. Mai mult decît atît, încă din anul 1926 fusese fondată Mica Înțelegere a presei care, deși concepută a activa la nivelul ziariștilor, funcționa mai ales grație suportului material și moral al Direcțiilor de presă din cele trei state ale alianței. [55].

Ca urmare a inițiativei Cehoslovaciei, cea de-a 9-a conferință anuală a Micii Înțelegeri a Presei a avut un caracter antirevizionist. Tonul discursurilor, manifestării legate de lucrări precum și documentele adoptate, reliefau caracteristica menționată. Astfel, în rezoluția finală se sublinia că asociația era decisă a face totul pentru apărarea frontierelor trasate de tratatele de pace, pentru apărarea idealurilor de libertate a popoarelor și combaterea violenței. Mica Înțelegere a Presei era decisă a conlucra la edificarea păcii în cadrul noii Europe și a Societății Națiunilor [56].

Imediat după reuniune, directorul J. Hajek s-a adresat omologului său român, E. Filotti, subliniind necesitatea punerii bazelor cooperării intense în domeniul propagandei pentru anihilarea atacurilor revizioniste. În acest sens, propunea informarea reciprocă în legătură cu programul de acțiune, ca și organizarea unor activități comune. Pentru început, se impunea crearea unei agenții de știri a Micii Înțelegeri care să aibă următoarele atribuții : 1) de informare a presei în primul rînd ; 2) pregătirea editării de articole în diverse periodice și asigurarea schimbului de informații privind acțiunile revizioniste ; 3) utilizarea mai largă a posibilităților oferite de radio. Pe plan organizatoric, Hajek propunea contactul mai strîns între organele de propagandă din cele două state. În acest sens era necesară cooperarea serviciilor centrale de propagandă, eventual chiar crearea unui comitet permanent în acest domeniu, cu sarcina de a elabora un plan concret comun de acțiune și a trece la realizarea lui. Se mai impunea cooperarea serviciilor de presă, ale legațiilor celor două țări, a ziariștilor, ca și a organizațiilor ce acționau în domeniul relațiilor culturale cu

---

[51] A.M.A.E., fond Cehoslovacia, vol. 2, f. 230—234, Legația României, Praga, 24 martie 1934, raport nr. 503, Emandi.

[52] Arhivele Statului, fond M.P.N., presa externă, dosar 707, f. 219—223, Legația României, Berna, 2 octombrie 1936, raport nr. 1874. I. Brașu, însărcinat cu afaceri (sugestii pentru organizarea secției).

[53] A. Gociman, *op. cit.*, p. 57.

[54] În acest sens vezi : Arhivele Statului, fond M.P.N. informații dosar 319, f. 32—68 ; *Ibidem*, dosar 61, nepaginat ; *Ibidem* dosar 310, f. 13—138 ; *Ibidem*, dosar 400, f. 1—45.

[55] Vezi Nicolae Dascălu, *Pres Co-operation of the Little Entente and Balkan Alliances State (1922—1939)*, în *RESEE*, 1982, no. 1, p. 25—39.

[56] *Ibidem*, p. 36.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

străinătatea. Realizarea acestor obiective nu putea decît să consolideze Mica Înțelegere și să asigure dezvoltarea pacifică a Europei Centrale [57].

În lunile care au urmat, cu aceeași finalitate, s-a ridicat și problema creării unei case comune de editură (prin cooperarea firmelor „Orbis" și „Cartea Românească") sediul urmînd a fi la Paris [58]. S-a pus și chestiunea fondării Micii Înțelegeri cinematografice avînd în vedere rolul tot mai mare al filmului în realizarea propagandei [59]. Încă din anul 1925 s-a ridicat problema fondării unui ziar special al Micii Înțelegeri în limba franceză. Neîncrederea în eficacitatea proiectului ca și dificultățile financiare și tehnice au dus la remiterea lui pentru moment [60]. Chestiunea va fi reluată în 1933 cu ocazia reuniunii directorilor de presă ai Micii Înțelegeri.

Reuniunea a avut loc la Paris, între 21 și 23 noiembrie 1933. Au fost prezenți cei trei directori de presă (E. Filotti, J. Hajek, și T. Djourevici). În cele două ședințe ținute s-au discutat aspecte legate de înființarea Agenției telegrafice comune, propunerea fondării unei case de editură, înființarea unei reviste a alianței care să contracareze „La Nouvelle Hongrie". „Discuțiile ce au avut cu colegii mei de la Praga și Belgrad — sublinia Filotti — au fost de o deosebită utilitate. Am fost de acord că asemenea întîlniri periodice sînt necesare și pe viitor" [61].

Imediat după reuniune au început cu oficiali francezi discutarea problemei fondării agenției. Dar Quai d'Orsay ezita, nevoind să-și asume riscurile politice ale proiectului [62]. Chestiunea va rămîne la ordinea zilei.

Anul 1934 este fără îndoială anul antirevizionist din istoria Micii Înțelegeri. O serie de manifestări, separate sau comune, au contribuit la acest rezultat. Începuturile sînt făcute de Memorandumul Benés asupra propagandei Micii Înțelegeri.

Documentul pornea de la aprecierea corectă că propaganda joacă un rol important în politica revizionistă maghiară, depășind cu mult cadrul acțiunii diplomatice obișnuite. Propaganda revizionistă maghiară e îndreptată contra Micii Înțelegeri în bloc sau împotriva fiecărui stat membru în parte. „Într-un caz și în altul, ea este dirijată contra trebuințelor noastre vitale, liniștii și securității tuturor". De aici și necesitatea cooperării tripartite în domeniul propagandei, începînd cu fixarea unui obiectiv comun. De asemenea, era necesară stabilirea unei multitudini de metode de lucru ca și asigurarea necesităților financiare [63].

Cum planul de acțiune trebuia stabilit în funcție de tactica adversarului, se schița modul de acțiune al revizioniștilor. Aceștia încercau a interesa, pentru cauza lor, marile puteri, în special S.U.A. și Anglia. La Londra, Washington și New York propaganda revizionistă maghiară era deosebit de activă. Un alt centru revizionist era Parisul, unde, adaptîndu-se la politica de *statu-quo* a Franței, se acționa mai ales în rîndul stîngii pacifiste și a forțelor de dreapta. O acțiune intensă se desfășura și în cercurile Societății Națiunilor, la Geneva. La Roma propaganda revizionistă se simțea la ea acasă. Această repartizare geografică a propagandei revizioniste trebuia să determine și distribuția geografică a contraacțiunii Micii Înțelegeri. În fiecare centru în parte trebuia cercetat terenul politic local, forțele politice și economice legate de Europa Centrală și care

---

[57] Arhivele Statului, fond M.P.N., informații, dosar 390, f. 1—11, Ministerstvo Zahranichnich Veci, Praha, la 6 Juin, 1933, J. Hajek.

[58] *Ibidem*, f. 12—17, M.Z.V., Praha, le 10 Juillet 1933, J. Hajek.

[59] *Ibidem*, f. 18—21, Ministerul Afacerilor Străine, Direcția presei și informațiilor, Referat, nesemnat, 24 iulie 1933.

[60] A.M.A.E., fond Mica Înțelegere, vol. 20, f. 195, Legația României, Praga, 31 octombrie 1925, raport nr. 2274, indescifrabil.

[61] Arhivele Statului București, fond M.P.N., informații, dosar 390, f. 22—27, *Consfătuirea directorilor de presă și statelor Micii Înțelegeri la Paris, în zilele de 21 și 22 noiembrie 1933*, București, 2 decembrie 1933, E. Filotti.

[62] *Ibidem*, f. 28—64.

[63] *Ibidem*, f. 70—72, Conseil Permanent de la Petite Entente, Secretariat, no. 28, 7 februarie 1934, indescifrabil, către Nicolae Titulescu, *Notes sur la propagande de la Petite Entente*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

aveau simpatii pro-ungare. Aceste cercuri trebuiau influențate pentru a cîștiga un teren solid la Londra, Washington, New York, Paris, Geneva, Roma și Viena. Evident, cooperarea organelor de propagandă ale Micii Înțelegeri trebuia sincronizată și la Budapesta[64].

Analizînd metodele de lucru ale revizioniștilor, se remarca rolul deosebit al relațiilor personale cultivate cu grijă. În acest fel s-au obținut marile succese din Anglia. Și Mica Înțelegere trebuia să meargă pe linia extinderii relațiilor personale. În centrele indicate, Mica Înțelegere trebuia să aibă agenți propagandiști de primă mînă. Era necesar a se angaja în acțiune tot personalul diplomatic disponibil dar și personalități marcante ce călătoresc în străinătate și aveau relații personale acolo[65].

Ca urmare, Beneș propunea adoptarea următoarelor metode de acțiune: 1) stabilirea de relații directe, pe cît de întins posibil, cultivate cu toată grija; 2) organizarea de călătorii de studii, turnee, conferințe, excursii; 3) organizarea de turnee asemănătoare a unor personalități străine în țară la noi; 4) utilizarea posibilităților oferite de congresele științifice internaționale; 5) întreținerea de relații cu ziariștii influenți din diverse țări[66]. Ca instrumente de lucru ale propagandei antirevizioniste, Beneș propunea: 1) utilizarea agențiilor telegrafice și de corespondență; 2) ziarele și revistele; 3) broșuri și cărți, scrieri politice în general; 4) radioul; 5) filmul, actualitățile filmate mai ales[67].

Memorandumul Beneș, un adevărat program de acțiune al propagandei antirevizioniste, a fost discutat și aprobat de ședința Consiliului permanent al Micii Înțelegeri de la Zagreb, din ianuarie 1934. Documentul a fost apoi transmis directorilor de presă din statele alianței pentru a hotărî modalitățile de punere în aplicare. Cei trei oficiali au căzut de acord asupra necesității unei colaborări strînse și constante „pentru a coordona și fortifica printr-un efort comun propaganda pentru apărarea Micii Înțelegeri și a intereselor vitale a celor trei state“[68]. În acest sens, între directorii de presă se vor stabili legături directe, sub forma unor întrevederi anuale sau bianuale. Toate problemele de interes comun vor fi discutate de cei trei oficiali care vor pune accent pe propaganda antirevizionistă. Toate mijloacele de acțiune și toate instrumentele susceptibile de a fi utilizate în această acțiune vor trebui puse la dispoziția birourilor de presă[69].

S-a căzut de acord asupra dirijării efortului principal al acțiunii comune în principalele centre ale politicii internaționale unde revizionismul era activ: Londra, Washington, New York, Paris, Geneva, Viena. Se va acorda toată atenția acțiunii la Budapesta. Pentru mai multă eficacitate, contactele directorilor de presă vor trebui să adopte forme simple, directe, evitînd canalele diplomatice sau administrative. Ca metode de acțiune a antirevizionismului pe prim plan trebuia situată acțiunea personală[70].

Dat fiind acordul deplin în aceste chestiuni s-a trecut la discutarea unui plan concret de acțiune. În ce privește ziarele și revistele, s-a hotărît editarea unor numere speciale consacrate alianței în presa internă și negocierea cu „Journal des Nations“, din Geneva, ce avea mari dificultăți financiare, a posibilității de a deveni publicația alianței. S-a pus și chestiunea revistei alianței în capitala Franței ca și necesitatea ca în fiecare din cele trei state să se fondeze periodice speciale ale Micii Înțelegeri. Cum cele trei state acordau subvenții revistei „Europe Nouvelle“, la care tocmai s-a schimbat proprietarul, trebuia investigat dacă acesta era dispus a continua veche orientare favorabilă Micii Înțelegeri. Propunerea unui ungur emigrant la Paris de a edita un ziar antirevizionist, cu sprijinul financiar al celor trei, nu a fost acceptată[71].

---

[64] *Ibidem*, f. 73.
[65] *Ibidem*, f. 74.
[66] *Ibidem*, f. 75—82.
[67] *Ibidem*, f. 82.
[68] *Ibidem*, f. 91—92, *Resumé des discussions entre les directeurs des Bureaux de presse de la Petite Entente reunis à, Prague le 22—24 fevrier 1934*, copie, nesemnată.
[69] *Ibidem*, f. 92.
[70] *Ibidem*, f. 92—93.
[71] *Ibidem*, f. 94—95.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

S-a analizat și situația din domeniul publicațiilor ne-periodice. Cu acest prilej s-a arătat că Cehoslovacia avea în pregătire o carte a lui Joseph Chmeler privind minoritățile în Europa Centrală (editată în 1937); un memoriu semioficial atacînd revizuirea tratatelor; o carte a lui K. Krofta privind relațiile ungaro-cehe; un A.B.C. antirevizionist era în faza finală, iar broșura antirevizionistă a lui Seton-Watson era subvenționată de Praga prin cumpărarea a 3 000 exemplare. E. Filotti arată că în România erau în pregătire: cartea lui Silviu Dragomir despre minoritățile din Transilvania; Z. Păclișanu pregătea o lucrare despre regimul minorităților în Ungaria înainte și după război; era în pregătire și o mică broșură în franceză despre problema minoritară în România. Toate cele menționate urmau a fi finalizate dar, înainte de publicare, urmau a fi analizate în comun pentru părțile ce puteau interesa aliații [72].

S-a pus și problema editării unei lucrări în comun, sub semnătura unei personalități din Vest. Trebuia să fie un mare volum antirevizionist, o analiză detaliată, aprofundată și completă a propagandei maghiare. Pentru pregătirea lui s-a format un comitet din trei persoane [73].

Imediat după reuniune s-a trecut la aplicarea măsurilor adoptate. Au început negocieri cu „Journal des Nations" din Geneva, pentru adoptarea unei orientări favorabile Micii Înțelegeri în schimbul unei subvenții anuale plătită de cei trei aliați [74]. În martie 1934 s-a căzut chiar de acord între Praga și București pentru acordarea unei subvenții de 3 000 fr. lui Raoul Chelard pentru editarea unei lucrări antirevizioniste [75].

A doua reuniune din 1934 a directorilor de presă are loc în iunie la București. S-a discutat stadiul elaborării lucrării antirevizioniste comune. S-a constatat că aceasta era în faza de pregătire. Filotti a anunțat că volumul privind minoritățile din Ungaria era gata și cerea consultarea lui de către colegi în partea ce-i privea. S-a căzut de acord și asupra planului de reorganizare a ziarului „Journal des Nations" care acceptase subvenția Micii Înțelegeri. S-a evidențiat și necesitatea utilizării pe scară mai largă a radioului [76]. Reuniunile directorilor de presă au continuat și în anii următori, ele precedînd de regulă conferințele Micii Înțelegeri a presei [77].

Dată fiind eficacitatea acestor consfătuiri, cei trei directori de presă au propus instituționalizarea lor. Consiliul permanent al Micii Înțelegeri, reunit la Bratislava în septembrie 1936, a decis crearea unui organ auxiliar permanent însărcinat cu conducerea acțiunilor de presă și propagandă de interes comun. Cei trei șefi ai birourilor de presă urmau a forma comitetul în cauză [78].

În cadrul programului comun de propagandă antirevizionistă un loc important l-a ocupat, încă din 1934 proiectul elaborării unei lucrări comune. Pentru Filotti esențialul acțiunii era de a include în lucrare toate argumentele contra revizuirii și a răspunde la revendicările aduse de propaganda maghiară. Chestiuni politice, economice, culturale, etnografice și juridice urmau a fi abordate, toate completate cu hărți și statistici sugestive [79]. Lucrarea urma a avea o introducere și cinci capitole, fiecare țară urmînd a pregăti părțile ce-i reve-

---

[72] *Ibidem*, f. 96—97.

[73] *Ibidem*, f. 98—102.

[74] *Ibidem*, f. 143—151 (corespondența Praga — București în această problemă).

[75] *Idem*, propagandă, dosar 1204, f. 1—4 (corespondență respectivă; vezi și Raoul Chelard, *Le danger hongrois*, Paris, 1934, 214 p.).

[76] Arhivele Statului București, fond M.P.N., informații, dosar 390, f. 153—157, *Resumée des discussions entre les directeurs des Bureaux de la presse de la Petite Entente, reunis a Bucarest le 18 et 19 Juin* 1934, copie, nesemnată.

[77] *Ibidem* f. 171—178, procese verbale ale discuțiilor din 1935, etc.

[78] *Ibidem*, dosar 553, f. 2, *Proces verbal de la session ordinaire du Conseil permanent de la Petite Entente*, Bratislava, 13—14 septembre 1936, copie, nesemnată.

[79] *Idem*, presa externă, dosar 549, f. 7—10, Filotti către Hajek, București, 15 martie 1934.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

neau și o parte din capitolele generale. Devizul a fost estimat la circa 40 000 coroane cehoslovace de fiecare țară[80].

Dar neșansa a însoțit proiectul. Partea românească era gata încă în vara lui 1934, în timp ce cehoslovacii erau într-o fază avansată de elaborare iar iugoslavii nici nu începuseră munca[81]. La sfîrșitul anului, redactarea era încheiată, dar s-a ridicat chestiunea verificării traducerii și, mai ales, a găsirii unei personalități străine de prestigiu care să verifice traducerea și să semneze lucrarea. S-a apelat la Oumanski, care a decedat curînd; apoi la Mousset, care a corectat doar traducerea iar apoi, la Pasquier, pentru editare, dar acesta mergea încet cu lucrul[82].

Ca urmare volumul nu apăruse nici în 1937. Reuniunea Consiliului permanent al presei al Micii Înțelegeri din august 1937 a decis ca volumul să apară sub egida Comitetului Central al Micii Înțelegeri a Presei. Pînă la sfîrșitul lui septembrie urma a se termina corectura[83]. Discuții largi s-au purtat cu guvernul francez pentru fondarea unei agenții de știri a Micii Înțelegeri. Începute în 1934, convorbirile s-au încheiat în ianuarie 1937 cînd Parisul a fost de acord cu oferirea posibilității pentru Mica Înțelegere de a folosi serviciile Agenției Radio ale cărei acțiuni fuseseră cumpărate în majoritate de guvernul francez[84].

Au fost organizate și acțiuni comune de către serviciile de presă ale legațiilor celor două țări. Astfel, Legațiile României și Cehoslovaciei la Stockholm au organizat în mai 1934, o conferință publică, susținută de prof. Slavik, cu un pronunțat caracter antirevizionist[85].

Am schițat doar direcțiile majore ale activității comune antirevizioniste româno-cehoslovace. Considerăm că o completare utilă a datelor deja prezentate ar rezulta din reconstituirea unor realizări într-o singură țară. Am ales pentru aceasta cazul S.U.A., unde revizioniștii maghiari au acordat o mare importanță propagandei lor. După începuturi timide, cu toamna anului 1928 propaganda maghiară s-a reorganizat și unificat, avînd un singur scop: trezirea de simpatie în publicul american pentru revizuirea Tratatului de la Trianon[86]. „Față de această întinsă și tenace propagandă, noi am fost nevoiți să ne limităm la o prea timidă atitudine defensivă", constata secretarul Legației române la Washington. Se impunea însă o acțiune energică, concretizată în difuzarea de publicații, filme, cărți, fotografii, organizarea de expoziții etc. Prin asemenea acțiuni trebuia să se demonstreze, între altele, și monstruozitatea Ungariei medievale a cărei renaștere era dorită de revizioniști. Era necesar și a se invita la București corespondenții marilor agenții americane să constate realități românești[87]. Diplomatul român aprecia că trebuia urmat exemplul Cehoslovaciei ce avea un puternic birou de informații la New York. De asemenea, putea activa Camera de comerț româno-americană ce putea servi și unor acțiuni de propagandă. O mai amplă utilizare, se putea da și Societății „Prietenii României", din New York. Fără îndoială că și organizarea românilor americani pentru lupta antirevizionistă putea aduce mari servicii. Trebuia să se extindă și sistemul turneelor de conferințe ale unor oameni de știință români în Statele Unite[88].

[80] *Ibidem*, f. 11—14; 18—20 (sumar, cuprins și proiect deviz).

[81] *Idem*, propagandă, dosar 2796, f. 21—53 (o parte din mss. contribuției românești la volum).

[82] *Idem*, presa externă, dosar 549, 107 f. (actele legate de pregătirea volumului, 1934—1935).

[83] *Idem*, informații, dosar 633, f. 100—102, *Protocole de la reunion du Conseil permanent de la Presse de la Petite Entente tenue a Sinaia du 30 au 31 Août 1937, Sinaia*, 30 Août, 1937, R. Atanasiu, J. Hajek, K. Lukovic.

[84] *Ibidem*, dosar 553, f. 3—11; *Ibidem*, dosar 558, f-26 (corespondența în problema agenției).

[85] *Ibidem*, dosar 464, nepaginat, Legația României, Stockholm, 7 mai 1934, raport nr. 594, B. Constantinescu, 6 f.

[86] Arhivele Statului București, fond M.P.N., presa externă, dosar 251, f. 7, Legația României, Washington, 15 ianuarie 1929, A. Popovici.

[87] *Ibidem*, f. 6—7.

[88] *Ibidem*, f. 8—12.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Contra-acțiunea românească s-a organizat însă lent. În schimb propaganda revizionistă lua amploare[89]. Foarte activă era presa maghiară din S.U.A., în frunte cu „Amerikai Magyar Nespszava" din New York. În vara lui 1934 acțiunile revizioniste au intrat din nou într-o fază de ascensiune. Atașatul de presă român, G. Boncescu, sublinia într-un raport din mai 1934 : „Propaganda maghiară dă semne de o nouă activitate [...]. Fe de o parte, s-au înmulțit eforturile de informare a coloniei maghiare pentru a-i da posibilitate să întrebuințeze noi argumente și date în contactul ei cu lumea americană, iar pe de altă parte, reprezentanți ai *Ligii revizioniste* au întreprins un non ciclu de conferințe în engleză"[90]. Față de valurile agresive ale revizionismului, chiar unii americani au început a fi îngrijorați. Astfel faimosul publicist Walter Lippman publica pe această temă articolul *Război sau pace în Europa ?* în „New York Herald" din 10 iulie 1934[91].

Acțiunea comună antirevizionistă începuse a se organiza la începutul lui 1933 : România a fost aceea care a inițiat crearea unui birou permanent, antirevizionist al Micii Înțelegeri în S.U.A. Miniștrilor Iugoslaviei și Cehoslovaciei la Washington li s-a înmînat un memoriu în acest scop. „Misiunea biroului, se sublinia în document, va fi de a concentra toate informațiile asupra propagandei revizioniste, de a pregăti tot materialul pentru contrapropagandă și de a determina o acțiune simultană, de la caz la caz, a celor trei colonii"[92].

Cooperarea celor trei aliați din Mica Înțelegere era necesară pentru a da acțiunii impulsul și rigoarea cuvenite. Se impunea aceasta, deoarece acțiunea maghiară era tenace și permanentă, iar ungurii americani erau uniți. Existau, însă, premize pentru a se crede că frontul comun al cehilor, iugoslavilor și românilor va avea o greutate mai mare în primul rînd datorită numărului lor sporit. Americanii de origine iugoslavă, cehoslovacă sau română urmau a fi organizați, pe *orașe, în comitete naționale, independente, dar acționînd după un plan unitar.* La nivel local urma a se constitui un comitet executiv din trei membri aflați în legătură cu un comitet central cu sediul la Washington[93].

Un rol important urma a reveni Biroului central care va realiza în primul rînd o documentare completă asupra acțiunilor revizioniste. Pentru aceasta, Biroul va avea abonamente la toate ziarele maghiare mai importante și va procura toate aparițiile editoriale mai însemnate. A doua sarcină importantă era contrapropaganda. La fiecare inițiativă revizionistă, Comitetul Central va decide asupra replicii : răspunsuri, gata redactate, trimise comitetelor locale spre publicare ; articole în presă ; scrisori de protest, conferințe etc. Comitetul Central putea pregăti și lucrări, ca de pildă *Abecedarul Tratatului de la Trianon*, scris într-un stil accesibil. Cheltuielile Biroului urmau a fi suportate în comun de cei trei aliați[94].

A început imediat acțiunea de pregătire a documentării necesare Biroului de contrapropagandă antirevizionistă, la conducerea căruia a fost propus A. Popovici. S-au cerut *Direcției presei* de la București studii și statistici, hărți și fotografii privind o gamă largă de aspecte ale propagandei antirevizioniste ; învățămîntul, cultele și viața economică a minorităților din România, situația politică a românilor ardeleni înainte de unire ; administrarea Ardealului sub unguri și români ; date privind Universitatea din Cluj etc. S-a cerut să se dea instrucțiuni Legației române din Budapesta să trimită Biroului toate ziarele maghiare revizioniste precum și orice informație privind această mișcare. *Direcția*

---

[89] *Ibidem*, dosar 163, f. 1—5 ; *Ibidem*, dosar 422, f. 58—60 ; 240—262, (rapoarte privind acțiuni revizioniste) ; *Ibidem*, dosar 534, f. 3—77, etc.

[90] *Ibidem*, dosar 568, f. 13, Legația României, Washington, 21 mai 1934, raport 1777, Boncescu.

[91] *Ibidem* f. 10 (copie articol).

[92] *Ibidem*, propagandă, dosar 1101, nepaginat, Legației României Washington, 8 februarie 1933, raport nr. 503, f. 1, Davila.

[93] *Ibidem*, f. 2.

[94] *Ibidem*, f. 3—4.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

presei a aprobat planul de lucru și a pregătit documentația necesară. În mai 1934 s-a trimis deja Legației din Washington materialele cerute în 16 probleme[95].

Din diverse considerente, proiectul nu a fost dus pînă la capăt. Conjunctura internațională, ca și unele rezerve din partea Iugoslaviei și Cehoslovaciei, au făcut ca această valoroasă inițiativă românească să rămînă nevalorificată. Dar România a continuat să acorde propagandei antirevizioniste din S.U.A. un rol important. În a doua jumătate a anului 1936 D. Ciotori, fost atașat de presă la Londra, a căpătat misiunea specială de a determina angajarea mai activă a românilor americani în campania antirevizionistă. Totodată trebuia să organizeze colaborarea acestora cu celelalte grupuri din Mica Înțelegere. Ciotori trebuia, de asemenea, să acționeze pentru informarea marelui public american în ce privește evoluția istorică a poporului român și asupra unor situații reale, falsificate de revizioniști. În sfîrșit, a treia sarcină consta în sondarea atitudinii oficialității americane față de problemele ce interesau România[96].

Față de cele trei sarcini încredințate lui Ciotori, ministrul român la Washington constata o serie de fapte semnificative. Astfel, el sublinia că românii americani sînt leali față de patria lor de origine, participînd chiar la acțiunea antirevizionistă. În acest sens se cita marea adunare antirevizionistă de la Youngstown, din septembrie 1936. Trebuia însă reluat proiectul unui birou antirevizionist al Micii Înțelegeri care să coordoneze activitatea naționalilor lor. De asemenea, un rol important în informarea opiniei publice americane asupra situației reale din teritoriile reclamate de revizioniști revenea legaților. De mare utilitate putea fi coordonarea celor trei grupuri naționale provenind din Mica Înțelegere. Acestea reprezentau: 469 395 iugoslavi, 1 382 079 cehoslovaci și 293 453 români. Așadar, 2,2 milioane față de numai 590 768 maghiari americani[97].

Problema revizionismului sau antirevizionismului nu prezenta decît un interes secundar, pur academic de fapt, pentru Statele Unite care refuzau a adopta o atitudine directă conform principiilor izolaționismului. Se putea, însă, obține o atitudine binevoitoare dacă se asigurau numeroase corespondențe din România care să ateste eforturile de democratizare a vieții politice. Din aceste considerente Cehoslovacia era bine privită de presa americană. Era o cale importantă cea propusă: de anihilare a propagandei revizioniste prin influențarea în sens pozitiv a oficialității americane[98].

Cîteva exemplificări cu acțiuni antirevizioniste sînt necesare. Astfel, în februarie 1929 în cadrul discuțiilor de la Foreign Policy Association din Boston, a luat cuvîntul și Ch. Pergler fost ministru al Cehoslovaciei în Statele Unite. Pergler a combătut afirmațiile revizioniste ale președintelui Curții supreme a Ungariei, prezent la dezbateri în cadrul unui turneu american. Pergler a susținut dreptul naționalităților la viață independentă[99]. În noiembrie 1932 organizațiile românești din S.U.A. au trimis senatorului Borah telegrame de protest față de un interviu al acestuia privind necesitatea revizuirii tratatelor. Față de valul de proteste, Borah a declarat unui corespondent al ziarului cehoslovac „Narodni Politika" că el nu s-a pronunțat pentru restaurarea completă a Ungariei medievale[100].

Cu ocazia a 15 ani de la unirea din 1918 la Cleveland a avut loc, la 17 decembrie 1933, o mare adunare a românilor. Reuniunea a căpătat o orientare antirevizionistă. Prezent la reuniune, ministrul Davila declară că revizionismul nu este posibil deoarece nu există soluție mai bună ca actuala împărțire a Europei. A fost primul mare miting antirevizionist din Statele Unite la care au

---

[95] *Ibidem*, passim (dosarul 1101 se referă integral la proiectul fondării Biroului de contrapropagandă revizionistă din S.U.A.).

[96] *Idem*, presa internă, dosar 359, f. 2—3, Legația României, Washington, 15 ianuarie 1937, raport nr. 198, Davila.

[97] *Ibidem*, f. 4—5.

[98] *Ibidem*, f. 6.

[99] Arhivele Statului București, fond M.P.N., presa externă, dosar 192, f. 77—80, Legația României, Washington, 28 februarie 1929, raport nr 979, Boncescu.

[100] *Ibidem*, dosar 342, f. 3—6 Legația României, Washington, 2 noiembrie 1931, raport nr 5268, Boncescu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

participat și reprezentanți ai cehoslovacilor și iugoslavilor [101]. Organul de presă al Societății *Friends of Romania* din New York, „Romanian Bulletin" a publicat o serie de materiale antirevizioniste. Astfel, în numărul din ianuarie 1935 a apărut articolul *Revizuirea tratatelor*. Articolul punea accent pe falsitatea afirmațiilor privind regimul minorității maghiare din România [102]. Un ultim exemplu. Într-un interviu acordat în mai 1935 unui corespondent de la „Collier's Magazine", din New York, Beneș a subliniat că revizuirea nu are nimic cu justiția. Revizuirea afirma Benes, era un fenomen internațional cu largi implicații negative [103].

În perioada dintre cele două războaie mondiale România și Cehoslovacia au fost confruntate și cu problema combaterii revizionismului maghiar care punea sub semnul întrebării realizarea unității naționale a celor două state vecine și aliate. Dacă într-o primă fază, anume între 1919 și 1932, România și Cehoslovacia au acționat independent, începînd cu 1933 s-au pus bazele unei acțiuni comune. Cadrul acesteia nu putea fi decît Mica Înțelegere care tocmai fusese reorganizată. Cooperarea antirevizionistă româno — cehoslovacă a înregistrat rezultate pozitive, dar și neîmpliniri, acestea din urmă datorate conjuncturii (Praga a început a pune pe prim plan combaterea revizionismului german în anii '30), dar și lipsei de experiență sau chiar a diminuării fondurilor afectate în acest scop. Oricum, reconstituirea unor aspecte ale propagandei antirevizioniste a României și Cehoslovaciei și, mai ales, a cooperării în domeniu a celor două state, dezvăluie un aspect încă necunoscut al raporturilor dintre Praga și București în perioada dintre cele două războaie mondiale.

ROMANIAN-CZECHOSLOVAKIAN CO-OPERATION IN THE FIELD OF PROPAGANDA AGAINST TREATIES REVISION IN THE INTER-WAR PERIOD (1919—1939)

SUMMARY

After the foundation of the Czechoslovakian Republic and of the Greater Romania, in 1918, the two countrie had to fight against the states which supported the treaties revision by all means. Hngary was the leader of the revisionist mouvment directèd against the statuquo in Central and South-Eàst Europe. At the beginning, more precisely between 1919—1932, Romania and Czechoslovakia acted isolated against the Hungarian revisionism. But with 1933, on the framework of the Little Entente, the two countries begun to co-operate against the common ennemy — the Hungarian revisionism.

The chiefs of the Press and Informations Offices from Bucharest and Prague had the responsabilities for the joint actions. They adopted a series of decisions aimed at stopping the effects of the revisionist campaign. The common efforts had some good results but also some defeats especially after 1938 when Prague begun to be much more worried about the German danger. The Romanian — Czechoslovakian co-operation in the field of propaganda is analysed as a part of the diplomatique relations between the two countries.

[101] *Ibidem*, dosar 251, f. 61—79, Legația României, Washington raport nr. 748, 22 decembrie 1933, I. Rosenthal.

[102] *Treaties Revision*, în „Romanian Bulletin", vol. III, no. 7, January 1935, p. 1—2.

[103] Arhivele Statului București, fond M.P.N., presa externă, dosar 568, f. 15 — 17, Legația României, Washington, 15 mai 1935, raport nr. 272, Boncescu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

IANCU SASUL.
ORIGINEA ŞI ANII PREMERGĂTORI DOMNIEI
— ÎNTRE REALITATE ŞI ZVONURI CALOMNIOASE —

DE

CONST. A. STOIDE

Schimbarea de domnie care avusese loc în Moldova către finele lui noiembrie 1579, a surprins multe cercuri în ţările vecine, cu atît mai mult cu cît persoana noului voievod era aproape unanim necunoscută, şi a dat prilej la multe zvonuri O scrisoare din Varşovia, se pare din apropierea Curţii, datată 1 ianuarie 1580, al cărei autor receptase ştirea schimbării şi, la fel, ignora pe cel în beneficiul căruia avusese loc fericitul eveniment, influenţat şi el de zvonurile care circulau despre pretinse intenţii ale turcilor de a pune în ţările române conduceri musulmane, spunea că regele ar fi arătat a fi adevărată ştirea despre schimbarea din domnia Moldovei făcută de Sultan, dar că nu se ştie clar dacă noul numit e turc sau creştin ; din zi în zi se aşteaptă lămurirea chestiunii[1].

Asupra originei lui Iancu Vodă, arătat ca braşovean după mamă şi chiar după tată, cronicarii saşi au păstrat două versiuni ; din informaţia transmisă de unul dintre aceştia, Simion Massa, ar reieşi că voievodul pus de turci în locul lui Petru Şchiopul care „el însuşi se numise Iancul", era născut în Braşov şi a fost crescut acolo, de către tatăl, după cît se cunoaşte un curelar, Weiss George (iar de alţii numit Misen sau Tysen Hannes) şi că ar fi învăţat meşteşugul acestuia ; cînd a ajuns la vîrstă adultă, observînd oarecari semne de pe corp, i s-a arătat de către mama sa, Catarina, după nume, că era fiul unui oarecare voievod şi că are dreptul la moştenirea paternă. Fiind stimulat de repetatele spuse ale mamei s-a dus la Constantinopol unde şi-a arătat semnele şi unde şi-a cîştigat protectori care l-au ajutat să obţină domnia Moldovei[2]. O versiune, care reproduce, cu mici modificări, pe Simion Massa, şi în plus cu indicaţia că mama lui Iancu era o româncă, a dat cronicarului Ioseph Teutsch, trăitor în secolul XVIII[3]. Trebuie

---

[1] „S[ua] M[aes]ta confirma esser vera la rivocatione del Palatino di Moldavia fatta dal Turco et della institutione d'un altro palatino nuovo, il quale S[ua] M[aes]ta non puo sapere ancora chiaramente se e turco o christiano e sta di giorno in giorno aspettando avvisi piu chiari" (I. C. Filitti, *Din Arhivele Vaticanului*, II, *Documente politice 1526—1788*, Bucureşti, 1914, p. 33, nr. XXXIII).

[2] „1579 Imperator Turcicus, principatus Moldaviae dignitate exuit Petrum Voivodam, misso in eius locum quodam qui sese Iancolam nominavit, qui a prima aetate educatus in urbe Coronensi a patre, ut putabatur, Weiss Georg, covrigiario, alii Mysen vel Tysen Hannes fuisse volunt, cuius etiam artificium addidicerat. Is cum ad adultam aetatem pervenissent, vestigia quaedam in corpore deprehendens, amatre, Catharina nomine edocetur, cuiusdam voivodae se esse filium, quare etiam ad haereditate paterna se excludi passus est. Matre semper ipsum de semel dictis confirmante, concepta tandem hac opinione, persuasus plane et Constantinopolim profectus signa ostentat, quibus se purpuratis nonnullis insinuat illorunque studiis tandem ad principatum Moldaviae evectus est" etc. (*Chronicon Fuscino, lupino oltardinum* în Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum* I, p. 71 ; *Anszug aus der Chronic von Simon Massa, Marcus Fucs, u. A.* în *Quellen zur Geschichte der Stadt Brasso*, IV, Braşov, 1903, p. 82).

[3] „1579 setzt der Türkische Kaiser der Peter Vode in der Moldau ab und erhebt einen andern mit Nomen Iancula. Dieser war von einen Bürger zu Cronen, einem Riemer Namen Georg Weiss (alii Mysen Hannes) mit einer Wallachine

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

observat însă că datele din Simion Massa, cel puțin în parte, coincid cu ce spune despre Iancu Sasul polonul Reinhold Heidenstein, „istoriograf al regelui Ștefan Bathory", în cartea sa despre războiul polonilor cu Moscova. Heidenstein se deosebește de Simion Massa numai prin aceea că nu cunoaște numele și ocupația „tatălui" și arată pe Iancu născut din „sașii din Ardeal", cît timp cronicarul sas indica Brașovul ca loc de naștere[4]. Apoi mai e de observat că Heidenstein reproduce în mod destul de fidel întregul registru de acuzații enunțat de regele polon, ca motivare a executării fostului domn al Moldovei[5]. Dar o motivare similară a executării lui Iancu Sasul se găsește și în cronica lui Simion Massa. Aceasta impune o scrutare a raporturilor dintre cele trei izvoare în legătură cu „greșelile" lui Iancu Vodă față de regalitatea polonă. Dacă e evident și explicabil ca Heidenstein să fi reprodus în cartea sa „proclamația" regală, mai greu de lămurit e calea pe care au ajuns aceste acuzații la cunoștința cronicarului brașovean. Avut-a acesta sub ochi, cînd își scria „opera", un exemplar sau o copie din proclamație, sau a cunoscut chiar opera lui Heidenstein, despre a cărei circulație în mss. în epocă și în Ardeal, nu avea cunoștință ? E o întrebare la care nu putem răspunde. Ceea ce trebuie reținut din aceste date, e că sursa acuzațiilor aduse de regalitatea polonă lui Iancu Sasu, a trecut, direct sau indirect, din cunoscuta proclamație în cronicile brașovene.

O discuție, fără îndoială, suscită și cealaltă informație din Simion Massa, aceea relativă la originea brașoveană a fostului domn, și cu deosebire la identificarea „părintelui" său[6]; nici aici nu sîntem deplin clarificați. O ediție „critică" a cronicii lui Simion Massa n-a fost dată la lumină. Cronicarul a trăit între anii 1536—1605[7], și, după toate probabilitățile, și-a scris opera aproape de sfîrșitul vieții. Prin profesiune și ocupațiile sale — în 1563 rector al Gimnaziului din Brașov, în 1580 preot la Rîșnov și, din 1591 înainte, preot al Brașovului — el era în măsură să cunoască cu mai multă certitudine „familia" sau pe unii dintre colateralii sau descendenții acesteia, pentru a primi relații mai sigure. Și cronica lui Simion Massa, așa cum mi-a parvenit, spune numai, fără prea mare convingere, că acesta „sese Iankulam nominavit, qui a prima aetate educatus in urbe Coronensi a patre, ut putabatur Weiss Georg, covrigiario, alii Mysen vel Thysen Hannes fuisse volunt". În condițiile acestea, de evidentă nesiguranță, ar fi cazul a se pune întrebarea dacă pasajul din cronica lui Simion Massa nu constituie numai o încercare de a identifica, numai pe baza cognomenului de Sasu și a indicației trase, poate de aici, de către autoritățile polone, care se vede a fi făcut publică informația originii săsești a lui Iancu Vodă, după cum reiese și din cronica lui

---

gezeugt wie man sagte, dessen Handwerk er auch gelert. Seine Mutter brachte ihm aber heimlichbei (weil er einige Zeichen am Leibe hatte), er wäre von einem Wäyden gezeugt werden, folglich hätte er Recht zum Stuhl. Iancolo machte sich dieses zu Nutze. Ziehet nach Konstantinopol und zeiget seine Zeichen und erlangt das Waydentum (*Auszug aus Kurzgefasste Fahr — Geschichte von Siebenburgern, besonders Burzenland*" von Ioseph Teutsch, *Quellen*, cit., p. 101. V. și A. Veress, *Alte lucruri nouă despre Iancu Vodă Sasu și familia sa*", în *RI*, XI, 1925, an. XI, p. 147, care cel dintîi a atras atenția asupra acestei afirmații.

[4] Reinoldus Heidenstein în *Commentariis de bello Moscovitico*, Libr. 6, p. 824, în G. Șincai, *Chronica Românilor și a mai multor altor neamuri*, ed. a doua, Tom. II, București, 1886, p. 371—372.

[5] P. P. Panaitescu, *Sfîrșitul lui Iancu Vodă Sasu*, în *RI*, X, 1924, p. 173.

[6] Se pare apoi că mai puțină bază se poate pune pe știrea din Ioseph Teutsch care afirma că soția curelarului, adică mama lui Iancu Sasu, ar fi fost valahă. Teutsch își redacta opera după jumătatea sec. XVIII și, cum s-a văzut, și în privința lui Iancu Sasu, reproduce cu fidelitate cele narate în cronica lui Simion Massa, introducînd ca o notă aparte numai știrea despre această origine a mamei fostului voievod. S-ar putea ca aici să ne aflăm în fața unei afirmații a cuiva care nu putea admite situația de adulterină și mamă a unui fiu de atît de detestabile comportări, decît pentru o valahă. Știrea, posibil ca Teutsch, să o fi culeș din zvon public, la aproape două secole după consumarea evenimentelor.

[7] Gross, *Simion Massa und Marcus Fuchs* în *Quellen*, cit., p. XXXXVIII.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Heidenstein [8], ca și din acel „Fatum Ianculae Palatini Moldavie", redactat la moartea silnică a fostului domnitor [9]. O astfel de concluzie, însă, e net contrazisă de „informația" dată la 13 septembrie 1582, deci încă din ajunul morții voievodului, de cunoscutul palatin și aventurier polon, Albert Laski, într-o relatare către nunțiul apostolic, episcopul de Massa : Iancu ar fi născut... „vilissimamente", în Brașov, localitate din Transilvania, dintr-un părinte curelar [10].

Nici tradiția istorică moldovenească, raportată prin *Letopisețul* lui Grigore Ureche, nu a păstrat vreo amintire despre originea domnească a lui Iancu Vodă. După cum e cunoscut, Azarie, izvorul folosit de Ureche, pentru a doua jumătate a sec. XVI, mergea numai pînă în 1574. De altfel nu se poate deduce informația ce ar fi dat-o acesta despre Iancu Sasu, el care și-a scris cronica sub patronajul marelui logofăt Ioan Golăe [11], jertfă a „Sasului" ; cu toate că-l întîlnim folosit de acesta în mărunte solii prin Ardeal [12], nu putem fi siguri că ar fi dat alte știri, decît o face Ureche, asupra originii Domnitorului, ca unul care prezintă în culori atît de întunecate domnia lui Ioan Vodă cel Viteaz [13]. Cea mai veche cronică moldovenească, scrisă în limba țării, nu cunoaște altceva despre Iancu Vodă decît că „de naștere au fost sas, de lege luteran". Dar această știre Ureche a luat-o din cronica polonului Ioachim Bielski [14].

O informație, din epoca ridicării în domnie, despre descendența lui Iancu din Petru Rareș, pusă în circulație de cercurile apropiate, ridică unele îndoieli, pe considerentul că el s-ar exprima mai cu înlesnire într-o germană populară decît altfel și putea fi, mai curînd, un german din Transilvania decît un născut valah sau moldovean [15].

Dacă cele afirmate cuprind un sîmbure de adevăr, lucrurile s-ar datora, pe lîngă cunoștințele de limbă germană „supte odată cu laptele mamei", îndelungatei lui petreceri la Viena într-un mediu în care era redus numai la folosirea acestei limbi și nu mai puțin împrejurării că după trecerea la Rodos, a fost nevoit să folosească limbile greacă, italiană și posibil turcă, în cel mai bun caz neglijînd limba română.

Istoriografia noastră, trecînd peste îndoielile exprimate de cronicarii brașoveni și de alte mărturii, admite, pe baza împrejurărilor din viața lui Iancu Sasu, între care și legăturile cu „Doamna Chiajna", fiica lui Petru Rareș, și de asemeni

---

[8] „Iancula acesta, cum s-a arătat mai înainte, născîndu-se din sașii din Ardeal din slabă și întunecată viță, *mințise* că este din neamul domnilor din Moldova..." (Heidenstein, *loc. cit.*).

[9] „Sassus ex umbraculus officinae progressus, cum in Valachia non imperasses, sed argentariam fecisses, cumque te iam digito caelum attingere putasses, arma sumere contra Regnum Poloniae cogitasti (P. P. Panaitescu, *Fatum Iankulae, Palatini Moldavie*, în *RI*, XI, 1925, p. 62—63).

[10] „nato vilissimamente in Brassovia, luogo di Transilvania, di padre coriario" (I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului*, II, p. 36).

[11] *Cronicile slavo-române din secolele XV—XVI*, ed. P. P. Panaitescu, 1959, *Cronica lui Azarie, Introducere*, p. 126.

[12] Hurmuzaki-Iorga, *Documente* XI, Apendice II, p. 820 : „1580" : „21 Märtii. Kam Azaria Postelnik vom Moldner Waida..."

[13] P. P. Panaitescu, *Cronica lui Azarie, Introducere*, în *Cronicile Slavo-Române*, cit., p. 128.

[14] Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, ed. P. P. Panaitescu, București, 1959, p. 212. Dacă se ține seama de împrejurarea că Ureche nu a găsit nici o cronică moldovenească de epocă și că a fost redus în ce privește domnia lui Iancu Sasu la informația din *Kronica Polska* a lui Ioachim Bielski (pe lîngă tradiția de familie), trebuie dedus că știrea despre originea acestuia tot de acolo a luat-o. În adevăr, Bielski arată că despre „acest domn se spune că era Sas" (G. I. Nastase, *Istoria moldovenească* în *Kronika Polska a lui Bielski*, traducere în *CI*, I, 1925, p. 157—158).

[15] „Et licet sese quondam Petri cuiusdam woyvoda Moldaviae filium legitimum et naturalem perhibeat. So wallen doch ir vil danan zweiflen und Ine formem mehr für einen Teutschen aus Siebenburgen, als ein gebornen Walachen oder Moldawer hatten dann Er die Teutsche schprach vor anderen am volkaubsten redet" (Hurmuzaki, *Documente*, III, 1, p. 24).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a condițiilor în care a ocupat tronul, originea domnească a acestuia. N. Iorga scrie despre acela care avea să devină Iancu Vodă că „nu era decît fiul din flori pe care Petru Vodă Rareș, cînd asedia Brașovul, îl avusese cu soția unui modest meșter de acolo". El dă, după cronicarul Simion Massa și numele acestui meșter [16]. În cazul că se admit concluziile lui N. Iorga, Iancu Sasu a putut avea, la urcarea pe tron, în 1579, cam între 48—49 de ani.

Cînd a părăsit Iancu Brașovul, unde și cum și-a petrecut tinerețea și cînd a ajuns la Rodos, locul de reședință în care se găsea în ajunul investirii ca domn, sînt întrebări la care se poate răspunde numai cu totul ipotetic. După relatările sale, făcute în momentele de grea cumpănă ale condamnării la moarte prin sentința neînduplecată a regelui Ștefan Bathory, reiese că a petrecut, un timp oarecare, împreună cu acesta la curtea împărătească de la Viena [16]. Cercetările asupra vieții fostului rege al Poloniei, îl arată prezent la curtea din Viena în două rînduri; prin 1552, după terminarea studiilor universitare la Padova, în calitate de paj [17], și, cu începere din 1563 ca reprezentant al Transilvaniei la discuțiile păcii dintre principele Ioan Sigismund și Împăratul german. Cu prilejul acestor discuții reprezentantul Transilvaniei a fost reținut ca ostatec din 1564 pînă în 1567 [18]. Care vor fi fost raporturile de atunci între viitorul rege al Poloniei și domnul de mai tîrziu al Moldovei, nu putem ști. Cunoaștem aceste relații numai de după urcarea lui Iancu Sasu pe tron, și ele au fost, chiar din începutul lor, încordate.

Nu sînt-u prea lămuriți nici asupra legăturilor viitorului Iancu Vodă cu țara a cărei domnie o revendica în calitate de moștenitor al unui voievod moldovean, deci ca domn legitim, în competiție cu Petru Șchiopul [19], care era numai urmașul unei dinastii de domni munteni. Din mărturia citată mai sus, reiese că noul domn cunoștea limba română, insinuîndu-se însă că ar fi vorbit mai cu înlesnire un dialect german [20]. Dacă e adevărat că Iancu Sasu vorbea limba română „de acasă", întrebarea care se pune e — dat fiind pretenția unei descendențe dintr-un domn moldovean — și aceea a legăturilor lui, mai de vreme sau mai tîrziu, cu țara peste care va domni.

Să ne oprim însă un moment și asupra numelui sub care își face apariția în *Letopisețul* lui Grigore Ureche, ca titulatură a capitolului pe care acesta i l-a închinat: „De domnia lui Iancul Vodă ce-i zic Sasul, 7088, fevruar 13, vineri; „care au fost de naștere sa Sas, de lege luteran" [20bis], dar cum s-a observat, Ureche își ia această informație din cronicarul polon Bielski [21]. De observat apoi că nici un izvor diplomatic, din Moldova sau Țara Românească, nu-i spune decît „Iancul Vodă" [22]. Mitropolitul Mitrofan în cunoscuta diatribă pe care o adresează domnului, cu care nu s-a înțeles, și care ar fi suprimat cu grele „munci" pe boierul nevinovat, fost mare logofăt, Ioan Golie, îi spune cu năduf, după ce-l numește „Iancul Vodă", și numai „Iancul" [23]. Dintre izvoarele străine, cu excepția acelui

---

[16] N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. V, *Viteji*, București, 1937, p. 166.

[16] ...evenisse, regem se in loco patris unde ab eo tempore cum una in aula augustissimi Imperatoris Romanorum fuissent habuisse" *(Fatum Ianculae Palatini Moldaviae*, loc. cit., p. 61).

[17] *Etienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transylvanie*, Cracovia, 1935, p. 19.

[18] *Ibidem*, p. 26—27, 32—33; I. Lupaș, *Un principe transilvan rege al Poloniei*, în *Studii, conferințe și comunicări istorice*, vol. II, Cluj, 1940, p. 161 și urm., după I. Lupaș, Ștefan Bathory ar fi fost ostatec la Viena, încă din 1564 *(loc. cit.*, p. 162).

[19] Hurmuzaki, *Documente*, III, p. 80, doc. nr. LXIV.

[20] *Ibidem*, p. 24. N. Iorga, care desigur cunoștea aceste documente, afirma că Iancu „nu știa un cuvînt săsește, deși dori de la început să-și capete pe bani ceva moșii în Ungaria... vorbia curent grecește și de bună seamă și italienește" (N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. V, p. 191).

[20bis] Gr. Ureche, *Letopisețul*, ed. cit., p. 212.

[21] V. mai sus, nota 13.

[22] Documente moldovenești de după căderea lui Iancu Vodă în *DIR*, A, 3/XVI, nr. 250, 261; 4/XVI, nr. 131, 204. De asemenea documentul din 6 martie 1580, *DIR*, B, 4/XVI, p. 557, nr. 453.

[23] I. Bogdan, *Manuscripte slavo-române din Chiev*, în *CvL*, XXV, 1891, nr. 6, p. 505—506, tradus de I. Bogdan după textul slav, *op. cit.*, p. 504—505: „mă aflu fugar de frica lui Iancul".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Fatum[24], toate îi spun „Iancula" și „Iancula voivoda"[25] sau îi dau numiri derivate din acest nume[26].

Numai două mărturii, acestea venind însă tot de la Constantinopol, din cercul, diplomaților apuseni, îi adaugă la numele de Iancu, într-o ortografie greșită, și pe acela de „Carlo". Astfel o scrisoare din 18 iulie 1579, îi spune fostului exilat de la Rodos „Carlo Iangula", pentru a-l numi, cîteva rînduri mai jos și numai „Carlo"[27]; o altă scrisoare, datată din Constantinopol 19 august 1579, în aceiași chestiune vorbește despre „Carlo Iangula" exilat la Rodos[28].

Dar acest nume duce la mai vechea informație despre pretendentul „Carol Despot" pretins frate a lui Ioan Despot, asupra căruia da informații, din Tokay, generalul habsburgic Melchior Ballassa într-o scrisoare adresată în februarie 1565, lui Maximilian, regele romanilor, că acest Carol Despot, cu puțin timp mai înainte, ar fi trecut la Pașa de la Buda, față de care afirmase că Împăratul, în oștirea căruia avusese un rol mare, ar fi fost dispus să-i dea un ajutor de oaste, de 4 000 de călări și 6000 pedeștri, cu care să ocupe Moldova. Însă el voia să obțină acest ajutor de la Sultan. Pașa l-a trimis la Constantinopol, unde a ajuns la 6 aprilie. Ar fi fost cunoscut vizirului Ali, care promisese să vorbească despre dînsul cu Sultanul. Consultat și Lăpușneanu, domnul Moldovei, asupra celor arătate de pretendent, cum era de așteptat, acesta a dat relații nefavorabile, desigur negîndu-i descendența din domnia țării; a fost dus la „Turnul Mării Negre", dar nu pentru a fi înnecat, cum se credea, ci pentru a fi îmbarcat cu destinația Rodos, cu un tain de treisprezece aspri pe zi[29]. După informațiile pe care le da ambasadorul german, pretendentul știa „ungurește, polonește, nemțește și chiar românește"[30]. Aceleași știri arată că el ar fi servit pe imperiali „în Ungaria", „mai ales în părțile Eperejului"[31]. Poate fi identificat „Carol Despot", cu viitorul „Carol Iangula", adică pretendentul „Iancula" de care vorbește trimisul spaniol la Constantinopol în 1579[32] și care, ca domn se va numi Iancu Vodă, iar pentru cronicarul Grigore Ureche era „Iancu Sasu"? Se pare că răspunsul e afirmativ, cu atît mai mult cu cît la cele de mai sus, se adaugă unele date, referitoare la urmașii fostului domn; astfel, e de observat că pretendentul Ștefan Bogdan, fiu al lui Iancu Vodă, își semna uneori misivele cu titlul „Despot Steffano Bogdan voivoda, principe legitimo et herede de Moldavia Vlachia" și dăduse unicului său fiu, cunoscut, numele *Carol*[33].

Deși indicațiile, despre mama și „curelarul" soț al acesteia, nu pot fi socotite ca simple explicații a unor zvonuri, se impune totuși întrebarea, admițînd că Iancu era fiul natural al lui Petru Rareș, dacă părintele său nu l-a adus, la o anume vîrstă în apropierea curții domnești, cum era obiceiul? O mărturie care să dea răspuns chestiunei, arată legaturi ale viitorului voievod, acel „Carol Iangula" cu Moldova; e documentul datat din 18 iulie 1579. Ce spune acest document și alături de acesta și alte cîteva care nu vorbesc însă despre pretendent? Că acolo s-au ivit nemulțumiri cu domnia lui Petru Vodă, ca unul ce era străin de țară[34]. Documentul din 18 iulie 1579 adaogă știrea, necunoscută altfel, că acest „Carlo Iangula" ar fi fost candidat la domnie încă de la data la care Petru Șchiopul primise investitura, deci din 1574, „deoarece era mai în drept decît Petru Vodă *să ocupe tronul*" și *i-ar fi turburat domnia*; „*a fost atunci exilat la Rodos*"; „în zilele trecute", [înainte de 18 iulie 1579] mulți „greci", rude ale lui „Carlo" luînd cunoștință de nemulțumirea poporului s-au gîndit din nou, să-l impună la domnie, și au intrigat ca oameni de țară să vină la Poartă să se plîngă lui Mehmed

---

[24] *RI*, cit., p. 62; vezi mai departe discuția.

[25] ***Bibliografia*** citată.

[26] Hurmuzaki—Iorga, *Documente*, XI, p. 139—140.

[27] Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la Istoria Românilor, culese din arhivele din Simancas*, București, 1940, p. 74—77, nr. CXLVIII.

[28] *Ibidem*, p. 77, nr. CL.

[29] N. Iorga, *Pretendenți domnești în secolul al XVI-lea*, București, 1898, p. 34—35.

[30] *Ibidem*.

[31] *Ibidem*.

[32] Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 77, nr. CL.

[33] Ștefan S. Gorovei, *Mușatinii*, București, 1976, p. 149.

[34] A. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 77, nr. CL.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Paşa (marele vizir), contra lui Petru Vodă, cerîndu-i schimbarea, în care scop ar fi plătit acestuia şi o sumă de bani. Mehmed Paşa, după încasarea banilor şi după ce a mai stors ceva şi reprezentanţilor domnului din scaun, a alungat pe intriganţi [35].

O altă atestare a părerii că Rareş a luat pe lîngă sine pe copilul „Iancu" şi, deci, acesta din urmă ar fi vieţuit în Moldova atît în cursul domniei sale şi a fiilor săi, cît şi în primul an al stăpînirii lui Alexandru Lăpuşneanu, ar reieşi dintr-o ştire cu data de martie 1554 ; se vede de aici, într-o relatare, cu totul succintă că la data amintită a trecut din Moldova, la Braşov un „Petrus Iankul" [36]. Evenimentul se petrecuse scurt timp după înăbuşirea încercării, puse la cale de doamna Ruxanda, împreună cu o parte din boieri de a înlocui în domnie pe Alexandru Lăpuşneanu cu tînărul Constantin Rareş [37]. Din aceasta ar urma, ţinîndu-se seama de numele sub care îşi face apariţia personajul amintit — Petruş, ca patronimic, şi Ianku, numele mic, ca şi de împrejurările şi data la care ieşise din ţară, că Petrus Iankul e una şi aceeaşi persoană cu domnitorul de mai tîrziu. Dar în cazul acesta, deoarece anterior lunii martie 1554, el se aflase încă în Moldova, el nu putuse fi în 1552 la Curtea din Viena, unde petrecea ca paj Ştefan Bathory. Concluzia care se impune e că Iancu ajunge în capitala imperiului german, la o dată pe care nu o cunoaştem, însă la cîtva timp după martie 1554 şi anterior anului 1563, şi va rămîne acolo pînă în 1564. Dar din 1563 înainte şi anii următori pînă în 1567 (sau chiar 1571), cum s-a văzut se afla, din nou la Viena, Ştefan Báthory, la început ca negociator într-o dispută teritorială dintre Principatul Transilvaniei şi Imperiul austriac şi apoi ca ostatec [38]. Tînărul fiu al lui Rareş, posibil să se fi găsit, la acea dată, angajat ca „mercenar" într-un corp de trupe de pe lîngă Curtea împărătească.

Dacă e să credem celor afirmate de Albert Laski, anterior datei la care se găsea la Viena, Iancu a făcut parte, timp de cinci luni, din trupele pe care Palatinul le recrutase pentru a întîmpina o năvală a tătarilor [39].

De altfel angajarea sa ca „miles curiae" de către autoritatea supremă habsburgică e şi ca o atestare a recunoaşterei originei sale „domneşti". Posibil, aşa cum singur afirma conducerea acestui stat să fi văzut în el, încă de pe atunci, un pretendent la domnia Moldovei [40]. Legăturile semnalate ceva mai tîrziu cu doamna Chiajna, care prin anii 1576—1577, îi sprijine candidatura la tronul Ţării Româneşti [41], ar fi de asemenea o atestare că „familia" lui Rareş îl recunoştea.

Aşa cum se prezintă informaţia din cronicile Braşovului şi din alte mărturii în legătură cu originea lui Iancu Sasu, reies următoarele : dacă apare ca neîndoielnică deducţia că viitorul domnitor era fiul natural al lui Petru Rareş şi al unei săsoaice din Braşov, probabil fosta soţie a unui curelar de acolo [42], mai nesigură se prezintă identificarea numelui acestui meşteşugar ; nu poate fi primită nota de suspiciune a izvoarelor în discuţie care în unele cercetări mai vechi au dus la concluzia că Iancu Sasu ar fi fost impostor, cum conchide, folosind

---

[35] *Ibidem*, p. 74—77, CXLVIII.

[36] Hurmuzaki—Iorga, *Documente*, XI, *Apend.* II, p. 790.

[37] Const. A. Stoide, *Frămîntări în societatea moldovenească la mijlocul secolului al XVI-lea*, în *AIIAI*, XI, 1974, p 66—69.

[38] *Etienne Báthory*, p. 25, 27 ; P. P. Panaitescu, *Sfîrşitul lui Iancu vodă Sasul*, *cit.*, p. 173.

[39] „et salito a quella fortuna per valor di guera, essendo bonissimo soldato et inteligente dela militia, come attesta il S-r Palatino Laski, al quali egli, mentre era privato, servi per cinque mesi nelle scorrerie contra Tartari" (Scrisoare din 14 Septembrie, adresată din Varşovia, de nunţiul apostolic, în I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului*, II, p. 36.

[40] Cînd apare, aşa cum l-am identificat, sub numele de „Carol Despot".

[41] Ştefan S. Gorovei, *Muşatinii*, p. 124—125.

[42] Împrejurarea că pe trupul copilului fuseseră imprimate anume „semne", care să-i ateste originea domnească, obişnuită în astfel de cazuri, pune problema, cum au putut fi operate aceste semne şi duce la concluzia trecerii în Moldova a copilului, în acelaşi timp cu aceea a „mamei". Numai *în Moldova* Petru Rareş a putut dispune să se facă, pe trupul copilului, operaţia amintită.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pe Simion Massa, învăţatul sas Adolph Marienburg în lucrarea : *Der Kronstädter Lederer Weiss genbant Iancula, auf dem moldavischen Fürsten Stuhl*[43] ; toate mărturiile privitoare la viaţa de dinainte de domnie a lui Iancu Sasu converg la atestarea originei sale domneşti.

Ar rămîne în discuţie, pentru identificarea operată de noi, numărul cam mare de nume, date însă de alţii, sub care se întîlneşte[44] ; dintre acestea apar în mod constant : Carol şi Iancu[45]. Dacă onomasticul „Carolö" ar veni, aşa cum se poate deduce, din tradiţia săsească a mamei, acela de Iancul rămîne cu totul neexplicabil, fiind un nume întîlnit în Sud pentru Huniadi, ca derivat din Ioan[46] ; se găseşte însă folosit în onomastica din Moldova încă din a doua jumătate a secolului XV[47]. De altfel numele amintite se leagă între ele : Carlo Despot şi Carlo Iangula (sau Iancula), Petrus Iankul[48], cu Iancu Vodă de mai tîrziu.

Preţuit pentru calităţi pe care nu i le cunoaştem, fiindcă nu i le-au relevat mărturiile rămase, cu excepţia celor relatate de Albert Laski, care-i sublinia valoarea ostăşească, cu totul deosebită[48bis] — aproape tot ce avem despre dînsul emană de la adversarii săi — el s-a putut căsători, în Rodos, cu o Paleologă „bogată", urmaşă, sau pretinsă ca atare, a unei ramuri din familia de tradiţie imperială bizantină[49], şi, „înrudit" cu un principe de coroană otoman, viitorul împărat Murad III (1574—1595), pe atunci sangeac de Magnesia[50]. Posibil ca un cuvînt la ridicarea în domnie să-l fi avut şi „înrudirea" cu fostul sangeac.

---

[43] În traducere românească : „Pielarul braşovean Weiss, numit Ianculo, pe tronul Moldovei" ; „Blätter für Geist", etc. II, 1838, nr. 24 (15 iun.) pp. 194—199, Iosif Pervain, Anca Ciurdaru, Aurel Sasu, *Românii în periodicele germane din Transilvania* 1778—1840, Bucureşti, 1977, p. 93.

[44] Trebuie observat însă că acest fenomen caracterizează felul în care-şi fac apariţia în acte diverşii pretendenţi la tronurile ţărilor române, fie că se vor numi ca domni Ştefan Vodă [Lăcustă], Ioan Despot, sau numai ca pretendenţi diverşii „fraţi" sau „fii" ai lui Ioan Despot (a se vedea în acest sens cazul acelui „Ioan George Heraclid Basilicus Despot", bulgar de origine, proclamat de Despot ca frate, care şi el se declara „din neamul împărătesc Flavii Augusti din Roma şi apoi de la Constantinopole, prin mila lui Dumnezeu restaurator şi mare maestru al cavalerilor Sf. Gheorghe, moştenitor al Greciei, rege al Peloponezului", N. Iorga, *Pretendenţi*, p. 34).

[45] De asemeni însă chiar în actele care-i atestă investitura ca domn apare numele din urmă şi sub denumirea de „Nicon".

[46] Vezi Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, în româneşte de Vasile Grecu, Bucureşti, 1958. Indice : Ἰάγγος ὁ Χονιάτης , p. 331 ; În istoria Ardealului numele de Iancu, în loc de Ioan, a fost atribuit lui Ioan de Hunyadi, încă de Şincai, după izvoarele turceşti traduse de Leunclavius (Gh. Şincai, *Chronica Românilor şi a mai multor neamuri*, ed. II, Tom. II, Bucureşti, 1886, p. 5 ; „anul 1442... după Leunclavius 1441... fără de veste i-au lovit Iancul (Huniadi) şi i-au tăiat...".

[47] Act din 16 ianuarie 1499 citat de M. Costăchescu în *Documente moldoveneşti dinainte de Ştefan cel Mare*, vol. II, Iaşi, p. 70 : „Miclaus şi Iancu, fiii lui Donovici..."

[48] I. C. Filitti, *loc. cit.* Vezi şi lucrarea de faţă, nota 39.

[48bis] *Petrus* ar designa, în intenţia celui care consemnează sosirea lui la Braşov, patronimicul acestuia ; *Iankul* ar fi Iancu Sasul al lui Grigore Ureche.

[49] Iancu Sasu „trăind prin Constantinopol îşi luase nevastă foarte bogată din Cipru şi avînd bani mulţi, l-a cumpărat pe paşă, care i-a căpătat domnia de la Sultan. Aceasta însă nu-i convenia regelui [polon] căci Iancu nu era prieten cum era cu Petru" (G. I. Nastasă, *Istoria moldovenească în Ioachim Bielski, Kronica Polska. loc. cit.*, p. 59 ; N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. V, p. 190).

[50] N. Iorga, *Pretendenţi*, loc. cit., p. 59. O fiică a Chiajnei, deci „nepoată" lui Iancu, intrase în seraiul sangeacului de Magnesia (vezi şi N. Iorga, *Prefaţa*, la Hurmuzaki—Iorga, *Documente*, XI, p. VI ; A. Veress, *Documente*, II, p. 112 : „und weil der Türgisch Kayser Ihre Tochter zum Weib, hat er seine Practicen gemacht und von Ihr ein Brief an den Mehmed Bassa begehrt", etc. Admiţîndu-se legăturile lui Iancu Sasu cu fostul sangeac de Magnesia, viitorul sultan Mustafa III, trebuie dedus că ele au fost anterioare anului 1574, dată la care acesta a ajuns

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În actele interne Iancu Sasu nu omite, cînd e cazul să-și afirme descendența din Petru Vodă Rareș [51], înrudirea cu Bogdan cel Orb și evident, descendența din Ștefan cel Mare [52].

Din mărturiile păstrate reiese că au existat legături mai vechi între pretendent și sora sa „doamna Chiajna", văduva lui Mircea Ciobanul. Numirea sa ca domn însă nu a putut avea loc decît după moartea lui Mohamed Socoli, fostul sprijinitor al Mihneștilor și ridicarea în vizirat a lui Ahmed Pașa, pe care izvoarele contemporane îl arată în legături de prietenie cu Mircea Ciobanul [53]. Ea a coincis cu întoarcerea de la exilul de la Alep al Chiajnei [54].

---

sultan. Deci, indicația ne orientează spre epoca la care acel „Carol Despot" a fost surghiunit în Rodos — adică mai aproape de 1565, la o dată între aceasta și 1574, pe care n-o putem fixa. Apoi din alte știri s-a văzut că în 1574 „Carol Iangula" turburase domnia lui Petru Șchiopul (A. Ciorănescu, *Documente românești*, p. 77, nr. CI și lucrarea de față, p.

[51] Astfel, în cîteva documente interne, vorbind despre danii și privilegii acordate de Rareș unor mănăstiri, Iancu Sasu spune: „dresele pe care le avusese de la părintele domniei mele, de la bătrînul Petru Voevod... le-au fost prăpădit" [doc. din 18 iunie 7080 (sic! 7088), pentru Motăcești (G. Ghibănescu, *Surete și izvoade*, XIX, p. 134—135)]; un sat fusese dăruit de „părintele domniei mele răposatul Petru Voevod" (doc. din 19 iunie 7088, pentru mănăstirea Probota, Hasdeu, *Arhiva istorică a României*, I, p. 127); o mărturie o au niște boieri „de la părintele domniei mele Petru Voevod" (doc. din 11 mai 1581 (7089), G. Ghibănescu, *Surete*, XXII, p. 101 și *IN*, VI, 1926—1927, p. 207—208).

[52] Într-un act se amintesc: cumpărături ale boierilor din neamul Ponici, care aveau pentru ele uric „de la unchiul domniei mele Bogdan voevod", și despre o proprietate a Mănăstirii Moldovița „care ține după hotarul vechi, pe care l-a făcut bunicul domniei mele, Ștefan voievod cel Bătrîn" (*DIR*, 3/XVI, p. 174—175, doc. nr. 227).

[53] „Pera, 25 gen. 1579 (more veneto)". Din Aleppo... „é stato chiamata la sorella del presente vaivoda di Bogdania che pur vi era confinato, che fu moglia di un Mirtala Voivoda di Valachia et governo quella provincia alcuni anni in nome di un suo piccolo figliuolo. Lo qualcome ricca che è, per aver acoresciate mercando le faculta che portáseca in Aleppo, ho spera gran somma di denari per essere liberata da quel confine. E donna, come vien detto, di molta valore et industria e per aver favore del Magnifico Acmat Bassa, di cui marito fu grande amico si crede che sara rimerso nel governo di Valachia" (Gabriel Carozza către Dogele Veneției la Esarcu, *Extracte*, în „Columna lui Traian", an. V, nr. 9, p. 238).

[54] *Ibidem.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

MARCU VODĂ, ASOCIATUL LA DOMNIE AL LUI MIHAI VITEAZUL, PRETENDENT DOMNESC ÎN MOLDOVA ŞI MOŞIILE SALE DIN TRANSILVANIA

DE

PAUL BINDER

I. Date istorice.

Momentul culminant al istoriei noastre medievale este, după cum bine se ştie, făurirea unităţii ţărilor feudale româneşti de către Mihai Viteazul, domn al Ţării Româneşti, Transilvaniei şi Moldovei. După campania glorioasă moldoveană din mai 1600, la care au participat şi oştirile transilvănene, Mihai a devenit şi domn al ţării româneşti dintre Carpaţi şi Nistru. Acest eveniment a fost sărbătorit cu mult fast în mai multe localităţi din Transilvania ; la 25 mai s-au tras salve de tun la Bistriţa pentru victoria lui Mihai în Moldova, „salve de bucurie" *(schiesset man Freud)* la Braşov ; la 27 mai (stil vechi ; 6 iunie stil nou) Mihai emite la Iaşi primul hrisov în care se intitulează *Domn al Ţării Româneşti şi Ardealului şi Moldovei"* [1].

Din „Cronica lui Mihai Viteazul" ştim că „începu Mihaiu Vodă a să scrie şi a să mărturisi domn şi în a treia ţară" ; boierii „şi toţi bătrînii Moldovei pohtiră de la Mihaiu Vodă să le dea domn pe fiiul său Necula [Nicolae Pătraşcu][2]. Ştefan Andreescu a dovedit că Mihai Viteazul, bazîndu-se pe tradiţiile bizantine şi româneşti a folosit instituţia asocierii la domnie. Fiul lui Mihai, Nicolae Pătraşcu, în formula proprie de intitulare, pe lîngă numele tatălui său adaugă formula *mare voevod.* El este „voevod şi domnu a toată Ţara Românească, fecior marelui şi preabunului creştin Mihail, marele voevod". Aceste tradiţii de asociere la domnie reies şi din formula de jurămînt a noilor autorităţi eclesiastice din Moldova, episcopii Filotei al Romanului şi Anastasie Crimca al Rădăuţilor : ...„mă supun binecredinciosului domn, Io Mihail voievod şi celui de Dumnezeu încoronat fiu al său, Io Nicolae voievod" [3]. În Moldova, însă, în locul lui Nicolae Pătraşcu Mihai Viteazul l-a instaurat ca locţiitor pe Marcu Vodă [3bis].

Iată cum descrie *„Letopiseţul Cantacuzinesc"* campania din Moldova şi instalarea lui Marcu Vodă : „Decii iar să opriră a da război Mihai vodă îi pripi. Ei deacă văzură că vor peri toţi ciţi scăpară, ei să închiseră cu Ieremia vodă în cetatea Hotinului. Mihai vodă începu a bate cetatea şi o bătură 3 zile. Iar deaca văzu Mihai vodă că nu o va putea sparge, puse paznici împrejurul cetăţii şi să înturnă în Moldova, în scaun, în Iaşi [...]. Iar Mihai vodă începu a să scrie şi a să mărturisi : cum că iaste domn a 3 ţări. Atuncea boierii şi bătrînii Moldovei pohtiră de la Mihai vodă să le dea domn pe fie-său, Neculai vodă. Şi să făgădui Mihai vodă că le va face pre voe. Apoi în urmă să socoti Mihai vodă cum că iaste fie-său mic şi nu va putea fi domn într-o ţară de margine ca aceia, căci tot să temea de Irimiia vodă. Deci Mihai vodă să lăsă de acea tocmeală [...]. Iar Mihai Vodă să întoarse în scaun în Belgrad [Alba Iulia]. Şi aciiaşi veniră olaci de la Rodolful, împăratul nemţesc, cerşînd ţara Ardealului să fie a lui şi să-şi ţie Mihai vodă

---

[1] Pavel Binder, *Contribuţii privind domnia lui Mihai Viteazul în Transilvania.* în *RdI,* 28, 1975, nr. 4, p. 584—585.

[2] Ştefan Andreescu, *Restitutio Daciae,* Bucureşti, 1980, p. 13.

[3] *DRH,* B, XI, nr. 393, p. 541 şi nr. 397, p. 547 şi Ştefan Andreescu, *op. cit.,* p. 14—16.

[3] bis Vezi şi I. Minea, *Doamna lui Aron Vodă şi fiul lor Marcu Vodă şi ceva despre căderea lui Aron Vodă* (Extras din „Buletinul Institutului de Istoria Românilor „A. D. Xenopol", nr. 2).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ţara Moldovei şi Ţara Românească, că-i va ajunge. Iar Mihai vodă nu să îndura de Ardeal, ci să siliia să-şi tocmească de către împăratul ca să ţie Ardealul. Şi trimise 2 boiari: pre Tudosie logofătul şi pre Corneş [Kornis] Gaspar, rugîndu-se împăratului să i lase Ardealul, că l-au dobîndit cu sabia, şi să-l sloboază asupra turcilor; să meargă întîi la Timişoara, să o ia de la turci şi să o ia împăratul. Atuncea Mihai găti pre Marco Vodă, sin Pătru vodă şi-l trimise la Moldova să fie domn. Şi trimise cu dînsul pă Preda Buzescul. Şi deacă sosiră în Iaşi, începură a să veseli. Iar oştile Ieremiei vodă încă au fost viind la Moldova. Deci cu cîtă bucurie merseră, cu atîta ruşine fugiră şi năpustiră ţara"[4].

Locotenenţa domnească din Iaşi era formată din banul Udrea, Andronic vistiernicul, Sava armaşul şi spătarul Negrea, căruia îi se adaugă din iulie Marcu vodă, fiu al lui Petru vodă Cercel, şi Preda Buzescul. De la Marcu vodă, efemerul domn al Moldovei, nu s-au păstrat documente. În ştirea primită la Praga la 25 septembrie, în care se arată că „fiul Valahului" a bătut pe polonezi care atacase Moldova, nu poate fi vorba de Nicolae Pătraşcu, ci de Marcu vodă pe care îl instalase Mihai Viteazul în scaunul de la Iaşi[5]. În august-septembrie 1600, Marcu vodă, fiu al lui Petru Cercel şi deci ruda apropiată a lui Mihai Viteazul[6] a fost asociatul de domnie şi comandantul locotenenţei, deci el a condus trupele care rămăseseră credincioase domnului unificator.

După ocuparea Moldovei de oştirile lui Ieremia Movilă şi de poloni, Marcu s-a retras în Transilvania, unde „feciorul lui Petru vodă, Marcu beizadea", este menţionat de cronicarul Ştefan Szamosközi. El se considera în continuare domn legitim al Moldovei şi încă din 1602 a încercat să reocupe scaunul de la Iaşi. Între documentele culese de Szamosközi, s-a păstrat şi scrisoarea lui „Ieremia Mogila vaivoda Moldaviae ad illustrissimum generalem Bastam etc.", din ianuarie 1603, prin care se plîngea că Marcu vodă a intrat cu oaste în ţara sa şi o „strică"[7].

În actul de donaţie din 1619, cînd a primit de la principele Gabriel Bethlen domeniul cetăţii Dezna, pe care îl vom analiza mai jos, el este numit „Marcu Cercel, din vechea familie a voievozilor Moldovei" *(Marci Czyerczell ex vetusta, praeclaraque palatinarum regni Moldaviae)*. Această titulatură este o nouă dovadă că el era considerat ca domn efectiv al Moldovei (instalat, desigur, de Mihai Viteazul), căci Petru Cercel, după cum se cunoaşte, a domnit doar în Ţara Românească în perioada iulie 1583 — aprilie 1585. Deoarece Petru Cercel după detronare s-a refrugiat o perioadă scurtă la Făgăraş[8], se poate presupune că şi Marcu vodă a locuit în Ţara Oltului.

Tot din anii 1602—1603 datează relatarea italianului Tomaso Cavriolo, din care reiese că generalul Basta ar fi vrut să-l instaleze pe Marcu domn în Ţara Românească, înainte de impunerea lui Radu Şerban de către Buzeşti. La 2 octombrie 1602, Cavriolo relatează următoarele ambasadorului veneţian la Praga, Piero Duodo: „Înaintînd hanul tătar împreună cu Simion, fratele lui Ieremia, cu un număr de vreo 40.000 de tătari, şi ceva moldoveni şi cazaci, neavînd decît 300 de pedestraşi şi două mici piese [de artilerie] de fier, înaintînd, cum zic, cu aceste forţe pînă la 60—70 de mile italiene de tabăra lui Radu [Şerban], acest voievod, care nu avea soldaţi decît doar din aceste părţi, adică munteni, unguri, moldoveni şi sîrbi împreună cu 3.000 de secui şi 1.000 de lănci din Transilvania, pe care ilustrul Basta le îndreptase spre el sub comanda lui Marcu voievodul"[9]. Din

---

[4] *Istoria Ţării Româneşti (1290—1690). Letopiseţul Cantacuzinesc*, ed. de C. Grecescu şi D. Simonescu, Bucureşti, 1960, p. 78—79.

[5] Constantin Turcu, *Informaţii documentare cu privire la campania lui Mihai Viteazul în Moldova*, în *SAI*, II, 1957, p. 92—93.

[6] Ştefan Andreescu, *Familia lui Mihai Viteazul*, în *Mihai Viteazul*, culegere de studii, redactori coordonatori Paul Cernovodeanu şi Constantin Rezachevici, Bucureşti, 1975, p. 241.

[7] *Cronicarul Szamosközi şi însemnările lui privitoare la români 1566—1608*, ed. Ioachim Crăciun, Cluj, 1928, p. 100, 199.

[8] Paul Binder, *Băjenia lui Petru Cercel şi Făgăraşul (1585)*, în „Vatra" (Tg. Mureş), 1985, nr. 11, p. 176 B.

[9] *Călători străini despre Ţările Române*, IV, volum îngrijit de Maria Holban, M. M. Alexandrescu — Dersca Bulgaru şi Paul Cernovodeanu, Bucureşti, 1972, p. 537—538 (mai jos: *Călători*).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

aceste rînduri, reiese că Marcu vodă la această dată a fost comandantul unor oştiri ardelene de lăncieri.

Din cercetările lui Nicolae Iorga[10] şi Andrei Veress[11], ştim că la începutul secolului XVII Marcu Cercel a fost pretendent deopotrivă la tronurile Ţării Româneşti şi la cel al Moldovei.

După 1603, Marcu vodă lipseşte din cronicile interne. În această perioadă, se pare că a trăit în Imperiul habsburgic. În 1610, se afla, împreună cu Sigismund Báthori, la Praga, unde ambii erau învinuiţi că ar fi în corespondenţă cu turcii. În relatarea din 27 februarie 1610, se spune că tînărul voievod român *(der junge Wallachische Wayda)* era arestat în Primăria din Oraşul Vechi — azi Staro Mesto *(auf Altt Stetter Rhathhaus in Verwarung genommen worden)*. La 10 martie 1610, Marcu vodă *(Der Marco Waywode)* era anchetat în legătură cu bănuielile ce apăsau asupra lui [11a].

În timpul domniei lui Gabriel Bethlen (1613—1619) avem din nou mai multe date despre Marcu vodă.

Cronicarul braşovean Andreas Hegyes aminteşte de Marcu vodă în 1616. „La 23 februarie — scrie Hegyes — a venit domnul Nicolae Teokeli împreună cu Marcu vodă, fiul lui Petru Vodă. Despre acest Marcu vodă se spune o întîmplare hazlie : acest Marcu vodă, cînd sosea la Domnia Sa principele, aducea cu el în ţară un tînăr neamţ, care într-un an reuşeşte să facă [să nască] lui Marcu vodă un Marcu vodă mic. Dar Marcu vodă nu se supără, chiar dacă se făcea haz pe seama lui [...] La 15 august Marcu vodă vine la Braşov [...] Marcu vodă a reuşit să ajungă cu bună pace la Iskander paşa. Dar ca să ajungă pe scaun domnesc *(Fuerstentumb kompt)* trebuie să aibă un deosebit noroc *(Narrnglück haben)* [12].

În corespondenţa diplomatică a lui Bethlen apare deseori şi numele lui Marcu, fiul lui Petru Cercel. Astfel, la 6 martie 1617 Bethlen scrie caimacamului despre oştirile poloneze din Moldova : „Rog pe Măria Ta să permiţi lui Marcu vodă să se alăture de Iskender paşa şi sosind şi trupele mele să laşi pe el în fruntea oştirilor din Ţara Ungurească, deoarece oştenii îl iubesc şi auzind că a venit printre ei, chiar acei la care nu este trimis, se vor alătura lui. Să crezi Domnia Ta, că el poate sluji devotat pe împăratul [adică sultanul] în război ; iar dacă veţi vrea pace, el vă va ajuta şi în aceste împrejurări. Dacă Măria Sa [sultanul] acum nu vrea să-l facă voievod, acesta să rămînă la bunăvoinţa Măriei Sale, numai să-l pună în fruntea oştirilor, să slujească Padişahului. Dacă şi-a îndeplinit misiunea, să se întoarcă iar dacă Împăratul [sultanul] nostru vrea să-l răsplătească, să fie în bunăvoinţa sa. Fără Marcu vodă, oştirile ungureşti nu vor face treabă bună. În această problemă aştept răspunsul Domniei Tale". Din tabăra de lîngă Micăsasa, principele Gabriel Bethlen adresează o scrisoare capuchehaiei sale din Istanbul, Ioan Gáspár, în care din nou aminteşte de Marcu vodă : „Cu bucurie l-aş vedea pe Marcu vodă în Moldova sau în altă parte" [13]. Desigur, se referea la intenţia principelui transilvan de al instala pe Marcu vodă pe tronul Moldovei, în locul lui Radu Mihnea, sau al lui Alexandru Iliaş pe scaunul Ţării Româneşti.

În 1618, Marcu vodă îşi avea reşedinţa stabilă la Poartă. Sîntem în perioada cînd diplomaţia engleză a dorit să instaleze în scaunul domnesc din Iaşi pe Ştefan Bogdan, fiul nefericitului domn al Moldovei Iancu Sasul. După ce acesta din urmă

---

[10] Nicolae Iorga, *Pretendenţi domneşti în secolul al XVI-lea*, Bucureşti, 1898, p. 63, nr. 3.

[11] Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, VIII, Bucureşti, 1935, p. 24, 27—29, 50, 72—89, 150, 182, 191—192, 300—301.

[11a] *Lupta pentru unitate naţională a Ţărilor Române 1590—1630*, Documente externe — Publicate de Radu Constantinescu, Bucureşti, 1981, p. 132—133, doc. nr. 243, 244.

[12] *Diarium des Andreas Hegyes (1603—1617)*, în *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, V, Braşov, 1909, p. 544, 560, 565.

[13] Bethlen Gábor, *Levelek* (Scrisori), ediţie de Sebestyén Mihály, Bucureşti, 1980, p. 82, 90, 93.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a trecut la islamism și a adoptat numele de Ahmed (decembrie 1611), a ieșit din competiția pretendenților la tronul Moldovei [14].

Din corespondența diplomatică a lui Toma Borsos — trimisul principelui Bethlen la Înalta Poartă, — aflăm cîteva lucruri semnificative despre perioada petrecută de Marcu vodă la Țarigrad. În august 1618, el anunța pe Gabriel Bethlen despre expediția franceză din Barbaria (nordul Africii, Magrebul de azi) „despre care știu că Marcu vodă va scrie Măriei Tale mai pe larg". Din relatările lui Borsos mai aflăm că el a promis caimacamului 25.000 de galbeni pentru promovarea lui Marcu vodă. La 15 octombrie, Toma Borsos împreună cu Marcu vodă au fost musafirii lui Starzer, oratorul (ambasadorul) împăratului romano-german. În decembrie, Borsos a avut o întrevedere cu caimacamul, la care, conform instrucțiunilor date de Bethlen, a vorbit mult „despre promovarea domnului Marcu vodă" — desigur, pe tronul Moldovei. Conform ziselor lui Borsos, „vizirul și-a mîngîiat barba, apoi l-a lăsat și a zis: să mă credeți că despre nimeni altcineva nu m-am gîndit, numai despre Köprelli Ogli (deoarece acesta este numele turcesc al domnului Marcu vodă), numai să găsim în sfîrșit momentul schimbării unui voievod. Eu [Borsos] i-am răspuns: Domnul meu [Bethlen] vă roagă insistent, ca să-i permită lui Köprelli Ogli [Marcu vodă] să-l lase pentru un timp scurt în Transilvania, deoarece în timp ce el era la Poartă soția i-a murit, are o mamă bătrînă și o fată tînără și toate bunurile se prăpădesc, dacă nu se îngrijește de ele. Domnul meu [Bethlen] de îndată îl va retrimite aici [la Poartă], cînd Padișahul va porunci. Atunci el [caimacanul] a zis: Să mai așteptăm cîteva zile, să vedem ce ne dă Dumnezeu. Eu am replicat: Mărite domn, el [Marcu vodă] nu are din ce trăi. Răspunsul lui: Dar aici este teftedarul, de îndată îi poruncesc să-i dea bani". Tot din decembrie datoează relatarea conform căreia Gavril Movilă (domn al Țării Românești 1618—1620) a trimis salutări lui Marcu vodă.

Situația pretendentului Marcu vodă s-a schimbat simțitor după ce la 4 februarie 1619 Poarta a numit ca domn al Moldovei pe Gaspar Grațiani, morlac originar din Croația. La 23 septembrie 1619, Toma Borsos raporta cu resemnare principelui Gabriel Bethlen: „Măria Ta ai lipit după vodă Grațiani promovarea lui Marcu vodă, despre care mi-am spus părerea într-o scrisoare care pînă acum cred că a ajuns în mîinile Măriei Tale. Ocazia mi-a pricinuit să recomand serviciile lui Marcu vodă, care a fost bine primit de marele vizir; dar Domniei Tale scriu cu sinceritate, că despre acesta nu mai pomenesc nimic vizirului. În sinea mea — poate este o prostie — mi-am găsit următoarea rațiune: dacă acuzarea lui Grațiani vodă se aplanează și nu reușește promovarea lui Marcu vodă, atunci pașa va crede că acuzarea lui vodă Grațiani este doar din cauza promovării lui Marcu vodă și cu acesta va fi mai rău. Acum, deci, am acuzat doar simplu pe Grațiani vodă și așa voi face și în viitor [...]. Cauza lui Marcu vodă o voi îmbrățișa și în viitor" [15].

După ce șansele pretendentului Marcu vodă s-au spulberat definitiv, el s-a întors în Transilvania și încă în 1619 a fost răsplătit de Gabriel Bethlen prin donația domeniului Dezna. În anul următor, cînd tînărul student transilvănean Sigismund Barcsai a publicat un discurs latin la Heidelberg, acest „Oratiuncula" a fost dedicat lui Marcu vodă, domnul *Deznei și al Moșonului* [16].

Reîntors în Transilvania, Marcu vodă a continuat activitatea sa diplomatică. Prin defenestrarea de la Praga (1618) a început Războiul de 30 de ani, principele Gabriel Bethlen alăturîndu-se coaliției antihabsburgice, din care făcea parte și regele Boemiei Frederic V de Palatinat (Pfalz). Din raportul patricianului venețian

---

[14] Ludovic Demény, Paul Cernovodeanu: *Relațiile politice ale Angliei cu Moldova, Țara Românească și Transilvania în secolele XVI—XVIII*, București, 1974, p. 43—53.

[15] Borsos Tamás, *Vásárhelytől a Fényes Portáig. Emlékiratok, levelek*, (De la Tg. Mureș la Înalta Poartă. Memorii, scrisori), ediție de Kocziány László. București, 1968, p. 122—123, 142—143, 161, 170, 315.

[16] *Oratiuncula Pro Aeterna Divinitate Filii Dei Asseranda. Quam Generosus ac Nobilis Adulescens SIGISMUNDUS BARTSAI I De eodem, postridie Natavitatis Dn et Servatoris nostri Jesu Christi in Templo B. Petri Haidelbergae privatim, ex memoria laudabiliter recitavit* — Haidelbergae, Typis Davidis Albini. Anno MDCXX. Cf. *Régi Magyar Könyvtár* (Vechea bibliografie maghiară), III, nr. 1291.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Polo, din 20 octombrie 1620, aflăm şi de rolul jucat de românul Marcu vodă în coaliţia antihabsburgică a lui Gabriel Bethlen. „[Mişcarea antihabsburgică din Transilvania şi Ungaria] nu numai că dădu nou curaj cehilor, dar a mai făcut ca acei care erau cu inima îndoită, şovăitori, să ia o atitudine hotărîtă şi astfel se iviră în Austria, în Moravia, în Silezia şi în posesiunile libere nenumăraţi duşmani ai Maiestăţii Sale. Bethlen se folosi cu multă iscusinţă de această situaţie, trimiţînd în taină, pe Marcu vodă în Boemia să încheie o înţelegere prin care cehii îi făgăduiră o sumă de 100.000 de scuzi şi toate acestea s-au făcut cu învoirea turcilor care îşi dau foarte bine seama cît este de importantă pentru ei dezbinarea Germaniei“ [17].

Nu ştim precis unde a fost reşedinţa transilvăneană a lui Marcu vodă înainte de a fi stăpînul domeniului Dezna. Dintr-o notă a lui Ioan Kemény — autorul unei autobiografii şi principele de mai tîrziu al Transilvaniei — ştim că fiul lui Petru Cercel locuia la Stîna de Mureş (Ciuci), azi localitate din judeţul Alba de lîngă Ocna Mureş. A doua (sau a treia ?) soţie a lui Marcu vodă era Drusina Bogáthi. Tot Kemény a notat că în anul 1632, cînd a avut nunta, printre musafiri se găsea şi Drusina Bogathi [18], de unde putem deduce că în acest an Marcu vodă nu mai trăia. În 1646, văduva lui Marcu vodă, Drusina Bogáthi, trăia la Ţaga din Cîmpia Transilvaniei [19].

Familia Bogáthi a jucat un rol important în viaţa Transilvaniei încă din secolul XV. La sfîrşitul secolului XVI, trăia Baltasar Bogáthi, comitele comitatului Bălgrad (Alba). Fiii lui au studiat în ţări străine şi au jucat un important rol politic în epoca lui Mihai Viteazul. Melchior Bogáthi era catolic, vorbea fluent latina şi italiana [20]; el a participat la lupta de la Şelimbăr (1599) iar în anul 1600 îl găsim în slujba voievodului român. Soţia lui Melchior a fost Sofia Kendi [21].

Fratele lui, Nicolae Bogáthi a studiat în Italia [22] şi, venind acasă, a stat şi el în slujba lui Mihai Viteazul. „Cînd a purces Mihai vodă pe la Rusalii cu oastea asupra Moldovei — scrie cronicarul Ştefan Szamosközi — a hotărît şi a trimis, împreună cu fiul său [Nicolae Pătraşcu] vreo treizeci de nobili din Ardeal în Ţara Românească, ca dacă nu va avea noroc în Moldova şi duşmanul îl va readuce în grabă pe Sigismund [Báthori] în Ardeal şi Mihai ar fi scos de aici şi ar trebui să rămînă numai în Ţara Românească, nobilii să-i fie de un fel de ostateci“. Printre aceşti nobili tineri se afla şi Nicolae Bogáthi. Împreună cu mulţi alţi nobili, el a fost ucis în lupta de la Braşov din 17 iulie 1603, cînd Radu Şerban a obţinut o victorie răsunătoare asupra lui Moise Secuiul [23].

II. Moşia lui Marcu Vodă în Transilvania : domeniul cetăţii Dezna.

Situată pe versantul vestic al munţilor Codru Moma, cetatea Dezna era, încă din secolul XIV, centrul unui domeniu format din aşezări româneşti. Documentar, Dezna este menţionată din anul 1318, cînd se aminteşte de castelanul cetăţii *(castellanus de Deznye)*. Proprietarul cetăţii şi al domeniului a fost coroana maghiară, pînă în anul 1387, cînd Sigismund de Luxemburg l-a donat lui Ladislau şi Ştefan Losonczi, banii Severinului.

---

[17] *Călători*, IV, p. 483.

[18] *Kemény János Önéletirása* (Autobiografia lui Ioan Kemény), Budapest, 1959, p. 537.

[19] Veress, *Documente*, X, p. 190 (Datum ex Czege).

[20] Veress Endre : *Carillo Alfonz leveletése és iratei 1591—1618* (Scrierile şi corespondenţa lui Alfonso Carillo), Budapesta, 1906, p. 146 (El gentilhuomo se chiama Melchior Bogathi, figliolo del conte Albense, he bon cattolico, parla latino et italiano, ma non molto ben) şi *Cronicarul Szamosközi*, p. 123, 163, 188, 189, 191, 194.

[21] „Erdélyi Muzeum“, 1897, p. 290—309 ; 1898, p. 407—408.

[22] Vass Miklós, *Bogáthi Miklós külföldi tanulása* (Studiile europene ale lui Nicolae Bogáthi), în „Erdélyi Múzeum“, 1907, 321—325.

[23] *Cronicarul Szamosközi*, p. 132, 145, 171, 172, 178 ; *Călători*, IV, p. 278.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La început, administrarea cetății Dezna era legată de cea de la Pîncota; astfel, castelanul Ivaska amintit din 1318 era în același timp castelan de Dezna și de Pîncota [24].

Privind localizarea cetății Dezna, istoricul Silviu Dragomir a formulat următoarea opinie: „La Dezna odinioară a fost și cetate, se poate constata, că biserica românească de astăzi stă pe temeliile unei foarte vechi clădiri" [25].

În secolul XVI, dispunem de primele date mai concrete despre domeniul cetății Dezna. Deosebit de prețioasă este conscrierea din 1561, care menționează pertinențele „Arcis Deszna", situate în comitatul Zarand. În conscrierea din 1561 se indică și mărimea așezărilor, însă, din păcate, nu în *porți* efective, ci în unități contribuabile, numite „domus numeralia". În acest an, întregul domeniu aparținea încă familiei Losonczi — văduvei lui Ștefan Losonczi — urmașii posesorului domeniului din 1387 [26]. Lista localităților aparținătoare comitatului Zarand din anii 1558—1568 a fost publicată prima dată — cu multe greșeli — de Paul Kozma [27], primul monografist al acestui comitat, apoi în anul 1880, într-o ediție mult mai bună, dar din păcate nu s-au respectat domeniile și grupurile de posesionari, ci localitățile au fost trecute alfabetic [28].

În anii 1570, domeniul cetății Dezna, cu o serie de alte sate din Țara Zarandului, ajunge în posesia efectivă sau în vecinătatea sangeacurilor turcești. În anul 1577, mai mulți spahii (nobili) turci erau posesori feudali în ținuturile cetăților Ineu, Șiria, Pîncota și Dezna [29].

La sfîrșitul secolului XVI — probabil odată cu cucerirea cetății Ineu (1595) — Dezna revine la principatul Transilvaniei și în 1597 Sigismund Báthori donează cetatea și domeniul lui Ștefan Kornis, „împreună cu minele de fier precum și izvoarele termale" — cele din urmă fiind o referire la apele minerale de la Moneasa [30].

Între timp, se rupe unitatea domeniului și unele sate ajung în posesia altor nobili. Astfel, în anul 1602 principele Sigismund Báthori donează satele Raia și Crocna de Jos *(possessionibus Rayou et Also Korotna vocatis in comitate de Zarand existentibus)* nobilului român Mihai Neagu *(Michaelis Niag)*, sate ce făceau parte din pertinențele cetății Dezna *(Rayou et Also Kratna vocatis, in pertinentis arcis Deznensis existentes habitas)* [31].

De la începutul secolului XVII avem două documente prețioase privitoare la extinderea și componența domeniului Dezna. În 1613, principele Gabriel Báthori donează cetatea Dezna și pertinențele sale lui Paul Keresztesi, ban de Caransebeș și de Lugoj, comite de Severin. La această dată, domeniul Dezna, situat integral în comitatul Zarand, cuprindea următoarele sate populate și silișți sau sate părăsite: „Arcem nostram Deznij uocatam simul cum totalibus et integris oppido Nagy Dezny necnon possessionibus Monyaza, Kis Dezny, Bruzturezk, Zîmbul, Valie Maire,

---

[24] Coriolan Suciu, *Dicționar istoric al localităților din Transilvania*, I, București, 1968, p. 199; Fügedi Erik, *Vár és társadalom a 13—17. századi Magyarországon (Cetate și societate în Ungaria secolelor 13—17)*, Budapest, 1977, p. 175—176; Engel Pál, *Királyi hatalom és arisztokrácia viszonya a Zsigmond korban* (Corelația dintre puterea regală și aristocrație în timpul domniei lui Sigismund de Luxemburg), Budapest, 1977, p. 105.

[25] Transilvania 1917, p. 26; Cornelia Bodea, *Cetatea Deznei*, în „Hotarul" (Arad), nr. 2.

[26] Pettkó Béla, *A tiszántuli vármegyék, várak birtokainak feljegyzése 1563-ból* (Comitatele și cetățile din Partium în anul 1563), în „Történelmi Tár", 1884, p. 391—392 *(Arces Jenew, Dezny, Pankota — relictae domini Stephani Losonczy)*.

[27] Kozma Pál, *Zaránd vármegye földirati, statisztikai és történeti leirása* (Descrierea comitatului Zarand din punct de vedere geografic, statistic și istoric), Cluj, 1848, p. 31—33.

[28] *Arad és Zaránd vármegye 1558—1568* (Comitatele Arad și Zarand în anii 1558—1568), în „Történelmi tár", 1880, p. 358—367.

[29] Szalay László, *Erdély és a Porta. 1567—1578* (Transilvania și Poarta Otomană), Pest, 1862, p. 326—327, 388, 270, 288.

[30] „Magyar Gazdaságtörténeti Szemle", 1895, p. 33.

[31] Veress, *Documente*, VII, București, 1934, p. 31.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Also Zekes, Holt, Felseö Karotna, Kraykoua, Zelişte, Tekeres, Laschior, Rosia, Burimb, Berinde, Diaczy alias Deakfalva, Nyagra, Bohan alias Also Falu, Also Minyadul, Ignest, Prodinest, Zuzan, Nadalbest, Felseö Miniadul, Danczfalua et Lonia nuncupatis populosis [...] desertis sive praedalibus Zernesti, Felseo Kertesul, Fenes, Zlistindia et Felso Szekas [...] comitatu de Zarand existentes" [32].

Această donaţie din 1613, rămasă pînă acum necunoscută cercetătorilor locali, are o importanţă deosebită din mai multe puncte de vedere ; faţă de conscrierea din 1561, numele satelor în bună parte este redată sub forma românească (Nadabafalva — Nadalbest, Ignafalva — Ignest, Prodanfalva — Prodinest, Mines — Minyadul etc.) şi sînt înşirate şi satele pustii. Probabil incursiunile otomane şi fuga de pe moşii explică faptul că unele sate, în 1561 încă populate (Zernofalva — Zernesti, Fenes etc.) pînă în anul 1613 au devenit silişti.

Actul din 1619, pe baza căruia principele Gabriel Bethlen introduce ca posesor al domeniului Dezna pe *Marcu vodă Cercel*, este mai cunoscut şi el a fost utilizat şi de regretatul Coriolan Suciu. În anul amintit, Marcu, originar dintr-o veche familie de domni moldoveni *(Marci Czyerczell... ex vetusta, praeclaraque palatinarum regni Moldaviae)*, intra în posesia domeniului cetăţii Dezna : „Integram arcem nostram Deszni una cum oppido eidem subiacenti similiter Deszni nuncupato cum totalibus et integris possessionibus Sebess, Bekeny, Deszni, Zlatina, Nyagra, Nadalbest, Felso Menied, Also Menied, Bohany, Donczen, Prazest, Belczenest, Berendir, Leszeor, Dosznya, Deakfalva, Dumbrewicza, Moneassa, Prodowest, Koczioba, Prona, Zimbur, Brusturezk ac partinonibus Nagy Laaz et Silisztie dictis..." [33].

În urma campaniei eşuate a lui Gehorghe Rákóczi II în Polonia, turcii şi oştirile tătăreşti auxiliare au devastat Transilvania şi au pus stăpînire pe o serie de regiuni din Banat şi Crişana. Astfel, din anul 1660 domeniul Dezna a intrat sub suzeranitate otomană. Noul principe, Ioan Kemény, în instrucţiunile trimise lui Dionisie Bánfi la 1661, menţionează că marele vizir turc a luat de la ardeleni cetăţile Ineu, Lugoj, Caransebeş, Dezna, Beliu, Sarkad şi Salonta, împreună cu regiunile lor [34].

După asediul neizbutit al Vienei, turcii au pierdut teren şi trupele imperiale au ajuns în regiunea Aradului. Prin pacea de la Carlovič (1699) s-a fixat ca graniţă linia Mureşului. Reglementările urbariale din 1771—1772 prezintă o imagine detailată a părţilor din Zarand, inclusiv a satelor din fostul domeniu al cetăţii Dezna [35].

---

[32] „(...) Pauli Kereztessy de Nagy Megier, consiliari ad districtuum Caransebesiensis et Lugosiensis supremi Bani, Comitisque Comitatus Zeoriensis (...) Arcem nostram Deznij uocatam, simulcum totalibus et integris oppido Nagy Dezny necnon possessionibus (...) nuncupatis populosis et desertis sive praedalibus in comitatus Zarand existentes". Történelmi Lapok (Cluj), p. 793—794. Despre Paul Keresztesi, vezi şi Costin Feneşan, *Documente medievale bănăţene (1440—1653)*, Timişoara, 1981, doc. nr. 45, 50, 57.

[33] „(...) integram arcem nostram Deszni unacum oppido eidem subiacenti similiter Deszni nuncupato cum totalibus et integris possessionibus (...) ac portionibus (...)" cf. Veress, *Documente*, IX, 1937, p. 283.

[34] Kemény János, *Önéletírása*, Budapest, 1959, p. 430.

[35] Kovách Géza, *Structura internă şi dezvoltarea proprietăţilor în comunele din comitatul Arad după reglementarea urbarială din 1777 pînă la anul revoluţionar 1848*, în *Populaţie şi societate. Studii de demografie istorică*, vol. II, Cluj, f.a., p. 129—188.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CAMPANIA DE ÎNSCĂUNARE A LUI MATEI BASARAB (AUGUST—SEPTEMBRIE 1632)

DE

PAUL CERNOVODEANU

Deşi s-ar putea crede că viaţa şi domnia lui Matei Basarab — datorită numărului ridicat de izvoare interne şi relatări externe existente asupra acestei perioade — ar fi îndeajuns de bine cunoscute, realitatea — cel puţin în unele privinţe — este contrarie. Au rămas destule pete „albe", privind, de pildă, anul naşterii voievodului, dedus doar cu aproximaţie şi susceptibil de a fi corectat în lumina unor noi descoperiri sau originea mamei sale Stanca, presupusă doar a aparţine neamului boierilor din Hotărani, spre a nu mai aminti de copilăria şi cariera din tinereţe ca boier al lui Matei, atît de puţin cercetate. De asemenea împrejurările ridicării sale cu boierii olteni împotriva lui Leon Tomşa, activitatea desfăşurată în Transilvania şi contactele stabilite acolo, precum şi evenimentele legate de înscăunarea lui şi primii ani de domnie merită încă o reexaminare a izvoarelor şi investigaţii suplimentare.

Nu mi-am propus în acest studiu să fac inventarul tuturor problemelor controversate sau insuficient explorate din timpul lui Matei Basarab. Mă voi rezuma, doar să abordez unele chestiuni mai puţin clare legate de ascensiunea sa la tron.

După cum se ştie, odată aflată vestea mazilirii lui Leon Tomşa de către Matei aga şi boierii pribegi, transmisă prin ruda sa Drăguşin din Deleni, venit în Ardeal împreună cu Necula din Glogova şi Giurcă din Mehedinţi [1], cu toţii au hotărît să se reîntoarcă în ţară pentru ca Matei să ocupe tronul rămas vacant. Pe ce forţe s-au bizuit, însă, răzvrătiţii olteni, într-o încercare care se anunţa destul de riscantă, incertă şi dificilă ? „Letopiseţul Cantacuzinesc" — cel mai autorizat izvor al epocii — insistă, îndeosebi, asupra protecţiei şi ajutorului oferite pribegilor de Gheorghe I Rákóczi, principele Transilvaniei. În realitate, însă, lucrurile trebuiesc privite mai nuanţat, după cum au făcut rezerve întemeiate la vremea lor Ion Sîrbu şi Nicolae Iorga, iar mai recent Ion D. Suciu şi Nicolae Stoicescu. *Gheorghe Rákóczi — urmînd politica lui Gabriel Bethlen de a exercita o anumită influenţă asupra Moldovei şi Ţării Româneşti* — a fost, într-adevăr, interesat să aibă la sud de Carpaţi un aliat încercat şi de nădejde în persoana agăi Matei dar în acelaşi timp, aflat încă într-un conflict intermitent cu imperialii în cadrul războiului de 30 de ani şi dorind să evite complicaţii inutile, s-a ferit să se compromită faţă de Poarta suzerană printr-un amestec prea făţiş în treburile principatului muntean, încît nu l-a ajutat pe protejatul său cu oşti, cu atît mai mult cu cît era îngrădit şi de Dietă în această privinţă. A preferat să-l sprijine pe Matei doar pe căi diplomatice şi cu o anumită discreţie, la început numai pe lîngă influentul paşă de Silistra, temerarul războinic caucazian Mehmed Abaza paşa, ce afişa o anumită independenţă faţă de puterea centrală şi care se arătase favorabil lui Matei. Acest lucru nu l-a împiedicat însă pe Rákóczi să primească prin kapukehaiaua sa de la Poartă, István Szalánczi şi asigurările de fidelitate — desigur nu lipsite şi de promisiunile băneşti de rigoare — şi ale lui Radu Ilias, fiul lui Alexandru Iliaş, domn al Moldovei [2], aflat în august 1632 la Constantinopol spre

---

[1] I. I. Georgescu, *O copie necunoscută a Letopiseţului Cantacuzinesc*, în *MO*, XIII, 1961, nr. 7—9, p. 535.

[2] Ion Sîrbu, *Mateiu-Vodă Băsărabăs auswärtige Beziehungen 1632—1654*, Leipzig, 1899, p. 18.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a fi căftănit de sultan ca domn al Țării Românești. Cine l-au sprijinit pe Matei — cu consimțămîntul tacit al lui Rákóczi — au fost mai întîi unele elemente românești din regiunea Hațegului și a Hunedoarei, așa cum precizează renumitul sfetnic și comandant de oști al principelui, Kemény János, în memoriile sale: „Pe Matei aga carele pribegise din Țara Românească în Ardeal" principele l-a îngăduit „să-și adune pre ascuns oaste în Ardeal și mai ales în ținutul Hațegului și al Hunedoarei"[3]. Între sprijinitorii lui Matei s-au mai numărat, de asemenea, nobilii români Miclăuș și fiul său Mateiaș din Rîu Bărbat ca și influentul fruntaș bănățean Vaida Bona, iar ocazional cîțiva magnați maghiari, printre care Dávid Zolyomi, a cărui soră, Erzsebet (Elisabeta), văduva lui Mihály Imrefi, se recăsătorise în 1631 cu Gavrilaș Movilă, fostul domn al Țării Românești, împămîntenit în Ardeal[4].

Întîi, am dori să facem unele precizări asupra cnezilor români din Rîu Bărbat (Hațeg). Ei se trăgeau dintr-o veche familie amintită în această regiune încă de la 1411, exercitîndu-și neîntrerupt atribuțiile și funcțiile în acest colț de țară românească[5]. Miclăuș și fiul său Mateiaș de Rîu Bărbat apar în legături cu Gorjul încă din 1629 cînd la 4 decembrie au cumpărat de la Barbul din Jupînești, feciorul popii din Corbi, a treia parte din satul Jupînești cu rumâni, pe 2000 de aspri; tranzacția a fost încheiată chiar în casa cumpărătorilor din Rîu Bărbat[6]. „Letopisețul Cantacuzinesc" — în varianta sporită de la mănăstirea Neamț, ce a aparținut arhiereului Narcis Crețulescu în veacul trecut — precizează că înainte de fuga în masă a boierilor olteni peste munți, în funte cu Aslan vornicul, Gorgan spătarul, Matei aga ș.a., care a avut loc duminică 17 octombrie 1630 „Mihai spătarul Coțofeanul și Dmitru sluger Feleșanul, ei au fost pribegit mai din(n)ainte vréme și au fost lăcuind la Hațeg. Deci și ei înțelegînd cum că au pribegit acești boiari... eșitu-le-au înainte cu un némiș anume Micleuș și fii-său Mateiaș. Deci împreunîndu-se toți trecut-au muntele pre plaiul Vâlcanului ot Gorjiu"[7] în țara Hațegului, sîmbătă 23 octombrie. Reiese de aici în mod foarte clar aderarea cnezilor din Rîu Bărbat la cauza pribegilor olteni. Aflat în rîndurile fugarilor, „Hamza postelnic Bengescul din Tîrgul Gilortului" și-a vîndut partea din Jupînești (Gorj) altui nobil local Fagarási István (în care putem intui pe un român Ștefan din Făgăraș) pe 5000 de aspri bani gata, dar prin protimisis ea este răscumpărată de Miclăuș și fiul său Matei din Rîu Bărbat; în pofida sprijinului ce-l acordau pribegilor, moșia gorjană le-a fost întărită de Leon vodă Tomșa printr-un hrisov din 20 aprilie 1631[8]. Mai tîrziu, la 22 iulie 1633, înscăunat ca domn, Matei Basarab n-a uitat să întărească la rîndul lui această proprietate prietenilor săi hațegani[9].

În sfîrșit, mai există încă două documente de la Matei care să ateste legăturile sale cu cnezii din Rîu Bărbat. Astfel în hrisovul său din 20 mai 1634, domnul Țării Românești, întărind eliberarea din rumânie a lui Stan, al doilea comis, Țamblac și a altor rude de ale lor din Băilești (Dolj), precizează că toți aceștia i-au fost slugi credincioase „din tinerețe și pînă la vremea de bătrînețe", iar în *pribegie i-au slujit „tot cu dreptate"; de aceea încă de pe vremea cînd Matei* se afla în Ardeal „la Hațeg, la rîul Bărbat, la Micleuș", i-a eliberat printr-un zapis iscălit și de alți boieri fugari, printre care Mihai Coțofeanu, Dumitru Filișanul și Mihart din Șitoaia[10].

Într-al doilea document din 3 februarie 1635, Matei vodă a iertat de rumânie pe o altă slugă din Băilești, Mihai pribeagul, fiul lui Dadul, după ce-i făcuse

---

[3] Gheorghe Șincai, *Opere, (Hronica românilor)*, (ed. Fl. Fugariu — M. Neagoe), tom. III, București, 1969, p. 39.

[4] *Ibidem*, p. 33.

[5] Radu Popa, *Cnezatul Rîu Bărbat*, în vol. *Stat. Societate. Națiune. Interpretări istorice*, Cluj-Napoca, 1982, p. 51—65.

[6] *D.R.H., B. Țara Românească*, XXII, p. 693, doc. 378 (toate volumele citate aparțin aceleiași serii).

[7] I. I. Georgescu, *op. cit.*, p. 533.

[8] N. Iorga, *Studii și documente privitoare la istoria românilor*, XII, București, 1906, p. 281—282, doc. IX.

[9] *Ibidem*, p. 219, doc. I.

[10] *DRH*, XXIV, p. 370—371, doc. 276.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

zapis de eliberare încă de pe vremea cînd domnul se afla, „la Haţeg, la Rîul Bărbat Miclăuş", iscălit de acesta şi fiul său Mateiaş, precum şi de alţi localnici, „jupîn Bălaş" şi „Cioca Dumitru", pe lîngă o mulţime de boieri pribegi, în frunte cu Aslan biv vel vornic, Gorgan spătar, Dumitru Filişanul [11] ş.a.

În afara cnezilor din Riu Bărbat, Matei s-a mai bucurat de sprijin, în momentul declanşării luptei pentru înscăunare, în august 1632 şi din partea lui Vaida Bona din Caransebeş, dintr-o veche familie românească. Era scoborîtor dintr-un neam ce dăduse încă de la 1469 o serie de castelani de Caransepeş [12]. Pe sprijinitorul lui Matei Basarab îl întîlnim încă de la 10 decembrie 1615 în calitate de vice-comite şi jude al nobililor din comitatul Severin, pentru ca la 25 martie 1622 să fie amintit ca prim jude al oraşului Caransebeş ; la 25 septembrie 1627 el renunţă la slujba de tricesimator suprem al Caransebeşului, Lugojului şi Zăicanului [13]. La începutul lui august, după cum menţionează „Letopiseţul Cantacuzinesc", cu asentimentul lui Rácóczi „Vaida Bun căpitanul cu o seamă de oşti... au petrecut pre Matei aga cu mare cinste" cînd acesta a purces din Caransebeş („Caravan Sebeş") în ziua de 2 august [14].

O problemă interesantă — dar încă iscînd controverse — este fără îndoială aceea a cauzei alegerii itinerariului mai puţin obişnuit urmat de Matei cu boierii şi slujitorii săi credincioşi din mica sa oaste, îngroşată pe parcurs, mărşăluind din Banat şi pînă la Bucureşti, unde s-a înscăunat ca domn, cu asentimentul ţării şi ajutorul lui Abaza paşa, la 20 septembrie. Desigur, un răspuns precis nu ne stă la îndemînă. Presupunem, doar, că Matei a dorit să evite repetarea campaniei din anul precedent, 1631, cînd, coborît cu pribegii prin pasul Vîlcanului în Gorj, fusese, apoi, înfrînt de Leon vodă Tomşa în lupta dată marţi 23 august [15] „în şesul viilor oraşului Bucureşti" [16], „din jos de mănăstirea lui Pană vistierul (sf. Ecaterina), lîngă drumul Giurgiovului" [17]. Viitorul domn a preferat, credem, să adopte o altă rută mai lungă, nu numai spre a recruta ostaşi bănăţeni cu sprijinul lui Vaida Bona din Caransebeş dar şi ca să se îndrepte către Dunăre, pentru a sonda atitudinea paşalelor din regiune şi a stabili un contact cu Abaza paşa, venit între timp la Nicopole şi mai ales spre a se întîlni cu grosul partizanilor săi din Oltenia, cărora le-a oferit timp să se pregătească. Care erau efectivele oştirii lui Matei este greu de stabilit în această fază a documentării de care dispunem. De această problemă s-au mai ocupat şi Ion Sîrbu, I. D. Suciu şi Nicolae Stoicescu, trăgind concluzia că Matei şi boierii olteni au avut oştire de lefegii plătită din banii proprii în rîndul cărora s-au găsit — în afară de sîrbi — desigur şi români bănăţeni din regiunea Mehadiei şi a Caransebeşului [18]. Renumitul sfetnic şi comandant de oşti al lui Rákóczi, Kemény János, ajuns mai tîrziu pentru scurt timp principe al Transilvaniei, amintea în memoriile sale că în slujba lui Matei se mai aflau chiar în 1637 vreo 500 de oşteni din ţinutul Mehadiei, toţi oameni de bună credinţă [19]. Aşadar, asupra problemelor efectivelor şi componenţei trupelor lui Matei cu care a pornit campania din vara anului 1632 mai trebuiesc făcute încă investigaţii suplimentare, pentru a încerca să ne apropiem de adevăr.

Acum pentru a reconstitui itinerariul lui Matei aga de la Caransebeş pînă la Bucureşti, sîntem siliţi să facem apel cu precădere tot la „Letopiseţul Cantacuzinesc", care face unele precizări utile. Astfel, viitorul domn a purces din Caran-

---

[11] Arhivele Statului Bucureşti, *Mitropolia Ţării Româneşti*, LX/24.

[12] Fryges Pesty, *Krassó vármegye története* (Istoria comitatului Caraş), IV, IV, Budapesta, 1884, p. 88.

[13] Costin Feneşan, *Documente medievale bănăţene (1440—1653)*, Timişoara, 1981, p. 141—143, doc. 58 ; p. 149—150, doc. 63 ; p. 153—154, doc. 66.

[14] *Istoria Ţării Româneşti 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc* (ed. critică de C. Grecescu şi D. Simonescu), Bucureşti, 1960, p. 100. Vezi şi I. D. Suciu, *Monografia Mitropoliei Banatului*, Timişoara, 1977, p. 78.

[15] I. I. Georgescu, *op. cit.*, p. 534 ; Paul Cernovodeanu, *Complexul istoric de la Slobozia. „Crucea lui Leon vodă"*, în *GB*, XXIX, 1970, nr. 7—8, p. 773—776.

[16] *DRH*, XXIII, p. 436, doc. 272.

[17] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, p. 97.

[18] I. Sîrbu, *op. cit.*, p. 21—22 ; I. D. Suciu, *ibidem* ; N. Stoicescu, *Matei Basarab (20 septembrie 1632 — 9 aprilie 1654)*, Bucureşti, 1982, p. 30—31.

[19] N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 31

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sebeș, „avgust 2 dni" adică în ziua de joi 2/12 august 1632. Primul său conac i-a fost „la Cornu, pre locul turcesc" [20]. Această localitate, ușor de identificat, este de fapt satul Cornea (Kornya, Somfa) din actualul județ Caraș-Severin [21], așa cum a precizat de mult și Ion Sîrbu [22]. La Cornea, lui Matei „i-au eșit înainte beiul de la Rușava (=Orșova) cu poclon. Și i-au dat bani împrumut cîți au pohtit, ca să-i fie de cheltuială" [23], deci o deplină aderare a pașalei de la Orșova față de acțiunea lui Matei, avînd în vedere că demnitarii otomani de la Dunăre, ascultau de atotputernicul Abaza pașa, protectorul lui Matei. „Letopisețul" specifică mai departe că „de acolo" (adică de la Cornea = n.n.) viitorul domn „au trecut muntele aicea în țară, pre plaiul Drinovului și au tăbărît în seliștea Preștnii, ca să-și vie la casa lui cu bună pace" [24].

În identificări intervin acum primele dificultăți. Am încercat zadarnic să găsesc un plaiu al „Drinovului" în regiunea muntoasă de hotar ce despărțea Banatul de Oltenia. Se știe doar că există în Banat o localitate *Drinova* (azi în com. Bîrna, jud. Timiș) [25], la vest de Lugoj, care trebuie însă scoasă din cauză aflîndu-se în cu totul altă direcție decît cea luată de oștirea lui Matei. Mi-am extins atunci cercetările și asupra precizărilor — este drept mai tardive — ale banului Mihai Cantacuzino cu privire la hotarul dintre Oltenia și Banat, ocupat pe acea vreme de imperiali. În *Istoria politică și geografică a Țării Românești... pînă la anul 1774* — tipărită în grecește la Viena în 1806 de frații Tunusli și apoi tradusă în românește la 1863 de George Sion — se arată că la 1741 hotarul mergea „de la malul Dunării, la cursul gîrlei ce se numește Vodița în sus pînă la o movilă. Și de la apa Cearovățul în sus, unde rămîne apa Voditei în Țara Românească spre poalele muntelui Dărăscu, *căruia românii îi zic și Daranin*. Pe la vîrful muntelui, numit *Doran*", se afla un meterez „între două pietre, unde era hotarul vechiu; acolo se făcuse și două movile drept hotar cînd s-a făcut pacea" [26] de la Belgrad (1739), adăugăm noi. Deci este de reținut faptul că acest munte Dărăscu sau Daranin, cu vîrful Doran, aflat atunci în plaiul Cloșanilor, constituia punctul de trecere între Banat și Oltenia. În apropiere era situat „muntele Nesek, căruia românii îi zic *Secu*", la poalele căruia, la o distanță de 2 km. figurează și astăzi satul *Prejna* [27]. N. D. Spineanu în *Dicționar geografic al județului Mehedinți*, București, 1894, confirmă reperele de mai sus și precizează că atît muntele Dărăscu, numit și Daranin, cît și muntele Secu, cu satul Prejna aparțineau atunci administrativ plaiului Cerna [28]; în sfîrșit exactitatea pe teren a celor afirmate de Mihai banul mai este întărită și prin cercetările eruditului istoric și geograf Ion Donat din 1937 asupra hotarelor Olteniei [29]. Ce putem deduce de aici? În „seliștea Preștnii" a „Letopisețului Cantacuzinesc", putem identifica cu ușurință siliștea satului de munte *Prejna* amintit mai sus (care astăzi este încorporat comunei Balta din jud. Mehedinți) [30], cu atît mai mult cu cît într-alte cópii ale amintitului Letopiseț, decît cea luată drept bază a ediției C. Grecescu — D. Simonescu din 1960, figurează corect „seliștea Prejnii" [31]. Încercarea de identificare a lui I. Sîrbu cu un pretins sat oltean „Prisoșeni" ori cu „Prisăceana"

---

[20] *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 100.

[21] N. Stoicescu, *Bibliografia localităților și monumentelor medievale din Banat*, Timișoara, 1973, p. 52.

[22] I. Sîrbu, *op. cit.*, p. 22—23.

[23] *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 100.

[24] *Ibidem*.

[25] N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 62.

[26] Frații Tunusli, *Istoria politică și geografică a Țării Românești... pînă la anul 1775* (trad. din l. greacă de George Sion), București, 1863, p. 78.

[27] *Ibidem*, p. 79; G. I. Lahovari, G-ral C. I. Brătianu, Gr. G. Tocilescu, *Marele dicționar geografic al României*, V, București, 1902, p. 94.

[28] N. D. Spineanu, *Dicționar geografic al județului Mehedinți*, București, 1894, p. 104, 238, 257.

[29] Ion Donat, *Hotarele Olteniei*, în „Arhivele Olteniei", XVI, 1937, nr. 92—94, p. 248—249.

[30] *Județele României socialiste* (ed. a II-a), București, 1972, p. 388.

[31] *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 100, aparatul critic.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(azi în com. Oprișor) aflat în partea de vest a jud. Mehedinți, la marginea Doljului[32], pe care o respinge, apoi, chiar el, este evident greșită. În schimb în privința topicului „plaiul Drinovului" nu putem găsi decît două explicații ; fie să admitem o eroare a autorului „Letopisețului", care știind că există o localitate Drinova în Banat a făcut o confuzie, substituind numele muntelui „Daranin" sau al vîrfului „Doranu", punct de trecere al hotarului dintre Banat și Oltenia, prin „Drinov", fie — și această a doua explicație mi se pare mai plauzibilă — numele topicului a fost corect scris de autorul „Letopisețului" adică „plaiul Daraninului" sau „plaiul Doranului" ori „Doranovului" și a fost greșit transcris de unul din primii copiști ai manuscrisului în „plaiul Drinovului", neizbutind să descifreze textul în mod satisfăcător, deoarece, după cum am mai avut prilejul să arăt, se mai pot detecta și alte greșeli în „Letopiseț", ce pot fi mai degrabă atribuite copiștilor decît autorului.

După menționarea trecerii lui Matei aga cu oștirea pe la satul Prejna din Mehedinți, în zona muntoasă a Olteniei, „Letopisețul" amintit nu mai aduce nici o precizare de ordin geografic asupra itinerariului urmat de viitorul domn pînă la Nicopole. Autorul său se mărginește doar a menționa că „prinzînd de véste boiarii și roșii și toată țara, cîți era preste Olt, ei toți se strînseră și mérseră de să întîmpinară cu Matei aga și făcură mare sfat" și pentru a mîntui principatul „au luat pre Matei aga cu sila (!), neajuns la casa lui, de l-au dus la Mehmet Abaza pașa, la cetatea din Necopoe"[33]. Din acest izvor rezultă doar un singur fapt și anume că aga Matei n-a mai apucat să treacă pe la curțile sale din Brîncoveni (Romanați), avariate în urma cutremurului din ziua de marți 25 martie / 4 aprilie 1628[34]. Atunci ce cale a apucat el pînă la Nicopole, la sud de Dunăre ? Sîntem siliți, deocamdată, să rămînem doar în domeniul presupunerilor.

Astfel, credem, că în drumul său viitorul voievod a urmat, destul de aproape, linia Dunării, mărșăluind prin sud-vestul Olteniei, deoarece numai în contextul istoric al campaniei din vara anului 1632 presupunem a-și găsi explicația datele furnizate de o pisanie atribuită lui și datată 26 august 1633 de la mănăstirea Sadova (jud. Dolj). În această inscripție, zugrăvită pe peretele ușii de intrare din pronaos, care nu s-a păstrat în original ci a fost rescrisă sau poate rezumată, doar, de călugări la 1792 și refăcută din nou cu prilejul restaurării picturii lăcașului la sfîrșitul secolului XIX, se afirmă următoarele, potrivit lecturii făcute în veacul trecut de neobositul arheolog amator, Dimitrie Pappasoglu[35] și reprodusă în două rînduri cu unele schimbări, de Virgil Drăghiceanu în „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice" din 1913 și 1934[36] : „...în însemnătura (!) de la Duhul Sfînt Matei Basarab Voevod.. au zidit această sf(întă) m(ănăsti)re... după ce au biruit pe turci la Schela Ciobanului, unde avînd mare strîmtorare de către dînșii, în dou(ă) rînduri, și scăpînd cu toată oastea, pe la acest sf(înt) lăcaș ce era făcutŭ uă bis(erică) de lemn, unde locuia vreo cîțiva părinți călugări. Și după săvîrșirea resboiului au zidit această sf(întă).... m(ănăsti)re, după cum se vede, la anul de la zidirea lumii 7141 (1633) și au înfrumusețat-o și au întărit-o cu moșii și cu venituri". Potrivit presupunerilor noastre, dacă această luptă a avut loc într-adevăr la Schela Ciobanului, veche denumire a așezării Bechet din preajma Dunării, în jud. Dolj[37], la sud de mănăstirea Sadova, ea nu poate fi interpretată — avînd în vedere și efectivele reduse de care putea dispune Matei aga la sfîrșitul lunii august sau începutul lui septembrie 1632 —

---

[32] I. Sîrbu, *op. cit.*, p. 24.

[33] *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 100.

[34] Vezi relatările cronicarilor Michael Forgats și Johann Siger în *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, IV, Brașov, 1903, p. 50 ; VI, Brașov, 1915, p. 43 ; Ioan Răuțescu, *Cîmpulung-Muscel. Monografie istorică*, Cîmpulung-Muscel, 1943, p. 99.

[35] Arhivele Statului București, ms. rom. 729, f. 34 v° — 35.

[36] Virgil Drăghiceanu, *Inscripții de la... Mănăstirea Sadova (Dolj)* în *BCMI*, VI, (1931), p. 134 și *Mănăstirea Sadova*, în *ibidem*, XXVII (1934), p. 191.

[37] Dimitrie Frunzescu, *Dicționar topografic și statistic al României*, București, 1872, p. 115 ; Lahovari — Brătianu — Tocilescu, *MDGR*, V, p. 351.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

decît ca o ciocnire, de proporții destul de modeste, cu bande răzlețe de turci rebeli, ieșiți de sub autoritatea lui Abaza pașa și care comiteau prădăciuni la Dunăre. Despre vreo bătălie, cît de cît mai însemnată, cu o armată otomană regulată nu poate fi vorba, în nici un caz, avînd în vedere totala tăcere a izvoarelor interne sau externe în această privință. De altfel, trebuie să relev cu toată obiectivitatea și faptul că în numeroasele hrisoave de danii și întăriri de mai tîrziu ale lui Matei Basarab către mănăstirea Sadova, veche *ctitorie* craioveană, pe care într-adevăr voievodul a restaurat-o și a înzestrat-o cu moșii — amintite de Constantin C. Giurescu — din 2 mai 1641, 2 martie 1647, 12 mai sau 12 decembrie 1651[38], nu se pomenește nimic despre lupta de la Schela Ciobanului. Amintitul istoric consideră însă real acest eveniment, deoarece potrivit opiniei sale „Matei a dat o deosebită atenție Sadovei", explicată nu numai prin faptul că mănăstirea a fost înălțată de strămoșii săi Craiovești, frații Pîrvu și Barbu între 1522—1528, ci și pentru că era „o ctitorie a sa, legată de luptele grele pentru cîștigarea domniei"[39]; N. Stoicescu menționează și dînsul ciocnirea, în monografia sa închinată lui Matei Basarab[40], manifestînd însă un îndreptățit scepticism și arătîndu-se destul de rezervat față de veracitatea informației.

Tot în contextul evenimentelor din această vreme ar trebui să fie plasat — după o anumită logică — și acel straniu episod, consemnat numai în cronica lui Georg Kraus și reluat de „Chronicon Fuchsio — Lupino — Oltardinum" și potrivit căruia, în vara lui 1632, după moartea (!) lui Leon Tomșa, s-ar fi prezentat la Abaza pașa un impostor pe nume Stănimir, tabac din Rîmnicul Vîlcii, ce, prin însușirea frauduloasă a unor acte domnești lăsate (!) la măcelarul sas din Sibiu Martin Pels, s-ar fi dat drept fecior de voievod și ar fi înșelat încrederea pașei[41]. Informația pare însă foarte puțin verosimilă, avînd în vedere natura reală a relațiilor dintre Abaza pașa și aga Matei și nu este dealtfel, confirmată de nici un izvor intern, așa după cum subliniază și N. Stoicescu[42]. După amintita cronică, falsul pretendent ar fi fost prins, apoi, de Matei Vodă, ajuns în scaun la București, și sluțit la nas și la gură, dar scăpat cu viață din mîinile lui Abaza pașa, care, mîniat foarte rău pe înșelător, a insistat să-i fie predat spre a-l ucide[43]. Credem că toată această povestire, confuză și inexactă, constituie o relatare denaturată a unui incident petrecut, poate mai tîrziu, în primii ani de domnie ai lui Matei vodă, dar nedepășind în nici un caz data de 14/24 august 1634, cînd Abaza pașa a fost executat din porunca sultanului[44]. În sfîrșit, spre a încheia urmărirea itinerariului început de Matei aga la Caransebeș, îl vedem, potrivit „Letopisețului Cantacuzinesc" sosit la Nicopole pe la mijlocul lunii septembrie 1632, unde, în pofida voinței sultanului, datorită largii adeziuni populare de care se bucura — ilustrată, printre altele și prin înrolarea masivă de români în rîndul călărașilor și dorobanților oștirii sale[45] —, a căpătat

---

[38] Constantin C. Giurescu, *Matei Basarab cel mai mare ctitor bisericesc al neamului nostru. Știri noi despre lăcașurile lui*, în *Prinos închinat I.P.S. Nicodim Patriarhul României...*, București, 1946, p. 173—174.

[39] *Ibidem*, p. 175.

[40] N. Stoicescu, *Matei Basarab*, p. 32.

[41] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei 1608—1665* (ed. G. Duzinchevici și E. Reus Mîrza), București, 1965, p. 87—89; *Chronicon Fuchsio-Lupino Oltardinum sive annales hungarici* (ed. Joseph Trausch), II, Brașov, 1848, p. 6—7; Adolf Armbruster, *Daco-romano-Saxonica...*, București, 1980, p. 239—240.

[42] N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 34.

[43] Kraus, *op. cit.*, p. 89.

[44] *Encyclopédie de l'Islam*, tom. I, A—B, Leyde — Paris, 1960, p. 4.

[45] Izvoarele amintesc astfel pe rumânii din satul Parapani (azi Vedea, Ilfov) ai mănăstirii Radu Vodă (27 nov. 1632) *(DRH*, XXIII, p. 633—34, doc. 433), pe ai logofătului Bunea Grădișteanu (27 nov. 1632) *(Ibidem*, p. 632—33, doc. 432), sau pe vecinii din Jigoreni (Vlașca) ai vtori-logofătului Gheorghe și ai soției sale Sofica (29 dec. 1633) care în zilele lui Matei voevod, cînd era la „Abaza pașa" „la Necopoe, ...unii s-au înscris călărași iar alții dărăbanți" și au venit cu domnul în București „la scaun" *(Ibidem*, XXXIV, p. 233, doc. 178). În felul acesta, potrivit unei inscripții grecești de pe o icoană a lui Matei vodă el „a fost proclamat

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sprijinul lui Abaza paşa ce „l-au îmbrăcat cu caftan“ [46], spre a lua în primire scaunul de domnie al Ţării Româneşti. Şi după ce paşa i-a dat „surlari, ca unui domn, şi turci şi beşlii ajutor“, „luîndu-şi ziua bună“ de la Abaza — consemnează mai departe acest izvor, dar în varianta cunoscută sub numele lui Narcis Creţulescu — Matei „au purces de la Dunăre mesiţa sept(embrie) 17 deni şi au intrat în scaun în Bucureşti, joi, mesiţa sept(embrie) 20 de zile leat 7141“ (1632) [47], adică exact la şapte săptămîni, după plecarea sa din Caransebeş.

Ce a urmat, apoi, ştim cu toţii. Pentru consolidarea domniei sale, Matei a fost nevoit să dea lupta cu forţele adverse ale pretendentului Radu Iliaş în marginea Bucureştilor la 20—21 octombrie 1632 [48], pe care învingîndu-l, a izbutit să se impună ca stăpînitor al principatului muntean şi să obţină, mai tîrziu, şi recunoaşterea din partea Porţii otomane.

---

domn şi stăpînitor de tot norodul, clerici, mireni, boieri şi ostaşi, în Ungrovlahia, care era şi ţara lui, în leat 7141“ (= 1632), cf. Hurmuzaki, *Documente*, XIV, 1, p. 132—133, nr. CCXXXII.

[46] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, p. 101.

[47] I. I. Georgescu, *O copie necunoscută a Letopiseţului Cantacuzinesc*, p. 536.

[48] P. Cernovodeanu, *Noi precizări privitoare la bătălia cîştigată de Matei Basarab în împrejurimile Bucureştilor (octombrie 1632)* în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p 623—629.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DESPRE UN CĂLĂTOR STRĂIN ÎN MOLDOVA ȘI O SCENĂ PICTATĂ DE LA TREI IERARHI

DE

ȘTEFAN ANDREESCU

În cursul anului 1635 sosea în Moldova minoritul conventual Benedetto Emanuele Remondi din Milano. Anul următor, acest călugăr franciscan, trimis ca misionar de Sacra Congregație De Propaganda Fide, a întocmit o relatare despre vizita pe care a întreprins-o în localitățile moldovene unde se găseau comunități catolice. În prima parte a ei sînt descrise cele văzute pe drumul pe care a venit în Moldova, desigur de la Constantinopol (Galați, Bîrlad, Iași). Apoi, precizează Remondi, „după mai multe luni", adică în 1636, a plecat de la Iași pe itinerariul Cotnari, Săbăuani, Roman, Bacău — reședința episcopală catolică —, Baia și Suceava. Ultimele două localități le-a cercetat în tovărășia episcopului Ioan Zamoyski, care, cum se știe, a părăsit Moldova puțin după 14 iulie 1636, lăsîndu-și turma pe seama vicarului desemnat de el, fratele Giacinto din Osimo. Textul amintit acum este singurul cu care Benedetto Emanuele Remondi figurează în cadrul colecției *Călători străini despre țările române*[1].

O întregire cu privire la biografia lui Remondi este oferită de descoperirea și publicarea, în anul 1971, a salv-conductului în limba română, din 3 iulie 1637, pe care Vasile vodă Lupu i-l acorda pentru a se deplasa în Polonia, pe ruta Ștefănești — Hotin[2]. Faptul că domnul îi crea „bărat"-ului facilități de transport, atît la ducere cît și la înapoiere, îndruma spre ideea că el îndeplinea o misiune care interesa curtea domnească. Bănuim că era vorba de chemarea lui Zamoyski din Polonia, a cărui revenire ar fi însemnat o îmbunătățire a relațiilor cu regatul de la miazănoapte, dorită, și după alte semne din același an[3], de Vasile Lupu. Oricum, dacă aceasta a fost însărcinarea primită de Remondi, ea nu a dat nici un rezultat.

De aceea, în 14/24 februarie 1638, Vasile Lupu se adresa, cu o anume dezinvoltură caracteristică, direct Congregației De Propaganda Fide și cerea să fie trimiși la Iași „trei sau patru" misionari franciscani, care să îndrume viața spirituală a „papistașilor", întrucît — spune domnul — „văzînd noi foarte bine că acest episcop polon" (Zamoyski), „...puțin se îngrijește să vină să viziteze această turmă a sa" *(questo suo populo)*, ea a rămas de fapt fără păstor. Apelul lui Vasile Lupu, care însemna un contact direct cu Roma, peste capul ierarhului

---

[1] *Călători străini despre țările române*, vol. V, București, 1973, p. 94—96. Vezi și Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria Românței culese din arhivele polone (Secolul al XVII-lea)*, București, 1983, nr. 85, p. 149—150.

[2] D. Găzdaru, *La lengua y el origen étnico del Vaivoda Moldavo Vasile Lupu*, în „Romanica", 4, La Plata, 1971, p. 77. Găzdaru a crezut că actul ar fi fost scris chiar de mîna domnului, ceea ce, fără a fi imposibil, ni se pare totuși puțin probabil.

[3] Vezi Hurmuzaki, *Documente*, *Supliment II*, 2, nr. CCLXXXI, p. 617 (însemnare a lui Albrycht Stanislaw Radziwill, sub data 24 februarie 1637, din care rezultă că domnul Moldovei, prin scrisori și soli, ar fi promis să se îndepărteze de sultan și să refacă legătura de credință față de regele polon). Este de bănuit că Vasile Lupu căuta doar să-și acopere spatele, în ajunul primei încercări majore de a-l surprinde și răsturna pe Matei Basarab, de la începutul toamnei anului 1637.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ce refuza să se întoarcă din Polonia, a fost transmis prin intermediul aceluiași Remondi, pe care domnul, în scrisoarea lui, îl laudă, afirmînd că „de trei ani", de cînd se afla în Moldova, și-a făcut „cu cinste" *(honoratamente)* datoria, atît la Iași, cît și în alte locuri din țară unde se găseau creștini de lege catolică[4]. Este deci limpede că Benedetto Remondi a plecat spre Italia în pragul primăverii anului 1638. Cît a zăbovit, însă, la Roma este o chestiune care a stîrnit oarecare nedumerire.

G. Călinescu a rezumat odinioară un raport al lui de după întoarcerea la Iași, indicînd corect, în notă, atît fondul arhivistic în care se păstrează, cît și data ce o poartă : 10 ianuarie 1640[5]. Dar, dintr-o scăpare de condei, în text a spus că Remondi s-a înapoiat în Moldova, prin Polonia, în... 1640, deși lectura atentă a raportului, pe care l-a putut consulta în original și de care ne vom ocupa și noi în continuare, i-ar fi arătat lesne că misionarul revenise deja în cursul toamnei precedente. La rîndul lor, autorii seriei *Călători străini...*, în nota biografică dedicată lui Remondi, au preluat eroarea lui Călinescu și, pe de altă parte, constatînd că în 1639, în memorialul bisericii catolice din Iași el figurează ca vicar apostolic al Episcopiei din Bacău și cu titlul de prefect (!) al misiunii din Moldova, au ajuns la concluzia, că ar fi fost „trimis de două ori la Roma", în răstimpul 1638 — 1640[6].

În realitate a fost vorba de o singură călătorie la Roma, isprăvită, cum am spus, în toamna lui 1639. Iar conținutul raportului din 1640, mai demult editat *integral*, dar rămas necunoscut cercetătorilor români, ar fi meritat să fie inclus în seria *Călători străini...*, fie și numai pentru că descrie audiența la Vasile Lupu, în prezența mitropolitului Varlaam. Iată textul scrisorii lui Remondi către cardinalul Prefect al Congregației, redactat în Iași, la 10 ianuarie 1640 :

„Alli giorni passati resi, et consegnai nelle proprie mani dell'Illmo Signore Gio : Basilio Prencipe di Moldavia, le lettere di Vostra Eminenza Revma, le quali mi furono per ordine di cotesta Sacra Congregazione de Fide Propaganda l'anno passato costì consegnate per presentarle al detto Illmo Prencipe di Moldavia in risposta delle sue per mezzo, et viaggio mio mandate et scritte da esso alla medema Sacra Congregazione, quali più presto presentate Io havrei, se egli non fusse state occupato nell'armi, guerreggiando per alcuni mesi con l'Illmo Signor Mattheo Prencipe della Provincia di Vallachia, bramando grandemente detto Prencipe di Moldavia di levare il dominio al suddetto Prencipe di Vallachia per investire al governo di detta Provincia un suo diletto, et unico figlio ; qual Prencipe, dico di Moldavia m'ha esposto, che da parte sua rende molto gratie alla Eminenza Vostra Reverendissima si per l'affetto grande che gl'ha mostrato nelle sue lettere responsive, come anche nell'haverlo favorito di mandargli una copia del Concilio fiorentino, il quale da me con ogni debita reverenza presentato à nome di cotesta Sacra Congregazione, fu da esso con particolar allegrezza, et honore ricevuto.

L'anno passato poi ritornando d'Italia, et passando per la Polonia andai con molta mia spesa, et patimento di viaggio à ritrovare Monsig. Vescovo di Baccovia di Natione Polacca con due lettere diretto a lui, una dello quali era stata consegnatami costì, dalla Eminenza Vostra Revssma à nome di cotesta Sacra Congregazione, et l'altra dattami in Varsavia dall'Illmo, et Revmo Monsignor Filonardi Nuntio Apostolico di Polonia ; con le quali veniva essortato detto Monsignor Vescovo à ridursi alla sua residenza, il quale mi rispose, che il Prencipe di Moldavia gli haveva levato quelli puochi beni, ecclesiastici, et anche l'habitatione Episcopale di Baccovvia, che però mi pregó detto Illmo Prencipe, afinchè restituischa quello che per la sua absenza gli ha levato, il che non ho mancato, ne mancarò per l'avenire trattare ; acciò detto Monsignor Vescovo habbia commodità opportuna di risiedere nella sua Diocese tutto à gloria di Dio, et à benefitio di queste anime. Circa poi al frutto spirituale,

[4] Ch. Vinulescu, *Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia (1641)*, în „Diplomatarium Italicum", IV, Roma, 1939, p. 128.

[5] G. Călinescu, *Altre notizie sui Missionari cattolici nei paesi romeni*, în „Diplomatarium Italicum", II, Roma, 1930, p. 310.

[6] *Călători străini*, V, p. 92.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

quale con l'agiutto prima di Sua Divina Maestà, et poi anche de Padri Missionarij miei Compagni, uno de quali si chiama Maestro Bartolomeo Bassetti da Fiano Castegnaio, et l'altro Fra Simone Apollonio da Veglia, spero raccogliere da questo Illmo Principe, è che havendo Io portato da Italia molte carte d'Imagini fra le quali ve ne sono alcune delli quattro novissimi, ne ho fra molte altre cose spirituali presentato al medemo Prencipe di Moldavia una carta di detti Novissimi, dove vi era descritto il purgatorio; del che da esso interrogato Io se si puó provare con autorità della Sacra Scrittura, overo de'Apostoli, et altri suoi Santi Padri Greci dissi, et risposi di si ; alta qual riposta si compromese alla presenza di questo Metropolita, che significa Arcivescovo Greco di Moldavia, di volere esso con tutta la sua famiglia doppo detta prova et demonstratione di volere anch'esso credere, et tenere detto purgatorio, alche non mancarò, insieme come di sopra ho detto, di dargli sodisfattione...". Sfîrşitul scrisorii nu mai prezintă un interes deosebit : Remondi cerea să i se expedieze grabnic, prin Constantinopol, subvenţia lui bănească anuală, precum şi cea a colegilor săi [7].

În raportul său, Remondi indică faptul că se aflau alături de el, la Iaşi, „maestrul" Bartolomeo Bassetti şi „fratele" Simone Apollonio da Veglia. O hotărîre a Congregaţiei, comunicată din Roma vicarului patriarhal din Constantinopol, la 26 martie 1639, atestă că misiunile din Ţara Românească şi Moldova fuseseră mărite atunci cu trei franciscani, unul dintre ei fiind Bassetti, „care ştie limba germană", un altul, nenumit, cunoscător de „lingua illirica", fiind probabil Simone Apollonio da Veglia, iar al treilea, un anume Angelo da Castrovillari [8]. Deoarece în acelaşi moment, la 20 martie 1639, era întocmită şi scrisoarea de răspuns a papei Urban VIII către Vasile Lupu, credem că grupul de misionari destinat Moldovei nu va mai fi zăbovit mult la Roma [9]. Pe de altă parte, într-o scrisoare a lui, Bartolomeo Bassetti precizează : „De şapte luni mă aflu în serviciul misiunii catolice din Moldova". Numai că editorul acestui document, care l-a făcut cunoscut doar în rezumat, l-a publicat sub data „10 iulie 1641" [10]. Dacă admitem că anul este greşit — şi sînt toate şansele să fie aşa, ţinînd seamă de raportul lui Remondi din 10 ianuarie 1640 ! —, atunci putem fixa cu destulă precizie momentul sosirii la Iaşi a grupului celor trei franciscani. Într-adevăr, luînd ca bază 10 iulie *1640* şi scăzînd „şapte luni", deducem că Remondi, însoţit de ceilalţi doi misionari trimişi de la Roma la cererea lui Vasile Lupu, s-a întors în Moldova pe la începutul lunii decembrie 1639. Este verificată astfel afirmaţia lui de la începutul raportului înfăţişat mai sus : nu s-a putut prezenta în audienţă la domn numaidecît după înapoiere, deoarece acesta se afla încă în campanie contra lui Matei Basarab. Or, aşa cum ştim, bătălia dată „în apropiere de satul numit Nenişori de pe marginea rîului Ialomiţa", în Ţara Românească, a avut loc la 3 decembrie 1639 [11].

Să examinăm acum mai îndeaproape conţinutul raportului lui Remondi din 10 ianuarie 1640. Tonul în care este redactat exprimă în ansamblu o atitudine binevoitoare faţă de Roma şi de reprezentanţii ei a lui Vasile Lupu. Dar trebuie observat că foarte curînd, la 10 martie 1640, un alt călugăr catolic, Bonaventura Barsi da Lucca, care tocmai revenise în Italia din Crimeea, străbă-

---

[7] Editorul scrisorii este Bonaventura Morariu, *Series chronologica praefectorum apostolicorum missionis fr. min. conv. in Moldavia et Valachia durante saec. XVII et XVIII*, Vatican, 1940, anexa IV, p. 27—28 (extras din : „Commentarium Ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Conventualium", an. XXXVII, nr. VI—X).

[8] D. Găzdaru, *Studii istorico-filologice*, vol. I (supratitlu : *Omagiu Profesorului D. Găzdaru. Miscellanea din studiile sale inedite sau rare*), Freiburg i. Br., 1974, doc. nr. I, p. 47.

[9] Hurmuzaki, *Documente*, VIII, nr. DCLXXVII, p. 476—477.

[10] D. Găzdaru, *Studii istorico-filologice*, I, doc. nr. III, p. 48 ; cu aceeaşi dată a fost reprodus şi în *Călători străini*, VII, Bucureşti, 1980, p. 48.

[11] Vezi discuţia asupra datei la Aurel Decei, *Relaţiile lui Vasile Lupu şi Matei Basarab cu Poarta în lumina unor documente turceşti inedite*, în *AIIAC*, XV, 1972, p. 54 ; pentru citat. vezi trad. raportului lui Matei Basarab către Poartă, trimis imediat după luptă (p. 66).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

bătînd și Moldova, contesta cu hotărîre afirmațiile lui Benedetto Remondi despre domnul Moldovei, poate chiar cele cuprinse în raportul discutat aici, susținînd că acesta este „cel mai mare dușman al catolicilor"! E însă vorba de o susținere la rîndul ei discutabilă, deoarece același Barsi, într-un alt text, din 17 martie 1640, după ce repeta acuzația la adresa lui Vasile Lupu, se contrazicea singur, arătînd că acesta... l-ar fi poftit să rămînă în Moldova[12]. Nu ne putem deci bizui pe asemenea reacții, emanate din cine știe ce jocuri de interese și relații personale, ca să stabilim veridicitatea expunerii lui Remondi[13].

Ce poate fi pus sub semnul întrebării din raportul din 10 ianuarie 1640? Am văzut că la începutul lui Remondi face aluzie la situația politică din Moldova din momentul întoarcerii lui — Vasile Lupu fusese angajat în expediția împotriva lui Matei vodă Basarab, în scopul răsturnării acestuia și instalării la cîrma Țării Românești a „unicului" său fiu (Ioan). Pînă aici, evident, nimic de obiectat. O altă parte a raportului este dedicată contactului cu episcopul absenteist Zamoyski. Remondi, pe drumul de întoarcere de la Roma a trecut prin Varșovia, iar de acolo, înarmat, pe lîngă o scrisoare a cardinalului Prefect, cu încă una, a nunțiului apostolic în Polonia, s-a dus la acesta, purtînd discuții despre posibilitatea revenirii lui în Moldova. Nici asupra acestei părți a raportului nu avem de ce să ne îndoim. În schimb, elementele privitoare la audiența la domnul Moldovei, din pragul anului 1640, oferite de Remondi, sînt pe cît de interesante, pe atît de discutabile.

Misionarul nostru afirmă mai întîi că a transmis lui Vasile Lupu o scrisoare de răspuns din partea cardinalului Prefect al Congregației De Propaganda Fide, precum și, în dar, un exemplar al deciziilor Conciliului de la Florența. Dar, în plus, din Italia Remondi a mai adus cu el și un alt gen de material de propagandă catolică, pe care l-a înfățișat domnului, acele „molte carte d'Imagini", prin care trebuie să înțelegem gravuri imprimate și, eventual, colorate[14]. Dintre acestea, una, care reprezenta Purgatoriul, pare să-l fi impresionat în chip deosebit pe Vasile Lupu. Și Remondi pretinde că el ar fi declarat, de față fiind mitropolitul Varlaam, că, dacă i se va demonstra, pe temeiul Sfintei Scripturi sau a scrierilor sfinților părinți greci, existența lui, este gata să creadă, împreună cu întreaga lui familie, în Purgatoriu. O astfel de declarație din partea domnului moldovean nu poate să nu mire și se cere atent examinată.

În afară de rezumatul raportului din 10 ianuarie 1640, G. Călinescu a mai publicat, în notele studiului său, un crîmpei dintr-un raport al lui Bartolomeo Bassetti, fără însă, din păcate, a-i indica și data, care pare a fi foarte apropiată de a celuilalt, al lui Remondi. Acest fragment sună așa: „Questo Prencipe si è lassato intendere, che uorrebbe che noi disputassemo con i suoi Religiosi Greci del Purgatorio, e doppo de Indulgentiis, e che se noi li mostraremo ciò essere per autorità, promette di voler credere. Si che mi uado apparechiando con studiare continuamente per provarli con autorità della Sacra Scrittura, Padri Greci e latini e con ragioni il Purgatorio e spero con l'aiuto dello Spirito Santo

---

[12] Andrei Pippidi, *Călători italieni în Moldova și noi date despre navigația în Marea Neagră în secolul* XVII, în *AIIAI*, XXII, 1985, p. 613, n. 16.

[13] Din aceleași documente citate în nota precedentă pare să rezulte că Barsi se afla în legătură cu episcopul Zamoyski, ceea ce explică suficient ostilitatea lui față de domn. Trebuie observat, de asemenea, că minoriții conventuali din Moldova se dușmăneau cu reprezentantul lui Zamoyski, vicarul Giacinto da Osimo, care, însă, era sprijinit de secretarul polon al lui Vasile Lupu, Gheorghe Kotnarski. Cu referire și la acesta din urmă, în relația concluzivă din 12 noiembrie 1643 a fostului rezident imperial la Poartă se va afirma că polonii sînt ținuți la curent cu cele ce se întîmplă în capitala otomană prin intermediul secretarilor poloni ai domnilor Moldovei și Țării Românești (Peter Meienberger, *Johann Rudolf Schmid zum Schwarzenhorn als kaiserlicher Resident in Konstantinopel in den Jahren 1629—1643*, Berna — Frankfurt/Main, 1973, p. 251).

[14] Cele dintîi foi volante cu imagini sfinte au fost imprimate în Moldova puțin după jumătatea secolului XVII, în 1658—1659, probabil la mănăstirea Sucevița (Nestor Vornicescu, *Două xilogravuri-clișee vechi la mînăstirea „Sfîntul Ioan cel Nou" din Suceava*, în *BOR*, LXXXIV, 1966, nr. 1—2, p. 209—228).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

di fare qualche profitto"[15]. Avem, aşadar, la dispoziţie o sursă suplimentară cu privire la episodul descris de Remondi. În urma audienţei lui la domn, minoriţii conventuali de la Iaşi au început să se pregătească pentru o dispută teologică despre Purgatoriu şi indulgenţe cu călugării ortodocşi... Nu ştim dacă această controversă a avut loc pînă la urmă şi, mai ales, ce rezultat a avut, dacă ea într-adevăr s-a ţinut.

Un răspuns indirect la această problemă pare, însă, a-l oferi, în chip cu totul neaşteptat, celebra *Carte de călătorii* a lui Evlia Celebi. Ajuns la Iaşi în anul 1659, curiosul oriental, aşa cum ne spune el însuşi, a cercetat oraşul „bine atît în interior cît şi în exterior", lăsîndu-ne o descriere extrem de vie şi preţioasă[16]. De cel mai mare interes sînt paginile închinate vizitei la mănăstirea Trei Ierarhi, pătrunse de o sinceră admiraţie faţă de mîndra ctitorie a lui „Lupul bei", care atunci, la numai două decenii după ce fusese isprăvită de construit — şi chiar mai puţin de cînd primise şi vesmîntul zugrăvelii / — îşi etala încă nealterate de scurgerea timpului toate splendorile. Dispariţia aproape completă a frescelor care împodobeau biserica de la Trei Ierarhi transformă relatarea lui Evlia Celebi, sub acest aspect, într-o mărturie de-a dreptul de neînlocuit. În faţa *Judecăţii de Apoi*, scenă care l-a impresionat cel mai mult, călătorul nostru a simţit nevoia să-l chestioneze pe clericul din mănăstire care-l călăuzea asupra expresivităţii excepţionale a reprezentărilor picturale, mai ales a diavolului, al cărui chip era „foarte comic şi urît" : „De ce îi zugrăviţi astfel pe aceştia ?" Iată răspunsul : „Jur, aga, că poporul nostru este neştiutor cînd îi ţinem predici de pe amvoanele noastre şi-l sfătuim, el nu înţelege cuvintele noastre. Noi nu-l putem face să înţeleagă vorbele noastre printr-un limbaj simbolic, cum pot face şeicii voştri. De aceea noi punem să se facă chipurile tuturor acestora şi, cînd predicăm, îi arătăm : «raiul este aşa, iadul este aşa, *purgatoriul* este aşa, rebelii sînt aşa»"[17] [subl. noastră]. Pe lîngă valoarea de izvor pentru istoria mentalităţilor, acest fragment de text pare să ateste, nici mai mult nici mai puţin, că la Trei Ierarhi a fost reprezentat.... Purgatoriul ! Ştim că biserica de la Trei Ierarhi a fost zugrăvită în anii 1641—1642, adică la puţină vreme după ce Vasile Lupu şi-a manifestat, în chipul arătat mai sus, interesul faţă de chestiunea existenţei Purgatoriului, unul dintre punctele principale de deosebire între ortodoxie şi catolicism. Frescele au fost opera unei echipe de patru meşteri zugravi, trimisă special de la Moscova, la rugămintea domnului moldovean, de către ţarul Mihail Feodorovici[18]. Le-a impus oarecum Vasile Lupu zugravilor moscoviţi să includă şi această scenă în programul iconografic ?

Nu credem, totuşi, că Vasile Lupu şi, implicit, mitropolitul Varlaam, au făptuit o asemenea abatere gravă de la tradiţia iconografică ortodoxă. Şi iată de ce. Acelaşi Evlia Celebi spune la un moment dat, vorbind tot despre scena *Judecăţii de Apoi* de la Trei Ierarhi : „Pictorul a înfăţişat impresionant şi zidul care desparte raiul de iad, arătînd de o parte cumpăna faptelor, iar de altă parte podul pe care merg cei drepţi, astfel încît cel care vede acestea tremură ca frunzele de toamnă"[19]. Or, dacă luăm în mînă lucrarea lui Dimitrie Cantemir, *Sistemul sau întocmirea religiei muhammedane*, citim următoarele : „Căci deşi numai pentru credinţa muhammedană s-au făcut moştenitori ai raiului, dar pentru fărădelegile şi păcatele lor multe vor fi pedepsiţi şi curăţiţi în rîul de foc numit *Araf*....". Şi Cantemir adaugă observaţia : „La acest articol muhammedanii se potrivesc foarte mult cu catolicii (romanii) despre Purgatoriul — curăţitorul — lor"[20]. Iar ceva mai departe, el descrie felul cum îşi imaginează musulmanii această fază : „Înaintea porţilor raiului, zic ei, este un şanţ foarte

---

[15] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 310—311, nota. 7.

[16] *Călători străini*, VI, Bucureşti, 1976, p. 472.

[17] *Ibidem*, p. 480—481.

[18] Vezi *Relaţiile istorice dintre popoarele U.R.S.S. şi România în veacurile XV — începutul celui de al XVIII-lea*, vol. II (1633—1673), Moscova, 1968, nr. 14, p. 55 ; nr. 15, p. 57 ; nr. 16, p. 60 ; nr. 19, p. 68 ; nr. 20, p. 70.

[19] *Călători străini*, VI, p. 480.

[20] Dimitrie Cantemir, *Sistemul sau întocmirea religiei muhammedane*, trad., studiu introductiv şi comentarii de Virgil Cândea, Bucureşti, 1977, p. 232.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lat și adînc prin care trece rîul de foc. Peste rîul acela este un pod pe care îl numesc *Sirat* (adică «al dreptății»)... atît de îngust încît nu depășește lățimea unui fir de păr omenesc, mult mai ascuțit decît tăișul briciului și mai lunecos decît gheața. Pe acest pod vor fi siliți toți oamenii să treacă spre porțile raiului. Cînd se vor apropia ei de primul capăt al podului, îndată îngerii le vor aduce cămile și încălecînd pe ele vor trebui să facă acea cale foarte lungă"[21]. Așadar, „Purgatoriul muhammedan" este „un rîu de foc" desemnat prin cuvîntul *Araf*. Dacă reluăm acum al doilea fragment din relatarea lui Evlia Celebi reprodus mai sus, vedem că, în tălmăcirea românească, a fost folosită echivalarea „zidul care desparte raiul de iad" tocmai pentru cuvîntul *Araf*, cu precizarea, în notă, că acest termen indică „purgatoriul". „Rîu de foc" sau „zid", oricum ar fi, este limpede că Evlia Celebi a privit fresca de la Trei Ierarhi cu ochii unui musulman și un detaliu din scena *Judecății de Apoi* i-a părut a simboliza Purgatoriul, potrivit concepției islamice. Concluzia care se impune în legătură cu urmările discuției lui Vasile Lupu cu misionarul catolic Benedetto Remondi nu poate fi, în aceste condiții, decît negativă. Să ne gîndim, de altminteri, că în 1642 a avut loc la Iași cunoscuta conferință teologică, care a dezbătut conținutul *Mărturisirii ortodoxe* a lui Petru Movilă, mitropolitul Kievului[22]. În forma finală, aprobată de patriarhatul ecumenic de la Constantinopol, ea respingea categoric, așa cum s-a observat, dogma Purgatoriului[23].

Mărturia lui Remondi din raportul lui din 10 ianuarie 1640 își păstrează însă, intact interesul, nu numai în măsura în care întregește profilul spiritual al lui Vasile Lupu, pe care-l vedem, grație acestui document, gata să organizeze o dezbatere teologică sub înrîurirea unei imagini deosebit de expresive ce-i fusese înfățișată, ci și pentru reconstituirea unui anume climat de „deschidere" către Occident, promovat atunci în răsăritul Europei chiar de Petru Movilă[24]. Se știe prea bine că, de fapt, el a organizat, în anul 1639, într-un spirit occidentalizant, Colegiul de la Trei Ierarhi[25]. Și, pentru a ne menține în limitele discuției de față, este foarte semnificativ că tot el, fără a ține seamă de concluziile conferinței teologice de la Iași, făcea să apară, în anul 1646, adică în ajunul chiar al morții sale, un *Trebnic*, în care expunea și „esențialul dogmei purgatoriului"[26]. Dacă ținem seamă și de alte elemente, credem că în ansamblu atitudinea lui Petru Movilă față de catolicism poate fi caracterizată drept *irenică*, iar nu „am biguă" sau de-a dreptul „cripto-Romană (G. Florovsky). Și este bine de reținut, mulțumită mărturiei prezentate mai sus, că orientarea lui Petru Movilă s-a întîlnit în chip fericit cu libertatea de spirit a cîrmuitorului de atunci al Moldovei, Vasile Lupu[27].

---

[21] *Ibidem*, p. 232—233. Comentarii la : Nicolae Corneanu, *Podul considerat ca simbol și înțelesurile lui religioase*, în *MO*, 7—8/1970, p. 707—713.

[22] Al. Elian, *Contribuția grecească la „Mărturisirea ortodoxă"*, extras din „Balcania", V-1 (1942), București, 1946, p. 84—101.

[23] *Ibidem*, p. 102—103 și 107.

[24] Printre cei ce au definit efortul lui Petru Movilă cu termenul de „occidentalizare" a Ortodoxiei s-a numărat și teologul rus G. Florovsky, într-o lucrare publicată în 1937 și de curînd tălmăcită în limba engleză *(Ways of Russian Theology*, edited by Richard S. Haugh, translated by Robert L. Nichols, part I, Belmont, Mass., 1979, p. 72).

[25] Vezi actul din 12 mai 1639, publicat de E. Smurlo, *Le Saint-Siège et l'Orient orthodoxe russe (1609—1654)*, Praga, 1928, p. 191 (din *Appendice).*

[26] M. Jugie, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila (à propos d'une publication récente)*, în „Echos d'Orient", t. XXXII (1929), p. 428.

[27] Adăugăm aici amănuntul că Remondi s-a stins din viață în 1644, într-o „habitatione" a franciscanilor de la Camenița, în Podolia (B. Morariu, *Le missioni dei frati minori conventuali nella prima metà del secolo XVII (da un documento ufficiale inedito — a, 1657)*, Roma, 1947, extras din „Miscellanea Francescana", p. 298).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CONTRIBUȚII LA CUNOAȘTEREA SIGILIILOR DE MARI DREGĂTORII (ȚARA ROMÂNEASCĂ, SECOLUL XVII)

DE

FILOFTEIA RÎNZIȘ

Documentele din secolul XVII emise în Țara Românească în afara cancelariei domnești, oficiale — cărți de judecată, hotărnicii — și particulare — zapise, zălogiri, testamente etc. — sînt validate de către marii dregători în calitate de emitenți, beneficiari sau martori cu două tipuri de sigilii: sigilii de dregători și sigilii personale.

Astfel stînd lucrurile în fața cercetătorului se ridică unele probleme ce necesită a fi analizate[1]: definirea celor două tipuri de sigilii, posibila concordanță dintre genul actelor și tipul sigilar utilizat la validare (concordanța diplomatico-sigilară), folosirea cosigilării și în cazul acestor genuri de acte, stabilirea momentului confecționării unui sigiliu, a perioadei lui de utilizare, precizarea tipului de obiect cu care se efectua validarea (matrice sau inel sigilar), a sorții sigiliilor după moartea posesorului.

Înțelegem prin sigilii de dregător acele sigilii care includ în emblemă unul din următoarele elemente ce simbolizează deținerea unei dregătorii: mobile din stema Țării Românești, personaje masculine purtînd toiege, arme, cărți sau alte insemne, arme sau toiege plasate în diferite poziții sau cuvinte și inițiale ce desemnează o anume dregătorie.

Numim sigilii personale acele izvoare sfragistice în a căror emblemă au fost gravate însemne sau cuvinte ce-i individualizează pe posesori și simbolizează evenimente din viața sau familia acestora, evenimente politice, fapte de arme din epoca respectivă, fauna și flora locurilor, aspirațiile și năzuințele posesorilor.

După cum arătam la începutul acestui studiu, este posibilă existența unei concordanțe între genul actelor aflate în atenția noastră și tipul de sigiliu utilizat la validarea lor. Așa cum actele emise de cancelaria domnească, în funcție de genul și importanța conținutului lor sînt validate cu sigiliul mare, mijlociu, mic sau inelar al domnului și documentele emise în afara cancelariei Țării Românești par a fi sigilate cu tipuri de sigilii corespunzătoare genului și conținutului acestora: cele oficiale cu sigilii de dregător, cele particulare cu sigilii personale.

Dacă studiem sigiliile iconografice ale marilor bani și vornici, publicate de profesorul Emil Vîrtosu[2] observăm că ele s-au conservat pe documente oficiale — cărți de judecată — și numai în rare cazuri pe zapise.

Cărțile de judecată și hotărniciile studiate de noi, la care marii dregători sînt emitenți sau martori, au fost încheiate la cererea domnului sau a unor persoane aflate în litigiu cu alte părți, sînt validate în cele mai multe cazuri cu sigilii de dregător, nelipsînd uneori și utilizarea sigiliilor personale sau a ambelor categorii de sigilii.

Utilizarea sigiliului de dregător pentru validarea acestor genuri de acte presupune implicarea dregătorului respectiv ca persoană oficială, reprezentînd

---

[1] Nu ne-am propus în cele ce urmează o rezolvare definitivă a problemelor enumerate, ci numai analizarea unora dintre ele și o invitație la schimb de opinii pentru cei ce au astfel de preocupări.

[2] *DIR*, Introducere, II, București, 1956, p. 509—529.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

autoritatea domnească cu toată răspunderea ce decurgea din atribuţiile dregătoriei deţinute.

Sigilarea sau cosigilarea actelor particulare implicau pe marii dregători ca simple persoane particulare, participanţi sau beneficiari la unele contracte de vînzări etc. şi, ca atare, nenumărate documente de acest gen sînt validate cu sigilii personale. Nu excludem faptul că importanţa actelor, poziţia socială a martorilor şi emitenţilor, precum şi unele împrejurări legate de inexistenţa, pierderea sau absenţa sigiliilor personale a determinat utilizarea atît a sigiliilor personale, cît şi a celor de dregător.

Cartea de judecată datată 10 iulie 1627 [3] emisă de patru boieri — Mihalcea, Stoica, Şoptelea vornici al doilea şi Danciul Doicescu clucer — prin care se întăreşte lui Oprea căpitan proprietatea asupra unei ţigănci este cosigilată de cinci sigilii : trei de dregător, iar al patrulea aparţine unei feţe bisericeşti şi este folosit de Şoptelea al doilea vornic şi de grămăticul înscrisului. Actul amintit se încheie cu precizarea : „drept aceea i-am făcut şi noi cartea noastră la mîna lui Oprea căpitan să-i fie de mărturie cum scrie mai sus. Aceasta mărturisim cu sufletele noastre şi să aibă a-şi face şi carte domnească de moşie pre Muşa" [4].

Zapisele emise de marele logofăt Radu Creţulescu şi de fratele acestuia Pădure postelnic datate 16 iunie şi 5 iulie 1672 [5], prin care vînd ocine şi rumâni cumnatului lor, Tudoran din Aninoasa, sînt validate cu sigiliile personale ale emitenţilor, pe cînd cartea din 28 iunie 1675 [6] a lui Radu Creţulescu mare logofăt, prin care porunceşte lui Dănilă să aducă zapisele moşiei Tesila, este întărită cu sigiliul iconografic ce conţine în legendă numele dregătoriei. De asemenea, Barbu Poenaru, fost mare ban, foloseşte la 22 noiembrie 1646 [7] în calitate de martor la zapisul de schimb de sate dintre Chirca postelnic din Curtişoara şi Eustratie mare vistier, pecetea particulară, iar la autentificarea cărţilor de judecată din 22 ianuarie, 25 şi 26 iunie 1659 [8], în calitate de emitent, pe aceea iconografică specifică dregătoriei de mare vornic.

Stadiul cercetărilor noastre de pînă acum nu ne permite să apreciem ca fiind categorică existenţa unei concordanţe între genul actelor oficiale sau particulare emise în afara cancelariei domneşti şi tipul de siligiliu utilizat, dar noi considerăm că acest fenomen tindea să devină o necesitate, o obişnuinţă, poate chiar o obligativitate pentru acei care deţineau dregătorii cu atribuţii judecătoreşti.

Amprentele sigilare ce urmează să le descriem sînt imprimate în partea inferioară a documentelor şi ocupă fie poziţia centrală, cînd posesorul sigiliului este emitentul actului, fie spaţiul din dreapta şi stînga „sigiliului emitent" [9] cînd marii dregători sînt menţionaţi în calitate de martori. Peceţile martorilor sînt imprimate pe acte în ordinea importanţei dregătoriilor acestora, fapt ce se respectă chiar şi atunci cînd formula de anunţare a martorilor lipseşte [10]. Astfel ne putem exprima opinia că tehnica de sigilare simplă sau de cosigilare a documentelor analizate urmează îndeaproape uzanţele cancelariei Ţării Româneşti.

În privinţa datei confecţionării sigiliilor de dregător putem spune că aceasta este legată de momentul investirii unei persoane cu o dregătorie, sigiliul respectiv urmînd să fie întrebuinţat chiar dacă posesorul a deţinut mai multe dregătorii succesive.

---

[3] Arh. St. Bucureşti, fond Mitropolia Ţării Româneşti (MTR), orig. CCCXLII/3.
[4] Idem.
[5] Ibidem, orig. CI/7, C/7.
[6] Emil Vîrtosu, *Sigilii de mari dregători*, în *SCIM*, I, 1950, p. 165.
[7] Arh. St. Bucureşti, fond Documente istorice, orig. XLIII/93.
[8] Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p. 162—163.
[9] Arh. St. Bucureşti, fond Mitropolia Ţării Româneşti, orig., CXC/100. În cazul hotărniciilor, peceţile sînt aplicate în ordinea menţionării boierilor hotarnici.
[10] Ibidem, orig., CCCXII/2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Tudor Rudeanu [11], frate cu Teodosie Rudeanu, semnează ca mare sluger un act din 1630 mai 14 pe care-l validează cu un sigiliu în al cărui cîmp este gravată dregătoria de postelnic, iar Vlad Rudeanu [12], mare logofăt, nepotul celui de mai sus, validează același act cu un sigiliu ce ne indică dregătoria de spătar. Badea al doilea vornic [13] sigilează actul din 1638 iulie 22 cu o pecete pe care și-a putut-o confecționa chiar în momentul investirii cu această dregătorie, întrucît în cîmpul sigilar au fost gravate trei slove în ligatură ϬϬϬ / Badea al doilea vornic/.

Pentru sigiliile personale este foarte greu de urmărit data confecționării. Ea poate fi legată de momentul desfășurării unor evenimente din viața sau familia posesorului, de necesitatea continuării unor tradiții.

Putem preciza că perioade îndelungate marii dregători folosesc la validarea unor acte aceleași sigilii. Astfel, Dumitru Filișanu utilizează în calitate de căpitan în 10 noiembrie 1628 [14] de mare pitar în 1638 iulie 22 [15] și de fost mare sluger în 1644 ianuarie 19 [16] același sigiliu personal. O îndelungată întrebuințare a unui sigiliu o întîlnim și la familia Băleanu. Ivașco II Băleanu, postelnic, validează un document din 1662 martie [17] cu sigiliul pe care-l folosise și bunicul său, Ivașco I Băleanu [18], mare vornic, în timpul vieții.

La începutul acestei lucrări ne întrebam care ar putea fi soarta sigiliilor după moartea posesorului. Răspunsul nu este definitiv, numeroase inele sigilare au fost îngropate cu posesorii lor, cele confecționate din metale prețioase au fost probabil prelucrate sau tezaurizate, iar unele pur și simplu pierdute. Cunoaștem și cazuri de sigilii moștenite în familie. Ilinca [19], fiica doamnei Ancuța și a lui Nicolae Pătrașco folosește sigiliul personal al bunicului său, Radu Șerban. Ivașco II Băleanu, după cum am văzut, a moștenit inelul sigilar al bunicului său.

Sigiliile care fac obiectul acestui studiu s-au conservat pe documente fiind imprimate în tuș negru sau fum. Presupunem că unele dintre amprentele sigilare au fost realizate cu inele sigilare sau matrice sigilare confecționate din metal, emblemele acestora fiind gravate în incizie sau excizie.

În următoarele pagini vom prezenta descrierea impresiunilor sigilare în ordinea cronologică a documentelor pe care acestea s-au conservat.

1627 iulie 10. Carte de judecată prin care boierii Stoica, Mihalcea, Șoptelea, vornici al doilea și Danciul clucer întăresc lui Oprea căpitan proprietatea asupra unei țigănci [20].

a) *Sigiliul lui Stoica al doilea vornic*

Sigiliu de dregătorie, iconografic, imprimat în negru, rotund. În cîmpul sigilar, un personaj masculin, gravat în picioare, în profil spre dreapta, sprijinindu-se cu brațul drept într-un toiag, iar cu cel stîng la cingătoare. Imaginea îl reprezintă pe dregător, purtînd tunică și pălărie (fig. 1).

---

[11] Ibidem.
[12] Ibidem.
[13] Ibidem, fond Episcopia Argeșului, orig., XXXVII/6.
[14] Ibidem, fond Episcopia Argeșului, orig., XXXVII/6.
[15] Ibidem, Colecția Documente istorice, orgl., CXCII/67.
[16] Ibidem, Colecția Emil Vîrtosu, I/75, a, b, c.
[17] Ibidem, fond Episcopia Argeșului, orig., IV/10.
[18] Ibidem, Colecția Documente muntenești, orig., CII/2; fond Mitropolia Țării Românești, orig., CCLXX/2 și Episcopia Argeșului III/8.
[19] Maria Dogaru, Filofteia Rînziș, *Un sigiliu necunoscut de la Radu Șerban* — manuscris.
[20] Arh. St. București, fond Mitropolia Țării Românești, orig., CCCXLVII/3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

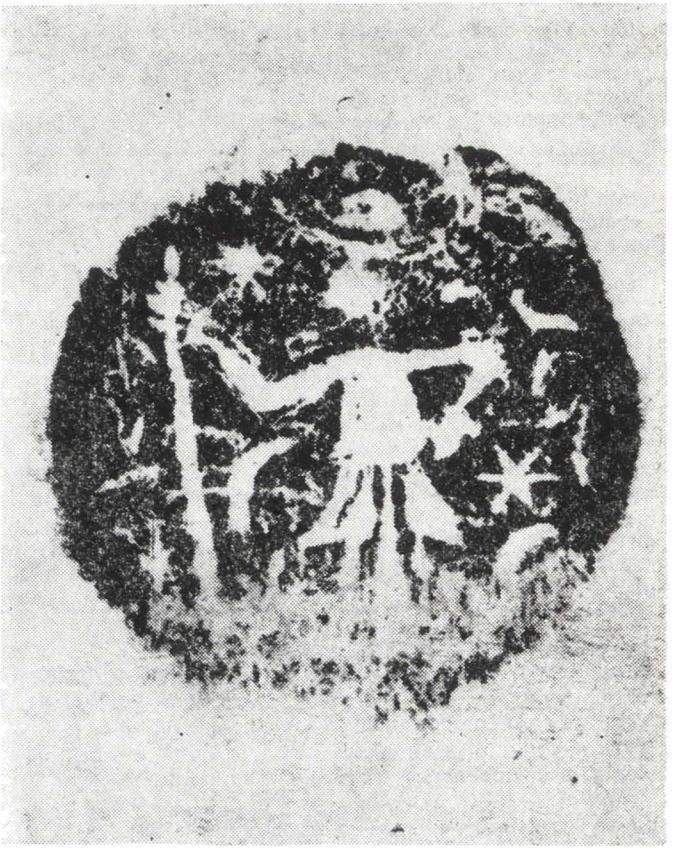


Fig. 1.

b) *Sigiliul lui Mihalcea al doilea vornic.*

Sigiliu de dregătorie, heraldic, imprimat în tuș negru, rotund. În imagine s-a gravat un scut dreptunghiular cu baza rotunjită, încărcat cu un toiag în bandă ; deasupra scutului este gravat cu slove chirilice numele posesorului (fig. 2).

1628 decembrie 15. Zapisul Oancei logofăt din Cuștenari prin care vinde lui Mitrea pitar partea sa de ocină din Musătești, județul Argeș [21].

a) *Sigiliul lui Neagu (Neagoe) aga* [22] *din Strîmba.*

Sigiliu personal, imprimat în tuș negru, de formă octogonală avînd în cîmp doi lei rampanți susținînd o cruce ce este flancată la dextra de un crai nou conturnat și la senestra de o stea cu cinci colțuri (fig. 3).

b) *Sigiliul lui Vasile Paindur, aga* [23]

Sigiliu personal imprimat în tuș, oval ; într-un scut cu margini neregulate un leu în profil spre stînga, ținînd în laba dreaptă din față o spadă în pal ; la dreapta și la stînga inițialele ВС (Vasilie) (fig. 4).

[21] Ibidem, fond Episcopia Argeșului, orig. III/8.

[22] Același sigiliu este utilizat și în 1632 pe cînd era mare paharnic, Episcopia Argeșului, orig., III/11.

[23] Semnează Vasilachi, aga.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Fig. 2

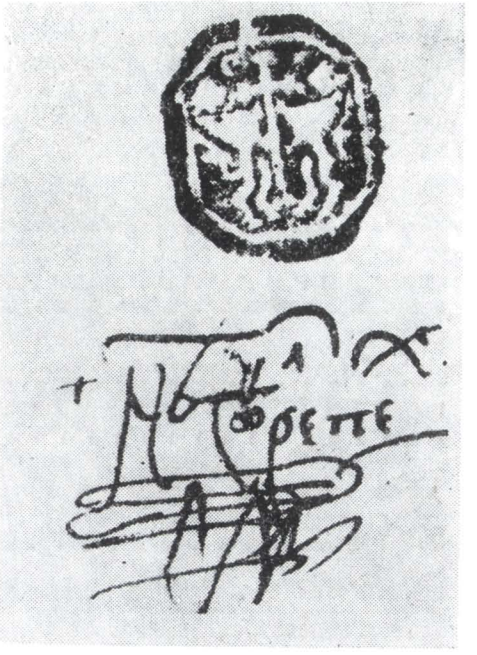


Fig. 3

c) *Sigiliul lui Nedelco mare portar*[24].

Sigiliu personal, oval, imprimat în tuș. În cîmpul sigilar un personaj feminin purtînd o suliță. Sigiliul pare a fi o camee (fig. 5).

1630 mai 14. Zapisul egumenului David al mănăstirii Tismana prin care răscumpără de la logofătul Milos mănăstirea Strîmba[25].

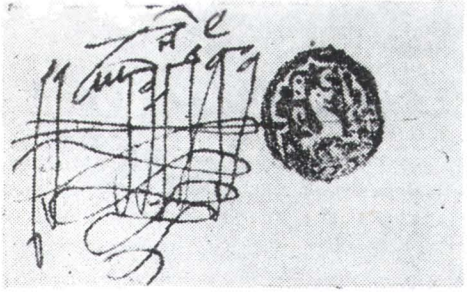


Fig. 4

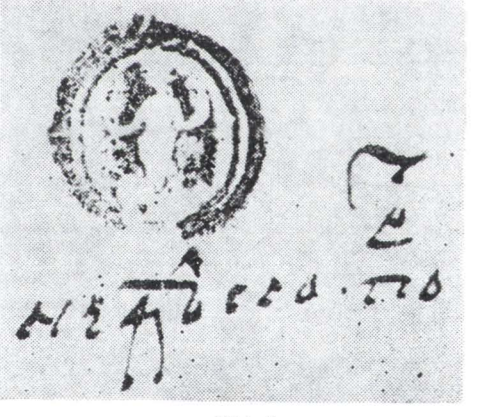


Fig. 5

[24] Același sigiliu este folosit la cosigilarea unui document din 1632 aprilie 24; de data aceasta posesorul este menționat ca mare stolnic, Episcopia Argeșului, III/11.

[25] Arh. St. București, fond Mitropolia Țării Românești, orig., CCCXII/2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a) *Sigiliul lui Tudor (Rudeanu), fost mare logofăt*

Sigiliu de dregătorie, octogonal, imprimat în tuş. Într-un scut baroc un grifon în profil, deasupra scutului, legenda dispusă pe două rînduri : ТȣДОР ПОСТЕЛ (fig. 6).

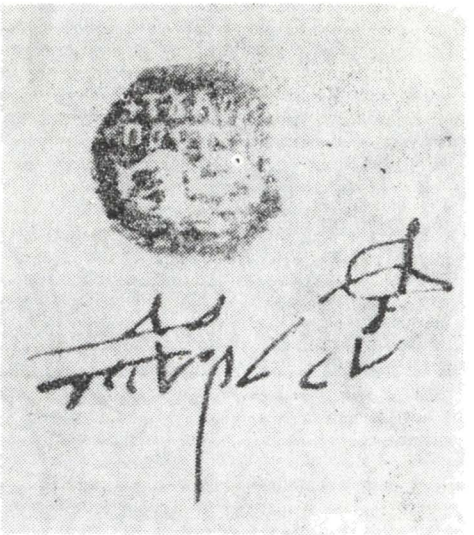


Fig. 6

b) *Sigiliul lui Vlad (Rudeanul), mare logofăt*

Sigiliu personal, hagiografic, octogonal, imprimat în tuş, cu bordură. În emblemă imaginea sfîntului Gheorghe asuprind balaurul (fig. 7).

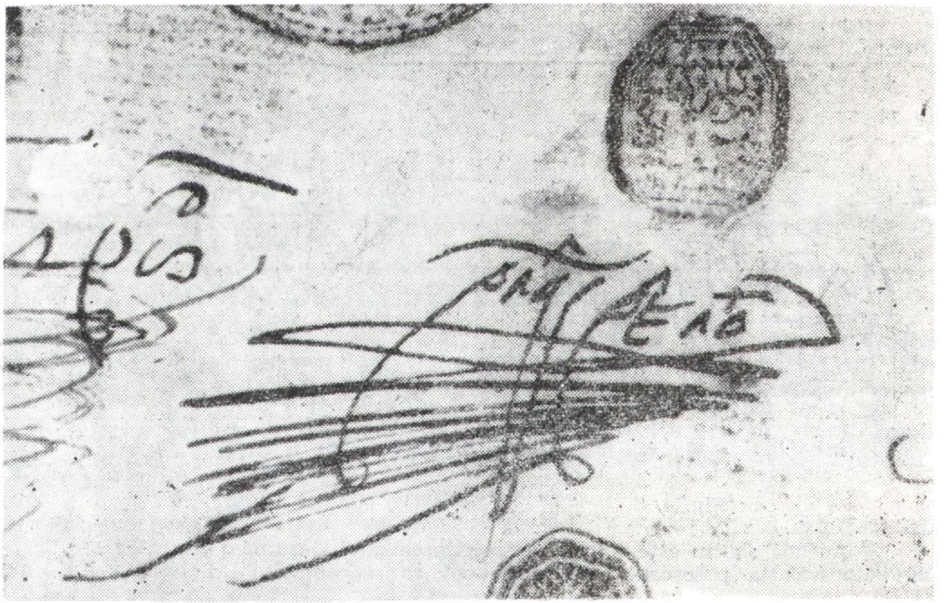


Fig. 7

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1632 aprilie 24. Dania lui Mușat al doilea vistier din Pietroșani pentru Episcopia Argeșului [26].

a) *Sigiliul lui Dumitru Dudescul mare sluger.*

Sigiliu de dregătorie, iconografic, imprimat în tuș. În cîmp un personaj masculin, reprezentat în picioare, în profil spre dreapta, și purtînd un toiag.

b) *Sigiliul lui Miho Racotă, mare spătar.*

Sigiliu heraldic, octogonal, imprimat în tuș negru, avînd într-un scut rotund, patru inițiale dispuse pe două rînduri : M și X ; celelalte două inițiale sînt: neclare, probabil legate de dregătoria de spătar (fig. 8).

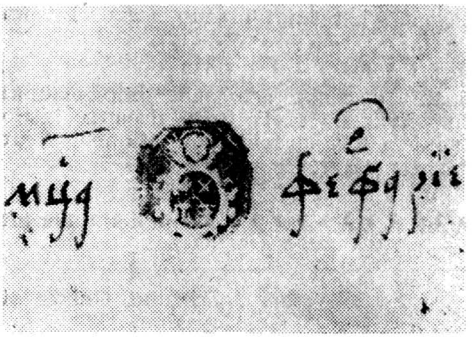


Fig. 8

Fig. 9

c) *Sigiliul lui Simo fost al doilea logofăt.*

Sigiliu heraldic, personal, de formă octogonală, imprimat în tuș negru. Într-un scut dreptunghiular neregulat s-a gravat un vrej de viță de vie. Scutul este timbrat de o cască deschisă, în creștet două pene de struț și o cruce greacă (fig 9).

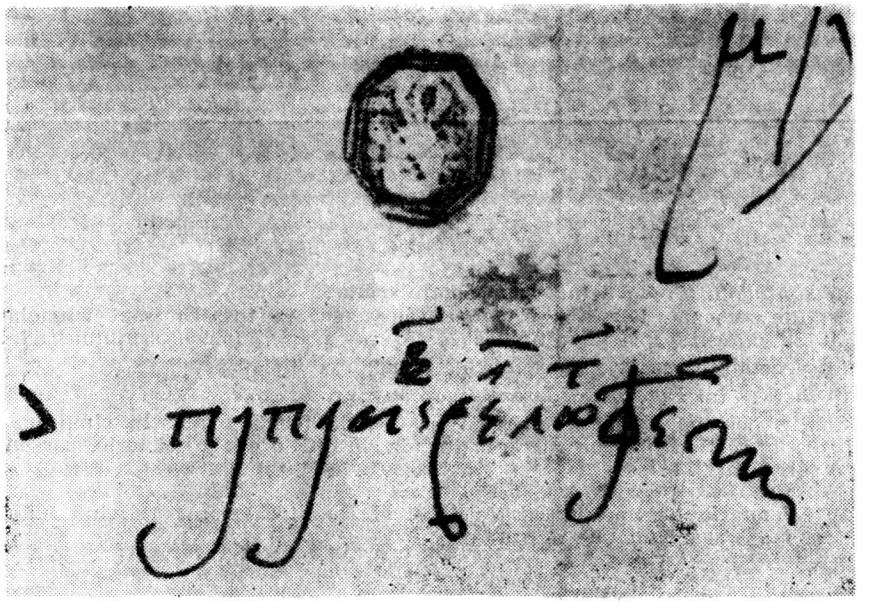


Fig. 10

[26] Ibidem, fond Episcopia Argeșului, orig., III/11.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

d) *Sigiliul lui Papa (Greceanu) mare logofăt*

Sigiliul personal, de tip heraldic, imprimat în tuș. În cîmpul sigilar un scut dreptunghiular încărcat cu o mobilă neidentificată ; timbrat de o cască avînd în creștet trei pene de struț din umerii scutului cad lambrechini vegetali ; la dreapta și la stînga creștetului, numele posesorului : ПАПА (fig. 10).

1638 februarie 24. Zapisul lui Vucina, mare paharnic prin care vinde o casă lui Dumitru din Argeș [27].

a) *Sigiliul lui Vucina (Sîrbul) mare paharnic.*

Sigiliu personal, de tip heraldic, octogonal, imprimat în tuș negru. Într-un scut baroc o acvilă bicefală (fig. 11).

b) *Sigiliul lui Gligorie (din Poiana), mare logofăt.*

Sigiliu personal, tip iconografic, probabil o gemă, octogonal, imprimat, în tuș negru. În cîmp un personaj masculin, nud, în profil spre dreapta într-o poziție de așteptare, purtînd peste brațul stîng o togă drapată ; din flancul drept o pasăre în zbor se îndreaptă către acest personaj (fig. 12).

c) *Sigiliul lui Badea al doilea vornic.*

Sigiliu de dregător, octogonal. În cîmpul sigilar s-au gravat un leu rampant spre stînga și inițialele БВВ (fig. 13).

1638 iulie 22. Zapisul Predii sluger prin care vinde cojocarului Ghinea și lui Cîrstea Bantaș, satul Ostra [28].

Fig. 11

Fig. 12

a) *Sigiliul lui Freda Brîncoveanu, mare spătar.*

Sigiliu personal, heraldic, octogonal, imprimat în tuș. Un scut triunghiular, mobilat cu o acvilă bicefală, timbrat de o cască, din umerii scutului cad lambrichini vegetali, casca este suprapusă de două slove П și Р.

b) *Sigiliul lui Dumitru Filișanu, mare portar.*

Sigiliu personal, gemă imprimată în tuș, de formă ovală. În cîmp un personaj feminin stînd într-un jilț purtînd în brațul drept o victorie, iar în cel stîng o suliță (fig. 14).

1644 ianuarie 19. Zapisul lui Vasile și al Dumitrei, prin care vînd lui Diicu Buicescu, mare agă, jumătate de sat [29].

---

[27] Ibidem, orig., XXXVII/6.

[28] Ibidem, Colecția Documente istorice, CXCII/67.

[29] Ibidem, Colecția Emil Vîrtosu, orig., I/75 (a, b, c) sigiliul lui Ghiorma, dedesubtul terasei au fost gravate 3 slove neidentificate.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

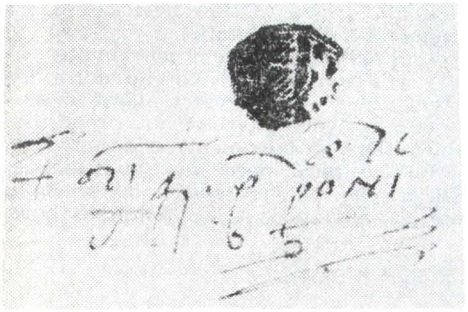


Fig. 13

Fig. 14

a) *Sigiliul lui Ghiorma Alexeanu, mare sluger.*

Sigiliu personal, octogonal, imprimat în tuș. În cîmp pe o terasă o cruce flancată în partea superioară de două stele, iar în cea inferioară de slovele Г și М

1662 aprilie 17. Zapisul lui Mareș, mare vistier, prin care vinde egumenului Teodosie o roată de moară în orașul Tîrgoviște[30].

a) *Sigiliul lui Mareș Băjescu, mare vistier.*

Sigiliu de dregător, heraldic, octogonal, imprimat în tuș negru. Într-un scut oval două mîini care susțin o spadă în pal ; la dreapta și la stînga cîte o stea cu cinci colțuri ; scutul este așezat pe un cartuș baroc (fig. 15).

Fig. 15

[30] Ibidem, fond Episcopia Argeș, orig., XXXVII/9.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din punct de vedere al reprezentărilor din cîmp, sigiliile descrise se înscriu în categoria peceților de tip heraldic, iconografic și hagiografic.

Compozițiile sigilare amintite se dovedesc realizate în cele mai multe cazuri în deplină concordanță cu știința și arta heraldică. Mobilele heraldice întîlnite — acvile bicefale, lei, grifoni, plante sau arme — sînt corect plasate în scuturi timbrate și dotate cu lambrechini. Meșterii gravori au respectat proporțiile insemnelor, s-au aplecat cu atenție asupra detaliilor și a elementelor în mișcare.

Sigiliile analizate, care reprezintă de fapt o mică parte din multitudinea de sigilii utilizate în secolul XVII, se înscriu în evoluția normală și neîntreruptă a heraldicii românești și pot fi considerate ca autentice steme familiale boierești.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DIN ISTORIA CRIPTOGRAFIEI ROMÂNEȘTI : CIFRUL CANCELARIEI BRÎNCOVENEȘTI PENTRU CORESPONDENȚA ÎN LIMBA POLONĂ

DE

ALEXANDRU MAREȘ

În întinsa corespondență purtată cu demnitarii statelor străine sau cu agenții români acreditați la curțile acestora, abilul diplomat care a fost Constantin Brîncoveanu a căutat permanent să ascundă de ochii indiscreți ai inamicilor reali sau potențiali demersurile sale de politică externă. În acest scop, cancelaria muntceană a apelat adeseori la cifru ca la un mijloc sigur de protejare a conținutului corespondenței diplomatice, numeroase scrisori cifrate în limbile greacă, latină, română, rusă[1] și polonă[2] stînd mărturie pentru conținutul secret al informațiilor transmise. O cercetare a cifrurilor întrebuințate în această vastă corespondență externă nu a fost întreprinsă pînă în prezent. A intenționat să o facă, cu ani în urmă, Emil Vîrtosu, dar, din păcate, nu a mai apucat să-și realizeze proiectul[3]. Întreprinderea este necesară atît din punctul de vedere al istoricului, interesat de orice sporire a informațiilor referitoare la relațiile internaționale ale Țării Românești, cît și din acela al cercetătorului criptografiei vechi românești, domeniu puțin explorat și, în consecință, insuficient cunoscut[4].

În nota de față, ne-am propus să examinăm cifrul întrebuințat de cancelaria brîncovenească în corespondența purtată în limba polonă, interesul nostru concentrîndu-se exclusiv asupra descrierii și alcătuirii acestui sistem criptic, precum și a aprecierii gradului său de impenetrabilitate, într-un cuvînt a acelor aspecte care interesează criptologia.

Materialul pe care ne-am întemeiat cercetarea îl reprezintă fotocopiile a nouă scrisori cifrate, emise în anii 1710 și 1713 : șapte adresate de Constantin Brîncoveanu lui Adam Sieniawski, mare hatman al Coroanei polone, una adresată aceluiași destinatar de Constantin Cantacuzino și una adresată de domnitorul român lui Stanislaw Chometowski, reprezentantul la Poartă al regelui August II. Originalele scrisorilor au fost descoperite de Paul Cernovodeanu în biblioteci și

---

[1] C. Șerban, *Legăturile stolnicului Constantin Cantacuzino cu Rusia*, în *SAI*, II, 1957, p. 241 și 244 ; Исторические связи народов СССР и Румынии в XV—начале XVIII в., III, 1673—1711, Moscova, 1970, p. 200—201 (nr. 55) și p. 209—212 (nr. 58).

[2] Paul Cernovodeanu, *Călătorie de studii în R. P Polonă*, în „Studii", tom. 23, 1970, nr. 4, p. 820—821 ; idem, *Din corespondența diplomatică a lui Constantin Brîncoveanu (I)*, în *RA*, an. LXII, vol. XLVII, 1985, nr. 1, p. 78 și p. 82 (nota 22).

[3] *Din criptografia românească*, în „Studii teologice", XVIII, 1966, nr. 5—6, p. 273.

[4] Singurele cifruri diplomatice publicate pînă în prezent sînt, în ordinea vechimii lor, următoarele : cifrul din circa 1662 al reprezentantului lui Ghica la Constantinopol (vezi articolul nostru *Cel mai vechi raport diplomatic cifrat în limba română*, în „Limba română", XXXV, 1986, nr. 1, p. 37—44), cifrul din circa 1682 al reprezentantului lui Șerban Cantacuzino la Constantinopol (R. Pava, *Criptogramele însemnărilor de taină ale lui Constantin-Vodă Brîncoveanu*, în *SMIM*, IV, 1960, p. 508—509 ; cf. N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, III, București, 1901, p. 96—98) și, în sfîrșit, cifrul întrebuințat în două scrisori adresate în 1687 de Șerban Cantacuzino împăratului Leopold I (Leon Ruzicka, *Cifrul lui Șerban Cantacuzino*, în *RA*, 1927, p. 237).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

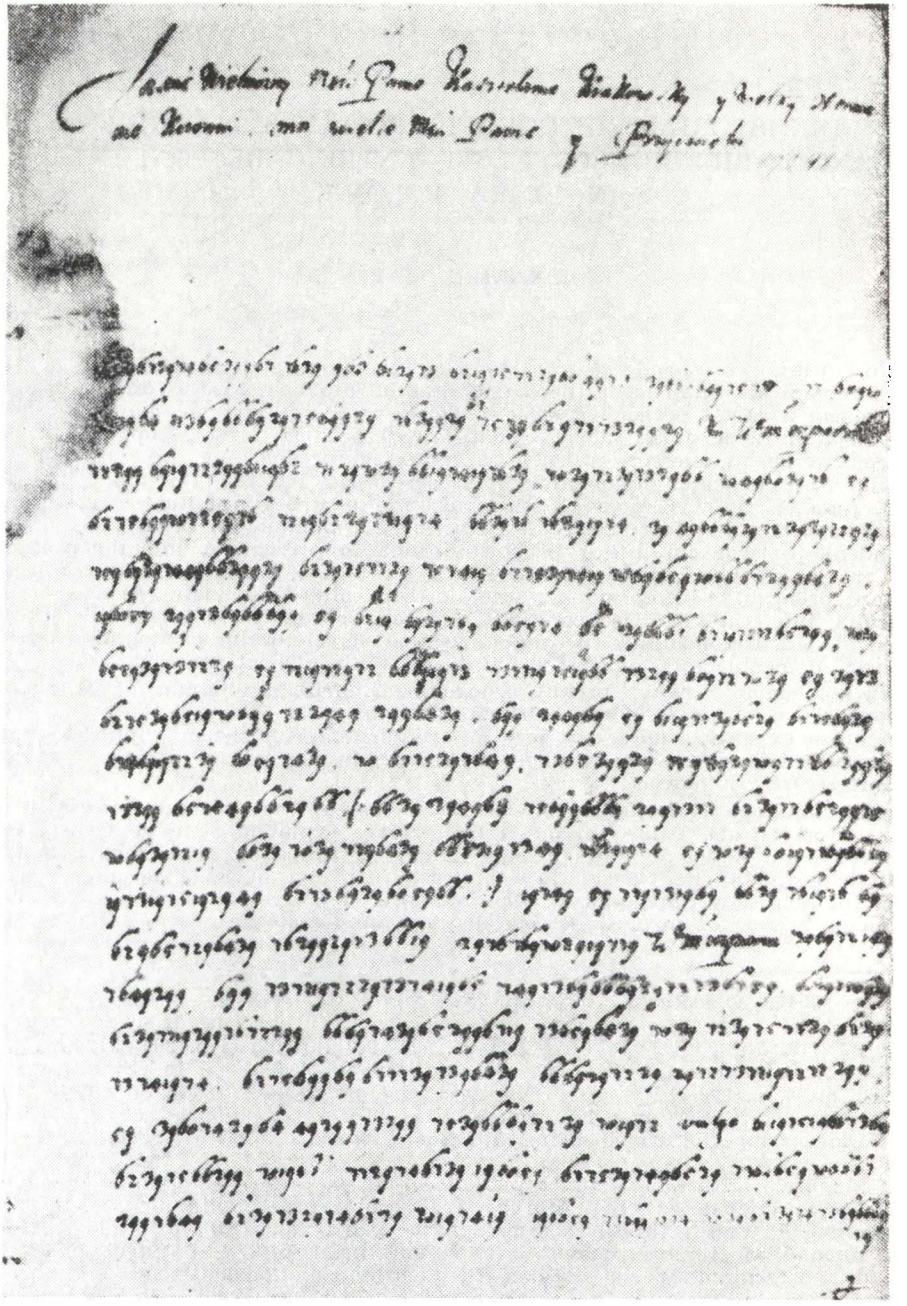


Fig. 1. Prima pagină a scrisorii adresată de Constantin Brîncoveanu lui Adam Sieniawski la 4 septembrie 1710.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

arhive din R. P. Polonă[5]. Aflînd de intenția noastră de a cerceta cifrul întrebuințat în această corespondență, domnia-sa a avut deosebita amabilitate, pentru care îi mulțumim și pe această cale, să ne pună la dispoziție fotocopiile scrisorilor respective[6].

Scrise în limba polonă, dar păstrînd pe alocuri cuvinte și pasaje în limba latină, unele scrisori au fost cifrate integral (excepțiile le constituie, de regulă, cifrele din datele cronologice), iar altele parțial. Pentru criptografierea conținutului s-a apelat la cifre arabe, care, cu excepția cifrei 9, sînt reprezentate prin grupe de două unități (19, 29, 60, 74 etc.). Spre deosebire de scrisorile din anul 1710, în scrisorile emise în anul 1713 după fiecare cifră sau grup de cifre s-a pus un punct, ceea ce ușurează distingerea lor; de exemplu: 29. 19. 73. 72. 29. 9. Cuvintele criptografiate prin acest procedeu sînt separate între ele printr-un mic spațiu. Ajunse la destinatar, descriptarea s-a operat direct pe original, scrisorile păstrînd deasupra cuvintelor cifrate transpunerile lor în alfabet latin (vezi fig. 1). În aceste condiții restabilirea cifrului nu mai comportă nici o dificultate.

Cifrul se compune din 24 de cifre[7] (9, 19, 29, 39, 49, 59—77), fiecare corespunzînd unei litere a alfabetului latin: $9=e$, $19=a$, $29=i$, $39=o$, $49=u$, $59=y$, $60=b$, $61=h$, $62=p$, $63=x$, $64=g$, $65=w$, $66=c$, $67=k$, $68=q$, $69=z$, $70=d$, $71=f$, $72=n$, $73=s$, $74=l$, $75=r$, $76=m$, $77=t$.

Se observă cu ușurință că în stabilirea echivalărilor numerice s-a făcut de la început distincția între literele corespunzătoare vocalelor și literele corespunzătoare consoanelor. Primelor le corespund cifrele 9, 19, 29, 39, 49 și 59, adică un șir numeric avînd punctul de plecare cifra 9, iar restul cifrelor cu valori crescînd constant din zece în zece unități. Cifrele astfel obținute au fost atribuite literelor respective, ținîndu-se seama de ordinea lor în cadrul alfabetului latin, cu excepția primelor două litere *(a, e)*, a căror ordine a fost inversată. Prin urmare: $e = 9$, $a = 19$, $i = 29$, $o = 39$, $u = 49$, $y = 59$.

Șirul numeric 60 — 77 conține 18 grupe de două cifre prin care au fost transpuse tot atîtea litere corespunzătoare consoanelor[8]. În stabilirea echivalențelor prin cifre ale acestor litere, operație aparent întîmplătoare, pare a se fi urmărit totuși un criteriu, pe care pînă la un anumit punct îl evidențiază tabelul alăturat (vezi fig. 2).

Cel puțin în primele trei coloane se observă că distribuirea cifrelor a fost impusă de respectarea unei anumite distanțe între literele care urmau să fie substituite: între b (= 60) și h (= 61) se interpun patru litere, tot atîtea ca și între h (= 61) și p (= 62), c (= 66) și k (= 67), k (= 67) și q (= 68); între p (= 62) și x (= 63) ca și între q (= 68) și z (= 69) se interpun cinci litere. Nu ar fi exclus ca, în substituirea prin cifre a literelor corespunzătoare consoanelor, alcătuitorul cifrului să fi recurs la o anumită figură geometrică, care permitea distribuirea cifrelor după diverse scheme. Bunăoară, ne gîndim la un dreptunghi cu 20 de compartimente (de felul celui din fig. 3), în care literele, cu excepția lui w, sînt așezate în ordine alfabetică, iar cifrele corespunzătoare sînt dispuse pe direcția anumitor linii orizontale, verticale, oblice etc.

---

[5] Cf. *supra*, nota 2.

[6] Originalele se păstrează la Muzeum Narodowe w Krakowie, Biblioteka Czartoryskich, ms. III 5858, f. 19238 a—e (30.VI.1710), f. 19240 a—b (22.VIII.1710; scrisoarea stolnicului), f. 19241 a—c (4,IX.1710), f. 19242 a—c (22.VIII.1710), f. 19243 a—d (30.VII.1713), f. 19244 a—f (22.VII.1713), f. 19245 a—d (30.VI.1713), f. 19246 a—c (17.IX.1713); Archiwum Korone Warszawskie, dzial *Moldawskie i Woloskie* Karton 43, no, 144 (scrisoarea adresată lui Chometowski în 1713; cf. o copie fotografică la Biblioteca Academiei R. S. România, Foto XXI/80). Toate aceste informații sînt preluate din articolele citate ale lui Paul Cernovodeanu, precum și din adnotările făcute de același autor pe spatele fotocopiilor.

[7] Prin cifre înțelegem și grupele de două cifre, considerate fiecare în parte drept o unitate.

[8] Prezența unor echivalări cifrice pentru literele q și x a fost determinată de folosirea în corespondență a unor cuvinte și contexte latinești. Cifrul nu face distincția între z și $\dot{z}$, pe care pisarul corespondenței o respectă uneori în pasajele necifrate reproduse în limba polonă.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Litera	Cifrele corespunzătoare					
	I	II	III	IV	V	VI
b	60	–	–	–	–	–
c			66	–	–	–
d				70	–	–
f				71	–	–
g		64	–	–	–	–
h	61	–	–	–	–	–
k			67	–	–	–
l					74	–
m						76
n				72	–	–
p	62	–	–	–	–	–
q			68	–	–	–
r					75	–
s				73	–	–
t						77
w		65	–	–	–	–
x	63	–	–	–	–	–
z			69	–	–	–

Fig. 2

Nu am insistat în mod gratuit asupra acestui aspect, întrucît examinarea atentă a unui cifru, la prima vedere cu un mecanism incoerent, ne dezvăluie uneori că este structurat pe o schemă dictată de respectarea anumitor simetrii, de încadrarea literelor în diverse figuri geometrice etc.

Cifrul de față constă într-o substituție simplă, fiecare dintre cifrele întrebuințate corespunzînd în mod invariabil unei singure litere, mereu aceeași, din

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

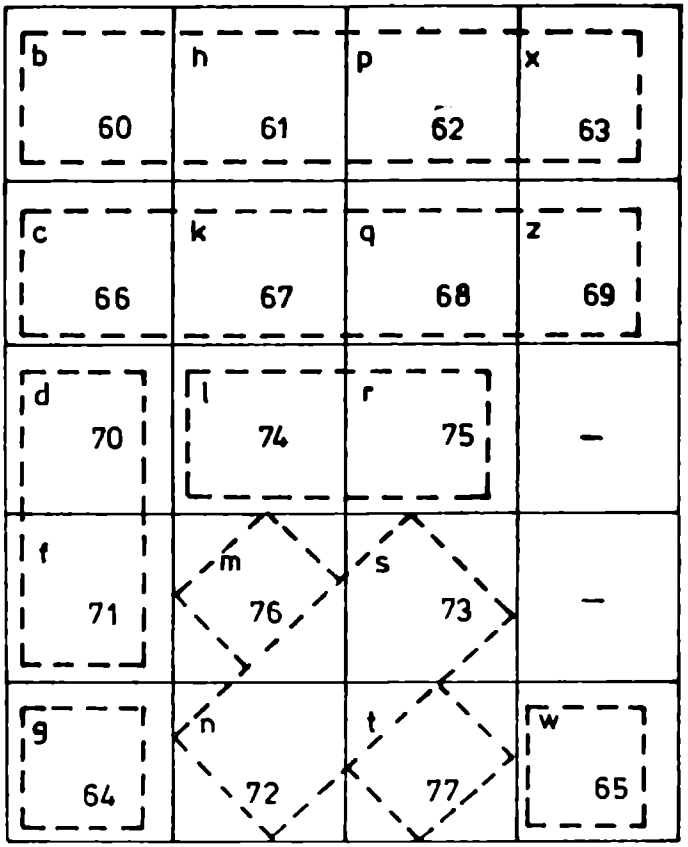


Fig. 3

cadrul alfabetului reprodus mai sus. Acest sistem prezintă două inconveniente. Primul este de natură practică și duce la dublarea numărului de semne transmise în raport cu al literelor pe care le conține textul clar (cum am văzut, cu excepția literei *c*, restul literelor sînt substituite, fiecare în parte, printr-un grup de două cifre). De aici și lungimea excesivă a unui mesaj astfel cifrat. Al doilea inconvenient trebuie privit sub raportul gradului de impenetrabilitate după care apreciem valoarea unui cifru. Din acest punct de vedere, cifrul nostru, ca orice sistem întemeiat pe o substituție simplă, oferă o securitate scăzută mesajului. Conținînd numai 24 de echivalări cifrice, el permite, chiar și la o examinare superficială, să se stabilească că aparține unui sistem care cunoaște numai o singură echivalare pentru fiecare semn dintr-un alfabet cu 24 de litere. În al doilea rînd, distincția care se face între echivalările cifrice ale vocalelor (9, 19, 29, 39, 49, 59) și echivalările cifrice ale consoanelor (60—77) constituie partea cea mai slabă a acestui cifru ; un criptolog versat o sesizează cu ușurință, ajungînd în cele din urmă la cunoașterea semnificației ei. Restul decriptării este o chestiune de rutină pentru cine stabilește frecvența grupelor cifrice din această corespondență și cunoaște, totodată, frecvența medie a literelor din textele diplomatice polone.

Vulnerabilitatea acestui sistem criptic este accentuată de felul în care a fost întrebuințat, fără a se lua nici o măsură de protejare a securității lui. În toate scrisorile întîlnim cuvinte, iar uneori chiar pasaje reproduse în clar (în polonă sau latină), care de la bun început dezvăluie limba în care este scrisă partea

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cifrată. În folosirea cifrului s-au comis însă şi alte greşeli, mult mai grave, care vădesc o surprinzătoare lipsă de precauţie. De exemplu, în scrisoarea adresată de Constantin Brîncoveanu lui Adam Sieniawski la 30 iulie 1713 au rămas în clar cifrele corespunzătoare zilei şi anului emiterii textului : *30 ma* 29. 49. 74. 29. 29. *1713*[9]. O scăpare din vedere a pisarului din care se poate deduce cu uşurinţă că cele cinci grupe cifrice intercalate între data zilei, *30 ma* (= tricesima), şi an *(1713)* ascund numele lunii[10]. Faptul că numărul 29 apare de trei ori în cadrul transpunerii cifrate a cuvîntului respectiv (pe prima, a cincea şi a şasea poziţie) ne oferă două soluţii de descriptare : *iulii* şi *iunii* (prima soluţie este cea reală). Un exemplu asemănător prezintă scrisoarea din 4 septembrie 1710, unde dintre elementele cronologice nu s-a cifrat decît denumirea lunii : 73 9 62 77 9 76 60 75 29 *73 4ta Ao* [= quarta, anno ; n.n.] *1710*[11]. Ea este uşor de restabilit, întrucît numărul 73 apare atît la începutul cît şi la sfîrşitul cuvîntului. Or, singura denumire de lună, în latină, care începe şi se sfîrşeşte cu aceeaşi literă este *septembrie*. Deci, un amănunt aparent neimportant ne dezvăluie, în primul exemplu, substituirile prin cifre a trei litere, iar în al doilea exemplu, aceleaşi travestiuri pentru opt litere.

O altă imprudenţă, cu repercusiuni mai mari, o constituie folosirea, în tipare binecunoscute, a formelor de adresare din titlul scrisorilor cifrate. Să ne oprim din nou la aceeaşi scrisoare din 30 iulie 1713, a cărei formă de adresare este integral cifrată. Ea se descriptează, dacă nu în totalitate, măcar parţial, de către un cunoscător al inscripţiilor utilizate în corespondenţa diplomatică polonă. Este suficient ca, printre diversele soluţii încercate, acesta să apeleze şi la forma de adresare *Iasnie wielmozny msci panie* „Preaputernice milostive domnule"[12], pentru ca începutul inscripţiei din scrisoarea respectivă să nu-i mai ofere nici o dificultate : 29. 19. 73. 72. 29. 9. 65. 29. 9. 74. 76. 39. 69. 72. 59. 76. 62. 19. 72. 29. 9. Prin descriptarea a patru cuvinte se obţin transpunerile în cifre a 12 litere, cu alte cuvinte jumătate din cifru îşi dezvăluie secretul. Rezultatul este şi mai bun în cazul în care s-a reuşit să se intercepteze şi o scrisoare cifrată adresată aceluiaşi destinatar, cu textul inscripţiei reprodus în clar (exemplul scrisorilor din 30 iunie, 22 august şi 4 septembrie 1710). În această situaţie, respectiva persoană va reuşi să descripteze în întregime textul inscripţiei din scrisoarea emisă la 30 iulie 1713, întrucît aceasta nu este altceva decît o reproducere destul de fidelă a inscripţiilor necifrate din scrisorile sus-amintite[14]. O asemenea reuşită duce la

[9] Muzeum Narodowe w Krakowie, Biblioteka Czartoryskich, ms. III 5858, f. 19243 d.

[10] Obţinerea acestui indiciu putea fi evitată în două feluri : fie reproducîndu-se necifrat şi denumirea lunii, fie cifrîndu-se numeralul *30 ma* sub forma *tricesima* (77.75.29.66.9.73.29.76.19.).

[11] Ms. III 5858, f. 19241 c.

[12] Vezi Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolul al XVII-lea*, Bucureşti, 1983, p. 237 (nr. 154), 238 (nr. 155), 239 (nr. 156), 241 (nr. 157) ; cf. şi inscripţiile necifrate din scrisorile emise la 30 iunie, 22 august şi 4 septembrie 1710.

[13] Abreviere prin siglă pentru *msci* „milostiv".

[14] Să se compare textul inscripţiei reprodus în clar în scrisoarea emisă la 22 august 1710 (f. 1924 a : *Iasnie wielmozny mci panie kastelanie Krakowski y wielki hetmanie koronni, mnie wielce msci panie y przyiacelu* „Preaputernice milostive domnule, castelan de Cracovia şi mare hatman al coroanei, mie mult milostiv domn şi prieten") cu textul inscripţiei cifrate din amintita scrisoare : i a s n i e w i e l m o z n y m. p a n i e k a s z t e l a n i e 29.19.73.72.29.9. 65.29.9.74.76.39.69.72.59. 76. 62.19.72.29.9. 67.19.73.69.77 9.74 19.72.29.9. k r a k o w s k i h e t m a n i e w i e l k i k o r o n n y m w m 67.75.19.67.39.65.73.67.29. 61.9.77.76.19.72.29.9. 65.29.9.74.67.29. 67.39.75.39.72.72.59. 76.65.76 p a n i e y p r s z y i a c i e l u 62.19.72.29.9. 59. 62.75.73.69.59.29.19.66.29.9.74.49. Diferenţele dintre cele două texte sînt nesemnificative şi se reduc la omiterea conjuncţiei *y* „şi", la o inversare de topică *(hetmanie wielki* în loc de *wielki hetmanie)* şi la folosirea unor abrevieri *(m w*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

stabilirea substituirilor cifrice a 18 litere, ceea ce echivalează cu cunoașterea a două treimi din cifru. Decriptarea în continuare a conținutului scrisorii devine o simplă formalitate.

Aceste exemple de mînuire inabilă a cifrului sînt expresia lipsei de experiență în materie de criptare și, mai ales, de decriptare a pisarului însărcinat cu cifrarea corespondenței polone în cancelaria munteană. Alcătuit de acest pisar (probabil Andreas Wolff[15]) sau de către o persoană din cancelaria lui Adam Sieniawski, cifrul, prin sistemul substituției simple pe care era întemeiat, nu asigura mesajelor decît o securitate redusă, și aceasta grav subminată de neglijențele comise în aplicarea lui. Cum la începutul secolului XVIII descriptarea codurilor diplomatice înregistrase progrese remarcabile în unele țări din vestul și centrul Europei, este firesc să ne întrebăm ce șanse avea o scrisoare cifrată prin această metodă să fie descriptată în cazul în care era interceptată de agenți ai puterilor vecine? Pentru austrieci, experți în descriptarea celor mai complicate coduri[16], simplitatea sistemului urmat de acest cifru nu putea constitui un obstacol cît de cît serios în calea stabilirii conținutului unei asemenea scrisori. Probabil că o încheiere asemănătoare poate fi acceptată și în privința rușilor, ale căror prime performanțe în descriptarea unor coduri diplomatice, infinit mai complicate decît cifrul de față, datează din vremea împărătesei Elisabeta, mai exact din anul 1744[17]. Nu știm, în schimb, dacă riscurile descriptării unei astfel de scrisori erau la fel de mari în cazul interceptării ei de către turci, reușitele acestora în materie de criptanaliză nefiindu-ne cunoscute. Oricum, faptul că cifrul a fost utilizat timp de patru ani (corespondența păstrată datează din anii 1710 și 1713), fără a se simți nevoia înlocuirii lui, poate constitui o dovadă, desigur nu inatacabilă, că în acest răstimp el și-a păstrat invulnerabilitatea. La protejarea securității cifrului, presupunem că au contribuit, în primul rînd, măsurile luate pentru a se preîntîmpina interceptarea scrisorilor cifrate.

În final, vom remarca faptul că întrebuințarea curentă de către cancelaria munteană a scrierii cifrate, practică pe care o ilustrează și aplicarea cifrului de față, are loc, și nu în mod întîmplător, într-o perioadă cînd diplomația românească, condusă de Constantin Brîncoveanu și stolnicul Cantacuzino, își făcea simțită prezența tot mai pregnant pe arena internațională. Se adevărește, și în acest caz, că evoluția criptografiei a fost întotdeauna strîns legată de afirmarea și extinderea diplomației.

---

m pentru *mnie wielce msci* „mie mult milostiv"); toate particularitățile semnalate caracterizează scrisoarea din 30 iulie 1713.

[15] Paul Cernovodeanu, *Din corespondența diplomatică a lui Constantin Brîncoveanu (IV)*, în *RA*, 1986, nr. 3, p. 313, nota 14.

[16] David Kahn, *The Codebreakers. The Story of Secret Writing*, New York, [1967], p. 163—164.

[17] J. W. Thompson et S. K. Padover, *La diplomatie secrète. L'espionnage politique en Europe de 1500 à 1815*, Paris, 1938, p. 135—138; David Kahn, *op. cit.*, p. 617.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

UN MANUSCRIS ȘI O VARIANTĂ NECUNOSCUTE ALE „MARSEILLAISE"-I GRECEȘTI

DE

NIKOS GAIDAGIS
(Atena)

În raportul prezentat la cel de-al II-lea Congres Internațional de studii sud-est-europene, ținut la Atena în luna mai 1970, Leandros Vranoussis, directorul Institutului de cercetări medievale și neo-ellenice a Academiei din Atena, arăta că interesul pentru studierea filologiei neo-ellenice depășește granițele Greciei, datorită bogăției și diversității tematice a acesteia. Volumul materiei în cauză e, însă, atît de mare, arăta mai departe Vranoussis, încît, pe de o parte este greu s-o domine cineva, iar pe de altă parte, cu cît pătrunde mai profund în ea, cu atît se convinge mai mult că o serioasă parte a acestei materii rămîne încă ascunsă în tipărituri sau manuscrise necercetate, care pot oferi cele mai nebănuite surprize [1].

Într-adevăr, producția tipografică greacă e foarte mare. Ajunge să amintim bibliografiile publicate pînă în prezent și contribuțiile aduse la aceste bibliografii ca să ne dăm seama de uriașul volum al acestei producții de cărți [2].

Constatarea este valabilă și în ceea ce privește manuscrisele. S-au publicat deja destule cataloage cu manuscrisele grecești, care se păstrează în diferite biblioteci din lume. Nu ne propunem, în articolul de față, să ne oprim asupra acestora, fiind suficient să amintim cartea lui Marcel Richard [3], care a repertoriat toate cataloagele manuscriselor grecești existente pînă în 1958, adăugînd ulterior un supliment [4]. Cu toate acestea, rămîn încă multe manuscrise și cărți necercetate, care

---

[1] Λ. Βρανούση, Νεοελληνικές φιλολογικές σπουδές, Αθήνα, 1971, σ. 15.

[2] Émile Legrand, *Bibliographie Hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs*, Paris, XV-e—XVI-e s, t. I—IV, 1885—1906, XVII-e s, t. I—V, 1894—1903, XVIII-e s. (*Oeuvre posthume*, complétée et publiée par Louis Petit et Hubert Pernot), t. I—II, 1918—1928 ; Idem, *Bibliographie Ionienne*. Description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept-Iles ou concernant ces Iles du quinzième siècle à l'année 1900, (oeuvre posthume complétée et publiée par Hubert Pernot), t. I—II, Paris 1910 : Γεωργίου Γ. Λαδᾶ καί Αθανασίου Δ. Χατζηδήμου, Ελληνική Βιβλιογραφία των έτων 1791—1795. Αθήνα, 1970 ; Idem Ελληνική Βιβλιογραφία των έτου 1796 — 1799. Αθήνα, 1973 ; Δημητρίου Σ. Γκίνη καί Βαλερίου Γ. Μεξα, Ἑλληνική Βιβλιογραφία, 1800—1863... Ἐν Ἀθήναις, τ. Α (1800—1839), 1939, τ. Β ' (1840—1855), 1941, τ. Γ '(1856—1863) 1957 ; M. I. Μανουσακα, Προσθηκαι καί συμπληρωσεις είς τήν Ἑλληνικην Βιβλιογραφίαν του Ε. Legrand (Συμβολη πρωτη), "Ἐπετηρις του Μεσαιωνικου Ἀρχείου", α. Ζ '(1958), γ. 34—83 și 137 : Γεωργίου Γ. Λαδα și Ἀθανασίου Δ. Χατζηδημου. Ελληνικη Βιβλιογραφία. Συμβολη στο δεκατο δγδοο αίωνα. Ἀθηνα 1964 Φίλιππος Η. Ηλιου. Προσθηκες στὴν Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία Α.Τά βιβλιογραφικά κατάλοιπα τοῦ Ε. Legrand καί τοῦ H. Pernot (1515—1799), Ἀθήυα, Νεοελληνικές ἔρευνες Διογένεης, 1958, Γ. Πλουμίδη, Τὰ ἐν Παδούῃ παλαιὰ ελληνικὰ βιβτνικὰ (*Biblioteca Universitaria—Bibloteca Civica*) μεξὰ προσθηκῶν είς τὰς βιβλιογραφίας É. Legrand καl Δ. Γκίνη — Β. Σέξα, "Θησαυρίσματα", τ. 5 (1968), p. 204—248 ș.a.

[3] Marcel Richard, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*. Deuxième édition, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1958.

[4] Idem, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs. Supplément I (1958—1963)*, Paris, Edition du Centre National de la Recherche Scientifique, 1964.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ascund informații interesante pentru cultura popoarelor din Balcani. O dovadă este și manuscrisul descoperit de noi în Biblioteca Mitropoliei din Iași.

Acest manuscris, aflat în Fondul Seminarului „Veniamin Costachi" cu numărul de ordine (cota) 129, cuprinde diferite cîntece compuse sau adunate de arhidiaconul Nichifor din Hios. El completează manuscrisele și publicațiile cunoscute pînă acum[5], care ne dau posibilitatea să cunoaștem mai bine cultura și preocupările oamenilor din Principatele Române, în epoca așa-zisă Fanariotă.

La începutul fiecărei poezii, arhidiaconul Nichifor de la mănăstirea Golia din Iași a notat melodia, cu notele muzicale folosite în psaltichii, și apoi a copiat versurile cîntecelor adunate.

Manuscrisul se intitulează : Σεμαγιά[6], σαρκιά[7],και μπεστέδες[8] τῆ δὲ κάκῶσε διασκορπισμένοι οντες, συνηθροίσθησαν ἐν τῆδε τῆ βίβλῳ διὰ χειρὸς Νικηφόρου Καντουνιάρη τοῦ Χίου, καὶ ἀρχιδιακονου τοῦ τῆς 'Αντιοχείας ΘρόνουΙασιον 'Εν τη 'Ιερᾷ καὶ σεβασμίᾳ μονῆ τῆς Γκόλιας., αωιγ'. 1813. 'Αρχιδιάκονος Νικήφορος.(Semaia, șarkia și beste'e împrăștiate fiind, au fost adunate în această carte de mîna cantonierului Nichifor din Hios si arhidiacon al tronului antiohian la Iași. În sfînta și cucernica mănăstire a Goliei, 1813. Arhidiaconul Nichifor).

Manuscrisul are trei foi albe la început, apoi trei foi nenumerotate în care sînt cuprinse titlul, notele de proprietate și un citat din Isocrat. Urmează 346 de pagini cu cîntece și se termină cu șapte foi nenumerotate, care cuprind tabla de materii.

Scrierea este măruntă, caligrafică, cu frontispicii și inițiale ornate, în culori. Legătura este în piele cafenie, de asemenea cu ornamente pe ea. Dimensiunile coperților sînt de 20,5 × 14,4 cm, iar cele ale blocului manuscrisului de 20,3 × 14,2 cm.

Manuscrisul a fost cumpărat în 1830 de Constantin Negruzzi (1808—1868) cu 100 de groși, dăruindu-l apoi, în semn de recunoștință, dascălului său Dimitrie din Ithaca, la 27 aprilie 1831. Pe f. 3/v, Constantin Negruzzi a scris : "Καὶ τόδε κτῆμα Κωνσταντίνου Νεγρούτζι ἀγορασθέν ἐν 'Ιασσίῳ 1830 δι' ἑκατόν γρ/οσίων/"Τεκμήριον εὐγνωμοσύνης καὶ φιλίας, ἐδωρήθη τῳ φιλολογιωτάτῳ μοι διδασκάλῳ Δημητρίῳ 'Ιθακησίῳ. 27 'Απριλίου 1831. Κ. Νεγρούτζης". (Și aceasta este a lui Constantin Negruzzi cumpărat în Iași în anul 1830 cu 100 de groși" — „Ca dovadă de recunoștință și de prietenie a fost dăruit preaînvățatului meu didascal Dimitrie din Ithaca, 27 aprilie 1831. C. Negruzzi".

De la didascalul Dimitrie din Ithaca a intrat, probabil, în Biblioteca Seminarului de la Socola.

Despre viața dascălului de muzică, arhidiaconul Nichifor, nu cunoaștem aproape nimic, în afară de datele pe care ni le furnizează el pe titlul și în alte note din acest manuscris[8]. Pe f. 2/v el, notează : "Καὶ τοῦτο κτῆμα Νικηφόρον ὑπάρχει, ἀρχιδιακόνου τε 'Αντιοχείας, οὗτινος πατρις περίφημος ἡ Χίος" (Și aceasta este proprietatea lui Nichifor, arhidiaconul Antiohiei, a cărui patrie mîndră este [insula] Hios). *Gheorghios I. Papadopoulos amintește numele lui în mod tangențial*[9]. Andreas Papadopoulou Vretos scrie că era ierodiacon și unul din învățații clerici de la începuturile seco-

---

[5] Cf. Αριάδνης Καμαριανοῦ, Λαϊκά τραγούδια καί φαναριώτικα στιχουργήματα 'Ελλήνων καὶ Ρουμάνων τοῦ 18ου καὶ 19ου αἰῶνος. 'Ανάτυπον ἐκ τῆς Λαοφραφίας, τομ. ΙΗ'. 'Αθῆναι 1959. Α. Βρανούση, Ρήγας, Ερευνα, συναγωγή καὶ μελέτη, 'Αθῆναι, Βασική Βιβλιοθήκη ΙΟ Αετός, 1953, σ. 203. κέξ.

[6] Semai. Cîntece compuse dintr-o singură stanță (8 versuri).

[7] Șarki (Chârqy). Cîntec oriental, specific Orientului apropiat și mijlociu, exprimă vitejie, durere etc. (Mulțumesc studentului din Siria, Mihael Sabrine care mi-a dat aceste explicații).

[8] Beste, aici la plural, înseamnă *compoziții.*

[8] Am cercetat în această direcție diferite *Encyclopedii* și *Groves Dictionary of Music and Musicians.* Fifth Edition. Edited by Eric Blom, London, Macmillan et Co. LTD, 1954.

[9] Γνωργίου Ι. Παπαδοπούλου, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς καὶ οἱ ἀπὸ τῶν ἀποστολικῶν χρόνων ἄχρι τῶν ἡμερῶν ἡμῶν ἀκμάσαντες ἐπιφανέστεροι μελῳδοί, ὑμνογράποι, μουσικοὶ καὶ μουχικολόγοι, 'Εν 'Αθήναις, Τυπογραφεῖον καὶ Βιβλιοπωλεῖον Κουσουλίνου καὶ 'Αθανασιάδου 1890, σ. 313.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lului XIX[10]. Într-adevăr, în 1804 se publica o *Sfînta Akoluthie*, de ierodiaconul Nichifor din Hios[11]. În 1819 se tipăreşte *Neon Leimonarion*, în care apare şi o lucrare a lui Nichifor din Hios[12]. Această lucrare a fost editată din nou în trei volume, pe la anii 1855—1857[13]. În anul 1862 se editează *Akoluthia tes Zoodohou Peges* (Acoluthia izvorului dătător de viaţă), la care se adaugă şi *„Idiomele"* lui Nichifor ieromonahul din Hios[14].

Originar, după cum se vede, este din insula Hios. Cînd s-a născut şi pînă cînd a trăit, nu ştim. Sathas[15], Erbiceanu[16], Dimaras[17] şi alţii nu amintesc de acest autor. Nici măcar Iacovaky Rizos Neroulos, a cărui poezie o găsim melodiată în acest manuscris, nu şi-a mai amintit de acest poet şi compozitor din Iaşi[18].

După cum reiese din manuscrisul său, arhidieronul Nichifor a studiat în şcoala de muzică a Patriarhiei de la Constantinopol, avînd ca „didascal" pe Iacob Protopsaltul[19], profesor la acea şcoală[20]. Cînd a venit la Iaşi, la mănăstirea Golia, nu ştim. Ştim, însă, că aici a fost şi didascăl de „musichie"[21]. Nu ştim dacă a profesat în şcoala de musichie din Iaşi sau a fost didascal particular. De asemenea, nu ştim cînd a plecat şi dacă a plecat din Iaşi[22]. După, cum am văzut, Constantin Negruzzi, în nota sa, nu ne spune dacă a cumpărat manuscrisul de la arhidiaconul Nichifor, ori de la altcineva.

Manuscrisul cuprinde diferite cîntece pe care le-a compus arhidiaconul Nichifor ori le-a auzit de la diverşi cîntăreţi populari. La unele cîntece Nichifor a notat: „ἀνωνύμου" (anonim) sau „ἀδήλου" (nedeclarat). Unele le-a scris şi le-a compus chiar el, cum este de pildă cel din p. 345—346, cîntec dedicat egumenului mănăstirii Golia, preasfinţitului Irinupoleos Grigorie, arătîndu-şi prin aceasta şi talentul său de poet.

Majoritatea cîntecelor compuse de arhidiaconul Nichifor sînt pe versuri scrise de căminarul Athanasios Hristopoulos, care, alături de Vilaras, a însemnat pentru

---

[10] Ἀνδρέου Παπαδοπούλου Βρετοῦ, Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος τῶν ἀπὸ πτώσεως τῆς Βυζαντινῆς Αὐτοκρατορίας μέχρι ἐγκαθιδρύσεως τῆς ἐν Ἑλλάδι Βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων εἰς τὴν δμιλουμένην, ἢ εἰς τὴν ἀρχαίαν ἀρχαίαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν, Ἐν Ἀθήναις, Τύποις καὶ ἀναλώμασι Λ.Δ. Βιλαρᾶ καὶ Β.Π. Αἰούμη, 1854, τ. I, σ.223.

[11] Cf. Δημητρίου Σ. Γκίνη Βαλερίου Γ. Μέξα, *op. cit.*, τ. I, σ. 43—44, ἀριθ 202.

[12] *Ibidem*, τ. Γ' σ. 187, ἀριθ. 1175.

[13] *Ibidem*, τ. II, σ. 446. ἀριθ. 6466 & τ. III, σ. 16, ἀριθ. 6969 & τ. III, σ. 64, ἀριφ. 7259.

[14] *Ibidem*, τ. III, σ. 279, ἀριθ. 8951.

[15] Κωνσταίνου Ν. Σάθα, Νεοελληνικὴ Φιλολογραφίαι τῶν ἐν τοῖς γράμμασι διαλαμψάντων Ἑλλήνων... (1453—1821), Ἐν Ἀθήναις, Ἐκ τῆς τυπογραφίας τῶν τέκνων Ἀνδρέου Κορομηλᾶ. 1868.

[16] C. Erbiceanu, *Bărbaţii cultî greci şi români şi profesorii din Academiile de Iaşi şi Bucureşti din epoca zisă fanariotă (1650—1821)*. Extras din *ARMSI*, s. II, t. XXVII, Bucureşti, 1905.

[17] Κ.Θ. Δημαρᾶ, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας ἀπὸ τὶς πρῶτες ρίζες ὡς τὴν ἐποχή μας. Τρίτη ἔκδοση. Ἴκαρος 1964.

[18] Jacovaky Rizo Neroulo, *Cours de la littérature grecque moderne*... Publiée par Jean Humbert. Seconde édition revue et augmentée, Genève, Abraham Cherbuliez, Libraire. Paris, Bondey-Dupré, 1828.

[19] Pe p. 23 scrie: Τοῦ διδασκάλου μου Ἰακώβου Πρωτοψάλτου (a didascalului meu Jacob Protopsaltul).

[20] Cf. Γεωργίου Ι. Παπαδούλου. *Op. cit.*, p. 315—316.

[21] Pe p. 128—129 a manuscrisului său, la începutul unui cîntec a notat: "σδμαῖ ταουσάνικοι, ὅπερ διά μόνης ἀκοῆς ἐτονίσθη παρά ἐτονίσθη παρά Νικηφόρου ἀρχιδιακόνου, πρός χάριν τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ Σωφρονίου" (semai tausanești, care, dintr-o singura auzire, a fost trecut pe note de către Nichifor arhidiaconul, în cinstea elevului său Sofronie), iar la p. 291, ne spune că versurile cîntecului său aparţin unui „elev beizade".

[22] Îl găsim printre prenumeranţii ieşeni ai *Iliadei* lui Homer, apărută la Viena în 1819 ca arhidiacon al Moldovei (cf. N. Gaidagis, *Catalogul cărţilor greceşti*, vol. 3/1, p. 578).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

marele poet grec Dionysios Solomos exemplu de urmat[23]. Altele sînt compuse pe versurile scrise de: postelnicul Gheorghe Suțu, Ismailakis Vasilikos, gelepiul Theodorachi Negri, Iacovaky Rizos Neroulos și alții. La fiecare cîntec se notează deseori și tonul său: μακάμ[24] χουσεΐνί, εἰ οὐσουλ οτ", "μακάμ χουσεΐνί ἀσαράν εἴ οὐσούλα σοφιάν", "μακάμ χουσεΐνί ἀσυράν εἴ ουσούλ οτ", "μακάμ ἀραμπαν μπεγιατό οτ etc. Aceste cîntece, alături de celelalte cunoscute[25], ne introduc în atmosfera vie a epocii fanariote, cu frămîntările ei sociale și politice.

O altă caracteristică a acestui manuscris: el ne arată că marii dascăli ai muzicii eclesiastice — Petru Peloponesianul, Ioan Protopsaltul, Iacob Protopsaltul, Petru Vizantie, Grigorie Lampadarie al Marii Biserici, Manuil Protopsaltul ș.a. — nu erau indiferenți față de muzica laică, dat fiind că multe cîntece sînt compuse de ei, iar Nichifor n-a făcut altceva decît să le treacă în cartea sa[26].

Se mai găsesc în acest manuscris cîntece arabe, turcești, franțuzești și italienești, pe care le-a auzit Nichifor și le-a trecut în limbile respective, dar cu caractere grecești. La finele unui cîntec de la p. 221—222, pe care arhidiaconul Nichifor l-a auzit de la un derviș melod din Damasc, a scris cu litere roșii: 'Ανάθεμα δὲ ἔστι αὐτῷ, σκώληξ ἀκοίμητος βρυγμός ὀδόντων, καὶ τάρταρος ἀπέραντος μετὰ τῶν ὀδόντων αὐτοῦ. Κάμοι δὲ συγγνώμη" (Să-i fie anatema acestuia, vierme neadormit, scrîșneasă-i dinții și / să cadă / în tartar nemărginit împreună cu dinții săi. Iar mie iertare).

Unele cîntece au caracter vădit istoric, ele se referă la evenimente petrecute nu de mult sau chiar în vremea lui Nichifor. Astfel, un cîntec scris de Iacob Protopsaltul se referă la mazilirea domnitorului Mavrogheni (p. 249). Un alt cîntec, tragic, se referă la detronarea sultanului Selim III. După spusele lui Nichifor, versurile au fost compuse chiar de sultanul Selim, cînd acesta a fost detronat[27]. Versurile acestea, pline de durere, ale sultanului Selim, care își simțea sfîrșitul tragic în închisoarea unde a fost aruncat, arhidiaconul Nichifor le-a auzit cîntate de un „anonym" și le-a trecut la finele cărții sale. Cîntecul este neterminat. Paginile care cuprindeau restul cîntecului s-au pierdut sau zac undeva, necunoscute.

Cîntecul care ne interesează mai mult, și care de fapt ne-a îndemnat să scriem acest articol, se află la p. 285. Nichifor nu ne spune al cui este cîntecul;

---

[23] Cf. Λ. Βρανούση, *Op. cit.*, o. 12. Date interesante despre viața poetului Athanasios Hristopoulos ne dă cercetătorul Nestor Camariano în lucrarea sa intitulată: "Ενας ἄγνωστος ἐπικείδιος λόγος γιά τόν 'Αθανάσιον Χριστόπουλον καί μία ἐπίσης ἄγνωστη ἐλαιογραφία τοῦ ποιητοῦ. ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Θ'τόμου τῶν "Μακεδονικῶν") Θεσσαλονίκη, 1969, σ. 18—32.

[24] Makam, cuvînt turcesc, înseamnă ton de muzică. Vranoussis susține că termenii folosiți nu sînt titluri de cîntece turcești ci sînt termeni muzicali care au înlocuit pe cele bizantine (Vezi: Λ. Ι. Βρανούση, Ρήγας, Ερευνα, συναγωγή καί μελέτη, 'Αθῆναι, Βασική Βιβλιοθήκη ΙΟ Λετός Α.Ε. 1953, ς. 208.

[25] Au fost editate diferite colecții de poezii, care de fapt reprezintă cîntece din epoca fanariotă: Zisis Dautis, a adunat, cînd se afla la Iași și București, asemenea cîntece și le-a publicat într-un volum în anul 1818. Unele sînt adevărate acuzații la adresa boierilor exploatatori, altele scot la iveală desfrîul societății nobiliare, după cum altele am putea să le considerăm patriotice, cum este cel din p. 100—104. (Ζήση Δαούτη, Διάφορα ἠθικά, καὶ ἀστεῖα στιχουργήματα, ... 'Εν Βιέννη τῆς Αουστρίας, 'Εκ τῆς τυπογραφίας τοῦ 'Ιωάννου Βαρθ. Ζβεκίου, 1818).

[26] În privința aceasta cf. și cărțile: Βίβλος καλουμένη ΕΥΤΕΡΠΗ. περιέχουσα συλλογήν ἐκ τῶν νεωτέρων καὶ ἡδυτέρων ἐξωτερικῶν μελῶν, μὲ προσθήκην ἐν τῷ τέλει καί τινων ρωμαϊκῶν τραφῳδίων εἰς μέλος ὀθωμανικόν καὶ εὐρωπαϊκόν ... παρὰ Θεοδώρου Φωκέως καὶ Σταυράκη Βυζαντίου μουσικολογιωτάτων. 'Επιθεωρηθέντωε κατὰ φραμμὴν παρὰ τοῦ Μουσικολογιωτάτων διδασκάλου Χουρμουζίου Χαρσοφύλακος ... 'Εν τῇ λατὰ τὸν Γαλατᾶν Τυπογραφία τοῦ Κάστορος. 1830.. ωλ'; Η. ΠΑΝΔΩΡΑ ἤτοι συλλογὴ ἐκ τῶν νεωτέρων καὶ ἡδυτέρων ἐξωτερικῶν μελῶν ... περιέγουσα γραικικὰ τραγῳδια ἑξήκοντα καὶ δύο ... μὲ προσθήκην ... ἐνὸς μαθήματος φρατος γραικικοῦ εἰς μακάμια (ἤτοι ἤχους) ἑβδομήκοντα καὶ πέντε, ἐξηγηθέντα εἰς τὴν νεαν τῆς μουσικῆς μέθοδον παρὰ Θεοδώρου Παράσχου Φωκαέως ...'Εν Κωνσταντινουπόλει Κατὰ το Πατριαρχικὸν τοῦ Γένους Τυπογραφεῖον 1843.

[27] A domnit între anii 1789—1807. În anul 1808 vizirul Mustafa Bairactar a încercat să-l readucă pe tron, dar sultanul Mustafa al IV-lea, a dat ordin să fie strangulat în închisoare.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

el n-a notat decît : "μέλος ἑνὸς μουζικάντου· τόνισμα Νικηφόρου" μακάμ βαστ" (cîntecul unui muzicant, notat de Nichifor, pe tonul rast). (παλαιὸς δέλτα).

După cum vedem, autorul manuscrisului foloseşte un termen românesc : „muzicant". Aceasta înseamnă că pe străzile sau în cîrciumile Iaşilor, existau cîntăreţi populari care cîntau ca să delecteze publicul. Dar cîntecul nostru nu este un cîntec oarecare, un cîntec de lume, care se notau atunci în diferite mismaiale (*mecmua*, turceşte) a coconiţelor şi fiilor de boieri, el este un cîntec revoluţionar care atîţă şi îndeamnă la răscoală împotriva jugului otoman. Este o variantă din cele create de marele revoluţionar-democrat Rigas Velestinlis, acest bard al libertăţii care „a vorbit în sufletul" poporului grec „cum n-a vorbit nimeni altul" [28]. Deci aceşti cîntăreţi populari cîntau şi cîntece revoluţionare, care răscoleau sufletele patrioţilor greci şi români de aici.

Ţinînd seama că manuscrisul este din 1813, cu un an înaintea înfiinţării „Eteriei Prietenilor" la Odessa, acest lucru ne arată starea de spirit existentă în Principatele Române, în care se găseau şi greci, iar limba greacă era învăţată şi vorbită de păturile culte [29].

Cum s-a răspîndit aici aceste cîntec care, în fond oglindeşte spiritul prerevoluţionar anului 1821 ?

După cum se ştie, masacrarea lui Rigas şi a tovarăşilor săi a avut loc la turnul Neboisa din Belgrad, la 13/24 iunie 1798 [30]. Se spune că Rigas Velestinlis, înainte de a fi ucis, ar fi spus : „Destulă sămînţă am semănat, se apropie vremea cînd poporul meu va culege dulcele rod" [31].

În adevăr, uciderea lui Rigas şi a tovarăşilor săi n-a îngenunchiat cîtuşi de puţin pe grecii de pretudindeni. Cîntecele şi manifestele lui Rigas au circulat în Grecia [32] şi în străinătate, mai ales în Principatele Române [33].

Unele din aceste cîntece au căpătat forme diferite în gura cleftilor şi a poporului. Au fost adaptate evenimentelor ulterioare, au fost amplificate sau scurtate, după cum au fost transmise corect sau incorect, cum s-a întîmplat cu al nostru, de pildă. Ele au constituit izvor de inspiraţie revoluţionară pentru urmaşii lui Rigas şi viitori luptători pentru independenţa naţională şi socială [34]. Acest gen de creaţii atrăgea mai mult tineretul „liceelor" şi „academiilor". Era epoca revoluţiilor burgheze şi tineretul era cucerit nu de tehnica versului, ci de conţinutul său revoluţionar [35].

---

[28] Α. Ι. Βρανούση, Συμβολή στήν ἔρευνα γιά τά τραγούδια τοῦ Ρήγα καί τῶν μιμητῶν του, μ'ένα ἄγνωστο "Θούριον "Ασμα", Ἀθήνα 1948, σ. 3.

[29] Cf. C. Erbiceanu, *Priviri istorice şi literare asupra epocei fanariotice*, Extras din *ARMSI*, s. II, t. XXIV, *1901*, p. *33* (115).

[30] D. Pantelić, *Pogibie Rige iz Fere*, Beograd, 1931, p. 48, nr. 13. Apud : Α. Ι. Βρανούση, Ρήγας, "Ερευνα, συναγωγή καί μελέτη, *op. cit.*, σ. 104.

[31] Χρ. Περραιβός, 'Απομνημονεύματα Πολεμικά ..., 'Εν 'Αθήναις 1836, τ. 1, σ. ιδ'.

[32] Cf. Κ. Μ. Κούμα, 'Ιστορία τῶν ἀνθρωπίνων, ἀπό τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων ἕως τῶν ἡμεοῶν μας, ... 'Εν Βιέεσῃ, 1832, τ. 12, σ. 601.

[33] Νεστορος Καμαριανοῦ, 'Η συλλογή πατρ ιωτικῶν "Ασματα καί ποιήματια διαφόρων, 'Ανάτυπου ... Εν 'Αθήναις, Τυπογραφεῖον Μυρτιδου, 1960, σ. 340.

[34] Cunoaştem poeţi din epoca aceasta, pe care istoricul Philimanas îi consideră „sfinţii Pavel a salvării politice a naţiunii" greceşti (Ἰωάννου Φιλήμονος, Δοκίμιον ἱστορικόν περί τῆς Φιλικῆς 'Εταιρίας, Εν Ναυπλία, Κονταξῃ καί Λουλακη, 1834, σ. 1834, p. 216) pe Panaiotis Andronikos din Tripolitsa, pe Manuil Vernardos din Creta, ridicat la rangul de cămînar de domnul Moldovei Scarlat Callimachi (cf 'Ερμῆς ὁ Λόγιος, din 15 februarie 1819, p. 148), eterist de seamă aici, la Iaşi, care în 1821 cu banii săi a cumpărat arme şi îmbrăcăminte pentru luptători (cf., 'Αμβροσίου Φραντζῆ, 'Επιτομή τῆσ ἱστορίας τῆς ἀναγεννηθήσεις 'Ελλάδοδ ... 'Εν 'Αθήναις, 'Εκ τῆσ τυπογραφίασ ἡ Βιτωρία Κ. Καχτόρχη, 1839, τ. Α', σ. 260, σημ. 1.

[35] Α. Βρανούση, "Ωδή ἐπινίκιδο τῶν ῥώσσων" Ελληνικό στιχούργημα τοῦ 1812, Extras din „Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher", XXI, (1971—1974), p. 295.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

De la Rigas nu ne-a rămas nici un cîntec tipărit [36], sau, mai bine zis, nu cunoaştem cu certitudine acest lucru [37], dar cîntecele sale, fiind învăţate şi cîntate de greci, au fost trecute ulterior pe hîrtie, în variantele auzite [38].

Primul care ne-a oferit unele creaţii revoluţionare ale lui Rigas (ne referim numai la cîntece), a fost tovarăşul său de luptă, Hristophoros Perraivos. Acesta fusese arestat împreună cu Rigas de către autorităţile austriece la Triest; dînd crezare declaraţiilor lui şi ale lui Rigas că e un simplu student şi nu are nici un amestec cu mişcarea lui Rigas, austriecii l-au eliberat. Ajuns în Grecia, Hristophoros Perraivos a publicat, în luna mai 1798, unele din cîntecele lui Rigas pe care, probabil, le ştia pe de rost ori reuşise să scoată un exemplar din aceste cîntece tipărite la Viena. Unicul exemplar care s-a păstrat din această ediţie se află în colecţia lui F. Mihalopoulos [39].

În 1800, se editează clandestin în Franţa "Ασμα Πολεμιστήριον" (Cîntec războinic) [40] în 1801, apare Σάλπισμα Πολεμιστήρον („Trîmbiţa războinică" [41] tot în Franţa. Lordul Byron, călătorind prin Grecia pe la 1808, a auzit cîntîndu-se „Thuriul" lui Rigas iar Claude Fauriel vorbeşte de o broşură cu cîntecele lui Rigas, care circula în Grecia pe la 1817 [42]. Ecoul cîntecelor lui Rigas a durat şi durează încă în Grecia. Dacă Euloghios Kourilas a descoperit în 1932 la Muntele Athos un manuscris cu o întreagă colecţie de cîntece revoluţionare ale lui Rigas [43], astăzi ele pot fi întîlnite în toate manualele şcolare şi sînt cîntate la toate sărbătorile naţionale, constituind un îndemn la lupta pentru independenţă naţională şi eliberare socială [44].

---

[36] Claude Fauriel scrie că Rigas a tipărit la Viena o colecţie mică cu versurile lui revoluţionare, dar toate au fost confiscate de autorităţile austriece şi distruse (Claude Fauriel, *Chants populaires de la Crèce moderne...*, Paris, Chez Firmin Didot, Père et Fils, 1824—1825, t. II, p. 16). Dar, cum era obiceiul pe atunci, Fauriel nu indică izvorul informaţiilor sale ca să se poată verifica autenticitatea lor, de aceea Leandros Vranoussis, bazîndu-se pe documentele descoperite ulterior în arhivele austriece, consideră că cele scrise de Fauriel „nu corespund adevărului" Συμβολή στήν έρευνα γιά τά τραγούδια τού Ρήγα, *op. cit.*, σ. 4, σημ. 7).

[37] Nu este exclus totuşi, ca Rigas să fi trimis unele exemplare din aceste publicaţii în Principatele Române. Altfel nu s-ar explica de unde au copiat cei care ne-au lăsat în manuscris, Proclamaţia, Manifestul şi Thuriul. Nu e exclus de asemeni ca raportul oficial al consulului francez din Bucureşti, Fleury, către ministerul de externe francez, datat 14 ianuarie 1798, să se refere la o proclamaţie de a lui Rigas (cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române*, opere postume, publicate sub îngrijirea lui Constantin C. Giurescu, de Ariadna Camariano şi Nestor Camariano, Bucureşti, 1939, vol. II, p. 368—369). Se înţelege, dacă a trimis proclamaţii, înseamnă că a trimis şi alt material revoluţionar.

[38] Leandros Vranoussis, ocupîndu-se de cîntecele lui Rigas, mai ales de cele trei amintite de ancheta austriacă, scrie că a adunat multe asemenea cîntece şi thurii de la greci de manuscrise musicale din biblioteci greceşti şi străine (Λ. Ι. Βρανούση, 'Ο Πατριωτικός Θούριος τού Ρήγα καί ελληνική „Καρμανιόλα", 'Αθήνα 1960, σ. 10.

[39] Idem, Ρήγας, έρευνα, συνσγωγή καί μελέτη, *op. cit.*, p. 390—397.

[40] Cf. Δημητρίου Σ. Γκίνη, Βαλερίου Γ. Μέξα. *op. cit.*, τ. 1, σ. 17, άρ. 2.

[41] *Ibidem*, p. 17, nr. 97.

[42] Claude Fauriel, *op. cit.*, t. II, p. 18—19.

[43] Εύλογίου Κουρίλα, Ρήγας ό Φερραίος καί τά ανέκδοτα ποιήματα τού έξ άθωνικού χειρογράφου, "Θεσσαλιά Χρονικά", μ. III, (1932), σ. 3—96.

[44] E de ajuns să amintim că în cel de al II-lea război mondial partizanii din Grecia au cîntat:

Αυτά πού έγραψε ό Ρήγας
Έναν καιρό παλιόν καιρό,
Οί παρτιζάνοι σρά Μπαλκάνια
Τά κάνουν έργο ζωντανό.

Acestea scris-au fost de Rigas
De mult, de mult, în aprigi ani
Şi-n faptă vie azi le schimbă
Toţi partizanii din Balcani.

(Cf. 'Αντιστασιακά καί 'Επαναστατικά τραγούδια, "Εκδοση τής Κομμουνιστικής Νεολαίας 'Ελλάδας (KNE), 1973, p. 17)

(Toate versurile în limba română din acest articol, aparţin profesorului *Nicolae Pintilie*. Îi mulţumesc).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Principatele Române, mai ales oraşul Iaşi, deveniseră, încă de pe vremea cînd trăia Rigas, centre de difuzare a presei revoluţionare, tipărită la Viena. Arghentis, tovarăşul lui Rigas, avea „relaţii comerciale" cu oraşele Botoşani, Iaşi şi Bucureşti [45]. Documentele publicate în colecţia *Hurmuzaki* au scos la iveală că unul din fraţii Markides Pouliou, colaboratori ai lui Rigas, cutreiera Principatele, „vînzînd cărţi cu conţinut suspect" [46]. Iar ziarul „Ephimeris", care apărea la Viena, în numărul 20 din 10 martie 1797, p. 224, ne informează : „Întrucît şi mulţi iubitori de muze scriu din Ţara Românească şi din Moldova aici să li se trimită hărţile domnului Rigas, se dă ştirea că la Bucureşti se află la atelierul lui [...] iar la Iaşi, la atelierul domnilor Panaioti şi Gheorghios Mihail şi de acolo poate lesne să le cumpere fiecare" [47]. Evident, împreună cu hărţile se trimitea şi material cu conţinut revoluţionar. Este logic deci ca după lovitura dată de austrieci mişcării lui Rigas, centrul de editare şi de difuzare să se fi mutat de la Viena în altă parte. Se pare că de acum înainte greul publicaţiilor revoluţionare se mută în Franţa, la Paris şi în Principatele Române — în mod deosebit, la Iaşi. Aici, cîntecele şi manifestul lui Rigas au avut un larg ecou. Unicul manuscris care se păstrează la Biblioteca Academiei din Bucureşti (ms. gr. 928), care conţine *Proclamaţia drepturilor omului şi cetăţeanului liber, Constituţia, Thuriul* şi altele, a fost copiat la Iaşi în anul 1807 [48]. De altfel, şi manuscrisul românesc 3078, păstrat tot în Biblioteca Academiei Române, care cuprinde Thuriul lui Rigas, copiat în 1809 „direct din tipăritura clandestină" [49], provine tot din Iaşi : el a aparţinut marelui poet Mihai Eminescu, care a fost cîţiva ani director al Bibliotecii Centrale din Iaşi [50]. E cert, deci — manuscrisul nostru o dovedeşte încă o dată — că aici, în Ţara Românească şi Moldova, cîntecele şi manifestele lui Rigas „s-au bucurat de cea mai mare difuzare" [51]. Aici au fost ele cîntate de voluntarii lui Nikolaos Pangalos în bătăliile contra turcilor în 1807. Ele i-au însufleţit şi i-au condus la „glorioasa victorie" de la Obileşti [52].

Iakovaky Rizos Neroulos, în *Cours de la littérature grecque moderne*, susţine că, în 1814, a fost chiar tipărită clandestin la Iaşi o culegere de cîntece ale lui Rigas [53]. Cartea aceasta a trecut în bibliografia lui Andreas Papadopoulou Vretos sub titlul : Ῥήγα Βελεστινλῆ, Ὕμνοι καὶ Ὠδαί Μετὰ προσθήκης καὶ ἄλλων τινῶν. Ἐν Ἰασίῳ, 1814, οἰς 12ου [54]. Sub această formă a fost preluată de bibliografiile ulterioare [55]. Konstantinos Sathas o intitulează simplu, Ὕμνοι, spunînd că ele au fost

---

[45] Cf. Emile Legrand, *Documents inédits concernant Rhigas Velestinlis et ses compagnons de martyres des archives de Vienne en Autriche*, Paris, Librairie Ernest Leroux, 1892, p. 35, doc. nr. 6.

[46] Hurmuzaki, *Documente*, XIX, 1, p. 814—816. Cf. D. Russo, *Op. cit.*, t. II, p. 367.

[47] Cf. N.A. Βέη, Ἀποσπάσματα ἐκ τῆς βιεννάλας "Ἐφημερίδος" περὶ Ρήγα Βελεστινλῆ-Φεραίου καὶ τῶν συνεργατῶν αὐτοῦ, "Νέα Ἑστία", τ. 31, τεῦχος 357 (1943), p. 78α.

[48] L. Vranoussis, *Rigas, un patriot grec din Principate*, Bucureşti, 1980, p. 273.

[49] *Ibidem*, p. 274.

[50] Cf. Alexandru Elian, *Eminescul şi vechiul scris românesc*, în *SCB*, I (1955), p. 151.

[51] L. Vranoussis, *Rigas, un patriot grec*, *op. cit.*, p. 274.

[52] *Ibidem*, p. 275. Cf. Emil Vîrtosu, *Despre corpul de voluntari eleni creat la Bucureşti în 1807* în *SMIM*, V, 1962, p. 529—582.

[53] Jacovaky Rizo Neroulo, *Op. cit.*, p. 49 şi 159.

[54] Ανδρέου Παπαδοπούλου Βρετοῦ, Νεοελληνική Φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος τῶν ἀπὸ πτώσεως τῆς Βυζαντινῆς Αὐτοκρατορίας μέχρι ἐγκαθιδρύσεως τῆς ἐν Ἑλλάδι Βασιλείας ... Ἐν Ἀθήναις, Τύποις Φ. Καραμπίνη καὶ Κ. Γαφᾶ, 1857, τ. Β', σ. 174, ἀρ. 531.

[55] Constantin Erbiceanu, *Bibliografia greacă sau cărţile greceşti imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă şi dedicate domnitorilor şi boierilor români*, Extras din „Biserica Ortodoxă Română, Bucureşti, Tipografia cărţilor bisericeşti, 1903, p. 191, nr. CXXIV ; Ioan Bianu, Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche*, Bucureşti, 1912 t. III p. 112, nr. 866 ; Δημητρίου Σ. Γκίνη καὶ Βαλερίου Γ. Μεξα, *op. cit.*, t. I, p. 133, nr. 828.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

editate în 1797 clandestin la Viena, iar în 1814, cu adăugirea altor cîntece, la Iaşi şi că un cîntec din acestea, „Thuriul", fusese tipărit în Kerkyra pe la anul 1809[56].

Unii cercetători, însă, au pus sub semnul întrebării existenţa acestei cărţi. Primul care a negat-o este cercetătorul grec Nikos A. Veis[57]. Cel mai categoric în privinţa aceasta este Nestor Camariano[58]. Crezînd că nimeni n-a văzut această carte (Vretos nu dă paginaţia şi alte elemente necesare unei cărţi bibliografiate) şi fiindcă Rizos Neroulos era bolnav atunci cînd a plasat informaţia, Nestor Camariano susţine că ultimul a confundat, în memoria sa, cartea lui Manuil Vernardos Ἡθικὰ Πονημάτια[59], care a apărut în Iaşi în anul 1814, cu Ἄσματα καὶ Πονημάτια διαφόρων, care a apărut tot la Iaşi, dar în anul 1821. Totuşi, Camariano n-a observat că Vretos dă formatul cărţii — în „12°" — cea ce înseamnă că el avut cartea în mînă, atunci cînd a bibliografiat-o, pe cînd Ἄσματα καὶ Πονημάτια este în 8°[60]. Nu e de crezut că Vretos a plăsmuit o carte inexistentă, precum afirmă Leandros Vranoussis[61]. E drept că el avea obiceiul să înfrumuseţeze titlurile, să le completeze, nu însă să creeze ceva inexistent[62]. Ubicini citează imitaţia „Marseillaise"-ei : „Allons enfants des Grecs" şi un vers din „Thuriul" şi indică această carte[63], iar Leandros Vranoussis în ultima sa carte, apărută în limba română, scrie : „Avem mărturii şi indicii (printre care şi un manuscris necunoscut pînă astăzi) că o culegere asemănătoare a apărut la Iaşi şi în 1814 (sau 1815)[64].

În privinţa aceasta, nu trebuie neglijată nici informaţia lui Gheorghios Gazis Delvinakiotul (1795—1855), care, în manuscrisul său Λεξικὸν τῆς Ἐπαναστάσεως τῶν Ἑλλήνων vol. II, p. 291, vorbind despre viaţa şi activitatea lui Rigas, a notat : „Rigas a compus şi multe cîntece care chemau la răzvrătire din care unul tipărit l-a văzut în Iaşul Moldovei Gheorghios Gazis Delvinakiotul, cînd învăţa la şcoală, pe la 1815, pe care acum nu-l vede tipărit în cărţile cu cîntecele revoluţiei, editate după revoluţie"[65]. Pe lîngă faptul că aici e vorba de o

---

[56] Κωνσταντινίου Ν. Σάθα *op. cit.*, p. 540.

[57] Ν. Α. Βέη, Παραλλαγὴ τῆς πρώτης τοῦ θουρίου τοῦ Ρήγα, "Νέα Ἑστία", τ. 25, τεῦχος 296 (1939), p. 444.

[58] Nestor Camariano, Ασματα και πονημάτια διαφόρων / *Chansons et opuscules patriotiques publiés à Jassy en 1821 par un hétairiste*, Réédition, avec une étude introductive..., Bucarest, Association internationale d'études du Sud-Est Européen, Études et documents concernant le Sud-Est Européen, 1, 1966.

[59] Cf. Δημητρίου Σ. Γκίνη Βαλερίου Γ. Μέζα, *op. cit.*, t. I, p. 131, nr. 812.

[60] Un exemplar din această valoroasă carte se află şi în Biblioteca Centrală Universitară din Iaşi, descoperit de noi în anul 1961 (şi nu în 1951 cum a fost informat Nestor Camariano), fapt ce ne-a permis să facem observaţia de mai sus.

[61] Λ. Ι. Βρανούση, Συμβολὴ στὴν ἔρευνα γιὰ τὰ τραφούδια τοῦ Ρήγα, *op. cit.*, p. 10.

[62] Aşa a procedat de pildă cu cele două manifeste descoperite de noi la Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" din Iaşi — vezi : *Catalogul cărţilor greceşti de la Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" — Iaşi*, vol. II (Secolul al XVIII-lea) Iaşi, 1975, p. 513—520, nr. 575 şi p. 521—528, nr. 577. Vretos a format un titlu unic din titlul şi din finalul acestor manifeste, care, la prima vedere, par a nu fi aceleaşi publicaţii (Ἀνδρέου Παπαδοπούλου Βρετοῦ, *op. cit.*, vol. II, p. 109, nr. 293 şi p. 107, nr. 290).

[63] A. Ubicini, *Lettres sur la Turquie ou tableau statistique, religieux, politique, administratif, militaire, commercial etc., de l'Empire Ottoman, depuis le Khatti-Cherif de Gulkhané (1839).* Accompagné de pièces justificatives. Deuxième partie. Les Raias (Grecs, Arméniens, Arméniens-Catholiques, Israélites, Latins), Paris, Librairie Militaire, J. Dumaine, Libraire-Editeur, 1854, p. 83, nota 1. Tot Abdolonyme Honoré Ubicini, în *Novelle biographie générale* (vol. 42, Paris — 1866, col. 101) dă printre lucrările lui Rigas şi „Hymnes et chansons" (Ἄσματα), Jassy, 1814, în 12°". Elementul nou aici este cuvîntul „Ἄδματα"". Ori Ubicini a tradus cuvîntul „chansons", ori titlul cărţii în cauză este Ὕμνοι καὶ Ἄσματα.

[64] L. Vranoussis, *Rigas, un patriot grec, op. cit., p. 276, nota 22.* Despre ediţia din 1814 vorbeşte şi A. R. Rangabé, *Précis d'une histoire de la littérature néohellénique*, Berlin, S. Calvary et Cie, Libraires Editeurs, 1877, t. I, p. 115.

[65] Apud : Λ. Ι. Βρανούση, Συμβολὴ στὴν ἔρευνα γιὰ τὰ τραγούδια τοῦ Ρήγα, *op. cit.*, p. 6.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tipăritură, mai aflăm că Rigas era cîntat şi de elevii Academiei domneşti din Iaşi, pe la 1815, atunci cînd Gheorghios Gazis era elev aici, iar manuscrisul nostru se referă, după cum am văzut, la un muzicant care-l cînta pe Rigas. Aceasta dovedeşte cît de mult cuceriseră cîntecele lui publicul ieşean de atunci, cînd spiritul revoluţionar creştea, pe măsură ce se apropia anul 1821.

La această răspîndire a cîntecelor lui Rigas a contribuit, desigur, spiritul de eliberare, care, după revoluţia burgheză din Franţa căpătase manifestări concrete.

La începutul secolului XIX, armata luptătorilor creştea din zi în zi. Aproape toţi oamenii de cultură greci s-au încadrat în acţiunea de educare a neamului şi pregătire a revoluţiei. Ei scriau cîntece revoluţionare, broşuri, traduceau cărţi din literatură elină şi alte cărţi progresiste din literatura universală, care au îmbogăţit tezaurul filologic al revoluţiei şi au trezit spiritul naţional, mîndria de altădată a Greciei. În 1816, Nicolae Scoufos, „unul din intelectualii eterişti greci din Bucureşti" [65], scria: „Neamul acesta (grecesc) abătut de mulţi ani de pe calea cea dreaptă, a început în fine să se îndrepte către aceasta. Paşii lui sînt repezi şi îndrăzneţi şi, precum se vede, finalul luptelor sale nu va fi prea îndepărtat. O emulaţie generală nemaiîntîlnită în istoria naţiunilor însufleţeşte neamul grecesc şi grecul de azi tinde să imite pe strămoşii săi nemuritori" [67].

În această ridicare generală a spiritului revoluţionar, la toate popoarele balcanice, cîntecele revoluţionare au jucat un rol foarte important. Ele puteau fi învăţate şi de oamenii simpli, fără carte, de întreg poporul care dorea să scuture jugul otoman. Acestor cîntece — scrie istoricul Philimonas — îşi datorează în mare parte libertatea Grecia, fiindcă ele, la fel ca Eteria, au unit gîndul tuturor [68].

Cîntecul pe care l-a auzit şi l-a copiat arhidiaconul Nichifor este „Marseillaise"-a greacă, atribuită lui Rigas Velestinlis. Asupra acestui cîntec s-au produs, de asemenea, îndoieli. Vranoussis este primul care a scris: „Avem puţine şanse ca să ne lămurim în legătură cu „Marseillaise"-a greacă (Haideţi copii ai Grecilor) şi celelalte versificări care au fost atribuite lui Rigas" [69]. După cum am văzut, documentele austriece în legătură cu Rigas, amintesc de trei cîntece revoluţionare: „Thuriul", unul care imita cîntecul popular francez „La Carmagnole", cîntat pentru prima dată în 1792 şi al treilea care imita cîntecul german „Freut euch des Lebens", ale cărui versuri sînt scrise de Johan Martin Usteri (1763—1827) muzica datorîndu-se lui Hans Georg Nägeli (1773—1836) [70]. „Thuriul" şi cîntecul care imită „La Carmagnole" sînt cunoscute deja. Dar care este acel cîntec al lui Rigas care imita „Freut euch des Lebens"? Vranoussis exclude posibilitatea de a fi cunoscutul nostru cîntec „Marseillaise"-a greacă (Haideţi copii ai Grecilor), care se cînta, după opinia sa, pe melodia cîntecului „Allons enfants de la patrie" [71]. Dar părerea aceasta este de asemenea pusă sub semnul întrebării, dat fiind că tot Vranoussis a descoperit un manuscris cu un cîntec care seamănă la forma sa versificată cu „Haideţi copii" şi cu „Oda victorioasă a ruşilor", dar melodia sa «nu pare să amintească de „Marseillaise"-a franceză» [72].

Desigur ancheta austriacă aminteşte numai de cîntecele care i-au căzut în mînă. Dar aceasta nu înseamnă că Rigas n-a scris şi alte cîntece revoluţionare. Concluziile anchetei dovedesc că Rigas potrivea melodiile arhicunoscute ale vremii, mai ales cele care ridicau masele populare franceze, pe versurile revoluţionare potrivite intenţiilor sale de a ridica masele populare asuprite de dominaţia otomană. Problema, însă, care se pune este dacă aceste cîntece şi-au păstrat forma iniţială

---

[66] Nestor Camariano, *Un eterist fruntaş din Bucureşti: Nicolae Scoufos*, în „Studii", t. 26, nr. 4 (1973), p. 803.

[67] Max.-Samson-F. Schoell, Συνοπτικὴ ἱστορία τῆς ἑλληνικ. φιλολογίας ... μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ γαλλικοῦ ὑπὸ Σκούφου. Ἐν Βιέννῃ, ἐκ τοῦ ε'λληνικοῦ Τυπογραφείου δὲ Χιρσφέλδ, 1816, τ. I, σ.β'—γ'.

[68] Ιωάννος Φιλήμοκος, *op. cit.*, σ. 215.

[69] Α. Ι. Βρανούση, Συμβολή στήν ἔρευνα γιά τά τραγούδια τοῦ Ρῆγα, *op. cit.*, p. 14.

[70] Idem, Ὁ "Πατριωμικός "Χμνος" τοῦ Ρήγα καί ἡ Ἑλληνική "Κορμανιόλα", *op. cit.*, σ. 8.

[71] *Ibidem*, σ. 27, σῆμ. I.

[72] Idem, "Ωδή ἐπινίκιος τῶν Ρώσσων", *op. cit.*, p. 300, σημ. I·

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sau, trecute în gura luptătorilor, a fost schimbată și melodia lor? Cîntecul nostru ar putea să rezolve unele din problemele puse mai sus. Rizos Neroulos care, desigur, a auzit de mai multe ori cîntecul „Haideți copii ai Grecilor" atunci cînd se afla în Iași, scrie că este la fel cu *Allons enfants de la Patrie*[73] și că era foarte popular, plăcea chiar și oficialităților turcești care, însă, nu și-au pus niciodată întrebarea ce spune acest cîntec[74]. Profesorul Florin Bucescu, care a avut amabilitatea să răspundă la apelul nostru și să descifreze notele muzicale parasimantice, arată că melodia este a „Marseillaise"-i, adaptată versurilor grecești.

Nu este exclus ca acest cîntec să se fi tipărit în Iași. La 24 august 1824, Manuil Vernardos din Creta scria lui Dionysios Romas să-i „păstreze broșura aceea cu cîntecele Libertății, care am tipărit-o în Moldova la fel și *Allons enfants de la Patrie*, cîntec cu notele muzicii, și cînd mă voi stabili la vreun loc, am să trimit să vi le cer ca să le retipăresc"[75].

Manuil Vernardos nu ne spune dacă se referă la cîntecul francez propriu-zis, compus de Rouget de Lisle, sau la varianta sa greacă, scrisă de Rigas. De asemenea, nu ne spune cine a scris notele muzicale. Dacă „broșura" de care vorbește este identificată cu Ἄσματα καὶ ποικιλμάτια διαφόρων[76], despre *Allons enfants de la Patrie* nu cunoaștem absolut nimic. Nici măcar nu știm dacă a fost editată ca foaie volantă sau este și ea în felul ei o broșură, împreună cu alte cîntece revoluționare. Manuil Vernardos n-a reușit să salveze nici un exemplar din aceste publicații. Cu toate că a publicat alte cărți, nu găsim să-și fi îndeplinit dorința de a le republica. În orice caz, publicația nu are legătură cu manuscrisul nostru. Arhidiaconul Nichifor nu a copiat cîntecul nostru dintr-o publicație. El l-a auzit la cîntăreți populari. Dovadă că e așa, este că el dă în Indexul manuscrisului său (f. 4 v, litera O) titlul "Ὅσοι εἴσθε τῶν Ἑλλήνων" care nu corespunde cu titlul "Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων". Versurile date de el au altă ordine decît cele cunoscute. Încă o dovadă că el *a auzit* acest cîntec este faptul că el a încurcat ultimele două strofe. Acest fapt este trădat de ultima strofă care nu are înțeles. Iată cum a copiat cîntecul Nichifor:

Ὅσοι εἴσθε τῶν Ἑλλήνων κόκκαλα ἀνδρειωμένα,
Τά σώματα ἐσκορπισμένα, τώρα λάβετε πνοήν,
τώρα λάβετε πνοήν.
Νά ὅπλα λάβομεν, Ἕλληνες ἄγομεν,
ποταμιδόν ἐχθρῶν τό αἷμα
ἄς μρέξῃ πρό ποδῶν.
Στήν φωνην τῆς σάλπιγγός μου ἀπ'τούς τάφους νά εὐγῆτε,
τήν πατρίδα σας νά διῆτε, τόμαςκλαίει καί θρηνεῖ.
Νά ὅπλα λάβομενκλπ.
Λεῦτε θαῖδες τῶν Ἑλλήνων, ἄς φανῶμεν ἄξιοι κείνων,
ἐκδικήσωμεν ἀνδρείως, κάθε ὄνειδος ἐ ἐχθρῶν.
Τά ὅπλα λάβομεν κλπ.
Ὁ καιρός τῆς δόξυς ἦλθεν, ἐκδικήσωμεν ἀκδρείως,
τόν ζυγόν τῆς τυραννίδος, ποῦ νᾶς δώσαε τήν ἀρχήν.
Τά ὅπλα λάβομεν. Ἕλληνες ἄγομεν,
ποταμιδόν ἐχθρῶν τό αἷμα
ἄς τρέξῃ πρό ποδῶν.

Corect ar fi fost, după părerea noastră, dacă ultimele două strofe ar fi sunat astfel:

3) Λεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, ἡ Παμρίς μᾶς προσκαλεῖ,
ἄς φανῶμεν ἄξιοι κείνων πού μῶς δώσαν τήν ἀρχήν.
4) Ὁ καιρός τῆς δόξης ἦλθεν, ἐκδικήσωμεν ἀνδρείως,
Τόν ζυγόν τῆς τυραλλίδος, κάθε ὄνειδος ἐχθρῶν.

---

[73] Jacovaky Rizo Neroulo, *Op. cit.*, p. 48—49.
[74] *Ibidem*, p. 48.
[75] Δ. Γρ. Καμπούρογλου, Ἱστορικόν ἀρχεῖον Διονᾶσίου Ρώμα, 'Αθῆναι,' Εκ τοῦ τυπογραφείου τῆς "Κονίννης", 1901, τ. Α' (1819—1825), σ. 273, δοκ. ἀριπ. 145.
[76] Nestor Camariano, Ἄσματα καὶ Ποικιλμάτια διαφόρων, *op. cit.* nota introductivă.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(Hai copii de greci, cu toţii, căci ne cheamă scumpa Ţară,
Să fim vrednici de părinţii care început ne dară.
A sosit timpul de slavă, să sfărmăm cu vitejie
Jugul cel plin de ocară pus pe noi de tiranie).

Profesorul Nicolae Pintilie, care a răspuns prompt la rugămintea noastră, a redat astfel în româneşte acest cîntec grecesc :

Cîţi sînteţi viteji şi osul grecilor vi-i obîrşie,
Din împrăştiate trupuri să luaţi suflare vie.
Haideţi, grecilor, cu arma-n mînă,
Sîngele vrăjmaşilor ca fluviul
Să vă curgă la picioare.
La sunarea goarnei mele să ieşiţi din gropi uitate,
Să priviţi Patria voastră cum boceşte şi se zbate.
Haideţi, grecilor etc.
Hai, copii de greci, cu toţii, vrednici de străbuna ţară,
Să plătim cu vitejie a duşmanilor ocară.
Haideţi, grecilor etc.
A sosit timpul de slavă, ca să răzbunăm cu sete
Jugul tiraniei care începutul vostru-l dete.
Haideţi, grecilor, cu arma-n mînă,
Sîngele vrăjmaşilor ca fluviul
Să vă curgă la picioare.

Concluzia care se desprinde de pe urma celor arătate pînă acum este că oraşul Iaşi devenise în primele două decenii ale secolului trecut un centru important de agitaţie şi de propagandă revoluţionară pentru eliberarea popoarelor balcanice de sub jugul otoman. Principatele Române au jucat un rol deosebit în revoluţia din 1821, această încercare comună tuturor popoarelor balcanice, ajutate de voluntari ai altor popoare, de a se elibera[77]. Rigas Velestinlis a fost promotorul acestei mişcări iar cîntecele lui au constituit un factor esenţial de trezire şi de ridicare a tineretului. Cu ele pe buze vor lupta şi se vor jertfi pe cîmpurile bătăliilor viitoare.

[77] Este semnificativă din punctul acesta de vedere informaţia lui N. Todorov referitoare la compoziţia naţională a luptătorilor eterişti din Principatele Române. El a descoperit listele întocmite de autorităţile ruseşti cu eteriştii care au trecut Prutul, după înfrîngerea mişcării în Principate. Lista întocmită ne dă următorul tablou : din 1002 eteriştii, 503 au declarat că sînt greci, 199 moldoveni, 9 valahi, 132 bulgari, 72 sîrbi, 2 muntenegreni, 2 bosniaci, 4 dalmaţi, 16 ruşi, 15 ucraineni, 3 lipoveni, 7 albanezi 6 ţigani 4 unguri, 4 polonezi 3 turci creştinaţi, 3 francezi, 3 italieni, 2 nemţi şi 1 spaniol (N. Todorov, *Quelques renseignements sur les insurgés grecs dans les Principautés danubiennes en 1821*, în volumul comemorativ *Essays in Memory of Basil Laourdas*, Salonic, 1975, p. 471—477.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CÎTEVA ÎNSEMNĂRI PRIVIND ATITUDINEA ROMÂNILOR FAȚĂ DE LUPTA SERBIEI PENTRU INDEPENDENȚĂ

DE

ION DEJAN
(Novi Sad, R.S.F. Iugoslavia)

Începutul lungului șir de lupte în această parte a Europei împotriva asupririi străine și pentru formarea unor state libere și independente este marcat de puternica răscoală antiotomană a poporului sîrb din anul 1804, sub conducerea lui Karaghiorghe, la care și poporul român a contribuit activ. Răscoala respectivă a deschis calea acțiunilor organizate ale popoarelor balcanice pentru libertate socială și națională. Istoricul austriac B. Kallay spunea că „toate popoarele din Turcia europeană considerau cauza insurecției sîrbe ca o cauză proprie"[1]. Lupta sîrbilor a avut un puternic ecou în Muntenegru, Muntenia, Grecia, Bulgaria etc., iar în luptele desfășurate în perioada 1804—1813 s-au încadrat români, greci, bulgari și alții[2]. De asemenea, trebuie precizat că, după răscoală, Serbia urmărea cu multă atenție evenimentele din Peninsula Balcanică iar odată cu izbucnirea mișcării revoluționare condusă în Țara Românească de Tudor Vladimirescu (1821) o interesa tot ce se petrecea și la nord de Dunăre, pentru a profita de situație în cazul cînd Imperiul otoman ar fi întîmpinat greutăți în politica sa externă[3].

De aceea, atît documentele din arhivele românești, cît și cele iugoslave sînt deosebit de interesante, deoarece scot în evidență unele aspecte noi și în special ecoul de care s-a bucurat la sud de Dunăre mișcarea revoluționară a lui Tudor Vladimirescu. Este demn de remarcat rolul jucat de Hadži Prodan Gligorijević în revoluția lui Tudor Vladimirescu. Astfel, în istoriografia sîrbă este cunoscut faptul că Hadži Prodan a participat activ la prima răscoală a sîrbilor, respectiv că a organizat revolta din 1814 împotriva turcilor, însă prea puțin se știe despre timpul petrecut de acesta în Muntenia, ca și în rîndurile mișcării lui Tudor Vladimirescu. Ajuns în Muntenia în anul 1817, Hadži Prodan a intrat în rîndurile arnăuților din garda domnitorului Ioan Caragea, ceea ce constatăm din scrisoarea lui Stevan Živković-Telemah adresată din București lui Vuk Karadžić la Viena[4].

Odată începută revoluția, Hadži Prodan Gligorijević a primit sarcina de a respinge pe răsculați și astfel îl aflăm în luna februarie 1821 în Oltenia. La mănăstirea Motru, însă, a trecut de partea răsculaților și, împreună cu arnăuții săi, a încercuit într-un conac 30 de boieri[5]. La începutul lunii martie 1821, Hadži Prodan a primit ordin ca, împreună cu arnăuții săi, să se îndrepte spre București, deoarece din Moldova pornise mișcarea eteristă spre Muntenia. Ajungînd și armata de panduri a lui Tudor la București, acesta îi mărește efectivul la sfîrșitul lunii aprilie 1821 cu încă 370 de luptători, astfel că Hadži Prodan deținea sub comanda lui peste 1 000 de luptători pentru a căror întreținere primea la 15 mai 1821 suma de 120 000 lei[6]. Precizăm că Hadži Prodan personal a ajutat bănește răscoala și, în același timp, în fața conducătorilor răscoalei era considerat apărătorul intereselor sîrbilor din București și din regiunea Ilfovului[7].

---

[1] B. Kallay, *Geschichte des serbischen Aufstandes 1807—1910*, Wien, 1910, p. 132.

[2] D. Djordjević, *Révolutions nationales des peuples balcaniques (1804—1814)*, Beograd, 1965, p. 38.

[3] Državni arhiv Srbije, Fond Knjaževska kancelarija, doc. 373—376, din 1821.

[4] *Vukova prepiskal*, Beograd, 1907, p. 63.

[5] *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, I, București, 1959, p. 224.

[6] *Ibidem*, II, p. 169—170.

[7] *Ibidem*, p. 275.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

După uciderea lui Tudor Vladimirescu de către eteriști și înfrîngerea răscoalei de către turci, Hadži Prodan părăsește Muntenia și se stabilește la Hotin, unde moare în luna octombrie 1826 [8].

Odată cu declanșarea Revoluției din 1848, mișcările revoluționare au cuprins majoritatea provinciilor Imperiului habsburgic. Astfel, în martie 1848, în numeroase orașe din Transilvania au avut loc demonstrații de stradă „ca adevărate manifestații revoluționare"; acest proces revoluționar a cuprins și teritoriile iugoslave, din Voivodina pînă la Marea Adriatică [9].

Avocatul I. Buteanu, unul dintre conducătorii revoluției din Transilvania, se afla în martie 1848 la Zagreb, în scopul sondării terenului pentru o acțiune comună cu revoluționarii de aici. Dintre conducătorii revoluției din 1848 exilați sau surghiuniți, după înfrîngerea acesteia, Nicolae Bălcescu a fost cel care a urmărit cu cea mai mare consecvență constituirea unui front comun al revoluționarilor din monarhia habsburgică și din sud-estul Europei. Din Transilvania și Banat, Bălcescu a trecut în Serbia [10]. Consulul Franței la Belgrad, Fabre, semnala, într-un raport înaintat Ministerului de Externe al țării sale, la 28 decembrie 1848, prezența lui Bălcescu în capitala Serbiei, informînd că fusese vizitat, cu o zi înainte, de „un proscris valah" venit aici prin Transilvania și Banat. Deși nu i se dă numele, acesta era cu siguranță Bălcescu, deoarece în perioada respectivă el se afla la Belgrad [11].

Relațiile dintre emigranții revoluționari români și autoritățile sîrbești erau foarte bune, Belgradul fiind socotit un centru ideal de in[illegible]re, constatare precizată și într-o scrisoare a lui Ion Ghica către N. Bă[illegible] trimisă acestuia la Belgrad la 10 ianuarie 1849, în care îi comunica acestu[illegible]inte de a părăsi capitala Serbiei, să angajeze un corespondent care să-l [illegible]e rapid și exact asupra evenimentelor din această țară. Aceste rapoarte, s[illegible]ica, pot fi trimise la Constantinopol și pe adresa lui Nicolaevič, agentul Serb[illegible] capitala Turciei [12].

Criza orientală izbucnită în timpul războiului Crime[illegible]53—1856) nu a rezolvat problema eliberării depline a popoarelor din Balcani. Tratatul de la Paris, din martie 1856, menționînd încă suzeranitatea otomană asupra Principatelor Române și Serbiei.

Pe plan extern, după 1856 Principatele Române și Serbia aveau obiective comune: abolirea suzeranității otomane, lupta contra dominației habsburgice, coordonarea liniei politice comune față de acțiunile diplomatice ale marilor puteri în sud-estul Europei, acordarea de ajutor populației din Peninsula Balcanică aflată sub directa dominație a Imperiului otoman.

Pentru realizarea acestor țeluri comune, cu mult timp înainte s-a pus problema existenței unor agenții diplomatice. Astfel, cneazul Miloš Obrenović, deținînd în Muntenia un mare număr de proprietăți și făcînd un intens comerț, mai ales cu sare, avea interes deosebit pentru existența unor relații amicale între Serbia și Principatele Române. De aceea, încă de la începutul domniei sale, Miloš a avut emisari personali în Principate, care, însă, nu se bucurau de statut diplomatic. Primul său emisar a fost Mihajlo German, prieten și om de încredere al cneazului; abil și devotat, el a îndeplinit această funcție de agent pînă în luna august 1836, cînd în această funcție a venit Dimitrije Mustakov [13].

Deoarece în primii ani ai domniei lui Alexandru Ioan Cuza Principatele Unite nu aveau un reprezentant diplomatic la Belgrad, întreaga activitate pe acest plan a fost îndeplinită cu multă competență de către Costache Negri, agentul român la Constantinopol. Această agenție a jucat un rol deosebit de important în incidentul

---

[8] *Ibidem*, V, p. 445.

[9] Arhiv Istorijskog Instituta, Beograd, Fond corespondența M.A.E., Franța, inv. 99/3.

[10] Radu Flora, *Relațiile iugoslavo-române*, în „Lumina", nr. 6/1968.

[11] Arhiv Istorijskog Instituta, Beograd, inv. 92/20, 28 decembrie 1848.

[12] N. Bălcescu, *Opere*, IV *(Corespondență)*, București, 1964, p. 508.

[13] Državni Arhiv Srbije, Fond Srpska Agencija u Bucureštu, dos. III/1836, nr. 3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

diplomatic dintre Serbia și Imperiul Otoman, provocat de transportul armelor sîrbești prin România (1862) [14].

Guvernul sîrb avea nevoie de arme împotriva Imperiului otoman, deoarece în anul 1862 au avut loc la Belgrad incidente între garnizoana otomană și populația orașului [15]. Măsurile militare și administrative luate de statul român pentru protejarea transportului de arme, asumîndu-și mari riscuri, au fost calificate de ministrul afacerilor externe al Serbiei, Ilija Garašanin, ca „un mare serviciu". Atitudinea corectă a României cu ocazia tranzitului de arme din anul 1862, care a permis Serbiei să primească un armament modern, cu care să-și înzestreze întreaga armată, a consolidat și mai mult relațiile dintre cele două țări vecine.

Pluralismul și profunzimea relațiilor româno-sîrbe au impus stabilirea de relații diplomatice între cele două țări. Pe acest plan, în februarie-martie 1863 s-a ajuns la un schimb de corespondențe între România și Serbia cu privire la numirea de agenți diplomatici la Belgrad și București. În realitate, aceasta însemna înființarea Agenției diplomatice române la Belgrad și reorganizarea Agenției sîrbe la București [16]. La 28 februarie 1863, cneazul Mihajlo Obrenović, prin trimisul său special Karol Patzek, a făcut cunoscut principelui Cuza că intenționează să numească agent diplomatic la București pe Kosta Magazinović, consilier la Curtea de Casație a Serbiei. La rîndul său, principele Cuza, pe bază de reciprocitate, a luat măsuri pentru înființarea Agenției diplomatice române la Belgrad. Primul agent diplomatic român a fost Theodor Callimachi [17]. *Trebuie precizat că cei doi diplomați au fost acreditați conform procedurii uzuale între statele suverane, fără a se ține seama de suzeranitatea otomană.* În același timp, garanția exercitată de puterile europene prin Tratatul de la Paris din 1856 nu a constituit o îngrădire, în cazul de față, a drepturilor pe care cele două țări și le-au asumat de a institui oficii diplomatice în capitalele lor.

După retragerea garnizoanelor otomane din Serbia, în mai 1867, prin care s-a pus capăt dominației otomane directe, s-a ajuns la încheierea tratatului de alianță sîrbo-română. Tratatul a favorizat prosperitatea economică și comercială a celor două state vecine și prietene. Pentru Serbia, tratatul încheiat cu România a constituit baza politicii sale în viitor sau, cum se exprima Nicolae Iorga, „un angajament solemn" [18].

În 1875 s-a redeschis criza orientală, prin izbucnirea răscoalei din Bosnia și Hercegovina, răscoală pe care România a sprijinit-o efectiv. În sfîrșit, în urma războiului din 1877—1878 la care au luat parte armatele României, Serbiei și Muntenegrului, aceste trei state, conform hotărîrilor Congresului de la Berlin (1878), au devenit independente.

Aceste succinte însemnări evidențiază elocvent colaborarea exemplară dintre popoarele român și sîrb pentru obținerea independenței naționale, ceea ce a dus la cimentarea relațiilor de prietenie dintre cele două state.

---

[14] *Tranzitul armelor sîrbești prin România sub Cuza vodă (1862)*, în „Romanoslavica", XI, București, 1965, p. 39.

[15] Biblioteca Academiei R.S.R., Arhiva Cuza vodă, Corespondența Agenției sîrbe din București, pînă la 1870.

[16] Milan Vanku, *Înființarea agențiilor diplomatice de la București și Beograd (1863)*, în „Balkanika", V, Beograd, 1974, p. 296.

[17] G. G. Florescu, *Înființarea agențiilor diplomatice la Belgrad și București*, în *Reprezentanțele diplomatice ale României*, I, București, 1967, p. 126—127.

[18] N. Iorga, *Politica externă a regelui Carol I*, ed. II, București, 1923, p. 121.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

IAȘII ȘI UNIREA CEA MARE A ROMÂNILOR DIN 1918

DE

GHEORGHE I. FLORESCU și DONALD E. BAIN (Rochester, N.Y., S.U.A.)

Vatră a românismului și simbol al celor mai înalte idealuri naționale, Iașii adună între zidurile lor o istorie glorioasă, căreia secolele i-au sporit mereu prestigiul și strălucirea, conferindu-i sens și durată, dar și o aură de legendă, proprie oricărui trecut falnic. Fapte unice și oameni pe măsura lor au făcut ca încă de la începuturile ei, otitoria acestei urbe să se confunde cu devenirea istorică a românilor. S-a relevat de altfel că vechea capitală a lui Ștefan cel Mare reprezintă o „creație organică" a Moldovei și deci a întregului neam [1]. Fără a se remarca prin isprăvi spectaculoase, această citadelă națională, al cărei letopiseț tăinuiește însă izbînzi dobîndite în confruntări înscrise în istoria Europei, s-a afirmat în momentele decisive ale înaintării românești, însușindu-și jertfa ca pe o adevărată chemare. Scrutîndu-i-se trecutul, nu o dată s-a spus despre Iași că este un „oraș al tuturor sacrificiilor și al tuturor unirilor, care, printr-o generozitate fără exemplu în istorie, s-a desbrăcat de toate bunurile sale, ca să realizeze unirea în 1859" [2]. La fel a procedat șase decenii mai tîrziu, atunci cînd românii au hotărît să înfăptuiască Unirea cea Mare. „Tot la Iași — se va recunoaște de altfel peste ani — s-a săvîrșit adevărata Unire. Acolo s-au întîlnit, au lucrat împreună, au suferit grozăvia vremii cumplite, dar au trăit și clipele de nădejdi împreună, dînd mîna frățește, reprezentanții Bucovinei, ai Basarabiei și ai Ardealului" [3].

Nu mult timp după intrarea României în războiul care avea să-i confere dreptul de a-și reuni, între granițele sale firești, pe toți fiii despărțiți secole și secole de fruntarii arbitrare, atunci cînd speranțele unui neam se vedeau amenințate a se transforma, rînd pe rînd, în tot atîtea deziluzii, Iașii s-au înfățișat ca cetatea către care se îndreptau toți cei convinși că mai devreme sau mai tîrziu idealul dintotdeauna al românilor va deveni o realitate. Conferindu-i-se de către istorie emblema de cea dintîi capitală a tuturor românilor, înainte ca la Alba Iulia să se fi consfințit unirea lor deplină, acest colț luminos de țară a devenit, din toamna anului 1916, simbolul rezistenței naționale. „Orașul amintirilor glorioase — nota cineva la 8 decembrie 1916 —, orașul de lumină, de cultură și de generozitate, vechea și încîntătoarea capitală a Moldovei a devenit azi Capitala întregului neam românesc. Aici, unde s-a zămislit Unirea Principatelor române, se va zămisli în curînd și unirea tuturor țărilor locuite de Români. Aici își găsesc azi refugiu și mîntuirea fiii pribegi ai țării" [4]. Încă o dată, Iașii erau chemați să-și confirme

---

[1] N. Iorga, *Ce a fost, ce este și ce poate fi Iașul*, Conferință ținută în aula Universității din Iași, 6 aprilie 1915, p. 10 ; vezi și *Aspecte ale luptei pentru unitate națională. Iași : 1600—1859—1918*, Iași, 1983, *passim*.

[2] „Dezbaterile Adunării Deputaților", ședința din 26 mai 1921, p. 2747 (în continuare vom cita prescurtat — *DAD* —, indicînd apoi data ședinței) ; Gh. I. Florescu, *Iași — cetate a „rezistenței pînă la capăt"*, în „Cronica" (Iași) din 25. XI. 1983, p. 1, 5.

[3] *DAD*, 26 martie 1923, p. 1582.

[4] *Iașul ospitalier*, în „Mișcarea" din 8.XII.1916, p. 1 ; vezi și Peneș, *Iașul simbolic*, în „Mișcarea" din 29.XI.1916, p. 1 ; I. Agrigoroaiei, G. Calcan, M. Strugariu, *Unirea din 1918 și presa din orașul Iași*, în „Cercetări istorice", Iași, IX—X, 1978—1979, *passim* ; A. Loghin, Ion Agrigoroaiei, *Presa ieșeană în apărarea integri-*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

vocația lor de agoră națională, către care se îndreptau toți românii în clipe de restriște, cînd urmau a fi adoptate decizii unice ori atunci cînd era nevoie să-și înfrîngă deznădejdea, pentru a se avînta iarăși în luptă. În toamna anului 1916, cînd totul părea pierdut, cînd înaintarea armatelor invadatoare se credea de nestăvilit, cînd existența însăși a ființei naționale era pusă sub semnul întrebării, Moldova s-a înfățișat tuturor, din nou, drept pămîntul care, abia atins, conferea fiecărui român, ca într-o mitologie metamorfozată în realitate, forța necesară de a se ridica încă o dată împotriva unui dușman ce ne transformase țara într-un cîmp de luptă, pustiit și rece. Pămîntul apărat, peste veacuri, de atîția domni a căror glorie a intrat în legendă, i-a adunat pe cei care, obligați să accepte martiriul retragerii, s-au îndreptat către Iași ca spre un spațiu providențial. Moldova a rămas, nu printr-un capriciu al împrejurărilor, singura provincie românească liberă, întrucît, porțile i-au fost apărate de cei care știau că un asemenea teritoriu nu putea fi cucerit cu forța armelor. Iar prin granițele pe care și le transformase într-un zid ce va demonstra că „pe aici nu se trece!", acest tărîm fabulos va deveni centrul rezistenței naționale, în timp ce capitala lui își va dobîndi privilegiul de citadelă a idealului național[5]. Și, înainte ca toți cei adunați între zidurile sale salvatoare să pregătească și să declanșeze victoriile viitoare, acest oraș s-a sacrificat pe sine, ca și altădată, pentru a asigura celor ajunși aici adăpost, hrană și mîngîiere, prezentîndu-se, în acele zile triste, ca o adevărată cetate a tuturor suferințelor, dar și a celor mai frumoase speranțe[6]. Retragerea, însă, nu a fost considerată o capitulare, căci, așa cum vor remarca adeseori cei obligați să accepte acest sacrificiu, „am avut mîndria de a ne duce la Iași cu armata noastră zdrobită, dar cu steagul nostru care nu s-a înclinat nici odată înaintea dușmanului"[7]. Așadar, îndreptîndu-se către metropola învăluită de atîtea amintiri pilduitoare, cei care își părăsiseră casele în fața forței brute a armelor vedeau în Iași punctul de plecare al confruntărilor care se vor încheia, inexorabil, cu eliberarea tuturor pămînturilor românești. Primindu-i, urmașii celor care hotărîseră prima unire le reaminteau că „ați venit în orașul Iași, oraș [...] în care s-au săvîrșit cele mai mari fapte ale istoriei noastre", asigurîndu-i, înainte încă de a fi fost rostită decizia ce va deveni celebră nu peste mult timp, că „vom rămînea în Moldova, așa cum suntem; peste noi nu vor trece!"[8]. Dintr-o dată, cetatea atîtor ziduri glorioase, transfigurate în tot atîtea bastioane, a devenit în ochii tuturor un perimetru al nădejdilor renăscute, către ceea ce urma a fi nu o răzbunare, ci redobîndirea încrederii de sine. Ieșenii propuneau, prin reprezentanții lor în cel mai înalt forum de rostire publică al țării — Parlamentul —, ca Moldova să fie transformată într-un centru de rezistență, unde să fie pregătită confruntarea decisivă, întrucît o bătălie pierdută nu putea, desigur, să însemne înfrîngerea unui neam[9]. Confruntați cu o istorie care nu li s-a dezvăluit numai în ipostaza ei triumfală, cei ce sălășluiau în această veche vatră moldavă știau că în vremuri de răscruce românii au miraculoasa forță de a-și resuscita cele mai înalte sentimente de bărbăție, îmbrăcînd mantia sacrificiului patriotic, aceea care le conferă o încredere nestrămutată în victoria finală. În chiar ziua în care N. Iorga rostea, în fața aleșilor țării, adunați în sala Teatrului Național, acel imn eroic ce argumenta că singura cale a izbînzii era *„rezistența pînă la capăt"*, se concluzia că „Iașul, unde s-a făurit România de eri, Iașul este orașul hărăzit de D-zeu să fie locul unde se va făuri România de mîine, România cea mare, adevărata României, care va cuprinde în

---

tății teritoriale, a independenței, suveranității naționale și a păcii (1918—1928), în *AȘUI*, Istorie, t. XXVI, 1980, p. 49 și urm.

[5] Arhivele Statului București, Fond Jurnalele Consiliului de Miniștri, dosar 40/1920, f. 380.

[6] Pascal Toncescu, *Un an de pribegie. Decembrie 1916. Decembrie 1917*, Odessa, 1917, p. 8; I. G. Duca, *Iași — Primele săptămîni* (I) și (II) în „Flacăra" din 22.I.1981, p. 28 și 29.I.1981, p. 20; D. D. Pătrășcanu, *Vinovații. 1916—1918*, București, 1918, p. 127.

[7] *DAD*, 1 iulie 1920 p. 173.

[8] Idem, 13 decembrie 1916, p. 33.

[9] „Dezbaterile Senatului" (în continuare *DS*) ședința din 13 decembrie 1916, p. 49; „Mișcarea" din 11.XII.1916, p. 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

hotărîre ei naturale pe toți cei ce grăiesc dulcea limbă românească" [10]. Niciodată, în întreaga istorie a unui popor ce își măsura înaintarea în timp prin pașii care-l apropiau de ziua înfăptuirii idealului național, o urbe românească nu se impusese pînă atunci ca emblemă a năzuințelor și a speranțelor generale. Nu o conjunctură favorabilă sau un cîrmuitor hotărîau ca Iașii să devină adevărata capitală a românismului în momentele cele mai importante ale ascensiunii noastre către clipa Marii Uniri, ci istoria însăși. Înainte de a se afirma ca o cetate a rezistenței, acest burg „a fost, așa cum vor recunoaște toți, un bunic bun și milos, care a rupt din pîinea de la gura copiilor lui spre a o împărți cu noi" [11]. Orașul care renunțase cîndva la prerogativele de capitală, fără a pretinde ceva în schimb, căci, așa cum declara M. Kogălniceanu, este preferabil „să crească iarba pe ulițele Iașului, decî să nu se facă unirea" [12], avea să-și dezvăluie, abia în anii celor mai cumplite confruntări de arme, adevărata sa forță, demonstrînd că moldovenii știau că destinul lor era acela de realizatori ai tuturor unirilor românești. După ce meditase, de la înălțimea trecutului, atît asupra gloriei, cît și asupra dezastrului, vechea cetate a celor dintîi cronicari renunța la a-și contempla statuile domnilor și ale cărturarilor ei, ridicîndu-se deasupra dezamăgirilor de început, pentru a aminti celor ajunși în Moldova de măreția înaintașilor și de strălucirea viitorului. Niciodată responsabilitatea unui oraș românesc nu a fost mai mare. Prin demnitate și sacrificiu, această urbe s-a ridicat la înălțimea unui timp al deciziilor unice, căci, depășind deziluziile determinate de insuccesele de început, e. a înțeles că orice înfrîngere poartă în sine germenii victoriilor de mai tîrziu. Suportînd dificultăți nebănuite, Iașii au știut să mobilizeze brațele și mințile celor care, rezistînd în acest colț de țară, au reluat totul de la început, pregătind neamul pentru confruntarea decisivă și victoria cauzei românești.

Suprema răsplată a cetății învestite cu rangul de capitală a neamului, în momentele cele mai tragice ale devenirii unui popor liber, a fost aceea că aici s-au întîlnit pentru prima dată, peste granițele care mai existau încă, asemeni unor relicve ale unui timp revolut, români veniți din întregul spațiu ce urma a se constitui în adevărata lor *Țară*. După ce în iarna și în primăvara anului 1917, printr-un efort de voință al singurei provincii românești libere s-a reușit ca armata să fie refăcută, fapt care s-a repercutat asupra stării de spirit generale, convingerea unanimă era aceea că momentul revanșei nu era prea îndepărtat. Sentimentul acesta era determinat, așa cum se va mărturisi apoi, de evenimentele petrecute în mai 1917, „la Iași, unde s-a făcut atunci după refacere prima revistă a armatei reînviate, care ulterior la Mărășești [...] a dat întregirea neamului nostru" [13]. Nu mult timp după aceea, în cetatea moldavă soseau primii voluntari transilvăneni care urmau a se înrola sub steagul armatei române, ce aștepta semnalul declanșării ofensivei de la Mărăști. Intrarea acestora în „cetatea biruinței" era considerată de Octavian Goga drept „cea dintîi sărbătoare a unirii politice cu pămîntul ce se va rupe de sub sceptrul Habsburgilor" [14]. Gestul românilor de peste munți, care veneau la Iași înainte de a se îndrepta către Alba Iulia, pentru a împărtăși *credo*-ul neamului, conferea Iașilor semnificația de catedrală a sufletului, care luminase, prin vremuri, traiectoria inefabilă a gîndului ce aspira către unirea deplină. Toți cei adunați la 8 iunie 1917 în Piața Unirii, după ce avusese loc solemnitatea depunerii jurămîntului de către primul contingent de soldați transilvăneni și bucovineni, erau conștienți de faptul că participau la o demonstrație a afirmării sentimentelor naționale. Salutîndu-i pe aceia care defilau prin fața statuii ce simboliza Unirea, primul ministru declara că manifestația la care participau români de pretutindeni se desfășura, nu în mod fortuit, în „acest colț al României, care de azi înainte într-o întindere mică are un cuprins

[10] „Mișcarea" din 14.XII.1916, p. 1.
[11] *Ibidem*; vezi și *DAD*, 28 martie 1923, p. 1706.
[12] *DAD*, 26 mai 1921 p. 2747.
[13] Idem, 28 martie 1923, p. 1706; Gh. I. Florescu, *Iașii — factor activ în realizarea unirii depline*, în „Cronica" (Iași) din 2.XII.1983, p. 10.
[14] Octavian Goga, *Au venit ardelenii...*, în „România" din 7.VI.1917 p. 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mare, căci prin înfrățirea noastră România Mare este azi la Iași"[15]. În atmosfera de entuziasm general, declanșată de acea „primă Alba-Iulie"[16], cum va intra în istorie festivitatea din 8 iunie 1917, N. Iorga observa, adresîndu-se celor care cereau să se alăture armatei eliberatoare, că „ați venit aici ca să faceți, împreună cu tovarășii voștri din oastea noastră, România cea nouă [...]. Căci de fapt această Românie mai mare este îndeplinită încă de acum, odată ce se găsește în sufletele voastre, în voința voastră nebiruită"[17]. Autorul *Oltului*, la rîndul său, după ce se adresase celor prezenți în jurul statuii aceluia care întruchipa prima unire, releva, referindu-se la actul ce prefața desăvîrșirea unității naționale, că ceea „ce s-a petrecut [...] în Piața Unirii din Iași trage în cumpănă pentru noi cît o mare victorie pe cîmpul de bătălie"[18]. Peste ani, rememorînd acest moment, unul dintre participanți va preciza că „acolo, pe platoul Copoului, înainte de adunarea de la Alba Iulia, adevărații reprezentanți ai Ardealului, tineri voluntari gata să-și jertfească viața pentru țară, au defilat voioși, fără condițiuni [...], strigînd: Trăiască România Mărită"[19]. Reuniți în sala Teatrului Național, aleșii țării, impresionați de unanimitatea sentimentelor celor care, prinși într-o horă simbolică, ce voia să îmbrățișeze parcă toate pămînturile românești, cîntau *Deșteaptă-te române* și *La Marseillaise*, considerînd că asistaseră „la cea mai mare sărbătoare din cîte am putut noi, generația de azi, să vedem [...]. Pe lîngă înălțarea sufletească care ne-a dat-o nouă, celor îndurerați, cu sufletele călite de nenorocirile grozave prin cari am trecut — se recunoștea apoi —, ceea ce s-a petrecut azi este așa de măreț încît gîndul nostru vrea să străbată cu încredere în cutele ascunse ale viitorului"[20]. Conștient de implicațiile adînci ale jurămîntului celor de dincolo de Carpați, Leonte Moldovanu, după ce propunea să se ridice la Iași un monument care să simbolizeze ideea unirii totale, învedera faptul că „unitatea națională, visul de totdeauna al românilor, nu este încă realizată, însă unitatea sufletească este înfăptuită complet". Dincolo, însă, de aceste considerații, el sublinia faptul că „este bine să se comemoreze azi că acest oraș este izvorul de la care a purces toată nădejdea și toată acțiunea pentru înălțarea neamului nostru și mărirea Patriei"[21]. În sfîrșit, acela care fusese numit apostol al neamului releva că, nu întîmplător, hora unirii tuturor românilor s-a desfășurat în jurul statuii lui Al. I. Cuza și că, mai ales, „acest mare lucru transformator de suflet s-a întîmplat în capitala Moldovei care strînge astăzi puterile noastre, speranțele noastre, tot ceea ce a rămas din vigoarea noastră, pe care trebuie să o creștem pentru a ajunge la ceea ce avem înainte"[22].

În atmosfera acestei impresionante unități de gînd și simțire românească, Delavrancea, după ce mărturisea că și-a făcut din afirmarea ideii naționale o adevărată profesiune de credință, se adresa țării întregi, cerînd adoptarea grabnică a reformelor democratice reclamate de acele vremuri și propunînd „să dăm țăranilor eroi ceea ce trebuie să le dăm și să le dăm din toată inima și cu toată dragostea noastră. Să le dovedim că la fiecare picătură din sîngele lor picură o lacrimă fierbinte din ochii noștri"[23]. Din lăcașul de cultură ce va purta numele autorului *Horei Unirii*, marele istoric al tuturor unirilor românești arăta că dato-

---

[15] „Mișcarea" din 10.VI.1917, p. 1; „România" din 10.VI.1917 p. 1; *Discursurile lui Ion I. C. Brătianu*, publicate de George Fotino, vol. IV, *(25 februarie 1913—1 noiembrie 1918)*, București, 1940, p. 453.

[16] Cf. Petru Nemoianu, *Prima Alba-Iulia. Voluntarii români în războiul pentru întregirea neamului. Istoric general*, Timișoara, 1922, *passim*.

[17] N. Iorga, *Memorii*, vol. I, p. 34; „Mișcarea" din 10.VI.1917, p. 2.

[18] „România" din 15.VI.1917, p. 1.

[19] *DAD*, 26 martie 1923, p. 1582.

[20] Idem, 8 iunie 1917, p. 584.

[21] Idem, 9 iunie 1917, p. 585.

[22] *Ibidem*, p. 594; Gh. I. Florescu, *Activitatea parlamentară a lui N. Iorga în anii primului război mondial (1914—1918)* în „Studii și comunicări", III, Focșani, 1980, p. 227 și urm.

[23] *DAD*, 9 iunie 1917, p. 589; vezi și Gh. I. Florescu, *Delavrancea — parlamentarul*, în „Convorbiri literare" (Iași), nr. 11, noiembrie 1983, p. 6; idem, *Un tribun al unității naționale*, în „Cronica" (Iași), din 8. IV. 1983, p. 1, 8.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ria celor prezenți la Iași, în împrejurările de atunci, era aceea de a-l răsplăti pe țăranul aflat pe cîmpul de luptă, „de a-l îmbărbăta cu aceste reforme, pînă ce, biruitor, el va veni însuși să ne judece pe noi, iar pe dînsul să se înalțe“ [24]. Adoptarea, în preajma victoriilor românești din vara anului 1917, a reformelor anunțate în urmă cu aproape patru ani, i-a îndreptățit pe cei ce purtau în suflet speranța realizării aspirațiilor naționale să remarce că „de aici, de la Iași, au pornit în vremuri de bucurie sufletească principiile *unirii și ale împroprietăririi claselor țărănești*, sub fostul ei domnitor Cuza-Vodă ; tot aici, la Iași, a fost scris în cartea destinului României că în anul acesta de restriște și de tulburare sufletească să se îndeplinească actul cel mare din viața noastră politică“ [25]. Așadar, încă o dată, cetatea devenită cea dintîi capitală a României întregite, într-un moment cînd comuniunea sufletească a tuturor fiilor ei se desăvîrșise, s-a afirmat ca treaptă determinantă a ascensiunii către Marea Unire. De altfel, nu puțini au fost cei care au subliniat faptul că „din orașul celor mai mari clipe ale istoriei neamului a plecat și cel dintîi strigăt al îndreptării“ [26], adică al prefigurării cadrului economic, social și politic al României viitoare. La adăpostul tranșeelor și al baionetelor ce apărau porțile Moldovei, cei ce se aflau atunci la conducerea țării au găsit aici nu numai singurul pămînt liber, ci și o atmosferă propice adoptării deciziilor care aveau să culmineze cu aceea a actului prin care se ratifica unirea tuturor românilor. Nu accidental, guvernul de „unitate națională“, instituit la puțin timp după retragerea în Moldova, ca o replică, peste vremuri, a celui care realizase Unirea Principatelor, „în Iași a înscris paginile cele mai însemnate din activitatea lui politică — votul obștesc, reforma agrară, întregirea țării“ [27]. Tot de aici, la un an după intrarea în război, era adresată acea proclamație în care se reitera dorința românilor de a continua lupta pînă la victoria finală, întrucît, se menționa încă o dată, „războiul nostru este un război sfînt [...]. Vremi de veacuri nu am avut decît un singur gînd : «veni-va ceasul să fim iarăși împreună»“ [28]. Nici în toamna anului 1917, atunci cînd împrejurările apăreau din nou potrivnice cauzei românești, cei aflați la Iași nu încetaseră a crede în realizarea idealului național. În mesajul de deschidere a unei noi sesiuni parlamentare, rostit la 15 decembrie 1917 în fața celor adunați în sala Teatrului Național, se învedera faptul că „în acest război oștirea Țării pururea și-a îndeplinit datoria cu o vitejie vrednică de admirația lumei. Sub apăsarea numărului covîrșitor al vrăjmașului a trebuit să se retragă în cîmpiile și pe plaiurile Moldovei. Repeziciunea cu care s-a reorganizat în mijlocul suferințelor celor mai de neîndurat a dovedit și de astădată bărbăția și puterea de viață a prea mult încercatului nostru neam. Și iarăși s-a întors aprigă și oțelită în mijlocul luptelor nesfîrșite“ [29]. Așadar, încă o dată se recunoștea rolul Moldovei în participarea românească la confruntarea în care ne angajasem pentru desăvîrșirea statală.

Depășind clipele de deziluzie, provocate de presiunile autorităților ocupante, ieșenii comemorau, în ianuarie 1918, Unirea Principatelor, declarînd că „avem neclintita credință că în ziua de 24 ianuarie 1919 bronzul statuii lui Vodă Cuza va vibra voios ca un clopot de Paște, cutremurat de chiotele de bucurie cu care vom învîrti hora Unirei celei Mari“ [30]. Speranța în „Unirea sfîntă“ rămăsese nestrămutată, în timp ce Iașii erau prezentați drept „Cetatea care s-a jertfit pentru unire“ [31]. Iar atunci cînd România s-a văzut obligată să semneze acel simulacru de pace de la București, capitala românilor liberi se transforma într-un centru al

---

[24] *DAD*, 9 iunie 1917, p. 598 ; Gh. I. Florescu, *Unitatea națională în dezbaterea Parlamentului de la Iași (1916—1918)*, în „Studii și comunicări“, IV, Focșani, 1981, p. 231—232.

[25] „Acțiunea română“ din 9.IV.1917, p. 1.

[26] „Îndreptarea“ din 27.XI.1918, p. 1.

[27] *DAD*, 26 martie 1923, p. 1582.

[28] „Monitorul Oficial“, nr. 115 din 15/28 august 1917, p. 1 163.

[29] *DS*, 15 decembrie 1917, p. 1.

[30] George Ranetti, *În ajunul Unirei celei Mari*, în „România“ din 24.I.1918, p. 1.

[31] N. N. Beldiceanu, *Făuritorii Unirei*, în „România“ din 25.I.1918, p. 1 ; Mircea Rădulescu, *Unirea sfîntă*, în „România“ din 25.I.1918, p. 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rezistenței împotriva unui act politic arbitrar și gîndurile soldaților ce așteptau să ia din nou arma în mînă se îndreptau către „orașul celor mai frumoase tradiții" [32].

Momentul în care s-a decretat remobilizarea și proclamația adresată țării la 10 noiembrie 1918 au transformat Iașii într-o adevărată scenă de manifestare a cauzei românești. La 12 noiembrie, deci a doua zi după capitularea Germaniei, în Piața Unirii s-au adunat români proveniți din toate provinciile vechii Dacii, pentru a-i aclama pe cei care contribuiseră la dobîndirea victoriei și înfăptuirea idealului național. O zi mai tîrziu, o delegație a transilvănenilor se prezenta suveranului, în acordurile unui cor ce intona *Pe-al nostru steag e scris unire*, pentru a-și exprima solidaritatea cu hotărîrea remobilizării [33].

Înainte de a-i saluta, alături de întreaga țară, pe cei adunați pe Cîmpul lui Horia, Iașii și-au adus contribuția și la perfectarea Adunării naționale care avea să desăvîrșească Marea Unire. Așa cum va mărturisi unul dintre cei implicați direct în pregătirea actului din 1 Decembrie 1918, recomandările primite din capitala simbolică a României „ne-au ajutat pe noi să precizăm punctul nostru de vedere în fața Adunării de la Alba-Iulia" [34]. Scrisoarea adresată din Iași, la 14 noiembrie 1918, Consiliului Național Român din Transilvania, de către I. I. C. Brătianu, s-a constituit într-un document care a prefigurat redactarea rezoluției adoptate la Alba Iulia [35]. În același timp, toți cei care traversaseră Carpații și găseau în toamna anului 1918 în „Iașul atît de drag și de plin de dureri", cum îl numea Gala Galaction, vor recunoaște că „împreună făuream la Iași, în înțelegere cu guvernul, ce era bine să facă frații noștri rămași acasă și cum să se pregătească adunarea cea mare chemată la Alba-Iulia" [36].

Atunci cînd Marea Unire a devenit o realitate, „Eșii, bătrînul oraș al bătrînilor noștri, a îmbrăcat [...] haina de sărbătoare pentru a proslăvi, așa cum nota un observator al timpului, marele act al Unirii" [37]. La 10 decembrie 1918, o horă a tuturor românilor liberi, visată în fiecare zi a războiului, transforma din nou Piața Unirii într-un simbol al celei mai legitime aspirații românești, după ce orașul care se identificase cu lupta pentru integralitatea națională recunoștea, cu generozitatea ce i-a definit întotdeauna pe moldoveni, că „Alba Iulia rămîne de-a pururi cetatea celei mai mari înfăptuiri istorice românești pînă în zilele noastre" [38].

O asemenea afirmație, ce-și propunea să definească corolarul devenirii românești, proba, dacă mai era nevoie, faptul că „în Iași vibrează întreagă — cum va conchide I. Petrovici — fibra abnegațiunii și Iașul a înțeles să rămînă consecvent cu marile lui tradițiuni : de a se uita pe sine, cînd este vorba de un mare interes național" [39]. Căci, în momentele de răscruce ale trecutului, Moldova, cu vechea sa capitală, unanim acceptată ca centru „istoric al suferințelor noastre pentru ideal" [40], s-au înfățișat, de fiecare dată, ca un pămînt a cărui istorie se justifica numai prin raportarea la contextul național. Iașii, vatră de cultură și matrice a românismului, au rămas mereu, dincolo de orice metamorfoze, citadela aceluiași ideal : *Unirea cea Mare*.

---

[32] *DAD*, 14 august 1918, *apud* „Evenimentul" din 22.VIII.1918 p. 1.
[33] „Mișcarea" din 31.X.1918, p. 1.
[34] *DAD*, 27 iulie 1920, p. 512.
[35] *Discursurile lui Ion I. Ç. Brătianu*, vol. IV, p. 496—497 ; „Generația Unirii", 3, <1929>, p. 3 ; „Opinia" din 2.XI.1918 p. 1 și 7.XI.1918, p. 1.
[36] *DAD*, 29 iulie 1920, p. 574.
[37] „Opinia" din 28.XI.1918, p. 1.
[38] „Evenimentul" din 21.XI.1918, p. 1 ; „Mișcarea" dn 28.XI.1918, p. 1.
[39] *DAD*, 22 martie 1928, p. 2 178.
[40] Idem, 29 decembrie 1922, p. 455 și 26 martie 1923, p. 1 582 ; Gh. I. Florescu, *Un monument al Unirii*, în „Dialog", Iași, nr. 4—5, 1983, p. 4.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

PROCESUL DEZVOLTĂRII NAȚIONALE ROMÂNE. CONTRIBUȚIA LUI ȘTEFAN ZELETIN [1]

DE

PAUL E. MICHELSON
(Huntington College, S.U.A.)

I. Cultura și societatea în cadrul dezvoltării naționale române.

Pe români i-au preocupat dintotdeauna întrebări capitale de genul: „Pe ce cale evoluăm?" și „Există un specific național?". Ele par să fi trezit interesul tuturor generațiilor de intelectuali, reflectîndu-se într-o măsură disproporționat de mare în operele scriitorilor și ale gînditorilor români. După cum s-a exprimat un cercetător contemporan despre dezvoltarea intelectuală a țării sale: „Este incontestabil că în secolul al XIX-lea și primele decenii ale secolului al XX-lea conștiința românească a fost înainte de toate absorbant preocupată de procesul devenirii noastre istorice..." [2].

Care să fie explicația acestei stări de lucruri? N-am reușit încă să găsim un răspuns total mulțumitor, dar avem mai multe indicii provizorii. Intrarea relativ tîrzie a dezvoltării românești în circuitul modernizării ar constitui una din cauze. Alta ar fi gradul extrem de mare de intelectualizare a sferei politice și a naționalismului românesc. Acești factori, combinați, îl dau pe al treilea, numit de Tudor Vianu *raționalizarea culturii românești* în secolele XIX și XX: „cultura noastră se găsește într-un interesant proces de adaptare națională... Forța tradițiilor seculare a slăbit, la un moment dat, din pricina de o serie întreagă de condiții economice și politice, prin care țara a trebuit să treacă într-un anumit stadiu al dezvoltării ei... Atunci a apărut în literatura noastră acea preocupare despre ceea ce suntem, cugetarea asupra culturii românești și asupra țintelor ei" [3].

În fine, a mai fost și condiția precară a existenței națiunii românești — faptul că România a fost înconjurată în secolele XIX și XX de forțe și imperii potențial și real ostile. Intelectualul român, „filosoful-patriot", n-a cunoscut niciodată adevărata tihnă, fiind „mai totdeauna fiul cetății, iar opera lui legată de destinul acesteia. Propriul său destin... nu se poate elibera de vicisitudinile clipei. Acest destin alimentează, dealtfel, și *cearta pentru istorie*" [4].

Această preocupare a românilor, această situație în care se găsesc ei, creează extrem de complexe și multicolore probleme de interpretare atunci cînd se pune problema considerării procesului dezvoltării naționale, încît ele implică mai toate aspectele evoluției culturale și istorice a României din ultimele două secole. Ba, mai mult, prin însăși natura acestor probleme înseamnă că ele nu vor putea fi înțelese decît în cadrul unui studiu multi-disciplinar care să combine eforturile istoricilor, sociologilor, economiștilor și ale altora. În același timp, problemele primesc o coloratură specifică prin interacțiunea dintre „istorie ca trecut" și „istorie în sensul studierii și interpretării trecutului". Tocmai din această cauză

---

[1] Îi mulțumesc lui Dorin Motz pentru îndemînarea cu care a tradus, ca de obicei, lucrarea de față.

[2] Z. Ornea, *Junimea și junimismul*, Ediția a II-a [București, 1978], p. 23.

[3] Tudor Vianu, *Filosofia culturii*, Ediția a II-a [București, 1945], p. 287.

[4] Al. Zub, „Adevăr și militantism", din a sa lucrare: *Biruit-au gîndul* [Iași, 1983], p. 33. În ce privește „filosoful-patriot" român, vezi Alexandru Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă* [București, 1978], p. 47 ff.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

studiile istoriografice au darul să aibă o contribuţie însemnată [illegible]ţilor [illegible]cidarea dezvoltării culturii şi societăţii române[5].

Principalele abordări ale problemei dezvoltării naţionale [illegible][6], făcute în secolul XIX şi la începutul secolului XX, se pot [illegible]aţia ac[illegible] în cinci categorii generale: 1) abordarea naţionalist-tradiţionalistă; 2) a[illegible] de[illegible]ea junimistă-evolutivă; 3) abordarea marxist-socialistă; 4) abordarea popor[illegible]area şi 5) abordarea liberală-occidentalizantă. Printre cele mai controversate [illegible]le [illegible]e aceste eforturi sînt cele ale lucrării lui Ştefan Zeletin. Nu numai că a sa *Burghezie română* (1925, începută iniţial ca o serie de articole în 1922) a fost prima[7] încercare reală de a studia sistematic şi de a explica dezvoltarea României moderne de la începutul mişcării naţionale pînă la unirea naţiunii din anul 1918, dar ascuţimea şi caracterul provocator cu care a definit el fazele şi problemele legate de acest proces au stabilit, ca să spunem aşa, agenda pentru o mare parte din discuţiile ulterioare şi dezbaterile purtate asupra subiectului respectiv. Tocmai de acest om şi de lucrarea lui ne vom ocupa în rîndurile ce urmează.

II. Viaţa şi opera[8].

Ştefan Zeletin s-a născut în Moldova la 19 iunie 1882, cu numele de Ştefan Motaş. Cei trei ani nefericiţi (1895—1898) petrecuţi la seminarul teologic din Roman i-au distrus sănătatea şi credinţa. Exmatriculat atunci cînd fu ales să prezinte conducerii şcolii doleanţele colegilor de clasă, Zeletin şi-a terminat şcoala la Bîrlad în anul 1902. De acolo, s-a mutat la Universitatea din Iaşi, absolvind în 1906 cursurile secţiei de filosofie cu calificativul *magna cum laude*. I-a avut ca profesori, printre alţii, pe P. P. Negulescu, Teohari Antonescu, Ioan Găvănescul şi Ion Caragiani. Experienţele avute de Motaş ca student la Iaşi au trezit în el un ataşament ce nu avea să-l părăsească niciodată pentru capitala Moldovei, a cărei atmosferă a fost pentru el o inspiraţie (deşi nu lipsea din ea nici nostalgia pentru gloria zilelor de altădată).

În 1909, tînărul Motaş a plecat în străinătate la studii înalte în universităţile din Berlin, Leipzig, Paris, Oxford şi Erlangen. Şi-a terminat un doctorat în anul 1912 la universitatea din Erlangen, în filosofie, economie şi pedagogie. Lucrarea sa de doctorat intitulată *Persönlicher Idealismus gegen Absoluten Idealismus in der Englischen Philosophie der Gegenwart* [Berlin, 1914] a susţinut teza potrivit căreia „pragmatismul" american şi cel britanic nu au fost decît simple adaptări ale idealismului hegelian la temperamentele individualiste ale anglo-saxonilor.

Întorcîndu-se în România, a predat în diferite licee, a luptat în primul război mondial şi a început să publice masiv sub pseudonimul Ştefan Zeletin. În 1927, a fost numit şeful catedrei de filosofie antică şi medievală de la Iaşi. Din nefericire, sănătatea lui — mai totdeauna şubredă — l-a răpus prematur, la 20

---

[5] Vezi Al. Zub, ed., *Culture and Society*: Structures, Interferences, Analogies in the Modern Romanian History [Iaşi, 1985], passim, pentru alte ilustraţii asupra acestui punct.

[6] Un rezumat al acestora se găseşte în lucrarea mea, „Romanian Perspectives on Romanian National Development", *Balkanistica*, Vol. 7 (1981—1982), p. 92—120. Compară şi Traian Herseni, *Sociologia românească*. Încercare istorică [Bucureşti, 1940], p. 159 ff.

[7] Cf. Al. Boldur, „Ştiinţa istorică română în ultimii 25 ani", *Studii şi Cercetări Istorice*, Vol. 20 (1947), p. 57; şi Z. Ornea, *Tradiţionalism şi modernitate în deceniul al treilea* [Bucureşti, 1980], p. 323.

[8] Sursele principale asupra vieţii lui Zeletin sînt: Cezar Papacostea, *Ştefan Zeletin. Viaţa şi opera* [Bucureşti, 1935] şi V. D. Bădiceanu, *Ştefan Zeletin. Doctrinar al burgheziei româneşti* [Bucureşti, 1943], care sînt folosite liber pentru materialul din această secţiune. Gîndirea lui Zeletin e tratată amănunţit în lucrarea lui N. Bagdasar, *Istoria filosofiei româneşti*, ediţia a II-a [Bucureşti, 1941], p. 146—164. Lucrarea lui Dumitru Mureşan: *Concepţia economică a lui Ştefan Zeletin* [Bucureşti, 1975] conţine bibliografia cea mai recentă (cf. p. 10—11 şi 209 ff.).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

iulie 1934, lăsînd neterminată o listă foarte lungă de lucrări și o serie întreagă de proiecte ambițioase [9].

Deși *Burghezia română* a fost lucrarea cea mai importantă a lui Ștefan Zeletin, alte studii ale sale sînt tot atît de interesante și de stimulative, printre care amintim: *Evanghelia naturii* [Iași, 1915, 283 p.] — un rezumat al concepțiilor filosofice ale lui Zeletin, pe care el le-a văzut explicit ca o încercare de sinteză între Rousseau și Hegel; *Din țara măgarilor* [București, 1916, 88 p.] — un atac virulent împotriva deficiențelor propriilor săi concetățeni dar mai ales împotriva conducătorilor lor politici; *Istorie socială* [București, 1925, 24 p.] — o pledoarie în favoarea traducerii în practică a programului de predare a istoriei sociologice în cadrul sistemului școlar românesc; *Retragerea* [București, 1926, 126 p.] — o relatare a experiențelor de război ale autorului; *Naționalizarea școalei* [București, 1926, 73 p.], lucrare în care își dezvolta sugestiile sale pragmatice referitoare la crearea unui sistem unitar de învățătură, care să cuprindă toate școlile secundare și primare din țară; și *Neoliberalismul* [București, 1927, VII + 278 p.], o chemare la trecerea la faza următoare a dezvoltării române sub conducerea unei burghezii evoluate pe care, după Zeletin, Marx n-o prevăzuse. În fine, ca parte integrantă a preocupărilor sale pentru educația liceală, el a mai publicat manuale legate de interesele sale majore, cum ar fi: *Instrucție civică* [București, 1930, 166 p.], și *Economie politică* [București, 1930, 170 p.]. În plus, Ștefan Zeletin a fost unul din cei mai activi critici și cronicari sociali din anii '20 și '30, publicînd în majoritatea forurilor dedicate teoriei sociale și polemicii politice, cum ar fi: *Arhiva pentru știință și reformă socială*, *Ideea europeană* și *Pagini agrare și sociale*.

III. „Burghezia română".

Cea mai însemnată lucrare a lui Ștefan Zeletin este *„Burghezia română — originea și rolul ei istoric"* [București, 1925, 255 p.] [10]. A fost prima încercare de a studia și explica sistematic dezvoltarea României moderne de la începutul mișcării naționale din secolul XIX pînă la unirea națională din 1918. Studiul lui a pornit, după cum se exprimă chiar autorul, de la aceeași stare spirituală de deprimare care l-a inspirat pe Taine să întreprindă studiul său referitor la originile Franței moderne, sub imperiul nevoii de a înțelege de unde provin nenorocirile poporului său (BR, 6) [11]. Cu alte cuvinte, Zeletin a dorit să descopere care au fost cauzele care au adus România în starea de lîncezeală și dezastru în care credea el că se afla România pe vremea aceea.

Felul în care exprimă Zeletin rațiunea unui asemenea proiect ne obligă să ne ocupăm pe scurt de mitul cu privire la motivele politice care l-au determinat să scrie despre burghezia română, anume părerea multora că ar fi făcut apologia partidului Național-Liberal. Această concepție greșită se datorează în parte acelui gen rudimentar de sociologie a cunoașterii care presupune că un argument este automat discreditat doar fiindcă autorul lui poate fi bănuit că ar avea anumite interese ascunse. Realitatea e că Zeletin nu a fost niciodată un membru al partidului Național-Liberal, nici nu și-a exprimat vreodată simpatia pentru el [12]. Dim-

---

[9] O bibliografie completă apare în Papacostea, *Zeletin*, 1935, p. 33—69, conținînd 166 de articole publicate între 1914 și 1933. Zeletin a mai lăsat o serie de manuscrise ale lucrărilor sale principale, revăzute pentru ediții ulterioare.

[10] Din acest punct va fi citată sub forma BR. Dezvoltarea ulterioară a unora din ideile lui Zeletin apare într-un articol neglijat, publicat în 1929: „Romanticismul german și cultura critică română", *Minerva* [Iași], Vol. 2 (1929), nr. 3, p. 63—83.

[11] Faptul a fost stimulat de evenimentele dramatice care au marcat participarea României la primul război mondial, culminînd cu dureroasa retragere din 1917 în Moldova. Cf. memoriile sale de război, *Retragerea* [București, 1926] și o scrisoare a lui Zeletin către Gh. I. Brătianu, citată pe larg în lucrarea lui Papacostea, *Zeletin*, 1935, p. 17—19.

[12] Cf. relația sa strînsă cu acel critic conservator de frunte al scenei politice românești, Alexandru Papacostea, a cărui moștenire politică a fost editată și

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

potrivă, el a activat în partidul generalului Alexandru Averescu, numit Partidul Poporului, fiind la un moment dat chiar autorul unui proiect de program al partidului[13]. Astfel Zeletin s-a lansat în lucrarea sa ca un critic al eforturilor liberalilor şi ale burgheziei române, pe care el le considera foarte dăunătoare, şi nu ca apărător al lor.

Rezultatul analizei critice întreprinse de Zeletin asupra secolului XIX şi începutul secolului XX — analiză ce contrastează profund cu aceea a lui Taine — nu a fost o condamnare a dezvoltării româneşti, cum ne-am fi putut aştepta, ci concluzia pozitivă potrivit căreia calea urmată de dezvoltarea română din secolul XIX era nu numai dezirabilă, ci şi inevitabilă. În loc să vadă „temeliile României moderne drept neîntemeiate, nesănătoase şi de scurtă durată", Zeletin a ajuns să le considere drept necesităţi istorice. Teza care s-a născut de aici afirma că burghezia română, a cărei existenţă (ca să nu mai amintim şi semnificaţia ei) fusese pusă la îndoială mai înainte, sau fusese subestimată şi dispreţuită, a constituit principalul element creator şi istoric din cadrul procesului dezvoltării româneşti — o dezvoltare care a atins faza critică în anii '20 (BR, 5—6).

Zeletin îşi începe lucrarea[14] prin definirea „burgheziei" şi schiţarea fazelor sau stadiilor dezvoltării sale. Ambele probleme sînt înţelese de Zeletin în manieră strict istoric-materialistă (BR, 27). Modul său de abordare e ilustrat în primele pagini printr-o analiză critică a lui Titu Maiorescu: „Cercetătorul burgheziei române este izbit de un fapt unic, măreţ în sine, dar greu în urmările ce le-a avut: tot ceea ce s-a scris la noi despre dezvoltarea burgheziei noastre stă sub influenţa unui singur spirit: a lui T. Maiorescu" (BR, 27). Desigur, aceasta este o referire la renumita teorie a lui Maiorescu despre „forma fără fond". Zeletin arată că această teorie, care a fost semnul distinctiv al grupului de predominantă influenţă culturală Junimea, duce la împărţirea lumii în ţări „avansate" şi „înapoiate", fiecare cu legile sale speciale de dezvoltare. Întrucît este evident că fiecare ţară „avansată" este „înapoiată" cu privire la altele la un moment dat, se pierde total ideea „dezvoltării normale". Dar o atare concluzie este neştiinţifică şi chiar absurdă (BR, 29). Realitatea este că modul de abordare al lui Maiorescu înlocuieşte cercetarea şi explicaţia cu judecată şi condamnare (BR, 32; vezi şi p. 216—255 în ce priveşte alte polemici cu Junimea şi Maiorescu). În concepţia lui Zeletin, o abordare cu adevărat ştiinţifică trebuie să transcende particularul, să dezvăluie adevăratele cauze materiale şi să examineze efectele lor sociale. Astfel, „se înţelege de mai înainte că într-un studiu de acest fel revoluţionarii, ca indivizi, dispar cu totul din scenă, şi înaintea cercetătorului nu mai rămîne decît fapta lor colectivă, *fenomenul social*. Acesta trebuie studiat şi lămurit, atît în ceea ce priveşte cauzele, cît şi urmările" (BR, 35).

După ce a stabilit aceste lucruri, Zeletin trece la examinarea dezvoltării materiale a României în secolul XIX şi la „faptele colective" rezultate, pe care le-a facilitat şi determinat această dezvoltare. Întrebările de care se ocupă el sînt: „Care este calea parcursă de civilizaţia română şi de ce?". Argumentarea lui se compune din două părţi: prima (BR, Introducere, capitolele I şi II) urmăreşte evoluţia economiei României, cu scopul de a stabili baza materialistorică a instituţiilor sale; a doua (BR, capitolele III şi IV) analizează transformările sociale generate de această evoluţie în sînul regimului românesc rural (adică boierii şi ţăranii). Această schemă reflectă fidel aderenţa lui Zeletin la abordarea şi metodologia materialistă (dar nu la materialismul propriu-zis)[15].

---

publicată de Zeletin sub titlul: *România politică*. Doctrină, Idei, Figuri, 1907—1925 [Bucureşti, n.d.].

[13] Cf. Papacostea, *Zeletin*, 1935, p. 14—23, Herseni, *Sociologia românească*, 1940, p. 157 şi propria lucrare a lui Zeletin, *Neoliberalismul* [Bucureşti, 1927] p. 92. Textul nepublicat al programului partidului se află la Biblioteca Centrală de Stat, *Scrisori*, Mss. 21211, f. 50.

[14] A se înţelege că afirmaţiile şi punctele de vedere expuse în restul acestei secţiuni sînt menite să le reprezinte pe cele ale lui Zeletin, nu pe ale mele înseşi.

[15] Adesea se face presupunerea eronată de a-l considera pe Zeletin un materialist filosofic. În 1924, el a trimis o lungă scrisoare, care a fost publicată în *Ideea Europeană*. Iată ce afirma acolo Zeletin apăsat: „Am fost şi sunt în filosofie un incorigibil romantic: un romantic din temperament..." — respingînd

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În concepția lui Zeletin, dezvoltarea economică a României se împarte în două etape distincte [16]:

A) 1829—1866 — „era nouă", cuprinzînd distrugerea vechii elite agrare de boieri și apariția unei noi oligarhii burgheze; și

B) 1866—1920 — „era mercantilă", care a cunoscut triumful burgheziei și transformarea ei într-o adevărată elită financiar-industrială. Întrebarea cheie care se pune în prima etapă este: „Care e momentul cînd a început revoluția burgheză română?". Luîndu-și drept călăuză lucrările teoretice ale lui Marx și ale lui Sombart, Zeletin plasează începutul acestui proces în anul 1829, cînd tratatul de la Adrianopol a deschis principatele române influenței capitalismului străin (adică european) (BR, 35—57). Evenimentele care s-au petrecut cu mult timp înainte — cum ar fi căderea Constantinopolului, din anul 1453, mutarea traficului comercial din zona Orientului Mijlociu, prin deschiderea liniilor maritime din Oceanul Atlantic și înaintarea influenței și controlului otoman — toate acestea au rupt legătura României cu lanțul dezvoltării occidentale. Tratatul din 1829 a restabilit veriga de legătură, dar, desigur, românii erau acum confruntați cu societăți capitaliste relativ avansate, ce posedau importante avantaje competitive (BR, 40—42). Situația aceasta, plus faptul că Rusia Țaristă a fost autoarea și principala beneficiară a Tratatului de la Adrianopole, au făcut ca dezvoltarea ce a urmat să fie încă destul de lentă; totuși s-a făcut un pas de importanță crucială. Abia odată cu înfrîngerea Rusiei în cadrul războiului Crimeii (1854—1856) a fost expusă economia României influenței depline a Apusului.

Deosebit de semnificativă a fost stabilirea unui regim european asupra Dunării. Anglia, principala inițiatoare a acestor schimbări, avea, firește, numai de cîștigat. Nici francezii nu erau lipsiți de beneficii prin stabilirea acestui sistem (BR, 42—47). Așa se face „că la începutul erei burgheze, Principatele române se aflau în „sfera de interese" a capitalismului apusean anglo-francez...". De fapt, susține Zeletin, „însuși imboldul ce a dat ființă acestei ere pleacă de la burghezia anglo-franceză..." (BR, 46—47)

Evenimentele din perioada 1829—1856 au dus în mod firesc și inevitabil la importante schimbări în cadrul societății române. Prima a fost „ruinarea" economiei tradiționale a producției de consum și înlocuirea ei cu o economie bancară, de schimb. La rîndul ei, această schimbare a dus la o mare creștere a producției de cereale, care a creat o bruscă urcare a prețurilor terenurilor agricole, adîncind astfel exploatarea țărănimii. Pe plan social, acest lucru a dat naștere problemei agrare, cu care a avut de furcă România încă și după terminarea primului război mondial (BR, 47—50) [17].

A doua schimbare majoră a fost scindarea [18] elitei boierești în două grupuri opuse: marii latifundiari — care erau cel mai profund afectați de transformarea economică — și mica boierime, care a ajuns să fie, cu timpul, „comercializată". Aceste două grupuri au format miezul conservator și respectiv liberal al viitoarei scene politice românești (BR, 51—54). Pe măsură ce economia română s-a dezvoltat, a crescut și puterea și ideologia liberală a celui de-al doilea grup, așa încît pe la mijlocul secolului al nouăsprezecelea membrii acestei clase au devenit revoluționari naționaliști cu vederi liberale, adoptînd (și adaptînd) principii liberale menite să corespundă cu interesele lor economice. Lovitura de stat din 1866 a consfințit aceste principii prin noua constituție înființată. La rîndul lui, acest

---

astfel concret eticheta materialistă ce i s-a atribuit. [Scrisoarea a fost republicată în *Neoliberalismul*, 1927, p. 274 ff.; cp. Papacostea, *Zeletin*, 1935, p. 29—32].

[16] În ce privește o discuție puțin mai generală a fazelor la Zeletin, plasate în contextul dezbaterilor sociologice contemporane legate de teoriile uniformitariene de dezvoltare în opoziție cu analiza sistemelor mondiale, vezi lucrarea lui Daniel Chirot, "Neoliberal and Social Democratic Theories of Development: The Zeletin-Voinea Debate Concerning Romania's Prospects in the 1920's and its Contemporary Importance", în Kenneth Jowitt, ed., *Social Change in Romania, 1860—1940: A Debate on Development in a European Nation* [Berkeley, 1978], p. 31—52.

[17] Aceasta e dezvoltată mai detaliat în BR, capitolul IV, p. 167—215.

[18] Mai precis, „continuarea scindării", deoarece, după cum relatează Zeletin, deja în secolul XVII existau două grupuri distincte de boieri (BR, 54—55).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lucru a permis liberalilor naționaliști să se constituie într-o oligarhie de bancheri ce a deținut controlul asupra României pînă în 1918, cu o putere practic absolută, prin intermediul unui sistem birocratic centralizat la nivel de stat. Meritul acestui regim a constat nu numai în faptul că a împiedicat apariția acelui gen de tulburări sociale ce au însoțit atari transformări economice în alte țări, ci și în faptul că a pus capăt pentru totdeauna oricăror tendințe regionale (BR, 54—81).

Perioada 1866—1920 — etapa mercantilă — e descrisă de Zeletin ca o consecință necesară atît a stării înapoiate a României, cît și a imperativelor naționale. Epoca aceasta a cunoscut înființarea unei rețele de comunicații (căi ferate, telegraf, telefon) și a diverse instituții financiare naționale, bănci de credit etc. La rîndul lor, acestea au dus la modernizarea (sau europenizarea) întregii structuri a României. Din nou, trebuie subliniat faptul că nu a fost vorba de un fenomen de suprafață sau o simplă imitație sterilă, ci de un pas necesar și sănătos pe calea dezvoltării românești. Interesant, observă Zeletin, că nici unul din criticii „formei fără fond" nu se plîng niciodată despre procesul concret de imitare și modernizare tehnologică (de pildă, românii n-au avut nevoie să reinventeze locomotiva cu abur). Ironia stă în faptul că tocmai această modernizare dorită (sau, cel puțin, acceptată) ce a fost adusă din străinătate a constituit cauza celorlalte modernizări (socială, culturală și instituțională), contestate de atîția (BR, 82—101)[19].

Zeletin subliniază în continuare aportul deosebit de mare al burgheziei române, avînd în vedere enormele prefaceri politice și economice prin care trecea Europa întreagă în cei cincizeci de ani dinaintea celui de-al doilea război mondial. E limpede că, în concepția lui Zeletin, politicile protecționiste lansate de regimul liberal din anii 1880 nu au fost o aberație, ci o necesitate perfect acomodată la spiritul dezvoltării românești. Dublarea volumului pieței interne a României după anul 1918, însoțită de substanțiala dezvoltare pe care a cunoscut-o industria înainte de război au încheiat lupta pentru independență economică (BR, 104—137). Croindu-și cu multă prudență drum prin apele atît de tulburi ce puteau oricînd să înnece națiunea fragilă, burghezia română a dovedit vitalitatea dintotdeauna a poporului român și elanul său. Și aceasta a constituit încă una din contribuțiile ei nerecunoscute la dezvoltarea națională (BR, 101—104).

Capitolele III și IV sînt închinate elucidării relației dintre dezvoltarea capitalismului român și evoluția structurilor instituționale, politice și sociale corespunzătoare ale României, pe de o parte, și revoluția agrară paralelă, pe de altă parte. Rezultatul? „Cercetarea noastră duce la încheierea, că e de puțin folos de a discuta în mod academic, dacă dictatura politică a oligarhiei financiare e bună sau rea. Această dictatură stă dincolo de asemenea calificative: ea este... [și] *este rezultatul întregii noastre evoluții economico-istorică*... Acesta este punctul de vedere științific, ce poate alcătui baza unei politici sănătoase..." (BR, 166).

Deci, atît pentru țară, cît și pentru țărănime, a îndemna la opoziție față de burghezie „nu înseamnă a o îndrepta spre lumina viitorului, ci spre negura trecutului" (BR, 215). Cartea se încheie (BR, 216—255) cu o analiză a reacției burgheziei române, o „încercare de psihologie socială a culturii Române din a doua jumătate a veacului XIX". Dacă mostenirea acestui „spirit critic" anti-burghez va putea fi învinsă, atunci geniul creator al națiunii va fi liber să se desfășoare în toată plenitudinea sa: „va fi marea misiune istorică a culturii noua, de a da acestei națiuni ceea ce a distrus o întreagă eră de critică negativă, sterilă, neistorică, și pseudoștiințifică: încrederea în ea însăși și în viitor (BR, 255).

IV. Epilog.

Studiul întreprins de Ștefan Zeletin asupra burgheziei române, asupra originilor ei și asupra rolului istoric pe care l-a jucat în dezvoltarea statului național român modern a fost nesovăitor, atît în ce privește metodologia folosită, cît și lumina favorabilă în care a înfățișat liberalismul și burghezia română. Cum era

[19] Capitolul III din BR, p. 138—166, consacră spațiu considerabil discutării acestor chestiuni.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

și firesc, o atare atitudine a provocat un potop de reacții violente, atacuri și infirmări [20].

Zeletin a continuat să abordeze problema pe două fronturi : mai întîi, și-a expus vederile pedagogice și teoretice asupra istoriei și apoi a aprofundat și a lărgit cadrul analizei întreprinse în lucrarea *Burghezia română*, cuprinzînd și perioada de după primul război mondial. În anul 1925 a apărut broșura sa intitulată *Istorie socială*, al cărei subtitlu suna astfel : „Cum poate deveni istoria o știință a cauzalității", fiind o apărare în linii mari a concepției lui Zeletin despre „istoria sociologică", văzută ca „o răzvrătire împotriva istoriei tradiționale cronologice" (p. 3). El a dezvoltat o serie de faze ideale sau forme tipice, bazate pe factorii economici, și s-a silit să arate cum pot fi folosiți aceștia pentru a face o prezentare „științifică" a evoluției lumii și istoriei românești (p. 11—17). În fine, ultima parte a broșurii prezintă ideea potrivit căreia istoriei sociale ar trebui să i se acorde un loc de frunte în cadrul sistemului românesc de învățămînt de aici înainte (p. 18—24) [21].

Naționalizarea școalei a apărut în 1926 ca o continuare a concepției lui Zeletin asupra educației, argumentînd că nevoile sociale ale națiunii române cereau o adaptare a sistemului școlar la noile nevoi sociale. Această adaptare era reclamată nu atît din considerații pedagogice, cît datorită nevoilor de ordin național și se putea realiza cel mai bine prin raționalizarea științifică a sistemului românesc educațional.

O ultimă lucrare majoră a fost *Neoliberalismul*, apărută în 1927, în care Zeletin își continua argumentarea potrivit căreia „politica actuală a României, de centralizare și intervenționism, este rezultatul necesar al structurii de azi a societății noastre" (p. VII). La analiza sa pedagogică, teoretică și istorică, el adaugă acum analiza noii doctrine politice, „neoliberalismul", care, spera Zeletin, va putea organiza și revitaliza societatea românească, înconjurînd și împlinind procesul dezvoltării naționale române ce începuse cu mai bine de un secol în urmă. A fost, după părerea lui, pasul final din cadrul analizei începute prin publicarea *Burgheziei române* (p. VIII).

---

[20] În ce privește întreg contextul dezbaterilor anilor 1920 asupra acestei chestiuni și a altora similare, lucrarea lui Z. Ornea, *Tradiționalism și modernitate*, 1980, nu va putea fi ușor întrecută (asupra dezbaterii lui Zeletin, vezi p. 339 ff.). Cel mai bun studiu critic din perspectivă istorică întreprins asupra lui Zeletin rămîne cel al lui Gh. Zane, „Burghezia română și marxismul", *Viața Românească*, Vol. 19 (1927), p. 244—260 ; 323—334. Lucrarea lui Șerban Voinea, *Marxismul oligarchic* [București, 1926] a fost o lucrare socialistă contemporană cu Zeletin, în care acesta era aspru combătut și acuzat de răstălmăcire a teoriei lui Marx, *Arhiva Pentru Știință și Reformă Socială* a publicat o serie amplă de articole pe marginea acestui subiect, semnate de Virgil Madgearu, Lotar Rădiceanu și alții, adesea cu răspunsuri de rigoare din partea lui Zeletin. Cartea lui Lucrețiu Pătrășcanu, *Un veac de frămîntări sociale, 1821—1907* [București, 1945], care accentuează factorii interni în dezvoltarea capitalismului românesc, e, într-un sens, ultimul răspuns din seria care a început cu Voinea. Studii moderne includ și pe cel a lui D. Mureșan, *Zeletin*, 1975, și cel al lui Chirot : "The Zeletin-Voinea Debate..." (1978), p. 51—52... o contribuție de seamă (ca de altfel și altele cuprinse în același volum). Pentru bibliografie, vezi lucrarea mea, "Romanian Approaches..." (1981—1982), passim.

[21] Pamfletul a stîrnit o puternică dezmințire din partea lui Gh. I. Brătianu, una din cele mai luminoase stele noi apărute pe scena istorică românească care, desigur, nu apăra deloc vechea istorie cronologică. În lucrarea lui, *Teorii nouă în învățămîntul istoriei, cu prilejul unui studiu al domnului Șt. Zeletin* [Iași, 1926], Brătianu, cel care printre istoricii români a fost aproape de neegalat în privința studiilor medievale, nu și-a pierdut mult timp pentru a respinge speculațiile lui Zeletin cu privire la fazele istorice, precum și pledoaria acestuia în favoarea unei „istorii sociologizate", caracterizîndu-le drept neistorice sau anti-istorice și de o discutabilă valoare pedagogică. Răspunsul lui Zeletin apărut în *Pasul Vremii*, Vol. 1 (1926), 15 mai, p. 61—62 pare să fi încheiat discuția. Vezi Pompiliu Teodor, „Noi orientări în istoriografia română în deceniul trei al secolului XX", Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Historia, Vol. 26 (1981), nr. 2, p. 51—53.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

V. Concluzii

Analiza întreprinsă de Ştefan Zeletin asupra originilor şi rolului jucat de burghezia română în cadrul dezvoltării naţionale a României a avut o influenţă covîrşitoare asupra majorităţii celor care s-au ocupat de această problemă spinoasă, chiar dacă concluziile lui au fost aparent (şi, subliniez, numai aparent) respinse. Deşi nu s-a realizat nici un consens real asupra celor mai multe din aceste chestiuni nici atunci, nici mai tîrziu, e interesant de notat faptul că tocmai această interpretare a dezvoltării naţionale române şi-a pus amprenta asupra tuturor discuţiilor ulterioare legate de acea dezvoltare. Din această pricină, lucrarea lui Zeletin a constituit punctul de cotitură din cadrul studiului evoluţiei României moderne.

Nu se poate spune însă cu certitudine că această influenţă a fost întru totul favorabilă. Studii recente asupra acestor dezvoltări şi asupra diferitelor moduri de abordare a problemei respective, întreprinse atît de cercetătorii români, cît şi de cei din Vest, încep să se întrebe dacă opera lui Zeletin ne-ar fi de mare folos în ce priveşte elucidarea dezvoltării româneşti, sau dacă dimpotrivă ar constitui un obstacol real în calea înţelegerii trecutului românesc. Desigur, nu putem să dăm toată vina pe Zeletin pentru această ambiguitate. Chiar dacă ar fi în întregime greşită, opera lui a avut meritul de a fi deschis discuţia şi de a-i fi stimulat pe alţii să pună întrebări cruciale. Problema e însă că în afara unor excepţii — şi acelea puţine la număr — dezbaterile au rămas la nivelul abordării teoretice, în loc să se axeze asupra dovezilor empirice. Ironia e că tocmai măiestria polemică a lui Zeletin pare să fie acum motivul principal care a generat sterilitatea istoriografică a celor mai multe dezbateri care au urmat.

Alţii, evitînd aceste schimburi polemice, par să fi confundat afirmaţiile lui Zeletin cu dovada propriu-zisă, ceea ce a făcut ca ele să se încetăţenească în cadrul istoriei, în ciuda absenţei probelor empirice care să demonstreze veracitatea lor. De fapt, ne-am putea întreba dacă tezele majore ale lui Zeletin au fost vreodată stabilite din punct de vedere empiric. Deci, în ciuda repetatelor proteste ale lui Zeletin, e limpede că stilul lui şi modul de argumentare nu au avut o adevărată bază istorică, ci au canalizat disputa pe tărîmul neistoric (sau, am putea spune, „sociologic"), unde a rămas împotmolită pînă în ziua de azi.

Întrucît referatul de faţă nu are intenţia de a face o critică amănunţită a operei lui Zeletin, voi încheia dînd cîteva exemple în sprijinul acestor afirmaţii:

1) Zeletin scrie următoarele: „Sunt vreo şapte decenii, de cînd România trăieşte într-o epocă de criticism, caracteristică pentru popoarele în stare de prefacere" (BR, 5). Credincios stilului său propriu, Zeletin, nu ne oferă nici o dovadă pentru natura „caracteristică" a acestui spirit critic; cu alte cuvinte, s-a întîmplat lucrul acesta în Anglia, Franţa, Germania sau în Statele Unite? Mai degrabă, „spiritul critic" pare să fie „caracteristic" pentru un popor dezvoltat, *copleşit de plictiseală sau frustrat în faţa eventualităţii că nu va putea realiza* obiective prea mari. În al doilea rînd, e cît se poate de limpede că iniţiatorii nespecificaţi ai acestui „spirit critic", Titu Maiorescu şi grupul Junimii, nu tînjeau deloc după trecut şi nici nu idealizau România pre-modernă. Mai degrabă, un atare romantism caracteriza pe acele grupări care se afişau ca o reacţie împotriva Junimii.

2) Zeletin i-a acuzat pe junimişti că au „darul de a convinge întreaga noastră lume cultă... totuşi *ea nu se bazează pe nici un fel de cercetări de fapte*... Pe ce se sprijină însă această vedere sociologică?... glume, persiflări, aluzii la aparenţele sociale sau inovaţii izolate — iată ceea ce a convins o lume, s-a impus drept „ştiinţă" şi a croit bazele unei mişcări culturale" (BR, 222).

Deşi nu încape îndoială că Zeletin a depus eforturi însemnate în scopul studierii faptelor, nu reiese însă că ar fi reuşit pînă la urmă să surprindă realitatea mai bine decît rivalii săi. În lipsa unor probe temeinice, lucrarea lui se pretează tocmai la acele „persiflări" şi „aluzii la aparenţe sociale" de care îi acuză el pe precursorii săi [22].

[22] Cred că e foarte nimerit să citäm aici observaţia critică a lui W. O. Aydelotte: „... a sprijini un argument doar prin cîteva exemple, chiar dacă acesta

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

3) Cît privește caracterul „științific" al propriei „vederi sociologice" a lui Zeletin, comentariul succint al lui Eugen Demetrescu e foarte concludent: „Zeletin a luat tiparele evoluției economice capitaliste a statelor din Occident și, cu predilecție, a Angliei și Franței. A găsit apoi în istoria economică a ultimului veac în România destul material pentru a umple aceste tipare. Zeletin a aplicat o metodă de clișeu, cu toate lipsurile unei metode istorice stereotipice" [23].

4) Critica lui Demetrescu scoate în evidență încă unul din paradoxurile eforturilor lui Zeletin: pe de o parte, a fost o încercare lăudabilă de a se smulge din ghearele „româno-centrismului" gîndirii românești, care ignora dezvoltările de la nivel european [24], pe de altă parte însă Zeletin cade în greșeala opusă de a nesocoti deosebirile care există între cazul României și cel al celorlalte țări europene, cum ar fi, de pildă, Anglia și Franța [25].

5) Folosirea selectivă a surselor ridică o problemă însemnată. Zeletin citează în general lucrarea lui Constantin Băicoianu pentru a documenta afirmațiile sale referitoare la dominația economică a Angliei în piețele românești de după 1829 (BR, 49 ff). Dar textul și tabelele lui Băicoianu arată că importurile austriece au continuat să aibă prioritate în cadrul comerțului românesc din anii 1860—1880 — exact opusul teoriei lui Zeletin [26].

6) În fine, s-a făcut afirmația că dibăcia elitei politice a României i-a dat prilejul să evite acel fel de convulsiuni sociale care au caracterizat alte țări. Rămînem surprinși să aflăm, conform teoriei lui Zeletin, că sîngeroasele evenimente legate de răscoala țărănească din 1907 nu constituie „o convulsiune socială" (cf. BR, 54—81).

Dacă e să judecăm succesul și valoarea lucrărilor istorice prin prisma luminii pe care o aruncă asupra înțelegerii empirice a unei anumite probleme sau ere istorice, eforturile lui Zeletin ar trebui considerate, pînă la apariția unor probe contrare, drept un eșec. Documentația sa e suspectă; argumentele adesea imposibil de verificat. Dacă e să judecăm succesul sau valoarea unor teze savante prin aportul pe care-l aduc la sporirea domeniului cunoștințelor dintr-un anumit domeniu, atunci eforturile lui Zeletin vor fi din nou considerate falimentare, cel puțin deocamdată.

---

ar putea fi un procedeu retoric foarte convingător, nu corespunde din punct de vedere logic. Se pot găsi excepții pentru cele mai multe generalizări istorice și, dacă citarea unor cazuri întîmplătoare ar putea fi acceptată drept o dovadă, atunci înseamnă că ar fi posibil să dovedești aproape orice lucru" [William O. Aydelotte, "Quantification in History", *The American Historical Review*, vol. 71] (1966), p. 805, citat în lucrarea lui David Hackett Fischer, *Historians' Falacies:* Toward a Logic of Historical Thought [New York, 1970], p. 114. Cartea lui Fischer poate fi o admirabilă călăuză pentru elucidarea problemelor de acest gen].

[23] Eugen Demetrescu, *Liberalismul economic în desvoltarea României moderne* [București, 1940], p. 74—75.

[24] Cf. Boldur, „Știința..." (1947), p. 57.

[25] Demetrescu, *Liberalismul*, 1940, p. 125.

[26] Cf. Constantin Băicoianu, *Istoria politicei noastre vamale și comerciale de la Regulamentul Organic și pînă în present*, Vol. I, Pt. I [București, 1904] p. 67—85, care arată că imperiul otoman a constituit cea mai mare piață de export pentru România între anii 1861—1865, a doua fiind monarhia habsburgică, a treia Franța și a patra Anglia. Între 1871—1875, Austro-Ungaria a trecut pe locul întîi, distanțîndu-se mult de celelalte țări, în ce privește comerțul cu România, Turcia ocupînd acum locul doi, iar Franța și Anglia locul trei și patru respectiv. Cît privește importurile României, habsburgii au deținut indiscutabil locul întîi, produsele lor ocupînd 49% din totalul importurilor în prima perioadă și 40% în a doua perioadă — adică aproape de două sau chiar trei ori volumul de importuri din Anglia, care ocupa locul al doilea.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Iar dacă cercetătorii ştiinţifici trebuie judecaţi după felul în care răspund la marile teze istorice, calea deschisă de *Burghezia română* poate fi privită drept un prilej pierdut în ultima jumătate de secol. Dar lucrurile nu trebuie să continue aşa. Opera lui Zeletin încă ne oferă o agendă ştiinţifică foarte utilă, întrucît o confruntare a afirmaţiilor sale cu cercetările, faptele şi dovezile produse în urma a cinci decenii de studii întreprinse asupra dezvoltării româneşti e încă posibilă şi necesară[27]. Pe măsură ce vom acorda tot mai multă atenţie lipsită de prejudecăţi reevaluării dezvoltării culturii şi societăţii moderne româneşti, provocarea lansată de lucrarea lui Ştefan Zeletin nu va rămîne fără ecou.

[27] De pildă, lucrarea lui C. C. Giurescu, *Contribuţiuni la studiul originilor şi dezvoltării burgheziei române pînă la 1848* [Bucureşti, 1972], referitor la problema originilor.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ASPECTE ALE VIEȚII SOCIAL-POLITICE ÎN AȘEZĂRILE DIN BAZINUL SUHA BUCOVINEANĂ

DE

V. DIACON

Odată cu înființarea întreprinderilor miniere ale lui Karl Kalita, în primul deceniu al secolului XIX, își fac apariția și primele detașamente de muncitori în așezările bazinului Suha Bucovineană. Sînt muncitori minieri aduși din alte regiuni ale Imperiului habsburgic. Încetul cu încetul, numărul acestora crește, datorită faptului că tot mai mulți români localnici și o serie de bejenari trec în categoria băieșilor, lucrînd fie în uzinele lui K. Kalita, fie la căutarea și transportul rocilor pentru topit în furnale, fie la tăierile de pădure pentru lemnul necesar arderii în bocșe în vederea obținerii mangalului.

Cu toate condițiile grele de muncă, cu salariile foarte mici, în special pentru muncitorii necalificați, pentru femei și copii, pînă în anul 1858, cînd Kalita vinde întreprinderile lui Vinzenz Manz, și chiar mai tîrziu, pînă la preluarea instalațiilor de către Fondul Bisericesc, muncitorii nu s-au simțit constrînși să acționeze într-un mod sau altul pentru a-și revendica unele drepturi. Abia pentru faptul că nu li s-a plătit salariul pe o perioadă de un an, de la 12 martie 1861 la 12 martie 1862, s-au adresat instanțelor de judecată [1], iar în 1870 s-au plîns împotriva noului proprietar al întreprinderilor, Fondul Bisericesc, care dictase o serie de măsuri ce le făcuse starea socială precară (a considerat terenurile care se aflau *în posesia* muncitorilor minieri de mai bine de 50—60 de ani drept terenuri *arendate*, a sistat dreptul de aprovizionare cu lemn la prețuri scăzute și dreptul de pășunat, ceea ce a contravenit înțelegerii intervenite între muncitori și proprietar la data înființării întreprinderilor miniere. „Dacă Fondul ar proceda așa cum intenționează, 800 de familii ar rămîne fără posibilitatea de a-și cîștiga existența" [2]).

Tot în 1870, muncitorii din Stulpicani și Bucșoaia se plîng împotriva modului cum sînt rezolvate problemele legate de plata salariilor și a drepturilor referitoare la Casa de ajutor frățesc a minerilor *(Bruderlade)* [3].

Comitetul de creditori, care s-a constituit după sinuciderea lui Manz, a început să exploateze crunt muncitorii de la întreprinderile din Stulpicani, fapt subliniat încă din anul 1903 de către Victor Prelicz [4]. Ca formă de revoltă, muncitorii au abandonat munca la aceste întreprinderi și au căutat de lucru trecînd granița în Moldova sau, ceva mai tîrziu, s-au angajat la edificarea șoselei Gura Humorului — Cîmpulung Moldovenesc, ori la ferăstraiele de apă care încep să apară în număr tot mai mare la sfîrșitul secolului trecut.

Apariția ferăstraielor și a făbricuțelor de cherestea schimbă doar cîte ceva din peisaj, în felul muncii prestate, dar nu și condițiile de trai ale celor care le asigurau forța de muncă. Drept urmare a grelelor condiții tehnico-sanitare, a absenței unor elementare măsuri de protecția muncii, în activitatea forestieră

[1] Arh. St. București, fond Guvernămîntul Bucovinei, secția Ministerul Agriculturii și Lucrărilor Publice, pachet I, dosar 1/1861, f. 264.

[2] Idem, Secția Minerit, dosar 5/1870, f. 5. Cele 800 de familii erau din Stulpicani, Iacobeni, Cîrlibaba, Pojorîta, Luisenthal (azi Fundul Moldovei), Eisenau (azi Prisaca Dornei), Freudenthal (azi Valea Stînei) și Rus pe Boul (azi Valea Boului).

[3] Alfred Klug, *Schule und Kirche in Bucsoaia*, în „Katholischer Volks und Hauskalender für die Bukowina", An V (1938), p. 149.

[4] Victor Prelicz, *Geschichte des Bukowiner Bergbaues*, în „Deutscher Kalender für die Bukowina", An II (1904), Cernăuți, 1903, p. 92.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

au avut loc o serie de accidente grave. Astfel, în 1847 și 1858 s-au înregistrat accidente mortale[5] iar în 1899, alte două cazuri mortale determină pe cronicarul evenimentelor să consemneze cu adîncă amărăciune: Popper, „care nu destul că a cumpărat ieftin pădurea de la săteni și nu s-a ținut de contract ca să le dea sătenilor de lucru, ci mai vîrtos neglijează luarea celor mai simple măsuri de siguranță pentru lucrători, a adus lucrători străini, a redus prețul pentru chirie și lucru. Într-adevăr, omida a umplut cornii și streinul ne strivește"[6].

Apariția noilor locuri de muncă nu era în măsură să satisfacă necesitățile localnicilor care se aflau, de cele mai multe ori, în nevoie. Încă înainte de primul război mondial se atrăgea atenția asupra procesului de degradare economică la care erau supuși localnicii. Revista „Bucium", referindu-se la locuitorii comunei Stulpicani, relata în 1908, printre altele, că „exploatarea bieților poporeni prin speculanți și cămătari nemernici istovește acestora vizibil puterile fizice și sufletești și numai energiei conducătorilor băncilor raiffeisiene [...] e a se datori că poziția materială a poporului atît de frumos înzestrat de natură s-a scutit încă de la totală peire"[7]. La aceasta se mai adaugă o serie de abuzuri săvîrșite de autorități, ca de exemplu cele comise de administrația silvică din Ostra care, în mai 1911, era reclamată pentru modul cum a împărțit terenurile rezultate ca urmare a tăierilor de pădure (absniturile)[8].

După primul război mondial, situația economică a populației din zonă se înrăutățește considerabil. În 1919, Serviciul Special de Siguranță din Cîmpulung Moldovenesc era informat că în Frasin existau mari nemulțumiri, muncitorii fiind agitați contra celor care „scumpesc enorm și ascund alimentele precum făina, sarea și petrolul, astfel că un litru de petrol a ajuns săptămîna trecută, în Frasin, la 12 lei"[9].

Speranțele că vor primi ceva pămînt, ca urmare a reformei agrare din 1921, le-a mai încălzit sufletele și locuitorilor acestor așezări. Dar și în aplicarea reformei tergiversările au fost surprinzător de lungi. În *Expunerea situației economice a județului Cîmpulung* din 3 martie 1928, adresată Ministerului de Interne, se consemna: „Astfel, reforma agrară stagnează cu totul. Nu destul că s-a expropriat în genere puțin pămînt, dar și acel expropriat de la Fondul Bisericesc în unele părți nici nu a fost delimitat de către operatorii topometri. Unele dintre deciziile de expropriere, chiar în unele comune unde populația este mai sărmană [pe valea Suhei — *n.n.*], nu sînt clare și precise [...]. În fiecare an, acesta [Fondul Bisericesc — *n.n.*], micșorează după plac suprafețele de teren ale locuitorilor"[10]. Deși anevoios, reforma agrară a fost aplicată, în cele din urmă pînă la capăt. Cu toate că suprafețele împărțite nu au fost mari, un număr apreciabil de localnici nu a putut achita taxele corespunzătoare. Astfel, la 8 mai 1933 au fost debitați 97 de locuitori din Negrileasa, care fuseseră împroprietăriți în septembrie 1932 cu suprafața totală de 133 ha și 25 ari[11].

Criza economică din 1929—1933 a avut repercusiuni grave și asupra vieții economice din bazin. Un număr de fabrici și ferăstraie și-au încetat activitatea iar spectrul șomajului a devenit o amenințare reală. În octombrie 1930, mai erau ocupați în cîmpul muncii, numai în Frasin, 456 muncitori: 139 la firma „Adlersberg", 232 la Societatea „Moldova", 43 la C.F.F. și 22 la Societatea „Granitul" care construia podul de la Frasin[12]. În același an, numărul somerilor se cifra la 300 în Stulpicani, 150 în Frasin, 87 în Bucșoaia, 60 în Negrileasa, 29 în Doroteea. În februarie 1931, numărul șomerilor era de 122 în Doroteea (în 1932, scade la 52), 140 în Frasin, dar în septembrie cifra crește la 266; în Bucșoaia ajunge la 121, în Negrileasa la 141, în Stulpicani la 488 de șomeri (270 în

[5] Arh. St. Suceava, fond Starea Civilă a comunei Stulpicani, Condica morților pe anii respectivi.

[6] Parohia Negrileasa, *Cronica*, f. 24.

[7] *Valea Suhei*, în „Bucium" (Cîmpulung Moldovenesc), An I (1908), nr. 5, p. 54.

[8] Cf. „Glasul Poporului", Cernăuți, nr. 2/28. V. 1911.

[9] Arh. St. Suceava, fond Serviciul Special de Siguranță Cîmpulung, dosar 3/1919, f. 52.

[10] Arh. St. București, fond Ministerul de Interne, dosar 452/1928, f. 1.

[11] Idem, fond Reforma agrară din 1921, dosar 55, f. 7.

[12] Arh. St. Suceava, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 24/1930, f. 77.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

industria forestieră, 180 de cărăuși, 35 în construcții și 3 în metalurgia mecanică), iar în Ostra 93 de familii solicitau ajutoare [13].

Muncitorilor de la fabricile din Frasin, în 1930, li s-a luat din salar 20—25% fără acordul acestora. În schimb, patronii au refuzat să ofere vreun ajutor pentru șomeri [14]. Se spera, în februarie 1931, ca fabrica „T. Flocea et Schiber" să-și reia activitatea cît de curînd și că se vor putea ocupa circa 60 de muncitori și 30 de cărăuși [15]. La Ostra și Negrileasa nu se găsea nimic de lucru. La Negrileasa erau ocupați doar... nouă muncitori.

Firma „Kissman" din Gura Humorului nu le plătea negrilenilor transportul lemnului pe cîte cinci—șase luni. „Profitînd de nevoile lor, personalul firmei le împinge niște *bonuri* și [negrilenii] cumpără pe baza lor, de prin prăvălii, bineînțeles socotindu-li-se costul mai scump, ca și cum ar cumpăra cu bani gata" [16].

Camăta ajunsese la 30—36 de procente iar datoriile negrilenilor se cifrau, la 29 iulie 1930, la imensa cifră de 2 800 000 lei. Judecătoria Stulpicani emitea continuu titluri executorii pe baza cărora le era ridicat și puținul avut ce îl mai posedau. În octombrie 1930, cu privire la starea de spirit a populației din această localitate, se nota: „lipsa de lucru și criza financiară a pus pe grijă și pe cel mai mic copil, deoarece aici sînt toți crescătorii de vite. Nu avem islaz, pădurea ne-a luat-o Fondul cu forța, oamenii sînt prea datori băncii, sechestre peste sechestre, poduri sfărîmate, șosele rupte de puhoaie, o jale de nedescris. Nu știm ce se va întîmpla. Populația este prea agitată contra Fondului care le-a răpit pădurea de pe urma căreia se hrăneau și sînt temeri de complicațiuni" [17].

Stulpicănenii își manifestau și ei nemulțumirea față de starea socială în care se aflau, încă din 1926, cînd trimit spre publicare o scrisoare în care arată că fostul candidat Gh. Hutu nu se ține de cuvînt și nu-i ajută să-și rezolve problemele așa cum a promis în adunările din campania electorală, ci, mai rău, „scumpește sarea, tutunul, băuturile, timbrele și biletele de tren și mai ales toate alimentele" [18].

Autoritățile au intervenit în sprijinul populației nevoiașe din bazin și la începutul lui februarie 1931 au împărțit șase vagoane cu porumb drept ajutoare, dar aceasta nu era suficient. Comuna Stulpicani a solicitat încă o jumătate de vagon de porumb pe care oamenii să-l plătească în șase luni. La 25 februarie, au mai fost distribuite încă cinci vagoane cu porumb iar în august 1932 familiile nevoiașe au primit ajutoare gratuite constînd din zece pînă la 50 kg de porumb [19].

În raportul Primăriei Stulpicani, datat 29 noiembrie 1930, înaintat Prefecturii județului Cîmpulung, se consemna: „Starea materială a locuitorilor e foarte slabă din cauza crizei generale financiare ce se menține"; se menționa că nu s-a constituit comitetul de ajutare a șomerilor deoarece „comuna fiind foarte săracă, fabricile stau, patronii sînt în concordaj, au dat faliment, altul e sărman, așa că nu se poate da nici un fel de ajutor, alte venituri nu sînt, așa că facem propunerea ca să luăm măsuri ca populația să aibă mai întîi de lucru fiindcă sînt învățați a munci și doresc să muncească numai să cîștige bani de trai, și alte lucrări nu sînt, așa că numai dacă se vor începe lucrările județului cu reconstruirea drumului înspre Negrileasa" [20]. *Cronica Parohiei Negrileasa* consemnează și ea, în 1931, că „greul crizei îl simt mai mult lucrătorii pentru că lucrările în pădure au încetat din cauza crizei" [21].

Pe acest fundal economico-social, încep, încă înainte de primul război mondial, și în satele bazinului Suha Bucovineană preparativele de constituire a unor organizații ale diferitelor partide politice. În 1909, Partidul Național Român avea organizații în toate satele: la Bucșoaia erau 113 alegători și trei delegați pentru adunarea districtuală, la Doroteea erau 189 alegători și patru delegați, la Geme-

[13] *Idem*, dosarele 24/1930, 79/1930 și 38/1931, passim.
[14] *Idem*, dosar 66/1930, f. 38.
[15] *Idem*, dosar 38/1931, f. 41.
[16] *Idem*, dosar 79/1930, f. 10.
[17] *Idem*, dosar 24/1930, f. 17.
[18] Cf. „Vremea Nouă", An II (1926), nr. 22/26. XII. 1926.
[19] Arh. St. Suceava, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosarele 60/1931, 60/1932, passim.
[20] *Idem*, dosar 33/1930, f. 11.
[21] Parohia Negrileasa, *Cronica*, f. 103.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nea erau 42 alegători și un delegat, la Frasin 116 alegători cu trei delegați, la Negrileasa 107 alegători și trei delegați, la Ostra șase alegători cu un delegat, la Slătioara 74 alegători cu doi delegați și la Stulpicani 282 alegători cu șase delegați [22]. În 1910 exista la Stulpicani un comitet al național-democraților. Întîia adunare districtuală a acestui partid a avut loc la 19 septembrie 1910, în Cîmpulung Moldovenesc [23].

În ziua de 16 mai 1914, cu ocazia campaniei electorale, deputații Partidului Țărănesc Român, dr. A. Onciu, dr. Reuț și M. Chisanovici au ținut la Stulpicani o întrunire publică, la care a participat aproape întreaga populație a bazinului. La 19 octombrie 1919, candidații Toma și Cotlarciuc țin cuvîntări cu ocazia unei alte întruniri electorale care a avut loc tot în Stulpicani. Sătui de sterpele promisiuni și de demagogia unor candidați, localnicii răspund categoric prin Gavril Hutu: „Noi trebuie să alegem pe unul care a năcăjit ca și noi în timpul resboiului și care ne va putea ajuta ceva, însă nu pe unul cum sînt domnii acești, că tot timpul resboiului au stat prin cafenele și acum vin la noi după voturi" [24].

Aceste alegeri fiind falsificate, populația română din zonă a cerut anularea lor. În protestul trimis de către populația de origine germană din Bucșoaia publicației „Deutscher Volksrat" din Cernăuți, la 15 noiembrie 1919, se consemnează: „Noi, subsemnații alegători germani din comuna Bucșoaia, ne alăturăm în totul protestului concetățenilor noștri români contra abuzurilor care s-au făcut la alegerile pentru parlament. Noi am fost totdeauna prieteni sinceri și onești ai poporului român, cu care am trăit deja 140 de ani în bună înțelegere, ne-am alăturat de bună voie României Mari..." [25].

O puternică organizație a fost aceea a Partidului Democrat al Unirii, partid ale cărui baze au fost puse la 15 septembrie 1919 și care avea ca președinte pe dr. I. Nistor. La platforma sa politică au aderat majoritatea localnicilor, exceptînd germanii și alți străini [26].

Primele încercări de organizare a muncitorilor forestieri din bazin datează din anul 1920. La 10 aprilie 1921 se raporta forurilor superioare de către Postul de jandarmi din Frasin: „Conform ordinului D-voastră nr. 1049, am onoarea a vă raporta că în sectorul Valea-Suhei n-am putut afla ca cineva dintre tinerii recruți, contingentul 1921, să fie înscris la sindicate. În anul trecut era pe cale să se organizeze lucrătorii din Frasin, Molid și Prisaca în privința socialismului, dar văzîndu-se prea slabi și, poate, stingheriți din unele părți, s-au dispensat de aceasta. Președintele ce era ales la numita societate se numea Ignat Minițchi din Frasin, de prezent se află la o fabrică în Buzău (Nehoiu)... Plecînd președintele, a stagnat acest proiect de a se socializa muncitorii ce lucrează pe la aceste fabrici acuma, mai ales cînd greva ceferiștilor a eșuat au mai pierdut și ei curajul" [27].

Deși încă din acești ani frămîntările politice erau evidente, mișcarea socialistă se menține la un nivel incipient. Nereușita organizării muncitorilor se datorează, poate, și nivelului ideologic scăzut al acestora. Dar greutățile materiale întîmpinate de muncitori în comun au făcut să crească simțul lor de solidaritate, ceea ce i-a determinat să facă spontan primii pași pe calea organizării în lupta economică cu patronii, care, în goană după profituri cît mai mari, exploatau crunt mîna de lucru. Încetul cu încetul, muncitorii din centrele forestiere ale bazinului vor ajunge la concluzia că fără luptă unită, fără organizare, nu pot avea sorți de izbîndă. Ca urmare, la 4 mai 1921 are loc prima grevă cu o largă participare a muncitorilor. Buletinul informativ al Jandarmeriei consemnează: „Sînt informat că în ziua de 4 mai a.c., lucrătorii de la fabrica de cherestea „Moldova" din Frasin, în număr de circa 300 s-au pus în grevă pretinzînd sporirea salariilor. Instigatorul Johann Prall, lucrător la acea fabrică, a fost arestat

[22] Ioan V. Cocuz, *Viața politică românească în Bucovina*, în „Suceava — Anuarul Muzeului Județean", An X (1983), p. 634.

[23] Vezi „Neamul Românesc", An V (1910), nr. 106/7.IX.1910.

[24] Arh. St. Suceava, fond Serviciul Special de Siguranță Cîmpulung, dosar 3/1922, f. 120 v.

[25] *Ibidem*, f. 39.

[26] „Glasul Bucovinei", nr. 350/1 februarie 1920.

[27] Arh. St. Suceava, fond Serviciului Special de Siguranță Cîmpulung, dosar 2/1921, f. 39.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de către Jandarmerie chiar în acea zi și toți lucrătorii au reluat lucrul. Numitul Prall a agitat mai înainte de trei ori lucrătorii la grevă" [28].

Referindu-se la populația din satele Gemenea și Ostra, se comunica, în 1920, de către jandarmi forurilor superioare că „rutenii fiind lipsiți de conducători mai activi și cu o oarecare cultură, s-au lăsat influențați de propagandiștii socialiști, în care partid s-au și înscris. La aceasta a contribuit și faptul că rutenii sînt mai toți lucrători la fabricile de cherestea sau la păduri" [29].

Începind cu vara anului 1921, activitatea de propagandă a social-democraților se intensifică. În localitățile bazinului poposesc diferți activiști, unii dintre ei comuniști, care desfășoară o febrilă activitate de propagandă. La 2 iunie 1921 era autorizată o adunare a sindicatelor condusă de Dositei Corduș din Cîmpulung în locuința lui Schärf din Frasin, dar adunarea se ține în Bucșoaia, în locuința lui Berl Kraft cu participarea delegatului socialist Rudolf Gaidosch, însoțit de un delegat al sindicatului socialist din Cernăuți, Romulus Dan, în prezența a 150 de muncitori. În cuvîntul său, deputatul socialist arată că scopul adunării este „organizarea cît mai puternică a muncitorilor, fără deosebire de naționalitate, pentru a duce lupta contra capitaliștilor în ce privește serviciul și plata. Deoarece guvernul nu se mai interesează absolut [sic!] de muncitori, trebuie ca aceștia să se organizeze cît mai bine, căci numai atunci vor fi tari și cu existența sigură" [30]. Cu această ocazie a fost ales un comitet de opt membri, șase germani și doi români, în frunte cu Iacob Krämer, avînd ca scop organizarea tuturor muncitorilor. Cei doi români erau Grigoraș și Tanul.

Un an mai tîrziu, buletinele informative subliniau faptul că majoritatea localnicilor simpatiza cu candidații partidului democrat, dr. Romulus Reuț și dr. Nicu Carabiovschi, că, deși nu era încă organizat, Partidul Averescu avea stîlpi puternici în unii localnici din Doroteea iar „Partidul socialist are aderenți numai printre lucrătorii din fabrici [...] Organizație puternică nu are. Propaganda se face oral" [31].

Deși activa în condiții grele, Partidul Comunist Român a continuat să rămînă în fruntea clasei muncitoare, străduindu-se să strîngă legăturile cu masele de oameni ai muncii. În acest scop, P.C.R. a trimis în centrele muncitorești mai importante o serie de activiști cu experiență în munca de partid care să organizeze muncitorii. Cu o astfel de sarcină sosește la Frasin, în vara anului 1923, comunistul Constantin Ivănuș, care, ca delegat al Ministerului Muncii (era secretarul regional al Uniunii Muncitorilor în Lemn din România și din a cărui plenipotență, acordată la 4 octombrie 1922, rezultă că avea dreptul să înființeze sindicate, să viziteze toate grupele Uniunii, să controleze activitatea lor, să le dea directivele necesare în baza statutului, să țină ședințe de comitet ș.a.) a ținut o serie de adunări autorizate, dar și multe întruniri secrete, în vederea organizării muncitorilor în sindicate. Concomitent cu Ivănuș, a activat și Imbrea Aladar.

Organele polițienești raportau cu neliniște că, „de cînd au venit acești socialiști, zilnic se produc întruniri, pe drum, în case izolate, prin fabrici, cu scopul de a produce conflicte între lucrători și fabricanți" [32].

Activitatea desfășurată de Ivănuș nu putea fi pe placul autorităților și, ca urmare, la 4 martie 1924, a fost arestat. Prin adresa nr. 264/24/5, Tribunalul județean Suceava, cerea Judecătoriei Stulpicani să audieze un număr de 15 muncitori care să precizeze cu ce scop a venit Ivănuș la Frasin, împreună cu tovarășul său Imbrea Aladar, ce le-a declarat martorilor în privința aceasta, dacă a instigat muncitorii din Frasin la rebeliune și insubordonare față de orînduire, stat, guvern și contra legilor și decretelor în vigoare, dacă a îndemnat la grevă sau dacă a răspîndit idei comuniste. În caz afirmativ, se cereau detalii asupra modului în care s-a instigat și cu ce cuvinte. Cu ocazia anchetei, Wilhelm Lant-

[28] *Ibidem*, f. 82.
[29] *Ibidem*, dosar 13/1920, f. 27.
[30] *Ibidem*, dosar 2/1921, f. 100.
[31] Arh. St. Suceava, fond Prefectura Județului Cîmpulung, dosar 15/1922, *passim*.
[32] Apud M. Petreanu, *Mișcări greviste ale muncitorilor forestieri din Nordul Moldovei*, în „Aniversare", supliment al ziarului „Zori Noi", mai 1966.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

garten, conducător de fabrică în Frasin, declara : „Într-o zi mi s-a prezentat Ion Tanul prezentîndu-mi un memoriu semnat de Emil Rank, Johan Brodner și Ion Tanul, ca delegați ai sindicatului lucrătorilor în lemn. Acest memoriu conținea un rînd de petițiuni din partea lucrătorilor bazîndu-se, în parte, pe programul socialiștilor din Vest, în parte, ajungînd la idei comuniste [...] Sînt de părere și am avut impresia neînlăturabilă că lucrătorii au fost însuflețiți de către Ivănuș cu idei comuniste“ [33].

Documentul la care se referă martorul, considerat ca născut ca urmare a influenței exercitate de către Ivănuș, a fost înaintat conducerii fabricii la data de 14 februarie 1924. El conținea trei părți. În partea întîi, *Condițiuni de muncă*, principalele revendicări ale muncitorilor erau : reducerea timpului de lucru la opt ore, interdicția pentru patroni de a încadra muncitori cu salarii mai mici decît ai celor din fabrică, interdicția de a concedia muncitorii, dreptul la concediu de odihnă de o săptămînă plătit muncitorilor cu o vechime neîntreruptă de trei ani și altele. În partea a doua, *Condițiuni de plată*, se cerea acordarea unui spor la salariu de 50%, plata orelor suplimentare, acordarea de ajutoare. Ultimul capitol cuprinde revendicări de natură politică : recunoașterea delegaților aleși de muncitori să le reprezinte interesele, interdicția pentru patroni de a concedia lucrători fără o vină vădită și fără ca delegația să fie avizată ; ziua de 1 Mai, fiind sărbătoare muncitorească, să fie liberă, dar plătită [34].

Și patronului fabricii Societății „Moldova“ i s-a înmînat o cerere scrisă de Imbrea Aladar, alături de proiectul unui contract de muncă, semnate de Vasile Hanusiac, Alexa Moroșan și Rudolf Kosmann, delegați ai muncitorilor din respectiva fabrică [35].

În timpul tratativelor cu patronii, au fost arestați delegații muncitorilor și secretarul general al Uniunii sindicatelor din industria lemnului. Drept răspuns la această măsură samavolnică, muncitorii încetează lucrul în ziua de 17 februarie. Autoritățile au pus în libertate pe delegații muncitorilor, dar patronii au procedat la concedierea lor.

Conflictul de muncă s-a terminat la 27 februarie 1924 prin înfrîngerea patronilor, care s-au văzut obligați să reîncadreze pe cei concediați și să le plătească și timpul cît nu au lucrat. De asemenea, patronii au trebuit să acorde, începînd cu 7 martie, un spor de salar de 20%, să dea muncitorilor lemne cu preț redus iar celor care se foloseau de locuințele fabricii — indemnizații de chirie. Celelalte cereri ale muncitorilor urmau să fie soluționate în termen de zece zile de la terminarea conflictului de muncă. Izbînda cea mai importantă a fost, însă, obligarea patronilor de a recunoaște sindicatul și delegații muncitorilor.

După încetarea grevei, organele polițienești cereau să se desființeze sindicatele pe motiv că acestea au fost înființate „pentru a face propagandă comunistă“ [36].

Seria întrunirilor muncitorilor continuă. În principalele centre muncitorești ale bazinului țin cuvîntări Carl Mehlferber, secretar al P.S.D. din Bucovina, Rudolf Hofbauer, Irimia Pardău. *Toate întrunirile aveau ca scop trezirea conștiinței* de clasă în rîndurile muncitorilor. Prima manifestare puternică de solidarizare a acestora a avut loc în 1921, dar prima izbîndă, în continua încleștare cu patronii, a fost obținută în februarie 1924, fiind determinată de unitatea de acțiune a muncitorilor.

În documentul intitulat *Din istoricul problemei muncitorești de pe raza Legiunii de jandarmi Cîmpulung Moldovenesc*, redactat în 1943, se consemna că la sfîrșitul anului 1926 la firma „Moldova“ au fost „nemulțumiri în rîndul lucrătorilor pe chestia măririi salariilor, tinzînd a produce grevă, însă datorită patronului conflictul a fost aplanat, acceptînd doleanțele muncitorilor și mărindu-le salariile“ [37].

---

[33] Muzeul Județean Suceava, Colecția de documente, nr. 2460, f. 25.
[34] *Ibidem*, f. 27.
[35] *Ibidem*, f. 28.
[36] Apud M. Petreanu, *op. cit.*
[37] Arh. St. Suceava, fond Legiunea de Jandarmi Cîmpulung, dosar 18/1943, f. 2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ceva mai tîrziu, greva apare ca o formă curentă de luptă pentru condiții de muncă și de viață mai bune. Buletinul informativ nr. 117/26 aprilie 1929 al Postului de Jandarmi din Frasin relatează că „În ziua de 26 aprilie 1929, ora 13, un număr de 400 de lucrători de la fabrica de cherestea, firma „Moldova" din comuna Frasin, județul Cîmpulung, au declarat grevă cerînd 8 ore de lucru pe zi și 30 procente și diferența de 2 ore și jumătate pe zi de la 1 februarie 1929. Greviștii sînt sub conducerea socialiștilor Ludwig Goci și Julius Eib din Frasin" [38].

La mai puțin de două săptămîni, se declanșează o altă grevă. Buletinul informativ nr. 127/6 mai 1929 al Postului de jandarmi Stulpicani are următorul conținut: „În ziua de 6.V.1929, ora 7 dimineața, un număr de 100 lucrători de la fabricile de cherestea Chișman și Vachner din comuna Stulpicani, județul Cîmpulung, a declarat grevă cerînd 8 ore de lucru pe zi și plata mai mare. Greviștii sînt conduși de către socialiștii Marcu Dincu și Ioan Dobrovolschi tot din comuna Stulpicani, județul Cîmpulung" [39]. Greva a avut o durată de opt zile. Care a fost finalul ei nu se cunoaște cu certitudine. A urmat un proces care a durat un an de zile și în care au fost judecați conducătorii grevei.

În timpul anchetei, Diacon Petru declara: „În seara zilei de 4 mai 1929 ne-am sfătuit cu lucrătorii Lausmann Iosef și Martin Dincu ca să punem în vedere lucrătorilor de la fabricile de cherestea Chisman și Vachner ca să nu mai lucreze dacă nu li se socotește decît 8 ore pe zi. Duminică, 5 mai a.c., am făcut adunarea cu lucrătorii din fabricile de mai sus, cărora le-am pus în vedere cele arătate mai sus și ei au primit obligațiile noastre și au declarat grevă" [40].

O lună mai tîrziu, la 6 iunie 1929, un alt conflict se declanșează la Stulpicani. Pentru faptul de a interzice la doi muncitori să lucreze peste program, Ion Cozan, delegatul muncitorilor, a fost concediat. La vestea că delegatul lor a fost concediat, toți muncitorii au încetat lucrul, iar muncitorul Gh. Buga cere acestora să nu mai reia lucrul dacă I. Cozan nu este reprimit.

În timpul procesului care a urmat, Gavril Bîrsan arată că a fost concediat cel „ales de noi și nu trebuie să fie dat afară, fiindcă pe rînd o să ne dea pe toți afară" [41]. Hotărîrea a fost unanimă, nici un muncitor nu va mai lucra dacă I. Cozan va fi dat afară. Sub presiunea protestului colectiv, Ion Cozan a fost reprimit la lucru.

După cum s-a putut observa, în zonă sindicatele se organizează încă din 1924, dar apar ca înregistrate la Tribunalul Cîmpulung după cum urmează: cel din Stulpicani la data de 10 iunie 1929, cel din Frasin la 17 iunie 1929, cel din Ostra la 22 iulie 1929, iar la 14 ianuarie 1931 a fost înregistrată Organizația muncitorilor din Frasin.

Cei organizați în sindicate au fost șicanați în cele mai diverse moduri. Un document din 18 septembrie 1930 reține că muncitorii din Ostra, „fiind organizați, sînt prigoniți de către funcționarii Fondului, neacordîndu-li-se lor lucrările de pădure pe motivul că ei nu vor să lucreze mai mult de 8 ore pe zi" [42].

La 16 iunie 1930, în Frasin, 400 de muncitori de la fabricile de cherestea „Moldova" și „Adlersberg" au declarat grevă cerînd „de la patroni contract prin care aceștia să se oblige că timp de un an de zile le vor achita prompt și la timp actuala simbrie, ceea ce patronii refuză, neputînd ști dacă vor avea pentru un an de zile material de lucru" [43]. Conflictul s-a ivit ca urmare a faptului că patronii au declarat că din cauza crizei și a concurenței prețul cherestelei a scăzut cu 500—1 000 lei la metru cub. „Acestei concurențe, afirmă patronii, putem să-i facem față numai scăzînd prețurile sub acela al statelor concurente, care prețuri nu oferă nici un cîștig industriașului, ba din contra pierderi enorme. Cum însă industriașul nu poate suferi el singur aceste pierderi, se vede nevoit a reduce cu toată părerea de rău prețurile muncii lucrătorilor, adică salariile" [44].

---

[38] *Idem*, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 18/1929, f. 29.
[39] *Idem*, dosar 5/ 1929, f. 3.
[40] *Idem*, f. 4.
[41] *Idem*, dosar 6/1929, f. 8.
[42] *Idem*, dosar 25/1930, f. 8.
[43] *Ibidem*, f. 4.
[44] Arh. St. Suceava, fond Tribunalul Cîmpulung, dosar 17/1930, f. 3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Reducerea anunțată ajungea pînă la 20 de procente. Muncitorii neconsimțind la această reducere, ba, mai mult, ei cereau o majorare de 15%, a fost sesizat Inspectoratul Muncii din Cernăuți, de unde sosește, pe 16 iunie, inspectorul general Stroja spre a aplana conflictul. Nereușind să soluționeze litigiul, acesta încheie cu patronii și delegații muncitorilor, Ieremia Ioan și Julius Eib, un proces-verbal de neîmpăcare.

În a doua zi de grevă, pe 17 iulie, patronii au încercat să recurgă la serviciile spărgătorilor de grevă, angajînd în acest scop cinci muncitori din Stulpicani, dar care vor fi lămuriți repede de către conducătorii greviștilor să se retragă, ceea ce și fac [45].

Pe data de 27 iunie, muncitorii trimit patronilor un memoriu în care se arată că „față de greutățile vieții de astăzi nu putem accepta procesul verbal de împăcare din ziua de 18 iunie 1930 și cerem solidarea unui contract colectiv de muncă, cu condițiunile următoare :

— cerem continuarea actualului salar ;

— muncitorimea va consimți la o reducere de salar numai atunci cînd se va constitui o comisie compusă din delegați ai muncitorilor și ai industriașilor, care va constata ori de rămîne muncitorilor un salar în plus ;

— să nu se poată concedia nici un muncitor fără ca vina să fie judecată de o comisie a muncitorilor ;

— cerem respectarea legilor în vigoare" [46].

Greva a luat sfîrșit ca urmare a intervenției jandarmilor care arestează conducătorii greviștilor. Autoritățile consideră că situația de fapt de la Frasin se datorează influenței exercitate de socialistul Carl Mehlferber care a venit aici și și-a recrutat cadre din rîndul muncitorilor pentru a organiza Partidul Socialist Democrat care era „în plină floare" și, „în scurt timp, prin propaganda ce face, cîștigă de partea lui pe toți lucrătorii din fabrică în rîndul cărora continuă propaganda socialistă" [47].

La Frasin, președintele sindicatului muncitorilor era Rudolf Hofbauer. În 1931 se consemna în rapoartele jandarmilor că acesta era „suspectat a fi comunist, care neputîndu-și desfășura activitatea în Partidul Comunist s-a înscris în Partidul Social-Democrat ca sub masca acestuia din urmă să poată agita muncitorimea" [48].

În aceeași perioadă acționează în satele bazinului, sub acoperire de social-democrat un alt comunist. Este Manole Bodnăraș, care, la 30 octombrie 1932, era autorizat să țină în grădina restaurantului „Orient" din Cîmpulung, „congresul muncitoresc al P.S.D." [49]. Manole Bodnăraș a desfășurat o activitate foarte bogată în principalele centre ale bazinului, cu precădere la Stulpicani. Datorită modului cum știa să abordeze problemele sociale care îi vizau direct pe muncitori, datorită elanului, tinereții, sincerității și identificării cu năzuințele muncitorilor, Manole Bodnăraș și-a cîștigat repede respectul și dragostea celor oprimați. El a fost simțit nu ca o persoană ce expune o platformă politică, ci ca un frate de suferință care avea aptitudini deosebite de conducător de mase. Că a fost foarte iubit de localnici, o demonstrează faptul că aceștia l-au salvat în nenumărate rînduri de la arestare.

Concomitent cu Manole Bodnăraș a activat Irimia Pardău, care organizează întruniri autorizate la Stulpicani, Gemenea, Slătioara.

Pauperizarea sistematică a maselor de muncitori a făcut ca înfruntările dintre aceștia și patroni să continue. La 29 ianuarie 1932, muncitorii de la firma „Moldova" declară grevă „fără vreun prealabil" [50], pentru sporirea salariilor, iar la 26 iulie 1932 la firma „Molidul" din Gemenea muncitorii refuză să mai muncească pentru că nu este respectată ziua de muncă de opt ore, patronul solicitînd

[45] *Ibidem.*
[46] *Idem*, dosar 32/1930, f. 24.
[47] Arh. St. Suceava, fond Legiunea de jandarmi Cîmpulung, dosar 18/1943, f. 4.
[48] *Idem*, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 70/1931, f. 2.
[49] *Idem*, dosar 52/1932, f. 49.
[50] Arh. St. Suceava, fond Poliția oraș Cîmpulung, dosar 17/1932, f. 5.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

muncitorilor să lucreze 10—12 ore pe zi[51]. Tot la firma „Moldova" din Frasin a mai avut loc și în 1938 o grevă.

Și în anii '40, situația economică a muncitorilor era precară. În septembrie 1940 fabrica lui Sumer Kostiner din Stulpicani și-a încetat activitatea, „iar lucrătorii au rămas din nou fără lucru și sînt cu spiritele neliniștite din cauză că nu au unde a-și cîștiga existența zilnică"[52], iar în noiembrie 1943 se consemna în rapoartele Jandarmeriei: „Față de desfășurarea evenimentelor din Răsărit, în regiunea Stulpicani au încetat a mai funcționa două fabrici de cherestea, precum și lucrul în pădure, astfel rămînînd fără lucru un număr de circa 260 muncitori"[53].

Nemulțumiri erau înregistrate în 1943 la fabrica de cherestea din Negrileasa, care nu era bine administrată, motiv pentru care mulți muncitori au rămas fără lucru, precum și la fabrica „Dacia" din Frasin, din cauză că muncitorilor nu li se făcea aprovizionarea cu cele necesare traiului.

În decembrie 1943, muncitorii din Stulpicani, Negrileasa, Slătioara și Ostra au rămas fără lucru din cauza faptului că Fondul Bisericesc, cerînd prețuri ridicate pentru materialul brut, a determinat industriașii să-și retragă ofertele, dată fiind situația creată de război.

În august același an, un număr mare de stulpicăneni care lucrau la digul pentru regularizarea apelor pe Valea Negrilesei s-au hotărît să nu se mai prezinte la lucru pentru faptul că nu li se plătise salariile[54]. Cazurile de neplată a salariilor erau frecvente. În 1930, firma consorțiu de lichidare Careș-Cohuț nu plătise salariile la mai mulți muncitori pe două luni de zile[55].

La muncă egală, femeile și copiii primeau o retribuție inferioară. În general, nivelul de salarizare al femeilor reprezenta 50% din cel al bărbaților, iar copiii erau supuși la o exploatare și mai crîntă decît femeile. În vara anului 1938, la fabrica lui Iuliu Balan din Bucșoaia lucrau 30 de copii și tineri de ambe sexe care erau plătiți cu salarii minime variind între 15 și 30 lei pe zi, pe cînd un muncitor necalificat primea 50 lei, iar unul calificat avea 65—80 lei. Reținem exemplul muncitorului Pamfil Bilan din Bucșoaia, care, la vîrsta de 44 de ani, avea deja o vechime în muncă desfășurată în fabricile de cherestea de 28 de ani și care lucra în fabrica lui Iuliu Bălan împreună cu fiul său în vîrstă de 12 ani[56].

În acest climat social-economic au loc o serie întreagă de activități cu caracter politic desfășurate de reprezentanți ai diferitelor partide politice cu scopul extinderii activității sau de înființare a unor noi organizații.

La Stulpicani, în 1927, din totalul de 704 alegători, 298 au dat votul candidaților P.N.Ț., 235 liberalilor și 171 celor averescani[57]. Aceleași partide erau reprezentate și la Negrileasa, iar la Gemenea și Slătioara erau organizații averescane. În 1929, se înregistrau și organizații ale partidelor național-țărănesc și național-liberal. La 9 iunie 1929 se înființează și la Bucșoaia o organizație a P.N.Ț.

În decembrie 1930 se face propagandă cuzistă la Gemenea și Slătioara, dar o organizație a acestui partid ia ființă numai în Gemenea cu doar șase membri[58]. În 1937, din totalul de 209 alegători, 149 au votat pentru liberali, 32 pentru țărăniști și 28 pentru cuziști. Tot în 1937 apar și primii înscriși în „Totul pentru Țară", partid condus de generalul Cantacuzino-Grănicerul, trei la Stulpicani și unul la Ostra.

Populația de origine germană s-a angrenat și ea în mișcările politice ale vremii. A fost reprezentată în majoritatea partidelor. Imediat după înființarea Partidului Poporului German din România, partid de orientare hitleristă, începe și în satele bazinului Suha Bucovineană organizarea unor întruniri de către re-

[51] *Ibidem*, f. 45.

[52] Arh. St. Suceava, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 39/1940, f. 4.

[53] *Idem*, fond Legiunea de jandarmi Cîmpulung, dosar 18/1943, f. 8.

[54] *Idem*, dosar 18/1943, f. 8—9.

[55] *Idem*, fond Prefectura județului Cîmpulung, dosar 24/1930, f. 133.

[56] Vezi Mircea Tiriung, *Bucșoaia, un sat de muncitori forestieri și industriali din Bucovina*, în *60 sate românești cercetate de echipele studențești în vara anului 1938*, vol. V, București, 1942, p. 179—180.

[57] „Cuvîntul țărănimii", 4 decembrie 1928.

[58] Arh. St. Suceava, fond Prefectura Județului Cîmpulung, dosar 52/1931, f. 4—5.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

prezentanți acestui partid, cu participarea, la unele dintre ele, a lui Ewin von Millanich, președintele Partidului Poporului German din România, secția Bucovina. În 1937 au avut loc 11 astfel de întruniri.

După promulgarea Constituției din 24 februarie 1938, prin decretul-lege din 30 martie 1938 sînt trecute în afara legii toate partidele politice. Pentru a da impresia unei guvernări exercitate în numele națiunii, prin decretul-lege din 15 decembrie 1938 a fost înființat Frontul Renașterii Naționale, care avea ca șef suprem pe regele Carol II și care devenea „unica organizație de stat" [59]. Orice activitate politică, alta decît cea a F.R.N., era socotită clandestină.

În lipsă de alte organizații, înscrierile în acest partid au fost, la scara bazinului, relativ mari. La 31 ianuarie 1939, situația membrilor acestui partid era: 559 la Bucșoaia, 758 la Frasin, 682 la Doroteea, 563 la Negrileasa, 316 la Gemenea, 540 la Ostra, 262 la Slătioara și 989 la Stulpicani [60].

Așadar, bazinul Suha Bucovineană reflectă totalitatea problemelor economice și social-politice cu care a fost confruntată România înainte și, mai ales, după Marea Unire.

[59] Aron Petric ș.a., *Istoria Românici între 1918—1981*, București, 1981, p. 147—148.

[60] Arh. St. Suceava, fond Prefectura Județului Cîmpulung, dosar 13/1939, f. 50.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DOUĂ MEMORII DIN VREMEA LUPTEI PENTRU UNIRE

DE

VALERIU STAN

După înăbușirea revoluției române de la 1848, foștii revoluționari răspîndiți mai ales în țările din apusul Europei, care beneficiau de un regim politic liberal și unde ideile de libertate și progres aveau mai mult ecou, vor desfășura o intensă activitate în vederea concretizării principalelor obiective ale programului revoluționar : unirea Moldovei și a Țării Românești, transformarea autonomiei celor două principate în independență deplină și înlăturarea regimului anacronic feudal prin reforme structurale în toate ramurile vieții social-economice, politice și instituționale. Prin contactele stabilite cu cercurile revoluționare europene în vederea declanșării unei noi revoluții, dar mai ales cu diverse personalități ale vieții politice și diplomatice din țările unde își găsiseră adăpost, prin numeroasele articole publicate în presa europeană, precum și prin redactarea de memorii, foștii revoluționari, aflați în exil, vor reuși să cîștige de partea cauzei românilor atît cercurile politice cît și opinia publică progresistă de pe continent.

Activitatea lor de informare și propagandă pe lîngă guvernele diferitelor țări capătă o intensitate deosebită în preajma și în timpul Congresului de pace de la Paris din 1856, care a prilejuit luarea în discuție a problemei Principatelor române de către diplomația europeană. Scrierilor elaborate de revoluționarii exilați se adaugă acum și o serie de memorii și broșuri aparținînd românilor plecați la studii sau rezidenți în străinătate, care toate se înscriu în efortul general de captare a interesului străinătății asupra revendicărilor și aspirațiilor legitime ale poporului român și de influențare a politicii externe a marilor puteri în vederea satisfacerii acestor deziderate [1].

Punîndu-se cu acuitate nu numai problema constituirii statului național român dar și aceea a înlăturării vechilor instituții feudale perimate, perioada în cauză înregistrează o sporire substanțială a memoriilor și proiectelor de reformă care abordează cele două chestiuni de pe poziții de clasă și ideologice diferite și adesea divergente. Un repertoriu al scrierilor de acest gen, edite și inedite, alcătuit de noi și aflat încă în manuscris *(Memorii și proiecte de reformă în Principatele Române între 1849 și 1858. Repertoriu și texte inedite)*, relevă faptul că, în comparație cu perioada anterioară, cuprinsă între intrarea în vigoare a Regulamentelor organice (1831) și revoluția de la 1848 inclusiv, numărul lor este aproape dublu. Majoritatea provin din Țara Românească, îndeosebi de la revoluționarii exilați, fiind adresate marilor puteri europene în scopul cîștigării acestora de partea cauzei românilor. Cît privește memoriile moldovene, mai puține la număr, ele sînt, cel mai adesea, petiții și proteste cu caracter colectiv, dezvăluind o serie de abuzuri sau reclamînd repararea unor nedreptăți, precum cele adresate reprezentanților unor puteri garante în vara anului 1857, cu prilejul falsificării alege-

---

[1] Cele mai multe dintre ele au fost adunate în importanta colecție patronată de D. A. Sturdza, Ghenadie Petrescu și D. C. Sturdza-Scheanu, *Acte și documente privitoare la istoria renașterii României*, vol. I—X, București, 1889—1909. Vezi și N. Corivan, *Din activitatea emigranților români în Apus (1853—1857). Scrisori și memorii*, București, 1931 ; idem, *Date cu privire la unele fonduri documentare din arhiva Ministerului de Externe de la Paris care cuprind știri referitoare la istoria țării noastre*, în *RA* (s.n.), II, 1959, nr. 2, p. 215—224.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rilor pentru Divanul ad-hoc de către caimacamul N. Conachi-Vogoride. Nu lipsesc, însă, nici memoriile individuale, preconizînd reforma unor instituţii sau respectarea autonomiei ţării, aparţinînd atît unor reprezentanţi ai forţelor progresiste — domnitorul Grigore Al. Ghica în primul rînd, M. Kogălniceanu, N. Suţu — dar şi conservatoare şi chiar antiunioniste: fostul domnitor Mihail Sturdza, N. Rosetti-Roznovanu, Vasile Ghica ş.a.

Din marele număr de texte inedite, am ales două memorii — ambele din 1856 — care ilustrează cele afirmate pînă aici, punînd în evidenţă diversitatea de poziţii şi programe pe care le adoptaseră oamenii politici ai vremii şi pentru care militau pe calea aceasta a memoriilor. Cel dintîi a fost aflat în arhiva lordului Stratford Canning, ambasadorul Marii Britanii la Constantinopol în această perioadă. Memoriul, nesemnat şi nedatat, poate fi însă cu uşurinţă identificat după însemnarea făcută de destinatarul său pe ultima filă a documentului: *1856. Constitution of Moldavia and Walachia — contains ideas thereon submitted to the Powers. M. Rîşcanu*[2]. Memoriul aparţine aşadar cunoscutului fruntaş politic moldovean Teodor Rîşcanu, care a jucat un rol însemnat în evenimentele anului revoluţionar 1848, dar care, asemeni lui N. Istrati, Vasile Ghica şi alţii, va trece, în perioada luptei pentru făurirea statului naţional, pe poziţii antiunioniste[3]. Se ştie că, în 1856, cînd a fost redactat memoriul, Rîşcanu se afla la Constantinopol ca trimis al unei grupări de boieri adversari ai lui Grigore vodă Ghica, avînd misiunea de a susţine doleanţele separatiştilor pe lîngă Poarta otomană şi de a sprijini numirea unuia sau unora din ei drept caimacami la încetarea domniei lui Ghica. A stat în capitala Imperiului otoman între februarie şi 1 noiembrie 1856, timp în care s-a străduit să promoveze interesele partidei separatiste nu numai pe lîngă demnitarii otomani, Aali, Reşid şi Fuad paşa, pe care-i cunoştea bine, dar şi pe lîngă ambasadorii marilor puteri europene[4]. Aşa se explică prezenţa memoriului de care ne ocupăm în arhiva ambasadorului englez.

Deşi e departe de a fi o „constituţie", cum îl califică Stratford Canning, memoriul lui T. Rîşcanu nu este totuşi lipsit de interes pentru cunoaşterea concepţiilor grupării căruia acesta îi aparţinea, ca şi prin poziţia fermă de apărare a autonomiei ţării pe care autorul său se plasează. El debutează prin revendicarea de a se convoca Adunările obşteşti ale Moldovei şi Ţării Româneşti — instituite de Regulamentele organice, dar suspendate prin Convenţia de la Balta Liman din 1849 şi înlocuite cu instituţii cu caracter consultativ numite Divanuri ad-hoc —, măsură considerată drept singura modalitate de exprimare a adevăratelor opinii ale ţării, aşa cum preconiza tratatul de la Paris[5].

În ceea ce priveşte Regulamentul organic, a cărui modificare se impunea de la sine, se respingea ideea că această lege fundamentală era rezultatul exclusiv al iniţiativei puterii protectoare, evidenţiindu-se tentativele interne de elaborare a unei astfel de legiuiri, dar din relevarea unora din defectele sale — adoptarea ca bază pentru alegerea deputaţilor a rangurilor şi nu a proprietăţii, introducerea articolului adiţional care leza autonomia ţării — autorul deducea nu abolirea totală a actului respectiv, ci numai „corijarea" lui de către o Adunare constituantă sau de revizie. Teodor Rîşcanu se arăta totodată adversarul ideii unui al doilea corp legiuitor, Senatul, considerînd că structura socială a ţărilor române nu oferea elementele necesare formării în acelaşi timp a unei camere a deputaţilor şi a

[2] Public Record Office, Londra, Foreign Office, Private Collections, F.O. 352 (Stratford Canning Papers)/60 A. Numele lui Rîşcanu mai figurează o dată pe aceeaşi filă a documentului.

[3] Vezi în legătură cu viaţa şi activitatea sa Gh. Ghibănescu, *Surete şi izvoade* vol. X *(Documente cu privire la familia Rîşcanu)*, Iaşi, 1915, p. CXVII—CLXXI şi Teodor Rîşcanu, *Zbuciumata viaţă a postelnicului Toderiţă Rîşcanu*, în *RFR*, IV, 1937, nr. 2, p. 311—324.

[4] Îndată după sosirea la Constantinopol, T. Rîşcanu a prezentat ambasadorului Prusiei la Poartă, L. de Wildenbruck, un protest al boierilor împotriva lui Gr. Ghica din 16 decembrie 1855, solicitîndu-i sprijinul. S-a păstrat scrisoarea de răspuns a ambasadorului prusian, din care rezultă că demersul lui T. Rîşcanu fusese tardiv, deoarece între timp Poarta otomană luase partea domnului (cf. Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 392—395, 411—412).

[5] Vezi anexa I.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

unei camere superioare. După el, instituția menționată, Senatul, era „nu numai inutilă, dar și irealizabilă", căci neexistînd în Principate o aristocrație tradițională, ca în alte țări, cele două adunări ar fi avut aceeași compoziție.

Memoriul abordează și chestiunea investiturii domnului, preconizînd ca privilegiile țării în această privință să fie menținute intacte, adică aceasta să fie restrînsă ca și pînă atunci la persoana unui singur candidat ales de țară. Relevînd că organizarea internă a Principatelor, implicînd alegerea domnului, fixarea listei civile, alegerea deputaților, inițiativa reformelor etc. era un atribut exclusiv al autonomiei lor, autorul memoriului cerea să se treacă la noua organizare prin convocarea Adunării obștești. Numai aceasta putea decreta formarea unei comisii însărcinată să elaboreze proiectul noii organizări a țării, iar pentru a împiedica orice amestec al domnului în noua operă legislativă se revendica, în final, ca ea să fie pusă sub controlul unui guvern provizoriu format din unul sau trei caimacami.

O comparare a memoriului cu alte documente deja cunoscute relevă similitudinea lui cu scrisoarea conținînd instrucțiunile trimise lui T. Rîșcanu la Constantinopol de un grup de patru boieri în frunte cu N. Istrati[6]. De observat însă că deși memoriul reproduce în linii mari scrisoarea amintită, T. Rîșcanu lasă de o parte unele chestiuni abordate de aceasta și *în primul rînd revendicarea menținerii separației celor două Principate*. De fapt, atît scrisoarea celor patru boieri separatiști cît și memoriul lui T. Rîșcanu constituiau o replică la unele din stipulațiile protocolului Conferinței de la Constantinopol a reprezentanților Porții și puterilor garante din 30 ianuarie/11 februarie 1856, prin care se aduceau grave prejudicii autonomiei și drepturilor Principatelor consfințite prin tratate[7]. Astfel, de exemplu, prin cererea ca investitura să fie acordată ca și pînă atunci, se respingea prevederea art. 22 din protocol potrivit căreia domnul urma să fie numit de sultan de pe o listă de trei candidați desemnați „după regulile cuvenite și aprobate" de Poartă, după cum prin demonstrarea inutilității unui al doilea corp legiuitor se combătea prevederea art. 28 din protocolul amintit prin care în Principate să se creeze un Senat alcătuit din notabilitățile cele mai marcante ale țării. Același scop îl avea și revendicarea de a se trece la noua organizare prin convocarea Adunării obștești a țării. Se nega astfel stipulația art. 29 din protocol privind instituirea la Constantinopol a unei comisii mixte moldo-muntene care, împreună cu un comisar otoman, urma să elaboreze noua lege fundamentală a țării menită să înlocuiască Regulamentul organic.

Cu toate că memoriul lui T. Rîșcanu, prin care se protestează împotriva unora din prevederile protocolului Conferinței de la Constantinopol din 11 februarie 1856, nu se ridică la valoarea acelora alcătuite de domnitorii celor două Principate[8], lipsindu-i vigoarea și forța de argumentație a acestora, el nu este totuși lipsit de importanță. Memoriul demonstrează că, deși autorul său și grupul de boieri căruia îi aparținea părăsiseră idealurile democratice pentru care militaseră la 1848, situîndu-se acum pe poziții conservatoare și chiar antiunioniste, ei nu rămîneau pasivi la încercările puterii suzerane și a unora din marile puteri de a restrînge autonomia și drepturile Principatelor, *respingînd cu hotărîre orice atingere adusă acestora*. În această privință, separatiștii se situau pe aceeași poziție cu domnitorul Gr. Al. Ghica și unioniștii, deși sub raportul modalităților privind viitoarea organizare a țării și îndeosebi în ceea ce privește opțiunea fundamentală, unirea Principatelor, cele două grupări se situau pe poziții fundamental deosebite. O dovadă în acest sens o constituie însăși prevederea înscrisă în memoriu, relativ la menținerea în continuare a Regulamentelor organice, cu unele „corijări" impuse de necesitățile timpului, conservatorii deosebindu-se prin aceasta radical de forțele liberale, progresiste care militau pentru abolirea acestei legiuiri și înlocuirea ei cu o legislație nouă. Cu toate că și revendicarea menținerii în continuare a Regulamentelor organice se voia, la rîndul ei, o replică la una din stipulațiile protocolului menționat, substratul său de clasă este prea

[6] Gh. Ghibănescu, *op. cit.*, p. 412—418.

[7] La D. A. Sturdza ș.a., *Acte și documente privitoare la istoria renașterii României*, vol. II, București, 1889, p. 917—921, cu data greșită de 11 ianuarie 1856.

[8] *Ibidem*, p. 966—972, 972—994 (memoriul și observațiile lui Gr. Ghica asupra protocolului menționat) și ibidem, vol. V, București, 1890, p. 914—920 (observațiile lui B. Știrbei asupra aceluiași document).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

evident pentru a mai necesita comentării. Memoriul lui T. Rișcanu se relevă, astfel, un document important pentru cunoașterea acțiunilor și opiniilor grupărilor politice în perioada de adînci frămîntări premergătoare unirii Principatelor.

•

Ilustrînd categoria cea mai largă de interese, un ecou deosebit în cercurile diplomatice și în presa europeană a vremii l-a avut memoriul pe care V. Boerescu, împreună cu alți tineri români — G. D. Vernescu, C. Racotă și G. Alexeanu — aflați în acel moment la studii în capitala Franței, l-au trimis la 24 februarie 1856 Congresului de pace de la Paris[9], pentru a fi luat în considerație de către forumul european la reglementarea viitorului statut internațional al celor două țări române. Deși s-a bucurat de o largă răspîndire în epocă, atît în rîndul străinilor cît și printre români, memoriul lui V. Boerescu intitulat *Mémoire relatif à la question politique et économique de la Moldo-Valaquie*, imprimat în același an la Paris de către autorul său, a rămas pînă în prezent practic necunoscut istoriografiei noastre, datorită faptului că nici un exemplar de-al său nu se găsește în bibliotecile din țară, iar în colecția *Acte și documente privitoare la istoria renașterii României* nu a fost inclus, motiv pentru care considerăm oportună publicarea lui. Citat în diverse lucrări bibliografice[10] și de specialitate, memoriul lui Boerescu nefiind cunoscut direct, a prilejuit emiterea unor opinii mai mult sau mai puțin în concordanță cu conținutul său. Abia recent, prin aducerea sub formă de microfilm de către Direcția Generală a Arhivelor Statului a unor importante fonduri de documente privitoare la istoria țării noastre aflate peste hotare, a devenit posibilă cunoașterea exactă a acestuia, în forma sa litografiată[11], sub care a circulat, fiind înaintat diverselor personalități politice ale vremii.

Înainte de a prezenta succint conținutul acestui memoriu (cf. Anexa II), considerăm necesare cîteva precizări în legătură cu autorul său. Deși scrisoarea prin care memoriul a fost adresat contelui Walewski, ministrul afacerilor externe al Franței, președintele Congresului de pace de la Paris, este semnată de cei patru tineri menționați mai sus, ceea ce ne-ar îndreptăți să credem că avem de-a face cu o lucrare colectivă, în realitate el aparține indiscutabil lui V. Boerescu, nu numai unicul semnatar al unor exemplare cunoscute, dar și cel mai indicat prin pregătirea sa juridică superioară să elaboreze o astfel de scriere[12]. Cu un an

---

[9] Arh. St. București, colecția microfilme Franța, rola 71; Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Archives diplomatiques, série Mémoires et documents, Turquie, vol. 54, f. 97—102v.

[10] Alexandre și Getta Hélène Rally în *Bibliographie franco-roumaine*, Paris, 1930, vol. I, nr. 484 îl citează cu titlul de mai sus, după exemplarul autografiat aflat la Bibliothèque Nationale de Paris (cota J. 6351). În schimb, G. Bengescu în ambele ediții, din 1895 și 1907, ale lucrării sale *Bibliographie franco-roumaine du XIX-e siecle*, p. 54—55, deși recunoaște existența memoriului, afirmă că el nu crede că acesta să fi fost imprimat, cel puțin în Franța, exprimîndu-și mirarea că Dim. Iarcu în *Repertoriu chronologic sau catalog general de cărțile române imprimate* (București, 1865) îl menționează ca tipărit în 1856 la Paris.

[11] Arh. St. București, microfilme Franța, rola 157, cadrele 870—881. Este reprodus exemplarul autografiat de la Biblioteca Națională din Paris, Departamentul Imprimatelor, purtînd la sfîrșit semnătura lui *Basile Boëresco licencié en droit de la Faculté de Paris, Roumain né à Bukarest. Ce 1 mars 1856 Paris.* Exemplarul trimis Congresului de la Paris, aflat în rola 71, ca și cel din arhiva Layard (vezi mai jos, nota 19) sînt tot imprimate. Cel din urmă are, însă, numai opt pagini, față de 12 cîte au celelalte, ceea ce ne poate duce la presupunerea că avem de-a face cu două imprimări succesive ale memoriului. Și aceasta este semnat de V. Boerescu.

[12] Dintre ceilalți semnatari ai scrisorii de însoțire a memoriului, numai G. D. Vernescu, viitorul om politic liberal de mai tîrziu, făcuse studii juridice, G. Alexeanu urmînd medicina iar Constantin Racotă — se pare — agronomia. Nici unul nu s-a făcut remarcat printr-o activitate publicistică ulterioară, comparabilă cu aceea a lui V. Boerescu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

înainte de redactarea memoriului, acesta își luase licența în drept la Paris[13], rămînind însă în capitala Franței pentru pregătirea doctoratului, titlu pe care-l va obține peste doi ani, la aceeași facultate pariziană, cu teza *Traité comparatif des delits et des peines au point de vue philosophique et juridique*. În timpul studiilor universitare în capitala Franței, începute în 1852, tînărul V. Boerescu acumulase vaste cunoștințe nu numai din domeniul dreptului dar și din diferite alte domenii, ca acelea ale istoriei, filozofiei, economiei politice reușind să se impună, prin seriozitatea și maturitatea sa de gîndire, chiar compatrioților mai în vîrstă[14].

Deși absorbit de pregătirea doctoratului, în timpul negocierilor diplomatice și al tratativelor pentru deschiderea lucrărilor congresului de la Paris, din 1856, tînărul jurist român găsește răgazul necesar pentru a participa alături de exilați la activitatea de propagare a cauzei românești în rîndul cercurilor politice și diplomatice ale Europei occidentale, mai ales ale Franței. Prin pregătirea sa juridică, V. Boerescu, angajat cu hotărîre în lupta pentru făurirea statului național român, putea să furnizeze diplomației occidentale argumente prin care să poată legitima unele deziderate esențiale ale națiunii române. În mod deosebit, el a urmărit să facă cunoscute marilor puteri europene starea reală de lucruri din cele două principate și drepturile românilor și să le convingă în sensul adoptării unor soluții juste în ceea ce privește rezolvarea lor pe plan internațional. În acest scop, V. Boerescu va redacta în anii 1856—1857 o serie de broșuri politice cu caracter unionist care s-au bucurat de o largă răspîndire, fiind întîmpinate cu interes în presa și opinia publică europeană[15]. În cadrul acestei preocupări se înscrie și *Memoriul referitor la chestiunea politică și economică a Moldo-Valahiei*, prima sa scriere politică mai importantă, remarcabilă prin seriozitatea analizei, ascuțimea observațiilor și cunoașterea temeinică a situației politice interne și internaționale a Principatelor Române.

Memoriul demonstrează necesitatea — pe plan intern și extern — a existenței unui stat național român independent la Dunărea de jos. Relevînd legătura indisolubilă existentă între reglementarea chestiunii Principatelor Dunărene și asigurarea unei păci în Orient, Boerescu concepe două modalități de rezolvare a acestei probleme: prima circumscrisă numai la reorganizarea internă a celor două țări române, menținute în continuare sub suzeranitatea Porții otomane, cea de-a doua implicînd și unirea lor într-un stat „absolut independent de puterea suzerană". Prima cale îi apărea tînărului jurist român nu numai insuficientă, dar și lipsită de consecvență, o încercare, sortită dinainte eșecului, de a se căuta soluționarea unei probleme politice prin mijloace exclusiv economice. Căci — sublinia Boerescu — nu era vorba acum „de forma guvernului unei țări sau de prosperitatea sa locală, ci de un interes superior", acela de a se asigura pacea Europei prin punerea în imposibilitate a Rusiei de a mai ataca pe viitor Imperiul otoman. Or, a urmări atingerea acestui obiectiv numai prin înfăptuirea unor reforme în Principate, prin consolidarea regimului lor politic interior, fără a lua în considerație și statutul lor internațional ar fi avut în cele din urmă ca rezultat „o stranie decepție".

---

[13] Apostol Stan, *Vasile Boerescu*, București, 1974, p. 13.

[14] I. Heliade Rădulescu aprecia, în martie 1856, o scrisoare a lui V. Boerescu drept o scriere ieșită „din capul și pana unui bărbat matur și cu experiența de șaizeci de ani" (I. Heliade Rădulescu, *Scrisori din exil*, cu note de N. B. Locusteanu, București, 1891, p. 477), iar la 7/19 mai același an scria nepotului său C-tin Racotă, unul din cei patru semnatari ai memoriului, să transmită amicilor săi „Boierescu, Vernescu și Alexeanu că îi am [iubesc — *n.n.*] și îi stim și doresc țării tot binele, dorind a se înmulți fii ei de natura, caracterul și cunoștințele acestor juni și amici ai dumitale" (Cf. I. Heliade Rădulescu, *Scrisori și acte*, ediție întocmită de George Potra, Nicolae Simache și George G. Potra, București, 1972, p. 146).

[15] Apostol Stan, *op. cit.*, p. 14 și urm. Vezi și Cornelia Bodea, *Cîteva ecouri ale propagandei unioniste în Apus între 1856—1857*, în *Omagiu lui Petre Constantinescu-Iași cu prilejul împlinirii vîrstei de 70 de ani*, București, 1965, p. 497—503.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Memoriul evidenţia faptul că ceea ce lipsea principatelor nu era libertatea economică şi administrativă, de care ele s-au bucurat întotdeauna de drept în virtutea capitulaţiilor, ci libertatea politică. Ceea ce făcea din cele două ţări române o arenă de confruntări şi lupte pentru supremaţie între puterile suzerană şi protectoare se datora nu viciilor regimului politic intern din Principate, ci situaţiei lor precare pe plan extern, stării de semiindependenţă în care acestea se aflau. Drept urmare, pentru a se pune capăt intrigilor străine şi a se asigura echilibrul urmărit, trebuia ca Moldova şi Ţara Românească să fie constituite într-un stat absolut independent, menit să servească drept barieră în calea expansiunii puternicului vecin din nord.

Boerescu considera protecţia colectivă a marilor puteri, ce se preconiza a fi acordată Principatelor, drept o garanţie insuficientă pentru a le feri de noi invazii. Aceasta ar fi dus, dimpotrivă, la o sporire a ocaziilor de amestec în treburile interne ale celor două ţări, căci în locul unui singur protector, cum fusese pînă atunci, ar fi existat mai mulţi. În plus — cum observa autorul memoriului — dreptul de protecţie nu implica în sine datoria de neintervenţie. Exemplul oraşului liber Cracovia, a cărui independenţă şi neutralitate fuseseră garantate prin actul final al Congresului de la Viena din 1815, dar care fusese desfiinţat în 1846 prin înţelegerea intervenită între puterile limitrofe interesate, constituia pentru Boerescu un argument convingător pentru a sublinia netemeinicia speranţelor ce se puneau în garanţia colectivă a marilor puteri europene. Singura soluţie politică posibilă pentru a se asigura echilibrul în sud-estul Europei o constituia, în concepţia autorului, unirea celor două principate într-un stat independent. Avînd o populaţie de peste cinci milioane, un teritoriu sporit şi imense resurse naturale, separat de imperiile limitrofe prin puternice bariere naturale — Carpaţii şi Dunărea — şi deţinînd gurile Dunării, noul stat român independent nu numai că ar fi fost capabil de a rezista oricărei agresiuni externe, dar ar fi constituit pentru puterea suzerană un avanpost sigur, o garanţie a existenţei sale faţă de tendinţele expansioniste ale ţarismului.

Boerescu combate argumentul invocat de unii că independenţa Principatelor ar fi lezat integritatea Imperiului otoman, evidenţiind faptul că acestea *nu constituiau provincii ale imperiului* şi că drepturile pe care Poarta le avea asupra Principatelor erau mai mult nominale decît reale, ele limitîndu-se de fapt la recunoaşterea domnului ales de naţiune şi la plata tributului anual. Dimpotrivă, el subliniază interesul pe care însăşi puterea suzerană îl avea în crearea unui stat român independent, posibilitatea ca între România independentă şi Turcia să se încheie chiar „tratate de alianţă reciprocă pentru a se apăra contra oricărui inamic ce ar vrea să aducă atingere suveranităţii lor".

În ceea ce priveşte forma de guvernare a noului stat, Boerescu, asemeni majorităţii oamenilor politici ai epocii, se pronunţă pentru conducerea acestuia de către un principe străin ereditar de origine latină, soluţie agreată îndeosebi pentru avantajele oferite pe plan extern de alianţa cu una din familiile suverane ale Europei.

În final, memoriul insistă asupra consecinţelor economice favorabile ce ar fi decurs pentru Principatele române din constituirea lor într-un stat independent, temeinic organizat în interior şi liber de orice influenţă externă. Pentru a convinge puterile occidentale să se angajeze politic în chestiunea privind crearea noului stat, pentru a le interesa din punct de vedere material, Boerescu relevă marile posibilităţi ce s-ar fi oferit acestora de a-şi exporta aici capitalurile şi produsele industriale precum şi rolul civilizator pe care noul stat urma să-l joace în această parte a Europei. Prin poziţia sa geografică, România era menită să devină intermediarul între Occident şi Orient, transmiţînd acestuia din urmă ideile pe care ea însăşi căuta să le găsească în ţările avansate din apusul Europei.

Boerescu nu abordează în memoriul său şi chestiunea reformelor ce se cereau introduse în structura social-economică şi instituţională a viitorului stat român independent, aşa cum o fac alte scrieri similare din epocă[16]. Urmărind

[16] De exemplu, memoriul fostului domn al Moldovei, Mihail Sturdza, adresat guvernului francez şi ambasadorului Rusiei la Paris, Kiseleff, în aprilie 1857. Vezi V. Maciu, *Un proiect din 1857 al lui Mihail Sturdza pentru organizarea Principatelor române*, în „Studii", XIX, 1966, nr. 1, p. 59—91.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mai ales să informeze străinătatea asupra aspirațiilor noastre naționale, el își propune să argumenteze în principal dreptul poporului român de a se uni într-un singur stat, memoriul său numărîndu-se printre puținele scrieri de acest gen care pe lîngă unire revendică cu hotărîre și independența statală deplină a principatelor.

Așa cum am arătat la început, memoriul lui Boerescu, sintetizînd aspirațiile naționale ale poporului român din acel moment, s-a bucurat de o largă răspîndire, fiind distribuit plenipotențiarilor puterilor străine participanți la Congresul de la Paris. Prin Massimo d'Azeglio, revoluționar și om politic italian, el parvine și suveranului piemontez Victor Emanuel, interesat să cunoască mai îndeaproape aspirațiile care animau pe „descendenții romanilor de pe malurile Dunării" [17]. Un alt fruntaș al Risorgimento-ului, Giuseppe Ricciardi, aflat la Tours (Franța), i-a asigurat ecouri favorabile în presa din Torino, iar Giovani Bianchi l-a reprodus în ziarul *L'Unione*, în aprilie 1856 [18].

Memoriul lui Boerescu era însă destinat în principal pentru propaganda unionistă din Anglia, pentru cîștigarea cercurilor politice și diplomatice, precum și a opiniei publice britanice în favoarea cauzei române. În acest scop, el a fost trimis unor oameni de stat britanici, între care și A. H. Layard [19]. Prin intermediul italianului C. A. Clericetti — care desfășurase timp de mai mulți ani propagandă în favoarea cauzei italiene în Anglia — memoriul lui Boerescu ajungea a fi cunoscut și de redactorii unor ziare engleze ca „Morning Advertiser", „Times", „Daily News" etc. Dintre acestea, primul, avînd o orientare liberală, publica la 18 martie 1856 memoriul lui Boerescu, precedîndu-l de o introducere. Memoriul relativ la situația politico-economică a Principatelor scris de Boerescu a fost cunoscut și de opinia publică germană, fiind reprodus în „Journal de Francfort" în aprilie același an [20].

În rîndul românilor, el s-a bucurat de asemenea de un ecou favorabil, fiind prețuit de unii revoluționari exilați, îndeosebi de I. Heliade Rădulescu [21].

Marcînd debutul autorului său în viața politică, memoriul lui Boerescu are meritul de a fi sintetizat într-un limbaj limpede, bine gîndit și cu argumente convingătoare principalele revendicări ale epocii: unirea, dinastia străină ereditară, independența, neutralitatea — principii consacrate ca deziderate naționale prin adoptarea lor de către Adunările ad-hoc în 1857. După încheierea tratatului de la Paris din 18/30 martie 1856, V. Boerescu a revenit asupra cererilor românilor pe care le formulase în memoriu, redactînd lucrarea *La Moldo-Valachie après le traité de Paris du 30 mars 1856*, tipărită în același an cu o introducere a renumitului jurist francez Royer-Collard. Constrîns de noile împrejurări create principatelor prin tratat să renunțe la revendicarea independenței statale depline — idee pe care o susținuse cu căldură în memoriu — Boerescu va formula un program național mai moderat, întemeiat pe autonomie, unire, prinț străin și pe suzeranitatea Porții sub garanția marilor puteri, program din care nu vor lipsi, însă, de data aceasta, și *revendicările sociale*, în primul rînd *emanciparea și improprietărirea clăcașilor*, considerată de semnatarul prefeței drept un instrument esențial în opera de regenerare a națiunii române. Prin ampla sa răspîndire, prin interesul de care s-a bucurat, memoriul lui Boerescu a contribuit substanțial la popularizarea în cercurile politice și diplomatice și în opinia publică europeană a idealurilor noastre naționale, înscriindu-se totodată printre documentele programatice importante ale epocii de regenerare națională de la mijlocul veacului trecut.

---

[17] Apostol Stan, *op. cit.*, p. 15.

[18] C. Bodea, *op. cit.*, p. 499.

[19] Memoriul lui Boerescu figurează în arhiva Layard alături de alte scrieri similare primite din partea românilor, îndeosebi de la Dumitru Brătianu. Cf. Arh. St. București, microfilme Anglia, r. 415; British Library, Mss. Layard, nr. 38.984, f. 275—278 v.

[20] C. Bodea, *op. cit.*, p. 500.

[21] Într-o scrisoare din 19/31 martie 1856 trimisă lui Gr. Grădișteanu la Paris, I. Heliade Rădulescu, aflat în acel moment la Constantinopol, confirma primirea memoriului „celor patru juni români", declarînd că i-a „plăcut foarte și ținta și redacția" documentului (cf. I. Heliade Rădulescu, *Scrisori din exil*, p. 477).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ANEXE

I

Mémoire

A en juger par les bruits qui circulent dans la sphère politique, il paraitrait que dans les Conférence de Paris rien n'a encore été décidé, quant à la question des Principautés, et que toute déliberation y relative se trouve ajournée, jusqu'à ce que la Commission qui sera nommée à cet effet pour se rendre sur les lieux, afin de consulter l'opinion publique et les besoins de pays, puisse faire son rapport sur cet objet.

Bien qu'il soit difficile de pressentir dès à présent le mode d'après lequel cette Commission procédera afin de découvrir les vrais besoin et les voeux de la nation, il est néanmoins à considérer que si cette commission, en se rendant sur les lieux, attendra que l'on vienne de soi-même lui signaler les vues et les désirs du pays, elle donnera accès à des opinions divergentes et à des informations de pour et contre, d'où il résultera nécessairement confusion et perplexité. Pour y obvier, un seul moyen parait efficace : c'est de convoquer les Assemblées générales de Valachie et de Moldavie et de les consulter. Dans ce cas seulement on pourra connaître à fond la veritable opinion de la majorité.

Pour ce qui est de l'abolition de Réglement Organique, une question se présente naturellement, s'est de savoir de quelle manière gouvernera-t-on les Principautés jusqu'à ce qu'on élabore et que l'on fixe le nouveau régime qui sera substitué au Réglement precité, et dont le travail préparatoire exiger beaucoup de temps. Une verité généralement connue dans les pays c'est que ce n'est pas la Russie qui a pris l'initiative pour octroyer le Réglement Organique prémentionné, mais que c'est par une supplique des Moldaves qu'il a été présenté à la Sublime Porte postérieurement à l'époque de 1821, et que cette mission avait été donnée à Jean Teoutoul. Il est également notoire que l'adoption d'un Réglement a été mentionnée dans le traité d'Akerman et que celui d'Andrinople l'a sanctionné. D'ailleurs on ne doit pas se dissimuler que la diplomatie Russe a introduit de grands changements dans le projet primitif de ce Statut organique, et que la Commission de Bucharest et celle de révision à Jassy y ont ajouté de leur côté des modifications sensibles. Il en est, par coséquent résulté des défectuosités dont les plus essentielles sont : 1°) Qu'on a adopté pour bases les Rangs dans les corps électoraux des députés, condition qui n'offre aucune garantie, tandis que si l'on adoptait une autre base, celle de la propriété, le régime électoral serait entouré de toutes les garanties voulues, et les circonstances locales y trouveraient une satisfaction complète. 2°) Qu'on a pris également comme base de l'élection des Princes, l'ordre de l'Archondologie, sans égard à l'aptitude et aux autres qualités morales qui doivent déterminer le choix du chef de l'Etat. 3°) Les additions que la Russie a faites par la suite à ce Réglement et qui ne tendent à rien moins qu'à porter atteinte de l'Autonomie de ces Principautés, en ce sens qu'elles statuent que toute modification faite par l'Assemblée Générale doit être soumise à l'approbation des deux Cours. D'autres défectuosités peuvent bien exister à côté de celles qui viennent d'être signalées ; mais une Assemblée constituante ou de révision pourrait les corriger, sans qu'on ait recours à l'abolition totale du susdit Réglement qui renferme en soi les lois politiques, administratives, financières, ecclésiastiques et militaires des Principautés.

L'idée de créer un Sénat, est non seulement inutile, mais même irréalisable, par la raison qu'il n'existe point dans le pays les élements propres à la formation de la Chambre des députés et du Sénat, et que ces deux pouvoirs seraient identiques par cela même qu'ils émaneraient du même élément. Das les pays, en effet, où il existe une Aristocratie systématique, le Sénat est une possibilité et un élément de pondérance entre le peuple et la Royauté. Le cas est différent dans les Principautés où il n'y a pas de tiers-Etat, mais de villageois cultivateurs, d'une part, trop arriérés pour fournir des hommes à la formation d'une chambre, et la noblesse, de l'autre, qui représente dans la Chambre des Députés les intérêts du pays ; le Sénat serait par conséquent, et ainsi qu'il a été dit, une et même chose avec la Chambres des représentants.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Quant à la question de l'investiture des Princes, restreinte jusqu'ici dans la personne d'un seul candidat à élire par les deux Principautés, et pas de trois, il eût été à désirer que les privilèges du pays y relatifs, fussent maintenus intacts, par cele même que la Sublime Porte les a garantis en tout temps, et que l'on écarterait une cause permanente de rivalités, de corruption, de vénalité et d'oppression ruineuse pour le pays.

En un mot l'organisation intérieure des Principautés, savoir, le principe de l'élection du Prince, la liste civile, l'élection des députés, l'initiative de toute réforme et autres, sont des attributs exclusifs de l'autonomie des Principautés, dont la Porte a promis de tout temps l'intégrité. Il y aurait donc droit et légalité de procéder à cette organisation par l'ouverture de l'Assemblée Ordinaire. C'est elle, en effet, qui pourait décréter la formation d'une commission chargée d'élaborer avec cette assemblée le projet de la nouvelle organisation du pays ; et pour écarter de ce travail important toute influence, il eût fallu l'exécuter sous le contrôle et la direction d'un gouvernment provisoire composé d'un ou de trois Caïmacams, afin d'enlever au Prince tout pretexte de s'arroger une prérogative attentoire aux instituions et aux droits du pays.

Ces considérations qui ne sont que l'expression d'un sentiment patriotique, sont soumises à la Haute sagacité de la Sublime Porte et des Puissances Alliées qui présideront aux destinées futures des deux Principautés.

Public Record Office, Londra, Foreign Office, Private Collections, F.O. 352/60 A.

II

Mémoire

relatif à la question politique et économique de la Moldo-Valaquie

Les Puissances Occidentales, dans leur sincère désir de rendre à l'Europe une paix solide et avantageuse, ont rattaché la question des Principautés Danubiennes aux bases fondamentales d'un traité, qui doit rétablir l'équilibre Européen, troublé par l'ambition de la Russie. C'est un hommage à rendre à la sagesse des deux cabinets, qui ont compris aujourd'hui que la question des Principautés était le noeud gordien des complications, qui, de temps en temps, surgissaient dans l'Orient. En effet la Moldavie et la Valaquie ont toujours été le foyer d'intrigues cachées en d'ardentes rivalités. D'éternelles ambitions n'ont cessé de s'y disputer la domination ou l'influence. La guerre actuelle a montré à l'Europe qu'il y avait pour elle, dans cet état de choses, une menace incessante de conflagration. On veut donc les prévenir et étouffer une fois pour toujours ces germes de discorde.

Mais comment pourrait on atteindre ce but ?

Tout dépend de la manière dont on résoudra cette question. En effet, on peut envisager la réorganisation des Principautés de deux manières : — Regler la forme intérieure de leur Gouvernement et l'étendue de leur territoire, en les laissant toujours sous la suzeraineté de la Turquie, — ce qui parait être l'opinion la plus répandue — ; ou changer en même temps leur ordre politique, en les déclarant absolument indépendantes. Examinons la question sous les deux faces.

Si on ne fait que modifier la forme du Gouvernement des Principautés, si on n'augmente leur force qu'en les réunissant en un seul Etat — ce à quoi même le Cabinet Autrichien semble s'opposer — on ne changera que l'ordre économique de ces Pays, et on tombera dans la fâcheuse inconséquence de vouloir arriver à un résultat politique par la solution d'un problème purement social. En effet, il ne s'agit pas maintenant de la forme du Gouvernement d'un Pays, ou de sa prosperité locale ; mais d'un intérêt d'un ordre supérieur. Il s'agit de la paix future de l'Europe, en enlevant à la Russie tous moyens d'agression contre la Turquie, et par mer et par terre. C'est là un problème politique qui ne peut être résolu que par des expédients également politiques. On détruit donc la flotte de la Russie, on l'empêche d'en construire une autre ; on lui défend d'avoir des ports de guerre sur la Mer Noire. Voila certes une question politique résolue par

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

des moyens également politiques. Une partie donc du problème est nettement tranché. La Russie ne pourra plus attaquer la Turquie par Mer. Reste par conséquent à la mettre dans la même impossiblité du côté de la terre à élever entr'elle et sa proie une barrière qu'elle ne puisse franchir, à lui fermer l'accès des principautés, de ce poste avancé d'où partaient toutes ses attaques contre Constantinople. Or, comment veut on arriver à ce resultat ? Il semble, avons nous dit, qu'on veut l'obtenir par des moyens purement économiques. Il faut avouer que ce serait là une étrange déception.

En effet, ce n'est pas la faute du régime intérieur des Principautés, si elles ont toujours été le théatre de tant d'intrigues et d'ambitions ; elles ont toujours joui, en principe et en droit, de l'autonomie, du droit d'élire leur Prince, — qui devait il est vrai, être reconnu, mais qui ne pouvait pas être réfusé, par la Porte —, de celui d'avoir une assemblée Législative, une force armée, de même que de celui de se servir de toute espèce de moyens défensifs extraordinaires. Si on revenait sur ces droits on ne ferait que les régler, les rendre efficaces, mais non pas les créer. Ils ont été formellement posés dans les Traités que Mircea et Vlad V ont conclus avec la Turquie qui les a presque toujours respectés. La Russie, par ses Traités ultérieurs de Caînardgi, Jassy, Bukarest, Andrianopol, n'a fait que les reconnaître et *garantir*, mais elle ne les a point crées : vérité pour la première fois constatée officiellement par Mr. de Walewski.

Ce qui manquait donc aux principautés, ce n'etait pas la liberté économique ou administrative, qu'elles ont toujours eue en droit, mais la liberté politique. Ce qui faisait de ces Pays le théatre de luttes dangereuses pour la Turquie, c'était leur état précaire, leur semi-indépendance. La Russie s'empressait de reconnaître et de répéter dans tous les Traités qu'elle faisait avec la Turquie, les privilèges et immunités des Principautés ; mais elle se gardait bien de les faire sortir de leur semi-indépendance, car il était de son intérêt éminent d'avoir entr'elle et la Turquie un Pays presque neutre mais faible, qu'elle comptait s'incorporer plus tard mais où, en attendant, elle pouvait jouer toutes ses intrigues et même envoyer ses armées, sans qu'on pût l'accuser formellement d'occuper le territoire Turc. Cette politique fut si habile que les Puissances Occidentales hésitèrent longtemps à considérer le passage du Pruth comme un *Casus belli*.

Il faut donc faire cesser dans les Principautés leur état précaire et chancelant, leur semi-indépendance, et les constituer en un Etat absolument indépendant. Ce serait là le seul moyen *politique* d'assurer l'équilibre qu'on cherche, et d'ôter à tout étranger le prétexte d'une intervention armée, car au droit on réunira la force.

Mais, dira-t-on, le Protectorat Russe est aboli, une Protection collective garantira les Principautés contre toute invasion : voila des mesures éminemment politiques. A cela nous répondons : ces mesures, d'un côté, ne sont qu'économiques ou sociales ; car l'état politique des Principautés restera le même ; elles seront toujours semi-indépendantes sous la suzeraineté de la Turquie, et au lieu d'un Protecteur elles en auront plusieurs. D'un autre côté et ce qui est plus important, quand même ces mesures seraient politiques, elles n'offrent aucune garantie réelle. En effet, le droit de Protection n'implique point ne soi le devoir de non intervention. Au contraire, la multitude des Protecteurs augmente le nombre des prétentions. Les plus voisins s'arrogeront des droits plus élevés. A la première occasion favorable, sous le moindre prétexte, ils s'immisceront dans les affaires du Pays indirectement ou à main armée : de là des troubles, des complications. De plus, la Russie sera-t-elle admise à cette protection collective ? Si elle y est admise directement, elle gagne un titre qu'elle n'a pas eu jusqu'à présent, car dans tous les traités elle figure comme *garante* et non comme Protectrice. Ce titre, nouveau pour elle, suffira pour troubler de nouveau l'ordre de ces Pays et lui fournira peut-être l'occasion de recommencer, à une occasion quelconque, ce qu'elle a fait dans le passé. Si elle n'y est pas admise directement, elle aura toujours sa part dans la Protection collective sur les Chrétiens de l'Empire Turc, et la dépendance des Principautés de la Turquie lui suggérera souvent l'occasion, sous prétexte de corréligion, d'intervenir, peut-être à main armée, dans les affaires de ces Pays.

D'ailleurs, quand même les Protecteurs s'interdiraient formellement de ne jamais intervenir dans les affaires des Principautés, l'histoire n'est elle pas là pour nous montrer la valeur de pareilles stipulations ? On n'a qu'à se rappeler

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ce qui s'est passé au sujet de la ville libre de Cracovie. Cette ville ne fut-elle pas declarée, par l'acte final de 1815, libre, indépendante et neutre, et les Protecteurs ne se sont-ils pas formellement imposé le devoir de respecter sa neutralité, et de n'y introduire aucune force armée sous quelque prétexte que ce fût ? Et cependant, une convention, signé à Vienne le 6 Novembre 1846, entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, suffit pour faire disparaître ce nouvel Etat de la carte de l'Europe.

L'exemple de Cracovie nous fait donc voir que la meilleure garantie qu'on doit prendre dans une question d'équilibre, c'est de rendre le nouvel Etat, dont la réorganisation est nécessaire pour la paix générale, assez fort pour pouvoir se défendre lui-même. Il est, en effet, généralement connu, qu'il vaut mieux se protéger soi-même que d'être protégé par les autres. Mais on ne rend un Etat fort et capable de résister à une agression étrangère que quand il est absolument maître de ses mouvements, quand on le fait entrer dans la grande famille Européenne, c'est-à-dire quand il est indépendant. La ville de Cracovie avec son territoire adjacent de 51 000 milles carrés, ne pouvait pas avoir assez de moyens pour répondre à une attaque étrangère et pour se faire respecter. Mais la Roumanie, constituée en un Etat indépendant, n'offrira plus les mêmes inconvénients. Avec un population de plus de cinq millions, avec une territoire immense qui pourra en contenir plus de double, avec de ressources naturelles inépuisables, elle pourra toujours avoir sur pied de guerre une armée assez considérable pour imposer à ses voisins. Séparée de l'Autriche par les Karpathes, ces Alpes d'Orient, de la Turquie par le Danube, et coupée transversalement par un grand nombre de fleuves, elle présente des points stratégiques importants pour une guerre défensive. Des forteresses et des Châteaux forts établis sur la ligne qui la séparera de la Russie, la garantiront contre les attaques de cette puissance. Les Bouches du Danube lui étant rendues, elle pourra entretenir un flotille sur ce fleuve pour protéger ses bouches et le commerce, et pour se conserver, en tout cas, une issue libre dans la Mer Noire et la Méditerranée, afin de recevoir, au besoin, un secours en argent et en armes des puissances occidentales.

Que la diplomatie y pense sérieusement ! Une guerre en Orient n'est pas si facile à recommencer. Un Etat libre, de race Latine, aux portes de l'Orient, c'est un avant-poste de 5 millions, capable de se défendre contre tout agresseur, et de ménager ainsi le sang et les ressources de l'Occident. Quelle plus belle avant-garde pour l'Europe Anglo-Latine que ce jeuple latin qui se trouve sur son chemin au milieu des populations slaves et qui offre ses bras et son sang pour la défendre à l'avenir, ou au moins pour empêcher de nouvelles complications. Que l'Europe fasse bien attention ! Dans tout l'Orient il n'y a que le peuple Roumain qui ait la même origine et les mêmes idées que l'Occident ; lui seul peut opposer une digue au panslavisme et aux révolutions qui pourraient bouleverser la Turquie, de même que l'Autriche ; car étant au centre des populations Slaves d'Orient, il est un obstacle à toute action qui voudrait arriver à la circonférence. En effet, plus de cinq millions de Slaves entourent le peuple Roumain. En Turquie ils sont disséminés dans la Servie, en Bosnie, en Herzégovine et dans des parties de l'Albanie et de la Macédoine ; dans l'Empire d'Autriche ils habitent la Dalmatie, la Sclavonie, la Croatie, une partie de l'Istrie, le Banat de Temeswar, la Syrmie et les rives du Danube depuis la Batscha jusqu'aux environs de Bude. Pendant le Moyen Âge cette race devint assez puissante pour justifier l'orgueil de ses chefs qui prenaient le titre d'Empereur d'Orient, et il fallut une coalition puissante de toutes les nations voisines pour les soumettre.

On voit donc qu'il est de l'intérêt de toute l'Europe, de l'Autriche même et surtout de la Turquie de constituer entre toutes ces populations slaves un Etat indépendant et neutre, assez fort pour pouvoir les empêcher de se donner la main. Les Roumains seuls, étrangers par le sang et les idées aux Slaves du sud, peuvent mettre un terme à cette ancienne ambition qui tend à faire de ceux-ci un épouvantail continuel contre la Turquie et l'Autriche. Mille conseillers déguisés et bénévoles s'introduiront peut-être près les Cours des Tuilleries et de St. James pour les persuader de laisser les choses dans le *statu quo ante bellum.* Mais nous comptons trop sur le bon sens et les lumières des Diplomates des deux cours, pour croire que de pareils conseils pourraient avoir quelqu'influence.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

On ne pourrait pas soutenir que l'indépendance des Principautés porterait atteinte à l'intégrité de l'Empire Ottoman, car la Turquie, avec sa loyauté habituelle, n'aime pas à exagérer l'importance des droits qu'elle a sur les Principautés. Ces droits, plutôt nominaux que réels, sont : la reconnaissance du Prince élu par la Nation, la réception d'un tribut annuel. Autrement la Turquie n'a le droit, ni de s'ingérer dans les affaires du Pays, ni de critiquer les actes du Gouvernement, ni de contrôler aucune mesure législative. De plus, aucun turc ne peut s'établir dans le Pays, ni même faire le Commerce qu'avec une permission et provisoirement. La Turquie ne trouvera-t-elle pas pas un avantage bien plus considérable à avoir à ses portes, au delà des Balkans, une avant-garde forte, qui pourra empêcher l'ennemi d'entrer chez elle, en échange de certains droits, qui lui causent plus d'embarras que d'utilité ? Ses Diplomates et ses hommes d'Etat sont assez éclairés, et nous croyons qu'ils comprendront mieux que tous autres l'opportunité d'une pareile mesure. Ils savent assez bien que si les Roumains veulent se constituer en un Etat indépendant, ce n'est ni par haine, ni par antipathie pour Turquie, la révolution de 1848 a prouvé assez leurs sentiments, mais seulement par une sage mesure de précaution contre un danger à venir. Les Principautés, sous la suzeraineté de la Turquie, quand même elles seraient réunies, continueront à être faibles, comme dans le passé, incapables de se défendre contre une agression étrangère et leur semi-indépendance ne sera, pour leur Suzerain, qu'une cause de nouvelles complications. Mais les Principautés, réunies et indépendantes deviendront le plus sincère ami de la plus utile appui de la Turquie, à cause de l'identité de leur intérêt. Rien, en effet, ne s'opposerait à ce que ces deux Etats fissent des traités d'alliance réciproque pour se défendre contre tout ennemi qui voudrait porter atteinte à leur souveraineté.

Quant à la Russie, elle pourrait d'autant moins s'opposer à une semblable combinaison qu'elle en a formulé elle-même le désir dans le réglement organique imposé par elle aux Principautés.

Si nous passons maintenant à la forme du Gouvernement du nouvel Etat, la question devient économique, et elle doit être également décidée par les Puissances signataires du traité de paix. Les Roumains ont eu, de tous temps, le droit de choisir leur Prince dans toutes les classes de la Société. C'est leur droit le plus cher, le plus sacré et auquel ils ont toujours le plus tenu. Jamais le principe héréditaire n'est entré dans la Constitution des Roumains, ni quant à la nomination du Prince, ni quant à la transmission de la Noblesse. Mais aujourd'hui qu'il s'agit de nouveaux rapports politiques, les Roumains de toutes les classes, de toutes les nuances, de tous les partis, sont prêts à renoncer à leur ancien droit, et à accepter un Prince étranger héréditaire, présenté par les Puissances alliées, et pris dans l'une des familles souveraines Wallo-Latins. C'est là la meilleure combinaison de toutes celles qui on été présentées à cet égard et c'est celle qui a le plus de sympathie dans le pays. Elle consolide en même temps le nouvel ordre politique ; car par cette alliance avec l'une des familles souveraines, les Principautés se lieront davantage avec les Etats indépendants de l'Europe et leur Gouvernement sera plus respecté.

Dans l'ordre économique, les avantages de ce système sont incontestables. Je ne parle pas ici de la plus ou moins grande production de richesses dans les Principautés, mais de l'ordre économique en général, c'est-à-dire des conséquences sociales qui doivent être la suite de l'ordre politique. En effet, que s'est propose l'Europe dans cette guerre, en dehors de la question politique ? Elle veut assurer la prosperité de son commerce dans l'Orient et introduire sa bienfaisante civilisation parmi les populations de l'Empire Turc. Ces deux conséquences économiques doivent sortir d'un ordre politique sagement entendu par une diplomatie éclairée. Mais, comme la question des Principautés est en tête de l'ordre politique actuel, il s'en suit que leur organisation doit aussi contribuer à amener ces deux conséquences économiques.

Si on laisse les Principautés dans cet état précaire de semi-indépendance, leur Gouvernement sera faible et sans énergie et le but économique sera faiblement atteint. La politique absorbera toute l'activité gouvernamentale. Les milles influences des Protections étrangères paralyseront l'activité du Gouvernement. Il n'aura point d'initiative spontanée ; car les mille intérêts divers s'entrechoqueront sans cesse, et de se choc, en sens invers, résultera l'immobilité. Le grenier donc de l'Europe produira moins que ce qu'il peut ; sa force industrielle, commerciale

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

et même sa force militaire, seront amoindries d'une manière fatale et sa réaction civilisatrice sur les autres populations qui l'entourent sera presque nulle.

Constituer au contraire les Principautés en un Etat indépendant, en leur donnant pour souverain un Prince étranger, ce sera les mettre en position de tirer tout le parti possible de leur richesses naturelles. Le Gouvernement libre de toute influence étrangère, pourra employer toute son activité au développement moral et materiel du nouvel Etat. Ce pays, éminemment agricole, verra en peu de temps son agriculture arriver à une grande prospérité. Ses capitaux, assurés dorénavant contre tout changement politique, substitueront la grande à la petit culture, qui a été cause jusqu'à présent que ces contrées, éminemment fertiles, ne donnaient qu'un tiers de ce qu'elles pouvaient produire. Ses productions naturelles iront alors en plus grande quantité s'échanger contre les produits industriels de l'Occident. La force réelle du Gouvernement et sa stabilité attireront les capitaux étrangers, qui serviront à fonder de vastes établissements agricols et industriels, à créer des Chemins de fer, à creuser des Canaux, à dessécher des Marais, à défricher les champs incultes, à exploiter les immenses forêts, à fonder des villes, des ports etc. Les mines vierges, cachées dans le sein des Karpathes, habilement exploitées, répandront dans l'Europe une nouvelle aisance, et un sage système de colonisation épargnera à l'Europe les facheuses conséquences de l'émigration transatlantique.

Le nouvel Etat exercera de plus une grande influence civilisatrice sur les peuples slaves qui l'environnent. Il est en effet de notoriété commune que, de tous les peuples de l'Orient, le peuple Roumain est le plus avancé dans la civilisation Occidentale et le plus propre à la recevoir. Sa communauté d'origine explique assez ce phénomène. Or, un Gouvernement libre et éclairé, maître de ses mouvements, pourra organiser un vaste système d'instruction publique. Les peuples environnants, Chrétiens de la Turquie, viendront y puiser la lumière et la verité de l'Occident.

C'est ainsi que la Roumanie, constituée en un Etat indépendant, servira de boulevard à la Turquie et garantira la paix future. Par sa position géographique elle sera l'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, et transmettra à celui-ci les idées qu'elle ira cercher chez ses soeurs ainées, la France, l'Angleterre, l'Italie.

Arh. St. Bucureşti, microfilme Franţa, r. 71; Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Archives diplomatiques, série Mémoires et documents, Turquie, vol. 54, f. 97—102 v.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DOCUMENTE INEDITE DE LA ION IONESCU DE LA BRAD

DE

ALEXANDRU ANDRONIC și GABRIEL BĂDĂRĂU

Elev strălucit al Gimnaziului Vasilian (unde a funcționat și ca pedagog), intern al Academiei ieșene și, apoi, cu studii în străinătate (1838—1840), întemeietorul științelor agricole și economice de la noi, Ion Ionescu s-a reîntors, la numai 24 ani [1], ca profesor la școala de nivelul cel mai înalt care a funcționat în Principate pînă la 1860 — Academia Mihăileană. Anterior, viitorul membru de onoare al Academiei Române mai funcționase ca secretar al Academiei ieșene și profesor suplinitor („adjunct"), în anii 1837—1838, la clasele gimnaziale și la cea de filosofie (pentru limba română și latină, istorie universală, retorică).

La 6 septembrie 1841, cerea domnitorului Mihail Sturdza să fie numit profesor de agricultură la Academia Mihăileană. Domnul îl recomandă călduros Epitropiei Învățăturilor Publice, care-l numește în postul cerut, în februarie 1842, cînd intra în vigoare un nou plan de studii, completat, pentru clasele superioare („facultăți") ale Academiei. Conform acestuia, I. Ionescu trebuia să elaboreze și programa analitică a cursului de agricultură [2]. În anii următori, redactează un curs complet, în patru volume, pe care intenționa să-l tipărească prin „prenumerație".

Cît a reprezentat, cu strălucire, catedra respectivă la Academia Mihăileană, a predat, concomitent, istoria naturală la gimnaziu și agronomia la anul I de filosofie (botanica agricolă, anatomia și fiziologia vegetală „cu descrierea tuturor plantelor horticole, forestiere, industriale și medicinale" [3]), a militat pentru introducerea și răspîndirea practicilor și tehnicilor moderne în agricultură și zootehnie, pentru înființarea unei ferme model, ca cea pe care o va organiza la Brad, lîngă Roman ; s-a preocupat să asigure caracterul practic, experimentativ, prelegerilor sale etc. Cursurile profesorului I. Ionescu erau foarte temeinic pregătite, așa cum rezultă și din chestionarele pentru examenele de la sfîrșitul semestrelor (vezi mai jos), constituind un model în domeniu. Terminologia specifică disciplinelor predate și neologismele introduse au ajuns, între timp, „bun comun".

Profesorul I. Ionescu a ținut lecții la Academia Mihăileană pînă la jumătatea anului 1848, cu o întrerupere datorată studiilor de perfecționare la Grignon, în Franța. Din 1846 era și contabil pe moșia lui Grigore Sturdza de la Săbăoani, făcînd săptămînal naveta la Iași, iar în vara anului 1848 a plecat la București, chemat de Comitetul revoluționar din Țara Românească spre a pune în aplicare reforma agrară preconizată de revoluționarii români.

La 150 de ani de la inaugurarea Academiei Mihăilene, publicarea unor noi date și informații despre activitatea unuia dintre cei mai străluciți profesori de

---

[1] Arhivele Statului București, Fond Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice — Moldova, dosar 124/1832, f. 637 ; dosar 332/1836, f. 1 ; dosar 294/1835, f. 15 ; dosar 325/1837, f. 11 ; dosar 326/1837, f. 36 ; dosar 330/1837, f. 17 ; dosar 318/1837, f. 62—63.

[2] *Ibidem*, dosar 318/1837, f. 66 ; Vl. Homutescu, Al. Andronic, *Cursul de agricultură a lui Ion Ionescu de la Brad ținut la Academia Mihăileană*, în *Omagiu lui Ion Ionescu de la Brad*, Iași, Institutul Agronomic „Profesor Ion Ionescu de la Brad", 1957, p. 27—33.

[3] *Ibidem*, dosar 183/1844, f. 156.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la catedrele sale înseamnă, în cele din urmă, completarea tabloului privind diversitatea și nivelul înalt, științific, al operei edificate în slujba societății românești în modernizare, în cadrul acestei instituții. Totodată, datele și informațiile noi sînt complementare pentru întregirea știrilor despre preocupările didactice și științifice ale profesorului Ion Ionescu de la Academia Mihăileană.

Munca de cercetare în Arhivele Statului din București, desfășurată în anii 1966—1967, în vederea publicării unui volum de documente inedite de la Ion Ionescu, a prilejuit găsirea a noi și importante documente referitoare la activitatea sa didactică. Spre regretul nostru, volumul, proiectat să apară ca un omagiu al istoricilor la aniversarea a 150 de ani de la nașterea marelui om de știință și revoluționar patriot român, nu s-a putut tipări și, în consecință, unele informații prețioase au văzut lumina tiparului în articole tipărite în revistele de specialitate [4], precum și în comunicarea prezentată la Iași cu prilejul aniversării și tipărită în volumul omagial editat de Academia Republicii Socialiste România [5]. Mai tîrziu, au fost publicate, parțial, documente de la Ion Ionescu din anii 1840—1843 [6], 1841 [7] și 1842—1843 [8].

În cele ce urmează, publicăm noi documente inedite de la Ion Ionescu din anii 1843—1847, care se referă la activitatea sa la Academia Mihăileană, nu numai ca profesor de agricultură, ci și de științe naturale.

Astfel, în bugetul Casei Școalelor din Moldova din 1844—1845, îl găsim pe serdarul Ion Ionescu menționat atît la clasele gimnaziale cît și la facultăți [8bis]. El a predat respectiv, științele naturale și agricultura, fiind retribuit, pentru fiecare curs cu cîte 3 000 de lei anual. La cursul de agricultură, pe care-l începuse încă din 1842, profesorul Ion Ionescu pregătise, pentru examenele de la finele anului academic, întrebările de rigoare, în special pentru partea a doua, și anume din agronomie: despre soluri și însușirile acestuia, despre asolamente, amendamente și îngrășăminte, cu specificarea teoriilor curente ale lui Thein, Schwertz, Sossurre și Demandaul (vezi anexa I). În continuarea cursului de agricultură, în vederea predării botanicii agricole, Ion Ionescu a cerut Epitropiei să-i înlesnească obținerea microscopului și a plantelor necesare la lecțiile practice (vezi anexa II).

În toamna anului 1843, profesorul Ion Ionescu, adresîndu-se Epitropiei Școalelor Publice, declara că a rămas cu patru elevi la cursul său de agricultură. El cerea sprijinul autorităților spre a putea continua activitatea. Epitropia, prin N. Șuțu și A. Balș, recomandă Academiei Mihăilene să se procedeze la o „stăruitoare îndemnare" ca elevii să urmeze, în continuare, cursul de agricultură predat de Ion Ionescu. Conducerea Academiei, prin Ion Ghica, P. Cîmpeanu și T. Stamate, însărcinează pe inspectorul institutului Academiei (internatului) să facă elevilor „îndemnarea cuvenită" (vezi anexa III).

---

[4] Alexandru Andronic, *Noi documente inedite referitoare la Ion Ionescu de la Brad*, în *MemAnt*, II, 1970, p. 533—537, cu șase facsimile.

[5] Al. Andronic și Vl. Gheorghiu, *Ion Ionescu de la Brad, profesor la Academia Mihăileană*, în vol. *In memoriam Ion Ionescu de la Brad. 1818—1868*, București, 1971, p. 225—239.

[6] Alexandru Andronic, *Preocupări ale Ocîrmuirii Moldovei în domeniul agriculturii în perioada Regulamentară*, în „Carpica", VI, 1973—1974, p. 115—120.

[7] Al. Andronic și Vl. Gheorghiu, *Știri noi în legătură cu învățămîntul agricol de la Academia Mihăileană*, în „Carpica", IV, 1971, p. 357—361, cu un facsimil.

[8] Alexandru Andronic, *Noi documente inedite referitoare la activitatea didactică a lui Ion Ionescu de la Brad*, în „Studii și cercetări științifice", Institutul Pedagogic din Bacău, Bacău, 1972, p. 189—197, cu trei facsimile.

[8bis] Th. Codrescu, *Uricariul*, IX, p. 102 și 103. În documentul original (Fondul citat, dosar 195/1845, f. 31) îl găsim pe serdarul Ion Ionescu la rubricile „Gimnaziale" (r. 18 de jos) și „Facultăți" (r. 8 de jos). Menționăm, totodată, că Th. Codrescu a publicat documentul cu unele omisiuni (vezi „Stolnicul I. Stavrat, Geografia veche și nouă" — r. 14 de jos) sau erori (vezi „D. Costachi Mironescu prof. Shoalei din Tatarași" și nu Nanu, care decedase, în buget specificîndu-se economia de 63 lei pe 15 zile „de la răposatul D. Nanu" — r. 3—5 de sus).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din documentele ajunse pînă la noi, numai trei elevi, din cei patru menționați în întîmpinarea din 30 octombrie 1843, au urmat cursul de agricultură și la examenele finale de an au primit calificativul *foarte bine* și anume: Bojinca Nicolae, Vrabie Vasile și Apostoleanu Vasile (vezi anexa IV).

În anul următor, Ion Ionescu a predat zoologia agricolă, pregătind, apoi, întrebările generale pentru examen (vezi anexa V).

În 1845 a predat la anul I al Facultății de filosofie, din nou, botanica agricolă, după cum rezultă din programa examenelor speciale la „clasele înalte", din vara anului 1845 (vezi anexa VI) și din catalogul anului I de filosofie, la materia respectivă figurînd trei elevi (vezi anexa VII).

În același an, 1845, Ion Ionescu a pregătit pentru examenele din vară programa la Științele Naturale, insistînd ca la predare să se folosească materialele intuitive din colecțiile aflate la Cabinetul de Istorie Naturală. Membrii Sfatului Academic, P. Cîmpeanu, T. Stamate și Ion Ghica, de acord cu propunerea lui Ion Ionescu, au cerut Epitropiei Învățăturilor Publice să intervină în folosul elevilor de la Academie, astfel ca Societatea de Științe Naturale să pună la dispoziția lui Ion Ionescu cele necesare unui învățămînt practic și eficient (vezi anexa VIII).

Totodată, pe baza programei existente, profesorul Ion Ionescu a alcătuit și un chestionar, înlesnind elevilor o temeinică pregătire a examenului de istorie naturală. În acest chestionar, redus la 30 de întrebări, elevul era obligat să răspundă atît la problemele de bază, cît și unele chestiuni speciale (vezi anexa IX).

Profesorul Ion Ionescu a predat cursul de Istorie Naturală la un număr redus de elevi, după cum rezultă din clasificarea celor care, în 1844, au dat examenele în conformitate cu chestionarul întocmit la 1 iunie 1844. Rezultă că, dintre elevii examinați la materia respectivă, 3 au obținut calificativul *foarte bine*, iar 2 calificativul *bine*, ceea ce denotă exigențele examinatorului (vezi anexa X).

Încă din 1843 profesorul Ion Ionescu a căutat să predea la Academie lecții de un înalt nivel științific, în conformitate cu cerințele școlilor respective din Occidentul Europei. În felul acesta, se asigura, încă de pe băncile gimnaziale ale Academiei Mihăilene, o pregătire foarte serioasă a specialiștilor care, apoi, puteau să urmeze și să absolve cu succes clasele înalte, adică facultățile din cadrul Academiei Mihăilene, prima instituție de învățămînt public superior din Moldova.

În consecință, în 1845, programa examenelor de Istorie Naturală a fost afișată public, prin foi volante, tipărite la Institutul Albinei, avînd ca mențiune specială precizarea că examenele elevilor se vor desfășura la Cabinetul de Istorie Naturală, subliniindu-se prin aceasta preocuparea deosebită a profesorului Ion Ionescu de a îmbina teoria cu practica, principiu pedagogic foarte actual. (Vezi anexa XI).

În această ordine de idei semnalăm și depistarea în Arhive a catalogului celor 24 elevi, care au urmat cursul de Istorie Naturală în anul 1845, la Colegia a V-a a Academiei Mihăilene[9]. (vezi anexa XII).

Numărul elevilor la Colegia a V-a a Academiei Mihăilene crescuse simțitor, după cum rezultă din întîmpinarea *lui Ion Ionescu către Epitropia Învățăturilor* Publice, aducînd la cunoștință forului superior, că în excursia școlară programată pentru ziua de duminică 20 martie 1847 au mers numai șapte elevi, iar luni 21 martie 1847, la lecțiile sale el a fost întîmpinat de restul elevilor care și-au exprimat regretul că n-au mers în excursie. Ei au adus la cunoștință lui Ion Ionescu că profesorul C. Gusti a rupt anunțurile puse în legătură cu excursia programată, și, prin anunțuri orale, a împiedicat pe elevi să participe în număr cît mai mare la excursia programată de profesorul de Științe Naturale (vezi anexa XIII).

Suplica lui Ion Ionescu este importantă, nu numai pentru istoricul învățămîntului din Moldova în general, sub aspectul aplicării în practică, încă la acea vreme, a principiului pedagogic al activității extrașcolare, ci și pentru cunoașterea activității la catedră a profesorului Ion Ionescu în cadrul Academiei Mihăilene, deoarece conține precizarea că el și-a continuat activitatea didactică și în cursul

[9] Conform raportului din 9 mai 1845, la Academia Mihăileană erau 5 clase colegiale, 2 de filosofie, 3 de legi și 1 „clas" de agricultură; cf. și V. A. Urechia, *Istoria Școalelor*, II, p. 288.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

anului academic 1847—1848. Prin acest document, se confirmă cele relatate de Ion Ionescu în scurta autobiografie, intitulată „Viața mea de mine însumi", scrisă la bătrînețe din memorie, relatînd că: „De la Săbăoani mă duceam în toată săptămîna la Iași și-mi făceam lecțiile la Academie. Una cînd ajungeam și alta înainte de a pleca înapoi. Așa am urmat și pînă la jumătatea anului 1848" [10]. În acea vară fierbinte a anului revoluționar, Ion Ionescu a plecat de la catedră la București, pentru a se alătura revoluționarilor care luptau consecvent pentru renașterea României.

Din conținutul documentelor prezentate rezultă, cu deosebită claritate, nu numai viziunea lui Ion Ionescu privind rolul învățămîntului agronomic și al științelor naturale în crearea condițiilor optime pentru pregătirea viitoarelor cadre de specialiști, ci și lupta sa în domeniul realizării pe plan economic a cerințelor de creștere cantitativă și calitativă a producției agricole atît de necesară țării sale în context european. Astfel, pentru agronomul și economistul Ion Ionescu agronomia, ca știință teoretică și practică, era pîrghia principală a creșterii progresive a întregii economii a Moldovei și în consecință și a creșterii nivelului de trai al majorității locuitorilor țării din vremea sa, adică a țărănimii muncitoare. Această idee străbate ca un fir roșu întreaga sa activitate teoretică și practică, începînd cu anul 1840, cînd s-a întors de la studiile efectuate în străinătate, și pînă la sfîrșitul vieții sale petrecut pe moșia de la Brad, de lîngă Roman, de unde-și trage și adaosul la numele său atît de bine cunoscut în lumea științifică din țară și străinătate: *Ion Ionescu de la Brad.*

ANEXE

I

Întrebările din agricultură

Partea a II-a

Agronomia

Secția I-a

1. Ce înțeleg geologhii și cultivatorii supt numire de pămînt, supt cîte forme ni să arată, din cîte cauze este format pămîntul, cum să cunoaște vărsta lui.

Secția II-a

2. Ce înțălegi prin însușirile fizice și chimice a pămîntului și care sînt mai de preferat.

3. Cum sînt clasificate pămînturile.

4. Ce să înțălege supt nume de argil, care sînt însușirile lui, de la ce atîrnă vărtoșime pămîntului, ce însămnează pămînt vărtos, oleos, greu, răce, înfoiat, ușor și cald.

5. Ce să numește humus sau Tero, cum se produce, ce efecturi are asupra însușirilor pămîntului.

Secția III-a

6. Care sînt cele mai de căpetenie mijloace a îmbunătățirei pămîntului, ce însemnează îngrășare, amendamente, asolamente.

7. Ce sînt îngrășările, care este nevoe de a să face îngrășări, care sînt însușirile feluritelor gunoiuri și cum să întrebuințază.

---

[10] Ion Ionescu de la Brad, *Opere*, II, București, 1943, p. 343.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Secţia IV-a

8. Ce substanţii se pot întrebuinţa ca amendamente şi cum lucrează.

9. Ce este carbonatu de varu, care sunt însuşirile lui, cum lucrează în pămînt, cum îl întrebuinţăm.

10. Ce este Marna sau Huma, care-i alcătuirea ei, cum o cunoaştem, cum o întrebuinţăm ?

11. Ce este ipsosul, însuşirile lui, cum lucrează, cum îl întrebuinţăm ?

Secţia V-a

12. Ce să numescu asolamente după Tein şi Şvarţ, cum s-au dedus oamenii către rotirea plantelor pe un pămînt, cu ce teorii s-au ecsplicat pricina necreşterii unei plante mai mulţi ani pe un pămînt de către Ter, Sosiur, Domandol.

13. Care sînt prinţipiile asolamentelor şi cum să combinează rotirea plantelor pe un pămînt ?

Profesorul de agricultură
Ion Ionescu Pitar

Arhivele Statului Bucureşti, fond Ministerul cultelor şi Instrucţiunii Publice, Moldova, dosar 124/1832, f. 9, 14 (în continuare : *Arh. St. Buc.*, fond MCIPM).

II

Către Cinstita Epitropie a Învăţăturilor Publice

Iscălitul, avînd a propune în semestrul viitoriu un curs de *botanică*, au pregătit materia teoretică, după gradul cultural al acestui rang al tinerilor, ca să poată mai cu folos învăţa *botanica agricolă*. Însă, de la începere paradosirei, mă văd vărît într-o cheltuială mai mult decît ci mă iartă nevoile mele. De aceea, plecat mă rog cinstitei Epitropii ca să binevoiască, pe de o parte a-mi da în dispoziţie instrumentele optice trebuitoare obiectelor căci almintirile nu voi pute propune *anatomia* şi *fiziologia vegetală*, iar pe de alta va hotărî o leafă unei babe culegătoare de erburi ca să aducă pentru fiştecare prelecţie plantele trebuitoare căci almintrilea de voi umbla eu după culegerea lor pînă la vacanţie cheltuiescu toată leafa ce mi-o dă cinstita Epitropie pe un anu. Eu astăzi ţin o prelegere ce mă ţine foarte scumpu şi voiu conteni pînă la primirea poruncii cinstitei Epitropii sau voiu propune atingînd numai superfiţial material pospăind cu cea mai mare nemulţumire a mea şi fără nici un interes.

Profesorul de agricultură
Ionescu

Rezoluţia Epitropiei : Nr. 133—843, fevr. 15.

Spre împlinirea ceririi, să va face alcătuire de a să aduce precum să va face de cuviinţă plantele însămnate de Dlui profesorul care să va plăti din cheltuielile extraordinare, iar Dumnealui profesorul de fizică va înlesni cererea Dumisale pentru microscop.

N. Şuţu, Grigore Ghica

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 204/1843, f. 1.

III

Către Cinstita Epitropie a Învăţăturilor Publice

După decretul cinst. Epitropii am paradosît în Academie agricultura în curgere de trei semestruri şi avînd a începe pe acest al patrulea semestru spre a săvîrşi cursul de agricultură după cum l-am prelucrat s-au făcut poftire elevilor ca să vină în clas şi din 13 ce i-am avut înainte numai 4 au venit adică, Bojînca Nicolae, Vrabie Vasile, Apostoleanu Vasile şi Grigore Soroceanul.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Aceasta cu supunere o aduc la cunoştinta cinst. Epitropii cerînd a se da hotărire sau porocind ca elevii ce au urmat pînă acum să urmeze şi mai departe mai ales că fiind lipsite de cunoştinţele naturale să se înzestreze cu acele măcar a obiectelor cunoscute ce sînt folositoare şi supt această privire fac parte din cursul ce l-am prelucrat sau învoindu-mă a face clasu numai cu aceşti patru după cum dînşii m-au rugat sau în sfîrşit desfiinţîndu-mă di la Academie.

Ioan Ionescu Sardar — în 30 octovrie 1843

Rezoluţii :

No. 745 primit în 30 octovrie 1843

Se recomendueşte Sfatului academic ca, chemînd pe tinerii care au început cursul agriculturii, să se îndemne cu stăruinţă de a-l urma pretînzîndu-să că aceasta este şi dorinţa Epitropiei.

N. Şuţu, A. Balş

843 Noemvr. 9

D. Ispectorul Inst. Academic va face elevilor îndemnarea cuvenită.

I. Ghica, P. Cîmpeanu, T. Stamate

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 204/1843, f. 42.

IV

Clasificaţia elevilor din clasul agriculturei

1. Bojănca Neculai — Foarte bun
2. Vrabie Vasilie — Foarte bun
3. Apostoleanu Vasilie — Foarte bun

Ionescu

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 198/1848, f. 164.

V

Materia agriculturei

În acest anu s-au predat Zoologia agricolă şi s-au încheiat acest curs cu Calendariul bunului gospodariu.

Întrebări generale

1. Despre vitele domestice.
2. Îmbunătăţirea lor.
3. Hrana lor.
4. Despre cal.
5. Despre bou.
6. Despre oi.
7. Despre vermi de mătasă.
8. Despre albine.
9. Despre cultura plantelor în fiştecare lună.
10. Despre popuşoi.

Ionescu

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 198/1848, f. 155.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

VI

Programa examenelor speciale la școlile publice din Iași, pe semestrul de vară 1845

. . . . . .

C. Clasele înalte

Marte în 10 iulie Anul I de filosofie

Din agronomie: Botanica agricolă, anatomia și fiziologia vegetală, taxonomia vegetală cu clasificația vegetalelor după sistemul artificial a lui *Linneus* și după metodul natural al lui *Jussieu*. Fitografia în general a tipurilor celor mai de căpetenie din familiile Naturale, în care se găsesc cele mai obicnuite plante horticole, forestiere, industriale și medicinale, iar în special toate familiile naturale în care se găsesc plăntele agricole.

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 194/1845, f. 127, foaie volantă.

Catalogul anului I de filosofie

	Chimie	Logică	Botanică agricolă	Fizică
Buzdugan Vasile	3	1	1	
Donici Panaite	1	1	1	1
Ștefănescu Gheorghe	2	1	1	2
Mărgineanu Gheorghe		bolnav		
Fătu Ioan	1	1		1
Hermeziu Vasile		abs.		
Hermeziu Alexandru		abs.		

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 194/1846, f. 360.

VIII

Către Sfatul Academic

În predarea Istorici Naturală să întîmpină mari greutăți din lipsa obiectelor naturale neapărat trebuitoare pentru demonstrația lecțiilor. De aceea, plecat rog pe Sfat ca să binevoiască a pune la cale cele de cuviință ca în viitorime să fie împliniți tinerii cu obiectele naturale.

În 12 noiembrie 1843

Ionescu

Nr. 30 Primit 18 Noembrie 843

Să se facă raport Epitropiei de a mijloci către Soțietatea Cabinetului de Istorie Naturală ca să îndemneze pe D. profesorul cu obiectele de care are trebuință, slobozindu-le în dispoziția sa avînd tinerii a învăța chiar în clasele Academiei.

P. Cîmpeanu, T. Stamate, Ion Ghica

Arh. St. Buc., fond MCIPM, 295/1843, f. 31.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

IX

Programa

materiei predate în Colegia a V-a din ramul Istoriei Naturale

Anul întîiu

Anatomie, fiziologia, clasificaţia regnului animal şi din zoologia descriptivă, mamiferele şi păsările.

Cele mai generale întrebări din Istoria Naturală.

1. Ce ştii despre ştiinţele naturale şi împărţirea lor? Despre definiţiile ştiinţelor naturale, a Istoriei Naturale, a părţilor şi a clasificaţiei organilor şi a funcţiilor animalelor.

2. Hrănirea organilor, dovada despre mişcarea hrănitoare, coloraţia oaselor. Sîngele, funcţia lui, însuşirile fizice a sîngelui. Sîngele alb şi roş. Globulele, zărul, închegarea, sîngele vinelor şi sîngele arterial.

3. Circulaţia sînvelui. Inima, arterile, vinele, umblarea sîngelui în mamifere, mecanismul circulaţiei.

4. Respiraţia. Nevoie de contactul serului, asfixia, fenomenele respiraţiei, plămăile, mecanismul respiraţiei.

5. Digestia, organele mistuirei şi funcţiile ei.

6. Care sînt funcţiile relaţiei, ce este sistema cerebrospinală şi aceia a ganglioanelor. Cîte sisteme de nervi deosebim şi cîte sînt simţirile?

7. Ce este simţul pipăitului, de cîte feluri este pipăitul, prin ce organ se face şi în ce stare se află la toate animalele.

8. Simţul văzutului, ce fel este la toate animalele şi care sînt organele şi funcţiile esenţiale. Ce este sămţul auzului, organele şi funcţiile lor.

Zoologia descriptivă

9. Clasificaţia regnului animal. Comparaţia structurei animalelor şi dispărţirea lor în patru ramuri cu caracterurile zoologice a fieşte căruia ram?

10. Animalele vertebrate, particularităţile organizaţiei lor, despărţirea lor în 4 clase, caracteristicile zoologice acestor clase, particularităţile organizaţiei mamiferelor. Despărţirea în ordine şi caracteristicile deosebitoare a ordinilor.

Mamiferele

11. *Ordinul bimamelar.* Un singur soiu omul. Caracterurile anatomice ce deosebesc trupul omului de a celorlalte mamifere. Mănuli, picioarele. Stătutul. Creierii, frenologia. Varietăţile omului. Vîrstele. Legile creşterii şi a morţii.

12. *Ordinul patrumamelar.* Caracterul zoologic, particularităţi a organizaţiei comparate cu obiceiurile lor. Caracterurile zoologice a celor trei divizii. *Familia momiţilor.* Descrierea obiceiurilor şi a celor mai de căpetenie tipuri. Orangul, jibonul, momiţele urlătoare etc.

13. *Ordinul Carnasierilor.* Caracteruri zoologice, particularităţi a organizaţiilor familiilor insectivore (ariciul, cîrtiţa), familiei carnivore cu tribul plantigrad şi cu ursul şi bursucul.

14. Tribul degitigradelor. Caracteruri zoologice. Ghenul puturoşilor, dihorilor, samuriul, cacomul, etc.

15. Ghenul cînele, lup, vulpe, mîţă, leu, hienă, tigru, etc.

16. *Ordin Marsupialelor.* Caracteruri zoologice. Ordin rozătoarelor. Veveriţa.

17. Ghenul castorilor, a epurilor, porcului-ghimpos, etc.

18. *Ordin pahidermelor.* Caracteruri zoologice. Despărţirea în trei familii: familia probostidatelor, ghenul Elefant. Soiurile, organizaţia, obiceiurile.

19. Familia solipedelor. Ghenul cal, măgar, soiuri.

20. *Ordin rumegătoarelor.* Caracteruri zoologice, particularităţile a organizaţiei stomahului. Ghenul cămilă din rumegătoarele fără coarne, ghenul bou din acele cu coarne.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Păsările

21. Caracteruri zoologice a clasei păsărilor, particularităţi comparate a organizaţiei lor.
22. Oăle, clocirea, cuibul, călătoria şi clasificaţia paserilor după Cuvier.
23. *Ordin răpăriţilor.* Caracteruri zoologice, obiceiuri. Dispărţirea. Din acele de zi. Vulturii, şoimii, etc.
24. *Ordin păsăruicilor.* Caracterurile generale şi acele particulare prin care se deosebesc în 5 familii. Din dentirostre cupu vrăbiilor, mierla, sturzul, privighetoarea.
25. Familia fiziorestrelor. Din acele diurne rîndunelelor. Din cele nocturne înghite vînt.
26. Familia conirostrelor. Din aceste ciocîrlanul, corbul, pasărea raiului, etc.
27. Din familia tanuirostrelor. Tiarfa, colibri, pasărea muscă. Ordinu acăţătoarelor, ghenul cuc.
28. Ordin găinilor. Caracteruri zoologice, împărăţia lui. Familia găinilor : păunu, picherea şi familia hulubilor.
29. Ordin fugariţilor. Caracteruri generale. Familia previpenilor (struţul). Familia cultirosteror (cocoara, bîtlanul şi cocostîrcul). Obiceiurile lor. Familia longiparelor (ibis, becaţele).
30. Ordin palmipedelor. Caracteruri zoologice, obiceiuri, dispărţirea în familii. Din longipene (patrîşaru).

1844 iunie 24
Ionescu

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 193/1844, f. 156.

X

Clasificaţia elevilor din Istoria Naturală

1. Mărgineanu Gheorghe	foarte bun
2. Donici Panaite	foarte bun
3. Hermeziu Vasile	bun
4. Buzdugan Vasile	bun
5. Ştefănescu Gheorghe	bun

Ionescu

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 198/1844, f. 157.

XI

Programa examenelor speciale la şcoalele publice din Iaşi pe semestrul de vară 1845

. . . . . .

B. La clasele colegiale

Colegia V din Istoria Naturală : Zoologia. Din clasa mamiferelor ordinurilor rozătoarelor, nidentatelor ; familia promastidatelor, pahidermelor ordinare şi a colipedelor. Clasa păsărilor întreagă, adică : Anatomia, Fiziologia şi obiceiurilor după Milne Edwards şi clasificaţia păsărilor după Cuvier. Ordinul repareţelor, ordinul păsăruicilor cu familiile dintirostre, fisirostre, capirostre, temirostea şi sindictile. Ordinul acaţatoarelor cu cele mai de căpetenie genuri din ele : ordinul găinelor, ordinul fugariţelor cu familiile bsevipene, presirostre, longirostre, culturestre şi macrodactile şi ordinul palmipedelor cu familiile brahiptere, longipene, totenoleme şi lamelirostre *.

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 194/1845, f. 138. Foaie volantă.
Institutul Albinei

* Istoria Naturală se va examina la Cabinetul Istoriei Naturale la 5 după amiază-zi.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

XII

Istoria Naturală

1. Busuioc Ștefan
2. Filipescu Nicolae
3. Ghenovean Gheorghie
4. Brăescu Alexandru
5. Mavrodin Petru
6. Nicolaescu Gheorghe
7. Mironescu Costache
8. Schipor Teodor
9. Negură Nicolae
10. Dimitriu Vasile
11. Teodor Vasiliu
12. Cogălniceanu Alexandru
13. Radu Gheorghe
14. Balaban Gheorghie
15. Ghițescu Ilie
16. Cazadru Gheorghie
17. Hsinochefal Gheorghie
18. Hotineanu Costache
19. Chinezu Nicolae
20. Fragoș Dumitru
21. Hristea Lefter
22. Soroceanu Dimitrie
23. Soroceanu Nicolae
24. Boteanu Nicolae
25. Ghițescu Teodor
26. Popescu Gheorghie
27. Oatu Teodor
28. Holban Ștefan
29. Stroescu Nicolae

Arh. St. Buc., fond MCIPM, dosar 194/1845, f. 305.

XIII

Cinstitei Epitropii a Învățăturilor Publice

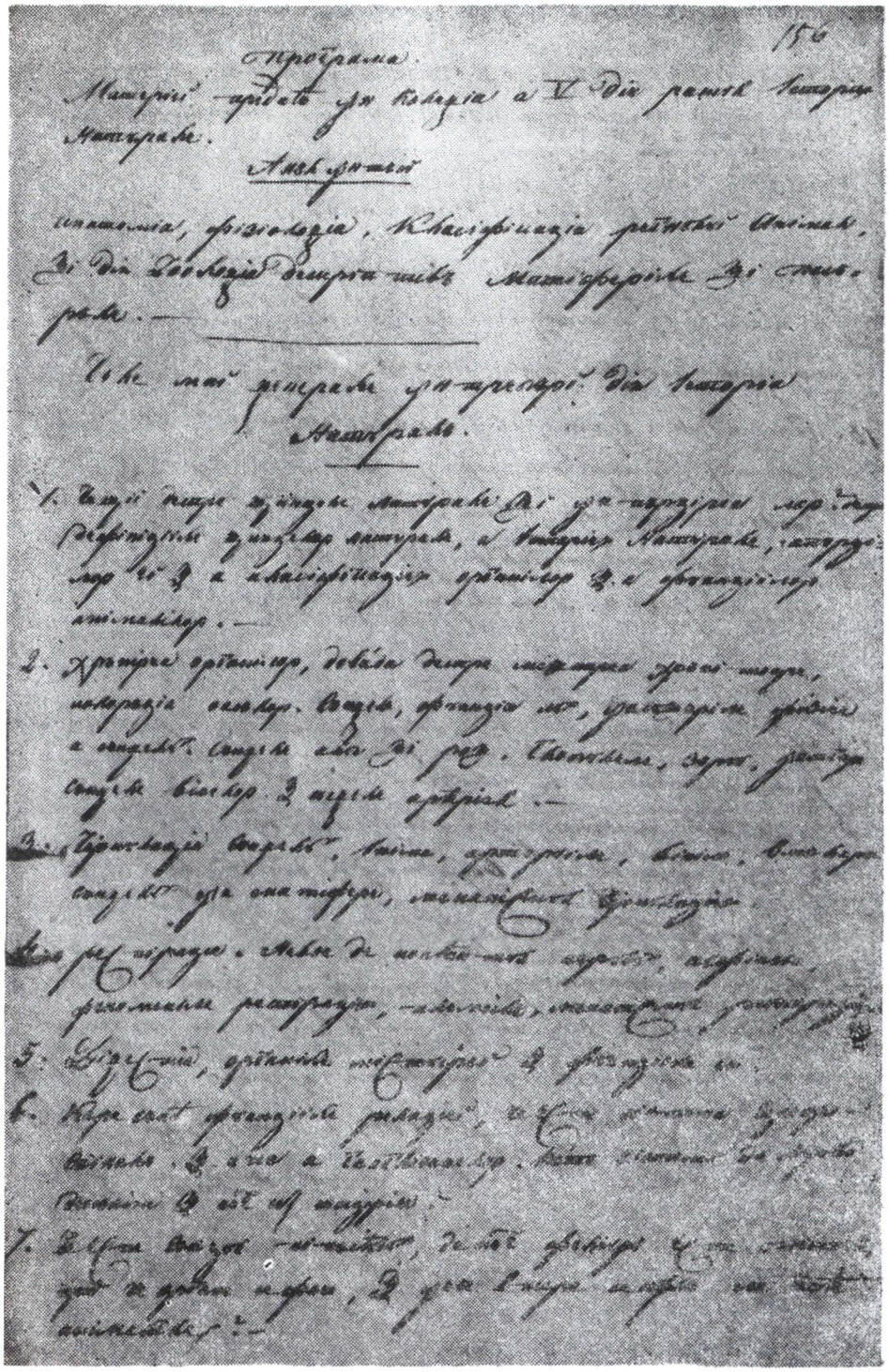
Eri, duminică, după datoria specinei lipite de profesorul Istorie Naturale am mers în excursiune numai cu 7 elevi și astăzi viind la clas m-au întîmpinat elevii esprimîndu-și părerea de rău ce-au simțit din împedecarea ce D. Gusti ne-au făcut I-iu schimbîndu-mi ceasul de întîlnire ce l-am fost dat și 2 anonsînd elevii prin clasuri în a contra anonsului ce l-am afișat și care de două ori s-au și rupt. Cu supunere, aducînd aceasta la cunoștința Cinstitei Epitropii, umilit rog ca să binevoiască a poronci curmarea acestor iscături ce bătînd în rîvna mea mă pot discurgea de a continua și pe viitoriu asemenea esplorații ce le-am întreprins îndemnat și de rîvna elevilor și de a Cinstitei Epitropii propunere care încă numai verbal o am căpătat, căci răspunsul cu propunerea făcută mie pînă acum nu ni s-au dat

I. Ionescu

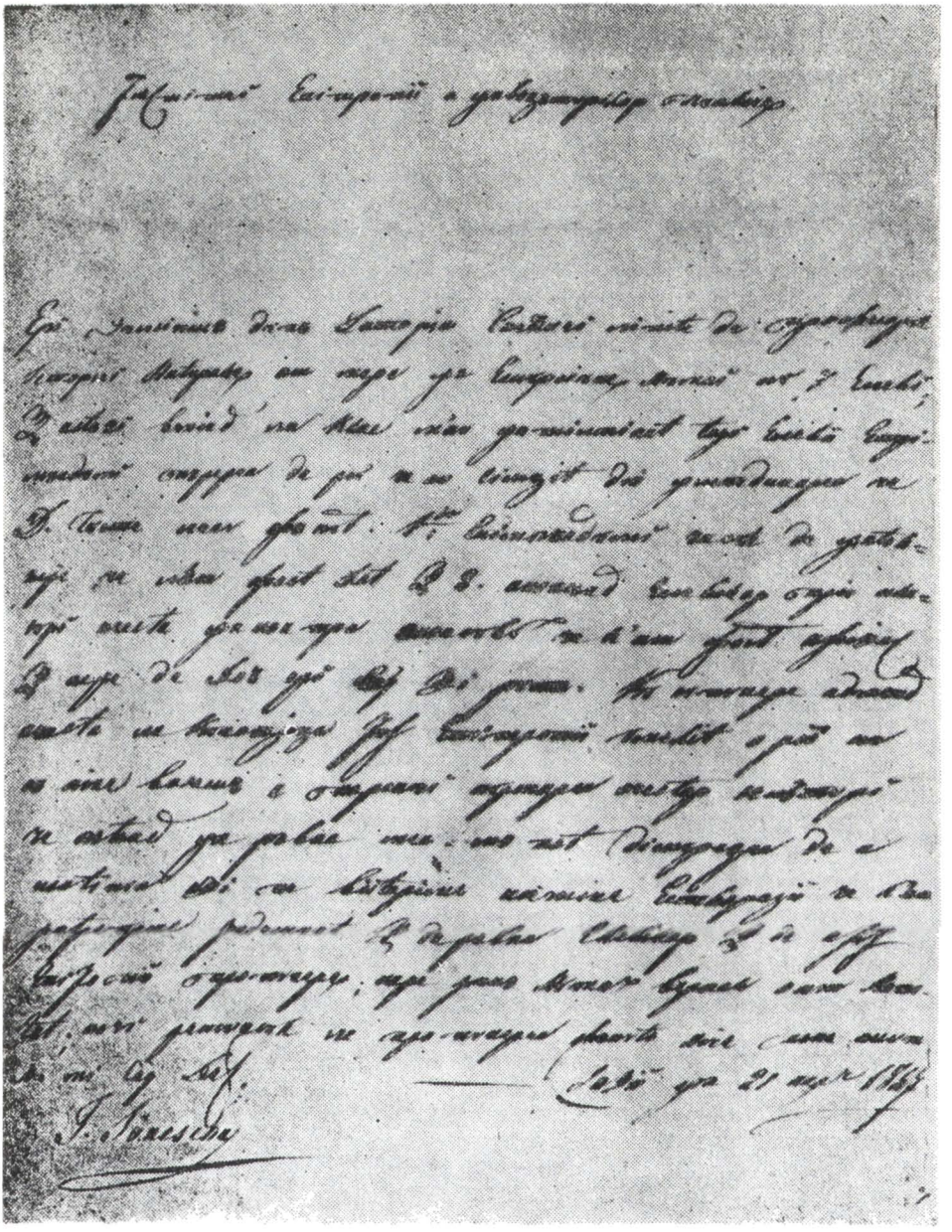
Iași în 21 martie 1847

Arh St. Buc., fond MCIPM, dosar 318/1847, f. 87.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Programa cursului de Istorie Naturală (finalul)
https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Suplica lui Ion Ionescu referitoare la atitudinea profesorului C. Gusti privind organizarea și efectuarea unei excursii cu elevii de la Academie.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

VASILE PÂRVAN CĂTRE TRAIAN BRATU : SCRISORI INEDITE

DE

ȘTEFAN LEMNY

Se cunoaște interesul pe care continuă să îl suscite corespondența lui Vasile Pârvan. Dispoziția sa testamentară de a i se arde „cu cea mai mare grijă" mărturiile inedite ale existenței (acte, manuscrise, scrisori) nu a făcut decît să le sporească interesul și, în consecință, atracția asupra cercetătorilor. Mulțumită rîvnei lui Alexandru Zub dispunem astăzi de un volum solid de *Corespondență și acte* (București, 1973) la care se adaugă și cîteva restituiri ocazionale. Ele sînt menite să contribuie la cunoașterea unui cărturar ce a preferat în timpul vieții discreția desăvîrșită dar care, prin faima dobîndită, nu avea cum s-o impună și posterității. Fiecare nou detaliu privitor la această existență se cuvine de aceea cunoscut căci luminează nu numai trecutul unei personalități de seamă, ci — prin aceasta — destinul însuși al culturii române într-o perioadă de intensă afirmare.

Epistolele ce urmează prezintă un asemenea interes. Datînd din perioada studiilor la Berlin (unde Vasile Pârvan plecase la sfîrșitul anului 1904), ele acoperă anii 1906—1907 și sînt adresate lui Traian Bratu, aflat în același loc pentru pregătirea doctoratului. În centrul corespondenței se află *Scrisoarea de la cîțiva dascăli plecați în străini către colegii lor din țară*, text elaborat de V. Pârvan în colaborare cu Traian Bratu, dar care s-a difuzat sub forma unui adevărat manifest patriotic al studențimii române aflate în capitala Germaniei. Textul *Scrisorii*, apărut atunci în *Voința națională* (12—27 iulie 1906) e cunoscut (cf. Vasile Pârvan, *Scrieri*, ed. Alexandru Zub, București, 1981, p. 115—129). Scrisorile de față aduc însă noi detalii relative la grija cu care V. Pârvan i-a urmărit difuzarea și ecoul, lăsînd să se vadă din nou sensibilitatea la problemele neamului a tînărului aflat departe de țară. Se înțelege astfel că militantismul său național nu a fost mai puțin puternic dincolo de fruntarii. La Berlin conferențiase la 24 ianuarie 1906 despre *Unire* în cadrul Societății academice, schițînd o adevărată strategie a responsabilităților culturale ale tinerei generații ale cărei idei au revenit și în amintita *Scrisoare* : „Sporirea energiei naționale — scria în aceasta din urmă — nu se poate face numai prin conferințe, discursuri, proclamații etc. și pronunțarea oricît de deasă a cuvintelor „ideal național", „patriotism" etc. e departe de a ne apropia de ținta urmărită. Trecutul ni-o dovedește cu prisosință. Să ne lepădăm deci de vorbe și să ne strîngem toate puterile, așa încît în prima linie, prin faptele noastre, prin modul nostru de a fi, să punem înaintea ochilor școlarilor modele de caracter, de energie și de patriotism luminat și numai în al doilea rînd să recurgem la convingere, mai bine zis la lămurirea prin cuvinte" *(Ibidem*, p. 122). De la Berlin, Vasile Pârvan se punea astfel în slujba „noii pedagogii naționale" pe care faptele ulterioare aveau să o ilustreze cu noi dovezi. Preparativele legate de difuzarea unui asemenea mesaj regenerativ prezintă astfel o incontestabilă valoare culturală, sporind interesul epistolelor ce urmează. Ele oferă, în plus, noi detalii despre etapa berlineză a istoricului, despre amiciția cu marele germanist, viitor rector al Universității ieșene, Traian Bratu.

Scrisorile pe care le publicăm se păstrează în arhiva „Traian Bratu" a Bibliotecii Centrale Universitare „M. Eminescu" din Iași.

1

Dragă Bratule,

Într-un plic cu aceasta îți trimit recomandat „scrisoarea" noastră. Am revăzut încă odată *introducerea*. Ți-o încredințez acum definitiv ție. Mie să nu mi-o

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mai dai decît la corectură dacă... *überhaupt* va ajunge pînă acolo : în care caz eu voi lua asupră-mi tratativele cu tipografia „*Luceafărului*".

De asemenea, tot tu singur citeşte-o, de crezi, şi lui Ursu[1] şi Mihăileanu[2].

Dacă-ţi arunc toate astea pe capul tău, e că de vreo două săptămîni încoace mă simt aşa de *niedergeschlagen*, încît îmi vine să iau lumea în cap. Îţi spun asta ca să nu-mi pui întrebări zadarnice, pentru ce n-am venit azi la Wannsee şi aşa mai departe.

De altfel, dacă n-oi fi în prea rele dispoziţii, vom mai vorbi noi şi sîmbătă despre toate.

Al tău,
V. Pârvan

Miercuri, 23 Mai 1906
N.B. Ce facem cu *dăscăliţele* ? Nu ne adresăm şi lor în scrisoarea noastră ?
[cu creionul, scris de altă mînă :] Elsasserstr., 75 III.
(Arhiva BCU — Iaşi, 367—7).

Joi, ora 1 1/2 p.m.

2

Dragă Bratule,

Primesc de la tată-meu o dare de seamă a şedinţei ţinute la Mândrescu[3], luni după masă şi la care au mai luat parte Lăpedatu, Scurtu, Sadoveanu şi unul Lazăr.

S-a criticat titlul : *din streini*, mai bine *streinătate*. Şi apoi vorbele : „din toate părţile sîntem înconjuraţi de duşmani" (Austriacii de pildă nu ne sînt duşmani ?!)

S-a luat hotărîrea să se tipărească prin gazete şi reviste.

Mândrescu e de părere să se trimeată 200 de exemplare învăţătorilor din Dobrogea prin revizori.

În sfîrşit, punctul principal : broşura să nu se trimeată acum fiindcă toţi îs duşi de-acasă. Eu sînt contra. Dacă şi tu eşti, scrie lui Mândrescu *să se expedieze acum* şi nu la paştele calului (mărci deja s-au cumpărat).

[marginal :] Am scris atît lui Göbl pentru cele 300, cît şi la Budapesta pentru adrese.

Scrie-i chiar *azi, joi !* I-aş fi scris eu, dar nu-i pot spune lucrurile pe şleau cum aş vrea,

V. Pârvan

carte poştală :
Herrn Traian Bratu
Charlottenburg, Goethesstrasse, 12.IV
[Ştampila poştei :] Charlottenburg : 26.7.06
Berlin : 26.7.06
(Arhiva BCU — Iaşi, 367—8)

3

Dragă Bratule,

Mai întîi de toate doresc ca mica mea epistolă să te găsească cu măselele în starea normală şi fără guturai. Iar mai pe urmă mă închin cu plecăciune, aducîndu-ţi la cunoştinţă toate „mizeriile" ce urmează.

Scrisoarea noastră s-a dus de mult în Ardeal atît pe la gazete cît şi pe la vreo 60 de profesori şi alţi ipochimeni cărora le-am trimes de fiecare încă cîte două exemplare pentru a mai da şi la alţii. Anume, iată de s-a întîmplat aşa. Boierii de la *Luceafărul* dacă n-au mai avut nevoie de mine, s-au fudulit al dracului şi nici nu mi-au răspuns la rugămintea pentru adrese. Atunci am scris lui Lupaş şi el numaidecît mi-a trimes o listă de vreo 60 de oameni de inimă, fireşte,

[1] Istoricul I. Ursu, aflat atunci la studii în Berlin.
[2] Petre Mihăileanu, alt comiliton de la Berlin, ulterior profesor de limbi clasice la Universitatea ieşeană.
[3] Simeon Mândrescu, profesor de limba germană la Universitatea din Bucureşti.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mai toți profesori — și am făcut cum îți spusei mai sus. De gazete întîi uitase ; pe urmă mi le-a trimes și pe ele, vreo 25 de toate. Și pentru ca să ai și tu măcar atîta mîngîiere față de cele ce ți-oi înșira mai jos, îți citez cîteva rînduri din scrisoarea I-a a lui Lupaș.

Mai întîi își exprimă bănuiala că *redacția* scrisorii e de mine *singur*, după stil pesemne, apoi zice : „Cetirea ei (a „scrisorii") mi-a prilejuit momente de adevărată înălțare spre culmile chemării grele de dascăl român într-o *țară supusă... străinului* (sublinierea e a lui Lupaș) ! Și în multe locuri am simțit cum se desprind din șirele tipărite mărunt aceleași accente viforoase, cari înainte de asta tocmai cu 100 de ani au putut să smulgă, prin vestitele *Reden an die deutsche Nation* întregul neam colțuros al prusacilor din mocirla rușinei și a decăderei.

Doresc din inimă cărticelii Dv. să aibă în cercul acelora pentru cari ea a fost scrisă barem o parte din succesul fără pereche de care s-au învrednicit trîmbițele de arhanghel ale unui Fichte !"

Și acum soarta „scrisorii" în țară.

Mai întîi chixul cu tipărirea numai în *Voința națională*[4].

Apoi Mândrescu n-a trimis nici un exemplar pe la profesori (iar pe la reviste și gazete numai el știe, deoarece nicăiri nu s-a vorbit nimic) și a dat exemplarele pe sama lui tată-meu. Acesta, la 1 aug[ust], a trebuit să plece la un curs de lucru manual la Bîrlad ce se predă special pentru învățători în vacanție la școala normală de-acolo și... „scrisoarea" a rămas să fie trimeasă de cei de-acasă de la mine. Aceștia n-au găsit adresele profesorilor la vreme și mai zilele trecute întrebîndu-mă iar ce să facă le-am spus să nu mai facă nimic, deoarece... voi veni eu la București.

Și anume trebuie să mă duc : întîi pentru că dacă nu mă duc și mă las pe grija altora sigur îmi pune suplinitor din oficiu, ceea ce ar fi un dezastru. Apoi trebuie să văd și expoziția și... trimet scrisoarea.

Astfel, fără voia noastră, am amînat trimeterea ei așa precum susțineau Ursu și Mihăileanu.

Acum rămîne o întrebare : le trimitem pe toate sau trimitem o parte *pe ales*, la cine credem că n-o să facă... altceva cu ele și celelalte punem pe un comisionar să le împartă la Congres[5]. Ce zici tu ?

Eu voi fi în București la 30 august (sosesc la 29 seara) s[til] vechi. Voi sta vreo 10 zile ; așadar pînă pe la 9 sept. N-ai putea să vii și tu în vremea asta la București ? Amîndoi am descurca ițele mai ușor. Am convocat pentru aceleași zile și pe Rîmniceanu[6], așa că vom mai ține vreo două ședințe de... englezește !

Dar să mă întorc la „scrisoare".

Împotriva așteptărilor noastre, Iorga a făcut caz de nepomenirea mișcării pornite de el în martie, de *Neamul românesc* și mai știu și eu de ce. Prima urmare e c-a ignorat cu totul „scrisoarea" noastră. A doua că — firește cu autorizația stăpînului — „ucenicul" Scurtu a scris în *Sămănătorul* critica ce ți-o alăturez aici, tăiată din revistă.

Precum vezi, am ajuns rău de tot. D. Dr. Scurtu, probabil în virtutea titlului de Dr., s-a apucat să ne facă morală cu aere de *om bătrîn*, de *om cu autoritate* și de... dascăl. Dl. Dr. Scurtu, vezi, ne dă lecții de dăscălie ! Nu-i și el dascăl particular ?! Și mai ales sînt adorabile vorbele de către sfîrșitul criticei : „vor admite și autorii broșurii"... *că adică poporul german e vrednic de toată simpatia.* Ca și cum noi am fi zis că nu ! Apoi să nu-ți iești din piele ?, să nu înjuri ca la ușa cortului ?

Dragă Bratule, ceea ce ne-am gîndit noi să facem, mi-e teamă că n-o vom duce la capăt. Cînd chiar acei cari ar trebui să-ți dea ajutor îți dau în cap ce să te mai aștepți la ceilalți, de la răi și de la leneși ?

Dar un lucru trebuie să facem, precum îmi spuneai și tu într-o sară, trebuie să strigăm ! Tare, mă, să s-audă peste hotarele invidiei și a lenei. Să ne înjure și ei, dar să lucreze !

---

[4] Scrisoarea a apărut numai în *Voința națională*, iulie, 1906 și, separat, la tipografia lui Carl Göbl, 1906, 47 p. Cf. Alexandru Zub, *Vasile Pârvan. 1882—1927. Biobibliografie*, București, 1975, p. 82, nr. 402.

[5] Congresul didactic jubiliar (8—12 sept. 1906) la care au participat peste 4 000 de cadre didactice, de la institutori pînă la universitari.

[6] Marin Simionescu-Rîmniceanu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

De aceea pentru chestia evreiască vom căuta alt mijloc decît cel întrebuinţat pentru Apelul la dăscălime. Dar de strîns material trebuie să strîngem şi fiindcă acum vin şi eu la Bucureşti dacă ai fi şi tu am face noi în cîteva zile frumoase descoperiri pe la Academie.

Eu m-am rezignat să rămîn la Bacău fiindcă nu se poate altfel. Aş fi mulţămit să-mi lese suplinitorul.

Uitîndu-mă încă odată prin scrisoarea ta văd că am uitat să-ţi spun ce cred de scrisoarea către cler. Iată ce e: Dacă ar fi să vorbim drept, apoi ar trebui ca faţă de clerul din România să fim de-o asprime cum nu s-a mai văzut. Dacă nu suntem, atunci facem concesii. Dar chiar făcînd concesii, reuşim să tipărim noi apelul nostru în toate revistele bisericeşti mai de seamă? Căci altfel nu-l va ceti nimeni de la Burtă-verzii de la Teologie şi pînă la beţivanii cu laibăr din atîtea şi atîtea sate nenorocite ale ţării noastre.

Dar despre asta om mai vorbi noi.

Acum deodată, te rog să-mi răspunzi la vreme dacă-i chip să ne întîlnim în Bucureşti.

Eu plec de-aici la 28 aug[ust], s[til] v[echi], într-o luni. La Bucureşti stau pe strada Rozelor, no 10, lîngă strada Izvor.

Al tău „Pârvănel", care te sărută cu drag

16/29 aug[ust] 1906
Berlin, Elsasserstr., 75 III
(Arhiva BCU — Iaşi, 367—9)

4

Dragă Bratule,

Am fost azi în familia viitoarei tale [soţii][7] şi i-am cunoscut pe toţi, *y-compris* Bengel-ul de Itans, care face zile-amare maică-sa. M-au primit foarte bine, eu am fost foarte deschis aşa că la urmă i-am făcut băiatului chiar şi o traducere din englezeşte, pe care-o avea pe mîne.

Logodnica ta ţine foarte mult la tine dar e şi foarte alintată. Te-aşteaptă cu mare dor şi cînd i-am spus că şi eu cred că voi veni de Crăciun s-a bucurat straşnic.

Eu mă voi duce cîteodată pe săptămînă pe-acolo. Se pare că le-am plăcut la toţi pentru felul deschis cum m-am prezentat. Am început încă de azi să dau logodnicei tale lecţii de româneşte prectic, cam *à la Berlintz*, pînă ce s-o mai deprinde. Te rog, trimete-i însă *Baladele şi idilele* lui Coşbuc, pentru ca să-i traduc şi s-o pui să înveţe pe de rost cît mai mult.

Aşa va face, cred, mai repede progrese.

Eu am fost, se pare, în vervă, căci mi-a mers nemţeasca strună, de m-am mirat şi eu şi s-au mirat şi fetele de uşurinţa mea de exprimare.

Mama logodnicei tale mi s-a plîns de băiat că are tot felul de fantazii în cap: ba că se duce în Africa, ba că se mută la altă şcoală. etc,

Fă-i măcar de la distanţă oleacă de morală, firească, nedînd *Anlass*-ul din care i-o faci, ci aşa *im allgemeinen.*

Tot azi trebuie să-ţi scrie şi fata despre vizita mea.

Sarutări,

V. Pârvănel

11/24 oct. 907
N.B. De „Russ-chen"[8] a fost toată vremea vorba ca despre o persoană foarte simpatică, care, *leider, nicht mehr da ist.*

V. P.

(Arhiva BCU — Iaşi, 367—10)

---

[7] Erica Schmidt, viitoarea soţie a lui Traian Bratu.
[8] Probabil Ernest A. Rus, care îşi dăduse doctoratul la Berlin în 1907.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CONTRIBUȚII DOCUMENTARE LA ISTORIA ORAȘULUI IAȘI

DE

PAUL MIHAIL

I. PRIVIRE GENERALĂ ASUPRA ISTORICULUI MONUMENTULUI DIN IAȘI AL LUI SAVIN BANU ȘI IACOB STAMATE (1705—1985)

Monumentul istoric și de arhitectură „Biserica BANU", înregistrat de către Consiliul Patrimoniului Național în 1960 sub nr. 1532, se află situat în Iași, între str. Lăpușneanu nr. 11—13 și str. Banu nr. 7—9, avînd ca vecini, spre sud, o grădină de vară și terenul sportiv al Liceului Național, iar spre nord un teren viran. Este o impozantă construcție de 37 m lungime și 12,5 m lățime, pe o suprafață de 365 m^2, cu înălțimea acoperișului în șarpantă de 16 m înălțime și turnul clopotniței ridicat cu încă 3 m.

Această importantă construcție a Iașului, ale cărei origini datează din 1705, iar în forma actuală a fost înălțată în 1802, considerată de către istoricii de artă drept reprezentativă pentru stilul baroc tîrziu românesc, nu a fost, totuși, studiată pînă acum în devenirea ei istorică. Cunoașterea originilor acestui monument și a condițiilor sociale în care a ființat, în contextul vieții orășenești ieșene, în secolele XVIII—XX, este scopul lucrării de față. Documentele inedite pe care le dăm acum la lumină conțin numeroase referiri la diverse aspecte de istorie orășenească (economică, socială, culturală) și reflectă mentalitatea unor pături orășenești, în diferite împrejurări istorice. În economia lucrării de față, ne-am ocupat numai de cîteva aspecte ale trecutului acestui monument, pentru care am selecționat doar piesele reprezentative. Am preferat comentariului nostru — expresia directă a documentului sau imaginea autentică.

Fie ca aceste pagini să reprezinte un început de drum pentru monografia pe care cercetătorii viitori o vor realiza.

•

La 13 noiembrie 1946, am fost transferat la Biserica Banu de către Mitropolia Moldovei și Sucevei, în urma procesului ce i-a fost intentat de către înaintașul meu. De la acea dată pînă la 30 decembrie 1979, cînd am cerut pensionarea, pe lîngă activitatea pastorală și administrativă, m-am îngrijit de materialul documentar al bisericii Banu.

De pe urma războiului ce se încheiase, hîrtiile și actele erau risipite și răvășite în cafasul bisericii, care fusese spartă de bombardament. Le-am adunat de prin unghere, le-am depus la Arhivele Statului din Iași, unde au fost inventariate 554 de unități dintre anii 1833—1951. Vechile documente ale caselor epitropiei Banu le-am aflat la moștenitorii fostului paroh, decedat în 1944. Și aceste documente le-am depus, de asemenea, la Arhivele Statului din Iași și ele sînt inventariate la colecția de documente, pachete 394—395. Aceste depuneri au fost consemnate în *Îndrumător în Arhivele Statului din Iași*, vol. III, București, 1959, p. 135—136.

Mai tîrziu, două condici vechi ale Bisericii Banu au intrat în depozitul Arhivelor Statului din București (condicile nr. 1526 și 1527)[1] de la moștenitorii pr.

[1] Condica nr. 1 526 avea inițial 108 foi, numerotate la 1 aprilie 1899, din care în prezent se mai păstrează doar foile 1—33 și 81—108 ; numerotarea recentă con-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

C. Bobulescu, iar Biblioteca Academiei Române a achiziționat de la ei, după 1960, un manuscris, catalogat mss. A 1580.

Dintre documentele Bisericii Banu au fost publicate 27 acte, dintre anii 7153 (1645) — 7266 (1729), de Mihai Costăchescu, în rev. „Ioan Neculce" Iași, I, 1922 fasc. 2, p. 269—286, pe care nu le vom relua aici. Prof. Ilie Minea a scris studiul *Despre cea mai veche biserică din Iași*, în „Însemnări ieșene", III, 1938, vol. V, p. 129—132, în care susține că acea biserică ar fi fost pe locul actual al Bisericii Banu.

Despre legăturile lui Costache Conachi cu biserica Banu au publicat G. T. Kirileanu, *Testamentul și pomelnicul marelui logofăt C. Conachi*, în „Convorbiri literare", XLII, 1908, nr. 12, p. 608—621 și C. Bobulescu, *Poetul C. Conachi ca epitrop al bisericii Banu din Iași*, în „Spicuitor în ogor vecin", București, I, 1920, nr. 1—2, p. 35—45. Al. Ciurea, în monografia: *Figuri de ierarhi moldoveni — Iacov Stamate*, Iași, 1946, a menționat ctitoria sa „biserica Duminica Tuturor Sfinților, numită Banu" (și recenzia noastră, în „Candela", Iași, LVIII, 1947, p. 366—367).

Ca rezultat al cercetărilor de-a lungul anilor, am publicat următoarele contribuții:

Manuscrisul slav de la Schitul Mare din Galiția, aflat la Iași, în „Mitropolia Moldovei și Sucevei", 1962, nr. 7—8, p. 587—603 (recenzii și mențiuni: Ene Branișteș, în „Studii Teologice", București, nr. 5—6/1968, p. 434; *Bibliografia Istorică a României*, I, 1944—1969, București, 1970, nr. 448, p. 21; Nicolae Stoicescu, *Repertoriul bibliografic al localităților și monumentelor medievale din Moldova*, București, 1974, p. 435; Ekkehard Völkl, *Das rumänische fürstentum Moldau und die Ostslaven im 15 bis 17 Jahrhundert*, 1975, Wiesbaden, p. 114; Mircea Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, vol. 2, București, 1981, p. 587); *O pictură murală inedită a lui Eustatie Altini*, în „Mitropolia Moldovei și Sucevei", 1968, nr. 11—12, p. 709—713 (recenzie, în „Studii Teologice", București, 1981, p. 325); *Costache Conachi și biserica Banu din Iași*, în „Mitropolia Moldovei și Sucevei", 1979, nr. 9—12, p. 750—755 + 1 fotocopie.

Într-un oraș ce păstrează venerabile vestigii ale trecutului cultural și artistic, monumentul bisericii Banu se află într-un cartier care astăzi formează centrul cultural al orașului, încadrîndu-se într-un complex, alături de Palatul Unirii, Liceul Național și fosta clădire a Academiei din str. Arcu.

Așezată pe platforma ce se întindea pînă la marea „rîpă" din marginea orașului (astăzi Rîpa Galbenă), de la acel început de secol XVIII, biserica din bîrne din stejar ridicată de Savin Zmucilă vel ban la 1705 era cuprinsă într-un loc întins, din care s-a dat cuvenita parte pentru cimitir. Locul fusese cumpărat pe ulița „Cărvăsăriei", deci a Vamei, în apropierea acesteia sau nu prea departe de ea. Va fi fost podit acel drum, de vreme ce mulțime de „luminate" fețe s-au grăbit să-și caute locuință în acareturile din jurul acelei curți. Pe de laturi, case mai impozante sau mai modeste erau date chirie „bezmăn" la diferite persoane.

Savin Zmucilă vel ban[2] cumpărase o casă cu pivniță și locul înconjurător, la 1702, noiembrie 7, de la Gheorghiță vel comis, pe ulița Cărvărsării, lîngă casa lui Ene, ce a fost hatman, socrul său de la prima soție, Rubina, care murise.

---

tinuă de la f. 34 pînă la 61, inclusiv 4 f. albe. Condica nr. 1 527 conține toate foile originale (75), cu numerotarea lor.

[2] Savin Zmucilă, fiul lui Stroe spătar, nepotul lui D. Nacu, mare paharnic, a fost căsătorit cu Safta, fiica lui Gheorghe Șeptelici logofăt, cu Ileana, fiica lui Vasile Ștefan Ceaurul, mare logofăt (în „Pomelnicul" de la Schitul Mare pe care îl publicăm apare numele soției Elena), cu Rubina, rudă depărtată cu Antioh și Dimitrie Cantemir, fiica lui Ene hatman. Savin fusese mare sluger pînă la 1680, ianuarie 9, mare medelnicer 1682—1684 februarie; a plecat cu Ștefan Petriceicu voievod —ruda sa — în Polonia, de unde a revenit cu oaste în decembrie 1683, îndemnînd pe moldoveni să se ridice contra turcilor. Întors în Moldova, a devenit mare spătar în 1693 februarie 25; staroste de Putna 1696 august 1 — septembrie 15; mare ban 1700 septembrie — 1706 ianuarie 13; mare postelnic 1711. A plecat cu Dimitrie Cantemir în pribegie în Rusia, în 1711. Fiul său Grigorie, spătar, a fost căsătorit cu Teodosia, fiica lui Miron Costin; ap. Nicolae Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova*, secolul XIV—XVII, București, 1971, p. 455—456.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Biserica de lemn ce a construit-o după această dată a fost sfințită cu hramul Uspenia Precistii „Adormirea Maicii Domnului", la 15 iunie 1705 de Misail Mitropolitul Sucevei și Moldovei [3].

Se știe că la începutul secolului XVIII cele mai de seamă mănăstiri și biserici ale orașului Iași: Galata, Cetățuia, Trei Ierarhi, Golia, Bărnovschi, Sf. Sava, Hlincea, Dancu, Frumoasa erau închinate Locurilor Sfinte. În ele se săvîrșea serviciul divin în limbile slavonă și greacă.

În biserica din bîrne de stejari a lui Savin Banu, în stilul arhitecturii bisericilor de lemn din secolul XVII, s-a slujit de la început și pe tot parcursul existenței ei numai în limba română, ca un protest împotriva liturghisirii în limbi străine pe pămîntul românesc. Secolul XVIII fiind o epocă de „trezire" pe diverse planuri, limba română a fost folosită în toate manifestările legate de acest lăcaș al lui Savin Banu.

Pentru ctitoria sa, Savin aduce pe preotul Alexei de la Orhei, adică un slujitor cu învățătură de la acea școală înaltă, întemeiată de mitropolitul Petru Movilă cu cîteva decenii mai înainte. Iată lista slujitorilor din perioada 1705—1800 pe care am reconstituit-o pe baza informațiilor disparate din diferite acte sau însemnări:

Alexei ot Orhei	1705—1729
Toader Bărgăoanul	1729—1747
Ioan Rusul	1747—1755
Ioan Banu	1755—1762
Grigorie sin Banu	1762—1790
Damian Jemnă	1792—1800

Daniile s-au înmulțit repede, așa încît actele de proprietate se referă la case, la construcții pentru prăvălii și la un han, dar și la locuri cu vie.

Savin Banu a înzestrat-o și cu lucruri de preț, dintre care unele fuseseră aduse, încă înainte de ridicarea ei, din alte țări, iar altele au fost comandate special, unor meșteri locali. Vase de cult alese împodobeau ctitoria sa. Astfel, discosul de argint avea inscripția în limba română cu litere chirilice: Savinu Banulu Beserica dumisale în Iaș, unde iaste hramu Uspeniia Precisti 7217 [1709]; două potire cu tacîmurile lor în cositor, cu veșminte, perdele și fețe de prestol. De la Savin va rămîne un clopot, un pomelnic vechi zugrăvit, un steag al țării, un lighean cu ibric suflat cu argint, folosit cînd slujește arhiereul — obiecte care vor fi pierdute în 1821, luate de turci, cum consemnează inventarul, interiorul bisericii devenind depozit pentru pulberăria otomană.

La acestea Savin Banu a adaus cărți românești din secolul XVII, *Cazania*, Iași, 1643, *Chiriacodromion*, Alba, 1699, *Molitvelnic*, Iași, 1681, Liturghie, 1683, Iași, *Evanghelia greco-română*, București, 1693. În cursul secolului XVIII, biserica a înmulțit tipăriturile românești prin *Mineele* de la Rîmnic, *Octoih* și *Ceasloave*, care se enumără și în inventarul din 1802. Alături de cărțile de cult în limba română, ctitorul Savin aduce de la Lvov tipăriturile Frăției ortodoxe stavropighiale și un *Tipicon*, manuscris din secolul XVII, pentru care face danie două moșii.

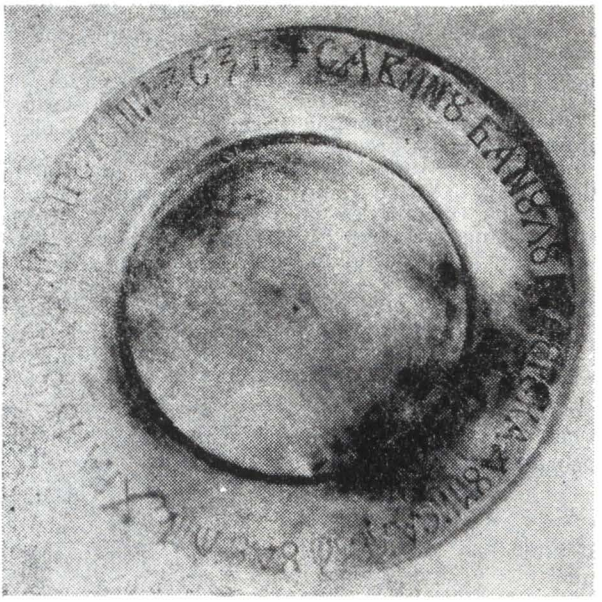
Biserica de lemn, model de arhitectură de la începutul secolului XVIII, a fost imitată peste un secol. În anul 1800, răzeșii satului Cornova, ținutul Orhei, doritori a-și ridica o biserică de bîrne de stejar, în locul celei distruse de războiul ruso-turc (1792) au făcut rugăminte către Mitropolitul Iacob Stamate. Tocmai atunci Mitropolitul Iacob era preocupat de construirea bisericii de zid pe locul celei de lemn a lui Savin Banu. O însemnare pe un *Anthologhion*, București, 1777 [4], f. 23. „Precum ca să să știe [că] la rugămințele răzeșilor satului Cornova, pentru [a avea] binecuvîntarea pentru biserică de bîrne [de stejar], Preosfinția sa kirio kir Iacob a dat închipuire [de plan] pentru biserică nouă. Dascălul Ion."

---

[3] *Istoria Bisericii Române*, curs pentru Institutele teologice, vol. II, 1958, p. 269.

[4] „Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice", Chișinău, 1924, p. 69—70 și însemnarea în manuscrisul studiului prof. Ștefan Ciobanu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



„Discosul de argint" al lui Savin Banu din 7217 (1709).

În lista preoților care au slujit în secolul XVIII la biserica Banu se află iereul Ioan Banu în 1755—1762 și Grigorie sîn Banu în 1762—1790. Odată cu ridicarea bisericii de piatră a Mitropolitului Iacob în 1805, Luca, feciorul preotului Ioan Banu dăruiește locul din fața altarului, cu casă peste pod (= stradă) în dreptul altarului, patru pogoane de vie și 1 500 lei, devenind astfel un al doilea ctitor al bisericii Tuturor Sfinților. Este deosebit de grăitoare împărțirea averii între toți descendenții iereului Ioan Banu, consemnată în zapisul din 1774, care reflectă „obiceiul pămîntului" în preluarea moștenirii între mai mulți frați. De asemenea, impresionează generozitatea cu care înțeleg să înzestreze un lăcaș la care înaintașii lor își desfășuraseră activitatea.

Tradiția numelui *Banu* al ctitorului Savin a fost întărită astfel atît de preoți cît și de cei care, prin danii, își ocupau locul printre ctitori. Această puternică tradiție a numelui „BANU" l-a determinat și pe mitropolitul Iacob Stamate să-l păstreze pentru monumentul ridicat de el. I se schimbase hramul, dar majoritatea bunurilor imobiliare proveneau de la ctitorii dintîi, la care mitropolitul a adăugat și el cumpărătura „din banii săi" a unor case și locuri în diferite cartiere.

La începutul secolului XIX monumentul a fost denumit și „Biserica calicilor", poreclă datorată rolului social pe care îl îndeplinea, fiindcă patrona „Breasla calicilor". Sub acest nume erau cunoscuți oamenii care suferă de boli nevindecabile, ca lepra. La marginea orașului, unde a fost ridicat monumentul în 1800—1802, pe locul numit Rîpa Pevițoaiei, existau căsuțe mici ale calicimii, unde viețuiau bolnavii. La 1802, iulie 14, mitropolitul Iacob cumpără casa și locul din mahalaua Feredeilor de la Ștefan Lungu Tălpălariu, de lîngă locul calicilor. Calicii erau susținuți (ajutați) de ofrandele bisericii, astfel din *Sama cheltuielilor* citățm: pe anul 1811 apar 11 lei, pe anul 1818, 17 lei, iar în anul 1820 se împart 150 de pîini, care reprezentau 15 lei.

„Calicii" își aveau starostele lor, breasla marca participarea la evenimentele bisericii printr-o lumînare de ceară zugrăvită și groasă, care își avea un „scaun de lemn", în fața stranei icoanei Maicei Domnului cu trei mîini. Lumînarea, ce era aprinsă la hramul bisericii, care era și patronul breslei, o întîlnim trecută în inventarele din prima jumătate a secolului XIX, ultima dată fiind menționată în 1896. După acest an, desființîndu-se breasla, va dispare și lumînarea, cu scaunul ei de lemn.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Referirea la „Ulița Calicimei" apare și într-o hotărîre a Divanului Întăriturilor din februarie 1858 în legătură cu datornicul Grigore Docan ale cărui acareturi erau „aflătoare în Capitalie devale de Academie, pe loc cu bezmân a mănast. Banului... o pereche casă... alături cu acestea o dugheană la fața Uliței Calicimei" („Buletinul Oficial al Moldovei", nr. 11 din 6 februarie 1858, p. 42).

Locul de la Rîpa Peviţoaiei, cu căsuțele mici ale calicilor, este trecut în tabelul proprietăților pe care le avea biserica Banu în 1884, tabel pe care îl înaintează Primăriei Municipiului Iași, la cererea acesteia. Actualmente Rîpa Peviţoaiei, consolidată, poartă numele de Rîpa Galbenă, teritoriu din cuprinsul parohiei Banu.

Pe la 1799 construcția de lemn a lui Savin Banu devenise neîncăpătoare și, datorită vechimii, se deteriorase. Alături de „poporănii" care doreau să ridice o nouă biserică „din temelie de piatră", mitropolitul Iacob Stamate contribuie decisiv la construirea unei mari biserici din piatră, corespunzătoare rangului său și cartierului în care se înălța, asemănătoare ca dimensiuni bisericii Sf. Gheorghe (Mitropolia) și altor monumente din jur. Ea se profilează cu o siluetă bine proporționată, adevărat model stilistic.

Palatul lui Cantacuzino-Pașcanu, ce a devenit apoi locuința domnitorului Al. I. Cuza, era la mai puțin de 50 m de altar, în fața intrării, în linie dreaptă era un alt palat, pe care-l închiria beizadaua Scarlat Ghica. Alte construcții se rînduiau în orientări diverse, de vreme ce „ulița" ce le mărginea se numea „Strîmbă". Beciuri boltite se întindeau prin curțile care, în zilele noastre, corespundeau în str. Banu nr. 9.

Cu vremea, strada care trecea prin fața monumentului a căpătat numele de „Ulița bisericei Banului", așa după cum apare consemnat în „Buletinul oficial al Moldovei", nr. 63 din 9 august 1853, p. 250, cînd se fac referiri la „binalele cu locul lor" ale negustorului Pavel Teodoru, „aflătoare aicea în Iași, în ulița bisericei Banului". Iar titulatura de strada Banu și-o păstrează și în zilele noastre.

Acele împrejurimi ale edificiului și-au tot schimbat înfățișarea. Tăierea străzii ce se va numi apoi „Lăpușneanu" prin însuși trupul cimitirului și stabilirea „grădinei Primăriei" de cealaltă parte a străzii, tot pe pămîntul bisericii, schimbă fizionomia ogrăzilor hotărnicite altădată cu biserica. La 1846 planul „dughenilor" pe care urma să le construiască Costache Conachi presupune un front continuu, la o stradă cu dever, care prezenta aspecte sigure de „sistematizare" urbană.

Pentru planurile și supravegherea construcției, mitropolitul Iacob Stamate a apelat la un arhitect vestit din Ardeal, Herr Leopold. Acesta a conceput un edificiu grandios în stil baroc. Construcția este în formă de plan treflat, cu absidele laterale ale naosului și pronaosului în interior și cea de la altar semicirculară, în stil baroc, care se vădește și în ornamentația exterioară la ferestrele mari și luminoase, cu cornișă bogată și cu acoperiș în șarpantă. Abundă liniile curbe și decorația e bogată. Deasupra nartexului are turnul-clopotniță (ridicat în 1882). În interior are trei bolți concave cu amvon ieșit din perete. Arhitectura acestui edificiu a perpetuat, dincolo de perioada de înflorire a stilului baroc, structura de tip baroc a arcadelor ce au constituit modele pentru construcții ulterioare[5]. Rezonanța monumentului este remarcabilă, sunetul din nartex se amplifică de trei ori în naos.

Intrarea în biserică se face printr-un pridvor, înălțat pe cîteva trepte. De aici, prin ușa masivă, sub arcatură, din blane masive îmbrăcate în table de fier ghintuit, cu închizători complicate și sigure. Citățm părerea specialiștilor despre această ușă: „Cu feroneria bisericii Banu ne întoarcem la decorația Suceviței, ilustrînd remarcabila continuitate a unor motive ornamentale de bază: legăturile, formînd romburi în unghiuri, aproape drepte; niturile, cu gămălia în vîrf de coni fixate de benzi prin plăcuțe dispuse după alte axe de direcție decît a romburilor mari și alcătuind, privite în ansamblul suprafeței, o tramă de linii orizontale și verticale, suprapusă ornamentului principal. Dar avem și cîteva elemente deosebitoare: în primul rînd, partea superioară semicirculară, adaptată cadrului arhitectonic în care este fixată ușa; în al doilea rînd, linia vălurită din interiorul semicercului, realizată din tablă decupată și aplicată, contrastînd oarecum cu orna-

[5] Cf. Mihai Ispir, *Prémisses pour une étude des survivances baroques dans l'architecture de Roumanie au XIX-e siècle*, în *RESEE*, XXII, 1984, no. 1, p. 52

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mentația liniară de pe restul suprafeței ; în al treilea rînd, mînerul lungit, revenind la forma veche întîlnită, la început la biserica Sf. Nicolai, Dorohoi și Suceava"[6]. Această ușă a apărat monumentul de jefuire în momentele grele, a constituit motiv pentru transformarea lui în depozit de pulberărie turcească, în timpul răscoalei din 1821, a asigurat securitatea odoarelor și a tezaurului din interior.

În *Sama* din 1 iunie anul 1821 — 1 iunie 1822 se arată că biserica a fost închisă. În biserică nu s-a slujit, slujitorii în acel an n-au primit lefurile. În clădire s-a făcut depozit de prăvărie a oștilor turcești. Cheltuielile bisericii s-au rezumat la plata a 759 lei comandanților și ienicerilor. Veniturile au provenit din roada viei bisericii 364,20, plus bezmînurile 39 lei, total 403,20, la care s-a adaos suma rămasă din anii trecuți. Suma de bani dată turcilor pentru „scoaterea" cheilor bisericii a fost de 121 lei ; 10 lei pentru răscumpărarea unui steag bisericesc luat cu sila de ieniceri și 55 lei s-a dat la neferii trimiși de Basi pașa spre a opri pe ieniceri să nu spargă biserica. Valoarea banilor dați turcilor se apreciază a fi foarte mare, deoarece 60 parale era costul unei vedre de vin moldovenesc. Emoționantă știrea că s-au dat 100 lei ienicerilor care să hotărîseră a dărîma cu cazmalele casele bisericii unde locuise beizade Scarlat Ghica și alți 50 lei bacșiș acelorași, cînd au apărat de foc cuhnea din ogradă. În inventarul bisericii din anii următori s-a arătat că a lipsit ibricul de argint care servea de spălat arhiereului, cînd slujea. Știrile, inedite, despre soarta bisericii Mitropolitului Stamate, din acel an și pînă la sfîrșitul lui septembrie 1822 vor completa datele care s-au tipărit despre anul 1821 din capitala Moldovei.

Catapeteasma (tîmpla), sculptată în lemn de tei, este opera de artă a zugravului moldovean Eustatie Altini. Toate icoanele din catapeteasmă poartă pecetea creației zugravului Eustatie, cel dintîi care face trecerea în Moldova de la stilul bizantin la cel neoclasic în pictură.

Zugravul Eustatie Altini (1772—1815) din Zagora Greciei și-a făcut, se crede, ucenicia pe lîngă zugravul ieșan Nicolae, care a pictat vechea catapeteasmă a bisericii episcopale din Huși. Spre sfîrșitul anului 1789, tînărul Altini a fost trimis să studieze pictura la Academia de la Viena. Izvoarele nu spun cît timp a rămas în acest oraș. Între anii 1795—1802 Eustatie a pictat, remarcabil, capeteasma bisericii Sf. Nicolae din Bălți[7]. La anul 1802, Mitropolitul Iacob Stamate îi încredințează lucrările de pictare a catapetezmei de la biserica sa pentru suma de 2 000 lei.

Este foarte probabil ca proiectul tîmplei să fi aparținut lui Herr Leopold, arhitectul acestui lăcaș, dar credem că și Altini n-a fost străin de schițele viitoarei lucrări pe care urma s-o împodobească.

Specialiștii au constatat[8] răspîndirea masivă în toată Moldova, la începutul secolului XIX, a unui anume baroc de fază tîrzie, ca rezultat al unei sinteze a curentelor vremii, alături de volute, capiteluri compozite, de frize bogate și console „răsturnate" din registrul inferior, sau de coloane torsate (solomonice), la toate aceste tîmple întîlnindu-se traforul modelat și acoperit cu stucatură și poleială de aur. Tîmpla de la biserica Banu din Iași este una din cele mai caracteristice. Nou aici este modul de tratare barocă a ușilor împărătești și a unor detalii decorative plus împărțirea ariei picturale. Este vorba de tablourile apostolilor îngemănate, concepute astfel încît, în desfășurarea lor, să accentueze și mai bine dinamica spațiului interior pe care o urmărea, de altfel, și arhitectura monumentului. Barocul tîrziu din arhitectura tîmplei, cu oarecare amprentă specifică sudului Germaniei și Austriei, este dus mai departe în construcția ușilor împărătești, reprezentînd o compoziție destul de echilibrată, în care domină decorativismul bogat al unei țesături cu elemente rococo ordonate după o anumită simetrie (A. Pănoiu, *op. cit.*, p. 31).

La 1814, arhimandritul Inochentie de la biserica Sf. Neculai Domnesc comandă lui Neculai Săpătoriul catapeteasma bisericii Sf. Nicolai Domnesc din Iași, îm-

[6] Dinu C. Giurescu, Andrei Pănoiu, *Feronerie veche românească*, București, 1967, p. 32.

[7] Dimitrie Bejan, *Biserica Sf. Nicolae din orașul Bălți*, Bălți, 1939, p. 12, 14.

[8] Reproducem argumentația din lucrarea lui Andrei Pănoiu, *Mobilierul vechi românesc*, București, 1975.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

preună cu două strane și amvonul după modelul celor de la biserica Banu. Tîmpla se păstrează azi la biserica Aroneanu de lîngă Iași și constituie un document a modului cum asimilează meșterii locali stilurile specifice centrului Europei (*Idem*, p. 38, nota 55).

Remus Niculescu, în studiul *Eustatie Altini*[9], a arătat că de numele lui Altini se leagă noua orientare a picturii din Moldova, începînd din preajma anului 1800. Eustatie Altini pictează catapeteazma cu icoane împărătești, praznicare, apostolii, proorocii etc. În afară de aceasta mai pictează două icoane, pe Mîntuitorul Iisus Hristos și Maica Domnului din pronaosul bisericii, în stranele lor originale. Autorul afirmă că icoanele de la biserica Banu sînt opera unui artist autentic, pe care preocuparea de a concilia iconografia tradițională cu gustul neoclasic nu-l împiedică de a-și găsi calea proprie. Neoclasic prin concepția formei, Altini, prin temperament, este un meditativ și un liric (p. 64).

În afară de catapeteazma bisericii Banu, Altini a mai pictat-o pe cea a bisericii episcopale din Roman (în 1805), icoanele împărătești de la biserica Sfîntul Gheorghe a Mitropoliei (în 1808), catapeteazma bisericii Sfîntul Spiridon din Iași (în 1813) și cîteva icoane de la biserica „40 de sfinți" din Iași (în anul 1818).

Pînă în ultimul timp s-a știut că Altini nu a făcut și pictură murală. În 1968 am întregit cunoașterea operei lui Altini[10], dovedind că el începuse să execute, în 1802—1803 și pictura murală a bisericii Banu. Dovadă este faptul că Eustatie Altini a renunțat la o parte din suma care îi fusese avansată de către Mitropolitul Stamate, pe care o restituie ca donație chiar în ziua de 9 martie 1803, în valoare de 1 650 lei : „am dat bisericii Tuturor Sfinților din sacrificiul ostenelilor pe care le-am făcut pentru buna cuviință și slava lor" (însemnare în limba greacă, Arhivele Statului București, Condica Biserica Banu, nr. 1526), înscriind și pomelnicul familiei sale.

Mitropolitul Iacob a adus, ca cel dintîi slujitor al bisericii, la începutul anului 1803, pe Anastasie. În testamentul mitropolitului, se menționează că biserica nu trebuie să fie închinată Locurilor Sfinte. Această prevedere s-a respectat întocmai. Iată Lista slujitorilor, de-a lungul secolului XIX :

Preotul Nastasă-Anastasie	1803—1825
Preotul Gavriil	1803—1820
Preotul Theodor	1820—1842
Preotul Afanasă Herescu	1825—1853
Preotul Dumitru Mârzescu	1830—1866
Preotul Vasile	1844—1849
Preotul Niculae Leahu	1866—1886
Preotul Dumitru Iordăchescu	1882—1930
Preotul Constantin Vasiliu	1886—1891
Preotul Constantin Chiriac	1893—1896
Preotul Ioan Vasiliu	1894—1906
Diacon Mihalachi	1803—1814
Diacon Ioan	1820
Diacon Vasile	1842—1844
Diacon Gheorghe	1845—1847
Diacon Mihail	1848—1849
Diacon Zanfir Buznea	1885—1905
Diacon Gheorghe Șerban	1890—1893

Informațiile biografice, detaliate, despre ctitori, slujitori, epitropi și donatori rămîn un deziderat pentru o altă lucrare pe care o vom consacra activității spirituale din cadrul monumentului.

În timpul retragerii mitropolitului Veniamin al Moldovei (1808—1812), Episcopul Gherasim al Romanului venind la Iași și-a ales Biserica Banu drept metoc al Episcopiei Romanului. Pentru înfrumusețarea altarului, deasupra sfîntului prestol,

[9] *SCIA*, XII, 1965, nr. 1, p. 3—64.

[10] Paul Mihail, *O pictură murală inedită a lui Eustatie Altini*, în *MMS*, 1968, nr. 11—12, p. 709—713.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

s-a înălțat atunci un baldachin înalt pînă aproape de boltă, pe stîlpi de lemn masiv, care făceau imposibilă mișcarea lui. Între baldachin și calota altarului a rămas un interval prea mic, care nu a mai permis să se umble acolo, atunci cînd biserica a fost pictată în 1882—1883 sau 1904, calota fiind de altfel complet mascată. Cînd, în 1937, preotul Ioan Andreiescu a desființat acest baldachin, pe calotă a apărut o pictură complet înnegrită de funingine și praf. Din această cauză, calota a fost văruită, odată cu restul altarului. Altarul nu a fost, de altfel, niciodată pictat, tocmai pentru că exista baldachinul. La restaurarea bisericii, în 1948, altarul este văruit, din nou, în întregime. În vara anului 1968, ivindu-se coșcoveli la calotă, s-a început repararea ei. Pe măsură ce se înlătura coșcoveala, de dedesubt apăreau culori vii și, în cele din urmă, figuri. Îndepărtîndu-se văruiala și spălîndu-se toată calota a apărut icoana murală Maica Domnului cu pruncul.

Icoana are un diametru de 8,80 m, ea este lucrată pe tencuială uscată gletuită în ulei. Culorile folosite sînt roșu de cadmiu, albastru de Prusia, verdele venețian. Fețele sînt pictate în ocru, verde și roșu. Hlamida Maicii Domnului este în roșu de cadmiu. Aureola la Maica Domnului și Mîntuitorul Iisus Hristos este în ocru auriu. Tronul Maicii Domnului nu se vede, fiind ascuns sub faldurile veșmintelor. Fecioara ține în mîna dreaptă crinul, simbol al neprihăniei, pruncul purtat în brațe are în mîna stîngă globul iar cu dreapta binecuvîntează. Fecioara are ochi mari, nasul subțire, trăsături simetrice, chip plin de viață, aureolată luminos, înconjurată de 10 chipuri de îngerași, respiră gingășie și finețe. Icoana domina altarul și biserica de la înălțimea de 11 metri, iradiind căldură, lumină prin culorile roșu, verde și albastru care strălucesc.

Am comparat această pictură murală din calota altarului cu icoana Maicii Domnului de pe catapeteazma bisericii, cu care prezintă o identitate totală. Analiza atentă, atît a desenului cît și a coloristicii celor două icoane ne conduce la concluzia că ele au fost făcute de aceeași mînă. Icoana Maicii Domnului din catapeteazma bisericii are însemnarea lui Altini din anul 1802. Pe baza asemănării totale am făcut afirmația că și Icoana Maicii Domnului murală, din calota altarului bisericii Banu este, de asemenea, opera lui Eustatie Altini, din același an sau următor.

Se știe că mitropolitul ctitor, Iacob Stamati, a murit la 9 martie 1803 și este de presupus că lucrările de pictură la altarul bisericii Banu au sistat odată cu moartea sa, deoarece restul bisericii a rămas nepictat. A rămas icoana din calota altarului, care datorită baldachinului ce a acoperit-o, a fumului și a varului de pe ea, s-a păstrat nealterată de la 1802 pînă în prezent.

Biserica Banu din Iași păstrează astfel cea dintîi icoană murală a pictorului Eustatie Altini, care marchează un moment cultural al Moldovei. Ea se înscrie în eforturile pictorului de a da formulare neoclasică iconografiei ortodoxe.

Așa după cum reiese din studiul picturii de pe bolta altarului, împodobirea monumentului începută imediat după ridicarea construcției s-a limitat la această unică piesă. Actele privind reparația (meremetisirea) de la 1840 nu se referă la lucrări de pictare interioară. Abia devizele întocmite pentru reparația din 1882 constată că e *necesară pictarea a 2400 m² de zid*. Antreprenorul I. Finkelstein a angajat pentru „executarea zugrăvirii" pe Nicolae Roteanu. După un prim deviz în care gledul era preconizat a se realiza din „clei și lapte", în devizele „îmbunătățite" de arhitectul F. D. Xenopol apar la constituenți ai suportului picturii „cridă și oloi". Normele tehnice nu au fost însă respectate și, după numai 2 ani, se constată coșcovirea picturii. A urmat procesul între Epitropia bisericii și I. Finkelstein, în anii 1888—1899 care a citat, în 1892, ca autor al daunelor pe pictorul N. Roteanu, sugerînd ca acesta să le plătească. N. Roteanu era atunci profesor la liceul „Traian" din Turnu Severin și în scrisoarea sa dă răspuns la somația de a plăti dauna citează bunul său renume, că este „pictor autorizat de Eparhia Rîmnic-Noul Severin" și că nu poate veni pentru proces deoarece e ocupat cu pictarea unor biserici. O comisie care verifică starea interiorului bisericii Banu constată, la 10 ianuarie 1894, că pictura aproape nu mai exista pe o suprafață de 380 m².

În 1899, unul dintre argumentele cu care I. Finkelstein dorea să obțină reducerea sumei pe care trebuia să o plătească parohiei drept daune, era angajamentul de repictare a suprafeței deteriorate, numai cu 4 000 lei, de către pictorul Lucian Panasinschi. Dar lucrarea nu s-a efectuat.

Banii pentru repictare au fost recuperați în 1899, dar reparația va începe abia în 1904. Pictura numai de la bază pînă la cornișe, cum se specifică, a fost

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

executată de către diaconul pictor Gheorghe Șerban, în ulei, însă pe același glet care determinase coșcovirea picturii din 1882—1883. Din cauza geamurilor sparte și a acoperișului dezvelit, în anii 1944—1945 în biserică a pătruns ploaia și zăpada, ceea ce a contribuit la coșcovirea generală a întregii picturi, care, de altfel, era foarte înnegrită. La numirea mea ca paroh, zdrențe jalnice atîrnau pe pereți, marea crăpătură din cupolă se redeschisese prelungită, cafasul tindea să se prăvale, turnul clopotniței era amenințat.

Întreținerea unui edificu presupune reparații periodice și intervenții permanente. Pictarea bisericii în 1904 a asigurat pentru cîteva decenii un cadru interior adecvat. Dar devin necesare: „reparații la acoperămîntul turnului bisericii și îndreptarea crucii de pe el, repararea și zugrăvirea din nou a pridvorului, dregerea clopotelor crăpate și legarea din nou a limbei clopotului celui mare, reparația grilajelor acareturilor bisericii cum și reparația cerdacului caselor bisericii și instalarea luminii electrice" după cum constată Consiliul Parohial în Procesul-verbal nr. 87 din 13 august 1919 al ședinței în care se hotărăște că: „din lipsă de mijloace să se amîie, fiindcă biserica nu are fondul necesar și nici venituri suficiente pentru ele. Se va face apel la caritatea publică, fie prin liste de subscripție, fie prin darea unor reprezentații de cinematograf în folosul bisericii". Peste alți cîțiva ani, adresă nr. 59 din 19 iulie 1927, anunță că „se convoacă Consiliul parohial la 21 iulie 1927 pentru a se lua măsurile necesare în scopul reparației exterioare a bisericii Banu, care nu mai poate dăinui în halul în care se află acum".

Somațiile autorităților către parohie, ca monumentul să fie reparat exterior, se înmulțesc, mai ales în 1939. Parohia cere o păsuire, începerea războiului determină amînarea acestor lucrări. În 1942, preotul Th. Cojocaru reușește, cu 200 000 lei să tencuiască exteriorul, fapt consemnat într-un Proces-verbal de inspecție.

De la începutul activității mele (noiembrie 1946) am început să mă lupt pentru restaurare. Biserica rămăsese cu mari datorii, care au putut fi cu greu închise. Abia în vara anului 1948, din economii și donații, am reușit ca lucrarea să fie realizată, sub conducerea arhitectului Vasile Paraschiv. Comisiunea Monumentelor Istorice, prin delegatul său, pictorul Corneliu Baba, a opinat că pictura, integral coșcovită și înnegrită, nu prezintă valoare istorică și poate fi răzuită. Printre scenele cu greu identificabile, în naos, în partea dreaptă sub cornișă, se afla și cunoscutul portret al ctitorului Costache Conachi, cu talabus în cap (pictat în 1882). Pînă la războiul din 1941—1944, portretul a putut fi fotografiat, dar în 1948 degradarea sa era totală. Întregul interior pînă la cornișă a fost spălat cu sodă caustică și răzuit (s-a putut păstra doar un medalion sub fereastra din stînga naosului). Pentru punerea în valoare a stilului interiorului s-a zugrăvit în lapte de var și dantelăria meandrelor de la cornișă a fost vopsită în ulei și bronz. Țeserea cu cărămidă a marii crăpături a bolții s-a făcut cu multă migală și respectare a normelor tehnice. Cafasul a fost subzidit, s-au reparat scările de turn și întreaga lemnărie a ușilor și ferestrelor. Bîrnele de susținere ale marelui clopot de peste 600 kg, care răsună cu timbrul *la* deosebit de armonios, au fost întărite. A fost acoperit cu tablă *galvanizată cumpărată de la „Reconstrucția Moldovei"* prin C. Bordeianu întregul acoperiș. Catapeteazma a fost spălată și aurită din nou cu bronz. Au fost așezate în strănile lor reparate marile icoane. Altarul a fost podit. Astfel, după 44 de ani de la ultima reparație, lăcașul își recăpătase înfățișarea ce i se cuvenea: o navă albă, cu meandre clasice drept cornișă, cu bolțile frumos arcuite ce susțin două candelabre impunătoare.

În anii următori a fost schimbat, cu prilejul reparațiilor periodice de întreținere, tot la cinci ani, și acoperișul clopotniței, lucrare deosebit de dificilă, deoarece se desfășura la mare înălțime pe schele speciale, care ele ar fi costat mai mult decît întreaga lucrare. Cu acest prilej, a fost schimbată „boamba" (formată din astragal de lemn de stejar) în care se susține crucea de fier de pe turn, grea și ea de peste 20 kg și înaltă de 2 m, care se plecase într-o parte de pe urma unor vijelii, în 1958. În timpul unei grindine catastrofale, la 4 august 1950, s-au spart toate geamurile în orașul Iași, și, de asemenea, acoperișurile și jgheaburile au trebuit reparate din nou. În anii următori, cu deosebire la reparația din 1966, s-a adaus o nouă spălare a catapetezmei și înlocuirea întregii instalații electrice, cu tuburi noi, după normele actuale de protecție. La ultima reparație capitală, care s-a încheiat în toamna anului 1976, cu zugrăvirea interiorului, vopsirea lemnăriei etc., s-a adaus întărirea pridvorului cu subziditi și o scară monumentală de la

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

intrare. Cutremurul din 4 martie 1977 a lăsat urmele sale și asupra acestui monument, dintre care cea mai gravă a fost redeschiderea crăpăturii din boltă. Lucrările de restaurare — sub noul paroh, I. Moraru, din alocații de la Sf. Mitropolie și donații, încheiate la 26 octombrie 1981 — au păstrat înfățișarea monumentului ce i-au dat-o ctitorii dintîi.

O caracteristică a acestui monument este unitatea stilistică a obiectelor cu care a fost împodobit. Predomină cele executate din argint, bătut artistic cu ciocanul sau prelucrat în tehnica „au repoussé".

Ctitorul Savin Banu dăruiește discosul cu inscripția săpată în argint în limba română, la începutul secolului XVIII, spre deosebire de alte obiecte cu inscripții similare în limba slavă sau greacă.

Biruința limbii române în întreaga Biserică română este reprezentată prin *Evanghelia* tipărită la Iași în 1762. Această primă tipăritură de Iași este legată în table de argint, un giuvaier de artă, cu inscripție în limba română.

În 1802 sînt dăruite de către Mitropolitul Iacob Stamate un chivot de argint și crucea din corn de inorog îmbrăcată în argint cu cheltuiala sa, mărturii a lucrului meșterilor locali care imită modele vechi.

Mitropolitul Iacob îmbracă în argint și icoana Maicei Domnului numită cu Trei mîini, adusă de la insula Cipru de la mănăstirea Kykkou, pe care o dăruiește bisericii sale.

Un monument de artă tipografică este Evanghelia tipărită la mănăstirea Neamț, în 1821, îmbrăcată în argint, împodobită cu pietre scumpe : rubine, granate, ametiste, 170 topaze etc., în greutate de 1353 dramuri (9,500 kg.) darul lui Alecu Bran.

Unirea Principatelor a fost omagiată prin inscripția de pe icoana Maicei Domnului îmbrăcată în argint masiv în greutate de 9,500 kg, care a costat 340 galbeni. Este un obiect de mare preț și de meșteșug artistic. Tot din acea epocă sînt două cununii de argint masiv din 1862 și două cadelnițe de argint în greutate de 497 dramuri, în stil gotic.

Independența Statului Român este consemnată pe icoana Maicei Domnului îmbrăcată în argint cu marca 10, în mărime 29 × 20 cm, cu însemnarea : „Am îmbrăcat-o cu argint în 1877 decembrie 25, după căderea Plevnei spre vecinica pomenire a ostașilor români". Un mare Potir împodobit cu patru evangheliști, totul din argint, are gravat anul „1878".

Actul Unirii provinciilor românești în statul unitar din 1918 este consemnat pe icoana Maicei Domnului îmbrăcată în argint în greutate de 850 grame, în însemnarea „Unirea românilor din 1918".

La împlinirea a 375 ani de la Unirea Țărilor Române din 1600, Ioan și Maria Mazilu au dăruit un potir de argint de 350 g și preotul Paul Mihail a turnat din nou clopotul mijlociu, împodobindu-l și cu o inscripție.

Unul dintre obiectele de preț aduse de departe, de mitropolitul Iacob Stamate, este icoana Maicii Domnului cu trei mîini, cu o valoare simbolică deosebită în iconografie. Este pictată pe lemn pe o tablie avînd lungimea 40 cm, lățimea 24 cm. Face parte din tipul „Îndurătoarea" — Hodighitria, de factură bizantină, Mama ține pe Pruncul Iisus pe brațul drept, strîns lipit de piept. Mîna stîngă este îndreptată spre Copil ca să-l îmbrățișeze, iar mîna a treia este la picioarele Copilului. Capul Maicii este drept și înconjurat de nimb, e acoperit cu maforion roșu închis cu margini aurite, pe dedesubt tunică de culoare maronie, pe margini cu broderie pe care sînt înșirate perle. Un văl albastru modulat acoperă capul, fiind asuns de maforion. Pe umărul stîng este pictată o stea cu opt raze „simbolizînd pururea fecioria ei". Are oval distins, ochi mari, negri, cu sprîncene mari, arcuite, figura exprimă blîndețe. Iisus poartă o cămașă deschisă, cu cute bogate, pe umărul stîng atîrnă o mantie care-i acoperă mîna stîngă, în care ține un sul înfășurat, un „rotuli", iar cu dreapta binecuvîntează. Nimbul de aur din jurul capului lui Iisus și al Marieĭ „e o manifestare a luminii harice". Are însemnarea cu litere grecești : „i Trichiri".

Arhetipul a fost localizat la mănăstirea Kykkou din insula Cipru. Kykkou este numele muntelui din Cipru, supranumit Olimpul Ciprului. În vîrful muntelui a fost construită mănăstirea, ce poartă același nume, în timpul împăratului Alexios I (1081—1118), căreia i-a fost trimisă de la Constantinopol o icoană a Fecioarei, cu trei mîini, atribuită evanghelistului Luca. De pe icoană s-au făcut numeroase copii de-a lungul secolelor. În 1821 mănăstirea a fost jefuită" [11].

[11] *Ellinikon Enkiklopedikon Lexikon*, t. VIII (K-M), Atena, 1930, p. 279.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Și mănăstirea Hilandar de la Athos are o icoană a Maicii Domnului cu trei mîini. De pe această icoană s-a făcut o cópie la 28 iunie 1661 care a fost dusă la Moscova de către arhimandritul Teofan, ca dar al Patriarhului Macarie al Antiohiei, Patriarhului Nicon al Moscovei.

O copie a acestei icoane din 1661 a fost așezată la Mănăstirea Învierii, numită Noul Ierusalim. În 1716 s-a făcut o copie care se păstrează în biserica Uspenia (cu hramul „Icoana Maicii Domnului cu trei mîini" de la 28 iunie/11 iulie) din cartierul Gončjary — Moscova.

Icoana de la biserica Banu, din aceeași perioadă, face dovada pictării ei în zona grecească a ortodoxiei și a renumelui de care se bucura, fiind socotită de la început „făcătoare de minuni".

În România avem știință că se mai păstrează o asemenea icoană la biserica Domnească din Cîmpulung, dar ea are inscripția originară slavonă [12].

Dintre alte realizări iconografice, semnalăm copia fidelă după tabloul Madonna cu pruncul de Carlo Dolci, cu o ramă artistic sculptată, probabil realizare din secolul XIX. Două alte opere cu adînc conținut simbolic au fost realizate în 1960 de pictorul I. Bălău și reprezintă : „Cei cinci mari doctori ai Teologiei" : Sf. Vasile cel Mare, Grigore Teologul, Ioan Gură de Aur, Kiril al Ierusalimului și Atanasie al Alexandriei, și, „Cei cinci Apostoli și întocmai cu Apostolii" : Sf. Petru și Pavel, Constantin și Elena și Ioan Teologul.

Îmbrăcămintea în argint a icoanelor, printre care cea mare a Maicii Domnului, sînt prin ele însele opere de artă care augmentează valoarea picturii. Bătută cu ciocanul, într-un atelier din Moldova, panoul are bordura în vrej de viță de vie realizat în tehnica au repoussé. Unitatea stilistică a obiectelor în argint este remarcabilă.

Totul este pus în evidență în monumentul care este luminos, în alb, cu ferestre mari ce lasă soarele să pătrundă în fiecare colț. Pentru ca reculegerea să se facă în bucurie, nu în penumbra melancolizantă ; aici totul cîntă viața în cadrul armonios al navei care îndeamnă la speranță. Luminarea electrică este numai un accesoriu simbolic, nu condiție necesară a celebrării cultului, care se desfășoară în cadrul natural al zilei.

În același sens, unitatea coloristică, numai în alb și auriu, concentrează atenția asupra catapetesmei și a marilor icoane, integrate în economia simbolică a monumentului. Aranjamentul detaliilor se armonizează întregului. Astfel, în pridvor întîmpină pe cel venit : „Actul comemorativ de la 275 ani de la ridicarea monumentului", care pune sub ochi și în inimi textul inscripției originale de deasupra ușii, aflate prea sus și în alfabet chirilic. O altă inscripție, în marmoră, la jertfelnic consemnează : „Aici a slujit dumnezeiasca liturghie între anii 1946—1979 iereul Paul Mihail din Cornova-Orhei". Un „Istoric" în rezumat al monumentului, pentru vizitatorul care intră pentru prima dată, informează despre obiectele de preț și semnificația lor. Apoi, un panou explică valoarea simbolică a luminărilor și o icoană este pentru închinare.

În pronaos, sub cafas, chiar de la primii pași, de-a dreapta și de-a stînga, sînt două icoane originale de la Eustatie Altini, în stranele lor. În dreapta, Maica Domnului poartă un zîmbet de mare blîndețe și îmbărbătare, în stînga, un Iisus serafic și împăciuitor. Lîngă ușa de intrare, în dreapta, în locul unde sînt pictați de obicei ctitorii, se află portretul pe pînză, în ulei, al mitropolitului Iacob Stamate. La stînga intrării, dulapul bibliotecii pentru tipăriturile curente.

În naosul vast, mărginit de strane cu tăblie-păretar, care alătură peretelui lambriurile de culoarea naturală a lemnului, totul este degajat, pentru aceeași concentrare spre catapeteasmă. Dacă pentru lumea rurală programul iconografic de pe pereții lăcașurilor însemnau, în mare măsură, o istorie în imagini care trebuia citită și memorizată de generațiile de privitori, pentru lăcașul din centrul Iașului această problemă nu s-a pus cu aceeași acuitate. Dovadă este faptul că pictura de la 1904, a fost concepută în panouri mari, mai mult decorative decît fidele erminiilor tradiționale. Revenirea la monocromie a fost în folosul evidențierii stilului arhitectural, înălțător prin el însuși și prin cele trei cupole și coloanele aparente.

[12] Cf. Octavian Mărculescu, *Trei icoane vechi din „Biserica Domnească" Cîmpulung Muscel*, în *BOR*, 1974, nr. 7—8, p. 116—117.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Au fost păstrate, totuși, pe pereți cîteva insemne simbolice. Urmărind peretele din dreapta, după cafas, sub fereastra naosului se păstrează, sub sticlă, Aerul care restituie personajele pictate de pe Aerul vechi din secolul XVIII, montate în cusătură de fir aurit pe catifea bordo. Îl mărginesc, la colțuri, steagul și felinarul care însoțeau convoiul mortuar ce pornea de la biserică și întovărășeau dricul cale de 3 km pînă la cimitirul Eternitatea sau 5 km pînă la cimitirul Sf. Vasile — Galata, unde se depuneau de obicei decedații din parohie, conduși pe jos de către preotul care oficia.

În prima arcatură se încadrează armonios icoana mare, în „scaunul" ei, Maica Domnului, îmbrăcată în argint, cu inscripția de la 1877. Porțiunea ieșindă, dreaptă, din fața amvonului, poartă o icoană la înălțimea lui. Urmează, în sînul corului, scaunul Mitropolitului, avînd pandant în partea stîngă, scaunul voievodului, strănі originale, sculptate la 1802 și care au fost duse, în 1887, în fața Palatului Administrativ, la dezvelirea statuii lui Ștefan cel Mare, pentru a fi jilțurile înalților demnitari de atunci. În secolul XX, nici un ierarh nu a mai participat la hram în acest lăcaș, după tradiția înaintașilor ca să stea în scaun și nici nu a rămas vreo consemnare despre aceasta. În fața Scaunului o altă icoană străjuiește peretele absidei, în latura altarului, la fel ca și în partea stîngă, icoane mari pe lemn de la începutul secolului XIX.

Pornind de la ușă și urmărind peretele din stînga, lîngă strana de sub cafas cu icoana de Eustatie Altini, sub lespede, au fost îngropate osemintele găsite după 1948 pe teritoriul fostului cimitir al bisericii. În arcatura de alături străjuie impunătoarea icoană de Carlo Dolci, apoi sub fereastra stîngă din naos s-a păstrat un medalion din pictura de la 1904. Fereastra este încadrată de cele două icoane simbolice teologice. Ușa spre amvon formează un intrînd în a doua arcatură, în spațiul căreia se încadrează perfect icoana Maica Domnului cu trei mîini, într-o strană simplă, din lemn de stejar lustruit, care pune în evidență rafinamentul acoperemîntului din argint bătut cu ciocanul și cizelat.

Amvonul s-a păstrat în forma originală, cu iconițele pictate de Eustatie Altini. În fața iconostasului, în partea stîngă, un sfeșnic masiv poartă lumina în fața privitorilor iar în dreapta este tetrapodul, din aceeași serie de piese originale de la 1802.

Din cele două cupole sînt ancorate candelabre adecvate ca stil, cel din fața catapetesmei cu un rînd de lumînări, celălalt, din centrul naosului, cu trei rînduri suprapuse în piramidă. Candelele artistice din bronz, de la icoanele din fața catapetesmei, sînt însă achiziții din secolul XX, odată cu introducerea luminii electrice. La 27 mai 1920 au fost expediate de firma Biais Frères din Paris, „Manufacture d'ornements d'Eglise", 4 lămpi de bronz emailate, precum și două lampadare și un „croissant gothique" cu 8 becuri, totul în greutate de 188 kg., valorînd 3 351 lei, care au sosit la portul Galați și apoi cu trenul la Iași. Actele justificative pentru această cumpărătură au fost înaintate de Epitropia bisericii Banu Ministerului Cultelor cu nr. 133 din 9 august 1920. De formalitățile pentru comandarea lor s-a ocupat unul dintre epitropii de atunci, Albert Ghica. Cele patru lămpi de bronz artistice așezate în fața catapetezmei sînt în alt stil decît celelalte candele din argint, bătute cu ciocanul din vechime și care au fost înlocuite.

În fiecare loc din acest monument te afli în lumină, dar ai în același timp posibilitatea să te concentrezi și, deși suprafața deschisă e mare, nu ai sentimentul vidului, căci meandre ocrotitoare te înconjoară. Secretul este că totul din nartex se uită spre naos, cele două arcaturi dinaintea amvonului formînd și ele un fel de preîntîmpinare a catapetesmei.

Unitatea stilistică, vădită în toate componentele sale, arhitectură, piesele aflate în interior, mobilierul creat anume după stilul întregului, determină ca acest monument, reînnoit de mai multe ori, să reprezinte, de fapt, sub forma unui monument-muzeu, păstrat aidoma cum l-au înzestrat ctitorii, un exemplu unic de stil baroc moldovenesc de la începutul secolului XIX, care rămîne un exemplu pentru istoria arhitecturii Iașului.

Astăzi, biserica Banu se află înconjurată din toate părțile de artere de circulație sau de grădini publice. Măreția sa iese mai bine în evidență prin acea legătură directă cu Omul, care se află în trecere pe acolo și răspunde chemării sale. O chemare lansează și clopotul lui Savin Banu ce sună în *la*, care a fost martor la evenimentele de-a lungul celor 280 ani ai monumentului.

19. februarie 1983.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

II. BISERICA DE LEMN „USPENIA" — BANU A LUI SAVIN BANUL (1705—1800)

1. ACTE ORIGINALE, ZAPISE, REGESTE ALE AVERII ȘI DONAȚII (1645—1808)

1645 (7153) — 1808. *Regestele actelor casei donate bisericii Banu de Luca Banu.*

Documenturile casăi cu locul ei di pisti drum drept poarta bisericii Banului cu cuhni, grajdi, șură, fîntînă, ci sînt danii di la logof[ăt] Luca Banu.

Nr. Ani Luna zăoa

1. 7153 iuli[e] 15. Zapisul Paraschivii pentru o casă cu locul ei.
2. 7198 ghenar 30. Testamentul vornicului Andrii Șăpoteanu cătră soțiea sa Dochița, căriea îi lasă toată averea sa.
3. 7202 apr[ilie] 3. Înscrisul fraților Lucăi Banu cuprinzătoriu pintru giumătati parte din casa părintească ci li s-au vinit după împarțală.
4. 7202 noemv[rie] 16. Zapis de schimbu a post[elnicului] Păun cătră cuscrul său preut Ioan Banu pentru locul ci au luoat împotriva altuia asămine loc ci au dat.
5. 7208 april. Zapisu Ilenii Gușni cătră preut Ioan Banu atingătoriu di acest loc.
6. 7208 maiu 8. Zapisul Marii pentru locul Mărzăi ci l-au dat danii preutului Ioan Banu.
7. 7208 iuli 18. Mărturii hotarnică a [loc gol] pentru locul de casă a preutului Alecsă.
8. 7216 mart[ie] 11. Mărturia poporănilor bisericii Prapadoamnii [Prepodobnii] pentru un loc de casă vîndut preutului Alecsăi di la biserica Banului.
9. 7216 martie 16. Întărirea poporănilor bisericii Prapa Doamna pentru locul de casă vîndut preutului Alecsie de la Banu [p. 82, Condica].
10. 7217 iuli 2. Zapisul Aniței de vînzare unui loc cătră Mihai Botezatu.
11. 7217 sept[embrie] 15. Daniia Ilenii atingătoare de un loc, cătră Grigori bulubașa.
12. 7218 oct[ombrie] 11. Mărturii atingătoare pentru locul bisericii Prapa Doamnii.
13. 7237 apr[ilie] 29. Zapisul Mîrzăi vornic pentru locul vîndut preutului Ioan Banu.
14. 7255 febr[uarie] 8. Zapis a preutului Toadir de vînzare casăli cătră Ilieș Tomița.
15. 7257 noem[vrie] 19. Mărturia poporănilor bisericii Banu pentru locul de pricină între preuței de la biserica Banu cu cei di la Prapa Doamna Parascheva.
16. 7263 apr[ilie] 17. Zapisul vatavului Stoica pentru o casă ci au vîndut căpit[anului] Antohi.
17. 7263 maiu 1. Zapis de vînzare a locului ci au făcut vătav[ul] Stoica cătră căpit[anul] Antohi.
18. 7264 mart[ie] 11. Zapisul căpit[anului] Antohi pentru casa ci au vîndut lui Vasîle Banu.
19. 7280 iuni 1. Împărțala între clironomii preutului Ioan Banu.
20. 7282 iuni 15. Învoiala urmată între frații lui Vasîli Banu pentru arătata casă.
21. 7284 mart[ie] 1. Zapis de cumpărătură de la Toader Blanariu fratile lui Vasîli sîn popa Banu pentru un loc.
22. 7284 apr[ilie] 24. Zapis de cumpărătura a locului de la Vasîli sîn popa Banu.
23. 7285 iuli[e] 8. Mărturia unui Vasîli atingătoare de acest loc.
24. 7285 iuli[e] 14. Mărturia hotarnică pentru locul lui Vasîli ci au tras di la fratele său spat[a]r Toader parte ce i s-au cuvenit.
25. 7285 iuli[e] 16. Însemnare închipuitoare de măsurătoare ce s-au făcut locului Banului.
26. 1766 iuli[e] 20. Izvod de scrisorile Banu a locului lui Vasîli fiiul preutului Banu.
27. 1785 decemv[rie] 14. Împărțala urmată între Luca Banu cu frații săi.
28. 1791 sept[emvrie] 6. Zapisul căpit[anului] Antohi Coroiu cătră logof[ăt] Luca pentru șăpti stînj[ăni] loc ci maletarisăști.
29. 1792 oct[omvrie] 20. Zapisul lui Antohi Coroiu pentru șapti stînj[ăni] ci au vîndut Lucăi Banu dinapoia casăi lui Luca Banu.
30. 1805 iuli[e] 22. Diiata lui Luca Banu prin care afierosești casa cu tot locul ei bisericii Banu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

31. 1808 avg[ust] 24. Înscrisul lui Luca Banu prin care împuterniceşti stăpînire bisericii [Banu] asupra binalelor şi locului său.

Arhivele Statului Bucureşti, Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 41.

1676 (7184) — 1818. *Regestele actelor acareturilor, viei, hanului, dughenei, caselor şi locurilor bisericii Banu din Iaşi*

Izvod de documenturile şi acareturile bisericii Banului din Eşi cu hramul Duminica Tuturor sfinţilor

a) Docomenturile atingătoare de o dugheană dată în tîrg de sus afierosită de Tofana făclieriţa.

1. 7230 decemv[rie] 10. Copia zapisului lui Const[antin] Cămarașul prin care vinde o dugheană cu locul ei lui Manoil întărită di Radu Racoviţă vel logof[ăt].
2. 1789 mart[ie] 12. Un zapis prin care Ştefan Ciogole vornic vinde de veci pomenitul loc Ursului...
3. 1789 mart[ie] 20. Zapisul a pomenitului Ursu prin care să răscumpără arătatul loc de către Chirilă bărbieriu.
4. 1800 febr[uarie] 14. Daniia Tofanii făclieriţii asupra arătatului loc şi dugheană ce au făcut, prin cari să afierosăşti bisericii Banului.

b) Docomenturi a vii bisericii de la Miroslava.

1. 7184 ghen[ar] 3 Un zapis a lui Ioan cu cari vinde lui Toader vie de la Miroslava.
2. 7189 fevr[uarie] 28 Un zapis a pomenitului de mai sus Toader cu care vinde vie de la Miroslava lui Dimitrie prisăcar.
3. 7218 fevr[uarie] 8 Daniia Nastasăi către preut Gheorghi pentru acè vie.
4. 7230 ghen[ar] 21 Daniia pentru viea de la Miroslava a lui Dămiian către nepoatele sale Irina şi Mariia.
5. 7244 ghen[ar] 30 Zapis de vînzare a unui pogon de către Ioana şi Mariia către mătuşa lor Irina.
6. 7255 iuli[e] 25 Daniia Irinii pentru dou pogoane vii către preut Ioan.
7. 7259 ghen[ar] 11 Scrisoare egumenului măn[ăstirii] Galata pentru patru pogoani vie paragină ci au avut măn[ăstirea] Putna şi s-au dat preutului Ioan de la Banu.
8. — O jalobă a preutului Ioan Banu pentru vie hărăzită.
9. 7259 maiu 15 Carte mitropolitului Iacob către preut Ioan pentru dou pogoane vie ci era părăginită, ce i s-au dat lui.
10. 7259 avg[ust] 7 Jaloba preutului Ioan pentru un pogon loc ci pretinderisă un arman să il iei.
11. 7259 decemv[rie] 12 Carte de giudecată pentru vie părăginită ci au fost a măn[ăstirii] Putnii şi au trecut către preut Ioan Banu.
12. 7261 decemv[rie] 14 Daniia lui Ioan Zmău pentru viia din Miroslava ci au dat-o fratilui său Neculai.
13. 7262 oct[omvrie] 15 Carte de giudecată pentru un pogon vie ci-l pretinderisă Grigoraş de la preut Ioan Banu.
14. 7267 oct[omvrie] 5 Zapisu lui Neculai Zmău pentru un pogon vie ci-l vinde de veci preutului Ioan Banu.
15. 7287 oct[omvrie] 10 Zapisul lui Luca cu care vinde de veci partea sa de vie, fratilui său Dumitrachi.
16. 1767 apr[ilie] 1 Zapisul lui Dumitrachi sîn preut Ioan Banu pentru dou pogoane vie ci le-au vîndut fratilui său Lucăi Banu.
17. 1789 oct[omvrie] 15 Un zapis a lui Aladic Armanu pentru patru pogoani vii ci le-au vîndut bisericii Banu.
18. 1791 iuli[e] 25 Un zapis pentru patru pogoani vie cu cari vinde de veci preut Andrieş lui [nedescifrat] Armanu.
19. 1802 Logof[ătul] Luca Banu dă patru pogoane de vie la Miroslava pe drumul Gălăţii, cu cramă, trei căzi, teasc şi 6 poloboace [bisericii Banu] (f. 91 din Condică).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

20. 1812 oct[omvrie] 13 Daniia diiaconului Mihail nepot de frate a logof. Luca Banu către biserica Banului pentru un pogon vie cu livada ei.
21. 1815 mart[ie] 10 Scrisoare preasfinției sale episcop de Roman către epitropi pentru trii pogoani vie de a să cumpăra de la Catrina Bănoaia.
22. 1815 mart[ie] 28 Zapis a Catrinii Bănoaia pentru trii pogoani vie cu livada lor cu cari au trecut în proprietaoa bisericii Banu.

c) Docomenturile atingătoare de o crîșmă cu pivniță de piiatră și cu casă în dos de la vale de poarta curții gospod a grajdiului despre gunoiu de la Mariia Antoneasa cumpărată de fericitul întru pomenire Mitropolitul Iacob

1. 1755 fevr[uarie] 12 Un zapis a preutului Manolachi prin care vinde de veci un loc fratelui său Neculai Siman gospod.
2. 1756 iuni[e] 27 Hotarnică de alegere locului preutului Manolachi despre a lui Neculai Simanu.
3. 1758 noemv[rie] 12 Dieata soții lui Neculai Simanu prin care au trecut locul arătat către stăpînire preutului Manolachi de la curte gospod.
4. 1760 maiu 3 Anaforaoa boerilor Divanului întărită de domnul Ioan Teodor v[oe]vod prin care să împuterniceşti stăpînire preutului Manolachi întru de a putè face și dugheni pe locul Marii Curculesăi soția lui Neculai Simanu.
5. 1760 maiu 3 Anaforaoa Divanului tot întru o cuprindire cu acè de mai înainte arătate în dos.
6. 1761 maiu 17 Carte de giudecată de la boierii Divanului în pricina urmată între [fata lui] Neculai Simanu cu preutul Manolachi pentru arătatile binali.
7. 1762 iuni[e] 23 Un ispisoc de la Grigorii Ioan v[oe]vod împuternicitoriu stăpînirii preutului Manolachi asupra pominitului loc și cuprinzătoriu de cîtimea stînje[ni]lor acestui loc.
8. 1763 ghen[a]r 25 Carte gospod de la Grigorii Ioan v[oe]vod atingătoriu de giudecata urmată între preut Manolachi cu fiica lui Neculai Simanu.
9. 1763 fevr[uar] 2 Zapis de la fiica lui Neculai Simanu cuprinzătoriu de învoirea ci au săvîrșit cu preut Manolachi spre a nu fi mai mult supărat de către dînsa.
10. 1769 apr[ilie] 6 Zapis de la Pavăl Botnariu prin care vinde de veci o casă supt gunoiu (din dosul dughenilor ce au fost a lui Hurmuzachi armaș), preutului Manolachi.
11. 1779 noemv[rie] 12 Zapis a lui Ioan și Tofana pentru o casă de supt gunoiu gospod ci au vîndut-o de veci lui Andonii sîn protopopu Manolachi.
12. 1795 fevr[uarie] 9 Un izvod de prețăluire averii mortului Andonii de către [loc gol].
13. 1799 mart[ie] 29 Zapis de cumpărătură de o crîșmă cu pivniță de piatră, cu casă în dos, de la vale de poarta curții gospod a grajdului dispre gunoiu de la Maria Andoniasa, cumpărată de Mitropolitul Iacob (p. 91).
14. 1803 fevr[uarie] 26 Zapisu Marii Andoneasa prin care vinde o crîșmă cu pivniță de piiatră și casă în dosul curții gospod fericitului întru pomenire Mitropolitului Iacob.

d) Documenturi a hanului din Tîrgu Frumos

1. 1797 mart[ie] 20 Un zapis a lui Gheorghi sîn Nechita prin care vinde o casă cu locul ei lui Constandin Chetrario.
2. 1801 apr[ilie] 8 Un zapis a lui Ioan Cioclu prin care vinde de veci casa cu locul ei lui Sava starostile de ciocli.
3. 1802 iuni[e] 7 Daniia Savii starostile de ciocli prin care afierosăşti bisericii Banu arătatile casă cu locul ei.
4. 1802 iuni[e] 7 O adeverință a mitropolitului Iacob ce dă pomenitului staroste de primiire documenturilor atingătoare de pomenita dăruire.
5. 1804 iuli[e] 5 Altă danii a pomenitului starosti adiverită de isprăvnici[e] ținutu[lui] prin cari au trecut hanul cu locul lui în proprietaoa [sic] bisericii.

e) Documenturi a locului de la vale de ograda gospod.

1. 7211 noemvr[ie] 7 Zapisu lui Gheorghiți comis prin cari au trecut prin vecinică vînzare un loc al său către Savin Banu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

2. 1815 ghen[ar] 20 O còpii de cuprindere dieţăi răpos[atului] post[elnic] Gheorghi Kogălniceanu adiverită de răpos[atul] banu Petrachi Cazămir cu care au trecut locul în proprietaoa bisericii [Banu].
3. 1819 fevr[uarie] 3 Zapis de locul dat danie de Bălaşa Kogălniceniţa [91 v din Condică].
4. 1829 sept[embrie] 20 Înscrisul de dăruire a egumenului Holban a sfin[tei] măn[ăstiri] Mogoşăştii prin care hotărăşti de a se da bisericii Banului cîte 250 lei pe tot.

Arhivele Statului Bucureşti. Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 91.

1802. *Acareturi ale bisericii* [Banu]

1. O dugheană în tîrgul de sus pe podul Hageoaii de la Tofana făclieriţa a lui Dimitrie făclieriu, cu locul ei.
2. O pereche cas[e] mari cu şase odăi într-însăle cu pivniţi de lemnu, cu grajdiu, cu şură şi cu cuhne cu ograda de zăblaj înprejur, dinainte bisericii, despărţit din locul ei unde iaste zidită.
3. O casă cu patru odăi lîngă biserică pentru preoţi, tot din locul bisericii, despărţită drept casăle cele mai sus arătate din dos.
4. O casă cu locul ei în măhălaoa Feredeilor lîngă locul calicilor cumpărată de preasfinţie sa părintele mitropolitul Kir Iacob, de la Ştefan Ciochină tălpălar, tot pentru preoţii bisericii. [Pe margine]: Casa s-au stricat acè vechi şi s-au făcut alta nouî de cătră acel ce au luat loc cu bezmăn.
5. Două cas[e] cu locurile lor în Tîrgul Frumos de la Sava starostele de ciocli ot tam [=de acolo] casăle are luate tot el cu chirie de la biserică.
6. O crîşmă cu pivniţă de piiatră şi cu casă din dos de la vale de poarta curţii domneşti a grajdiului despre gunoiu de la Maria Antoniasa cumpărată de fericitul întru pomenire Iacob mitropolitu drept 2500 lei.
7. Patru pogoane vie de la logof[ătul] Luca Banul dată danie svintei biserici prin diiata sa, care vie sînt la Miruslava pe moşie Gălăţie cu cramă şi 3 căzi i teasc i 6 poloboace.
8. O perechi case mari pe locul lor peste pod drept poarta bisericii cu odăi, grajdi i cuhni şi fîntînă în ogradă, date danie sventei biserici iarăş de către logof[ătul] Luca Banu prin diiata sa.
9. Un pogon de vie iarăş la Miruslava alăturea cu celelalte vie danie de la Mihalachi diaconul, nepot de frate logof[ătului] Luca Banu, după scrisoare ce au dat bisericei.
10. Patru pogoane vie ce s-au cumpărat în 630 lei cu banii bisericii de la Catrina Banul cari sînt alături cu celălanti pogoani [de vie] a bisericii.
11. Un loc alături di la vale de casăli răposatului pitar Iurăşcu dat bisericii danii de dumniasa Balaşa Kogălniciţa.
12. Un loc în şesul Bahluiului dat danie de Casandra Corboaii care esti între fănăţiile pah[arnicului] Tanas[ă] Gosan şi al banului Petrachi Cazimir. [Pe margine]: Acest loc iaste sterpu.

Arhivele Statului Bucureşti, Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 43 v şi 44.

1819 febr[uarie]. *Pe locul ce îl are biserica dat danie de la Balaşa Kogălceniţa să află:*

— 1 casă lui Ştefan Rusu care cuprinde trei stînjeni şi giumătate loc dintr-acela, ca pe 10 ani să dea la bisercă cîte şasă lei pe stînjîn şi după aceia să să învoiască iarăş cu biserica.
— 1 casă a lui Iacob Răuţchi care cuprinde trei stînjeni dintr-acelaş loc cu asemenea aşezare, după zapisul lui din 1 iulii 1816.
— 1 casă a lui Mafteiu Iacobiţchi care cuprinde trei stînjeni dintr-acelaş loc cu asemenea aşezare după zapisul său din iulii 1816.
— 1 casă a lui Pavăl Mahalu care cuprinde trei stînjeni dintr-acelaş loc [luat] de la biserică în anul 1816 iulii 16 cu zapis ca încît va trăi el să nu dea bezmăn, iar după moartea lui să rămîe binaoa a bisericii şi osăbit i s-au mai dat un stînjen cu aceastaş aşăzare şi l-a cuprins supt aceiaş bina.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

— 1 casă a lui Vasile Teslariu care cuprinde șase stînjeni dintr-acelaș loc dat de la biserică pe vreme de 10 ani ca să de cîte șase lei pe stînjen. Și după aceia să se învoiască cu biserica, însă scrisoare de așezare nu s-au făcut însă anul s-au început la 1818 iuni 1.
— 4 stînjeni dintr-acelaș loc s-au dat dum[isale] căm[inar] Athanasă Gosan fără scrisoare, dat tot cu așezare de dat bisericii bezmăn cîte șase lei pe stînjen pîn[ă] în 10 ani, și după aceia să să învoiască iarăș cu biserica, însă anul s-au început la 1818 iunie 1.
— Un stînjăn și giumătate dat tot dum[isale] căm[inar] Afănasă Gosan tot cu așezarea celor 4 stînjeni dat de mai înainte și anul s-au început de la 1 iunie 1818.
— 1 casă a Paraschivii, fata lui Stanislav, care cuprinde trei stînjeni și giumătate dintr-acelaș loc și un beciu de piiatră părăsit, date de la biserică pe 10 ani cîte cu trei galbeni olandez pe an și după 10 ani să să învoiască cu biserica după scrisoarea ei din 1816 apr[ilie] 23.

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu nr. 1526, f. 44 v.

Documenturile casăi și a locului din măhălaua Feredeilor de lîngă locul calicilor cumpărat de la Ștefan Lungu tălpălariu de către fericitul întru pomenire Mitropolitul Iacov.

1. 1784 iuni[e] 12. Hotarnica vornicului Ioan Bat[cu] cuprinzătoare de tot locul ci au avut breasla tălpălarilor întăritā de Alexandru Const[antin] v[oe]vod.
2. 1786 iuli[e] 23. Un zapis a starostilui de tălpălari cu toată breasla lui, prin cari vinde o bucată din locul lor lui Ștefan Lungu tălpălariu alăturea cu casa lui ci au avut.
3. 1802 iuli[e] 14. Un zapis a lui Ștefan Lungu tălpălariu prin cari vinde de veci casa cu tot locul ei prea sfințitului mitropolit Iacob.

Documenturile casăi [din valea] Bahluiu de la preuteasa Dămieneasa.

1. 1781 iuni[e] 15. Un zapis prin care vinde de veci casa cu locul ei lui Toader sîn Meriacri.
2. 1811 noemv[rie] 9. Mărturiia lui Ștefan Chelban ci o dă preutesăi preutului Dămiian pentru un zapis pierdut a preotului Roșca din Tătărași.
3. 1811 noemv[rie] 9. Un zapis a lui Toader sîn Chelban prin cari treci în de veci vînzari casa sa cu locul ei către preuteasa Dămieneasa.
4. 1811 noemv[rie] 17. Diiata preutesăi Dămieneasăi cu care au trecut casa în proprietatea bisericii Banu.

Docomenturi a locului sterp în șăsul Bahluiului dăruit de Rucsanda Corbuleasa ci este între fănărit pînă [la] Tănasă Gosan.

1. 1784 oct[omvrie] 14. Hotarnica vornic[ului] de poartă Constandin Botezat pentru măsura locului arătat.
2. 1785 apr[ilie] 15. Daniia Rucsandi Corboaii, cu cari au trecut locul în proprietatea bisericii Banu.
3. 1818 iunie 19. Căminarul Atanasă Gosan dă bisericii Banu patru stînjeni cu bezmăn pînă la 10 ani de zile.

Arhivele Statului București. Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 91 v.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1702 (7211 noiembrie 7, Iași. *Gheorghiță biv comis vinde lui Savin vel ban o casă, cu pivniță și loc pe ulița Cărvăsării lîngă casa lui Ene ce a fost hatman.*

Adecă eu Gheorghiță biv comis, brat Dediul medelniciar. Scriu și mărturisăscu cu acestu adevărat zapis al mieu, la mîna dumisali lui Savin vel ban, precum să s știe, că de nime silit, nice asuprit, ce de a mea bună voe am vîndut o cas[ă] cu pivniță și cu loc cu tot, care casă iaste pe ulița Cărvăsării lîngă casa dumisali lui Ene ce au fost hatman, socrul dumisali lui [Savin] vel ban. Care această cas[ă] cu pivniță și cu locul ei cu tot, îmi iaste cumpărătură și mie de la Pană Botezatul cumnatul lui Năstasă visternicul.

Această casă cu pivniță de piatră și cu loc cu tot am vîndut dumisali lui Savin vel ban, care mai sus scriem, drept șăptizeci de lei bit și ni-au dat dumnealui bani toți deplin la mîna mea. Și i-am dat dumisali și zapisăli cele vechi de cumpărătură. Pentru aceea de acmu înainte, ca să fie dumisali această casă cu pivniță și cu loc cu tot, driaptă ocină și moșie și cumpărătură în veci neclătită și nerușiită și giupănesii dumisale și cuconilor dumisali și altor seminții carii să vor alege pe urmă mai aproape. Și cînd am făcut acest zapis s-au tîmplat boiari de curte și alți oameni buni, carii s-au iscălit mai gios și eu pentru mai mare încredințare singur am iscălit, ca să s știe.

U Ias (La Iași) vlet ҂зсаї (7211) noiev[rie] 7.

† Misail Mitropolit Suceavschi. Gheorghi biv comis
Az Neculai Donici vel logof. Az Nic. Buhuș biv vel logofăt.
† Gavriil Aga. Gligore Jora treti logof[ăt] martur. Mitrea vtori post[elnic] [și alte trei iscălituri în grecește avînd semnul †]

Originalul la Muzeul de istorie al Republicii Socialiste România.

1721 (7230) — 1891. *Documentele dughenii din Tîrgul de Sus, vîndută lui Ion D. Dimitriu, de către Epitropia bisericii Banu.*

1. 7230 decembrie 10. Suret de pe zapisul lui Constantin Camarașu și soția sa Maria, prin care vinde două dughene pe Podul Hagioaei lui Manole și jupînesei d-sale.
2. 1789 martie 12. Zapis, prin care Ștefan vornic de poartă și Enache vel armaș, vînd fratelui lor Chirilă Bărbieriu un loc de dugheană în Tîrgu de Sus.
3. 1789 martie 20. Zapis prin care Chirilă Bărbieriu vinde locul din Tîrgu de Sus cumnatului său Dumitrachi Făclieriu și vara sa Tofana.
4. 1800 februarie 17. Diata Tofanei soția răposatului Dumitrache Zamfu Făclieriu, prin care dăruiește bisericii Banu o dugheană cu locul ei din Tîrgu de Sus.
5. Polița de asigurare a societății Unirea nr. 1878 din 1886, pentru asigurarea zisei dugheni de incendiu.
6. Chitanța pentru plata taxei de asigurare pe anul de la 9 noiembrie 1890 pînă la 9 noiembrie 1891 sub nr. 12859.

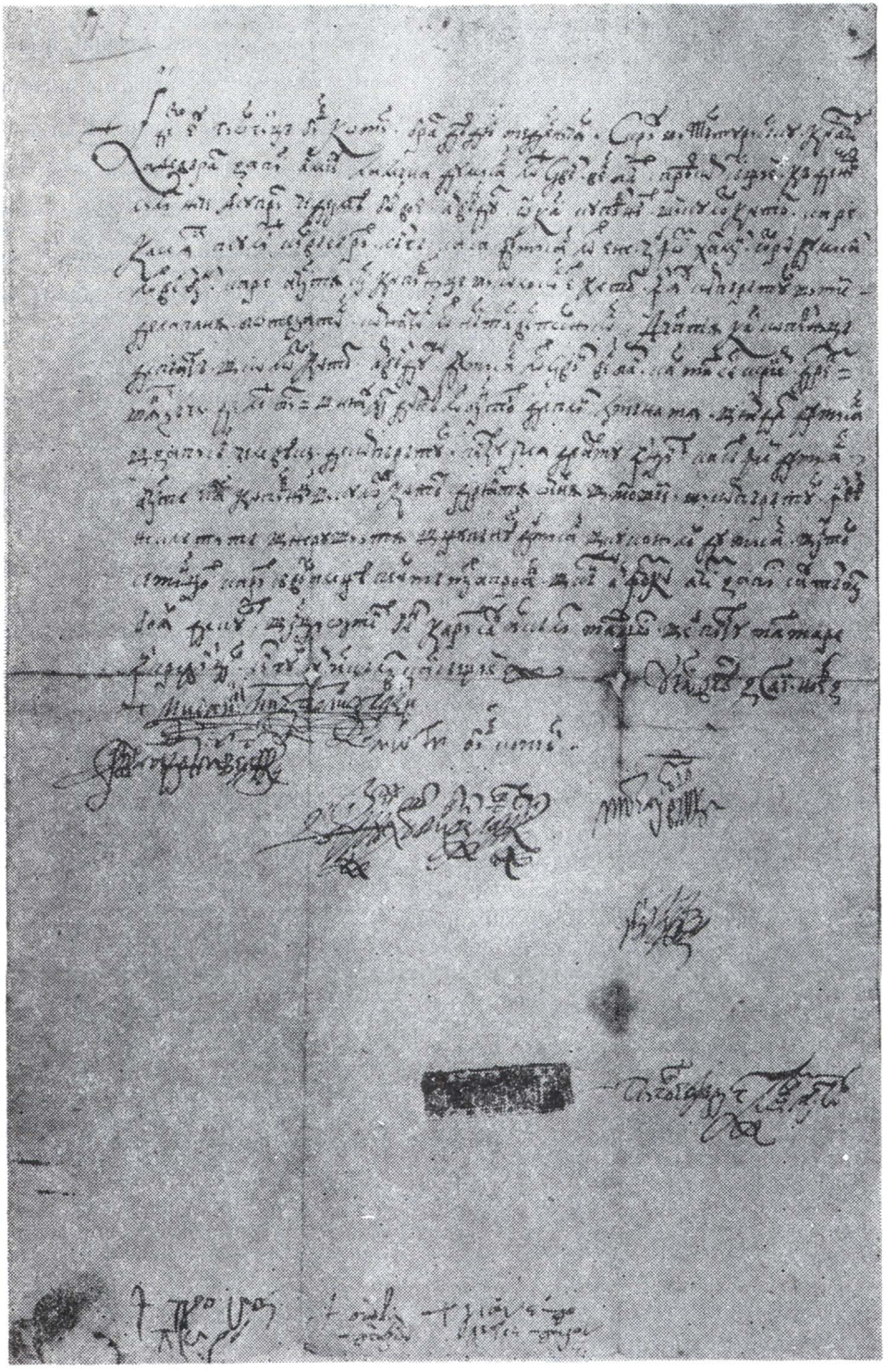
Am primit documentele de mai sus. Ion D. Dimitriu.
Iași. 13 ianuarie 1891.

Original. Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

1755 (7263) — 1890. *Documentele dughenii din strada Palatului vîndută lui Iosif David Moscovici, de către Epitropia bisericii Banu.*

1. 7263 (1755) februarie 12. Zapis de la Mihai Ciolacu că au vîndut 1 casă pe locul gospod, în gunoiul gospod, în poarta grajdului, fratelui său Neculai Siman.
2. 7264 (1756) iunie 27. Hotarnica pe locul preutului Mandachi ce-l are de la Maria Curculeasă.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Zapis de cumpărătură al lui Savin Banu din 7211 (1702).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

3. 7266 (1758) noiembrie 12. Diata Mariei Curculeasa femeia lui Neculai Siman pentru o casă de sub gunoiul gospod.
4. 7268 (1760) mai 3. O anafora de la Constantin Cananău vel paharnic întărită de domnul Ion Teodor pentru locul Mariei Curculeşei.
5. 7269 (1761) mai 17. Cartea de judecată dintre fata lui Neculai Siman cu preutul Mandache.
6. 7270 (1762) iunie 23. Ispisoc de danie de la Grigore Ioan Voevod a preutului Mandachi pentru un loc de casă la gunoi în poarta grajdului domnesc.
7. 7272 (1764) ianuarie 25. Cartea de judecată de la Grigore Ioan voevod între preutul Mandache cu Ilinca fata lui Neculai Romaşcan-Curcă.
8. 7272 (1764) februarie 2. Zapis de la Ilinca fata lui Neculai Romaşcan ce au fost Siman gospod între învoială cu preutul Mandache.
9. 1769 aprilie 6. Zapis de la Pavel Butnariu că au vîndut preutului Mandache o casă sub gunoiul gospod.
10. 1779 noiembrie 12. Zapisul prin care Ion şi Tofana izbaşul vînd o casă de la vale de curtea gospod sub gunoiu, lui Andonie sin protopopu Mandache.
11. 1795 februarie 9. Un izvod de preţeluire a lucrurilor mortului Andonie.
12. 1786 martie 24. Zapisul lui Iordache Ceauşu prin care vinde lui Isac Frâncu jidov o casă de la vale de curtea gospod.
13. 1771 aprilie 11. Zapisul lui Toma Arnăutu pentru o casă de vale de curtea gospod, ce au vîndut-o lui Ispir Dinu.
14. 1803 februarie 26. Zapis de la Maria Androneasa care vinde părintelui mitropolit Iacob, o crîşmă cu pivniţă şi casa la poarta curţii gospod despre gunoi.
15. 1817 aprilie 5. Contractul lui Şerban Buhăescu cu care ia în chirie de la biserica Banu o casă de la poarta curţii gospod.
16. 1826 noiembrie 17. O mărturie privitoare de starea acaretelor aflătoare pe locul bisericii Banu de la vale de curtea gospod.
17. 1827 iulie 19. O jalbă către domn cu poruncă de la logofeţia cea mare către vornicul Constantin Timircan şi raportul acestuia privitor la o crîşmă a bisericii Banu.
18. 1857 iulie 8. Copie legalizată de Duhovniceasca Decasterie a Mitropoliei sub nr. 1043 de pe actul care constată răscumpărarea locului din poarta curţii gospod a bisericii Duminica Tuturor Sfinţilor ce au fost în besmăn iconomului Dimitrie Mârzescu.
19. Poliţa de asigurare a societăţii Unirea din 1886 sub nr. 1877 pentru casele din strada Palatului.
20. Chitanţa zisei societăţi nr. 12858 pentru plata taxei de asigurare de la 9 noiembrie 1890 pînă la 9 noiembrie 1891. Adică douăzeci de bucăţi mai sus arătat le-am primit de la Epitropia bisericii Banu cu cumpărătorul Iosif David Moscovici.

1891 ianuarie 15.

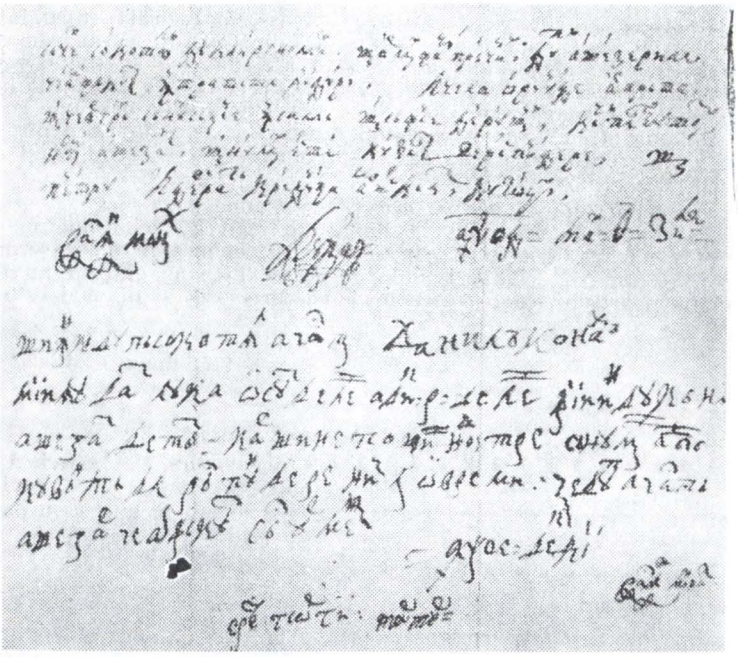
Arhivele Statului Iaşi, Fond Biserica Banu, Dosar pe 1891.

1774 mai 9 şi 1775 decembrie 14. *Zapis de împărţirea averei preotului Ion Banu între patru moştenitori precum şi sama făcută de Luca Banu asupra banilor rămaşi de la preotul Grigoraş.*

Adică noi ficiorii popii Banului [Ion], care mai gios ne vom iscăli, făcut-am această adevarată scrisoare, precum să s ştie că după moarte[a] părinţilor noştri, cele ce au rămas de la părinţi, stătut-am noi fraţii şi am căutat toate rămăşuturile, şi după dreptate făcîndu împărţală şi au luat fieşte care parte[a] sa dupe cum arată împarţala ce s-au făcut.

Dar fiind unii din fraţi cu prepus asupra lor, că ar fi luat din averile părinţăşti mai mult pe ascuns şi făr[ă] de dreptate, acum dupe moarte[a] părinţilor trecînd 13 ani, iarăşi de iznoavă am căutat şi am făcut împărţală, adecă 4 000 lei să ia, rămîind noi 4 fraţi, am luat fieşcare cîte 1 000 lei, însă 1 000 părintele Vasiian, 1 000 lei preotul Grigorie, 1 000 lei Luca, 1 000 lei Daniel, monah, cum şi 3 locuri de casă ce au rămas s-au dat [astfel], un loc despre Costandin Ciu-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Zapis din 1774—1775 de împărțire a averii preotului Ioan Banu.

botariu — părintelui Vasiian, un loc de cas[ă] despre Cărăcaș med[elnicer] s-au dat părintelui Grigorie, casăle părinteşti s-au dat Lucăi, pentru partea sa şi pentru banii ce au cheltuit mai mult de au grijit răpăusații [părinți], iar lui Daniel monahul, pentru partea caselor ce avea să ia, i s-au dat o moară pe apa Prutului şi altele; cum şi 4 pogoane de vie în dealul Miroslăvii, iarăşi am luat fieştecare frate cîte un pogon de vie. Pentru o bucăţică de moşie la Proselnici iarăşi cu toţii să o stăpînim. Straile cum şi alte mărunţuşuri şi dobitoacele părinteşti, unele s-au dat pentru sufletul răpăusaților, iar cîte au rămas s-au împărţit pe fraţi după cum ni-am învoit şi ni-am primit cu toţii.

După întîmplare[a] vremilor şi la trebuinţele ce am avut eu monah Vasiian, locul mieu de casă şi un pogon de vie la Miroslava şi partea me de moşie din Proselnici, ce au fost aceste partea mè de la părinți, le-am vîndut fratelui meu Luca cu bani, dîndu-i şi scrisorile, şi dumnealui să le stăpînească, iar alții nimenea din neamul mieu să nu aibă treabă.

Cum şi eu monah Daniil, iarăşi parte[a] me[a] un pogon de vie (p. 2). în dealul Miroslăvii, iarăşi l-am vîndut fratelui meu Lucăi şi eu să nu mai aibu treabă, dum[nealui] să-l stăpînească cu pace, cum şi pentru casăle părinteşti eu să nu mai aibu cuvînt de răspundere ci dum[nealui] bade Luca să le stăpînească cu pace.

Tîmplîndu-se primejdii fratelui nostru preotul Grigori de au murit de ciumă la anii 1770 mai 29 cum şi preutesei sale, iarăşi mai pe urmă curînd i s-au tîmplat moartea şi rămiindu 4 copii: Zoița, Ion, Iordachi şi Mihalachi, fiind fratele nostru Luca epitrop pentru creştere copiilor, am luat sama fratelui Lucăi de banii copiilor ce le-au rămas de la tatăl lor preotul Grigorie (adecă) 668 lei bez un zapis de 70 lei ce au împrumutat preotu Grigorie pe cumnatul său Andrii i bez 250 lei ce i s-au ținut în samă la împărțală banii ce au cheltuit tatăl nostru [preotul Ion Banu] de l-au căsătorit.

Şi ne-au dat fratele nostru Luca sama, cum el numai aceşti şase sute şasezeci şi opt lei au întrat în mîna sa, şi dintr-aceştie cheltuind cu grijile preotului Grigoraş şi a preutesei sale Saftii, cu îngroparea ei plătind şi datorii după ce au

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

murit fratele Grigorie care ea îi luase, preuteasa, în datorii pentru lor, măritîndu-şi pe nepoata Zoiţa, cum şi [pe] o slujnică din casă, [deci] au rămas bani 400 lei adecă patru sute lei şi dintr-aceştia s-au mai dat 100 lei Zoiţei zestre şi au rămas trei sute de lei. Aceşti 300 lei să fie a lui Ion şi a lui Iordache şi a lui Mihalache, cum şi un pogon de vie şi casa părinţilor lor, iarăşi dupe ce s-o ridica copiii să se împartă cu dreptate şi banii aceştia să ste[a] la Luca pîr s-or ridica copiii, iar alt mărunţuşuri ce au fost a preotului Grigori, strai[le] şi altele s-au dat toate Zoiţii.

Deci, de acum înainte pentru aceste toate dupe cum mai sus arată, aşe să se urmeze, iar de s-ar mai scula vreunul din fraţi de acum înainte şi ari mai căuta să cei socoteală de-a' clironomii şi ar mai faci pricini dupe aşezările ce am făcut într-atîte rînduri, acela ori unde ar arăta şi ce ar grăi să nu i se ţie în samă şi să fie de ruşini, căci pentru toate ne-am aşezat şi nu mai este cuvînt de răspundere.

Şi pentru adevărata credinţă am iscălit cu toţii.

1774 maiu 9 zile

Vasiian monah
Luca
Dănilă monah

Şi încă după socoteala aceasta mii mi-au dat Luca o sută de lei, adică 100 de lei fiindu că ni-am aşezat de tot, ca şi nepoţii noştri să nu mai aibă cuvînt de răspundere nici la o vremi, ce după această aşezare ce am făcut să-s urmeze.

1775 dechem[vrie] 14

Vasiian monah
Ierei Gheorghi martur

Doi foi, cu grafia a doi scriitori. Pe verso: Carte de împarţală ce am avut cu fraţii mei fii pr[eotului] Banu. 1785 dechem[vrie] 14. No. 26.

Arhivele Statului Iaşi, Fond Biserica Banu.

1782 septembrie 20, Iaşi. *Zapis prin care Antohi Coruiu, în urma cărţii de blestem, restituie după dreptate şapte stînjeni de pămînt logofătului Luca Banu.*

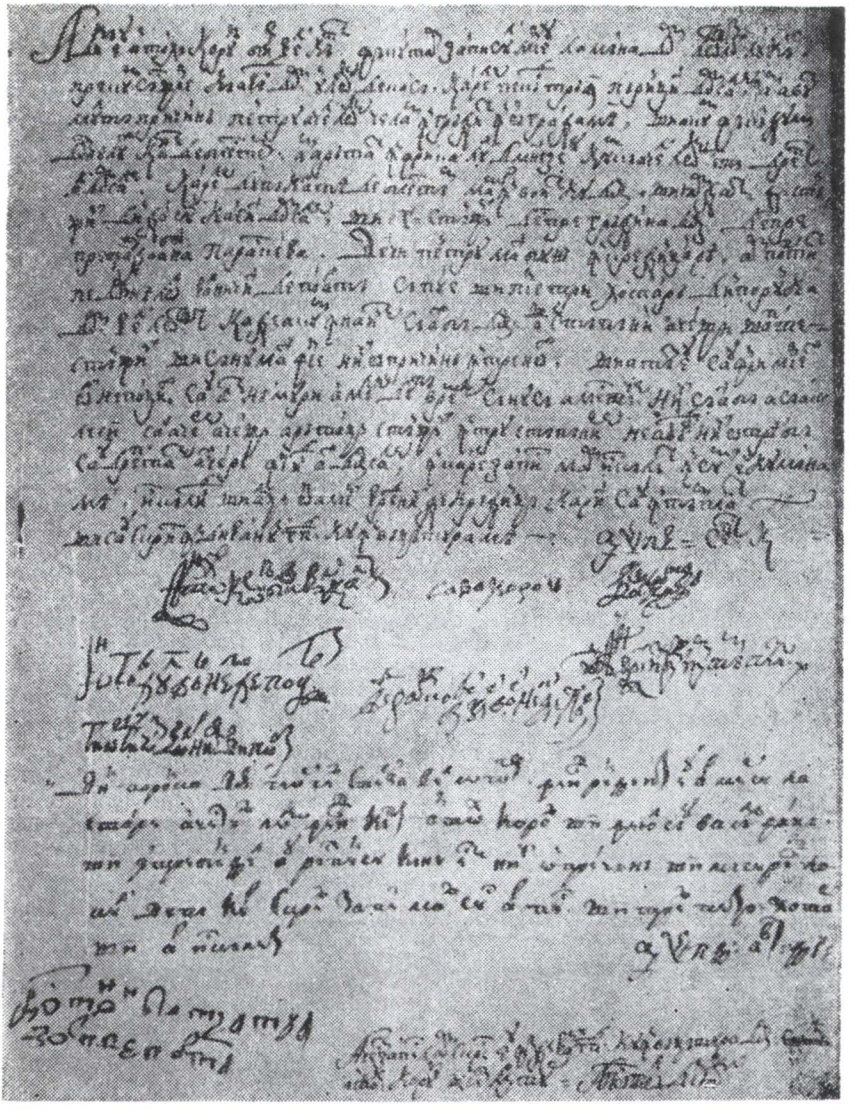
Adică eu Antohi Coruiu biv vel căpit[an] făcut-am zapisul mieu la mîna dum[nea]lui logofătului Lucăi [Banu] precum să s ştie că avînd dum[nea]lui un loc de casă, carele pe cînd trăia părinţii dumisale am avut multă pricină pentru acel loc ce l-am îngrădit în ograda mea, şi acum făcîndu-mi dumnealui carte de blestem, am arătat în frica lui Dumnezeu că acel loc esti drept al dumisale, carele după cartea de blestem m-am învoit cu dum[nea]lui şi i-am dat 4 stînjeni din dosul casii dumisale şi 3 stînjeni despre grădina dum[nea]lui despre Prepadoamna *[= Prepodobna] Paraschevа*. Deci, pentru mai bună încredintare, am poftit pe dum[nea]lor vornicii de poartă să puie şi pietri [de] hotară din porunca dum-[nea]lui vel logofăt, ca de acum înainte să aibă dum[nea]lui a-şi stăpîni aceşti şapte stînjeni şi să nu mai fie nici o pricină între noi, şi atît eu sau fiii miei ori nepoţii sau alte neamuri a mele după vreme să nu să amestice nici să aibă a se acolesi sau a cere aceşti arătaţi stînjeni întru stăpînire neavînd nici o treabă sau dreptate a-i cere fiind ai dumisale, în care zapis m-am iscălit însumi eu cu mîna mea, iscălind şi alţi oameni vrednici de credinţă, cari s-au întîmplat.

Şi s-au scris în Divanul gospod cu învăţătura mea

1782 sept[emvrie] 20

Antohi Coruiu biv vel căpit[an]. Sava Coroiu. Vasile Coroiu.
Andrii Izbaşa m-am tîmplat. Ion Gordul vornic de poartă.
Vidraşcu Caţichi vornic de poartă. Ghiorghi vornic di poartă.
Acest zapis l-am scris eu în Divanu g[os]p[o]d cu învăţătura dum[isali] Antoh Coruiu şi sînt martur. Apostol Diiacu.
Din porunca dum[isale] Gheorghie Sturza vel logofăt fiind rînduit, eu am mersu la stare acestui loc, fiind căpit[anul] Antoh Coroiu şi fiul său Vasăli faţă şi în-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Zapis din 1782 septembrie 2 de la Antohi Coruiu.

trebîndu-l au răspunsu că nu este nici o pricină și măsurînd locul, după cum scrii zapisu mai sus, am pus și trei petri [de] hotar și am iscălit :

Costantin Botezatul vor[nic] de poartă.

Două foi. Pe verso : No. 28, apoi ștes și scris cifra 7, apoi : „Zapisul lui Antohi Coroi căpit[an] pe șapte stînjeni de loc dinapoia casii mele din tîrgul Ieși ce mi s-au dat mie Lucăi Banu 1792 sept[emvrie] 20".

Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

2. MANUSCRISUL SLAV (1641) ADUS DE SAVIN BANU

Datorită educaţiei sale, în spiritul culturii româneşti din a doua jumătate a secolului XVII, Savin Zmucilă Banu din Moldova a fost unul din sprijinitorii ortodoxiei în Galiţia. Savin sulgerul şi fratele său Gheorghe postelnicul au cumpărat, la 8 aprilie 7186 (1678), satul Pleşeşti pre Miletin în ţinutul Hîrlăului, cu 1 400 lei, de la moşul lor Nacul stolnicul, care cumpărătură a fost adeverită de boierii ţării la 6 mai 7186 (1678) [1].

Adept al politicii creştine, sub Ştefan Vodă Petriceicu, a urmat îndemnul acestuia de a ajuta centrele ortodoxe. Astfel, el a făcut donaţii mănăstirii Ugornicki din Pocuţia. Pomelnicul mănăstirii, în afară de numele voievodului Ştefan Petriceicu, pomeneşte şi boieri moldoveni, între care „Savin medelnicerul din Moldova cu soţia lui Rubina şi copilul lor Dimitrie, la anul 1683" [2].

În anul următor, 1684, în pomelnicul bisericii Învierea lui Hristos din tîrgul Stanislav a fost trecut, alături de Ştefan Vodă Petriceicu, şi „robul Tău Savin vel medelnicer al Moldovei, cu soţia lui Agafia, copiii lor Gheorghe, Safta, anul 7193, septembrie 1... cu pan Drăguţescul ruda lui" [3]. Tot atunci, pentru danie, a fost trecut în pomelnicul mănăstirii Sucevita [4], care era închinată Schitului Mare încă din 1648 martie 31 de Vasile Lupu Voievod.

Sub Antioh Vodă Cantemir, Savin Zmucilă a ajuns, în 1700, vel ban.

Savin Banu, însufleţit de ideea ecumenică de a asculta slujba în limba poporului, a zidit propria sa biserică în Iaşi. În ea a răsunat graiul românesc din textul *Dumnezeieştii liturghii*, tipărite întîi de Dosoftei mitropolitul la 1679, rugăciunile *Molitvelnicului* din 1681 şi Cîntările *Octoihului* din 1683. În acest scop, la 7 noiembrie 7211 (1703) [5] Savin vel ban a cumpărat un loc de la Gheorghiţă biv comis, în tîrgul Iaşului.

În anul 1705 [6] iunie 15, biserica de lemn din bîrne de stejar a fost terminată şi sfinţită de Misail, mitropolitul Moldovei, cu hramul Adormirea Maicii Domnului, hram ce a avut şi „Frăţia ortodoxă" din Lemberg.

În anii următori Savin vel ban a înzestrat biserica sa cu odoare, printre care un disc artistic cu însemnarea „Savinu Banului besereca dumisale în Iaş, unde iaste hramul Uspeniea Precisti, 7217 (1709)" [7].

Pe lîngă cărţile româneşti, între care şi *Evanghelia*, Bucureşti, 1693, el a adunat cărţi slave pentru noua sa biserică. Astfel s-au păstrat ştiri despre unele cărţi slave, care au fost ale bisericii Banu. Pe *Triodul* tipărit la Lvov în 1699, se afla însemnarea „Acest triod este a svintei biserici a Banului din Iaş, iar cine ar fura-o sau ar lua-o fără ştirea preuţilor să fie afurisit şi blăstămat... iar cine ar aduce-o la bisărică, să fie ertat şi blagoslovit 1705" [8].

Pe *Evanghelia* tipărită la Lvov în 1670, o însemnare din 1725 martie 1 aduce ştirea că „Această svântă Evanghelie am cumpărat eu Gavriil Arhip căpitanul, de la un preot Alexei ce a fost la biserica Banului din Eşi, drept şese lei bătuţi..." [9].

Pe *Liturghia* slavonă, tipăritură de Lvov, din 1691, însuşi Savin Banu a scris, la 1706 aprilie 2, că „această svîntă carte o am cumpărat-o Savin vel Ban şi o au dat-o la biserica sa, care o au făcut-o din temelie în tîrgu în Iaş unde-i hramul Adormirii Precistii..." [10].

---

[1] D. Dan, *Mănăstirea Sucevita, cu anexe de documente ale Sucevitei şi Schitului celui Mare*, Bucureşti, 1923, p. 206.

[2] P. P. Panaitescu, *Fundaţiuni religioase în Galiţia*, în „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice", ian.-martie 1929, p. 17.

[3] *Ibidem*. La 1684 trăia Rubina, cea de a doua soţie. Probabil Agafia este al doilea nume al ei. Nu e consemnat de N. Stoicescu, *op. cit.*

[4] D. Dan, *op. cit.*, p. 174.

[5] Arhivele Statului Iaşi, Fond Biserica Banu, doc. 1.

[6] *Istoria Bisericii Române*, Manual pentru institutele teologice, Bucureşti, 1958, vol. II, p. 269.

[7] Inventarul bisericii Banu din Iaşi, sub nr. 102.

[8] Biblioteca Academiei R.S.R., Manuscris A. 1580, p. 392.

[9] N. Iorga, *Studii şi documente*, vol. XVI, p. 266.

[10] Biblioteca Academiei R.S.R., Manuscris A. 1580, p. 392.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Savin Banu a avut legături cu Pahomie episcopul Romanului (1707—1714), pe care l-a găzduit în casa sa și căruia i-a dăruit *Biblia* lui Șerban Cantacuzino, București, 1688 [11].

Iubitor de carte, Savin Banu a adunat tipărituri și manuscrise pentru biserica sa din Iași. Între acestea a adus un manuscris slav, scris la Schitul Mare în 1641, conținînd *Tipicul* bisericesc. Pînă atunci în Țările Române nu se tipărise *Tipicul* bisericesc, carte atît de indispensabilă pentru ordinea și mulțimea întîmplărilor în crugul slujbelor bisericești.

Pe manuscrisul de la Schitul Mare din 1641 semnează autograf: „Savin vel banu l-am datu bisericii meli din Eaș, la leto 7215 (1707), martie 1". Apoi: „Aceasta carte iasti a besericii Savin vel ban" [12].

Legătura lui Savin vel ban cu Schitul Mare a continuat. În anul 1710, sub Nicolae Vodă Mavrocordat, el iscălește „Savin, Banul mare al țării Moldaviei" și se află închinător la Schitul Mare. La 8 iulie 7218 (1710), Savin vel ban a dăruit călugărilor de la Schitul Mare din Țara Leșască, satul său Pleșești pe Miletin, în ținutul Hîrlăului, care-i era cumpărătură lui și fratelui său Gheorghe din 1678 [13].

În această zi, 8 iulie 1710, Ileana, soția marelui ban Savin, fiica răposatului mare logofăt Vasile Ceaurul, a făcut și ea o danie Schitului Mare, anume jumătate de sat Mitcău, din ținutul Cernăuțului, pentru pomenirea ei, și a părinților ei: Vasile și Irina cu fiii lor. Satul Mitcău fusese la 10 aprilie 1617 proprietatea lui Nestor Ureche [14].

Drept recunoștință pentru aceste danii, ctitorii au fost trecuți în pomelnicul Schitului Mare [15], pe o foaie deosebită, cu însemnarea numelui lor, al părinților și al rudelor, adăugîndu-se tipicul pomenirii lor, cît vor fi în viață la sărbătoarea Nașterii Maicii Domnului, cu paraclis, iar după moarte, în sîmbăta lui Lazăr, prohod mare și colivă în fiecare an pînă în veci. Ambele donații, a satului Pleșești din ținutul Hîrlău și jumătate de satul Mitcău din ținutul Cernăuțului, au fost întărite peste doi ani, în 1712, iulie 4, de Nicolae Alexandru Voievod al Moldovei, la cererea călugărilor Schitului Mare [16]. În acel timp, ctitorii donatori, Savin postelnicul cu soția sa Ileana erau, împreună cu curtea lui Dimitrie Cantemir, în Rusia [17]. Din Rusia, Savin postelnicul se va întoarce, cu Ioan Neculce hatmanul, în anul 1713 [18].

Iubitor de carte, Savin postelnicul a cumpărat mai multe cărți, între care și o *Psaltire*, tipărită la Moscova în 1703, și pe care a însemnat că: „am adus-o de la Kiev de la Nicodim iconomul mănăstirii Pecerski, la vleto 7223 (1715) mai 15" [19], precum și o *Liturghie* rusească, tipărită de Moscova [20].

Înfruntînd anii și războaiele pustiitoare, manuscrisul de la Schitul Mare dăruit bisericii Adormirea Maicii Domnului de Savin Banu a fost folosit în cursul secolului XVIII după urmele și însemnările ce poartă.

La 1802, biserica lui Savin Banu fiind clădită din lemn, ajunsese în stare rea. Mitropolitul Iacob Stamate împreună cu poporănii au construit actuala biserică de piatră care perpetuează numele primului ei ctitor, Savin Banu. Manuscrisul slav din 1641 se păstrează și astăzi.

---

[11] C. Bobulescu, *Pocrovul*, Craiova, 1943, p. 29.

[12] Inventarul bisericii Banu din Iași, sub nr. 6, p. 11.

[13] D. Dan, *op. cit.*, p. 206.

[14] *Ibidem*. De inversat la N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 456 succesiunea soțiilor: Rubina apoi Ileana.

[15] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, 1959, vol. I, p. 104, mss. sl. 79.

[16] D. Dan, *op. cit.*, p. 207.

[17] Vezi studiul lui C. G. Bedreag în „Cercetări istorice", vol. XVIII, Iași, 1943, p. 422 și în *Cronica lui Ion Neculce copiată de Ioasaf Luca. Manuscrisul Mihail*, București, 1980.

[18] *Ibidem*, p. 429.

[19] C. Bobulescu, *op. cit.*, p. 65.

[20] Biblioteca Academiei R.S.R., Manuscrise A. 1580, f. 394.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

DESCRIEREA MANUSCRISULUI SLAV DIN 1641

Manuscris din anul 1641 în limba slavă bisericească în mărime de 30 × 18 cm, are 118 foi. Hîrtie cu filigran mistreț, legătura veche în scîndură și piele înnegrită, cu ornamentație de linii și flori imprimate. La mijloc icoana Răstignirii cu litere slave prescurtate.

Textul slavon în culori negru și roșu, cu litere înflorite în peniță. Scriere semiuncială, cu 29 rînduri pe pagină. Pe marginea textului sînt arătate glavele (capetele) tipicului, numerotarea zilelor și lunilor anului, troparele, condacele, bogorodicinele celor 8 glasuri.

Deasupra textului fără linii sînt însemnate: Lunile anului (f. 25—84 v), Urmarea *Triodului*, Urmarea *Penticostarului* (f. 85—113), *Troparele* duminicale și de toate zilele (f. 115—117). Numerotarea foilor e ulterioară scrierii.

Scrisul unei singure mîini: Grigorie de la Strii, Kuibeda Procopovici, logofăt, iscălit la f. 24 v, 84 v, 118; „Copiat în Starîi Schit", însemnare la f. 24 v.

Manuscrisul e ilustrat cu numeroase ornamente miniaturistice. Ele sînt lucrate în peniță, în negru și roșu pentru finaluri, frontispicii, litere începătoare, păsări, icoane, animale și flori. Menționăm: finaluri miniaturistice la f. 24 v, 32 v, 49 v, 57 v, 69 v; la f. 84 finalul în mărime de 19 × 16 cm se sfîrșește cu chipul Pantocratorului; frontispicii miniaturistice și înflorite la foile 1, 3, 62 v, 75, 103 v; figuri geometrice pentru *Zri* (vezi) la f. 47 v, 52, 61 v, 64, v. 65, 70, 77, 84, 91, 95; literă începătoare înflorită, la f. 25, 49, 57, 85; păsări pe flori stilizate, la f. 32 v; flori cu vrej și șarpe, la f. 57; vrej cu cruce și mînă, la f. 49, 68, 69 v, 74; chip de înger, la f. 24 v; chip de sfînt, la f. 91; frontispicii cu chipul sfîntului Simeon Stîlpnicul, înconjurat de 3 îngeri cu flori, cruce și cuvintele slave: „Gospodi pospeš delo sovărșiti i blagoslovi" (Doamne, grăbește lucru a-l săvîrși și binecuvîntează) în mărime de 14 × 6½ cm la f. 25.

Icoane apar stilizate în miniaturi: Buna Vestire, avînd chipul Fecioarei Maria și arhanghelul Gavriil ținînd în mîini crin stilizat, în mărime de 5 × 5½ cm pe f. 64; frontispiciu înflorat avînd în centru pe Iisus îngenuncheat, iar pe laturi pe Proorocul Isaia și Proorocul David cu citate din Vechiul Testament, în mărime de 14 × 8 cm, la f. 85; icoana Învierii Domnului, avînd în centru Îngerul șezînd pe piatra de mormînt, iar în depărtare 3 figuri de femei mironosițe, în mărime de 14 × 10 cm, la f. 103; miniatură reprezentînd vrej floral, împodobit cu cap de om, prelungit cu șarpe încolăcit în jurul copacului, gura căruia ține un măr roșu, sub copac fiind un iepure culcat și un cerb în poziție încremenit, în centru cifra 6 în roșu, în mărime de 23 × 3½ cm, la f. 52 v; miniatura stilizată din vrej înflorat, figuri geometrice, două capete de om, pasărea raiului, mînă cruce și numărul 25 în roșu, cu litere minuscule G(rigorie) K (Kuibeda) P (Procopovici) I. (logofet) în mărime de 20 × 2½ cm, la f. 47.

Nota caracteristică a manuscrisului o constituie, pe lîngă miniaturi, variația grafică a scrierii. Copistul cunoscător a mai multe limbi: slava, polona, greaca, latina, rusa, ruteana, folosește uneori grafia acestor limbi. Pentru grafia limbei slavone folosește literele ije și iiița, iusul tare și moale etc.

Luna decembrie o scrie în 8 feluri de grafie în l. slavonă, polonă, latină, greacă, rusă și ruteană, la f. 42—49. În același fel scrie și luna ianuarie la f. 49—56. Cuvintele *Hristo Bože* din textul slav, le scrie și cu litere grecești, la f. 52. Cuvintele: „Na liturghii antifona", le redă cu literele grecești, la foaia 52 v.

Adevărată artă constituie prescurtarea cuvintelor prin folosirea semnelor ortografice în rînd, cît și folosirea semnelor ortografice deasupra textului. Copistul folosește semnele deasupra textului: oxia, varia, camora, iso, titla, apostrof, cavîca, eroc etc. La inițiale sau cuvîntul scris în roșu, semnele ortografice deasupra textului sînt redate uneori în roșu, alte ori în negru.

Variația se vădește și în redacția aceluiași termen. Termenul de „preot" pe aceeași pagină e redat cu: *svjaščenik*, *pop*, *jerei* (f. 103).

Copistul face uz de cunoștințele sale de limbi, scriind autograf la capătul manuscrisului și pe verso foii de sfîrșit însemnări scripturistice în limbile polonă, greacă, latină, slavă și rusă, iscălind: Gregoriy Prokopovicz Kuibidus Zestryia.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CONŢINUTUL MANUSCRISULUI

f. 1—2 [Cum se cuvine a păstra cele aşezate în Tipic].
f. 2—3 [Capetele cu arătările cuprinzătoare în cartea de faţă].
f. 3—24 [Tipic al slujbei bisericeşti].
f. 24 v [Capetele ieromonahului Marcu].
f. 25—84 v [Rînduiala cîntării bisericeşti şi sinaxar pe tot anul].
f. 85—103 [Rînduiala Postului Mare].
f. 103—113 [Rînduiala sfintei Cincizecimi].
f. 113 v—114 [Arătare cum se urmează Apostolul şi Evanghelia sfinţilor ce să prăznuiesc].
f. 114—115 [Ordinea celor 8 glasuri].
f. 115—116 [Troparele Învierii pe 8 glasuri].
f. 116—118 [Troparele Născătoarei de Dumnezeu şi condacele zilnice].

ÎNSEMNĂRI PE MANUSCRIS

La f. 24 v. Kujbeda Prokopovič logofet i comendar. V mesto vsego dobra žičlivyj sluga hudšij i nepotrebnyj rab Grigorij vremenyj sožitelnik i pristnyj molitvenik v staričnyj podnožoe i sverštnik vlastnoju reka svoja. (Cuibeda Procopovici logofăt şi comendar. În locul a tot ce e bun binefăcătoare slugă rob rău şi nevrednic Grigorie convieţuitor vremelnic şi rugător de totdeauna [aduc ca dar aceasta schitului] Starîi, eu robul şi cel ce sînt de o vîrstă cu el cu mîna mea proprie).

La f. 84 v. Rok gdn ҂аҳма msţa ghen. 19 dnja Kuibeda tipograf. *Memento Imortalis*. Grigorii Zestrija Prokopovič logofetus vlastnoju rukoju svoeju sluga najniešij i moletvennik. Domine dulkedo. O pantokrator to est vsederžitel. (Anul Domnului 1641 luna ianuarie 12 zile Kuibeda tipograf. *Memento imortalis*. Grigorii din Strii Procopovici, logofăt, cu mîna proprie slugă supusă şi rugător. Domine dulkedo. Pantocratorul adică atotţiitorul).

La f. 118. Roc gdn ҂аҳма msţa fevruarija dnja a na dni mčnika Trifona. Česti vsjakoja dostojnomu stilelistva čestnomu počtennomu kir gsdnu otcu Grigoriu Prošovskomu toj pisanja, toj ustav v ruce ručvručit eja Grigorij Zestrija Kuibeda Procopovič logofet vlasnoju ruk. (Anul Domnului 1641, luna februarie, ziua 1, de ziua mucenicului Trifon. Vrednicului de toată cinstea sfinţitoare, cinstitului veneratului domn domn părintelui Grigorie Proşovscomu, această scriere, acest tipic, în mînă înmînează eu Grigorie de la Strii Cuibeda Procopovici logofăt cu mîini proprie).

ÎNSEMNĂRI ÎN ROMÂNEŞTE

f. 5 v—6 v. Savin vel banu l-am datu bisericii mele în Eaş la leto 7213 (1707) martie 1.

f. 40 v—41. Această carte iaste a besericii Savin vel ban.

f. 78 v. La al nostru cinstit şi prea iubit frate.

[Pe scoarţa interioară]: Astăzi H[risto]s pre înălţate Doamni. Pre înălţate Doamni făcut-am.

Doamne strigat-am către tine auzî-mă, ia amente glas rugăciunii mele cînd voi striga către tine auzî-mă Doamne. Să să îndrepteză rugăciune me.

POMELNICUL LUI SAVIN BANU [21]

a) Pamet Savina Bana, V leto ot zdani mira 7218 [22] iuli 8 poftorie săzdanie ţrkvi. A ot săzdanie ţrkvi lto 7188.

---

[21] Biblioteca Academiei R.S.R., Mss. slav. 79, p. 137. În manuscris partea întîia a pomelnicului este scrisă cursiv. Partea a doua, are numele în roşu. De asemenea, însemnarea marginală de modul de pomenire a ctitorului e tot în roşu.

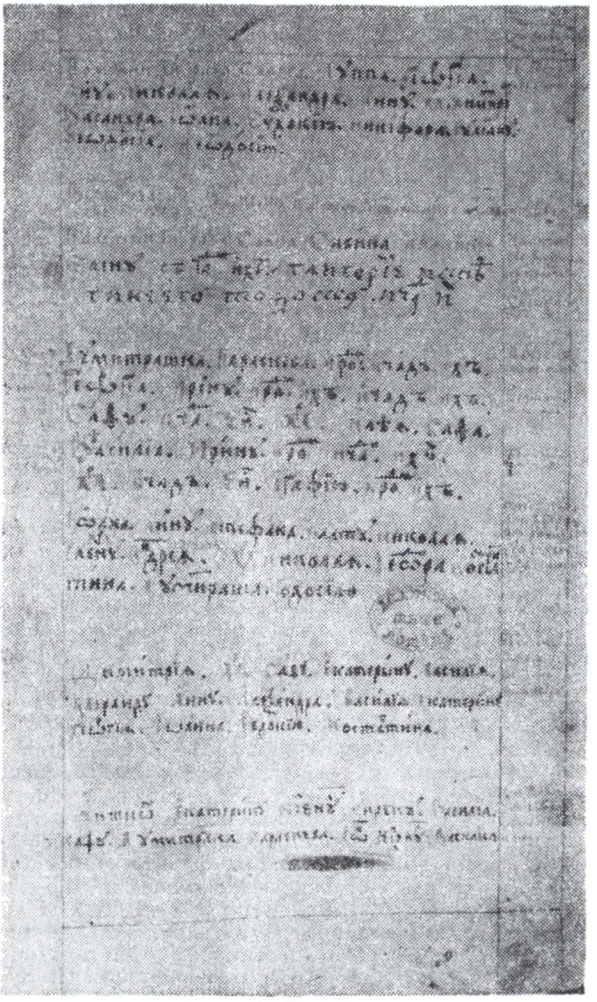
[22] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, 1959, vol. I, p. 104, a cetit, greşit, 7211 (1703).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Foaia de titlu a mss. slav 79 de la Biblioteca Academiei ce cuprinde și pomelnicul lui Savin Banu.

Pominanie sie, P. : Savina Bana Velikago Zemli Moldavskoj.
Pomjani gsdi blgorodnago raba svoego Savina Bana, i kneaginju ego Elenu s čjadi ih Grigoria i knjaginju ego Todosiiu i čjad ih.
Dumitraška, Paraskeviju rod i cjad ih
Gheorghia, Irinu rodi : i cjad ih — Šepteliča Šoldan
Saftu i cjad ej Maria, Ileea, Saftu
Vasilia, Irinu, rodi i cjad îh — Boguš Čavur
Maria i cjad ei, Agafiu rod ih
(Pomenirea lui Savin Banu, în anul de la zidirea lumii 7218 (1710) iulie 8, după o a doua rezidire a bisericii. Iar de la zidirea bisericii anul 7188 (1680).
Pomenirea aceasta P[anului] Savin, Banul mare al țării Moldaviei.
Pomenește Doamne pe nobilul robul tău, Savin Banu și soția lui Elena cu copiii lor : Grigorie și soția lui Teodosia și copiii lor.
Dumitrașcu, Parascheva părinții și copiii lor.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Mss. slav 79, f. 137 cu pomelnicul lui Savin Banu.

Gheorghe, Irina părinții și copiii lor — Șeptelici Șoldan

Safta și copiii ei Maria, Ilie, Safta.

Vasile, Irina părinți și copii lor — Bohuș Ceavur

Maria și copiii ei Agafia, părinții lor).

Însemnarea marginală a pomelnicului :

b) Na roždestvo Prečistoi Bti kolivo i paraklis Prečistoj Bți banu Savinu kaž roku doživot. (La nașterea Prea curatei Născătoarei de Dumnezeu, coliva și paraclisul Născătoarei de Dumnezeu, panului Savin, în fiecare an toată viața).

c) Za upokoj v subotu Lazarevu panu Savinu kolivo i provod veliki každogo roku do veki (Pentru cei adormiți ai panului Savin, în Sîmbăta lui Lazăr colivă și prohodul mare, în fiecare an pînă în veci).

•

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Aşadar, ultima cetate ortodoxă din Galiţia s-a putut menţine cu ajutor românesc exprimat în cele 48 moşii şi locuri ale mănăstirii Suceviţa[23] şi cele 13 sate şi vii din Moldova[24]. Prin aceasta, Ţările Române au adus contribuţia lor la susţinerea şi propăşirea ideii ecumenice ortodoxe. Donaţia lui Savin Banu şi a soţiei sale Elena se înscrie alături de alte ctitorii pentru ajutorarea ortodoxiei, pe care voievozii secolului XVIII au păstrat-o neatinsă pentru Schitul Mare.

Ca o mărturie a unităţii ecumenice ortodoxe stă manuscrisul aflat în Iaşi, care rămîne un bun cultural al relaţiilor bisericeşti româno-ucrainene şi un monument al scrierii slavone.

Original, Biblioteca parohială înregistrat sub nr. 106.

III. BISERICA DE PIATRĂ „DUMINICA TUTUROR SFINŢILOR" — BANU A MITROPOLITULUI IACOB STAMATE (1800—1900)

1. ACTELE ORIGINALE REFERITOARE LA ZIDIREA EI ŞI DIATELE DE ÎNZESTRARE

1799 martie 25. *Iacob Mitropolitul Moldovei împreună cu poporănii au pus bună cugetare să facă din nou, din temelie de piatră, biserica numită a Banului.*

Iacob cu mila lui Dumnezeu Arhiepiscop şi Mitropolit al Moldovii.

Facem ştire prin această carte a smerenii noastre că după cercetare ce am făcut trebuinţelor ce atîrnă de duhovnicească a noastră povăţuitoare păstorie; între altele aflat-am şi pentru o sfîntă biserică de aicea din oraşul Iaşii ce să numeşte biserica Banului unde să cinsteşte şi să prăznuieşte hramul Adormirii a preasfintei stăpînii noastre de Dumnezeu Născătoare şi pururea Fecioarei Mariei.

Că din multa învechire au agiuns foarte la proastă stare, încît au rămas numai să cadă şi de istov să să risipască spre a căreie căzută înnoire cugetînd noi pentru chipul cel cuviincios şi făcînd întrebare dumilor sale poporănilor a acelei sfintei biserici, ne-au arătat a nostru duhovnicesc fiiu dum[nea]lui cliucer Toma Stamati, că atît dum[nea]lui cît şi tot dum[nea]lor boierii mahalagii şi poporănii a acestei sfintei biserici *cu deobşte sfătuire* au pus buna cugetare ca să o facă de iznoao din temelie de piatră făcînd-o şi mai mare de cît au fost, atît cu a domnilor sale după putinţă cheltuială şi sîrguinţă cît şi cu putinciosul agiutoriu a altor de bine voitori şi făcători de bine pravoslavnici creştini şi iubitori de podoaba casii lui Dumnezeu la neagiungere trebuincioaselor cheltuele. Pentru aceasta dar, laudînd noi buna cugetare şi rîvna domnilor sale cea dumnezeiască spre o faptă aşa bună şi plăcută lui Dumnezeu, am zis de s-au făcut această condică pătrunsă cu găitan şi pecetluită cu pecete a sfintei mitropolii şi am poftit şi pe fratile chir Grigorie arhiepiscop Ierapoleos ca să-şi priimască asupra sa condica această, întrucare să treacă atît numele făcătorilor de bine a viilor şi a morţilor lor cu însuşi a dumilor sale mîna, cît şi cea ce fiiste carile au dat spre agiutorul zidirii ei, ca întru nestrămutat ctitoresc pomelnic spre a lor veşnică şi nemuritoare pomenire.

Deci pre toţi pe dum[nea]voastră boieri mahalagii şi de toată starea poporăni a acestii sfintei biserici şi pe toată obştie pravoslavnicilor creştini iubitori de faptă bună părinteşte cu Duhul blîndeţelor vă îndemnăm şi vă sfătuim, ca cu sîrguinţă şi cu inima curată să daţi milă şi agiutoriu la zidire a acestei sfinte biserici întru numele a preasfintei Maicii lui Dumnezeu, pentrucă a săvîrşi fiişti carile celo creştineşti şi evanghelicesti poronci este o faptă blagocestivă şi lucru vrednic de laudă, dar cu mult mai vrednic lucru de toată lauda şi coroana a

[23] D. Dan, *op. cit.*, p. 118.
[24] Idem, *op. cit.*, p. 123.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

toată faptele cele bune este cea către săraci scăpătați și cei lipsiți milostenie, aceasta mulțime de păcate acopere, suflete de moarte izbăvește și pe cei ce o săvîrșesc pre ea îi face să se fericească de însuși I[isus] H[risto]s izvorătorul milelor zicînd : că acie să vor milui, fericiți sînt cei milostivi ; milostenie asămănează pre om cu Dumnezeu și îl face pre acesta datoriu miluitoriului după zisa înțeleptului Solomon ; că cel ce miluiește pre săracul, împrumutează pre Dumnezeu, cu cît apoi mai vîrtos folositoriu de suflet este a se zidi sfintele și dumnezeeștile lăcașuri unde zioa și noapte, se înalță sfintele rugăciuni și jertfelo celea fără de sînge către înduratul Dumnezeu pentru păcatele norodului, sfîntindu-i pre ceia ce iubesc podoaba casei sale și proslăvindu-i cu dumnezeiasca a sa putere, iarăși după înțeleptul Solomon, carele după ce au zidit biserica Ierusalimului zice că de acum cu adevărat va locui Dumnezeu pre pămînt cu oamenii, de vreme ce ceriul și ceriul ceriului nu-i sînt destule și apoi rugîndu-se mai zice să fie ochii lui deschiși spre casa aceasta zioa și noaptea ca să audă rugăciunea robilor săi cu care se roagă și cererile lor să le asculte. Ci dar, pentru această milă și agiutoriu ce vit face la zidire acestii sfintei biserici, nu numai în viața aceasta înmiită plată vit avea de la H[risto]s Domnul izvorîtorul milelor, ci și în cea viitoare veșnicii împărății sale ceii cerești părtaș vă va face, aflîndu-vă milostenie în palma giudecătorului, la zioa cea mare a răsplătirilor bucurîndu-vă și veselindu-vă că numile vostru va fi scris și în ceriuri în cartea vieții a căruia bun dar, bogată milă și blagoslovenie smerenii noastre să fie cu voi cu toți amin.

1799 martie 25.

Iacov Mitropolit Moldavii *.

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu nr. 1526, f. 1—2.

Pisania din 1800.

„Această sfîntă și dumnezăiască biserică unde se cinstește hramul Duminica Tuturor Sfinților [1], făcută în zilele luminatului Domn Constantin Alexandru Ipsilant, voievod, din nou s-au zidit cu osteneala și cheltuiala preosfințitului Kirio Kir Iacob Stamate arhiepiscop și Mitropolit Moldoviei, și cu agiutoriu a multor celor iubitori de faptă bună pravoslavnici creștini cine cu cît Dumnezeu i-a luminat spre a lor veșnică pomenire și de acum cu umilință vă rugăm pre toți pre voi pravoslavnici creștini ce-mi urmați și vă îndemn ca să fiți iubitori de faptă bună pri cît s-ar pute să vă depărtați de deșertăciunile cele vremelnice și pierzătoare de suflet și să alergați cu dragoste și cu umilință din tot sufletul spre agiutoriul și podoaba sfintelor și dumnezăeștilor biserici pentru a voastră veșnică pomenire pentru care și înmiită plată veți ave de la Hristos Domnul izvoritoriul milelor și atotțiitoriu, Let 1800 (s-au zidit de arhitectonu Herr Leopold".

Pisanie cu litere chirilice săpate în piatră, zidită deasupra ușii de la intrare în pronaos.

1800 aprilie 1, Iași. *Carte de blestem a mitropolitului Iacob al Moldovei privitoare la împresurarea locului bisericii Banu.*

Iacob cu mila lui Dumnezeu arhiepiscop și mitropolit [al] Moldovei. Facem știre că prin jaloba ce au dat către măria sa Vodă [Constantin Alexandru Ipsilante] ctitorii și poporenii bisericii Banului de aici din Eși, au arătat că sfînta

* Folosim prin consens forma literară a numelui său, așa cum am întîlnit-o în lucrările care îl citează, deși el a iscălit, deseori, cu fonetismul moldovenesc de epocă, Iacov. Și numele de familie apare ortografiat atît Stamati cît și Stamate.

[1] Anterior, în 1798 decembrie 10, mitropolitul Iacob Stamate sfințise paraclisul din Palatul mitropolitan, „isprăvit cu toată osîrdie și cheltuiala preosfinției sale", care avea, de asemenea, hramul „Duminica tuturor sfinților", Cf. BAR mss. A 1580, p. 615.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

biserică fiind cu totul putredă şi slabă, cu ajutorul lui Dumnezeu voiesc ca să se facă din piatră şi pentru locul ce au avut sfînta biserică din vechi cel mai mult să află împresurat atît de dum[nea]lui Ioniţă Canano i de dum[nea]lui banul Grigore Başotă cît şi despre locul lui Vîrnav, luîndu-le şi o uliţă Strîmbă, care era din vechi, au cerşit ca să-şi scoată locul numitei biserici de sub împresurarea ce se afla, cum şi uliţa cea Strîmbă de către cine iaste cuprinsă.

Pentru aceia s-au rînduit de către măria sa vodă, pe dum[nea]lui Ioan Cîrstea biv vel stolnic i pe Barbu Tîrşoianu şi pe Gheorghe Teutul vornici de poartă ca să meargă la starea locului şi adunînd pe toţi megieşii şi împrejuraşii cu toate scrisorile ce vor fi avînd, faţă fiind ctitorii şi poporenii numitei biserici să facă cea cu mai amănuntul cercetari ca să afle atît locul bisericii pînă unde merge, cît şi de uliţa Strîmbă pe unde au fost şi să le hotărască.

Dar spre descoperirea adevărului s-au cerut şi de la noi această carte de blăstăm asupra tuturor acelora care vor fi ştiind [de] locul bisericii pînă unde merge şi uliţa Strîmbă unde au fost şi nu vor mărturisi adevărul, cum şi asupra celora ce vor avea niscaiva scrisori spre îndreptarea bisericii şi nu le vor scoate ca să-s descopere adevărul;

Unii ca acei [le] zicem şi că din viaţa lor, de ostenelile lor, de sudorile lor, de chiverniselele lor, şi dobitoacele lor, parte să nu aibă, ci ca pravul cel din drum toate să fie întru pierzare şi pieire, de toate ale lor cele văzute, ca de averea dreptului Iov diavolul să-s atingă, oftînd şi tremurînd tîrîndu-se pe pămînt, ca Cain să fie în toată viaţa lor, moştenind lîngă aceste bubele lui Ghiezi şi zugrumarea Iudei vînzătorului, femeile lor să rămîie văduve şi copiii lor săraci şi cerşetori şi lipsiţi de tot de milă, de procopseală în toată viaţa lor şi în grabă judecata a lui Dumnezeu să-i ajungă la cele văzute de ochii lor.

Iar de vor mărturisi adevărul în frica lui Dumnezeu atunci să fie slobozi de blestemurile acestea şi să fie iertaţi şi blagosloviţi, amin.

1800 apri[lie] 1.

Iacob mitropolitul Moldovei.

Original, mss. pe hîrtie, cu iscălitura autografă. Arhiva parohială, se păstra în altar.

1800 octombrie 12. *Hotarnica cimitirului bisericii Banului de pe uliţa Strîmbă, în care se arată hotarnice din 7244, 7275 şi 1792.*

Prin luminata ţădulă a prea înălţatului nostru domn, măria sa Constantin Ipsilante voievod, fiind orînduiţi ca să orînduim locul bisericii Banului din Eş, arătînd ctitorii şi poporenii, că locul ce l-a avut biserica din vechi cel mai mult s-ar fi aflînd împresurat atît de dum[nea]lui spătar Ion Canano şi dum[nea]lui ban Grigore Başotă, cît şi despre locul lui Vîrnav, luîndu-le şi o uliţă care n-ar fi fost drum vechiu numindu-se uliţa Strîmbă.

După poruncă au mers la faţa locului faţă fiind toţi megieşii a aceştei biserici, adică dum[nea]lui ban Grigore Başotă şi dum[nea]lui Şerban Constantin Canano ce se megieşeşte cu locurile la marginea ţinterimului ce din gios, cît [şi] Gavril vecinul dum[nea]lui spătar Ion Canano ce se megieşeşte cu locurile la marginea ţintirimului ce din sus, iar capătul ţintirimului de la deal se megieşeşte cu uliţa Sîrbească şi capetul tintirimului de la vale se megieşeşte cu uliţa Strîmbă. Şi întrebînd întîi pe ctitorii bisericii de are biserica scrisoare, au răspuns că n-are nici o scrisoare, că de vor să fie, din întîmplările vremurilor s-au prăpădit.

Apoi am cerut la dum[nea]lui ban Grigore Başota ca să arate dum[nea]lui scrisorile pe locul ce-l are şi dum[nea]lui între alte scrisori au arătat şi hotarnica din 7275 iunie 29, făcută de Alexandru Hagiul vornic de poartă şi de Ioniţă Iancu diac, întru care să coprinde măsura locului şi în lung şi în curmeziş şi arată că marginile şi cè din gios şi [cea din sus] a ţinterimului bisericii sînt cîte treizeci stînjeni. Şi dîndu-se locul în curmeziş precum îi scrie hotarnica, l-a dispărţit dinspre locul bisericii, iar lungul marginii cei din sus dinspre biserica din

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

uliţa Strîmbă şi pînă la locul al sulgerului Vîrnav nu l-a găsit de treizeci de stînjeni după cum îi scrie hotarnica, ci l-a găsit stăpînind treizeci şi şase stînjeni şi patru palme.

La sulgerul [Vîrnav] hotarnică în măsură nu a găsit, zicînd că nu are, ce am găsit un hrisov de la măria sa Alexandru Constantin voievod, prin care întăreşte răposatului stolnic Dumitrache Vîrnav ca să-şi stăpînească casa cu locul cît îl are îngrădit. Însă măcar că gardul s-au stricat, dar ne-au adeverit că gardul casei s-a făcut al doilea, tot pe urma celuilalt şi pentru aceasta au rămas ca să judece luminatul divan, de se cade sulgerul Vîrnav a sări peste gardul ce-i întăreşte hrisovul şi a merge la hotarnica dum[nea]lui ban Başotă, sau de nu i se cade. Iar pentru burduv ce era în grădina dum[nea]lui sulger Vîrnav, acela însă de voia dum[nea]lui a lăsat afară din grădină, ca să fie a bisericii, spre îndreptarea ţinterimului. Şi aşa îndreptîndu-se marginea cea de gios a ţinterimului dinspre locul dum[nea]lui banului Başotă şi dinspre locul dum[nea]lui sulger Vîrnav, am şi măsurat-o şi au ieşit din uliţa Sîrbească şi pînă în uliţă Strîmbă, *patruzeci şi nouă stînjeni şi patru palme.*

Am cercetat şi scrisorile domniilor sale boieri ca Ioniţă şi i s-a văzut că au cuprins în ogradă cinci locuri şi la v[re]o două locuri [are] scris şi hotarnică. Dar ca să-i adeverească din scrisoare punînd cu adevărat äste [la] despărţire printre locurile domniilor sale şi printre ţinterimul bisericii nu s-a putut adeveri, ci după mărturisinţa unui Văsiian călugăr, feciorul unui popă Ion Banul cea fost la această biserică, carele este la vîrsta de şasezeci ani şi mai bine, au primit şi dum[nea]lui, spătar Ion Canano de au mai dat ore-şi care [stînjeni] din ograda dum[nea]lui şi primindu-se şi [de] ctitorii, s-au îndreptat şi marginea cea de sus a ţinterimului, care s-au şi măsurat din uliţa Sîrbească pînă în uliţa Strîmbă şi au ieşit *treizeci şi şapte stînjeni.* Am măsurat şi capătul ţinterimului dinspre uliţa Sîrbească din locul dum[nea]lui spătar Ion Canano şi pînă în locul dum[nea]lui banului Grigore Başotă şi au ieşit *cincizeci stînjeni.* Am măsurat şi capătul de la vale, din locul dum[nea]lui spătar Ion Canano şi pînă în locul dum[nea]lui sulger Vîrnav şi au ieşit *douăzeci şi şase stînjeni* şi aşa nemai rămîind nici o pricină pentru ţinterimul bisericii Banului, l-am şi stîlpit cu opt pietre în cele patru colţuri, puind cîte două pietre în fieştecare colţ. Iar pentru împresurarea uliţei Strîmbe dintre hotarnica din 7244 aprilie de la Toader Stîrce, Mihalache şi Ion Cocoranul vornici glotnici, au arătat că pe Gheorghe Gherasim cum şi după mărturisirea lui Samson călugărul, s-au găsit împresurat atît despre o căsuţă a bisericii, cît şi despre grajd şi un bordeiu al dum[nea]lui spătar Ion Canano, pentru care a răspuns vechilul că a zis însuşi dum[nea]lui spătar [că] li va ridica şi va deschide uliţa, fiindcă dintr-acea pricină orişicine se împresură [cum] şi locul dum[nea]lui clucer Toma Stamate.

Dispre uliţa Strîmbă, să mai împresoară uliţa şi despre dum[nea]lui spătar Şerban Canano, precum se arată şi la hîrtia ce am făcut. Au mai arătat că pe Gheorghe Gherasim şi altă mărturie hotarnica din 1792 octombrie 25 de la Andrei Mogîlde şi Ştefan Ciogole vornici de poartă, întru care se arată că hotarnica cea veche [din 7244], dar nici o urmare după dînsa nu face, ce au hotărît, cum li s-au părut împresurat şi pe uliţa Strîmbă numind-o uliţă, fără să caute urmare cea înapoi cît este de largă printre locul sulger Vîrnav şi pintre locul sulger Ion Bran. Deci întru acest chip aflînd, am dat această hotărîre la mîna ctitorilor bisericii.

Let 1800, octomvrie 12.

Ion Teutu sulger

Barbu Tîrşoianu pitar

Pe verso: Hotarnica locului bisericii ce s-a numit al Banului, pe uliţa Strîmbă. 1800, octomvrie 12.

Notă: După desfiinţarea cimitirului bisericii la 1870, pe teritoriul fostului cimitir s-a construit, la 1893, actuala clădire extinsă a Liceului Naţional.

Original, mss. pe hîrtie. Arhivele Statului Iaşi, Fond Biserica Banu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1801 aprilie 8. *Ion Cioclu cu soția Sămina vînd casa lor din Tîrgu Frumos lui Sava starostelui de ciocli drept 90 lei.*

Adică eu Ion cioclu împreună cu soția me Sămina dat-am adevărat și bine încredințat zapisul nostru la mîna dum[nea]lui jupînului Sava starostelui de ciocli, precum să-s știe că de nimene siliți nici asupriți, ci din a noastră bună voie, am vîndut domniei sale o casă cu locul ei, aici în Tîrgu Frumos în muchea dealului dinspre Crivești despre răsărit, cu un loc [ce a fost a lui] Dumitrache Sturza pe care cuprinde *fața* locului 21 stînjeni adică douăzeci și unul stînjeni și *dosul* 21 stînjeni, iar *lungul* [începe] din drumul mare ce merge la Neamț păr în drumul din dos spre miază noapte ce să suie de la fîntîna Moviliței la deal spre apus, alăturea cu ograda [bisericii] sfîntului Neculai despre amiazăzi și merge tot la deal alăturea cu poarta ogrăzii preutului Mihalache și dă în drumul Neamțului la colțul ogrăzii Scutarului și tocmală am avut cu dum[nea]lor ca să 'dee 90 lei adică nouzeci lei, pe care bani i-am luat deplin în mîinile noastre și dum[nea]lor de acum înainte să aibă a stăpîni numita casă, ca pe o dreaptă a lor moșii atît dum[nea]lor cît și copiii dum[nea]lor sale, nepoții și strănepoții dum[nea]lor sale în veci. Și oricine din neamul nostru s-ar scula spre răscumpărare a acestei case ori la ce judecată ar merge, să nu li se ție în seamă.

Și pentru mai adevărată credință am pus degitele.

1801 apr[ilie] 1

Eu Ion Cioclu vînzătorul am pus degetul
Eu Sămina vînzătoarea am pus degetul. Eu Istrate Cojocaru sînt martor.
Eu Ion Bordei cumnat vînzător am pus degetul.
Eu Aniță soră vînzătoarei am pus degetul. Eu Lungu Cioclul sînt martor.
Eu Pătru Teian sînt martor. Eu Ioniță sînt martor.
Eu Gavril Croitorul sînt martor. Eu Gligori Casapu sînt martor.
Gavril Căpitan
Eu Nichita Tătaru sînt martor.

Și eu Toader Noroce am scris cu zisa numiților de mai sus vînzători.

Original, Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

1802 iunie 7. *Sava staroste de ciocli din Tîrgu Frumos face danie 3 case bisericii Banu din Iași.*

Adică eu, Sava staroste de ciocli din Tîrgu Frumos, împreună cu soția me Maria, dat-am adevărat și încredințat zapisul nostru la precinstita mîna preosfinției sale părintelui Kiriu Kir Iacob mitropolit Moldovii, precum să se știe că avînd eu două case drepte a mele, dreaptă a mé agonisită și cumpărătură, după trei zapise ; unul din leat 1792 mart 24 și altul din 1797 mart 20 și altul din 1801 april 8 și cu toate cele cu sînt făcute pe lîngă dînsele cu ogrăzi, cu grajduri cu pivnițe de piatră și de lemn și cu toate cele ce și de aice înainte ajutîndu-mi Dumnezeu și mai lungindu-mi viața voi face pe lîngă dînsele aici în Tîrgu Frumos, de nimeni silit, 'nici asuprit ci de a me bună voie, pentru sufletul meu și a părinților mei și a soției mele, le-am dat danie cu toate cele găsite făcute și se vor face pe lîngă dînsele și cu tot locul lor după cuprinderea scrisorilor arătate, le-am dat danie și afierosire sfintei biserici de aice din Eși unde se prăzmuiește hramul Duminica tuturor sfinților, ce din vechiu s-au numit a Banului, pentru ca în veci să fie cu tot venitul.

Însă cu această tocmeală, ca în cîtă vreme îmi va da Dumnezeu viață de aice înainte, tot eu să aibu a le stăpîni, a le lua venitul și a mă folosi de la dînsele în viața mea și să aibu a da la sfînta biserică aceasta, ce s-a numit mai sus a Tuturor sfinților, batic pe tot anul cîte 20 lei bani la ziua hramului pînă la

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sfîrșitul vieții mele. Dar după moartea mea să rămîie cu totul și de istov a sfintei biserici de mai sus numite, cu toate cele ce se vor afla pe lîngă dînsele făcute cele nemișcătoare precum spre săguranție acestei danii a mele și afierosire am dat și cele trei scrisori mai sus pomenite la preacinstita mînă preosfinției sale [Iacob], ca să stea împreună cu zapisul mieu acest de danie la sfînta biserică, ori la mîna epitropilor ei ce vor fi rînduiți de preosfinția sa [mitropolitul Iacob].

Această danie a mè și afierosire ce am făcut acestei sfinte biserici, atît feciorul meu ce-l am de la femeia mè cea dintăi ce au murit, de la Ioana, anume Toader fiindcă au eșit un om fără de ispravă și neascultătoriu cu totul povățuirilor melę cele părintești, cît și oricine din alte neamuri ale mele, să nu aibă treabă de a se amesteca sau să cuteze a strica, căci este făcută cu voia mea și spre încredințare precum mie mi s-a dat de către preosfinția sa părintele mitropolitul [Iacob] însemnarea în scris pentru ca să se știe ce am să dau pe tot anul la sfînta biserică în cîtă viață voi avea și le voi stăpîni aceste [case], așa și eu am dat zapisul mieu acesta de danie la precinstita mînă preosfinții sale spre a fi în veci statornică și neclintită. Și pentru mai mare credință neștiind carte, mi-am pus numele și degetul.

1802, iunie 7.

Eu Sava staroste de ciocli din Tîrgu Frumos adevărat că am dat danie cu toată voia me.

Eu Maria soția Savei staroste adevărat [am dat danie].

Ion protopop [de] Cîrligătură martur.

Original, Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

1802 iunie. 7, *Iacob Mitropolitul Moldovei confirmă primirea a trei scrisori privitoare la două case donate de Sava, starostele de ciocli din Tîrgu Frumos, Bisericii Banu.*

Fiindcă Sava starostele de ciocli din Tîrgu Frumos carele de nime silit, nici asuprit, ce de bună voe au făcut danie și aferosire sfintei biserici de aici din Iași unde se prăznuiește Duminica Tuturor Sfinților,

două case a lui cu tot locul lor după cuprinderea a trei scrisori, una din leat 1792, mart 24 și alta din 1797, mart 20 și alta din 1801, april 8 și cu toate cele ce sînt făcute pe lîngă dînsele, cu ogrăzi cu pivniță de lemn de piatră și cu cîte a mai face de acum înainte, cu zapis de danie dintr-acest an 1802, iunie 7 și cu tocmală ca aceasta, ca în viața lui cît a trăi tot el să le stăpînească acele și să să folosească de la dînsele în viața lui, iar după moartea lui să rămîie apoi de istov a bisericii și că pe tot anul cît a trăi să aibă a plăti la numita biserică cîte 20 lei baticul. Precum el a dat la noi zapis de danie, împreună cu numitele scrisori de mai sus, așa [și] noi am dat la mîna lui scrisoarea noastră, aceasta să fie spre încredințare.

– 1802, iunie 7.

Iacob Mitropolitul Moldovei.

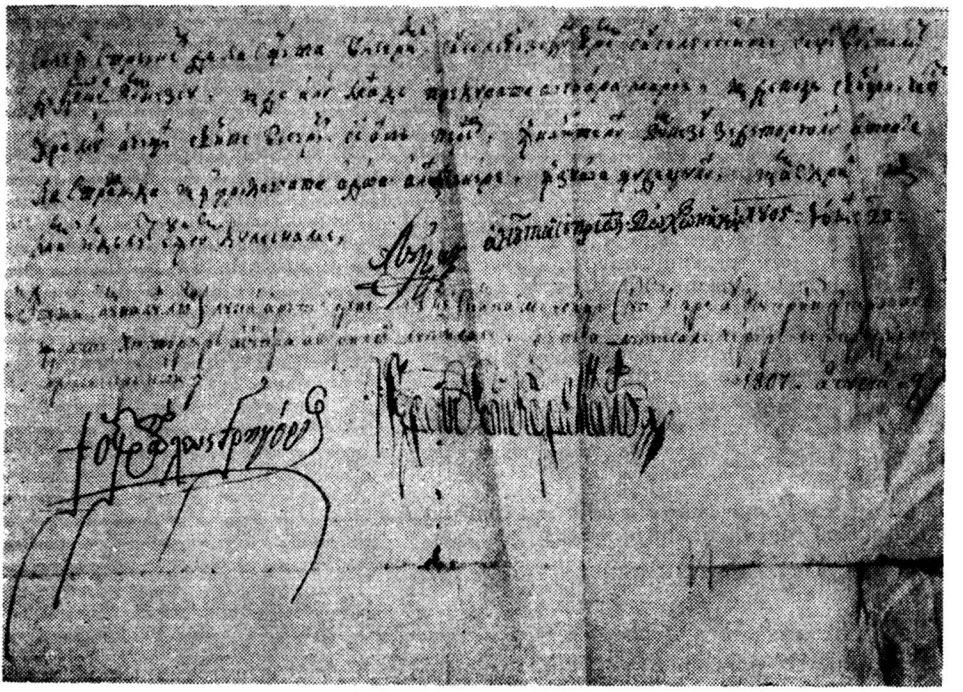
Original. Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

1805 iunie 22. *Diiata lui Luca Banu prin care dispune de averea sa mișcătoare și nemișcătoare, dăruind bisericii Banu casă, patru pogoane de vie și 1500 lei*

În numele Svintei Troiță

Eu robul lui Dumnezeu Luca, ficiorul Protopopului Ioan Banul, scriu și mărturisesc cu această diiată a me, că aflîndu-mă eu în vîrsta bătrîneților și adeseori în feliur de boale și cugetînd ca nu cumva fără de veste să vie asupra me acel

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro



Iscălitura lui Luca Banu pe diata sa din 1805 iunie 22.

înfricoşat ceas al morţii ne avînd eu ficiori din trupul meu, şi ca să lipsească pricinile dintre neamul şi rudeniile mele, îndemnatu-m-am a scri această diiată, fiind eu întru toată întregime şi liniştire minţii mele întru care fac rînduială atîta pentru cele ce las, să să dè dintru ale mele, pentru sufletul meu şi a părinţilor mei cît şi celea ce las nepoţilor şi altor rudenii a mele.

Iară cele ce las pentru sufletul meu sunt aceste : patru pogoane de vie în dealul Miroslavii pe moşie Mănăstirii Gălăţii ce le am cumpărat eu de la Avadic Arman, le dau svintei Biserici a Tuturor Svinţilor ce ne numeşte Banul.

Pentru casa me ce este peste pod drept altariul Bisericii, care este locul doăzeci şi şase de stînjeni gospod, din locul nepoţilor mei pîn-în locul lui Necolai *camarasul de izvoade, alături cu podul dupe cum pre larg arată hotarnica şi* lungul spre Prepodobna Parascheva, această casă cu locul ei o las în epitropie svintei Biserici a Tuturor Svinţilor cu acest chip : chirie ce se va lua de pe această casă, să se facă în patru părţi şi o parte să ie Sfînta Biserică a Tuturor Svinţilor, a doa parte să iea nepotu meu Ioan feciorul frăţini-meu lui Vasieanu şi să-i împartă în două cu nepoţii săi feciorii Marii, a treie parte să ie Ioan şi Iordachi i Mihalachi ficiorii frăţini-meu lui Grigorie, a patra parte să se de Marii fata popii Cocii pe care au crescut-o nepoata Zoiţa, de suflet, şi dupe a lor săvîrşire vor lua şi feciorii lor, tot cu această rînduială, iar de să va întîmpla vre o primejdii caselor sau să vor răsipi, ori ce binale s-ar faci pe acest loc, asemene să să împărtăşească cu toţii, iar dupi săvîrşire acestor nepoţi va rămîne locul a Svîntei Biserici nestrămutat în veci, ne mai amestecîndu-se nimene din neamul meu să cei ceva de la Svînta Biserică.

Patru pogoane de vie ce sînt alături cu vie ce o dau Bisericii, aceste le dau lui Ion şi lui Iordache şi lui Mihălache, ficiorii frăţini-meu lui Grigori să le stăpînească ei cu bună pace dispre ceealanţi nepoţi, însă cu trii firte de vie ce le au rămas lor de la tatăl lor şi le-am stăpînit eu pînă acum, pentru alte rămăşituri, ce le-au rămas de la părinţii lor, toate s-au dat Zoiţii surorii lor cum şi

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pentru patru sute lei ce le-au mai rămas de la părinți, s-au dat la patru frați cîte una sută lei, adecă Zoiții și lui Ioan și lui Iordachi și lui Mihalachi după cum pre larg arată săneturile lor de banii ce au luat de la mine. Pentru alte rămășituri de clironomie de la nepoata Zoița n-au rămas, și ce au rămas s-au dat Marii fetii popii Cocii, pe care au crescut-o Zoița, pe cari să nu o supere nimene din nepoții mei să cei rămășituri de a nepoatei Zoiții, cum și a mele rămășituri iarăși Marii le dau, adecă, strai, așternuturi, arămuri și altilea ce or fi toate ale ei să rămîi, nepoții mei întru nimică să nu o supere să cei din rămășiturile mele, fiindcă au slujit casăi și au crescut-o nepoata Zoița rămînînd ea fată săracă și străină.

13000 lei Adică treisprezece mii lei să se dè pentru sufletul meu și a părinților mei dupe cum le orînduiesc eu într-această diiată însă :

Lei

1500 — La Biserica Tuturor Svinților.
500 — La Mănăstire Neamțul.
500 — La Mănăstire Agapie.
500 — La Mănăstire Rîșca.
500 — La Văratec la călugăriță.
500 — Nepotului Ioan, feciorul frățîni-meu lui Vasiean.
500 — Nepoților mei, feciorii Marii ce au ținut-o Năstas nepotul armașului Ștefan Vărzar.
1500 — Nepoților mei Ioan, Iordachi i Mihalachi feciorii frățîni-meu lui Grigorie.
1000 — Marii, fata popii Cocii ce au crescut-o nepoata Zoița, hacul ei.
400 — Nepoatii Saftii ce o ține Sava stolnic.
300 — Nepoatii Zoiții fata Nicolai Corbul.
300 — Nepoatii Roxandii ce o ține Gheorghi Crav.
3500 — Pentru toate grijile pînă la 3 ani.
1500 — Epitropilor pe carii va lumina Dumnedeu să se ostenească să mă îngroape și să-mi facă și grijile dupe datorie creștinească pînă la trei ani.

13000 — Adică treisprezece mii lei, iar alți bani ce or mai rămîne să se dè la feti sărace milostenie și la case scăpătate, după cum or socoate epitropii mei.

Epitrop las pe preasfinția sa vlădica Grigorie Ierapolios i pe d-lui pitar Iordachi Iurașco. Și la toate să se urmeze dupe cum arată mai sus, iar nepoții mei să fie mulțumiți că nici o strîmbătate nu le-am făcut, ce dintru ale mele le las, iar cine va sminti dintre aceste ce las mai sus casele sau viea să le înstrăineze de la Sfînta Biserică, sau să le vîndă dupe vreme sau să le schimbe, să fie blăstămați de Domnul Dumnezeu și de a lui Maică pre curata fecioara Maria și de toți Svinții ce iaste hramul acestei Sfinte Biserici, să aibă pîrîși înainte lui Dumnezeu ziditorului a toate la strașnica și înfricoșata a doaa lui venire, în zioa județului ; și am scris și m-am iscălit însumi cu mîna me.

1805 — iunie 22

Luca Banu, Anăstase preot duhovnicu.

Însuși dumnealui logofăt Luca arătîndu-ne cea neschimbată voință supt care au cuprins într-această diată hotărîrea asupra averilor dumisale, dupe a dumisale cerere se încredințează de către noi.

1807 august 9

† O Ierapoleos Grigorios. Gherasim Episcop Romanului.

Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu.

1799 martie 25 — 1802 decembrie. *Danii în bani și obiecte făcute pentru zidirea bisericii Banu*

Lei 1 000 [Mitropolitul Iacob] la piatră și la var din partea noastră pentru pomenirea părinților noștri. *Morți :* Episcop Pahomie, ieromonah

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Lazăr, Toader, Ioana, monah Mihail și tot neamul lor ; arhiepiscop Gavriil, Grigoraș și cu tot niamul lor. *Vii :* arhiepiscop Iacob și cu toții frații săi.

Lei 2 275 de la răposatul Grigoraș logof[ăt] di pi piatra ce s-a luat de la Păldoi logof[ăt] [p. 6v].

Lei 2 150 i-au dat logof[ătul] Luca [Banul], adică doi mii o sută cincizăci lei, *viu.*

Morții lui :

Ierei Ioan, Safta ;	shimonah Vasilie *
Ierei Grigori, Safta ;	Erei Ioan *
Lupul Costandin ;	Catrena *
Iordachi, Costandin ;	Maria *
Zoița, Daniil și tot neamul	Gavriil, Safta, Catrena, Mihalachi și tot neamu loru *

* [adaos ulterior]

Lei 1 600 Ioan Chește. *Morți :* Petre, Catinca și tot neamul lor. *Vii :* Ioan, Ileana cu tot neamu lor [f. 3v].

Lei 1 500 monahia Mariina și tot neamul ei.

Morți

Costandin	Alecsandru	Ioan
Safta	Catrina	Catrina
Lupașcu	Neculaiu	Bălașa
Safta	Ștefan	Dimitrachi
Crăstina	Șerban și tot neamul lor	monahia Salomie

Lei 600 Căminar Ioan Bașotă, Ioan, Ileana, fii și tot neamul. *Morți :* monah Clement, Safta, Ecaterina.

Lei 500 Ban Grigoraș Bașotă. *Vii :* Grigoraș, Ilinca și fiii lor. *Morți :* Constantin, Safta, Anița cu tot neamul lor.

Lei 500 Ieromonah Ioasaf Bogdănianu. *Morți :* Solomon Bărlădeanul, Ana și tot niamul.

Lei 500 de la d-lui hatman Todirașcu Sturza din vînzarea straiului răposatului [f. 21].

Lei 500 Ierodiiacon Calinic proin egumen Bogdanei. *Vii :* Sandul iereu, Calinic ierodiacon și tot neamul. *Morți.* Petre ierodiacon, Safta, ieromonah Ștefan, monah Pahomie, ieromonah Ilarion cu tot neamul lor.

Lei 500 Toma Stamati, clucer, epitrop, la 1802, iunie 8.

Lei 500 Logofăt Dragachi Dăpasta. *Vii :* Dragachi, Petrachi, Caneva, Ecaterina și tot neam.

Lei 300 Toma Stamati. *Vii :* Onofrei monah, Toma, Zmaranda și fiii lor. *Morți :* Ioan și tot neamul lor, Grigorii și tot neamul lor.

Lei 200 la 5 aprilie 1800 [a dat fără însemnarea numelui] : *Vii :* Vasile, Smaranda, Safta, Maria. *Morți :* Iordache, Vasile, Safta, Lăscarachi, Ilii, Anița, Ruxanda.

Lei 200 Chiril arhimandrit. *Morți :* iereu Neculai, Safta, ierei Ioan-Ilinca, ierei Vasile-Anastasie și fiii lor.

Lei 200 Eustatie Altini, zugravul. *Vii :* Sărago cu tot neamul lor. *Morți :* Neculai.

Lei 200 de la epitropii răposatului hatman Lascarachi.

Lei, 200 *Vii :* Paharnicul Sandu Sturdza, Sandul, Sultana, Costachi. *Morți :* Sandu, Safta, Ioan, Voichița, Zoița, Măriuța.

Lei 200 Venedic protosinghel.

Lei 200 Arsenie arhimandrit.

Lei 200 Zoița Balș.

Lei 200 Vasile Grigore [f. 23 v].

Lei 175 Monahia Elizabeta stareța m-rei Socola.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Lei 100 a dat Măria sa Vodă la zidirea bisericii [f. 17 v].
Lei 100 a dat cocoana Maria [f 18].
Lei 100 *Vii :* Cole, Costina, Mihale, Parascheva, Chirena cu tot neamul. *Morți :* Ștefan, Mice, Goța, Costina, Anghelușa, Naom, Dimitrie, Nicul, Chirena, Nastul, Theot, Coste, Iancu, Ana cu tot neamul lor.
Lei 100 Adică una sută lei maica Epracsie shimonahia Gosan.
Lei 100 Am dat o sută de lei Alexandru cu tot neamul meu.
Lei 100 Am dat eu Maria Costandin.
Lei 100 Adică o sută de lei a dat d-lui Comisul Grigori Tufăscu, iulie 17.
Lei 100 Ierei Enăcachi protopop Mitrop[oliei], Costandin și tot neamul lor. *Morți :* Gherasim, ierodiacon Gheorghe.
Lei 100 Toader Balș spat[ar] prin mîna părintelui Ierapoleos Grigore. *Vii :* Toader, Năstăsica, Grigori. *Morți :* Grigorie, Zoița cu niamul și fiii lor, Maria, Catrina, Maria.
Lei 100 Panait Kazămir la mai 10 [1800]. *Vii :* Panaite, Marie, Gheorghe, Grigore, Mihai, Alexandru. *Morți :* Marie, Alexandru.
Lei 100 Iordachi Roset, vist[iernic].
Lei 100 Zoița, paharniceasa.
Lei 100 Ioan Chișcu.
Lei 100 Smaranda Hristu păhar[niceasa]. *Vii :* Enachi, Ancuța, Smaranda.
Lei 100 Lavrentie arhiereu ; Macarie ieromonah.
Lei 100 Iordachi Iurașcu. *Vii :* Iordachi, Paraschiva, Ruxanda, Neculai, Catrina, Neculai, Marie și fiii lor. *Morți :* Bălașa.
Lei 100 monahia Hristina.
Lei 100 Iordachi Panaite.
Lei 100 Pitar Șărban. *Morți :* Bratu, Ancuța, Mărica, Varvara, Safta, Ioan, Simion, Catinca. *Vii :* Șărban, Ecaterina, Costache, Ștefan, Sandu.
Lei 75 Ieroshimonah Ioachim cu tot neamul lui.
Lei 71 Adică șapte zeci și unu lei, au dat Mihai și tot. iulie 17.
Lei 60 Toader, Nastasia, Maria, Zoița Hermezaki.
Lei 50 Andronachi Donici, ban. *Morți :* Costantin, Bălașa, Constantin, Safta. *Vii :* Andronachi, Smaranda cu tot neamul, Safta.
Lei 50 Vasile Iancu, sardar.
Lei 50 Toader Balș.
Lei 50 Nectarie arhiereu al Sardelor.
Lei 50 Nicodim, arhiereu de Sinadon.
Lei 50 Iereu Ștefan ot Ștefănești cu preuteasa Paraschiva.
Lei 50 Constantin Balș, logofăt.
Lei 50 Ieroshimonah Vasilie Dînga ot mănăstirea Neamțul.
Lei 50 A dat la meremetisire bisericii Eufrosina... cu fiii ei.
Lei 50 Ioasaf monah.
Lei 50 Grigoraș Kaliachi.
Lei 50 Zamfirachi stolnic ; Grigoraș Sturza vistiernic.
Lei 50 Gheorgachi Sumere ban și Bălașa.
Lei 40 Marie Durac. *Morți :* Neculai, Anița, monah Sofronie, Mărica, Ion, Irina, Alexandru, Ion și tot neamul.
Lei 40 Ierei Ioan cu tot neamul lor, neamul ot Tîrgu Frumos.
Lei 40 Partenie arhiereu.
Lei 35,20 Adică trei zeci cinci pol am dat Alexandrii Roginã.
Lei 35 Maria și tot neamul meu.
Lei 34,20 Adică treizeci și patru lei și 20 parale au dat Casandra Buțuroae.
Lei 34,20 Adică treizeci patru lei și 20 parale au dat Anton Lege.
Lei 30 Lupu cu Catrina.
Lei 30 Grigoraș casap.
Lei 30 Sămadin Urmă.
Lei 30 Mihai Radu cămăraș.
Lei 30 Smaranda Iordachi.
Lei 30 Iereu Trofim ot Mitropolie.
Lei 30 Toader Năstasii.
Lei 30 Petrachi Kazimir. *Morți :* Grigore, Ana, Marie, Catrina, Ștefan : *Vii :* Petre, Rocsanda, Răducanu, Alexandru.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Lei 30 Ispravnicul Ioniță.
Lei 30 Vasile Chiriac. *Vii:* Vasile, Maria, Toader. *Morți:* Smaranda, Maria, Grigori, Constantin.
Lei 25 Ieroschimonah Ioachim de la Mitropolie.
Lei 20 Ioan Carp, sulger, prin mîna părintelui Ieropoleos.
Lei 20 Alexandru Anăstasi. *Morți:* Ștefan, Vasile. *Vii:* Zoița, Alexandru.
Lei 20 Costachi Manu.
Lei 20 Anastasii Sardar Papazoglu.
Lei 20 Apostolachi, medelnicer.
Lei 20 Constantin Vîrgolici, sulger.
Lei 20 Paraschiva Vlad.
Lei 20 Ierei Ioan ot Mitropolie cu Maria papadia și tot neamul. *Morți:* ierei Lazăr, Safta păpădia, Gavril și tot neamul.
Lei 15 Arhimandritul Iustin.
Lei 15 Tănasă Gosan jicn[icer]. *Vii:* Anița, Tănasă, Rucsanda. *Morți:* Tănasă, Zmaranda, Ștefanu.
Lei 15 Armășoaie a lui Dimachi. *Vii:* iermonah Theodor, Maria, Prohira, iermonah Veniamin.
Lei 10 Andon băcal. *Morți:* Dima, Anastasă, Dimitri, Pipu, Mihai, Maria, Vasile și tot neamu.
Lei 10 Preot Teodor de la biserica Parascheva de la Maici.
Lei 10 Constantin Popazu, logofăt.
Lei 10 Tănase Feștilă diacu de la vistierie.
Lei 10 Filip Bantaș.
Lei 10 Dumitrache Vornic și Ruxanda.
Lei 10 Ioan Popii.
Lei 10 Safta Armășoaie. *Vii:* Naki, Safta. *Morți:* Ștefan, Magdalena, monahia, Ioan, Ileana, Costin.
Lei 10 Moașa Ilinca Mădărjanca. *Morți:* Mihalache, Maria, Ana, Iordachi. *Vii:* Dumitru, Ileana, Despa, Catrina, Iosip, Maria.
Lei 10 Andon Băcal. *Morți:* Veru, Dima, Anastasă, Dimîtrii, Pipu, Mihai, Maria, Vasile.
Lei 10 Preoteasa Maria. *Morți:* Ierei Criste, Marie, Velica, Calciu, Voica, Maria, Dumitru, Iftodi.
Lei 5 Neculai Altini. *Morți:* Necula. *Vii:* Ionu, Săragu, Evstatii, Gheorghe, Sofii [f. 7].
Lei 5 Dumitrache Borș. *Morți:* Zamfira cu fiii ei; Chiriță, Zoiță, Soltana, Nastasie, Gavril.
Lei 5 Dumitrachi vornic. *Morți:* Dumitru, Stana, Zamfira, Manolachi.
Lei 5 Pitar Geni Floru.
Lei 5 Dinu Negruți.
Lei 5 Toader Nouor.
Lei 2,20 Giupînu Stoica. *Morți:* Dumitru, Stana, Zanfira, Manolachi, Vasile. *Vii:* Stoica, Smăranda, Ștefan cu neamul lor.
Lei 2,20 Preotul Gheorghe. *Morți:* ierei Ioan, Catrina prezvitera, Maria prezvitera, Ioan, Anastasia.
Lei 2 Baba Maria. *Morți:* Pentelei, Parascheva.
Lei 2 Antohi Codrean. *Morți:* Andrunachi, Safta, Balașa, Andoni, ieromonah Sofronie.
Lei 1 Căpitan Constantin. *Morți:* Toader, Sanda, Vasilica, Irimia.
Lei 0,20 Simion Coblianu.
Lei 0,20 Ștefan Bulbaș cu Catrina.
Lei 0,20 Ion Botezat.
Lei 0,20 Grigoraș Casap.

1800 mai 28, banii adunați s-au înmînat spre chivernisire:

Lei 21,14 D-sale clucer Toma (Stamati) cu sinet.
Lei 71,8 tij dsale
Lei 320 tij dsale
Lei 510 tij dsale, iunii 8.
Lei 86,15 tij dsale, iunii 3.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Lei 150 de la Ieropolios (arhiereu) și Mihai Ghine, dați dsale.
Lei 176 în bani dsale, august 7.
Lei 30 # adică treizeci de galbeni am dat în mîna prosfinției sale părintelui mitropolitului apr[ilie] 14, 1801.
Lei 300 în mîna dumisale șatrar Ion Durac, cu sinet.
Lei 100 tij șatrar Ion Durac cu sinet.
Lei 31 Vătav Paraschiv cu sinet.
Lei 207 Dumisale șat[rar] Ion Durac, tij cu sinet.
Lei 100 prin mîna mea de la părintele Ieropoleos.
Lei 15 # adică cinsprezece galbeni am mai dat în mîna preasfinției sale 1802 apr[ilie] 5.

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu nr. 1526, f. 17—26.

Alte danii pentru biserică.

— Tofana făclieriță a dat o dugheană în Tîrgul de Sus Iași.
— Ileana a dat 30 coț[i] de pînză pe sfîntul prestol.
— Stanciu Mărgina a dat 20 merță nisip pentru zidire. (f. 6). *Vii :* Stanciu, Maria, Constantin, Marie, Safta, Petrachi cu toți.
— Iordachi Stan a dat un sfeșnic.
— Giupîn Vele a dat un octoih. *Vii :* Vele, Teodora, Ioan, Zamfira.
— Maria Sturzoaia, băneasa, Șărban și fiii lor a dat 20 matce stupi. (f. 25 v.)
— Zoița lui Enachi Negruț spătar a dat opt rubinele cu zimți la salba Maicei domnului.

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526, passim.

2. CTITORI ȘI DONATORI

1829—1857. Danii în bani pentru întreținerea bisericii Banu.

1829—1832. Danie anuală de 250 lei de la Sava Holban egumenul mănăstirii Mogoșești.
1833, mart 22. 500, adică cinci sute lei s-au dat de comis Grigoraș Tufăscu prin mîna preotului Atanasie duhovnicul de la biserica Banului pentru sufletul răposatei paha[rniceasa] Paraschiva maica sa, ce s-au îngropat la această biserică și pentru neamurile sale a cărora pomelnic iaste acest mai gios însemnat, Grigoraș Tufăscu. 1833, mart 22. *Morți :* Paraschiva, Iordachi, Maria, Leonul, Ioniță cu fiii lui, Elena, Maria, Casandra, Iordachi, Grigori, Balașa, Neculai, Elena.
1833, mai 25. Danie de 250 lei de la căminarul Mihai Holban, în numele moșului său Sava Holban, pentru pomenirea moșului său Ilie Holban, ce a fost îngropat la această biserică.
1834—1840. Aceeași danie de 250 lei anuală de la Sava Holban, egumenul mănăstirii Mogoșești.
1835, septembrie 3. Spătarul Dimitrie Bran și căminarul Alecu Bran fac danie de 150 lei.
1837, iulie 25. Danie de la Ioan Cihan lăsați prin diată ; lei 200, adică două sute, am dat în mîna s[finții] sale iconomului Dimitri din șase sute lei ci au lăsat cumnatul meu pin diiată bisericii și spre știință am iscălit 1837, iulii 25. Pavăl Gepedoaia.
1837, august 25. 400, adică patru sute lei am dat în mîna sfinției sale iconomului Dimitrii de am împlinit șase sute lei după diiată ci au lăsat cumnatul meu, Ioan Cihan. 1837 august 25. Pavel Gepedoaia.
1840 octombrie 8. Poetul Costachi Conache (1778 — † 4 februarie 1849) face danie 300 galbeni „bisericii în care sînt îngropați părintele meu și sora mea și

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

soţia mea" cu pomelnic: *Vii:* Alexandru, Ecaterina, Mărio[a]ra, Catinca, Elena, Zulnie, Evghenie monahu, Constantin şi cu tot neamul lor.

1847 aprilie 1. Răposatul soţul mieu post[elnic] Costache Canano prin testamîntul său mă însărcinează a da după trecere de cinci ani de la săvîrşirea sa, o sută 100 #, adică una sută galbeni şi fiindcă tocmai acum împlinise de cinci ani, cari au fost sărvîrşirea sa din anul 1842 april, apoi eu acum am numărat înaintea epitropiei aceştei sfintei biserici numită Banu după adeverinţa acei epitropii 100 # adică una sută galbeni şi rămîne pururea a fi pomeniţi 1847 apr[ilie] 1. Catinca Canano *.

1857 aprilie 6. Lei 3 700, adică trei mii şapte sute lei în una sută galbeni împărăteşti s-au dat la biserica Banului cu hramul Tuturor Sfinţilor preotului Afanasie, duhovnicul acestei biserici de Dumniei post[elniceasa] Ecaterina Tufasca născută Nacu, pentru sufletul şi iertare păcatelor a tot neamul a căruia pomelnic urmează mai gios, întrebuinţîndu-se această sumă de bani în facere a unui Aer avîndu neapărată trebuinţă biserica.
Catinca Tufasca post. născută Nacu. 1857 apr[ilie] 6. *Morţi:* Ana, Mihail, Leonul, Lupu, Marie, Vitorie, Teodor, Eleni, Rafail monah, Prohirie, Zanfira, Teodor, Dimitrie, Elina, Despa.

1857 august 24. Filip Scorţescu, care din 7 ianuarie 1844 era epitropul bisericii, face danie de 100 galbeni.

* Notă: Pretenţiile moştenitorilor asupra averii răposat[ului] Postelnic C. Cananău. Jalba soţiei — Catinca Cananău — către Sfatul Adm. prin care se plînge de hotărîrea Judecătoriei Iaşi, care a dispus să se facă inventarierea averii, în vederea împărţirii ei la moştenitori.
[Arhivele Statului — Iaşi, Secretariatul de Stat, dosar 984 — 25 f.].

Arhivele Statului Bucureşti, Condica Bisericii Banu nr. 1526, f. 27 ş.u.

Danii din obiecte

1831 fevr[uarie] 17. Una prostire cu cinci rînduri s-au dat la biserica Banului pentru pusul pe sfîntul Aer de către D-sa paharniceasa Paraschiva Tufasca în anul 1831, a căruia pomelnic iaste mai jos următor: *Vii:* Paraschiva, Costantin, Grigorie şi fiica sa Ruxanda, Tanase şi tot neamul. *Morţi:* Iordachi, Maria, Balaşa, Neculai, Ioniţă, Leonul, Elena, Catrina şi tot neamul.

1831 apr[ilie] 18. Una perde de [...] în dungi cufner a dat mai sus pomenita Parascheva, 1831 apr[ilie] 18.

- o pereche paftale de argint a dat Iftinca. *Vii:* Iftinca, Maria şi tot neamul. *Morţi:* Vasile, Măriuţa, Ileana, Ioan.
- o pereche paftale de argint ciftiş şi poleite, de o sută şi patrusprezece dramuri, cu colanul lor de ibrişin a dat Toma cu maica-sa Gafiţa Pintilei, Eni Panaiti, Neculai şi tot neamul lor.
- lei 1140. Policandru cel mare din biserică a dat d-lui stolnic Ioan Cârste. *Vii:* Ioan, Zoiţa Costandin, Iordache, Casandra, Safta, Profira. *Morţi:* Iordachi, Maria, Toader, Ilinca, Ioan, Sanda, Ilie, Safta, Ilinca, Catrina, Ioan.

1853 iunie 26. Anuţa Mihalache Agoaie face danie una scoarţă noi de lînă de 11 coţi, precum şi 4 sfeşnice de alamă în greutate de 27 ocă, plătindu-să oca cîte 13 lei.

Anul 1853 iunie 26.

Arhivele Statului Bucureşti, Condica Bisericii Banu, passim.

1832 ianuarie 23. Episcopul Meletie al Romanului întăreşte pe Constantin Conachi şi Constantin Canano ca epitropi ai bisericii Banu.

Prin această carte facem ştire pentru biserica Tuturor sfinţilor din Iaşi ce să zice Banu, care este sub supravegherea sfîntului episcopul al Romanului, că

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

spre a să păzi în bună stare biserica, averile și rînduiala acestei trebuințe, fiind de față cu bună socotință și răvnitoare către cele bisericești care să se afle așezătoare în Iași, spre cea mai apropiată luare aminte și purtare de grijă a trebuințelor bisericei și cercetînd pentru astfel de persoane, am aflat pe dumnealor boieri dumnealui vornic Constantin Conachi și dumnealui postelnic Constantin Canano, cărora vorbindu-le și poftindu-i, au primit această însărcinare cu toată plecarea și creștineasca rîvnă, avînd mai ales și rudenii deaproape îngropate la această sfîntă biserică.

Pentru aceia cu toată a noastră mulțumire blagoslovîndu-i le încredințăm epitropia acestei biserici spre a o cîrmui și a orîndui atît veniturile cît și cheltuielile bisericii și orice alt vor binevoi și vor socoti de cuviință pentru folosul bisericii, avînd încă și noi știre de toate lucrările ce ar socoti dumnealor că va cere trebuință a se urma înainte de urcarea lor, iar pentru sîrguința ce vor arăta dumnealor spre înflorirea bisericii de la Domnul Dumnezeu să dobîndească căzuta răsplătire a ostenelelor domniilor sale aici și în veacul veacului ce va să fie, amin.

1832 ianuar 23

Meletie, Episcop Romanului

Original, Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu, Dosar pe 1823.

1851 iunie 2 Iași. Dimitrie și Alecu Bran în amintirea părinților lor și a ctitorilor: Savin Banu, Dimitrie Cantemir voievod, dăruiesc o evanghelie ferecată în argint și împodobită cu pietre scumpe.

Gios iscăliții vornic Dimitrie Bran și spatar Alecu Bran frați, pentru pomenirea noastră, a părinților noștri Ioan și Marie și a tot niamul nostru și a ctitorilor Savin Banu, Dimitrie Cantemir voievod[1], mitropolitul Iacob Stamati, am hărăzit la sfînta biserică din Eși, numită a Banului, ce este cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților o evanghelie mare[2] ferecată cu argint peste tot, cu zăci finituri poliite cu aur precum și privazurile împregiur, chiotorile și parte unde să închei legătura filelor iaraș poleite cu aur, iar finitul din mijloc de pe tabla de diasupra a evangheliei împodobit cu ghirlandă de pietre și coroană diasupra cu o cruciliță împodobite iaraș cu pietre, fiind argintul îmbrăcămintei aceștii evanghelii de pruba patrusprezece și în greutate de una mie trei sute cincizăci și trii dramuri, iar pietrele toate în numărul și de feliul ce să însemnează mai gios, adică patru dăemănțăli și un rubinaș la cruciulița coronii, patru zmărănzăle, un rubinaș, cinci rubinuri franțuzăști ce să zic și dublete și doîzăci și doi grenate la coro(a)nă, treizăci ametisturi la ghirlande din pregiurul finiftului un ametist mare legat gios de ghirlandă și 170 topazuri albe la coro(a)nă, la ghirlandă și împregiurul ametistului celui mare, care această evanghelie împreună cu tocul făcut spre ținere ei, am și dat-o în mîinile proestosului aceștii sfinti biserici, sfinției sale iconomului Dimitrie[3], astăzi la 2 iunie 1851.

Dimitrie Bran vor[ni]c A[lecu] Bran spat[ar].

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 80.

---

[1] Se împlineau 140 ani de la desțărarea lor în urma luptei de la Stănilești.

[2] *Evanghelie*, m-rea Neamț, 1821. Un alt exemplar al *Evangheliei*, 1821 l-au dăruit nepotului lor Leon al lui Constantin Tufescu, născut în 1834, martie 10 în satul Mănăilești, care a ajuns general-maior, a fost căsătorit cu Sofia lui Vichente Rogalski și a decedat la 26 aprilie 1916. A avut copii pe Nicolae, n. 1869, Alexandru, n. 1879, Elisabeta, n. 1870 și Sofia, n. 1871, dr. în medicină la Paris. Evanghelia, primită de la unchii săi a dăruit-o altei biserici cu hramul Duminica Tuturor Sfinților, ctitoria Mitropolitului Gavriil Bănulescu-Bodoni din Chișinău, în cimitirul căreia a fost îngropat. Cf. *In memoria lui Leon Tufescu*, Chișinău, 1917, p. 6.

[3] Dimitrie Mârzescu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1852 august 11, Iași. Alecu Bran spătar dăruiește bisericii Banu, o cruce mare de argint împodobită cu pietre scumpe.

Gios iscălitul spat[ar] Alecu Bran pentru pomenire me, a părinților miei Ioan și Marie și a tot niamului mieu, am hărăzit la sfînta biserică din Eși numită a Banului, ce este cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților, o cruci mare pentru sfîntul pristol îmbracată cu argint, cu patru finifturi poleite cu aur, asămine sînt poleite cu aur privazurile, razîle, coro[ana] și steaoa deasupra coro[a]nii de la această cruci, precum și alte mai multe locuri a crucii, care spre podoaba ei s-au socotit că trebuie să fii poleite cu aur, osăbit încă coro[a]na este împodobită și cu pietri, fiind argintul îmbrăcămintei aceștii cruci de pruba 14 și în greotate de nouăsute cincizăci și cinci dramuri, iar pietrile toate de la coro[a]nă în numărul și de feliul ce mai gios să însămnează, adecă șasă zmărănzăli, din care doă zmărănzăli sînt mai mărișoare, patru rubinașă, șasă zamfiruri franțuzăști ce să zîc dubleti, 16 grenati și 16 topazuri albe și osăbit încă mai sînt doă rubinașă mici în mijlocul stelii pomenite, unde este închipuit ochiul neadormit, care această cruci am încredințat-o în mîna proestosului aceștii sfintei biserici, sfinție sa părintele iconomul Dimitrii Mîrzăscul, astăzi la 11 av[gus]t 1852.

A[lecu] Bran spat[ar].

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526, f. 81.

1851—1853. Donații ale Ancuței Mihalachi Agoaie.

— O scoarță nouă de patru coți pol de lungă, dată bisericii Banului prin mine de la nepoata Frăsina, răposata fiica lui Theodor Naom la an. 1851, martie 9.
— Una scoarță noi de lînă, unsprezăci coți de lungă au dat bisericii k[o]k[oana], Ancuța Mihălachi Agoaie, Banului, spre vecinica pomenire. 1853, iunie 26.
— Patru sfeșnice alamă, noi s-au făcut la biserica Banului de dumneaei k[o]k[oana] Ancuța Mihălachi Agoaie, prin mîinile păr[intelui] Afanas iconom și duhovnic Herescu slujitor bisericii, cari s-au tras și să găsesc toate patru sfeșnicile: 27 ocă și oca s-au plătit 13 lei, paralile s-au dat de numita k[o]k[oana] de sus și neajunsul am plătit eu păcătosul pentru sufletul meu și a părinților mei Petru și Gheorghie, Gațiu, 1853 iunie 26. Atănas iconom.

1867. Donația lui Grigorie Tufescu.

Astăzi. anul 1867 luna mai în 14 zile, s-au dat bisericii, pronumită Banu cu hramul Tuturor Sfinților, următoarele de mai jos însemnate vesminte preotești de către subscrisul Grigorie Tufescu[1]: 1 felon, 1 patrafir, 1 pereche naracliță,

[1] Pentru identificarea donatorului, publicăm lista inedită a familiei Tufăscu,

1. S-au născut vtorii paharnic Leon Tufăscul fiul lui vel șatrar Costandachi sin vel armaș Costandin din satul Tufeștii ținutul Vasluiului knejii Moldavii și din maica sa Marie fata lui Toma Mazarachi ce au fost al 2-le soție șatrar Costandachi noemvrie 20—1760.

2. S-au cunonat vtorii paharnic Leon Tufăscul cu Paraschiva fiica pitarului Iordachi Iurașcul și a soției sale Marii fiica pitarului Neculai Kogălniceanul în oraș Eși în casile vor[nicului] Costandin Paladi de însuș dum-lui Palade și de fiica sa Nastasiica a camin[arului] Bogdan, duminică la 10 ceasuri din zi, febr. 20—1793.

3. S-au născut Costandin Tufăscul fiul lui vtorii paharnic Leon Tufăscul și a Paraschivii, miercuri seara între 12 ceasuri a zilii și între ceasul ce în 1-iul al nopții pe care l-au botezat medelnicereasa Zmăranda Buhăiasca născută Cerchez în orașul Eșii noem. 9—1793.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1 nabederniță, 1 rînd procoveți, 1 colan de fic. Adică 6 bucăți cuprinde rîndul de veșminte însemnat mai sus care se găsește de adamasca stofă în fir galben, ce au fost pe trupul reposatei mele maici la înmormîntare sa ce s-au făcut la această biserică Banu.

Arhivele Statului Iași, Fondul Paul Mihail, Catalog, Cărțile lui Constandin Tufăscu, 1845, f. 7—8.

1857 iulie 12, Iași. Alecu Bran face legat ca anual să se plătească preoților de la Biserica Banu și Biserica Tălpălari cîte 10 galbeni.

Răsposatul Alecu Bran la 12 iulie 1857 prin actul legalizat de Divanul de Întăriturî sub nr. 115 și de către Spiritualul Decasteriu de atuncea la 20 august 1857 sub nr. 1044, declară, că au numărat 350 galbeni epitropului Bisericii Banu cu condițiune de a da anual regulat 10 galbeni preoților Bisericii Tălpălari și 10 galbeni preoților Bisericii Banu, cu lămurire, că la caz cînd după vreme din orice înprejurare s-ar împedica și nu s-o da preoților acest legat, Mitropolitul Țerrei va fi în drept a cere și a lua arătata sumă de 350 galbeni de la epitropia Bisericii pronumită Banu și a o împărți cu bună chibzuire la preoții neputincioși și săraci de aicea din Capitală, precum și la preotese neputincioase și sărace și la orfanii unor asemenea.

Arhivele Statului Iași, Fond Biserica Banu, dosar 7/1876, p. 34.

---

4. S-au născut Grigorii Tufăscul fiul lui vtorii paharnic Leon Tufăscul și a Paraschivii cari s-au botezat în orașul Eși de bunul său pitariul Iordachi Iurașcu, și de sora maica-sa Rucsandra soție banului Tanasă Gosan, fiindu-i naștere luni la 7 ceasuri de noapte, Ghenar 22—1795.

5. S-au cununat Constandin Tufăscul cu Catinca fiica sulgerului Ion Bran și a Marii născută Voinescul în oraș Eșii în casile frăține-său Grigorii Tufăscul, de vel logofăt Toader Balș Frederic și de soția sa, cetindu-i cununie preasfințitul mitropolit al Moldaviei Veniamin Costachi, duminica sara la aprinsul lumînărilor febr[uarie] 14—1832.

6. S-au născut Anthița fiica lui Constandin Tufăscul și a Catincăi în satul Mănăilești ținut Eșii oblaste Basarabiei, botezînd-o sulgeriul Pascal Tudori și cu fiica sa Rucsanda pameșcic [= moșier] satului Floriței născîndu-se vineri, noemv[rie] 18—1832.

7. S-au născut Leon Tufăscul fiul lui Constandin Tufăscul și a Catincăi în satul Mănăilești ținut Eșii oblaste Basarabiei, botezîndu-să de dvoreanca Măria oara soție dum-sale Manolachi Buzne pomeșeciță [= moșieriță] satului Buciumeni, născîndu-se sîmbătă, martie 10—1834.

8. S-au născut Dimitrii Tufăscul fiul lui Costandin Tufăscul și a Catincăi în satul Hulpeștii ținut Eșii oblaste Basarabii, botezîndu-să de sulger Pascal Tudori și de fiica sa Rucsanda, născîndu-se duminică noaptea înspre luni, mart. 24—1835.

9. S-au născut Costachi Tufăscul fiul lui Constandin Tufăscul și a Catincăi în satul Hulpeștii ținut Eșii, botezîndu-să de Rucsanda, fiica sulgerului Pascal Tudori pameșcicul satului Floriței, născîndu-se gioi noapte înspre vineri fevrar în 9 zile — 1839.

10. S-au născut Alecsandrul Tufăscul fiul lui Constandin Tufăscul și a Catincăi în satul Vulpeștii ținut Eșii, botezîndu-să de Rucsanda fiica răposatului sulger Pascal Tudose, pomesciță satului Floriței, născîndu-să marți la 12 ceasurî din zi, sept[ebrie] 11 zile — 1845.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

3a. INVENTARELE MONUMENTULUI (DIN 1802 ŞI CELELALTE DIN SECOLUL XIX)

1802. Izvod de lucrurile sfintei biserici a Tuturor Sfinţilor care s-au zidit din nou de preosfinţia sa părintele Mitropolit al Moldovii Kirio Iacob, cari lucruri s-au dat pe sama preotului Anastasie dîndu şi sfinţia sa asămine izvod iscălit după care are să dè samă.

1802 iunie 8

— 1 kivot sau artoforion de 450 drame de argint şi poleit cu dooă locuri pentru sfintele taine pe sfîntul prestol şi cu o papură roşie acoperit pentru prav 500 lei [dania mitropolitului].
— 1 sfînt potir cu discos, zvezda şi linguriţa de argint.
— 1 evanghelie mare ferecată peste tot cu argint.
— 1 evanghelie veche, cu table de argint [1762].
— 1 evanghelie grecească şi moldovenească [1693].
— 1 sfinţit discos mic de argint [1709 de la Savin].
— 1 tiplotă de argint.
— 1 cadelniţă mare de argint [însemnare ulterioară] : (lipseşte).
— 2 cruci ferecate cifteş cu argint, una cu scaon şi una făr de scaon (acesta s-au pus argintul în potir), [însemnare ulterioară].
— 3 candele de argint.
— 1 coroniţă de argint cu petre proaste la Maica Precistă (aceasta lipseşte) [însemnare ulterioară].
— 1 argint sadè a unei cruci fără de coadă — s-au stricat şi s-au pus argintul în potirul ce s-au făcut [însemnare ulterioară].
— 4 bucăţele de argint de la o icoană.
— 2 perechi paftale argint, una cifteş şi una sadè.
— 1 lighean cu ibric suflat cu argint, de spălat arhiereul cînd slujeşte (ibricul lipseşte), [însemnare ulterioară].
— 2 potire vechi de cositor cu un discu, o zvezdă şi două linguriţă.
— 1 pomelnic mare cu sticlă pe deasupra, nou.
— 1 pomelnic vechi zugrăvit.
— 1 pungă cu banii bisericii pecetluită cu pecete mè şi cu izvod într-însa de luaturi şi de daturi.
— 1 lopată de fer sau căţue de adus foc.
— 1 cleşte lungu de stînsu [lumînările].
— 2 perechi mucuri mici.
— 2 cutii cu broaştile lor, una pentru biserică, una pentru trebuinţa preoţilor.
— 1 blid cositoriu pentru nafură.
— 3 scaune îmbrăcate cu meşină.
— 3 clopoţi, însă unul mare şi 2 mici.
— 2 sobe de fer vărsate cu oţegurile lor.
— 1 acoperemînt pînză la proscomidie dedesupt.
— 1 alt acoperemînt stofă nouă tot la proscomidie.
— 2 bocceli mici pentru veşminte.
— 3 materoi de la morţi însă una atlăjăl, 2 şam.
— 4 i pol coţi atlăjel stînjeniu nou.
— 1 bucată crăşână galbenă.
— 1 dveră mare ca nouă de ştofă la uşăle împărăteşti.
— 4 feţi pentru prestol vechi, două cit turcesc, una maltin, una de şam.
— 3 perdelă pentru dveră, vechi.
— 9 minişterguri — 6 nouă, 3 vechi.
— 4 bucăţele ştofă nouă gre, însă una pentru un aorari — 3 pentru naracliţă.
— 1 serafim de lemnu poleit pentru Răspiiatie [Răstignire].
— 3 podnosuri cu flori.
— 4 sfeşnice de alamă mici, două în oltari, două la...
— 4 tăvăluţi de tiniche, pentru de pus supt sfeşnice.
— 1 sfeşnicari în oltari.
— 1 aer nou [1802].

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

— 1 prapor nou [1802].
— 6 sfeșnice mari de madem argintuite, însă 2 în oltar cu făcliile i fofezile lor, 2 dinaintea icoanelor în biserică cu făcliile lor, 2 dinaintea icoanelor în tindă cu făcliile lor.
— 2 sfeșnice de alamă galbenă, la tretapod cu făcliile lor i cu fofezile lor.
— 11 candele de madem argintuit cîte cu patru fofeze, 1 la Răstignire, 4 dinaintea icoanelor, 6 în biserică.
— 2 policandele mari cîte cu 7 sfeșnice.
— 1 ladă vechi pentru lumînări.
— 2 garafe în oltariu.
— 1 masă pentru litie.
— 1 crestelniță mari de aramă pentru botez.
— 2 postavuri bune, însă 1 la strana arhierească stînjăniu nou și la ce domnească roș bun.
— 1 analoghion nou săpat și poleit.

Cărți moldovenești

— 1 knigă a bisericii, adică aceasta de fiiște cine ce au dat la zidire ei cu pecete sfintei mitropolii.
— 1 Triod vechi.
— 2 Minei unul vechi, unu nou, cel vechi nu-i.
— 2 Ohtoige unul vechi, unu nou, cel vechi nu-i.
— 1 Pendicostariu.
— 2 Apostoli, unul grecesc, unul moldovenesc.
— 1 Citelnă [Cazanie] pentru duminici [1643], nu-i.
— 1 Simeon Thesalonicul.
— 2 Ceasloave mari, însă unu nou dat de preosfinția sa părintele mitropolitul și unul vechi de Rădăuți — cel vechi nu-i.
— 1 Catavasieri.
— 1 Psaltire mare.
— 2 Liturghii, una mare, una mică.
— 1 Molităvnic vechi, legat acum.
— 1 ladă mare nouă pentru veșminte cu broasca ei.

Toma Stamate pa[har]nic epitrop

— 12 Minei pe lunile anului (date de pit[ar] Iraşcu) [adaos ulterior].

Cărți slavonești, tot a bisericii, aduse de Savin Banu

— 2 Liturghii mari
— 1 Molitvenic
— 1 Apostol
— 1 Ceaslov mare
— 2 Ohtoige, unul mare, unul mic
— 1 Minei mare
— 1 Triod mare
— 2 Psaltiri
— 1 Tipicar scris cu mîna
— 1 ladă veche de pus cărțile
— 1 Ceaslov mare
— 1 Ceaslov mai mic
— 1 Paremiile priste an
— 1 Slujba Sfinților Savel și Ismail grece

} de la Luca Banu

Veșminte

— 1 acoperămînt cămeși de pînză pe sfîntul prestol
— 1 acoperemînt tot pînză peste acesta
— 1 acoperemînt mare de ștofă pînă în pămînt, tot pe sfîntul prestol
— 2 rînduri procoveți de ștofă cu șăreturi și cu seceacuri tot de fir
— 2 făloane de ștofă noă cu șăreturi de sîrmă înprejur
— 1 felon galbăn de ștofă ușoară cu șăreturi bune înprejur
— 1 felon negru de ștofă făr de fir
— 2 stihară preoțăști noă de canavați cu flori
— 1 stihar diaconescu noă de aorariu lui cu șăreturile de sîrmă
— 3 epitrahire noă de ștofă cu șăreturile bune
— 1 epitrahir negru de ștofă ușoară, nou
— 3 perechi naracliță de stofă cu șăreturi bune
— 1 pereche naracliță negre de ștofă, noă

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

— 2 feloane stofă uşoară, vechi
— 1 stihar diaconescu cu canavăţ negru dintr-un felon vechi
— 1 felon atlăzăl, vechi
— 1 felon de cutnii, vechi
— 2 stihari preoţeşti noă, însă unul atlaz, unul şam
— 3 stihari preoţeşti vechi — unul pirvie, unul şam, unul cutnie
— 2 perechi narocliţi vechi, una ştofă, alta atlaz uşor
— 4 epitrahire vechi, unul stofă uşoară, 2 şam, unul pirvie
— 1 colan mare cusut cu sirmă, bun
— 2 perechi poiasuri cu colanile lor vechi însă unul ... bez colanu cu fir, unul de aramă cu colanu de Ierusalim
— 3 perechi procovăţi vechi cu toată ali lor de feluri de materie

Ce au sporit în odoară sau argint

— 1 pereche paftale ciftiş de 114 dramuri şi poleite cu colanu lor de ibrişin
— 1 cruce din cornu de inorog ferecată cu argint şi poleită şi cu o părticică din sfîntul lemnu din Crucea Domnului şi scrisă, supţi scaon (1802)
— 1 icoană Maica Precistă ce să zice Triherusa făcătoare de minune şi ferecată cu argint şi poleită şi scrisă iarăşi gios (1802)
— 1 candelă de argint

1813

— 1 sfînt poter de argint cu discu şi cu zveda de 426 dramuri, care s-au făcut în 1813 dechemvrie prin purtarea epitropului şi a preutului Năstasă
— 1 cadelniţă de 316 dramuri de la...

1816

Toma Stamati, pah[arnic] epitrop

— 1 felon de stofă albu de la vornicu Conachi
— 1 patrahir i o perechi naracliţi de stofă de la vor[nicul] Conachi
— 1 covor tij de la Conachi
— 1 felon de ştofă galben de la spat[arul] [...] care s-au făcut felon cu şireturile albe puindu-să şi firile sporite
— 1 stihar albu di stofă diaconesc de la pit[ar] Iordachi Iuraşcu
— 2 postavuri roşii a beizadelilor

— 3 feluani noi de stofă
— 2 patrahiri
— 1 stihari de aclazu
— 1 vezduhu cu 2 procoveţi
— 1 rînd de naracliţi
— 1 dveră

} s-au făcut aceste toate noi, avgust 14

— 1 felon de ştofă albastru de firă de...
— 1 epitrahir tij
— 1 perechi naracliţi
— 1 stihari

} de la răposatul pahar[nic] Efstatie [Altini]

— felon cu epitrahir de stofă gre de la răposata şătrareasa Măriuţa Nicola
— 1 stihar de aclajul făcut din o materii a bisericii pentru diacon
— 1 felon de aclazu de la răposatul cami[nar] Andoni Ziloti 1816 ghinar.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Veșminte

Catagrafie 1817, mai 14		*1828 aprilie 9* (Catagrafie care s-a făcut din poronca mitropolitului kirio Veniamin)
feloane	17	18 din care 7 feloane vechi
stihare preoțești	9	7 și 4 stihare vechi
epitrahile de stofă	6	8
epitrahire vechi	9	12 vechi
perechi naracliță	6	10
„ „ vechi	4	7
colane cu fir	3	3
colane vechi	3	
dvere cu fir	2	
dveră veche	1	

1817, iunie 28. *Odoarele la icoana Maicii Domnului din sraun*

— 39 nesfieli
— 20 rubiele + 1 s-au adaos
— 6 galbeni stamboli
— 3 galbeni olandezi
— 2 pol stamboli
— 1 galben mare left austr[iac]
— 1 și pol de mărgăritară cu petrile verzi
— 12 rubeli de la cucoana Eufrosina Kiricaș
— 1 galben olandezu tij, let 1817 iunii 28
— 1 galbenu left
— 1 stambol de 25 lei
— 1 teizuh pajoră adaosu
— 1 ochiu de argint

[În locul acestora apar, în] inventarul din 1938, sub nr.

— 173 :	Una salbă de aur cu 10 briliante cu 1 rubin și 2 lefți austriaci de aur în greutate de	72 grame
— 174 :	Un cruciliță îmbrăcată cu argint și aurită cu diferite pietre false, în greutate	200 grame
— 175 :	Un cruciliță îmbrăcată cu argint în greutate	150 grame
— 176 :	Un cruciliță de aur în greutate de	6 grame
— 177 :	Una cruciliță de aur cu 5 turcoase în greutate	7 grame
— 178 :	Una cruciliță de aur ruptă în trei bucăți în greutate	4 grame
— 179 :	Una cruciliță de aur cu un mărgean în greutate	5 grame
— 181 :	Una stea de aur cu diamanțele	15 grame
— 183 :	Una cruce de argint în filigran cu anul 1783	200 grame
— 185 :	Sfînt cu cruce de argint în greutate de	11 grame
— 186 :	Sfînt cu cruce de argint în greutate de	4 grame
— 187 :	Un sfînt de tablă de aur în greutate	8 grame
— 188 :	7 ochi de argint de diferite mărimi !	53 grame
— 189 :	2 păftăluțe de aur cu litere gotice cu un lănțișor	20 grame
— 190 :	2 păftăluțe de argint în greutate	10 grame
— 191 :	1 pereche cercei de argint cu două pietre roșii	15 grame
— 192 :	1 pereche cercei de argint cu email	15 grame
— 193 :	1 cerceluș de argint cu 4 sticle mici	12 grame
— 194 :	un inel de aur cu o potcoviță în greutate	4 grame
— 195 :	Una verigă de aur	5 grame
— 196 :	Una salbă de argint cu 2 lanțuri de argint	43 grame
— 197 :	3 șiraguri de mărgean	
— 198 :	Un constantinat de aur	4 grame
— 199 :	4 imurlici de aur	6 grame
— 200 :	Monezi mici 127 de aur, diferite mărimi	39 grame
— 202 :	Un medalion de marmură cu chip de sfînt	
— 203—204 :	Cinci perechi de metanii de simburi de maslin, sticle roșii și gri cu cruciulițe de sidef	

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Toate aceste cruciuliţe, ochi, cercei, metanii, monezi, au fost prinosuri de recunoştinţă la „Maica Domnului cu trei mîini" şi ele au fost predate Mitropoliei Moldovei şi Sucevei cu raportul nr. 20 din 15 martie 1960.

Arhivele Statului Iaşi, Fond Biserica Banu, dosarele pe 1817 şi 1938.

1817—1872. *Argintărie*

1817 mai 14. Catagrafie de toate lucrurile sfintei biserici Banu, care se află înlăuntru.

— 1 Evanghelie îmbrăcată cu argint peste tot cu evangheliști împrejur (1752)
— 1 Evanghelie îmbrăcată cu catifea şi cu evangheliști de argint
— 1 kivot de argint şi suflat cu aur (1802)
— 1 cruce de inorog cu sfîntul lemn îmbrăcată cu argint (1802)
— 1 cruce de argint mai mică
— 1 potiriu de argint suflat cu aur cu 4 evangheliști, nou cu discul i zvezda
— 1 potiriu de argint cu disc, zvedza i linguriţă
— 2 còpii
— 1 cadelniţă de argint nou
— 1 cadelniţă tij, din care s-a făcut o candelă şi din alt argint
— 1 candelă mică de argint în altar
— 1 candelă mică la serafim, 100 dramuri de la cocoana Catrina Băluşoi
— 1 candelă mai mare la Maica Domnului din cele trei de la icoana din scaun.
— 1 candelă la proschinitar
— 1 candelă la mormîntul vornicului Konachi
— 1 tiplotă de argint pentru sfînta căldură
— 1 sfînt discos de argint mic
— 1 coruniţă de argint la icoana din cafas
— 1 coroană de icoana Maicii Domnului din altar cu mîinile ferecate de argint
— 11 candele de madem [Adaos ulterior] : (s-au găsit numai şase candele de madem)
— 1 candelă de argint de 357 dramuri de argint
— 1 candelă de argint de 370 dramuri de la Vasile şi Casandra Buţuroi
— 2 candelă de argint, la icoanele împărăteşti
— 1 candelă iarăşi la icoana din scaun adaose de dl cam[inar] Afanasi Gosan
— 1 candelă mică tot la icoana din scaun, adaosă 1 februarie
— 1 pereche paftale de argint
— 2 pereche paftale de argint poleite cu aur
— 1 pereche tij mici [Adaos ulterior] : (s-au pus într-o candelă)
— 1 pereche paftale de tulbac
— 1 pereche de alamă
— 1 pereche paftale de argint cu sedef, adaos.
— 1 pereche paftalî de argint poleite cu colanu lor cusute s-au dat bisericii la 1837 iulie 25.
— 1 candelă de argint au dat Catrina Timuşoaie.

Arhivele Statului Bucureşti, Condica Bisericii Banu nr. 1526.

1863—1872. *Lucruri de argint hărăzite de deosebite feţe :*

a) La 1863, dechembrie 18, Dumitru Bran vornic[1] : Doi cadelniţă de argint de pruba 14 care amîndouă la un loc sînt în greutate de 497 dramuri, hărăzindu-se bisericii cu hramul Duminicii Tuturor Sfinţilor, numită Banu ce este în oraşul

[1] Membru al Divanului, apoi spătar, + 1865, îngropat în Biserica Banu, unchi după mamă lui Leon a lui Constantin Tufescu, general maior 1834—1916, născut în Vulpeşti, ţinutul Iaşi.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Eși, lîngă ulița Strîmbă, pentru pomenirea răposatului fratelui meu spătariu Alecu Bran și a părinților noștri Ioan și Marie și a tot neamul, s-au, teslimarisit împreună cu tocul lor în primire d-sale agăi Neculai Bibiri ce este epitrop acestii sfinte biserici (p. 102).

b) Anul 1867 luna iunie în 23, s-au dat bisericii pronumită Banul, cu hramul Tuturor Sfinților, următoarele obiecte și anume : una broșu, o pereche cercei și cinci ruble de aur. Natali Codreanu.

c) Anul 1870 ghenari în 6, am dat bisericii pronumită Banu cu hramu Tuturor Sfinților următorile obecte : 2 sfeșnice de argint la strana Maicei Domnului și spre adeverință am iscălit. Cassandra Proanco Pallady.

d) 1872 octomvrie 7, s-au dat de către mine o cruci cu mărgăritare și grinate de aur bun la Maica Domnului cu dermoae. Catinca Enescu[2].

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu nr. 1526.

1844. *Veșminte*

— 1 felon adămască de mătasă groasă cu cîmpul galben și flori mari verzi și cu șeretu de mătasă.
— 1 unul epitrahil de asemene materie și cu asemene șeretu.
— 3 poiasuri din care unul tot de asemene materie, iar celelalte două de adamască de mătase mai subțire, unul sade roș și unul cu flori albe.
— 1 stihar preoțescu de o materie de mătasă la giveșt cu pui galbini și cu chinaruri de taclit.
— 1 stihar diaconesc adămască de mătasă groasă cu cîmpul galben și cu flori mai verzi și cu șăreturi de matasă.
— 1 unul aurariu de asemene materie și cu asemine șereturi.
— 1 una pereche naracliță de asemine materie și cu asemine șereturi.
— 1 unul văzduh de asemine materie și cu privazuri de atlaz roșu și cu săgiacuri de fir galben bun.
— 1 unul procovăț de asemine materie și cu privazuri de atlaz roșu și iarăși cu săgiacuri de fir galben bun.
— 1 unul procovăț de catife roșie cu săgiacuri tot de fir galben bun și cu cruciliță de șeret de fir bun.
— 1 dveră de adamască de mătase cu cîmpul roș și cu flori albe și cu cruce mare în mijloc de fir bun, la ușile împărătești.
— 1 poală la analog de adamască roșie cu șereturi de mătasă.
— 1 una față de masă de asemene adamască și cu șereturi tot de mătasă.

16 adică șasăsprezece bucăți cuprind peste tot aceste de mai sus, care s-au adăogit acum către celelalte veșminte ale bisericii Banu.
Filip Scorțăscu epitrop. 1844, ghenar 7

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526.

1847—1850. *Veșminte ce am hărăzit sfintii biserici din Eși numită a Banului, ce este cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților rînduri de la anul 1847 și pîn la 24 iuni 1850*

— 1 adică unul stihariu preuțăscu de sevai în dungi și cu puișori cam roșăe cu șereturi de mătasă.

— 1 văzduh } de asămine sevai în dungi cu puișori cam roșie
— 2 procoveță } și cu șereturi și săgiacuri de mătasă

[2] Toate însemnările și iscăliturile sînt autografe.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

— 1 adică unul stihariu preuțescu de ghizăi cam mohotîi cusută la ciur cu fir bun și cu mătăsuri cu feliuri de flori și cu șereturi de mătasă.
— 1 adică unul felon de adamască groasă mătăsărie cu cîmpu mur și cu flori mari galbini cu albul amestecat și cu șereturi de mătasă.
— 1 adică unul epitrahil de asemine adămască groasă mătăsărie și cu asemene șereturi.
— 1 adică una pereche naracliță iarăș de asemine adămască groasă mătăsărie și cu asămine șereturi.

1853. *Astăzi la 13 aprilie 1853 osebite veșminte ce am mai hărăzit însămnatei mai sus biserici numită a Banului, ce este cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților*

— 2 adică două feloani de adamască groasă mătăsării cu cîmpul galben și cu flori mari liliechii și cu șereturi late de Lipsca buni.
— 2 adică două epitrahili de asemine adămască și cu asemine șereturi
— 2 adică două poiasuri de asemine adămască.
— 1 adică unul stihariu diaconesc de asemine adămască și cu asemine șereturi late și bune de Lipsca.
— 1 adică unul aurariu de asemine adămască și cu șereturi iarăși bune de Lipsca, dar înguste.
— 3 adică trei perechi naracliță de asemine adămască și cu asemine șereturi bune de Lipsca, îngusti.
— 1 adică una față de masă de o materie mătăsărie cu cîmpu și cu florile verzi și cu șereturi împregiur cu mătasă.

20, adică doîzeci bucăți fac peste tot.

Alecu Bran spat[ar]

1855, iunii 15. *Veșminte ce am mai hărăzit bisericii din Eși numită a Banului, ce este cu hramul Duminica Tuturor Sfinților*

— 1 adică unul felon preoțăscu de o materie turcească numită sevai, cu cîmpu lagivert și cu pui mici de fir bun și cu șereturi de fir bun.
— 1 adică unul epitrahil de asemenea materie și tot cu șereturi de fir bun.
— 1 una pereche naracliță de asemenea materie și cu asemene șereturi.
— 1 unul poias de asemene materie și cu cruce de asemene șeret.
— 1 unul văzduh de asemene materie cu șăgiacuri împregiur de fir bun și cu o cruce în mijloc tot de fir bun.
— 1 unul procovăț despicat de pus pe sfîntul potir de asemene materie și tot cu săgiacuri de fir bun împregiur și cu o cruce de șeret tot de fir bun.

6, adică șase bucăți fac peste tot.

A. Bran spat[ar]

1862, februarie 28. *Pentru pomenire răposatului fratelui meu, spătariu Alecu Bran, s-au hărăzit la biserica cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților pronumită Banu un rînd de veșminte preoțești, care dăce mai gios se arată anume :*

— 1 felon de adamască de mătasă cu cîmpul galben și cu florile asemene galbine cu șereturi de mătasă.
— 1 epitrahil de asemene adămască și cu asemene șereturi.
— 1 una pereche naracliță de asemene adamască cu chinariuri de Lipsca.
— 1 stihariu de adamască de mătase verde cu chinariuri de Lipsca.
— 1 poias de adamască de mătase roșie cu cruce de chinariu turcesc.

D. Bran vornic

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

3b. LISTA CĂRȚILOR ȘI A ÎNSEMNĂRILOR DE PE DIFERITE OBIECTE

Lista cărților aflate în inventarul Bisericii Banu de-a lungul anilor (1802, 1817, 1896) și în manuscrisul A.1580 de la Biblioteca Academiei R. S. România

Blaj
Evanghelie 1776
Triod — 1880

Brașov
Ceaslov — 1835

București
Octoih — 1774
Antologhion 1786
Octoih 1792
Molitvelnic 1794
Liturghie 1797
Chiriacodromion 1801
Cuvîntări Sf. Vasile 1826
Cuvîntări Sf. Ioan 1827
Carte TeDeum 1879
Aghiazmatar 1886
Evhologiu 1888
Acatist Sf. Paraschiva 1896
Orologiu — 1896
Evhologiu 1910
Biblia 1914
Evanghelie 1923

Buda
Minei pe ianuarie 1805
Minei pe februarie 1805
Minei pe martie 1805
Minei pe mai 1805
Minei pe octombrie 1805 2 ex.
Minei pe noiembrie 1805
Minei pe decembrie 1805
Triodion 1816

Buzău
Molitvelnic 1747
Puțul Sf. Ioan Gura de aur 1833
Împărțire de grîu 1833 2 exemplare
Penticostar 1854
Apostol 1869

Chișinău
Octoih — 1862
Psaltire — 1907

Carlovitz
Slujba învierii — 1861

I a ș i
Apostol 7251 (1743)
Psaltire 1743
Molitvenic 1749
Triodion 1747
Evanghelie 1762
Molitvenic 1764
Liturghie 1794
Ceaslov — 1797 — 2 exemplare
Teofilact, Tîlcuire la cele patru evanghelii, 1805
Tipicon 1816 — 2 exemplare
Ceaslov — 1817
Panihida — 1821
Evanghelie — 1821
Molebnic — 1828
Aghiazmător — 1832
Psaltichie — 1833
Apostol — 1835
Slujba Manuil, Savel — 1836
Cele 9 cîntări de psaltire 1831
Didahii — 1837
Panihida — 1837
Acatistul Sf. Dumitru 1865

Leipzig
Cîntare bisericească 1761

Liov
Evanghelie — 1670
Liturghie — 1691
Triodion — 1699

Movilău
Istoria a lui Alexandru celui Mare — 1796

M-rea Neamț
Viețile sfinților pe septembrie 1807 — 2 exemplare
Viețile sfinților pe octombrie 1809
Vieților sfinților pe noiembrie 1811
Viețile sfinților pe decembrie 1811
Chiriacodromion — 1811
Viețile sfinților pe ianuarie 1812
Viețile sfinților pe februarie 1812
Viețile sfinților pe aprilie 1813 — 4 exemplare
Viețile sfinților pe mai 1813 — 2 exemplare
Viețile sfinților pe iunie 1813 — 2 exemplare
Viețile sfinților pe iulie 1814 — 2 exemplare
Slujba Paștelui 1814
Evanghelie 1821
Viețile sfinților pe august 1815 — 2 exemplare
Adunarea de cîteva rugăciuni 1819
Triodion 1833 — 2 exemplare
Psaltire 1835 — 2 exemplare
Octoih 1836 — 2 exemplare
Evanghelie 1845
Minei pe septembrie 1845 — 3 exemplare
Minei pe octombrie 1845 — 2 exemplare
Minei pe noiembrie 1845 — 3 exemplare

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Minei pe decembrie 1846
Triodion 1846 — 2 exemplare
Minei pe ianuarie 1846 — 3 exemplare
Minei pe februarie 1846
Minei pe martie 1846 — 2 exemplare
Minei pe aprilie 1846 — 3 exemplare
„12 minei cu slove moldovenești și tipărite la mănăstirea Neamțului la anul 1846 în vremea mitropolitului Meletie s-au cumpărat de mine Afănas Herescu ot Banu cu 15 galbeni zimți ce umbla 37 lei".
Minei pe mai 1846 — 3 exemplare
Minei pe iunie 1846 — 3 exemplare
Minei pe iulie 1846 — 2 exemplare
Minei pe august 1846 — 2 exemplare
Minei pe noiembrie 1846
Minei pe decembrie 1846
Panahida 1848
Penticostar 1848 — 3 exemplare
Apostol — 1851 — 2 exemplare
Ceaslov — 1858 cumpărat cu 45 lei
Un *Penticostar* și un *Apostol* cumpărate de iconomul Afanasie Herescu, cu 77 lei la 1853, iunie 26.
Ceaslov 1874

Peterburg
Noul Testament 1817
Noul Testament 1819
Biblia 1819
Rîmnic
Minei pe septembrie 1776
Minei pe octombrie 1776
Minei pe noiembrie 1778
Minei pe ianuarie 1779
Minei pe martie 1779
Minei pe decembrie 1779
Minei pe aprilie 1780
Minei pe mai 1780
Minei pe iunie 1780
Minei pe iulie 1780
Minei pe august 1780
Sibiu
Liturghie 1807
Patima și moartea Mântuitorului (1808)
Psaltichie 1831
Veneția
Orologhion Mega — 1744
Liturghie — 1778
Antologhion 1792
Minei pe noiembrie 1801
Minei pe iulie 1805
Eclogarion 1831
Antologhion 1834

Catagrafie din 1817, mar. 14

12 minei pe luni ; 1 mineiu mari ; 1 octoih [Rîmnic, 1742] ; 1 apostol ; 1 ceaslov mari [Rădăuți, 1745] ; 1 psaltiri [Rîmnic, 1725] ; 1 tipicon mare peste tot anul [Iași, 1816] ; 2 liturghii [Rîmnic 1733, Iași, 1792] ; 1 kiriacodromion Alba [1699] ; 1 Thesalonic [Întrebări și răspunsuri] ; [București, 1765] ; 1 tălcuire a Evangheliei ; 1 triod [Iași, 1763] ; 1 evanghelie greacă și moldovenească [București, 1693] ; 1 molitfelnic [Iași, 1681] ; 2 cărți cu slujba Învierii ; 1 cîntare psaltirii pesnele lui Moisi ; 1 tipic rusesc ; 1 panahidă moldovenească ; 1 cazanie veche [Iași, 1643] ; 1 pendicostar ; 1 catavasieru ; 1 slujba sfinților mucenici : Manoil, Savel și Ismail ; 1 minei mari grecesc ; 1 triod grecesc ; 2 cărți a Sf. Vasălie și a sf. Ioan ce s-au dăruit de preosfințitul mitropolit al Ungrovlahiei kir Grigorie [adaos ulterior] ; 1 apostol grecesc ; 1 pendicostar grecesc ; 13 bucăți cărți slave rusești ;

Arhivele Statului București, Condica Bisericii Banu, nr. 1526.

Cărțile următoare nu se mai aflau în inventarele din sec. XX :

1. Carte românească de învățătură, Iași, 1643
2. Pravilele împărătești, Iași, 1646
3. Molitvelnic grecesc, Veneția, 1691
4. Tîlcuirea Evangheliei, Bălgrad (Alba-Iulia), 1699
5. Tîlcuirea Apostolelor (Chiriacodromion), București, 1801
6. Ceaslov Mare, Rădăuți, 1745
7. Simeon al Tesalonicului, București 7273 (1765)

1, 4 și 5 apar în inventarul din 1896 : „cărți mari vechi, din care una Tîlcuirea Evangheliei, o carte numită Cazanie și a treia Tîlcuirea apostolilor".
Cartea de sub nr. 2 poate fi identificată datorită însemnării lui Costache Conachi din 1818, aprilie 29 pe f. 108 v, cf. Martin Bodingher, *Catalogul cărților rare și*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

prețioase. Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu", Serviciul bibliografic, Iași, 1976, p. 7.

Cărțile de sub nr. 3, 6, 7 apar numai în *Izvod de lucruri* din 1802, iunie 2, f. 90.

Însemnările de pe cărțile bisericești și alte obiecte rituale

1. „Cărți mari vechi, din care una tâlcuirea Evangheliei,
O carte Cazanie și a treia Tîlcuirea Apostolilor"

Inventar din 1896 sub nr. 165. *Cazania* este cea din Iași, 1643, *Tîlcuirea Evangheliei învățătoare* este cea din Belgrad (Alba Iulia) 1699 și *Tîlcuirea Apostolilor* este *Chiriacodromion*, București, 1801.

2. *Evanghelie slavă*, Lvov, 1671
Acastă svîntă Evanghelie am cumpărat eu Gavril Arhipu căpitanu de la un preut Alecsii č-au fostu la biserica Banului în Eșu, dreptu șese lei bătuți, și amu dat-o pomană dreptu sufletele părinților și ale noastre, la biserica noastră la Buzeni la veletu 7233 (1725), martie 1.

Și amu afierosit-o eu la schitu ce este la moșie Băloșani otu ținutulu Hîrlăului în spre vecnica pomenire noastră leat 1784, aprilie 26".

N. Iorga, *Studii și documente*, vol. XVI, p. 266.

3. *Biblie*, București, 1688
„O biblie rumînească care mi-au dat-o Savin banul, fiindu-i eu duhovnic și fiindu-mi datoriu cu cîțiva bani".

C. Bobulescu, *Pocrovul*, Craiova, 1943, p. 29.

4. *Liturghie slavă*, Lvov, 1691
„Această svîntă carte, o am cumpărat-o Savin vel Ban și au dat-o la biserica sa, care o au făcut-o den temelie în tîrgu în Iași unde-i hramul Adormirii Precistii în 15 zile a lui august, ce o au făcut pentru sufletul a tot neamul său, deci cine s-ar ispiti a fura sau a lua fără blagoslovenie sau să o vîndă sau cel ce o ar cumpăra-o să fie proclet și afurisit. Vlet 7214 [1706], ap[rilie] 2".

Mss. A.1580, f. 392, Biblioteca Academiei Române.

5. *Evanghelie greco-română*, București, 1693
„Să să știe de cîndu au răposat Rubina băneasa dumisali lui Savin vel ban, fev[ruarie] 2, în zile[le] cinstitului și bun domnul nostru Ioan Mihai Racoviță V[oe]vod, pristăvindu-să în Iaș, s-au adus în Rădeni țin. Iași la sfînta biserică a dumilor sale și au îngropat [la] let 7213 [1705], fev[ruarie] 4".

„Să fie știut de cînd au venit în Eș în vreme cînd au domnit Ioan Sturze voievod la anul 1828 april 24 într-o miercuri".

„Știut să fie de cînd au fost holeră la anul 1831 și a început de la aprilie și a ținut pînă la iulie 10".

Biserica Banu, în bibliotecă.

6. *Psaltire*, Moscova, 1703
„Această s[fin]tă carte [...] Psaltire cu robul lui Dumnezău... am adus-o de la Kiev de la Nicodim iconomul mănăstirii Pecerschi la vlet 7223 (1715), mai 15. După a mea viață în mîna cui... a căde să pomenească numele meu Savin Ban i vel postelnic moldovan".

C. Bobulescu, *Pocrovul*, Craiova, 1943, p. 65.

7. *Evanghelie*, Iași, 1762 [29 × 20 cm] :
„Această scoarță ferecată de argint lucrată de meșteri moldoveni din argintul rămas de la dumisale Savin Banu s-a îmbrăcat această Sfîntă Evanghelie de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la anul 7270 spre pomenirea mitropoliților și a preuților cari au cetit rumâneşte. Iereu Ioan Banu"
Precum ca să se știe că la anul 1861 de către Catinca Conachi-Vogoride s-au dezgropat de supt lespezile bisericii Banu osemintele mamei sale și le-au dus la biserica de la Țigănești lîngă soțul ei logofătul Costachi Conache, repausat în 1849. Dumitru Mârzescu".

Mss. A.1580, p. 395, Biblioteca Academiei Române.

8. *Antologion grecesc*, Veneția, 1792
„Această carte ce să numește Octoih mare, am afierosit-o sfintei biserici, ci să numește biserica Tuturor sfinților, ca să-i fie de pomană, am dat-o pentru sufletul nostru și a părinților spre vecinica pomenire.
1802 mart 6, Iacov Mitropolit Moldoviei".

Mss A. 1580, p. 427, Biblioteca Academiei Române.

9. *Liturghie*, Bucureşti, 1797
„Această sfîntă carte, ce să numește Liturghie iaste cumpărată de mine popa Ioniță sin popei Costantin tipograf bucureșteanul în noa lei, păr[ale] 9 de la Simeon tipografu, trataș și de la Ioan tipografu vistiernicul tipografii al sfînt. Mitropolii Bucureşti, ce au meșterit întăi tipografia bine răsunînd organul blagoslovi în cîntări la ani Dom[nului] 1808 mai 6, ierei Ioan tipografu".

Biserica Banu, în altar.

10. *Chiriacodromion*, Neamț, 1811
„La anul 1828 april 25 au intrat moscalii în Eși cînd preoții erau în utrenie dimineața și am însămnat ca să să știe.
Slavă lui Dumnezeu că m-am învrednicit și am cetit această carte toată din scîndură în scîndură. Teodor dascăl, 1828 april 25".

Biserica Banu, în bibliotecă.

11. *Ceaslov*, Iași, 1817
„Acest ceaslov legat la un loc cu psaltire este a părintelui Efstati vichilul sf. m[ănăstirii] Neamțului de la vii, 1818 oct[ombrie] 28. La anul 1836, april 29 a nins de o palmă domnească. La anul 1849, mai 14, sîmbătă dimineața au ridicat pt Mihai Sturza fostul domn la 7 ceasuri cu firman [de la] sultan Abdul Megit pentru catahrisurile, ci au făcut în țară. Acest ceaslov legat la un loc cu psaltire s-au dăruit bisericii cu hramu Duminica Tuturor Sfinților, ce-i zic Banu, de sfinția sa monahie Epracsia monahie Liteanca, la raposarea fratelui său Alecu Liteanu, care s-au săvîrșit din viață în anul 1850 luna august 8 zile, marți și s-au înmormîntat joi în 10 august, prohodit în biserica Adormirii Maicii Domnului ce-i zice Vulpe cu patru arhierei și s-au dus la satul Litenii și s-au pus în groapă de mine smeritul Atănas[ă] iconom și duhovnic ot Banu și cu peceţea bisericii.

Mss A. 1580, p. 428, Biblioteca Academiei Române.

12. *Evanghelie*, Neamț, 1821
„Această Sfîntă Evanghelie s-au hărăzit Sfintei Biserici numită Banu din Eși ce este cu hramul Duminicii Tuturor Sfinților de către robii lui Dumnezeu vornicul Dumitru Bran și spatariul Alecu Bran, frați spre pomenirea lor, a părinților lor Ioan și Maria și a tot neamul lor. Anul 1851, luna april în 25 zile".

Biserica Banu, în altar.

13. *Puțul Sf. Ioan Gură de Aur*, Buzău, 1833 ; *Împărțirea de grîu*, Buzău, 1833
„Această carte împreună cu tovarășa ei : *Împărțirea de grîu*, s-au dat în dar

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la biserica Banului din Eşi de preasfîntul Mitropolit Veniamin, la anul 1834 mai 20. Visarion eclisiarh ot Mitropolie".

Biserica Banu, în bibliotecă.

14. *Octoih*, Neamţ, 1836
„Acest octoih pe toate glasurile s-au cumpărat pe banii bisericii în preţ de 40 lei de către sfinţia sa economul Dimitrie pentru trebuinţa bisericii ce-i zic Banu, la anul 1844 mai 20".

Biserica Banu, în bibliotecă.

15. *Evanghelie*, Neamţ, 1845
La f. 46—48 : „Scumpa noastră surioară Ecaterina Canano născută Vîrnav au adormit la anul 1864 oct. în 20 şi s-au îngropat la satul Fîntîneli. La disgropare sa în al 7 an să va duce oasăle... unde au fost şi dorinţa a o îngropa lîngă soţul ei şi copiliţa ii, însă boala foarte furioasă nu au fost chip a să duce fiind şi vreme împotriva. Şi să dă această sfîntă evanghelie aci spre pomenire ei la sfînta biserică Banul, undi soţul îi şi copiliţa îs îngropaţi şi fiindcă această evanghelie o ave îndeaproape în casa ii şi în toată ziua, ciastă evanghelie cuvenită o am luat eu sora ii, shimonahia Epraxia Vîrnav şi o am hărăzit sfintii biserici Banu spre vecinica ii pomenire şi a soţului şi a scumpii ii fiicii Maria Canano 1866 mart 20 şi la 1871 s-au adus oasăli răposati la biserica Banu şi s-au pus la un loc cu a soţului ii şi a copiliţii ii".

Biserica Banu, în altar.

16. *Discos de argint*, 1709
„Savinu Banului Biserica dumisale în Iaşi, unde iaste hramul Uspenia Precisti 7217 [1709]".

Biserica Banu, în altar.

17. *Portret pe pînză al Mitropolitului Iacov*, din 1797 [102 × 68 cm]
„Smeritul Iacov Stamate cu mila lui D[u]mnezeu Arhiepiscop şi Mitropolit Moldoviei şi Exarh plaiurilor, s-au născut la anu 1749 iuni 24, la anu 1764 aprilie 3 au primit cinul călugăriei, la anu 1782 dec[embrie] 18 s-au hirotonit episcop al sfintii episcopii Huşului, la anu 1792 iuni 21 s-au suit în scaunul sfintii mitropolii Moldoviei. Această cadră precum se vede s-au zugrăvit şi s-au săvîrşit acum la anu 1797 fev[ruarie] 11".

Biserica Banu, în pronaos.

18. *Cruce de argint* [33 × 8 cm]
„Această sf[î]ntă cruce de corn de inorog cu părticic(ă) din sfinţitul lemn s-au dăruit de preasfinţie sa părintele mitropolit Kiriu Kir Iacob la bisărica cea zidit(ă) de preasfinţie sa Tuturor Sfinţilor. 1802".

Biserica Banu, în altar.

19. *Chivot de argint* [18 × 10 cm]
„Acest sf[î]n[t] chivot, s-au făcut cu toată cheltuiala Preasfinţii sale chiriu chir Iacob Stamati, Mitropolitul Moldovi[i] şi s-au afierosit bisericii ce-i făcută de Preasfinţie sa, întru numele a Tuturor Sfinţilor. 1802".

Biserica Banu, în altar.

20. *Icoana Maicei Domnului numită cu Trei mîini*, [30 × 23 cm]
Icoană grecească i Trihiri din insula Cipru de la m-rea Kykou este îmbrăcată în argint cu inscripţia „Această sfîntă şi făcătoare de minuni icoană s-au dăruit de preasfinţie sa părintele Mitropolitul Kiriu Kir Iacob la biserica cea zidită de preasfinţie sa, unde să prăznuieşte hram Tuturor sfinţilor Leat 1802".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mai tîrziu s-a poleit cu aur, îmbrăcămintea de argint cu însemnarea „S-au poleit de Neculai Negruţţi fiu lui Aga Gheorghe Negruţţi 1849 april".

Biserica Banu, în naos.

21. *Icoana Maicei Domnului îmbrăcată cu argint* cu proba 10 [29 × 20 cm]:
Pe verso „Icoană de la Savinu Banu din 1705 iunie. Am îmbrăcat-o cu argint la 1877 dec[emvrie] 25 după căderea Plevnei spre vecinica pomenire a ostaşilor români. Ecaterina Cananîu".

Biserica Banu, în naos.

22. *Cununii*, 1865:
1865 noiembrie 15 Aceste cununii s-au făcut cu argintul şi cheltuiala sfinţii sale iconomului Dimitrie Mîrzescu hărăzete bisericii Banului.

Biserica Banu, în altar.

23. *Cruce de argint şi chiparos* [70 × 20 cm]:
„Această cinstită şi de viaţă făcătoare Cruce s-au hărăzit Sfintei biserici numită Banu din Eşi, ce este cu hram Duminicii Tuturor Sfinţilor, de către robul lui Dumnezeu Alexandru [Bran] spre pomenirea sa, a părinţilor săi Ioan şi Maria şi a tot neamul său. Anul 1852 aug. 1".

Biserica Banu, în altar.

24. *Maica Domnului îmbrăcată cu argint* [102 × 73 cm]:
„Această sfîntă icoană cu o strană s-au afierosit sfintii bisericii Banu de robii lui Dumnezeu Costantin, Ecaterina Cananîu, născută Vîrnav şi fiica lor Marica spre a lor vecinica pomenire şi a tot neamului. 1866 mart. 10 în greutate 2870 dramuri".
Icoana a costat 340 galbeni şi strana 60 galbeni, zugrav Nicolae. Cîntăreşte 9,500 kgr.

Biserica Banu, în naos.

25. *Pe o cadelniţă*:
„Această cadelniţă s-au făcut de mine Efrosina Narcaş jicniceresă, 1815 sept. 18".

Biserica Banu, în altar.

26. *Pe altă cadelniţă*:
„Această cadelniţă s-au hărăzit la anul 1863 sfintei biserici cu hramul Duminicii Tuturor Sfinţilor, numită Banu, ce iaste în oraşul Eşii, lîngă uliţa Strîmbă pentru pomenire răposatului spatariu Alecu Bran şi a tot niamul lui".

Biserica Banu, în altar.

27. *Pe clopotul mare*:
„D[oa]mne auzi glasul mieu cînd strig către tine.
Acest clopot s-au făcut cu osîrdia şi cu toată cheltuiala Preasfinţii sale părintelui chiriu chir Iacob Stamăti Mitropolitul Moldoviei la biserica Preasfinţii Sale, ce să prăznuiaşte hramu Duminica Tututror Sfinţilor aici în oraşul Eşi. Şi s-au lucrat de Pavel clopotaru la anu de la H[ristos] 1801".

28. *Pe clopotul mic*:
„Făcut de preasfinţie sa, Mitropolitul Iacob Stamati la biserica Tuturor Sfinţilor, annu 1801".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

4. VENITURI ȘI CHELTUIELI ANUALE (1803—1849)

Însemnările anuale de venituri și cheltuieli pentru prima parte a secolului XIX reprezintă una dintre cele mai elocvente reflectări ale modului în care se autofinanța și se administra o instituție de felul celei pe care o prezentăm aici.

Veniturile proveneau de la donațiile cu care ctitorii înzestraseră monumentul încă de la zidirea lui, iar alte danii se făceau cu diferite ocazii, cele mai multe fiind consemnate în testamente, așa încît, de obicei, revenea moștenitorilor datoria să le cedeze. De aceea, nu de puține ori, apar procese între descendenții mai îndepărtați și soția care trebuia să cedeze partea ei de moștenire.

De cele mai multe ori daniile s-au făcut acestui lăcaș datorită prestigiului de care s-a bucurat în opinia publică. Astfel este dania unui „staroste de ciocli" din Tîrgul Frumos, care simte nevoia să încredințeze avutul său după moarte bisericii Banu și pentru folosință, pînă atunci, se angajează să plătească chirie pentru propria sa locuință. Un alt donator este ieromonahul Sava Holban de la mănăstirea Mogoșești, jud. Iași.

Veniturile, în cazul de față, proveneau de la bunurile imobile, date cu chirie sau cu bezmân (adică arendate pe termen lung — pînă la 99 ani). Din prima categorie fac parte casele „trunchiul de căsăpii", „crîșma", hanul, dughenile care se închiriau. Epitropiei îi revenea obligația de a efectua reparațiile și investițiile din unii ani determină chiar bugete deficitare, cum s-a întîmplat în 1844—1846 cînd, „s-au cheltuit mai mult piste venituri, cu îmbunătățirile făcute". Chiriile reprezentau o sursă de venituri sigure și, chiar dacă au fost chiriași care nu-și achitau datoriile, în secolul XIX închirierea se făcea pe termen lung și cu venituri scontate. În casele „mari" ale bisericii, de peste uliță, rămase de la Savin Banu prin diata nepotului Luca Banu, au locuit și au plătit chirie în acest răstimp: beizade Scarlat Ghica, pravilistul Andronachi Donici, zugravul Eustatie Altini, banul Cara (1807), Dascalul latin (1818), vornicul Costache Conachi (1829), Doctorul Huber (1829), Vasile Carp (1833). Spațioase, judecînd după suma achitată drept chirie, trebuie să fi fost și casele din ograda bisericii, la care se adăugau casa de pe Bahlui (1844—1846) sau dughenile din Tîrgul de Sus, de la poarta Curții, din Tîrgul Frumos.

Un venit substanțial l-a avut Epitropia din vînzarea vinului produs de cele șase pogoane de vie de la Galata, dăruite de Luca Banu la 1808, care se vindea în localurile proprii. Cheltuielile cu lucratul viei se ridicau însă și ele la sume mari. Prețul vinului a fost destul de constant la începutul secolului XIX, astfel vadra se vindea la început cu 50 parale, apoi 60 parale, ajungînd, în 1829, la 4 lei. Cantitatea de vin obținută a variat și ea, ajungîndu-se la producția record de 593 vedre și o balercă în toamna 1840 și 518 vedre în toamna 1845.

O a doua categorie de datornici către Epitropie o constituiau bezmânarii, în număr de 6—8. În perioada 1803—1849 se observă că chiriile au fost în creștere, în timp ce bezmânul este staționar sau devine chiar mai redus. Suma cea *mai mare o plătește bezmân Iancu Nicolau, 100 lei, spre deosebire de chiria* caselor „mari" care se ridica la 2 550 (1846—1847) și chiar la 3 550 lei (1848—1849) pentru locul luat pentru piață.

Excedentul este în funcție de venituri dar și de buna administrație a celor care minuiau sumele. În primele decade ale secolului XIX la „cutia" epitropiei se adunau anual: 350 lei în 1803, 279 lei — 1806, 245 — 1807, 120 — 1808, 193 — 1809, 296 — 1810, pentru ca în 1841 suma să fie de numai 157 lei, în 1848 — 183 lei, iar în 1849 — 150 lei.

Un venit l-a reprezentat dobînda încasată pentru banii rămași de la excedent, astfel în 1810 s-a încasat 200 lei, 240 lei în 1811 și 300 lei dobînda pentru 2 500 lei în anii 1812—1815 etc. În schimb, în 1847—1848 s-a plătit dobîndă pentru sumele care au acoperit deficitele.

Autofinanțarea presupune procurarea tuturor materialelor necesare bunului mers al instituției.

În acei ani, lumînările de ceară și le procura biserica, pentru ca la sărbători mari (Crăciun, Paște), să le împartă credincioșilor fără plată. De hramul bisericii și a doua zi, aceste lumînări erau mai îmbelșugat aprinse și împărțite. Prețul lumînărilor și prefăcutul cerii, după ani, rămîne 4 lei oca, la fel și prefăcutul din capete de ceară, tot 4 lei oca.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Sărbătoarea hramului şi a doua zi a ctitorilor era prilej de festivităţi deosebite. În primul an, 1803, după moartea ctitorului Iacob Stamate, slujeşte succesorul său mitropolitul Veniamin, pentru care se fac cheltuieli numai de 2 lei pentru 5 lumînări albe la trichilele ierarhului, în anii următori arhiereul vicar care va sluji la hram va primi 17 lei, 20 parale, în 1807 ; în 1810 arhiereul va primi 20 lei plus 10 diaconul de la Mitropolie ; în 1813 — 28 lei arhimandritul, 28 arhidiaconului, pentru ca în 1843 să se ajungă la 80 lei arhiereului care a liturghisit şi 32 lei suitei sale, plus 132 lei daruri la Mitropolie pentru cafea şi zahăr. Împărţirea darurilor la norod pentru pomenirea ctitorilor în 1804 era de 66 lei, în 1805 de 29,5 lei, în 1809 de 41 lei, în 1810 de 41 lei, în 1812 de 42,90 lei. În 1818 s-a dat 17 lei la săraci, 150 pîini pentru norod şi încă 28 lei, 20 par., mărunte. În 1818 se introduce al doilea hram, Adormirea Maicii Domnului, ce a fost al bisericii lui Savin Banu, pentru care se va da arhiereului ce a slujit 71 lei plus 40 lei suitei sale.

Din arătarea cheltuielilor pentru leafa slujitorilor bisericii se observă că cei doi preoţi în deceniile prime primeau leafa egală, diferenţa între ei făcîndu-se în deceniul patru, cînd parohul are 300 lei, al doilea 240 lei, al treilea 120 lei, diaconul care era în toţi aceşti ani primea jumătate din leafa unui preot. La mare diferenţă se afla psaltul, care are leafa 480 lei faţă de a unui preot 120 lei şi a dascălului de 180 lei, în 1810. Presupunem că psaltul beneficia de o leafă fixă mult mai mare deoarece el nu participa la împărţirea veniturilor de la alte servicii. Din 1848 se adaugă o leafă-indemnizaţie preotului Dimitrie Mârzescu pentru faptul că se preocupa de administrarea bunurilor Epitropiei, indemnizaţie pe care urmaşii săi nu o vor mai pretinde.

De la cheltuielile primilor ani care vizau strict procurarea elementelor necesare cultului şi din care se retribuiau doi preoţi, un diacon, doi cîntăreţi, la care s-au alăturat apoi 1—2 psalţi, se observă, de la un deceniu la altul, diversificarea cheltuielilor.

În cadrul reparaţiilor, listele de preţuri pentru materiale şi mîna de lucru sînt deosebit de instructive. Astfel, la reparaţia din 1844, după arderea dughenii, care a costat 6 672 lei, cel mai scump material l-au reprezentat cărămizile (1 128 lei pentru 24 mii) şi 568 lei pentru piatra de temelie, 350 lei pentru 500 mierţe nisip, 275 lei pentru 50 grinzi, 207 pentru dulapii pentru podele. Din întreaga sumă abia 248 lei a costat toată fierăria iar acoperişul 189 lei (costul a 14 000 draniţe). În schimb pentru mîna de lucru : teslari, pietrari şi salahori se plăteşte 2 500 lei. Şi în 1849 se observă că mîna de lucru este scumpă, astfel pentru un gard materialul lemnos costă 200 lei iar manopera 240 lei. Aceeaşi situaţie se observă şi la confecţionarea unor veşminte, care costă în 1811 427,30 lei „bez materiile pe care le-au avut biserica", sumă care echivalează cu lefurile a doi preoţi şi un cîntăreţ pe un an. În 1805 reparaţia clopotului cel mare (de la Savin Banu) costă 129 lei, cît leafa unui preot pe un an. Şi legatul cărţilor costă substanţial, în 1810 se plăteşte 9,60 lei pentru două cărţi. Preţul pentru achiziţionarea unor cărţi este totdeauna ridicat, în 1840 se plăteşte 40 lei pentru un *Octoih* scos la mezat (probabil în urma incendiilor ce avuseseră loc), în 1849 2 volume de *Psaltichie* „moldoveneşti" costă 100 lei iar unul grecesc, 81 lei.

Epitropia participă la acţiuni iniţiate de către conducerea administrativă a oraşului. Astfel, în primăvara anului 1849 Epitropia contribuie la pavatul (cu pavele de lemn) a unor străzi, cu suma de 142 lei „plătiţi după biletul Eforiei din 19 decembrie" pentru o suprafaţă de 2 stînjeni şi 2 palme.

La preluarea de către ocîrmuire a terenului pentru piaţa oraşului (1849), Epitropia este obligată să degajeze terenul prin „cărarea materialului vechi după desfiinţarea acareturilor de cîrmuire de pe locul luat de piaţă".

1803—1804. Sama svintei biserici a Tuturor Sfinţilor ce s-au luat din veniturile bisericii şi unde s-au dat, de la anul 1803 iuli 1 şi pîn la anul 1804 iuli 1.

Banii ce s-au luat

lei 175 chirie pivniţii de la Curte vechi.

lei 40 de pe trunchiul de casăpii tij [= de asemenea] de la Curte veche de la anul 1803 iuli 1 — 1804 iuli 1.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lei 110 chirie dughenii ot Tîrgul de Sus de la anul 1803 sept. 1 — 1804 sept. 1.
lei 350,5 par[ale] de la cutie bisericii ce s-au strînsu de la mai 1803 pînă la 1 iuli 1804.

675,5 par[ale]

Unde s-au dat

Lei parale

49,5 pe 28 ocă untdelemn pentru biserică.
98 pe 22 ocă lumînări ceară, încă 12 oc[ă] cîte 4 lei oca, 10 cîte 5 lei.
11,20 prefăcut a 22 oc[ă] pol ceară.
4 o ocă tămîie.
3,5 pentru zmirnă.
160 leafa dascălului Hriste pe 13 luni cîti 10 lei pe lună cu 30 lei, ce au rămas să dè din anul trecut.
70 dascălului Gavriil însă 60 lei pe un an, 10 lei ce-au rămas să i se dè din anul trecut.
30 diaconului Mihălachi pe 6 luni cîti 5 lei, de la ghen. 1 și pîn la 10 iulie 1804.
40 preutului Năstas i preotului Gavriil pe două luni mai și iunie 1804.
30 chirie pe o cas[ă] pentru preotul Gavriil 1803 pe un an.
30 pe un ochiu de steclă la fereastra bisericii.
11 antimisul bisericii a mitropolitului Veniamin [Costache].
15 dajde a trii preoți de sveti Dimitrie.
5 pe cinci pluti la candile.
1 prefăcutul a două stihare.
18 dajde a trei preoți de sveti Gheorghii.
4,20 pentru patul sfîntului aer ce s-au făcut.
25 o carte ce să numește Chiriiacodromion [București, 1801].
3 la un petrar de au tocmit tencuiala la fereastra clopotniții.
2 5 lumînări albe la trichelile preasvinții sale părintelui Mit[ropolit] Veniamin slujind la hram.
66 s-au cheltuit la pomenirea ctitorilor după hram la 1804, iunie 2.

642,26 rămîne 32 lei, 19 par[ale].

1804—1805 Sama svintei bis[erici] de la 1 iulie 1804 pîn la 1 iulie 1805.

Lei parale

32,19 ce rămîn din sama anului trecut.
160 chirie pivniții ot Curte veche.
40 trunchiul căsăpii.
110 chirie dugheni ot Tîrgul de Sus.
350 chirie caselor bisericii ce ședi med[elnicer[Evstati [Altini] pe anul trecut 1804.
175 tij pe pol de la svet Gheorghii pînă la svet Dimitrii 1805 oct. 26.
279,13 ce s-au strînsu cu cutie bisericii.

1146,32 par.

Unde s-au dat

40,14 pe 24 ocă untdelemn pentru biserică cîte 2 ocă pe lună.
8,20 2 ocă tămîie.
2,32 pentru zmirnă.
117 pe 23 ocă 175 dr[amuri] lumînări ceară pentru biserică.
5,30 prefăcutul lumînărilor.
10 dascălului Hriste pe luna lui iulie.
225 leafa dascălului Veico pe 9 luni cîte 25 lei pe lună, de la 1 august 1804 pînă la 1 mai 1805.
60 leafa dascălului Gavriil pe un an.
240 leafa la doi preoți pe un an, cîte 10 lei pe lună de preot.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Lei parale
60 diaconului Mihalachi pe un an, cîte 5 lei pe lună.
35 o perechi foarfeci la biserică.
5 cheltuiala preutului Năstas[ă] mergînd cu trebuința bisericii la Tîrgu Frumos.
14 tocmitul clopotului celui mare și pe zeci ocă heru.
3,15 cheltuiala spălatului policandrelor.
38,30 cheltuiala pentru ctitori, a doua zi după hram.
2 pentru două polițe de pus cărțile.
2 s-au tocmit strana Vlădicăi.
9,50 pe doi coți pol postav la ac[operit] strana.
115 s-au plătit rămășița clopotarului ce au făcut clopotul mare.

955,38 par. rămîn 186 lei 34 par[ale]. Sama pe 1805 să se încarce la Sama anului viitoriu [1806].

Cercetîndu-să de către noi Sama aceasta și fiind adevărată o încredințăm. Gherasim, episcopul Romanului [ca epitrop al bisericii Banului îl întîlnim pînă la 1809].

1805—1806. Sama de venitul Bisericii Tuturor Sfinților, cum și de cheltuiala ce s-au urmat de la anul 1805 iulie 1 pîn la anul 1806 iulie 1.

Lei Par[ale]
1175,1 au cuprinsu tot venitul bisericii pe acest an, însă 120 chiria dughenii din Tîrgul de Sus, 180 chiria pivniții ot Curtea vechi, bez [= fără] 12 lei plata banilor podului, 350 chiriia casilor de la d-lui medel[ni]cer Efstatie [Altini], 275 ce au ieșit de la cutie, 40 de pe un trunchiu, 15 de la crîșma ot Tîrgul Frumos, 186 lei 34 par. bani ce au rămas din sama anului trecut [1804—1805].
1025,8 s-au cheltuit precum în gios să arată, însă 283,25 lumînările și ceara ce s-au cumpărat la biserică, adică 7,5 prefăcutul a 13 ocă o litră ceară la hram, 13,10 plata făclierului pe 27 ocă pol ceară, 61,20 pe 10 ocă o litră ceară la Crăciun, 163,20 pe 27 ocă lumînări la Paști, 38,10 pe 9 ocă pol ceară cîte 4 lei 10 par[ale] oca.
8,8 tămîie și zmirnă la hram.
607,20 leafa preoților i a dascălilor, însă 120 preotului Anastasi, 120 preotului Gavriil, 60 diaconului Mihalache, 157,20 la doi psalți, 150 dascălului Gavriil pe un an și 3 luni cîte 10 lei pe lună.
125,35 alte cheltuieli mărunte, însă: 2,20 o condică, 2,3 cheltuiala unui stihar diaconesc, 10 lei Mariei Andonesi din poronca preosf[inț]itului] părinte [Grigorie] Ieropolios, 12,20 astupatul hrubii din pivniță ce au căzut. 4 lei tocmitul clopotului celui mic, cu așezat cu tot, 15,7 tocmitul Sf. Pristol și scara dinainte bisericii, 29,5 cheltuiala la hramul pentru ctitori, 50,20 acoperămîntul dughenii din Tîrgul de Sus.
149,33 rămîn bani necheltuiți carii să vor încărca în sama anului viitori.

Cercetîndu-se, de către noi sama aceasta și fiind adevărată o încredințăm. Gherasim episcop Romanului.

1806—1807. Sama de venitul Bisericii Tuturor Sfinților cum și de cheltuiala ce s-au urmat de la anul 1806 iulie pîn la anul 1807 iulie 1.

Lei parale
938,36 cuprinsul tot venitul bisericii pe acest an, însă: 120 chiriia dughenii ot Tîrgul de Sus, 200 chiriia pivniții ot Curtea veche, 175 chiria casilor de la medel[nicer] Evstatie [Altini], 40 pe un trunchiu, 254,3 au eșit de la cutie, 149,33 bani ce au rămas din Sama anului trecut.
774,15 s-au cheltuit precum în gios să arată, însă 55,15 lumînările, ceara, tămîie și zmirnă ce s-au cumpărat la biserică, 680 leafa preoților și a dascălilor, însă 120 preotului Anastasi, 120 preotului Gavriil, 60 diaconului Mihalache, 380 la doi psalți și dascalului Gavriil, Mihail psalt și Hristea psalt, 39 alte cheltuieli mărunte, însă: 5 lei s-au tocmit acoperemîntul dughenii

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ot Curtea vechi ; 5 lei o colivă la hram, 17,20 par[ale] arhiereului ce au slujit la hram, 11,20 preoților i la săraci tij la hram.

164,21 par[ale] rămîn bani necheltuiți carii să vor încărca la Sama anului viitor.

Cercetîndu-se de către noi Sama aceasta și fiind adevărată o încredințăm. Gherasim episcop al Romanului.

1807—1808. Sama de venitul bisericii Tuturor Sfinților cum și de cheltuiala ce s-au urmat de la anul 1807 iulie 1 pîn la anul 1808 iulie 1.

Lei par[ale]

920,20 au cuprins tot venitul bisericii pe acest an, însă 400 lei chiria casălor pe anul trecut ce șade d-lui Ban Cara, 250 chiria pivniții și a scaunului de la Curtea veche, 120 lei chiria dughenii din Tîrgul de Sus, 120,20 par. au ieșit de la cutia bisericii, 30 lei chiria pivniții din Tîrgul Frumos.

905,10 s-au cheltuit precum în gios să arată : 592 lei 20 par. leafa preoților și a dascălilor ; 120 lei preotului Anastasie, 120 preotului Gavriil, 120 dascalului Gavriil, 172,20 psaltului Hrisanft, 60 lei diaconului Mihălache, 199 lei lucrul viei, însă 44 lei îngropatul, 24 lei pe 800 haragi, 75 lei săpatul și hărăgitul, 24 lei prășitul, 32 lei cositul, plivitul și teitul viei. 133,30 lumînările și alte cheltuieli la hram, însă 45 lei pe 6 pol ocă lumînări pentru policandru, 20 lei pe 2 pol ocă lumînări pomenirea ctitorilor, 20 lei prefăcutul lumînărilor pe acest an, 28,30 psalților și oamenilor Mitropoliei la hram.

15 lei 10 parale rămîn bani necheltuiți carii să vor încărca la Sama anului viitoriu.

Cercetîndu-să de către noi Sama aceasta și fiind adevărată o încredințăm. Gherasim episcop Romanului.

1808—1809. Sama de venitul Bisericii Tuturor Sfinților, cum și de cheltuiala ce s-au urmat pe un an adecă de la zi întîi iulie 1808 pîn iarăș la sfîrșit lui iunie 1809.

Lei bani

3440,63 venit pe un anu, însă : 400 chirie casălor unde șede Ban Cara, 193 ce au ieșit din cutie, 497,90 pe 362 vedri vinu, 120 chirie dughenii, 250 chirie crîșmii, 164,63 rămășițe din sama anului pîn la 1807 iulie, făcută de logof[ătul] Luca [Banu], 15,30 rămășița din sama anului trecut, 1500 lei ce au lăsat răposat logof[ăt] Luca prin diiată, 300 lei tij de la logof[ăt] Luca pentru o știfă.

1370,99 să scad ce s-au cheltuit în anul acesta, însă 780 leafa preoților ; 240 la doi preoți, 120 dascalului Gavriil, 60 diaconului, 360 psaltului, 142,39 cheltuiala viei și vădrăritul, 12 meremetul ferestilor, 231 pe lucrul viei, 78 lumînările bisericii, 16,60 cheltuiala de zioa hramului, 90 făcutul a doaĭ feloani și altile, 21 lei tij pe lumînări.

2069,84 adică doaĭ mii șasăzăci și noaĭ lei optzeci și patru bani, rămîn bani înainte + O Ierapoleos Grigorie.

1809—1810. Sama pentru venitul bisericii Tuturor Sfinților de la zi întîi iulie 1809 pînă la sfîrșitul lui iunie 1810.

2406 venit pe un an, adică : 400 chiria casăle în cari șădi dum[nea]ei Băneasa Căroaia într-un an de la zi întîi avgust 1809 pîn la sfîrșitul lui iulii 1810, 120 chiria dughenii din Tîrgu de Sus pe un an de la zi întăi săpt[emvrie] 1809 pîn la sfîrșitul lui avg[ust] 1810, 250 lei chiria crîcimii de la poarta Curții pe un an, adecă 26 oct[omvrie] 1809 pîn la 24 oct[ombrie] 1810, 80 lei chiria casăi și a ogrăzii din dosul crîcimii, de la zi întăi săpt[embrie] 1809 pîn la sfîrșitul lui avg[ust] 1810, 60 lei chiria pivniții ot Tîrgu Frumos pe 2 ani, 1808—1810, 1010 lei pe 505 vedri de vin ce au ieșit din viia bisericii, și s-au vîndut cîte 2 lei vadra, 296 lei ce au ieșit din cutia bisericii, 200 lei dobînda a 2000 lei ce ari biserica în 10 luni de la zi întăi sept[embrie] pîn la sfîrșitul lunii iunie 1810.

1812,9 să scad ce s-au cheltuit, însă 900 lei leafa preoților și a dascalilor de la zi întăi iuli 1809 pîn la sfîrșitul lui iuni 1810, 182,75 ce s-au cheltuit prin preot Năstas cu prășitul, culesul viii cum și chiria adusul vinului în Eși

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

şi vădrăritul, 73,42 s-au cheltuit tij prin preot Năstas, 9,60 legatul a 2 cărţi a bisericii, 15 lei ce s-au cheltuit cu tocmit[ul] herălor clopotului celui mari, 62,60 chel[tuiala] unui pridvor de scînduri ce s-au făcut înainte uşii bisericii, adică 10 lei pentru cui şi chiroani, 7,60 pe 6 costoroabi, 15 lei pe 56 scînduri, 30 lei teslarilor.

4 lei o ocă tămîie, 3 lei tocmit[ul] fanarilor bisericii, 18,60 lei făclierului pentru lucru a 18 pol ocă ceară, 2 lei pen[tru] fofezi, 1 leu pe mături pentru măturat[ul] bisericii, 4,78 pentru întocmire zaplazurilor din faţi la uliţi şi din dos dispre Canano [vecinul], 63 lei pe 10 pol ocă lumînări ceară, 100 lei chiria casăi în care şădi preot[ul] Nastas pe anul trecut pîn la 1809.

84 lei ce s-au împărţit la pomenire ctitorilor a dao zi după hramul bisericii, adică 20 lei arhiereului, 10 lei diaconului de la Mitropolie pentru 3 slujbe, 5 lei la 2 preoţi a bisericii ; 5 lei dascalului grec, 2 lei dascalului moldovan, 1 leu eclisiarhului, 41 lei la norod.

60 lei pentru facire unui gard de 200 pari la viia bisericii, plasa de la gard, 20 lei ci s-au cheltuit cu facire unei porţi la viia bisericii, 208,114 ci s-au cheltuit cu lucrul viilor în anul 1810.

603 lei 111 bani rămîn din venitul pîn la sfîrşitul lui iunie 1811 pe lîngă cari adăugesc 2069 lei 84 bani rămaşi din sama anului trecut din cari 2000 lei aduc dobîndă ce s-au şi încărcat în sama aceasta : Lei 2673,75 fac, cari s-au încărcat în sama pentru venitul de la zi întăi iulii 1811.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

UNDE SE AFLA ORAȘUL THEODOROPOL ?

DE

PETRE DIACONU

Descriind faza finală a războiului bizantino-kievian din 970—971, Leon Diaconul ne informează că Ioan Tzimiskes, cucerind Preslavul Mare, i-a schimbat numele în Ioannoupolis [1]. Același cronicar mai susține că, după zdrobirea drujinelor kieviano-varege la Dorostolon (Silistra), împăratul l-ar fi rebotezat și pe acesta. Orașul ar fi căpătat acum numele de Theodoroupolis, drept cinstire adusă sfîntului Theodor Stratilat care, arătîndu-se călare în toiul luptelor de la Silistra, ar fi determinat victoria definitivă a trupelor bizantine [2].

Relațiile cronicarului bizantin privind schimbarea numelui Preslavului Mare în Ioannoupolis și al Dorostolon-ului (Dristra) în Theodoroupolis au fost acceptate, fără echivoc, de toți cercetătorii care s-au ocupat, într-un fel sau altul, de istoria războiului bizantino-kievian din anii 970—971.

În 1965, însă, N. Oikonomides, publicînd un segment din *Taktikon*-ul Escurial [3] — descoperit de d-sa — atrăgea atenția că în acest document apar laolaltă numele de Ioannoupolis și Dristra, ceea ce ar vrea să însemne că la data elaborării amintitului *Taktikon*, între 971 și 975 [4], adică în vremea împăratului Ioan Tzimiskes, orașul de pe malul Dunării, Dorostolon, nu-și schimbase numele în Theodoroupolis, așa cum susținuse Leon Diaconul [5]. În alte vorbe, informațiile cronicarului bizantin erau numai pe jumătate adevărate. Ioan Tzimiskes schimbase numele Preaslavului Mare, dar nu și pe cel al Dorostolon-ului. Faptul în sine este confirmat, în prezent, și de cîteva sigilii ale lui Leon Sarakinopoulos, care a îndeplinit tocmai în aceste vremuri, funcția de strateg al themei Ioannoupolis și Dorostolon. Sigiliile respective s-au descoperit la Preslav [6].

În privința aceasta, N. Oikonomides [7] aducea în sprijin și un pasaj din cronica lui Skilitzes [8], în care se preciza că, după victoria bizantinilor asupra kievienilor la Dorostolon din vara anului 971, Ioan Tzimiskes a dat numele de Theodoroupolis orașului Euhaita din Paphlagonia (Asia Mică), unde se afla biserica cu hramul și moaștele Sf. Theodor Stratilat [9]. Știrea lui Ioan Skylitzes a fost reprodusă și de Ioan Zonaras [10].

---

[1] Leon Diaconul, *Historia*, Bonn, 1828, p. 138.

[2] *Ibidem*, p. 157—158.

[3] N. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube au X-e—XI-e siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, în *RESEE*, III, 1965, 1—2, p. 57—58.

[4] Asupra datării acestui Taktikon în 971—975, vezi N. Oikonomides, *Les listes de préséance byzantines des IX-e et X-e siècles*, Paris, 1972, p. 259—261.

[5] N. Oikonomides, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube*, p. 62, nota 21.

[6] Totiu Totev, Неизвестен стратег на Йоанопол и Доростол, în „Археология", X, 1968, p. 49—51 ; Iv. Iordanov, Печати на Леон Саракинопул от Велики Преслав. în : „Археология", XXIV, 1, 1982, p. 12—23 ; cf. Petre Diaconu, în *RESEE*, VII, 1969, 3, p. 576 și Iv. Bojilov, în „Исторически Преглед", XXVI, 1970, 5, p. 107—108.

[7] N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 62, nota 21.

[8] Skylitzes-Cedrenuș, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 411.

[9] Despre Sf. Theodor Stratilat și Theodor Tiron, vezi Hippolyte Delehaye, *Légendes grecques des Saints militaires*, Paris, 1909, p. 11—43.

[10] I. Zonaras, Bonn, 1897, p. 535 ; Simion Logothetul, în versiunea bulgărească *(Slavianskj perevod Chroniki Simionda Logotheta)* (reprint, London, 1971, p. 154).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Punerea la punct a lui N. Oikonomides a fost acceptată integral de mai mulți cercetători, între care se numără Petre Diaconu[11], I. Bojilov[12] și, într-un fel, I. Barnea[13].

Iată, însă, că în ultima vreme lucrurile s-au complicat din nou. Printre cele aproximativ 320 de sigilii descoperite în „cancelaria bizantină" de la Preslavul Mare, există 4 exemplare, datate în anii 971—975, aparținînd unui anume Sisinios, „protospătar și katepan al Theodoroupolis-ului". Pe fața sigiliilor este gravată o cruce înfloratâ, avînd capetele în formă de ancoră, iar pe revers inscripția :

+ CICI
NIOC—A—C
ΠΑΘ ϚKAT
ΕΠΑ. ΘΕΟ
ΔΥΡΟΠ

După cum se vede, din legenda acestor sigilii rezultă că la sfîrșitul secolului X exista un oraș cu numele de Theodoropol, care — pe deasupra — era și sediul unui katepanat. Numismatul bulgar Ioan Iordanov, cel care a publicat sigiliile în cauză[14], și-a pus, cum era și firesc, întrebarea : unde se afla orașul Theodoroupolis ?

Însușindu-și punctul de vedere al lui N. Oikonomides[15], potrivit căruia katepanatul, în sistemul organizării administrative bizantine, ar fi fost o provincie cuprinzînd regiuni de frontieră ale Imperiului bizantin și că în anumite împrejurări el ar include mai multe *strateghii*, cercetătorul bulgar exclude, în același timp, posibilitatea ca Theodoroupolis, despre care este vorba, să fi fost Euchaita din Asia Mică. Motivele ? În primul rînd, Euchaita n-a fost niciodată sediul unui katepanat și nici nu putea să fie de vreme ce nu se afla într-o zonă frontalieră ; în plus, toate cele circa 320 de sigilii descoperite la Preslav, cu excepția exemplarelor aparținînd funcționarilor aparatului central imperial, sînt ale unor conducători ai „orașelor bulgărești" ; prin urmare, sigiliile lui Sisinios nu se pot înscrie într-o excepție — ține să ne încredințeze Iv. Iordanov[16]. Drept urmare, Theodoroupolis de pe sigiliile de la Preslav a fost — susține Iv. Iordanov — unul din „orașele bulgărești" existente în zona Dunării de Jos[17].

Dar acest oraș, spune mai departe colegul nostru bulgar, pentru a deveni sediul unui katepanat, trebuia să îndeplinească următoarele trei condiții : 1) să fie o localitate cu un rol deosebit în viața social-politică și economică a regiunii ; 2) să fie un oraș de la granița Imperiului bizantin (deoarece katepanatul, prin esența sa, ar cuprinde numai ținuturile de la frontieră) ; 3) să se găsească în nord-estul Bulgariei, dar cît mai aproape de Dristra (Silistra), fapt de natură să explice confuzia lui Leon Diaconul, potrivit căruia Ioan Tzimiskes ar fi schimbat în Theodoroupolis numele Dorostolon-ului.

După ce ne reamintește că cele mai importante orașe din nord-estul Bulgariei, către sfîrșitul secolului X, au fost Preslavul Mare, Pliska, Dristra și Preslavul Mic[18], Iv. Iordanov ne asigură că Theodoroupolis nu poate fi omologat nici cu Preslavul Mare și nici cu Dristra, deoarece în acele vremuri (971—975) primul se numea Ioannoupolis, iar al doilea continua să se numească Dristra (Dorostolon), așa cum ne spun izvoarele literare și o certifică documentele sigilografice. Din discuție iese și Pliska fiindcă aceasta — afirmă în continuare Iv. Iordanov — n-a fost niciodată sediul unei unități administrative bizantine.

---

[11] Vezi *supra*, nota 6.
[12] *Ibidem*.
[13] I. Barnea, în *Din Istoria Dobrogei*, III, București, 1971, p. 73, nota 5.
[14] Ivan Iordanov, Кой български Град Бил наречен Теодоропол, , în „Векове", 1, Sofia, 1983, p. 58—62.
[15] N. Oikonomides, *Les listes de préséance...*, p. 344.
[16] Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 61.
[17] *Ibidem*.
[18] *Ibidem*.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

În consecinţă, singura localitate care ar fi putut să capete numele de Theodoroupolis rămîne *Preslavul Mic*, situat, după opinia lui Iv. Iordanov, pe Dunăre, în apropiere de actualul oraş Silistra [19].

Colegul nostru mai caută să ne convingă cum că Preslavul Mic s-ar fi numit şi Preslaveţ [20] şi că acolo ar fi rezidat Sviatoslav, atunci cînd se afla în nord-estul Peninsulei Balcanice.

Pentru a face credibilă teza identificării Preslavului Mic cu Theodoroupolis, Iv. Iordanov emite următoarea teorie : „Schimbarea numelui capitalei bulgare Preslavul Mare în Ioannoupolis urmărea să satisfacă nu numai ambiţiile şi orgoliul împăratului Ioan Tzimiskes, dar ea avea şi un caracter politic constînd din reinstaurarea trainică a stăpînirii bizantine, paralel cu înlăturarea oricărei amintiri a statului bulgar. De vreme ce — susţine mai departe acelaşi cercetător — Preslavului Mare i s-a schimbat numele, logic este ca şi celuilalt Preslav [Preslavul Mic — *n.n.*] să i se schimbe numele. În caz contrar, ar rămîne fără rost primul act" [adică schimbarea numelui Preslavului Mare — *n.n.*] [21].

Însă la capătul acestei „demonstraţii", cercetătorul rămîne nedumerit, deoarece autorul nu ne spune care anume dintre aşezările de pe Dunăre, din apropierea Silistrei, ar fi putut fi Preslavul Mic (adică Theodoroupolis, în concepţia lui Iv. Iordanov) [22].

Argumentele lui Iv. Iordanov, pe care am încercat să le sistematizăm aici, sînt neconvingătoare, deoarece ele sînt plantate pe o interpretare inadecvată a faptelor istorice, interpretare grefată, la rîndu-i, pe o metodologie greşită.

Să ne explicăm. Ivan Iordanov susţine, după cum am văzut, că Preslavul Mic, care ar fi devenit Theodoroupolis, se afla pe Dunăre, în apropiere de Dristra (Silistra). În acest caz, cercetătorul bulgar nu ţine seama de o lege toponimică cu caracter general valabil, potrivit căreia *două localităţi, avînd acelaşi nume, deosebite însă prin determinante cu sens opus — mare/mic, vechi/nou, din deal/vale, de sus/de jos — trebuie să se afle, din punct de vedere geografic, foarte aproape una de alta ;* aşa sînt, de exemplu, Chilia Veche/Chilia Nouă, Nicopole Mare/Nicopole Mic, Gorna Oreahoviţa/Dolna Oreahoviţa, Stara Zagora/Nova Zagora etc [23]. În atare situaţie, este lesne de înţeles de ce Preslavul Mic nu trebuie căutat pe Dunăre, lîngă Silistra, ci în zona munţilor Balcani, în imediata vecinătate a Preslavului Mare. În aceeaşi ordine de idei, se cuvenea ca Iv. Iordanov să ştie că Perejaslavetz [24] din Cronica lui Nestor nu este Preslavul Mic ci Preslavul Mare.

---

[19] *Ibidem*, p. 62.

[20] *Ibidem*.

[21] *Ibidem*.

[22] Este posibil ca gîndurile sale nemărturisite să vizeze cetatea de pe insula Păcuiul lui Soare, identificată de noi cu celebra aşezare dunăreană Vecina (Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare-Vicina*, în Byzantina, 8, Thessalonique, 1976, p. 409—447). În acest caz însă, identificarea ei cu Theodoroupolis rămîne fără obiect, deoarece această fortificaţie nu exista la *terminarea războiului kieviano-bizantin*, în vara anului 971. Ea a fost construită imediat după această dată ; în treacăt fie spus, faptul că cetatea de la Păcuiul lui Soare s-a numit Vecina (Vicina) a fost recunoscut şi de Iv. Iordanov, Монетосечене Българските владетели в Добруджа în *Das mittelalterliche Bulgarien und das Schwarzmeergebiet*, Varna, 1982, p. 119—130.

[23] Vezi, Petre Diaconu, *Ou localiser la Petite Preslav*, în *RESEE*, III, 1—2, Bucureşti, 1965, p. 54.

[24] În textul lui Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 62, apare forma Preslaveţ, necunoscută în nici un izvor literar. Această formă, impusă şi în toponimia recentă din Bulgaria (cazul satului Kadikioi, care a devenit Malăk Preslaveţ) este o creaţie *ad hoc* rezultată din coruperea formei Perejaslavetz, existentă în Cronica lui Nestor (vezi *Izvoarele Istoriei Românilor*, ed. Gh. Popa-Lisseanu, VII, Bucureşti, 1935, p. 71, 73, 75) ; în treacăt fie spus, nici forma Perejaslavetz nu este cunoscută în vreun alt izvor literar. Este evident că redactorul Cronicii ruse, referindu-se la Preslavul Mare, din Bulgaria, l-a denumit într-o formă cît mai apropiată de Perejaslav-ul de pe Nipru. În privinţa relaţiei fonetice Perejaslavl-Perejaslavetz vezi şi N. Oikonomides, *Presthlavitza, the Little Preslav*, în *SOF*, 42, 1983, p. 6, nota 18 (extras).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Altfel, era obligat să ne arate cum se numește Preslavul Mare în această cronică în care, în treacăt fie zis, e vorba numai despre capitala statului bulgar.

Identificarea Preslavului Mic cu Perejaslavetz de către unii istorici, iar acum și de către Iv. Iordanov, se bazează pe împrejurarea că numele acestuia din urmă are, în limbile slave, o formă (aparent) diminutivală, iar plasarea lui pe Dunăre este susținută în temeiul expresiei *Perejaslavetz na Dunaj* din Cronica lui Nestor.

Ne vedem obligați să atragem atenția că Perejaslavetz din cronica mai sus citată, formă coruptă din *Perejaslavl*[25], este tot una cu *Presthlavitza* sau *Persthlavitza*, celălalt nume al Preslavului Mare, așa cum apare el pe sigilii[26], iar sintagma *Perejaslavetz na Dunai* trebuie luată în sensul că Presthlavitza (Preslavul Mare) se afla în zona Dunării spre deosebire de Perejaslavul kievian care se găsea pe Nipru. Lucrul se explică, dacă se are în vedere că cronicarul era un rus care nu avea o imagine precisă asupra realităților topografice de la Dunărea de Jos.

Multe dintre aceste fapte toponimice noi le-am explicat, cu probe irefutabile, la timpul potrivit[27], dar ele au rămas — după cum se vede — necunoscute colegului nostru bulgar.

Greșită este și teza schimbării numelui Preslavului Mare și Preslavul Mic în Ioannoupolis și, respectiv, în Theodoroupolis ca rezultat, printre altele, al intenției lui Ioan Tzimiskes de a înlătura orice amintire a țaratului bulgar.

Această teză este rodul unei ciudate concepții toponimice grevată de o bună doză de romantism istoric. În cazul schimbării numelor de Ioannoupolis și Theodoroupolis, Ioan Tzimiskes n-a căutat să înlăture amintirea statului bulgar, pentru că atunci, în vara lui 971, bizantinii se luptau cu *kievienii* și nu cu statul bulgar, ci a vrut să eternizeze gloria faptelor sale războinice și a trupelor de sub conducerea lui, iar — pe deasupra — să-și satisfacă propriul lui orgoliu, cum, de altfel, remarca însuși Iv. Iordanov[28].

Dar aceste chestiuni au o semnificație minoră pentru subiectul în discuție. În ceea ce ne privește, mai importantă este stabilirea faptului că Preslavul Mic se afla lîngă Preslavul Mare. În acest caz, Theodoroupolis nu are cum să fie identificat cu Preslavul Mic în măsura în care orașul ar fi fost — așa cum crede Iv. Iordanov — reședința unui conducător de provincie bizantină, în speță, al „katepanatului de Theodoroupolis".

Nu se poate admite ca în regiunea Dunării de Jos să existe două localități : Preslavul Mare (Ioannoupolis) și Preslavul Mic (Theodoroupolis) depărtate la cel mult 20—30 km una de cealaltq și fiecare să fie capitala a cîte unei provincii bizantine. (Acest fapt a fost sesizat de Iv. Iordanov și poate că tocmai el a constituit unul din motivele pentru care cercetătorul bulgar a încercat în chip nedrept să plaseze Preslavul Mic cît mai departe de Preslavul Mare).

Care este, atunci, soluția ? Ca să găsim un răspuns la întrebarea *ce oraș se ascunde sub numele de Theodoroupolis*, sîntem nevoiți să pornim de la izvoarele literare.

La începutul intervenției noastre am atras luarea aminte că asupra apariției toponimului Theodoropol există două izvoare narative majore : arătările lui Leon Diaconul și cele ale lui Ioan Skilitzes. Informația primului dintre ei, cum că *Ioan Tzimiskes ar fi dat numele de Theodoroupolis* Dristrei s-a dovedit — așa cum s-a spus deja — inexactă[29]. În consecință, ne rămîne să socotim ca fiind valabilă informația celuilalt cronicar care susține că Ioan Tzimiskes a dat numele de Theodoroupolis orașului Euhaita din Asia Mică[30].

---

[25] Vezi, *supra*, nota 24.

[26] N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 4—9, crede că *Presthlavitza* de pe sigiliile bizantine ar fi Preslavul Mic. Autorul aduce drept argument, între altele, faptul că *Preshlavitza* ar fi formă diminutivală *(op. cit.*, p. 4). Nu, nu este chiar așa ! Sufixul itza, derivat din ica, indică în multe cazuri și forma feminină a unor substantive (deci și a unor toponime). Astfel prezentîndu-se lucrurile, nu trebuie să ne surprindă că în veacurile de mijloc Preslavul Mare s-a numit și *Presthlavitza*, așa cum vom încerca să o dovedim într-o lucrare rezervată acestei chestiuni.

[27] Vezi, *supra*, nota 23.

[28] Vezi, *supra*, p. 4.

[29] Vezi, *supra*, nota 8.

[30] Vezi, *supra*, p. 1—2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Noi nu avem motive să punem la îndoială spusele lui Skilitzes, cu atît mai mult cu cît el este unul dintre cei mai precişi cronicari bizantini[31]. Altfel, ar trebui să admitem că ambii cronicari, atît Leon Diaconul cît şi Ioan Skilitzes, referindu-se la unul şi acelaşi eveniment, ne-au dat informaţii greşite, ceea ce, de ce să nu recunoaştem, nimeni nu poate accepta, în afară, poate, de Iv. Iordanov.

Cercetătorul bulgar are perfectă dreptate cînd identifică Theodoroupolis de pe sigiliile lui Sisinios cu Theodoroupolis din cronicile bizantine, dar greşeşte atunci cînd respinge omologarea Theodoroupolis-ului cu Euhaita, pe motiv că aceasta din urmă, negăsindu-se într-o regiune de graniţă, n-avea cum să fie capitala unui katepanat de genul aceluia de pe sigiliile lui Sisinios.

Se pare că lui Iv. Iordanov nu-i sînt lămuriţi termenii de *katepan*, *katepanat*. În pofida a ceea ce crede colegul nostru bulgar, în ultima treime a secolului X, *katepan* încă nu însemna conducător de unitate administrativă militară, ci conducător de tagmă[32]; iată motivul pentru care Sisinios de pe sigiliile de la Preslavul Mare trebuie considerat nu conducătorul unei provincii bizantine numite Theodoroupolis, indicate, chipurile, după numele oraşului de reşedinţă, ci conducătorul unei *tagma* (unitate militară de interior) numite *Theodoroupolis*, fie pentru că oştenii ei erau recrutaţi acolo, fie pentru că îşi avea garnizoana acolo.

În acest caz, nimic nu se opune ca Theodoropoulis să fi fost tot una cu Euhaita, aşa cum ne informează Skilitzes şi Zonaras. Pe linia acestei judecăţi, este de presupus că în timp ce Sisinios se afla cu oştile sale la Dunărea de Jos, spre a participa la faza finală a luptelor bizantino-kieviene din 971, oraşul său de reşedinţă, Euchaita, căpătînd numele de Theodoroupolis, şi *tagma* pe care o conducea a căpătat numele de Theodoroupolis, de unde şi sigiliile lui Sisinios în calitate de katepan al Theodoroupolis-ului.

Ipotezei noastre i se pot aduce, eventual, următoarele două obiecţii: 1) nu avem nici o dovadă că a existat o unitate militară de Euhaita-Theodoroupolis, de vreme ce ea nu este consemnată în *Taktikon*-ul Escurial; 2) chiar dacă a existat o asemenea *tagmă*, nu beneficiem de nici o altă ştire din care să reiasă că ea a participat la luptele bizantino-kieviene din nord-estul Bulgariei şi din Dobrogea.

Prima obiecţie îşi pierde valabilitatea prin simplul fapt că în *Taktikon*-ul Escurial nu sînt consemnate toate *tagmatele* din Imperiul constantinopolitan. De pildă, unităţile militare din Mistheia, oraş în Galathia din Asia Mică, despre care ştim că s-au bătut în luptele bizantino-kieviene din 971[33], nu sînt amintite în acest *Taktikon*.

În alte izvoare literare, se face totuşi o aluzie la existenţa în Euhaita a unui comandament militar cam prin secolul IX[34]. Şi tot ştirile literare înregistrează, pentru acelaşi veac, prezenţa în Paphlagonia, adică *în provincia în care se afla Euhaita*, a unui *katepan* subordonat strategului themei.

Nici a doua obiecţie nu este greu de înlăturat, dacă se ţine seama că în izvoarele literare nu-i obligatoriu să fie pomenită totalitatea unităţilor militare care au luat parte la războiul kieviano-bizantin. De exemplu, participarea la aceste lupte a unităţilor *hikanaţilor de apus*, dovedită prin cîteva sigilii, nu este marcată în izvoarele literare. Oricum, sigur este că trupele din Microasia au fost prezente în războiul bizantino-kievian din 968—971[36]. Printre ele trebuie să se fi numărat şi cele de la Euchaita.

---

[31] Skylitzes, fiind militar de profesie, avea cunoştinţe geografice şi toponimice mai depline decît ceilalţi cronicari.

[32] Pentru problema „katepan" vezi, H. Ahrweiler, *Recherche sur l'administration de l'Empire byzantine au IX-e—XI-e siècles* (extras din „Bulletin de Correspondance hellénique", 84, 1960, p. 64—66).

[33] Skylitzes-Cedrenus, II, p. 398.

[34] Theophanes Continuatus, *Chronographia*, *Bonn*, 1838, p. 11; cf. H. Ahrweiler, *op. cit.*, p. 29.

[35] Iv. Iordanov, Печати на Леон Саракинопул..., p. 17—19. În chip greşit cercetătorul bulgar crede că Leon Sarakinopoulos a condus scholele occidentale în timpul luptelor de la Silistra din 971; în realitate, el a stat în fruntea unităţii hikanaţilor de apus.

[36] Vezi, *supra*, nota 33.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

De altminteri, nu este exclus ca legenda apariției Sf. Theodor, patronul orașului Euchaita, să fie legată tocmai de vitejia trupelor din această localitate în ultima bătălie de la Dorostolon. Faptul nu este certificat de vreo știre literară, dar el poate fi presupus în contextul unor împrejurări legate de prezența la Dristra, alături de împărat, a *mitropolitului de Euhaita*, Theophil[37]. Acesta se bucura de o prețuire atît de mare din partea lui Ioan Tzimiskes, încît, la sfîrșitul luptelor, el și nu altcineva a fost ambasadorul bizantinilor trimis spre a încheia un tratat de prietenie cu pecenegii[38].

Iată, pe scurt, motivele care ne îndrituiesc să socotim că Theodoroupolis din cronicile lui Leon Diaconul și Ioan Skilitzes, pe de o parte, și Theodoroupolis de pe sigiliile lui Sisinios, descoperite la Preslavul Mare, pe de altă parte, este unul și același oraș cu Euhaita din Asia Mică.

Obiecția lui Iv. Iordanov că la Preslavul Mare nu s-au descoperit decît sigilii ale unor funcționari din aparatul central administrativ și militar al Imperiului și al unor conducători ai orașelor din nord-estul Bulgariei, fapt care ar anula chipurile echivalarea Euhaitei cu Theodoroupolis, n-au valoare probatorie. În realitate, din totalul de 320 de sigilii, găsite la Preslavul Mare, pînă în prezent s-au publicat numai vreo 40[39].

Astfel prezentîndu-se lucrurile, oricînd pot apărea și piese aparținînd unor demnitari militari sau civili din Asia Mică. Dar chiar dacă nu se vor găsi asemenea exemplare, faptul în sine nu se poate constitui într-un contraargument al identificării Theodoroupolis-ului cu Euhaita, ci dimpotrivă, el ar explica tocmai caracterul excepțional al participării lui Sisinios și al trupelor sale microasiatice în faza finală a războiului bizantino-kievian de la Silistra.

Ajungînd cu expunerea noastră aci, se cuvine să ne oprim, fie și pe scurt, asupra următoarelor două chestiuni: 1) dacă Euhaita a fost rebotezată Theodoroupolis la terminarea războiului bizantino-kievian, deci imediat după 26 iulie 971, de ce la Preslavul Mare nu s-au găsit sigilii de-ale protospătarului Sisinios de pe vremea cînd katepanatul său se numea Euhaita? 2) Întrucît orașul de care ne-am ocupat în rîndurile de față se numea în secolul XI din nou Euhaita se ridică de la sine întrebarea: cînd și-a pierdut el numele de Theodoroupolis dat de către Ioan Tzimiskes?

Prima chestiune își găsește explicația în realitatea că arhiva sigiliilor de la Preslav a luat ființă numai după terminarea luptelor de la Silistra, adică într-o vreme în care Euhaita purta numele de Theodoroupolis. În eventualitatea că Sisinios a expediat încă de la sosirea sa în nord-estul Peninsulei Balcanice scrisori închise cu sigilii pe care era gravată calitatea lui de katepan de Euhaita, ele ar putea fi găsite oriunde, dar numai în cancelaria de la Preslav nu. A doua chestiune își găsește explicația, credem noi, în măsura luată de Vasile II Macedoneanul de a damna memoria lui Ioan Tzimiskes și vanitatea acestuia de (re)botezător al unor orașe din cadrul Imperiului Bizantin. Faptul s-a întîmplat curînd după moartea lui Ioan Tzimiskes, dar nu mai tîrziu de anul 1000, dată la care *Ioannoupolis* era deja numit din nou, în izvoarele literare bizantine, *Preslavul Mare*.

La capătul succintului nostru studiu, se impun două concluzii: 1) Theodoroupolis din cronicile bizantine și de pe sigiliile lui Sisinios a fost numele dat de Ioan Tzimiskes *Euhaitei* în 971; 2) pe Dunăre și, în general, în Dobrogea, nu a existat nici un oraș cu numele de Preslavul Mic. Acesta se afla în Bulgaria de nord-est, nu departe de celălalt Preslav, Preslavul Mare.

[37] Unii cercetători (de pildă Iv. Božilov, *op. cit.*, p. 107—108), susțin că Theophyl Syncelul din Cronica lui Nestor ar fi tot una cu Theophil, mitropolitul Euchaytei, care l-a însoțit pe Ioan Tzimiskes în campania sa din primăvara și vara lui 971.

[38] Skylitzes-Cedrenus, II, p. 411.

[39] Numărul sigiliilor descoperite la Preslavul Mare pînă în prezent pare a fi de peste 350 (inf. Iv. Iordanov).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ORIGINEA NUMELUI SIRET

DE

ILIE DAN

Ca și în cazul altor toponime din limba română, numele de loc *Siret* se referă la o apă, o localitate și la o unitate administrativă (pentru epoca mai veche), amintindu-ne de exemple ca *Suceava, Bîrlad, Bistrița, Tecuci, Mureș, Prahova, Teleajen* [1].

Cei care au studiat numele de locuri (și nu numai din limba română) și-au pus în mod îndreptățit întrebarea: cui a fost atribuit, mai întîi, un nume — apei, localității sau ținutului? Uneori, numele unei ape mai mari a fost dat — și în română, și în multe alte limbi — însăși provinciei istorice respective, ca în cazurile *Moldova* și *Oltenia*.

În principiu, specialiștii au admis, în logica lucrurilor, că apele curgătoare au fost cele dintîi (încă din epoca preindoeuropeană) care au primit un nume *(hidronim)* prin care erau determinate și individualizate în raport cu alte elemente din aceeași clasă, întrucît un toponim numește *individul*, și nu *specia* [2]. Sînt rare cazurile cînd apa a preluat numele unui munte sau al unei localități. În timp, are loc un proces de golire semantică și de abstractizare, care are ca rezultat toponimizarea apelativelor (prin trecerea numelor comune în cele proprii) [3].

Cel puțin într-o fază inițială, lucrurile s-au petrecut astfel în toate limbile indoeuropene, în sensul că realitățile geografice înconjurătoare au fost numite în funcție de anumite însușiri (formă, culoare, dimensiuni, anumite caracteristici importante), pornindu-se, de obicei, de la un nume comun generic, cunoscut de către toți vorbitorii: „apă curgătoare", „stîncă", „iute", „învolburat", „pietros" etc. Studiile de lingvistică indoeuropeană ca și cele de etimologie și de onomastică antică au demonstrat că, în cazul numelor atribuite cursurilor de apă, acestea au fost în majoritatea cazurilor însuși termenul comun corespunzător: *rîu, pîrîu, apă curgătoare, fluviu, torent* [4].

Am menționat aceste lucruri cu caracter general, deoarece ele privesc și toponimul *Siret* [5], cel puțin din două puncte de vedere: pe de o parte, și acest nume a fost dat, într-o primă fază, rîului care străbate Moldova de la izvoarele sale și pînă la vărsarea în Dunăre, între Galați și Brăila, extinzîndu-se mai tîrziu și pentru cel dintîi oraș important situat în vecinătatea sa în partea de nord a țării și, apoi, pentru unitatea administrativă constituită în jurul localității respective (ocol, district, plasă); pe de altă parte, la origine, toponimul a avut ca punct de plecare un apelativ care nu s-a păstrat și a cărui semnificație, putem, pe baza atestărilor documentare antice și a metodei comparativ-istorice, s-o presupunem, pornind și de la similitudinea creării unor hidronime (nume de ape) în limbile vechi din spațiul est-european.

---

[1] Vezi Iorgu Iordan, *Toponimia românească*, București, 1963.

[2] Cf. Sabina Teiuș, *Referitor la sfera și locul onomasticii în lingvistică*, în volumul *Studii și materiale de onomastică*, 1969, p. 7—9.

[3] Vezi Ilie Dan, *Contribuții la istoria limbii române*, Iași, 1983, p. 117—129.

[4] Cf. Al. Graur, *Nume de locuri*, București, 1972.

[5] O întreagă discuție a atestărilor antice se poate găsi la Liviu Franga, *Pe marginea unor hidronime din Dacia*, în „Studii și cercetări lingvistice", XXXII, nr. 6, 1981, p. 621—626.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din cercetările specialiștilor români și străini (istorici, arheologi, epigrafiști și lingviști), se poate trage concluzia că *Siret* este un toponim străvechi, aparținînd stratului preroman de nume de locuri din limba noastră. El trebuie, prin urmare, alăturat acelor elemente lexicale, derivative și onomastice (după unii autori, și fonetice) care constituie o componentă importantă a individualității limbii române, privită din punct de vedere al originii și al evoluției sale: *substratul* (elementul) *autohton*[6]. Acest nume trebuie, așadar, încadrat în grupa elementelor preromane (200 de nume comune și un număr apreciabil de nume de locuri) moștenite din limba celor dintîi strămoși ai românilor (dacii, geții și moesii — ramuri ale marelui trib al tracilor, despre care Herodot afirma că „sînt cei mai numeroși și mai viteji după inzi"), fiindcă numai din vorbirea acestora le-au putut prelua și folosi romanii cuceritori, transmițîndu-le limbii române, continuatoare neîntreruptă a latinei populare vorbite în regiunile dunărene (la nordul și la sudul fluviului) ale Imperiului Roman[7].

Acest fond autohton infirmă, și pe plan lingvistic, teoria după care dacii au fost exterminați în totalitate (Vitruvius, Vopiscus, Roesler) în urma războaielor cu romanii. Este cert că romanii au preluat aceste elemente din limba băștinașilor romanizați, unele toponime păstrîndu-se în forme apropiate de cele înregistrate la scriitorii antici (în primul rînd, Herodot). Toponimul *Siret* face parte, deci, din seria numelor de locuri de origine daco-moesiană, multe dintre ele numind importante cursuri de apă din România: *Dunăre*[8], *Argeș, Ampoi, Buzău, Cerna, Criș, Lotru, Motru, Mureș, Olt, Prut, Someș, Timiș, Tisa*[9]. Cercetări mai noi au demonstrat că și numele unor localități din țara noastră *(Abrud, Albac, Drencova, Garvăn, Hîrșova, Mehadia, Oltina, Turda)* aparțin aceluiași strat preroman din toponimia românească, cu toate că în acceptarea acestei etimologii ne întîmpină o serie de dificultăți, referitoare fie la evoluția fonetică a unor sunete în nonconcordanță cu fonetica istorică a limbii române, fie prezenței unor forme asemănătoare în unele dintre limbile vecine[10].

Ceea ce e de reținut, în conformitate cu adevărul istoric demonstrat, este faptul că în mod cert numele de loc *Siret* este *foarte vechi* și *moștenit* (din substrat), neputînd fi vorba de un împrumut.

Care este etimologia lui? O parte din răspuns a fost dată prin afirmațiile precedente, cînd s-a făcut precizarea că acest toponim provine dintr-o formă daco-moesiană, care a suferit succesive transformări în decursul timpului, dar care amintește evident de forma originară a etimonului.

Din păcate, ca și în situația altor toponime provenite din substrat, și pentru *Siret* atestările cele mai vechi aparțin limbii grecești, ceea ce explică lesne grafia numelui de loc din limba dacă, din care nu ni s-au păstrat monumente de limbă sigure (cu excepția unor inscripții fragmentare, a unor liste cu nume de plante — ca cea a medicului trac Dioscorides — și a unor mărturii indirecte).

Cea dintîi, cronologic vorbind, atestare a acestui toponim străvechi o întîlnim la Herodot[11] (4, 48) sub forma *Tiarantos*. Dealtfel, la același istoric grec întîlnim înregistrate și numele altor cursuri de apă care s-au păstrat în limba română *(Ordesios — Arges, Moris — Mureș, Piretos — Prut)*, formele respective fiind notate, timp de mai multe secole, în scrierile unor istorici și geografi ca Ptolemeu, Plinius, Constantin Porphyrogenetul, Iordanes, Procopius, Strabo, Priscus, sau în inscripțiile din provinciile dunărene ale Imperiului Roman (publicate, din inițiativa lui Mommsen, în celebra colecție *Corpus inscriptionum latinarum*).[12] Pentru forma veche a toponimului *Siret*, dispunem de încă trei atestări, oarecum diferite, deși este neîndoios că se referă la numele rîului din Moldova: una —

---

[6] Cf. I. I. Russu, *Elemente autohtone în limba română*, 1970; *Istoria limbii române*, vol. II, 1969, p. 356—361.

[7] Vezi Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, București, 1968, p. 77.

[8] Pentru acest hidronim, G. Ivănescu presupune o origine preindoeuropeană, avînd la bază radicalul *danu (dan)* „apă curgătoare".

[9] *Istoria limbii române*, II, p. 356—361.

[10] *Idem*, p. 358—360.

[11] Liviu Franga, *op. cit.*, p. 621.

[12] Vezi H. Mihăescu, *Limba latină în inscripțiile din provinciile dunărene ale Imperiului Roman*, București, 1960.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Hierasos — provine din scrierile geografului Ptolemeu ; alta — *Gerasus* — destul de apropiată de cea precedentă, apare la Ammianus Marcellinus ; ultima atestare, care nu mai datează din perioada antichității, o datorăm lui Constantin Porphyrogenetul, ea fiind foarte apropiată de numele de loc din limba română : *Seretos* [13]. Deși diferite, toate formele menționate redau un etimon autohton neatestat. Încă din 1943, Vl. Bănățeanu a demonstrat că forma herodoteică e de origine scitică, provenind din iranicul *ciarant* „iute" ; *Hierasos* și *Gerasus* sînt forme grecești, iar *Seretos* reprezintă numele autohton al rîului, nume care a fost atestat și în teritoriul de limbă iliră (în fostele provincii romanizate Dalmația și Dardania) [14]. Pe aceeași linie, dar presupunînd un radical dac *sar-* (corespondent al tracului *ser-*), Liviu Franga, urmărind atent toate formele atestate și raporturile dintre ele, ajunge la concluzia că denumirile *Hierasos* și *Gerasus* se referă la același rîu menționat anterior de Herodot, numai că ele nu stau în legătură, la succesorii lui Herodot provenind din limba sciților sau a sarmaților, ceea ce ar explica grafia hidronimului [15]. Ultima atestare pomenită — *Seretos* — stă, fără nici o îndoială, la baza toponimicului *Siret*. Specialiștii sînt de părere că pe lîngă forma mai veche cu radicalul *sar* (în sanscrită *sar* înseamnă „rîu") a circulat cu timpul și cea cu *e* (așa cum apare la Const. Porphyrogenetul) sub influența unor forme similare întîlnite în Tracia, Iliria și Dalmația, provenind dintr-un radical indoeuropean *ser* „a curge", înrudit, probabil, cu *s(t)ru* „a curge", acesta din urmă întîlnit în toponime ca *Struma*, *Streiul*, *Serta*, *Istrița* [16].

Precum au arătat A. Philippide, N. Drăganu, Sextil Pușcariu și Emil Petrovici [17], alături de *Motru*, *Criș*, *Dunăre*, *Timiș*, *Argeș*, *Buzău*, și hidronimul *Siret* prezintă un fonetism specific românesc, el fiind continuatorul direct al formei atestate *Seretos*.

Se deduce de aici că și în româna comună forma toponimului a fost *Seret* (ca în etimonul din limba dacă, în care radicalul aparținea în mod cert unui apelativ cu sensul de „apă curgătoare, rîu, cel care curge"). Așa se explică de ce primele atestări în documentele românești ale toponimului *Siret* cunosc doar forme cu *e* : *Serete* (1411), *Seret*, *Sereta* (1431), *Serete* (1443), *Seret* (1434). Cu timpul, apare și forma cu *i* : *Siret* (1408), *Siretskogo* (1411) [18], care se va impune pe cale oficială. Popular însă a circulat multă vreme forma *Seret* (nearticulat și articulat — *Seretul* sau *Seretele*). Cea cu *i* se poate lesne explica printr-un fenomen fonetic de disimilație, ca și prin impunerea pe cale administrativă a unei forme din limbile străine în care s-au redactat actele cancelariei domnești în Moldova.

Concluziile care pot fi trase din discuția precedentă sînt următoarele :

1) Numele de loc *Siret* aparține stratului preroman din toponimia românească.

2) El continuă o formă din limba dacă, atestată sub diferite grafii, încă la istoricii și geografii antici.

3) Forma din care provine numele actual *Siret* este *Seretos*, care avea inițial semnificația „(apă) curgătoare".

4) În vechea limbă românească, așa cum o probează documentele istorice, toponimul a circulat cu forma *Seret*.

---

[13] *Istoria limbii române*, II, 1969, p. 358.

[14] *Ibidem*.

[15] Liviu Franga, *op. cit.*, p. 625.

[16] Cf. Iorgu Iordan, *Toponimia românească*, 1963, p. 94.

[17] Vezi G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980, p. 72—73. Cf. și A. Philippide, *Originea românilor*, I, 1925, p. 459.

[18] Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, 1968, p. 449.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

O *ADDENDA ET CORRIGENDA* INCOMPLETĂ ȘI INCORECTĂ

DE

VASILE CHIRICA

Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol" din Iași, XXIII, 1986, 1, a găzduit în paginile sale (453—461), sub semnătura prof. Mircea Ciubotaru, adnotările referitoare la *Repertoriul arheologic al județului Iași*, I—II, Iași, 1984—1985, cu caracter nu numai de completare și de corectare a informațiilor, ci și de recenzie.

Socotim util să precizăm încă de la început că, după tipărirea primului volum al *Repertoriului*, M.C. ne-a informat despre existența unor inadvertențe între datele oferite de lucrarea noastră și ceea ce s-a considerat a fi adevărul istoric, motiv pentru care am solicitat realizarea unei riguroase recenzii, cu caracter științific, pentru completarea lacunelor și corectarea erorilor.

Constatăm cu surprindere că autorul *addendei* nu a dat curs sugestiei noastre, întrucît acest fapt i-ar fi solicitat, în primul rînd, întreaga lectură a celor două volume ale *Repertoriului*. Afirmațiile lui M.C. ne dau temei să considerăm că nici măcar nu a foiletat lucrarea luată în discuție, ci s-a mulțumit doar să ofere cititorilor puținele informații pe care le posedă asupra unui număr limitat de localități din cele analizate și prezentate de *Repertoriu* în Indice (p. 512—521).

În cele ce urmează vom argumenta afirmațiile noastre, în funcție de acelea din *addenda et corrigenda*.

1. M.C. ar fi trebuit să observe pe contra-pagină că la realizarea lucrării a colaborat și Constantin Iconomu, precum și precizarea noastră : „studierea și fișarea literaturii de specialitate a fost executată de V. Chirica, R. Popovici și C. Iconomu" (p. 9—10). Omiterea unuia dintre colaboratori nu poate fi scuzată prin enunțarea „atribuțiilor", întrucît noi nu am precizat realizarea unei „documentații istorice".

2. Referitor la criticile aduse pentru utilizarea „Dicționarului geografic al județului Iași", de Al. Obreja, „lucrare ea însăși deficitară", din care cauză „atestările documentare nu sînt totdeauna cele mai vechi", precizăm că M.C. nu a observat că noi am utilizat și numeroase alte surse de informare documentară, și că, în unele cazuri noi înșine am făcut corectările necesare. Astfel, la localitățile Munteni, c. Belcești, Piciorul Lupului, c. Ciurea, Stînca, c. Comarna, Focuri, c. Focuri, Tudor Vladimirescu, c. Mogoșești-Siret, Breazu, c. Rediu etc., am precizat, este drept, fără ostentație, inexactitatea unor încadrări cronologice operate de prof. Al. Obreja. Ne întrebăm, însă, de ce M.C. nu a recenzat „Dicționarul geografic al județului Iași", ceea ce ne-ar fi scutit de „erori nepermise" și de „confuzii între localitățile omonime". În acest sens, precizăm veridicitatea constatării pe care a făcut-o profesorul din Negrești cu privire la transferarea datelor arheologice de la Valea Ursului, jud. Neamț, la Valea Ursului, c. Miroslava.

3. Am precizat, atît în capitolul privind considerațiile de geografie istorică (p. 475—476), cît și în tabelele III—IV (p. 482—486) că data atestării documentare a localităților nu înseamnă întotdeauna întemeierea acestora, motiv pentru care am utilizat expresia „prima atestare documentară cunoscută" ; mai mult încă, am explicat raportul dintre anul emiterii actului din cancelaria domnească și aflarea unor indicații (prin lectura *atentă* a documentului) cu privire la existența anterioară a satului respectiv, atît printr-un uric mai vechi, cît și prin formula ***de întărire*** a proprietății. De asemenea, am coroborat aceste categorii de infor-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

maţii documentare cu acelea oferite de cercetările arheologice, în scopul de a evidenţia existenţa localităţilor înainte de atestarea lor documentară.

4. M.C. afirmă că „schituri şi mănăstiri construite în timpul unui voievod sînt socotite ctitorii ale domnului respectiv". Pentru a argumenta netemeinicia acestei acuze, am procedat la o nouă lectură a propriei noastre lucrări. Dacă autorul *addendei* ar fi procedat la fel, ar fi constatat că am precizat deja : „bisericile... au fost luate în evidenţă numai atunci cînd prima sursă documentară se referă la existenţa bisericii şi nu a satului" (p. 18). Astfel, am utilizat existenţa monumentului religios în 31 de cazuri, pentru a argumenta constituirea anterioară a satului, avînd în vedere şi alte propuneri de datare a întemeierii sale. Dintre cele 31 de localităţi, doar în cinci am menţionat şi ctitorul : Aron-vodă (Aroneanu, p. 40), Al. Lăpuşneanu (Greci, p. 45), Ştefan cel Mare (Dovrovăţ, p. 124), Iurie Danco (Dancu, p. 175) şi Vasile Lupu (Schitu Hadîmbului, p. 232). Ar fi fost foarte util dacă M.C. nu s-ar fi limitat doar la aprecieri generale, ci ar fi precizat în toate cazurile măcar cine *nu a ctitorit* biserica ce i-a fost atribuită de noi, citînd lucrarea lui N. Stoicescu.

5. Observaţia privind confuziile referitoare la existenţa unor sate pe care noi le-am considerat dispărute se referă îndeosebi la localităţile Ciurea şi Holm, localizate de noi în com. Dagîţa. Dar însuşi M.C. face confuzie între formulările „sat dispărut" şi „fost sat", întrucît noi nu le-am considerat dispărute (în accepţiunea ce se dă îndeobşte fenomenului din evul mediu), ci am precizat, la ambele „fost sat în com. Dagîţa" (p. 121). Chiar dacă le-am fi considerat dispărute, M.C. nu a argumentat inexistenţa posibilităţii ca acestea să se fi aflat, într-o anumită perioadă, şi în teritoriul acestei comune. Situaţii similare există : la Tomeşti, pe Dealul Doamnei, a existat satul cu acelaşi nume, iar în comunele Cucuteni şi Todireşti două sate poartă numele de Băiceni. După opinia noastră, şi potrivit informaţiilor unor localnici din Dagîţa, pe dealul Ciurea ar fi existat cîndva satul Ciurea, ulterior desfiinţat.

6. „Localizările greşite sau imprecise ale unor sate dispărute" au fost preluate, în *Repertoriu*, din volumele colecţiilor *D.I.R.* şi *D.R.H.*, iar cînd M.C. a făcut rectificările pe care le-a considerat corecte şi necesare, noi am luat în consideraţie opiniile sale.

După „observaţiile generale", în *addenda et corrigenda* se procedează la completările şi corectările pentru aproximativ 80 de localităţi din comunele Dagîţa, Grajduri, Horleşti, Ipatele, Mădîrjac, Mironeasa, Scînteia, Şcheia, Tansa, Ţibana, Ţibăneşti şi Voineşti, deci în numai 12 din cele 88 de mari unităţi administrativ-teritoriale ale judeţului. A ne referi la toate observaţiile profesorului din Negreşti ar ocupa un prea mare spaţiu tipografic, de aceea vom face doar unele precizări, cu exemplificările necesare.

1. Nu negăm, ba chiar considerăm binevenite, atît localizarea unor foste sate şi descoperiri arheologice, ca şi acele precizări ce se integrează specificului lucrării, şi pe care noi le-am omis.

2. Din nou constatăm că M.C. nu a citit întreaga noastră lucrare, întrucît am precizat nu o dată (de ex., la p. 18 şi 476) faptul că în cadrul repertoriului istoric al localităţilor am luat în consideraţie numai „informaţiile de bază privind evoluţia aşezărilor rurale în sec. XVIII—XIX". De aceea noi considerăm din nou ca fiind incompletă şi incorectă lucrarea semnată de M.C. Incorectă, deoarece lasă impresia unor „erori nepermise" şi „informaţii lacunare" pentru elemente ce depăşesc cu mult cadrul unui repertoriu arheologic ; incompletă, deoarece nici M.C. nu oferă *toate* informaţiile privind evoluţia localităţilor în spaţiu (din întregul teritoriu al judeţului) şi în timp (pentru întreaga perioadă luată în studiu). Să exemplificăm :

A) Noi am precizat (p. 158) că satul Cărbunari, com. Grajduri este *menţionat* la 1803, citînd *Uricariul*, VIII, p. 358 ; M.C. mai adaugă existenţa, în acelaşi an, a unui număr de „21 cărbunari gospod". Această completare ar fi trebuit extinsă măcar la toate localităţile care fac obiectul *addendei*.

B) Nu înţelegem cum materialele ceramice din punctul XXX.1.B, datate de noi în sec. XVII—XVIII, pot aparţine schitului *„făcut* la mijlocul sec. XVIII". Pe de altă parte, autorul ar fi trebuit să evidenţieze evoluţia tuturor schiturilor şi a satelor (trecerea de la o moşie sau comună, la alta), pentru întreaga perioadă

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a epocii moderne, nu doar unde a găsit cîte o informație, considerată de noi în afara cadrului unei lucrări cu pronunțat caracter arheologic.

C) Precizarea existenței satului Bordea este binevenită, pentru anul 1816; dar oare, pentru alte perioade, să nu fi știut M.C. că o fîntînă, un menzil și o crișmă nu atestă existența unui sat? În această situație îi sugerăm să se ocupe mai intens de locul, necesitatea și caracteristicile predicatului, ca și de transcrierea corectă a unei localități, deoarece considerăm că, dacă pentru un preistorician (primul autor al *Repertoriului)* unele erori sînt nepermise, pentru un profesor de limba română (M.C.), redactarea unei propoziții fără predicat „Silișteа Olășeilor, în 1837, la circa 1 km nord de Cotic, la vărsarea pîrîului Ivăneasa în Șacovăț", ca și transcrierea greșită a numelui de sat Tufeștii de Sus (de două ori) ni se par cu adevărat de neîngăduit.

D) Nu știm pe ce se bazează M.C. atunci cînd localizează „cu certitudine" unele localități medievale, dispărute, pe locurile unde s-au descoperit fragmente ceramice din sec. XIV—XV și chiar X—XII (!). De asemenea, prin localizarea satului Tufeștii de Sus (sau Dzemeșești) pe locul După Curte, unde noi am găsit doar ceramică Noua, autorul *addendei* oferă posibilitatea să se considere că cele două sate *existau* și la sfîrșitul epocii bronzului (!).

E) De foarte multe ori, ca în cazul „Nu a existat un sat Broșteni pe Velna", M.C. dă verdicte fără nici o argumentație și dovedește necunoașterea documentelor medievale.

Exemplele pot continua, dar considerăm că argumentația noastră cu privire la titlul dat acestui material este suficientă. În acest sens, noi apreciem că este necesară o „confruntare permanentă" între *Repertoriu* și *addenda et corrigenda* pentru a evidenția, la fiecare dintre autori, „erorile nepermise și lacunele scuzabile". La sfîrșit, dacă apelăm la o sumară statistică, putem constata (raportînd numărul comunelor și al localităților discutate în *addenda et corrigenda* la acela din *Repertoriu* — 84 de comune, 4 orașe și peste 1.700 de localități) că ar fi necesari între 7 și 19 specialiști de talia profesorului Mircea Ciubotaru pentru „completarea" și „corectarea" informațiilor oferite de cei patru autori.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ISTORIA ROMÂNILOR

Istoria Universității din Iași. Redactori responsabili : Gh. PLATON și V. CRISTIAN ; autori : I. AGRIGOROAIEI, EM. BOLD, GH. BUZATU, V. CRISTIAN, V. NEAMȚU, GH. PLATON, D. RUSU, GH. TANASĂ, M. TIMOFTE, I. TODERAȘCU, Iași, Ed. „Junimea", 1985, XXIII + 213 p. + anexe + ilustr.

*

Universitatea din Iași. 1860—1985. Dezvoltarea științei. Redactori responsabili : GH. PLATON și V. CRISTIAN, Iași, f. ed., 1986, IX + 369 p.

Se știe, întemeierea unei școli înseamnă, întotdeauna, realizarea unor virtualități spirituale. Iar nivelul și valoarea acelei școli constituie, pentru societatea căreia îi aparține, un criteriu cert de apreciere a maturității creatoare de civilizație și cultură a unei națiuni. O astfel de școală, valorificînd și decantînd realizările trecutului, ținînd seama de realitățile prezentului, reprezintă treaptă și mijloc sigur în înfăptuirea celor prefigurate în viitor. Preluînd tradițiile de cultură, polarizînd energiile creatoare ale timpului și stimulîndu-le năzuințele formative în dinamica ideilor și faptelor aparținătoare cadrelor naționale și epocii, în general, o astfel de „școală" a fost și este Universitatea ieșeană.

Opunîndu-i „criteriile" de mai sus, prestigiosul colectiv de autori, istorici ieșeni, reconstituie „monumentalitatea istorică" a Universității din Iași, într-un prim volum, prilejuit de a 125-a aniversare a înființării acesteia, importantă operă de evocare și restituție.

Într-o structură „clasică", contribuțiile autorilor pot fi organizate, de fapt, în două grupaje : *„preistoria"* Universității din Iași (cap. I, *Învățămîntul în Moldova pînă la Colegiul Vasilian*, p. 1—9, V. Neamțu ; cap. II, *De la Colegiul Vasilian la Academia Mihăileană*, p. 10—26, I. Toderașcu, și cap. III, *De la Academia Mihăileană la Universitatea din Iași*, p. 27—41, de Gh. Platon și D. Rusu) și *„istoria"* acesteia (cap. IV, *Înființarea Universității din Iași*, p. 42—55, V. Cristian ; cap. V, *Universitatea din Iași în epoca de constituire a României moderne*, p. 56—117, Gh. Platon și M. Timofte, și cap. VI, *Universitatea din Iași în epoca contemporană*, p. 118—213, Gh. Platon, Em. Bold, Gh. Buzatu și Gh. Tanasă), precedate de o *Prefață* (prof. dr. Viorel Barbu, Rectorul Universității) și o *Introducere*, semnată de Gh. Platon și V. Cristian, urmate de *Anexe* și o bogată iconografie.

Prof. V. Neamțu face, în cap. I, un „retro" succint al evoluției formelor de educație și instruire, de la apariția scrisului și a învățămîntului oral pînă în „veacul de aur" al culturii române (XVII), survolînd, în numai 4 pagini, formele de învățămînt la geto-daci, cele de influență romană, precum și cele din feudalismul românesc, pînă la organizarea Colegiului Vasilian. Efortul de sintetizare este remarcabil, dînd o imagine în mișcare a unei evoluții și continuități firești a școlii de la noi, aceeași, de fapt, cu cea a dezvoltării învățămîntului de oriunde, dar cu un ritm și conținut proprii. Sînt reținute, aici, încheierile, „soluțiile" cele mai recente, mai bine argumentate și impuse de istoriografia problemei cu privire la unele aspecte de importanță aparte : formele timpurii de pregătire a clericilor, impunerea scrierii în limba slavonă (în timpul lui Roman I), tipurile și treptele școlii medievale (laice și bisericești) de la noi, locul, în sistemul de învățămînt, a formelor și școlilor catolice (Despot nu a „întemeiat", a mutat Colegiul de la Hîr-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

lău la Cotnari, ars în timpul lui Alexandru Lăpușneanu și nu a „pus bazele" unei biblioteci la Suceava, intenționa doar, cum reiese din biografia sa !) etc. Dar detaliile nu își au locul într-un astfel de capitol, sinteza luminată fiind reușită și suficientă aici.

Întinderea celor numai 12 pagini ale cap. II (prea puține și pentru „momentul" 1640, ca să nu mai vorbim de atît de bogatul secol XVIII în materie de reforme școlare !) a obligat pe autor la o „sinteză a sintezei" — nu fără apel direct la izvoare — privind dezvoltarea învățămîntului în Moldova, pînă la 1821, în strînsă inserție cu cel din Transilvania, Țara Românească și din jur. De aceea, sînt reținute și adîncite în semnificații doar faptele, inițiativele, înfăptuirile și reformele de majoră importanță , care au bornat dezvoltarea școlii în Moldova, de la cea sătească, „din tinda bisericii", pînă, la înaltele colegii academice. Sînt „inventariate" și comentate fenomene precum : bifurcarea școlii (elementară și medie), începînd din secolul XVII ; îmbogățirea „instrumentarului" și literaturii didactice (manuale, gramatici, lexicoane, antologii, modele de scriere etc.), cu exemplificări grăitoare ; constituirea bibliotecilor (mănăstirești, de curte, particulare) ; apariția colegiilor medievale (reținîndu-se, cu privire la cel ctitorit de Vasile Lupu, în 1640, caracterizarea de „colegiu de grad intermediar [...], de cultură umanistă", din vol. I al tratatului de *Istoria învățămîntului din România*, p. 157, care înseamnă, de fapt, ceea ce se înțelege prin „academie domnească" !) ; reformarea conținutului învățămîntului, în direcția laicizării și înlocuirii limbii slavone cu cea neogreacă și elină (dar cele 4 clase — elină, greacă, slavonă, românească — nu reprezentau, numaidecît, 4 „cicluri" ale școlii) ; instituirea unei „politici școlare", în secolul XVIII și începuturile unei pedagogii naționale etc. Sublinierea semnificațiilor particulare, ce pot fi alăturate înființării Seminarului de la Socola, în 1803, sau deschiderii cursului de inginerie al lui Asachi, în cadrul Academiei domnești, în 1813, și afirmării curentului național în preajma revoluției de la 1821, „rotunjesc" imaginea sintetică ce explică succesul înfăptuirilor din domeniul învățămîntului, în etapa următoare, cînd se va institui, într-adevăr, un sistem național, instituționalizat de învățămînt.

Cap. III are ca obiect retrospectivarea tematică a unui interstițiu scurt (1828—1860), dar atît de „mare" în realizări pe tărîmul școlii și învățămîntului : înființarea (1828), și activitatea Gimnaziului Vasilian, într-un climat ideologic fertilizat și direcționat de ideile revoluționare, în dezvoltare după 1821, dar, mai ales, inaugurarea Academiei Mihăilene — proiecția anterioară a viitoarei Universități ieșene. Constatînd, pentru o etapă istorică atît de convulsionată dezvoltarea „spiritului științific" în Moldova, autorul reliefează aspectele calitative ale noilor trepte parcurse în dezvoltarea învățămîntului românesc. Oricum, învățămîntul universitar la noi nu poate avea altă dată de nastere mai sigură decît cea a înființării Academiei Mihăilene și nu ar fi cunoscut forma și concretizarea superioară din 1860, dacă acestea nu ar fi fost făcute posibile de rezultatele și străduaniile de impunere, menținere și afirmare a „învățăturilor înalte", a școlii de tip superior, anterioare.

In manieră monografică, cap. IV, reflectează condițiile, inițiativele, eforturile, faptele în urma cărora a luat ființă prima Universitate a țării, ca un nou și mare „act de energie" al națiunii noastre, într-un peisaj politic radicalizat de Unire și reformele domnitorului Unirii. Sînt reconstituite, acribios, antecedentele imediate, opera de reformare și legiferare a învățămîntului de toate gradele, elaborarea statutului și fixarea organizării viitoarei instituții etc., preocupările oamenilor politici și de cultură, în frunte cu M. Kogălniceanu, care s-au finalizat, apoteotic, cu „sărbătoarea națională" de la 26 octombrie 1860 — ceremonia de deschidere a primei Universități „naționale" în Iași, orașul perpetuu cultural.

Monografia Universității ieșene este continuată în cap. V, care urmărește parcursul prestigioasei instituții naționale de învățămînt superior pînă la Marea Unire. Sînt reconstituite, prin frecventul apel la sursele documentare directe, toate aspectele legate de funcționarea și organizarea primei instituții universitare de la noi : cadrul general, condițiile materiale, structură, legislația în domeniu, evoluția profilului științific, conținutul învățămîntului, profesorii și studenții, activitatea științifică, reviste, societăți și asociații științifice, implicarea în viața culturală, socială și politică ș.a. — ceea ce permite, ca un cîștig prioritar al cărții, încheieri, concluzii pertinente, documentate, care luminează ansamblul și detaliul,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în bună măsură, „încastrează" Universitatea ieşeană în epocă, ca promotoare şi expresie a progresului, noului şi ştiinţei, influenţînd amplu întreg ansamblul social, dar se fac, în acelaşi timp, îndreptăţite corijări şi puneri la punct. Nu sînt ascunse dificultăţile, disfuncţionalităţile sau agresiunile diletantismului şi imposturii, ingerinţele sau presiunile administrative, dar toate acestea apar ca un corolar firesc în existenţa atît de prodigioasă a unui organism complex, de sinteză, care a fost Universitatea ieşeană a acelor ani.

Aceeaşi structură, cuprins şi finalitate are şi capitolul ultim, al VI-lea, al volumului de faţă, dedicat vieţii Universităţii ieşene în epoca contemporană (1918—1985). Este scoasă la lumină, derobată de prejudecăţi şi aprecieri exagerate, o nouă etapă dinamică şi fructuoasă în activitatea laborioasă a acestei instituţii de învăţămînt superior a ţării. Integrată în „totul" social-politic al vremii, Universitatea ieşeană îşi consolidează poziţia de promotoare a ştiinţei şi progresului în sînul României Mari. Reuşita „reconstruirii" este asigurată de faptul că nici un aspect important privitor la viaţa Universităţii nu este lăsat la o parte, precum şi prin „apelul" continuu la izvoarele de arhivă. Este drept, însă, că rolul Universităţii din Iaşi în construcţia României contemporane ar putea şi ar trebui să reprezinte, încă, obiectul unor rodnice şi generoase cercetări.

Realizările Universităţii ieşene, în cei 125 de ani de existenţă, însumate în această carte — „făcută" cu deplină pricepere profesională, har şi probitate ştiinţifică — care depăşeşte tot ce s-a scris pînă acum în problemă, au întins o punte dificilă între trecut şi viitor, au conturat o zonă de sudură mereu fierbinte, mişcătoare şi fragilă la începuturi, aflată la hotarul dintre generaţii, epoci şi mentalităţi. Construirea şi menţinerea acestei punţi, a legăturilor organice între feţele timpului a reprezentat o caracteristică de bază a educaţiei şi instruirii oferită de această înaltă şcoală naţională. Germinarea şi cultivarea în interiorul Universităţii ieşene a idealurilor naţionale prezente şi viitoare i-au asigurat perenitatea. Sînt trăsături pozitive, care i-au determinat geneza şi oferă durabilitate operei de riguroasă restituire ştiinţifică, care este cartea de faţă.

•

Volumul consacrat istoriei Universităţii ieşene la împlinirea a 125 de ani de la întemeiere, este întregit de cel dedicat prezentării contribuţiei acesteia la crearea şi dezvoltarea vieţii ştiinţifice şi intelectuale româneşti. În intenţia redactorilor responsabili, prestigioşi profesori la „Alma Mater Iassiensis", volumul a fost conceput ca „un auxiliar", ca un „instrument de lucru în cercetarea unui trecut şi a unui prezent ale culturii naţionale" care să ofere o imagine globală, cît mai amănunţită şi mai precisă a dimensiunilor contribuţiei Universităţii din Iaşi în acest domeniu. Rezultatul este unul care întrece intenţiile coordonatorilor.

Avînd, deci, ca obiect prezentarea şcolilor ştiinţifice care au funcţionat în Universitate, într-un bilanţ revelator şi instructiv, volumul este constituit din „istoriile" succinte ale dezvoltării fiecăreia din disciplinele ştiinţifice care au alcătuit şi alcătuiesc profilul facultăţilor. Fiecare „istoric" este însoţit de medalioane consacrate unor mari personalităţi ale culturii şi ştiinţei româneşti, foşti profesori la respectivele facultăţi ale Universităţii ieşene (inclusiv medicina). Pentru perioada contemporană, sînt indicate doar realizările cele mai importante, sînt schiţate liniile de dezvoltare şi citate unele nume, în legătură cu direcţiile spre care sînt îndreptate eforturile cercetării. Judecăţile de valoare asupra preocupărilor şi rezultatelor prezente autorii le lasă, firesc, în sarcina posterităţii.

Volumul nu este — nici nu putea să fie — unul unitar. După o scurtă *Prefaţă* (semnată de prof. univ. dr. Viorel Barbu, rectorul Universităţii) şi o succintă *Introducere* (datorită redactorilor coordonatori) expunerea se diferenţiază în funcţie de substanţa materialului, de ponderea pe care o ştiinţă sau alta a avut-o sau o are în cadrul Universităţii : dreptul, filologia, filosofia, pedagogia, psihologia, sociologia, istoria, ştiinţele economice, socialismul ştiinţific, matematica, fizica, chimia, biologia, geologia, geografia, medicina, teologia. Aceste „micromonografii" sînt urmate, fiecare în parte, de amintitele profiluri individuale, care-şi nuanţează elaborarea după specificul unităţilor ştiinţifice şi al personalităţii autorilor (nu mai puţin de 88) textelor respective.

Expresie a unor responsabile strădanii, volumul de faţă este, în chip legitim, şi o istorie a ştiinţei româneşti, a conţinutului şi modalităţilor ei variate de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

existență și manifestare. În acest sens, judecata dreaptă a contemporaneității și viitorimii se poate întemeia și pe conținutul de date și informații din acest volum II al istoriei Universității din Iași.

Gabriel Bădărău

V. CRISTIAN, *Istoria la Universitatea din Iași*, Iași, 1985, 172 p., (Universitatea „Al. I. Cuza" din Iași, Facultatea de istorie și filozofie).

Istoric prin vocație, Vasile Cristian a dovedit de nenumărate ori că stăpînește sensul major al evoluției științei istorice din România și aproape de pretutindeni (este, printre altele, și autorul primului curs de *Istoriografie generală* din țara noastră), ceea ce-i permite să abordeze cu ușurință un subiect ca *Istoria la Universitatea din Iași*. Și acest lucru nu întîmplător. În afara faptului că apariția lucrării coincide cu aniversarea a 125 ani de la înființarea Universității [1], aceasta reprezintă și prima sinteză a tot ceea ce a însemnat istorie la Iași, știință care s-a confundat și se confundă cu însăși viața spirituală a acestui centru cultural. De aceea, anticipăm afirmînd că prezentul volum este o excelentă reușită, nu numai prin surprinderea unei imagini de ansamblu (autorul, cu modestie, o numește „schematică") asupra gîndirii istorice ieșene, ci și prin faptul că demersul este clar și ferm, autorul avînd conștiința celui care știe ce înseamnă obiectivitatea și respectul față de predecesori. În acest context, V. Cristian gîndind faptul istoriografic [2], își asumă totodată implicațiile unui asemenea act care, cum singur mărturisește în finalul lucrării, ar trebui să fie pentru istoric o *magistra vitae*.

Materia cărții poate fi structurată în două diviziuni distincte: una *preuniversitară* (deci pînă la 1860), cuprinzînd capitolele I și II, cealaltă, *universitară* (cap. III—V). Nu este în intenția noastră a pătrunde prea mult în conținutul etapei preuniversitare pe care, de altfel, autorul o prezintă într-o inspirată sinteză, trasînd doar componentele esențiale, necesare înțelegerii vechilor tradiții istoriografice ieșene, subliniind integrarea acesteia în dezvoltarea generală a istoriografiei române alături de propășirea unui învățămînt academic, precursor al celui universitar. Referindu-se la *Tradiții istoriografice ieșene* (cap. I), V. Cristian urmărește începuturile istoriografiei naționale de la primele manifestări strict analitice și pînă la impulsul dat de Școala ardeleană care a contribuit la „dezvoltarea spiritului național prin intermediul unei istoriografii de factură modernă" (p. 29). Demersul este justificat deoarece, *„fapt fundamental*, de Iași sînt legate începuturile istoriografiei naționale românești" (p. 8, s.n.), aici activînd cărturari de talia lui Grigore Ureche, Miron Costin, Neculce sau Dimitrie Cantemir. Bineînțeles că activitatea celui din urmă ocupă un loc central, autorul subliniind faptul că domnitorul-cărturar, prin *Hronicul* său, întreprinde cea dintîi teoretizare asupra metodei istorice, problema originii românilor constituind — ca și în cazul Școlii ardelene — o „adevărată școală a metodei istorice". Și într-adevăr, spirit științific, Cantemir poate fi integrat preiluminismului (observația aparține lui Pompiliu Teodor) atît prin erudiția și spiritul său critic cît și prin reflecțiile sale asupra duratei universale sau tendința spre explicații cauzale [3]. Sînt doar cîteva din calitățile care au stîrnit nu numai interesul reprezentanților Școlii ardelene dar, fapt semnificativ, și al generației de la 1848. De altfel, lucrul a fost sesizat de V. Cristian într-un studiu de acum cîțiva ani, permițîndu-i atunci să afirme că „l'oeuvre de Cantemir a été considérée, pas seulement comme l'oeuvre d'un pré-

[1] Cu acest prilej a apărut sub egida Universității „Al. I. Cuza" din Iași (facultatea de istorie și filosofie) volumul *Istoria Universității din Iași*, Iași, 1985, 282 p., în care V. Cristian este autorul *Introducerii* (colab. Gh. Platon) și a cap. *Înființarea Universității din Iași*.

[2] O recentă dovadă este și cartea sa: *Contribuția istoriografiei la pregătirea ideologică a revoluției române de la 1848*, București, 1985, 205 p.

[3] Al. Zub, *Biruit-au gîndul (note despre istorismul românesc)*, Iași, 1983, p. 70.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

décesseur, mais aussi comme celle d'un collègue qui, par-dessus les générations a continué a servir les progrès de l'historiographie roumaine"[4].

Faza academică a învățămîntului istoric ieșean este prezentată în capitolul II al lucrării *(Învățămîntul istoric superior pînă la înființarea Universității)*, subliniindu-se caracterul ei mai puțin unitar și cu o dezvoltare inegală atît datorită împrejurărilor politice cît și slăbiciunii materiale și organizatorice a statului. Din prezentarea generală a epocii este desprins rolul școlii în difuzarea istoriei, menirea acestei discipline prin intermediul căreia se realiza un dialog între generații, „adevărat tonifiant al spiritelor". Înființarea Academiei Mihăilene a constituit un eveniment deosebit de important în dezvoltarea învățămîntului, istoria apărînd drept materie prioritară, ilustrată de personalități ca Gh. Săulescu, Iancu Stavrat, Ioan Albineț, D. Gusti, D. Lăzărescu, Ioan Maiorescu, dar mai ales de primul deținător al unei catedre de Istorie națională în învățămîntul superior românesc, Mihail Kogălniceanu, deopotrivă un „Mihai al luminii" ca și „al săbiei", socotit încă din 1858 una dintre personalitățile „notabile" ale Europei, „istoric național" și „promotor al unirii celor două principate"[5]. Cu toate că prezența la această catedră a fost de scurtă durată, întreaga sa activitate însă, de pînă la 1860, „a constituit unul din impulsurile care au avut drept rezultat transformarea învățămîntului de tip academic într-un învățămînt universitar" (p. 54). De altfel, menirea corpului profesoral, a învățămîntului în general, a fost subliniată de Kogălniceanu în chiar anul 1860 cînd, printr-o *adresă* destinată membrilor consiliului școlar din Iași, afirma că profesorii sînt chemați de a regenera națiunea „prin tînăra generațiune a cărei conducere li este încredințată", istoria deținînd, desigur, un prim rang[6].

Instituția care a asigurat „învățămîntului istoric superior ieșean un cadru mult mai favorabil" a fost însă Universitatea, acest organism complex care a contribuit și va contribui la dezvoltarea societății, a științei și culturii unei națiuni. Și faptul că, prioritar, noul așezămînt a fost conceput la Iași, nu este lipsit de semnificație. „Această Universitate — spunea în 1883 A. D. Xenopol — era necesară mai ales în Moldova unde elementul național era mai amenințat decît aiurea, și care era în apropierea regiunilor românești rupte din trupul ei prin siluirile politicei de despoiere".

În ceea ce privește evoluția științei istorice la Universitate, de la 1860 și pînă astăzi, autorul întreprinde o judicioasă și firească compartimentare, marcată de două evenimente deosebit de importante în istoria României : înfăptuirea deplinei unități naționale și actul revoluționar-național de la 23 august 1944.

În cap. *Istoria la Universitatea din Iași, 1860—1918*, V. Cristian surprinde eforturile de organizare a noii instituții, inerente oricărui început, frecventa fluctuație de cadre care nu putea oferi încă o continuitate conceptuală anumitor discipline istorice, mirajul capitalei politice fiind mult mai puternic decît al celei culturale (chiar dacă, mai tîrziu, N. Leon observa că „cine a trecut pe aici, a stat cît de puțin, și-a lăsat ceva din sufletul lui..."[7]). Evoluția disciplinei este urmărită pe „catedre" și însoțită de prezentarea celor care, mai mult sau mai puțin, le-au onorat : V. A. Urechia, Andrei Vizanti, Titu Maiorescu, Neculai Ionescu, Ioan Ursu, Petre Rășcanu, Teohari Antonescu ș.a. Cum e și firesc, locul central îl ocupă A. D. Xenopol, cel care a ilustrat timp de patru decenii învățămîntul istoric ieșean. La scară europeană, preocupările lui de filozofia istoriei sînt deosebit de importante deoarece se fac simțite într-o perioadă cînd „școala metodică" franceză, numită impropriu și „pozitivistă", impunea, în numele unei obiectivități absolute, o cercetare lipsită de speculații filozofice, fiind preocupată mai mult de teoria cunoașterii, deci tocmai direcția spre care se îndreptau eforturile profesorului ieșean. Receptarea în lumea savantă franceză a *Principiilor fundamentale ale*

---

[4] V. Cristian, *L'oeuvre historique de Démètre Cantemir et la génération de* 1848, în *„Dacoromania.* Jahrbuch für östliche latinität, Freiburg/München, 2, 1974, p. 126.

[5] G. Vapereau, *Dictionnaire universel des contemporeins contenant tentes les personnes notable de la France et des Pays etrangers*, Paris, 1858, p. 414.

[6] Arh. St. Iași, fond Comitetul de inspecțiune școlară, dos. 32/1860, f. 665.

[7] N. Leon, *Amintiri*, II, Iași, 1925, p. 30.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

istoriei și, mai tîrziu, a *Teoriei istoriei* (reeditare îmbunătățită a celei dintîi) s-a mai datorat și faptului că „erudiția d-lui Xenopol pune publicul francez în posesia unor teorii, mai ales germane, rău cunoscute la noi" — cum remarca Boutroux în Raportul său către Academia de Științe Morale și Politice din Paris (reprodus în „Arhiva", X, 1899, 7—8, p. 498) — iar Gabriel Monod, cel care exercita între 1880 și 1900 o adevărată autoritate morală asupra „profesiei de istoric", nu a putut găsi decît cuvinte de laudă la adresa savantului ieșean — apărute inițial în „Revue historique", 1908, t. 98 și reproduse în versiunea spaniolă realizată de Domingo Vaca, *Teoria de la historia*, Madrid, 1911, p. V—VIII — invitîndu-l chiar pe Xenopol, să țină prelegeri la Paris.

Desăvîrșirea unității naționale a marcat începutul unei perioade de adînci transformări în societatea românească, perioadă în care se căutau noi direcții și modalități de dezvoltare a acesteia. Învățămîntului îi revenea acum misiunea de a participa la rezolvarea problemelor fundamentale[8], un rol important revenind, desigur, istoriei. În cartea lui Vasile Cristian, istoriografia acestei perioade formează un capitol aparte (IV), întreprinzînd un demers complex și pe măsura realităților pe care le exprimă. Asistăm astfel nu numai la o recuperare a istoricilor, ci și a muncii și ideilor acestora. Perioada se caracterizează nu numai prin pierderea de către Universitate a unor istorici de valoare, dar și prin cîștigurile obținute în această direcție. De fapt, doar cu puține excepții, asistăm la o adevărată primenire a corpului profesoral cu personalități de primă mărime. Este drept că, metodologic, nu asistăm la mutații profunde ci dimpotrivă, constatăm o întărire a spiritului așa zis „pozitivist", la aplicarea unei tehnici foarte riguroase în ceea ce privește inventarul surselor, critica documentelor, obținuea pentru monografii, organizarea rațională a cercetării etc. Constatăm, de asemenea, coexistența unei generații care atinge maturitatea în perioada interbelică și a alteia, de „tineri", care se vor forma acum, arătîndu-și adevărata lor măsură începînd de la sfîrșitul anilor '30 și pînă spre zilele noastre (N. Grigoraș, Th. Holban, A. H. Golimas, Al. Andronic, C. A. Stoide, D. Ciurea, C. Cihodaru, Gh. Duzinchievici ș.a.).

Cel care, incontestabil, a impulsionat cel mai activ și cu maximă dăruire cercetarea a fost Ilie Minea. Istoric de largă deschidere[9], de la început s-a dovedit un bun organizator de „școală", acordînd o atenție specială *seminariilor* în cadrul cărora studenții trebuiau să-și însușească o adecvată metodă de cercetare. Încă de la venirea lui la Iași, Minea a suplinit două dintre disciplinele de bază ale facultății, istoria românilor și cea universală (rămase fără titulari prin retragerea lui Xenopol și mutarea lui I. Ursu la Cluj), distingîndu-se prin originalitate și reale calități didactice. Astfel, cursul de istoria românilor din primul an de profesorat (1919/1920) trata „istoria română de la origini pînă la începutul domniei lui Vlad Dracul, avîndu-se întotdeauna în vedere mărturia izvoarelor și interpretărilor date pînă acum, în mod genetic. Evenimentele istoriei noastre au fost prezentate în cadrul faptelor de istorie universală"[10]. (De altfel, cursul a fost litografiat, devenind astăzi o raritate — un exemplar se păstrează la Biblioteca Facultății de istorie din Iași, cota II—764 — și are titlul *Istoria Românilor pînă la întemeierea Principatelor*, scris și litografiat de A. Mesrobeanu). În ceea ce privește activitatea seminarială „s-a interpretat cronica atribuită lui Ureche, discutîndu-se: valoarea istorică, izvoarele și chestia paternității cronicei. S-au dat studenților criteriile editării unui text de cronică. În legătură cu cronica lui Ure-

[8] În acest sens v. I. Saizu, *Menirea învățămîntului în modernizarea României contemporane (puncte de vedere din perioada interbelică)*, în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 247—262.

[9] Menționăm și studiile datorate lui Aurel H. Golimas, *Personalitatea și opera istoricului Ilie Minea*, în *ARMSI*, s. IV, t. VI, 1981, p. 121—130; *Ilie Minea (15 iulie 1881—15 iulie 1981). Numismatica și științele conexe în preocupările istoricului ieșean*, în *BSNR*, LXXV—LXXVI (1981—1982), 129—130, p. 463—469; Aurel H. Golimas și Cristache Gheorghe, *La contribution de I. Minea à l'histoire du droit et des institutions médiévales roumaines*, extras din „Recherches sur l'histoire des institutions et du droit", București, 1981, p. 103—125.

[10] Din Raportul lui Minea către decanul facultății. Cf. Arh. St. Iași, Univ. „Al. I. Cuza" — Fac. de litere — corespondență, 6/1920, f. 123.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

che s-au ținut de către studenți 10 conferințe, dintre care unele au prezentat contribuții interesante, mai ales de istorie culturală. Dacă tiparul ar fi mai ieftin sau am fi avut în localitate o revistă de specialitate, cîteva din aceste lucrări de seminar ar fi putut arăta celor ce doresc să afle, ce rezultate frumoase se pot ajunge cu studențimea noastră"[11]. De altfel, în anul următor aprecia cu „satisfacție" că în cadrul seminarului „s-au citit lucrări care ar putea să facă față celor mai vechi seminarii de istorie de la Universitățile din Apus"[12]. Activitatea sa organizatorică s-a concretizat, mai tîrziu, în transformarea Seminarului de istoria românilor în *Institut de istoria românilor* „A. D. Xenopol". Minea a fost un om al inițiativelor, din păcate foarte puține avînd sorți de izbîndă. În afara Institutului, a revistei „Cercetări istorice", profesorul ieșean preconiza înființarea la Universitate a unei catedre de *Istoria civilizației române*, a unei conferințe de *Istoria nouă a Românilor* (de la începutul epocii fanariote), *Istoria românilor ardeleni*, *Istoria Europei orientale* cu „deosebită privire la istoria românilor", a unei conferințe care să aibă drept obiect de studiu *Balcanologia* ș.a. Încercarea lui de a grupa la Iași tineri istorici, cu evidente aptitudini, nu avea alt scop decît constituirea unei echipe de cercetători capabili să investigheze întinsele domenii ale științei istorice. Dacă inițiativa de a-l atrage pe P. P. Panaitescu la Iași nu a dat roade[13], în cazul lui Gh. I. Brătianu opțiunea s-a dovedit inspirată[14].

Printre profesorii asupra cărora V. Cristian insistă mai mult, se numără și Orest Tafrali. Apreciat și contestat în aceeași măsură, arheologul și istoricul de artă român rămîne una dintre personalitățile remarcabile ale științei istorice. Poate că împrejurările i-au fost mai puțin favorabile decît altora din generația sa (cazul lui V. Pârvan, de exemplu), ori poate că nu s-a ridicat pe acele culmi care i-ar fi adus o recunoaștere unanimă. Sau și una și alta. De altfel, în epocă, aprecierile nu au lipsit. Venite mai mult din străinătate, datorită tematicii abordate de Tafrali, validările aparțineau unor nume prestigioase, precum Ch. Diehl, S. Reinach, J. B. Bury, A. Baumstark, E. Gerland, D. C. Hesseling, S. Lambros ș.a., pentru ca Louis Bréhier să includă primele două lucrări ale lui Tafrali despre Salonic printre cele mai importante apariții ale anilor 1913 și 1914. Cu toate că i se oferise o catedră la Paris, Orest Tafrali a preferat să vină la Iași, prin eforturile conjugate ale lui I. Petrovici[15], I. Kalinderu, A. D. Xenopol[16], G. Ibrăileanu ș.a., ocupînd Catedra de arheologie și antichități pe care a onorat-o timp de aproape un sfert de secol cu splendide cursuri privitoare la sculptura, arhitectura și pictura antică, arheologia creștină (pe care unul dintre elevii săi preferați, P. Constantinescu-Iași, o va preda mai tîrziu la Facultatea de teologie din Cernăuți), arta românească, mitologia greacă și romană, costumul în antichitate, sărbătorile în lumea antică, influențele orientale în păgînismul roman etc. Prin eforturile istoricului s-a reușit înființarea Muzeului de Antichități[17], în care „idealul lui — arăta N. Șerban în ședința unui consiliu profesoral — e să creeze aici un muzeu mare, în care să se adune tot ce este de valoare"[18]. Și a reușit atît cît i-a fost în putință, cu convingerea că „nici un sacrificiu material nu va fi prea mare pentru a întări cultura, care va cimenta neamul într-un tot indisolubil și va forma sufletele tinerimei noastre".

---

[11] *Ibidem*.
[12] Idem, 4/1921, f. 53.
[13] P. P. Panaitescu, *Pagini de jurnal (1921—1927)*, Cluj-Napoca, 1974, p. 121.
[14] Ștefan S. Gorovei, Lucian Nastasă, Petre Țurlea, *„Școala nouă" de istorie. Mărturii documentare*, I, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 367
[15] V. corespondența păstrată la *BARSR*, S 17 (1—4)/XXVIII
[16] Xenopol propune alături de P. Răscanu, I. Caragiani și G. Ibrăileanu, numirea lui Tafrali ca titular al catedrei de Arheologie și antichități (cf. Al. Zub, *A. D. Xenopol. Biobibliografie*, București, 1973, p. 422).
[17] O. Tafrali, *Istoricul înființării muzeului de antichități din Iași*, în „Arta și arheologia", 1933—1934, 9—10, p. 52—61
[18] Arh. St. Iași, Fac. de litere-corespondență, 13/1929—1932, f. 24

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Dintre ceilalți istorici prezentați de autor amintim pe Gh. I. Brătianu, P. Constantinescu-Iași, Radu Vulpe, I. Andriescu[19], Em. Condurachi, Paul Nicolescu, Andrei Oțetea (care, în treacăt fie spus, pentru puțin timp, s-a numărat printre studenții înscriși la Universitatea din Iași[20]) ș.a., la care putem adăuga și modesta activitate a lui I. Hudiță, efemer conferențiar de *Istoria diplomatică modernă*, mai cunoscut datorită activității politice și faimosului concurs de agregație pentru ocuparea catedrei de Istoria modernă și contemporană, care l-a opus viitorului titular, A. Oțetea[21]. De altfel, lucrările lui Hudiță, puține la număr (*Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII-e siècle*, Paris, 1927, cu repertoriul de documente ce însoțește acest volum ; *Contribuții la istoria Spătarului Neculai Milescu și a lui Gheorghe Ștefan*, în „Arhiva", 36/1929, 2 ș.a.), sînt pline de erori, cu o redactare neîngrijită, iar abundența de trimiteri — semn al pretinsei „erudiții" — îndeamnă să-l suspectezi de lipsa unei etici profesionale.

Poate că ar mai trebui amintite aici — cum a și făcut-o autorul — seriile de conferințe ținute în străinătate de către unii profesori ieșeni, precum și prezența lor activă cu articole și cărți în cele mai renumite reviste și edituri. De asemenea, participarea la majoritatea manifestărilor științifice internaționale prilejuite de congrese, aniversări, comemorări etc. Nu putem ignora prezența unor istorici străini la Iași, mulți de o valoare incontestabilă, ca Ch. Diehl sau Fr. Babinger, ultimul venit la insistențele lui Gh. Brătianu să țină prelegeri de istoria Imperiului otoman și a limbii turcești[22] inițiatorul și directorul de studii al Institutului de turcologie din Iași (director general onorific fiind N. Iorga). Deloc neglijabilă a fost și activitatea lui Beau de Loménie care, profitînd de șederea sa aici, a scris pentru compatrioții lui volumul *Naissance de la Nation Roumaine : de Bysance à Etienne le Grand de Moldavie*. La toate acestea, dacă mai adăugăm și faptul că Universitatea a găzduit sau a patronat o serie de congrese naționale, ca cel de-al IV-lea Congres al profesorilor de istorie (7—9 iunie 1930) sau Congresul de arheologie și numismatică (octombrie 1937), constatăm că, într-adevăr, „istoriografia ieșeană din perioada interbelică, ajunsă prin importante și selective strădanii, să formeze o adevărată școală, constituie, astfel, un important capitol din evoluția scrisului și învățămîntului istoric românesc, stabilind între aceste laturi o legătură indisolubilă" (p. 114).

Ultimul capitol se ocupă de *Învățămîntul superior și cercetarea istorică* în perioada 1944—1985. Este subliniat faptul că după 1944 avem de-a face cu o nouă etapă care are la bază materialismul dialectic și istoric, istoriografia căpătînd o înfățișare unitară, din care nu lipsesc originalitatea și inițiativele. Și aici surprindem o ușoară departajare, fără o limită fixă dar situată de-a lungul deceniului șapte. Faptul este necesar întrucît, în prima etapă, istoriografia suferă impactul general cu concepția materialistă, neînțeleasă de toți în esența ei, de unde și o serie de exagerări, simplificări, unilateralizări, preluarea unor tipare străine de realitate etc. Această viziune îngustă avea preferințe, simpatii și antipatii intelectuale, devenind primejdioasă tocmai prin ignorarea a ceea ce este viabil și pertinent, a esențialului : că „cultura unui popor este suma faptelor spirituale divergente" (am citat pe Eugen Simion). Din fericire, numărul celor care au conceput într-o asemenea manieră a fost infim, sau cel puțin timpul — relativ scurt — i-a condamnat la uitare. Important rămîne faptul că tradiția istoriografică s-a perpetuat, în direcția saltului calitativ de acum.

În final, putem aprecia faptul că V. Cristian știe să prețuiască moștenirea transmisă de înaintași, incitîndu-i predispoziția spre excelente interpretări și nuanțări, autorul remarcîndu-se, totodată, prin fidelitatea față de noul spirit ce sălășluiește în tînăra școală ieșeană, prin echilibru în demersul istoriografic.

Lucian Năstasă

---

[19] V. și L. Kalustian, *Simple note*, III, București, 1983, p. 71—79

[20] Cf. Arh. St. Iași, Fac. de filologie — dosare personale, 144/1918—1919

[21] V. în acest sens *Acte din dosarul concursului de agregație...*, Iași, 1930, 11 p. precum și Arh. St. Iași, Rectorat, 5/1931

[22] Șt. S. Gorovei, L. Nastasă, P. Țurlea, *op. cit.*, p. 373—374.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din tezaurul arhivistic vasluian. Catalog de documente (1399—1877), întocmit de GRIGORE GÂNEȚ și COSTICĂ IOAN GÎRNEAȚĂ, București, 1986, 364 p. (Direcția Generală a Arhivelor Statului).

Așa după cum ni se dezvăluie încă din titlu, în volumul de față au fost cuprinse toate documentele — foi volante păstrate la arhivele din Vaslui. Mai bine de jumătate dintre ele au provenit fie din colecții personale (A. Ursăcescu — 367 de unități, Ioan Macarie — 81, Scarlat Crețu — 106, Ioan Popa — Mînjești — 39, Gh. Moraru — 16), fie de la diverse fonduri (Epitropia casei obștei tîrgului Bîrlad, Protoeria jud. Tutova, Spitalul din Bîrlad și Elena Beldiman) care, adăugate *Colecției de documente* constituită la filiala din Vaslui a Arhivelor statului formează o parte din *tezaurul* arhivistic al instituției amintite.

De la bun început se cuvine să ne exprimăm satisfacția pentru apariția unui nou instrument de informare pus la îndemîna nu numai specialiștilor din domeniu, ci și a celor care, în subsidiar, au preocupări de istorie locală.

Cu toate că sub raport numeric acest *tezaur vasluian* nu este unul dintre cele mai bogate (el însumînd doar 1 222 documente, dintre care 53 de piese reprezintă fotografiile unor documente aflate în păstrare la alte instituții de același profil), din lectura rezumatelor corect întocmite de alcătuitorii volumului se desprinde o paletă variată de aspecte ale vieții social-economice, politice și culturale, cu precădere, din cuprinsul fostelor ținuturi Vaslui, Fălciu și Tutova (devenite, apoi, după 1864, județe) dintr-o perioadă de aproape cinci secole și jumătate (1399—1877).

Astfel, cei interesați au posibilitatea să-și completeze informațiile privind evoluția domeniului feudal, a proprietății răzășești, a deposedării țărănimii de pămînt, a organizării și dezvoltării tîrgurilor și orașelor precum și a luptei locuitorilor acestora pentru emancipare și multe alte aspecte care se integrează, de altfel, procesului general de dezvoltare a societății românești, surprinse cu exactitate în *Introducerea* volumului, subliniindu-se, cum era și firesc, particularitățile zonei la care se referă documentele.

Nu este lipsit de interes să menționăm și faptul că specialiștii din domeniul științelor auxiliare istoriei (sigilografie, filigranologie, diplomatică, genealogie), datorită descrierii detaliate ce însoțește fiecare document, vor găsi, la rîndul lor, informații prețioase.

Pentru înlesnirea consultării acestui catalog, în afară de o bibliografie selectivă, volumul este însoțit și de un bogat aparat științific: o listă a logofeților (ispravnicilor) și a scriitorilor de documente, tabele de corespondență pe fonduri și colecții, liste de abrevieri și de concordanțe a datelor rectificate la unele documente, indici de nume și de materii și, în fine, o listă a facsimilelor.

Privit în ansamblu, catalogul de documente constituie o reușită, rod al eforturilor celor doi autori care s-au străduit să ofere o lucrare care, prin valoarea ei informațională, să contribuie la lărgirea posibilităților de investigații istorice. Și ca o dovadă că aprecierile nu sînt formale, ne îngăduim cîteva nedumeriri și observații — inerente în asemenea întreprinderi unde se operează cu o sumedenie de nume proprii — rezultate numai din lectura regestelor și a aparatului științific.

Apreciind că este de prisos să mai insistăm asupra exactității reproducerii din documente a toponimelor, credem că pentru a suplini o serie de omisiuni din indicele de nume (satele: *Boldești* din rezumatul nr. 82, *Cerna* — 157, *Nărești* — 664, *Bursucani* — 254, menționat, în schimb, la *Bursuci* ș.a.), sau a corecta ortografia unor nume de localități sau moșii imprimate cu greșeli în indice dar, surprinzător, corect în regeste, s-ar fi cuvenit întocmirea unei *erate*. Așa, spre exemplu, *Voloșeni* pentru satul *Voloseni* (nr. 220 și 225) — azi *Bogdana* — *Voloseni*, com. Stănilești; *Mărășeni* (nr. 641, 682, 972) — sat dispărut în zona com. Bunești-Averești (Arh. St. Iași, Documente, 55/95) în indice apare *Mareșeni* (Măreșeni); satul Bărgăoani, — repetat și între paranteze! — este amintit în rezumatul cu nr. 169 și nu 149; sau *Valea Morilor* din rezumatul 1 009, în realitate este *Valea Merilor*, parte a moșiei Oltenești (v. nr. 1 066, 1 096 și 1 097); sau *Rișești* în loc de *Rînzești* cum greșit apare în regestul nr. 946 ș.a.

Fără a ne opri asupra cauzelor care au generat o serie de forme aberante destul de frecvente în documente a toponimelor pe care autorii și-au pro-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

pus să le redea așa cum apar în actele rezumate, totuși considerăm că ar fi fost necesar ca, pe baza unor atente analize, să se facă corectura oportună. Așa, bunăoară, în cazul siliștei *Zbărgăoani* de pe Idrici, amintită împreună cu Petricani și Bogheni (rezumatul nr. 157) este evident vorba despre *Bărgăoani*, sat dispărut în com. Roșiești (Arh. St. Iași, Documente, 422/58). Deși în indice apar toponimele *Ghibarțu* și *Ghibarți*, în realitate este una și aceeași moșie, fapt demonstrat de implicarea aceleiași familii de răzeși, Huhule, pentru stăpînire în hotarul moșiei amintite (v. nr. 158 și 194 ; C. Chiriță, *Dicționar geografic al județului Fălciu*, Iași, 1893, p. 88). În zona com. Bunești-Averești a existat o moșie *Țărincuța* sau *Țărăncuța* care, în 1851, era amintită împreună cu Tăbălăești, proprietatea lui Neculai Burghele (Arh. St. Iași, Documente, 138/29). Cum, la 17 iulie 1829, un Grigoraș Cihodariul solicita Divanului Cnejiei Moldovei să i se stîlpească părțile care i s-au cuvenit de la mama sa Burgheloaia din *Sărincuța*, Tăbălăești și Mărășeni (nr. 641), este evident că transcrierea corectă a toponimului este cea amintită mai sus *Țărincuța* sau *Țărăncuța*. Sîntem înclinați să credem, deocamdată, că și sub forma *Zărincuț* (nr. 728) se ascunde aceeași moșie. În regestul de la nr. 894, alături de moșiile Dănești, Glodeni, Murgești, Bălițani și Tătărăni este amintită și moșia Chindești. În zonă nu se cunoaște o moșie cu această denumire. Probabil este vorba de *Childești* care, la 1778, constituie o parte din moșia satului Butucăria, com. Zăpodeni (Arh. St. Buc., Documente istorice, LIV/97). Sîntem de părere că aceeași substituire de litere este și în cazul satului *Uscați* (azi dispărut în zona com. Costești) întrucît, în zapisul din 1669, februarie 18 (nr. 97), martorii care au asistat la vînzarea unui jumătate de bătrîn din *Uscani* (sic!) sînt răzeși din satele vecine : Costești, Deleni și Băbiceni (azi dispărut în zona com. Albești — „Buletinul Ion Neculce", IX, p. 202).

O serie de confuzii s-au strecurat în indicele de nume în urma dificilei operațiuni de identificare a unor localități existente sau dispărute. Astfel, semnalăm cazul toponimului *Mălăiești* menționat în trei rezumate (nr. 341, 487 și 911) și trecut în indice ca făcînd parte din com. Vutcani. În realitate însă, numai *Mălăieștii* din regestul cu nr. 911 a fost corect identificat, căci documentul din 24 februarie 1801 (nr. 341) se referă la o moșie *Mălăiești* din ținutul Covurlui, iar cel din 27 iulie 1818 (nr. 487) la moșiile Todirceni, Nețești (sau Negești !) și *Mălăiești* „cu capetele lor din Prut pînă în Pruteț", din ținutul Fălciu, ultima putînd fi localizată în zona com. Drînceni (Gh. Ghibănescu, *Surete și izvoade*, XVII, p. 23—25). Tot în ținutul Covurlui, la 1801 (nr. 341) era și satul *Bursuci* care nu este cel din com. Epureni, cum apare în indice, ci este vechea denumire a satului *Bălăbănești*, astăzi reședință de comună, jud. Galați (Arh. St. București, Documente istorice, CXXXVI/57). Și în ceea ce privește satul *Berești*, plasat din eroare în com. Sascut, jud. Bacău, din analiza rezumatelor (nr. 170 și passim) constatăm că este vorba de satul *Berești-Bistrița*, astăzi reședință de comună tot în jud. Bacău care, în secolul XVIII, a făcut parte din ținutul Neamț (P. G. Dimitrov, *Moldova în epoca feudalismului*, vol. VII, Chișinău, 1975, partea I-a, p. 44 ; partea a II-a, p. 72) și unde răzeșii din neamul Porcescu din Porcești (azi Moldoveni, jud. Neamț) aveau părți de moșie. De asemenea, *Tătărănii* din regestele nr. 820, 894, 899, 971 sînt cei din comuna Dănești, spre deosebire de *Valea Tătărănilor* (nr. 135) pe care este amintită siliștea *Hriasca*, azi satul *Hreasca*, com. Coroiești.

Tot din textul regestelor mai constatăm că au existat și două moșii *Orzăști* : una pe Crasna, în ținutul Vaslui (nr. 384) în zona com. Muntenii de Jos, iar cealaltă, disputată de banul Iordache Fote și Episcopia din Huși, în ținutul Fălciu (nr. 399, 458, 487), în zona com. Drînceni. Cum nu se poate face nici afirmația ca *Hăcenii* (nr. 74, 83, 89, 383) de pe Strejnic, care s-a mai numit și *Cotul Tacului* („Buletinul Ion Neculce", t. IX, p. 203—204) azi dispărut în com. Albești, este tot una cu satul, reședință de comună, *Hoceni* (nr. 751). De asemenea, facem cuvenita rectificare și pentru moșia și satul *Glodeni*, notat de către autorii volumului ca aparținînd orașului Negrești, pe cînd din lectura rezumatelor în care este amintit (nr. 195 și passim) se constată cu ușurință că avem de-a face cu un alt *Glodeni* de pe Telejna, azi dispărut în com. Dănești (Gh. Ghibănescu, *Surete și izvoade*, vol. I, Iași, 1906, p. 109). Aceeași situație este și în cazul moșiei și satului *Murgești*, vecină cu Glodenii la care ne-am referit și care în indice este menționat cu denumirea actuală — Bereasa — com. Dănești (nr. 925). Dar din lectura regestelor cu nr. 384, 395 și 831 aflăm că este implicat un alt *Murgești*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de pe Crasna, sat dispărut în zona com. Muntenii de Jos, ca și *Orzăștii* cu care se învecina (Arh. St. Vaslui ,Colecția Ioan Popa Mînjești, nr. 11 ; v., în volum, și rezumatul nr. 384). O altă confuzie pe care o semnalăm este în legătură cu localitățile *Corni* și *Corni-Albești*. După cum se știe, prima a ființat ca sat ca apoi, treptat, să fie înglobat la Huși, devenind unul dintre cartierele orașului. Cea de a doua, numită anterior tot *Corni*, este actualul sat *Corni-Albești*. Din totalul celor 42 de documente rezumate și notate în indice, doar patru se referă la fostul sat și apoi cartier — *Corni* (nr. 352, 551, 552 și 601), iar celelalte la *Corni-Albești !*, care s-a numit și *Crăciunești* (nr. 415), ceea ce s-ar fi cuvenit să precizeze și în indice. O situație similară am sesizat-o și în cazul moșiei și satului *Popești* com. Miclești, corect localizat pentru toate rezumatele în care a fost amintit, cu excepția celui de la nr. 1 009, unde este vorba de un *Popești* din ținutul Fălciu, de pe Valea Lohanului, astăzi dispărut (Arh. St. Iași, Documente, 516/40).

Alte inadvertențe (de exemplu, la nr. 208, cota corectă a documentului este Col. A. Ursăcescu, 96 (23), f. 1 și nu 69... ; nr. 1 035 și p. 311 — *Coroni* în loc de *Coronini ;* p. 308—309 — voci inversate în indice ș.a.) pot fi puse fie pe seama tiparului, fie a corecturii spaltului executată cu mai puțină exigență. Păcat, căci un asemenea catalog nu are șanse să cunoască, curînd, o nouă ediție.

Oprindu-ne aici cu înșiruirea inexactităților strecurate în indicele de nume ale catalogului, trebuie să recunoaștem că ele au putut fi sesizate numai datorită calității regestelor la redactarea cărora autorii au folosit toate datele mai importante oferite de documente.

Nu ne rămîne, în încheiere, decît să apreciem strădaniile lui Grigore Gănet și ale lui Costică Ioan Gîrneață de a lansa în circuitul științific un nou instrument de evidență cît mai complet care, adăugat cataloagelor tipărite de filialele Arhivelor Statului Bacău și Suceava — după cum am mai afirmat — sporește posibilitățile de documentare. Tocmai în acest spirit, al recunoașterii rezultatelor unui travaliu însoțit de acuratețea proprie numai unor specialiști în arhivistică, trebuiesc interpretate și observațiile formulate pe marginea volumului.

Adrian Macovei

Desăvîrșirea unității național-statale a poporului român. Recunoașterea ei internațională. 1918. Documente interne și externe, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986, vol. III, *august 1918 — iunie 1919*, CXIV+804 p. ; vol. IV, *iulie-octombrie 1919*, XXVIII+548 p. ; vol. V, *noiembrie 1919 — ianuarie 1920*, XX+596 p. ; vol. VI, *februarie — decembrie 1920*, XIX+528 p. (Direcția Generală a Arhivelor Statului).

După trei ani de la apariția celor două volume de documente reunite sub un titlu generic care spune totul — *1918 la români* (cf. *AIIAI*, XXI, 1984, p. 582—584) —, iată, că, sub egida Direcției Generale a Arhivelor Statului, un colectiv de istorici și arhiviști a publicat la Editura Științifică și Enciclopedică, o instituție căreia nu vom reuși niciodată să-i mulțumim atît cît merită, pentru tot ceea ce face în numele istoriei și al culturii române, alte patru tomuri masive de documente De această dată, colectivul de editori, către care se îndreaptă mai întîi recunoștința tuturor celor interesați de trecutul românesc, apare puțin restructurat față de acela care a îngrijit publicarea primelor două volume. Deși numele sînt multe — nici nu se putea altfel —, le vom transcrie pe toate, ca un gest de gratitudine pentru o muncă anonimă, ce reclamă însă o înaltă specializare în varii domenii, căreia i se adaugă acuitatea, diligența, perseverența și fervoarea față de o nobilă cauză științifică. Comitetul de editori este următorul : Varvara Aioanei, Alecsenia Andone, Ion Ardeleanu, Vasile Arimia, Constantin Botoran, Tudor Bucur, Valentina Costake, Ielița Gămulescu, Mircea Mușat, Rodica Mușetoiu și Emilia Poștăriță. La editarea volumelor V și VI, între cei amintiți a fost inclus și Ioan Opriș. Au mai tradus și transcris documente Eugenia Ciocan, Ileana Chirtu, Emilia Cohan, Elena Moisuc, Viorica Oancea, Mircea Paicu, Ioan Pușcaș, Eleonora Rădulescu, Sabina Sperneazan, Margareta Szabó, Silvia Vătafu-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Găitan și Contantin Vlad. Au mai colaborat : Ioana Brînduș, Octavian Comănescu, Georgeta Dimisianu, Horia Matei, Viorica Oancea, Gheorghe Pienescu, Constanța Ranghеț și Rodica Pandele, aceasta din urmă numai la editarea ultimului tom. Colectivul de coordonare și-a păstrat, pentru toate volumele, aceeași alcătuire : Ion Ardeleanu, Vasile Arimia și Mircea Mușat.

Volumele la care ne referim de această dată fac parte, așa cum precizează și editorii, din seria inaugurată în 1983. De altfel, numerotarea lor și a documentelor înscrise în sumar confirmă acest fapt. Atît doar că, în timp ce în volumele I și II erau incluse numai *documente externe*, în acestea din urmă sînt publicate *documente interne și externe.*

Documentul cu care se deschide cel de al treilea volum poartă data de 4/17 august 1918, iar ultimul tom, al șaselea, se încheie cu un document din decembrie 1920. În total, au fost publicate 466 de documente (41 din 1918, 341 din 1919 și 84 din 1920), care însumează 2486 pagini. Unele sînt inedite, iar altele, chiar dacă au mai fost publicate, apar pentru prima dată în țara noastră. Pentru fiecare document se citează o sursă, fără însă a se indica și alte volume ori colecții, pentru documentele care au mai fost editate. *Introducerea* (p. XI—LX), semnată de Vasile Arimia și Mircea Mușat, care prefațează aceste patru tomuri (tradusă și în limba engleză, p. LXI—LXXXII), se constituie într-un studiu de sinteză asupra perioadei cuprinse între 1 Decembrie 1918 și încheierea sistemului tratatelor de pace de la Paris, în 1920. Trecînd în revistă evenimentele survenite pe plan internațional, dar și cele interne, cu care s-a confruntat România după desăvîrșirea unității sale național-statale, pînă la deplina recunoaștere a ceea ce se realizase în 1918, de către forurile diplomatice și politice externe, autorii evidențiază faptul, învederat mai întîi de documente, că România adevărată, adică țara tuturor românilor, „a fost creația veacurilor, creația în primul rînd a luptei poporului român. [...]. Aici sînt hotărîrile de la Chișinău, de la Cernăuți și de la Alba Iulia. Aici este lucrarea poporului român asupra lui însuși în cursul veacurilor, aici se găsește sinteza prefacerilor succesive în conștiința și viața poporului român. Aici și acum s-au oglindit cum nu se poate mai bine realitățile permanente, naționale și etnice, ale întregului cuprins al revendicărilor românești. Soarta și hotarele țării n-au fost legate de litera unui tratat ci tratatul a trebuit să recunoască ceea ce poporul român a înfăptuit" (p. LIX). Generația Marii Uniri, acea generație unică, hărăzită de istorie cu învestitura de făuritoare a idealului național românesc, era conștientă de opera pe care o realizase. I. I. C. Brătianu, primul dintre ctitorii României noi, adresîndu-se aleșilor țării, atunci cînd aceasta devenise ea însăși, îi îndemna : „nu vă înspăimîntați de vorbe, domnilor ! Nici pe un tărîm nu există în firea forțelor putința să înfrîngă hotărîrea unui popor care vrea să trăiască demn și independent" (vol. V, p. 367). Așadar, pentru acela care condusese țara în anii marilor sacrificii, desăvîrșirea unității naționale apărea ca un dat, dobîndit o dată pentru totdeauna de un neam a cărui devenire istorică era dimensionată de două coordonate esențiale : independența și demnitatea. Înainte de toate, însă, cititorul va descoperi o *notă asupra volumelor III—VI* (p. VII — IX) și o *listă a abrevierilor* (p. X). Nu putea lipsi *lista documentelor*, tradusă și în limba engleză, care însoțește fiecare volum și în care se indică data și locul emiterii, precum și un rezumat al fiecărui document editat. Textele acestei *liste* sînt reluate întocmai, ca rezumate, dar numai în versiunea românească, atunci cînd se publică documentele. Sumarul se constituie, așa cum ne avertizează și *nota* editorilor, din diverse „rapoarte, note diplomatice și militare, proclamații și ordonanțe, instrucțiuni, sinteze documentare, declarații și procese verbale, precum și unele articole selecționate din presa străină". Sînt publicate, de asemenea, „convențiile de armistițiu în care era implicată, direct sau indirect, și România, tratatele cu Germania, Austria, Bulgaria, Ungaria și Turcia, precum și Tratatul Minorităților și Pactul Societății Națiunilor", discursuri parlamentare etc. Proveniența documentelor este foarte diversă. Printre emitenții lor se numără instituții și organisme diplomatice, politice, culturale etc., internaționale și românești, organizații și personalități din țară sau din străinătate etc. În total, cele patru volume, în care „au fost selecționate documente cu încărcătură mare de informații, informații care, consideră editorii, s-au dovedit mai aproape de realitate, chiar atunci cînd erau contradictorii" (p. VII), reconstituie întreaga operă diplomatică a păcii, survenită după încheierea războiului, în cadrul căreia s-a înscris și recunoașterea

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

internațională a desăvîrșirii idealului național românesc. Valoarea informațiilor oferite de fiecare document în parte este excepțională și de aceea greu de apreciat într-o simplă referire. Cel interesat de istoria anilor 1919—1920, va dispune de destule date, folosind numai aceste volume, pentru a reface și înțelege circumstanțele internaționale și interne cu care se confrunta România în acea perioadă, complicatele avataruri ale participării noastre la Conferința de Pace, modul cum eram tratați de cei ce se erijau în ipostaza de arbitri ai Europei și ai lumii, evoluția evenimentelor interne, conținutul și condițiile impuse ori reclamate de tratatele de pace, reacția oficialităților politice și a opiniei publice românești față de tratamentul rezervat aspirațiilor naționale, ratificarea de către Parlament a tratatelor internaționale semnate de România în 1919—1920, acțiunile diplomatice întreprinse de cercurile guvernamentale românești și dificultățile întîmpinate etc. Fiecare document este un act de identitate al realizărilor românești dobîndite în anii războiului.

Cele 466 de documente provin din arhive interne (Arhivele Statului București, Arhiva Ministerului Afacerilor Externe, Arhiva Ministerului Apărării Naționale, Arhiva C.C. al P.C.R., Arhiva I.S.I.S.P., Arhivele Statului Cluj-Napoca, Arhivele Statului Sibiu, Arhivele Statului Alba) și Biblioteca Academiei R.S.R., precum și din arhive americane, franceze, engleze, germane, belgiene, italiene, elvețiene, portugheze, austriece sau Library of Congres, din Washington, D.C. Apar printre ele și unele preluate din *Documents on British Foreign Policy, 1919—1939*; *Guerre Européenne, Documents, 1918* (Paris 1919); *Colecția ordonanțelor date de Comandamentul trupelor din Transilvania*, Sibiu, 1920; Ion Rusu-Abrudeanu, *România și războiul mondial*, București, 1921; *Dezbaterile Adunării Deputaților* etc. În sfîrșit, sînt publicate și unele articole de presă, care au apărut în „Le Temps" (Paris), „The Times" (Londra), „The New York Times", „The Washington Post", „Adevărul", „Viitorul", „Socialismul" etc. Documentele în discuție au fost emise la București, Iași, Sibiu, Arad, Oradea, Cluj, Timișoara, Bicaz sau la Paris, Washington, New York, Londra, Roma, Moscova, Berlin, Praga, Varșovia, Atena, Constantinopol, Viena, Belgrad, Berna, Bruxelles, Budapesta, Cleveland, Ohio, Youngstown, Ohio, Saint-Germain, Neuilly etc. și sînt redactate în limbile: română, franceză, engleză, germană, maghiară, italiană și portugheză. Printre cei care le-au redactat ori semnat se numără: I. I. C. Brătianu, Ferdinand, Take Ionescu, Al. Vaida-Voevod, Iuliu Maniu, Octavian Goga, V. Lucaciu, generalii C. Prezan, C. Coandă și A. Văitoianu, apoi M. Pherekyde, N. Iorga, dr. I. Cantacuzino, N. Titulescu, D. N. Ciotori, Vasile Stoica, M. Boerescu, I. Pelivan, Victor Antonescu, N. Mișu, C. Diamandy, D. I. Ghika, C. Cihodariu s.a., precum și D. Lloyd George, Georges Clemenceau, Woodrow Wilson, Ferdinand Foch, Robert Lansing, Edward M. House, Tasker H. Bliss, André Tardieu, Arthur J. Balfour, Raymond Poincaré, generalul H. M. Berthelot, Frank Rattigan, contele de Saint-Aulaire, Emmanuel de Martonne, generalul Franchet d'Espérey, St. Pichon, regele George V al Angliei, Ed. Beneš, N. P. Pašić, N. Politis, E. K. Venizelos, T. G. Masaryk, Émile Vandervelde, Al. Stamboliiski, Frank L. Polk, Henry White, George R. Clerk, Francis Tudsbury, Jules Cambon, Béla Kun, Lord Curzon, Lord Derby, Cicerin, J. C. Grew, George Barclay, Hugh C. Wallace, St. Osuski, generalul Pietro Badoglio, Giacomo de Martino, generalul Luciano Ferigo etc.

Așa după cum am mai arătat, publicarea acestor volume de documente este o realizare mai mult decît notabilă și exemplară din toate punctele de vedere. Totuși, o mai atentă consultare învederează unele semne de întrebare. De pildă, nu este prea explicit raționamentul care a determinat renunțarea la titlul generic inițial — *1918 la români*. În primele două volume sînt publicate documente cuprinse între 20 februarie/4 martie 1879 și 31 decembrie 1918/13 ianuarie 1919. S-a procedat astfel, întrucît *1918* nu e o dată întîmplătoare, ci anul care marchează încheierea unui îndelungat proces istoric. În acest caz, orice document care privește desăvîrșirea unității național-statale a poporului român poate fi inclus printre cele reunite sub titlul *1918 la români*. Procesul de care am amintit s-a încheiat în 1918, dar consecințele lui imediate, fără a mai vorbi de cele îndepărtate, s-au relevat, în mod firesc, în anii care au urmat. Actele naționale statornicite în 1918 au fost ratificate de Parlamentul român, bunăoară, în decembrie 1919. Deciziile adoptate pe 9 aprilie, 28 noiembrie și 1 decembrie

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

1918 au primit confirmarea internațională în 1919—1920. Documentele care se referă la toate acestea privesc, desigur, procesul înfăptuirii idealului național, deci trebuie incluse printre cele grupate sub genericul *1918 la români*. Editorii le privesc așa, dar au renunțat la titlul primelor volume. Că au gîndit astfel, o demonstrează faptul că numerotarea ultimelor volume și a documentelor incluse în ele continuă pe cea a primelor două. Apoi, deși volumul II are ca limită finală sfîrșitul anului 1918, în volumul III se revine, publicîndu-se și documente emise în august — decembrie 1918, chiar dacă editorii precizează că „prezentarea documentelor în volume s-a făcut în ordine cronologică" (vol. III, p. VII). O inconsecvență este și aceea că paginația volumelor III—VI nu a mai continuat-o pe aceea a volumelor I—II. Fiecare volum dintre cele apărute în 1986 a fost numerotat ca unul de sine stătător. Presupunem că s-a procedat astfel, întrucît toate aceste volume au fost pregătite pentru tipar în paralel sau de către colective diferite de editori. Chiar și așa, însă, respectarea normelor inițiale nu era o problemă. În volumele din 1983 se dădea o listă de documente, în limba engleză, pentru ca în momentul în care s-a trecut la publicarea propriu-zisă a documentului, acesta să fie prefațat de un rezumat, care nu era altceva decît forma românească a textului înscris în acea *list of documents*. În volumele III—IV se păstrează sistemul, dar lista de documente se dă și în românește. Poate, în cazul acesta, era mai bine să se fi renunțat la republicarea listei și în cuprinsul volumului, ca rezumate. Presupunem că acela care va consulta un volum va parcurge mai întîi *lista de documente*, pentru a depista informația căutată. Apoi va citi documentul în cauză. Care mai este, atunci, rostul așa-zisului rezumat, pe care deja îl cunoaște ?

O situație care poate crea confuzie este și aceea evidențiată, de exemplu, de documentele ce poartă numerele 462 și 463 (vol. III, p.45—47). Primul document, emis de Washington, la data de 5 noiembrie 1918, consistă într-o adresă prin care Robert Lansing, secretarul Departamentului de Stat al S.U.A., îi trimitea însărcinatului cu afaceri ad-interim al României la Washington un mesaj care exprima atitudinea adoptată de Wilson și de guvernul său față de aspirațiile naționale românești, precizîndu-se că mesajul a fost făcut cunoscut și legației americane din Iași, cu recomandarea de a fi adus la cunoștința guvernului român. Documentul următor, care poartă data de 6 noiembrie 1918, emis tot în capitala de pe Potomac, nu este altceva decît același mesaj, înaintat guvernului român de către Legația americană din Iași. În fond, procedîndu-se astfel, se dădea curs indicației avansate de Lansing, precizîndu-se că mesajul în discuție reprezenta de fapt răspunsul secretarului Departamentului de Stat la un memoriu pe care îl primise cu cîteva zile mai înainte de la Vasile Stoica, președintele Ligii Naționale Române din Statele Unite. Așadar, cele două documente — primul preluat dintr-un fond al Arhivelor Statului București, iar al doilea publicat după o copie păstrată în Arhiva M.A.E. — reprezintă de fapt același mesaj, cu excepția adreselor care-l însoțesc. Documentul nr. 462 este editat în forma sa inițială, adică în limba engleză, pe cînd cel cu nr. 463 este publicat într-o variantă românească. Cititorul grăbit, și poate nu numai acesta, va crede că are de-a face cu două documente, atît timp cît editorii au publicat ambele variante ale aceluiași document — engleză și română — preluate din surse diferite, fără a interveni cu vreo explicație. În plus, documentul în discuție nici nu este inedit, așa cum s-ar putea crede, avîndu-se în vedere faptul că publicîndu-l de două ori, editorii au indicat, în ambele cazuri, cîte o arhivă. Mesajul lui Lansing, din 5 noiembrie 1918, a fost publicat în U. S. Department of State, *Papers Relating to the Foreign Relations of the United States, 1918*, Supplement 1, *The World War*, Volume 1, Washington, United States Government Printing Office, 1933, p. 785.

Considerăm că era mai bine dacă în *lista documentelor*, care e un fel de tablă de materii, se indica și pagina de început pentru fiecare document, facilitîndu-se astfel consultarea volumelor. Indicele întocmit pentru cele patru tomuri, publicat în ultimul, este incomplet și greu de folosit. Se indică numărul documentului și nu pagina unde poți găsi, de exemplu, un nume. Dar sînt documente care au peste 250 de pagini (doc. nr. 890, p. 142—399). Cum va proceda cititorul în acest caz ? În indice, dar și în text, au fost transcrise diferite nume în forme incorecte : Vopika, în loc de Vopicka, Yatei, pentru Halsey E. Yates,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Wite, deși corect e White, Tăslăoanu și nu Tăslăuanu, cum e corect, Vaida-Voievod, deși corect este Vaida-Voevod etc. Ilustrația, binevenită și relevantă, nu este și de o calitate tehnică prea bună, iar explicațiile care însoțesc unele fotografii sînt inexacte.

Aceste observații, lipsite de importanță, nu privesc conținutul propriu-zis al volumelor la care ne-am referit.

Cele șase tomuri, care au înscris pe copertă un titlu atît de sugestiv — *1918. Mărturii* —, însumează 3830 de pagini, ce se constituie în conținutul a 922 documente. Sîntem convinși că documentele publicate în aceste tomuri nu reprezintă decît o parte, desigur cea mai importantă, a mărturiilor la care putem apela oricînd pentru a reconstitui adevăratele dimensiuni și semnificațiile majore ale anului 1918 pentru istoria românilor. Dar și așa, oricine va răsfoi aceste volume își va da repede seama ce tezaur inestimabil a fost pus la dispoziția tuturor celor interesați de istoria României. Astăzi, cînd documentul original este mai căutat și mai apreciat decît orice carte de istorie, aceste volume reprezintă o realizare de excepție. Căci, nimic nu poate revela, asemeni documentului autentic, inebranlabila operă realizată de români în 1918. Numai astfel, cu documentul în față, vom înțelege ce efort uriaș au făcut toți cei care au contribuit la înfăptuirea idealului național. De aceea, ctitorii acestei realizări unice a istoriei noastre merită a fi tratați așa cum se cuvine, fără diferențieri conjuncturale și acuzații circumstanțiale. Simpla consultare a indicelui este în măsură să ne arate cine au fost cei care s-au înfățișat atunci neamului ca adevărați fondatori ai României noi.

Încheind aceste sumare referiri, se cuvine să mulțumim încă o dată editorilor, Direcției Generale a Arhivelor Statului și Editurii Științifice și Enciclopedice, pentru cea mai importantă carte de istorie a Unirii celei Mari. Acțiunea de publicare a fondului documentar național, reclamată cu tot mai multă insistență în ultima vreme, se cere a fi continuată și extinsă. Căci fiecare moment ori eveniment al trecutului se justifică astăzi și își dobîndește valoarea istorică numai în virtutea documentului.

Gh. I. Florescu

DUMITRU MĂRTINAȘ, *Originea ceangăilor din Moldova*. Text revizuit și îngrijit de ION COJA și V. M. UNGUREANU. Note și comentarii, bibliografie și indici de V. M. UNGUREANU. Postfață de ION COJA. Cuvînt introductiv de I. DUMITRIU-SNAGOV, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1985, 202 p.

Autorul, fost student al lui Al. Philippide și G. Ibrăileanu, profesor de limba română, latină și istorie la școlile românești și ungurești din Tg. Mureș între 1925—1960 (avîndu-l elev între alții și pe Ovidiu Papadima), s-a născut în 1897 în satus Butea din jud. Iași și a murit în 1979 la Buzău.

„Un debut postum este totuna cu o mare dramă!... Drama lui Dumitru Mărtinaș, care n-a apucat să-și vadă cartea tipărită ori măcar băgată în seamă!" scrie Ion Coja, îngrijitorul volumului. Autorul demonstrează aici că o carte științifică poate fi concomitent și o carte de inimă. Sînt înmănuncheate în ea concluzii la întrebări chinuitoare de o viață, roadele unor cercetări îndelungate, în special dintre anii 1950—1970, în vederea elucidării problemei atît de controversate a ceangăilor din Moldova.

Rîndurile de față nu se vor atît o recenzie cît un monolog în amintirea lui D. Mărtinaș (de numele căruia se îndrăgostise Sadoveanu cînd a scris „Bu boana lui Vălinaș"). În 1971 el îmi trimitea pe vreo 20 de pagini mari rezumatul lucrării, întrucît o depusese la Academie, unde s-a „împotmolit" (expresia aparține lui Mărtinaș) vreo opt ani și nu mai trăgea nădejdea unui aviz favorabil. Presupunînd că eu voi fi mai norocos la Editura Junimea cu Cartea Mieilăușenilor, mă ruga să-i menționez în ea (fiind vorba de aceeași comună) principalele sale concluzii, întrucît „este vorba de o problemă românească în care au totuși dreptul să-și spună părerea și cei în cauză : de nobis sine nobis ?"

Acest splendid studiu trăit al lui D. Mărtinaș e străbătut de la un capăt la altul de ecoul cutremurător al unei drame seculare românești. Această populație

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„ciudată", pe care am cunoscut-o din copilărie și apoi ca profesor în satul Butea (dar neaparținînd ei aveam totuși avantajul detașării necesare pentru a nu deveni subiectiv), s-a zbătut dramatic mai bine de două secole între conștiința sa sinceră românească și contestarea originii sale românești nu numai de către cei interesați s-o facă, dar, ceea ce era mai dureros, chiar de către unele autorități românești. Fără îndoială că volumul lui D. Mărtinaș va produce reacții, dar la argumentele sale, simple și convingătoare, cei ce doresc să-l contrazică *să vină, dacă au de unde, cu contraargumente, nu măsluite, ci bazate pe documente și argumente de necontestat, ca cele aduse de autorul nostru.* Sînt și la noi însă multe prejudecăți în această problemă. De aceea D. Mărtinaș îmi scria: „Dacă eu aș avea prestigiu oficial și academic, oamenii ar avea curajul să mă creadă, dar nu am așa ceva, de aceea ei ridică din umeri și nu cred. Va trebui să așteptăm vremea cînd adevărul științific se va impune de la sine, prin forța și prestigiul evidenței sale". Tipărirea cărții lui D. Mărtinaș atestă că acest timp a venit. El își încheia plin de demnitate națională scrisoarea: „Noi [ceangăii — *n.n.*] nu gemem sub nici un fel de opresiune sau stăpînire străină, cum i se părea odinioară unei anumite propagande tendențioase, nici nu vorbim în mod silnic românește. Noi vorbim în limba noastră veche românească, cu inflexiunile ei ardelenești; trăim în patria noastră, în bună înțelegere și frăție cu moldovenii, cu ale căror rosturi istorice și social-politice ne-am identificat de mult și nu așteptăm să fim eliberați de nimeni, fiindcă *aci* ne simțim acasă la noi și nu *aiurea*".

Ceangăii, afirmă autorul în carte, au emigrat în Moldova mai ales din ținuturile Ciuc, Giurgeu și Trei Scaune, între 1730—1760, căci aici li se acordau scutiri și înlesniri economice. Dar majoritatea lor a rămas în Transilvania și au fost secuizați. Nu toți catolicii din Moldova sînt ceangăi: o parte sînt secui (mai ales pe văile Trotușului și Tazlăului) iar o parte moldoveni. Autorul distinge un grup nordic de ceangăi (în apropiere de Roman) și unul sudic (la nord și sud de Bacău). Ei vorbesc un grai românesc transilvănean. Ceangăii nu sînt unguri și nici urmașii cumanilor. Ei au avut totdeauna conștiință românească. Portul, obiceiurile, modul de viață și limba sînt de asemenea românești. E drept că au trecut printr-un proces de secuizare (mai ales cei din zona Bacău) devenind catolici și vorbind o parte din ei, la început, un grai secuiesc degradat (cu rostirea siflantă și africatizantă a românilor transilvăneni), de unde porecla disprețuitoare de „ceangăi" (corcituri). Dar, odată trecuți la catolicism, erau declarați maghiari. Proveniența ardelenească, confesiunea catolică, faptul că o parte din ei erau bilingvi vorbind și o secuiască stîlcită iar multe din nume au fost maghiarizate de preoții unguri pe care i-au avut în Moldova — le-a atras aici etichetarea de „unguri". O mică parte (Hălăucești, Valea Seacă) erau la început greco-catolici. Onomastica lor fusese în parte maghiarizată încă din Transilvania. Ei nu sînt secui românizați în Ardeal sau în Moldova. În Ardeal nu se putea, căci, pe plan istoric, nu se cunoaște în secuime nici un sat maghiar românizat iar pe plan lingvistic graiul românesc al ceangăilor nu conține nici un singur fenomen fonetic de origine ungurească, în schimb e plin de fenomene fonetice românești din Transilvania. Că nu sînt nici secui românizați în Moldova ne-o atestă logica, fiindcă n-aveau doar să învețe a vorbi ardelenește de la moldoveni (ne referim la caracteristicile fonetice transilvănene ale graiului lor românesc). După 1950 ei refuză inițiativa de stat de a li se înființa în județul Bacău școli cu limba de predare maghiară.

Autorul aduce în sprijinul afirmării originii lor românești mai ales argumente lingvistice: africatizarea dentalelor *t, d* (părințe, gimineață), rostirea siflantă (sărpe, curaz), conservarea lui *l* muiat (l'e=ia) — fenomene lingvistice transilvănene foarte vechi. De asemenea ei păstrează o terminologie religioasă veche (ortodoxă), precum și cuvinte din latină, nemaiîntîlnite în alte graiuri, ca ler (cumnat), corindă (colindă). Punerea în lumină a dublului sistem fonologic folosit de ceangăi (cel ceangăiesc adică român transilvănean în familie și cel moldovenesc în relațiile oficiale) reprezintă o remarcabilă descoperire științifică a lui D. Mărtinaș, care este echivalentă în mod practic cu elucidarea științifică a vechii controverse despre originea ceangăilor. Ar fi cazul ca lingviștii noștri „oficiali" să-și revizuiască opiniile despre ceangăi, renunțînd la prejudecăți.

În munca de cercetare lingvistică pe teren, autorul a întîmpinat, după cum îmi scria el, multe dificultăți: „E greu să lucrezi de unul singur, fără bani, fără

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

sprijin, fără înțelegerea oamenilor. Am persistat însă, convins că am dreptate. Oamenii nu prea înțelegeau ce vreau".

Ca profil spiritual, ceangăii m-au impresionat totdeauna prin tenacitate, dîrzenie, hărnicie, integritate de caracter; aspectul arhaic al vieții lor materiale apărea în contrast sfîșietor cu noblețea spirituală a acestor oameni cu comportări de răzeși autentici, deși ei au fost aduși în Moldova ca mînă de lucru pe moșii. Aduși sau descălecați de nevoie, adică fugiți?

Se știe că în trecut exigența excesivă a clerului din satele ceangăiești (uzînd pînă și de pedepsele corporale) a ținut acești oameni izolați de satele ortodoxe din jur și de influențele (negative dar și pozitive) ale orașului și civilizației. Însă și satele din jur și autoritățile din trecut s-au izolat de aceste comunități, privindu-le cu reticență și cîteodată chiar cu oarecare ostilitate, fie pentru concurența lor prin hărnicie, fie pentru indicele triplu de natalitate etc. Dacă prin izolare aceste insule umane au conservat astfel mai bine portul, obiceiurile și limba arhaică (fapt de care lingviștii și etnografii mai pot profita încă substanțial), în schimb tot de aici proveneau primitivitatea materială a traiului (vezi de exemplu povestirea *Moș Ghercă*, de Otilia Cazimir) și sărăcia culturală, semianalfabetismul, mergînd mînă în mînă la țărani (nu la clerul lor, foarte cultivat) cu bigotismul, necaracteristic în genere românilor, păstrători mai mult ai obiceiurilor și tradițiilor în latura lor formală.

Pe lîngă conținutul fundamental al lucrării, remarcăm condițiile grafice excepționale ale volumului, iconografia atrăgătoare, de calitate, fotografiile color, deși cîteva dintre ele mi se par în afara temei enunțate în titlu și sîntem convinși că și autorul nu le-ar fi admis. Și completarea la zi a vastei bibliografii a cărții merită elogiată. Supărătoare rămîne însă repetarea unor idei, deși postfața recunoaște că „lucrarea nu avea ultima formă, bună de tipar, pe care i-ar fi dat-o Dumitru Mărtinaș dacă trăia".

În domeniul lingvistic, autorul se mișcă cu detașare ca la el acasă, în sensul că se află pe teritoriul sigur al specialității: informație amplă, siguranță în demonstrație. În schimb, opera poate și trebuie continuată mai cu seamă pe latura istorică și etnografică. Dar și organizarea unor anchete lingvistice serioase în zonele ceangăiești constituie, cum arată chiar îngrijitorul cărții, Ion Coja, o importantă datorie.

Publicarea documentelor istorice moldovenești din secolul al XVIII-lea de la Arhivele Statului din București ar elucida poate o serie de aspecte.

Este adevărat de pildă că timp de aproape un secol (c. 1630—1730) unele sate ca Tămășeni, Răchiteni, chiar și Săboani au fost părăsite, cum arată D. Mărtinaș. În acest timp, domnitorii insistă ca locuitorii să revină. Astfel, în 1626 (mai 1) Miron Barnovschi poruncește vătămanului „să apere bucatele celor fugiți" din Șcheuleți (sat de ceangăi) și, dacă se vor întoarce, să fie iertați de datorii. Moise Moghilă în 1633 „a dat slobozenie pe trei ani pentru oamenii de orice neam ce s-ar așeza în siliștea Tămășeni, țin. Roman [deci satul fusese părăsit, fiind așezat și la drumul mare al Moldovei — *n.n.*] și-i scutește de lucru la domnie, de ilis, de plata unghiilor pentru fum, de zloți, taleri, leu și orice altă angherie". Ștefan vodă Petriceicu poruncește în 1672 (sept. 13) slujitorilor domnești „să lase în pace satele Iugani, Tămășeni și Răchiteni", „iar locuitorii din aceste sate să se strîngă de pe unde s-au risipit și să se așeze fiecare la lăcașul său, urmînd a li se mai scădea din dări". În 1678 (dec. 18), Gheorghe vodă Duca recunoaște că oamenii „se vor fi răschirat de multe greutăți". Constantin vodă Duca în 1693 (iul. 4) constată o situație asemănătoare: „fiind țara la slăbiciune și oamenii mănăstirilor împrăștiindu-se de prin satele acestora". De aceea domnia asigura unele sate cu scutiri de dări mergînd pînă la cinci ani (doc. din 22 mai 1699). Mihai Racoviță în 1718 (oct. 22) adresîndu-se celor din Răchiteni îi îndeamnă ca „văzînd cartea sa, să se întoarcă la casele lor" iar celor din Săboani le face cunoscut în 1724 (sept. 28) că au fost luați pe seama domniei de la vel spătarul și „văzînd carte domniei mele, să căutați să vă apucați de pămînt și de hrana voastră și nice o grijă să n-aveți (...) și toate nevoile voastre le vom căuta". La Talpa apar la 1774, din 126 case, 43 încă pustii. E adevărat că aici și la Hălăucești, ceangăii se stabilesc la 1756, dar ei vin nu numai din Transilvania direct — cum susține D. Mărtinaș — ci probabil că și din celelalte sate catolice, căci poartă multe nume identice.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din toate aceste repetate apeluri domnești reiese că ungurenii noștri erau mai mult risipiți decît plecați din țară. De aceea, spre deosebire de D. Mărtinaș, noi nu credem că ceangăii vin în Moldova abia în secolul XVIII. Credem că în multe sate catolice e vorba de aproximativ aceeași populație ca și în secolul XVII, de aceiași ungureni (vorbind la fel, chiar dacă pînă atunci nu era cunoscută oficial porecla de ceangău), veniți mai de mult, din care o parte revin la vetrele lor în secolul XVIII (în cazul că le-au părăsit), căci apar multe nume de familie identice (vezi mai departe tabelul). Poate că unii s-au întors în Transilvania (mai ales din satele cu populație maghiară din ținutul Trotuș, menționate de Bandini la 1646, care însă au dispărut apoi), dar majoritatea s-au ascuns ori s-au aciuat prin alte zone ale Moldovei. De exemplu, documentul din 4 iulie 1693 arată că oamenii rămași din satele Tămășeni, Sagna și altele s-au așezat pe siliștea Mînjești din ținutul Cîrligătura, tot a mănăstirii Galata, de care depindeau și satele lor. Și invers: din documentul datat 16 nov. 1704 aflăm cum chiar pe la începutul secolul XVIII, mănăstirea Galata a mutat „ungurenii" din satul Belcești în satul Tămășeni. De remarcat termenul corect folosit de document pentru acești ceangăi: „ungureni", deși un document din 1631 (ian. 4) numește Săboani și Berindești „sate ungurești".

D. Mărtinaș n-a mai reușit să cerceteze cel mai vechi recensămînt al Moldovei, cel din 1774, care pe atunci era greu de consultat căci nu era tipărit ci trebuiau derulate microfilmele de la Arhivele Statului București. Îmi permit să-l completez eu acum cu cîteva concluzii rezultate din această importantă catagrafie ca și din compararea ei cu Codex Bandini.

La 1774 apar 17 sate de ceangăi în zona Roman—Bacău, din care 6 boierești (Miclăușeni, Hălăucești, Valea Seacă, Giosăni, Călugăra și Mărgineni), 8 mînăstirești (Fărcășeni, Scheuleți, Buruenești, Răchiteni, Agiudeni, Tămășăni, Ghirăești, Faraoani) și 3 fără specificație (domnești ?) (Săboani, Năsîpeni și Talpa), plus cîteva familii prin alte sate ca: Șcheia, Cotul lui Iosîp, Sagna, Tupilați, Bețești, în total 1 053 capi de familie (fără tîrguri). Din cele 17 sate, preoți au doar 7, dar numai 2 dintre ei sînt unguri (la Săboani și la Răchiteni), 5 sînt români (însă aici probabil că diaconii unguri erau cei care dirijau). Dacă acești oameni ar fi venit în Moldova în secolul XVIII, cum susține D. Mărtinaș, recensămîntul din 1774, foarte minuțios alcătuit, i-ar fi notat ca unguri, ungureni, bejenari. Dar ei sînt recenzați asemenea moldovenilor, doar cînd și cînd se face cîte o specificație foarte semnificativă așa apar menționați nominal, în toate aceste sate: 9 secui, 4 unguri (dintre care cei doi preoți), 8 ungureni, 4 bejenari, 3 bîrsani, 21 munteni. Deci restul e limpede că nu-s nici secui, nici unguri, nici ungureni (adică veniți de curînd din Ardeal), nici bejenari, ci oameni vechi ai pămîntului Moldovei (chiar dacă odată vor fi fost și ei bejenari ungureni). Dealtfel un document din 1768 (ian. 12, deci cu 6 ani înainte de recensămînt, relatează că sătenii din Săboani — principalul centru al ceangăilor din ținutul Romanului — au protestat, ca „streini ungureni" ce sînt, împotriva egumenului mănăstirii Secul, care le cerea cîte 2 lei de casă în loc de 1/2 leu cît au plătit înainte și nu le dădea voie să mai vîndă băuturi, făcînd concurență mănăstirii. La cercetarea trimisă de domnie (vel vistierul, vel vornicul și hatmanul) se constată: „Și aceasta că o arată ei că sînt oamini streini iarăși am cercetat și s-au găsit că nu sînt nici careva oamini streini, viniți acmu de curînd, ce din discălicătura satului, de cînd au intrat moșia în stăpînirea mănăstirii de atuncea sînt așezați acolo în sat". De fapt Săboanii, menționat la 1580, e dăruit m-rii Secul pe la 1600, în timpul domniei lui Ieremia Movilă, de către marele postelnic Bartolomeu Brutti, care deține această funcție în 1578 și între 1580—1591 și a fost un susținător notoriu al propagării confesiunii catolice în Moldova. Poate că el nu e străin de venirea ceangăilor din Transilvania (dacă nu vor fi venit chiar mai dinainte: vezi doc. din 28 ian. 1409 prin care Alexandru cel Bun întărește lui Giurgiu Ungureanul 6 sate care se aflau în zona ceangăiască de azi de lîngă Bacău (Letea—Călugăra—Valea Seacă) precum și în ținutul Trotușului (M. Costăchescu, *Doc. mold. înainte de Ștefan cel Mare*, I. p. 67—69); de asemenea trebuie avut poate în vedere faptul că, în 1472, Ștefan cel Mare era pentru scaunele secuiești, cum spune N. Iorga, „adevăratu. lor stăpîn", care dădeau dajdie și ajutor de ostași voievodului Moldovei.

Recensămîntul din 1774 ne oferă și o interesantă situație în privința numelor. Procentual, din cele peste o mie de nume, circa 85% sînt românești. Citățm ca

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nume ungurești : Martin Doboș, Ianăș Cadar, Ioje Manghereș, Antal Istoc, Ianăș Iojă, Gherghel Farcaș, Gal Mărtin, Ancoș Gherghel, Pal Mărtin, Gherghel Doboș, Medviș Gherghel, Ghezu Gherghel, Antal Farcheș, Imbre Gherghel, Giurgiu Iștoc, Gheor Mărtin, Gherghel Bereș, Pal Ianăș, Imbre Mărtin, Ianoș Chereches. Apar și cîteva nume ciudate de familie (care nu par a fi nici ungurești, nici românești) : Mișturca, Făiugu, Cojnu, Cojnău, Surad, Forțad, Anta, Sar, Dumerte, Hupe, Scupul, Anun, Către, Mircu, Bacocică, Hozopar, Mogdici, Trainul, Giurbir (cîteva reprezintă poate erori de transcriere). Unele nume sînt hibride (cel de botez e unguresc iar cel de familie românesc) : Martin Pătrașcu, Ianăș Țurcă, Ianăș Simpetre, Gherghel Tulbure, Ianăș Bețivul, Ianăș Păuleț, Antal Balan, Ianăș Sandul, Giurgiu Petrișor, Ianăș Bordei, Ianăș Moșneaga, Iosip cel Mare, Gherghel Budăi, Ianăș Ciorbă. Majoritatea numelor sînt însă pur românești : Toader Nichitus, Vasile Gîlcă, Ștefan Pește, Petre Bortă, Ștefan Pătrașcu, Andrieș Bărbuță, Neculai Odobescu, Ștefan Iancul, Marcu Brîncovanu, Costantin Floareș, Toader Căpățînă, Vasile Furtună, Gligori Cașcaval, Matei Crăciun, Ion a Antohioaiei, Ștefan Viteazu, Ștefan Luncanul, Costandin Codreanul, Neculai Acsănti, Andrei Grămadă, Ștefan Străjar, Mihai Tulbure, Vasîli Apopii, Gheorghe Ababii, Pavel Gane, Dămitru Vargă, Toader Borșu, Apostol Ciocîrlan, Luca Ganea, Gheorghe Andrei, Petre Gheorghe, Mihai Bogdan, Petre Toma, Andrei Fleșcan, Ioniță Tăban, Vasile Colacu, Neculai Lupul, Ion Brănișteanu, Ion Chiper, Petre Turcan, Radu Răilean, Apostol Laptebătut, Ioniță Cîntăbine, Ion Cherdivară. După cum s-a putut observa, unele nume de familie provin din porecle românești ; mai citățm : Calicul, Căpănet, Tulumboiu, Pîrîțul, Bețivul, Șagalnic, Susan, Faraon, Mare, Șișcă, Frîncul, Surdul, Bir, Covrig. Unele amintesc de vechi îndeletniciri : Husar, Chihaia. Altele arată locul de origine : Săbășceanul, Ceceu, Căliman, Blaj.

Față de această situație, se poate constata în recensămintele ulterioare că procesul de maghiarizare a numelor a continuat și după 1774, în Moldova, în secolul XIX. În acest sens, D. Mărtinaș arată că între 1825 și 1865 mai vin în aceste sate șase preoți maghiari.

Punînd alături *Codex Bandini* (1646) și Recensămîntul din 1774, observăm următoarele nume de familie comune :

1646	*1774*
Andor (Răchiteni, Tămășeni)	Andro (Gherăești)
Antal (*Fărăoani*, Săboani, Solonț)	Antal (*Fărăoani*, Miclăușeni, Răchiteni, Adjudeni, Gherăești, Giosăni)
Bako (*Săboani*)	Bacocică (*Săboani*)
Balint (Fărăoani, Lucăcești, Hîrlău)	Balinte, Balintu (Buruenești, Adjudeni, Călugăra, Gherăești, Mărgineni)
Bisak (*Săboani*)	Bișoc (*Săboani*, Hălăucești)
Bogdan (*Valea Seacă*)	Bogdan (*Gherăești, Talpa*)
Borka (*Săboani*)	Bîrcă (*Săboani*)
Kadar (*Răchiteni*)	Cadar (*Răchiteni*)
Kerekes (Solonț, Stănești, Huși)	Chirecheș (Gherăești, Călugăra, Mărgineni)
Kiska (Adjudeni)	Chesco (Răchiteni)
Kozina (Răchiteni)	Cozan (Valea Seacă, Giosăni
Damok (Lucăcești)	Domoc (Adjudeni), Domoc (Tămășeni, Săboani)
Danko (*Săboani*)	Doncul (*Săboani*)
David (Lucăcești, Huși)	David (Fărăoani, Mărgineni, Bacău)
Deak(Diak) (Săboani, Stănești, Slobozia, Huși, Bîrlad)	Diac (Buruenești)
Demeter (Tămășeni, Godrești)	Dumitru (Buruenești)
Dobos (*Răchiteni, Fărăoani*)	Doboș (*Răchiteni, Fărăoani*, Gherăești, Mărgineni, Talpa)
Farkas (*Fărăoani*, Valea Seacă)	Farcăș (*Fărăoani*, Miclăușeni, Tămășeni, Mărgineni, Năsîpeni)

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Farro (Bacău)	Faraon (Tămășeni)
Gall (Răchiteni)	Gal (Gherăești)
Galne (Răchiteni)	Gane (Săboani, Gherăești)
Franko (Trebeș)	Frîncul (Săboani, Fărăoani)
Gergely *(Tămășeni)*	Gherghel *(Tămășeni*, Hălăucești, Răchiteni, Săboani)
Mihaly (Huși)	Mihai (Răchiteni, Tămășeni)
Pall (Lucăcești, Bacău)	Pal (Fărăoani)
Szabo (Huși)	Sabău (Burueneşti, Fărăoani)
Szitar *(Valea Seacă)*	Jitar *(Valea Seacă)*
Tanko *(Valea Seacă)*	Tancău *(Valea Seacă)*
Thamas (Săboani)	Tomaș (Burueneşti)
Tiba (Tețcani)	Tibo (Răchiteni)
Varga *(Săboani)*	Vargă *(Săboani)*, Varga (Călugăra, Bacău)

tot 1646	*azi (1985)*	
Blasü (Cotnari)	Blaj	
Kuttnari (Cotnari)	Cotnăreanu	
Darabant (Făroani, Huși)	Daraban	la Butea și în alte sate catolice
Hode (Giosăni)	Hîdea	
Lukacs (Huși)	Lucaci	
Mihalecsko (Huși)	Mihalișca	

E adevărat că la Bandini (1646) apar multe nume maghiare, dar e evident că multe sînt maghiarizate, fie prin grafie — Pakorar, Kozokar, Kiska (Chișcă), Szitar (Jitaru), Kurular (Curelaru), Prepelicz (Prepeliță), Csoban (Ciobanu), Csompoy (Cimpoi) — fie prin traducere: Fazekas (în loc de Olaru), Kerekes (Rotaru), Veres (Roșu), Szekely (Secuiul), Roca (Vulpe), Katona (Cătană), Dobos (Toboșaru), Hajdo (Haiducu), Varga (Cizmaru). Maghiarizate apar dealtfel și numele satelor. Să nu uităm că secretarul lui Bandini, Paul Beke, era maghiar. Pe de altă parte însă nu se poate susține că în recensămîntul din 1774 numele au fost românizate ad hoc, căci el a fost efectuat, după cum se știe, de ruși.

Din punctul de vedere al epocii cînd au apărut, se pot distinge mai multe categorii de sate ceangăiești:

1) sate foarte vechi moldovenești, care fuseseră locuite mai întîi de moldoveni, apoi de ungureni („unguri"), apoi au fost vremelnic părăsite, mai cu seamă în a doua jumătate a secolului XVII și din nou au fost populate, cu ceangăi, în secolul XVIII, ca: Tămășeni, Răchiteni, Adjudeni.

2) sate vechi locuite mai întîi de moldoveni, iar din secolul XVIII de ceangăi: Hălăucești, Burueneşti, Fărăoani, Mărgineni.

3) sate vechi, locuite însă de ceangăi abia din secolul XIX: Oțeleni, Pildești, Iugani, Găiceana.

4) sate care de la înființare au fost locuite de ceangăi, chiar dacă în a doua jumătate a secolului XVII și la începutul secolului XVIII ele sînt aproape părăsite: Săboani, Trebeșul de Jos.

5) sate apărute în secolul XVIII, care de la început au fost locuite de ceangăi: Fărcășeni, Gherăești, Talpa, Luizi-Călugăra.

6) sate care au fost locuite de la început de ceangăi, dar apărute în secolul XIX: Butea.

7) sate mixte în momentul de față (catolici ceangăi și ortodoxi moldoveni): Șcheia, Mircești.

8) sate ceangăiești dispărute: Șcheuleți, Stănești, Mănești, Godrești, Bălana.

D. Mărtinaș explică sporul numeric al ceangăilor și prin valurile succesive care ar fi venit în secolul XVIII din Ardeal. De fapt, între secolul XVII (Codex Bandini, 1646) și secolul XVIII (Recensămîntul din 1774), deci în 128 de ani, populația din satele catolice a crescut doar de la 479 capi de familie în 1646 (541 erau

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în tîrguri) la 1 053 în 1774. Mai mare apare diferența în proporția de nume românești, care a sporit cam de la 1/4 la 2/3. Dacă în perioada 1646—1744 numărul ceangăilor crește numai de două ori (căci acum populația unor sate, cum am văzut, se risipește, iar satele catolice menționate de Bandini în ținutul Trotușului dispar), în următoarele două secole (1774—1972) numărul lor sporește de aproape 40 de ori. Această adevărată explozie demografică se explică în primul rînd prin procentul foarte ridicat al natalității, ceea ce a dus și la extinderea zonelor locuite de ceangăi. Dacă la 1774 apar doar 16 sate compacte și cîteva familii în alte 5—6 sate, totalizînd vreo 5—6 mii de suflete, în momentul de față, ceangăii ocupă 70 de sate compacte și peste 100 în total, cu vreo 200 000 suflete.

Bazați pe catagrafiile oficiale existente, care atestă continuitatea acestei populații și rata de creștere demografică a ei în ultimele două-trei sute de ani, se poate aprecia, matematic aproape, că, la venirea sa în Moldova în secolul XVI (cel mai devreme în secolul XV), această populație se reducea la circa 40—80 de familii, deci un sat în ținutul Romanului (probabil Săboanii) și cel mult încă un sat în ținutul Bacăului. Așadar, inițial, nu a fost vorba de un transfer sau o emigrare de populație transilvăneană de mari proporții.

În încheiere, ținem să exprimăm și noi ca cititori „gratulația" noastră pentru editura bucureșteană ca și pentru cei care au sprijinit într-un fel sau altul apariția acestei remarcabile cărți de D. Mărtinaș, operă științifică de cald și exemplar patriotism.

Costin Merișca

GHEORGHE PLATON, *Istoria modernă a României*, București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1985, 552 p.

Epoca modernă a istoriei României, una dintre cele mai frămîntate și bogate perioade de împliniri din trecutul poporului nostru, nu a fost lipsită de istoriografie, beneficiind, deja, de o bogată și valoroasă literatură care, în parte, cu interes și comprehensiune, lumina diverse aspecte, unele sensuri și semnificații ale proceselor și fenomenelor din acest important secol de istorie românească. Ceea ce ne lipsea — în literatura istorică actuală — era sinteza trebuitoare oricînd, chintesența judecăților pertinente asupra epocii, care să permită înțelegerea ei în resorturile intime și interdependente, caracteristicile dominante, specifice întregului interludiu — Vol. IV al Tratatului de *Istoria României* se oprea la anul 1878, iar celelalte compendii și tratate abordau perioade în maniera impusă de caracterul lucrării. Rezultă de aici, cu ușurință, *prioritatea manualului-tratat* și, în același timp, *necesitatea, utilitatea și împlinirea* pe care o aduce acesta în peisajul istoriografic contemporan.

Operă de erudiție științifică riguroasă, redactată în registrul superior al lucrărilor academice, cartea prof. univ. dr. Gheorghe Platon — magistru și unul dintre conducătorii de necontestat ai școlii istorice ieșene — este rezultatul muncii îndelungate de cercetare acribioasă și experienței didactice de peste 30 de ani a autorului, care a cules lauri unanimi și-n alte repetate rînduri, cu ocazia apariției cunoscutelor sale scrieri istorice de pînă acum. Lucrarea este, neîndoielnic, *un cîștig de seamă al istoriografiei epocii moderne a României*, în care obiectivele precizate în *Postfață* sînt realizate integral, prin mijlocirea faptelor și a evenimentelor istorice: trasarea coordonatelor de dezvoltare a Principatelor Române și, respectiv, României; surprinderea proceselor și fenomenelor istorice principale, definirea esenței lor în cuprinsul conexiunilor și al interdeterminărilor specifice, explicarea particularităților, înfățișarea condițiilor în care România s-a integrat în contextul european, maniera în care a fost realizat acest proces, urmărirea și explicarea acțiunii forțelor care au asigurat progresul societății românești, evoluția acesteia de la starea de obiect la cea de subiect în relațiile internaționale, de la dependența politică și stăpînirea străină asupra unora din teritoriile românești la independență și, apoi, la reunirea teritoriilor strămoșești în cuprinsul României Mari, prin actul consacrat de națiune la 1 Decembrie 1918.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Se fac, în lucrarea de față, reevaluări, redimensionări și noi interpretări ale faptelor, fenomenelor sau proceselor istorice — ceea ce constituie tot atîtea noi cîștiguri pentru înțelegerea și cunoașterea istoriei noastre moderne. Convențională titatea limitelor în cuprinsul cărora este înscrisă istoria modernă a României este explicată convingător, în consens cu concluziile ce se impun, tot mai cu autoritate, în literatura de specialitate. Așa cum rezultă dintr-o fericită insistență și convingătoare argumentare ale autorului, „programul politic" românesc al epocii retrospectivate în lucrare se poate sintetiza în : Modernizare, Unitate, Independență, cu impulsionări ce veneau din adîncul istoriei și al spiritualității românești. Mai remarcăm că, în etapa dezvoltării „desfășurate" a capitalismului, s-a acordat prioritar, firesc, o atenție sporită stabilirii locului ocupat de România în complexul relațiilor internaționale, dar nu în limite și parametri stereotipi, ci nuanțat, în acord cu realitățile istorice, demers ce a impus încheierea că România nu s-a situat la periferia lumii moderne europene. Și, în legătură cu aceasta, se fac relevante clarificări, nuanțări de calitate, în raportul existent între România ca obiect sau subiect în relațiile internaționale — România a devenit un subiect activ în aceste raporturi, dar, intrată în jocul politic dirijat de Puteri și în împrejurări explicit evocate, a cunoscut încercări de reîntoarcere la starea de obiect, fără ca aceasta să redevină o permanență. Sînt soluționate — desigur, în limitele impuse de programa de învățămînt — evasitotalitatea problemelor fundamentale ale istoriei epocii noastre moderne. Astfel, la o succintă însumare valorică a punctelor la punct, capătă explicații și conținut strategia unei dezvoltări originale, românești ; liniile programatice afișate și urmărite în aplicarea lor practică de partidele de guvernămînt ; limitele și modelele urmărite, consecințele care se obiectivează nu într-o dezvoltare organică, unitară, liniară, egală în toate sectoarele — ci una inegală și contradictorie, cu decalaje între părțile componente și, nu de puține ori, tensionată și convulsionată. Rămîne, totuși, în mintea cititorului o linie de continuitate, care nu ascunde particularitățile unui parcurs istoric național ascendent, original. Sînt abordate și primesc răspunsurile, argumentate și logic demonstrate, problemele economice ale societății românești, privind dezvoltarea industriei și evoluția dramatică a problemei agrare, ritmul specific al revoluției industriale, odată cu evidențierea etapelor procesului de proletarizare în structura socială etc. Originile, căile proprii și urmările reformelor înfăptuite în ansamblul structurii și suprastructurii societății vremii sînt făcute perfect motivate și inteligibile. Nu sînt lăsate deoparte aspecte capitale ale vieții ideologice, politice, cultural-științifice, cu luminile și umbrele lor ; raporturile de clasă, evoluția alianței între burghezie și moșierime care, la sfîrșitul perioadei, consemnează părăsirea arenei politice de către un partener. Nu este uitat rolul statului, al monarhiei constituționale, parlamentului ca instrumente de realizare a operei de modernizare în toate domeniile societății etc., etc.

Nu ne-am propus să detaliem conținutul bogat în idei valoroase, concluzii și informații peste care nu se va putea trece curînd, al volumului de față. Cele de pînă aici, atît de puține, le-am evidențiat numai ca succinte argumente ce să ne întărească în afirmațiile și aprecierile de la început.

Acest conținut, dens și bine proporționat, este organizat în cele trei părți și 17 capitole ale lucrării, structură care rezultă din însăși logica abordării științifice a unei investigații istorice ce vizează întregul : I. *Noțiuni preliminare*, care, de fapt, se constituie într-o introducere amplă, lămuritoare a multor probleme metodologice, de cronologie sau implementare în concertul european ; II. *Revoluția din 1821*, cu accentele firești pe cauze, antecedente, programul politic și care este fixată, convențional, ca „bornă" inițială a epocii moderne ; III. *Dezvoltarea țărilor române în perioada 1821—1848*, în toate aspectele și pe întreg teritoriul românesc ; IV. *Revoluția română de la 1848—1849*, în care specialistul se impune cu forța cunoașterii exhaustive ; V. *Constituirea statului național*, de la situația internațională și acțiunea diplomatică la cea hotărîtoare internă ; VI. *Perioada reformelor modernizatoare 1859—1866*, titlu „chintesență" ; VII. *Instaurarea și organizarea regimului monarhiei constituționale*, de fapt, viața politică și socială, politica externă a României între 1866 și 1877 ; VIII. *Cucerirea independenței de stat a României*, de la aspectele diplomatice și de drept internațional la cele ce evocă lupta cu arma în mînă a românilor ; IX. *Cultura între anii 1848—1878*, etapă ce apropia „epoca" clasică a acesteia ; X. *Dezvoltarea economică și socială : 1878—1914*,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în condițiile benefice ale unui statut internațional de deplină independență; XI. *Viața politică în România de la cucerirea independenței pînă la primul război mondial: 1878—1914*, evoluția dinamică a forțelor politice conducătoare, după care cap. XII înfățișează *Dezvoltarea mișcării muncitorești și socialiste: 1878—1914*, ca nouă prezență pe scena politică a României moderne; XIII. *Problema agrară și mișcările țărănești de la sfîrșitul secolului al XIX-lea și începutul secolului al XX-lea*, într-o complexă și obiectivă abordare; XIV. *Intensificarea mișcării de eliberare și unitate statală a întregului popor român la sfîrșitul secolului al XIX-lea și începutul secolului al XX-lea*, de fapt, reliefarea unei permanențe a istoriei noastre, cu un nou conținut, particular, de etapă; XV. *Politica externă a României la sfîrșitul secolului al XIX-lea și începutul secolului al XX-lea*, cu obiective cruciale apărarea independenței și realizarea unității; XVI. *Făurirea statului unitar român*, apogeu al istoriei naționale și „borna" finală a perioadei retrospectivate; XVII. *Dezvoltarea culturii între 1879—1918*, care „rotunjește", de fapt, conținutul volumului de sinteză istorică. Cele 24 de pagini de *Bibliografie generală* oferă posibilitatea extinderii, verificării și detalierii, dovadă, totodată a unui exercițiu de documentare mult mai vast.

În consens cu cele subliniate mai sus, fie și numai aceste puține considerații — prea puține, poate, față de cele permise de reușita științifică care o constituie sinteza de față — ne găsim îndreptățiți să subliniem valoarea de *eveniment* a acestei importante opere istoriografice, realizată în respectul exemplar al tuturor exigențelor impuse creațiilor științifice contemporane.

Gabriel Bădărău

LEONID BOICU, *Principatele române în raporturile politice internaționale (Secolul al XVIII-lea)*, Iași, Ed. „Junimea", 1986, 296 p.

Consacrată unei problematici vaste și, mai ales, complexe, noua *carte* a lui Leonid Boicu se prezintă ca o reușită istoriografică de referință. Cunoscut îndeosebi prin valoroase contribuții la elucidarea multora dintre problemele privitoare la impactul internațional al făuririi statului național român, istoricul ieșean ne oferă, de această dată, o tratare de ansamblu a prezenței Principatelor române în raporturile politice internaționale din secolul XVIII. Este o lucrare care, de fapt, a fost „anunțată" de realizările anterioare ale autorului. Multe aspecte, prezentate pe larg în cartea la care ne referim, au făcut obiectul unor studii de specialitate sau al unor comunicări științifice susținute cu diverse prilejuri. De asemenea, și în precedentele sale sinteze — *Austria și Principatele române în vremea războiului Crimeii (1853—1856)*, București, 1972; *Geneza „chestiunii române" ca problemă internațională*, Iași, 1975 etc. — autorul a recurs la dese incursiuni în problematica căreia i-a rezervat, în fine, o tratare de sine stătătoare.

La o considerare a noilor contribuții ca *o continuare* (mai bine zis, *o dezvoltare)* a unor preocupări „mai vechi", autorul însuși ne invită printr-un *avertisment* (p. 5—6), dorit și ca un apel la „o corectă descifrare a proiecțiilor (sale), la o prealabilă punere de acord (a sa) cu cel căruia i se adresează rodul travaliului său în vederea eliminării contrarietăților ce se nasc atît de frecvent în disparitatea sensurilor date țelurilor și desfășurărilor care conduc la ele". Deși sîntem „avertizați" că „travaliul" a reprezentat „o reluare" a cercetărilor consacrate relevării locului și rolului Principatelor române în relațiile internaționale, fixarea obiectivelor și structurarea demersului științific nu au putut fi, defel, o problemă simplă, dacă ținem seama că amintitul secol a însemnat, cum bine se menționează în lucrare, „o perioadă dominată de o avalanșă de evenimente cu mobiluri înveșmîntate cu o recuzită anevoios descifrabilă, adeseori confuză într-o societate în care totul se modifică și nimic nu atinge pragul contururilor limpezi și stabile în zona sud-est europeană în care viețuiește poporul român". Autorul nici nu și-a propus, de altfel, o prezentare pînă la „micul amănunt", cu pretenția de „inedit spectaculos", ci, mai degrabă, o implicare într-o dezbatere în care s-au antrenat, în timp, prestigioase „condeie" românești și străine. Este motivul ce l-a determinat să pretindă (aceasta și cu evidente accente de deferență față de citi-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tor) că lucrarea ce ne-o oferă ar fi mai aproape „de ceea ce se numește *considerații privitoare* (în cazul dat) la o generoasă și dificilă problematică istoriografică" (p. 6).

Propunîndu-și să se pronunțe în privința unor probleme importante și controversate, Leonid Boicu a crezut nimerit, din rațiuni bine definite, să ne avizeze, într-o densă *Introducere* (p. 7—20), asupra reperelor în funcție de care se impune să ne explicăm dimensiunile și semnificațiile prezențelor românești pe plan european în secolul al XVIII-lea. Înainte de toate, autorul a căutat să ne edifice în legătură cu raportul dintre „însușirea conceptului de Europa", în epocă, de „purtătorii de idei pe de o parte, și de oamenii de acțiune, pe de alta. Deosebit de interesante se dovedesc și aprecierile privind un alt raport, subsecvent celui dintîi, anume, dintre *teoria* și *practica* relațiilor internaționale în „secolul luminilor". Astfel, dacă în „lumea doctrinarilor" își vor face loc relativ ușor principiile moderne ale echilibrului european, rațiunii de stat, al monarhului — uzufructier și nu proprietar de prerogative în stat etc., autorul opinează, pe baza unei evaluări în profunzime a datelor, că practica politică va rămîne încă impregnată de mobiluri, proceduri și sensuri feudale. Este, după părerea noastră, una dintre constatările *de rezistență* ale lui Leonid Boicu, ale cărei fațete diverse ni se dezvăluie, cu claritate, pe parcursul întregii lucrări.

Relevarea trăsăturilor esențiale ale „vieții politice europene" a făcut posibilă evidențierea coordonatelor definitorii pentru locul și rolul Principatelor române în relațiile internaționale. Sînt aduse dovezi în plus și sînt formulate constatări care susțin ideea că în secolul al XVIII-lea s-au conturat „premisele îndepărtate" ale internaționalizării „chestiunii române". Determinantele cu bătaie lungă în timp — acțiunea politică a Principatelor, disputele dintre marile puteri, statutul juridico-politic și importanța strategică a celor două state românești — ne sînt dezvăluite într-o accepțiune ce denotă o cunoaștere profundă a realităților secolului în cauză. După cum indică și titlul cărții, problemele abordate țin de istoria relațiilor politice internaționale. Ceea ce realizează însă Leonid Boicu este cu mult mai mult decît o incursiune la „suprafața" actelor și acțiunilor politice. Rolul oamenilor de stat nu este limitat doar la un simplu *savoir faire* circumscris orizontului restrîns „de cancelarie". Dimpotrivă, din lucrare reiese limpede o considerare a evenimentelor din perspectiva a ceea ce Pierre Renouvin denumea interacțiunea omului de cabinet cu „forțele profunde". Cu alte cuvinte, autorul nu s-a lăsat „prins" de tentația formulării unor convingeri, cărora să le ofere ca suport un greoi descriptivism evenimențial, ci a căutat să *ne explice* resorturile adînci ale unei procesualități istorice. După cum o și afirmă, „dacă istoria ar fi o desfășurare de înclinări firești și de coabitare a popoarelor în stare de grație, ea ar fi foarte simplă și frumoasă. Din păcate, nu popoarele fac și desfac alianțele, nu ele se întîlnesc la masa tratativelor, ci reprezentanții lor mai mult sau mai puțin autentici sau deloc" (p. 57).

Dată fiind importanța problemelor pe care le abordează și, nu rareori, *noutatea* sau *nuanțarea* concluziilor, ar merita, desigur, o prezentare în parte a fiecăruia dintre cele șapte capitole ale cărții. Ne vom limita însă, aici, doar la unele constatări în legătură cu unele aspecte pe care le considerăm revelatorii pentru valoarea ei. Mai întîi, credem că se cuvine să fie remarcată stabilirea unor delimitări cronologice adecvate ale capitolelor, avîndu-se în vedere atît momentele de turnantă pentru afirmarea Principatelor române în arena internațională, cît și reevaluările raporturilor de forțe pe plan european. Credem, apoi, că merită să fie subliniată și recurgerea la o manieră, nu numai interesantă, dar și eficientă de abordare a problemelor, asupra acestora fiind „aruncate" proiecții din unghiuri diferite, fără a se lăsa însă impresia disocierii tranșante, rigide a planurilor. Spre exemplu, pentru fiecare etapă istorică (sfîrșitul secolului XVII — 1768 ; 1768—1774 ; 1774—1792) avem de-a face, alternativ, cu capitole consacrate tendințelor și acțiunilor politice ale Principatelor și cu capitole referitoare la desfășurările generale ale „marii politici". „Dubla proiecție" a permis, de altfel, autorului „puneri la punct" în probleme de interes funciar pentru începuturile istoriei moderne a românilor și, în principal, pentru istoria relațiilor internaționale. Ne gîndim la considerațiile privitoare la *regimul și sistemul turco-fanariot*, începuturile „chestiunii orientale", momentul 1711—1714, raportul dintre „răsturnarea alianțelor" (1756—1763) și războiul din anii 1768—1774, sensul „crizelor stării de pace" (1774—1787) etc.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Valoroasă prin conținut, scrisă într-un stil cursiv și colorat, elaborată pe baza unei impresionante literaturi de specialitate (citată, în mare parte, în cele peste 1 500 note), *cartea* la care ne-am permis să ne referim — carte ce ar fi meritat condiții editoriale mai apropiate de valoarea ei — demonstrează, o dată în plus, că autorul, reprezentant de frunte al *școlii ieșene*, întrunește din plin calitățile de foarte bun specialist și că este hărăzit cu vocația proprie unui adevărat mentor pentru cercetările în domeniul istoriei relațiilor internaționale din epoca modernă.

Gheorghe Cliveti

DAN BERINDEI, *Cultura națională română modernă*, București, Ed. „Eminescu", 1986, 502 p.

Modernist cu vechi state de serviciu, remarcat îndeosebi prin studii asupra marilor noastre momente revoluționare din sec. XIX, Dan Berindei subscrie un volum privitor la cultura română modernă. Sînt studii, articole și comunicări elaborate de-a lungul anilor, strînse și tipărite într-o densă culegere avînd ca temă unificatoare cultura națională, raportată la statul român în curs de modernizare. „Cultura unei epoci reflectă nu numai propria evoluție, ci păstrează și transmite imaginea însăși a societății în perioada dată", ne previne autorul, observînd apoi că „fenomenele culturale contribuie la înțelegerea, în formele cele mai depline, a istoriei generale, în primul rînd a mutațiilor și transformărilor societății". Cu această convingere, el își înscrie demersul în istoria culturii, domeniu pentru care pledează, în ideea de a-i asigura un loc mai de vază în istoriografie. Dacă îndeobște acest domeniu a sporit în importanță, el e cu atît mai însemnat pentru noi, fiindcă „prin cultură poporul român și-a menținut unitatea, atunci cînd vicisitudinile istoriei l-au ținut despărțit în țări deosebite și tot cultura a fost o componentă din cele mai de seamă ale procesului complex care a stat la temeiul constituirii României moderne" (p. 9). Este motivul pentru care Dan Berindei pune în fruntea culegerii sale un mănunchi de reflecții, întemeiate pe o deplină cunoaștere a subiectului, despre cultură națională și stat național, care e de fapt leitmotivul întregului volum. România modernă e rezultatul unui proces istoric la care au colaborat numeroși factori, de la jumătatea secolului XVIII pînă la 1918, limite între care autorul și-a plasat îndeobște anchetele sale, punînd accentul de astădată pe faptele de cultură. O atare viziune, complexă, dinamică, pune cultura în relație cu celelalte compartimente ale vieții sociale, cu înnoirea structurilor, înlesnind o comprehensiune globală a epocii. Un tablou convingător, deși schițat adesea numai în linii mari, se încheagă din evocarea datelor, iar în acest cadru instituțiile de cultură (școala, presa, teatrul), istoria, filologia, folclorul etc. își au locul lor. Sînt 28 de texte, unele publicate acum întîia oară, dispuse tematic în mai multe capitole. Un prim grupaj adună, sub titlul *Lumina învățăturii*, articole despre G. Lazăr, studenții români de peste hotare, învățămîntul în perioada cristalizării statului național. Altă serie de texte evocă figuri de istorici (G. Șincai, N. Bălcescu, E. Hurmuzaki, A. D. Xenopol, N. Iorga), a căror operă a constituit o armă de luptă a prezentului și o călăuză în pregătirea viitorului. Începuturile presei românești și presa bucureșteană în epoca unirii formează încă un grupaj, menit acesta să dea seama de puterea cuvîntului tipărit. Cîteva contribuții privesc istoria celui mai înalt for de cultură din epocă, Academia Română, urmărită din faza proiectelor de înființare pînă la desăvîrșirea unității de stat, cu o paranteză specială despre A. D. Xenopol și corpul academic. Literaturii i se dedică un text mai general relativ la prima jumătate a secolului XIX, urmat de altele două despre reflexul literar al Unirii Principatelor și despre V. Alecsandri ca diplomat, ipostază ce putea fi eventual înfățișată și în alt compartiment. De unitatea culturală a spațiilor românești se ocupă apoi încă două texte, împărțind între ele perioada dintre unirea țărilor extracarpatice și Marea Unire. *Imaginea celuilalt* e titlul sub care se adună alte contribuții despre Germania văzută de români în prima parte a perioadei, despre călătoriile lui Dimitrie Golescu, despre experiența berlineză a lui Kogălniceanu, despre J. A. Vaillant și societatea românească din preajma revoluției de la 1848, despre istoricii români și lumea germană de la

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

această dată pînă la întîiul război mondial, despre N. Iorga şi Olanda. Notă aparte face un text despre viziunea demografică a lui Dionisie Pop Marţian, economist, cărturar şi om politic din epoca structurii moderne a României, unul din cele mai lucide spirite din epoca sa. „Capitolul culturii ne lipseşte, al culturii reale", scria el în *Anale economice* (III, 1862, p. 6), atent la funcţia dinamică a acestui factor, dincolo de care nu se putea închipui modernizarea. Interesante, ca sinteză, paginile despre studioşii români peste hotare, ca fragment al aceluiaşi proces, căruia în epocă i se spunea „europenizare". În fond, aceasta e adevărata temă a cărţii: modernizarea societăţii româneşti la interferenţa culturii cu alţi factori, cu alte cuvinte desprinderea acestei societăţi din tiparele feudale şi situarea ei pe orbita capitalismului. De aceea, fiecare nou sondaj devine o tentativă de adîncire a fenomenului, sub unghiuri uşor diferite şi totuşi convergente pînă la urmă. Nimic mai semnificativ decît datele despre învăţămînt puse în relaţie cu făurirea statului naţional. Cifrele îşi au elocvenţa lor, iar în această carte ele pot fi întîlnite din belşug. Autorul pune preţ pe cuantificare, pe statistici, căutînd a „cîntări" oarecum fenomenele în discuţie. Rezultă de aici pentru cititor, un sentiment de reconfort faţă de ancheta în cauză şi încrederea faţă de capacitatea ei demonstrativă. Cartea mustreşte de nume, de cifre, de informaţii precise, care în aglutinarea lor obstinantă conturează un tablou complex şi nu lipsit de nuanţe. O bună investiţie de efort intelectual sînt paginile de istoriografie, şi acestea concepute în perspectiva unei istorii sociale. Şincai, Bălcescu, Hurmuzaki, Xenopol, Iorga, sînt nume ce contează şi într-o istorie a spiritului nostru public. Viziunea lui N. Iorga asupra momentelor culminante ale modernizării României, viziune cercetată în cuprinsul lucrării, denotă atenţia autorului la inextricabila împletire de planuri, istoria şi istoriografia, latura obiectivă şi cea subiectivă a întregului proces aflîndu-se în strînsă relaţie. Nici istoria presei nu e tratată altfel decît tot în perspectiva unei modernizări febrile, parcursă într-o cadenţă care a putut stîrni reacţii defensive din partea spiritelor tradiţionaliste. Nu atît ideile par a-l interesa pe autor, cît instituţiile care le încorporează şi le asigură eficienţa. De aici insistenţa cu care revine asupra şcolii, a presei, a Academiei, a societăţilor de cultură. Istoria şi literatura sînt tratate şi ele consensual. Autorul e mereu atent la problemele generale, cărora le atribuie o realitate densă prin apel la amănunte, la cifre şi date, totul devenind la el mensurabil. Chiar şi capitolul dedicat imaginii celuilalt, „mai anevoie de cîntărit", denotă aceeaşi străduinţă a preciziei şi a concretului ilustrativ. Caracteristic, aici, e faptul că se au în vedere mai ales (cinci din şase) opiniile românilor ajunşi în lumea din afară, semn că procesul însuşi de modernizare e privit ca o mişcare dinăuntru, una de conchistă a valorilor apusene. De la Dinicu Golescu la N. Iorga, cărturarii români se mişcă spre apus, cucerindu-l oarecum. Singură mărturia lui Vaillant despre societatea românească face excepţie şi ea devine cu atît mai semnificativă pentru tabloul general, căci e privirea aruncată înăuntru de un străin, fie acesta şi ataşat cauzei noastre, o privire ce înregistrează atent schimbările la care asistă timp de aproape două decenii, din 1829, cînd ţările române purtau încă marca unui „feudalism modernizat", pînă la revoluţia paşoptistă. „El este deci sensibil faţă de mărturiile unui trecut milenar, datinile şi obiceiurile în primul rînd, dar totodată caută stăruitor toate semnele mutaţiilor multilaterale ale acestei societăţi pasionate şi, pentru el, pasionante" p. (445). O societate în curs de modernizare, iată ce observa J. A. Vaillant şi ce ne prezintă într-o carte densă şi demnă de tot interesul Dan Berindei. Stăpînirea deplină a informaţiei — şi aceasta impunătoare — o caracterizează. Nu sînt decît rareori date noi, în sensul ineditului căutat cu osîrdie de istorici. Sînt însă „noi" prin raportare la context, prin grija cu care se supraveghează relaţia dintre ele. Cu atît mai mult le-am fi dorit sistematizate şi într-un indice final, util nu doar cercetătorului preocupat de frecvenţa unui nume, ci oricui vrea să recurgă la o carte instructivă şi reconfortantă prin concluzia ei ultimă: „Dacă comparăm nivelul cultural al României din cel de-al doilea deceniu al secolului XX cu cel pe care românii îl avuseseră cu un secol în urmă, trebuie să remarcăm uriaşul salt calitativ pe care aceştia îl înregistrează. Dacă înainte de 1821 cultura naţională românească era abia la începuturile ei, ea lovindu-se de nenumărate greutăţi generate de situaţia politică a poporului român, un veac mai tîrziu ne aflăm în faţa unei culturi naţionale viguroase care putea să contribuie şi la progresul general cultural-ştiinţific. Nu era o cultură izolată şi închistată, ci larg deschisă valorilor umane, căutînd totodată să-şi aducă fireasca contribuţie datorată

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de fiecare naţiune tezaurului de cultură al Umanităţii" (p. 25). E un drum lung, sinuos, dramatic, ale cărui accidente transpar din paginile cărţii, fără să fie cercetate în mod special. A fost o bună idee, fără îndoială, compulsarea acestor texte, la care oricine se interesează de cultura noastră modernă poate face apel cu folos incontestabil.

Al. Zub

ZOE DUMITRESCU-BUŞULENGA, *Eminescu şi romantismul german*, Bucureşti, Ed. „Eminescu", 1986, 290 p.

Revenind după două decenii asupra unei teme care a beneficiat între timp de numeroase explorări comparatiste (Amita Bhose, Sergiu Al-George, Viorica Nişcov, Şt. Avădanei ş.a.) şi de punerea în circulaţie a unor texte eminesciene, îndeosebi traduceri, autoarea îşi motivează demersul prin nevoia de a valorifica noile achiziţii, de a le integra unei înţelegeri mai ample, mai profunde, a personalităţii în cauză, pentru care „imagini, noţiuni, idei, sisteme filosofice etc., nu constituiau decît un prilej întotdeauna binevenit de declanşare explosivă a propriului mod de funcţionare". Poetul se caută pe sine cercetînd alteritatea în planul gîndirii şi creaţiei celei mai înalte, „întîlnirea cu drumul altuia nu-l determina niciodată pe Eminescu să-l urmeze pe acela, ci îl stîrnea şi-l propulsa în forţă pe drumul său particular, care-l purta însă înspre un orizont neîncetat dezmărginit de întîlnirile hotărîtoare" (p. 8). De unde exigenţa unui „comparatism *sans rivages*" şi a unei căutări permanente, dincolo de influenţe, care în cazul său n-au putut fi decît catalitice şi nu modelatoare.

Cultura germană a avut în adevăr o asemenea funcţie catalitică („e mai curînd un dascăl ce te orientează spre tine însuţi", remarca Blaga) şi de aceea benefică, încurajînd creativitatea individului, în timp ce modelul francez era, în aceeaşi viziune, constringator şi anihilant. *Geniu pustiu*, în care acest model triumfa o clipă (eroii se „salvează" prin revoluţie) e mai mult un accident în opera eminesciană, celălalt exemplu prevalînd orientarea creaţiei sale. Este exemplul care i-a înlesnit descoperirea de sine ca topos al unei sinteze esenţiale pentru spiritul românesc" (p. 10), într-o epocă mai disponibilă pentru creaţia temeinică decît altele, şi pe seama acestei descoperiri pune autoarea acel uimitor echilibru între simţul istoric şi simţul viitorului care ar fi nota distinctivă a creaţiei eminesciene. O gîndire organicistă se degajă din aceasta şi provenienţa ei e înainte de toate germană. A reexamina deci modalităţile de contact între Eminescu şi această lume devine o necesitate pentru oricine vrea să-l înţeleagă pe poet şi prin el o latură esenţială a culturii noastre moderne. Este ceea ce a întreprins reputata comparatistă într-un volum de mare ţinută intelectuală, demonstrînd că „cultura germană — filosofie, poezie, muzică, istorie etc. — are enormul merit de a-i fi luminat căile proprii cu o lumină generoasă" (p. 280). Îndrumările primite? „Departe de a-l supune şi a-l stăpîni, conchide exegeta, ele au fost cele supuse şi stăpînite. Ele l-au ajutat să se descopere, să devină în cel mai original mod el însuşi, neatingîndu-i corzile cele mai grave decît pentru a conferi armoniilor specificităţii naţionale sunetul cel mai curat şi mai plin" (p. 8—9). Nu e atît vorba deci de „influenţe", cît de „întîlniri" benefice, declanşatoare de impulsuri creative, urmărite în noul excurs cu superioară acribie comparatistă. Faptul decisiv, uimitoare „cale regală a intelectului", a fost întîlnirea cu filosofia kantiană, în lumina căreia Eminescu a receptat pe de o parte romantismul german, iar pe de alta şi-a ajustat gesturile, în viaţa practică, potrivit cu imperativul legii morale celei mai înalte. A şi tradus parţial *Critica raţiunii pure*, preocupat de acelaşi „gigantic orizont epistemologic", la care se va întoarce mereu, aşa cum s-a întors mereu şi la noua disciplină, de vaste orizonturi, *Völkerpsychologie*, pusă în legitimă relaţie cu sugestiile embrionare ale lui Herder şi nu mai puţin cu „şcoala de la Heidelberg". Drumul gîndirii colective nu e altul decît acela al individului care se caută pe sine în timp ce se deschide tot mai mult în afară: „Mai întîi popoarele învaţă a cugeta, momentul al doilea cugetă asupra sa însuşi, al treilea cugetă asupra lumii întregi şi pentru lumea întreagă. Cel dintîi e receptiv, cel de al doilea emancipă individualitatea naţională de sub sarcina recepţiunii, făcînd-o

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

să cugete cauza sa însăşi, al treilea în fine e floarea de aur ce bucură lumea întreagă" (Eminescu, *Fragmentarium*, 1981, p. 82). Numai că la nivel colectiv ar trebui să vedem poate nu atît o *succesiune* de etape, cît un sincretism de *nivele*, într-un efort ce vizează toate aspectele. Într-o perspectivă sincronică, nu se poate cugeta asupra sinelui fără a învăţa pur şi simplu cugetarea şi nu e de închipuit o extensie a cugetării asupra lumii întregi fără cunoaştere de sine. Aplicînd însă această schemă strategică la etapele dezvoltării poporului român, autoarea observă că „faza întîia ar însemna, poate, lunga etapă a formaţiei unui profil particular, cu receptarea nediferenţiată de influenţe din afară (eventual traductibilă în formula importării formelor fără fond), iar a doua ar reprezenta faza luării de cunoştinţă de sine, de realizare a organicităţii gîndirii, care poartă pecetea unei specificităţi anume". În fine, a treia etapă „s-ar putea tălmăci în termenii intrării pe orbita universalităţii, atît la nivelul gîndirii cît şi la acela al creativităţii" (p. 29). O situare în epocă şi în perspectiva fără margini a culturii impune concluzia, clar formulată în carte, că „s-au întîlnit în Eminescu, în mod fericit, un moment nou al istoriei româneşti, încărcat de alte necesităţi ale dezvoltării decît momentele anterioare, cu o structură individuală mentală şi psihică de o natură superioară, consonînd în ţară, parţial, cu noua direcţie a *Junimii*, iar în afară cu întreaga lume a culturii transmise prin intermediul filosofiei şi literaturii germane romantice. Nu se cade să uităm niciodată, insistă autoarea, că produsele folclorului universal, mitologia, ca şi filosofia şi poezia vedică, Platon şi Shakespeare, adică elementele cu cea mai mare pondere formativă, după folclorul şi literatura veche românească, în configuraţia spirituală a poetului, i-au devenit familiare *în primul rînd* tot prin intermediari germani şi cu accentele valorice sigure puse de marii romantici germani, în aşa fel încît concluziile lor să capete pentru el caracterul unor solide premize pentru alte sinteze, ale altei culturi europene, mici, dar nu minore, situate la extremitatea răsăriteană a României între popoare de alte obîrşii, dar tocmai de aceea în măsură să realizeze legătura tainică între coordonate atît de diverse cum ar fi aceea a răsăritului cu cea a apusului, aceea a sudului cu cea a nordului, la nivelul cel mai adînc, acolo unde toate izvoarele au apele înrudite într-o arhaitate comună" (p. 30—31).

Am citat lungul pasaj nu numai pentru amplitudinea extraordinară a concluziei, dar şi pentru frumuseţea expresiei, totdeauna concordantă cu ideile în cauză. Căci, nu încape îndoială, *Eminescu şi romantismul german* nu e doar o carte de *minte*, cum sînt multe, ci şi una de *inimă*, cum nu sînt decît puţine, în sensul în care poetul însuşi dorea să reunească cele două registre ale fiinţei noastre. Aceeaşi densitate şi aceeaşi frumuseţe se întîlnesc, dincolo de *Argumentul* introductiv, în scurta sinteză a romantismului german ce-i urmează într-o mai reuşită încă cercetare a perioadei de tranziţie (Richter, Hölderlin) şi în capitolele de analiză a întîlnirilor cu cei mai mari din „şcoala de la Jena", cu Novalis, Brentano, Arnim, Görres, Creuzer, Eichendorff, la care se adaugă purtătorii de cuvînt ai romantismului tîrziu. O carte densă şi frumoasă, din paginile căreia se degajă şi liniile unei gîndiri istorice dintre cele mai robuste.

Al. Zub

MIRCEA PĂCURARIU, *Politica statului ungar faţă de Biserica românească din Transilvania în perioada dualismului, 1867—1918, Sibiu*, Ed. Institutului Biblic şi de Misiune, 1986, 303 p.

Specialist în istoria Bisericii Române, prof. dr. Mircea Păcurariu a publicat de-a lungul anilor studii, monografii, sinteze de larg răsunet, a căror contribuţie la dezvoltarea domeniului e dintre cele mai importante. Primele cercetări privesc relaţiile interbisericeşti din cele trei provincii istorice. Altele s-au ocupat de istoria învăţămîntului confesional, de legăturile ţărilor române cu Patriarhia Antiohiei, de presa ecleziastică din vremea războiului de neatîrnare, de istoriografia Bisericii Române etc. O sinteză didactică asupra domeniului (1972, ed. revăzută 1978) preceda o mai amplă dezvoltare, sub formă de tratat academic: operă de referinţă, la temelia căreia se recunoaşte un colosal efort de adiţie şi sistemati-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

zare. Acum, Mircea Păcurariu subscrie un nou studiu monografic, urmărind politica statului ungar din epoca dualismului față de Biserica românească transilvană. Un interstițiu de o jumătate de veac deci, timp în care Biserica în cauză a avut de luptat cu ingerințe și presiuni de tot felul, spre a reuși, în cele din urmă, alături de alte forțe ale națiunii, să-și afle cea mai deplină libertate de expresie. Epoca merita o asemenea cercetare, iar instituția de care se ocupă autorul cu atît mai mult. Este o epocă de mari înfruntări pe tărîm politic și cultural, iar înțelegerea ei profundă nu poate veni decît din analize atente, cuprinzătoare, metodice, ca aceea de față. Ca să o lămurească în liniile ei de forță, autorul face un excurs preliminar în istoria provinciei, definindu-i apoi situația juridică din perioada dualismului. Schița conturată e clară, precisă, convingătoare. Alături de școală, Biserica a traversat atunci o perioadă sumbră, marcată de politica deznaționalizatoare a regimului austro-ungar. Nu e vorba doar de români. Sîrbii, croații, slovenii au fost și ei supuși la presiuni de acest fel, scontîndu-se o asimilare treptată a elementelor negermane și neungare. Este doctrina de stat, dogma politică a epocii, iar urmările se cunosc în linii mari. Ea și-a pus pecetea asupra onomasticii și toponimiei, a modificat statutul unor instituții școlare, a dus la colonizări menite a înlesni procesul desnaționalizării și la măsuri de înnăbușire a mișcărilor iredente din imperiu. Biserica n-a rămas neatinsă de această politică. S-au făcut presiuni pentru convertirea ortodocșilor la alte confesiuni, mai ales în zona peste care s-a întins jurisdicția Episcopiei greco-catolice ungare din Hajdudorog. S-a mers pînă la încercarea de a aboli întregul învățămînt românesc și pînă la măsuri coercitive contra fruntașilor politici, a preoților și cărturarilor pe care se întemeia rezistența națională. Măsuri de deznaționalizare încă mai drastice au fost concepute în timpul primului război mondial. Preoții s-au situat, în această luptă, alături de enoriași, suferind împreună cu militanții pentru cauza națională, stimulînd lupta pentru recunoașterea valorilor românești. Nu puțini dintre ei au cunoscut rigoarea închisorilor. *Pronunciamentul* de la Blaj din 1865 a fost subscris și de teologi, între care inimosul Ioan Micu Moldovan, iar Partidul Național Român a avut între membrii săi numeroși clerici. Faimosul *Memorandum* din 1892 a fost întocmit de o comisie în componența căreia se aflau și slujitori ai Bisericii, iar delegația menită a-l înmîna Împăratului număra și preoți, precum Vasile Lucaciu, Gherasim Domide etc. Asemenea militanți ai cauzei au împărtășit soarta celorlalți fruntași, fiind condamnați pentru atitudinea lor „nepatriotică". Din 1905, mai ales, cînd lozinca pasivismului a fost înlocuită printr-un activism susținut și multiform, acțiunile de prezervare a drepturilor naționale au sporit sensibil, odată cu încercările de a găsi un cadru legal de rezolvare a contradicțiilor în acest domeniu. În anii primului război mondial, politica de maghiarizare fiind și mai apăsată, s-a ajuns la forme încă mai diverse de rezistență. Apărarea școlii românești era în centrul acestui program, ca modalitate de a perpetua un spirit, de a garanta continuitatea luptei. Preoții s-au aflat în fruntea mișcării și mulți dintre ei au cunoscut temnița, deportarea sau exilul. Unii au fost trimiși chiar pe front, cei care s-au putut sustrage persecuțiilor prin fugă s-au înregimentat luptei duse de românimea extracarpatică, pentru desăvîrșirea unității de stat. Pr. Vasile Lucaciu a fost ales, simbolic, președinte al Ligii pentru unitatea culturală a tuturor românilor, fiind trimis (1917) în misiune diplomatică peste Ocean, apoi în Franța și Italia, pentru a pregăti momentul tratativelor de pace. Cînd s-a constituit Consiliul Național Român Central (18/31 octombrie 1918), un rol de seamă i-a revenit lui Vasile Goldiș, secretar al Episcopiei Aradului. Memoriile și moțiunile exprimau voința de unitate românească și ele au avut între semnatari numeroși preoți. Clerul a fost, dealtminteri, alături de corpul didactic, un element foarte activ, cu acces deopotrivă în păturile de jos și în cele suprapuse, ceea ce a fost de natură să-i asigure maxima eficiență. Marea Unire le datorează multe sacrificii, numărul celor care au participat la realizarea directă a acestui act fiind considerabil. Episcopi, vicari, consilieri, profesori de teologie, protopopi, preoți, parohi s-au aflat atunci în plină luptă, ajutînd la constituirea consiliilor și gărzilor naționale. Exemple numeroase, multe din ele ilustre în lumina evoluțiilor ulterioare, sînt evocate în volum. Silviu Dragomir, Nicolae Bălan, Vasile Suciu, Miron Cristea sînt doar cîteva nume de rezonanță. Presa confesională a jucat, sub același unghi, un rol de seamă, îndeosebi *Telegraful român* (Sibiu), *Biserica și Școala* (Arad), *Foaia Diocezană* (Caransebeș), *Unirea* (Blaj), *Gazeta poporului* (Sibiu). La 21 noiembrie 1918, episcopii români

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ioan Papp (Arad), Miron Cristea (Caransebeș), Dimitrie Radu (Oradea), Iuliu Hossu (Gherla), Valeriu Traian Frențiu (Lugoj) au făcut o „declarație de aderiune" la programul Consiliului Național, ceea ce a produs o adîncă impresie. Din delegația trimisă la Iași (14 noiembrie 1918) ca să intre în legătură cu autoritățile românești a făcut parte și Nicolae Bălan, viitor Mitropolit al Ardealului. Scriindu-i lui Vasile Goldiș de aici, unde se afla guvernul în refugiu, el sfătuia să se convoace îndată la Alba Iulia o mare adunare, unde să se proclame alipirea necondiționată la România. Adunarea a avut loc la 1 decembrie, cu deputați aleși și cu reprezentanți ai unor instituții sau organizații obștești, iar rezultatul se știe: Unirea. Pe lîngă cei 1 228 deputați și delegați oficiali, o mare mulțime de români au venit să consacre cu entuziasm marele act. Clerul s-a aflat, ca întotdeauna, în fruntea mișcării, de la episcopi pînă la studenții în teologie, solidari cu națiunea lor îndelung apăsată. Doi din cei trei președinți ai Adunării Constituante (Ioan Papp și Dimitrie Radu) erau episcopi, iar raportul principal a fost prezentat de Vasile Goldiș, care aparținea aceleiași tagme. Episcopi, teologi, protopopi, preoți au intrat apoi în Marele Sfat Național, menit să legifereze și să conducă provincia. Miron Cristea a fost ales apoi ca primat al României, iar în 1925 a devenit întîiul ei Patriarh. Începea atunci o nouă epocă, din nefericire prea scurtă, una de reorganizare multiplă și de creație pe toate planurile. Pentru justa înțelegere a acestei epoci, studiul monografic relativ la politica oficială față de Biserica românească din Transilvania în cincantenarul dualismului se arată a fi necesar, atît prin analizele întreprinse în istoria instituției respective, cît și prin setul de anexe (memorii, corespondență oficială, însemnări din temniță, rapoarte, declarații, scrisori etc.) care încheie lucrarea. Bine alese pentru fiecare capitol, textele de la urmă avertizează parcă, dincolo de orice ostentație, contra uitării în care timpul învăluie asemenea suferințe. Fiindcă numai o memorie trează poate asigura în viitor conștiința drepturilor dobîndite, inalienabile, numai cunoașterea deplină a istoriei poate inculca noilor generații o atitudine tolerantă și amicală în raporturile cu alteritatea. Prof. dr. Mircea Păcurariu face un bun serviciu istoriografiei și deopotrivă programului pedagogic la nivel obștesc punîndu-ne la îndemînă o carte ca aceasta, care e la fel de clară și precisă, pe cît de instructivă și îndrumătoare. El ne amintește, în felul său, că experiențele istoriei, oricît de dramatice, nu se cuvin uitate sau răstălmăcite, ci aduse mereu în cîmpul luminos al conștiinței, așadar conștientizate prin intermediul cercetării. Fiindcă istoria trebuie să fie un continuu *memento*, cu menirea de a preveni posteritatea asupra pericolului de a lăsa ca un exces pasional să se reverse acolo unde numai rațiunea inspirată de o gîndire tolerantă și „umană" poate aduce un plus de ordine creatoare.

Al. Zub

VALERIU FLORIN DOBRINESCU, *Relații româno-engleze (1914—1933)*, Iași, 1986, 189 p. (Universitatea „Al. I. Cuza").

După mai multe studii consacrate subiectului de față, unele cuprinse în *Anglo-Romanian Relations after 1821* (coord. dr. Gh. Buzatu și Al. Pascu) publicat la Iași, în 1983 (304 p.), Valeriu Florin Dobrinescu a încredințat tiparului monografia relațiile româno-engleze, așa cum au evoluat ele între începutul primei conflagrații mondiale și venirea lui Hitler la putere în Germania, două flancuri cuprinzînd în general raporturi corecte din partea Angliei față de interesele economice, diplomatice și naționale ale României. Este adevărat că istoria unor asemenea relații nu a format pînă acum subiectul unei monografii de sine stătătoare, în pofida faptului că mai de mult sau recent au apărut numeroase studii de analiză a problemelor internaționale ale României, aflate în tangență și cu subiectul de față, și că lucrări speciale mai vechi sau mai noi au fost consacrate activității diplomatice a unor personalități în tot răstimpul de analiză, în toate domeniile care au interesat ființa neamului. O atare literatură a trebuit, în chip firesc, să precedeze demersul, ceea ce autorul reușește în Introducere cînd analizează creația istoriografică de profil.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cronologic tratînd problemele, Valeriu Florin Dobrinescu se ocupă în întîiul capitol de raporturile politico-diplomatice în anii primului război mondial, la ale cărui începuturi România se afla încă dependentă de alianța cu Puterile Centrale, deși nu era un secret pentru nimeni că majoritatea poporului și a oamenilor politici simpatizau puternic cu Franța și se opuneau dorinței regelui Carol I de a participa la conflagrație alături de Germania și Austro-Ungaria. Acest capitol este deosebit de relevant pentru a remarca efortul diplomației române de a se apropia de Rusia, Franța și Anglia, fapt petrecut în urma negocierilor, în condiții foarte complexe, datorate nu nehotărîrii guvernului de la București de a realiza desprinderea de Puterile Centrale, ci dorinței sale de a obține acordul pentru reincluderea în granițele istorice a tuturor teritoriilor locuite de români și de a-și asigura condiții favorabile din punct de vedere militar. În acest context, relațiile româno-engleze au intrat într-o nouă fază, facilitată și de poziția adoptată de diplomația României în timpul Conferinței de la București din 1913. Apreciată favorabil de cercurile Foreign Office-ului, conferința a întărit convingerea Londrei asupra perspectivei imediate de dezangajare a politicii externe de sub incidența Germaniei și a Austro-Ungariei. Politica de neutralitate binevoitoare a României față de Antantă a căpătat o extensiune naturală. Autorul demonstrează, apoi, că, după intrarea noastră în război, contactele româno-engleze s-au întărit. În afară de faptul că a urmărit cu atenție eforturile României, Foreign Office-ul a avansat pe plan politico-diplomatic proiecte privind reorganizarea postbelică a Europei, în care un loc important a fost rezervat și viitorului statut al României. Faptul s-a produs în condițiile în care propaganda românească în Anglia, deși mai puțin activă decît în Franța, a reușit să formeze o opinie sănătoasă față de revendicările naționale legitime ale României. În atare direcție, autorul menționează cu deosebire rolul lui R. W. Seton Watson și W. Steed în sprijinul cauzei românești, ca și al lui A. W. Leeper și David Mitrany, penultimul fiind și expert al delegației engleze la Conferința Păcii de la Paris.

Anii Conferinței de Pace (1919—1920) au ocazionat pentru istoria raporturilor româno-engleze cele mai importante contacte de importanță majoră pentru întreaga perioadă interbelică. Aceasta formează și tema celui de al doilea capitol, în care autorul demonstrează că discuțiile purtate la sfîrșitul primei conflagrații mondiale și-au extins semnificația pentru tot interstițiul de analiză, în cursul cărora, pe fondul politico-diplomatic și economico-financiar, s-a detașat stabilirea statutului juridic al României la Paris și recunoașterea revendicărilor legitime teritoriale. Autorul pune în lumină că delegația britanică, condusă de premierul David Lloyd George, a sprijinit majoritatea drepturilor naționale ale României, mai cu seamă în problemele teritoriale, dar, în unele momente, a condiționat recunoașterea Hotărîrilor de Unire din cursul anului 1918 de satisfacerea unor probleme economice, îndeosebi a petrolului, recunoașterea clauzei minorităților în tratatul de la St. Germain și Protocolul de la Paris și asigurări privind proprietatea și situația cetățenilor britanici din România.

Delegația română, condusă în prima fază a Conferinței de Pace de I. I. C. Brătianu, a adoptat o poziție de intransigență față de atitudinea Marilor Puteri care, prin modul cum înțelegeau să rezolve diferite probleme politico-teritoriale, economice, financiare, navale etc., afectau independența și suveranitatea statelor mici. Atitudinea lui I. I. C. Brătianu la Paris — subliniază autorul — a influențat poziția Angliei față de problemele românești, cu predilecție a primului ministru David Lloyd George. Așa se face că, împreună cu delegațiile celorlalte mari puteri, Anglia a creat numeroase dificultăți oficialilor români aflați la Paris, ceea ce și-a pus amprenta asupra evoluției generale a raporturilor dintre cele două state în acel timp. Din punct de vedere politic, rolul Foreign Office-ului în definitivarea a două din tratatele ce consfințeau realizarea României întregite avea să constituie o problemă majoră a relațiilor româno-engleze la începutul deceniului al treilea. Totuși, relațiilor respective le-a lipsit un suport militar și politic major, raporturile oficiale având mai cu seamă în vedere problemele economice și financiare.

Al treilea capitol, ultimul în fapt, este și cel mai întins în cadrul monografiei, cuprinzînd totalitatea chestiunilor care au format între 1921 și 1932 țința raporturilor respective. Este perioada în care relațiile româno-engleze au avut ca principal obiectiv teme economice și financiare, detașate din dorința de a stinge

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

datorii financiare și împrumuturi, dar și de a dezvolta schimburile economice. Acreditarea lui Titulescu ca ministru la Londra a inaugurat o etapă importantă în istoria raporturilor noastre cu Anglia. Valeriu Florin Dobrinescu atestă documentar că diplomatul român a reușit să soluționeze un însemnat set de probleme cu caracter economic și financiar ce interesau ambele state. Cu toate acestea, balanța noastră comercială față de Anglia a rămas pînă în 1929 pasivă, ea căpătînd un caracter activ în anii 1930—1933. Pe de alta, relațiile pe tărîm politic aveau să sufere de pe urma politicii încurajatoare pe care Anglia a început să o practice față de foștii învinși în prima conflagrație mondială, îndeosebi față de Germania, caz în care diplomația Bucureștilor și-a orientat mai mult atenția spre Quai d'Orsay, care se manifesta mai ferm atunci față de tendința de revizuire a tratatelor de pace. Încercarea de revizuire „pe cale pașnică" a tratatelor și sprijinul oferit Ungariei de unele cercuri politice britanice au stîrnit, evident, nemulțumirea României care dorea să facă din respectarea acestora o datorie a tuturor statelor europene.

Evenimentele internaționale din anii 1932—1933 și, îndeosebi, venirea lui Hitler la conducerea Germaniei — învederează autorul — a marcat o nouă etapă în istoria raporturilor româno-britanice, observîndu-se, în general, o schimbare a opticii Foreign Office-ului în problemele externe, inclusiv față de chestiunile românești. Era un final nedorit după o perioadă de 15 ani de raporturi corecte pe plan politic, perioadă pe care au ilustrat-o marii diplomați Take Ionescu și N. Titulescu.

În chip firesc, o concluzie face suma tuturor problemelor, avînd ca numitor comun dorința legitimă a României de apărare a independenței și suveranității naționale. Ea este urmată de XIV documente pe care autorul le-a dat în Anexă după o selecție guvernată de dorința de a le pune în circulație pe cele mai semnificative. Un rezumat în limba engleză și un indice general dau „rotunjime" monografiei prezentate sumar de noi.

Întemeiată pe un foarte bogat și variat material documentar edit și inedit, procurat în mare parte de însuși autorul monografiei în călătoriile de studii pe care le-a întreprins la Londra, îndeosebi, și Paris, ca și în alte centre europene, scrisă din imperativul de a „reface" adevărul și de a repune în circulație informații care, un timp, au fost acoperite de verbiajul unei cercetări simpliste, înțesată de interpretări la obiect, lucrarea lui Valeriu Fl. Dobrinescu se constituie într-o veritabilă contribuție istoriografică asupra uneia din cele mai importante laturi care au interesat diplomația românească. Oprindu-se cu tratarea în momentul venirii lui Hitler la putere, autorul ne lasă să credem că expunerea problemelor în perioada următoare va forma ținta unor alte preocupări, ceea ce cititorul, în general, și istoricul, în special, așteaptă cu nerăbdare.

I. Saizu

EMIL IOAN EMANDI, *Muzeul de istorie din Suceava*, București, Ed. Sport-Turism, 1985, 261 p. + 1 h.

În colecția „Monumente și muzee" a apărut la sfîrșitul anului 1985 lucrarea lui Emil Ioan Emandi dedicată muzeului de istorie din Suceava.

Necesitatea, oportunitatea, utilitatea unei bune lucrări de acest fel sînt, în cazul Sucevei, mult sporite de motivații complexe. Este vorba de un muzeu de gradul întîi, de netăgăduit interes național, aflat la fruntariile țării și reorganizat recent (în 1980), într-o viziune largă, cu o fundamentare și funcționalitate care au fost amplificate și diversificate după criterii științifice, dintre cele mai noi și moderne. Este vorba, totodată de un muzeu amplasat într-o zonă mirifică, uluitoare, unică prin densitatea vestigiilor, monumentelor, valorilor de patrimoniu, prin frumusețea inegalabilă a cadrului natural, concentrînd admirabil ceea ce are mai reprezentativ spiritualitatea și specificitatea geografică românească.

În ansamblu — și aceasta este constatarea esențială — cartea lui Emil Ioan Emandi este una din cele mai valoroase și mai îndrăznețe, prin multitudinea aspectelor și problemelor abordate și rezolvate competent, nu într-un simplu „ghid", ci într-o lucrare „de cercetare științifică" — după cum subliniază și în al său

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„Cuvînt înainte" arheologul medievist Mircea D. Matei, bun cunoscător al istoriei din această zonă și un prieten nedespărțit al sucevenilor, care de mai bine de două decenii efectuează investigații la Cetatea de Scaun, la Curtea Domnească, asupra începuturilor orașelor medievale Suceava și Siret sau în numeroase așezări din județ.

Autorul reușește să înfățișeze și să integreze valorile de patrimoniu și muzeul din Suceava în contextul istoriei naționale și al instituțiilor muzeale din țară. El stăruie, cum era și firesc, asupra zestrei de valori cultural-naționale din nordul Moldovei, dezvăluindu-ne întreaga zonă a Sucevei, ca depozitară a unor bogate însemne ale culturii și civilizației românești, dintr-o multitudine de unghiuri de vedere, pentru a-i oferi cititorului o imagine cît mai complexă și mai veridică.

Lucrarea este concepută și structurată judicios, original, într-o manieră proprie, depășind tot ce s-a scris pînă la această dată despre muzeul sucevean, despre rolul și locul său. Ea este compartimentată în șase capitole, în medie a cîte 40—43 de pagini fiecare: istoricul preocupărilor muzeografice în nordul Moldovei (I); organizarea, conținutul și structura expoziției actuale a muzeului de istorie — cu arhitectura clădirii, spațiul de expunere, principiile și metodele de prezentare, tematica și planul de proiectare grafică și muzeală (II); exponatele reprezentative din cele 27 de săli ale expoziției de bază, ce ilustrează istoria acestei zone, ca parte organică a istoriei generale, unitare, a tuturor românilor (III) — și aici specialistul poate avea bucuria să afle un bogat și veritabil repertoriu al documentelor, al pieselor muzeale ce conturează evoluția românilor din nordul Moldovei în general și din Bucovina în special sub habsburgi (1774—1918); autorul prezintă în continuare orașul, văzut ca „parte integrantă" a muzeului, cu Cetatea de Scaun și Cetatea Șcheia, Curtea Domnească, clădirile vechi, monumentele de artă, evoluția și etapele vieții urbane, de la începuturile evului mediu și pînă în zilele noastre, cu edificiile construcțiilor contemporane (IV); sînt prezentate laconic și „alte unități muzeale din municipiul Suceava" — secțiile de etnografie și artă populară, de artă plastică și științele naturii, Planetariul și Observatorul Astronomic, fondul memorial-documentar „Simeon Florea Marian" (V); iar în final activitatea de valorificare științifică, de păstrare, conservare și îmbogățire a colecțiilor, cercetarea științifică, publicațiile muzeului, relațiile cu publicul (VI). Textul este îmbogățit, completat, susținut și cu peste 100 fotografii alb-negru și color (unele dintre ele introducînd pentru prima oară în circuitul științific larg piese inedite sau foarte puțin cunoscute, cu valoare de document istoric), schițe și hărți, situații și date statistice, note și bibliografie selectivă, abrevieri etc.

E un merit și o reușită a autorului faptul de-a fi introdus, pentru prima oară în atenția istoriografiei de după 23 August 1944, informații prețioase, bogate, reprezentative, despre strădaniile înaintașilor din Bucovina aflată sub habsburgi, între anii 1774 și 1918 de-a aduna, de-a păstra, ocroti și organiza în colecții ceea ce s-a putut salva de vicisitudinile vremurilor — făcînd astfel din cunoașterea istoriei o armă de luptă pentru emanciparea lor socială și națională. La acest capitol considerăm încă necesare unele precizări și completări. Etapa 1774—1848 — *cînd Bucovina s-a aflat fie sub administrația militară (1774—1786), fie integrată* provinciei imperiale Galiția (1786—1848), — s-a caracterizat, în acest teritoriu românesc, căzut vremelnic sub dominație străină, prin cultivarea și difuzarea ideologiei daco-românismului cu similitudini și corespondențe în Transilvania (aflată în același imperiu), activitate care a avut suportul principal în cunoașterea culturii și istoriei naționale. Astfel, cu un an înaintea celebrului *Supplex* al românilor transilvăneni, aici, în Bucovina, în 1790 cărturarul și boierul liberal Vasile Balș, într-un memoriu trimis împăratului Leopold II propunea „unirea tuturor românilor" și vorbea de „întreaga națiie română"[1]; în 1803 învățătorul Ioan Bilevici, din Suceava solicita autorităților imperiale aprobarea să tipărească o gazetă „pentru inteligența românească"[2]; din acest teritoriu, Vasile Tîntilă din Tereblecea, de lîngă Siret, învățător și el, reușea, între 1811—1820 să tipărească primul „Calendariu" în limba română pentru Bucovina; Teoctist Blajevici din Tișăuții Sucevei

[1] Arh. muzeului județean Suceava, inv. 4329, Ion Nistor, mss., p. 92.

[2] Erich Prokopowitsch, *Die Romanische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus*, Graz-Köln, 1965, p. 89.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

scotea, în patru ediții, o gramatică „daco-română“ [3]; Vasile Cantemir scria un dicționar româno-germano-francez în 11 tomuri și circa 4 000 de pagini pentru „rădicarea mult decăzutei limbi moldovenești“, după cum mărturisea autorul în prefață și pentru „propășirea culturii naționale“; Teodor Racoce trimitea la 8 martie 1817 o înștiințare „Către toți românii“ pentru a-l sprijini să scoată o revistă, deoarece, motiva el „neamul românesc, măcar că e împărțit întru mai multe țări și trăiește sub osebite stăpîniri, totuși, o limbă are, și aceeași lege, și tot aceleași obiceiuri, precum și aceleași cărți“ [4].

Era necesar, totodată, ca, prezentînd fie și numai printr-o înșiruire societățile culturale și publicațiile din Bucovina — unele din ele cu rol important în apărarea vestigiilor istorice din acest teritoriu și cu îndemnuri lansate insistent pentru realizarea colecțiilor muzeale — să se indice anii apariției, pentru a se respecta ordinea cronologică: s-ar fi evitat, spre exemplu, ca Societatea academică Arboroasa (1875—1877) să fie trecută înaintea Societății pentru cultura și literatura română în Bucovina (vezi pag. 16), cînd aceasta își începe activitatea în 1862 ca Reuniune de lectură, iar din 1863 ca societate cu rol similar Astrei din Transilvania; la fel s-ar fi evitat ca, înșirîndu-se publicațiile, să se transcrie mai întîi „Făt-Frumos“, care apare în perioada interbelică (vezi p. 17) și apoi „Revista politică“ (1886—1891). Societatea pentru cultura și literatura română în Bucovina, apărută la scurtă vreme după fondarea Astrei în Transilvania, joacă rolul unui adevărat partid politic, grupînd în jur patrioți din întreaga Bucovină; ea își creează filiale în orașe și comune și organizează un ciclu de prelegeri de istorie națională, care se țin în numeroase localități, cu începere din 1871, iar în 1884 aceste prelegeri se și publică [5], fapt esențial pentru înțelegea mișcării muzeografice din Bucovina. Trebuia, de asemenea, cel puțin amintită pledoaria lui Ion Nistor în paginile „Junimii literare“ pentru înființarea unui muzeu de istorie la Putna, care, scria el în 1905, urma să devină „un centru puternic de atracție pentru toți cei ce vor să-și cunoască strămoșii“ și aceasta pentru că după adunarea națională din 1871 Putna devenise deja „Meca românilor“ [6]. Frumusețea acestei propuneri constă tocmai în persistența și continuitatea eforturilor în acest scop — muzeul realizîndu-se chiar înaintea primului război mondial și apoi recent, pe baze moderne, în 1976. Vorbind apoi despre muzeele create în zonă, după 1900, autorul nu respectă nici de această dată cronologia firească, trecînd, de pildă, muzeul din Fălticeni (1914), unul dintre primele din țară, după cele din Rădăuți (1934) și Cîmpulung Moldovenesc (1935) (vezi p. 44—46).

În cap. IV, în care se prezintă orașul și monumentele sale, unele informații puteau fi mai explicite și mai nuanțate: spre exemplu, în locul frazei generale, prezente în toate ghidurile, cum că „la venirea lui Mihai Viteazul în Moldova, străjerii din Cetate deschid porțile în fața ilustrului domnitor, care lasă aici o garnizoană“, s-ar fi putut informa cititorul că, de fapt, Mihai Viteazul a stat aici în lunile mai și iunie pentru a organiza țara în noul ei cadru unitar. Prezentarea Curții Domnești este, dealtfel, făcută prin simpla descriere a concluziilor arheologice și nu sînt adăugate și relatările din documente, din care s-ar fi aflat, de pildă, că Sigismund Bathory, a stat la Suceava o jumătate de an, în 1599 și 1600, Vasile Lupu în anii 1637, 1643, 1646 și 1648 etc. [7]. Considerăm, apoi, că, prezentarea monumentelor se face într-o manieră adesea lipsită de nuanțările care să cuprindă și ultimele cercetări ale semnificațiilor lor istorice, repetîndu-se îndeobște ceea ce s-a mai spus mereu, despre planul lor, anul construirii, forma și decorația etc. Între altele, spre exemplu: cititorul ar trebui să afle că stăpînirea habsburgică a desființat toate mănăstirile și schiturile din Bucovina — exceptînd

---

[3] *Ibidem*, p. 35 și I. V. Goraș, *Învățămîntul românesc în ținutul Sucevei (1775—1918)*, București, 1975, p. 83—87.

[4] Ion Nistor, *Un capitol din viața culturală a românilor din Bucovina, 1774—1857*, București, 1916, p. 93—94.

[5] Vezi Constantin Loghin, *Societatea pentru cultura și literatura română în Bucovina, 1862—1942*, Cernăuți, 1943 și *Prelegeri publice poporale ținute în iarna anului 1883/1884*, Cernăuți, 1884.

[6] „Junimea Literară“, Cernăuți, nr. 12/1905, p. 191, 193.

[7] D. Ciurea, *Date și sublinieri privind Suceava în sec. XV—XVII*, în *AIIAI*, III, 1966, p. 197—198.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Putna, Sucevița și Dragomirna (cărora le-a lăsat un număr foarte redus de călugări) — că a secularizat averile acestora și a pus Biserica din Bucovina sub controlul Mitropoliei sîrbești din Carlowitz, ceea ce explică migrarea în zonă a unor preoți sîrbi, transformarea numelor românești cu prilejul înscrierii noilor născuți de către preoți, dar că s-a păstrat totuși în Suceava o punte de legătură cu Moldova, prin mănăstirea Sf. Ioan ; guvernul austriac a recunoscut dreptul de patronat al mitropoliei din Iași asupra acesteia, conform tradiției, fapt ce a înlesnit legăturile și pe această cale cu Moldova.

Dincolo de alte observații de detaliu — între care și graba cu care autorul a folosit unele citate, fără a cerceta sursa directă (este cazul ultimului citat pus eronat pe seama Ilenei Șutaq și care de fapt aparține lui I. Gh. Sbiera[8]) — trebuie să evidențiem încă odată că lucrarea lui Emil Ioan Emandi este un îndrumar foarte util pentru pentru cel ce vrea să cunoască muzeul de istorie de la Suceava și valorile reprezentative ale culturii și civilizației românești din acest colț de țară românească.

Mihai Iacobescu

MIRCEA PĂCURARIU, *Istoria mănăstirii Prislop*, Arad, 1986, 190 p.+12 tab.

Unul dintre cei mai reputați istorici actuali ai istoriei bisericii române ortodoxe, profesorul Mircea Păcurariu, ne oferă spre lectură și analiză monografia mănăstirii Prislop. Cea mai importantă și una dintre cele mai vechi mănăstiri românești din Transilvania dobîndește astfel prima sa tratare globală și exclusivă. Constatarea este deja de natură să încadreze poziția lucrării în spațiul istoriografic.

Introducerea ascunde de fapt istoriografia lăcașului. Un manuscris versificat, din a doua jumătate a secolului XVIII, datele lui Ștefan Moldovan, primul istoric român al Hațegului, precum și controversele legate de arhitectura deosebită a monumentului, dau schema esențială pe care s-a încercat să se reînnoade o istorie seculară. Desigur, baza de plecare reală se poate ușor numi săracă. Urmează apoi un capitol de *Istorie și toponimie*. Descoperim acolo cadrul natural și cel istoric. *Începuturile vieții monahale la Prislop. Sfîntul Nicodim și Prislopul* reia problemele originilor. Autorul are meritul de a fi inițiat și susținut cercetarea arheologică pentru descoperirea celor mai vechi urme ale mănăstirii, acțiune soldată, din păcate, cu un eșec. Trecerea lui Nicodim de la Tismana pe la Prislop este expusă potrivit interpretărilor noi, păstrînd însă caracterul inevitabil labil al judecăților bazate pe o însemnare suficient de neconcludentă. Un secol și jumătate de hiat documentar urmează pînă la *O nouă ctitoră a mănăstirii : domnița Zamfira*. M. Păcurariu reasamblează informația privind-o pe generoasa fiică de domn muntean. Unele amănunte sînt perfectibile, alături de un cadru istoric general, care ar fi permis înțelegerea contextului în care inițiativele ortodoxe din Transilvania s-au finalizat. Ne referim la vremurile în care Reforma proclama libertatea religioasă, fără să manifeste încă tendințe categorice de coerciție sau prozelitism agresiv și la pendularea elementelor feudale muntene în Transilvania. Se remarcă de asemenea cît de puține lucruri știm despre societatea românească a Hațegului în secolul XVI. Un foarte scurt capitol următor, *Alte aspecte din istoria mănăstirii*, acoperă secolele XVI și XVII cu episoade fragmentare, dar puțin cunoscute. Acesta rămîne locul cel mai propriu pentru adaosuri în cercetările viitoare, căci, tocmai atunci, viața mănăstirii a pulsat intens, proiectîndu-se la scara provinciei. *Încercările veacului al XVIII-lea* sînt acelea prin care treceau, în general, toate lăcașurile românești din Transilvania, în zbaterile care au urmat după cucerirea habsburgică. Vom nota doar că în ciuda aparențelor și a pesimismului autorului, contaminat de lamentările versificate ale creatorului „Plîngerii mănăstirii", în viața lăcașului au existat și momente fericite, de prosperitate. În ele s-a refăcut integral ori în parte frescele (vezi *MB*, XXXVI, nr. 2, 1986, p. 77—80), s-au reparat icoanele, școala mănăstirească a con-

[8] I. Gh. Sbiera, *Voci asupra vieții și însemnătății lui Aron Pumnul*, Cernăuți, 1889, p. V.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tinuat să funcționeze, o bibliotecă s-a înzorpit (cu un *Divan* cantemirian manuscris, printre cărți). Ostilitatea autorității ori a reformatilor nu a lipsit. În dreptul capitolului *În veacul al XIX-lea: o mănăstire fără călugări* sînt înscrise noile încercări, din care, adăugăm noi, mănăstirea s-a redresat întotdeauna prin străduința românilor hațegani. *Arhitectura și pictura bisericii de la Prislop* este descrierea și redarea conștiincioasă a unor date tehnico-istorice, cu prezentarea opiniilor istoricilor de artă. În sfîrșit, *Școala de la mănăstire*, pune pentru prima dată în circulație științifică un grup de grafite din secolele XVII—XIX, a căror valoare istorică este neîndoielnică. Cît privește paternitatea cronicii în versuri a mănăstirii, se adoptă fără rest identificarea autorului în persoana ieromonahului Efrem (*AIIAI*, XV, 1978, p. 330—333). Așteptăm încă o comparație a acestei lucrări originale cu literatura similară, de epocă, în special cu cea din Școlile Brașovului, pentru a decanta din ea insolitul, clișeele și substanța istorică. Biblioteca lăcașului, distrusă ori împrăștiată, se reconstituie din informația lui Șt. Moldovan, în primul rînd, și a unor depozite sibiene, arădane și bucureștene. Rezultatul merita osteneala. Cîteva icoane (sec. XVI, XVIII) ne sînt și ele descrise. Golul de secol XVII, resimțit în toată iconografia ortodoxă a Hațegului și Hunedoarei, nu își extrage de aici nici un fel de justificare. Partea originală a volumului se încheie cu succinta trecere în revistă a celorlalte mănăstiri din județul Hunedoara: Plosca și, mai apoi, formidabila revelație de ultimă oră pe care o oferă nedreptățita Cernă (*MB*, XXXVI, nr. 4, 1986, p. 34—44), perlă a relațiilor interromânești de la sfîrșitul secolului XVI.

Volumul beneficiază de o consistentă parte anexă, cu o selecție de documente republicate, textul integral al „Plîngerii", extrase din istorici, rezumate în limbi străine, indici, planșe alb-negru și color.

Este o sinteză onestă și laborioasă, concepută intenționat pentru un lector din cercuri mai largi. Pentru istoric rămîne o bază de plecare, stimulent pentru perfecționare, o promisiune și un îndemn pentru revenire.

Adrian Andrei Rusu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ISTORIE UNIVERSALA

PHILIPPE ARIÈS, *Le Temps de l'Histoire*, Préface de ROGER CHARTIER, 2-ème édition, Paris, Éditions du Seuil, 1986, 257 p. (collection „Univers Historique").

Oricine știe prea bine cît de interesantă este, deseori, lectura ultimei cărți a unui istoric cunoscut, atît sub raportul informațiilor noi introduse în circuitul științific și, frecvent, al reflecțiilor înnoitoare asupra perspectivelor trecutului, cît și în ceea ce privește posibilitatea de a reface, cu ajutorul ei, itinerarul științific al autorului, recapitulîndu-i preocupările, principiile metodologice și temele majore care l-au consacrat. Dar, cu cît mai interesantă poate fi cealaltă posibilitate, mai rară, de a putea afla, cunoscînd deja opera istoricului în totalitatea ei, din ce moment, datorită căror cauze și cum anume a fost schițat și precizat acest itinerar, căror necesități lăuntrice și generale a trebuit el să le răspundă și, mai ales, dacă cel care l-a străbătut a știut să rămînă, pînă la capăt, consecvent cu sine însuși, fără compromisuri decisive cu principiile-i călăuzitoare.

Reactualizînd un moment nu prea îndepărtat de începutul carierei științifice a unuia dintre cei mai mari istorici contemporani, *Le Temps de l'Histoire* (titlu care adună laolaltă mai multe texte scrise între 1946 și 1951) oferă curiozității firești a cititorului care știe cine este autorul, răspunsul la fiecare din aceste întrebări.

Dintre toate cărțile importante ale lui Philippe Ariès *(Histoires des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIe siècles*, 1948 ; *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, 1960 ; *Essai sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Âge à nos jours, 1975* etc.), aceasta este, fără îndoială, cea mai puțin cunoscută. Tipărită în 1954 de o obscură casă editorială, niciodată reeditată de atunci, aproape ignorată la început și, mai tîrziu, uitată de lumea universitară și de recenzenții revistelor de specialitate și ai cotidienelor de mare tiraj, ea a avut parte, după cum afirma ulterior autorul, de un „succes mai degrabă clandestin" printre cei și așa puțini (V. L. Tapié, Ph. Renouard, Ch. H. Pouthas și alți cîțiva) curioși să o citească și să reflecteze pe marginea problemelor pe care le ridica. Paradoxal destin, într-adevăr, dacă ne gîndim că volumul reflecta, totuși, o atitudine și formula puncte de vedere care nu erau, atunci, numai ale autorului.

Născută în mijlocul dramei profunde a unei întregi generații dislocată și traumatizată de experiențele ultimului război, și, în același timp, dezorientată de degradarea valorilor sale tradiționale, *Le Temps de l'Histoire* era expresia concentrată și personală a unei mari interogații colective izvorîtă dintr-un mare proces de conștiință : într-o epocă în care nici o existență individuală nu mai putea fi trăită, cum se întîmplase pînă atunci (Cf. cap. *Un enfant découvre l'histoire)*, la adăpost de evenimentele marii istorii, în care abolirea frontierelor tradiționale dintre viața particulară și cea publică îl izola pe individ de toate legăturile care-l particularizaseră (familie, trecut propriu, tradiție personală), obligîndu-l să se angajeze, anonim, în istorie (Cf. *L'engagement de l'homme moderne dans l'histoire)*, care trebuia să fie misiunea acesteia — a istoriei ca știință —, ce rol trebuia să-și asume istoricul ? Mai presus de orice — răspunde autorul — să restituie fiecărui om sensul istoriei sale singulare, al propriului trecut (sau,

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

după fericita expresie a lui Marcel Proust, al „timpului pierdut"), cu alte cuvinte, necesara conștiință a propriului specific. „Unei civilizații care elimină diferențele — consideră autorul — istoria trebuie să-i restituie sensul pierdut al particularităților" (cap. *L'histoire dans la civilisation moderne*, p. 248). Dar, problemă capitală, care *istorie*, anume ? Nu cea conservatoare (practicată de un Jacques Bainville, a cărui vogă hrănise, mai demult, lecturile istoricului și, deopotrivă, simpatiile regaliste ale familiei sale) și — surprinzător — nici cea marxistă, cărora li se reproșează neglijarea identității umane în favoarea fie a unei mecanici repetitive a cauzelor și efectelor, fie a anonimului colectiv (cf. *L'histoire marxiste et l'histoire conservatrice).* Nici istoria universitară, numită, cu ironie, „științifică", pozitivistă adică nu întrunește sufragiile autorului. Prea îngustă, prea lipsită de viață și prea abstractă, ea este incapabilă să răspundă dorinței oamenilor de a descoperi, în trecut, o altă umanitate, în globalitatea și, în același timp, specificul ei (cf. *L'histoire „scientifique").* Din contra, opțiunea autorului se îndreaptă, fără ezitare, către școala „Analelor" și opera istorică a lui Marc Bloch și Lucien Febvre. Mai mult decît revista propriu-zisă, citată — cum observă în prefața volumului Roger Chartier — o singură dată, ceea ce îl interesează pe Ariès sînt scrierile majore ale fondatorilor, pe care le considera, atunci, cele mai potrivite — prin sugestiile lor metodologice și de perspectivă — să asigure necesara reînnoire epistemologică a istoriei și refacerea „complicității" dintre ea și marele public. Reunirea (în eseul *L'histoire existentielle)* a ideilor lor fundamentale (concepereа istoriei ca „știință a structurilor", nu ca „o cunoaștere obiectivă a faptelor", organizarea ansamblului datelor istorice într-o viziune globală, totalizatoare, asupra trecutului ; afirmarea cerinței „psihanalizării" documentelor pentru aflarea, dincolo de conținutul lor manifest, a „structurilor mentale" proprii fiecărei sensibilități : în sfîrșit, convingerea că adevăratul demers istoric este cel care, pornind de la întrebările și problemele prezentului se definește prin căutarea și compararea diferențelor în timp si spațiu) denotă — eventual — nu numai un gest de deferență față de cei ale căror concluzii îi reorientaseră propria gîndire, făcînd posibilă desprinderea de istoria care îl formase în adolescență, ci, de fapt, simbolul însusi al unui veritabil *credo* științific, căruia istoricul îi va rămîne fidel pînă la sfîrșit.

Desigur, multe din concluziile lui Ph. Ariès, referitoare la tipurile de istorie în vigoare, încă, în primul deceniu postbelic si la istoriografia medievală si modernă (cf. cap. 4 și 5) nu mai pot invoca astăzi, la mai mult de trei decenii de la enunțarea lor și, în condițiile unei diversificări fără precedent a literaturii istorice, pretenția originalității, deși majoritatea, își mențin valabilitatea. Cartea trebuie citită cu ochii de atunci, situînd-o în acel timp profund marcat, încă de sechelele războiului și de criza de conștiință a unor largi sectoare ale intelectualității europene, neputincioasă în fața spectacolului tragic al unui continent dezbinat.

Dar, chiar dacă, răsfoind-o, generațiile actuale nu vor risca să mai fie surprinse, acum, cînd se cunoaște tot ce a scris, după aceea, autorul și cam tot ce s-a publicat în ultimele decenii, de ceea ce, la momentul respectiv, fusese incontestabil, o noutate, în schimb nimic nu le va împiedica să recunoască meritul în *Le Temps de l'Histoire* o sinteză actuală, al cărei autentic mesaj va dura atît timp cît istoricul, intelectualul, în general, va consimți să se supună datoriei morale pe care, uneori el, o are față de semenii săi : aceea de a pune, periodic, prin cuvînt, ordine într-o lume ce pare că a pierdut-o.

Alexandru-Florin Platon

GH. V. BRĂTESCU, *Vrăjitoria de-a lungul timpului*, București, Ed. Politică, 1985, 319 p.

Aproape la fel de vechi ca omenirea însăși, magia și practicile magice sau vrăjitorești se manifestă și astăzi, la capătul a cîtorva milenii de evoluție, cu o vitalitate surprinzătoare, rămînînd profund implicate în viața cotidiană a planetei. Într-o epocă cum este a noastră, aflată sub semnul rațiunii, care dezvăluie

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

necontenit cunoașterii cele mai neașteptate orizonturi, paradoxul acestei situații este, cu siguranță, șocant, cu atît mai mult, cu cît practicile și procedeele care țin de așa-zisele științe oculte nu numai că sînt monedă curentă — culmea! — tocmai în societățile avansate din punct de vedere tehnologic, dar se și folosesc, fără complexe, chiar de aceste realizări (tehnologice) pentru a se înfățișa credulilor în haina respectabilității care convinge. Nostradamus „tratat" pe calculator, cărțile și revistele cu magi, ghicitori și iluzioniști moderni — scoase în tiraje substanțiale de către edituri recunoscute prin seriozitatea lor — proliferarea sectelor și cultelor de tot felul au devenit astăzi realități tot atît de imposibil de negat ca, bunăoară, sondele intergalactice sau aparatura electronică ultrasofisticată. Prezența lor atît de importantă și activă în viața contemporană nu este, însă, numai efectul dibăciei cu care prezicători și ghicitori improvizați au știut să speculeze doza considerabilă de naivitate și credulitate a unora. În egală măsură sau, poate, în primul rînd, ele reprezintă un fapt mental și de cultură, produsul unor anumite condiții istorice și numai analiza exactă a acestora, dar întreprinsă în cadrul mai larg al istoriei culturii și al mentalităților colective poate oferi cheia unei explicații comprehensive și convingătoare a fenomenului. Constatarea nu este, desigur, nouă. Ea a fost de multă vreme făcută, iar sinteze și studii remarcabile cum sînt, de pildă, cele ale lui Claude-Lévi Strauss *(Gîndirea sălbatică)*, Lucien-Lévy Bruhl *(La mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922), Robert Mandrou *(Magistrats et sorciers en France au XVII-e siècle*, Paris, 1968) sau Julio Caro Baroja *(Les sorcières et leur monde*, Paris, Gallimard, 1972) au demonstrat cît de fecundă a putut fi, pentru ancheta istorică punerea în dialog a eresurilor colective cu cadrul lor, obiectiv, de manifestare.

Valoarea demersului nu este ignorată nici de cartea pe care o prezentăm în rîndurile de față, foarte atentă să nu scape din vedere legătura dintre contextul istoric și fenomenele pe care le analizează. Și totuși, această perspectivă largă e aici, ni se pare, oarecum, neglijată, căci autorul — oprindu-se, parcă, la jumătatea drumului — preferă, în locul corelării manifestărilor magico-religioase cu mentalul colectiv și cultura specifică diferitelor epoci, să le explice mai simplu și, firește, mai comod, ca rezultate aproape în exclusivitate ale abilității și interesului unora, ale iluziilor și lipsei de experiență ale altora.

Ar fi, însă, absurd să-i reproșăm această opțiune. Nefiind — cum se zice — de specialitate, autorul nu și-a propus, evident, să scrie o carte de istorie, ci, mai curînd, am bănui, doar un text de informare generală, în acord cu cerințele editurii care i l-a tipărit și cu așteptările unui public larg. Acest lucru îi explică, probabil, structura simplă: cinci capitole mari *(Nașterea și evoluția unor ciudate profesiuni, Divinația, Magia neagră, De la magie la știință, Ocultismul fără enigme)*, care pun la dispoziția cititorilor date extrem de interesante, atît despre „instrumentarul" tradițional al fenomenului (practici inițiatice, ritualuri etc.) și principalele sale manifestări, fie vechi (ghicitul, oracolele, profețiile și prevestirile, demonismul, astrologia, alchimia), fie recente (iluzionismul, spiritismul etc.), cît și în legătură cu evoluția lentă de la magie la știință și cu proliferarea actuală a sectelor și societăților oculte.

Prin toate acestea, cartea lui Gh. V. Brătescu reprezintă sau, mai bine zis, ar trebui să reprezinte o contribuție importantă la înțelegerea mai exactă a lumii în care trăim. Am spus *ar trebui*, pentru că, de fapt, ea nu reușește acest lucru în întregime.

Optînd — cum, de altfel, era și firesc — pentru o tratare diacronică a subiectului și, prin urmare, obligat să ia în discuție diferite categorii de evenimente și fenomene istorice, autorul avea elementara datorie să se informeze cît mai corect cu putință și să încerce, în măsura posibilului să ni le prezinte în adevărata lor lumină. Desigur — am mai spus-o — Gh. V. Brătescu nu este un istoric. Îi era, însă, suficient pentru a realiza acest lucru într-o manieră onestă, să parcurgă, în prealabil, și cu atenție, cîteva cărți și studii fundamentale sau, cel puțin, să solicite sfaturile cîtorva avizați. În loc de asta — foarte sigur pe ceea ce știe și convins că știe bine — el se grăbește să se aștearnă — ca să spunem așa — la scris, uitînd sau făcîndu-se că uită, că un demers pretențios ca acesta are nevoie, întîi de toate, pentru a se legitima, de un temeinic suport documentar. Rezultatul? Pe aproape 300 de pagini tipărite se etalează un text în care erorile de tot felul, denaturările cîteodată flagrante și afirmațiile gratuite — de-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

bitate, însă, cu un aplomb demn de invidiat — abundă. Ele sînt atît de evidente, încît, pentru a le constata cititorul nu trebuie decît să deschidă cartea pur și simplu aproape la întîmplare.

De exemplu, la pagina 138. Aflăm aici că cel care a consultat cărțile sibiline pentru ultima oară a fost „Aurelian *în anul 289*, în timpul năvălirii marcomanilor" și că acestea (cărțile sibiline, adică) „au fost arse în anul *410* din ordinul lui Stilicon" (toate sublinierile, precum și cele ce vor urma, ne aparțin — A.F.P.). Ca să știe ceea ce oricine, cît de cît informat, știe, anume că împăratul care își asumase responsabilitatea evacuării provinciei Dacia era, la data respectivă, mort de 13 ani (în 275 !) și că Stilicon nu avea cum să ordone în 410 arderea cărților sibiline, de vreme ce fusese executat din ordinul împăratului Honorius cu doi ani mai înainte (22 august 408 e.n.), autorului îi era deajuns să arunce o privire, doar, pe *Enciclopedia civilizației romane* (coordonator științific prof. univ. dr. doc. Dumitru Tudor, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1982), la pag. 117—118 și, respectiv, 734 sau pe orice alt material, la îndemînă, de istorie universală. S-ar fi cruțat, astfel, de ridicolul de a răsturna ceea ce știe fiecare despre cronologia împăraților romani.

Cincizeci de pagini mai departe, el comite o altă eroare de proporții. Referindu-se la experții în otrăvuri ai Romei antice el scrie — și, citind, parcă nu ne vine a crede — că *Vrăjitorul* (sic !) Locusta, de pe vremea lui Tiberiu și Nero, și-a servit atît de bine stăpînii încoronați, încît aceștia *l*-au (sic !) acoperit cu bogății" (p. 188). Numai neglijența sau o condamnabilă și stupefiantă ignoranță l-au făcut pe autor să creadă că celebra otrăvitoare a fost, de fapt, un... bărbat !? Greu de spus.

Gh. V. Brătescu nu se mulțumește, însă, numai să confunde sexele. El mai încurcă și funcțiile, întrucît nu se sfiește să afirme că C. I. Caesar (nume ortografiat chiar în această formă, corectă, chiar *Cezar !)* nu ar fi fost, în realitate, dictator, ci... *împărat* (p. 82). Nicăieri nu avea cum să afle autorul așa ceva. Se știe — și stă scris peste tot — că ilustrul învingător al lui Pompeius fusese numit în chiar anul dispariției sale premature, nu împărat, ci *dictator pe viață*. Acestei funcții el i-ar fi asociat, e de presupus, dacă ar mai fi trăit, purpura imperială, dar de aici și pînă la a sugera — cum pare a face autorul — că lucrul se și întîmplase deja, este o mare distanță.

Nu am dorit ca, prin semnalarea acestor erori — care nu sînt, însă, singurele ! — să-i căutăm autorului nod în papură. Regretabile, e drept, ele nu ar fi — să încercăm să admitem — chiar atît de ireparabile încît să nu poată fi, totuși, în ultimă instanță, scuzabile, dacă nu ar fi asociate, în context, cu denaturări fățișe care, nu numai că falsifică întrutotul realitatea istorică, dar, mai grav, sînt de natură să-i inducă în eroare pe toți cei ce nu au de unde să știe cum au stat de fapt lucrurile. Căci, ce altceva decît denaturare este caracterizarea societății romane a sec. I e.n. ca una „bîntuită de imoralitate, ignoranță, ambiții nemăsurate, cupiditate neînfrînată, lux excesiv, alături de sărăcie, oprimare, cruzime" (p. 143) ? ; sau, de pildă, enunțul — făcut fără a clipi — că „de la început, programul de luptă al pașoptiștilor a cuprins *acțiuni politice fundamentale antireligioase* (sic), antiobscurantiste, antimistice" (p. 289) ? Nu știm de unde, în temeiul căror lecturi, a tras Gh.V.B. asemenea concluzii, de vreme ce, prudent, el nu face — deși normal ar fi fost contrariul ! — nici o trimitere bibliografică de sprijin, fie la subsolul paginii, fie la finele capitolului. (De altfel, aparatul critic al cărții lipsește cu desăvîrșire, dacă nu cumva autorul a crezut că acesta poate fi suplinit de bibliografia selectivă — și aceea întocmită cu unele greșeli — de la sfîrșit !). Ni se pare, totuși, că societatea romană a celor dintîi împărați nu avea cum să fie ceea ce el susține că a fost sau, nu numai asta. Altfel, fără să intrăm în amănunte, cum ne-am putea explica remarcabilele sale realizări și uimitoarea posteritate a acestora peste veacuri ? La fel, niciuna dintre binecunoscutele prevederi programatice ale generației pașoptiste nu poate să justifice concluzia despre așa-zise „acțiuni politice fundamentale antireligioase" etc. Nimănui nu servește să facem — cum procedează Gh.V.B. — din Bălcescu, Kogălniceanu, Bărnuțiu și ceilalți niște atei „avant la lettre".

Nu dacă ar fi citit pe îndelete ci, dacă, cel puțin, ar fi parcurs în grabă (dar ne îndoim că autorul a făcut măcar acest lucru) principalele documente ale revoluției de la 1848 (publicate, relativ recent, de Cornelia Bodea, în două volume

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(1848 la români, București, 1982), el ar fi putut să-și dea seama și singur că nici unul dintre ei nu putea fi, în împrejurările de atunci, așa ceva.

Din păcate, acestea nu sînt singurele afirmații necontrolate (și necontrolabile !) de care se face vinovat improvizatul exeget. Există și altele care, în pofida gravității lor, sînt de tot hazul. Bunăoară, cele despre ravagiile nemaipomenite provocate de otrăvuri în Republica romană (p. 188) și statuile egiptene dotate cu „sisteme mecanice" (p. 139) sau cea inclusă în pasaju. care relatează modul în care „a fost *ucis* (sic) Socrate" (p. 187), din care ne luăm libertatea de a cita copios, căci merită : „După ce a băut cupa otrăvită, cel mai înțelept dintre oameni nu a dat nici cel mai mic semn de durere, de convulsii și colici, nu a vomat. Gambele sale s-au înmuiat, șîngele a început să curgă tot mai încet, frigul i s-a instalat treptat în inimă fără ca inteligența să-i fie tulburată. În fine, simțind moartea apropiindu-se, Socrate s-a întins, cu pleoapele grele, cu surîsul pe buze. După care a adormit, fără a se mai trezi vreodată" (p. 187). Din cîte cunoaștem, singura sursă autentică și directă din care s-ar fi putut inspira Gh.V.B. în legătură cu acest episod este dialogul lui Platon, *Phaidon*. Or, lectura acestuia (cf. Platon, *Opere*, IV, ediție îngrijită de Petru Creția, București, 1983, pp. 137—140), care nu validează prin nimic falsul „buletin de deces" detaliat mai sus, ne pune, încă o dată, în situația de a lua act de maniera îndoielnică de a se informa (atunci cînd totuși o face !) a glosatorului de ocazie.

Fie ! Oricine poate fi iertat, la rigoare, că nu posedă o cultură istorică, elementară chiar, cum este aceea reclamată de elaborarea cărții de față sau că trece cu vederea — deliberat sau nu — regulile fundamentale care trebuie respectate în întocmirea unui text care se pretinde științific. Nimeni, însă — și cu atît mai puțin Gh.V.B., „ziarist cunoscut pentru îndelungata sa activitate publicistică desfășurată în paginile revistei „Magazin" ca și în ale altor gazete sau cărți..." (am citat din *Postfața* cărții, p. 303) — nu poate fi absolvit de vina de a nu cunoaște regulile gramaticale și ortografice ale limbii române. Iată, în continuare, cîteva „mostre" edificatoare, care aproape că fac inutil orice comentariu :

„Primele manifestări ale vrăjitoriei trebuie căutate încă în pleistocen, cînd hominizii își făureau uneltele lor rudimentare și începeau a stăpîni focul. Totul era greu și potrivnic. Chiar și supravegherea focului, element transformat din inamic în amic care-*l* (sic!) ajută să se apere" etc. (p. 7).

„Lîngă foc, s-au născut, pe pereții peșterilor, acele jocuri de umbre capabile să stîrnească cele mai bizare fantezii în mintea oamenilor aflați pe o treaptă inferioară de *recunoaștere* (sic !)" (p. 94).

La poporul evreu *„apelarea* (sic !) la manopere de magie neagră se bucura de o *accepțiune* (sic !) *mai mult sau mai puțin unanimă* (sic !)" (p. 142).

Mai departe, autorul vorbește despre *efectele sancționare* (sic !) ale pietrelor magice (p. 143), despre *„creștinizarea* (sic !) anglo-saxonilor" (p. 277) și „sfîrșitul troian" (p. 79) omițînd, probabil, „războiului", scrie Guillome (în loc de Guillaume) de Paris (p. 154), etc.

Ce-ar mai fi de adăugat ? Doar un singur lucru. În concluzia *Postfeței* pe care o semnează, Gh. Vlăduțescu scrie despre carte (oare a citit-o în întregime și, mai ales, pe îndelete ?) că „este una dintre cele mai reprezentative din literatura consacrată acestui domeniu de la noi și nu numai. Lectura ei, de aceea, ne lasă cu impresia lucrului bine făcut" (p. 307). Trecînd peste comicul involuntar al afirmațiilor trebuie să constatăm, încă o dată și cu regret, că, strict științific vorbind, cartea este în mare parte ratată și, din această cauză, un eșec nemeritat pentru toți cei ce i-au sprijinit tipărirea.

Alexandru-Florin Platon

IOANNIS ASLANIS, *Kastanas. Ausgrabungen in einem Siedlungshügel der Bronze- und Eisenzeit Makedoniens, 1975—1979. Die frühbronzezeitlichen Funde und Befunde*, Berlin, 1985, 335 p. + 133 planșe. (Prähistorische Archäologie in Süd-osteuropa, Band, 4).

Cartea lui I. Aslanis constituie cel de al patrulea volum al unei colecții dedicate arheologiei preistorice în sud-estul Europei, colecție inițiată și îngrijită

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de prof. Bernhard Hänsel de la Freie Universität din Berlinul Occidental și, totodată, cel de al treilea volum închinat săpăturilor de la Kastanas, conduse de același profesor german. (Primul volum al colecției, *Südosteuropa zwischen 1600 u. 1000 v. Chr.*, o culegere de studii, printre care și cîteva contribuții românești, a apărut în 1982).

Satul Kastanas, situat la cca 40 km NV de Salonic, în nordul Greciei, a devenit cunoscut în lumea specialiștilor din domeniul preistoriei în urma cercetărilor complexe, întreprinse de colectivul condus de B. Hänsel într-o impunătoare așezare, aflată pe o fostă insulă a rîului Axios (Vardar). Îndelung locuită, „toumba" de la Kastanas acumulează 28 de depuneri arheologice succesive (considerate straturi — Schichten), numerotate de sus în jos, cu o grosime maximă de peste 13 m, aparținînd epocii bronzului și a fierului (cu un hiatus corespunzător Bronzului mijlociu). Publicarea monografică a rezultatelor săpăturilor a început cu trei ani în urmă, punîndu-se la dispoziția cercetătorilor mai întîi datele paleobotanice obținute, iar apoi ceramica lucrată cu mîna, aparținînd straturilor 19—1, din epoca tîrzie a bronzului și din epoca fierului (H. Kroll, *Die Pflanzenfunde*, Prähistorische Archäologie in Südosteuropa, Bd. 2, Berlin, 1983; A. Hochstetter, *Die handgemachte Keramik der Spätbronze- und Eisenzeit, Schichten 19—1*, PAS, 3, Berlin, 1984). Pentru 1986—1987 sînt anunțate alte trei volume (PAS, 5—7), care vor fi urmate de încă trei tomuri.

Lucrarea lui I.A. (la baza căreia stă disertația autorului, elaborată între 1980 și 1984, sub îndrumarea lui B. Hänsel) tratează monografic evoluția așezării pînă la întreruperea marcată de stratul 20. Depunerile 28—21, cu o grosime de peste 3,5 m, aparținînd Bronzului timpuriu și începutului Bronzului mijlociu, au fost atinse numai cu ocazia a două sondaje adînci, la începutul și la încheierea săpăturilor (1975, 1979), în partea vestică și, respectiv, estică a așezării. (Mai exact: secțiunea din anul 1979 a pătruns numai pînă la stratul 24 inclusiv, depunerile anterioare rămînînd nesăpate). Suprafața astfel cercetată a straturilor 28—21 este mică, de numai 210 m², reprezentînd 4,48% a suprafeței totale săpate, de 4 678 m². Suprafața cercetată cea mai mare, respectiv cea mai mică, le revine straturilor 24 (35 m²) și 27 (6 m²). Amploarea redusă a săpăturilor explică de ce, în ciuda atestării a numeroase urme de construcții, nu au putut fi descoperite în întregime rămășițele nici unui edificiu. Este cu atît mai lăudabilă strădania autorului de a reconstitui construcția absidală aparținînd stratului 23 b (fig. 14). Nici materialul arheologic descoperit nu este prea bogat, fiind, în schimb, bine stratigrafiat. (Săpăturile de la Kastanas oferă, de fapt, prima succesiune stratigrafică a Bronzului timpuriu din Macedonia centrală după încheierea cercetărilor lui W. A. Heurtley în 1931). Descoperirile de la Kastanas au putut servi, astfel, ca punct de plecare în reconstituirea primelor etape ale epocii bronzului central-macedonene. Fără a neglija obiectele de piatră, lut, os, corn și de metal (acestea din urmă limitîndu-se la un singur ac de bronz, provenit din stratul 24), I.A se bazează în concluziile sale mai ales pe ceramică, prelucrată minuțios și prezentată exemplar în text, grafice, tabele și planșe, foarte bine coordonate. Formele și decorul vaselor prezintă doar ușoare schimbări, reflectînd o evoluție neîntreruptă. Pentru secvența cercetată (denumită Kastanas I) I.A. propune, în felul acesta, următoarea periodizare: A (Bronz timpuriu), cu trei etape: timpurie (straturile 28—24), mijlocie (23 a-b) și tîrzie (22 b); B (Bronz mijlociu, straturile 22 a — 21). Pornind, în principal, tot de la studiul ceramicii, I.A. încearcă să stabilească locul așezării de la Kastanas în bronzul timpuriu macedonean, ca și poziția acestuia din urmă față de culturile și așezările contemporane din Grecia centrală și de sud, pe de o parte, și din regiunile învecinate mai nordice, pe de altă parte (Axiochori/Vardaroftsa, Dikili Tash, Sitagroi, Servia, Argissa-Magoula, Ezero, Karamani, Bubanj-Hum, Hissar, Baden etc.), sincronizările propuse fiind sintetizate și în sugestive tabele (fig. 114—130).

În lipsa unor descoperiri care ar permite conectarea directă a Bronzului timpuriu macedonean la cronologia arheologico-istorică absolută, I.A. a preluat sincronizarea cu dinastiile egiptene, prin Creta și Grecia centrală, elaborată sub forma unui tabel de E. Hanschmann (1976) pentru Thessalia. Acest tabel a fost amplificat de I.A. prin paralelizarea așezărilor Bronzului timpuriu macedonean cu regiunile învecinate din nord (fig. 130), încercînd să transfere datele istorice, prin Grecia, în spațiul balcanic. Perioada marcată de secvența Kastanas I A

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(straturile 28—22 b) este sincronizată, astfel, cu Helladicul Timpuriu II și cu cea mai mare parte a HT III, precum și cu dinastiile V—XI din Egipt. În nord, acestei perioade îi corespund, în mare, printre altele, intervalul Ezero A2—1 și fazele Ib—IV (după periodizarea lui V. Němejcová-Pavúková, 1981). Începutul Bronzului mijlociu macedonean (Kastanas Ib, straturile 22a—21) este sincronizat cu sfîrșitul HT III și cu începutul Helladicului Mijlociu, precum și cu dinastia XII din Egipt, pe de o parte, și cu perioada Ezero B2, cu sfîrșitul fazei Baden IV și cu cea mai mare parte a existenței grupului Kostolac (= faza Baden E după E. Neustupný, 1973). Ca puncte de reper de cronologie absolută se indică data de 2 350 î.e.n. pentru limita între dinastiile V și VI, precum și intervalul 2 134—1 991 pentru dinastia XI.

Cele patru măsurători C 14, efectuate în laboratorul din Berlin pe cîte o mostră provenită din straturile 24, 23a, 22b și 21, au furnizat următoarele date convenționale : 3570±50, 3500±60, 3530±50 și 3560±50 b.p., transformate în 1620, 1550, 1580 și 1610 î.e.n. Calibrarea acestora (pe baza tabelului publicat de J. Klein și colab., în 1982) indică următoarele intervale pentru cele patru mostre : 2150—1750, 2000—1680, 2120—1700, 2150—1730 î.e.n. Este evident că datele C 14 nu sînt în concordanță cu datele stratigrafice și că ele sînt mai *joase* în comparație cu cronologia istorică. Se remarcă, de asemenea, aproximația de 320—420 ani a datelor C 14 calibrate. Avînd în vedere posibilitățile actuale de calibrare a datelor C 14, în comentariul său H. Quitta consideră că pentru straturile 24—21 de la Kastanas poate fi avut în vedere intervalul 2050—1850 î.e.n.

Începutul Bronzului timpuriu este marcat în Macedonia prin întemeierea de noi așezări. Rămîne încă de lămurit dacă acest fapt se datorează unei mișcări de populație sau este în legătură cu ridicarea nivelului apei mărilor, după cum sugerează cercetările geologice de la Kastanas. În Bronzul timpuriu contactele cu regiunile aflate mai la nord sînt mai intense în Macedonia de est, sporadice în Macedonia centrală, iar din Macedonia de vest lipsind datele. În ceea ce privește mult discutata problemă a „populației kurganelor", I.A. este de părere că Macedonia nu a făcut parte din aria de răspîndire a acestor neamuri de origine stepică. Trecerea de la Bronzul timpuriu la cel mijlociu a avut loc în Macedonia fără întrerupere, în timp ce în Thessalia, cu unele excepții, așezările Bronzului timpuriu nu mai sînt locuite în perioada următoare. E. Hanschmann și V. Milojčić au formulat, astfel, în 1976, ipoteza potrivit căreia purtătorii civilizației bronzului mijlociu a Greciei centrale ar fi originari din Macedonia. Fără să excludă o asemenea posibilitate, I.A. consideră că sînt încă neclare cauzele care ar fi putut provoca presupusa migrație. Oricum, nu poate fi admisă o pătrundere violentă dinspre nord în Macedonia care ar fi dislocat populația locală, deoarece, după cum arată descoperirile de la Kastanas, în cursul perioadei A tîrzii și B nu a avut loc aici nici o „catastrofă" nimicitoare. Studiul urmelor de construcții, ca și cercetările botanice indică, totuși, o decădere a așezării de la Kastanas în această vreme, ceea ce ar putea fi explicată printr-o deplasare spre sud a populației. Aceste probleme vor putea fi lămurite numai prin noi cercetări, mai ales în Macedonia de vest, regiune-cheie pentru legăturile culturale între Grecia și spațiul balcanic.

A. László

Archeologičeskie izučenija pamjatnikov 6—15 vekov v Čechii 1975—1985 gg., Praga, 1985, 275 p. Institut Archeologii Cehoslovackoj AN.

Volumul dedicat celui de-al V-lea Congres Internațional de arheologie slavă de la Kiev, din 1985, și întocmit de Institutul de arheologie din Praga al Academiei de Științe din Cehoslovacia cuprinde, într-o formă rezumativă, principalele cercetări arheologice efectuate pe teritoriul Boemiei între anii 1975—1985. El reprezintă, de altfel, continuarea informațiilor științifice oferite specialiștilor în arheologie slavă cu prilejul celui de-al III-lea Congres Internațional de arheologie slavă de la Bratislava, din anul 1975 (vezi *Památky Archeologické*, LXVI, 1975, 1, p. 153—243).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Comunicările arheologilor cehi se referă la o gamă variată de probleme privind așezările rurale deschise, fortificațiile de tipul horodiștilor, aglomerările rurale din preajma reședințelor feudale și de caracter urban, cetățile și castelele, precum și monumentele ecleziastice (vezi *Introducerea*, semnată de M. Richter, directorul Institutului de arheologie din Praga al Academiei de Științe din Cehoslovacia).

M. Beranova consacră un studiu amănunțit principalelor rezultate obținute de cercetătorii cehi în domeniul investigațiilor de arheologie slavă întreprinse între anii 1975—1985. Din păcate, cercetările publicate *in extenso* au urmat ordinea alfabetică a obiectivelor investigate în dauna aceleia cronologice, fapt ce a dus, inevitabil, la existența unor comasări: cimitire alături de silișți, horodișți și mănăstiri. Dar, ceea ce se impune atenției este noua metodologie aplicată cercetărilor zonale, cu consecințe palpabile privind interpretarea datelor arheologice în sensul strict istoric al evoluției societății umane pe teritoriul dat, începînd cu aglomerările rurale propriu-zise și ajungînd la studiul centrelor preurbane și urbane medievale. De aceea, ca urmare firească, au fost prezentate cele mai importante investigații de arheologie medievală, fapt ce a permis lui Z. Smetánka să generalizeze rezultatele acestora pentru întreg teritoriul Boemiei.

Articolele de strictă specialitate se referă la silișți, cimitire, horodișți, orașe, mănăstiri, castele urbane și, mai ales, la cercetări zonale, cu implicații evidente în cunoașterea mai exactă a aglomerărilor rurale din preajma viitoarelor orașe medievale din Boemia, alături de care se înscriu și acelea de ordin ecleziastic, privind construcțiile mănăstirești ca atare. În cele ce urmează, vom prezenta realizările obținute în domeniile mai sus menționate.

În domeniul investigațiilor referitoare la așezările de caracter rural, arheologii cehi fac cunoscute descoperirile de la Libice — secolul VI (J. Justová), Doubračice — secolele VI—VII (J. Kudrnáč), Stehelčeves — secolele VI—XII (I. Krutina), din cele două așezări din secolele VI—XIII de la Dřetovice (I. Krutina) și Jenišuv Újezd (J. Bubeník, T. Velímský), din două așezări datate în secolele VIII—IX de la Březno (I. Pleinerová) și Kounice (J. Kudrnáč), de la Strakonice — secolele XI—XII (A. Hejna), Nové Dvory — secolul XIII (K. Charvatová, J. Valentová, P. Charvát), precum și o silișteă, numită medievală, de la Stare Mýto (J. Sigl).

În afara așezărilor rurale cercetate, în volumul de față sînt prezentate și descoperirile întîmplătoare din perioada slavă (J. Bubeník).

Cercetarea arheologică a silișților din Boemia este importantă sub aspectul dinamicii populației și evidențiază popularea regiunii dunărene din zona Austriei Inferioare de către populația slavă. Silișțile din secolele VIII—IX, care fac legătura cronologică cu așezările mai vechi și următoare, dovedesc o continuitate de locuire mai ales sub raportul construcțiilor de locuințe, fapt subliniat de I. Pleinerová prin descoperirile datînd din secolele VI—IX. Aportul arheologiei este, de asemenea, semnificativ și în problema asigurării hranei populației în perioada discutată. Astfel, descoperirea secerii cu mîner, datînd din secolele VIII—IX, *dovedește, fără îndoială, perfecționarea acestei unelte, folosită la recoltarea cerealelor.* Referitor la creșterea animalelor domestice, cercetările întreprinse arată că alături de cornutele mari un loc important îl ocupau suinele, iar descoperirea unor coase scurte în așezări indică existența unor rezerve de furaje, în special fînețe, atît pentru cornutele mari, cît și pentru cai. O dovadă în plus, în acest sens, sînt și descoperirile de saivane, cu acoperișuri special amenajate pentru adăpostirea animalelor domestice.

Paralel cu cercetarea așezărilor rurale deschise, o importanță aparte a fost acordată așa-numitelor horodiști din secolele VII—XIII. Astfel, au fost investigate arheologic horodiștile de la Doubravčice — secolele VI—VII (J. Kudrnáč), de la Rubín — secolele VII—IX (J. Bubeník), Budeč — secolele VIII—XII (Z. Váňa), Hánin — secolele IX—XI (J. Hrala), Praha Výšehrad — secolele X—XII (B. Nechvátal), Týnec nad Sázavou — secolele XI—XII (A. Hejna) și Jindřichuv Hradec — secolul al XIII-lea (T. Durdík). Aceste cercetări au permis arheologilor cehi să ajungă la concluzii istorice importante, stabilindu-se cu certitudine cronologică existența în a doua jumătate a secolului al XII-lea a unor proprietăți de tip feudal. Unele horodiști, cum este aceea de la Budeč, reprezintă, după toate probabilitățile, reședința unui feudal, avînd în vasalitate o drujină sau o ceată de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ostași. Prin urmare, sînt elemente concrete privind începuturile feudalismului și statului ceh, prin diferențierea celor două clase, a proprietarilor și a populației supuse obligațiilor feudale. Acest proces complex și de lungă durată urmează a fi cercetat în continuare, deoarece istoricii cehi consideră apariția feudalismului încă din secolele IX—X, cînd are loc și formarea statului ceh. Arheologia secolelor XI—XII, în Boemia, este strîns legată de dezvoltarea statului ceh al Přemyslilor.

Necropolele constituie obiectul unui alt capitol, care cuprinde cercetările arheologilor cehi, începînd cu secolul al VI-lea și terminînd cu secolul al XII-lea. Dintre acestea, menționăm cimitirele de la Zákolany — secolele VI—VII și IX—X (M. Šolle), Březno — secolele VIII—IX (I. Pleinerová), Drunče — secolele XIII—IX (A. Beneš), Závist-Lhota — secolele VIII—X (Z. Krumphanzlová), două necropole din secolul X de la Bášt (P. Sankot) și Praha (P. Sommer) și de la Praha 5-Motol — secolele X—XII (J. Kovářík).

Descoperirile arheologice din necropole prezintă interes nu numai sub aspectul diferențierii sociale a societății feudale din vremea respectivă, ci și din punct de vedere economic. Materialul numismatic descoperit atestă un fapt elocvent și anume că, odată cu sfîrșitul secolului al IX-lea și începutul celui următor, economia statului feudal ceh permite un schimb economic cu Europa Centrală, moneda cehă ocupînd un loc important. În momentul de față se discută serios asupra apariției primelor monede cehe. Față de concepția veche privind apariția monedei cehe în prima jumătate a secolului al XI-lea, noile descoperiri de monede, datînd din anii 985—995, reflectă, în primul rînd, importanța statului ceh la vremea respectivă. Astfel se explică și faptul că dinarii cehi joacă un rol însemnat încă de la sfîrșitul secolului al X-lea.

Metodologia arheologiei slave din Cehoslovacia preconizează cercetări zonale în așa-numitele aglomerări rurale, premergătoare orașelor medievale. Din acest punct de vedere, regiunea Boemiei a fost cercetată pe arii geografice mai întinse sau mai restrînse, înglobîndu-se și aglomerările microzonale pe bazine hidrografice. Întocmite pe baza programului stabilit de Institutul de arheologie, cercetările au fost executate în colectiv sau individual.

Una din problemele cheie a constituit-o cercetarea aglomerărilor preurbane de pe teritoriul Pragăi și din împrejurimile sale. Astfel, în zona Praga de Vest, în așa-numita regiune Roztoky, a fost dat la iveală un areal slav timpuriu (M. Gojda, M. Kuna). De asemenea, un colectiv mai larg a întreprins investigații în siliștile și aglomerările preurbane de pe teritoriul actualului oraș Praga, evidențiind importanța documentului arheologic în cunoașterea procesului complex de constituire a unui centru urban medieval (L. Hrdlička, Z. Dragoun, J. Frolík, L. Klápšte, Z. Smetánka).

Alte structuri rurale au fost descoperite la Čáslav (J. Klápště, Z. Smetánka), Most (J. Klápště), Vraclav (P. Charvát), în zona bazinului rîului Lom, în așa-numita regiune Bilina (T. Velimský) și în împrejurimile orașului Chrudim (J. Frolík).

Nu mai puțin importante sînt descoperirile din Boemia care se referă la orașele medievale. Astfel, în volumul de față sînt prezentate rezultatele investigațiilor din orașele Beroun (P. Charvát, P. Sommer), Chrudim (J. Frolík, J. Sigl), Děčin și Most (T. Velimský). Important este faptul că metodologia arheologiei slave a cuprins cercetări care, din punct de vedere cronologic, depășesc primul mileniu al erei noastre, dar nu și primele patru secole ale celui următor. Investigațiile întreprinse evidențiază atenția deosebită acordată arheologiei medievale, o disciplină foarte serios studiată, pusă, indiscutabil, în serviciul istoriografiei cehoslovace. În aceeași ordine de idei, subliniem și aportul acestei ramuri în studiul castelelor urbane din orașele Kadaň, Písek, Domažlice, Chrudim, Tábor, Horšovský Týn, Hradek Králové, Žatec (T. Durdík).

Concomitent, au fost prezentate și descoperirile de mare importanță, din secolele X—XIII, din unele mănăstiri. În acest sens, un loc aparte îl ocupă cercetările întreprinse lîngă satul Davle, pe ostrovul Sf. Ioan Botezătorul, unde Boleslav al II-lea a edificat în anul 999 cea de-a doua mănăstire benedictină de bărbați din Boemia (P. Sommer) și acelea de la Sázava, unde legendarul Sf. Procopie a întemeiat în 1033 un locaș benedictin, cu sprijinul autorității centrale. Aceasta din urmă s-a bucurat, în secolul al XI-lea, de sprijinul principelui

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Vratislav al II-lea. Aici, cercetările arheologice au dezvelit construcții ecleziastice de tipul bazilicilor rotonde, unicate din punct de vedere al planimetriei, avînd analogii la Vyšegrad, în Ungaria aceleiași vremi. Bazilica rotondă de la Sázava, recent descoperită, și menționată documentar în anul 1070, reprezintă, deocamdată, cea mai veche construcție ecleziastică de acest tip din Boemia, celelalte datînd din secolul al XII-lea. Este vorba de o construcție cu un plan patrulater central, mărginit de patru abside, care alcătuiesc, în fond, un plan de cruce greacă (L. Reichertová).

Metodologia nouă, aplicată de arheologii cehi la cercetările zonale, aduce rezultate neașteptate cu privire specială la acele aglomerări rurale care, într-o regiune bine constituită sub raportul condițiilor pedo-climatice și creșterii demografice, au creat premizele formării viitoarelor centre urbane medievale. Această metodologie va trebui avută în vedere și de arheologii medieviști români, în privința cercetărilor zonale, a genezei și dezvoltării orașelor medievale.

Alexandru Andronic, Rodica Popovici

PIERRE CHAUNU, *Le temps des Réformes. Histoire religieuse et système de civilisation*, ed. a 2-a, I—II, Bruxelles, Editions Complexe, 1984, 552 p.+5 h., indice.

Dacă ar fi să acceptăm ipoteza — discutabilă — că de la un anumit punct înainte, adică din momentul în care ritmul actului creator accelerează la maximum multiplicarea titlurilor, orice operă tinde să se auto(re)genereze printr-o dialectică proprie, ne-am putea explica mai ușor, probabil, de ce, dintre toate sintagmele în măsură a-l caracteriza pe Pierre Chaunu, aceea de „istoric productiv" i se potrivește cel mai bine. Însumînd peste 45 volume, 130 articole științifice și nenumărate cronici și recenzii totalizînd, după o rapidă estimare, peste 10 000 pagini tipărite, opera sa reprezintă — prin volum și importanță — o realizare aproape fără precedent în istoriografia contemporană. Revelatoare pentru un registru de preocupări care acoperă, practic, toate compartimentele majore ale istoriei — cel politic, economic, social, religios, cultural și mental-, ea îl situează pe autor în descendența directă a gîndirii istorice a Școlii „Analelor" franceze și, din punct de vedere metodologic, în grupul numeros al celor care au optat, fără echivoc, pentru fecundul concept braudelian al pluralității duratei.

Este greu de precizat, deocamdată, ce loc va ocupa în acest amplu corpus *Le Temps des Réformes*. Comparabilă, cartea nu este nici cu, spre exemplu, monumentala *Seville et Atlantique (1504—1650)*, nici cu mai cunoscutele istorii ale civilizației europene în epoca clasică și în cea a Luminilor, mult mai impozante sub raportul bazei documentare și mai puțin — să spunem — eseistice decît aceasta. Oricum, regăsim, totuși, și aici, aceeași viziune largă, comprehensivă, a fenomenului istoric, aceleași corelații surprinzătoare și incitante, controlate însă bine de o logică a expunerii, care anulează impresia de risipire a ideilor directoare, în sfîrșit, aceeași preferință clară pentru durata (foarte) lungă și metoda comparativă, adică tot ceea ce, laolaltă, pasionează în lectura fiecărei cărți a istoricului.

Văzută de Chaunu, Reforma luterană nu este, cum s-a crezut, un fenomen numai al secolului XVI. De fapt, ea reprezintă *epilogul* unei crize de durată a Bisericii romane, ale cărei origini trebuie căutate încă în secolul XIII, în perioada în care se produce ceea ce autorul numește „coitura lumii pline" (cap. I, *La Tournant du monde plein*, vol. I). Substanțiala creștere demografică înregistrată acum, în contextul avîntului economic și al progreselor tehnice din secolele precedente, mărirea corespunzătoare a duratei medii a vieții, dublată de multiplicarea știutorilor de carte și de constituirea cuplului familial modern au modificat cadrul tradițional al vieții, ridicînd în fața Bisericii imperativul categoric al adaptării. Asociată acestor transformări ale „lumii pline", evoluția curentelor de gîndire (cap. II, *Les courants de la pensée*, vol. I) — în sensul atît al disocierii teologiei (și credinței) de filosofia aristotelică (și de rațiune), cît și al reîntoarcerii celei dintîi la referentul de bază (textul biblic) — a întărit acest

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

imperativ, subliniat, pe de altă parte, și de noua fervoare religioasă a maselor, care, împinsă la paroxism de marile crize ale secolului XIV—XV, nu mai era satisfăcută nici de formele, nici de cadrul obișnuit al pietății elaborat și fixat ca normă de instituția ecleziastică (cap. III, *La vie religieuse des humbles* și IV, *Les crises des XIV-eme et XV-eme siècles*, vol. I). Zguduită de schisma dintre 1378 și 1417 (coroborată, la scurt interval, cu dizidența husită (1419—1434), subminată, pe de altă parte, de contestația umanistă (cap. V, *L'humanisme*, vol. II) și de opoziția, din interior, a tuturor celor care îi reproșau abandonarea vocației spirituale în avantajul unor preocupări prea „lumești", Papalitatea s-a văzut pusă în situația de a nu mai putea face practic nimic pentru a bloca uriașa „masă critică de transformări" și criza profundă — ultima — determinată de aceasta la începutul secolului XVI.

Intervenită la capătul unor serii succesive de prefaceri înscrise în *timpul lung* al secolelor XIII—XVI, Reforma protestantă — a cărei doctrină, modalități de expresie și forme ulterioare (Zwingli, Calvin) sînt minuțios analizate în ultima parte a volumului al doilea (cap. VI, *Luther*, cap. VII, *Théorie générale de la Réforme protestante)* — a disiocat pentru totdeauna, în pofida reacției catolice care a urmat (Contrareforma sau, mai bine zis, Reforma catolică) unitatea religioasă a Occidentului. În egală măsură, ea poate fi socotită responsabilă pentru pluralitatea greu de imaginat a formelor actuale ale credinței.

Această perspectivă generoasă în care integrează Pierre Chaunu gestul banal — dar cît de plin de consecințe — al afișării celor 95 teze în ziua de 31 octombrie 1517, nu ni se pare totuși, pe de-a-ntregul completă. Și iată de ce.

În recenzia prilejuită de prima ediție a cărții (1975), Emmannuel Le Roy Ladurie observa că cel de-al doilea capitol, în care, vorbind despre curentele de gîndire din secolul XIII, autorul încearcă o schiță de filosofie medievală, „nu este făcut pentru a cîștiga adeziunea deplină a cititorilor. El este obscur, fără să fie profund" (Cf. *Parmi les historiens*, Paris, Gallimard, 1983, p. 100). Impresia noastră e că, dimpotrivă, tocmai acesta este, împreună cu capitolele consacrate lui Luther și teoriei generale, a Reformei, partea cea mai reușită a cărții. Rigoarea cu care autorul demontează, aici, complicata structură a teologiei dogmatice și a doctrinei luterane, investigația amănunțită, care merge pînă la detaliu, a articulațiilor lor fundamentale trădează nu numai o familiaritate neobișnuită cu problemele de teorie religioasă, dar, în aceeași măsură, și o artă aproape desăvîrșită în a le face accesibile și celor ce nu au cum să le cunoască la fel de bine. Exagerînd deliberat, s-ar putea spune că, dacă i se poate reproșa ceva istoricului, atunci acest lucru este chiar predilecția pentru chestiunile de religie, care îl face să neglijeze sau să treacă uneori prea ușor peste alte elemente, la fel de importante în explicarea fenomenului reformator. Ne gîndim, mai ales, la transformările economice și sociale (emergența economiei de schimb, care se substituie celei de consum, geneza și afirmarea burgheziilor europene etc.), a căror evaluare trebuia să găsească, în cuprinsul volumelor, un loc mai substanțial decît jumătatea de pagină rezervată. Chiar dacă, la limită acceptăm teza autorului formulată în *Introducere)* că istoria religiei constituie un „sistem autonom format", a cărui dezvoltare poate fi analizată independent de influența exercitată de factorii „exogeni", a considera — cum face Pierre Chaunu — că Reforma este un fenomen eminamente religios, tot înseamnă a greși prin unilateralitate și, în ultimă instanță, a vicia însăși perspectiva integratoare propusă.

Desigur, observațiile de mai sus nu anulează marile merite ale cărții. Bogată și, în multe privințe, novatoare, ambițioasă în intenții, ea va rămîne, indiscutabil, un text de referință în vasta istoriografie a problemei.

Alexandru-Florin Platon

JACQUES LE GOFF, *Pentru un alt Ev Mediu. Valori umaniste în cultura și civilizația Evului Mediu.* Studiu introductiv, note și traducere de MARIA CARPOV, vol. I—II, București, Ed. Meridiane, 1986, 322 p.+269 p.

Membru în Comitetul de conducere al revistei „Annales", coordonator, împreună cu Pierre Nora, al volumului *Faire de l'histoire* (Paris, Gallimard, 1974)

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

și, în colaborare cu Roger Chartier și Jacques Revel, al sintezei *La Nouvelle Histoire* (Paris, Retz, 1978), Jacques Le Goff și-a asociat, în ultimul timp, numele tuturor inițiativelor majore vizînd elaborarea și aplicarea unui — s-ar putea spune — veritabil program de reînnoire a discursului istoric, întemeiat pe conceptul de istorie totală (globală). Demersul, descalabil încă din a doua jumătate a secolului trecut în celebra *Prefață la Istoria Franței* (1869) a lui Jules Michelet — referință obligatorie și aproape rituală, astăzi, pentru toți cei ce se consideră continuatorii programului schițat de ea (E. Le Roy Ladurie, M. Ferro, P. Bourdieu, P. Vilar, A. Bourgurère ș.a.) — este, totuși, la cîțiva ani buni de la debutul său și, în pofida numeroaselor adeziuni, departe, încă, de a întruni majoritatea sufragiilor. O demonstrează ripostele categorice și, uneori, chiar, vehemente dirijate împotriva partizanilor „noii istorii", acuzați fie de concesii grave făcute sistemului publicitar și limbajului mass-media, ori de intenția de a scoate istoria din arhive, biblioteci și universități pentru a o transforma într-un „show-business" fie, mai ales, de a revendica în exclusivitate paternitatea reînnoirii istoriei, ignorînd deliberat alte contribuții similare notorii ca, bunăoară, aceea a lui H. I. Marrou (procedeu caracterizat de olandezul W. den Boer — și el un alt mare exclus — ca o „concentrare epică", adică însușirea de către o minoritate a unor descoperiri făcute de mai mulți (Cf. G. Bourdé, H. Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, 1983, p. 202). Interesant de observat e faptul că majoritatea detractorilor s-au simțit lezați mai ales de ceea ce ei au considerat a fi aspectul „comercial" al chestiunii și, eventual, de procedeele utilizate de cei vizați în alcătuirea unei imagini proprii cît mai atrăgătoare. Foarte puțini, însă, au avut motive să conteste *rezultatele* acestei noi perspective, dubla ei valoare cognitivă și practică, probată de o serie întreagă de studii și sinteze, din multe puncte de vedere, într-adevăr, remarcabile, cum este, spre exemplu, și volumul (împărțit, în versiunea românească, în două) pe care-l prezentăm în rîndurile de față.

Publicat în 1978, în aceeași perioadă cu manifestul — dacă-l putem numi astfel — „noii istorii" (cf. *La Nouvelle Histoire)*, tipărit acum și în limba română, grație inițiativei lăudabile a Editurii Meridiane și competenței traducătoarei, prof. univ. Maria Carpov, acesta reunește cîteva din articolele publicate de autor în intervalul dintre 1956—1976, grupate în patru capitole distincte (I. *Timp și muncă*, II. *Muncă și sisteme de valori*, III. *Cultură savantă și cultură populară*, IV. *Către o antropologie iatorică).*

De regulă, precum se știe, aceste titluri reflectă un conținut specific. În privința autorului nostru, ele trădează, însă, nu numai continuitatea unor preocupări majore consacrate timp de două decenii Evului Mediu, ci, totodată — cum se va vedea imediat — un program sistematic de investigație a acestei epoci, conceputâ nu în spiritul pozitivist, care făcuse, mai demult, faima unor Langlois și Seignobos, ci ca „domeniu de electiune al unei alianțe necesare între erudiție și imaginație". (p. 38, *Prefață*). Voit paradoxală prin formulare (să ne închipuim ce scandal ar fi provocat rostirea ei cu cinci decenii în urmă !) dar, și mai mult încă, prin însăși antinomia (aparentă) a termenilor pe care îi pune în relație, *această alianță deschidea anchetei istorice, în momentul afirmării ei, nebănuite* perspective. Desigur, nu J. Le Goff a fost primul care a întrevăzut-o. Asupra posibilității ei de existență ca principiu general și metodă a investigației istorice mai meditaseră înainte și March Bloch și Lucien Febvre. Indiferent, însă, de problema întîietății, în cazul particular care ne interesează aici, ea a fost de natură să transforme Evul Mediu tradițional într-un *alt* Ev Mediu, creator al structurilor moderne *(orașul, națiunea, statul, universitatea,* ora și *ceasul* etc.), într-o epocă a *totalității* și a *duratei lungi*, pe care conjugarea istoriei cu etnologia (înfățișată în avantajele și condițiile sale de existență în cap. IV. *Către o antropologie istorică),* ne îngăduie să o cunoaștem în obiceiurile, credințele, comportamentele și mentalitățile sale specifice. Între acestea din urmă, atitudinile față de *muncă* și *timp* — considerate esențiale pentru structura și funcționarea oricărei societăți — se bucură din partea istoricului de o atenție specială (cf. cap. I și II). Urmărindu-le transformarea progresivă (de la munca — penitență, osîndă divină, la munca reabilitată, mijloc de mîntuire ; de la timpul uman, natural, la cel mecanizat, al orologiului — timp urban, prin excelență), el surprinde, de fapt, prefacerea unei întregi societăți în structurile social-economice și în articulațiile sale fundamentale, în direcția triumfului ineluctabil al spiritului laic asupra celui

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

religios. Dacă, în acest caz, mentalul colectiv este abordat din unghiul de vedere al valențelor sale *dinamice, evolutive,* în problema raportului dintre cultura savantă și cea populară (cf. cap. III), în schimb, acesta este investigat sub raportul capacității sale de a *conserva* și *adapta* tradiția moștenită, cum se întîmplă, bunăoară, cu simbolul balaurului și basmul zînei Mélsine, a căror laborioasă analiză îi permite autorului să constate că, deși dominate de religie, mentalitățile medievale încorporează o substanțială moștenire arhaică, precreștină, de factură folclorică, pusă, uneori, în lumină în cele mai surprinzătoare forme și în locuri (cum ar fi, de pildă, *orizontul oniric)* în care nimeni nu s-ar aștepta să le întîlnească.

Valoarea tuturor acestor considerații interesante nu este legitimată însă numai de posibilitatea cititorului de a descoperi, prin mijlocirea lor, ceea ce traducătoarea cărții numește „fața neștiută a Evului Mediu". Ea este întemeiată, deopotrivă, pe ceea ce aceste considerații lasă să se ghicească : anume, o nouă concepție despre cronologie, mai adecvată ritmurilor diferite, dar simultane, ale evoluțiilor, un nou comparatism, „care să nu compare orice cu orice, oricînd și oriunde" (p. 46) și, mai ales, cum am văzut, un nou tip de erudiție, „imaginativă", în măsură a-l elibera pe istoric de tirania documentului.

Aceasta pare a fi fost marea provocare metodologică lansată, în spiritul școlii de la „Annales" cu aproape un deceniu în urmă, de *Pentru un alt Ev Mediu,* o carte care ar fi putut să se intituleze, la fel de bine, *Pentru un* nou *Ev Mediu.*

Alexandru-Florin Platon

TOMAS I. PAPADOPOULOS, Ελληνική Βιβλιογραφία (1466 ci. — 1900). Τόμος Πρώτος: Αλφαβητική καί χρονολογική ἀνακατάταξις *(Bibliografia greacă (1466 ci. — 1800).* Volumul I : *Rearanjare alfabetică și cronologică),* Atena, Γραφείον Δημοσιευμάτων της Ακαδημίας Αθηνών, 1984, 60+726 p.+f. 2 nenum.

Bibliografia constituie unul din sectoarele cele mai importante ale biblioteconomiei și importanța ei pentru cercetătorii cărții, filologiei, istoriei etc. este enormă. Bibliografia greacă, începînd cu cea a lui Andreas Papadopoulos Vretos, s-a dezvoltat foarte mult datorită bogatei producții de carte greacă.

Principala bibliografie a cărții grecești a fost realizată de celebrul cercetător francez, Emile Legrand, care și-a publicat opera în 13 volume la finele secolului XIX și începutul secolului XX. A urmat bibliografia lui Dimitrie Ghinis și Valerios Mexas, în trei volume, care cuprinde producția de carte a anilor 1800—1863. După cum este cunoscut, Bibliografia lui Emile Legrand ajunge pînă în anul 1790. Golul anilor 1790—1799 l-au completat Ladas Gheorghios și Athanasios Hagidimos în două volume. Pentru anii 1864—1897 a adunat materialul Nikolaos Mavros, dar lucrarea lui n-a văzut lumina tiparului pînă în prezent.

La aceste bibliografii s-au adus foarte multe contribuții publicate în volume separate, în reviste și în cîteva cataloage.

Bibliografiile amintite sînt astăzi foarte rare. Cele păstrate în diferite biblioteci sînt uzate în majoritate, iar contribuțiile publicate în diferite reviste sînt greu accesibile tuturor cercetătorilor. În afară de aceasta oricine înțelege cît timp îi este necesar unui cercetător ca să parcurgă imensul material cuprins în aceste publicații.

Deci, se impunea o sistematizare concentrată a acestui întreg material, încît cercetătorul istoriei oricărui domeniu științific să aibă la îndemînă o lucrare-indice asupra tuturor cărților editate în trecut. Cartea lui Thomas I. Papadopoulos, *Bibliografia greacă,* care a văzut lumina tiparului de curînd, este tocmai manualul indice atît de dorit.

Thomas Papadopoulos a reușit să ne dea o bibliografie-indice concentrată, care cuprinde într-un singur volum (Volumul I) toată producția de carte greacă, locul unde se păstrează fiecare carte și în ce publicație este menționată, iar unde e cazul face observații prin note complementare.

Metoda sa de lucru este deosebită de cea cronologică folosită pînă astăzi. Este o metodă, am putea spune, *sui-generis,* alfabetică și totodată cronologică.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cărțile sînt aranjate după autori, pe baza alfabetului latin și în mod cronologic pentru fiecare *lema*, începînd cu prima ediție (ediția princeps), urmînd reeditările în ordine cronologică, astfel încît, cercetătorul găsește ușor publicația căutată, în cadrul aceleiași leme. Procedînd astfel, autorul oferă cercetătorului imaginea întregii creații culturale grecești. De altfel, Papadopoulos a inclus în partea a doua a lucrării sale și un scurt index cronologic, un indice de edituri și de localități, unde numele localităților din trecut sînt actualizate.

Volumul al doilea, care se află deja sub tipar — din cele ce ne informează în „Prolegomena" Acad. Dionysios A. Zakythinos — aduce o contribuție de peste o mie de cărți cunoscute sau necunoscute în parte (p. 7).

Volumul I, care ne preocupă în prezentul articol, are în ordine, următoarele capitole : 1) *Prolegomena*, iscălit de acad. Dionysios A. Zakythinos ; 2) Metoda de rearanjare a bibliografiei eline ; 3) *The Greek Bibliography 1466 ci. — 1800) and its Alphabetical and Chronological Rearrangement ;* 4) Prescurtări ; 5) Prescurtări editoriale-simboluri ; 6) Bibliografia greacă (1466 ci. — 1800) — Rearanjare alfabetică ; 7) Bibliografia greacă (1466 ci. — 1800) — Rearanjare cronologică ; 8) Alte tipărituri, prescurtări de biblioteci ; 9) Indice : a) De tipografii, de tipografi, editori, librari ; b) Locuri de edituri (orașe-tipografi ; c) Țări (state-orașe) ; 10) *Errata* și 11). Cuprinsul.

În această valoroasă lucrare nu se dă și paginația și nu se face o descriere amănunțită a cărților, fapt care dăunează cercetătorilor, deoarece o bibliografie nu urmărește să facă regăsibilă în ea o carte oarecare, ci și să ajute la identificarea unei cărți cu lipsuri. Intensa uzare a cărților vechi le-a produs multe defecte, care trebuiesc descifrate într-un fel. Apoi, există ediții diferite trase în același an, care pot duce pe cercetătorii cărții la concluzii eronate. Dacă o bibliografie nu dă paginația și elemente de orientare bibliografilor și bibliofililor, atunci ea nu-și îndeplinește întru totul misiunea.

Ca să fim concludenți, dăm unele exemple pe care le-am întîlnit noi. Astfel, am găsit un Ωρολογιον *(Ceaslov)*[1], care are șase pagini lipsă la început iar după p. 590 lipsesc alte pagini. Pashalia începe cu anul 1791 și se termină la anul 1832. De obicei, Pashaliile încep cu anul 1791 și se termină la anul 1832. De obicei, Pashaliile încep cu anul în care se editează cartea. Thomas Papadopoulos dă un *CEASLOV* din anul 1791 și trimite la 7 bibliografii sau cataloage care-l citează, printre care și pe Gaidagis, II, 425. Dar noi, care am descoperit Ceaslovul necunoscut, l-am comparat cu cel pe care-l dăm în Catalogul nostru și nu corespunde. Ceaslovul pe care l-am indicat în catalogul amintit are textul încadrat în chenar floral, pe cînd cel necunoscut, în chenar liniar. Ce fel de Ωρολογιον dau ceilalți șase bibliografi, nu cunoaștem.

În cartea lui Papadopoulos se dă Mineiul din Aprilie Βιβλιον του απριλλιου μηνος, editat de Saros în Veneția, în anul 1689 și se citează Legrand, V, p. 144—146. Legrand însă dă numărul paginilor — 128 — pe cînd noi am găsit un Minei, din același an și aparținînd aceleiași edituri, care are 132 pagini[2].

Mineiul din septembrie 1775, editat la Veneția de Dim. Theodosiu, este indicat de Papadopoulos sub nr. 4126 ca avînd 306 pagini. Noi, însă, am găsit în Biblioteca Mitropoliei din Iași[3] două exemplare din acest Minei, avînd deosebiri vădite între ele, la titlu și la ornamentație, fapt care înseamnă, după părerea noastră, că prima ediție s-a epuizat repede și, probabil, în același an, la cererea cumpărătorilor, Dim. Theodosiou a scos o altă ediție cu diferențele arătate. Bibliografic, acest fapt are însemnătatea sa.

Același fenomen se întîlnește la Mineiul din octombrie 1777[4], la Mineiul din decembrie 1779[5] și la un Penticostar din 1778[6], toate editate de Dim. Theodosiou.

---

[1] N. Gaidagis, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Mitropoliei Moldovei și Sucevei din Iași*, (în ms.), nr. 400, Fondul cărților grecești (în continuare : F.C.G.) — 00108.

[2] *Ibidem*, nr. 48, F.C.G. — 00189.

[3] *Ibidem*, nr. 261 și 262, F.C.G. — 00253 și 253.

[4] *Ibidem*, nr. 279, F.C.G. — 00266.

[5] *Ibidem*, nr. 301 și 302, F.C.G. — 00288 și 288.

[6] *Ibidem*, nr. 392, F.C.G. — 00445.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La fel a procedat și editorul N. Glykys în cazul cărții Paraclitiki din 1798[7] și Triodion din 1793[8].

Bibliografia folosită este foarte bogată, dar nu răspunde tuturor exigențelor cărții. La o asemenea lucrare trebuiau, credem, verificate toate cataloagele bibliotecilor din lume, mai ales ale țărilor balcanice, care conțin foarte multe cărți grecești. Lipsa aceasta se datorește, după cum însuși autorul scrie, condițiilor grele în care a fost nevoit să să lucreze : fără nici un sprijin din partea statului sau a vreunei instituții culturale. A lucrat la ea singur, timp de 20 de ani și, trebuie să recunoaștem, e o realizare la care în mod normal ar fi trebuit să lucreze o instituție întreagă.

Bibliografiile din România și cataloagele sînt citate rar. Au fost folosite *Bibliografia românească veche* a lui Ioan Bianu-Nerva Hodos și Dan Simonescu, N. A. Gheorghiu, G. Karas, L. Vranoussis și Catalogul nostru[9]. Trebuiau, după părerea noastră, verificate și lucrările : 1) C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă, sau Cărțile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă și dedicate domnitorilor și boierilor români. Studii literare*, în BOR, XXV (1901—1902), p. 821—824, 988—1007, 1086—1113, 1193—1210 ; XXVI (1902—1903), p. 193—206, 421—435, 518—529, 664—667, 788—800, 874—882, 974—985, 1097—1113, 1259—1267, 1357—1366 ; XXVII (1903—1904), p. 76—84, 126—131 ; 2) Iulian Ștefănescu, *Manuale și dicționare greco-romane*, în RIR, X (1940, p. 140—163 ; 3) G. Hâncu, *Cartea românească veche. Bibliografie*, Galați, Biblioteca regională „V. A. Urechia", 1965 ; 4) *Cartea veche românească în colecțiile Bibliotecii Centrale Universitare din București*, București, 1972 ; 5) Daniela Poenaru, *Contribuții la Bibliografia românească veche*, Tîrgoviște, Muzeul Județean Dîmbovița, 1973 și altele. Dar și în Iași, în afara Bibliotecii Centrale Universitare, citată de autor prin Catalogul nostru, se află multe cărți grecești, printre care și cărți vechi care se încadrează în perioada tratată de Thomas Papadopoulos. Astfel, în Biblioteca Municipală „Gh. Asachi" se păstrează opt cărți[10], la Arhivele de stat din Iași — 15[11]. Alte 15 cărți din perioada aceasta se păstrează la Biblioteca Societății de medici și naturaliști din Iași[12]. La Biblioteca Muzeului „M. Kogălniceanu" din Iași se păstrează șapte cărți din perioada tratată de Thomas Papadopoulos, iar în Biblioteca Catedralei Mitropolitane din Iași se află 526 cărți vechi și rare grecești[13]. Multe cărți grecești, printre care se află și cărți editate pînă în anul 1800, se păstrează în bibliotecile bisericești din Iași. Astfel, la Biserica Bărboi, se păstrează șapte cărți rare grecești[14], la Biserica Buna Vestire — două[15], la Biserica Curelari — una, din 1604[16], la Biserica Golia — trei[17], la Biserica Sf. Dumitru Balși — 13[18], la Biserica Sf. Mucenic Haralambie — două[19], la Biserica Sf. Sava — 24[20], la Biserica Sf. Spiridon — două[21],

---

[7] *Ibidem*, nr. 494, 495, 496, F.C.G. — 00460, 00461, 00462.

[8] *Ibidem*, nr. 424, 425, 426, 427, F.C.G. — 480, 00481, 00482, 482.

[9] Nicos Gaidagis, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" din Iași*, I—II, 1974—1975 ; Dan Simonescu, Victor Petrescu, *Tîrgoviște — veche tipografie românească, Tîrgoviște*, 1972 ; Constantin Pascu, *Cartea românească veche în Biblioteca Brukenthal*, Sibiu, 1976 etc.

[10] I. Kara, *Manuscrise și cărți rare existente în colecțiile Bibliotecii „Gheorghe Asachi". Catalog*, I—II, Iași 1972, 1974. Cf. și o lucrare de a noastră din 1967, care a rămas nepublicată : *Cărți rare grecești în bibliotecile din Iași*, p. 6, nr. 1—8.

[11] *Ibidem*, p. 1—3, nr. 1—15.

[12] *Ibidem*, p. 8, nr. 1—15.

[13] Idem, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Mitropoliei Moldovei și Sucevei din Iași* (ms.), nr. 1—327.

[14] Idem, *Cărți rare grecești în bibliotecile din Iași* (ms.), p. 14, nr. 1—7.

[15] *Ibidem*, p. 17, nr. 1—2.

[16] *Ibidem*, p. 18, nr. 1.

[17] *Ibidem*, p. 19, nr. 1—3.

[18] *Ibidem*, p. 21, nr. 1—13.

[19] *Ibidem*, p. 22, nr. 1—2.

[20] *Ibidem*, p. 23—27, nr. 1—24.

[21] *Ibidem*, p. 31, nr. 1—2.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

la Biserica Talpalari — 20[22], la Biserica Vovidenia — una[23], la mănăstirea Galata — șase[24], la mănăstirea Cetățuia — una[25] și la altele[26].

Încheind această recenzie, ținem să subliniem că precizările noastre nu diminuează cu nimic valoarea lucrării lui Thomas Papadopoulos, care este alcătuită după criteriile științifice acceptate. Noi sîntem de părere că trebuie adunat tot materialul în cauză, ca să se poată alcătui o bibliografie a cărții grecești, atît de necesară tuturor cercetătorilor din lume. Se cuvine așadar, să-i aducem lui Thomas Papadopoulos mulțumiri pentru ceea ce a realizat și să-i dorim succes în cercetările sale viitoare.

Elena Gaidagis, Nikos Gaidagis

JEAN DELORME, *Les grandes dates du XIX-e siècle, de 1789 à 1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, 126 p.

În cunoscuta colecție „Que sais-je?" a editurii Presses Universitaires de France a apărut a șasea ediție a lucrării *Les grandes dates du XIX-e siècle* a lui Jean Delorme, profesor onorific al Universității din Toulouse. De fapt ea reprezintă prima parte a lucrării *Les grandes dates de l'Epoque contemporaine*, apărută cu aproape două decenii în urmă și scindată în noua ediție în două volume separate, consacrate unul secolului XX (de la 1789 la 1914), celălalt secolului XX (după 1914).

Cunoscut publicului cititor și prin alte lucrări de aceeași factură *(Les grandes dates de l'Antiquité, Les grandes dates du Moyen Age, Les grandes dates des temps modernes, Cronologie des civilisations)*, Jean Delorme se revelează ca un specialist în cronologie, gen pe care-l preferă ca fiind „o prezentare degajată în interpretarea abuziv subiectivă" a evenimentelor istorice (p. 3).,

Noua ediție aduce completări importante față de cele anterioare, vizînd mai cu seamă viața spirituală și progresele științifice și tehnice „atît de caracteristice timpului, cu urmări pline de semnificații pentru viitor" (p. 4). În cele șapte capitole ale lucrării, Revoluția franceză (1789—1799), Napoleon (1800—1814), Restaurațiile (1815—1847), Naționalitățile (1848—1870), Sistemul bismarckian (1871—1890), Economie și colonizare (1891—1904), Cursa înarmărilor (1905—1914), autorul realizează o relevantă radiografie a vieții politice, economice și cultural-științifice din secolul XIX.

Spațiul restrîns oferit de colecție și vastitatea materialului faptic impuneau multă acribie în selectarea evenimentelor și rezervarea unui spațiu proporțional cu importanța acestora. Trebuie să apreciem că în mare acest lucru a fost realizat de autorul volumului.

Adresîndu-se în primul rînd publicului francez, viziunea franco-centristă și vest-europeano-centristă apare ca un fapt de la sine, natural. Cu toate acestea nu putem să nu remarcăm modul cu totul insuficient și cel mai adesea defectuos și irelevant în care este prezentată istoria românilor din secolul XIX.

Parcurgerea lucrării invederează faptul că istoriografia românească mai veche sau mai nouă îi este cvasi-necunoscută autorului. Puținele date inserate despre România și despre români provin din lucrări străine și se datorează unor evenimente europene în care au fost implicați și românii, dînd în felul acesta o imagine trunchiată și deformată asupra rolului jucat de poporul nostru în veacul XIX.

În rîndurile următoare ne vom opri asupra modului cum sînt surprinse cîteva momente cardinale din istoria națională din secolul trecut (1821, 1848, 1859, 1877).

---

[22] *Ibidem*, p. 33—39, nr. 1—20.
[23] *Ibidem*, p. 46, nr. 1.
[24] *Ibidem*, p. 47—48, nr. 1—6.
[25] *Ibidem*, p. 49, nr. 1.
[26] Cărți grecești care se aflau și la *Biserica Sf. Ioan Gură-de-Aur*, dar noi n-am reușit să le vedem.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

La anul 1821 înregistrăm prima informație referitoare la istoria noastră : „martie-iunie, tentativa de insurecție a lui Ipsilanti în România" (sic !), (p. 39). Sub această formulare, care este o reflexie a istoriografiei străine, împărtășită și de unii istorici români mai vechi (A. Oțetea, ș.a.) este expediată întreaga revoluție românească de la 1821 condusă de Tudor Vladimirescu plină de semnificații și urmări.

Anul 1848 prin importanța și amploarea evenimentelor revoluționare ocupă spațiul cel mai amplu în succesiunea anilor de la 1789 la 1914. În ciuda acestui fapt, despre revoluția românească din cele trei provincii nu se amintește un cuvînt, deși fenomenul revoluționar este surprins peste tot unde s-a manifestat, cu excepția amintită. Doar la anul 1849 cînd se face o detaliere a aliniatului, „5 ian. — luarea Budapestei de către austrieci", se precizează într-o propoziție insignifiantă că împotriva lui Kossuth au luat armele „sîrbii, românii și mai ales croații..." (p. 59) cărora nu le recunoscuse naționalitatea.

De același tratament, al trecerii sub tăcere (din neștiință, nu din rea credință), se „bucură" și participarea României la războiul ruso-româno-turc („ruso-turc" la J. D.) pentru obținerea independenței din anul 1877—1878, deși problema orientală, cu implicațiile ei balcanice, tratatul de la San-Ștefano și Congresul de la Berlin ocupă un loc important în economia lucrării.

În ce privește anul 1859 se precizează la primul alineat că „prințul Cuza a fost ales hospodar al provinciilor dunărene". Într-o detaliere a celui de-al doilea paragraf „23 ian. alianța franco-sardă" să se facă următoarea precizare : „Favorabil independenței naționalităților oprimate, Napoleon al III-lea *lasă* (s.n.) pe români să-și realizeze unitatea prin alegerea aceluiași hospodar în cele două provincii ale lor, apoi sprijini formarea unui regat (sic) în fruntea căruia fu pus Carol I de Hohenzollern (1866)", (p. 67). Deși informația este mai amplă, pusă în acești termeni ea denaturează conținutul și sensul actului de la 24 ianuarie 1859, unirea apărînd astfel ca un dar al lui Napoleon III și nu ceea ce a fost : „actul energic al întregii națiuni române" (Kogălniceanu).

Exceptînd anul 1854, cînd se dă informația cu totul irelevantă pentru istoria noastră în sensul că „rușii evacuează provinciile dunărene", și 1866, cînd se amintește despre „căderea lui Cuza. Carol I rege (sic) al României", nu mai întîlnim nimic despre România pînă la războaiele balcanice din 1912—1913. Acestea se bucură de o tratare mai detaliată deoarece autorul vede în ele „cauza" (!) primului război mondial (p. 103 și 124). Este singurul loc unde spațiul acordat României este mai amplu. Dar și în acest caz aprecierile asupra antrenării României în criza balcanică reflectă punctul de vedere al istoriografiei străine și nu românești.

Această situație se datorează, desigur, unei defectuoase informări a autorului asupra istoriei noastre dar și modului insuficient prin care realizările remarcabile ale istoriografiei române sînt receptate în mediile culturale occidentale, dovadă că istoria altor țări din aceeași zonă geo-politică este mai amplu și temeinic reprezentată.

Situația este cu atît mai de neacceptat cu cît pentru secolul XIX istoriografia noastră dispune de studii numeroase și temeinice pentru toate problemele și aspectele epocii. Ne putem întreba în această situație care poate fi imaginea despre istoria românilor pentru secolele anterioare în care informațiile sînt mai rare iar contingențele cu Occidentul sînt aleatorii. De aici pînă la formularea unor teorii neștiințifice și răuvoitoare despre istoria noastră nu este decît un pas.

Pentru a se înlătura astfel de „imagini" din marile sinteze se impune pe de altă parte, ca istoriografia românească să-și facă mai mult simțită prezența în publicațiile occidentale de largă circulație sau la edituri cunoscute, prin abordarea unor teme majore din istoria națională și universală.

Liviu Burlec

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

HARALD HEPPNER, *Österreich und die Donaufürstentümer 1774—1812* (Ein Beitrag zur habsburgischen Südosteuropapolitik), Graz, 1984, 240 p. + note + bibliografie + indici.

În istoriografia relațiilor politice internaționale sud-est europene, din epoca modernă, „partenerii" sînt, de cele mai multe ori, Impreiul otoman și una dintre marile Puteri din zonă (sau „concertul" lor). Inițiativele, acțiunile sau prezența entităților statale și popoarelor mai mici fiind, de regulă, ignorate, marginalizate, privite doar, cel mult, ca părți integrante ale politicii orientale, balcanice, sud-est europene sau ale raporturilor „cadru", bilaterale, cu Imperiul otoman ale acestor Puteri. Distincțiile și individualizările se fac doar cînd acestea formau obiectul unui interes special al „partenerilor" — de obicei, o dispută (teritorială, economică, politică etc.). Sînt ignorate, de fapt, părțile care dau conținut întregului, dar care există și de-sine-stătător. Astfel, cel mai adesea — mai ales în istoriografia străină — relațiile austro-române, în secolele XVIII-XIX, au fost prezentate ca raporturi „marginale", derivate sau strict integrate în cele austro-otomane, austro-ruse sau în cadrul soluțiilor a ceea ce s-a numit „problema orientală".

Fără a se depărta prea mult de această manieră, în lucrarea de față (nr. 13, seria II-a din *Zur Kunde Südosteuropas*, apărută sub îngrijirea prof. dr. F. Hauptmann), Harald Heppner, de la Institutul de istorie al Universității din Graz (secția de istorie sud-est europeană), individualizează interesul și locul ocupat de Principatele Române (deși, pentru autor, Moldova și Țara Românească înseamnă „Principatele dunărene" — ceea ce nu este exact!) în politica habsburgică sud-est europeană între 1774 și 1812 (încheierea păcii de la Kuciuk Kainardji și, respectiv, București). Este, de fapt, o succintă sinteză a aprecierilor și încheierilor din literatura specială și generală (inclusiv din cea românească), cu nuanțări și noi precizări făcute posibile de excursul documentar în sursele publicate și cele din arhivele vieneze — ceea ce-i sporește, considerabil, interesul.

Fără să aducă în prim plan desfășurarea — cunoscută, de altfel — a politicii externe a Imperiului habsburgic, autorul se concentrează, de la bun început, asupra analizei conceptului și formulării problemei care a stat la baza politicii sud-est europene a Monarhiei vieneze, în interludiul respectiv, și fixării, în acest cadru, a locului Principatelor. Pe bună dreptate este evitată, în studiul de față, noțiunea de politică „orientală", deoarece termenul respectiv, în corelația istorică cu politica internațională, este foarte adesea folosit ca desemnînd Imperiul otoman. În locul acesteia, expresia de „politică sud-est europeană" este mai potrivită, aspectul local — geografic important ieșind mai bine în evidență. Și în cadrul politicii sud-est europene, *Harald Heppner acordă atenție prioritară Moldovei și Țării Românești, nu atît pentru a întregi imaginea incompletă a relațiilor dintre Curtea de la Viena și Principate, cît pentru a evidenția unul dintre cele mai importante elemente ale politicii externe habsburgice — opoziția austro-rusă cu privire la cele două țări românești, preocuparea pentru stăvilirea creșterii influenței Rusiei aici, pentru evitarea încorporării sau transformării lor într-un stat satelit al Imperiului țarist.* Motivațiile și finalitățile unei astfel de politici ne sînt „descoperite" convingător, iar locul „acordat" Principatelor Române în înfăptuirea ei ne este făcut mai bine cunoscut.

Această opoziție austro-rusă cu privire la Principate se manifestă deschis în anii 1772—1774, în timpul războiului ruso-turc, trecînd, de acum, ca un fir roșu prin toate reflecțiile, calculele și acțiunile Cabinetului vienez (deși, din 1782, între Rusia și Austria se va încheia cunoscuta alianță, sub forma schimbului epistolar dintre Iosif II și Ecaterina II). Urmare a avansului teritorial al Rusiei, a accentuării crizei financiar-militare din Imperiul otoman și decăderii acestuia și, apoi, înfrîngerilor din războaiele cu Franța revoluționară și imperială, problema Principatelor Române a devenit o problemă centrală de securitate pentru Curtea habsburgică. În același timp, ele formau obiectul unui interes special al Rusiei, care urmărea să-și împingă granițele pe Dunăre și căreia unitatea de religie și perspectiva îndepărtării Imperiului otoman din Europa îi asigura un evident ascendent în fața Austriei. Și între ele, Moldova și Țara Românească reprezentau atît mărul discordiei, cît și „zona de siguranță", tampon. Nu lip-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

site de majoră importanță erau și rațiunile de ordin economic ale interesului Austriei pentru cele două țări române. Toate acestea — și alte aspecte — sînt retrospectivate succint în lucrarea de față referitoare la politica habsburgică față de Principate, după 1774, în scurte capitole și subcapitole, adevărate „pilule" — chintesență asupra chestiunilor respective, după cum urmează: Cap. I, *Interesul Austriei față de Principatele dunărene*, cu subcapitolele: 1) *Premise pentru politica habsburgică în Europa de sud-est în anii '70 ai secolului XVIII* (p. 5), 2) *Principatele dunărene între Rusia și Austria (1769—1776)* (p. 9), 3) *Interesul economic al habsburgilor în țările dunărene* (p. 16), 4) *Înființarea unei reprezentanțe consulare austriece în Țara Românească și Moldova* (p. 23); Cap. II, *Evoluția agenților imperiale în Principatele dunărene*, cu: 1) *Introducere* (p. 28), 2) *Evoluția agenților pînă la 1813, împărțită* în: a) *Prima etapă (1782—1788)* (p. 33), b) *Interimatul (1788—1793)* (p. 37), c) *A doua etapă (1793—1806)* (p. 40) și d) *A treia etapă (1806—1813)* (p. 40), 3) *Importanța agenților pentru politica austriacă sud-est europeană* (p. 51); Cap. III, *Politica vieneză între prudență și expansiune (1782—1791)*, cu următoarele subcapitole: 1) *Fundalul politic extern* (p. 53), 2) *Principatele dunărene în planurile politice ale Austriei*, (p. 56), 3) *Activități politico-comerciale ale companiilor vieneze* (p. 61) și 4) *Războiul austro-turc și Principatele dunărene* (p. 69); Cap. IV, *Impunerea statu-quoului politic*, cu trei subcapitole: 1) *Împrejurările pentru politica habsburgică sud-est europeană după pacea de la Șistov (1791—1806)* (p. 80), 2) *Activitatea politică de stat*, referitoare la a) *Problema emigrației polone în Moldova* (p. 83), b) *Chestiunea Pazvant-oglu* (p. 86), c) *Problema sîrbească* (p. 91) și 3) *Activități de politică economică*, cu referire la: a) *Probleme ale politicii comerciale* (p. 96) și b) *Probleme ale politicii demografice* (p. 103); Cap. V, *Menținerea statu-quoului politic în anii de decădere (1806—1812)*, de numai 50 de pagini, dar organizat în 16 subcapitole: 1) *Condițiile pentru politica habsburgică sud-est europeană după pacea de la Pressburg* (p. 108), 2) *Includerea Principatelor dunărene în Marea Politică* (p. 109), 3) *Poziția vieneză în problema Principatelor dunărene* (p. 111), 4) *Ascuțirea conflictelor ruso-turce și Austria* (p. 112), 5) *Consecințele ocupării Principatelor dunărene pentru politica externă habsburgică* (p. 115), 6) *Politica vieneză față de noua situație* (p. 118), 7) *Întorsătura de la Tilsit și urmările asupra Moldovei și Țării Românești* (p. 123), 8) *Intrarea rușilor în Principatele dunărene* (p. 125), 9) *Inițiativa de război a Austriei din anul 1809 și importanța ei pentru situația de la Dunărea de Jos* (p. 127), 10) *Politica externă a Austriei cu privire la Principatele dunărene* (p. 132), 11) *Pacea de la Schönbrunn schimbă mult situația* (p. 139), 12) *Ascendentul Rusiei asupra Austriei în Principatele dunărene* (p. 140), 13) *Riposta Austriei la avansul rus* (p. 143), 14) *Politica austriacă și înrîurirea ei asupra războiului ruso-turc* (p. 146), 15) *Austria și încheierea păcii de la București* (p. 153) și 16) *Importanța păcii de la București pentru politica externă austriacă* (p. 154). Volumul se încheie cu *Considerații finale*, lista izvoarelor și bibliografică, urmate de indici de persoane și locuri.

Lucrarea nu este lipsită de un considerabil interes pentru cititorul sau cercetătorul român, dar istoria raporturilor austro-române, în interludiul 1774—1812, rămîne, totuși, unilaterală Retrospectiva succintă de față este făcută numai „dinspre Viena" — sînt lămurit evidențiate atitudinile, planurile, acțiunile Curții habsburgice, cu privire la Principatele Române („dunărene"", pentru autor), dar unde sînt „răspunsul", reacția", acțiunea și inițiativele factorilor politici români? Din istoria acestor raporturi lipsește contribuția unui partener. Pentru a o întregi, găsim prea puțin în cartea de față.

Gabriel Bădărău

LOU BUTTINO, MARK HARE, *The Remaking of a City: Rochester, New York, 1964—1984*, Dubuque, Iowa, Kendall/Hunt Publishing Company, 1984, 433 p.

După ce ani de-a rîndul, tema predilectă a istoricilor de pretutindeni a reprezentat-o, în mod justificat, desigur, cea de-a doua conflagrație mondială și consecințele ei, în ultima vreme se observă o apetență tot mai accentuată a acestora față de cele întîmplate nu demult, încercînd astfel să-și explice ten-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

dințele evidențiate de evoluția actuală a umanității. Așa se justifică apariția a numeroase lucrări monografice care investighează, din cele mai diverse unghiuri, ultimele decenii ale istoriei zilelor noastre. Cartea la care ne referim este una dintre aceste monografii. Doi cunoscuți cercetători americani, profesorii Lou Buttino și Mark Hare au luat în studiu evoluția survenită între 1964 și 1984 a unei comunități reprezentative pentru Lumea Nouă. Volumul care a rezultat acestei investigații este mai mult decît o „mostră" sau un „fragment" din istoria Statelor Unite. O asemenea afirmație are în vedere faptul că înaintarea acestei comunități, într-o perioadă distinctă a istoriei S.U.A., ne relevă, pînă la un punct, sensurile, dimensiunile, implicațiile și semnificațiile înaintării generale a Națiunii.

Comunitatea care face obiectul acestui demers istoriografic, situată în Nord-Estul S.U.A., în statul New York, pe fluviul Genesee, s-a dezvoltat ca o creație a Canalului Erie, inaugurat în 1825, legînd zona nord-estică a Statelor de regiunea sa centrală. Acolo unde altădată sălășluiau indienii Seneca, în 1834 era confirmat ca oraș Rochesterul, devenit astăzi, așa cum a decis Liga Municipală Națională, una dintre cele zece comunități reprezentative ale Americii. Istoria acestui centru urban este cunoscută. Blake McKelvey, de pildă, a semnat între 1945 și 1979 nu mai puțin de șase lucrări, în care este investigat trecutul burgului de pe Ontario. John Kelsey, Henry O'Reilly, Howard Lawrence Osgood, William Farley Peck, Edward Hungerford, Clement Lanni, Earl Weller, Evelyn L. Moore, Henry Clune, Kearney L. Jones și alții au publicat, începînd din 1854, alte volume pe aceeași temă. Așadar, monografia pe care o avem în vedere continuă o întreprindere istoriografică al cărei debut se situează la jumătatea veacului trecut. Faptul că a apărut în 1984 se explică prin aceea că, atunci, Rochesterul își celebra un secol și jumătate de la data cînd fusese confirmat ca o comunitate urbană. Și nu întîmplător, autorii au abordat o perioadă a cărei limită de început o constituie anul 1964. Sondajul lor a avut ca punct de plecare acel an, deoarece, evenimentele survenite atunci încheiau un stadiu distinct al evoluției Rochesterului, declanșînd în același timp o serie de schimbări care au reclamat redimensionarea orașului în funcție de noile realități. Desigur, analizînd cele două decenii ale refacerii, autorii au în vedere întreaga istorie a comunității, căci altfel nu puteau fi întru totul explicate mutațiile intervenite după 1964. Mărturisindu-și intențiile, Lou Buttino și Mark Hare notează că scopul acestei cărți este acela de a evidenția cauzele și natura schimbărilor cu care s-a confruntat Rochesterul între 1964 și 1984, examinînd în același timp modul în care soluțiile reclamate de acestea au răspuns și continuă să răspundă noilor circumstanțe.

În preajma anilor '50, Rochesterul se înfățișa oricui ca o comunitate „dintre cele mai confortabile ale Americii" (p. 1). Viața economică era stabilă și prosperă, realitățile de ordin social nu ridicau semne de întrebare și toate decurgeau pe linia unei evoluții deja statornicite. Aceste circumstanțe au determinat ca în cursul celui de al șaselea deceniu al secolului nostru, influxul populației de culoare să urmeze o linie ascendentă, ajungîndu-se, într-un interval relativ scurt, la o triplare a acestuia. *Noii veniți erau atrași de prosperitatea orașului, care*, sperau ei, le va asigura locuri de muncă și condiții mai bune de existență. Pentru un timp, așa cum remarcă autorii, mulți rochesterieni nu au dat importanță fenomenului. Treptat, însă, populația albă a început să se miște către suburbii, fenomen care tindea a se generaliza în unele conglomerate urbane din nordul Statelor. Acest proces a generat o stare de fapt nemaiîntîlnită. Centrul economic și civic al Rochesterului a acuzat imediat consecințele acestor prefaceri. Impulsul centrifugal exprima atitudinea populației albe față de afluxul celei de culoare. Comunitatea albă, cu o stare de spirit conservatoare, refuza *de plano* sau evita să ia în discuție posibilitățile pe care le oferea Rochesterul în sensul integrării noilor veniți într-o colectivitate deja statuată, a cărei majoritate trăia într-un calm de autosatisfacție" (p. 361). În plus, chiar dacă opinia publică și factorii de decizie ar fi sesizat complicațiile care amenințau să survină, structurile economice ale orașului, dar nu numai acestea, nu erau pregătite să absoarbă noul val de emigranți. Totul s-a complicat și precipitat în momentul în care mișcările pentru drepturi civile, declanșate în anii '60, s-au generalizat, transformîndu-se într-un fenomen național. Atunci, populația de culoare a început să se organizeze și să ceară locuri de muncă, case, o educație la nivelul vremurilor

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

și, în general, abolirea segregației rasiale. Momentul culminant al acestor confruntări a fost atins în 1964, dată care marchează punctul de plecare al analizei întreprinse de cei doi istorici.

Cartea se deschide cu o *prefață*, semnată de Edward P. Curtis, Jr., și *introducerea* autorilor. Conținutul propriu-zis este structurat în patru părți și 15 capitole, cărora li se adaugă o secțiune cu *note finale*, o *bibliografie selectivă*, alta *generală* și un *indice*. Subiectele care fac obiectul celor patru mari compartimente sînt următoarele: *Voci noi și viziuni; Trecutul răspunde prezentului; Presiunile asupra guvernului: revendicări noi; restricții noi și vechi; Concluzii.* După explicațiile preliminarii, la care ne-am referit deja, și care se constituie în premisele cercetării însăși, se trece la prezentarea revoltelor dezlănțuite în vara anului 1964, pe care Lou Buttino și Mark Hare le consideră inevitabile, raportate bineînțeles la contextul general, și unice, ca semnificații, pentru întreaga istorie a burgului situat nu departe de Cascada Niagara. Astfel, cauze de ordin național, dar și locale, au transformat Rochesterul într-un teatru de înfruntări violente, care au debutat cu „noaptea fierbinte" de 24 iulie 1964. Explicațiile formulate atunci, incomplete, desigur, aruncau toată vina asupra cauzelor de moment, dar autorii ne avertizează că „anii care au precedat și au urmat imediat revoltei au marcat startul unei căutări a redefinirii — pentru noi răspunsuri — unor întrebări vechi despre «cine face legea» și «în al cui interes?»" (p. 10—11). Referindu-se la aceste incidente, care au căpătat repede dimensiuni amenințătoare, autorii precizează că nici un alt eveniment din trecutul orașului n-a stîrnit atîtea controverse, n-a inspirat ori reclamat atîtea modificări instituționale și n-a favorizat atîtea autoexaminări profunde și pertinente. S-a acceptat astfel opinia că problema rasială, în care era implicată și migrația hispanică, nu putea fi rezolvată fără adoptarea unor soluții radicale. Așa s-a ajuns la organizarea populației de culoare, la implicarea „noilor voci" în evoluția politică a cetății, tinzîndu-se astfel către transformarea ei dintr-o largă comunitate omogenă, cum fusese înainte de 1964, în una pluralistă, circumstanță care atrăgea după sine o serie de chestiuni noi, de ordin politic, instituțional, economic, social, administrativ, educațional etc. Luînd în dezbatere principalele aspecte pe care le comporta dezvoltarea comunității rochesteriene după cunoscutele revolte, dintre care, pe lîngă aspectele noi, abia relevate, se menținеau și multe dintre cele existente înainte de 1964, semnatraii cărții nu rămîn la stadiul unei analize factologice sau la o simplă descriere a unui fenomen istoric. Investigația lor își propune să evidențieze modul cum factorii de decizie ai unei colectivități confruntate cu o asemenea stare de lucruri au reușit să domine situația și să răspundă întrebărilor abia rostite sau numai sugerate. În acest sens, sînt examinate, pe rînd, sau concomitent, mutațiile prin care s-a încercat normalizarea unei situații peste care nu se putea trece oricum. Astfel, în carte întîlnim capitole speciale care se ocupă de organizarea populației de culoare și a celei hispanice, măsurile propuse sau deja intrate în vigoare prin care „noile voci" erau integrate în viața politică, socială, economică și spirituală a Rochesterului etc. În același timp, sînt discutate *prefacerile instituționale, administrative, politice, educaționale etc.*, care completează de fapt programul general al restructurării orașului. Punînd în discuție problematica întregii perioade, autorii insistă asupra căilor de rezolvare, sugerînd sau oferind argumentele necesare soluționării definitive a unui proces transformator neîncheiat. Căci, „Rochesterul, este încă un oraș imperfect. Sîntem, conchid chiar ei, în convulsiile unei mari și neterminate transformări" (p. XXI). Această afirmație este urmată de precizarea că nu s-a încercat argumentarea unui punct de vedere, atîta vreme cît întreg demersul consună la schițarea unui tablou istoric, care, odată realizat, să permită adoptarea acelor mutații capabile să fundamenteze o comunitate nouă, lipsită de tarele relevate în 1964, dar și după aceea.

Scriind despre toate acestea, Lou Buttino și Mark Hare s-au raportat în permanență la realitățile de ordin național, întrucît, altfel, ar fi limitat cadrul procesului istoric care face obiectul investigațiilor lor. „Nici un oraș nu e o insulă", precizează ei la un moment dat. Scriind despre o comunitate, cu acest gînd, au schițat de fapt o pagină a istoriei S.U.A., dintr-o perioadă decisivă a prezentului și a viitorului acestora. Un impediment al unei asemenea întreprinderi rezidă în faptul că este foarte dificil pentru cineva să scrie despre vre-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

mea sa. Poate tocmai de aceea, lipsesc în general astfel de lucrări. Dar să nu uităm că nimeni altcineva nu va cunoaşte mai bine decît noi, istoria timpului în care trăim. Chiar dacă cei ce se vor apleca mai tîrziu asupra acestei perioade vor aduce, aşa cum este şi firesc, unele amendamente, lucrările scrise azi vor rămîne un început ori un fundament. Conştienţi de toate aceste „capcane", cum le numesc ei, autorii s-au angajat la un tavaliu nu uşor şi nici spectaculos, dar absolut necesar.

„Refacerea" unui oraş este o carte scrisă cu responsabilitatea şi bucuria celui ce-şi iubeşte colectivitatea în mijlocul căreia trăieşte. Cei doi profesori americani îşi omagiază urbea în care muncesc, oferindu-ne un tablou al acesteia, dar nu idealizat şi împodobit cu artificii festiviste, ci unul care se vrea o radiografie, unde apar mai ales „petele negre". Înfăţişîndu-ne remodelarea unei comunităţi umane, autorii i-au investigat evoluţia generală dintr-o anumită perioadă, diagnostigîndu-i imperfecţiunile şi sugerîndu-i modalităţile de normalizare. Documentată şi scrisă într-un stil elevat, monografia în discuţie, incitantă şi pilduitoare din multe puncte de vedere, este, aşa cum au dorit-o autorii, o carte de istorie dedicată „locuitorilor Rochesterului, guvernaţi şi cîrmuitori, care luptă să modeleze un oraş mai nou din vestigiile trecutului".

Gh. I. Florescu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ISTORIA ROMÂNILOR

Existență, gîndire, istorie. Coordonatori : CRIZANTEMA JOJA, CĂLIN CANDIESCU, București, Edit. Academiei R.S.R., 1986, 216 p. *(Probleme de logică,* IX).

Seria de *Probleme de logică*, inițiată de Athanase Joja în 1968, sporește cu un nou volum, acesta îngrijit de Crizantema Joja și Călin Candiescu, sub un titlu ce implică o mai amplă deschidere și un interes mai larg : *Existență, gîndire, istorie.* Chestiuni de istorie au mai fost abordate și anterior. În vol. VIII (1981), de pildă, S. Vieru s-a ocupat de *Faptul istoric în perspectiva logicii : cîteva repere*, T. Bieltz de *Logica alegerii și decizia socială*, iar I. Purica de *Logica modală a evenimentelor.* În noul volum, meditația pe marginea istoriei e mai consistentă, fie că privește chestiunea individuației într-un cadru mai vast *(Un înțeles pentru individual* de Constantin Noica), fie că se referă mai direct la conceptele domeniului. De la existența concret-sensibilă se ajunge la gîndirea abstractă și de la aceasta la determinarea faptului istoric. Dacă individualul e mai greu de cunoscut *(omne individuum ineffabile)*, nu înseamnă că efortul de a-l circumscrie și de a-l face inteligibil e fără sens. „Știința cea mai dependentă de temporalitate și de concretul fenomenului singular este, fără îndoială, *istoria.* Cu faptul istoric, ne întoarcem în lumea individualelor. Despre istorie s-a spus că ar sta mai mult sub semnul inevitabilului și irepetabilului, încît obiectul ei nu ar mai fi legea și universalul, ci doar evenimentul singular, supus mai mult sau mai puțin hazardului și voințelor subiective. Dar ea, istoria, nu este doar o simplă înșiruire de evenimente, ci o selectare și mai ales o determinare a legăturilor complexe (cauzale, teleologice etc.) dintre acestea. Particularitățile logico-metodologice ale cunoașterii istorice se conturează și mai bine odată cu examinarea unor concepte fundamentale : model formal și model comprehensiv, narațiune și interpretare, lege și explicație, adevăr istoric etc." (p. 8). Spre asemenea concluzii conduc textele despre *Gîndirea formală și interpretare în istorie* (Crizantema Joja) și *Rolul legii în cunoașterea istorică la J. St. Mill și la reprezentanții neopozitivismului* (Drăgan Stoianovici). De reținut și considerațiile privitoare la personalitate subscrise de Gheorghe Mihai ș.a. Fondatorului seriei i se dedică apoi un text memorial (Alexandru Surdu), cu preocuparea de a-l situa în istoria logicii. Athanase Joja prezintă însă interes și pentru filosofia istoriei, despre care a vorbit și cu ocazia primirii sale la Academia de Științe Morale și Politice din Paris.

Al. Zub

Études d'historiographie. Sous la direction de LUCIAN BOIA, Bucarest, 1985, 272 p. (Université de Bucarest, Faculté d'histoire et de philosophie).

Sub conducerea lui Lucian Boia, membru al Comisiei internaționale de istorie a istoriografiei, volumul reunește 21 de studii, fără a se putea detașa în structura materiei o anume idee unificatoare. Coordonatorul a lăsat astfel să se înțeleagă imensele disponibilități ale cercetării în domeniu, justificînd și rostul Comisiei de profil constituită la București în 1980.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Din sumarul eterogen al volumului, ar putea fi detașate totuși cîteva direcții de preocupări. Una privește chiar sfera conceptuală și metodologică a domeniului de care se ocupă Lucian Boia *(La durée de l'histoire : les métamorphoses d'un concept)* și cunoscutul specialist polonez Jerrzy Topolski *(Standard and Non-Standard Methodological Principles in the Development of Historiography)*. Alte studii se ocupă de istoriografia antică : Eugen Cizek *(Les débuts de la poétique de l'histoire à Rome)* și Zoe Petre *(À propos des sources de Jordanes, Getica 39—41 et 67—72)*.

Larga deschidere cronologică a volumului se întîlnește cu o generoasă abordare în spațiu. Momente ale istoriografiei franceze sînt explorate în acest volum de Charles-Olivier Carbonell *(Retour baroque à une histoire narrative. Les théoriciens de l'histoire en France au XVII-e siècle)* și Christian Amalvi *(Recherches sur les fondements et les interpretations historiographique du myth des deux France)*, ale celei germane de Georg G. Iggers *(Ranke Reconsidered)*. Nu lipsesc incursiuni și în alte istoriografii, precum în cea spaniolă (Maria Teresa Elorriaga Planes, *Principales tendencias metodologicas de la historiografia española durante el reinado de Isabel II. 1833—1868* și Paloma Cirujano, *La formacion del nacionalismo historiografico español. 1850—1868)* sau în cea braziliană (Nanci Leonzo, *L'Institut Brésilien d'Histoire et de Géographie et la construction de l'histoire nationale)*. De reținut și un studiu despre istoriografia egipteană, datorat lui Samir Saul *(Preconception to Investigation : Egyptean Historiography of the 'Urābi Revolution, 1881—1882)* sau chiar despre cea africană (E. J. Alagoa, *Towards a History of African Historiography)*.

Spațiul cel mai întins e destinat însă istoriografiei românești. Am remarca aici două maniere de analiză. Una constă, de fapt, în studiul istoriografiei unor teme, așa cum face Stelian Brezeanu, interesat de informațiile lui Anonymus despre români *(Romani" et „Blachi" chez Anonymus. Histoire et idéologie politique)* și V. Curticăpeanu care urmărește *Principiul naționalității în gîndirea istorică românească (sec. XVIII — mijlocul sec. XIX)*. Alte studii ilustrează însă istoria istoriografiei ca atare, cu contribuția unor specialiști români și străini : Frederick Kellogg, *Dimitrie Cantemir : Historical Scholar and Architect ;* Al. Zub, *Système et empirisme dans l'historiographie critique roumaine ;* Ștefan Pascu, *L'École historique de Cluj pendant l'entre-deux-guerre ;* Paul E. Michelson, *Inter-War Romanian Historiography in Transition ; The Debut of Gh. I. Brătianu, C. C. Giurescu, P. P. Panaitescu, and the Școala Nouă, 1919—1931.*

În încheiere, Gh. I. Ioniță schițează, de astă dată în limba română, un *Bilanț și perspective ale istoriografiei din România în anul celui de-al XVI-lea Congres internațional de științe istorice de la Stuttgart*, arătînd astfel și destinația volumului, încă una din realizările pe care istoriografia românească le-a înfățișat la forumul internațional al istoricilor.

Ștefan Lemny

V. CRISTIAN, *Contribuția istoriografiei la pregătirea ideologică a revoluției române de la 1848*, București, Edit. Academiei R.S.R., 1985, 198 p. + indice.

Eveniment care a provocat și a întreținut un larg interes în rîndurile specialiștilor noștri, revoluția română de la 1848 este analizată în noua carte a istoricului V. Cristian din unghiul relativ inedit al contribuției specifice a istoriografiei epocii la pregătirea ei și a climatului care a făcut-o posibilă.

Deși nu a constituit, pînă acum, obiectul unei cercetări speciale, tema — de un interes indiscutabil — nu a fost, totuși, complet neglijată. Majoritatea anchetelor care s-au referit la ea s-au rezumat, însă, la o perspectivă *în sine* a istoriografiei, insistînd cu precădere asupra principalelor momente din activitatea istoricilor, a scrierilor și concepțiilor acestora, fără să explice, în schimb, mecanismul grație căruia preocupările pentru trecut au dobîndit o pondere atît de însemnată în epoca pașoptistă sau să cerceteze impactul lor social.

Pentru a completa această lacună, autorul și-a stabilit drept obiectiv să lămurească „rolul pe care l-a avut istoriografia în pregătirea ideologică a revo-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

luției, precum și acțiunea ei socială într-un important moment al dezvoltării istorice a poporului român" (p. 10).

Pornind de la ipoteza exactă că dimensiunile și sensurile majore ale scrisului istoric românesc nu pot fi just intuite decît în contextul general — extern și intern — în care, treptat, acestea s-au precizat, cercetarea începe prin a stabili coordonatele fundamentale ale evoluției istoriografiei europene la sfîrșitul secolului XVIII și în prima jumătate a celui următor, analizîndu-le variatele modalități de expresie și influența asupra unui scris istoric românesc nutrit, pe de altă parte, și de o solidă tradiție autohtonă (cap. I).

Această dublă determinantă, internă și externă, a permis istoriografiei noastre să înregistreze, în ultimile două decenii premergătoare anului 1848 și în condițiile apariției unei noi generații de cărturari, un important salt valoric, tradus printr-o modificare sensibilă a modalității de abordare a trecutului și, în al doilea rînd, printr-o exigență sporită față de sursele, conținutul și forma operei istorice (cap. II).

Atenți la aceste probleme teoretice — în consens deplin cu preocupările lor livrești — reprezentanții istoriografiei pașoptiste nu au putut rămîne indiferenți față de valențele *practice*, formative și militante, ale istoriei. Așa se explică, apreciază autorul, *intensa activitate de popularizare a cunoștințelor istorice prin carte, presă și școală* (cap. III), căreia i s-au dedicat cu toții, convinși de faptul că aceasta era singura modalitate de fortificare a conștiințelor în perspectiva luptei pentru o emancipare generală și, pe de altă parte, *apelul constant, în timpul revoluției, la un trecut* menit să justifice actul revoluționar și, totodată, să legitimeze cu autoritate noul model de organizare internă avut în vedere.

Bine scrisă, cu idei importante, cartea este și extrem de utilă prin începutul pe care-l face unui vast proiect care își așteaptă colaboratorii: istoria socială a istoriografiei.

Alexandru Florin Platon

LUCIAN BOIA, *Probleme de geografie istorică*, București, Tipografia Universității, 1985, 191 p.

Istoric al istoriografiei, vicepreședinte al comisiei internaționale de specialitate, universitar de prestigiu, Lucia Boia (n. 1944) oferă *a prima vista* un profil derutant. A început prin a studia mișcarea națională a românilor în cadrul comparativ, s-a ocupat de relații bilaterale în epoca modernă, îndeosebi de raporturile ceho-române, de evoluția gîndirii istorice în spațiul nostru, de marile figuri ale istoriografiei universale, de probleme teoretico-metodologice ale domeniului, de literaura prospectivă etc. Un spectru larg de idei, analiza aprofundată, sistematică și o expunere mereu clară a problemelor distinge fiecare demers al său. Volumele deja tipărite *(Eugen Brote, 1974; Evoluția istoriografiei române*, 1976; *Relationships between Romanians, Czechs and Slovaks*, 1977; *Mari istorici ai lumii, 1978*; *Theorie et méthodes dans l'historiographie roumaine, 1980*; *Das Jahrhundert der Marsianer*, 1984, în colaborare cu Helga Abret) atestă nu numai o vastă deschidere și o mobilitate tematică, dar și un ritm alert în încheri ediaoriale. Un nou volum li se adaugă acum: *Probleme de geografie istorică* (1985), urmărite sub același unghi istoriografic, care rămîne perspectiva lui predilectă. E un curs la origine, însă cursul unui dascăl care știe să-și finalizeze eforturile în texte de rezistență. De data aceasta, o problematică ce trimite insistent la Școala *Analelor*, îndeosebi la Lucien Febvre și la Fernand Braudel, e readusă în actualitate, cu trimiteri la istoriografia de azi cea mai calificată și deopotrivă la părinții domeniului, un domeniu prin excelență interdisciplinar, elogiat ca atare și de Braudel în *Une leçon d'histoire* (1986). *O încercare de definiție* îl deschide în chip semnificativ printr-o serie de interogații: există în adevăr geografia istorică? Și are ea un cîmp de investigație bine circumscris? Cartea de față se vrea un răspuns pozitiv la ambele întrebări și la multe altele ce se înfiripă pe parcurs. Sintagma, motivată clasic de un Elisée Reclus („Geografia nu e altceva decît istorie în spațiu, după cum istoria e geografie în timp"), e repusă în cauză cu obișnuita claritate a autorului: „Geografia istorică preia mediul de la geografie și evoluția socială de la istorie. Ea reprezintă studiul interdependent

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

în timp al mediului natural și al societății umane. Este o îngustare considerabilă, dar singura capabilă, după părerea noastră, conchide autorul, să ofere o problematică unitară, coerentă, un obiectiv propriu-zis de studiu, într-un domeniu unde pînă acum putea intra orice sau nimic" (p. 9). Dacă istoria e mai ales geografie" (Michelet), se înțelege că legătura dintre om și mediul ambiant trebuie lămurită cu precădere. Este ceea ce se face într-un capitol aparte, urmărindu-se mai cu seamă avatarurile teoriei determinismului geografic, prezent în disciplina noastră încă din antichitate și atît de prestigios de la Montesquieu încoace, invocat cu stăruință, alături de Jean Bodin, și în capitolul dedicat raportului dintre climă și istorie, raport căruia i s-au dedicat în vremea noastră multe străduințe istoriografice. De o cercetare propriu-zis științifică a factorului geografic n-a putut fi vorba decît de la F. Ratzel, mare geograf cu interes pentru istorie, la care și Xenopol se referă pe larg în *Principes fundamentaux de l'histoire*. Dintre istoricii de seamă, trebuie amintiți consensual N. Iorga, A. Toynbee, J. Pirenne, L. Febvre, F. Braudel, pentru a ne limita la cîteva nume, fiecare cu o nuanță personală în abordarea chestiunii. Poziția lui Febvre de exemplu se definește prin așa-numitul „posibilism geografic", încă atît de actual *(La terre et l'évolution humaine*, 1922). Nu mai poate fi admis un determinism pur, căci e vorba în realitate de un proces foarte complex de intercondiționare. Relația om-mediu e dinamică și presupune influențe reciproce. Clima ? Prin „noua istorie" mai ales, aceasta a devenit un „personaj" de prim ordin al istoriei, iar Em. Le Roy Ladurie a încercat chiar să propună și o metodologie adecvată în doi timpi : întîi, realizarea unei istorii a climatului sub unghi fizic ; apoi o corelare între fluctuațiile climei și societatea umană *(L'histoire du climat depuis l'an mil*, 1967). Legătura omului cu vegetația și fauna nu e mai puțin complexă, civilizațiile înseși fiind pendinte de anumite specii de plante și animale, după cum s-a remarcat în cercetările mai noi de istorie globală. Resursele minerale sînt tratate în alt capitol, cu accent pe rolul jucat de sare, petrol și aur în dezvoltarea civilizației umane. Capitol esențial și acesta pentru explicarea legăturii dintre om și mediu, mai ales în timpurile moderne, cînd tehnica a sporit dependența omului de sursele energetice. Încă un capitol se ocupă de factorul microbian și de epidemii în istorie, problemă de ordin biologic și social totodată, omul fiind nu numai o ființă socială, dar și element al unui întreg complex ecologic. Se vorbește acum de „unificarea microbiană a lumii", de echilibrul ecologic al acesteia, de cicluri în istoria maladiilor etc. În ciuda progreselor științei, conchide autorul, factorul microbian rămîne „un element fundamental al mediului și al istoriei" (p. 158). Încă un capitol se ocupă de experiența seismică a omului, ca parte a legăturii sale cu mediul și ca un mod de a releva faptul că civilizația e strîns dependentă de stabilitatea solului pe care se sprijină. Ultimul capitol, concluziv, sintetic, privește adaptarea treptată a omului la condițiile mediului natural și acțiunea tot mai intensă asupra acestuia ca proces fundamental în evoluția societăților umane. *Homo technicus* n-a ajuns totuși la un echilibru convenabil din acest punct de vedere și prognoze sumbre îl avertizează deja asupra consecințelor. „O nouă eră glaciară, o lume fără oxigen ? Lucrurile nu au ajuns aici și *există uneori o tendință spre senzațional, în asemenea scheme care absolutizează* o latură sau alta a evoluției lumii contemporane. Dar, cît ar fi de exagerate și de abstracte, ele pornesc totuși de la elemente reale și de la o serie de posibilități, cel puțin în plan teoretic. Important este faptul că omenirea a devenit conștientă de pericolele deteriorării ecologice. Este unul dintre elementele majore ale evoluției gîndirii contemporane, premisă necesară pentru o orientare mai armonioasă a dezvoltării viitoare" (p. 290). Am citat acest pasaj, aproape final, pentru a sublinia importanța unei teme, cu bun temei abordată în volum, dar și pentru a sugera valențele expresive ale acestuia. Lucian Boia știe să interogheze și să răspundă, arta lui de a desfășura „scenarii" istorice, apelînd la elemente dintre cele mai diverse, e remarcabilă. Ca orice istoric adevărat, el e și un scriitor în stare să pună la lucru resursele sugestiei, ale imaginației bine strunite, ale descrierii precise și totuși plastice. Ar trebui să mai spunem, pentru a încheia, că *Probleme de geografie istorică*, reprezintă o lucrare de pionierat la noi și că sugestiile cuprinse în ea s-ar cuveni reluate și dezvoltate cu folos. Dacă în spatele istoriei se află geografia (W. Gordon East), nu e mai puțin adevărat că și istoria lucrează asupra geografiei.

Al. Zub

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

AL. ZUB, *Cunoaștere de sine și integrare*, Iași, Ed. „Junimea", 1986, 279 p.

De pe alte planuri decît studiile și eseurile asupra istorismului românesc adunate în volumul *Biruit-au gîndul*, Al. Zub pune, cu aceleași mijloace, la dispoziția specialiștilor și a publicului larg o nouă carte: *Cunoaștere de sine și integrare* — o culegere de texte cu profil asemănător, teme majore cuprinse în excursuri de ocazie și notă de lectură, alături de unele contribuții mai vechi sau mai noi, elaborate într-o perioadă de dense manifestări istoriografice.

Aparent distinct, noul volum se află în nemijlocită conexiune cu lucrarea ce poartă drept titlu faimoasa expresie a lui Miron Costin și aceasta întrucît funcția cognitivă a istoriei în trecutul nostru trebuia probată prin efortul spre identitate, efort care încorpora, totodată, și preocupări de integrare robustă în civilizația universală. Altfel spus, volumul relevă interesul statornic pentru a se fixa o relație intimă între procesul autodefinirii ca popor și datoria de a fi activi și revelatori, păstrîndu-ne specificul, în colectivitatea planetei. O tratare pe cît de dorită, pe atît de dificilă, deoarece unii factori externi, orbiți de patima dominației sau a ignoranței, neagă valorile și durata.

Pentru a stabili raportul respectiv, chiar în forma lui fluctuantă, Al. Zub a alcătuit o culegere din propriile sale creații istoriografice, culegere reprezentativă sub unghi tematic, care, fără a avea coerența unei cărți concepute organic, pune în lumină gîndul persistent și unitar al autorului pe un atare tărîm. Structura e cît se poate de convingătoare. Într-adevăr, după un lămuritor *Cuvînt înainte*, se succed patru capitole de substanță: primele trei, relativ echilibrate sub raportul întinderii, formează baza celui mai semnificativ din punct de vedere tematic.

În primul capitol au fost grupate textele referitoare la schimbările produse în mentalitatea colectivității românești, cu sublinierea noului comportament față de timp și de istorie, din zorii epocii moderne pînă la ajungerea la izbîndă a idealului național în 1918, eveniment care a declanșat, în chip firesc, mari ambiții de sinteză pe multiple planuri. Cu alte cuvinte, reflecții asupra duratei și a identității, manifestate, între altele, prin sporirea funcției ideii naționale în accelerarea ritmului istoric, prin analiza timpului și a regresiunii în arborarea trecutului, prin stabilirea sensului duratei la Eminescu și Pârvan, prin definirea nostalgiei totalității la Mircea Eliade și prin sublinierea efortului în perioada de traversare de la seria istorică la istoria serială.

Al doilea capitol reflectă procesul de „trezire" românească, privit în legătură legitimă cu lumea din afară, de la „ridicarea" lui Tudor Vladimirescu la dobîndirea neatîrnării de stat, cuprinzînd, în fapt, cele mai mari acte ale epocii moderne. De aici, stăruința în tratarea resurecției demnității colective, în plasarea revoluției pașoptiste în context european, în interpretarea faptelor care au condus la făurirea României moderne, în prezentarea mărturiilor și a ecoului produs pe plan extern de evenimentele de la 1859 și 1877/1878.

Relațiile semnificative cu străinătatea, în tot secolul trecut, mai cu seamă în domeniul cultural, sînt redate în capitolul al treilea. De unde și constatarea că drumul spre Occident al tinerilor studioși și prețuirea peste hotare a marilor noștri cărturari au loc simultan cu sporirea interesului Apusului pentru „curiozitățile" de la Dunărea de Jos.

În fine, capitolul patru cuprinde note pe marginea unor cărți care se ocupă de fenomenul românesc subsumat ideii de integrare onorabilă și de sinteză, ca și însemnări asupra intelectualilor români și străini care și-au legat numele de istoria neamului nostru.

Efortul autorului de a reactualiza unele scrieri concepute într-o vreme cînd procesul de recuperare a tradiției abia se declanșase, spre a le pune la îndemîna noilor generații de cititori, ca și includerea pentru prima dată a unor manuscrise de valoare, în ideea de a spori cunoștințele asupra efortului colectiv de autodefinire și de încadrare demnă în istoria universală, merită a fi relevate. O pledoarie, prin urmare, pentru receptarea acestui volum, de care pot profita specialiștii și cititorii „ascunși" în marele public.

I. Saizu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

TAHSIN GEMIL, *Çağdaş Romen tarihçiliğinde eski Türk kaynaklarinin değerlendirilmesi* (Valorificarea vechilor izvoare turcești în istoriografia românească actuală), „Erdem", Atatürk Kültür Merkezi Dergisi, cilt 2, sayi 4, Ocak 1986, Ankara, p. 205—217.

Studiul reprezintă un adevărat bilanț al realizărilor istoriografiei românești de specialitate. Într-adevăr, așa cum subliniază și autorul, aceste realizări sînt remarcabile, fiind de natură să constituie un titlu de mîndrie chiar și pentru istoriografii cu tradiții mai vechi și cu forțe mai numeroase, decît cea românească, în domeniul atît de dificil al valorificării surselor documentare turco-osmane.

Relevînd însemnătatea deosebită pe care marii noștri istorici, în frunte cu M. Kogălniceanu și N. Iorga, au acordat-o vechilor izvoare turcești, pentru studierea temeinică a istoriei patriei, T. Gemil relevă faptul că, totuși, abia după 1966 — cînd specialiștii noștri au început cercetări sistematice în arhivele și bibliotecile din Trucia — se poate vorbi de dezvoltarea turcologiei românești, în adevăratul înțeles al cuvîntului.

T. Gemil se oprește doar asupra volumelor de documente și de cronici turco-osmane publicate de specialiștii noștri, notînd principalele caracteristici ale fiecăruia din ele. Ținînd seama și de sursele turco-osmane tipărite în paginile diverselor reviste de specialitate românești, autorul constată că „din 1966 încoace, în România au fost publicate fragmente din circa 50 de cronici otomane și, integral, aproximativ 1 200 de documente vechi turcești" (la care se adaugă, desigur, și cele tipărite după iunie 1985, cînd a fost definitivată prezenta lucrare). Deși infimă în raport cu volumul realmente imens (peste 100 milioane de piese numai într-o singură arhivă din Istanbul) al surselor istorice turcești, această cantitate constituie totuși o bază documentară importantă pentru istoriografia românească. Aceste izvoare publicate, precum și cele aflate încă în microfilmele aduse din străinătate, în primul rînd din Turcia, au fundamentat progresele importante realizate de istoriografia noastră în cunoașterea cadrului politico-juridic și a diverselor aspecte ale evoluției raporturilor româno-otomane. Au fost rectificate sau nuanțate — relevă autorul — o serie de vechi clișee și judecăți nefondate (ca, de pildă, cel al așa-zisului monopol comercial otoman), fiind deschise totodată și noi perspective de cercetare temeinică (cum este, de exemplu, integrarea trecutului așa ziselor „raiale" în studierea unitară a istoriei naționale).

Atingînd, în încheiere, și problema deosebit de însemnată a pregătirii specialiștilor de mîine în acest domeniu, T. Gemil pune în evidență faptul că străduințele depuse și realizările deja obținute de noua generație de cercetători constituie, fără îndoială, garanția faptului că istoriografia românească de specialitate își urmează cursul său ascendent.

Nagy Pienaru

MARIANNE MESNIL, *Les héros d'une fête. Le beau, la bête et le tzigane.* Paris, F. Nathan ; Bruxelles, Ed. Labor, 1980, 157 p.

Consemnăm cu nedorită întîrziere apariția acestui volum cuprinzînd rezultatele unei anchete etnografice întreprinse într-un sat (Tudora) din j. Botoșani și avînd ca temă obiceiurile de Anul Nou. Problema măștilor a interesat-o îndeosebi pe autoare și nici o altă ocazie nu se potrivea mai bine intenției decît „carnavalul de iarnă dintr-un sat românesc" : spectacol festiv, cu personaje heteroclite ce par să aparțină unei alte epoci. Considerînd sărbătoarea ca un „discurs", ea a căutat să-i degaje sensul prin apel la metodele de analiză propuse de antropologie și semiotică. Reducția la „cîmpuri semantice" relativ precise și structurarea lor în „sisteme" (al rudeniei, al mitului) corespunzînd unor tipuri de „comunicare", în tradiție saussuriană. Riturile, cutumele etc. apar atunci ca niște semne și studiul lor se poate întreprinde cu ajutorul semiologiei. Interpretări mai recente au deplasat accentul de la semne la relațiile ce se stabilesc între ele, relații asemănătoare celor din limbile naturale. Studiind sub acest unghi o zonă rustică în plină tranziție, Marianne Mesnil experimentează o metodă și reține concluziile de rigoare. Sărbătoarea devine deci „un obiect semiotic complex", studiat în toate

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

articulațiile și implicațiile. Raportul dintre jocurile cu măști și literatura orală îi reține de asemenea atenția. Se prezintă satul, urmărit într-o „sincronie culturală". O „istorie rece", în sensul definit de Cl. Lévi-Strauss, se conturează din analiza faptelor, apoi „istoria fierbinte" a luptelor sociale, cu amenințări externe și mișcări naționaliste, cu un context ideologico-cultural ce contribuie la definirea spațiului comunitar. Raportul dintre spațiul unui sat și cel al statului-națiune atrage luarea-aminte. Oamenii din Tudora se definesc prin raportarea la ceilalți („autres"), excluși (țigani, evrei, turci, mauri) de sub măștile Anului Nou.

Capitolul I prezintă deci *contextul* „mascaradei", cu rost mai ales metodologic. Următorul se ocupă chiar de *text* și începe prin a înfățișa *pre-textul* anchetei, pentru a proceda apoi descriptiv și analitic la prezentarea măștilor și a jocurilor respective. Nu vom intra în detalii. Ochiul anchetatoarei știe să vadă și să explice, interesat de structura discursivă a jocului, de relația sintagmatică dintre personaje etc. Bibliografia lucrărilor citate indică un vast context referențial.

Al. Zub

C. KARNOOUH, *Le rite et le discours. Introduction à la lecture de la versification populaire*, Ghent, 1983, 130 p. („Studies in Culture").

Nu e vorba aici de retorică, precum s-ar putea deduce din titlu, nici de prozodie, cum ar îngădui să se înțeleagă subtitlul, ci de un studiu etnofolcloric întreprins în perspectiva unei abia schițate filosofii a culturii. Claude Karnoouh, distins cercetător la CNRS, e un spirit larg, anevoie încadrabil într-o formulă, de vreme ce tinde să spargă orice formulă pentru a se apropia cît mai mult de esența fenomenelor puse în discuție. Etnolog în sens larg, ceea ce presupune interes marcat pentru creația populară, dar în același timp antropolog și gînditor de aleasă ținută, el a întreprins cercetări în Maramureș, una din cele mai bine conservate oaze de arhaism rural, preocupat de mentalul colectiv de aici și a ajuns, după trei campanii (1973—74, 1975—76 și 1978—79), prestate în plină iarnă, cînd anchetele de teren se realizează mai ușor, la rezultate surprinzătoare, susceptibile a-i reorienta oarecum cursul cercetărilor inițiale. Cartea aceasta e un crîmpei dintr-un proiect mai vast privitor la ritualurile și ceremoniile matrimoniale, inițial desfășurat la nivel descriptiv, dar vizînd un altul analitic, unde întîlnim „o gîndire, un ansamblu de concepte și un sistem de valori prin care se determină specificitatea unei culturi, un fel de ontologie a Ființei comunitare", a cărei miză rămîne „interpretarea lumii ideale elaborate de țăranii din Maramureș" (p. 5). De unde și reflecția lui Hölderlin, așezată în chip de motto pe frontispiciu : „Omul care visează e un zeu, cel care gîndește e un cerșetor". Lumea visului, gestantă, creatoare, îl interesează în primul rînd pe autor, iar sondele aruncate la Breb, cu știință, răbdare și sensibilitate îi dezvăluie un univers complicat, fiindcă viu, a cărui *decriptare* („dédale sémantique") *i-a fost înlesnită de spiritul comunicant* al localnicilor. „Această experiență intelectuală și afectivă, declară autorul, va rămîne în viața mea un moment decisiv și prețios, mai puțin marcat de arhaismul cam exuberant din Maramureș, cît de nesecatele dialoguri pe care le-am avut în răstimpul a trei ierni severe, încercînd să înșelăm neonotonia lungilor nopți încremenite" (p. 7). Etnologul urmărea să descifreze schema de gîndire a comunității și o făcea, evident, cu conceptele tradiției savante. El a ajuns astfel să definească un discurs ritual" propriu acelei comunități, nu fără a se confrunta cu experiența altor cercetători, între care Mihai Pop, Romeo Guidieri, Magdalena Vulpe. Nu e o carte rezumabilă. Fiecare fapt, fiecare observație ar merita să fie amintite aici, fiindcă relevă mecanismul de funcționare a unei lumi în care supraviețuirile arhaice trebuie conjugate cu sincretismul curent.

Atenția autorului s-a îndreptat cu precădere spre ciclurile rituale, ca manifestări prin excelență repetitive. Cum se împacă însă vechile rituri și credințe încă în uz cu fenomenul modernizării tehnice ? Sînt oare „modernii și paseiștii" incompatibili ? Asemenea interogații abundă în volum, iar răspunsurile se întemeiază pe ideea că avem de-a face nu cu „supraviețuiri" anacronice, dar cu fenomene prezente și vitale, ceea ce le conferă o dimensiune ireductibilă. *Tradiție și*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

istorie se intitulează un întreg capitol despre „reproducția socială la țară", în care se arată că „discursul autohton nu aparține nici raționalității științifice, nici elaborării mitice a istoriei naționale" (p. 19). Conceptualul și sensibilul își dau în el mîna, gîndirea ritualistică înrudindu-se (după observația lui Nietzsche) cu expresiile poetice și muzicale din tragedia greacă. De unde și definirea ritului ca expresie originală a raportului între valorile transcendentale și reprezentările lor", între esență și fenomen (p. 25). „Nimic mai complex ca expresia gîndirii ritualistice", manifestarea cea mai totalizantă a gîndirii tradiționale, observă autorul, atent la evenimentele mai de seamă ale ritualizării (naștere, căsătorie, moarte), decisive în orice cultură. Istoria chiar e abordată în această perspectivă. Autorul constată opoziția dintre istoria autohtonă și istoria savantă nu doar în virtutea unor însușiri imanente, ci avînd în vedere încă acele procedee intelectuale distincte ce le conferă, fiecăruia, coerență și originalitate (p. 34). Rezerva față de interpretările cazualiste, reabilitarea noțiunii de tradiție, înțelegerea ordinii ritualului ca necesitate a unei voințe superioare, iată numai cîteva idei demne de reținut. Celelalte capitole, unele cu tentă accentuat metodologică, se referă la poezia populară din Maramureș, la poetica lui R. Jakobson și știința folclorului, la comunicare și discurs ritual, la ce spune ritul, recitativul matrimonial (masculin sau feminin), toate definind o cultură populară specifică, „un arhaism rural totodată viu și contemporan" (p. 119).

Paginile finale sînt o sinteză despre tradiție și modernitate sau permanența angoasei. În total, un exordiu menit a descifra și a pune în lumină o gîndire ritualistă încă actuală și vivace, a cărei înțelegere presupune nu doar o deplină stăpînire a mijloacelor de anchetă, dar și o certă afinitate electivă.

Al. Zub

Bibliografia românească modernă. 1831—1918, vol. II (D—K), prefață de GABRIEL ȘTREMPEL, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986, XXIV + 892 p.

La doi ani de la tomul precedent, colectivul de autori ai *Bibliografiei românești moderne* mai adaugă un segment la proiectata „carte a cărților" din epoca noastră modernă. Volumul II acoperă literele D—K, ajungînd astfel la mijlocul întregii lucrări, după cum ne previne G. Ștrempel, o lucrare ce își propune să reflecte în ordinea alfabetică a autorilor producția de carte românească dintre 1831 și 1918. Avem astfel la îndemînă încă aproape 15 000 titluri de cărți, suficiente totuși pentru a reflecta la însemnătatea acestei grandioase opere bibliografice. Este ceea ce își propune G. Ștrempel în *Prefața* volumului, convins că o bibliografie nu este — în ciuda tuturor aparențelor — o lucrare rece și seacă, mai ales pentru cine știe să tălmăcească informația ei globală. Ne întîlnim aici și cu unele dileme. Ele decurg îndeosebi din riscurile compulsării unei materii vaste. Nimic nu poate fi însă mai important decît rîvna de a duce la capăt o întreprindere atît de dificilă, capabilă să slujească de acum încolo drept călăuză bibliografică pentru generații întregi de specialiști. Ei i se vor mai aduce, desigur, în timp completări și îndreptări. Autorii, cei dintîi, sînt convinși de aceasta și orice spirit realist nu poate fi decît alături de ei. Dar a completa o asemenea lucrare nu înseamnă a-i diminua importanța. În definitiv, la *Bibliografia românească veche* din care primul tom a apărut la începutul veacului nostru, se aduc și astăzi completări, fără a scădea cu nimic valoarea de monument a acestei opere. Oricine cunoaște instrumentarul culturii noastre înțelege dificultățile efortului actual de evidență exhaustivă a cărții din epoca modernă. Cu atît mai importantă lucrarea în întregul ei și cu atît mai salutară apariția noului volum, un volum ce concentrează nume dintre cele mai ilustre ale culturii noastre (Eliade Rădulescu, Eminescu, Hasdeu, Iorga, Kogălniceanu ș.a.).

Nu putem mulțumi îndeajuns colectivului de autori (TAMARA TEODORESCU, RODICA FOCHI, FLORENȚA SĂDEANU, LIANA MICLESCU, LUCREȚIA ANGHELUȚĂ) și de coordonatori (GABRIEL ȘTREMPEL, coordonarea generală; NEONILA ONOFREI, VALERIA TRIFU, coordonare bibliografică și NICULAE GHERAN, coordonare redacțională) pentru noul volum pe care l-au oferit. De multă vreme, Biblioteca Academiei avea misiunea patriotică și culturală de a

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

continua programul bibliografic început de I. Bianu. Bibliografia de față constituie încă una din contribuțiile ei însemnate pe acest tărîm. E de dorit ca ea să se încheie cît mai curînd pentru a deschide calea altui proiect, nu mai puțin util: Bibliografia românească contemporană, acoperind perioada interbelică!

Ștefan Lemny

Condica lui Constantin Mavrocordat, vol. I, ediție de CORNELIU ISTRATI, Universitatea „Al. I. Cuza" Iași, 1985, LXXII + 321 p.

Introducerea și indicele cronologic — conținute de acest prim volum — constituie, firesc, doar începutul restituției, în cîteva viitoare volume, într-o nouă ediție — de această dată integrală — a unui izvor deosebit de important și absolut necesar pentru cunoașterea începuturilor epocii moderne în istoria noastră, pentru aprofundarea aspectelor legate de reformele înfăptuite în țările române la mijlocul secolului al XVIII-lea.

În *Introducerea* cuprinzătoare, care lămurește multe dintre „avatarurile" și „preistoria" editării importantului izvor documentar, pentru ca această nouă ediție să constituie un instrument de lucru științific, se prevede ca, la materialul din *Condică*, să fie adăugate, atunci cînd vor fi necesare, noi informații documentare și bibliografice. Prezumăm o ediție elaborată după toate normele științifice actuale, ale cărei următoare volume dorim să apară cît mai curînd.

Gabriel Bădărău

Izvoare de demografie istorică, vol. I, *Secolul al XVIII-lea, Transilvania*, ediție îngrijită de COSTIN FENEȘAN, București, 1986, 434 p. + 12 tabele statistice (Direcția Generală a Arhivelor Statului).

Volumul *Izvoare de demografie istorică*, publicat de Direcția Generală a Arhivelor Statului din R. S. România, este o realizare meritorie, prima de acest gen din istoriografia românească, care aduce un real serviciu cercetărilor nu numai în domeniul demografiei istorice, dar, în general, al istoriei social-economice a țării.

Tipărit sub îngrijirea lui Costin Feneșan, el cuprinde 29 de documente selectate privind populația Transilvaniei și anume: statistici cu caracter general de natură fiscală, confesională și militară și documente privind modul în care au fost efectuate înregistrările populației. Din mulțimea documentelor privind populația Transilvaniei din secolul XVIII s-a optat pentru acelea a căror date se referă la teritorii mai mari (comitate, scaune), renunțîndu-se în acest prim volum la publicarea altor categorii de izvoare demografice, ca registrele de stare civilă, urbariile și altele.

Delimitarea cronologică a documentelor și tabelelor reunite în volum (1703—1785) a fost determinată nu numai de faptul că ele se referă la unități teritorial-administrative mai întinse, dar și de bogăția izvoarelor. Avîndu-se în vedere importanța deosebită pentru istoria românilor din Transilvania a conscripțiilor confesionale din 1733, 1750, 1760—1762 și 1766, ele au fost republicate integral. De asemenea, la sfîrșitul volumului sînt anexate 12 tabele centralizatoare ale rezultatelor conscripțiilor efectuate în 1721—1723, 1767, 1776 și 1785.

Documentele provin, în cea mai mare parte, din Arhivele Statului Alba Iulia, Brașov și Tg. Mureș; textul lor este redat atît în limba originală (latină, germană sau maghiară) cît și în traducere românească, la tabelele statistice reproducîndu-se numai textul original. Fiecare document este însoțit de o scurtă notă explicativă în care se atrage atenția asupra unor detalii și particularități privind textul sau existența unor inadvertențe.

Pentru o mai justă apreciere a valorii informațiilor și o mai bună orientare a cercetătorilor, în primele pagini ale volumului sînt prezentate cîteva conside-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rații privind publicarea izvoarelor de demografie istorică a Transilvaniei în secolul XVIII, insistîndu-se mai ales asupra condițiilor în care s-au desfășurat acțiunile de înscriere a populației.

Izvoarele publicate în acest volum au un caracter complex, oferind informații bogate nu numai pentru viitoarele studii de demografie istorică dar și pentru cele de istorie agrară, socială și fiscală a Transilvaniei. Ele ilustrează odată mai mult că marea majoritate a populației Transilvaniei era românească, fapt subliniat de Costin Feneșan : „Analiza comparativă, complexă și obiectivă a izvoarelor de demografie istorică a Transilvaniei din veacul XVIII a demonstrat și va demonstra oricînd o realitate de netăgăduit. În tot cursul (secolului luminilor) țara românească din interiorul arcului carpatic a fost locuită în proporție de aproape două treimi de români, populația din vechime și din totdeauna a acestui pămînt. A ignora, din neștiință ori voit această realitate, argumentată cu prisosință prin studiile de specialitate, înseamnă de fapt a nega evidența adevărului istoric".

Acum cînd cercetările și preocupările în domeniul demografiei istorice sînt din ce în ce mai numeroase, publicarea unor astfel de izvoare este o necesitate și sperăm ca acestui prim volum să-i urmeze și altele, tipărite cu aceeași grijă, privind nu numai Transilvania dar și celelalte provincii ale țării.

Ecaterina Negruți

Izvoarele răscoalei lui Horea. Sub redacția Acad. Prof. ȘTEFAN PASCU, București, Ed. Academiei R.S.R. : Seria A. *Diplomataria*, vol. II, 1983, LXXIX + 337 p. ; III, 1984, XCIII + 606 p. ; IV, 1986, XCIX + 540 p. ; Seria B. *Izvoare narative*, vol. II, 1983, XIII + 472 p. ; III, 1984, XX + 450 p.

De la apariția primului volum (seria A. *Diplomataria*), *în 1982* [1], volumele de documente *Izvoarele răscoalei lui Horea* s-au succedat într-un ritm puțin obișnuit. În anul următor a mai apărut un volum (primul din seria B. *Izvoare narative)* [2] și, în continuare, alte cinci volume, dovedind că proiectele ambițioase pot să prindă viață atunci cînd ele sînt slujite cu exemplar devotament de cei care și le asumă. Oricine știe cîtă muncă și dăruire s-au investit în această monumentală operă, inițiată cu prilejul bicentenarului răscoalei lui Horea. Colectivul de editori ai volumelor la care ne referim [3], aflat sub conducerea acad. prof. Ștefan Pascu, merită de aceea toată prețuirea iar instituțiile ce au patronat opera (Academia de Științe Sociale și Politice, Institutul de Istorie și Filiala Arhivelor Statului din Cluj-Napoca), toată gratitudinea acelora ce vor folosi de acum înainte informațiile cuprinse în ea. Izvoarele din *Diplomataria* acoperă perioada octombrie—decembrie 1784 (vol. II), decembrie 1784—aprilie 1785 (vol. III), mai—decembrie 1785 (vol. IV). În *Fontes narrativae* sînt publicate izvoarele narative despre răscoală, de astă dată și cele în limba română, din perioada 1786—1860 (vol. II) precum și știrile apărute în presă sau în broșuri între 1784—1785 (vol. III). În total, aproape 2 500 pagini text, în care sînt valorificate 1 250 de documente interne, 464 de ecouri apărute în 28 de gazete europene, 19 lucrări de istoriografie și 6 broșuri din epocă despre marele eveniment ce a lăsat urme atît de adînci în istoria românilor. Rîvna de a oferi cercetătorilor un instrument de lucru cît mai temeinic caracterizează și aceste tomuri, fiecare deschis prin cîte un Cuvînt înainte

[1] Cf. recenzia semnată de prof. Gh. Platon, în *AIIAI*, XX, 1983, p. 461.

[2] Cf. nota noastră în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 622.

[3] AL. NEAMȚU (Seria A, vol. II—IV ; B, II), VOLKER WLLMANN (A, III—IV ; B, II—III), LELIA TAUBER (A, III—IV ; B, II), COSTIN FENEȘAN (A, II ; B, II), ION DORDEA (A, III—IV), N. EDROIU (B, II—III), LADISLAU GYÉMÁNT (B, II—III și colaborator la vol. din seria A, III—IV), CRISTINA FENEȘAN (A, II), ILEANA BOZAC (B, II), EVA SELECKÁ-MÁRZA (B, III). La alte volume au mai colaborat : Ion Bratu, Haralambie Chirică, Petru Iambor, Gernot Nussbächer, Delia Marga, Ileana Bozac, Lelia Täuber, Costin Feneșan, Pascal Teodor.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

din partea coordonatorului și de obișnuitele lămuriri introductive ale editorilor și însoțite de indici de nume. Ar fi de prisos să mai subliniem importanța acestor izvoare interne și externe, precizată de fiecare dată în partea introductivă a volumelor de către prof. Ștefan Pascu. Ele vor îngădui specialiștilor regîndirea marelui eveniment, iar ediția în sine va asigura perenitatea unui important tezaur arhivistic ce aduce mărturia luptei sociale și naționale a românilor. E cu atît mai firesc de aceea să așteptăm împlinirea cît mai grabnică a grandioasei serii de documente, una dintre cele mai temeinice colecții de izvoare apărute în ultimii ani ce merită cununa academică.

Ștefan Lemny

MUSTAFA A. MEHMED, *Documente turcești privind istoria României*, vol. III, *1791—1812*, București, Ed. Academiei R.S.R., 1986, XX + 396 p. (glosar + indice).

Apărut în cunoscuta, de acum, colecție de „Izvoare orientale privind istoria României" (VI), editată de Institutul de Studii Sud-Est Europene, sub egida Academiei de Științe Sociale și Politice, vol. III de *Documente turcești privind istoria României*, întocmit de cunoscutul turcolog Mustafa A. Mehmed (ca și celelalte două anterioare, apărute în 1976 și, respectiv, 1983) cuprinde un număr de 214 documente (de proveniență otomană sau românească, dar tot în limba turcă) dintre anii ce marchează încheierea păcii de la Șistov (4 august 1791) și a celei de la București (28 mai 1812). În covîrșitoare majoritate inedite, documentele din volumul de față se referă la o gamă variată de probleme — de ordin economic sau financiar, politic sau militar, diplomatic sau de altă natură etc. —, care contribuie la reconstituirea ansamblului raporturilor Moldovei și Țării Românești cu Poarta otomană, înțelegerea statutului lor politico-juridic original și, subsecvent, la luminarea altor aspecte cum ar fi : regimul comercial al supușilor otomani, dreptul de proprietate, de moștenire etc., care precizează, în cele din urmă, limitele suzeranității otomane sau, altfel spus, dimensiunile autonomiei celor două Principate Române.

Este drept, parțial, astfel de informații pot fi culese și din alte izvoare, totuși documentele turcești, inclusiv cele din volumul de față, își păstrează importanța lor, în primul rînd, prin faptul de a oglindi raporturile româno-turcești din *interiorul* lor. De un interes aparte sînt, desigur, cele referitoare la mersul tratativelor de pace ruso-turce, documente ce reprezintă, de fapt, procesele verbale ale convorbirilor — nu în totalitate — de la Giurgiu și de la București, toate propunerile și contrapropunerile părților, pînă la convenirea articolelor tratatului de pace din 1812.

Un binevenit *Glosar* și *Indice* de nume ne facilitează mult lucrul cu acest volum.

Cartea de izvoare otomane de față apropie, cu necesitate, clipa rescrierii multor pagini din istoria națională.

Gabriel Bădărău.

Documente privind istoria militară a poporului român. Ianuarie 1848 — decembrie 1856. Volum întocmit de Constantin Căzănișteanu (coordonator), Maria George, Dorina N. Rusu, București, Ed. Militară, 1986, 375 p.

O prefață, un rezumat al documentelor, 306 documente, un glosar și un indice (nume de persoane, locuri, materii etc.) alcătuiesc acest volum elaborat sub egida Centrului de studii și cercetări de istorie și teorie militară. Deși autorii nu dau explicații, bănuim că este vorba de un volum de documente parte a unei mai întinse culegeri. Documentele se referă la întregul teritoriu locuit de români și la evoluția armatei românești sub toate aspectele. Un interes aparte îl prezintă actele privitoare la rolul organizării și luptei militare în timpul revoluției din 1848—1849. Autorii sfîrșesc culegerea cu decembrie 1856 deoarece, spun ei, „abia

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

după 1857 [...], o dată cu intensificarea luptei poporului român pentru realizarea unirii Moldovei cu Muntenia [...] armata națională cunoaște începutul unei etape de modernizare profundă" (p. VIII). Selecția riguroasă este motivul lipsei unor documente revelatoare. Surprinzător este însă faptul că au fost omise cele două încercări de insurecție în Oltenia și Muntenia (toamna lui 1853 și primăvara lui 1854), de vreme ce autorii și-au fixat ca obiect *istoria militară a poporului român* și nu numai istoria armatei constituite.

L. Boicu

IOAN B. MUREȘIANU, *Cartea veche bisericească din Banat*, Timișoara, Ed. Mitropoliei Banatului, 1985, 326 p.

Studiile despre cartea noastră veche au proliferat în ultimul sfert de secol, pornind fie de la reinventarierea fondurilor de patrimoniu, fie pur și simplu de la nevoia unei cunoașteri mai adînci a culturii românești. Avem acum la îndemînă un substanțial volum referitor la cartea veche din Banat, studiu întreprins de un cărturar cu frumoase state de serviciu în istoria culturii bănățene. O prefață scrisă de dr. Nicolae Corneanu îl recomandă călduros, raportîndu-l la un întreg program de valorificare a patrimoniului respectiv și subliniind totodată însemnătatea istorico-culturală a știrilor recuperate pe această cale. O situare încă mai strînsă a noului demers în cadrul literaturii de specialitate schițează Dan Simonescu într-un scurt *Argument*, unde pune în lumină valoarea deosebită a lucrării, aportul ei la bibliografia de specialitate. Unele titluri se arată a fi noi față de fondurile cunoscute, altele aduc completări acolo unde n-au existat decît exemplare defectuoase. În mod special remarcă valoarea prefeței lui Ioan Piuariu Molnar la colecția de Mineie de la Buda (1804—1805), prefață reprodusă acum întîia dată și însemnările marginale cu conținut istoric ; social, cultural, „toate cu valoare de document, întregite cu prețioase știri economice, despre crize, calamități naturale, cu întîmplări ce au impresionat, nelipsind nici mărunțele bucurii, numeroasele necazuri și nici o seamă de vești, nu lipsite de semnificație" (p. 9). Lucrarea însăși e precedată de *cîteva lămuriri* ale autorului, în care se relevă funcția socială a cărții, ca factor de cunoaștere și comunicare. Istoria unității românești, realizată mai întîi pe tărîm spiritual, n-ar putea fi imaginată fără cercetarea difuziunii cărților, fiindcă ele au contribuit la crearea unui climat de comunitate spirituală, culturală și de conștiință.

Însemnările de pe ele, „adevărate pagini de cronică", despre aprecierea lui N. Iorga, dezvăluie o întreagă viață, cu detalii imposibil de aflat în alte surse. Autorul a avut răbdarea să cerceteze pe îndelete cărțile vechi românești din Banat, din care 1933 existente în fondul Arhiepiscopiei Timișoarei și Caransebeșului, provenind de la 211 biserici, iar 104 în alte biblioteci. Materia ca atare a fost dispusă în trei părți : una se ocupă de circulația cărții în zonă, mesajul ei național, colportori, cumpărători etc., cu întregiri aduse la *bibliografia românească veche*. Partea a doua cuprinde referiri la însemnările manuscrise și la interesul lor istorico-cultural. Primează știrile istorice, mărturii incontestabile de conștiință a unității de neam, după care vin momente din trecutul bisericii, al școlii și al vieții unor comunități. Separat au fost înmănunchiate însemnările protopopului Nicolae Stoica de Hațeg, care pe alocuri au aspect de veritabilă cronică. Un rezumat în limbi străine încheie prețiosul volum. Ilustrații adecvate îi sporesc valoarea. Este nu numai un mod de a fixa bunuri de patrimoniu, ci și o invitație la cercetarea lor mai din aproape.

Al. Zub

Cartea românească veche în bibliotecile documentare ale Arhivelor Statului. Catalog, București, 1985, 368 p. (Direcția Generală a Arhivelor Statului).

Încă un catalog de carte românească veche vine să îmbogățească instrumentarul de lucru al istoricului. Întocmit după toate regulile acestui gen de lucrări

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de Elena Dima, Gh. Buluță, Simona Ceaușu (responsabil de carte : Gabriela Mărășoiu), catalogul prezintă fondul de la Arhivele Statului. Un *Cuvînt înainte* scris de Dan Simonescu subliniază importanța volumului. De reținut, prezentarea a două cărți necunoscute *Bibliografiei românești vechi* și contribuțiile privind descrierea altor cărți. *Introducerea* întregește interpretarea ocazionată de un asemenea volum. Ea schițează și istoricul bibliotecii de la Arhivele Statului (înființată în 1862), atrăgînd atenția asupra acelora care au îmbogățit fondul de rarități : G. Dem. Pețacov, Gr. N. Manu, B. P. Hasdeu ș.a.

Catalogul prezintă 393 de titluri între 1561 (cînd a apărut *Evangheliarul* lui Coresi, cea mai veche carte de fondul bibliotecii și singura, de altfel, din secolul XVI) și 1830, însoțite de obișnuitele precizări bibliografice și de însemnările ce s-au făcut pe marginea lor. Direcția Generală a Arhivelor Statului, sub auspiciile căreia a apărut lucrarea, a făcut astfel un bun serviciu de ordin cultural, înlesnind cunoașterea fondului bibliofil al patrimoniului nostru. Însemnările constituie apoi și un prețios izvor documentar. Reținem, între altele, versurile manuscrise de pe Noul Testament de la Bălgrad (p. 24) ; *ex-libris*-ul ducelui de Kent (1733) și al lui Thomas Philip, conte de Grey, pe *Istoria Imperiului Otoman* de Dimitrie Cantemir (Londra, 1734—1735) ș.a. În bogata informație ce ni se înfățișează ar trebui adăugate la p. 55 (unde se descrie Actul sinodic din 1752) sugestiile mai recente care văd în el un act aprocrif.

Ștefan Lemny

FLORIAN DUDAȘ, *Manuscrisele românești din bisericile Bihorului. Începuturile scrisului românesc în Țara Crișurilor*, I, Oradea, 1985, 272 p.+75 fig.

Impus atenției specialiștilor și publicului larg mai ales prin lucrările *Cartea veche românească în Bihor*, Oradea, 1977 ; *Vechile tipărituri românești din bisericile Bihorului*, Oradea, 1979 ; *Cazania lui Varlaam în vestul Transilvaniei*, Timișoara, 1980 ; *Cazania lui Varlaam în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1983, muzeograful orădean Florian Dudaș valorifică, de data aceasta, tezaurul de manuscrise românești conservat în diferite biblioteci parohiale din Bihor, oferindu-ne o primă parte din rezultatele investigațiilor sale.

Volumul I din actuala cercetare, *Manuscrise românești din bisericile Bihorului*, subintitulat *Începuturile scrisului românesc în Țara Crișurilor* și cu un *Cuvînt înainte* de Dr. Vasile Coman, Episcopul Oradiei, a fost structurat de autor în 4 secțiuni : I) *Urme vechi de cultură românească în Țara Crișurilor* (p. 11—32) ; II) *Copiști și manuscrise românești în Bihor în evul mediu* (p. 33—166) ; III) *Locul și rolul copiștilor din Bihor și al manuscriselor lor în cultura românească din Transilvania* (p. 167—224) ; IV) *Tabloul general al copiștilor și manuscriselor lor din Țara Crișurilor* (p. 225—255).

„Prezentăm în cadrul volumului de față activitatea copiștilor «cărturari» români din Bihor, în primul rînd manuscrisele simbolizînd rodul străduinței lor. Le-am readus în conștiința contemporană fără multe comentarii, cu respectul și încrederea ce se cuvin cuvîntului scris, așa cum a fost cuvîntul întotdeauna — simplu și demn întru adevăr și credință — reliefînd (deodată cu lăsămîntul, pomenirea și voia «autorilor» lor) simțirea și felul în care un popor, chiar asuprit și iobăgit, ținut în întuneric, a știut să prețuiască lumina cărții și să dea dovadă de dragoste nețărmurită față de Patria românească, să apere, deopotrivă, precum însemnele holdelor, pădurilor și munților, însemnele vetrelor și altarelor, ale ființei și limbii lor". Pornind de la această justificare a lui Florian Dudaș, inclusă în *Argument* (p. 8), înțelegem nu numai metoda de lucru ci și scopul propus, vis-à-vis de cercetarea întreprinsă.

Dacă secțiunea I a lucrării jalonează coordonatele culturii românești vechi în Țara Crișurilor, prin secțiunea a II-a autorul intră de fapt în miezul problemelor culturale și politice ridicate de copiști și de manuscrisele românești redactate de ei în Bihorul medieval sau care au circulat în acest spațiu geografic (secolele XVI—XVIII). Este secțiunea care oferă lectorului satisfacții intelectuale deosebite și date interesante, multe inedite despre manuscrisele românești din

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Bihor și despre cei care le-au copiat. Să recunoaștem efortul lui Florian Dudaș de-a integra suita copiștilor din părțile Bihorului și manuscrisele lor în spațiul cultural românesc din Transilvania secolelor XVI—XVIII.

Impresionează, în aceeași ordine de idei, *Tabloul general al copiștilor și manuscriselor românești din Bihor*, în care autorul cuprinde la LXXI manuscrise tot atîția copiști, începînd cu acel copist anonim căruia îi datorăm un miscelaneu în a doua jumătate a secolului al XVI-lea și sfîrșind cu dascălul Dimitrie Blaga din Remetea, care a copiat *Esopia* (1797—1798). Stadiul actual al investigațiilor i-au permis autorului să menționeze 230 de manuscrise copiate în diferite medii cărturărești din Bihor, piese documentare care ilustrează în mod convingător cultura românească veche de aici.

Utila cercetare a lui Florian Dudaș, care beneficiază de *Bibliografie (selectivă)* (p. 257—261), *Indice de nume și locuri* (p. 263—272) și de un set de 75 *Ilustrații*, ne determină să așteptăm cu interes și volumul II al lucrării.

Iacob Mârza

G. I. IONNESCU-GION, *Portrete și evocări istorice*, ediție îngrijită, prefață, note, glosar și bibliografie de VISTIAN GOIA, București, Ed. „Minerva", 1986, XXXIV+406 p.

Publicist și istoric, G. I. Ionnescu-Gion a fost o figură pitorească în peisajul intelectual al celei de a doua jumătăți a veacului XIX, situat deopotrivă în tradiția școlii hasdeiene și odobesciene. A studiat la Paris și Bruxelles de unde s-a întors cu doctoratul în litere și filosofie; a colaborat la *Telegraful, Binele public* și a fost redactor la *Românul*, apoi la *Revista nouă*. Simpatia reciprocă dintre el și Iulia Hasdeu l-a apropiat și mai mult de marele savant, trăind apoi drama pierderii aceleia care trebuia să-i devină soție. În anii suferinței sale au apărut și cele mai bune lucrări, interesante nu mai puțin din perspectivă istoriografică: *Din istoria fanarioților* (1891), *Portrete istorice* (1894) și *Istoria Bucureștilor* (1899).

Readucerea în circuitul cultural a unor pagini, fie și selective, din scrierile amintite era de mult necesară. În această privință, colecția menită să publice „scriitori de mîna a doua" s-a dovedit încă odată folositoare. Grație ei, avem acum ediția de față, îngrijită de Vistian Goia care a mai dat o bună monografie despre V. A. Urechia. Ediția este deschisă de un bun studiu introductiv ce fixează personalitatea autorului, cu precizări interesante și despre preocupările sale referitoare la secolul XVIII. Aflăm de aici că interesul lui G. I. Ionescu-Gion își are originea în îndemnul dat de Al. Odobescu, cel care l-a făcut să înlăture teoria „epocii de neagră adormire a fanarioților".

Selecția propriu-zisă de texte pune în evidență talentul istoric și literar al autorului. Istoricul ar fi dorit, desigur, mai mult decît atît. Este însă soarta ediților selective să nu răspundă în întregime nevoii specialiștilor. Acestora, editorul le oferă în schimb o bibliografie, cuprinzînd scrierile lui G. I. Ionescu Gion și alte referințe critice. Ea sporește valoarea de instrument a ediției de față ce contribuie la redescoperirea unui cărturar de seamă, important și pentru evoluția istoriografiei românești.

Ștefan Lemny

TITU MAIORESCU, *Jurnal și epistolar*, VI, ediție îngrijită de GEORGETA RĂDULESCU-DULGHERU și DOMNICA FILIMON, București, Ed. „Minerva", 1986, 649 p.

Printre inițiativele de prestigiu ale editurii Minerva (seria „Memorialistică") se remarcă și publicarea jurnalului maiorescian, care se află deja la volumul al VI-lea. Așa cum se știe, prezenta ediție este alcătuită pe baza *Însemnărilor zilnice* (titlu atribuit de I. Al. Rădulescu-Pogoneanu, primul editor) și a *Epistolariumului* care completează și chiar suplinește lipsurile din jurnalul propriu-zis.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Volumul de față cuprinde corespondența criticului pe o perioadă de trei ani și jumătate (8/20 noiembrie—17 aprilie 1870), adică una din etapele cele mai importante din viața sa: activitatea la *Junimea*, începutul ostilităților cu „școala lui Bărnuțiu" și „Fracțiunea liberă și independentă", alegerea ca membru al Societății academice din București (viitoarea Academie Română) și demisia sa din acest for în urma conflictului cu adepții etimologismului, primele simptome ale surdității, destituirea din învățământul superior, intrarea în politică și avocatură etc. Ceea ce devine îngrijorător — fapt deja semnalat și totuși cu circumstanțe atenuante — este încetineala cu care se succed volumele, din 1975 și pînă acum apărînd doar șase tomuri, pentru intervalul 1855—1870. Oricum, efortul celor două editoare, Georgeta Rădulescu-Dulgheru și Domnica Filimon, este cît se poate de remarcabil atît prin aspectul rigorii filologice, cît și al aparatului critic.

Lucian Nastasă

Veac vechi, veac nou. Grigore V. Maniu în publicistică. Corespondență. Memorial de familie, selecție, prezentare și aparat critic de ȘTEFAN I. NICULESCU, prefață de VALERIU RÂPEANU, București, Ed. „Eminescu", 1985, 440 p.

Cu neobosita sa vervă de a depista și pune în valoare opere și autori ce păreau uitați, Valeriu Râpeanu patronează și de data aceasta un excelent volum de publicistică și corespondență aparținînd lui Grigore V. Maniu. Personalitate binecunoscută a mișcării socialiste de la sfîrșitul secolului trecut, atent observator al realităților sociale din țară și un adept al regenerării intelectuale, ca etapă premergătoare celei naționale, Gr. V. Maniu ni se dezvăluie — prin intermediul cărții de față — în ipostaze multiple: de la luptătorul pe baricade și pînă la capul de familie. Sînt incluse în volum articole „ca și inedite" din *Telegraful* (1882—1883), *Dacia viitoare* (1883), *Drepturile omului* (1885), *Românul* (1888), *Lupta* (1888), *Dreptul* (1894), *Convorbiri literare* (1888), precum și o serie de scrisori, primite sau expediate, aparținînd lui Al. Roman, A. Bârseanu, C. Mille, J. Bohl, Al. G. Djuvara, N. Mandrea ș.a., alături de cele familiare. Totul a fost selectat și prezentat cu un excelent aparat critic de Ștefan I. Niculescu. Volumul merită deci toată atenția, cu atît mai mult cu cît reprezintă veriga de legătură dintre alți doi reprezentanți ai acestei ilustre familii, Vasile Maniu și Adrian Maniu.

Lucian Nastasă

G. CĂLINESCU, *Aproape de Elada. Repere pentru o posibilă axiologie*, Selecție și comentarii de GEO ȘERBAN, București, 1985, 256 p. (Colecția „Capricorn").

Sub titlul *Aproape de Elada*, al doilea supliment al „Revistei de istorie și teorie literară" cuprinde opt conferințe călinesciene, precum și o serie de însemnări, conspecte, fișe literare adunate sub genericul „Din carnete". Cu toate că deja doi din recenzenții volumului au considerat „nu prea justificată" opțiunea lui Geo Șerban pentru acest titlu (Al. Piru, în „Flacăra", XXXV, 1986, 31, p. 11 și G. Gălin, în „Ateneu", XXIII, 1986, 7, p. 7), este cazul să remarcăm faptul că alegerea nu trebuie raportată la acea „axiologie" călinesciană ce-și are fundamentul, îndeobște admis, în contactele cu literatura și arta italiană, ci în convingerea lui Călinescu — afirmată încă din mai 1938 în cadrul unei ședințe a „Noii junimi" — că „venise vremea ca cultura română să pornească de-a dreptul de la modelul grec", în sensul apariției unei epoci clasice românești, deprovincializate și sub forma oblăduirii de către „ordinea stabilă a statului". De altfel, sintagma din finalul *Sensului clasicismului* nu este fără acoperire, iar ideile cuprinse în majoritatea conferințelor incluse în volumul de față dovedește cu prisosință afirmația călinesciană. Dacă Italia era „în ordinea spiritului întîia mea

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

țară", împlinirea nu putea veni decît prin contactul cu vechea civilizație elină, față de care G. Călinescu a dovedit un atașament deosebit, obsedant chiar. Revirimentul de după 1944 trebuie totuși subliniat, modelul clasic grec de a concepe statul și cultura apărînd cît se poate de evident.

Parcurgînd paginile volumului, găsim conferințe de mare vigoare, caracteristic călinesciene prin gest, cutezanță și abundență de idei: *Oratoria și celebritatea, Prietenele noastre cărțile, Discriminații, Civilizație și cultură, Universitate-universalitate* ș.a.

În ceea ce privește „laboratorul de creație" al eminentului critic, *Carnetele*, de fapt fișele, însemnările, conspectele, dezvăluie înălțimile intelectuale abordate de Călinescu. În acest context, inițiativa lui G. Șerban se dovedește benefică. Este cît se poate de greu să reconstituim — dar și cît de util! — sfera lecturilor călinesciene. Remarcăm totuși, după această operație, interesul sporit pentru filosofia istoriei, Călinescu mergînd la surse și gînditori de primă mărime, ca Dilthey, Rickert sau Simmel. Ce dovedesc aceste însemnări? Foarte mult, dacă ne gîndim la perioada cînd au fost făcute, perioadă în care ideile lui Călinescu din *Istoria ca știință inefabilă*, de exemplu, erau socotite, de un oarecare purtător de cuvînt al noii direcții în estetica literară, drept o „manifestare a uneia dintre cele mai înapoiate gîndiri". Este, deci, suficient să răsfoim paginile din *Carnete* pentru a înțelege culmile culturale spre care se îndrepta criticul român.

În final, cartea este o excelentă reușită, meritul revenind lui Geo Șerban, care a selectat și comentat cu competență textele incluse în volumul de față.

Lucian Nastasă

Istoria militară a poporului român, București, Ed. Militară, vol. I. *Din cele mai vechi timpuri pînă în secolul al XIV-lea*, 1984, 436 p.; vol. II. *Epoca de glorie a oastei celei mari. A doua jumătate a secolului al XIV-lea — prima jumătate a secolului al XVI-lea*[1], 1986, 638 p.

Apariția primelor două volume de sinteză *Istoria militară a poporului român* în urma unui rodnic efort științific și redacțional din partea comisiei de coordonare și a colectivului de autori trebuie apreciată ca o contribuție de seamă la nobila tradiție istoriografică românească de cultivare a spiritului național, iar ca act editorial reliefează dimensiunile și gradul de cultură și civilizație a poporului român.

Volumul I tratează istoria militară începînd din cele mai vechi timpuri și pînă la constituirea statelor feudale românești. Demersurile arheologice au jalonat punctele de plecare în dezvoltarea artei militare pe teritoriul de azi al patriei (cap. I—II). Tratarea istoriei militare a geto-dacilor, fără a aduce puncte de vedere noi, face o prezentare concentrată a problemei, de la afirmarea geto-dacilor *în istoria militară a lumii antice (cap. III), apoi rezistența geto-dacă în fața expan*siunii macedonene (cap. IV) și geto-dacii în perioada invaziilor celților, sciților și bastarnilor (cap. V) la formarea statului dac centralizat și independent (cap. VI). De asemenea o atenție deosebită a fost acordată războaielor dacо-romane, trans-

[1] Comisia de coordonare a volumelor: Constantin Olteanu, Ilie Ceaușescu, Vasile Milea, Ștefan Ștefănescu, Constantin Antip, Mircea Mușat, Gheorghe Tudor, Al. Gh. Savu, Florian Tuca, Mihail Ionescu. Autorii volumelor I: Ion Barnes, Vasile Boroneant, Hadrian Daicoviciu, Petre Diaconu, Mircea Dogaru, Catrinel Domanеantu, Radu Harhoiu, Sergiu A. Iosipescu, Floricel Marinescu, Dardu Nicolaescu-Plopșor, Radu Popa, Al. Gh. Savu, Florian Tuca, Gheorghe Tudor, Cristian M. Vlădescu, Alexandru Vulpe, Radu Vulpe, Mihail Zahariade; II: Gheorghe Cantacuzino, Dan Capatina, Paul Cernavodeanu, Nicolae Constantinescu, Ion Cupșa, Alexandru V. Dita, Mircea Dogaru, Nicolae Edroiu, Alexandru Gonța, Ștefan S. Gorovei, Sergiu A. Iosipescu, Carol König, Mihai Maxim, Camil Mureșan, Constantin Rezachevici, Gheorghe Romanescu, Nicolae Stoicescu, Leon Șimanschi, Gheorghe Tudor.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

formării Daciei în provincie romană și conviețuirii celor două popoare, etapă fundamentală în procesul etnogenezei românești (cap. VII—IX). Se apreciază că, în noile condiții create după retragerea stăpînirii romane la sudul Dunării, un factor de prim ordin în conservarea ființei poporului nostru l-au constituit diversele forme de rezistență împotriva migratorilor, îndeosebi lupta cu arma în mînă (cap. X). În ultimele două capitole se evocă lupta formațiunilor politice românești pentru apărarea autonomiei lor în secolele VIII—XIII, apoi momentul de afirmare distinctă pe plan politic, a poporului român în împrejurările în care în regiunile carpato-dunărene luau ființă statele feudale românești de sine stătătoare (cap. XI—XII). Se subliniază că existența unui pluralism statal în evul mediu nu a împiedicat, dimpotrivă, a făcut mai pregnantă unitatea economică, etnică, lingvistică și de tradiție istorică a românilor.

Volumul II tratează evoluția fenomenului militar pe teritoriul românesc din a doua jumătate a secolului XIV — prima jumătate a secolului XVI. Se subliniază că în ciuda pluralismului statal de tip medieval și accentuării dominației otomane, eforturile militare comune ale celor trei țări române au permis acestora să-și păstreze entitățile politice și administrative într-o perioadă în care pe întinsul continentului european, îndeosebi în Peninsula Balcanică, s-au produs modificări de frontiere și lichidarea unor state (Grecia, Serbia, Bulgaria, Ungaria). Se subliniază astfel dimensiunea europeană a politicii militare românești în vremea lui Mircea cel Bătrîn și Alexandru cel Bun (cap. IV), locul și rolul frontului românesc antiotoman în secolul al XV-lea în raporturile militare ale lumii creștine cu Imperiul Otoman (cap. V—VII). Un loc important este rezervat domniei lui Petru Rareș, „promotor al luptei pentru apărarea libertății, integrității teritoriale și realizarea unității statale românești" (cap. VIII). Sînt puse în evidență „aspecte militare ale mișcărilor sociale românești din secolul al XIV-lea pînă în prima jumătate a secolului al XVI-lea" (cap. IX), pentru ca în capitolul următor să fie subliniate dimensiunile și rezultatele celor două secole de efort militar românesc. Gîndirea și arta militară românească și factorul militar și societatea românească în secolele XIV—XVI sînt tratate în ultimele două capitole.

Ilustrația bogată și adecvată din ambele volume probează vastitatea materialului informativ investigat și interpretat.

Viorel M. Butnariu

Transilvania în istoria și conștiința românilor. Sub redacția și coordonarea: C. GH. MARINESCU, Iași, 1985, 309 p. (Institutul de Medicină și Farmacie).

Printre manifestările care au avut loc în centrul universitar Iași cu ocazia aniversării a 65 de ani de la unirea Transilvaniei cu România și 125 de ani de la Unirea Principatelor se remarcă și cea organizată de Cabinetul pedagogic al Institutului de Medicină și Farmacie. Sesiunea a reunit specialiști din București, Cluj-Napoca, Suceava, Sibiu și din orașul gazdă. Comunicările prezentate în cadrul sesiunii au fost reunite într-un volum cu titlul de mai sus.

Studiile și articolele au fost dispuse în trei capitole, corespunzătoare problemelor și epocilor la care se referă.

Primul capitol *Unirea Transilvaniei cu țara în conștiința și lupta poporului român*, cel mai cuprinzător (21 de studii) prin temele prezentate, relevă, unitatea deplină a poporului român, angajarea sa generală în lupta pentru unitate și libertate. În funcție de tematica lor, studiile cuprinse în acest capitol sînt grupate în trei secțiuni. Din prima fac parte studiile: *Transilvania în istoria poporului român. Repere geografice și social-politice* (Gh. Platon); *Premisele Marii Uniri. Rolul reformelor lui Cuza în consolidarea României moderne* (N. Adăniloaie); *Apelul la Unirea din 1859 — argument în realizarea Marii Uniri* (Ion Agrigoroaiei), din care se desprind date noi privind raportul dintre cele două mari evenimente. Credem că în acest grupaj ar fi trebuit să intre și studiul *Colaborarea românilor din Bucovina și Transilvania în timpul revoluției de la 1848* (M. Iacobescu). Al doilea grupaj de studii este rezervat activității și rolului unor personalități ale vieții politice și spirituale care au militat în scris sau prin luptă directă pentru

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

unirea deplină. Date deosebit de interesante sînt oferite în studiile : *V. A. Urechia și unirea național-statală a românilor* (C. Gh. Marinescu) ; *Nicolae Titulescu și Transilvania* (Gh. Buzatu) ; *Nicolae Filipescu — luptător pentru înfăptuirea idealului național* (Gh. I. Florescu) ; *Reflexe transilvane în activitatea lui Barbu Delavrancea* (Mihai Vătavu) ; *Vasile Goldiș luptător pentru Unirea Transilvaniei cu România* (Ioan Pogana) ; *Lupta românilor pentru Unirea Transilvaniei cu România reflectată în Raportul Traian Vuia din 9 aprilie 1919* (D. Șandru, I. Saizu). Prin conținutul problematic se impun atenției cititorului și studiile : *Îndemnurile trecutului național în lupta pentru unitate statală* (V. Cristian) ; *Ieșii în lupta pentru Unirea Transilvaniei cu România* (Ioan Căpreanu) ; *Transilvania în cadrul României întregite* (Ioan Agrigoroaiei) ; *Poziții privind conștiința de sine a poporului român — Prima jumătate a secolului al XX-lea* (Elena Puha). Primul capitol se încheie cu studiul, *Unirea românilor în conștiința mișcării muncitorești, revoluționare și democratice, a Partidului Comunist Român* (Ioan Gh. Ioniță). Studiile menționate pun în lumină cu noi date forța ideii unității care a cuprins toate clasele sociale, mai ales cele progresiste și democratice, și personalități ale vieții spirituale și politice din România.

Capitolul al doilea, intitulat, semnificativ, *Unirea Transilvaniei cu România în conștiința opiniei publice internaționale*, reunește trei studii : *Oameni de litere francezi solidari cu lupta românilor pentru Unirea Transilvaniei cu Țara* (Carmen Dinescu) ; *Solidaritatea opiniei publice franceze cu mișcarea memorandistă a românilor (1883—1900)* (C. Gh. Marinescu) și *Opinia publică internațională în sprijinul luptei românilor pentru Unirea Transilvaniei cu Țara (1914—1920)* (C. Gh. Marinescu). Bazîndu-se pe date mai puțin cunoscute, autorii pun în lumină alte luări de poziții, pe plan internațional, față de eforturile românilor și dorința lor de a trăi în cadrul unui stat național liber.

Ultimul capitol, *Evocări*, este consacrat memoriei și locului deținut, în acest front general, de către cunoscutul militant Onisifor Ghibu. În cele trei studii (*Unele din ideile și preocupările istoriografice ale lui Onisifor Ghibu* de V. Curticăpeanu ; *Onisifor Ghibu și problema națională* de Francisc Păcurariu și *Concepțiile democratice ale lui Onisifor Ghibu* de Vasile Ciobanu) sînt aduse noi date despre activitatea și opera militantului, fiindu-i mai bine, fixat locul în lupta națională.

Deși s-ar părea, prin titlu, că nu are nimic comun cu tema tratată, studiul, *Inaugurarea monumentului lui G. Coșbuc (10 august 1944)* (Gabriel Țepelea), care încheie volumul, reține atenția pentru că aduce în circuitul istoriografic date despre lupta dusă de poporul român pentru reîntregirea trupului țării, ciuntit prin odiosul Dictat de la Viena din anul 1940.

Bazate pe documente de arhivă și informații din presa vremii, studiile cuprinse în volum aduc noi puncte de vedere privind legitimitatea luptei și aspirațiilor poporului român pentru realizarea untății statale depline.

Prin modul cum a fost conceput, prin problemele la care se referă, prin datele noi și interpretările pertinente, volumul *Transilvania în istoria și conștiința românilor* se recomandă ca o contribuție meritorie și este un ghid de reală utilitate pentru toți cercetătorii și iubitorii acestei epopei a istoriei noastre naționale.

Elena Filimon

Transilvania în istoria poporului român, fascicula a V-a din seria *Dezbateri istoriografice*. Coordonatori : V. Cristian, I. Agrigoroaiei, M. Cojocaru. Text dactilografiat de Paula Bejenaru, Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 1986, 53 p. xerografiate.

Cu cîțiva ani în urmă conducerea și colectivul Facultății de istorie-filosofie a Universității ieșene au avut inițiativa de a organiza, periodic, o serie de dezbateri istoriografice consacrate atît problemelor fundamentale ale istoriei în sine (concepută ca *durată* și, în același timp, ca *știință*), cît și marilor teme ale trecutului românesc.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Pe lîngă raţiunea de ordin strict ştiinţific care determină demersul (aprofundarea, din unghiuri de vedere cît mai diverse a problemelor majore de specialitate), acesta mai fusese motivat, atunci, şi de preocuparea de a înlesni schimbul de opinii între membrii colectivului şi, pe de altă parte, de a crea un cadru participativ mai amplu, în măsură a-i integra şi pe cei din afara Facultăţii.

Deosebit de încurajatoare, rezultatele iniţiale au justificat menţinerea şi chiar lărgirea opţiunii în direcţia tipăririi, la scurt timp după fiecare dezbatere, a unei dări de seamă cu intervenţiile tuturor participanţilor.

Avînd ca temă problema pe cît de importantă, pe atît de actuală, a locului şi rolului Transilvaniei în istoria poporului român, aceea la care ne referim aici rezumă o pasionantă şi interesantă discuţie, pe parcursul căreia sînt evocate, succesiv, temeiurile geografice ale unităţii tuturor teritoriilor româneşti (conf. dr. V. Cristian), dovezile continuităţii neîntrerupte de locuire autohtonă în spaţiul intracarpatic şi elementele de legătură, care au imprimat evoluţiei românilor în Evul Mediu un evident caracter unitar (conf. dr. I. Toderaşcu, conf. dr. V. Neamţu), importanţa Transilvaniei în geneza naţiunii şi a conştiinţei naţionale româneşti (prof. dr. Gh. Platon), lupta românilor ardeleni pentru unitate şi libertate în timpul revoluţiei de la 1848 şi, mai ales, în perioada extrem de critică de după instaurarea regimului dualist (conf. dr. V. Russu), în fine, noua situaţie politică a acestui străvechi teritoriu românesc după Marea Unire din 1918 (conf. dr. I. Agrigoroaiei).

Fără a omite particularităţile care, deşi i-au marcat evoluţia, nu i-au alterat, cîtuşi de puţin, provinciei, legăturile cu Ţara, finalul dezbaterii — întregit de intervenţia lector. dr. Gh. Tanasă referitoare la modalităţile de perfecţionare a lecţiilor de istorie privitoare la Transilvania — subliniază, încă o dată, aspectul netăgăduit unitar al evoluţiei româneşti de-a lungul timpului şi, în egală măsură, necesitatea unei perspective globale, integratoare, a fenomenelor şi proceselor care au caracterizat-o.

Alexandru-Florin Platon

MARIANO BAFFI, *La Romania alla ricerca di Roma*, Roma, Ed. Negard, 1984, 275 p.

Volumul reuneşte o serie de studii relative la România şi mai ales la relaţiile ei cu Italia şi cultura acesteia. Ele vor să fie, declară autorul în prefaţă, o mărturie de dragoste pentru o ţară de care îl leagă amintiri scumpe de tinereţe. Ordinea expunerii îmbină oarecum principiul tematic cu cel cronologic, ideea fundamentală fiind aceea a unei prezenţe latine permanente, de-a lungul secolelor, în spaţiul carpato-dunărean. Enigmă şi miracol? Enigma a fost dezlegată; miracolul rămîne; miracolul unei dăinuiri romanice în limbă şi cultură, cu toate vicisitudinile prin care a trecut poporul român, vicisitudini evocate chiar în primul text, *grosso modo*, pentru a fi reluate mai analitic în altele. *Dacia preromană şi România protocreştină* e titlul unei interesante cercetări întemeiate mai ales pe mărturiile lui Ovidiu O alta, pe cît de informată pe atît de caldă, urmăreşte prezenţe româneşti la Roma de-a lungul timpului. Să mai citîm cîteva titluri semnificative pentru structura tematică a cărţii: *Roma şi Italia în poezia românească; Umaniştii italieni şi latinitatea românilor; Visul unui poet: frămîntata viaţă a lui Petru Cercel; Un colaborator român al lui Luigi Ferdinando Marsigli: stolnicul Constantin Cantacuzino; Eugeniu de Savoia şi cetatea din Alba Iulia; Influenţa gîndirii lui Vico în filosofia română modernă; Giacomo Leopardi şi latinitatea românilor; Roma 1876 în amintirile unui student român*, Artemie Anderco; *Diplomaţia piemonteză şi Unirea Principatelor Dunărene; Duiliu Zamfirescu şi Roma; Figuri şi opere din literatura italiană văzute de N. Iorga; Benedetto Croce şi cultura română; Poetul român Alexandru Macedonski şi Italia; G. Coşbuc, traducător al lui Dante; Opera lui Giovanni Verga în judecata criticii româneşti; Octavian Goga; Poezia lui Lucian Blaga, Lucian Blaga şi Italia; G. Călinescu şi literatura italiană; Un „Decameron" român: „Hanul Ancuţei"; Dunărea: un fluviu în istorie; Ultima zonă de latinitate spre Răsărit; Basarabia; Transilvania, leagăn şi bastion al latinităţii în Europa orientală; Szekely, secui ori Siculi?* Scrise cu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

știință și sensibilitate, cu interes egal pentru istorie și cultură, textele cuprinse în volum sprijină apartenența noastră la civilizația Apusului și constituie o pledoarie în deplină cunoștință de cauză pentru dialogul româno-italian. Fost membru al misiunii culturale italiene în România (1938—1942), Mariano Baffi a rămas atașat rosturilor ei cele mai durabile.

Al. Zub

NICOLAE CORNEANU, *Studii patristice. Aspecte din vechea literatură creștină*. Timișoara, Ed. Mirtropoliei Banatului, 1984, 295 p.

Interesul marcat pentru originile și emergența culturii noastre a făcut să prolifereze în ultimii ani studiile privitoare la patristică, domeniu acum repus în chestiune de cercetători cu formații diferite. După dr. I. G. Coman *(Scriitori bisericești din epoca strămână*, 1979), dr. Nestor Vornicescu *(Scrieri patristice în Biserica Ortodoxă Română pînă în sec. XVII : izvoare, traduceri, circulație*, 1983 ; *Primele scrieri patristice în literatura noastră, sec. IV—XVI*, 1984), Octavian Nestor *(Între Antichitate și Renaștere*, antologie, 2 vol., 1984, dr. Nicolae Corneanu subscrie un mănunchi de *Studii patristice* (1984), ocupîndu-se de unele aspecte din vechea literatură creștină, convins, ca și V. V. Bîcikov, că un bun gospodar al valorilor umanității nu poate ignora acest mare capitol. „Ca români, explică autorul, am avea motive suplimentare de natură să justifice necesitatea familiarizării cu scriitorii patristici, dat fiind că operele lor, tălmăcite încă din bună vreme, reprezintă unul din capitolele esențiale ale vechii noastre literaturi". Căci, „printre autorii patristici se găsesc și cîțiva strămâni, destul de vitregiți pînă acum" (p. 15) și totuși destul de semnificativi pentru fizionomia spirituală a poporului nostru. Cu această convingere, autorul a strîns în volum o serie de studii mai vechi pe teme desprinse din scrierile patristice. Sînt doar o mică parte din strădaniile depuse pe acest tărîm. Ele au fost distribuite, după natura lor, în cîteva diviziuni semnificative : *Sfinții Părinți ai Bisericii și literatura patristică ; Scriitori patristici și gîndirea antică ; Pagini de aghiologie patristică ; Predicatori din epoca patristică ; Din lirica patristică ; Interpretări din scrierile patristice*. Istoricul va fi sensibil mai cu seamă la textele de erudiție filologică, precum acela despre onomastica patristică în limba română (p. 25—29) sau cel despre metoda de lucru a scriitorilor respectivi (p. 41—49). Nu mai puțin interes prezintă însă raportarea acestora la filosofia antică. Un studiu încă util, deși scris cu aproape două decenii în urmă, privește viața și opera episcopului Bretanion al Tomisului, ca și acela, mai recent, despre *Împăratul Traian și Sfîntul Traian*, scris pentru a disocia cele două efigii, sfîntul omonim fiind trăitor în Macedonia (sec. V). Figuri de predicatori din aceeași epocă se înșiruie apoi : Ipolit, Augustin, Petru Hrisologul ș.a. Prețioase, iarăși, paginile despre episcopul și misionarul Ulfila, celebrul traducător al Bibliei, ca și cele despre normele de conduită sistematizate într-o veche scriere patristică, norme din care se pot degaja trăsăturile unui tip de umanitate.

Al. Zub

NESTOR VORNICESCU, *Un filosof strămân de la Histria dobrogeană, Aethicus Histricus, autorul unei cosmografii și al unui alfabet (sec. IV—V)*. Craiova, Ed. Mitropoliei Olteniei, 1986, 84 p+8 pt.

După *Scrieri patristice în Biserica Ortodoxă Română pînă în sec. XVII : izvoare, traduceri, circulație* (1983 ; ed. nouă 1984), care a reaprins un timp disputa în jurul protocronismului, dr. Nestor Vornicescu revine asupra temei cu o nouă contribuție, menită aceasta să dea contur figurii unui „filosof strămân", Aethicus Histricus, dovadă că marea problematică în care și-a plasat eforturile în ultimii ani nu și-a epuizat încă resursele. Ce se știe despre Aethicus Histricus ? Că era de neam ales („nobile prosapia parentum"), s-a născut în Histria, pe la jumătatea secolului IV, așadar destul de curînd după retragerea aureliană, în plină epocă

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a „enigmei" că a studiat în cetatea natală, dar poate și în alte locuri, căci era un distins erudit, că s-a ocupat o vreme cu negoțul de aur și pietre scumpe, cutreierînd multe ținuturi europene și extra-europene, pînă în Scandinavia spre nord, pînă la Babilonia și Canaan în Asia, apoi și în Egiptul african. A cutreierat Arabia și Mesopotamia, aventurîndu-se pînă la izvoarele Gangelui și pînă în Ceylon, iar la Atena a purtat discuții îndelungi cu filosofii. Explorator, îl interesau mai ales neamurile din afara culturii greco-romane, preocupat de viața oamenilor, de obiceiuri, de limbă, de avuții etc. Curiozitate de „etnolog", s-ar spune, iar rezultatele observațiilor sale se reflectă într-o cosmografie unde se găsesc multe date noi în raport cu alte lucrări. Opera e scrisă în latină și a circulat în multe copii, din care astăzi se mai cunosc vreo 40, cea mai veche fiind din secolul VIII. Celelalte scrieri s-au pierdut. Cosmografia lui Aethicus prezintă un interes aparte pentru cultura noastră, fiind vorba de o scriere aparținînd stratului străvechi, din epoca etnogenezei, scriere de amplă difuziune ce indică, desigur, o certă prezență în cultura romanității răsăritene. „În cîteva locuri din *Cosmografie* — ni se spune — filosoful a consemnat lucruri enigmatice, folosind literele alfabetelor ebraic, grecesc și latin, așezînd la mijloc litere ale alfabetului propriu, cunoscut astăzi în lume sub titlul de *Alfabetul Aethicus*, alfabet cu litere și denumiri proprii". Autoru. presupune că acest alfabet conținea „și elemente locale din cultura geto-dacică", fiind alcătuit chiar în epoca romanizării spațiului carpato-pontic. Textul latin al cosmografiei (versiune abreviată din secolul VIII) se reproduce fragmentar în anexă, împreună cu opt planșe înfățișînd Histria și imagini din antichitatea respectivă, legate de învățătură, călătorii, scris, inclusiv alfabetul Aethicus publicat de A. D'Avezac la Paris în 1852 și readus în actualitatea științifică de autor. Cercetările lui H. Wuttke (1853) relative la originea filosofului-explorator se reiau astfel din perspectiva culturii noastre străvechi, patrimoniu din care „prin autor, loc de redactare, apariție și răspîndire, prin limba latină în care a fost scrisă, opera lui Aethicus Histricus face parte" (p. 14), alcătuind încă o dovadă irecuzabilă a romanizării Daciei Pontice și un îndemn tacit la aprofundarea studiului de față.

Al. Zub

NICOLAE STOICESCU, *Age-old Factors of Romanian Unity*, București, Ed. Academiei R.S.R., 1986, 224 p.

Ultima carte (cronologic vorbind) a lui Nicolae Stoicescu, *Tradiții seculare ale unității românești*, a apărut la Editura Academiei R.S.R. și într-o traducere în limba engleză. Astfel, în colecția *Bibliotheca Historica Romaniae* se continuă acțiunea de prezentare în limbi străine a unor valoroase cărți de istorie românească, colecția ajungînd, cu această apariție, la volumul cu numărul 69.

Revăzînd, cu această ocazie, mai vechea carte a lui Nicolae Stoicescu, *Unitatea românilor în Evul Mediu*, am constatat aceeași structură a cărții, împărțirea pe capitole, precum și titlurile acestora, fiind aproape identice. Conținutul nu s-a îmbogățit prea mult. Apare atunci firească îndoiala privind necesitatea acestei „noi ediții" în limba română.

Evident însă că traducerea în limba engleză era mai mult decît necesară, întrucît, pe această cale, cititorul străin va putea să cunoască mai bine punctele de vedere românești în anumite probleme ale istoriei ce au profunde implicații politice. Este însă regretabil faptul că volumul a apărut în condiții grafice de natură să-i diminueze hotărîtor competitivitatea.

Trecînd însă peste aceste neajunsuri să vedem ce poate afla cititorul străin (căruia, cu deosebire, îi este adresată cartea). Autorul pare să nu fi uitat nici un argument capabil să-i întărească expunerea. Începînd cu unitatea geografică, cu cea economică, dezbătînd unitatea vieții social-politice, continuînd cu unitatea lingvistică, culturală și religioasă, neuitînd să sublinieze importanța mișcărilor de populație și pe cea a terminologiei, încheind cu dezvoltarea conștiinței naționale, Nicolae Stoicescu oferă o carte solidă, bine documentată, deși poate cam prea tributară principiului „cărțile ce se fac din cărți".

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

După cum mărturisește singur în finalul cărții, autorul a dorit să arate „rădăcinile unității poporului român". Sperăm că cititorii străini ai acestei cărți le vor cunoaște, într-un viitor nu prea îndepărtat. Pentru aceasta însă este nevoie ca această operațiune pe care o face colecția *Bibliotheca Historica Romaniae* să fie continuată, amplificată, și să nu rămînă singulară.

Marius Cristian

VASILE DRĂGUȚ, *Un ansamblu de sculptură decorativă din epoca lui Alexandru cel Bun*, în „Arta", XXXIII, nr. 7/1986, 22 p.

La mănăstirea Bistrița (Neamț), întîmplător, cu prilejul înlocuirii pardoselii bisericii, s-a descoperit că o parte din vechile lespezi erau decorate pe fața ascunsă cu reliefuri plate, reprezentînd vîrtejuri labirintice, rețele vegetale sau fragmente din cadre „de îndepărtată inspirație antică". Plecînd de la constatarea că, din punct de vedere stilistic, acest repertoriu ornamental nu are „nimic de a face cu epoca domniei lui Alexandru Lăpușneanu", cînd biserica a fost reclădită, sau, în genere, cu secolul XVI, autorul apreciază că este vorba despre „piese de sculptură de expresie bizantină", cu termene de comparație pe o largă arie, de pe coasta Dalmației pînă în Caucaz. Ele ar fi provenit, mai întîi, de la niște parapete de *templon*, element separator al naosului de altor, a cărui existență la noi putea fi bănuită din pricina prezenței broderiilor de tip *dveră*, pe care el le încadra. Cum, însă, cantitatea de lespezi decorate găsită la Bistrița depășește necesarul pentru realizarea unui templon monumental, autorul presupune că restul materialului luat în discuție provine de la „un sintron prevăzut în centru cu un jilț avînd valoare de catedrală arhierească". Oricum, conchide Vasile Drăguț, „pietrele de la Bistrița-Neamț atestă fără echivoc prezența unor ansambluri de sculptură decorativă de expresie bizantină în Moldova anilor lui Alexandru cel Bun".

Patru fotografii alb-negru ilustrează articolul.

Ștefan Andreescu

D. PRODAN, *Iobăgia în Transilvania în sec. XVII*, vol. I, *Supușii*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986, 582 p.

Opera istorică prodaniană s-a întregit cu o nouă contribuție de excepție, consacrată iobăgiei din Transilvania în secolul XVII. Demersul științific era, firește, necesar și previzibil. Arhitectura edificiului impunea coloana de susținere a suprastructurii, procesualitatea secolului XVIII, pe temeliile solide oferite de reconstituirea originilor aceleiași instituții, după cum autorul însuși observă: „*Lucrarea de față continuă Iobăgia în Transilvania în sec. al XVI-lea*, apărută în 1967" (p. V).

În acest fel, „deturnarea de optică, de la individual la colectiv, de la ins la masă, de la spiritual la material, pe planul valorilor istorice", pe care acad. David Prodan o preconiza încă din 1948, obține, pentru Transilvania, cea mai deplină confirmare. Exclusă, atît în stadiul medieval, cît și în cel modern, de la istoria evenimențială și frustată, în cazul Transilvaniei, de o expresie nobiliară proprie, țărănimea își dovedește totuși aportul ei fundamental la realizarea progresului uman, constituind obiectivul major al exploatării senioriale sau publice. O istorie covîrșitoare, dar anonimă, o istorie lipsită de spectacular, dar impresionantă în tăcerea ei — iată ceea ce se desprinde din fiecare filă a lucrării lui David Prodan.

Cu recunoscuta-i modestie, autorul atrage de la bun început atenția „asupra caracterului lucrării": „Ea nu e o lucrare de lectură, e o lucrare de documentare, o lucrare de referință. Prin firea lucrurilor, o lucrare condamnată la „factologie", subliniind însă, în continuare, că „Nicicînd nu va putea fi cunoscută însă iobăgia în realitatea ei fără această cufundare în noianul faptelor concrete, fără această

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„deficiență" (p. V). Și într-adevăr, cum s-ar fi putut ajunge la constatarea unei înmulțiri a populației cu „mult sub nivelul posibil indicat de legile de creștere ale demografiei" (p. 84), cu „scăderi", uneori „catastrofale", dar și cu refaceri sau dezvoltări normale, fără prezentarea *Efectiv*-ului *uman* al domeniilor senioriale, pe baza urbariilor păstrate, la care procedează, cu minuția-i cunoscută, David Prodan în primul capitol al lucrării ? *Structura socială a supușilor* — analizată în cadrul aceluiași capitol, își dezvăluie, la rîndul ei consistența, înfățișînd „un întreg aparat gospodăresc, administrativ, meșteșugăresc, deservind complexitatea de acum a economiei senioriale (p. 125).

Ca și precedenta investigație de aceeași natură, apelul la surse, multe din ele inedite sau puse în valoare tot de către autor, este revelatoriu. *Sarcinile senioriale :* censul, daturile, dijmele și slujbele (cap. II) ; *Monopolurile senioriale :* morăritul, crîșmăritul, măcelăritul și vămuitul (cap. III) ; *Regimul apelor — pădurilor,* afectînd pescuitul, vînatul și pășunatul (cap. IV), apar astfel, toate, disociate și recompuse în varietatea formelor și proporțiilor lor de manifestare printr-o extraordinară bogăție informativă, de la documentul izolat la urbarii și legiuiri. Treptat, tabloul sarcinilor iobagiale se completează și se amplifică, urmărindu-se, în aceeași manieră, *potențialul economic al supusului* (cap. V), *Judecarea iobagului* (cap. VI), *Șerbia* (cap. VII), *Sarcinile publice ale supusului :* darea, sarcinile militare, cărăușia etc. (cap. VIII), pentru ca, spre final, o retrospectivă să fie consacrată și obligațiilor țăranilor *în părțile tributare turcilor* (cap. IX).

În încheiere, o *Scurtă privire generală* (cap. X), oferă academicianului David Prodan prilejul bilanțului, o chintesență de observații esențiale, definind lapidar și sugestiv, istoria unei „structuri mult mai complicată decît am putea bănui din noțiunea generică de iobăgime" (p. 572), precum și „viața iobagului", care „trebuia să se macine implacabil între cele două pietre" : stăpînul și statul, aflați mereu în concurență pentru a-și însuși munca și rezultatele acesteia.

Așadar, o construcție pe cît de firească, pe atît de convingătoare, care, după apariția celui de al doilea volum, tratînd despre *Stăpîni* și *Economia domenială*, va putea fi considerată, împreună cu cea închinată secolului XVI, un adevărat monoment al trecutului țărănimii ardelene.

Leon Șimanschi

ȘTEFAN LEMNY, *Originea și cristalizarea ideii de patrie în cultura română*, București, Ed. „Minerva", 1986, 235 p.

Titlul lucrării și punctele liminare între care și-a încadrat demersul (sfîrșitul secolului XVIII — 1848) creează impresia că Ștefan Lemny a limitat voit înțelesul de *cultură română*, considerînd-o doar ca *parte intelectuală a civilizației* (Cf. Andrei Pippidi, *Identitate națională și culturală. Cîteva probleme de metodă în legătură cu locul românilor în istorie*, în *RdI* 38, nr. 12, 1985, p. 1191), lăsînd la o parte toate celelalte componente care alcătuiesc specificul etnic, devenit, apoi, național. Evitînd locurile comune, cercetate, el urmărește evoluția ideii, de la *manifestarea* sa în formă latentă, pînă la *proclamarea* deschisă, în secolul XVIII, cînd ideea a început să dobîndească rosturi ideologice bine definite, exprimînd o *forma mentis* a conștiinței românești, alimentînd o solidaritate de tip nou în raport cu solidaritățile tradiționale.

După propria sa mărturisire, autorul și-a propus o sistematică analiză a ideii de patrie în cîteva momente și forme ale dezvoltării sale, stăruind asupra planului doctrinar, teoretic și mai puțin asupra celuilalt, mult mai complex, al sentimentelor care exprimă patriotismul ca acțiune, inseparabil asociat de „istoria totală" a societății (p. 116). Succesiunea capitolelor marchează limpede intențiile autorului, în timp ce conținutul ni-l dezvăluie pe exegetul familiarizat, care-și întemeiază demersul nu pe raportarea la frecvența obsedantă cu care ideea de patrie apare în terminologia epocii, ci pe reliefarea locului și a sensului său în atmosfera mentală a timpului, a convergenței sale cu direcțiile generale de gîndire (p. 11).

La capătul analizei, imaginile rămîn bine conturate. Raportarea la problematica similară, europeană, dezvăluie adevărul că spațiul românesc s-a inte-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

grat emulației spirituale de pe continent, a dialogat cu alte culturi, exprimîndu-și specificul propriei sale evoluții *(Orizont european)*. Avînd origini adînci în gîndirea oamenilor, *patriotismul* a parcurs o evoluție în acord cu dezvoltarea societății. A doua jumătate a secolului XVIII și prima parte a celui următor au înregistrat, în acest sens, mutații însemnate *(De la patriotismul medieval la patriotismul modern)*. Urmărind maniera în care s-a realizat *cristalizarea noului ideal patriotic* — în intervalul de timp de la sfîrșitul secolului XVII pînă la jumătatea secolului XIX —, autorului i se pare mai important (preferința reliefează orizontul general al demersului) să stabilească liniile de legătură între evoluția societății și mutațiile ce caracterizează gîndirea politică, cultura și idealul patriotic (p. 49). Imaginea transformării se desprinde din ambele sensuri ; intensitatea și formele de manifestare însă comportă particularități, asupra cărora și-a pus pecetea atît specificul intern, cît și contextul politic internațional (p. 49).

Enunțul teoretic, judecata de valoare, verificabile prin sondajele continui întreprinse în realitățile sociale, printr-un discret și pertinent dialog, mențin demersul pe coordonatele impuse, sporindu-i credibilitatea și valoarea *(Patriotism și societate, Patria în prefețele cărților românești. Repere privind evoluția termenului, Manifestări ale ideii de patrie la români în secolul al XVIII-lea)*. Departe de a fi o simplă inovație în limbaj, ideea s-a născut din realitățile vii ale societății românești, din frămîntările ei spirituale, concentrate, tot mai mult, în jurul nevoii de mobilizare și activizare a energiilor (p. 93. *Direcții noi privind conceptualizarea idealului patriotic)*.

Pînă în secolul XIX, cînd ideea de patrie devine o obsesie a ideologiei naționale, constată Șt. Lemny, evoluția idealului s-a consumat lent, nespectacular, fără modificarea substanțială a locului în ierarhia de valori a vremii (p. 108). În primele decenii ale secolului XIX însă, ideea de patrie se dovedește o realitate nu numai în limbajul epocii, ci și în conștiința ei, sporindu-și capacitatea de a impune un nou model de coeziune spirituală, la nivelul întregii societăți (p. 107). Ajuns la acest punct, autorul simte din nou nevoia unei exemplificări capabile să exprime triumful ideii moderne de patrie în planul gîndirii românești. Capitolul V *(Contribuția culturii la difuziunea ideii de patrie)* este consacrat acestui obiectiv, urmărind formele de manifestare ale ideii în *manualele de educație patriotică*, în *periodice*, în *instituțiile de cultură* —. În concepția generației de la 1848, alimentată de această dinamică efervescentă, slujirea idealului patriotic trebuia să devină și a devenit un crez unificator *(Patria în gîndirea generației de la 1848)*.

Urmărită în contextul transformărilor din societatea românească, evoluția ideii de patrie se identifică, în bună măsură, cu evoluția conștiinței naționale, reprezentînd o valoare restructurantă a conștiinței colective, menită să dezvolte sentimentul angajării obștești și al idealului unic (p. 201).

Studiul nu aduce în discuție fapte sau fenomene noi. Nouă este maniera de investigație, subtilitatea cu care este abordată complexa problematică a epocii. Observațiile sînt convingătoare, ele justifică sau întăresc constatări mai vechi, fiind însă făcute cu alte mijloace, în altă perspectivă. Prin aceste calități, cărora li se adaugă o formă aleasă și o deplină unitate a ansamblului, lucrarea lui Ștefan Lemny reprezintă o noutate, pentru că, prin metodologie și viziune, se înscrie pe linia cercetării totale, pe care generația noastră tînără s-a angajat nu numai cu fermitate, ci și cu inteligență și responsabilitate.

Gh. Platon

La culture roumaine à l'époque des Lumières, II. Coordination : ROMUL MUNTEANU, Bucarest, Ed. „Univers", 1985, 235 p.

După exemplul volumului anterior[1], cel de față reunește alte studii privind iluminismul românesc. Textele au intrat mai de mult în circuitul științific, unele fiind cunoscute și sub forma unor versiuni în limbi străine. Ideea de a le reuni

[1] Cf. *AIIAI*, XXI, 1984, p. 637.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

într-un volum compact în limba franceză este însă binevenită fiindcă îngăduie cunoașterea pe această cale peste hotare a istoriografiei românești dedicate Luminilor. Studiile din volum sînt datorate unor specialiști afirmați de multă vreme în acest domeniu : Adrian Marion *(Lumières roumains idées sur le théâtre, poésie et la littérature)*, Radu Toma *(Țiganiada : le mode d'emploi)*; Ion Lungu *(Les Lumières en Transylvanie et la joséphisme)*; Pompiliu Teodor *(L'esprit de la révolution démocratique. J.-P. Brissot et la révolte de Horea)*; Romul Munteanu *(Les idées pédagogiques de l'école transylvaine)*; Avram Andea *(La culture roumaine et la philosophie kantienne des Lumières au Romantisme)*; I. C. Chițimia *(La fortune initiale de Voltaire en Roumanie et dans l'Europe du Sud-Est)*; Ioana Em. Petrescu *(Héroique et aventureux chez L'Arioste et Buda-Deleanu* și, de aceeași, *Budai-Deleanu și Casti)*; Mircea Popa *(L'image de Napoléon en Transylvanie à l'époque des Lumières)*; Crișu Dascălu *(Iorgovici et Condillac)*; Dumitru Ghișe *(Învățătura firească... par Gh. Șincai, un remarquable document des Lumières roumaines)*; Doina Bogdan-Dascălu *(Paul Iorgovici et Ion Heliade Rădulescu)*.

Fără a oferi așadar noutăți în exegeza iluminismului românesc, volumul se dovedește util prin reunirea studiilor menționate, unele risipite în reviste de specialitate. Să sperăm că volumul a avut peste hotare (unde a fost destinat cu deosebire) o difuzare mai generoasă decît în librăriile din țară. S-ar impune și continuarea seriei la care s-ar mai putea adăuga numeroase contribuții de seamă.

Ștefan Lemny

SERAFIM DUICU, *Pe urmele lui Samuil Micu-Clain*, București, Ed. „Sport-Turism", 1986, 342 p.

După o „călătorie" anterioară *Pe urmele lui Gheorghe Șincai*, autorul s-a simțit suficient de inițiat în profilul colecției pentru a porni „din nou la drum". De această dată el refface destinul lui Samuil Micu, celălalt corifeu de seamă din pleiada cărturarilor Școlii ardelene. Motivele invocate pentru justificarea demersului sînt întemeiate : lipsa unei monografii despre viața și opera lui Samuil Micu ; nevoia de a readuce în actualitate profilul unui distins cărturar din zorile epocii moderne. În intenția autorului, cartea este de fapt o „călătorie" pe drumurile formației intelectuale și morale a învățatului transilvănean, cu scopul de a stîrni interesul cititorului tînăr (cf. *Cuvînt de început*, p. 8—9). Ne aflăm așadar în fața unei lucrări de popularizare a unei „cărți făcute din alte cărți". Pentru a o scrie autorul pare a se fi inițiat în mod special în istoria personajului aflat în atenție. Procedeul e discutabil, fiind pîndit de dilentantism într-un moment în care cercetarea trecutului nostru reclamă un plus de rigoare, valabil și în lucrările „de popularizare". Față de scrierea anterioară *(Pe urmele lui Gheorghe Șincai)*[1] autorul este de astă dată mai prudent în analiza pe care o propune. Totuși, exagerările nu lipsesc, trădînd competența îndoielnică în domeniul istoriei. Faptul se vede chiar în judecarea locului lui S. Micu în evoluția istoriografiei românești, cînd se afirmă că el „este întîiul care a săvîrșit saltul de la cronicarii de chilie mănăstirească la istoricul modern" (p. 320). Nu se neagă astfel, fără nici un temei o întreagă direcție modernizatoare în istoriografia noastră de la cronicarii veacului XVII și pînă la D. Cantemir ? Ar fi suficient ca autorul să revadă scrierile citate și în bibliografia lucrării sale pentru a înțelege că toți aceia care au zăbovit asupra lui Samuil Micu i-au surprins mult mai limpede importanța incontestabilă în dezvoltarea modernă a istoriografiei românești, stabilind însă corelațiile corecte cu predecesorii și urmașii săi în acest domeniu.

Desigur, în linii generale, autorul a oferit cititorului numeroase informații, în măsură să dea imaginea cuprinzătoare a vieții și operei lui S. Micu, cartea mai dispunînd, în final, de o bibliografie selectivă și un indice de nume.

[1] Cf. recenzia noastră în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 570—572.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

E momentul să ne întrebăm însă, din nou, dacă concesia prea mare făcută de editură nevoii de popularizare nu este în detrimentul intereselor noastre culturale sau, cel puțin, dacă aceasta nu implică și alte răspunderi din partea acelora care le slujesc.

Ștefan Lemny

NICOLAE BOCȘAN, *Contribuții la istoria iluminismului românesc*, Timișoara, Ed. „Facla", 1986, 428 p.

La curent cu ofertele noi ale istoriografiei, atent mai ales la modelul oferit de Pierre Chaunu în analiza globală a iluminismului european, Nicolae Bocșan subscrie o temeinică monografie a spațiului bănățean la cumpăna veacurilor XVIII—XIX. Cartea sa oferă un bun exemplu de cercetare totală, atentă la toate nivelurile societății pentru a situa astfel iluminismul în adevăratul său context istoric. Faptul se înțelege din structura cercetării de față, având ca punct de plecare studiul cadrului de viață *(Așezările și oamenii; Habitatul)*, străbătînd apoi sistematic componentele societății (clase sociale, instituții, cultura ș.a.) și ajungînd în final la ultimele implicații ale iluminismului în direcția dezvoltării naționale (cap. *Iluminismul și națiunea)*. În centrul atenției se află, desigur, *Cultura și societatea*, prin elementele ce au exprimat programul iluminist al vremii din variate unghiuri ale interesului: *Cultura tradițională; Cartea; Manuscrisele; Generațiile Luminilor; Organizarea Luminilor. Tendințe de instituționalizare a culturii; Interferențe europene (orizontul livresc al generațiilor iluministe); Temele Luminilor; Luminarea. Raționalism și laicizare; Modelul uman; Educație-panpedagogism; Sociabilitatea între pragmatismul reformismului și modelul ideal; Iluminismul politic; Istoria și istorismul; Cultivarea limbii; Iluminismul și literatura.*

Autorul care a stăruit și în alte rînduri asupra spațiului bănățean propune astfel atenției un generos evantai tematic, în măsură să explice în mod mai plauzibil sensul iluminismului în viața societății, dimensiunea sa istorică. Aplicată unui spațiu restrîns geografic, analiza se constituie astfel într-o solidă contribuție la înțelegerea întregului iluminism românesc, acceptîndu-se ca însușire „unitatea în diversitate". De la atare concept, adesea afirmat pornește și autorul, precizînd că „în acest spațiu restrîns geografic, cu o evoluție convergentă ansamblului civilizației românești, marcată însă și de fenomene specifice, dialogul cultură-societate a avut o considerabilă amplitudine, mișcarea culturală a beneficiat de o largă bază socială, difuzarea Luminilor pe verticală s-a efectuat cu o remarcabilă forță de pătrundere. S-a cristalizat astfel un fenomen cultural de expresie românească ce tinde să sintetizeze într-un model național o experiență europeană" (p. 6).

Atent la nuanțele fenomenului în discuție, autorul a evitat exagerările. Ele ar fi putut deriva din analiza iluminismului doar la nivelul elitar și cultural, făcîndu-se abstracție de dezvoltarea societății românești din această zonă pînă la sfîrșitul veacului XVIII. Din aceste rațiuni, demersul lui N. Bocșan a urmărit mișcarea iluministă în raport cu realitățile istorice, economice, politice și culturale, „descifrîndu-i receptarea sau respingerea, plierea la diferite niveluri, în ultimă instanță, efectele ei asupra omului și a societății" (p. 15). Alte precizări completează ideea pe parcursul lucrării. Nu ar putea rămîne neobservată în acest sens corelația stabilită de autor între situația demografică și aspectele mentale ale epocii, așa cum ea poate fi stabilită pe baza unui eșantion revelator, acela oferit de comuna Boldur, ce indică o creștere naturală lentă, nu lipsită de oscilații, indicînd precaritatea condiției umane în această perioadă. Triumful vieții asupra morții este însă fragil, inegal sau de scurtă durată. Prelungirea vieții rămîne o mare problemă a veacului" (p. 41). În raport cu asemenea dimensiuni ale existenței, lumea românească din Banat a parcurs mutații însemnate. Să mai reținem, între altele, intrarea în arena istoriei a nobilimii macedo-române, ridicată din rîndul bogatei negustorimi care, alături de cler, a constituit elita românească în curs de menifestare. Cnezii și ofițerii de graniță au reprezentat alte elemente însemnate ale unui tablou social în conti-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nuă stratificare, cu urmări și în direcția afirmării intelectualității. Pe aceste realități s-a manifestat apoi politica școlară a Vienei, avînd ca țel formarea de cetățeni luminați, devotați programului oficial al Curții. Imaginea e completată de circulația cărții și a manuscriselor. Pe acest fundal se înțelege mai clar și „organizarea Luminilor" din Banat într-o evoluție ce a angajat cîteva generații de la M. Roșu, N. Stoica de Hațeg, D. Eustatievici la Paul Iorgovici, D. Țichindeal, C. Diaconovici Loga ș.a. pînă la Damaschin Bojincă, Eftimie Murgu, Al. Gavra, exponenții, în aceeași vreme, ai romantismului. Autorul sugerează „strategia" Luminării. „Demersul teoretic întreprins sub semnul idealului Luminării — precizează el — este însoțit de un remarcabil efort pentru organizarea și instituționalizarea culturii în spirit modern (...) cu o vădită tentă națională, angajînd discursul teoretic pe un traiect vertical în dialogul cu societatea românească". (p. 182). Manifestele programatice și inițiativele culturale de la finele veacului XVIII îi susțin ideea, dovedind tentativa de intensificare a dialogului cultură-societate. Anatomia iluminismului din zona bănățeană permite apoi delimitarea conținutului său ca acțiune culturală modernă și atitudine mentală, fie că e vorba de sursele sale livrești, sugerînd modele, de temele sale definitorii pe care autorul le descifrează din scrierile românești ale vremii.

Aplicată și sistematică, cartea lui Nicolae Bocșan oferă o contribuție solidă la istoria iluminismului românesc, una ce se adaugă la șirul însemnat de contribuții în acest domeniu ale școlii istorice clujene.

Ștefan Lemny

LADISLAU GYÉMÁNT, *Mișcarea națională a românilor din Transilvania între anii 1790 și 1848*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986, 514 p. (482 text+rezumate în limbile engleză și germană, indice).

Alegîndu-și tema și realizîndu-și lucrarea, L. Gyémánt nu s-a arătat intimidat de prestigiul celor două mari lucrări anterioare, care au analizat fenomenul național românesc din cuprinsul arcului carpatic și au impulsionat atît de mult cercetările. (D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum* și Lucian Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, 1966).

Pornind de la constatările formulate de celebrii săi antecesori, sprijinindu-se pe ele, a încercat și a reușit, deplin, să demonstreze că perioada istorică cuprinsă între *Supplex* și revoluția din 1848, lipsită de desfășurările largi, spectaculare, ale secolului XVIII, este la fel de bogată sub raportul realizărilor de substanță, reprezentînd epoca istorică în care s-a definit națiunea, s-a cristalizat conștiința națională, s-au format solidaritățile noi, moderne. Analiza în adîncime a fenomenului național, cu metodologia *istoriei totale*, dezvăluie dinamismul unei societăți aflată în plină prefacere, în care problematica secolelor luminilor și naționalităților se intersectează, fiind receptată și reliefată diferit și contradictoriu.

Nu știi ce să apreciezi mai mult în demersul lui L. Gyémánt : rigoarea analizei, extinsă asupra întregului ansamblu de probleme, soliditatea construcției, sprijinită pe o serioasă bază documentară, logica și cursivitatea expunerii, acuratețea acesteia. Cartea nu reprezintă ceea ce se cheamă, curent, o reluare, o aprofundare a tematicii prin lărgirea documentării, a istoriei unei perioade ce nu și-a aflat, încă, studiul monografic. Reconstituirea evenimentelor, generalitatea participării și a reacției mișcării naționale românești îl ajută pe autor să formuleze observații importante cu privire la stările de spirit, la modificările survenite în mentalitatea și în actele de conștiință ale oamenilor.

În prima secțiune, *Mișcarea politică* este urmărită în continuitatea și diversitatea aspectelor sale, în cadrul instituțional în care s-a desfășurat, în timp ce în cea de a doua este reliefată *Baza socială* a mișcării. Forțele și domeniile de manifestare ale mișcării naționale își dobîndesc consistența și greutatea lor specifică în viața politică doar prin angrenarea treptată în susținerea lor a tuturor categoriilor sociale din Transilvania. În cea de a treia secțiune a lucrării sînt scoase în relief *Efectele* mișcării asupra politicii stărilor privilegiate și a forurilor oficiale, marcîndu-se, totodată și *progresele* mișcării naționale românești

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

înregistrate în pragul revoluției de la 1848 (laicizarea, înlăturarea diferențelor confesionale, consolidarea temeiurilor ideologice și pluralizarea mijloacelor de acțiune, lărgirea conceptului de națiune și valoarea general-românească a luptei naționale desfășurate în Transilvania).

Este, aceasta, o construcție realizată într-o viziune nouă, modernă, în care mișcrea politică este urmărită în dezvoltarea sa pe orizontala națională și pe verticala socială, în cadrul larg al transformărilor înnoitoare ale unei societăți în cuprinsul căreia se definea și se afirma, particularizîndu-se, națiunea română. Analizată în această perspectivă, lupta națională din Transilvania, în perioada cuprinsă între datele menționate, ne apare densă în evenimente și semnificații, dominată de deteriorarea vechilor structuri economice, sociale și politice, care prevestește și pregătește explozia revoluționară de la 1848 (p. 455).

Importanța și rezultatele luptei naționale a românilor, desfășurată sub formă petiționară pînă la 1848, trebuie căutate, remarcă autorul, în încheierea studiului său, nu atît „în realizările concrete dobîndite, ci în ridicarea stăruitoare, nedescurajată de atitudinea refractară a factorilor de decizie oficiali, a revendicărilor programului politic propriu, în impunerea problematicii românești ca element esențial al vieții politice din Transilvania în epoca premergătoare revoluției, cu conștiința tot mai acută a necesității unei rezolvări corespunzătoare".

Forma de acțiune fiind în esență aceeași, progresele mișcării se evidențiază și se înregistrează, cu deosebire, pe terenul difuzării programului politic național în pături tot mai largi ale societății proprii, în constituirea și afirmarea opiniei publice naționale, în angrenarea directă a unor mase tot mai însemnate în susținerea cauzei emancipării, pregătindu-se, astfel, trecerea hotărîtă, în primăvara anului 1848, la modalitatea revoluționară de promovare a acestui program prin forța unită a națiunii (p. 468).

Imaginea care se degajă la sfîrșitul lecturii este aceea a forței și soliditații națiunii; în pofida atacurilor privilegiaților, care încearcă s-o divizeze și să-i slăbească capacitatea de ripostă, națiunea română se întărește mereu, își strînge rîndurile, devine tot mai conștientă de rolul și de destinul său istoric, avînd în Transilvania, avantajul pe care-l conferea veșnicia.

Desprinzîndu-și concluziile nu din simpla logică a desfășurării evenimentelor, ci prin reliefarea manierei în care actele de manifestare politică se transformă în acte ale conștiinței naționale, L. Gyémánt dă expresie unei metodologii ce sporește sensibil valoarea demersului.

În Principate, condițiile fiind altele, lupta politică a avut alt cîmp de desfășurare. Dacă modalitățile au fost diferite, promovarea limbii, a culturii naționale, a fost concertată, unică. Transilvania a fost pentru Principate exemplul solidarității naționale, peste deosebirile sociale, care avea să-și reliefeze forța în 1848; în schimb, după 1821, Principatele vor reprezenta centrul de iradiere a culturii naționale. Instituționalizîndu-se, aceasta și-a afirmat forța unificatoare. În pofida separației politice, organismul național, unitar, vibrează sub impresia acelorași cerințe lăuntrice, adaptîndu-și reacțiile politice naționale în acord cu condițiile deosebite în interiorul arcului carpatic și în Principate.

Studiul lui L. Gyémánt, exemplar prin metodologie, orizont și probitate este un serios pas înainte pe calea adîncirii problematicii naționale românești și, totodată, un răspuns eficient și demn dat falsificatorilor istoriei Transilvaniei românești.

Gh. Platon

MIRCEA ANGHELESCU, *Ion Heliade Rădulescu. O biografie a omului și a operei*, București, Ed. „Minerva", 1986, 407 p.

O densă monografie asupra lui Heliade, plină de îndreptări și de perspective noi, e cartea de frumoasă ținută, în orice privință, a lui Mircea Anghelescu, apreciat istoric literar căruia îi datorăm și o istorie a literaturii române premoderne. Motivația ei o aflăm într-un *Argument* preliminar, unde se prezintă situația temei, încă atît de nesatisfăcătoare, în pofida celebrității personajului și

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

a importanței epocii însăși. Înregistrînd lacune și semne interogative la tot pasul, autorul și-a propus o examinare sistematică a faptelor, fie aceste date de epocă, biografice sau de operă, ceea ce l-a îndreptat adesea spre alte concluzii. Identificarea unui articol în care Heliade îndeamnă, cu un deceniu înaintea lui Kogălniceanu, să se caute subiecte literare în trecut, ceea ce face neavenită opoziția dintre cei doi literați în ce privește problema traducerilor, e numai un exemplu. Autorul se ține aproape de fapte, verifică orice detaliu și conferă demersului său, deliberat, o tentă documentară. Ceea ce nu înseamnă că se rezumă la a stabili faptele. Cartea e plină de nuanțe interpretative, de idei noi și oricare din articulațiile ce o compun. Familia, învățătura, profesoratul alimentează întîiul din cele opt capitole. Urmează paragrafe despre tipograf și editor, cu atîtea noutăți legate de *Curierul românesc*; apoi altele despre „școala de literatură" și difuziunea lecturii folositoare; despre „o mică filologhicească dispută" și implicarea scriitorului în politică; despre atitudinea față de problemele epocii; despre participarea la revoluția pașoptistă și ceea ce a urmat, sub îndemnul „nu trebuie să tăcem". Scriitorului i se dedică, la urmă, un frumos paragraf. Capitolul final riscă o sinteză a celei mai controversate dintre „fețele" lui Heliade *(om vechi în țară nouă)*, cea de după revoluție. Reconstituiri meticuloase, abile, în care perspectiva întregului nu se întunecă niciodată, contradicțiile lui Heliade, exclusiv speculate anterior, fiind puse sub semnul „echilibrului între antiteze", echilibru în care trebuie să se vadă poate și prezența unei strategii, deja configurate în volum: Heliade „trebuie să se adapteze legii economice a pieții, nu numai a pieții materiale a cărții, ci și a celei socio-intelectuale; să exprime ideile epocii, pe înțelesul epocii, pentru a intra în circuitul epocii. El știe că succesul său nu depinde de bunăvoința unui mecenat, fie el chiar prințul țării, ci de reputația de talent, de onestitate și independență, pe care nu e suficient să le aibă, ci trebuie să le și afirme". El apare nu atît ca un fantast, desprins de realitățile vremii, cît ca un „contemporan cu epoca", ale cărei contradicții le rezumă oarecum, un contemporan plin de idei și de inițiative a căror recuperare e departe de a fi încheiate. Dincolo de polemică și de pamflet, un personaj complex, viu, adaptabil, se înfiripă din cartea lui Mircea Anghelescu.

Al. Zub

PAUL CERNOVODEANU, *Relațiile comerciale româno-engleze în contextul politicii orientale a Marii Britanii (1803—1878)*, Cluj-Napoca, Ed. „Dacia", 1986, 403 p.

Anticipată de o adevărată suită de studii, analitice ori de sinteză, consacrate evoluției raporturilor româno-britanice timpurii, cu vădită și justificată preferință pentru dialogul comercial între cele două societăți, noua carte a istoricului *Paul Cernovodeanu reprezintă nu doar o contribuție în domeniul istoriei* relațiilor bilaterale, ci un capitol distinct, de mare densitate informativă și rafinament concluziv, al mult discutatei și mult disputatei „chestiuni orientale", într-o epocă de maximă angajare a Marii Britanii în problematica complexă a sud-estului european. Este epoca afirmării moderne a raporturilor dintre cele două țări, inaugurată prin numirea primului consul britanic în Principate și prin dobîndirea dreptului de acces al navelor comerciale engleze în Marea Neagră și la Dunărea de Jos, perioadă extinsă pînă la deschiderea bazinului ponticodanubian schimbului internațional prin tratatul de la Berlin. Este, totodată, epoca de profunde prefaceri ale structurilor românești economcie, sociale, politice și instituționale, generate de efortul constant, progresiv și plenar în direcția înfăptuirii marilor obiective naționale, pe fondul general al statuării raporturilor internaționale — după războaiele napoleoniene — în numele și în virtutea faimoasei devize „balance of powers".

Atent, pe de o parte, la coordonatele politice interne și internaționale ale reorientării direcțiilor de expansiune ale economiei britanice după pierderea coloniilor americane și, pe de alta, la dimensiunea politico-strategică a chestiunii românești în ansamblul problemei orientale, autorul și-a structurat demersul

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

firesc, cronologic, consacrînd cîte un capitol fiecăreia dintre fazele individualizate. Una preliminară, ejploratorie, a penetrației economice britanice în bazinul Mării Negre și al Dunării de Jos se consumă între anii 1803 și 1829, cînd schimburile comerciale cu Principatele dunărene — handicapate de persistența monopolului otoman asupra comerțului lor exterior — au fost condiționate de închiderea sau deschiderea alternativă a strîmtorilor pentru navele engleze, în funcție de starea oscilatorie, de alianță ori de beligeranță, survenită în raporturile Marii Britanii cu Rusia și Turcia. O a doua fază, delimitată prin tratatul de la Adrianopol (1829) și Convenția strîmtorilor (1841) se caracterizează prin ascuțirea contradicțiilor anglo-ruse, îndeosebi după ce diplomația țaristă reușise, prin convenția încheiată cu turcii la Unkiar Iskelessi (1833), să-și exercite controlul asupra strîmtorilor, contradicții accentuate și prin rivalitatea economică în zona porturilor dunărene românești, Brăila și Galați, unde englezii încep să dețină un rol însemnat.

Deteriorarea progresivă a relațiilor anglo-ruse după semnarea Convenției strîmtorilor de la Londra și amplificarea competiției economice în bazinul ponticodunărean, unde calitatea superioară a produselor manufacturate britanice avea cîștig de cauză în fața celor provenind din hotarele imperiilor țarist și habsburgic, sînt urmărite de autor în cuprinsul capitolelor IV și V ale lucrării, consacrate celor două etape (1841—1854 și, respectiv, 1854—1856) ale ultimei „faze de debut" în procesul penetrației politice și economice britanice în această zonă. În pofida condițiilor precare de navigație la gurile Dunării și, îndeosebi, pe brațul Sulina, piața românească s-a înfățișat în această fază nu numai ca un debușeu preferat pentru mărfurile manufacturate engleze, ci și ca o rîvnită sursă de aprovizionare cu cereale, mai cu seamă după ce Camera Comunelor de la Londra a luat decizia abolirii acelei faimoase „Corn Laws" în anul 1846.

Îndepărtarea Rusiei de la gurile Dunării prin deciziile Congresului de pace de la Paris, crearea acelei Comisii internaționale de supraveghere și ameliorare a navigației pe fluviu, neutralizarea Mării Negre, pe de o parte, Unirea Principatelor, pe de alta, au creat un nou cadru, mult mai favorabil intensificării schimburilor comerciale în zonă, schimburi încurajate prin politica economică a tînărului stat național român. Ultimul și cel mai mare capitol al lucrării este consacrat analizei raporturilor comerciale româno-engleze între cele două congrese de pace, de la Paris (1856) și Berlin (1878), perioadă extrem de bogată în evenimente politico-diplomatice și militare, cu implicații directe asupra „echilibrului" european, implicit asupra „chestiunii orientale", afectînd, firește, în măsură diferențiată, ambii parteneri comerciali. Mereu atent la fenomenul interconditionării dintre factorii politici și cei economici, P. Cernovodeanu observă și explică rezerva Marii Britanii de a institutionaliza raporturile ei comerciale cu România în această perioadă, cînd volumul schimburilor comerciale bilaterale ar fi reclamat semnarea unui tratat, prin conservatorismul doctrinei politice încă afișate de guvernele de la Londra în direcția conservării integrității Imperiului otoman.

O introducere la obiect, un scurt capitol concluziv, un rezumat în limba *engleză, care o face accesibilă străinătății, și un foarte util indice de nume* întregesc acest studiu fundamental. Lucrarea beneficiază de o solidă bază documentară, în cadrul căreia valorificarea informațiilor bibliografice vechi și noi, românești și străine, alternează și se completează fericit cu bogatul material de arhivă provenind din arhivele britanice. Analiza poartă pecetea clarității, a minuției și a rigorii științifice cu care ne-a obișnuit istoricul Paul Cernovodeanu și care-i recomandă noului demers utilitatea pentru cititorul de rînd și indispensabilitatea pentru specialist.

Dumitru Vitcu

MIODRAG MILIN, *Relațiile politice româno-sîrbe în epoca modernă (perioada 1848—1878)*, Timișoara, 1986, 197 p.

Apărută sub egida Academiei de științe sociale, cea a Universității din Timișoara și a Centrului de științe sociale, studiul izbutește să umple un gol în mai profunda și exacta cunoaștere a raporturilor politice româno-sîrbe într-o

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

perioadă care coincide cu îndelungata pregătire a cuceririi independenței. O introducere, două capitole, un indice și rezumate în limbile engleză, franceză și sîrbo-croată formează structura volumului. Cîteva caracteristici, însușiri, oferă acestui studiu un netăgăduit interes: o bogată informație (în parte puțin sau deloc cunoscută la noi), inclusiv apelul la arhivele românești și iugoslave, expunerea subiectului într-o largă viziune a evoluției politice în zonă și în plan european, numeroase precizări de date și atitudini politice pentru ambele părți, luarea în considerare a intereselor specifice, fără ignorarea inconsecvențelor numite pe drept *trecătoare*. Mai presus de toate, volumul probează indubitabil spiritul de unitate și colaborare ce caracterizează istoria raporturilor politice româno-sîrbe în perioada dată.

L. Boicu

N. ADĂNILOAIE. *Independența națională a României*, București, Ed. Academiei R.S.R., 1986, 398 p.

Cucerirea independenței naționale a fost pentru români, ca și pentru alte popoare, un moment crucial al devenirii lor istorice. În succintele sale notații bibliografice autorul constată că despre acest mare eveniment s-a tipărit mai mult decît despre oricare altul din istoria patriei: circa 10 000 de lucruri timp de un secol (1878—1979). Un Cuvînt înainte, 5 capitole, 21 de paragrafe, o Încheiere, un rezumat în limba franceză și un indice general alcătuiesc structura acestui impunător volum sub raportul motivației științifice.

N. Adăniloaie nu se cantonează la momentul, și nici chiar la epoca cuceririi independenței naționale, ci urmărește în linii esențiale ideea și lupta (în toate planurile) pentru înfăptuirea ei ca o permanență a istoriei românilor, începînd cu formarea statelor feudale românești. Expunerea e concepută într-o largă viziune istoriografică cuprinzînd statutul juridico-politic în evoluție al Principatelor ca state autonome, relațiile și contextul internațional al desfășurărilor care au condus la actul din 9 mai 1877 (un paragraf special e închinat atitudinii Puterilor garante — p. 194—200), susținerea războiului de masele largi populare, atașamentul românilor de pretutindeni față de marea cauză ce prefigura un nou destin politic, mobilizarea, finanțarea, înzestrarea și aprovizionarea armatei române, planurile de campanie, cursul războiului ruso-româno-turc cu toate implicațiile sale militare și politice, definirea contribuției românești la sfîrșitul victorios al războiului, pacea, rezultatele și consecințele ei.

Autorul este un recunoscut, cum se spune, specialist în materie și, după cum singur o mărturisește (p. 6), monografia de față a prins contur și a devenit publică după 20 de ani de investigații istoriografice, de unde și cîteva însușiri lesne de înțeles ale opului care sînt evidența însăși: efortul reușit de cuprindere a întregului cu toate articulațiile sale (creionate cu mînă sigură), îmbinarea sintezei cu analiza într-o manieră care-i este proprie, informația completă în esența ei și „la zi", inclusiv apelul la inedit; deși stilul nu e lipsit de patos, rigurozitatea și precizia, proba documentară în sprijinul afirmației oferă cititorului atestarea la care aspiră istoricul de profesie. Spațiul tipografic ne obligă să ne limităm, în această din urmă privință, la un singur exemplu, mai mult sau mai puțin fals controversat, și anume: efectivele armatei române în serviciul războiului de independență. Sprijinindu-se pe surse documentare edite și inedite, N. Adăniloaie ajunge la următoarea concluzie: „efectivul total mobilizat în timpul războiului a fost de circa 120 000 de oameni, din care 58 700 soldați constituiau armata operativă (sau trupele din prima linie), 30 000 efectivul batalioanelor de miliții (denumite și armata de a doua linie), 16 000 gărzile civile sau orășenești, 14 000 recruții contingentului 1877 chemați sub drapel spre a umple golurile existente la diferite unități și circa 5 000 dorobanți și călărași lăsați pentru paza graniței și a ordinii, pentru serviciul administrativ, cît și pentru depourile (partea sedentară) a unităților" (p. 203). Acest fir al clarificărilor, „punerilor la punct", inclusiv în sfera raporturilor dintre beligeranții aliați între ei, cele cu alte Puteri ar putea fi derulat cu mare profit pentru cititorul acestei cărți. Noi ne îngăduim doar să mărturisim că am dobîndit convingerea încre-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

derii depline într-o monografie care este și va rămîne o operă de referință în istoriografie.

Învățămintele ce pot fi trase din această carte nu sînt lipsite și de un „iz" ce a lăsat urme adînci în contemporaneitate. România, spune autorul, „aduse o contribuție militară importantă și în anumite momente chiar hotărîtoare în desfășurarea campaniei antiotomane" (p. 358), dar țara noastră, ca și Grecia și Serbia, a fost doar „auzită" nu și „ascultată" la congresul de la Berlin. Poziția României rămînea însă cea înscrisă în jurnalul (2 ianuarie 1878) Consiliului de miniștri spre uzul colonelului Eraclie Arion trimis la Kazanlîc să participe la negocierile de armistițiu : în cazul în care România nu va fi admisă la tratativele de armistițiu și pace, delegatul va trebui să declare „nul și neavenit orice act care ne-ar privi și la care nu am participat" (p. 358). Independența era însă un fapt ireversibil.

L. Boicu

ANTONIE PLĂMĂDEALĂ, *Românii din Transilvania sub teroarea dualismului austro-ungar (1867—1918). După documente, acte și corespondență rămase de la Elie Miron Cristea*, Sibiu, Tip. Eparhială, 1985, 546 p.

Arhivele ecleziastice, încă atît de puțin explorate, oferă mereu surprize. S-a putut vedea și pînă acum importanța lor aparte pentru cunoașterea nu numai a vieții cultural-spirituale, dar și a celei social-politice. Cu trei ani în urmă, dr. Antonie Plămădeală publica un prim volum de *Pagini dintr-o arhivă inedită*, acea a lui Elie Miron Cristea (v. *AIIAI*, 1986, 2, p. 1013). Din aceeași arhivă, același învățat și harnic cărturar publică acum un alt volum, avînd ca temă situația românilor sub regimul dualist în perioada 1867—1918. Inițiativa are loc la scurt timp după tipărirea încă a unui volum de acte, documente și corespondență din arhiva lui Miron Românul în perioada 1874—1898.

Avem de-a face, se pare, cu un program mai vast de restituție a mărturiilor arhivalice referitoare deopotrivă la viața spirituală și la împrejurările de context în care acesta s-a desfășurat, pornindu-se anume de la activitatea unor personalități sau de la sensul unor momente istorice. În cazul de față, fiind vorba de o figură ce înmănunchiază, prin rolul său complex în epocă, elemente extrem de diverse, ca un adevărat receptacul de nume, circumstanțe, probleme, cele două motivații se suprapun și conduc la o radiografie *sui generis* a problemelor românești din Transilvania sub regimul dualismului austro-ungar : o bună jumătate de veac, care a început prin nevoia adaptării tactice la noua situație și s-a încheiat, după eforturi îndelungate ce fac însăși substanța documentară a noului volum, cu aderiunea provinciei respective la patria-mamă. Scoțînd din uitare un prețios set de documente, introducîndu-l în circuitul științific cu toate lămuririle necesare, editorul reduce la minimum comentariul personal spre a lăsa documentul să vorbească. Iar documentul, bine ales și bine integrat în context, are elocvența lui indiscutabilă. Fiind vorba de texte emise de Elie Miron Cristea sau legate de implicarea lui în evenimentele istorice, ele comportă o anume coeziune interioară, o coerență ce asigură întrucîtva unitatea volumului. Unele (de interes mai strict bibliografic) au fost integrate în expunerea preliminară sau în capitolele ce formează materia însăși a cărții. Separat, într-un vast compartiment, au fost reproduse scrisori (p. 199—392), iar în *addenda* finală o (autobiografie a lui Elie Miron Cristea (1908), o serie de testamente și acte de donație. Rezultă, din toate, eforturile depuse de cărturari și alți fruntași ai comunității românești pentru a anihila efectele măsurilor de deznaționalizare luate de guvern, frămîntările produse în Transilvania spre finele secolului XIX și la începutul celui următor, frămîntări la care preoțimea n-a asistat, pasivă, ci a fost adesea părtașă, ca element indisolubil al națiunii române. Scoaterea din uitare a acestor frămîntări, odată cu activitatea lui Eilie Miron Cristea, ține de o conduită recuperatoare ce nu necesită motive aparte. „Trecutul trebuie eliberat dintre coperțile dosarelor care stau aliniate în arhive, ca niște sicrie bine sigilate. El trebuie redat vieții, redat urmașilor, datori să-și cunoască strămoșii, interpretat și făcut util. *Învierea din morți a arhivelor*, fără de care ele nu ar avea nici un sens

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

să existe, ar trebui să fie ambiția și datoria fiecărei generații. Arhivele au memorie. Trebuie să facem din memoria lor, memoria noastră. Trecutul trebuie să renască împreună cu fiecare naștere a unui nou urmaș. Trebuie să vedem în acest apel la arhive, conchide autorul, setea de a ne afirma continuitatea istorică pe vatra noastră românească și comuniunea cu înaintașii, ca o solidarizare cu noi înșine" (p. 19). O reflecție ca aceasta deschide larg orizontul cărții și face din autor un spirit convins că trecutul ține de noi înșine și că o conștientizare a lui, permanentă, rămîne insispensabilă. Nu ne putem lipsi de trecut, cum nu ne putem lipsi de părinți, a căror substanță trece în noi și devine astfel mereu, dincolo de rostul lor mărginit, într-o durată solidară, fără diviziuni cronologice. Trecutul nu mai e atunci terifiant, ci o sursă de autocunoaștere, de eliberare (în sens goethean) de obsesiile perturbante ale istoriei. Experiențele cele mai dramatice din trecut devin atunci un bun inalienabil care participă la memoria colectivă și un mijloc de a fora mai adînc, după remarca lui R. Keselleck, în propria noastră ființă. Urmărind deci „traiectoria vieții și activității lui Elie Miron Cristea, declară mai departe autorul, îl vom situa în epocă, în așa fel, încît în cele din urmă, ajutîndu-ne de el, să putem contribui la determinarea fizionomiei epocii și în același timp (...) să înțelegem în ce măsură s-a integrat și el în epocă, în ce măsură a fost om al vremii lui, simțind cu ea și implicîndu-se în ea". Dacă volumul anterior de scrieri, acte și corespondență îl arată sensibil la ideile progresului prin cultură, deschis către o problematică depășind cu mult sfera confesională căreia aparținea, noul volum extinde și mai mult această sferă, marcînd iradierile sociale ale aceleiași personalități de anvergură. A trăit o jumătate de secol sub regimul dualist, luînd parte la frămîntările românimii transilvane, apoi două decenii și mai bine în România întregită, la rosturile căreia a participat nu numai ca arhierei, devenit mitropolit primat, apoi patriarh, dar și ca regent și prim-ministru. A luat parte la luptele pentru drepturi și dreptate, a stăruit pentru ameliorarea condițiilor de viață pe toate planurile, s-a interesat de nevoile culturii naționale, de meserii, de bănci, de dezvoltarea gospodăriilor, de îmbunătățirea stării clerului etc. Dn unde interesul larg al documentelor cuprinse în volum, din care se degajă, în plus, mentalități specifice, raporturile cu alte naționalități, date despre contemporani implicați, în rosturi obștești, lupta contra regimului dualist, dezvăluirea suferințelor și afirmarea nădejdilor colective, mijloace și măsuri de asigurare a națiunii române din Transilvania (meserii, școli, biserici, societăți, fundații, bănci etc.), tratativele fruntașilor națiunii române cu guvernul în ultima fază a dualismului, anii primei conflagrații mondiale și situația critică a românlior din Imperiul Habsburgic, Unirea de la 1 decembrie 1918. Dintre corespondenții cuprinși în volum, ajunge să amintim pe Andrei Bârseanu, Ioan Bianu, Iosif Blaga, Valeriu Bologa, Eugen Brote, I. I. Lepedatu, Ioan Lupaș, I. Mihălceascu, N. Petra Petrescu, Sextil Pușcariu, Iosif Sterca Suluțiu, Istvan Tisza, Metodiu Zavoral, pentru a puncta doar interesul secțiunii respective. Frumos îngrijit și bine ilustrat, cu un indice de nume ce-i înlesnește utilizarea, noul volum subscris de dr. Antonie Plămădeală e o reușită cărturărească de care istoricii au a profita cel mai mult, dar care e departe de a-și mărgini folosul la tagma specialiștilor.

Al. Zub

EMILIA ȘT. MILICESCU, *Pe urmele lui Delavrancea*, București, Ed. „Sport-Turism", 1986, 220 p.

După ce a consacrat mai mulți ani cercetării vieții și operei reputatului scriitor și om politic Barbu Delavrancea, Emilia Șt. Milicescu urmărește în acest volum drumul vieții și activității neuitatului autor al dramei *Apus de soare* ca și al atîtor alte scrieri de excepție. Încadrîndu-se în profilul colecției, autoarea urmărește firul vieții și acțiunii politice a lui Delavrancea, din copilărie și pînă la sfîrșitul său prematur. După prezentarea copilăriei, tinereții și a formației sale intelectuale, Em. Șt. Milicescu schițează — spațiul tipografic acordat

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nepermițîndu-i o mai amplă înfățișare a multilateralei și prolificei activități a personalității analizate — evoluția scriitorului, omului politic, juristului și academicianului B. Delavrancea. Sînt reliefate marile merite pe plan cultural și politic ale acestuia și îndeosebi patosul cu care a apărat din fragedă tinerețe și pînă în ultimele clipe ale vieții cauza națională, rolul său în înfăptuirea României Mari. Reliefînd meritele autoarei în ceea ce privește conținutul și stilul lucrării, nu putem să nu semnalăm și o serie de minusuri ale volumului. Astfel, prezentînd atitudinea lui Delavrancea în problema țărănească, (p. 148—151), autoarea nu sesizează faptul că în perioada în care a făcut parte din Partidul conservator (și din unele guverne), critica sa socială s-a estompat, față de curajul civic de care a dat dovadă între anii 1888—1898, cînd făcea parte din Partidul Național Liberal. Astfel, în vreme ce în perioada cît a fost liberal tînărul Delavrancea a scris numeroase articole incendiare de condamnare a represiunii sîngeroase îndreptate împotriva țăranilor răsculați, după 1900, cînd era conservator, nu mai ia public atitudine în favoarea țăranilor asupriți, nici chiar în sîngerosul an 1907. Este sigur că, sentimental, Delavrancea ținea și acum la țăranii din rîndul cărora provenea el însuși, însă marile demnități pe care le deținea l-au determinat, probabil, să nu ia atitudine tranșantă, ca mai înainte, prin presă sau conferințe publice (la Ateneu etc.) —, în favoarea celor obidiți de la sate.

Privitor la atitudinea premierului liberal D. A. Sturdza în problema națională în perioada 1895—1899, autoarea face apoi o serie de afirmații nefondate, care se întîlnesc și în lucrările sale mai vechi despre Delavrancea. Astfel, în cap. XVI intitulat *Problema națională trădată*, autoarea pornește de la premisa greșită că șeful partidului liberal și al guvernului ar fi „trădat" chestiunea națională, adică pe luptătorii români de peste munți. Or, într-un discurs al său în Cameră, din anul 1898, însuși Delavrancea ținea să afirme că D. A. Sturdza „nu a trădat" (chestiunea națională — n.n.), dar s-a purtat de parcă ar fi trădat". Nu contestăm — o arată și Delavrancea — că D. A. Sturdza a făcut mari gafe în această chestiune, că setea de putere l-a orbit adesea, dar de aici și pînă la trădare este mult, căci — tot Delavrancea o spunea — nu poți trăda o stare sufletească, o convingere împărtășită, anume aceea că Transilvania era țară românească și, mai curînd sau mai tîrziu ea se va elibera și se va integra în Țara mamă. Nu se pot nega, apoi, de nimeni, meritele liderului liberal în chestiunea națională, în special cele de pînă la 1895.

Judecînd apoi în ansamblu, se poate afirma că autoarea nu face o încadrare în epocă a personalității analizate care a fost — și nu se putea să nu fie — omul vremii sale ce are în judecata posterității multe merite dar și scăderi. Un lucru nu i se poate contesta lui Delavrancea și, evident, nici autoarea nu o face: anume faptul că a fost un patriot ardent, ce și-a servit țara cu armele sale: pana și cuvîntul, lăsînd urmașilor o operă care, în articulațiile sale, rezistă și astăzi. Este credința care se desprinde din paginile cărții și este o certitudine că, prin ultima sa contribuție, Em. Șt. Milicescu ne ajută să cunoaștem mai bine viața, opera și activitatea ilustrei personalități căreia i-a consacrat volumul.

Mihai Vatavu

MIRCEA MUȘAT, ION ARDELEANU, *România după Marea Unire*, vol. II, Partea I. 1918—1933, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986, XI+1172 p

Cu intenția de a spori și de a limpezi contribuția în efortul istoriografic de întocmire a Tratatului de istoria României, Mircea Mușat și Ion Ardeleanu, prin punerea în circuitul științific a noi documente de arhivă și de memorialistică, ca și prin folosirea unor lucrări și studii ale colegilor, au realizat o carte de substanță, care va rămîne de referință pentru totdeauna. Demonstrațiile lor sînt subsumate celor mai stringente sarcini în fața cărora a fost pusă România după realizarea Marii Uniri. De aici și reușita lor în direcția trasării coordonatelor fundamentale ale dezvoltării statului național unitar prin înmănuncherea laolaltă a energiilor și a capacităților creatoare ale poporului, a sublinierii caracterului

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

unitar al statului și după reîntregirea provinciilor aflate pînă în 1918 sub stăpîniri străine, a restructurării cantitative și calitative a organismului economiei capitaliste, a dezvoltării provinciilor cu care s-a realizat Marea Unire, a modificării radicale prin reformele din anii 1918—1923 a structurii sociale și politice, dînd naștere sub raport instituțional unei Românii noi, a remarcării preocupărilor forțelor înaintate în frunte cu clasa muncitoare de a schimba din temelii societatea prin rezolvarea problemelor economice, sociale și democratice în folosul maselor populare, a stabilirii regimului egalitar între toți cetățenii României, a determinării condițiilor istorice în care au apărut unele grupări de extremă dreapta, a prezentării caracterului și obiectivelor politicii externe în conformitate cu care România a militat pentru păstrarea *statu-quo*-ului, pentru menținerea unui climat de pace generală și indivizibilă, pentru bune relații de vecinătate.

Preocupați de a reda obiectiv istoria, autorii n-au omis „umbrele, eșecurile, limitele privind momente sau personalități istorice", care s-au produs paralel cu strădania de a da durată temeliilor statului național unitar. Ca și în volumul *De la statul geto-dac la statul român unitar*, Mircea Muşat și Ion Ardeleanu redau pe larg extrase din documente, oferind cititorului șansa de a concluziona singur asupra adevărului istoric. Grație acestor însușiri, istoriografia actuală a dobîndit una din cărțile de referință, de mare profunzime, carte care va face carieră, ferită de eroziuni și de devalorizări.

I. Saizu

M. TODOSIA, I. SAIZU, *Cultură și economie. Puncte de vedere din perioada interbelică, Iași*, Ed. „Junimea", 1986, 304 p.

Deosebit de generoasă în realizări și inițiative culturale, perioada interbelică beneficiază prin cartea celor doi autori de o primă analiză menită să prezinte locul muncii intelectuale în dezvoltarea modernă a societății românești. Tema răspunde astfel unei curiozități legitime a cercetării în legătură cu interstițiul respectiv, deschis de realizarea — prin actul de la 1 decembrie 1918— a deplinei unități statale a românilor. În consens cu asemenea realitate, opera culturală ulterioară a fost menită să participe la consolidarea întregii societăți nu numai prin efectele ei spirituale, ci — cum și-au propus să sublinieze autorii — prin implicațiile economice. Este meritul incontestabil al lucrării de a stărui asupra relației înscrisă în titlu între cultură și economie, relevînd — prin punctele de vedere amintite — interdependența intimă dintre cele două laturi ale societății și, mai cu seamă, felul în care cultura poate să susțină progresul civilizației.

După un *Cuvînt înainte* și un capitol menit să evoce *Sarcinile statului național unitar*, celelalte capitole — cu subdiviziuni ce țin seama de compartimentele anchetei — scot în evidență: *Opțiuni pentru o radicală primenire a relației cultură-economiei; Criterii moderne de sistematizare a activității culturale; Trecerea conceptelor în universul aplicativ. Rezultate și implicații.*

Cercetarea dovedește cu suficiente mărturii că oamenii de cultură au înțeles menirea lor profesională în acord cu nevoile societății românești, dornici să slujească programul de consolidare a statului național și de afirmare în lume. Faptul se înțelege din punctele de vedere despre sensul culturii, științei și învățămîntului exprimate în perioada interbelică de mari personalități. Pentru I. Răducanu, spre exemplu, era limpede că „societatea de mîine este atît cît poate să dea școala de azi"; Dr. Hurmuzescu sublinia, pornind de la aceeași convingere, că, „orice cheltuială (în domeniul științei) nu este o pierdere", iar istoricul V. Pârvan afirma consensual că „între muncă și cultură este un raport direct și progresiv".

Interesul deosebit al cărții de față rezidă însă nu numai în sondarea sistematică a numeroaselor opinii ce s-au rostit pe această temă. Ea avansează cercetarea la nivelul structurilor instituționale menite să realizeze practic asemenea idei. E vorba, înainte de toate, de învățămîntul de toate gradele și ni-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

velurile, dar mai ales de școlile primare, secundare și tehnico-profesionale sau de cele tehnice superioare, precum și de învățămîntul economic sau agrosilvic și, nu mai puțin, de cel universitar, chemat de asemenea, încă de atunci, să răspundă la nevoile vieții economice. Întreaga analiză a celor doi autori arată, de fapt, că preocupările actuale pentru beneficiul economic al culturii își află însemnate premise în perioada interbelică.

Răstimpul respectiv a fost din păcate prea scurt pentru a îngădui transpunerea în practică a tuturor ideilor elaborate atunci. Autorii mai precizează că „suma tezelor a fost o bogăție și o varietate atît de frapantă încît, în chip firesc, nu toate au putut intra imediat în aplicație atunci, raportîndu-se pentru o altă durată". Dar rezultatul mai însemnat al efortului de corelare a culturii la nevoile civilizației românești s-a văzut în direcția calificării muncii, în acord cu nevoile de industrializare. „Nu mai avem a face, ca odinioară, cu inventatori izolați, ci cu echipe, cu școli de prestigiu în construcție, în arhitectură, în metalurgie, în transporturi și alte domenii". Cifrele, adesea invocate de autori, întregesc argumentul ideilor, arătînd și în acest fel sensul național și patriotic al stăruințelor culturale pentru impunerea unei soluții practice în acord cu nevoile culturii și ale economiei, pilonii de forță ai unei națiuni.

Evaluînd asemenea date, concluzia autorilor sună limpede și convingătoare: în perioada interbelică „cultura s-a legat mai puternic de viață și pe producția economică prin acțiunea de modernizare a societății, fiind vorba de un salt cantitativ și calitativ al statutului ei, fapt ce i-a permis să ajungă la experiențe și la invenții cu caracter prioritar".

Ștefan Lemny

IOAN OPRIȘ, *Ocrotirea patrimoniului cultural*, București, Ed. „Meridiane", 1986, 242 p.

Tratînd subiectul din perspectiva celui implicat direct în problemele de ocrotire a patrimoniului, care a participat la conservarea siturilor arheologice și a colaborat în același timp la alcătuirea normelor de evaluare a obiectelor de patrimoniu, Ioan Opriș realizează o carte bine documentată cu o bibliografie întinsă, în măsură să dea imaginea preocupărilor din țara noastră pentru cunoașterea patrimoniului cultural. Demersul său are ca punct de plecare concepțiile ce s-au emis încă din antichitate despre bunul cultural, subliniind faptul că oamenii fiecărei epoci au dorit să lase posterității urmele civilizației lor, fie din motive „ale veneraței cultice" (exemplul Chinei, Japoniei, Indiei), fie dintr-o conștiință artistică deosebită. Crearea unor organisme internaționale specializate (ICOMOS, ICOM) a direcționat activitatea de ocrotire a patrimoniului și odată cu înființarea colecțiilor de muzeu, a organizat întregul material. Autorul subliniază curentul favorabil înființării muzeelor ca organisme vii de păstrare și valorificare a bunurilor culturale.

Ioan Opriș acordă un loc amplu problemei ocrotirii patrimoniului în România, marcînd personalitățile noastre care au susținut ideea ocrotirii moștenirii culturale și care au dus tratative pentru înființarea Comisiunii Monumentelor istorice. Un capitol aparte este rezervat restaurării științifice, care a început la noi încă de la sfîrșitul secolului trecut. Personalități ca N. Iorga, G. Oprescu, V. Vătășianu, V. Pârvan, C. Daicoviciu, ș.a. au susținut ideea păstrării bunurilor culturale și a punerii lor în valoare, a restaurării lor științifice, arătîndu-și revolta față de restaurările efectuate de arhitecți străini, care n-au putut sesiza specificul artei noastre.

„Nici un efort nu-i îndeajuns și nici un ajutor nu va veni din afara lumii în care trăim pentru a pune sub ocrotire mărturiile trecerii noastre prin timp", conchide Ioan Opriș în documentata sa carte. Binevenite și necesare, coordonatele problematicii în discuție aduc argumente pentru grija față de produsele materiale și spirituale, față de ceea ce a contribuit și contribuie la conturarea imaginii unei societăți.

Doina Petrache-Lemny

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

G. T. Kirileanu sau viața ca o carte. Mărturii inedite, ediție și cuvînt înainte de CONSTANTIN BOSTAN, București, Ed. „Eminescu", 1985, 316 p.

O fericită inițiativă cărturărească datorată lui C. Bostan readuce în atenție efigia unui cărturar de odinioară, un cărturar care a scris puțin dar care s-a implicat cu modestie și pasiune în viața culturală a vremii sale. E cu atît mai interesant de aflat ce loc a avut istoria în ierarhia variatelor sale preocupări. Volumul răspunde și acestei curiozități. Faptul că G. T. Kirileanu a „avut temeinice preocupări într-un șir întreg de probleme ale culturii și istoriei românești o dovedește cu prisosință imensa sa corespondență", din care Damian P. Bogdan extrage cîteva pasaje semnificative *(Dimensiuni culturale ale corespondenței)*. În acest sens prezintă interes și ceea ce C. Bostan publică sub titlul *Un articol postum: „Știri despre Mălinești din Moldova"*, cu precizări noi despre Iordache Mălinescu, confundat în vechea istoriografie cu fostul consul rus V. Malinovschi. Legăturile prietenești cu istoricii D. Russo (urmărite de Nestor Camariano), Andrei Veress (Lájos Demény), M. Costăchescu (Virginia Isac), C. Turcu (D. Ivănescu) întreține aceeași dimensiune a personalității lui G. T. Kirileanu pe care o mai reliefează mărturiile aduse de P. Mihail, Dan Simonescu, G. Strempel, V. Cândea, Șt. S. Gorovei ș.a. În concluzie, un volum bogat în mărturii inedite și prețios pentru istoria noastră culturală.

Ștefan Lemny

GHEORGHE BUZATU, *Războiul marilor spioni*, I, Iași, Ed. „Junimea", 1985, 250 p.

Scrisă într-o manieră atractivă și abordînd un subiect în sine atractiv, cartea lui Gh. Buzatu n-ar putea să fie înțeleasă decît în strînsă legătură cu preocupările asidue ale autorului de a pătrunde cît mai adînc în tainele istoriei celui de-al doilea război mondial pentru a înțelege pe această cale istoria contemporană a României într-un moment de cotitură. Mai precis, autorul a avut în atenție activitatea din domeniul informațiilor și a contrainformațiilor, așa cum a mai făcut-o în *Războiul secret* (1973) sau în *Dosare ale războiului mondial* (1978). Îi servește ca motivație opinia lui Carl von Clausewitz, potrivit căreia „informațiile sînt baza oricărui plan și a oricărei acțiuni în război". Era astfel firesc pentru istoricul ieșean să rîvnească să lămurească cîteva fapte „din umbra istoriei" într-un moment în care, între 1939 și 1945 „ostilitățile au avut și pe frontul secret un caracter total". Pornind de la asemenea premise, Gh. Buzatu a supus examenului „pentru prima dată" dosarul Enigmei 2, unul din capitolele celui de-al doilea război mondial, cu implicații importante asupra României. Reconstituindu-i firul, autorul reface propriile sale căutări în arhivele externe sau discuțiile cu martorii vii ai operațiunii. Nu e greu de citit, dincolo de aspectele senzaționale de spionaj, avînd în atenție enigmaticul G. T., o curiozitate deosebită pentru faptele ce lămuresc drama României în timpul marii conflagrații. Autorul dă astfel o imagine vie a trecutului, cum vie și neconvențională este însăși maniera de scriere a sa. Cartea furnizează apoi numeroase materiale documentare și o bună bibliografie, menite să slujească deopotrivă specialiștilor și publicului larg. Odată cu firul faptelor aduse în atenție, Gh. Buzatu propune și o altă modalitate de scriere a istoriei, ilustrînd un gen bine reprezentat în alte istoriografii și care ține seama de mesajul public al scrisului istoric. Cititorii — nu numai specialiști — nu pot să aștepte decît cu interes continuarea acestei incitante cărți.

Ștefan Lemny

C. GH. MARINESCU, *Națiunea și conștiința națională în lumea contemporană*, Ed. „Junimea", Iași, 1986, 304 p.

După ce în anul 1982, a realizat împreună cu Alexandru Tănase, cartea *Conștiința națională și valorile patriei*, profesorul ieșean C. Gh. Marinescu extinde

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cercetarea de la național la internațional, pentru a demonstra că națiunea nu și-a încheiat rolul istoric, că ansamblul valorilor naționale, conștiința națională sînt factori proeminenți și determinanți ai progresului material și spiritual din lumea contemporană.

Pornind de la ideile lui Marx și Engels cu privire la națiune și rolul ei în progresul istoric, autorul lucrării demonstrează relația dialectică dintre conștiința națională, ca trăsătură fundamentală, chintesențială a națiunii și viața social-politică, cu structurile economice, politice și spirituale ale societății care înrîuresc conținutul și formele de manifestare ale acesteia.

În lucrare se relevă, de asemenea, raportul dintre național și internațional, general și particular, tradiție și actualitate, clasic și modern, economic și politic, național și social în procesul de afirmare, de manifestare și dezvoltare.

Între contribuțiile substanțiale ale cărții *Națiunea și conștiința națională în lumea contemporană* se cuvine relatată aceea cu privire la demonstrarea caracterului relativ-unitar și totodată contradictoriu al conștiinței naționale în condițiile societății divizate în clase antagoniste cu interese conflictuale, în capitalismul contemporan. Pe de altă parte, se demonstrează că în orînduirea socialistă națiunea dispune de condiții propice pentru a-și demonstra virtuțile sale creatoare, constructive, funcțiile sale propulsive ale progresului. „Ea își exercită misiunea istorică prin îmbogățirea conținutului și a caracteristicilor sale generale (comunitatea de limbă și teritoriu, de cultură și conștiință, de viață economică și organizare), cît și prin trăsăturile sale specifice dobîndite în procesul edificării civilizației socialiste" (p. 42).

Un capitol distinct al lucrării, *Valorile naționale în condițiile civilizației socialiste* reliefează contribuția creatoare a gîndirii social-politice românești contemporane la elaborarea conceptelor de națiune și conștiință națională, patriotism și internaționalism.

Spiritul exhaustiv și în același timp, raportarea realistă la problemele lumii de azi a locului și rolului națiunii și conștiinței naționale se evidențiază din capitolul final al cărții, intitulat sugestiv *Locul și rolul românilor în istoria și cultura europeană și universală*, în care se demonstrează că „poporul român s-a considerat întotdeauna integrat organic în evoluția umanității, îndeosebi a popoarelor europene, precum și faptul că, „în întreaga sa istorie, poporul român a manifestat un puternic sentiment al cooperării cu celelalte popoare europene — consemnează autorul — îndeosebi cu vecinii săi, o receptivitate pregnantă față de problemele cu care s-a confruntat în anumite momente cruciale comunitatea internațională" (p. 273).

Prin conținut și modalitate de abordare a problemelor lumii contemporane, în care sînt implicate națiunile, statele naționale cu interesele lor, cartea profesorului C. Gh. Marinescu reprezintă și o pledoarie pentru respectarea dreptului fiecărui popor de a se afirma și dezvolta liber pe calea progresului și a democrației într-o lume a păcii și conlucrării dintre națiuni.

Ioan Căpreanu

GHEORGHE COSMA, *Pictura istorică românească*, București, Ed. „Meridiane", 1986, 141 p.

Propunîndu-și să urmărească momente din istoria neamului în pictura românească, Gheorghe Cosma se angajează într-un excurs dificil în întreaga istorie a artei plastice românești. „Viața este contopită cu istoria", afirma istoricul de artă Carlo Giulio Angan, iar arta este o reflectare a acestui mariaj, un punct de plecare în orice întreprindere artistică, fie ea auditivă sau vizuală. Astfel că subiectul ales de autorul cărții în discuție necesită o explicație, o motivație a alegerii acestuia, cît și o expunere a criteriilor ce stau la baza separării picturii istorice de celelalte „categorii de pictură". Este ceea ce și încearcă Gh. Cosma într-un capitol introductiv, urmînd să puncteze momentele importante ale artei plastice cu această tematică.

Pornește de la anonimii realizatori ai portretelor votive ale unui Mircea cel Bătrîn, Alexandru cel Bun sau Ștefan cel Mare, la caligrafii realizatori ai manu-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

scriselor ilustrate (Gavril Uric), la zugravii rămaşi în istorie prin portretele de voievozi sau scene istorice : Dobromir de la Tîrgovişte, Toma de la Suceava sau Pîrvu Mutu, zugrav în Ţara Românească. Este marcată jumătatea secolului al XVIII-lea prin meşterii-ctitori ţărani, prin ilustrarea cărţilor populare : *Esopia, Alexandria, Erotocritul.*

Secolul XIX constituie pentru noi perioada de cristalizare a concepţiei despre arta plastică, reprezentată printr-un Constantin Lecca, Carol Walenstein, C. Rosenthal, Gh. Tattarescu, Th. Aman, Carol Popp de Szathmary, autorii unor lucrări importante de inspiraţie istorică. Ei au fost de altfel contemporanii unor mari evenimente istorice : *Unirea* de la 1859 şi războiul de Independenţă, care au marcat întreaga creaţie românească literară şi artistică. Tot acum personalităţi ca Gheorghe Asachi şi I. H. Rădulescu înţeleg rostul litografiei şi a altor modalităţi de multiplicare pentru răspîndirea într-o arie cît mai largă a lucrărilor artiştilor noştri. Marchează apoi momentul laicizării portretului, realizarea portretelor de aparat, a scenelor de istorie contemporană ca file de reportaj (începînd cu Aman), contribuţia lui Grigorescu ca reporter al momentului 1877, a lui Sava Henţia, Mihai Dan, G. D. Mirea. În arta primei jumătăţi a secolului XX şi cea de după 1944, Gheorghe Cosma prezintă selectiv contribuţiile unor artişti de seamă ca Al. Ciucurencu, Corneliu Baba, Ştefan Szöny ş.a., pe care-i priveşte din perspectiva a două direcţii : tradiţia portretului şi a compoziţiei de şevalet şi o a doua, arta de for public şi a frescei monumentale.

Perioada contemporană este bogată în lucrări de inspiraţie istorică, nu atît datorită înfloririi artelor la noi, cît mai ales tendinţei artiştilor noştri de a fi în pas cu arta universală, prin modalităţi cît mai moderne de interpretare a unor fapte cunoscute.

Doina Petrache-Lemny

Retrospective medicale. Studii, note şi documente. Sub redacţia dr. G. BRĂTESCU, Bucureşti, Ed. Medicală, 1985, 792 p.

Sub un titlu nou se continuă, de fapt, volumul *Apărarea sănătăţii ieri şi azi* (Bucureşti, 1984), adunînd ca şi acesta studii privitoare la istoria medicinii. Un volum consistent, bogat în informaţii, remarcabil prin realizarea ştiinţifică, însumînd 107 studii la care au colaborat peste 100 de colaboratori. Se înţelege dificultatea ce rezultă de aici în prezentarea întregului volum şi riscul unei semnalări selective. Fiecare lucrare prezintă interes, făcînd meritorie rîvna redactorului (dr. G. Brătescu) de a îngriji o scriere atît de impozantă.

Studiile privesc prin excelenţă momente din trecutul medicinei româneşti, un spaţiu larg ocupîndu-l la început medicina populară de care se ocupă N. Dunăre, Gh. Brătescu, Cristian C. Ghenea ş.a. Altele se ocupă de istoria veche a medicinei, urmărind tenatopsihologia în opera lui Marcus Aurelius, evoluţia preocupărilor gerontologice în ultimul mileniu, cunoştinţele de medicină în mediile urbane franceze din secolul XIII. Spaţiul românesc e investigat de Virgil Crişan (utilajul medical în trecut), Eugen Glück (un document inedit din secolul XIV), Louis Roman (despre şocurile epidemice în secolul XV—XIX), T. Ghiţan (farmaciile bistriţene), Gabriela Rusu (statutele breslei bărbierilor chirurgi din Transilvania), Gernot Nussbächer (cu referire la Braşov în secolul XVI), Eva Crişan (calificarea farmaciştilor şi controlul oficinelor transilvănene în secolele XV—XVIII), Andrei Pippidi (despre o carte de medicină din Biblioteca Academiei Domneşti din Iaşi), Paul Binder (epidemiile de ciumă din Transilvania), V. Mihordea (comerţul de farmacie), Iuliu Galffy (asistenţa sanitară din Valea Berzavei), ultimele acoperind secolul XVIII ş.a. Nu vom epuiza, firesc, sumarul în cuprinsul căruia secolele XIX—XX deţin ponderea.

Tipărite cu corp mic, studiile din acest volum reprezintă în totalitate contribuţii ce pornesc de la informaţii inedite şi îmbogăţesc cu noi detalii istoria medicinei, a celei româneşti cu deosebire. Un indice de nume înlesneşte consultarea acestei lucrări ce deschide noi perspective asupra trecutului românesc în general.

Ştefan Lemny

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

GABRIEL MIHĂESCU, EUGEN FRUCHTER, *Curtea domnească din Tîrgoviște*, București, Ed. Sport-Turism, 1985, 218 p.+56 pl.+1 plan.

Propunîndu-și să reprezinte „un ghid științific al reședinței de pe Ialomița", lucrarea se înscrie pe linia preocupărilor mai vechi ale celor doi autori, Gabriel Mihăescu și Eugen Fruchter, legate de evoluția medievală a Tîrgoviștei. Cartea este destinată unei categorii mai largi de cititori dar, prin chintesențierea rezultatelor ultimelor campanii arheologice, prin materialul de inventar muzeistic prezentat, ea constituie un prețios ajutor pentru toți cei preocupați de problematica abordată.

După o *Introducere*, destinată cadrului geografic și căilor de acces, veritabilă invitație de a vedea „pe viu" cele descrise în paginile cărții, capitolul *Istoria unei capitale* oferă explicația etimologică a toponimului „Tîrgoviște", precum și devenirea peste timp a așezării, procesul ei de urbanizare, remarcîndu-se importanța factorului economic, în contextul transformării tîrgului în reședință voievodală. Totodată, capitolul oferă autorilor prilejul inserării în istoria orașului a unor episoade de veritabilă istorie românească.

În continuare, un crochiu dens, consacrat *Evoluției cercetărilor*, pune în valoare eforturile predecesorilor, începînd cu cercetările lui Constantin Cantacuzino și terminînd cu rezultatele campaniei arheologice din anul 1984. Următorul și cel mai substanțial capitol al lucrării este destinat prezentării separate a fiecărui obiectiv, în două secțiuni judicios concepute: A. *Monumente intra muros* (14) și B. *Monumente extra muros* (4). Este inutil, desigur, a le enumera și releva importanța. În cazul tuturor, descrierea sintetică se îmbină cu interpretarea documentată și, deseori, originală. De remarcat, prezentarea complexă, arhitectonică și edilitar-evolutivă, a monumentelor — metodă justificată de numeroasele transformări, izvorîte fie din necesitate, fie din dorința pentru frumos, pe care acestea le-au suportat. Aceleași elemente au fost reținute de autori și pentru înfățișarea *Ctitoriilor voievodale în Tîrgoviște și împrejurimi*, care formează obiectul capitolului următor, lărgind astfel nu numai orizontul de cunoaștere al vizitatorului ci, mai ales, posibilitățile de încadrare istorică a curții domnești.

Partea a doua a lucrării prezintă *Complexul muzeal*, o adevărată oglindă a activității muzeistice tîrgoviștene și, nu mai puțin, o pagină de cinste a istoriei culturii românești. Prezentarea unor piese de mare valoare, provenite din incinta istorică tîrgoviștenă, descrierea lor chiar și sumară, de la nasturii din bronz, descoperiți în straturile arheologice ale secolului XV, pînă la *Octoihul* mare tipărit la București în anul 1792, suscită un real interes informațional, ca și piesele de proveniență tîrgoviștenă aflate în alte muzee și colecții, însumate de capitolul următor al lucrării.

Așadar, o informație bogată, redată concis dar sugestiv, iată caracteristica esențială a contribuției pe care autorii au intenționat-o și au reușit s-o transforme într-un veritabil mijloc de „meditație la curtea marilor organizatori și apărători de țară".

I. Asăvoaie

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ISTORIE UNIVERSALĂ

Społeczna funkcja historii a współczesność (Funcția socială a istoriei și contemporaneitatea), pod redackja Zygmunta Mańkowskiego i Jana Pomorskiego, Lublin, 1985, 188 p.

Volumul însumează comunicările prezentate cu prilejul a două dezbateri organizate de Institutul de istorie al Universității „Maria Curie-Sklodowska" din Lublin în anul academic 1981—1982 pe două teme pe cît de interesante, pe atît de incitante la discuții nu numai în breasla istoricilor de profesie, ci și a celor mai largi cercuri de intelectuali. Este vorba de „Funcția socială a istoriei" și „De ce fel de istoriografie au nevoie astăzi polonezii ?". Iată, deci, motivul pentru care coordonatorii volumului au reținut acele intervenții care, potrivit opiniei lor, ar putea constitui un subiect de reflecție pentru un număr cît mai mare de cititori.

Prima dintre acestea aparține lui Jan Pomorski și se intitulează *Społeczna funkcja historii — analiza kontekstów znaczeniowych pojecia* (funcția socială a istoriei — analiza contextelor semantice — p. 7—20). Stanislaw Wiśniewski s-a ocupat pe larg de concepția vechilor istorici polonezi — începînd cu secolul XVIII și pînă în anul 1945 — despre funcția socială a istoriei (p. 21—111). În schimb, Zdzislaw Jerzy Czarnecki a urmărit dinamica spiritului istoric care nu a fost cîtuși de puțin liniară, ci s-a caracterizat prin perioade de înflorire și decădere (p. 113—136). În studiul său — *Pomiedzy przeszłością a współczenością* (Între trecut și contemporaneitate — p. 137—145) — Jan Lewandowski a ajuns, între altele, la concluzia că istoria teoretică „este încă mai aproape de sfera postulatelor, decît a realității" (p. 144). Adam Nowak a adus în discuție marea colecție de „Bibliografia istorică a Poloniei" — a cărei apariție a început în anul 1902 — ca sursă de cercetare a procesului de creare a conștiinței istorice a societății (p. 148—158).

Un interes aparte trezește, desigur, contribuția cunoscutei cercetătoare a istoriei raporturilor polono-române din epoca modernă — **Malgorzata Willaume** — care și-a propus să descifreze *Rolul istoriografiei române în formarea conștiinței naționale a românilor în secolele XVI—XIX* (p. 159—168). În intervenția sa, autoarea a vrut să răspundă la trei chestiuni, și anume : „în ce mod istoricii români înșiși au dorit să formeze conștiința politică a poporului lor, cînd s-a manifestat istoriografia română ca factor important în acest proces și cum și-a îndeplinit funcția ?" (p. 159). Și iată concluziile : „astfel, în timp ce istoriografia secolelor XVI—XVII s-a limitat în general la îndeplinirea puțin complicatei funcții a legitimității, istoriografia nouă, de la sfîrșitul secolului XVIII și, îndeosebi, din secolul XIX, și-a propus sarcini fundamentale. Odată cu apariția curentului romantic, învățații români s-au străduit, cu ajutorul operelor lor, să formeze gîndirea istorică a poporului. Aceasta și-a găsit expresia directă în evenimentele revoluției din anul 1848. Ea s-a desfășurat în toate cele trei principate române, datorită, între altele, puternic înrădăcinatei idei a unității și a dobîndirii independenței" (p. 165).

În sfîrșit, Jan Pomorski a mai adus în discuție și o problematică legată de rolul pe care îl poate avea conștiința istorică în prospectarea țelurilor sociale (p. 169—188).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Iată, aşadar, un mănunchi de idei, de reflecţii sau concluzii, puse în circuitul ştiinţific, ce pot înlesni abordarea comparată a unei tematici asemănătoare şi de către istoricii români.

Veniamin Ciobanu

FULVIO TESSITORE, *Teoria del Verstehen ed idea della Weltgesichte in Ranke*. Napoli, Bibliopolis, 1984, 95 p.

Unul din cei mai înzestraţi şi mai fertili istorici italieni, Fulvio Tessitore (n. 1937) se ocupă îndeosebi de gîndirea istorică germană, la studiul căreia a adus deja, ca editor şi exeget, numeroase contribuţii. Să amintim că în colecţia *Micromegas* de care se ocupă la „Guida editori", el a îngrijit, cu erudite comentarii, ediţii din E. Troeltsch, L. Ranke şi a prefaţat o culegere din W. Dilthey, că în seria de studii de la aceeaşi editură, condusă împreună cu alţii, a publicat *Esperienze* de F. Meinecke şi propriul său volum *Compresione storica e cultura* (1979). În *Enciclopedia 78—79*, a subscris un text fundamental despre Humboldt, Niebuhr şi *„Decadenzidee"*, reluînd astfel preocupări mai vechi, legate de aceleaşi spaţiu de cultură. Publicase anterior, afară de studii mai mărunte, *I fundamenti della filosofia politica di Humboldt* (1965), *Friedrich Meinecke storico della idee* (1969), *Storicismo e pensiero politico* (1974). Un studiu mai recent despre Benedetto Croce, publicat în *Bolletino della deputazione abruzzese di storia patria* (1983), încă trebuie amintit aici, numai spre a da o idee despre cîmpul tematic în care se mişcă autorul noului studiu despre *Verstehen* (înţelegere) şi Weltgeschichte (istorie universală) la Ranke, studiu tipărit ca introducere la ediţia *Le epoche della storia moderna*, scoasă de Pugliese Carratelli (1984). E un prilej de a repune în discuţie nu filosofia lui Ranke (căci Ranke însuşi se voia numai istoric, dar istoric în sensul deplin al cuvîntului), ci raporturile acestuia cu filosofia. A fost el un istorist ? Spre deosebire de Croce, Meinecke l-a considerat ca atare, ba chiar cel mai reprezentativ pentru vîrsta matură a istorismului, susţinînd deci relevanţa filosofică a teoriei sale asupra istoriei. În fond, e un indiciu al dimensiunii sintetice a oricărei istoriografii majore, iar în ce-l priveşte pe Ranke, *Verstehen* şi *Weltgeschichte* formează un adevărat nex conceptual.

Al. Zub

GIUSEPPE DI COSTANZO, *Tragicità e senso della storia : Meinecke tra Ranke e Burckhardt*. Napoli, Morano ed., 1986, 213 p.

După studii mai vechi întreprinse între alţii de W. Goetz, A. Negri, I. Cervelli, F. Tessitore, S. Pistone, E. Ragionieri, J. L. Herkless şi mai ales după volumul colectiv *Friedrich Meinecke heute* îngrijit de M. Erbe (Berlin, 1981), Giuseppe di Costanzo dedică o nouă carte istoricului german preocupat de ideea catastrofei, situîndu-l între Ranke şi Burckhardt. O vastă bibliografie (p. 7—8) indică prezenţa activă a lui Friedrich Meinecke în dezbaterile din epoca noastră, dezbateri ce nu trebuie limitate la spaţiul german. Se pare chiar că istoriografia italiană, începînd cu C. Antoni *(Dello storicismo alla sociologia*, 1940) şi F. Chabod *(Necrologio* în *Rivista storica italiana*, 1955), îi acordă o atenţie aparte, socotindu-l semnificativ pentru eforturile de a depăşi istorismul şi un răspuns sintetic la disputa din jurul moştenirii lui Ranke şi Burckhardt. Din acest punct de vedere, studiul lui J. L. Herkless *(Meinecke and the Ranke—Burckhardt Problem*, în *History and theory*, 1970, p. 290—321) e poate cel mai apropiat de iniţiativa lui Giuseppe di Costanzo. „Cu această carte, ne previne autorul, se încearcă relevarea unor aspecte mai puţin adîncite în studiile meineckeene, examinîndu-se perioada poate mai puţin cunoscută a operei sale, ultima, cea în care ea se învecinează evident cu Burckhardt, punîndu-l în plan secund pe Ranke, de care nu s-a îndepărtat însă de tot ; s-a dorit deci în primul rînd o analiză a diverselor faze de evaluare meinickeană a lui Burckhardt" (p. 7), cu alte cuvinte a defini

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

importanța descoperirii acestuia din urmă pentru opera lui Meinecke. Momentul decisiv pare a fi fost prima conflagrație mondială, care i-a revelat sensul rezervei burckhardtiene față de stat, pe care îl socotea în sine dăunător, ceea ce l-a și făcut să nu participe la crearea statului național.

Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte (1924) e întîia lucrare unde se resimte prezența acestui gînd, formulat încă mai prudent. Demonismul puterii, relevat de prima catastrofă germană, se va dezvălui mai cu seamă în timpul celeilalte catastrofe, care i-a nutrit ideea tragicului în istorie.

În *Die deutsche Katastrophe* (1946) și în *Ranke und Burckhardt*, el a examinat această idee, dînd curs unei viziuni tragice, deja prefigurată în volumul relativ la rațiunea de stat și susceptibilă de analogii cu Troeltsch și Weber. Sînt luate în considerație apoi scrierile despre sensul istoriei, în care influența ideii burckhardtiene de tragic e mai mult sau mai puțin evidentă. O diviziune tripartită (I *Tragism și catastrofă în istorie*; II *Optimism și pesimism în istorie*; III *Sensul în istorie*) asigură necesara problematizare, iar un indice de nume sporește utilitatea acestei cărți de aleasă ținută, a zecea din seria *Mobilità dello spirito*.

Al. Zub

CESARE BRANDI, *Teoria generală a criticii*. Traducere de MIHAIL B. CONSTANTIN, București, Ed. „Univers", 1985, 472 p.

Autor al unor importante lucrări de estetică și istoria artei, Cesare Brandi se plasează în linia marilor semioticieni care au îmbogățit perspectiva asupra unor atare domenii. *Teoria generală a criticii* îi rezumă în această privință întreaga sa experiență din care istoricii pot trage nu mai puțin folos. Acesta este motivul pentru care socotim utilă semnalarea versiunii românești a scrierii, avînd drept punct de plecare dicotomia *Istorie și critică*. Explorarea trecutului este aici evocată în linia lui Croce, potrivit căruia cronica și istoria reprezintă polarizările la care conduce însăși structura conștiinței ca percepție și înțelegere. Prima e văzută ca „o colecție servilă de fapte, într-o primă consemnare agnostică", a doua, „ca o cercetare superioară a faptelor respective". „În ce constă însă superioritatea — se întreabă Brandi: în a le studia căutînd o înlănțuire cauzală sau a le aranja potrivit unui scop? Și va fi posibil să i se păstreze acestei cercetări o obiectivitate absolută sau această obiectivitate este o iluzie, sau este chiar de neatins din punct de vedere structural?" (p. 19). Întrebările reflectă, desigur, ambiguitatea domeniului și mai ales faptul că „ambiguitatea istoriei este structurală". Autorul se întîlnește astfel cu Claude Lévi-Strauss sau Michel Foucault, în căutarea de a oferi „o mai mare adecvare a instrumentarului istoric, la studiul istoriei reale" (p. 12). Este ideea pe care o subliniază M. B. Constantin în *Introducere*, recomandînd importanța scrierii, una ale cărei sugestii nu pot fi ignorate nici în cercetarea istorică.

Ștefan Lemny

ALEX MUCCHIELLI, *Les mentalités*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, 127 p. (Collection „Que sais-je?")

Deși extrem de concisă (datorită, fără îndoială, rigorilor standardizate ale colecției în care a apărut și editurii care a tipărit-o), cartea lui A. Mucchielli — profesor la Universitatea „Paul Valéry" din Montpellier — demonstrează, după lectură, că cercetarea mentalităților colective nu reprezintă numai — așa cum ne-am obișnuit, poate, să credem — dimensiunea importantă a unei anumite istoriografii contemporane, ci, în egală măsură, și preocuparea majoră a psihologiei și sociologiei moderne, doritoare să înțeleagă și să explice cît mai judicios, cu mijloace proprii, manierele de comportament și mecanismele de evoluție specifice grupurilor care alcătuiesc societățile de azi. Analiza mentalităților, deși realizată de autor de pe pozițiile acestor două științe, este extrem de profitabilă

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

și istoricului, prin varietatea sugestiilor metodologice în măsură a fi aplicate cu folos în investigarea societăților de altă dată. Faptul convinge, încă o dată, cît de mare este imperativul actual al cercetării interdisciplinare și cît de numeroase și spectaculoase pot fi, în cazul acceptării lui, perspectivele și unghiurile de vedere asupra trecutului, care se dezvăluie curiozității celui ce conduce ancheta.

În ce context trebuie cercetate aceste mentalități și care sînt influențele care le condiționează ? Cum se formează, evoluează și se schimbă ele și cum, anume, pot fi studiate ? Iată doar cîteva dintre problemele pe care le ridică o posibilă anchetă de acest gen, a căror deslușire cititorul o poate afla din cîteva pagini foarte dense, care prilejuiesc o lectură agreabilă și, nu rareori, incitantă.

Alexandru-Florin Platon

L'image de l'autre. Étrangèrs-Minoritaires-Marginaux, sous la direction d'HÉLÈNE AHRWEILER, vol. I—II, 16-e Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985, 697 p. xerografiate.

Imagologia a făcut, în ultimii ani, suficiente progrese pentru a justifica organizarea ei ca domeniu autonom de cercetare în cadrul unor centre specializate, cum ar fi, de exemplu, cel de la Aachen, dirijat de Hugo Dyserinck sau cel consacrat imaginarului colectiv, condus de Gilbet Durand în Franța (cf. Al. Dutu, *Dimensiunea umană a istoriei. Direcții în istoria mentalităților*, Editura „Meridiane", București, 1986, p. 195).

Aceeași situație explică, de bună seamă, înscrierea problematicii specifice acestui domeniu pe ordinea de zi a ultimului Congres internațional de Științe istorice (Stuttgart, 1985), precum și tipărirea, din inițiativa și sub direcția profesoarei H. Ahrweiler, a volumelor prezentate în continuare.

Reunind 27 de comunicări, care completează, ca studii aplicate la cazuri concrete, raportul general la cea de a doua Mare Temă a Congresului (Cf. XVI-e Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985, *Rapports*, I, p. 60—107), ele atestă nu numai o gamă foarte largă, de preocupări circumscrise fenomenelor de alteritate, marginalitate și excludere socială, ci și interesul considerabil grație căruia aceste probleme au ajuns să constituie astăzi o dimensiune importantă, practic, a tuturor istoriografiilor actuale, fie europene sau nu.

Numărul și varietatea subiectelor pentru care au optat comunicările împiedică gruparea lor după criterii precise, cu excepția, bineînțeles, a celui tematic. Cu toate acestea, cîteva delimitări cu virtuți de sistematizare pot fi, totuși, operate.

Istoricii francezi prezenți în cele două volume se arată interesați atît de modalitățile formării și manifestării imaginii celuilalt în Antichitate (J. le Gall, *A la recherche d'une image de l'„autre" dans l'Antiquité : l'etranger dans le monde gréco-romain*, vol. II), Evul Mediu (C. Deluz, *„Et y a en ces villes moult de diverses gens" ; la vision de l'Autre dans le Livre Jehan de Mande ville*, vol. I) și la începutul epocii moderne (R. Chartier, *Figures de la gueuserie ou la realite de la répresentation*, vol. I), cît și de efectele acesteia în planul relațiilor și ierarhiilor sociale.

Fideli preocupărilor de pînă acum, reprezentanții istoriografiei israeliene reconstituie imaginea evreului și statutul acestuia în societățile medievală (S. Simonsohn, *Jews ans Judaism as viewed by the Medieval Church*, vol. II) și contemporană (perioada interbelică : E. Mendelsohn, *The Jews as an Ethnic Minority in the Nation State between the two World Wars*, vol. II), fără a omite însă, pe de altă parte, problemele metodologice presupuse de imagine ca instrument al cercetării istorice, cărora R. Barkai le rezervă un studiu special *(De l'utilisation de l'image dans la recherche historique*, vol. I).

O preocupare metodologică similară, dar legată de alte aspecte, este evidențiată și de contribuția istoricului vest-german W. Fürnrohr *(Kulturbegegnung in der historischen Bildung als Beitrag historischer Bildung zur Kulturbegegnung in der gegenwärtigen Welt*, vol. I).

Investigarea raportului dintre națiuni și minoritățile naționale din unghiul de vedere al alterității, marginalității și integrării sau excluderii sociale face obiec-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tul intervențiilor lui J. Chlebowczik *(Die „Seiningen" und „die Fremden" in den Verhältnissen der Grenzgebiete in Ostmitteleuropa im XVIII—XX Jahr.*, vol. I), J. Tomaszewski *(National Minorities in Central and South-Est Europe: Nations and Strangers (1918—1939)*, vol. II), L. Trzeciakowski *(The Formation of the Stereotype of a German on the Polish Society in the XIX-th Century and Its Political Consequences*, vol. II). A. Suppan *(Jugoslawien und Österreich zwischen den beiden Weltkriegen: Der Nachbar in Geschichtsbild und öffentlichen Meinung*, vol. II), precum și ale istoricilor din R. S. Cehoslovacia (V. Plevza și I. Krempa *(Die Nationalitätenfrage in der Tschechoslowakei nach dem Zweiten Weltkrieg*, vol. II) și U.R.S.S. (R. H. Aminova, Ju Ju Kondufor, V. P. Seistobitov, *L'image de l'autre (la population non-autochtone des pays: étrangers, minoritaires, groupes marginaux); les relations culturelles entre ces groupes et la population autochtone*, vol. I).

Originala perspectivă deschisă de aceste studii aruncă o lumină în multe privințe nouă asupra importantei probleme naționale în Europa de Răsărit, Centrală și de Sud-Est în epoca modernă și contemporană.

Raporturi oarecum asemănătoare, dar, în legătură cu creștinii, musulmanii și convertiții sînt analizate de textele lui J. W. Fiey *(L'image du chrétien local dans les sources musulmanes de l'époque abbasside*, vol. I), E. Benito Ruano și J. I. Gutierrez-Nieto *(„Otros" Cristianos. Conversos en Espana, siglos XV—XVII*, vol. I) — ilustrative pentru ceea ce poate fi caracterizat drept specificul religios al imaginii celuilalt în societățile preindustriale.

Lor li se cer alăturate lucrările istoricilor scandinavi H. Minde și H. Runblau *(The Sami Movement, the Norwegian Labour Party and Sami Rights*, respectiv *Ethnic Minorities in Sweden, 1500—1980*, vol. II) și, pe de altă parte, cele ale lui P. Hanák (Ungaria) și, respectiv, M. Klinge (Finlanda), prima despre consecințele evoluției societății maghiare din a doua jumătate a secolului XIX asupra prejudecăților etnice, a doua referitoare la caracterul și antecedentele istorice ale rusofobiei finlandeze din anii '20 ai secolului nostru.

Studiile de imagologie dedicate spațiului european sînt întregite de o serie de contribuții venite din alte orizonturi culturale. Alături de cele aparținînd istoricilor din Israel, amintite mai sus, contribuțiile cercetătorilor japonezi H. Katani, K. Nagahara și T. Kuroda (două extrem de interesante texte) au în vedere imaginea Asiei în gîndirea europeană modernă și, în al doilea rînd, mecanismul deprecierii sociale și în mentalul colectiv a unor minorități, prin asocierea lor cu anumite concepte specifice la unele societăți asiatice *(The Minorities Connected with the Idea of Kegare (Impurities or Untouchability) in Pre-modern East-Asia*, vol. II).

Gao Wangzi (R. P. Chineză) sistematizează cîteva prețioase informații despre prea puțin cunoscuta problemă a istoriei iudaismului în China, iar istoricul canadian J. Schultz identifică modul în care o confrerie religioasă locală încearcă să-și afle un loc în societatea canadiană de la începutul secolului nostru, fără a se lăsa, însă, asimilată de mediul unde dorește să se instaleze *(Seeking Sanctuary; The Hutterite Brethren and Canadian Government Officials*, vol. II).

Am lăsat cu bună știință la urmă comunicările istoricilor bulgari A. Kouzmanova, D. Mitchev și V. Traikov despre situația minorităților bulgare în România, Iugoslavia și, respectiv, Grecia în perioada interbelică (1919—1940), întrucît problemele pe care le ridică ele merită, dacă nu o discuție *in extenso* — imposibilă, deocamdată, din pricina spațiului afectat prezentării de față —, cel puțin o mențiune specială. Regăsim în cuprinsul lor referirile obișnuite la „nedreptatea" teritorială făcută Bulgariei prin tratatul de pace de la Neuilly (1919), la politica de asuprire, de deznaționalizare forțată a puternicelor minorități bulgare obligate să trăiască, după încheierea păcii, între fruntariile statelor vecine, la presupusa preponderență etnică a bulgarilor în Dobrogea pînă la și după 1878, dislocată — dar incomplet — de politica desfășurată de autoritățile române pînă în preajma primului război mondial etc. etc.

Exagerate, uneori deliberat tendențioase, aceste afirmații și încă multe altele, din care noi nu am putut cita, mai sus, decît fragmentar, nu scad, însă, cu nimic valoarea generală a celor două volume, care vor rămîne, cu siguranță, exemplare în de-acum vasta exegeză a imagologiei.

Alexandru-Florin Platon

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

LEOPOLD VON RANKE, *The theory and practice of history*. Ed. with an Introduction by GEORG G. IGGERS and KONRAD VON MOLTKE, New York, Irvington Pub., ²1983, LXXX + 514 p.

Selecția unor texte ilustrative pentru gîndirea lui Ranke nu comportă o semnificație doar didactică. În perspectiva unui secol de la moartea marelui istoric, asemenea gesturi se legitimează în orice spațiu major de cultură și era firesc ca lumea anglo-saxonă să fie sensibilă la nevoia confruntării acelei gîndiri, după un secol, cu lumea noastră. Georg G. Iggers, profesor la State University in Buffalo și specialist reputat în istoria istoriografiei (*The German conception of history*, 1968 ; ed. germ. 1971 ; ed. nouă, 1975 ; *New directions in European historiography*, 1975 etc.) a întocmit, împreună cu Konrad von Moltke, o amplă antologie de texte rankeene, cu o largă introducere (p. XV—LXXX) și o prefață explicativă. Temeiul ei stă nu doar în exigențe didactice (care au făcut ca o primă ediție să apară în 1973), ci și în nevoia de a înlesni confruntarea istoriografiei de azi cu o mare operă fondatoare din secolul XIX. G. G. Iggers s-a mai ocupat de această operă, consacrîndu-i și un capitol din sinteza asupra istoriografiei germane, unde o punea în legătură cu bazele teoretice ale istorismului, așa cum făcuse odinioară și Meinecke. De data aceasta, accentul cade mai mult pe metodă, pe critică, pe valoarea exemplară a demersului, cu alte cuvinte pe marea sa contribuție la dezvoltarea profesiei de istoric. „Îl întîlnim la fiecare pas și el ne-a dat mai mult ca oricare altul", spunea Lord Acton. Se poate spune și azi același lucru, numai că încadrarea lui într-o constelație istoriografică e acum mai precisă și mai instructivă. Importanța lui Ranke nu rezidă în ceea ce istoricul a avut excepțional, ca spirit, ci în stăruința cu care și-a apărat profesia de-a lungul unei glorioase cariere. O tentativă de a-l așeza mai precis la locul său, printr-o substanțială introducere și nu mai puțin prin textele înseși, e această ediție pe care îngrijitorii o recomandă, relevînd condiția exemplară („a pattern of historical writing" ; „model of scholarship") a istoriei profesate de Ranke. Se observă cu bun temei că prestigiosul istoric a respins factologia sterilă și că o identificare a lui, uneori, cu vîrsta pozitivistă a istoriografiei a fost un abuz (p. XII, XIX, XLIII). De unde și noul efort de a-i examina premisele teoretice și de metodă în acest studiu introductiv, care e una din cele mai serioase contribuții în domeniu. Un tabel cronologic și o bibliografie selectivă îndrumă lectura, amintind între altele că G. G. Iggers a mai cercetat într-un studiu aparte *The Image of Ranke in American and German historical thought* (in *History and Theory*, 1962, p. 17—40). Textele înseși au fost distribuite în cinci capitole, menite a defini această „moștenire clasică" a domeniului : I. *Teoria idealistă a istoriografiei — formularea clasică a lui W. von Humboldt ;* II. *Formularea lui L. v. Ranke ;* III. *Teoria idealistă a statului ;* IV. *Prefețe ;* V. *Istoria papilor*. În ce privește formularea rankeană a teoriei idealiste, ea se sprijină în antologie pe niște manuscrise din 1830—1860 despre relațiile istoriei cu filosofia, caracterul științei istorice, progresul istoric, rolul particularului și generalului în istorie. Un indice de nume și probleme încheie în modul cel mai folositor prețioasa antologie, care e și o introducere în opera lui Ranke, binevenită în perspectiva centenarului.

Al. Zub

LEOPOLD RANKE, *Lutero e l'idea di storia universale*, a cura di FRANCESCO DONADIO e FULVIO TESSITORE, Napoli, Guida ed., 1986, 267 p.

În colecția *Micromegas*, deja celebră, condusă de Fulvio Tessitori, se publică un frumos volum cu fragmente din opera lui Ranke, cu ocazia împlinirii unui secol de la moartea marelui istoric. Culegerea e tipărită de însuși îngrijitorul colecției și de Francesco Danadio, în cadrul unei serii ce numără deja selecții ori restituiri de prestigiu din Hegel, Troeltsch, Dilthey, Meinecke, Marc Bloch, H.-G. Gadamer, G. Sasso etc., unele asigurate chiar de F. Tessitore. În volumul de față, el și-a rezervat partea a doua, cuprinzînd pagini despre ideea de istorie universală, prima parte fiind încredințată de F. Donadio. Sînt texte esențiale, menite să reactualizeze gîndirea unui istoric de vastă anvergură, a cărui operă a marcat puternic

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

istoriografia secolului XIX și continuă să o marcheze, fie și indirect, pe acea a secolului nostru. O prezentare introductivă, de F. Tessitore, raportează succint noul demers editorial la alte restituții din opera lui Ranke în cultura italiană. După *Le epoche della storia moderna*, cuprinzînd în esență prelegerile ținute la Berchtesgarden în 1854, alături de unele pagini postume, se reproduc acum *Luther-Fragment* (1816—17), împreună cu unele texte de istorie universală (introduceri la prelegeri ținute în perioada 1825—1868), fiecare din părți fiind precedată de lămuriri și comentarii. *Lutero e l'idea di storia universale* nu e doar încă un titlu în bibliografia raukeană, deja enormă, ci și o nouă tentativă de a-l contemporaneiza prin raportare la un întreg sistem de referințe curente. Fragmentul despre Luther rămîne esențial și de aceea îl vedem reluat și în comentariul din partea secundă ca punct de pornire. Criteriul metodologic și hermeneutic de bază e degajabil din afirmația că viața și doctrina lutherană nu pot fi privite separat. Cît privește istoria universală, ideea de bază rămîne aceea că „nu se poate scrie nimic altceva decît istorie universală" *(Universalgeschichte)* și în toate studiile lui Ranke converg spre acest concept. Textele din cuprinsul acestui volum formează un bun punct de sprijin pentru a regîndi cu folos aceste idei.

Al. Zub

DIETHER RAFF, *Deutsche Geschichte vom Alten Reich zur Zweiten Republik*. München, Max Hueber Verlag, 1985, 431 p. + 11 hărți.

Ideea întocmirii acestei lucrări, după propria mărturisire a autorului (p. 7), i-a fost sugerată de experiența dobîndită în anul 1981, la Pekin, unde a susținut prelegeri de istorie modernă și contemporană a Germaniei pentru studenții de la facultățile de limbi străine. De aceea, în funcție de obiectivul propus — cunoașterea în străinătate a problemelor esențiale ale evoluției istoriei germane — a alcătuit, într-o formă sintetică (fără a fi însă o sinteză în înțelesul clasic), apropiindu-se mai mult de modelul oferit de istoriile în date (dar fără a putea fi identic cu acesta), o îmbinare echilibrată a derulării cronologice cu evidențierea fenomenului istoric dominant pe perioade distincte.

După un cuvînt înainte, materia propriu-zisă a fost structurată în 17 capitole, însoțite de note. Urmează apoi o listă alfabetică (tot pe capitole) a bibliografiei suplimentare, care poate lărgi cunoștințele cu privire la faptele sau evenimentele istorice discutate, un indice de persoane, unul de materii și 11 hărți reprezentative pentru schimbările produse în evoluția istorică a Germaniei din vechime pînă în epoca actuală.

Primul capitol, introductiv, surprinde dezvoltarea procesului istoric a societății germane pînă la sfîrșitul secolului XVIII, retrospectivă, chiar și succintă, atît de necesară pentru mai buna cunoaștere și înțelegere a dimensiunilor politico-sociale din perioadele modernă și contemporană. În continuare sînt redate cronologic aspecte ale evoluției istorice în toată complexitatea și diversitatea faptelor, de la revoluția franceză pînă în anii din urmă, autorul marcînd, totodată, evenimentele externe care au influențat nemijlocit soarta poporului german.

Metodologia — avînd la bază experiența a două decenii în munca didactică a prof. Diether Raff — i-a permis autorului alcătuirea lucrării după criterii care să înlesnească orientarea rapidă a cititorului, fiecare capitol avînd la început o cronologie, iar marginal fiind consemnate faptele, evenimentele dominante pentru perioada respectivă.

Scrisă într-o limbă clară, accesibilă, într-o expunere coerentă și densă, cartea lui Diether Raff reușește să recompună istoria Germaniei din ultimele două secole în articulațiile ei de bază și, credem, împlinește intenția autorului de a oferi cititorului străin posibilitatea cunoașterii realităților istorice petrecute în spațiul german, mai ales că și în prezent continuă încă să persiste imaginea lăsată de cel de al treilea Reich și crimele săvîrșite de regimul naționalist-nazist.

În concluzie, semnalăm o reușită deplină și, totodată, un model pentru alcătuirea unor lucrări cu asemenea destinație.

D. Agache

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

GEORGE OPRESCU, *Manual de istoria artei*, Bucureşti, Ed. „Meridiane": *Evul Mediu*, 1985, 301 p.; *Renaşterea*, 1985, 277 p.; *Barocul*, 1985, 239 p.; *Secolul al XVIII-lea*, 1985, 190 p.; *Clasicismul—Romantismul*, 1986, 416 p.; *Realismul—Impresionismul*, 1986, 276 p.; *Postimpresionismul*, 1986, 220 p.

Gestul făcut de Editura „Meridiane" prin redactarea *Manualului de istoria artei* după ediţia a III-a din 1945 este lăudabil pentru că aduce în atenţia publicului un alt mare gest al profesorului George Oprescu de a fi editat o astfel de lucrare, necesară de altfel într-o perioadă de organizare a învăţământului nostru artistic.

Lucrarea profesorului trebuie privită ca o contribuţie de seamă la conturarea profilului nostru cultural, ca o dorinţă de a ieşi în universal. Ea a fost rezultatul unor îndelungate studii şi a unei convingeri, mărturisită de altfel, conform căreia: „Istoria Artei nu poate avea decît un singur scop: acela de a contribui la definiţia omului".

Începînd redactarea primului volum încă din 1935, profesorul George Oprescu a reuşit printr-o muncă susţinută ca în cîţiva ani să publice toate volumele cuprinzînd marile curente ale istoriei artei. Trebuie văzută aici, după cum sublinia prefaţatorul ediţiei de faţă, Dan Grigorescu, împlinirea a două mari deziderate: ordonarea riguroasă a materialului imens pe baza unor date şi studii ale celor mai reprezentativi istorici de artă (Elie Faure, Louis Réau, Riegl, Wölfflin, Eugenio d'Ors, Lionello Venturi, Friedlander, Hautecoeur, Francastel ş.a. şi, în acelaşi timp integrarea artei româneşti în universul valorilor culturale ale lumii.

Ataşat de tezaurul nostru artistic, pe care îl simţea mai aproape, istoricul de artă care publicase în 1937 *Pictura românească în secolul al XX-lea* (lucrare de altfel reeditată în 1984 de aceeaşi editură) punctează, acolo unde este cazul, în întinderea mare a manualului său aspecte ale dezvoltării artei româneşti, demonstrînd astfel străduania artiştilor noştri de a se sincroniza cu arta europeană.

I s-a reproşat manualului, din fericire nu întotdeauna public, didacticismul şi limbajul narativ, simplu, fără însă a se avea în vedere scopul lucrării, perioada în care a fost concepută şi publicul căruia se adresa. Dar este cunoscută intenţia profesorului de a se face înţeles, de a explica probleme complicate de morfologie, de stil, sub o formă inteligibilă, accesibilă publicului larg. I s-a reproşat de asemenea că a fost refractar la arta secolului XX: e adevărat că în cel de-al patrulea volum al său acorda numai 150 pagini artei secolului XX, dar nu era lipsit de înţelegere faţă de marii artişti, fiind convins de valoarea unui Picasso, Braque, Brâncuşi, Henry Moore, Zadkine ş.a. Dar oricîte reproşuri i s-ar aduce, o asemenea lucrare constituie un moment important în dezvoltarea învăţământului artistic şi a istoriei artei la noi.

Doina Petrache-Lemny

EUGEN CIZEK, *Secvenţă romană. Mijlocul secolului I al erei noastre*. Prefaţă de acad. EMIL CONDURACHI. Traducere de SANDA CHIOSE CRIŞAN şi CONSTANTIN CRIŞAN, Bucureşti, Ed. Politică, 1986, 429 p.

Recent, a apărut versiunea în limba română a cărţii despre Nero elaborată de prof. Eugen Cizek de la Universitatea din Bucureşti. Cunoscut specialist al literaturii latine, cu cercetări care trec de la monografii asupra lui Tacit, Seneca şi Suetoniu, la lucrări de sinteză ca „Evoluţia romanului antic", Eugen Cizek este şi autorul unor lucrări de istorie romană, apreciate în ţară şi străinătate. Începutul a fost marcat de teza sa de doctorat *Epoca lui Nero şi controversele ei ideologice*, apărută în limba franceză în 1972 în colecţia „Roma Aeterna" patronată de editura Brill din Leiden (Olanda), volum care a provocat un viu interes la scară internaţională şi care a dus la constituirea unui cerc internaţional de „Studii neroniene". I-a urmat, în 1890, o altă monografie, „Epoca lui Traian. Împrejurări istorice şi probleme ideologice", tipărită de editura Les Belles Lettres de la Paris. Doi ani mai tîrziu, în 1982, editura Fayard îi publica volumul monografic „Néron", încununat cu premiul Timotei Cipariu pe 1982 al Academiei R.S.R. şi cu Premiul

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Literar European pe anul 1982, conferit de Asociația Scriitorilor de Limba Franceză (ADELF).

Versiunea în limba română era cu atît mai firească și necesară ; ca orice monografie, cartea nu se poate despărți de tiparele clasice, figura lui Nero fiind în centrul tuturor capitolelor ; este bine conturată personalitatea împăratului urmărindu-i-se comportamentul de pe cînd era copil de nici 16 ani și pînă la încheierea dramatică a domniei cînd abia depășise vîrsta de 30 de ani.

Alte capitole îl prezintă într-un cerc mai amplu, în mijlocul unei curți și structuri sociale care l-a adorat și apoi l-a condamnat, făuritor al unei politici interne în cadrul căreia a încercat să inoculeze o nouă concepție despre viață exprimată sintetic în „agon et luxus", al unei politici externe diferită de politica defensivă a lui Augustus dar și de expansionismul lui Traian. Avînd în vedere vocația artistică a principelui, se fac și unele referiri la atmosfera culturală de la mijlocul secolului I e.n.

Cartea lui Eugen Cizek are o înaltă ținută științifică, dispunînd de o impecabilă documentare care nu o face însă să-și piardă stilul viu și atractiv.

Citățm, în încheiere, aprecierile apărute în *Libre Belgique*, care nota în numărul său din 6 aprilie 1983 : „Eugen Cizek, universitar român considerat drept cel mai mare specialist din lume al acestui împărat... despre Nero, cartea este la ora actuală referința absolută".

Maria Căvășan

ISMAIL AKA, *Timur'un Ankara savaşi (1402) fetihnâmesi* („Cartea de biruință" *(fetihnâme)* a lui Timur privind lupta de la Ankara (1402), „Belgeler. Türk Tarih Belgeleri Dergisi", cilt XI (1981—1986), sayi 15, Türk Tarih Kurumu Basimevi, Ankara, 1986, p. 1—22.

Apărută în paginile uneia din cele mai prestigioase publicații consacrată valorificării științifice a celor mai de seamă izvoare ale istoriei turce, lucrarea reprezintă o contribuție de referință la cunoașterea istoriei marelui (și efemerului) imperiu constituit de Timur și la precizarea unor elemente de detaliu privind faimoasa bătălie de lîngă Ankara, din 1402.

Ca și în cazul tuturor izvoarelor documentare tipărite între coperțile acestei reviste de specialitate, și prezentul document este valorificat potrivit exigențelor științifice cele mai riguroase. După o prezentare concisă, la obiect, autorul publică documentul în transcriere persană și traducere turcă, precum și în fotocopie. Textul tradus este însoțit de ample note, reprezentînd fiecare cîte un veritabil articol consacrat unuia sau altuia din personajele implicate în dramatica bătălie de la Ankara. De altfel, docentul dr. Ismail Aka s-a impus deja ca un asiduu și avizat cercetător al istoriei timuride.

Din cele patru copii cunoscute ale fetihnamelei, autorul publică pe cea înregistrată sub nr. 892, în fondul Reisü'l Küttab Mustafa Efendi din Istanbul, socotind-o cea mai bună dintre toate. Documentul poartă data 1 Muharrem 805 (1 august 1402), fiind scris (de renumitul cărturar al vremii, Nevlânâ Şemseddin), deci, în a patra zi după bătălie, care, conform mențiunii din același document, a avut loc în ziua de *vineri, 28 Zilhicce (804) = 29 iulie 1402.*

Așadar, o primă precizare adusă de acest document se referă la data bătăliei, încă controversată. De asemenea, I. Aka demonstrează că această fetihnâme a fost adresată lui Ömer Mirza, fiul lui Miran-șah, deci nepotului lui Timur, și nu lui Ömer Şeyh, fiul lui Timur, cum s-a crezut pînă acum. Multe alte precizări și corijări se referă la diverse personalități menționate în document.

Pentru istoria românească, documentul constituie nu numai o sursă de referință pentru aprecierea situației politice otomane modificată de lupta de la Ankara, ci și sursa decisivă pentru confirmarea aserțiunii mult regretatului Aurel Decei, care socotise o simplă confuzie de grafie (între *Vulk-oğlu=Vuk Lazarević* și *Eflâk-oğlu=Mircea cel Bătrîn)* știrea dată de unele din vechile cronici otomane privind participarea românilor la bătălia de la Ankara, alături de Bayezid I (vezi Aurel Decei, *A participat Mircea cel Bătrîn la lupta de la Ankara ?*, în „Revista

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Istorică Română", VII, 1937, p. 339—357). Într-adevăr, în această fetihnâme se menționează prezența „fiilor lui Laz(ăr)" *(pesărân-i Lâz)*, adică a lui Vuk și Ștefan Lazarević, în tabăra lui Bayezid Trăsnetul.

Tahsin Gemil

JEAN-NOËL BIRABEN, NOËL BONNEUIL, *Population et économie en Pays de Caux aux XVI-e et XVII-e siècles*, în „Population", Paris, 1986, nr. 6, p. 937—960.

Cercetările efectuate în ultimul deceniu au relevat, între mijlocul secolului V și începutul secolului VI, în partea de nord-vest a Franței, în Normandia, o profundă criză a feudalismului. Regiunea Caux a fost în mod deosebit afectată de această criză, la ea contribuind războaiele cu Anglia, conflictele religioase, foametea, epidemiile etc. Autorii, plecînd de la lucrările deja publicate, care au evidențiat mai ales aspectele financiare și economice ale acestei crize, prezintă istoria agitată a regiunii după cronicile de epocă și după înregistrările de nașteri, căsătorii și decese în 11 localități (între care și două orașe : Harfleur și Montvilliers). Reconstituirea metodică a populației acestor localități, evaluarea exactă a lipsurilor și neînregistrărilor din dosarele parohiale folosite, precum și întocmirea piramidelor de vîrstă pentru anii 1588—1700 au permis autorilor să realizeze o descriere plauzibilă a populației, bazată pe informații mai largi și mai sigure. Studiul riguros efectuat permite, de asemenea, o apropiere și o paralelă între evoluția demografică și schimbările socio-economice care au avut loc în mijlocul țărănimii, nobilimii și burgheziei din regiunea Caux în secolele XVI—XVII.

Ecaterina Negruți

JEAN-NOËL BIRABEN, *Rabelais démographe et utopiste de la population*, în „Population", Paris, 1984, nr. 4—5, p. 733—750.

În numeroase studii și lucrări consacrate operei lui François Rabelais se descoperă fără încetare aspecte noi. Însă, pînă în prezent, nimeni nu s-a ocupat și de problemele demografice din opera lui. Se știe că, în genere, populația este unul din domeniile predilecte ale utopiștilor : Platon, Moore, Campanella și alții au acordat un loc important în lucrările lor numărului locuitorilor, organizării familiilor, căsătoriilor, etc., dar, de obicei, au fost neglijați autorii care fără a fi utopiști au exprimat vederi utopice asupra populației. François Rabelais este unul dintre ei. Dacă contribuția sa la demografie este modestă, ea este însă prețioasă prin ideile noi pe care le-a emis pentru acea epocă și asupra acestora atrage atenția reputatul specialist în domeniul demografiei istorice dr. Jean-Noël Biraben. J.-N. Biraben consideră că opera lui Rabelais merită să fie citită și sub acest aspect, el fiind nu numai un martor sigur dar și un spirit clarvăzător pentru epoca sa (1490—1553). Astfel, din scrierile lui Fr. Rabelais se pot desprinde informații judicioase privind epidemiile de ciumă. El este probabil primul care a propus utilizarea statisticilor pentru analiza comportamentelor sociale. J.-N. Biraben se întreabă dacă nu ar trebui să se evalueze numărul locuitorilor din Paris în 1530 la cifra de 260 418, adică numărul de parizieni înecați de Gargantua. Cifra nu pare a fi improbabilă. Cît privește ideile utopiste privind populația, Rabelais este un continuator al ideilor lui Thomas Moore. Spre deosebire însă de utopiștii care preconizau o societate egalitară, Rabelais era pentru o societate bazată pe o elită bine educată, în care rațiunea să domine pasiunea. După aprecierea lui J.-N. Biraben o mai bună cunoaștere a operei și vieții lui François Rabelais relevă, în mod cert, că el a fost un precursor al ideilor liberale, ceea ce însemna mult pentru epoca lui.

Ecaterina Negruți

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ROBERT E. JONES, *Opposition to War and Expansion in Late Eighteenth Century Russia*, în *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 32, 1984, Heft 1, p. 34—51.

Studiul îngăduie o analiză a politicii externe ruseşti, mai ales în a doua parte a secolului XVIII, dintr-o perspectivă adesea ignorată : aceea a opiniilor divergente ce s-au manifestat chiar în interiorul imperiului rus asupra tendinţelor expansioniste. Autorul, profesor la Universitatea din Masschusetts (Amherst) a stăruit asupra împrejurărilor din timpul Ecaterinei II, fără a neglija curentul de idei pacifiste înainte şi după domnia ei. Epoca Elisabetei Petrovna (1741—1761) a fost fertilă în asemenea idei, în ambianţa receptării lui Chr. Wolff sau a lui Fénelon. Interesantă este însă mai ales opoziţia faţă de angajarea Rusiei în războiul cu Imperiul otoman din 1769—1774, opoziţie ce s-a solidarizat în jurul lui Paul, fiul şi moştenitorul ţarinei. În primăvara anului 1772 mai mulţi ofiţeri au conspirat pentru înlăturarea Ecaterinei II şi întronarea lui Paul. Între motivele date apoi la iveală în timpul interogării, unul îl privea direct pe contele Orlov, acuzat că, sub aparenţa tratării Congresului de pace (de la Focşani) urmărea, de fapt, să fie „domn sau împărat (sic !) al Moldovei" (p. 44).

Studiul lui Robert Jones relevă şi alte atitudini manifestate apoi în războiul din 1787—1792. Ele sînt interesante pentru înţelegerea stărilor de spirit din interiorul monarhiei şi, nu mai puţin, pentru suportul politicii externe a acesteia.

Ştefan Lemny

JÁN TIBENSKY, *Vel'ká ozdoba uhroska* [Magnum decus Hungariae]. *Dielo, život a doba Mateja Bela*, [Bratislava], „Tatran", 1984, 268 p., [2], f., 16 pl.

Sărbătorirea, în anul 1984, a 300 de ani de la naşterea polihistorului slovac Matei Bel (1684—1749) şi înscrierea acestui important eveniment cultural nu numai printre manifestările naţionale ci şi în calendarul UNESCO au prilejuit apariţia a numeroase lucrări, de la sinteze, bibliografii şi ediţii după diferite opere ale lui Bel pînă la cărţi de popularizare şi articole în presă.

Cunoscut şi utilizat, nu o dată, în istoriografia română, începînd cu reprezentanţii Şcolii ardelene mai ales prin cele 4 volume din *Notitia Hungariae novae historico-geographica*, Vindobona, 1732—1742, Matei Bel beneficiază, prin cercetarea lui Ján Tibenský, de altfel un nume consacrat în istoriografia slovacă mai ales prin temeinicele sale cercetări asupra epocii Luminilor, de o interesantă restituire. În condiţii grafice remarcabile, volumul abordează, de fapt, pe parcursul a 6 dense capitole, viaţa, activitatea obştească şi culturală şi opera ştiinţifică, valorificîndu-se într-o manieră modernă şi inteligentă imensa documentaţie oferită de Biblioteca arhiepiscopiei de la Eztergon, din Biblioteca Széchenyi şi din Arhiva bisericii evanghelice de la Budapesta, în care un rol important deţine, este un fapt deja cunoscut, corespondenţa sus-numitului *Aufklärer*. Evident, un loc de sine stătător îl constituie, în contextul cercetării lui Ján Tibenský, investigarea, analiza şi interpretarea operei ştiinţifice a lui Matei Bel, concretizată în lucrări de istorie, geografie, pedagogie, lingvistică şi teologie.

Adept al unei ideologii moderne europene, contaminate de empirism şi raţionalism, cu ecouri din Francis Bacon şi René Descartes prin intermediul culturii germane, Matei Bel a ilustrat — după cum rezultă din lucrare — în chip elocvent iluminismul slovac, printr-o susţinută activitate politică şi culturală. A încercat să înfiinţeze la Bratislava, în 1730, o primă societate a erudiţilor, pe linia acelor *Societas asiduorum* destul de frecvente în secolul Luminilor în centrul şi sud-estul continentului, care să-şi publice rezultatele demersurilor în revista *Observationes Posonienses*. În domeniul pedagogic s-a remarcat printr-o susţinută activitate în cadrul gimnaziilor din Banská Bystrica şi Bratislava, calitate în care a contribuit nu numai la reforme de ordin organizatorico-administrativ ci şi în direcţia conţinutului învăţămîntului. A redactat manuale în limbile latină, maghiară şi germană, dar a militat, în mod constant pentru introducerea limbii naţionale în procesul instructiv-educativ. Este, în acest sens, autorul unei dense prefeţe la *Gramatica limbii cehe* a lui Pavel Dolezal. Ca o directă consecinţă a activităţii sale, în

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

climatul cultural slovac de la Trnava, se cristalizează limba literară slovacă, oficializată prin efortul intelectual al lui Anton Bernolák.

„Cel mai celebru și mai erudit polihistor", „istoricul patriei", cum adesea a fost numit de către contemporani, reintră în circuitul științific național și european în acest deceniu, în primul rînd prin cercetarea solidă datorată lui Ján Tibenský. De rezultatele strădaniilor specialistului slovac vor putea beneficia — nu ne îndoim — și cercetătorii români ai Luminilor. Nenumărate analogii care s-ar putea realiza pornind de la activitatea politică și culturală, de la opera lui Matei Bel și de la realizările multiple ale fruntașilor Școlii ardelene (Samuil Micu, Gheorghe Șincai, Petru Maior, Ioan Budai-Deleanu), prezența unor informații din lucrările sale istorico-geografice în scrierile cărturarilor noștri din epoca Luminilor, circulația și posesorii unora dintre lucrările lui Matei Bel în diferite medii intelectuale românești sînt doar cîteva puncte de plecare într-o suită de investigații comparatiste. Neîndoios, din acest punct de vedere, sinteza lui Ján Tibenský este extrem de utilă, recomandîndu-se de la sine.

Eva Mârza, Iacob Mârza

JÁN TIBENSKY, *Slovensky Sokrates. Život a dielo Adama Františka Kollára*, Bratislava, „Tatran", 1983, 143 p., 16 fig.

Istoriografia europeană a reținut, nu o dată, mai ales cînd a dezbătut viața culturală și religioasă a Imperiului habsburgic în epoca Mariei Tereza, contribuția și activitatea lui Adam Fratišek Kollar (1718—1783) în diferite sectoare ale politicii aulice. Schițarea unui potret al acestui iluminist slovac cît și punctarea unor momente din viața și activitatea lui vor fi de natură să determine o mai justă înțelegere a importanței științifice și politice pe care o implică sinteza cercetătorului din Bratislava, Ján Tibenský închinată acestui cărturar.

După temeinice studii, la gimnaziile iezuite din Banská Bystrica, Banská Stiavnica, Trenčin și Trnava, încheiate prin absolvirea Facultății de filosofie a Universității din Viena, Kollar devine profesor la gimnaziul slovac din Liptovský Mikulaš. Atras de Viena reformelor și beneficiind de sprijinul unui spirit novator de talia lui Gerard van Swieten, Kollar se reîntoarce la Viena, studiază intens limbile orientale și intră în contact cu o serie de personalități politice, culturale și religioase care se mișcau în anturaj aulic. Sub impresia curentelor spirituale înnoitoare, care circulau în Viena iluministă, părăsește ordinul iezuit, hotărîre ce-i va atrage nenumărate antipatii și vicisitudini.

Odată cu primirea funcției de scriptor în cadrul Bibliotecii imperiale, a cărui prefect era același van Swieten, începe o nouă etapă, hotărîtoare am spune, în activitatea lui Kollar. Bun cunoscător al limbilor clasice și orientale, Kollar se impune atenției anumitor medii aulice, printr-o excelentă traducere a *Istoriei Turciei* și, mai ales, prima sa operă originală, concepută în 3 cărți, apărută în 1762, *Historia diplomatica*. Redactată în spiritul iluminismului vienez, lucrarea a stîrnit o vie polemică în cercurile catolice, atmosferă de care va avea parte și volumul din 1764, publicat în preajma Dietei, *De originibus et usu perpetuo potestatis legislatoriae* (unde critică, printre altele, *Tripartitul lui Werböczi* și solicită reglementarea serviciului militar în imperiu).

Ideile politice, sociale, culturale și religioase susținute de Kollar în cele două lucrări fundamentale pentru profilul său de iluminist i-au adus o reputație incontestabilă, chiar dacă a intrat în contradicție cu unele orientări ale Curții de la Viena. De fapt, prin mesajul lucrărilor sale, Kollar a influențat și legislația școlară a epocii, mai clar *Ratio educationis* (1777), care s-a aplicat și în Transilvania. Totodată, grație renumelui cîștigat a fost numit, în partea a doua a vieții sale, prefect al Bibliotecii imperiale. Această calitate i-a permis să se dedice muncii de bibliotecar, devenind chiar un teoretician al biblioteconomiei din Imperiul habsburgic. Este, de fapt, și motivul pentru care, la un moment dat, fondatorul Bibliotecii de la Alba Iulia, contele Ignatius Batthyáni va apela la competența sa, cum rezultă dintr-o interesantă corespondență.

Informațiile mai sus oferite, excerptate din prețioasa sinteză a lui Ján Tibenský bazată pe o variată bibliografie și pe un vast material documentar, sînt

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

de natură să incite și pe lectorii români în consultarea cărții. Căci activitatea și opera celui numit, fără exagerare, „Slovenský Sokrates", care ilustrează în chip convingător prima generație a Luminilor slovace, cu urmări asupra modului de-a gîndi în veacul XVIII, oferă nu o dată puncte de contact cu istoriografia românească. Ediția tipărită în 1763 din lucrarea umanistului român Nicolae Olahus, *Hungaria et Atila* și preluarea unor informații din lucrările sale de către istoricii Școlii ardelene rămîn mai mult decît edificatoare. Cu atît mai mult cu cît Kollar a fost, prin întreaga sa activitate publică și prin lucrările sale, un spirit enciclopedist, un produs al Luminilor europene. De fapt, volumul lui Ján Tibenský o demonstrează cu prisosință.

Eva Mârza, Iacob Mârza

GHEORGHE EMINESCU, *Napoleon Bonaparte*, ediția a II-a revăzută și adăugită, Ed. Academiei R.S.R., București, 1986, 326 p.

În lipsa unei noi contribuții la istoria napoleoniană, recenta reeditare a cărții lui Gh. Eminescu se dovedește necesară. Și acest lucru, nu pentru cine știe ce senzaționale descoperiri documentare sau investigații în direcții nebănuite, ci tocmai prin abordarea globală a unei complexe personalități față de care istoriografia noastră a rămas, inexplicabil, aproape neimplicată.

Sub acest aspect, cartea lui Gh. Eminescu este exemplară prin claritatea expunerii, a stabilirii principalelor etape ale epopeei napoleoniene, prin optica relativ detașată față de controversele asupra acestei personalități, dar și prin imaginea captivantă a unui destin care „a dus la infinit ceea ce pînă la el era socotit ca limită extremă a minții și energiei umane" (P. A. Rosebery).

Lucian Nastasă

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, *De la negritudine la civilizația universalului*, selecție și traducere : RADU CÂRNECI și MIRCEA TRAIAN BIJU, ed. „Univers", București, 1986, 370 p.

Personalitate complexă a lumii contemporane, Léopold Sédar Senghor este din nou prezent în limba română cu un volum de eseuri intitulat : *De la negritudine la civilizația universalului*. Dacă în urmă cu zece ani tălmăcirea liricii sale — în vol. *Jertfe negre* — constituia primul contact mai substanțial cu acest fiu al Franței „d'outre mer", în momentul de față ideile gînditorului umanist sînt p deplin cunoscute prin larga difuzare a celor mai semnificative texte din *Liberté* I *(Negritude et humanisme)*, *Liberté* III *(Negritude et civilisation de l'universel)* și partea finală din vol. *Elégies majeurs*.

O sumară prezentare a „marelui cetățean al lumii contemporane", semnată de Radu Cârneci, se adaugă la cunoașterea mai bună a creației unuia dintre cei mai mari francofoni ai timpurilor noastre.

Lucian Nastasă

HAKIM MOHAMMED SAID (ed.), *Voice of morality*, Hamdard Foundation Press-Pakistan, 1985, 361 p.

Într-o lume de o complexitate mereu crescîndă, în care omul se simte adesea derutat și singur, modalitățile de a arunca punți spre semenii de orice convingeri s-au multiplicat și ele pe măsură, semn că puterea de speranță, de iluzie reconfortantă nu e mai mică. H. M. Said, președintele Fundației „Hamdard" din Pakistan, a inițiat o anchetă pe tema declinului moral al lumii de azi, solicitînd „voci" de pretutindeni în apărarea unui program resurecțional. *Vocea moralității* reproduce, în ordinea alfabetică a țărilor respective, răspunsurile celor care au dorit

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

să ia notă de chestionarul în cauză. Sînt aproape o sută răspunsuri, inegale și din perspective diferite, dar convergente sub raportul finalității : preocuparea de a contribui la asanarea unei lumi amenințate de bancruta morală.

Din România, poate cea mai bine reprezentată proporțional, se reproduc nouă răspunsuri, din medii și profesiuni diverse (p. 190—220) ; Mariana Beliș, Alexandru Stănciulescu-Bîrda, cu un elogiu al spiritului pacific al poporului nostru, Gallia Butnaru, Valerian L. Ciofu, Moise Ignat, Dan F. Sămărescu, George Văideanu, ultimul semnînd și în calitate de secretar al Asociației Internaționale a educatorilor întru pacea lumii. Răspunsuri echilibrate, cuminți, unele evident marcate de clișee curente. Cel mai interesant poate, un răspuns *sui generis*, căci e format din 28 de întrebări, pare a fi cel subscris (p. 75—79) de Janos Farkas, sociolog ungur, care apreciază că întîia sarcină a oamenilor de știință, pe tărîmul în discuție, e să definească sobru, lucid, situația. De unde seria de întrebări menite a circumscrie problematica lumii de azi și, indirect, remediile posibile. Le-am reproduce integral, de n-ar fi abuziv, ca un exemplu de disciplină și coerență a unei gîndiri aplicate, urmărind obținerea unui echilibru cît mai stabil în dinamica lumii contemporane. Una, mai de la urmă, se cuvine totuși reprodusă aici : „Cum s-ar putea crea condiții pentru ca libera dezvoltare a fiecărui individ să constituie precondiția dezvoltării libere a întregii comunități ?".

Al. Zub

FRED MAHLER, *Tinerețea în timp și spațiu*, București, Ed. „Albatros", 1986, 368 p.

Deși nu e vorba de un demers preponderent istoric el interesează și domeniul patronat de Clio. Mai întîi prin cadrul spațial și temporal pe care și-l asumă și care implică, inevitabil, perspectiva istoriografică. Cartea prezintă, în intenția autorului, „e omente semnificative ale evoluției în timp și spațiu a concepțiilor despre tinerețe", reflectînd „varietatea istorică și culturală a imaginilor despre tinerețe ce s-au succedat în cursul secolelor", dar și temele perene ale acestei deveniri (p. 14—15). Fără a fi așadar „o istorie a tineretului", ea permite totuși o privire în trecutul acestuia prin prisma conceptelor și a simbolurilor ce s-au vehiculat pe această temă. O scurtă introducere despre *Spirala generațiilor* deschide o cale spre problematica subiectului, prea puțin explorată însă prin ceea ce reprezintă el în seria devenirii. Lumea ideilor prezintă apoi nu mai puțin interes, iar autorul a restituit-o selectiv în evoluția ei istorică, începînd cu zorile mitologice și orizontul antichității și traversînd apoi evul mediu, Renașterea și epoca Luminilor. În aceeași ordine cronologică, lucrarea se încheie cu un sondaj în vitorul paradigmei juventologice în cercetarea tineretului. Interesată mai ales de concepte, cartea atrage astfel atenția asupra unui teritoriu pe care istoricii îl abordează astăzi tot mai insistent în alte culturi. O istorie a mentalităților în cazul românilor ar trebui să rețină de aceea și acest fenomen pentru a lămuri mai bine alternanța „vîrstelor" și ritmul dezvoltării istorice.

Ștefan Lemny

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

PERIODICE ROMÂNEȘTI

„Acta Musei Porolissensis", Zalău, IX, 1985, 830 p.

Apariția numărului IX al revistei „Acta Musei Porolissensis", sub îngrijirea unui colegiu redacțional condus de Eugen Chirilă, reprezintă o importantă realizare în activitatea științifică a Muzeului de istorie și artă Zalău. Rod al unui efort științific și editorial de care luăm act cu satisfacție, revista ilustrează o tematică variată, de la istorie veche și arheologie la istorie contemporană, incluzînd cercetări privind istoria culturii, etnografia, onomastica, demografia istorică și istoria artelor.

După un *cuvînt înainte*, trei studii semnate de Ion Ardeleanu *(Contribuția României la victoria asupra fascismului)*, Mircea Mușat *(Partidul Comunist — organizatorul și conducătorul luptei antifasciste a poporului român (1933—1944)* și Dumitru V. Firoiu *(Consecințele actului de la 23 August pentru dreptul României (23 August 1944 — 6 Martie 1945)* sînt consacrate aniversării a patru decenii de la victoria asupra fascismului.

Capitolul de istorie veche și arheologie valorifică un material arheologic deosebit de variat, care, din punct de vedere cronologic, provine din două epoci istorice distincte. Pentru epoca pietrei menționăm studiile lui Gheorghe Lazarovici *(Sincronisme etno-culturale în neoliticul timpuriu din Sălaj și din Vestul României)*, Zoia Kalmar *(Despre uneltele de piatră descoperite în județul Sălaj și zonele învecinate)* și Eugen Stoicovici *(Despre natura unor piese litice din așezări sălăjene și din alte părți ale României)*. Alături de acestea un loc important îl ocupă, pe linia unei mai vechi tradiții de cercetare, adîncirea cunoașterii istoriei Daciei în epoca romană în baza izvoarelor numismatice — Eugen Chirilă, Nicolae Gudea, George Marinescu *(Tezaurul monetar de la Visuia sec. I—III e.n. Contribuții la studiul circulației monetare în Dacia Porolissensis)*, a materialului funerar — Ioan I. Russu *(Ala miliaria în armata Daciei Porolissensis)*, a sistemelor de construcție militară — Nicolae Gudea *(Contribuții la istoria militară a Daciei Porolissensis. I. Linia înaintată de turnuri și fortificații mici de pe sectorul de NV al limesului provinciei între castrele de la Bologa și Tihău)* și Ioan Stanciu *(Considerații asupra clădirii comandamentului (principia) castrelor auxiliare din Dacia)*, ori a tehnicii olăritului — Alexandru V. Matei *(Cuptorul pentru ars ceramică cenușie ștampilată descoperit în așezarea dacilor liberi de la Panic (jud. Sălaj)*. Studiile și articolele de arheologie sînt însoțite de un material ilustrativ adecvat, desene și fotografii, ce pun în evidență importanța obiectivelor cercetate.

La rubrica de istorie medie consemnăm repertorierea localităților județului Sălaj în secolul XIV de Elena Muscă, ce continuă astfel investigațiile similare pentru veacul anterior, iar Valer Hossu semnează două studii privitoare la începuturile „Cetății de piatră" (Chioar) și constituirea domeniului acestuia. Structurile tradiționale românești din ținuturile sălăjene în secolele XIII—XVI aduse în discuție de Ioan Aurel Pop sînt apreciate ca dovezi pentru menținerea etnicului românesc în Sălajul evului mediu. Cu competență recunoscută, Eugen Chirilă și colaboratorii săi publică un lot de trei tezaure medievale provenite din județul Sălaj. Cercetările efectuate de Rudolf Wolf și Géza Kovách asupra conscripțiilor imperiale efectuate în comitatul Crasna în secolul al XVII-lea aduc noi precizări, cu deosebire asupra aceleia din anii 1721—1722, referitoare la contribuabili și

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

respectiv sistemul de chestionare al acestora. Ernest Wagner evidențiază *Obligațiile iobăgești din fostul domeniu al cetății Cehu Silvaniei în timpul răscoalei lui Horea*, dar și, într-un studiu semnat împreună cu Éva Lakó, activitatea organizațiilor administrative „kalandos" din Zalău în secolele XVII—XIX.

Capitolul de istorie modernă cuprinde trei articole ce abordează o temă predilectă a investigației istoriografice cu referire la perioada 1848—1918 în Transilvania — lupta națională a românilor pentru independență și unitate. Astfel, Valeriu Ichim prezintă *Institute, societăți și asociații economice cu scopuri politice și național culturale din nord-vestul României (1849—1918)*, Miograd Milin despre *Raporturile lui George Pop de Băsești cu Vicențiu Babeș și cauza memorandistă. 1891—1892*, iar Stelian Mîndruț publică prima parte a studiului său despre *Mișcarea națională a românilor din Sălaj între anii 1895—1905*.

Epoca contemporană este întregită prin contribuțiile lui Paul Abrudan *(Documente inedite privind desfășurarea evenimentelor politico-militare din Transilvania după Adunarea Națională de la Alba Iulia)*, Vasile T. Ciubăncan *(Rezistența antihortistă în nord-vestul României în domeniul economic-social. Contribuții sălăjene (IV)*, Cornel Grad *(Consecințele și învățămintele dictatului de la Viena în lumina unor documente inedite. 1. Reclamațiile românești adresate comisiei de ofițeri din Cluj)*, Cornel Tucă—Gheorghe Nicolescu *(Contribuția Batalionului 7 Vînători de Munte — Zalău în războiul antihitlerist)* și Mircea Bog *(Reforma agrară din anul 1945 în județul Sălaj)*.

Rubrica de carte veche, muzeografie, istoria culturii, personalități sălăjene pune în valoare potențialul științific din rețeaua specialiștilor din diverse discipline. Se impun atenției studiile semnate de Ana Cîndea *(Cartea veche românească în județul Sălaj (IV)*, de Gheorghe Neamțu și Ananie Fărcaș *(Dascăli sălăjeni în războiul antifascist)*, iar capitolul de etnografie, onomastică, demografie istorică cuprinde studii semnate de Ioan Ciocian *(Meșteșugul împletitului funiilor în satele din Culmea Sălajului)*, Gabriel Vasiliu *(Din toponimia satelor Merșid, Firminiș, Popeni)*, Alexandru Cristureanu *(Istoria reflectată în antroponimia și toponimia județului Sălaj)* și Doru E. Goron, Valer Vlad *(Evoluția demografică a satului Ciocmani)*.

Ultima rubrică a revistei este dedicată istoriei artelor, reprezentată de István Bajusz *(Obiecte de cositor din Sălaj (II)*, Corneliu Zebacinschi—Ioan Ciocian *(Aspecte privind tradiția construcțiilor de lemn din satul Chieșd (jud. Sălaj)* și Maria Pia Badiu *(Colecția „Ioan Sima" contribuție majoră la îmbogățirea patrimoniului artistic sălăjan)* și se încheie cu Raport de activitate a Muzeului de Istorie și Artă din Zalău pe anul 1984 semnat de Alexandru V. Matei.

Volumul se dovedește deosebit de consistent, atît în ceea ce privește conținutul științific cît și cel al rubricii de bibliografie și constituie o publicație valoroasă și folositoare.

Viorel M. Butnariu

„Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Cluj-Napoca", XXVI, *1983—1984*, Cluj-Napoca, [1985], 610 p.

În multe privințe, apariția „Anuarului" clujean este un eveniment editorial, care nu trebuie să se mai lase de multe ori așteptat. Chiar dacă a apărut — și de această dată — cu o oarecare întîrziere și, în noul cadru publicistic, cu un volum pentru doi ani, tomul XXVI al prestigioasei publicații a istoricilor clujeni pare să promită reluarea unei cadențe ce să corespundă efortului de valorificare a rezultatelor cercetărilor științifice de profil, din centrul universitar transilvan, sau dintr-un spațiu mai întins.

Tomul de față confirmă interesul de care se bucură revista în rîndurile specialiștilor și contribuie la consolidarea renumelui deja cîștigat. Facem această afirmație îndreptățiți fiind, în primul rînd, de valoarea (deși inegală) studiilor și articolelor grupate în rubricile revistei, noutatea contribuțiilor, adausurilor de informații și documente, discuțiile complementare pentru lămurirea unor importante și diverse probleme de istorie.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Structura tomului XXVI este cea consacrată, deja. Aniversarea a două momente istorice, de o deosebită importanță pentru devenirea noastră națională, prilejuiește cele două contribuții cu care se deschide sumarul: una bilanțieră, *România socialistă la a 40-a aniversare*, de Gh. Iancu și N. Păun și *Revoluția populară de sub conducerea lui Horea*, în care acad. Șt. Pascu reiterează, succint, cauzele, împrejurările, desfășurarea, urmările și participarea la evenimentul de la care s-au împlinit, de curînd, 200 de ani, pentru a fundamenta concluzia că marea mișcare socială și națională de la 1784 a fost o *revoluție populară*.

Rubrica *Studii și articole*, organizată, firesc, pe criteriul cronologic, este inaugurată de contribuția lui M. Rusu, *Paleocreștinismul nord-dunărean și etnogeneza românilor* (p. 35—57), dedicat, așa cum prezumă și titlul, studierii unui aspect spiritual, conex, din multitudinea și diversitatea fenomenelor istorice care au contribuit la formarea și integrarea unor noi popoare și limbi romanice, printre care se înscrie poporul român și limba română. Studiul este urmat, spre concretizare, de lista descoperirilor paleocreștine (sec. III—VIII) din nordul Dunării dacice, o hartă pe care sînt localizate, odată cu episcopatele din secolele IV—VII, și o bogată ilustrație.

Lupta antiotomană purtată la Dunărea de Jos, în anii 1422—1427, încercările de aplicare a proiectului de cruciadă, descifrarea, documentată, a păienjenișului de relații diplomatico-politico-militare în legătură cu acesta, rolul jucat de domnul Țării Românești ș.a. se constituie în obiectul studiului — cu un document din Arhivele Naționale Maghiare, în anexă — Vioricăi Pervain, *Lupta antiotomană la Dunărea de Jos în anii 1422—1427* (p. 87—117).

Definit ca un „conflict politic general", Războiul de treizeci de ani presupune includerea în conflict și în ansamblul relațiilor internaționale țesute în jurul său și a statelor „excluse", pînă nu demult, — dat fiind insuficiența izvoarelor — de istoriografia problemei. Implicarea Moldovei și Țării Românești și, în primul rînd, a Transilvaniei în acest conflict european, rolul acesteia din urmă în desfășurarea evenimentelor focalizează atenția autoarei (Cristina Feneșan) interesantei contribuții *Transilvania și Războiul de treizeci de ani* (p. 119—139).

Dezvoltarea producției meșteșugărești în economia rurală și urbană din țările române, evoluția organizatorică și creșterea numărului breslelor (și a producției, evident) în Transilvania, dinamica numărului de articole ale statutelor de breaslă etc., sînt aspectele majore ce primesc noi „lumini" în articolul lui Samuil Goldenberg, *Meșteșugurile din Țările Române în sec. al XVII-lea: munca și forme de organizare* (p. 141—155), urmat de o *Bibliografie* a problemei, cu 45 de titluri. Urbariile păstrate în Arhivele din Budapesta, Cluj-Napoca sau în fotocopii la Biblioteca Filialei clujene a Academiei au oferit, cu prioritate, materialul documentar pentru contribuția Mariei Ursuțiu, *Relații agrare pe domeniul Hunedoara în sec. al XVII-lea* (p. 159—173). În contingență cu această contribuție este și cea semnată de Ioan Ranca, *Abuzul seniorial în Transilvania în lumina plîngerilor iobăgești de pe Tîrnave înmînate lui Iosif al II-lea la 1773.* (p. 175—192). Sursele de arhivă — inclusiv din Austria — au oferit autorului documente revelatorii pentru redarea stărilor de lucru din Transilvania, în perioada de după Certa Puncta, care explică, totodată, pregătirea izbucnirii răscoalei lui Horia și în zonele mai depărtate de epicentrul ei.

În continuarea cunoscutelor sale preocupări științifice, Stela Mărieș publică, urmarea unui frecvent apel la sursele arhivistice, studiul *Situația protejaților străini în România în sec. al XIX-lea* (p. 193—209), pagini, de fapt, din istoria luptei Principatelor Române pentru înlăturarea regimului capitulațiilor.

Aspecte revelatorii ale solidarității în lupta pentru libertate și democratizarea vieții politice din Monarhia multinațională dualistă, la sfîrșitul secolului trecut, ne sînt înfățișate de Milan Krajčovič (Bratislava), în contribuția sa, *Colaborarea studenților naționalităților oprimate din Austro-Ungaria în lupta de emancipare națională între 1890—1900* (p. 211—227).

Solidaritatea românilor din Banat și Transilvania, emigranți în America de Nord, cu frații rămași acasă, în lupta împotriva stăpînirii naționale la începutul secolului nostru, este convingător ilustrată de mărturiile însumate și decelate de sensurile lor politico-naționale de Gelu Neamțu, în articolul *Prima acțiune politică antidualistă de amploare a românilor din Statele Unite (1911)*, (p. 229—243), referitor la manifestațiile împotriva fostului ministru al cultelor și instrucțiunii publice din Ungaria, Albert Apponyi, cu prilejul vizitei acestuia în S.U.A.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Următoarele trei materiale adăpostite în acest număr al revistei sînt grupate, oarecum, aparte, dat fiind faptul că tematica lor se compune din abordări secvențiale ale vieții economice și luptei revoluționare din Transilvania interbelică: *Aspecte ale politicii economice românești în industria carboniferă (1919—1929)*, de L. Báthory (p. 245—260); *Industria județului Cluj în perioada crizei economice (1929—1933)*, de N. Păun (p. 261—278) și *Lupta revoluționară a metalurgiștilor din Brașov, Sibiu, Tg. Mureș în anii 1919—1928*, de M. Știrban, Șt. Suciu, Gh. Iancu (p. 279—300).

Bogat este și cuprinsul rubricii *Miscellanea*, unde cele 17 contribuții înseamnă un aport informațional substanțial la tot atîtea probleme din istoria națională sau referitoare la evenimente și personalități importante din istoria Transilvaniei (din epoca romană pînă în contemporaneitate). Aici, surprindere ne-a provocat, doar, faptul că, Adrian Vătămanu republică în paginile „Anuarului" materialul său despre logofătul Mateiaș Stroici, apărut, deja, într-o carte la Editura „Litera", în 1983 *(Trei mari dregători din Moldova secolului al XVI-lea)*. Surprindere, deoarece, între data apariției cărții și cea a revistei clujene, autorul ar fi avut timpul necesar să anunțe Redacției publicarea materialului despre dregătorul moldovean. Ar fi fost, chiar, timp ca autorul, eventual, să refacă textul amintit, pentru a satisface exigențele științifice contemporane ale publicării unei contribuții istoriografice, dat fiind neîmplinirile, de diverse naturi, ale „ediției" publicate la Editura „Litera" — așa cum, întemeiat, i-au atras atenția recenzenți autorizați (vezi, de exemplu, acest „Anuar", tom XXI, Iași, 1984, p. 554—561).

Grupajul cu titlul *Documentar* cuprinde un raport „selectiv" asupra cercetărilor arheologice efectuate, între 1979 și 1982, pe limesul celor trei Dacii și al provinciilor cu granițe învecinate, Moesia Superior și Moesia Inferior (semnat de N. Gudea) și cîteva considerații referitoare la orientările din istoriografia americană contemporană (ale Deliei Marga).

La *Discuții* nu lipsesc... contribuțiile, concretizate în restituiri epigrafice (datorate lui I. I. Russu), identificări de toponime medievale în Transilvania (făcute de G. Topan) sau precizări pe marginea unei recenzii (de A. A. Rusu) și cîteva însemnări critice referitoare la editarea operelor lui M. Kogălniceanu (ale lui Vl. Diculescu).

39 de recenzii și note, 17 pagini de ilustrații și cronica vieții științifice din instituțiile ce editează „Anuarul" clujean încheie cuprinsul tomului de față.

Un cuprins, am văzut, bogat, variat, interesant, căruia îi putem alătura și alte considerații dar, sperînd că tomul următor nu va întîrzia să apară, le lăsăm pentru atunci.

Gabriel Bădărău

„Caietele Bălcescu", Bălcești pe Topolog, IX—X, 1984, 278 p.; XI—XII, 1986, 384 p.

De mai multă vreme, Așezămîntul cultural „Nicolae Bălcescu" editează o remarcabilă revistă de studii consacrată vieții și operei revoluționarului pașoptist. Intitulată inițial *Studia et acta Musei „Nicolae Bălcescu"* (I—VI, 1969—1974) și, apoi (începînd cu tomul VII) *Caietele Bălcescu*, revista a publicat în decursul timpului numeroase contribuții, bucurîndu-se de colaborarea și prețuirea a numeroși cercetători. Redactorul publicației, Horia Nestorescu-Bălcești, a reușit astfel să cultive cu succes interesul pentru viața și opera revoluționarului, asigurînd editarea periodică a studiilor, a documentelor și a altor note privitoare la existența și creația sa. Epoca ca atare s-a aflat nu mai puțin în atenția publicației. Este vorba, desigur, de revoluția de la 1848 despre care ultimele numere conțin cîteva studii, datorate lui Ionel Gal *(Preocupări ale Arhivelor Statului de editare a izvoarelor istorice privind anul revoluționar 1848)* și Vasile Arimia *(Revoluția de la 1848 în documente străine)*, în vreme ce Dan Berindei a fixat *Legăturile genealogice dintre fruntașii Revoluției de la 1848 din Țara Românească*. Cu referire specială la N. Bălcescu în acest context sînt studiile lui Marin Bucur *(Adevărul despre „La Revue de la Ligue des peuples", 1850, în corespondența lui N. Bălcescu cu I. Ghica)* și Silvia Rogobete *(Sintaxa și stilul lui Nicolae Bălcescu)*, dar și notele lui Eugen Fruchter și Gabriel

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Mihăescu *(Bălcescu, Tîrgoviștea și tîrgoviștenii)* și Virgil Z. Teodorescu *(Pentru un repertoriu al monumentelor dedicate lui N. Bălcescu).*

La rubrica de documente colaborează Paul Cernovodeanu *(Documente privitoare la înaintașii lui Nicolae Bălcescu,* continuate și în t. XI—XII), Mihail Caratașu *(Documente privind pe Neofit — președintele Guvernului provizoriu de la 1848),* Radu Pantazi *(Documente inedite cu privire la mormîntul lui Nicolae Bălcescu),* Horia Nestorescu-Bălcești *(Revoluția și emigrația românească de la 1848 în documente inedite,* cu o continuare și în t. XI—XII).

Tomul XI—XII se deschide cu o colaborare de seamă, aceea a lui Șerban Cioculescu care evocă *Un remarcabil epistolier : Alexandru C. Golescu-Albu.* Studii despre N. Bălcescu mai subscriu : dan Berindei *(Nicolae Bălcescu și planurile confederale în Europa de centru și de sud-est)* și Vasile Novac *(Relații dintre Ion Ghica și Nicolae Bălcescu. Reflecții pe marginea corespondenții dintre ei).* Alte documente publică în acest număr : Anastasie Iordache *(Noi informații documentare referitoare la misiunea lui Nicolae Bălcescu din 1848 în Ungaria)* și Marin Bucur *(O polemică în presa franceză în jurul revoluției de la 1848 : Atacul din „L'Assemblée Nationale" și riposta exilaților români).*

În fine, ambele tomuri conțin grupaje de istorie locală, îndeosebi în legătură cu revoluția de la 1848 în județul Vîlcea, dar și cu mișcarea revoluționară din 1821 sau cu alte momente.

Din numărul bogat de contribuții, se înțelege cît este de important ca publicația ce apare în Bălcești pe Topolog să fie susținută în continuare. Exemplul ei ar merita să fie generalizat pentru ca alături de *Caietele Bălcescu* sau de *Caietele Mihai Eminescu* cultura noastră să dispună de un număr sporit de asemenea reviste, devenite de mult un fapt obișnuit în istoriografia străină.

Ștefan Lemny

„Crisia", Oradea, XIV, 1984, 650 p.

Revista „Crisia", ajunsă la tomul XIV, și-a făcut un bun renume în rîndul publicațiilor editate de muzeele din țara noastră. Motivele se înțeleg și din conținutul ultimului tom, remarcabil prin bogăția și varietatea contribuțiilor pe care le găzduiește. Secțiunea de „Arheologie și istorie" ocupă aici ponderea, referindu-se mai ales, așa cum era de așteptat, la momente din trecutul Bihorului. În cuprinsul rubricii de studii, două se referă la epoca veche (Doina Ignat, *Așezarea de la sfîrșitul epocii bronzului de la Suplacu de Barcău ;* Nicolae Chidioșan, *Prelucrarea osului în așezarea culturii Otomani din Nord-Vestul României)* și alte patru la momente ale epocii moderne și contemporane : Viorel Faur, Mihai Apan, *Manifestări politice ale populației românești din Bihor între 1870—1905 ;* Ioan Fleisz, *Contribuții la istoria mișcării muncitorești și socialiste din Bihor la sfîrșitul secolului al XIX-lea (1890—1900) ;* Blaga Mihoc, *Reforma agrară din 1921 în plasa centrală (județul Bihor) ;* Vasile T. Ciubăncan, *Anul 1939. Momente de solidaritate și unitate națională.*

Alte contribuții prețioase întîlnim la rubrica de documente : Gheorghe Gorun, *Documente bihorene relative la răscoala lui Horea ;* Gheorghe Șora, *Un document inedit despre conținutul manualelor de istorie redactate la Brașov de către Vasile Goldiș în 1896 ;* Al. Nistor, *Iosif Vulcan și Bistrița. Corespondențe inedite ;* Viorel Faur, *Referiri la revista „Familia" și biografia lui Iosif Vulcan în corespondența lui Fr. Hossu-Longin* și Viorel Faur, Valeriu A. Giuran, *Documente privind contribuția Diviziei 3 Munte la eliberarea Bihorului* (partea II).

Alt grupaj al volumului adună cîteva articole și note, începînd cu *Note privind istoriografia mileniului I e.n.* de Sever Dumitrașcu, concepută ca o încercare de bilanț. Mai semnează aici Florian Nica, *O școală românească de un sfert de mileniu la Oradea* (continuare) ; Lucian Cornea, *Aspecte istoriografice în revista „Familia". Istorici români în cadrul unor manifestări științifice internaționale ;* Blaga Mihoc, Corneliu Crăciun, *Revista „Familia" despre mișcările naționale studențești la sfîrșitul secolului al XIX-lea ;* Ioan Mândrea, Sorin Oprea, *Aspecte ale mișcării muncitorești și socialiste din Brașov în perioada 1910—1918 ;* Mihai D.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Drecin, *Oradea — centru al organizării funcționarilor români din băncile transilvănene la începutul secolului al XX-lea.*

Celelalte secțiuni ale volumului — Etnografie, Artă — nu sînt nici ele lipsite de interes pentru cercetarea trecutului. Este și sensul pledoariei Mariei Bocșe *(Știință populară, argument al civilizației rurale românești).* Ioan Toșa aduce, de asemenea, *Contribuții la studiul agriculturii tradiționale românești,* iar Barbu Ștefănescu, *Considerații asupra tehnicii agricole din Bihor în secolul al XVIII-lea. Sistemele de agricultură.* Dimensiunea istorică nu lipsește nici în analiza lui Aurel Chiriac, *Transportul și desfacerea produselor meșterilor specializați în prelucrarea lemnului din depresiunea Beiușului.*

Un capitol consistent privește istoria artei. Nicolae Sabău aduce aici *Contribuții la cunoașterea arhitecturii baroce din Oradea,* Negoiță Zăptoiu urmărește *Aspecte ale învățămîntului artistic din Transilvania în sec. XIX,* iar Maria Zîntz, alte *Contribuții la cunoașterea creației artistice a lui Tibor Ernö,* pictor orădean din perioada interbelică.

Volumul mai cuprinde un grupaj de studii despre „științele naturii" și altul de muzeografie. De reținut între acestea, catalogul întocmit de Gheorghe Gorun *(Colecția de carte veche străină de la Filiala Arhivelor Statului din Oradea (secolele XVI—XVII)* și excursul istoriografic al Anei Marossy, *Din preocupările privind ocrotirea naturii în Bihor.*

Cronica vieții științifice a Muzeului, în care istoria ocupă un loc însemnat și rubrica de recenzii (cu o sistematică analiză și a *Anuarului* nostru) încheie această valoroasă publicație (redactor responsabil, Sever Dumitrașcu, secretar de redacție, Viorel Faur), ce onorează tradițiile zonei și îmbogățește orizontul istoriografiei naționale.

Ștefan Lemny

„Revista Arhivelor", București, LXIII, vol. XLVIII, 1986, 1—4, 360 p.

După aproape două decenii de merituoasă activitate în calitate de redactor șef al acestei reviste, Ștefan Hurmuzache a lăsat locul Mioarei Tudorică, o mai veche colaboratoare a publicației, care cumulează la rîndu-i o experiență de peste 10 ani ca secretar de redacție, redactor și membru permanent al organismelor de conducere.

Această schimbare nu a adus însă modificări în structura cuprinsului revistei, asigurîndu-se continuitatea prin promovarea aceluiași program, cu respectarea rubricilor anterioare. Astfel, în ceea ce privește preocupările pentru arhivistică, menționăm propunerile lui Al. Duță pentru selecționarea dosarelor din fondurile judecătorești (nr. 1), intervenția lui Al. Nastovici, care supune atenției cîteva considerații privind instrumentele de informare în publicistica arhivistică internațională (nr. 2), iar Ana-Cristina Halichias reunește la o dezbatere, în jurul unei mese rotunde (nr. 4), pe tema editării documentelor scrise în limba latină, *mai mulți specialiști ai domeniului* din cadrul Arhivelor, institutelor de cercetare și de la catedrele universitare. O discuție deschisă, plină de sugestii de cel mai mare interes, la care cei prezenți și-au exprimat opiniile (derivînd din multiple experiențe), pentru realizarea unui consens privind normele riguros științifice de editare a textelor latine, cu precădere a celor scrise în mediul românesc. Nu insistăm asupra intervențiilor, toate la obiect și pline de substanță, limitîndu-ne doar a menționa că multe din chestiunile atît de complexe pe care le implică efortul de editare a izvoarelor latine le-am urmărit „pe viu" la doi dintre participanți (Dan Slușanschi și Ana-Cristina Halichias) cu prilejul elaborării primului volum al corpus-ului de izvoare *Ștefan cel Mare în conștiința europeană.*

Nutrim speranța exprimată, de altfel, de majoritatea celor care au participat la această masă rotundă, că inițiativa, lăudabilă din multiple rațiuni, va fi continuată și va avea consecințe pozitive nu numai pentru editorii textelor latine, dar și pentru cei care vor beneficia de pe urma folosirii acestora.

La rubrica *Documente,* Paul Cernovodeanu continuă publicarea corespondenței lui Constantin Brîncoveanu — III și IV (nr. 1 și 3), M. Spiridonеanu — Jurnalul Irinei Mavrocordat — IX și Gion D. Ionescu, Trei hrisoave domnești

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(nr. 3). În alt compartiment, cel al științelor speciale, A. C. Halichias se referă la problematica transpunerii documentelor latine în limba română (nr. 1), El. Cozma (nr. 2) la unele reprezentări heraldice pe documente moldovene (secolele XVII—XVIII), F. Rînziș comentează două documente false, M. Georgescu — sigilii sătești din județul Buzău, T. Mateescu surprinde particularități ale documentelor românești din Dobrogea (nr. 3), iar M. D. Ciucă depistează un falsificator de documente pentru orașele Tîrgoviște și Pitești (nr. 4).

În sumar sînt inserate apoi studii și comunicări referitoare la trei evenimente aniversare: 65 de ani de la făurirea P.C.R., 2 500 de la prima atestare scrisă a geto-dacilor și 600 de ani de la înscăunarea lui Mircea cel Bătrîn. Aniversarea creării partidului a fost marcată prin articolul *P.C.R. — conștiință vie, revoluționară a națiunii noastre socialiste* (nr. 1) și prin publicarea unui masiv grupaj de documente ce reflectă pagini eroice din istoria muncitorimii române în lupta pentru libertate și dreptate socială (nr. 2). Tot în seria evenimentelor aniversative, contribuțiile lui V. Manole, C. Fenești și A. Caciora, E. Glück (nr. 3) adaugă considerații de certă valoare interpretativă și documentară la cunoașterea istoriei geto-dacilor și la continuitatea și unitatea poporului român.

Împlinirea a 600 de ani de la urcarea pe tron a marelui voievod Mircea a prilejuit cîteva intervenții privitoare la unele aspecte ale domniei acestuia. Astfel, Șt. Ștefănescu (nr. 3) relevă marile disponibilități ale lui Mircea în lupta pentru neatîrnarea românilor și rolul de campion al apărării Europei la Dunărea de Jos, C. Rezachevici (nr. 1) redeschide discuția asupra titlului de despot atribuit domnului român, iar R. Constantinescu (nr. 3 și 4) inserează cîteva considerații privind limitele cronologice și geografice ale stăpînirii lui Mircea cel Bătrîn, pe un ton însă vădit polemic, minimalizînd cu totul contribuțiile în domeniu ale istoriografiei române de pînă acum și acordînd șanse de maximă credibilitate numai propriilor soluții (bazate însă tot pe ipoteze).

În afara acestor contribuții aniversative, „Revista Arhivelor" publică alte studii de un real interes științific. De pildă, prof. Mihail P. Guboglu continuă (nr. 2), după un început în nr. 3/1985, să comenteze izvoarele turco-islamice și europene despre participarea românilor în bătălia de la Varna, iar M. Retegan despre radiopropaganda britanică în România anilor 1944 (nr. 2).

Celelalte rubrici de prezentări de fonduri și colecții, achiziții noi ș.a. susțin cu destul succes diversitatea și consistența sumarului revistei, toate acestea asigurîndu-i temeiuri pentru o circulație adecvată în rîndul unui cerc cît mai larg de cititori.

D. Agache

„Revista de istorie și teorie literară", XXXIII, 1985, nr. 1, 176 p.; nr. 2, 160 p.

Același înalt profesionalism se manifestă și în prezentele numere ale revistei ce apare la București sub egida Institutului de istorie și teorie literară „G. Călinescu", din păcate singură, trebuie să acopere nu numai materialele membrilor Institutului dar și ale unor colaboratori externi, în domenii care ar merita, fiecare în parte, cîte o publicație specială (teoria literaturii, literatură română veche, modernă și contemporană, literatură universală și comparată dar și restituirile sectorului de „documente și manuscrise"). Oricum, printr-o judicioasă și înțeleaptă repartiție (trebuie să amintim aici pe Dan Mihăilescu), exigențele sînt satisfăcute, revista devenind o excelentă publicație de specialitate.

Se impune din capul locului studiul Zoei Dumitrescu-Bușulenga, *Eminescu și romantismul german* (I, p. 11—20; 2, p. 8—16), subiect reluat într-o nouă perspectivă, oferind sugestii prin apelul la „modalitățile de contact între Eminescu și «fenomenul german»". (Cu un titlu identic, Z.D.-B. a mai fost prezentă acum douăzeci de ani în volumul *Studii eminesciene*, București, 1965, p. 183—196). Urmărindu-se periplul universitar eminescian, se stabilesc coordonatele evoluției de la etapa acumulativă la cea de individualizare prin originalitate, de (re)găsirea specificului național. (Nu întîmplător, la Berlin, Eminescu va manifesta un deosebit interes pentru *Volkerpsychologie*). Important este faptul că Z. Dumitrescu-Bușulenga se oprește mai mult asupra „contactului exterior" al gînditorului român cu spiritualitatea germană și, așa cum s-a remarcat, în primul rînd cu rami-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ficațiile romantice ale acestei culturi. Tot în legătură cu Eminescu sînt și studiile lui Gh. Ceaușescu (1, p. 55—57), Dan Petrovanu (1, p. 58—60, semnatar, împreună cu o mare iubitoare a culturii române, Renate Mohlenkamp, și a studiului *Eminescu și Adolf Fick* — 2, p. 76—81). Bineînțeles că nu lipsesc „opiniile și atitudinile" — grupate într-o rubrică aparte — semnate de M. Bucur, Al. George, P. Țugui, I. Hangiu ,Z. Ornea, D. Vatamaniuc ș.a. (ne îndoim de afirmația celui din urmă, că D. Petrovanu nu cunoaște nemijlocit „și fără să fi descifrat" nici „un singur rînd" din manuscrisele eminesciene, chiar dacă D. Petrovanu este... matematician. Au mai fost și ialții, dar au rămas în posteritate mai mult ca istorici, filologi, poeți, romancieri etc.).

Din sumarul revistei reține atenția articolul lui Mihai Moraru *A fost Milescu în Italia ?* (Cu regret constatăm că autorul nu a luat încă cunoștință de faptul că Nicolae a fost impropriu numit și „Milescu", așa cum a dovedit Ștefan S. Gorovei în studiul său *Nicolae (Milescu) spătarul. Contribuții biografice* în *AIIAI*, XXI, 1984, p. 179—192). Desigur că observația lui M. Moraru este valabilă — ne referim la „excluderea valorii probatorii" a textului reprodus (2, p. 112—116) ; faptul în sine părea posibil întrucît spătarul Nicolae, în perioada 1665—1669, a fost prezent în Germania, de unde va fi trimis de fostul domn Gheorghe Ștefan în Suedia — menționat la 26 februarie 1667 — precum și la Ludovic al XIV-lea, în iulie 1667 (pentru amănunte vezi Ștefan S. Gorovei, *op. cit.*). Acum, însă, devine exclusă o eventuală călătorie o spătarului în Italia în intervalul 1667—1668 sau chiar anterior (1664—1665). În legătură cu spătarul Nicolae (Milescu) putem include și recenzia lui D. Velciu la *Istoriile* lui Herodot (ed. L. Onu și L. Șapcaliu, 1984) axată, în primul rînd, asupra pretinsei traduceri realizată de spătar, opinie susținută de L. Onu și infirmată, încă din 1976, de N. A. Ursu (în această problemă amintim și observațiile aceluiași Ștefan S. Gorovei în *AIIAI*, XXII, 1985, p. 830—833).

Remarcăm de asemenea studiile referitoare la G. Călinescu — *Elocvența hîrtiilor uitate* de Cornelia Ștefănescu (1, p. 26—34) cu reproducerea unei comunicări „nerostite" de Călinescu, în legătură cu *Umanismul modern și umanismul lui Pico della Mirandola* (p. 34—40) —, Liviu Rebreanu (1, p. 40—46 ; 2, p. 40—42), Mateiu I. Caragiale (1, p. 21—25), I. Slavici (2, p. 28—33), A. Maniu (2, p. 43—47), precum și despre *Interferențe luministe și romantice sud-est europene* (II, de V. Neumann, 1, p. 138—142), *„vocația europeană" a culturii române* (D. Zamfirescu 1, p. 151—156) ș.a. Este reprodusă *prefața* semnată de Mircea Eliade la antologia scrierilor blagiene, pregătită de C. Noica pentru o multiplă editare în Europa (*Cultura — modul specific de a exista al omului în univers*, 2, p. 17—20), iar tot în legătură cu Eliade, M. Handoca publică două scrisori ce conțin informații asupra acestuia și a „tinerii generații" din anii '30. (De altfel, în foileton, revista își încheie cu numărul 2 și publicarea Tezei de doctorat a lui Eliade, tipărind ca supliment anual teza sa de licență, *Contribuții la filosofia Renașterii*, ca primul număr al colecției „Capricorn").

Din vastul sumar mai amintim convorbirea realizată de N. Florescu cu Adrian Marino, personalitate marcantă a culturii române, care face nu numai o confesiune „literară" (de fapt ar fi dificilă o posibilă catalogare a acestuia și chiar inoperantă) ci, în primul rînd, o „confesiune" de credință. În final semnalăm laudabila inițiativă de a se publica *jurnalul politic* ținut de O. Goga între 21 martie și 16 mai 1931, fapt datorat lui Ioan Șerb și Mircea Mușat. (Ion Dodu Bălan a publicat *jurnalul intim* al poetului — aflat în posesia sa —, care acoperă perioada 17 noiembrie—26 decembrie 1916, în *Agenda literară 1985*).

Lucian Nastasă

„Revista muzeelor și monumentelor — Monumente istorice și de artă", XVII, 1986, nr. 1, 96 p. ; nr. 2, 96 p.

Seria „Monumente istorice și de artă" a „Revistei muzeelor și monumentelor" continuă, în condiții noi, apreciata publicație „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice". Mergînd, în general, pe linia tradițională, noua serie este îmbogățită cu rubrici care răspund problematicii contemporane.

Cele două numere din anul 1986 ne oferă, ca și apariițile bianuale anterioare, un conținut științific interesant și variat, susținut de ilustrații de cea mai bună calitate.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Primul număr al revistei debutează cu un grupaj de articole închinat aniversării a „65 de ani de la făurirea Partidului Comunist Român". *Marile ctitorii ale României socialiste* sînt prezentate de Gh. I. Ioniță într-un text plin de interes, ilustrat cu imagini grăitoare. Pe baza documentelor de arhivă și a presei socialiste și muncitorești, Iulia Stănescu și Eugen Stănescu prezintă imobilele în care și-au desfășurat activitatea comuniștii din județul Prahova între anii 1918—1944. În același grupaj este cuprinsă partea a doua a amplului studiu *Patrimoniul clădit — parte a avuției naționale*, semnat de arh. Petre Derer, în care este abordată una dintre cele mai actuale probleme : sistematizarea orașelor țării și problemele legate de recuperarea, recondiționarea și reutilizarea fondului vechi de clădiri. În numărul următor al revistei, P. Derer își exprimă cîteva gînduri de perspectivă, în speranța aflării unor soluții inedite de sistematizare și proiectare a orașului viitorului în România.

Sub titlul „600 de ani de la urcarea pe tronul Țării Românești a lui Mircea cel Mare" sînt reunite mai multe articole care tratează, din diferite unghiuri, domnia marelui voievod. Cunoscutul istoric N. Stoicescu face o interesantă prezentare a luminoasei personalități a lui Mircea. El ne apare ca un mare organizator, unificator și întregitor al țării, luptător neobosit împotriva expansiunii otomane la Dunărea de Jos, dar, în același timp, ca primul mare ctitor din istoria Țării Românești. Inițiatorul ridicării curții domnești de la Tîrgoviște, a cetății de la Giurgiu și a unor fortificații de pămînt, Mircea și-a legat, în aceeași măsură, numele de ctitoriile de la Cozia și Snagov, de mănăstirile mai vechi de la Vodița, Cotmeana și Tismana pe care le-a înzestrat cu generozitate. El a sprijinit, de asemenea, o mare operă constructivă, în toată țara, încurajîndu-și boierii să ridice noi lăcașuri de cult. Arh. Cristian Moisescu abordează importanta problemă a sistemului defensiv al Țării Românești din vremea lui Mircea cel Bătrîn. Ne sînt expuse sintetic cetățile de piatră de pe linia Dunării, ridicate sau reamenajate de voievod, cele din interiorul țării, din Transilvania sau din Dobrogea, fortificațiile curților domnești și a acelora din pămînt și lemn ale unor localități. În același grupaj mai sînt prezentate și două materiale care fac cunoscută valoroasa pictură de la Cozia, supusă, în ultima vreme, unor lucrări de restaurare.

Cel de-al doilea număr este deschis de dezbaterea *Valorificarea moștenirii trecutului poporului român, obiectiv major al cercetării arheologice actuale*, inițiată de Elisabeta Anca-Rușinaru, cu specialiști din București, Craiova, Constanța, Cluj-Napoca, Sf. Gheorghe, Iași, pe tema realizărilor și obiectivelor propuse în cercetarea arheologică actuală.

Rubrica „Studii și comunicări" are, în primul număr al revistei, un singur articol, datorat Eugeniei Greceanu, *O prezență de tradiție bizantină în arhitectura românească de zid din Țara Hațegului în veacurile XII—XIII : monumentul de cult din Pești, județul Hunedoara*. Autoarea demonstrează, pe baza unei analize amănunțite, că primele două faze de construcție ale bisericii românești, de influență bizantină, de la Pești datează din secolele XII—XIII. În cel de-al doilea număr al revistei, M. D. Matei face *Cîteva considerații pe marginea începuturilor orașului Siret, în lumina celor mai recente descoperiri arheologice*. Autorul stabilește că cele mai vechi urme de locuire din vatra orașului medieval datează din secolele X—XII, procesul de urbanizare debutînd încă din secolele XII—XIII, cînd se constată o „locuire concentrată" și se presupune prezența unei fortificații realizată din șanț și val. De asemenea, se admite apariția unor cartiere meșteșugărești și prezența, bine determinată în spațiu, încă din prima jumătate a secolului, a coloniștilor germani. Desigur, aceste teze se cer confirmate de viitoarele cercetări. În *Arta aulică din țările române către 1600. Texte și context*, Răzvan Theodorescu privește dintr-un unghi interesant țările române în secolul XVI, reconstituind unele aspecte ale istoriei lor din fragmente de texte care amintesc operele de artă contemporane. Sub titlul *Locul arhitecturii sătești de pe valea Teleajenului în orizontul arhitecturii tradiționale prahovene*, apare un material util pentru studiul arhitecturii sătești din secolele XVIII și XIX. Ar fi fost, totuși, poate mai nimerit ca autorul să fi renunțat la generalizările de ordin istoric, pe care le coboară pînă în comuna primitivă, fapt ce nu slujește, în nici un fel și din nici un punct de vedere, subiectul analizat. O prezentare concisă a istoriei și arhitecturii prahovene medievale ar fi fost suficientă.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Gh. Curinschi-Vorona susține rubrica „Din istoria arhitecturii" cu cel de-al patrulea serial din amplul studiu *Introducere în arhitectura comparată*. Autorul discută fenomenul urban prin comparație, plimbîndu-ne cu ușurință din orașul antichității pînă în cel contemporan, dezlegînd legile generale care-l guvernează, dar, în același timp, consideră, pe drept, că dezvoltarea fiecărui oraș este determinată, în ultimă instanță, de specificul local, de tradiții și de cultura fiecărui popor. Prin exemplele pe care ni le furnizează, autorul ajunge la constatarea, interesantă, că și orașele noastre au cunoscut și cunosc aceleași legi ale evoluției lor.

Rubrica „Conservare-restaurare", din numărul doi al revistei, cuprinde un grupaj de trei articole dedicate mănăstirii Rîmeț, jud. Alba, important monument românesc, ce datează din secolul XIV, supus, în ultima vreme, unor lucrări de restaurare și conservare. Materialele sînt semnate de Ioan Șerban, Ioan Opriș și Toma Goronea. De o deosebită actualitate este articolul semnat de Eugeniu Iordăchescu, *Translația a două monumente istorice și de arhitectură bucureștene*. Doina Boroș și Mihaela Bodea se referă la problemele legate de conservarea unui foarte frumos basorelief de la biserica franciscană din Cluj-Napoca.

La rubrica „Patrimoniu" întîlnim pe Lia Bătrîna și Adrian Bătrîna, care pun la dispoziția specialiștilor studiul privind obiectele de podoabă și accesoriile vestimentare, datînd din secolele XIV—XIX, descoperite în necropola de la Niculițel, jud. Tulcea.

În ambele numere ale revistei, cu o singură excepție, Elisabeta Ancuța-Rușinaru semnează rubrica „Cronici, recenzii, informații". În primul număr este prezentată a XX-a Sesiune de rapoarte arheologice, care a avut loc la Deva între 21 și 23 martie 1986, iar în cel de-al doilea, sîntem informați despre cea de-a cincea dezbatere științifică avînd ca temă „Arta românească în context european. Consonanțe și sincronisme stilistice". Elisabeta Ancuța-Rușinaru recenzează, de asemenea, volumele semnate de Vasile Chirica și Marcel Tanasachi — *Repertoriul arheologic al județului Iași*, Iași, 1984—1985, precum și numerele XV/1983 și XVI/1984 ale revistei „Comunicări", editată de Institutul pentru protecția monumentelor istorice ale Republicii Socialiste Serbia. În sfîrșit, Nicolae Stoicescu și Iolanda Țighiliu supun unei critici incisive volumul *Arhitectura medievală de apărare din România*, datorat lui Teodor Octavian Gheorghiu.

Stela Cheptea

„Revue des études sud-est européennes", XXIV, 1986, 1—4, 396 p.

În orizontul publicațiilor științifice din țara noastră, *Revue des études sud-est européennes* continuă să fie o revistă de excepție, cu ecou nu mai puțin însemnat și dincolo de hotare unde ea se bucură de un viu interes. Faptul se datorează, desigur, profilului ei special, sensibil la o zonă ce intră tot mai mult în atenția istoricilor străini dar și structurii tematice, mereu vie și atrăgătoare, în acord cu ideile, preocupările și temele ce marchează astăzi viața științifică internațională. Prin toate aceste însușiri revista continuă de fapt un program pe care l-a slujit M. Berza și pe care acum Alexandru Duțu, redactorul responsabil al revistei, îl continuă cu stăruință și talent.

Ca de obicei, numerele revistei din ultimul an conțin studii ce se constituie în cîteva secțiuni tematice, după cum urmează: „Rapports économiques et mouvement des idées" (Olga Cicanci, *Le rôle de Vienne dans les rapports économiques et culturels du Sud-Est européen avec le Centre de l'Europe*; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Le commerce balkanique des ports danubien et les progrès de la marine marchande francaise. 1848—1859*; Robert Făiușan, *Strat versus Xenopol. The crystallization of the theory „Romania a predominantly agrarian contry" and its first refutation)*; „Autonomies petits et grands Etats" (Anca Ghiață, *Formations politiques au Bas Danube et à Mer Noire (fin du XII-e—XV-e s.)*; Tudor Teoteoi, *Deux épisodes de la lutte pour la suprématie au Mont Athos (XIII-e—XIV-e siècles*; Cristina Fenești, *Die Pforte und das Eingreifen Siebenbürgens in den Dreissigjährigen Krieg*; Nicolae Ciachir, *Le rôle de la Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe (1900—1912)*; Ștefan Vîlcu, *La Roumanie et le problème du Danube à la fin de la première guerre mondiale)*, în nr. 1; „Byzance dans le Sud-Este européen" (Ion Barnea, *Sceaux byzantins inédits de Dobroudja*;

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Ștelian Brezeanu, *„Roumains" et „barbares" dans les Balkans au VII-e siècle à la lumière des „Miracles de Saint Démetrius". Comment on peut devenir l'autre*; Eugen Stănescu, *Quelques propos sur l'image byzantine de la romanité balkanique)*; „Mouvements politiques et attitudes diplomatiques" (Gh. Ioniță, *Sur la pensée des socialistes, des militants du Parti revolutionnaire de la classe ouvrière au sujet du parachèvement de la formation de l'État national unitaire roumain*; Milan Vanku, *Nicolae Titulescu et la défense du statu-quo européen. 1934—1936)*; „Culture matérielle-recherches pluridisciplinaires (Cornelia Belcin-Pleșca, *Sur l'habitation chez les Géto-Daces*; Zamfira Mihai, *South-East European Ethnolinguistic „Convergences" in the Field of Agricultural Implements)*, în nr. 2; „Mobilité sociale et politique au XVIII-e siècle" (Cornelia Papacostea-Danielopolu, *État actuel des recherches sur l'époque phanariote*; Jacques Paviot, *Un itinéraire inédit à travers le Sud-Est européen: le voyage de J. L. Monnier en 1786*; Paul Cernovodeanu, *Mobility and Traditionalism: the Evolution of the Boyar Class in the Romanian Principalities in the 18th Century*; Emanuele Popescu-Mihuț, *Une traduction roumaine inconnue du manuel de lois rédigé par Michael Photinos en 1766)*, în nr. 3 și „Mircea le Grand dans le contexte politique de son époque" (Daniel Barbu, *Faits historiques et fictions historiographiques: la despoteia de Mircea le Grand et le „despotat" de Silistra*; Andrei Pippidi, *Sur une inscription grecque de Silistra)*, „25000 années depuis les luttes des Géto-Daces" (unde Alexandru Vulpe scrie studiul *Les plus anciens témoignages sur les Thraces du Nord (Point de vue historique et archéologique)* și „Relations linguistiques: lexiques et mentalités" (Elena Scărlătoiu, *La linguistique sud-est européenne: concept, problèmes*; Cătălina Vătășescu, *Les emprunts lexicaux roumains en albanais*; Lia Brad-Chisacof, *Éléments néo-grecs dans le lexique usuel du roumain contemporain*; Emil Suciu, *Le vocabulaire roumain actuel d'origine turque-osmanlie*; Zamfira Mihail, *Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen Westeuropa)* în nr. 4.

Cum se poate vedea din această lungă înșirare de titluri, sumarul e variat și conține contribuții de mare interes asupra cărora nu putem stărui. Fiecare număr mai conține recenzii și inote de lectură, întregind preocupările cu privire la sud-estul european pe care Institutul Universității bucureștene le cultivă cu un generos spirit comparatist și interdisciplinar. Revista ce a ajuns aproape de fiecare dată în atenția manifestărilor științifice internaționale merită toată atenția fiindcă asigură cea mai largă și sistematică deschidere a istoriografiei noastre spre istoriografia universală.

Ștefan Lemny

„Studia Universitatis Babeș-Bolyai", Historia, Cluj-Napoca, 1985 și 1986 nr. 1—2.

Un articol de fond, consacrat importanței Congresului al XIII-lea al P.C.R. în devenirea istorică a poporului român deschide seria celorlalte studii cuprinse în fasciculă pe anul 1985 a revistei. Acestea pot fi grupate în trei mari teme: *istorie politică, socială* și *culturală*.

Din prima categorie fac parte textele istoricilor Veniamin Ciobanu, Nicolae Edroiu și Vasile Vesa, referitoare la implicațiile Problemei orientale asupra situației Țărilor Române și Poloniei în secolul XVII și, respectiv, la formele de manifestare și trăsăturile rezistenței antifasciste românești.

Istoriei sociale îi sînt circumscrise considerațiile lui Ioan Lumperdean asupra mișcărilor sociale din zona Bistriței și Năsăudului în secolul XVIII și, pe de altă parte, analiza atentă întreprinsă de Marcel Știrban în legătură cu modalitățile de reflectare a problemelor agrar-țărănești în „doctrinele economice și legiuirile de reformă agrară din 1918—1921 și 1945".

În fine, studiile putînd fi înscrise în cea de-a treia temă au în vedere locul ideii de educație în concepția unor reprezentanți ai Școlii ardelene (Iacob Mârza), organizarea și inaugurarea Universității clujene în anii 1919—1920 (Gh. Iancu și G. Neamțu) și preocupările de istoria culturii în România interbelică.

Un articol comemorativ dedicat profesorului Hadrian Daicoviciu (prematur stins din viață în octombrie 1984) încheie sumarul numărului.

În comparație cu acesta, următoarele două numele ale revistei, apărute în 1986, conțin cîte o rubrică de recenzii la ultimele apariții editoriale de speciali-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tate și, de asemenea, mai multe texte circumscrise acelorași grupe tematice semnalate mai sus.

Istoria politică, spre exemplu, include articole interesante despre diplomația habsburgică în Transilvania la mijlocul secolului XVI (N. Popescu-Optași ; nr. 1), situația Țării Românești la sfîrșitul domniei lui Mircea cel Bătrîn (A. Pop ; nr. 2), impactul războaielor antiotomane asupra Transilvaniei la sfîrșitul secolului XVII (A. Magyari ; nr. 1), atitudinea socialiștilor și a clasei muncitoare din România față de problematica independenței și a unității naționale (T. Pavel ; nr. 1).

Pe linia aceleiași problematici a națiunii, dar, de această dată, în contextul european al secolului XIX și din unghiul de vedere al celor mai recente aprecieri din istoriografia est-germană actuală, se situează articolul aceluiași autor (T. Pavel), publicat în nr. 2 al revistei clujene.

Texte similare, de istorie politică, subscriu și M. Știrban (cu referire la un episod din viața politică a României în anii 1919—1920 ; nr. 1), V. Popa (despre activitatea lui Onisifor Ghibu în Consiliul dirigent al Transilvaniei ; nr. 1) și C. Mureșan (care urmărește reflectarea probleme securității colective și a războiului în opiniile intelectualității și ale istoriografiei române ; nr. 2).

Istoria socială este reprezentată de studiul lui A. Magyari și D. Garda relativ la mișcările antifeudale din Ciuc și Giurgiu în toamna anului 1785 (nr. 1) și, respectiv, la istoria satelor românești din bazinul Giurgeului (secolele XVIII—XIX ; nr. 2).

Cîteva chestiuni de istoriografie și imagologie, în cadrul mai larg al istoriei culturii, fac obiectul prezentărilor realizate, de Gh. Toma și O. Mureșan (despre opera istorică a lui A. D. Xenopol și, respectiv, A. Oțetea ; nr. 2), M. Popa (cu privire la reflectarea civilizației americane în mentalul colectiv românesc pînă la primul război mondial ; nr. 2), și Csétri A. (despre orientalistul Körösi Csoma Sándor ; nr. 1). Ele întregesc conținutul de valoare al celor două numere.

Alexandru-Florin Platon

„Synthesis", Bucarest, XII, 1985, 101 p. ; XIII, 1986, 98 p.

Valorosul buletin, scos de Comitetul național de literatură comparată și intrat de mult în sistemul de referințe al domeniului, își continuă aparițiile anuale cu oferte la fel de interesante pentru oricine se preocupă de dialogul „umanioarelor".

Vol. XII (1985) a și fost construit de altfel pe ideea de dialog cultural, temă ale cărei ample resurse sînt puse în discuție într-un text introductiv (Zoe Dumitrescu-Bușulenga), pentru a fi reluate mai analitic într-un grupaj aparte, cu aplicații la sfera literaturii. Grupajul începe cu un studiu de imagologie *(Images de la Roumanie à l'Académie de Toulouse)* subscris de Sorina Bercescu și continuă cu analize comparatiste despre Blaga și Yeats (Rodica Albu), Garcia Lorca (Anne-Marie Brumm), E. Spenser și H. Melville (Ligia Constantinescu). De circulația cărții populare *Erotocrit* se ocupă, cu o deplină stăpînire a domeniului și cu sensibilitate, Cătălina Velculescu. Alt grupaj pune în relație poetica și filosofia, cu un text despre Blaga semnat de Constantin Noica, o pledoarie pentru o poetică comparatistă a lui Adrian Marino și un eseu despre literatură și mit de Max Bilen. „Cronica" volumului reține un colocviu *Diderot* organizat la Universitatea din București, 1984, un simpozion despre „umanismul socialist" (Moscova, 1984) și un congres comparatistic (New York) privit sub unghiul istoriei mentalităților (Alexandru Duțu).

Vol. XIII (1986) reunește cîteva texte despre dinamica teoriei și istoriei literare. Etnologie și literatură în eseurile românești ale lui Mircea Eliade (Mihai Rădulescu), consistență și pluridisciplinaritate în teoria literară (Joseph Szili), personalități ale culturii române interbelice și arhivele din Praga (Alexandru Toader) sînt temele abordate într-o primă secțiune. O alta include *actele* colocviului *Diderot*, cu texte subscrise de Irina Bădescu, Victor-Dinu Vlădescu, Nina Ivanciu ș.a. Notă aparte face un articol despre literatura și expresia plastică (Tudor Ionescu). În fine, obișnuita *cronică* prezintă un colocviu dedicat povestirii populare, legendei și basmelor (G. Ceaușescu) și un altul despre românistica în R.F.G. (Ion Oprișan). O bună ținută profesională distinge îndeobște contribuțiile din volum.

Al. Zub

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

PERIODICE STRĂINE

„Balkan Studies". *Index to volumes 1—20 (1960—1979)*, indexed and edited by *Mersini Moreleli-Cacouris* and *Thomy Verrou-Karakostas*, Thessaloniki, 1984, 458 p.

Publicația bianuală a *Institutului de Studii Balcanice* din Thessalonic oferă, cu prilejul împlinirii a douăzeci de ani de activitate, un excelent index cumulativ al tuturor autorilor, articolelor și recenziilor ce au apărut în *Balkan Studies* în intervalul 1960—1978. Inutil de a mai insista asupra bogăției materialelor, revista bucurîndu-se deja de o excelentă recunoaștere din partea cercetătorilor de pretutindeni. Trebuie subliniată însă maniera adoptată de autorii volumului, M. Morelli-Cacouris și Th. Verrou-Karakostas, care au împărțit indexul în două corpuri : cel principal, cuprinzînd studiile și recenziile, grupate alfabetic pe titluri și autori, și unul secundar, conținînd lista dărilor de seamă sub numele recenzenților. Parcurgerea bibliografiei oferă imaginea unei producții istoriografice remarcabile, prin abordarea celor mai diverse aspecte și probleme ale Peninsulei Balcanice. Nu putem omite, în această succintă prezentare, contribuțiile unor istorici români ca N. Corivan, C. Bodea, A. Oțetea, R. Florescu, N. Camariano, S. Fischer-Galați, A. Camariano-Cioran, A. Gonța, V. Cândea, G. Ionescu, C. Papacostea-Danielopolu, D. M. Pippidi, E. Stănescu, V. Râpeanu, S. Alexandrescu și nici studiile de istorie românească datorate lui K. Hitchins, D. Dvoichenko-Markov, D. N. Nelson, E. D. Tappe, P. D. Quinlan, K. S. Pawlovitch ș.a.

Lucian Nastasă

„Canadian Review of Studies in Nationalism", „Revue canadienne des études sur le nationalisme", Editor THOMAS SPIRA, vol. XIII, No. 1, 1986, VIII+181 p.

Revista editată de Thomas Spira la Universitatea din Charlottentown (Canada) și-a făcut un bun renume prin studiile dedicate problematicii din perspectiva comparată și interdisciplinară. Nu au lipsit abordările teoretice, metodologice și istorice, cu aplicație regională sau locală, capabile să lămurească din cele mai variate unghiuri de analiză factorul național ca dimensiune esențială a lumii mai vechi și contemporane. Efortul tot mai sistematic în această direcție, efort căruia îi răspunde și revista de față, exprimă într-un fel și dorința lumii moderne de a depăși vechile obsesii naționaliste ce au agitat de atîtea ori omenirea, supunîndu-le controlului și cunoașterii. Însumînd experiențe ce s-au consumat în cele mai variate zone și în epoci diferite (între care spațiul românesc a oferit pînă acum terenul cîtorva analize, semnalate de noi în aceași revistă), publicația la care ne referim oferă astfel un material de inestimabil interes pentru înțelegerea fenomenului național. Faptul se vede și în ultimul număr al revistei în care interesul pentru raportul etnic-național revine pe parcursul cîtorva studii Fred W. Riggs

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

formulează tranșant întrebarea *What is Ethnic ? What is National ? Let's Turn the Tables*, căutînd și argumentele unui răspuns convingător pe care îl susțin, cu alte elemente, Ken Wolf *(Ethnic Nationalism : An Analysis and a Defense)* și Chew Sock Foon *(On the Incompatibility of Ethnic and National Loyalities : Reframing the Issue)*.

Alte anchete găzduite în același număr aduc în atenție aspectele contemporane ale problemei naționale din S.U.A., Canada, Iran, Marea Britanie și U.R.S.S. la care se mai adaugă rapoartele de cercetare ale lui Theodor Veiter privind *The Rights of Nationalities and Ethnic Groups to their Ancestral Soil* și *Die Wieder-Gründung des europäischen Nationalitätenkongresses*, cu prețioase precizări privind terminologia discursului național din diferitele zone ale lumii.

Un necrolog închinat lui Stephen Kertesz și un grupaj consistent de recenzii încheie acest număr al cărui conținut merită să fie reținut.

Ștefan Lemny

„Civilisations de l'Europe Centrale et du sud-est", Paris, Cahier no. 2, 1984, 141 p. ; 3, 1985, 172 p. ; 4, 1986, 120 p.

Dacă în prima fasciculă a noii publicații[1] se căuta mai mult o definire de concepte și atitudini legate de spațiul central și sud-est european, începînd cu nr. 2 se încearcă o adîncire pe microzone și îndeobște sub unghi comparativ. Aceasta a doua fasciculă, reunind șase contribuții, are ca numitor comun ideea de națiune, urmărită pe întreaga zonă, prin raportare la factorul religios (Georges Castellan) ori pe spații mai restrînse : polonez (Suzanne Champonnois, Bruno Drweski), ungar (Michel Prigent), sorab (Jean Kudela), croat (Janine Lasić), austriac (Otmar Kleinebreil). Distincții utile se operează în primul text, relevîndu-se caracterul extrem de complex al zonei dominate de otomani, unde biserica a jucat adesea un rol de seamă și ca administrator, patriarhul avînd sub sultani o autoritate mai mare decît sub împărații bizantini : un paradox istoric și o temă de meditație. Problema poloneză în gîndirea lui R. Dmowski și J. Pilsudski la începutul secolului XX nu e mai puțin paradoxală. Sub același semn se află oarecum și studiul *Un image de soi pour les autres*, privitor la Ungaria anilor 20, de M. Prigent, studiu ce amintește de analiza întreprinsă cîndva de Catherine Durandin pe seama problematicii românești din același moment, cu deosebirea că problematica maghiară se arată puternic marcată de viziunea tradițională asupra națiunii.

Cazul sorabilor, populație slavă în mediu german, caz ignorat la Conferința de pace și la Societatea Națiunilor, punctează încă un paradox al istoriei contemporane. Un examen întreprins de J. Kudela îl pune în lumină. Este și cazul croaților în raport cu problema iugoslavă, tratată, fie și ironic (J. Lasić), ca o sinteză de contrarii, celălalt termen fiind reprezentat de sîrbi. Cum altfel să fie tratată *(O. Kleinebreil)* „*națiunea austriacă*" *decît ca o „negație a negației succesive*" prin care a privit-o pangermanismul ?

Forînd mai în adîncime fenomenul național, o întreagă fasciculă (3, 1985) se dedică *sorabilor*, cu un cuvînt-înainte de Georges Castellan și cîteva studii istorico-filosofice, realizate cu ajutorul Institutului de Sorabistică din Leipzig. Istoria și etimologia etnonului (Heinz Schuster-Sewes, repere în istoria sorabă (Jean Kudela), probleme specifice bibliografiei respective (Paul Ovtracht) și bibliografii selective pe tărîm lingvistic și istoric (același plus J. Kudela și Ch. de Bel Air) fac din fasciculă și un prețios instrument de lucru.

Un spirit comparatist mai acuzat se distinge în nr. 4 (1986), care debutează cu o prezentare a concepțiilor despre națiune la români și polonezi înainte de 1848 (Malgorzata Willaume), întemeiată pe o bună cunoaștere a problemelor specifice. Sub titlul *Ludwik Bystrzonowski, l'Hôtel Lambert et la diplomatie française dans les Balkans 1840—1849*, Suzanne Champonnois reia o chestiune deja larg dezbătută, acum pe seama unor date de arhivă inedite și a unei cărți a lui Bystrzonowski

[1] Vezi *AIIAI*, 1984, p. 704 (Șt. Lemny).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cu privire la Serbia. Interesantă, analiza conștiinței naționale în istoriografia cehă, întreprinsă sub același raport al identității și legitimității de Antoine Mares. Deplasînd discuția pe un alt plan, se urmărește apoi evoluția structurii agrare în Ungaria secolului XX (M. Frigent), iar în continuare vechi cutume de mariaj în Cserhat-Karancs din același spațiu etnocultural (Anna Csongovai-Kaldor). Două eseuri relative la cultura română încheie fasciculă: unul despre Macedonski între avangardă și decadență (Catherine Durandin); altul despre Costache Negruzzi sau scrierea imposibilă a istoriei (Gilbert Fabre). Cel dintîi reia o temă mai veche, aceea a situației paradoxale a României moderne, sfîșiată de contrarii, constrînsă mereu la un joc complicat de statutul ei geopolitic, iar pe tărîm socio-cultural confruntată cu probleme nu mai puțin dificile. „Quel modèle culturel occidental proposer pour l'acculturation des masses indigènes?" Întrebarea suscită un proiect de modernizare, iar aceasta nutrește dispute adesea dramatice în privința căii de urmat. Căci „tout était possible pour des élites formées en Europe, maitresses des pouvoirs politique, économique et intellectuel, et rien ne semblait permis" (p. 92). Paradoxul nu e specia cea mai rar întîlnită în aceste pagini de subtilă analiză.

Al. Zub

„Hispania Revista española de historia", XLV—XLVI, 1985—1986, nr. 159—163.

Recentele volume editate de secția de istorie medievală, modernă și contemporană a *Centrului de studii istorice* din Madrid se dovedesc a fi și de data aceasta reprezentative pentru întreaga producție istoriografică spaniolă. Tematică și metodologie diversă, deschidere spre noi sfere ale interdisciplinarității, dezbateri, critică etc., toate sînt reunite în aceste tomuri pentru a se constitui într-un barometru istorico-istoriografic al spațiului iberic.

Este greu de făcut o selecție valorică între cele aproape patruzeci de studii, deopotrivă de interesante și menite să acopere, armonios, întreaga istorie medie, modernă și contemporană a Spaniei. Și totuși o clasificare a lor se impune din capul locului. În domeniul raporturilor internaționale reținatenția, pentru implicațiile ce le-au avut asupra întregii Europe, *Relațiile dintre Spania și Austria în timpul domniei lui Carol IV* (de Maria Luisa Pobledo del Prado, 163, 1986, p. 327—351) în care este urmărită rivalitatea dintre cele două state în Italia la sfîrșitul sec. XVIII, precum și consecințele ascensiunii dinastiei de Burbon la tronul Spaniei. De aceeași factură se dovedește a fi și studiul lui Rosario de la Torro del Rio, *Criza din 1898 și problema garanției externe* (162, 1986, p. 115—164), în care sînt subliniate consecințele războiului hispano-american din 1898, în urma căruia Spania pierde Puerto Rico, Guam și Filipine, dar și suzeranitatea asupra Cubei. Totodată, dezastrul a dovedit că Spania nu-și mai poate apăra coloniile, iar în această situație ea s-a străduit să obțină un „consens internațional" care să limiteze extinderea „dezastrului". Și lucrul a fost posibil tocmai din cauza luptelor dintre puterile europene — de care au profitat Sagasta și Silvela —, de politica externă a Franței și Angliei care considerau criza spaniolă ca o parte importantă din criza generală internațională. Asupra războiului economic dintre Spania și Olanda, a încurajării comerțului și industriei flamande în Peninsula Iberică, precum și a consecințelor negative pe care le-au produs această politică în intervalul sec. XVII—XIX se oprește Miguel Angel Echevarría în articolul său, *Un episodio en la guerra económica hispano-holandesa: el Decreto Gauna*, 1603 (162, 1986, p. 57—97).

În legătură cu structurile societății medievale și moderne, studiile abundă, fiind vădită preocuparea istoricilor spanioli, și nu doar, față de sugestiile oferite de „noua istorie" prin lucrările lui Roy Ladurie. Se remarcă contribuția americanului Lawrence McCrank la *Structura fiscală a bisericii din Tarragona în perioada de după restaurație* (160, 1985, p. 245—297), structură stabilită și analizată pe baza unuia dintre cele mai bogate registre arhiepiscopale, *Rationes decimarum Hispaniae* (1279—1280). Un aport substanțial la cunoașterea economiei urbane din feudalismul tîrziu și tranziția ei spre capitalism, îl aduce Dolores García Cantús

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(Un estudio de economia urbana en el feudalismo tardio : el gremio de plateros en la Valencia del siglo XVIII ; 160, 1985, p. 299—321) care analizează structura, organizarea și funcționarea ghildei argintarilor din Valencia. Sînt luate în discuție structura forței de muncă, reglementările privind calitatea produselor, productivitatea, concurența etc., toate contribuind la conturarea unei instituții ce a deținut monopolul pieților locale a bunurilor de lux. Asupra consecințelor economice și sociale ale expulzării arabilor creștini *(morisco)* din Alzira se oprește Encarnación Gil Saura, într-un articol ce are la bază registrele de pe acest domeniu (162, 1986, p. 99—114).

De o factură aparte este studiul lui Francisco A. Márquez Santos, *La logia madrileña „Fraternidad ibérica" durante la restauracion* (160, 1985, p. 363—382). Abordarea unui asemenea subiect se dovedește din ce în ce mai fecundă pentru cunoașterea și înțelegerea unor importante evenimente istorice, nu doar din Spania, ci de pretutindeni (de exemplu, loja „L'Etoile del a Roumanie", cu implicațiile în viața politică din secolul trecut, ale cărei arhive se păstrează la Biblioteca Națională din Paris). Articolul de față analizează loja *Fraternidad Ibérica*, fondată la sfîrșitul anului 1869 (deci imediat după revoluția din 1868), una din cele mai vechi din țară și de la 1873 dependentă de Marea Lojă Națională a Spaniei. Sînt luate în discuție resursele financiare, ierarhia și ritualul (cel mai utilizat era *Rito Escocés Antiguo y Aceptado*, care consta din 33 grade, dar și *Rito de Memphis-Misrain*, cu 99 grade, din care majoritatea erau onorifice), beneficiile, membrii (marea majoritate aparțineau clasei de mijloc, anticlerici și adepți ai progresului și toleranței), ideologia (ideile de „dreptate, egalitate și frăție", respingerea dogmatismului, apărarea inteligenței și utopia, aceasta din urmă fiind „forma comună a tuturor ideilor noi") și, în sfîrșit, relațiile cu lumea masonică. În 1896, loja a trebuit să-și înceteze activitatea, deoarece a fost implicată — sau doar acuzată ? — în revolta din Filipine.

Nu pot fi neglijate studiile documentare, precum cel al lui Antonio Rumeu de Armas *(O scrisoare inedită a apostolului din Brazilia José de Anchieta către Filip II și expediția lui Diego Flores de Valdés în strîmtoarea Magellan* (159, 1985, p. 5—32), în care este înfățișată figura misionarului iezuit, spaniol prin naștere și familie (v. A. Ciorănescu, *La familia de Anchieta en Tenerife*, în *Revista de Historia*, La Laguna, XXVI 1960, p. 1—54), dar legat de Portugalia prin serviciile sale ; Valeriano Cabezas de Herrera y Fernández, *Respectarea percepțiilor religioase la Madrid (1885—1932), o contribuție la istoria mentalităților* (159, 1985, p. 111—130) ; José Ramón de Urquijo y Goitia, *Represiune și dizidență în primul război carlist* (159, 1985, p. 131—186) ; Margarita Cantera Montenegro, *Consiliul municipal de la Logroño în timpul regilor catolici. 1475—1495* (162, 1986, p 5—39) ; Cristina Segura Graiño, *Orașul Almeria la sfîrșitul Evului Mediu* (162, 1986, p. 41—56) ; José M. Gárate Córboda, *Armata spaniolă înainte de marele război* (161, 1985, p. 579—617) ș.a. În legătură cu dezbaterile ce au loc în domeniul istoriografiei, trebuie înregistrat „discursul" lui Antonio Niño Rodriguez referitor la *Istoria istoriografiei, o disciplină în formare* (163, 1986, p. 395—417), dar asupra căruia vom insista într-o notă aparte.

În încheierea acestei succinte prezentări subliniem încă odată larga deschidere a publicației iberice — ce conține și o excelentă rubrică bibliografică —, dovedindu-se deplin debarasată de prejudecățile poztivismului și care se bucură totodată de colaborarea celor mai prestigioși istorici spanioli.

Lucian Nastasă

„Histoire, economie et société", IV, 1985, nr. 1—4.

Revista trimestrială, *Histoire, economie et société*, publicată de Editura CDU & SEDES, cu concursul Centrului Național de Litere și a Centrului Național de Cercetări Științifice din Franța, se dovedește a fi și de data aceasta deosebit de bogată și variată atît prin tematică, cît și prin maniera abordărilor. Din noianul de studii, reținem atenția celе semnate de B. Délmas (*Revoluție industrială și mutație administrativă în secolul XIX*, 2/1981), Y. Breton (*Economiștii, puterea politică și*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ordinea socială în Franța între 1830 și 1851, 2/1985), E. Chadeau *(Stat, industrie, națiune : formarea tehnologiilor aeronautice în Franța, 1900—1950*, 2/1985), H. Moreau *(Celebrarea căsătoriilor în Franche-Comité în epoca modernă*, 3/1981), O. Wieviorka *(Un drept modernist și liberal sub ocupație*, 3/1985), E. de Saint-Denis *(Fontenoy : o luptă, un om, un dialog*, 4/1985), Cl. Fohlen *(Germania, Statele Unite, Franța, Rusia : o evoluție economică comparabilă ?*, 4/1985), Ph. Bourcier de Carbon și F. Chaunu *(Un genocid statistic)* ș.a.

De o factură aparte se dovedește a fi studiul lui B. Grunberg *(Le vocabulaire de la „conquista". Essai de linguistique historique appliquée à la conquête du Mexique d'après les chroniques des conquistadores*, 1/1985), ce prezintă primele concluzii la care s-a ajuns, prin aplicarea metodei lingvistice, în stabilirea modului în care conchistadorii au gîndit acțiunea lor. Cu toate că metoda a necesitat un imens volum de muncă (în care s-au folosit 263 680 cuvinte), totuși rezultatele sînt uimitoare : s-a reușit precizarea unui mare număr de termeni și de a-i așeza în contextul lor conceptual și temporal ; a confirmat importanța trecerii spaniolilor în „Lumea nouă" și a pătrunderii obiceiurilor acestora în America etc. Pornind de la un interesant document statistic *(L'État général par bureaux et départements des journaux expédiés par l'administration des Postes*, 1832), Gilles Feyel stabilește o „geografie națională a marilor curente de opinie la începutul monarhiei din iulie". Concluziile obținute prin „cartografierea" ideologiei cuprinse în cele 19 jurnale luate în discuție, confirmă, în linii generale, curentele politice existente în Franța, la 1832, și deja cunoscute (1/1985). Observații importante în legătură cu relațiile maritime dintre Europa și Levant în sec. XVIII sînt oferite de D. Panzac *(L'escale de Chio : un observatoire privilégié de l'activité maritime en mer Egée au XVIII-e siècle*, 4/1985). În urma unei minuțioase analize a documentelor din intervalul 1756—1770, autorul reușește să alcătuiască graficul, deosebit de semnificativ, al frecvenței escalelor în insula Chios, oferind astfel imaginea frecventelor perturbații provocate de războaie sau rivalitățile între diversele state europene.

În finalul acestei succinte prezentări, trebuie să mai amintim articolul lui J.-P. Le Flem despre regretatul istoric spaniol Don Claudio Sanchez Albornoz (1893—1984), precum și studiile semnate de P.-D. Boudriot *(Pierre Le Huet : une source pour l'étude de l'habitat parisien*, 1/1985), C. Hermann *(Revenues des évêchés espagnols)*, P. Desportes *(Ville et paroisses en France au Moyen Age)*, E. Le Roy Ladurie *(Au palmarès des pataquès*, 3/1985), V. Janssens *(Traits essentiels d'un siècle et demi d'histoire financière de Belgique)*, C. Hudemann-Simon *(Une noblesse en déclin à la fin de l'Ancien Régime)*, G. Gayot *(Le Second Empire drapier des Neuflize à Sedan, 1800—1830)* ș.a.

Lucian Nastasă

„Miorița. A Journal of Romanian Studies", IX, 1985, 1—2, 98 p ; X, 1986, 89 p.

Începînd din anul 1977, cînd a apărut primul ei număr, revista *Miorița* s-a alăturat efortului de cunoaștere în lume a culturii și civilizației românești, efort susținut grație celor doi editori : N. Simms și Ch. M. Carlton. Revista apare sub formă multiplicată și ca publicație a Asociației culturale româno-neozeelandeze din Hamilton (Noua Zeelandă) și a unui departament al Universității din Rochester. Cuvintele lui Mircea Eliade, înscrise pe copertă atrag atenția de la început în chip favorabil asupra ei : „It is with the greatest enthusiasm that I have read Miorița. It is excellent and is the only really good journal in English in the United States devoted to Romanian studies". Aprecierea o confirmă și ultimele numere ce ne stau la dispoziție. Sumarul lor e variat, incluzînd poezii, proză dar și articole din domeniul limbii și literaturii, al filosofiei, artei și folclorului, note și recenzii. Toate arată o cunoaștere remarcabilă a apariților din țară, chiar și a lucrărilor de popularizare, fapt mai puțin obișnuit la publicațiile din străinătate ce se ocupă de fenomenul românesc. Printre articolele găzduite în ultimele numere ale revistei, cîteva înregistrează în mod special și istoria românilor. Reținem din această perspectivă eseul lui Virgiliu Florea *(Personalities of Romanian History in Literary Folklore*, IX, 1985, p. 55—65), acela al Aleksandrei Gruzinska despre Emil

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cioran (în X, 1986, p. 27—31) și studiul lui G. I. Florescu și Ioan Scurtu intitulat *The Foreign Policy of Romania in the Intervar Period. 1918—1939* (X, 1986, p. 15—26).

La rubrica de note, sînt comentate cîteva din apariţiile din ţară și străinătate privind cele mai variate domenii. Dintre istoricii noștri sînt prezentaţi Gh. Cront (cu cartea despre *Instituţii medievale române*, 1969) și C. C. Giurescu, cu ocazia volumului *Romania between East and West* ce i-a fost închinat în 1982 prin grija lui Stephan Fischer-Galaţi, Radu R. Florescu și George R. Ursul. Mai sînt comentate cărţile lui Marino, Dan Zamfirescu ș.a. De notat colaborarea la această rubrică, prin recenzii, a lui Gh. I. Florescu. Locul rezervat cărţilor reprezentative ale culturii noastre rămîne însă restrîns și o sporire a receptivităţii în acest domeniu ar fi de dorit.

Ștefan Lemny

„Philosophy and History". Review of German-Language Research Contributions on Philosophy, History and Cultural Developments. German Studies, vol. VIII, 1985, 1—2, 200 p. ; XIX, 1986, 1—2, 192 p.

De multă vreme revista „Philosophy and History" face un bun serviciu de orientare bibliografică, recomandînd în limba engleză noutăţile reprezentative din cele două domenii apărute în spaţiul german. Este una din publicaţiile cu profil special, avînd ca fir călăuzitor publicarea de note și recenzii, ceea ce nu este puţin lucru într-o vreme a asaltului informaţional pe care îl cunoaște lumea contemporană. Revista apare sub egida Institutului de cooperare ştiinţifică, avînd ca editor pe Prof. dr. J. Hohnholz, la realizarea ei participînd cîţiva dintre cei mai distinși specialiști, ceea ce arată interesul pe care oamenii de ştiinţă îl acordă acestei laturi a activităţii lor. A. D. Xenopol, N. Iorga și ceilalţi mari istorici ai culturii noastre nu au gîndit altfel, lăsînd un apel deopotrivă de stimulativ pentru generaţiile actuale de cercetători.

Publicaţia la care ne referim ne îngăduie apoi să luăm notă — prin intermediul recenziilor publicate — de cîteva din direcţiile actuale de preocupări din istoriografia vestgermană. Pot fi reţinute și titlurile unor lucrări ce prezintă un interes direct pentru istoria românilor : Edith Marjanovic, *Die Habsburger Monarchie in Politik und öffentlicher Meinung Frankreichs. 1914—1918* (Viena, 1984) ; *The Habsburg Monarchy. 1848—1918*, IV (ed. Adam Wandurszka, Peter Urbanitsch), Wien, 1985 ș.a., fără a mai aminti prezentările unor cărţi ce ilustrează noile teme și metode din istoriografia de limbă germană.

Ultima parte a fiecărui număr conţine și o bibliografie selectivă a lucrărilor de istorie (articole, cărţi). Publicaţia constituie astfel un veritabil instrument de lucru la care orice specialist poate apela mereu cu folos.

Ștefan Lemny

„The Slavonic and East European Review", vol. 64, 1986, nr. 1—4.

Revista trimestrială a Școlii de studii slave și est-europene de la Universitatea din Londra (publicată de *Modern Humanities Research Association*) se remarcă ca și pînă acum prin studii deosebit de interesante, din domeniul istoriei și literaturii.

Reţin atenţia, în primul rînd, articolele referitoare la istoria României, în număr de trei, restul abordînd teme diferite, în special din spaţiul rusesc și, într-o mică măsură, a celorlalte teritorii est-europene. Manifestînd același interes și seriozitate ca și pînă acum, Dennis Deletant este prezent în paginile revistei cu un foarte interesant studiu despre *Moldova între Ungaria și Polonia, 1347—1412* (2/1986, p. 189—211), studiu în care își propune să urmărească interesele convergente ale celor două regate asupra Moldovei, pînă la înţelegerea de la Lublau (15 martie 1412). Același istoric este semnatarul articolului : *Apelul pentru pace*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

al lui Archibald Gibson, București, 1944 (4/1986, p. 571—574), în care reproduce o scrisoare a fostului corespondent al ziarului „The Times" în România (între 1928—1940) către Martha Bibescu (aflată la *BCS*, fondul St. Georges, LXV/240).

Tot în legătură cu istoria noastră este studiul lui Eric Tappe, *T. Wemyss Reid și România; Lumea femeii, Oscar Wilde și Carmen Sylva.* Fost editor al ziarului „The Leeds Mercury", Reid a făcut în 1878 o călătorie de afaceri, împreună cu Greig (director al *Leeds Steam Plough Works),* prin Germania, Austria, Ungaria, Boemia și România, în urma căreia va publica în „The Fortnightly" un articol despre *Rural Roumania* (XXV, New Series, January, 1879). Deosebit de interesante, relatările sale reținatenția prin descrierile pe care le face, precum și a observațiilor referitoare, de exemplu, la rolul Dunării (arată că prin extinderea căilor ferate, fluviul încetează să mai fie calea necesară spre Constantinopol). De asemenea, Reid descrie situația mizeră a țăranului român, satele în care „locuințele sînt făcute din patru pereți de lut, acoperite doar cu pănuși de porumb, cu o fereastră mică și o deschizătură în loc de ușă. Doar în Irlanda am văzut — continuă călătorul — niște locuințe atît de prăpădite". Reid dă statistici pentru anii 1874—1875 și 1875—1876, constatînd că producția agricolă și populația erau în declin. Cauza este atribuită sărăciei în care se aflau micii agricultori și țăranii, ce sînt siliți să renunțe la pămînt în favoarea profitorilor ; o altă cauză s-ar datora marilor proprietari, care trăind în străinătate lăsau pămînturile neîngrijite. Jurnalistul era convins că românii puteau transforma țara într-o Belgie a Europei răsăritene dacă ar folosi cum se cuvine minunatele lor resurse. Reține atenția descrierea pe care o face Romanului, comparat cu un oraș provincial rusesc: o gară frumoasă, ofițeri în uniforme strălucitoare, doamne îmbrăcate la ultima modă a Parisului, țărani cu înfățișare „sălbatică", acoperișuri strălucitoare, preoți bărboși, străzi cu arcade, asemănătoare cu cele din Manchester și Birmingham, un spital. Bucureștiul este un oraș frumos, dar care a „supt" toate resursele vitale ale țării. Însă acestea nu sînt singurele însemnări relative la români. În afara descrierii menționate, informații prețioase se mai găsesc în *Memoriile* sale *(Memoirs of Sir Wemyss Reid, 1842—1885,* ed. Stuart J. Reid, London, 1905) și romanul *Gladys Fane* (London, 1883).

Din sumarul publicației mai reținem studiile semnate de J. Flynn *(T. Uvarov și „Provinciile occidentale": studiu asupra problemei poloneze a Rusiei,* 2/1986), W. N. Medlicott și R. G. Weeks *(Documente despre politica externă rusească, 1878—1880,* 1—4/1986), P. Longworth *(Relațiile ruso-venețiene în timpul lui Alexei Mihailovici,* 3/1986), J. Gooding *(Liberalismul lui Mihail Speransky,* 3/1986), M. Sárközi *(Influența lui G. Lukács asupra tînărului Karl Mannheim în lumina unui jurnal recent descoperit,* 3/1983), J. Goldstein *(Atitudinea intelectualității evreiești și rusești față de sionism în perioada 1897—1904,* 4/1986), T. U. Raun *(Mișcările naționale din Letonia și Estonia,* 1860—1914, 1/1986), G. S. Smith *(Gleb Petrovici Struve. In memoriam,* 4/1986) ș.a.

Așa cum se observă, revista cuprinde studii cu o tematică bogată și un înalt nivel științific, oferind totodată o substanțială rubrică de note bibliografice.

Lucian Nastasă

„Storia della storiografia. Histoire de l'historiographie, History of historiography. Geschichte der Geschichtsschreibung", Milano, 1985, 7—8 ; 171+163 p. ; 1986, 9—10, 170+194 p.

Ultimele fascicule din revista scoasă de Comisia internațională de istorie a istoriografiei* denotă aceeași preocupare a unei structurări tematice mai riguroase, prezentă deja începînd cu nr. 3, și a unei informări cît mai largi asupra literaturii curente a domeniului.

* Pentru numerele anterioare, vezi *Cronica,* Iași, 1983, 44, p. 10 ; 1985, 35, p. 8 ; *AIIAI,* 1983, p. 600—601 ; 1984, p. 705 ; 1985 (2), p. 977.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Numărul 7, oferit sub banderolă Congresului mondial de resort de la Stuttgart, se ocupă în întregime de Herodot, ca părinte al istoriei și ca temă de studiu, constituind o certă reușită istoriografică. Mai este Herodot actual ? Cu această întrebare și debutează grupajul respectiv, sub semnătura lui Arnoldo Momigliano *(Herodotus today)*, iar răspunsul trebuie căutat în fascicula întreagă, căci pretutindeni se arată, sub diverse forme, spiritul critic al părintelui istoriei ca disciplină, străduința lui de a distinge mereu între mărturie și adevăr, ceea ce constituie neîndoios prima datorie a istoricului. Cu bun temei se relevă și spiritul său deschis spre cele mai diverse aspecte, senzația de descoperire, prin el, a unei lumi variate, pluraliste, inepuizabile. Un „istoric creator", care știe să afle subiecte noi într-o experiență obișnuită, așa apare Herodot în zilele noastre, iar legătura dintre *Istorii* și demersul lui M. Foucault (p. 5) nu poate surprinde. O privire de ansamblu asupra studiilor herodotiene după ultima conflagrație mondială (Guy Lachenaud) atestă, în fond, permanența interesului istoriografic pentru acele *Istorii*, al căror plural s-a dovedit de bun augur și se arată încă stimulator pentru inițiativele contemporane. Ajunge să parcurgi acel „florilegiu de studii și articole" de la p. 15—23 ca să te convingi de amploarea și diversitatea abordărilor. Limba, stilul, arta narațiunii, legătura cu alte genuri literare, „discursurile", influența exercitată asupra meseriei de istoric, cronologia și concepția despre timp, studiul cauzelor, tematica religiei, moralei, psihologiei și politicii, relațiile cu lumea din afară, geografia, edițiile, orientările curente ale criticii, iată ce s-a putut urmări în opera herodotiană, iar unele teme se regăsesc în volumul de față. *Cu ce să începem ?* Este chiar titlul unor glose (Raymond Weil) cu privire la *palaion* și *archaion* din *Istorii*, glose din care rezultă că părintele istoriei nu era prea sensibil la „antichitățile" atît de dragi lui Plutarh sau lui Pausanias. Un întins studiu despre timp și spațiu în opera respectivă, subscris de Ch. O. Carbonell, ne convinge că ancheta lui Herodot ține în cea mai mare parte de istoria contemporană. *Anchetă* e de altfel înțelesul exact pe care cuvîntul *Historie* îl sugerează, iar ultimul editor (din colecția „Pleiade") îl preferă, făcînd din Herodot „un călător curios ce se interesează de toate". Dar e mai mult decît atîta, el e mereu un istoric ce-și amintește de călătoriile sale, iar timpul (nu spațiul) e axa adevărată a narațiunii sale. Exegetul distinge subtil între timpul istoricului și timpul istoriei, spre a sublinia preferința clară a lui Herodot pentru actualitate, întocmai ca la Thucydide. Cum se inserează „timpul acțiunii" în „ordinea povestirii" ? Cum se împacă *Chronos* cu *Logosul ?* „Timpul istoricului triumfă în cele din urmă. Și istoria se naște din *Istorii*" (p. 148). O „lectură naivă" a operei (pentru partea despre Libya) propune Gabriel Camps, pornind de la teza lui F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, essai sur la représentation de l'autre* (1980), pentru a evidenția unele aspecte de imaginar la istoricul din Halicarnas. *Celălalt* e desigur, conform concepției în cauză, barbarul, nomadul, lumea din afara grecității citadine. Chiar și luate la întîiul nivel, știrile transmise de Herodot constituie o sursă de prim ordin. Ele se cuvin citite însă și sub unghi antropologic, psihologic etc. ceea ce le sporește considerabil valoarea. O raportare (Chantal Grell) a aceleiași opere la Biblie, așa cum se reflectă aceasta în scrierile franceze din secolele XVI—XVIII, cu ediții, polemici și reflecții filosofice, contribuie la înțelegerea efortului de a elibera istoria profană de sub tutela celei sacre, mai ales prin Voltaire, Linguet și Larcher. Știrile despre Persia și ultimele descoperiri de texte cuneiforme (M. A. Dandamayer), cele despre *Attika* (Gianfranco Maddoli), construcția flotei ateniene de către Themistocle (Józef Wolski), raportul dintre „material" și „structură" la Herodot (Kenneth H. Waters) continuă seria de interpretări. Ultima din cele amintite arată că structura *Istoriilor* n-a fost influențată de exigențe morale, ci derivă din considerente practice și estetice. O ultimă contribuție valorifică datele privitoare la regatul Lidiei (Clara Talamo). Se mai adaugă un comentariu (Ch.-O. Carbonell) pe marginea cărții lui F. Hartog, deja amintită mai sus *(Le miroir d'Hérodote...)*, remarcabilă prin analiza structurală și semantică a temei și pusă în linia altor demersuri de Benvéniste, Dumézil, Detienne, Vernant.

Fascicula 8, apărută după Congresul de la Stuttgart, cuprinde mai întîi un scurt istoric al congreselor internaționale de științe istorice, întocmit de un fost președinte a *CISH*, Karl Dietrich Erdmann : text informat și dens, în care se rezumă de fapt o carte cu această temă. Trei axe de lectură se pot detașa : organizarea și structura congreselor ; implicațiile politice inevitabil legate de lucră-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

rile unui asemenea organism ; modificările de forme și conținut în ce privește reflecția istorică din ultimul secol. Celelalte contribuții din volum sînt axate pe ideea de evoluție a discursului istoric. Peisajul ca elemnet narativ la istoricii greci (Paul Pédech), istoriografia dezvoltată la *École Normale Supérieure* la finele secolului XIX (Martin Siegel), istoria ca tărîm al creației, pornind de la poziția lui Herder asupra estetizării ei (Heinric C. Seeba), psihoistoria și caracterul lui Erasmus (Léon E. Halkin), Croce și istorismul (Fulvio Tessitore), erudiție și stil în istoriografia secolului XVII (Françoise Waquet), Pompeius Trogus și *Historiae Philippicae* (Robert Develin), certecarea istorică elvețiană la 1900 (Peter Stadler) sînt temele abordate în cuprins și ele dau seama oarecum de preocupările existente în acest domeniu. Cîteva discuții, la urmă, în legătură cu teoria cauzalității (Silvia Berti), istoriografia italiană despre socialismul reformist (Ivano Granata), opera de istorie antică a lui Arnoldo Momigliano (Karl Christ), o lucrare de Laura Moscati despre cultura istorico-juridică subalpină (Arnoldo Momigliano) întregesc seria tematică. Textul despre peisaj în istorie subliniază dependența dintre scenă și actori (p. 25). Cel despre Clio la *École Normale Supérieure* relevă străduința de a contracara prestigiul școlii germane în materie, mai ales prin Fustel de Coulanges, E. Lavisse, G. Monod, Ch. Seignobos. Contribuția lui Herder la formarea unei teorii estetico-prospectiviste a istoriei, subliniată în alt text, nu e mai puțin demnă de interes, ca și cel relativ la psihoistorie, unde se reia în fond chestiunea rolului psihanalizei — ca investigare rațională a iraționalului și ca știință a inconștientului — în istoriografie, pornindu-se de la cercetările efectuate de un psihiatru (N. H. Minnich) și un istoric american (W. W. Meissner) asupra personalității lui Erasmus. Istorismul lui Croce, raportat la istoriografia secolului XIX, încă trebuie amintit aici, grație textului subscris de Fulvio Tessitore, pentru teatativa unei articulări mai precise cu direcțiile din epocă și de mai tîrziu : idealism, hegelianism, istorism, iraționalism. Pendularea între erudiție și stil, între *res* și *verba*, a istoricilor din secolul XVII nu trebuie nici ea uitată, ca una ce scoate în evidență dualitatea fundamentală între *dosere* și *delectare*, între finalitatea cognitivă și cea estetică a istoriografiei (p. 107). Să mai notăm discuția din jurul unei lucrări de Luc Ferry *(Philosophie politique,* 1984), care tratează, în al doilea volum, „sistemul filosofiilor istoriei" și caută „o rezolvare critică a antinomiei rațiunii istorice", pentru a conchide, just, că între *document* și *concept* istoricul nu are de ales, ci trebuie să facă apel la amîndouă (p. 132).

Numărul 9 (1986) e dedicat integral perspectivelor istorice asupra umanismului și a „umanioarelor", amintind întrucîtva, ca problematică, de mai vechea inițiativă a lui J. H. Plumb, *Crisis in humanities* (London, 1964). O motivație preambulară (F. Jaffe) fixează cadrul noii dezbateri. *Humanitas* ca latură componentă a educației romane (R. A. Kaster), umanismul preumanist în „Ackermann aus Böhmen" (P. Jaffe), Jacopo Facciolati și regula autorilor latini (A. Cherchi), romantismul german și studiile clasice italiene (A. Momigliano), Heidegger și umanismul (R. E. Palmer), autoritatea textului la Paul de Man în perspectiva tradiției umaniste (C. Koelb) sînt temele cuprinse în această fasciculă, care ar merita desigur o analiză aparte.

Numărul *10 (1986),* compact și acesta, *cuprinde rapoarte și corapoarte* prezentate la Congresul de la Stuttgart pe tema : *Istorie narativă și istorie structurală (trecut, prezent, perspective).* Cîteva lămuriri (W. J. Mommsen) introduc în subiect, atrăgînd atenția asupra sensului înfruntării de azi între istoria narativă (evenimențială) și cea structurală (analitică), înfruntare indecisă și probabil de nedecis în viitorul previzibil. Hayden White, Paul Ricoeur ș.a. afirmă că istoricii nu fac decît să producă texte literare, chiar dacă de un tip special. Istoriografia marxistă, dimpotrivă, susține că istoria e structurată de legi. În imposibilitatea unei tratări sistematice, studiile de caz predomină. Cîteva se referă la evul mediu și Renaștere, altele la istoriografia luminilor, istorism și pozitivism, încă vreo cîteva la istoria socială modernă. Christian Meier descoperă în Herodot pe părintele istoriei evenimențiale *(Ereignisgeschichte),* așadar al „unei istorii", în timp ce Reimar Müller caută să determine relația dintre elementele narative și cele structurale în istoriografia antică, îndeosebi la Thucydide, Polybiu, Sallust. „Structuri" ale istoriei află K. F. Werner în perioada creștinismului. Sub titlul *Reprezentare și argument în istoriografia florentină,* Mark Phillips ne previne asupra varietății modelelor narative practicate în epoca Renașterii, chestiune reluată din perspec-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

tivă marxistă de J. Kudrna. Se descoperă apoi confruntări între istoria structurală și cea narativă în secolele XVI—XVIII (Peter Burke), dovadă că nu e vorba de o chestiune inventată de Lucien Febre în profitul școlii *Analelor*, nici chiar de secolul XVIII (D'Alembert), cum credea A. Momigliano, ci de o dispută mult mai veche, centrată în jurul noțiunilor de *echilibru* și *interes*. Cu bun temei se dedică un studiu, sub același unghi, finelui „luminilor" (Peter Hans Reill). Cînd, la 1792, Adam Ferguson trata lumea toată ca „un système de signes et d'expressions", el gîndea în sensul dezbaterii în cauză. O reevaluare a întregii istorii a luminilor se vădește necesară (Furio Diaz) și o mai severă analiză a conceptelor operante (Ernst Schulin). Trei comentarii se dedică, sub aceeași prismă, istorismului, nici el străin de dispută (H. Schleier, G. G. Iggers, Jörn Rüsen). Încă un text privește relația dintre cele două tipuri în istoria „pozitivistă", mai bine zis critică, metodică, evenimențială din a doua parte a secolului XIX (Ch.-O. Carbonell). H. Taine, care trece drept cel mai autentic dintre istoricii pozitiviști, a practicat o istorie structurală, încă incomplet și aproape caricatural, deoarece era mai mult metaforică și mai dispusă a căuta esențe decît structuri și interacțiuni. Britanica *Social History* își are cu atît mai mult locul aici (F. M. L. Thompson), alături de polemicile actuale din spațiul german (Jürgen Kocka) și de considerațiile finale subscrise de Regnar Björk *(How to narrate a structure or how to structure a narrative)* pentru a răspunde la întrebarea: trebuie oare ca istoria — disciplină științifică să fie sau povestire sau expunere de structuri? Altfel spus: poate fi prezentat prin narațiune orice tip de cercetare? Luînd exemple din istoria socială, Björk arată că unele rezultate n-ar putea fi expuse convenabil în vechea manieră și că istoricul trebuie să-și apropie ceea ce s-ar putea numi o „narațiune epistemică". Forma acesteia, ca și aceea a narațiunii clasice, depinde în bună măsură de personalitatea istoricului.

Al. Zub

„Südost-Forschungen", München, XLIII, 1984, X+604 p.; XLIV, 1985, XII+538 p.

Sub conducerea prof. Mathias Bernath, apreciat pentru preocupările sale ce vizează și spațiul românesc, și avînd ca redactor pe dr. Helga Neroutsos, revista Institutului de studii sud-est europene din München continuă să aducă importante contribuții de ordin științific pentru cunoașterea zonei de care se ocupă. Alături de studiile aplecate asupra unei arii naționale sau alta, cîteva realizează cuprinderea întregului sud-est european, recomandînd o necesară perspectivă comparatistă pentru înțelegerea sa. De reținut în acest sens analiza lui Hugh Seton-Watson *(Nationalbewusstsein als historisches Phänomen*, XLIII, p. 271—285), una dintre ultimele contribuții ale distinsului istoric britanic. Anchete problematizante subscriu în același număr și Holm Sundhaussen, atent la procesul *industrializării în țările periferice* ale continentului așa cum transpare el în literatura mai nouă (p. 273—303) sau Klaus-Detlev Grothusen *(Modernisierung und Nationsbildung. Modeltheoretische Überlegungen und ihre Anwendung auf Serbien und die Türkei*, p. 135—180).

Ca de obicei, problematica românească este bine ilustrată și în ultimele numere prin studiile lui Cornelius R. Zach *(Bemerkungen über das Verhältnis von Staat und Kirche in der Walachei und Moldau des 16. und 17. Jahrhunderts*, (t. XLIII, p. 21—47) și Harald Heppner *(Gesellschaftsentwicklung und Mentalität, dargestellt am Beispiel der Rumänen im Zeitalter der Aufklärung* (XLIV, p. 139—161).

De mare interes și utilitate este bogata rubrică de recenzii ce asigură o informație cuprinzătoare și critică a celor mai importante lucrări și publicații cu privire la Sud-Estul european. O secțiune distinctă se referă și la istoria românilor unde sînt comentate volumele semnate de K. Horedt, N. Stoicescu, Gh. Buzatu, A. Pippidi, V. Spinei ș.a.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Cunoașterea științifică nu are decît de profitat din larga cuprindere a unei asemenea reviste, una dintre cele mai bune publicații cu privire la Sud-estul european.

Ștefan Lemny

„Zapiski Historyczne", Toruń, Tom LI, Zeszyt 1—4, 1986.

Dedicată istoriei Pomeraniei și a țărilor baltice, publicația Societății de Științe din Toruń, Departamentul Științelor Istorice, continuă să insereze în paginile sale studii și articole circumscrise cu precădere acestei zone. Totuși, unele dintre ele prezintă un interes mai general, ca de exemplu cel semnat de Jan Kostrzak, — *Rola Inflant w pierwszym okresie walki zakonu cryzackiego z unia polsko-litewska w latach 1385—1404* (Rolul Inflantului în prima etapă a luptei Ordinului Teoton cu uniunea polono-lituaniană în anii 1385—1404) (Zeszyt 1, p. 9—21). De altfel, acest prim număr al tomului LI/1986 a fost dedicat în întregime unui eveniment de mare însemnătate nu numai pentru istoria Europei de nord, ci și a celei est-centrale. Este vorba de aniversarea, în anul 1985, a 600 de ani de la fondarea uniunii polono-lituaniene prin actul de la Krewo din anul 1385. Ca urmare, cercetătorul român interesat de o atare problematică va putea găsi noi informații sau, cel puțin, noi puncte de vedere privind evoluția istorică a uniunii polono-lituaniene sub cîteva aspecte ale sale, firește, de la origini și pînă la dispariția ei la sfîrșitul secolului XVIII.

Interes poate prezenta, pentru cercetătorul istoriei maritime, îndeosebi a celei a construcțiilor navale, articolul semnat de Andrzej Groth — *Zegluga baltycka i jej warunki tehniczne w XVII i poczatkach XVIII wieku na przykladzie portów Prus Królewskich i Ksiazecznych* (Navigația pe Marea Baltică și condițiile ei tehnice în secolul XVII și începutul secolului XVIII după modelul porturilor din Prusia Regală și Prusia Ducală) (Zeszyt 2, p. 21—35).

Mai semnalăm faptul că cel de-al patrulea număr al tomului a fost dedicat unei alte aniversări, și anume împlinirii a 100 de ani, în anul 1986, de la înființarea Societății Poloneze de Istorie.

Toate cele patru numere au o bogată rubrică — raportată la întreaga economie a tomului — de recenzii și discuții ce poate fi de asemenea utilă pentru orientarea în istoriografia polonă și străină cea mai recentă.

Veniamin Ciobanu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

VIAȚA ȘTIINȚIFICĂ A INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE „A. D. XENOPOL" ÎN ANII 1985—1986

Nu poate fi vorba în această sumară prezentare de o cuprindere a vieții științifice în ansamblul ei. Temele de plan ce s-au încheiat, cărțile și studiile publicate reprezintă, de regulă, și un rezultat al cercetării din anii precedenți, după cum studiul desfășurat în răstimpul avut anume în vedere va dobîndi, în cele mai multe cazuri, finalitatea dorită în perioada ce va urma. Secționată arbitrar, analiza vieții științifice suferă inevitabil de fragmentarism iar bilanțul nu poate fi decît provizoriu și inegal. Vom lăsa, de aceea, și în acest caz să vorbească de la sine datele comunicate cu destulă parcimonie și nu întotdeauna prea exact chiar de membrii Institutului și grupate în anexa ce urmează.

A formula acum, în chip bilanțier, judecăți de ansamblu ar fi riscant. Cine nu știe că, în acest domeniu, timpul e cel mai bun judecător și va îngădui să se detașeze, din mulțimea de titluri, realizările durabile și contribuțiile de conținut.

Ce elemente deosebite s-ar putea, totuși, desprinde din viața științifică a Institutului în ultimii doi ani ?

Să precizăm de la început că ea a continuat să se desfășoare în coordonatele obișnuite ale planului integrat de cercetare. Ar fi de distins totuși o sporire a manifestărilor științifice din cadrul Institutului ce s-au bucurat de participarea unor oaspeți din alte localități și de un numeros public ieșean. Sesiunile științifice anuale dar și alte manifestări atestă aceeași misiune științifică și culturală pe care Institutul și-a asumat-o cu mai multă consecvență. Remarcabilă se dovedește și participarea cercetătorilor la sesiunile științifice din afara Institutului și mai ales la cele internaționale ; în direcția din urmă evenimentul cel mai important a fost al 16-lea Congres internațional de științe istorice de la Stuttgart la care istoricii ieșeni au avut o frumoasă contribuție. Dialogul științific cu istoricii străini s-a bucurat de altfel de atenție în cadrul Institutului care a fost vizitat de cîțiva specialiști în probleme românești și sud-est europene din S.U.A. (G. Ursul, K. Verdery, K. Hitchins ș.a.). *Anuarul* și *Arheologia Moldovei* au participat cu folos la un asemenea dialog prin difuzarea lor peste hotare ce a făcut posibilă primirea în schimb a peste trei sute de titluri de reviste și 480 de cărți.

Să amintim, alături de reprezentarea la manifestările științifice, călătoriile de documentare științifică efectuate prin A.S.S.P. pe baza acordurilor bilaterale. Pe această cale au călătorit în străinătate pentru documentare, în 1986 : V. Mihăilescu Bîrliba, Stela Cheptea, I. Ioniță (U.R.S.S.), Victor Spinei (Bulgaria), Silviu Sanie (R.D.G.), Rodica Popovici (Cehoslovacia), Gh. Buzatu (Anglia și S.U.A.), G. Bădărău (S.U.A.). De alte invitații din partea unor fundații și instituții academice străine au mai beneficiat Al. Zub (R.F.G., Franța, S.U.A.), Dan Gh. Teodor, Victor Spinei (R.F.G.), Ștefan Gorovei (Franța) și St. Lemny (Anglia).

De asemenea, au efectuat stagii în S.U.A., în calitate de lectori, D. Șandru (Portland) și Gh. I. Florescu (Rochester, New York).

Coordonatele vieții științifice ale Institutului se întrepătrund cu misia sa culturală în virtutea căreia numeroși cercetători susțin conferințe publice, emisiuni radiofonice și colaborează la presa culturală. Unele premii confirmă aceste merite. E vorba de premiul Academiei pentru volumul colectiv *Aspecte din lupta pentru unire*, Iași, 1983 și de premiul revistei „Flacăra" conferit lui Alexandru Zub. Ca o recunoaștere a meritelor științifice să mai amintim cooptarea unor cercetători ai Institutului ca membri în diferite organisme științifice internaționale : Al. Zub

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

(„Asociația istoricilor europeni"), Gh. Buzatu, Val. Dobrinescu, Gh. I. Florescu („Asociația americană de istorie"), Gh. I. Florescu („Societatea pentru studii românești din S.U.A." și Biroul directorial al „International Studies Program" din cadrul St. John Fisher College, Rochester, New York), L. Boicu (Comisia internațională pentru studierea relațiilor internaționale din Torino ; Comisia internațională de studii istorice slave cu sediul la Paris), Ștefan S. Gorovei („Asociația istoricilor europeni" ; „Majestas").

Profilul vieții științifice este însă mult mai complex. El nu poate ignora și alte laturi (documentarea în arhive și biblioteci, eforturile de redactare, dactilografiere și valorificare a lucrărilor etc.) și, nu în ultimul rînd, dificultățile prezente și deziderateie de viitor, între care ar fi : o mai bună organizare a muncii ; primenirea rîndurilor cu tineri cercetători de talent ; stabilirea unor legături mai strînse cu specialiștii străini ; modernizarea metodologiei dar și „tehnologică" a cercetării ș.a.

Lista ce urmează constituie doar o sondă în viața științifică a Institutului, depunînd mărturie despre tonusul ei.

Ștefan Lemny

I. TEME DE PLAN ÎNCHEIATE ÎN 1985—1986

Istoria veche : Vasile Chirica, *Paleoliticul superior în lumina cercetărilor de la Mitoc-Botoșani ;* Marilena Florescu, *Geneza și evoluția tracilor în mileniile II—I î.e.n. ;* I. Ioniță, *Procesul de romanizare în regiunile locuite de dacii liberi* (coordonare la Iași) ; Dan Gh. Teodor, *Continuitatea populației autohtone din Moldova în secolele V—VII e.n. Cultura „Costișa-Botoșana" ;* Virgil Mihăilescu-Bîrliba, *Economia monetară a dacilor liberi în timpul provinciei romane.*

Istoria evului mediu : Victor Spinei, *Organizarea social-economică, evoluția așezărilor rurale și urbane în secolele X—XIV ;* Vasile Neamțu și Stela Cheptea, *Elemente de cultură materială urbană în Moldova secolele XIV—XVII ;* Rodica Popovici, *Contribuții arheologice la studiul medieval din zona sud-carpatică a Moldovei în secolele XIV—XVII ;* L. Șimanschi, Șt. Gorovei, G. Ignat, Nistor Ciocan, D. Agachi, *DRH*, seria A. *Moldova*, vol. XXVII, 1643—1644 ; L. Șimanschi, G. Ignat, N. Ciocan, D. Agachi, *Repertoriul localităților din Moldova, 1653—1711.*

Istoria modernă și contemporană : Dumitru Vitcu, *Originea și evoluția burgheziei în Moldova (pînă la constituirea partidelor politice) ;* Steluța Mărieș, *România în viziunea călătorilor și diplomaților germani din a doua jumătate a secolului al XIX-lea ;* Adrian Macovei, Corneliu Istrati, *Dicționarul istoric al localităților din R.S.R. Județele din Moldova ;* Ștefan Lemny, *Țările române în secolul al XVIII-lea. O bibliografie ;* Ec. Negruți, *Răscoalele țărănești din Moldova în epoca modernă. Aspecte demografice.*

Istoria relațiilor internaționale : Ven. Ciobanu, *Relațiile internaționale ale țărilor române în evul mediu (secolele XIV—XVI) oglindite în istoriografia străină din a doua jumătate a sec. XIX și prima jumătate a sec. XX ;* L. Boicu, G. Bădărău, *Țările române în cadrul raporturilor internaționale la sfîrșitul sec. XVIII și în primele decenii ale sec. XIX (1775—189) ;* Gh. Buzatu, Val. Fl. Dobrinescu, *România în relațiile internaționale (1939—1947).*

II. LUCRĂRI PUBLICATE DE MEMBRII INSTITUTULUI

1. Volume

AL. ANDRONIC, *Iașii pînă la mijlocul secolului XVII. Geneză și evoluție*, Iași, Junimea, 1986.

GH. BUZATU, *Războiul marilor spioni*, Iași, Junimea, 1985, 256 p.

IDEM, STELA CHEPTEA, *The „A. D. XENOPOL" Institute of History and Archeology of Iași. A* Guide by... Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 1985, 22 p.

VASILE CHIRICA, *Repertoriul arheologic al județului Iași*, II, Universitatea „Al. I. Cuza", 1985, p. 295—555 (în colaborare cu N. Tanasachi, cu participarea cercetătorilor : Rodica Popovici și I. Iconomu).

VENIAMIN CIOBANU, *Țările române și Polonia, Secolele XIV—XVI*, București, Ed. Academiei, 1985, 224.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

IDEM, *La graniță a trei imperii*, Iași, Junimea, 1985, 202 p.

VAL. DOBRINESCU, *Relațiile româno-engleze (1914—1923)*, Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 1986 (Supliment VIII, Anuar), 190 p.

ȘTEFAN LEMNY, *Originea și cristalizarea ideii de patrie în cultura română*, București, „Minerva", 1986, 254 p.

STELUȚA MĂRIEȘ, *Supușii străini din Moldova în perioada 1781—1862*, Iași, Universitatea „Al. I. Cuza" 1985, 173 p. + XV anexe (Supliment VII, *Anuar*).

DAN MONAH, ȘT. CUCOȘ, *Așezările culturii Cucuteni din România*, Iași, Junimea, 1985.

VICTOR SPINEI, *Realitățile etnice și politice în Moldova Meridională în secolele X—XIII. Români și turanici*, Iași, Junimea, 1985, 238 p.

IDEM, *Moldavia in the 11th—14th Centuries*, București, Ed. Academiei, 1986, 277 p.

D. ȘANDRU, *Creditul agricol în România 1918—1944*, București, Ed. Academiei, 1985, 177 p.

M. TODOSIA, I. SAIZU, *Cultură și economie. Puncte de vedere din perioada interbelică*, Iași, Ed. Junimea, 1986, 304 p.

ALEXANDRU ZUB, *De la istoria critică la criticism. Istoriografia română la finele secolului XIX și începutul secolului XX*, București, Ed. Academiei, 1985, 312 p

IDEM, *Les dilemes d'un historien : Vasile Pârvan*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1985, 157 p.

IDEM, *Cunoaștere de sine și integrare*, Iași, Ed. Junimea, 1986, 279 p.

Volume colective. Ediții

Culture and Society. Structures. Interferences. Analogies in the Modern Romanian History, edited by AL. ZUB, Iași, Ed. Academiei, 1985, 222 p. (supliment VI, Anuar), Colaborează : GH. BUZATU, *Organisation of Peace : N. Titulescu's Model*, p. 181—188 ; L. BOICU, *In search for a Model of Juridical and Political statute of Romanian Principalities during the 18th Century*, p. 7—17 ; VAL. DOBRINESCU, *The Strategy of Romania's Neutrality at the Outbreack of the Two War Wars : A Comparative Study*, p. 155—163 ; ȘT. LEMNY, *La critique du régime phanariote : clichés mentaux et perspectives historiographiques*, p. 17—30 ; I. SAIZU, *Romanian Efforts towards an original Pattern of Economic Development. The Inter-War years*, p. 165—180 ; AL. ZUB, *The Critical school in Romanian historiography : genetic model and strategy*, p. 113—127.

Românii în istoria universală, I, Iași, 1986, XLVIII + 727 p.

Coordonare de I. AGRIGOROAIEI, GH. BUZATU, V. CRISTIAN : Colaborează : L. BOICU, *Principatele române — „piatră de încercare" în evoluția raporturilor internaționale (1768—1774)*, p. 169—211 ; idem, *O nouă etapă a desfășurărilor politice internaționale (1768—1792) și Principatele Române* p. 212—222 ; GH. BUZATU, *Introducere* (colaborare) ; *Martie 1939 — un demers al României impune schimbarea cursului politicii mondiale*, p. 596—616 ; *Anglia și România în fața războiului mondial, septembrie-decembrie 1939*, p. 633—655 ; *România și luptele pe plan mondial pentru victoria asupra fascismului. Realități istorice și dezbateri istoriografice*, p. 656—664 (în colaborare) ; *Rolul și locul României într-o „lume în schimbare" (1945—1985)*, p. 677—702 (în colaborare) ; VEN. CIOBANU, *Țările române în raporturile politice polono-habsburgo-otomane din deceniile 6—7 ale secolului XVI*, p. 80—120 ; STELA CHEPTEA, *Contacte între centrul și sud-estul Europei reflectate în circulația monetară de la Baia (secolele XIV—XV)*, p. 18—30 (în colaborare cu V. Neamțu) ; VAL. FL. DOBRINESCU, *Conferința de Pace de la Paris (1919—1920)*, p. 481—495 (în colaborare cu Emilian Bold) ; *Garanții anglo-franceze din aprilie 1939 și securitatea României*, p. 617—632 (în colaborare cu Sorin Pârvu) ; *România și Conferința păcii de la Paris (1946)*, p. 665—676 ; ȘT. S. GOROVEI, *Câteva însemnări pentru istoria relațiilor româno-otomane în veacurile XV—XVI*, p. 31—41 ; ION IONIȚĂ, *Obârșia vocației pentru universal*, p. 1—3 ; ȘT. LEMNY, *Românii în istoriografia franceză din secolul XVIII*, p. 152—162 ; EC. NEGRUȚI, *Implicații ale forței de muncă de peste hotare în viața economică și social-politică a României moderne*, p. 349—362 ; I.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

SAIZU, *Românii și cehii în luptă pentru idealuri comune*, p. 437—447 ; *Prezențe românești în efortul lumii interbelice de organizare științifică a producției și a muncii*, p. 577—597 ; D. VITCU, *Personalitatea și epoca lui Alexandru I. Cuza, în viziunea contemporanilor din Lumea Nouă*, p. 258—268 ; *Ecouri americane ale „Jacqueriei" românești din anul 1907*, p. 363—377 ; DAN GH. TEODOR, *Regiunile est-carpatice și Bizanțul în secolele V—XI* e.n., p. 7—14.

A. D. XENOPOL, *Istoria românilor din Dacia traiană*, Ed. IV, vol. 1, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1985, 520 p.

Ediție îngrijită de AL. ZUB ; text îngrijit, note, comentarii și indice de VIRGILIU MIHĂILESCU-BÎRLIBA ; Prefață, studiu introductiv de AL. ZUB, p. 5—30 ; postfață de V. MIHĂILESCU-BÎRLIBA.

Condica Mavrocordat, I, ed. de CORNELIU ISTRATI, Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 1986.

2. Studii

ALEXANDRU ANDRONIC, *O Dghenezise rumynskogo srednevekovogo goroda : model'Jass*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 17—28 ; *Unele probleme referitoare la feudalismul de contact și cultura medievală din Moldova în secolul al XV-lea*, în *MemAnt*, IX—XI, 1977—1979, Piatra Neamț, 1985, p. 283—289 ; *Ghenuță Coman (1914—1981)*, în AM, X, 1985, p. 132—133 ; *Despre geneza orașului medieval românesc. Modelul Iașilor*, în *Suceava*, XI—XII, 1986, p. 132—145 și în vol. *Aspecte ale civilizației românești în secolele XIII—XVII*, Suceava, 1985 ; *Paul Nicorescu. 1890—1946*, în *Universitatea „Al. I. Cuza"*, Iași, ian.-iunie, 1986, p. 26—27 ; *Alexandru Boldur. 1886—1982*, *loc. cit.*, p. 28—30.

GABRIEL BĂDĂRĂU, *Raporturile politice româno-habsburgice între 1683—1718* (II), în *AIIAI*, XXIII/1, p. 161—178.

VIRGIL MIHAILESCU-BÎRLIBA, *Tezaurul de la Rădeni*, în *MemAnt.*, IX—XI, p. 37—62 (în colaborare) ; *Istoricul Muzeului Arheologic Piatra Neamț*, *loc. cit.*, p. 315—341.

LEONID BOICU, *Momentul 1711 în raporturile politice internaționale ale Principatelor Române*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 281—293 ; *Coordonate politice europene în secolul XVIII. Interferențe românești*, *loc. cit.*, XXIII/1, 1986, p. 263—270

GH. BUZATU, *N. Titulescu și Transilvania*, în *Transilvania în istoria și conștiința românilor*, ed. C. Gh. Marinescu, Iași, 1985, p. 48—69 ; *Universitatea din Iași, 1944—1986*, în vol. *Istoria Universității din Iași*, Iași, Junimea, 1985, p. 181—193 ; *Les implications historiographiques de la lutte nationale dans l'Europe Est-Centrale et du Sud-Est*, în *NEH*, VII, 1985, p. 207—213 ; *I. Gh. Duca și N. Titulescu*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 309—318 ; *Anglo-Romanian Relations on the Eve of the Second World War. Tileas Case : Some Conslusions and Sugestiones*, *loc. cit.*, p. 166—160 ; *Din Arhiva istorică a României contemporane*. II, în *AIIAI*, XXII/2, p. 679—684 (în colaborare) ; *M. Manoilescu, Vater Pop, Însemnări*, ediție în *MI*, nr. 8—10, 1985 (în colaborare) ; *M. Manoilescu și V. Pop despre dictatul de la Viena din 1940 — însemnări memorialistice*, în *Jocul periculos al falsificării istoriei*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1986 ; *Evoluția României în epoca celui de-al doilea război mondial în viziune americană*, în *AIIAI*, XXIII/1, 1986, p. 99—110.

STELA CHEPTEA, *Meșteșugul prelucrării lemnului la Baia în secolele XIV—XV. Contribuții*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 269—280 (în colaborare cu Vasile Neamțu)

V. CHIRICA, *Locuiri aurignaciene pe terasele Prutului dintre Ripiceni și Miorcani. Relațiile lor cu locuirile contemporane de pe terasele Prutului*, în *Mem. Ant*, IX—XI, 1985, p.

VENIAMIN CIOBANU, *Vasalitate — suzeranitate în raporturile româno-polone din deceniile VI și VII ale secolului XVI : interpretare juridică și practică politică*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 409—420 și XXIII 1, 1986, p. 131—142 ; *Implicații ale problemei otomane asupra raporturilor politice-româno-poloneze în secolul al XVIII-lea*, în vol. *Civilizație medievală și modernă românească. Studii istorice*, Cluj-Napoca, Dacia, 1985, p. 204—214, *Les Pays Roumains et la Pologne*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

face à la „Question ottomane" au XVIIe siècle. (Considerations generales) SUBB, XXX, 1985, p. 8—18 (în colaborare cu N. Edroiu).

NISTOR CIOCAN, *Documenta Romaniae Historica. Documente noi*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 789—797.

VALERIU FLORIN DOBRINESCU, *La résistance antifasciste reflétée dans les rapports de quelques diplomates et attachés militaires roumains*, în *NEH*, VII, 1985, p. 275—287 ; *The Progress of the Romanian-English Relations in the Inter-War Years. Some Considerations*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 149—154 (în colaborare) ; *La Roumanie dans le système des traités de paix*, în *Roumanie. Pages d'histoire*, X, 1985, p. 50—60 ; *I. G. Duca și unele probleme ale raporturilor României cu Marile Puteri*, în *AIIAI*, XXII 2, 1985, p. 537—547) ; *Marile Puteri și problema cobeligeranței României din anii 1944—1945*, în *Cercetări istorice*, XIV—XV, 1983—1984, p. 279—288 (în colaborare cu Sorin Pârvu).

GH. I. FLORESCU, *Nicolae Filipescu — luptător pentru înfăptuirea idealului național*, în vol. *Transilvania în istoria și conștiința românilor* Iași, 1985, p. 70—80 ; *Județul Prahova în anii 1940—1944. Noi contribuții documentare*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 549—565 (în colaborare cu Const. Dobrescu) ; *România și primul război mondial. Pagini memorialistice*, în *MemAnt*, IX—XI, 1985, p. 379—384 (în colaborare cu C. Cloșcă) ; *Două zile din primul război mondial*, în *Almanah Convorbiri literare*, Iași, 1985, p. 34—40.

ȘTEFAN S. GOROVEI, *Aux débuts des rapports moldo-byzantins*, în *RRH*, XXIV, 1985, 3, p. 183—207 ; *„Școala nouă" de istorie. Mărturii documentare* (I) în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 335—340 (studiu introductiv), și p. 357—366 (din corespondența lui Petre Panaitescu) ; *Un episod din „recuperarea" Bizanțului : prima operă a spătarului Nicolae „Milescu"*, *loc. cit.*, 2, p. 441—460 ; *Precizări necesare*, *loc. cit.*, p. 805—806 ; *Dr. Paul Mihail la 80 de ani*, *loc. cit.*, p. 999—1000 ; *Profesorul Nicoară Beldiceanu la 65 de ani*, *loc. cit.*, p. 1005—1006 ; *Sensuri profunde ale unei noțiuni istorice : descălecatul* în MI, XXI, 1985, 6, p. 11—12, 7, p. 17—19, 8, p. 40—44 ; *Noi mărturii epistolare...*, în vol. *G. T. Kirileanu sau viața ca o carte*, București, p. 175—190 ; *Un diplomat al lui Ștefan cel Mare : logofătul Tăutu*, în *Almanah „Convorbiri literare"*, Iași, 1985, p. 31—33 ; *Un mare istoric despre romanul unui mare scriitor (P. P. Panaitescu despre M. Sadoveanu)*, *loc. cit.*, p. 65—67 ; *Anastasie Crimca și Petru Movilă. Completări bibliografice*, în *MMS*, LXI, 1986, 10—12, p. 724—729 ; *„Școala nouă" de istorie. Mărturii documentare* (II), în *AIIAI*, XXIII/1, 1986, p. 355—396, (în colaborare, studiu introductiv și coordonare) ; *Miscellanea genealogica* (II), *loc. cit.*, p. 443—452 ; *Istoria militară a poporului român*, II, București, 1985 (colaborare, p. 185—189, 193—194, 196—197, 201) ; *Un autor și o operă : G. Gane, Trecute vieți de doamne și domnițe*, în *Almanah „Convorbiri literare"*, 1986, p. 51—53 ; *Un eseu inedit de Vasile Lovinescu*, *loc. cit.*, p. 28—30 ; *Operă de istorie, concluzie de luptător : [P. P. Panaitescu despre Lucrețiu Pătrășcanu]*, în *Almanahul Ateneu*, 1986, p. 33—37 ; *Un maestru al genului epistolar : Petru Rareș*, în *loc. cit.*, p. 87—89.

ION IONIȚĂ, *Importanța descoperirii arheologice din perioada de formare a poporului român în așezarea de la Iași-Nicolina*, în *AM*, X, 1985, p. 39—49 ; *Mărturii milenare în vatra Iașilor*, în *Fortus. Un deceniu în universul muncii și creației tehnice românești*, ed. Adi Cristi, D. Popa, 1985, p. 60—84.

CORNELIU ISTRATI, *Meșteșuguri țărănești în regiunea de munte a Moldovei în prima jumătate a secolului XIX (Aspecte economice și sociale)*, în *Mem. Ant*, IX—XI, p. 317—339 ; *Vechi sate din ținutul Fălciului*, în *AIIAI*, XXIII/1, 1986, p. 309—324.

ȘTEFAN LEMNY, *Patria în gîndirea românească din secolul XVIII*, în *RdI*, XXXVIII, 1985, 3, p. 229—242 ; *La cristalisation du discours patriotique dans la culture roumaine*, în *Cahiers roumains d'études litteraires*, 2, 1985, p. 67—79 ; *Istoria românilor în enciclopedia lui Diderot*, în *MI*, XIX, 1985, 7, p. 24—26, 32 ; *Les Roumains dans les écrits français du XVIIIe siècle*, în *AIIAI*, XXII 1, 1985, p. 7—16 ; *Știri despre români într-o publicație iluministă : „Berlinische Monatsschrift"* în *loc. cit.*, XXII/2, 1985, p. 747—752 ; *Doi ani din activitatea Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol" : 1983—1984*, în *loc. cit.*, p. 985—996. *La patrie dans la pensée roumaine du XVIIIe siècle*, în *Roumanie, Pages d'histoire*, XI, 1986, 2—3, p. 89—109 ; *Rolul cărții în dezvoltarea conștiinței naționale. Contribuția Moldovei*, în *Suceava*, XI—XII, p. 269—280 ; *Istoria Imperiului otoman — „O*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

carte fără asemănare", în *MI*, XX, 1986, 11, p. 27—28 ; *Histoire des mentalités, histoire des silences*, în *RRH*, XXV, 1986, 4, p. 351—354 ; *Cercetări istorice*, în *Universitatea „Al. I. Cuza"*, Iași, 1986, ian.-iunie.

ADRIAN MACOVEI, *Organizarea administrativ teritorială a Moldovei între 1832—1862*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 483—496 și XXIII/1, 1986, p. 179—200.

STELUȚA MĂRIEȘ, *Rumänien im XIX. Jhs, aus der Sicht deutscher Reisender*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. 43—56 ; *Situația protejaților străini în România în secolul XIX*, în *AIIAC*, XXV, 1983—1984, Cluj-Napoca, 1985, p. 193—209 ; *Ideea unității naționale a românilor oglindită în opera diplomaților și călătorilor germani de la mijlocul secolului XIX*, în *AO*, 4, 1985, p. 100—109 ; *Quelques aspects de l'histoire des transports en Roumanie au cours du XIX-ème siècle*, în *RRH*, 1985, 1—2, p. 153—160.

ECATERINA NEGRUȚI, *Migrațiile de lucru în România și marea răscoală a țăranilor din 1907*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 523—536 ; *Grădinarii bulgari în Moldova — secolul al XIX-lea*, în *CAM*, XVIII, 1985, 4, p. 77—80.

RODICA POPOVICI, *Cercetările arheologice din necropola medievală de la Hudum, jud. Botoșani*, în *AM*, X, 1985, p. 74—88 (în colaborare) ; *Așezarea rurală Negoești (secolele XV—XVII). Rezultatele cercetărilor arheologice din anii 1972—1975*, în *MemAnt*, IX—XI, 1985, p. 261—281.

IOAN SAIZU, *Criterii moderne de organizare a învățământului tehnic superior în România (perioada interbelică)*, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 653—660 ; *I. D. Duca, coordonate economice*, în *loc. cit.*, 1, p. 293—308 (în colaborare cu D. Șandru) ; *Învățământul agrosilvic românesc în anii interbelici*, în *CAM*, XVIII, 1985, 1, p. 137—141 (în colaborare cu P. Filioreanu) ; *Lupta pentru unirea Transilvaniei cu România, reflectată în Raportul Traian Vuia din 9 aprilie 1919*, în vol. *Transilvania în istoria și conștiința românilor*, Iași, 1985, p. 102—111 (în colaborare cu D. Șandru) ; *Studiul întreprinderilor în învățământul economic românesc*, în *Anuar. Științe sociale*, Iași, 1986 (în colaborare) ; *Dificultăți în „ olaborarea" româno-germană (1940—1944)*, în *AIIAI*, XXIII/1, 1986, p. 201—229 (în colaborare cu D. Șandru și A. Karetchi) ; *Economie et culture en Roumanie pendant la première decenie d'independence*, în *AIIAI*, XXIII/2, p. 513—525.

SILVIU SANIE, *Din istoria religiei geto-dace* (I), în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 377—390 ; *Classica et orientalia* (IV), în SCIVA, 37, 1986, 1, p. 76—88 ; *Semnificația unui mic complex arheologic din așezarea dacică (sec. I—II e.n.) de la Dumbrava (com. Ciurea, jud. Iași)*, în *CI, XIV—XV*, p. 137—145.

VICTOR SPINEI, *Cercetările arheologice din necropola medievală de la Hudum, jud. Botoșani*, în *AM*, X, 1985, p. 74—88 ; (în colaborare cu Rodica Popovici) ; *Săpăturile arheologice de la Doina-Girov din 1982—1983*, în *MemAnt*, IX—XI, 1985, p. 227—260 (în colaborare cu M. Alexeanu, V. Butnaru) ; *Formațiuni prestatale la răsărit de Carpații Orientali* în vol. *Aspecte ale civilizației românești în secolele XIII—XVII*, Suceava, 1986, p. 45—53 ; *Pe marginea unei istorii a relațiilor româno-tătare*, în *AIIAI*, 1986, I, p. 435—438.

LEON ȘIMANSCHI, *Șase decenii de strădanii istoriografice. Continuitatea unui program*, în *AIIAI*, XXII/1, 1985, p. V—XIV ; *Istoriografia româno-slavă din Moldova*, II, *Lista domnilor din prima jumătate a sec. XV*, în *loc. cit.*, 2, p. 567—578 + XVI anexe ; *Istoria militară a poporului român*, București II, 1986 (colaborare).

DAN TEODOR, *Autohtoni și migratori la est de Carpați, în secolele V—X e.n.*, în *AM*, X, 1985, p. 50—73 ; *Legături economice între regiunile de la răsărit de Carpați și Orientul arab în secolele IX—X e.n.*, în *AIIAI*, XXII/1, p. 203—268 ; *Profesorul Mircea Petrescu-Dîmbovița — 70 de ani de la naștere* în *Universitatea „Al. I. Cuza"*, Iași, 1985, ianuarie-iunie, p. 33—35 ; *La romanité carpato-danubienne et l'Empire bizantin*, în *Roumanie, Pages d'histoire*, X, 1985, 4, p. 61—72.

DUMITRU VITCU, *Românii în presa americană. 1858—1918*, în *AIIAI*, XXIII/1, 1986, p. 83—98.

ALEXANDRU ZUB, *Geschichtsbewusstsein und Unabhängigkeitsbestreben des rumänischen Volkes in der Neuzeit*, în *NEH*, VII, 1985, p. 55—64 ; *Preocupări în istoria culturii în perioada interbelică*, în *SUBB*, XXX, 1985, p. 48—59 ; *Die europäische Kulturgeschichte und din rumanische Kritische Schule*, în *Cahiers roumains d'études littéraires*, 1985, 2, p. 18—33, *Legendă și istorie în opera lui I. G.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Duca, în *AIIAI*, XXII/2, 1985, p. 579—583 ; *Unirea în perspectiva istoriei naționale*, în *MMS*, LXI, 1985, 1—3, p. 5—14 ; *Esprit interdisciplinaire et expension historiographique*, în *Filozofia și problematica lumii contemporane*, Iași, 1986, p. 159—171 ; *Ranke și directiva organicistă în cultura română*, în *Interferențe culturale româno-germane*, Iași, 1986, p. 76—89 ; *Mircea Eliade în perspectivă istoriografică*, în *Vatra*, XVI, 1986, 7, iulie, p. 8.

3. Colaborări în publicații străine

VIRGIL MIHAILESCU BÎRLIBA, *Den Goldschats von Rădeni, jud. Neamț, in der Westmoldau, Rumänien*, în *Praehistorische Zeitschrift* 60/1, 1985, p. 47—69 (în colaborare cu Al. Vulpe) ; *Ethnical Elements in the Carpathian Danube Culture*, în *The World Archaeological Congress. Archaeological Objectivity in Interpretation*, I. Southampton, 1986, 10 p. + 5 pl.

VASILE CHIRICA, *La chronologie relative et absolue des habitats aurignaciens et gravettiens de la Roumanie*, în *The World Archaeological Congress. Archaeological Objectivity in Interpretation*, I. Southampton, 1986, p. 32.

GH. I. FLORESCU, *„Miorița", la o nouă apariție*, în *Unirea*, Viena, II, 1985, nr. 4 (8), p. 8—12 ; *A XI-a întîlnire anuală a Societății de Studii Românești (Columbus, Ohio, 4—6 aprilie 1985)*, în *loc. cit.*, nr. 2 (6), p. 9—10 ; *Premiul Herder*, în *Miorița. A Journal of Romanian Studies*, Rochester, New York și Hamilton, New Zealand, X, 1985, 1—2, p. 98 ; *The Foreign Policy of Romania in the Interwar Period (1918—1939)*, în *Miorița. A Journal of Romanian Studies*, X, 1986, 1—2, p. 15—26 (în colaborare cu Ioan S urtu) ; *N. Iorga, președinte al primului Parlament al tuturor românilor*, în *Unirea*, Viena, III, 1986, nr. 1 (9), p. 2—3 (în colaborare cu Donald E. Bain) ; *Unirea — aspirația dintotdeauna a tuturor românilor*, în *loc. cit.*, p. 1

I. IONIȚĂ, *Thomas S. Burne, A History of the Ostrogoths*, în *Germania*, 64, 1986, 2, p. 657—660 (recenzie).

SILVIU SANIE, *Aspecte de la religion geto-dacique dans quelques écrits antiques et sur la Colonne de Traian*, în *17. Internationale Eirene Konferenz. Die Antike und Europa Zentrum und Peripherie in der antiken Welt*, Berlin, 1986, p. 180—181.

LEON ȘIMANSCHI, Colaborare la : H. Tiktin, *Rumänisch-deutscher Wörterbuch*, II, ed. Paul Miron, ș.a. Wiesbaden, 1985.

DAN GH. TEODOR, *Origines et voies de pénétration des Slaves au Sud du Danube (VIe—VIIe siècles)*, în vol. *Villes et peuplement dans l'Ilyricum protobyzantin*, Roma, 1984 (apărut 1985), p. 63—84 ; *Novye dannye o slavyanah v Karpatsko-Dunajakih Oblasti v VI—VII vv. n.e.* în *Interaktionen der Mitteleuropäischen Slawen und andere Ethnika in VI—X. Jahrhundert*, Nitra, 1984, (apărut în 1985), p. 261—266.

III. COMUNICĂRI ȘTIINȚIFICE

1. Ședințele de comunicări ale Institutului

1985

1) 11.I. : I. Ioniță, *Probleme ale culturii Sîntana de Mureș-Cernjachov (cronologie I)* ; Victor Mihăilescu-Bîrliba, *O nouă carte despre aplicarea statisticii în numismatică* ; 2) 24.I. : Simpozion dedicat zilei de 24 Ianuarie ; Prezentări de : L. Boicu, Gh. Buzatu, I. Saizu ; 3) 25.I. : Silviu Sanie, *Inscripții gnostice. Revizuiri și implicații* ; M. Timofte, *Biblioteci și arhive americane* ; 4) 8.II. : Victor Spinei, *Autohtoni și turanici în spațiul est-carpatic în sec. X—XIII* ; Șt. S. Gorovei, *La începuturile relațiilor moldo-bizantine* ; 5) 15.III. : Stelian Dumistrăcel (Institutul de lingvistică), *Distribuția complementară pe teritoriul daco-românesc a termenilor puț și fîntînă* ; Dumitru Vitcu, *Impresii din S.U.A.* ; 6) 29.III. : Al. Zub, *Aventura unei sintagme : „istoria critică"* ; I. Saizu, *Stăruințe românești pentru fixarea unui model propriu de dezvoltare economică* ; 7) 12.IV. : L. Boicu, *O nouă etapă distinctă a desfășurărilor politice internaționale (1768—1792)* ; 8) 26.IV. :

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

L. Șimanschi, *Războiul moldo-otoman de 13 ani. 1473—1486. Preliminarii și obiective*; 9) 10.V.: Simpozion: *Contribuția României la victoria asupra fascismului. Învățămintele celui de al doilea război mondial.* Comunicări de: Gh. Buzatu, *Cu privire la statutul internațional al României între 1939—1945*; Eugen Bantea (București), *Despre operația de acoperire a trupelor române — septembrie 1944*; Valeriu F. Dobrinescu, *Tratativele privitoare la încheierea convenției de armistițiu din 12 sept. 1944*; 10) 24.V.: G. Togan (Sibiu), *Christian Schaesaeus și istoria românilor în „Ruinae Pannonicae" (400 de ani de la moartea poetului umanist sărbătorit de UNESCO)*; 11) 31.V.: Gabriel Bădărău, *Autohtonismul Sfatului domnesc în epoca fanariotă*; 12) 13.VI.: G. Bădărău, *Academia Mihăileană. Niveluri și caracterul noii instituții de învățământ*; 13) 20.VI.: Șerban Papacostea (București), *Regi angevini și domni români: înfruntarea finală (1370—1382)*; 14) 26.VI.: Simpozion cu tema: „Istoria românilor în dezbateri internaționale". Participă: Dinu C. Giurescu, Mircea Mușat, Iulian Antonescu (București), Gh. Platon, Al. Zub, Gh. Buzatu ș.a.; 15) 4.X.: Dezbatere: „Direcții noi în istoriografia contemporană. Al. XVI-lea congres internațional de științe istorice". Participanți: I. Toderașcu, V. Neamțu, V. Spinei, Gh. Cliveti, V. Cristian, Ec. Negruți, Șt. S. Gorovei, Gh. Buzatu; 16) 18.X.: Silvia Teodor, *Metalurgia fierului la geto-dacii din Moldova*; V. Mihăilescu Bîrliba, *Stagiu de documentare în R.F.G.*; 17) 18.X.: Valeriu F. Dobrinescu, *Anglia și problemele românești ale celui de al doilea război mondial*; Al. Andronic, *Date noi privind istoria românilor în istoriografia sovietică*; 18) 15.XI.: Gh. Buzatu, *Politica Marii Britanii față de România în anul 1939*; V. Spinei, *Călătorie de documentare în R.D.G.*; 19) 25.XI.: C. Velichi (București), *Un fals al diplomației franceze, Tratatul româno-sîrb din 1868*; 20) 26.XI.: C. Velichi, *Aspecte ale relațiilor României cu unele state din sud-estul Europei în epoca modernă*; 21) 29.XI.: Scarlat Porcescu, *O ctitorie românească din sec. XIX la muntele Athos*; Al. Zub, *Călătorie de studii în R.F.G. și S.U.A.*; 22) 20.XII.: V. Chirica, *Cronologia relativă și absolută a paleoliticului superior din România*; Șt. Lemny, *J. L. Schmidt și destinul unei scrieri cantemiriene.*

1986

1) 17.I.: Dezbatere pe tema: „Suzeranitate. Suveranitate. Vasalitate. Statutul juridico-politic internațional al Țărilor Române pînă în sec. XIX". Referate de: Veniamin Ciobanu, *Statutul juridico-politic al Țărilor Române în sec. XIV—XVI*; Gabriel Bădărău, *Despre statutul juridico-politic al Țărilor Române în sec. XVIII—XIX.* 2) 24.I.: *Semnificația Unirii Principatelor. Concepția președintelui Nicolae Ceaușescu privitoare la dezvoltarea istorică unitară a poporului român.* Comunicări de: M. Petrescu-Dîmbovița, *Tradițiile multimilenare ale istoriei unitare a poporului român*; Dan Gh. Teodor, *Continuitate, unitate și romanitate în etnogeneza românilor*; D. Vitcu, *Viața și epoca lui Cuza în presa americană*; I. Saizu, *Sarcinile României după Marea Unire*; Șt. Lemny, *N. Iorga și ideea unității românești*; V. Chirica, *Concepția tovarășului Nicolae Ceaușescu despre dezvoltarea istorică-unitară a poporului român*; 3) 7.II: Ștefan S. Gorovei, *La începuturile orașului Bacău*; Ven. Ciobanu, *Călătorie de studii în U.R.S.S.*; 4) 21.II: Iuliu C. Ciubotaru, *Normarea muncii zilnice în legislația agrară din Moldova (1766—1833)*; Gh. Buzatu, *Călătorie de studii în S.U.A.*; 5) 7.III: Val. Dobrinescu, *Pe marginea unui document din aprilie 1939*; Steluța Mărieș, *Arhivele de la Merseburg (R.D.G.). Fonduri documentare privind istoria românilor.* 6) 21.III: Șt. Lemny, *Carlyle în cultura română*; Val. Dobrinescu, *Două documente după 23 August 1944*; 7) 4.IV. Gh. Buzatu, *23 August 1944 și bătălia generală a informațiilor*; Dan Gh. Teodor, Victor Spinei, *Congresul de arheologie slavă de la Kiev*; 8) 18.IV: Al. Zub, *Istoria și cunoașterea de sine (Perioada interbelică)*; D. Vitcu, *Impresii din S.U.A.*; 9) 23.V: Ven. Ciobanu, *Relațiile internaționale ale Țărilor Române din sec. XVI oglindite în istoriografia străină postbelică*; Magda Mantu, *Călătorie de studii în R. S. Cehoslovacia*; 10) 20.VI: Val. Dobrinescu, *Situația internațională a României în anul 1940*; Șt. Lemny, *Călătorie de documentare în Marea Britanie*; 11) 26.IX: Alexandru Zub, *Istorie și mit în societatea românească din epoca modernă*; Gh. Buzatu, *Noi documente din arhivele britanice privi-*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

toare la istoria românilor; 12) 17.X : Alexandru Zub, *Spirit interdisciplinar și expansiune istoriografică;* Șt. S. Gorovei, *Călătorie de documentare la Poitiers (Franța);* 13) 25.X : Simpozion pe tema „Contribuția profesorului I. D. Ștefănescu la studierea artei românești" — comunicări de M. Petrescu-Dîmbovița, Al. Zub, Al. Andronic ș.a.; 14) 31.X : Val Dobrinescu, *România și al doilea război mondial;* Lansarea volumului *Românii în istoria universală;* 15) 14.XI : Ven. Ciobanu, *Actele din 20 mai și 3 iunie 1595. Obiective și implicații politice în spațiul carpato-danubian;* Al. Zub, *Călătorie de documentare în R.F.G. și Franța;* 16) 28.XI : Ștefan S. Gorovei, *Un cărturar uitat din secolul XVIII;* D. Șandru, *Din activitatea de lector în S.U.A.;* 17) 15.XII : Corneliu Bucur (Sibiu), *Coordonate interdisciplinare ale civilizației populare românești;* 18) 19.XII : D. Vitcu, *Valori universale ale spiritualității românești: George Enescu în America;* Dan Gh. Teodor, *Călătorii de documentare în R.F.G.*

Sesiuni științifice anuale : „Zilele Institutului"

22—23 februarie 1985

Ședința plenară : prof. dr. doc. M. Petrescu-Dîmbovița, *Cuvînt de deschidere;* Conf. univ. D. Rusu, prorector al Universității, conf. univ. I. Agrigoroaiei, decanul Facultății de istorie-filosofie, mesaje de deschidere.

Comunicări în plen : conf. dr. D. Rusu, *Inaugurarea Universității din Iași. Ecouri și semnificații;* dr. Al. Zub, *A. D. Xenopol: legitimitatea sintezei;* L. Șimanschi, *60 de ani de strădanii istoriografice. De la „Cercetări istorice" la „Anuar";* dr. Vasile Chirica, *Paleoliticul României. Realizări și perspective.*

Comunicări pe secții : *Istorie veche*

V. Chirica, *Descoperirile gravettiene de la Mitoc-Malul Galben (jud. Botoșani);* Anton Nițu, *Categoriile dinamice ale decorului ceramicii cucuteniene;* N. Ursulescu, *Contribuția cercetărilor arheologice din județul Suceava la cunoașterea evoluției neo-eneoliticului din Moldova;* Dinu Marin, *Continuitatea culturii Cucuteni în perioada de tranziție de la eneolitic la bronz;* M. Florescu, *Elemente est-europene pe teritoriul României în perioada mijlocie a epocii bronzului;* A. C. Florescu, *Premisele și evoluția conceptului de „cultura Noua";* M. Petrescu-Dîmbovița, *Probleme în legătură cu unele podoabe din tezaurul de la Băiceni;* S. Teodor, *Despre unele aspecte ale culturii geto-dacice în Moldova în sec. II î.e.n.;* Silviu Sanie, *În legătură cu un rit esențial din religia dacică;* I. Ioniță, *Necropola de tip Sîntana de Mureș de la Miorcani (jud. Botoșani);* V. Butnaru, *Moneda romană în aria culturii Sîntana de Mureș-Cernjachov;* D. Gh. Teodor, *Aspecte ale continuității la est de Carpați în secolele V—XI.*

Secția de *Istorie medie*

V. Spinei, *Informații despre români în Oguzname, cea mai veche cronică turcă;* Al. Andronic, *Conceptul lui N. Pavlov-Silvanski în problema feudalismului rus și reflectarea ei în istoriografia românească;* V. Neamțu, St. Cheptea, *Dezvoltarea orașului Baia reflectată în circulația monetară (secolele XIV—XV);* L. Șimanschi, *Apariția istoriografiei româno-slave în Moldova;* C. Cihodaru, *Cu privire la rotacismul din unele numiri de locuri și persoane din documentele moldovenești (sec. XV—XVI);* Liviu Burlec, *Despre originea veciniei în Moldova,* Șt. Andreescu, Șt. S. Gorovei, *O enigmă genealogică: nepoții Movileștilor;* Gh. Pungă, *S-a încheiat un tratat cu Polonia în vremea lui Despot?* N. Ciocan, *Aspecte ale comerțului moldovean în sec. XVII;* D. Agache, *Prutul — arteră de circulație în evul mediu;* I. Toderașcu, *Transilvania într-un memorial de călătorie necunoscut (sec. XVIII).*

Secția de *Istorie modernă și contemporană*

Gh. Platon, *Liberalismul românesc în secolul XIX. Geneză. Etape. Forme de manifestare;* Ec. Negruți, *Muncitori italieni în România în sec. XIX;* Șt. Mărieș, *Considerații privind situația protejaților străini în România în sec. XIX;* V. Diaconu, *Contribuții la istoria mineritului în Bucovina;* Gh. Iacob, *Note privind specificul dezvoltării României la sfîrșitul secolului XIX și începutul secolului XX;* I. Căpreanu, *C. Stere și problema reformelor din 1914;* Em. Bold, *Considerații asupra dictaturii regale (1938—1940).*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Secția de *Istorie a culturii*

V. Lica, *Dacii în opera lui Dimitrie Cantemir*; M. Sabados, *Ursul — un zugrav moldovean de la începutul sec. XVIII și cîteva aspecte inedite ale creației sale artistice*; Șt. Lemny, *Știri despre români într-o publicație iluministă*; S. Antohi, *Falansterul de la Scăieni: utopie și realitate*; M. Todosia, I. Saizu, *Implicațiile culturii în civilizația economică (perioada interbelică)*; Al. Zub, *Mircea Eliade: nostalgia totalității*; L. Nastasă, *Gh. I. Brătianu: începuturile activității didactice*; A. Corbea, *Valeriu Marcu, un politolog german de origine română*; Nelu Zugravu, *Pe marginea discursului istoric*; Alexandru Fl. Platon, *Pentru o istorie a mentalităților în spațiul românesc*; Dorin Mihai, *Explicație și justificare în istoriografie. Dialog despre adevăr.*

Secția de *Istorie a relațiilor internaționale*

V. Ciobanu, *Evoluția statutului politico-juridic internațional al țărilor române între a doua jumătate a sec. XIV și prima jumătate a sec. XVI*; L. Boicu, *Rolul factorului politic în istoria raporturilor internaționale ale Principatelor Române (epoca modernă)*; Gh. Cliveti, *În legătură cu relațiile româno-franceze. 1866—1871*; D. Vitcu, *Problema evreiască în raporturile româno-americane la începutul secolului XIX, Note preliminare*; I. Agrigoroaiei, *România în relațiile internaționale după primul război mondial*; Valeriu Fl. Dobrinescu, *Transilvania la cele două Conferințe de pace: Paris, 1919—1920; 1946—1947. Un studiu comparativ*; Gh. Buzatu, *Cu privire la statutul internațional al României la sfîrșitul celui de al doilea război mondial*; Aurel Filimon, *Unele date privind panafricanismul.*

8—9 Mai 1986

Ședința plenară: prof. dr. doc. Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Cuvînt de deschidere*; conf. univ. D. Rusu, prorector al Universității, conf. univ. I. Agrigoroaiei, decanul Facultății de istorie-filosofie, mesaje de deschidere.

Comunicări în plen: prof. dr. Gheorghe Platon, *Social și național în istoria României moderne*; cercet. șt. dr. Ioan Saizu, *Crearea P.C.R. și semnificația sa istorică*; cercet. șt. dr. Gheorghe Buzatu, *P.C.R. și reabilitarea istoriei*; Romulus Vulcănescu, *Istoria și mitologia*; Dan A. Lăzărescu, *Imagologia ca demers interdisciplinar*; Alexandru Zub, *Mircea Eliade. Perspectivă istoriografică.*

„Centenar Alexandru Boldur"

Mihail Guboglu, *Figura și locul lui Alexandru V. Boldur în istoriografia română*; Alexandru Zub, Al. Boldur, *Un program comparatist*; Alexandru Andronie, *Alexandru V. Boldur, istoric medievist.*

Comunicări pe secții

Secția de istorie veche și arheologie

Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Importanța descoperirilor arheologice de la Hoehburg*; Vasile Chirica, *Aurignacian-Gravettian. Contemporaneitate și evoluție*; Adrian Florescu, *Particularitățile modului de trai al populațiilor intro- și est-carpatice în etapa finală a epocii bronzului*; Idem, *Ipoteze privind anumite tipuri de tumuli din zona est-carpatică a României*; Silvia Teodor, *Noi contribuții la cunoașterea davei de la Poiana, jud. Galați*; Vasile Lica, *Dinaștii daci de la Burebista la Decebal*; Ion Ioniță, *Elemente creștine în practica riturilor de înmormîntare din Moldova în secolele IV—V e.n.*; Virgil Mihăilescu Bîrliba, *Unele probleme privind circulația monetară la dacii liberi (secolele II—III e.n.)*; Silviu Sanie, *Inscripții ceramice descoperite la Bărboși-Galați*; Nicolae Ursulescu, *Inscripția runică de la Herla (com. Slatina, jud. Suceava)*; Victor Spinei, *Sfîrșit de mileniu la Dunărea de Jos.*

Secția de istorie medievală

Constantin Cihodaru, *Continuitatea populației băștinașe romanizate în regiunile nord-dunărene oglindită în unele toponime bănățene*; Leon Șimanschi, *Conceptul de stat la români. Domnia și voievodatul*; Ștefan S. Gorovei, *Din nou despre domniile veacului XIV în Moldova. O punere la punct*; Vasile Neamțu, Stela Cheptea, *Elemente de urbanistică în Moldova secolelor XIV—XV*; Ion

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Toderașcu, *Însemnări necunoscute de istorie românească (secolele XIV—XV)*; Andrei A. Rusu, *Impactul personalității în societatea românească a Hațegului din secolul XV*; *Iancu de Hunedoara*; Gheorghe Pungă, *Sistemul de fortificații al Țării Moldovei în vremea lui Alexandru Lăpușneanu*; Constantin A. Stoide, *Iancu Sasul — originea și anii premergători domniei*; Veniamin Ciobanu, *Reacția diplomației papale la acordul de la Țuțora din 22 octombrie 1595*; Lazăr Mihail, *Unele aspecte cu privire la economia agricolă a orașelor din Moldova (sec. XV—XVIII)*; Mihail Guboglu, *Condica lui Baltagi Mehmed pașa privind expediția la Prut (1711/1123 H.)*; Liviu Burlec, *Un reprezentant de seamă al despotismului luminat în țările române: Constantin Mavrocordat*; Ion I. Solcanu, *Folclor și iconografie în pictura religioasă din Moldova*; Marina Sabados, *Elemente de iconografie occidentală în pictura murală de la sfîrșitul sec. XVIII din biserica Episcopia Romanului.*

Secția de istorie modernă și contemporană

Leonid Boicu, *Cu privire la cauzele războiului izbucnit în 1806*; Ecaterina Negruți, *Implicații ale forței de muncă de peste hotare în viața economică și social-politică a României moderne*; Steluța Mărieș, *Documente inedite din arhivele germane privind proiectul de construire a canalului Dunăre-Marea Neagră (1855—1856)*; Vasile Russu, *Constituția de la 1866 și afirmarea independenței României*; Gheorghe Cliveti, *Interferențe româno-germane în raporturile politice internaționale la 1866*; Dumitru Vitcu, *„Momentul" B. F. Peixotto în evoluția raporturilor româno-americane (1870—1876)*; Mihai Timofte, *Ideologia conservatoare în România. Note preliminare*; Gheorghe Iacob, *Raporturile dintre liberali și conservatori în viața politică a României la sfîrșitul secolului XIX și începutul secolului XX*; Vasile Diacon, *Aspecte ale vieții social-politice în așezările din bazinul Suha Bucovineană*; Dumitru Rusu, *Partidul Social-Democrat al Muncitorilor din România și principalele probleme ale României moderne (considerații istoriografice)*; Constantin C. Angelescu, *I. L. Caragiale și drepturile de autor*; Ioan Saizu, *Liberalism și dirijism — o dispută interbelică*; Ion Agrigoroaiei, *Probleme ale agriculturii românești din perioada interbelică*; Valeriu Dobrinescu, *I. I. C. Brătianu, diplomatul*; Leon Eșanu, *Probleme fundamentale ale Iașilor în dezbaterea primului Congres al ieșenilor din întreaga țară (1936)*; Eugen Bantea, *Pretențiile ungare asupra Transilvaniei în anul 1940 pe fondul agravării poziției externe a României.*

Secția de istorie a culturii

Sorin Antohi, *Problema alterității: discurs filosofic, discus istoric*; Dan A. Lăzărescu, *Imaginea fanarioților între 1778—1986*; Grigore Ploeșteanu, *Imaginea lumii românești în Allgemeine Literatur Zeitung*; Mihai Dorin, *Sincronism și identitate*; Mihai Dinu Gheorghiu, *Național și european în gîndirea sociologică românească*; Vasile Cristian *G. Săulescu — istoricul*; Vasile Lica, *Specificul național la G. Călinescu — dimensiunea traco-getică*; Liviu Antonesei, *Perspectivă istorică și viziune sociologică la E. Lovinescu*; Lucian Nastasă, *„Istoria socială" în polemica Zeletin—Brătianu*; Maria Mailat Culcear, *Succesiunea generațiilor în cultura română*; Gheorghe Bourceanu, *Modelarea spațiului și timpului în mentalitatea țăranului român*; Ștefan Afloroaiei, *Inversiunea unui mit despre temporalitate*; Andrei Corbea, *Exilul german de după 1933 în presa de expresie germană din România.*

Secția de istorie medievală și istoriografie

Leon Șimanschi, Marcela Ifrim, *Istorie universală și istorie națională în cronografia româno-slavă în Moldova (sec. XV—XVI)*; Ștefan S. Gorovei, *Cărturari români în secolele XVII—XVIII. Un plan de lucru*; Victor Neumann, *Repere iluministe în Europa Centrală și de Sud-Est*; Anghel Popa, *Din istoria renașterii armatei naționale: prima școală de ofițeri din Moldova*; Alexandru Andronic, Gabriel Bădărău, *Noi documente inedite referitoare la Ion Ionescu ca profesor de științe naturale la Academia Mihăileană*; Constantin Cloșcă, *Afirmare și stagnare în învățămîntul tehnic superior ieșean (1916—1948).*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Masă rotundă, „Cultura spirituală a geto-dacilor", 25 octombrie 1985.

Ioan Agrigoroaiei, *Cuvînt de desechidere*; Dumitru Berciu, *Religia și factorul politic la geto-daci*; Mircea Babeș, Vasile Lica, *Reforma lui Deceneu. Interpretări literare și arheologice*; Zoe Petre, *O etapă din evoluția spiritualității geto-dacilor*; Liviu Burlec, *Contribuții la studiul religiei geto-dacice, Gebeleizis*; Tudor Ghideanu, *Unicitate, integralitate, nemurire, triadă a cugetății geto-dacice*; Gheorghe Ivănescu, *Cuvinte românești de origine dacică cu semnificații care elevează spiritualitatea dacică*; Stelian Dumistrăcel, *Semnificația unor nume tracodacice cu referire la fondul autohton al limbii române*; Petru Zugun, *Geții în versurile ovidiene. Aspecte lingvistice*; Constantin Cihodaru, *Din nou despre inscripția de pe inelul de la Ezerovo*; Mihai Gramatopol, *Zamolxis și „deprivarea senzorială"*; Adrian Rusu, *Sanctuarul dacic. Elemente specifice și asemănări cu alte lăcașudi de cult*; Silviu Sanie, *Columna traiană ca sursă de cunoaștere a spiritualității dacice*; Ioan Glodariu, *Considerații asupra proiectelor de reconstituire a sanctuarelor dacice*; Gavrilă Simion, *Ritualul funerar și credințe religioase la geto-dacii din zona istro-pontică*; Mihai Irimia, *Culte și credințe getice conform unor complexe arheologice din La tène-ul dobrogean*; George Trohanai, *Obiecte și complexe de cult geto-dacice în Cîmpia Română*; Petru Ursachi, *Eros și dor în mitologia popoarelor carpato-balcanice*; Eugen Holban, *Posibile dăinuiri dacice în cultura țărănească din sudul Moldovei.*

2. Comunicări științifice în afara Institutului

1985

Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 26—28 martie: V. Fl. Dobrinescu, *Acțiuni ale României pe plan mondial între 1944—1947*; I. Saizu, *Mișcarea de rezistență antifascistă în România.*

„Zilele academice ieșene", 14—16 iunie: Al. Zub, *O lecție inaugurală și un program regenerativ*; Stela Mărieș, *Profesori germani la Academia Mihăileană*; Al. Andronic, *I. Ionescu de la Brad, profesor la Academia Mihăileană. Documente inedite*; V. Fl. Dobrinescu, *Lupta diplomatică a României pentru obținerea statutului de cobeligeranță.*

Comisia de istorie militară, 10 iulie: V. Fl. Dobrinescu, *Participarea României la războiul antihitlerist.*

Universitatea „Al. I. Cuza", Facultatea de istorie-filosofie. Sesiune de comunicări cu ocazia a 125 de ani de la înființarea Universității, 24—25 octombrie: V. Chirica, *Începuturile cercetărilor arheologice la Universitatea din Iași*; Steluța Mărieș, *Profesori ardeleni la Universitatea ieșeană*; Gh. Buzatu, *Atitudini antifasciste ale intelectualității române*; Șt. Lemny, *Un oaspete de seamă al Universității din Iași: E. Beau de Loménie*; D. Vitcu, *Momente, evenimente și personalități române în vechi reportaje americane*; I. Saizu, *Opțiuni pentru un statut modern al culturii (perioada interbelică)*; Veniamin Ciobanu, *Preocupări de istorie universală la Universitatea din Iași*; V. Fl. Dobrinescu, *Pagini de luptă antifascistă la Universitatea din Iași.*

Piatra Neamț, Sesiunea muzeală, 13—14 decembrie: Vasile Chirica, *Stratigrafia arheologică și geologică a locuitorilor aurignaciene și gravettiene de la Mitoc — Malul Galben*; V. Fl. Dobrinescu, *România la Conferința păcii de la Paris* (1946).

Vaslui, Sesiunea științifică anuală, 6—7 decembrie, M. Petrescu-Dîmbovița, *Probleme de istorie veche și arheologie de la al 16-lea Congres internațional de științe istorice de la Stuttgart*; V. Chirica, *Paleoliticul superior est-carpatic*; Gabriel Bădărău, *Autohtonismul sfatului domnesc în epoca fanariotă*; Corneliu Istrati, *Vechi sate din fostul ținut Fălciu*; Ecaterina Negruți, *Grădinari bulgari în România în sec. XIX*; Al. Andronic, *Problema meseriilor și a comerțului în unele curente de reformă din Moldova în prima jumătate a sec. XIX*; D. Vitcu, *Personalitatea și epoca lui Cuza în publicistica americană*; Dan Gh. Teodor, *Aspecte etno-demografice ale continuității de la est de Carpați în sec. V—XI*; I. Saizu, *Accentuarea caracterului utilitarist al culturii românești în perioada interbelică*; V. Fl. Dobrinescu, *Poziția marilor puteri față de ajutorarea Poloniei în contextul politic de neutralitate a României (septembrie 1939)*; Al.

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Andronic, Gabriel Bădărău, *Documente inedite, autografe de la Ion Ionescu, profesor la Academia Mihăileană.*

1986

Iași, Universitatea „Al. I. Cuza", 30 octombrie, „Zilele Universității" : Al. Andronic, *Planul cetății Suceava în faza I, Ștefan cel Mare ;* Șt. S. Gorovei, *Primele monede moldovenești.*

Colocviul „Utopie și literatură", 14 noiembrie : Al. Zub, *Istoria de la retrospectivă la prospectivă.*

Săptămîna muzeelor ieșene, 17 nov. : Ven. Ciobanu, *Țările Române în rapoarturile internaționale de la sfîrșitul sec. XIV și începutul sec. XV.*

Institutul Politehnic Iași, Simpozionul „Știință, tehnică, umanism, 6 decembrie 1986 : Gh. I. Florescu, *William S. Culbertson și România* (1925—1928).

Bîrlad, Sesiunea muzeului județean, 25 mai : Gh. Buzatu, *România și zonele de interese.*

Botoșani, Sesiune muzeală,21—22 nov. : Ven. Ciobanu, *Evoluția statutului politico-juridic internațional al Țărilor Române în sec. XIV—XVIII ;* Gheorghe I. Florescu, *William Culbertson și România (1925—1928). Note preliminarii.*

București, Simpozion „N. Milescu", organizat de Institutul de Studii Sud-Est Europene, 12 nov. : Șt. S. Gorovei, *Nicolae (Milescu) Spătarul. Fapte controversate.*

Deva, Sesiunea anuală de rapoarte arheologice, martie : Dan Gh. Teodor.

Oradea, Simpozion național de tracologie, octombrie : Dan Gh. Teodor, Silviu Sanie.

Pitești, Simpozion cu ocazia a 600 de ani de la înscăunarea lui Mircea cel Bătrîn, 24—25 septembrie : Ven. Ciobanu, *Pagini de istorie românească oglindite într-o recentă lucrare poloneză de sinteză.*

Tîrgoviște, Sesiune națională omagială „Mircea cel Bătrîn", 18 sept. : Gh. Buzatu, V. Cristian, *Lupta pentru suveranitate și independență, constantă a istoriei românilor.*

Tulcea, Simpozion „Mircea cel Bătrîn", 31 mai : Ven. Ciobanu, *Raporturile lui Mircea cel Bătrîn cu Moldova și Polonia.*

Vaslui, Sesiune muzeală, 29 nov. : C. Istrati, *Vrețcani — pagini din istoria unui sat de răzeși ;* D. Vitcu, *Informații americane despre români în sec. XIX.*

Simpozion organizat de Inspectoratul Școlar și Filiala Societății de Științe Filosofice (29 nov.) : Șt. S. Gorovei, *Nicolae (Milescu) Spătarul. Noi cercetări.*

3. Manifestări științifice cu participare internațională

În țară

Iași—Botoșani, 21—25 octombrie 1985, Colocviu : Geneza și evoluția culturilor paleolitice pe teritoriul României.

Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Cuvînt de deschidere ;* Ion Agrigoroaiei, *Cuvîntul decanului Facultății de istorie ;* Vasile Chirica, *Geneza și evoluția culturilor paleoliticului superior în zona Prutului Mijlociu în lumina ultimelor cercetări arheologice ;* V. Băcăuanu, Vasile Chirica, *Corelații între reliful fluviatil al văii Prutului și locurile paleolitice ;* M. Cârciumaru, V. Chirica, *Descoperiri de artă paleolitică pe teritoriul României ;* Dan Monah, *Dea Mater — originea unui arhietimp.*

În străinătate

1985

Rochester, New York. St. John Fisher College, International Studies Speakers Week — „Accent on Eastern Europe", *18—22 febr. :* Gheorghe I. Florescu, *Romania between the Wars.*

Columbus, Ohio. Reuniunea anuală a „Societății de Studii Românești" din S.U.A., *4—6 apr. :* Gheorghe I. Florescu, *Aspects of Romanian Foreign Policy, 1932—1936.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Stuttgart, *Al XVI-lea Congres mondial de științe istorice, 25 august — 1 septembrie :*

1. Secția „Mari teme. Rezistența contra fascismului, nazismului și militarismului japonez" : Gh. Buzatu, *România și organizarea păcii ;* V. Fl. Dobrinescu, *Dimensiuni europene ale mișcării de rezistență antifascistă din România (1940—1944) ;* Idem, *Manifestări gaulliste la personalul legației și coloniei franceze din București (1942—1944)* — intervenții.

2. Secția „Metodologie. Arheologie și istorie" : Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Cercetări interdisciplinare cu privire la problema începuturilor etnogenezei tracilor în spațiul carpato-dunărean pontic* — intervenții.

3. Secția „Cronologie. Antichitatea" : Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Considerații cu privire la problema așa-zisei etape pre- sau protourbane a neoliticului din spațiul carpato-dunărean și est-european* — intervenție.

4. Secția „Cronologie. Antichitatea și evul mediu" : Victor Spinei, *Carpații românești în evul mediu ;* idem, *Migrația populațiilor nomade în spațiul nordpontic* — intervenții.

5. Comisia internațională de demografie istorică : Dan Gh. Teodor, *Izvoare istorice și arheologice privind continuitatea pe teritoriul României în secolele V—X e.n. ;* Ion Ioniță, *Populații și culturi în Europa de est în secolele II—V e.n. ;* Ecaterina Negruți, *Evoluția economiei agrare și dezvoltarea demografică a țărilor române în secolele XVIII—XIX ;* Victor Spinei, *Autohtoni și migratori în regiunile carpato-dunărene în secolele IV—X* — intervenții.

6. Comisia internațională de istoria istoriografiei : Alexandru Zub, *De la seria istorică la istoria serială ;* idem, *Strategia unor școli istorice în istoria culturii românești ;* idem, *Teme și prezențe românești la istoria congreselor internaționale de istorie* — intervenții.

Masa rotundă „Ecologie, științe naturale, științe umane : Mircea Petrescu-Dîmbovița, *Unele date cu privire la problema începuturilor raporturilor dintre societățile omenești și mediul natural* — intervenție.

Masă rotundă consacrată mentalităților în perspectivă antropologică : Alexandru Zub, *Mecanismele cunoașterii istoriei și studiul concret al realului* — intervenție.

Kiev, 19 sept. Al V-lea Congres internațional de arheologie slavă : Dan Gh. Teodor, *Elemente culturale slave din secolele VI—IX e.n. în regiunile carpato-dunărene.*

Nove Vozokany (Cehoslovacia), *25—28 oct.*, Simpozionul internațional „Metode moderne de datare în arheologie" : Magda Mantu, *Unele date în legătură cu cercetările arheomagnetice în România* (în colaborare cu C. Păpușoi, Ad. Mantu).

Washington, 30 oct. ., Congresul mondial de studii est-europene, Alexandru Zub, *Teme și accente în istoriografia sud-est europeană* — raport principal ; Gh. I. Florescu.

New York City, 28—29 dec., *Conferința istoricilor americani și români :* Romania : Forty Years After the End of World War", Gh. Buzatu, *Romania and the Allied Victory of 1945 ;* Gh. I. Florescu, *Romania and the United Nations : Reflections on Romanian Foreign Policy.*

New York City, 28—30 dec. Al 100-lea Congres al Asociației Istoricilor Americani; Gh. Buzatu, Gh. I. Florescu.

1986

Portland State University, Oregon, S.U.A., **14 ian.** : Gh. Buzatu, *România și marile cotituri ale celui de-al doilea război mondial. Actul de la 23 August 1944.*

Stanford University, Paolo Alto, California, **18 ian.** masă rotundă cu tema „Politica externă a României socialiste". Gh. Buzatu.

University of **Los Angeles, 21 ian.** : Gh. Buzatu, *Aspecte istoriografice ale celui de al doilea război mondial.*

Tucson, University of Ariona, **24 ian.** : Gh. Buzatu, *Al doilea război mondial și România. Problema editării documentelor.*

Houston, Rice University, Texas, **26 ian.** : Gh. Buzatu, *Evoluția României în epoca contemporană* (participare la dezbatere).

Boston, Boston College, **30 ian.** : Gh. Buzatu, *România și al doilea război mondial.*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

New York City University, **3 febr.**: Gh. Buzatu, *Aspecte ale evoluției României în epoca celui de al doilea război mondial.*

New York, Columbia University, **4 febr.**: Gh. Buzatu, *România și S.U.A. în cursul celui de al doilea război mondial.*

Madison, University of Wisconsin, **26 apr.** și 5 mai: Gabriel Bădărău, *Factorul Marile Puteri în istoria românilor.*

Sofia, 23 mai—4 iunie: Congresul II internațional de bulgaristică, M. Petrescu-Dîmbovița, *Unele probleme privind civilizația tracilor din spațiul carpato-balcanic în secolele XII—XVIII e.n.*

Paris, Congresul III internațional de studii românești, INALCO **1—4 iul.** Al. Zub, *Istorie și mit în societatea românească.*

Bad-Homburg (R.F.G.), Colocviul internațional „Leopold von Ranke", **10—12 iulie:** Al. Zub: *Ranke și ideea organicistă în cultura română.*

Lodz (Polonia), Colocviul: „Arheologia mileniului I e.n. **(9—19 sept.):** Ion Ioniță, *Evoluția riturilor funerare în necropole de tip Sîntana de Mureș de la Tîrgșor.*

München, Congresul internațional „Fälschungen im Mittelalter", 15—19 sept.: Victor Spinei (intervenție).

Prilep — Iugoslavia, **oct** Simpozion internațional: Dan Gh. Teodor, *Elemente slave păgîne pe teritoriul României în sec. VI—VIII.*

Princeton University, **26 nov.**: Gh. Buzatu, *Documente interesînd istoria S.U.A. și României în arhivele și bibliotecile din cele două țări.*

Chicago, 27—30 dec. Al. 101-lea Congres al istoricilor americani: Gh. Buzatu, *Lupta românilor pentru Marea Unire din 1918* (în colaborare cu Mircea Mușat); Val. Dobrinescu, *Factori ai luptei pentru independență în centrul și sud-estul Europei — politica de independență a României* (în colaborare cu Florin Constantiniu).

I. D. ȘTEFĂNESCU: SIMPOZION LA UN SECOL DE LA NAȘTERE

Aproape centenar la stingerea sa din viață, petrecută la 11 iulie 1981, profesorul I. D. Ștefănescu lăsa impresia unei vitalități extraordinare, lesne de recunoscut pînă în scrierile tîrzii și atît de frapantă pînă în preajma ultimei sale clipe, cînd încă mai rostea conferințe publice, încălzind un auditoriu eterogen și lăsînd impresia unui spectacol de erudiție, comprehensiune și subtilitate istorico-artistică. Serii după serii de studenți au deprins de la el meșteșugul de a „citi" monumentele vechimii, de a le face să vorbească și de a spori astfel mărturiile trecutului nostru. Un public mai larg, mereu întinerit de-a lungul anilor, l-a putut asculta pledînd cu știință și persuasiune pentru restaurări, studii de artă medievală, mai buna cunoaștere a unor figuri din trecut. A avut șansa de a trăi el însuși în apropierea unor personalități de seamă ale culturii noastre, pe care le-a și evocat în diverse ocazii: Al. Vlahuță, B. Șt. Delavrancea, I. L. Caragiale, etc. Mari personalități ca **T. Maiorescu, N. Iorga, S. Mehedinți** i-au fost profesori și i-au îndrumat întîii pași în publicistică. Licențiat în drept (1908) și litere (1909), și-a început cariera didactică sub excelente auspicii, fiind unul dintre tinerii cei mai valoroși din vremea sa. Preocupat de istoria artelor și mai ales de monumentele medievale, el a înțeles (poate prin intermediul lui N. Iorga) că acest studiu nu se poate face convenabil decît prin anchete la fața locului și prin studiu comparativ sistematic. Era o noutate de metodă care îl deosebea de mulți confrați ai domeniului, legîndu-l în același timp de tradiția odobesciană și de felul în care istoriografia mai nouă înțelegea să abordeze teritoriul artelor, la conjuncția dintre arheologie, teologie, antropologie, istorie, pentru a nu aminti decît puține discipline cointeresate în acest studiu prin excelență interdisciplinar. E perspectiva pe care a adîncit-o apoi, după primul război mondial, cu mari maeștri ai domeniului, între care Ch. Diehl, H. Focillon, G. Millet, pe care i-a audiat la Paris, de-a lungul anilor, pentru a rămîne cu ei în cele mai strînse raporturi. Dedicîndu-se iconografiei, el a înțeles să facă din aceasta un mod de abordare a istoriei artelor, o hermeneutică specială a izvoarelor figurative, o cale de acces spre ideile și formele lumii medievale. Manifestînd cel mai viu interes pentru faptele de

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

artă, el voia să depășească factologia, urmărind sensuri, relații, analogii, să integreze deci faptele într-un sistem coerent. Sud-estul european, ca moștenitor al culturii bizantine, îi oferea un vast cîmp de cercetare a „supraviețuirilor" și prin aceasta o șansă de a lămuri mai deplin arta românească din veacul de mijloc. Seria marilor studii privitoare la evoluția picturii religioase într-o provincie sau alta a început în 1928, erudită, monumentală, pentru a se încheia prematur în 1938. Perioada interbelică a fost poate cea mai fertilă în activitatea savantului, care paralel cu studiile publicate în diverse reviste, cu rapoartele prezentate la congrese internaționale, cu monografiile pe provincii, a cutreierat țara de-a lungul și de-a latul, prospectînd alte investigații și îndemnînd la aprofundări de echipă. În anii celui de-al doilea război mondial și puțin după aceea, el a îndrumat cîteva serii de studioși în direcția amintită, punînd bazele unor investigații complexe, la care, timp de două decenii, nu i-a fost dat să participe. Abia în 1968 el a revenit, cu *Arta veche a Maramureșului*, în publicistica de specialitate, într-un orizont sensibil extins, care cuprindea și arta populară. A elaborat o sinteză asupra iconografiei bizantine în spațiul românesc, alta despre arta feudală la noi, încă una privitoare la arta veche a Banatului, ostenindu-se pînă la o vîrstă foarte înaintată spre a lăsa în urmă lucrări fundamentale în ce privește mai ales iconografia. În același timp, profesorul (așa a rămas pentru cei mai mulți) s-a străduit să inițieze și pe alții în domeniul său predilect, fie și pe calea unor cicluri de expuneri organizate la Institutul de Arte Plastice, la Institutul de istorie și arheologie din Iași etc. Întrucît sămînța aruncată de acest „sămănător" generos a rodit se va vedea. Un prestigiu imens l-a înconjurat pînă la capăt, menținîndu-se intact și după ce profesorul ne-a părăsit. Retras între ai săi, cei dragi, la cimitirul Mănăstirii Agapia, el întreține încă duioase atașamente și un interes legitim, care se va răsfrînge cu timpul mai direct asupra operei.

Un simpozion organizat la Casa memorială „Alexandru Vlahuță" din Agapia (26 iulie 1986) a pus în lumină valoarea acestei opere, care va rămîne mereu exemplară prin marele efort de cunoaștere conținut, prin rigoarea analizelor întreprinse, prin voința de a circumscrie cît mai precis elementele artei noastre vechi și a le integra apoi într-o viziune de ansamblu. A fost evocată personalitatea profesorului mai cu seamă în legătură cu locul unde odihnește astăzi (Eustachia Ciucanu); s-a scos în evidență ipostaza lui pedagogică pe fundalul problemelor ridicate de evoluția istoriei artelor plastice (Mircea Voicana); s-a încercat o situare a operei în perspectivă istoriografică, cu atenția îndreptată spre noile orientări ale domeniului din perioada interbelică (Al. Zub); a fost evocată apoi ultima perioadă a existenței profesorului, atît de semnificativă pentru marea lui putere de a se dărui (Raul Șorban); s-a pus în lumină contribuția lui I. D. Ștefănescu la iconografia moldavă (I. Solcanu), alături de interesul său pentru arheologie ca auxiliar al istoriei artelor (M. Petrescu-Dîmbovița) și pentru arta populară ca element de substrat în sistemul său interpretativ (Paul Petrescu). Au prins astfel contur cîteva laturi esențiale din opera savantului, a cărei restituție sistematică (texte și comentarii) urmează a se face în viitor. Simpozionul de la Agapia, desfășurat într-o atmosferă de reculegere și de pioasă rememorare a faptei, e numai un început. *Inițiativa merită a fi consemnată cu bucurie și gratitudine*, fiindcă prin ea s-a putut ajunge la un proiect de valorificare a operei în cauză. Mai presus de orice însă trebuie subliniat gestul pios, menit a pune în relație mesajul unei personalități de anvergură cu datoriile celor rămași să-l continuie.

Al. Zub

CĂLĂTORIE DE DOCUMENTARE ÎN MAREA BRITANIE

La invitația făcută de School of Slavonic and East European Studies din cadrul Universității londoneze, am efectuat între 13 mai și 7 iunie 1986 o călătorie de documentare în Marea Britanie în calitatea de Honorary Visiting Fellow. Invitația a fost semnată de dr. M. A. Branch, director al Școlii, iar cheltuielile aferente au fost suportate de British Council și de Școală. Din partea acesteia din urmă, Dr. Dennis Deletant s-a ocupat cu deosebită atenție de asigurarea tuturor

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

facilităților academice datorită cărora am putut să studiez în cîteva importante biblioteci din capitala Marii Britanii. Prima dintre ele a fost chiar biblioteca Școlii de studii slavone și est-europene, doar una din cele 44 de colegii, școli și institute ce formează Universitatea londoneză. Școala a fost fondată în 1915 sub forma unui departament la King's College, unde au activat distinse personalități între care s-a numărat și prof. T. C. Masaryk, viitorul președinte al Cehoslovaciei. Perioada interbelică a dat un impuls considerabil interesului pentru spațiul est-european, făcînd posibilă și constituirea în 1932 a actualei școli ca institut universitar. Mereu prezent, interesul pentru spațiul românesc a fost ilustrat de nume de seamă în fruntea cărora s-au aflat Richart Seton-Watson, G. H. N. Seton-Watson dar și Marcu Beza, Eric Tappe, Grigore Nandriș și, în anii din urmă, Dennis Deletant ș.a. Biblioteca Școlii constituie și ea mărturia acestui interes prin bogata colecție de cărți, publicații periodice și manuscrise, între care se numără și zestrea de cărți ce au aparținut lui Moses Gaster. Aici am avut posibilitatea să consult numeroase volume, în condițiile considerabil înlesnite de accesul liber la raft pentru partea cea mai mare a fondului de colecții și de dreptul — asigurat de instituția gazdă — de a xerocopia *în mod gratuit* materialul de interes deosebit.

Interesant pentru spațiul nostru este și fondul arhivistic al bibliotecii, în care partea cea mai de preț se dovedește arhiva lui R. W. Seton-Watson, în prezent în curs de valorificare. La rîndul nostru, am stăruit asupra altor surse documentare, precum manuscrisele lui Arthur John Evans și corespondența Hildei Fowlds.

Ceasurile petrecute la biblioteca Școlii au alternat cu studiul la British Library, desigur locul cel mai fascinant pentru o prospectare a cărții englezești și a publicațiilor periodice din unghiul de vedere al interesului pentru zona românească. Timpul a rămas însă insuficient pentru proiecte prea mari și, în acest caz, o delimitare tematică cît mai riguroasă s-a impus. Aceea pentru care am optat — analiza articolelor despre români în enciclopedii, dicționare, istorii generale din secolul XVIII — a oferit deja rezultate incitante ce urmează să fie valorificate. Un *Annual Register* acoperind ca apariție a doua jumătate a veacului XVIII s-a dovedit în această privință un instrument de preț pentru a sonda, fie și parțial, imaginea despre români în mediile intelectuale și politice din lumea engleză.

Un alt bun popas pentru documentare l-a oferit biblioteca Universității din Londra, locul predilect în ceea ce ne-a privit pentru consultarea ultimelor contribuții istoriografice despre teoria și metodologia cercetării istorice, în general, sau despre veacul XVIII, în special.

Grație Școlii, am mai putut efectua două călătorii în afara Londrei: cea dintîi la Oxford pentru a vizita Institutul Taylorian cu renumitul său centru pentru valorificarea operei lui Voltaire și cunoscuta Bodleian Library; cea de a doua la Cardif, un pitoresc loc din Țara Galilor. Ele au îngăduit noi contacte utile cu specialiștii din Marea Britanie și o lărgire considerabilă a imaginii despre atmosfera vieții academice, despre instituțiile culturale și frumusețea insulei britanice. Este ceea ce s-ar putea spune despre rezultatele întregii perioade de documentare în această țară, adăugînd firește șansa de a recupera o bogată bibliografie nouă sau veche și de a stabili legături cu British Society for Eighteenth Century Studies (președinte: prof. Dennis Fletcher de la Universitatea din Durham; secretar: Richard Waller) și cu prof. K. J. Fielding (Universitatea din Edinburgh) interesat de impactul operei lui Thomas Carlyle în spațiul românesc.

Scurta călătorie în Marea Britanie mi-a îngăduit să verific interesul ce există pentru spațiul nostru la Universitatea londoneză, mulțumită acum profesorului Dennis Deletant, autorul cîtorva studii și, mai recent, a unei bibliografii generale despre România (împreună cu soția sa, Andrea Deletant). Dialogul istoriografic cu lumea britanică se cuvine de aceea cultivat în continuare cu toată atenția, iar School of Slavonic and East European Studies oferă în acest sens un cadru deosebit de propice. A mulțumi pentru invitația făcută și pentru toate facilitățile înlesnite de autorii ei este astfel un gest firesc, iar a valorifica integral rezultatele acestei documentări — o plăcută datorie.

Ștefan Lemny

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

AL DOILEA CONGRES INTERNAȚIONAL DE BULGARISTICĂ

În intervalul 23 mai — 3 iunie 1986 a avut loc la Palatul național al culturii „Ludmila Jivkova" din Sofia cel de al doilea Congres internațional de bulgaristică, la care au participat 1350 specialiști, dintre care 800 din Bulgaria și 550 din diferite țări ale Europei, Americii, Asiei, Africii și Australiei. Țara noastră a fost reprezentată printr-o delegație a Ministerului Educației și Învățămîntului, compusă din prof. dr. doc. M. Petrescu-Dîmbovița, directorul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol" al Universității „Al. I. Cuza" din Iași, prof. dr. doc. Gheorghe Mihăilă, șeful catedrei de limbi slave de la Facultatea de limbi și literaturi străine a Universității din București, Constantin Geambașu, lector de limbă română la Universitatea din Sofia și Aurora Iordăchescu, lector de limbă română la Universitatea din Tărnovo.

Congresul acesta mondial, care a coincis cu împlinirea a 1100 ani de la sosirea în Bulgaria a ucenicilor lui Constantin-Kiril și Metodiu, întemeietorii culturii scrise slave, precum și cu împlinirea a 110 ani de la moartea eroică a lui Hristo Botev, a fost organizat sub patronajul președintelui R. P. Bulgaria, Todor Jivkov, care, la deschidere, a transmis salutul său Congresului și, la încheiere, a oferit o recepție la reședința de la Boiana, mulțumind participanților pentru contribuțiile aduse.

Lucrările Congresului au fost deschise de acad. A. Balevski, președintele Academiei Bulgare de Științe și al comitetului de organizare.

În ședințele plenare din prima zi a Congresului s-au prezentat, de cinci savanți bulgari și de cinci străini, rapoarte privitoare la următoarele teme: unsprezece secole de istorie a limbii bulgare (acad. Vl. Gheorghiev); slavii și protobulgarii — tradiție și realitate (prof. G. Litavrin, U.R.S.S.); însemnătatea națională și internațională a literaturii bulgare (acad. P. Zarev); aspecte literare și lingvistice ale tradiției vechi bulgare (prof. R. Picchio, Italia); literatura și destinele poporului (acad. P. Dinekov); morfologia substantivelor feminine în limba bulgară modernă (prof. R. Bernard, Franța); formarea, afirmarea și dezvoltarea națiunii bulgare în epoca renașterii (acad. H. Hristov); cultura tradițională în cadrul culturii actuale a R. P. Bulgaria (acad. V. Hadjinikolov); unele aspecte ale literaturii din epoca renașterii naționale bulgare, respectiv tipărituri în limba bulgară, apărute la tipografia Universității din Buda în perioada 1777—1848 (prof. P. Kirély, R. P. Ungară) și rolul lui Gheorghi Dimitrov în constituirea concepției marxist-leniniste privind istoria contemporană a Bulgariei (prof. Gheorghi I. Cerneavski, U.R.S.S.).

În celelalte zile ale Congresului s-au susținut circa 1200 comunicări și s-au înregistrat peste 2000 de intervenții la discuții, în spiritul științific, obiectiv și de înțelegere internațională, în următoarele șase secții (fiecare cu 2—6 subsecții): Limbă, Istorie, Literatură, Isforia științei, Cultură și artă, Bulgaria actuală, precum și în cadrul simpozionului „Chirilo-Metodiana", mesei rotunde „Bulgaristica, *starea actuală și perspectivo*" și colocviul *„Tinerii bulgariști". Din partea Romă*niei s-au susținut comunicările *Unele probleme privind civilizația tracilor în spațiul carpato-balcanic din secolele XII—VIII î.e.n.* (M. Petrescu-Dîmbovița), la subsecția „Teritoriile bulgărești în antichitate, pînă la crearea statutului bulgar" și *Radu Grămăticul din Mănicești în cadrul culturii române și bulgare din a doua jumătate a secolului XVI* (Gh. Mihăilă), la subsecția „Literatură bulgară veche", ambele bucurîndu-se de aprecieri pozitive.

În ședința plenară, de la încheierea Congresului, s-a susținut raportul *Despre experiența bulgară în lumea politică a socialismului* (prof. M. Semov, rectorul Universității din Sofia), care a fost urmat de informările sintetice ale președinților de secții, precum și de unele luări de cuvînt (prof. Zinaida Udalțova, U.R.S.S., prof. R. Picchio, Italia și acad. A. Balevski).

Cu prilejul acestui Congres, delegații, pe lîngă participarea la Sofia la sărbătoarea națională a culturii bulgare (24 mai) și la diferite acțiuni cultural-artistice, vizite la muzee și recepții, au luat parte și la una din cele două excursii pe rutele Sofia—Kazanlîk, unde au asistat la sărbătoarea populară a trandafirilor — Sipka—Etără—Veliko Tîrnovo—Gabrovo—Sofia sau Sofia—Mănăstirea Rila—Mel-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nik—Predela—Plovdiv—Mănăstirea Bachkovo—Sofia, vizitînd cu deosebit interes diferite monumente istorice și muzee.

Mircea Petrescu-Dîmbovița

CĂLĂTORIE ȘTIINȚIFICĂ ÎN FRANȚA ȘI R. F. GERMANIA

E o constatare banală că rapidele schimbări ce se produc în sfera științei obligă la un dialog internațional tot mai activ și că succesul noilor programe depinde în bună măsură de rapiditatea cu care specialiștii reușesc a stăpîni informația curentă și noile tehnici de lucru. Reuniunile științifice au devenit de aceea o practică curentă, căci ele înlesnesc pe de o parte comunicarea rezultatelor de vîrf, iar pe de alta „scurtcircuitează" informația și fac posibilă o sinteză bibliografică mai rapidă. Ca participant la două asemenea reuniuni, situate cronologic în succesiune, am putut observa din nou cît de utile sînt întîlnirile de specialitate și în ce măsură istoriografia trebuie să întrețină legături cu celelalte științe antropologice pentru a-și putea împlini rostul.

I. *Congresul Internațional de studii românistice (Paris, 1—4 VII 1986).* Al IV-lea congres dedicat studiilor relative la spațiul istorico-cultural românesc a reunit pentru prima oară, la Paris, specialiști din toată lumea, *Association Internationale des études roumaines* (AIER) din Europa concertîndu-și de astă dată activitatea cu *The Society for Romanian Studies* din S.U.A. Un proiect ambițios se află la mijloc, acela de a stimula, prin contacte mai dese și printr-o publicație de interes comun, progresele românisticii mondiale. Pentru început, după reuniunea de lucru de la Washington (noiembrie 1985), congresul de la Paris trebuia să ușureze cunoașterea directă a celor interesați, să identifice preocupări, teme, posibilități de lucru concertat. Societățile deja amintite au găsit un sprijin esențial în *Institut national des langues et civilisations orientales* (INaLCO, la sediul căruia, pe rue de Lille 2, s-au desfășurat lucrările congresului) și în *Institut du monde soviétique, d'Europe centrale et orientale* (IMSECO de pe lîngă Centre nationale de la recherche scientifique). Din partea acestor ultime instituții, al căror prestigiu e notoriu, s-au ocupat de organizarea congresului Catherine Durandin și Claude Karnoouh. Peste 120 de specialiști, între care numai trei din România, au luat parte la lucrări. Prin natura preocupărilor, a fost un congres pluridisciplinar, organizat pe mai multe secțiuni simultane. S-au putut urmări astfel contribuții valoroase în istorie, relații internaționale, științe politice, economie, antropologie, filosofie, literatură, estetică, lingvistică, alături de obișnuitele „teme libere". Tema centrală, susceptibilă să asigure o anume unitate de preocupări, a fost societatea românească din epoca modernă pînă azi. Istoricii au explorat-o sub diverse aspecte, alături de economiști, politologi, literați, filosofi etc., preocupați să definească fenomenul modernizării românești, rolul burgheziei în acest proces, eforturile de a circumscrie un specific național etc. etc. Prima secțiune de istorie (prezidată de prof. Georges Castellan) a prilejuit dezbateri pe marginea liberalismului românesc, conturat sub unghiuri diverse de Virginia Brown, Paul E. Michelson, Ambrus Miskolczy ș.a. O veche dispută în legătură cu rolul burgheziei în dezvoltarea societății noastre a fost reactivată astfel, cu folos, perspectiva abordărilor fiind în chip necesar una comparatistă. A doua secțiune de istorie a pus în discuție o problematică vecină, pornind de la raportul subscris de Catherine Durandin *(Bourgeoisie, paysan ou peuple — le bon sujet de l'histoire roumaine)* și de la controversele evocate de Bianca Valota Cavallotti în legătură cu chestinea agrară în societatea românească a secolului XX. În contrast cu scepticismul curent în ce privește existența și rolul unei burghezii în acest spațiu, noi argumente au putut fi produse în favoarea unei „burghezii" comerciale deja în secolele XV—XVI (M. Cazacu), ca și în ce privește burghezia levantină din Brașov în secolul XIX (A. Miskolczy). Pentru epoca Unirii s-au pus în valoare observațiile emigranților maghiari asupra societății noastre (Béla Kalman). Alte comunicări s-au referit la chestiunea evreiască în România secolului XIX (Carol Iancu) și la politica naționalităților (Raphael Vago). Semnatarul acestor rînduri a conturat o problemă de interes mai larg *(Istorie și mit în societatea românească modernă)*, pornind de la observația că istoriografia se situează

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

critic în raport cu mitogeneza continuă a oricărei societăți și în raport cu propriile-i mituri.

S-a putut deduce din texte și discuții că tema modernizării e mereu actuală și că ea necesită încă numeroase anchete. Din acest punct de vedere, comunicările prezentate la secțiunea economică, alături de textele politologice (îndeosebi analiza propusă de Walter M. Bacon : *Leadership in Bourgeois and Post-bourgeois Romania)* recomandă abordări multiple și pe cît posibil concentrice. Congresul românistic de la Paris a pus în lumină încă o dată nevoia pluridisciplinarității și a unui dialog continuu între specialiștii de oriunde. Între temele de la *istorie* și cele prezentate la alte secții s-a putut stabili un raport complementar menit să asigure aprofndarea cunoașterii. Ajunge să amintim aici, cu titlu de exemplu, textul despre imaginea burgheziei în literatura română (S. Alexandrescu) sau cel despre rolul moșierimii în cultura noastră modernă (D. Costineanu) pentru a sugera convergența și complementaritatea abordărilor. Este și cazul unui text menit a pune în raport concepțiile lingvistice cu identitatea etnică la români (C. Poghirc), pentru a nu mai vorbi de cele relative la autohtonism și universalitate în opera brâncușiană sau de prolegomenele istorico-culturale subscrise de Claude Karnoouh pe marginea operei lui Constantin Noica, *Sentimentul românesc al ființei.* O metafizică de tip etnocentric s-ar degaja din această operă, în pofida distanței pe care filosoful ține să o ia din cînd în cînd sub unghi universalist. Să notăm încă, pe aceeași linie, un valoros coraport despre folclorul național și etnologia europeană (Marianne Mesnil), alături de un incitant studiu comparativ despre diplomația românească modernă în context european (Barbara Jelavich) și de un altul privitor la originea politicii economice a României (Viorel Roman). Alte contribuții s-au referit la epoca renașterii naționale, mai precis la domnitorul Unirii (Radu R. Florescu), la instaurarea dinastiei (Neagu Djuvara, pe temei memorialistic) etc. Istoria ideilor și mentalităților se întîlnea astfel cu istoria literaturii, cu filosofia și estetica, cu științele politice și etnopsihologia, oferind date și interpretări noi cu privire la fenomenul românesc. Se înțelege că textele și comentariile nu puteau fi, la o reuniune ca aceasta, decît inegale și că aprecieri mai juste se vor putea face numai după tipărirea lor. Programul n-a fost apoi realizat integral din cauza unor absențe, iar registrele tematice n-au fost disociate destul de riguros. Dar este o primă reuniune atît de amplă pe teme românești, iar experiența ei poate servi în viitor. În ce mă privește, am profitat de contactul cu unii specialiști și am avut ocazia, datorită invitației făcute de INaLCO, să expun cîteva rezultate ale muncii mele.

II. *Colocviul Internațional „Leopold von Ranke" (Bad-Homburg, 10—12.VII. 1986).* Organizat de Comisia internațională de istoria istoriografiei, cu icazia împlinirii unui secol de la moartea marelui istoric german, colocviul dedicat operei lui Leopold von Ranke continuă și dezvoltă activitatea unuia dintre organismele cele mai fertile ale Comitetului internațional de științe istorice (CISH). Asemenea reuniuni au mai avut loc, iar rezultatele se reflectă în revista *Storia della storiografia,* ajunsă deja la tomul VIII, sau în culegeri de studii ca aceea privitoare la emergența școlii *Analelor.*

Sprijinit financiar de Werner-Reimers-Stiftung, colocviul s-a desfășurat, în condiții excelente, la sediul acestui așezămînt (Bad-Homburg, Am Wingertsberg 4), reunind 25 de specialiști din Anglia, Franța, Italia, Olanda, Polonia, R. D. G., R. F. G., România, S.U.A., Suedia, Ungaria. S-a pus accent, programatic, pe opera de istorie universală a lui Ranke, dar se înțelege că personalitatea întreagă a istoricului celebrat trebuia să cîștige de pe urma lucrărilor. O diviziune tripartită a făcut posibilă analiza oarecum sistematică a operei. În prima zi, contribuțiile au fost grupate sub genericul *Reforma și lumea mediteraneană în opera lui Ranke.* După salutul președintelui Comisiei (Ch. O. Carbonell), trei comunicări au putut fi audiate și discutate, sub președinția prof. W. J. Mommsen, în legătură cu fragmentul despre Luther și istoria universală (Fulvio Tessitore), cu viziunea rankeană asupra lumii Mediteranei în comparație cu viziunea lui Braudel (Ch. O. Carbonell) și cu impactul lui Ranke asupra gîndirii organiciste din România de-a lungul unui secol (Al. Zub). O conferință festivă, axată pe raportul dintre național și universal în concepția lui Ranke a fost apoi audiată în sala de concerte din somptuosul parc orășenesc (Ernst Schulin). A doua zi a fost dedicată condiționărilor filosofice și politice ale operei respective. O efigie „contrarevoluționară", cu

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

îngroșat contur, a propus Peter Burke (Cambridge), insistînd asupra conservatorismului rankean. Concepția de istorie universală degajabilă din opera lui Ranke și din aceea a lui Hegel a fost cercetată apoi comparativ de Werner Berthold (Berlin). Pe un alt plan, legîndu-l de scientismul epocii, Helen Liebel (Alberta) a ținut să-l raporteze din aproape la teoria evoluției. Un grupaj aparte fu alcătuit din texte relative la premisele metodologice și istorico-teoretice ale operei în cauză: *Leopold von Ranke und das Verhältnis von Geschichtsschreibung und Geschichtstheorien* (Hans Schleier, Berlin); *Zur Frage der Objectivität im Werk Rankes* (Hermann von der Dunk, Utrecht). Ultima zi a reunit, sub conducerea lui Georg G. Iggers/Buffalo, cîteva comunicări legate de structura operei: *Der Epochenbegriff bei Ranke* (Gerhard Lozek, Berlin); *Zur Kontinuität im historiographischen Werk Leopold von Rankes* (Rudolf Vierhaus, Göttingen). Discuții ample au lăsat să se vadă că opera istoricului aniversat e încă plină de resurse și că istoriografia poate profita încă din analiza ei. Textele vor alcătui o fasciculă aparte din *Storia della storiografia*, alături de comentariile respective. Unul dintre acestea (Bianca Valota Cavallotti) l-a raportat cu bun temei la opera lui N. Iorga, „cel mai rankean dintre istoricii români".

Nu poate fi elogiat îndeajuns efortul gazdelor de a asigura un mediu optim pentru desfășurarea lucrărilor, mediu larg prețuit de altfel în toată lumea, fiindcă de un sfert de secol Werner—Reimers—Stiftung a convovat aici, mereu, conform statutului, simpozioane, colocvii, congrese, menite să contribuie la o mai bună cunoaștere a devenirii omului și a instituțiilor sale. Ranke fiind unul dintre marii istorici, (după Iorga, „cel mai mare dintre dînșii"), care au pledat pentru reconstrucția sistematică a acestei deveniri, era firesc să fie celebrată aici. Numai în anul 1985 generoasa Fundație a fost gazda a peste 30 de reuniuni, între care una consacrată „arheologiei și comunicării literare", alta privind „istoria culturală a tehnicii", încă una despre narativitate în istorie. Cea privitoare la opera lui Ranke ține astfel de o tradiție, căreia Comisia internațională de istoria istoriografiei îi adaugă un nou suport, în timp ce propriul ei palmares se întregește cu o inițiativă de prestigiu.

Al. Zub

CONGRESUL INTERNAȚIONAL „FALSURILE ÎN EVUL MEDIU"

În perioada 16—19 septembrie 1986 Institutul German pentru Studierea Evului Mediu (Deutsches Institut für Erforschung des Mittelalters), cunoscut îndeobște sub numele de *Monumenta Germaniae Historica* — după titlul celebrei colecții de izvoare medievale de a cărei editare se preocupă, — a organizat la München un congres cu largă participare internațională avînd tema „Falsurile în evul mediu". La lucrările congresului au luat parte în jur de 600 specialiști din 25 de țări. Cum era și firesc, cei mai numeroși au fost istoricii din țara gazdă, alături de care s-au aflat mulți invitați din Austria, Franța, Italia, Marea Britanie, Statele Unite ale Americii, Suedia, Belgia, Elveția, R. D. Germană, Cehoslovacia, Ungaria etc. La această manifestare științifică de anvergură, România a fost reprezentată numai de Eugen Glück (Arad) și de semnatarul acestor rînduri.

Ședințele de comunicări ale congresului au fost găzduite de amfiteatrele Universității Ludwig-Maximilian și s-au desfășurat în totalitate în plen. În ședința inaugurală, după cuvintele de salut pronunțate de prof. dr. Horst Fuhrmann, președinte la *Monumenta Germaniae Historica*, prof. dr. Wulf Steinmann, rectorul Universității münchencze, și prof. dr. Hans Maier, ministrul de stat al învățămîntului și cultelor din landul Bavaria, a urmat comunicarea *Tipologia falsurilor*, susținută de scriitorul și savantul italian Umberto Eco, căruia romanul „Numele trandafirului" i-a conferit notorietate mondială.

În program au fost înscrise alte 25 de comunicări, prezentate de medieviști de temeinică erudiție, urmate de vii și instructive dezbateri, relevîndu-se că tema congresului, în ciuda unor aparențe, comportă implicații extrem de largi în diverse domenii. Au fost evocate falsuri ale scrierilor literare, ale corespondenței, ale textelor diplomatice, legislative, canonice etc., încercîndu-se să se discearnă mobilurile ce au determinat punerea lor în circulație. Materialul faptic luat în discuție privește cu precădere realități din secolele X—XIV și se referă la oc-

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

cidentul Europei. Anumite referiri la spațiul euroasiatic s-au făcut doar în comunicarea istoricului budapestan György Györffy privind întemeietorii de triburi inventați, în care a discutat apariția miturilor despre constituirea unor organisme statale, în acest cadru fiind evocată tangențial și legenda „descălecatului" maramureșean.

În prelegerea finală a congresului, prezentată de prof. dr. Horst Fuhrmann, — același căruia în urmă cu un an i se încredința cinstea să susțină singura comunicare programată la ședința de închidere a celui de-al XVI-lea Congres Internațional de Științe Istorice de la Stuttgart, *Mundus vult decipi* — a fost abordată problema adevărurilor puse în lumină de falsificatori, scoțîndu-se în evidență multitudinea realităților ce se ascund în spatele textelor plăsmuite. Tema tratată a prilejuit o retrospecție complexă a unor aspecte diverse vizînd resorturile intime ale societății medievale apusene, conferențiarul etalînd în egală măsură erudiție, subtilitate și profunzime.

Cu ocazia congresului din metropola de pe Isar la Biblioteca de Stat Bavareză, adăpostită în aceeași clădire de pe Ludwigstrasse ca și Monumenta Germaniae Historica, a fost organizată expoziția „Falsuri literare", iar la Arhivele Centrale Bavareze expoziția „Falsuri diplomatice", drept completare la expoziția intitulată „De 1200 de ani". Ambele au etalat exponate de mare interes, unele din ele ilustrative pentru problemele dezbătute în ședințele de comunicări. De asemenea, la invitația primită de la Bayerische Hypotheken- und Wechsel-Bank, participanților la lucrările congresului din München li s-a oferit prilejul să viziteze o expoziție grafică itinerantă a Muzeului Albertina din Viena, reunind desene de Michelangelo, Dürer, Rembrandt, Delacroix și numeroși alți mari maeștri. Ținem să relevăm, totodată, organizarea excelentă, din toate punctele de vedere, a congresului de la Monumenta Germaniae Historica, la care, pe lîngă prof. dr. Horst Fuhrmann, un aport însemnat l-au avut dr. Gabriel Silagi și dr. Detlev Jasper.

Victor Spinei

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

RENATE MÖHLENKAMP

Boala teribilă a veacului XX a curmat firul existenței acestei specialiste de înaltă clasă care a fost Renate Möhlenkamp la nici o lună după împlinirea vîrstei de 38 de ani (n. 19 mai 1948 — m. 13 iunie 1986). Cercetătoare în sectorul de istorie est-europeană de la Institutul de Istorie al Universității din Münster (unde își făcuse și studiile superioare), s-a apropiat de istoria românească prin subiectul ales pentru teza de doctorat : orașul medieval moldovenesc. În vederea elaborării acestei teze (sub conducerea cunoscutului istoric vest-german profesorul Manfred Hellmann), Renate Möhlenkamp a început prin a învăța limba română. Stăpînirea perfectă a principalelor limbi de civilizație europeană precum și cunoașterea unor elemente din unele limbi est-europene au ușurat considerabil învățarea românei, limbă pe care, în cele din urmă, ajunsese să o vorbească și să o scrie în mod curent și cu unele subtilități specifice, altminteri, operelor literare. Aceasta a fost de natură să-i înlesnească accesul direct la totalitatea rezultatelor istoriografiei românești, avînd, în plus, avantajul de a putea cerceta izvoarele istoriei noastre în formele lor originare.

O curiozitate stenică, o inteligență vie, o capacitate de a raționa logic, rapid și de a sesiza cu precizie aspectele importante ale unei probleme — toate aceste calități native se compuneau cu solida pregătire științifică. Munca sistematică, organizată inteligent, o adusese la cunoașterea perfectă a Evului Mediu românesc, la nivelul la care randamentul maxim era singura posibilitate.

Parcele au voit altfel și teza de doctorat, redactată în întregime, a rămas nedesăvîrșită în privința aparatului bibliografic la capitolele finale ; ea și-ar putea găsi, totuși, un editor și o versiune în limba română s-ar impune.

Din vastul subiect ales pentru doctoratul rămas între planurile a căror realizare s-a frînt, Renate Möhlenkamp a publicat cîteva studii care arată ce ar fi putut fi *întregul*. Însăși lucrarea pentru obținerea titlului de *Magister Artium* (Magisterarbeit) — nepublicată — a fost consacrată acestui subiect : *Die Anfänge des Städtewesens im aussenkarpatischen Raum Rumäniens* (Münster, 1976). Din cele cinci studii publicate în intervalul 1977—1984, trei au fost găzduite de *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol"*.

O primă contribuție, tipărită în 1977, a privit apelativele orașelor moldovenești în izvoarele noastre medievale — *Zur Bezeichnung der moldauischen Städte in den Quellen des Mittelalters*, în *Östliches Europa — Spiegel der Geschichte. Festschrift für Manfred Hellmann zum 65. Geburtstag* (= Quellen und Studien zur Geschichte der Östlichen Europa, IX), Wiesbaden, 1977 (cf. *AIIAI*, XVI, 1979, p. 629). Acest studiu a arătat în ce măsură autoarea cunoștea izvoarele și bibliografia stufoasă a subiectului. Puțin înainte de apariția sa, Renate Möhlenkamp a vizitat Iașii, în cursul unui stagiu prilejuit de o bursă în cadrul schimburilor arhivistice. Bucuroasă de a găsi la Iași și în mod special la Institutul de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol" cea mai frumoasă primire colegială, Renate Möhlenkamp a revenit an de an aici, chiar și după ce teribila boală se declanșase. În cadrul acestor relații s-a produs și colaborarea sa la *Anuarul* Institutului, unde a „debutat" cu studiul *Réflexions concernant les débuts de la ville de Vaslui (AIIAI*, XVIII, 1981), continuînd, în anul următor, cu un altul, în limba germană, modest intitulat „însemnări pe marginea unui document uitat" privind istoria orașului Siret în veacul XIV : *„Ex Czeretensi civitate" : Randnotizen zu ei-*

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

nem în Vergessenheit geratenen Dokument (AIIAI, XIX, 1982). Ambele studii au pus în evidență excelenta informație de specialitate și mai ales capacitatea autoarei de a ansambla stiri din izvoare de categorii și provenienţe diferite, urmînd, însă, același fir logic.

Contribuție nu numai de ordin strict sigilografic (cum s-ar putea interpreta din titlu), studiul *Die ältesten Siegel moldauischer Städte* („Jarbücher für Geschichte Osteuropas", 29, 1981, H. 3) a adus în discuție un bogat material atît sfragistic, cît mai ales documentar, permițînd să se conchidă, în unele cazuri (Suceava, Baia) existența unor sigilii municipale mai vechi decît cele ale căror impresiuni s-au păstrat.

În fine, ultimul studiu — *Contribuții la istoria orașului Iași în secolele XIV—XV (AIIAI*, XXI, 1984) — reprezintă textul unei comunicări pe care Renate Möhlenkamp a prezentat-o la Institutul de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol" în septembrie 1983, cu prilejul ultimei sale vizite aici. Rezultatele neașteptate la care autoarea a ajuns prin analiza minuțioasă a documentelor, a roadelor cercetării arheologice și a hărții, folosind și argumente de ordin lingvistic, formează valoarea deosebită a acestui studiu, ale cărui concluzii nu mai pot fi ocolite de cercetătorii viitori ai problemei.

Pe măsură ce boala avansa (cu oarecare încetinire, o vreme, datorită diferitelor tratamente), puterea de muncă scădea ; se păstra, însă, nestins interesul pentru toate problemele privind istoria poporului român. Prezența sa la Congresul Internațional al Științelor Istorice de la Stuttgart, în august 1985, s-a datorat exclusiv dorinței de a revedea încă o dată grupul de istorici ieșeni de care se simțea deosebit de atașată și a căror prețuire a constituit, nu o dată, o reală încurajare în activitatea pe care Renate Möhlenkamp o desfășura în direcția investigării Evului Mediu românesc. Proiecte s-au țesut și cu acest prilej — noi colaborări la *Anuar*, versiunea românească a tezei de doctorat și (de ce nu ? !) un doctorat trecut la Iași.

Întîmplarea a făcut ca ultima oară semnătura să-i apară tot într-o revistă românească, sub o colaborare pe o temă de istorie literară (Renate Möhlenkamp, Dan Petrovanu, *Eminescu și Adolf Fick. Manuscrisele eminesciene de fiziografie*, în *RITL*, XXXIII, 1985, nr. 2 — apărut în primăvara anului 1986 ; articolul este reprodus și în vol. VIII al ediției Eminescu, *Opere*, ed. Aurelia Rusu, București, 1986).

Cu tot ceea ce natura o înzestrase, cu tot ceea ce dobîndise prin eforturi stăruitoare și inteligent conduse, cu informația imensă pe care o adunase și cu metoda de lucru din care își făcuse o adevărată călăuză, Renate Möhlenkamp era omul de la care istoriografia — și istoriografia literară românească — se puteau socoti îndreptățite să aștepte, în anii care aveau să vină, studii și cărți solide, cercetări ample a căror valoare științifică să fie dublată de o perfectă probitate profesională. Din nefericire, firul s-a rupt tocmai în acel punct de unde ar fi trebuit să devină mai puternic.

Habent sua fata...

Ștefan S. Gorovei

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

ABREVIERI

AAR = Analele Academiei Române
AES = Analele economice și statistice
AHR = The American Historical Review
AIIAC = Anuarul Insittutului de Istorie și Arheologie din Cluj
AIIAI = Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol" Iași
AIINC = Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj
AISC = Anuarul Institutului de Studii Clasice
ALIL = Anuarul de lingvistică și istorie literară (Iași)
AM = Arheologia Moldovei
AMM = Acta Moldaviae Meridionalis (Vaslui)
AMN = Acta Musei Napocensis
Anale = Analele Institutului de Studii Istorice și Social-Politice de pe lîngă C.C. al P.C.R. (Anale de istorie)
AnM = Analele Moldovei
APR = Analele Parlamentare ale României
AR = Arhiva Românească (ambele serii)
ARBSH = Académie Roumaine, Bulletin de Section Historique
ARMSI = Academia Română, Memoriile Secțiunii Istorice
ARMSIL = Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare
ARMSȘ = Academia Română, Memoriile Secțiunii Științifice
ASI = Archivio Storico Italiano
ASNSP = Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
AȘRS = Arhiva pentru știință și reformă socială
AȘUI = Analele științifice ale Universității „Al. I. Cuza" Iași
AUB = Analele Universității București
BAGIR = Buletinul Asociației Generale a Inginerilor din România
BBRF = Buletinul Bibliotecii Române din Freiburg
BCI = BCIR
BCIR = Buletinul Comisiei Istorice a României
BCMI = Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice
BIER = Buletinul Institutului Economic Român
BIRE = Buletinul Institutului Român de Energie
BIROM = Buletinul Institutului Românesc de Organizare Științifică a Muncii
BMI = Buletinul Monumentelor Istorice
BOR = Biserica Ortodoxă Română
BRV = Bibliografia Românească Veche
BS = Balkan Studies (Thesaloniki)
BSH(BSHAR) = ARBSH
BSNR = Buletinul Societății Numismatice Române
BSOAS = Bulletin of the School of Oriental and African Studies
BSP = Buletinul Societății Politehnice
BUGIR = Buletinul Uniunii Generale a Industriașilor din România
BZ = Byzantinische Zeitschrift
CDM = Catalogul documentelor moldovenești din Arhivele Centrale de Stat. București vol. I—V
CDM.S.1 = idem, Supliment 1

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

CI = Cercetări istorice (ambele serii)
CL = Cercetări literare
CMRS = Cahiers du monde russe et soviétique
CvL = Convorbiri literare (ambele serii)
DAD = Dezbaterile Adunării Deputaților
DIR = Documente privind istoria României
DOP = Dumbarton Oaks Papers
DRH = Documenta Romaniae Historica
FHDR = Fontes Historiae Dacoromanae
GB = Glasul Bisericii
IN = „Ioan Neculce". Buletinul Muzeului Municipal din Iași
JGO = Jahrbücher für Geschichte Osteuropas.
KS = Kratkie soobșcenia o dokladah i polevih issledovaniah Instituta istorii materialnoi kulturî (Moscova)
LR = Limba română
MA = Mitropolia Ardealului
MB = Mitropolia Banatului
MC = „Miron Costin". Revistă de mărturii istorice (Bîrlad)
MCA = Materiale și cercetări arheologice
MemAnt = Memoria Antiquitatis (Piatra Neamț)
MMS = Mitropolia Moldovei și Sucevei
MO = Mitropolia Olteniei
NE = Numizmatika i epigrafika (Moscova)
NEH = Nouvelles études d'histoire
ÖO = Österreichische Osthefte
RA = Revista Arhivelor (ambele serii)
REB = Revue des études byzantines
REI = Revue des études islamiques
RER = Revue des études roumaines
RES = Revue des études slaves
RESEE = Revue des études sud-est européennes
RFR = Revista Fundațiilor Regale
RGI = Revista generală a învățămîntului
RH = Revue Historique
RHLF = Revue d'histoire littéraire de la France
RHMC = Revue d'histoire moderne et contemporaine
RHSEE = Revue historique du Sud-Est européen
RdI = Revista de istorie
RI = Revista istorică
RIAF = Revista pentru istorie, arheologie și filologie
RIR = Revista istorică română
RITL = Revista de istorie și teorie literară
RM = Revista muzeelor
RMM = Revista muzeelor și monumentelor
RREI = Revue roumaine d'études internationales
RRH = Revue roumaine d'histoire
RRSI = Revista română de studii internaționale
Rsl = Romanoslavica
RSMP = Revue des sciences morales et politiques
SAI = Studii și articole de istorie
SAMNB = Studia et Acta Musei „Nicolae Bălcescu"
SAO = Studia et Acta Orientalia
SCB = Studii și cercetări de bibliologie
SCIA = Studii și cercetări de istoria artei
SCI = Studii și cercetări istorice (ultimele din *CI*, seria veche)
SCIM = Studii și cercetări de istorie medie
SCIV = Studii și cercetări de istorie veche
SCIVA = Studii și cercetări de istorie veche și arheologie
SCN = Studii și cercetări de numismatică
SCȘI = Studii și cercetări științifice, Iași
SEER = The Slavonic and East European Review

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

SlavAnt = Slavia Antiqua (Varşovia-Poznan)
SMIC = Studii şi materiale de istorie contemporană
SMIM = Studii şi materiale de istorie medie
SMIMd = Studii şi materiale de istorie modernă
SMMIM = Studii şi materiale de muzeografie şi istorie militară
SOF = Südost-Forschungen (München)
StCl = Studii clasice
SUBB = Studia Universitatis Babeş-Bolyai
TC = „Theodor Codrescu" (revistă editată de Gh. Ghibănescu)
Ukb = Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen
VR = Viaţa românească.

Autorii sînt rugaţi să folosească aceste abrevieri în materialele trimise pentru publicare, semnalînd titlurile necuprinse în prezenta listă.

ÎN ATENŢIA COLABORATORILOR

Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie „A. D. Xenopol" acceptă pentru publicare *studii* (circa 40 p.), *articole şi note* (pînă la 25 p.), *recenzii* (circa 5 p.), *note bibliografice* (1—2 p.) şi dări de seamă privind viaţa ştiinţifică internă şi internaţională.

Toate materialele vor fi prezentate redacţiei în două exemplare, dactilografiate la două rînduri, cu notele numerotate în continuare, aşezate la sfîrşitul textului. *Studiile* vor fi în mod obligatoriu însoţite de un rezumat în limba română sau tradus într-o limbă de largă circulaţie. Fotografiile şi desenele vor fi numerotate şi însoţite de explicaţii, indicîndu-se în manuscris pagina unde trebuie aşezată imaginea respectivă.

Colaboratorii din ţară sînt rugaţi să prezinte materialele în *formă finită*, ţinînd seama de faptul că nu întotdeauna li se va putea asigura trimiterea unei corecturi ; într-un asemenea caz, corectura se va efectua în redacţie, urmărindu-se respectarea manuscrisului.

Colaboratorii au obligaţia de a anunţa redacţia în cazul cînd au predat acelaşi text unei alte publicaţii (în versiunea originară sau în traducere), cînd textul respectiv face parte dintr-un volum predat deja unei edituri (sau aflat într-un stadiu avansat de definitivare), precum şi în cazul cînd unele afirmaţii sau citări din note necesită anumite actualizări (studii proprii citate *în manuscris* şi apărute între timp, noi studii în aceeaşi problemă şi care trebuie menţionate etc.).

Alcătuirea rubricilor de informare bibliografică — *Recenzii, Note bibliografice, Revista revistelor* — fiind coordonată de redacţie, colaboratorii externi care doresc să prezinte cărţi, studii şi reviste sînt rugaţi să se informeze la redacţie, înainte de a trimite prezentările respective.

Acceptarea materialelor spre publicare se face în baza unor referate elaborate de specialişti. Redacţia îşi rezervă dreptul de a planifica apariţia materialelor acceptate în funcţie de necesităţi şi de a nu le reţine pe acelea care, dintr-un motiv sau altul, nu se circumscriu acestora.

Pentru a fi luate în discuţie la alcătuirea sumarelor, materialele destinate celor două părţi ale *Anuarului* trebuie să se afle în redacţie pînă la 1 noiembrie (pentru partea I) şi, respectiv, pînă la 1 mai (pentru partea II).

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

„Anuarul" editat de Institutul de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol" — care continuă, din 1964, seria de istorie a revistei „Studii și cercetări științifice", Iași, apărută între 1950 și 1963 — cuprinde *studii, comunicări și note, recenzii* ș.a., consacrate istoriei României (veche, medievală, modernă și contemporană), istoriei relațiilor internaționale ale României, istoriei universale etc. Publicația se adresează cercetătorilor în domeniul istoriei românești și universale, profesorilor, studenților și tuturor celor interesați în cunoașterea și studierea istoriei.

Difuzarea „Anuarului" în țară este asigurată de către redacție ; în străinătate, revista poate fi procurată prin intermediul ILEXIM, serviciul export-import presă, str. 13 Decembrie nr. 3, P.O.B. 1—136, 1—137, telex 11226, 70011 — București.

În stocul redacției se mai află și pot fi procurate prin comandă următoarele tomuri :

XVI/1979, 672 p., 40 lei
XVII/1980, 896 p., 40 lei
XVIII/1981, 872 p., 40 lei
XIX/1982, 928 p., 76,50 lei
XX/1983, 696 p. (cu tabla de materii pentru ultimii zece ani), 80 lei
XXI/1984, 728 p., 78 lei
XXII/1985, 1—2, 1 016 p., 115 lei
XXIII/1986, 1—2, 1 160 p., 120 lei

Supliment I(C. Istrati, *Condica vistieriei Moldovei din anul 1816)*, 154 p., 15 lei
Supliment II (D. Șandru, *Populația rurală a României între cele două războaie mondiale)*, 214 p., 18 lei
Supliment III (Gh. Buzatu și Gh. I. Florescu, *Al doilea război mondial și România. O bibliografie)*, 214 p., 21 lei
Supliment IV *(Anglo-Romanian Relations after 1821*, vol„ îngrijit de Gh. Buzatu), 301 p. + ilustrații, 42 lei
Supliment V (Anton Nițu, *Formarea și clasificarea grupelor de stil AB și B ale ceramicii pictate Cucuteni-Tripolie)*, 133 p. + ilustrații, 30 lei.
Supliment VI *(Culture and Society*, vol. îngrijit de Al. Zub), 222 p., 25 lei
Supliment VII (Stela Mărieș, *Supușii străini din Moldova ,1781—1862)*, 173 p., 40 lei
Supliment VIII (Valeriu Florin Dobrinescu, *Relații româno-engleze 1914— 1933)*, 186 p., 25 lei.

Tiparul executat sub cd. 36
la Întreprinderea poligrafică Iași
Str. 7 Noiembrie nr. 49

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro

Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol"
tom. XXIV/1, p. 1—656, Iași, 1987

https://biblioteca-digitala.ro / http://adxenopol.academiaromana-is.ro